





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116508276>



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

National Security and Defence

Sécurité nationale et de la défense

Chair:

The Honourable COLIN KENNY

Président:

L'honorable COLIN KENNY

Thursday, May 5, 2005
Friday, May 6, 2005

Le jeudi 5 mai 2005
Le vendredi 6 mai 2005

Issue No. 21

Fascicule n° 21

Forty-seventh, forty-eighth, forty-ninth
and fiftieth meetings on:

Quarante-septième, quarante-huitième, quarante-neuvième
et cinquantième réunions concernant :

Canada's national security policy

La politique de sécurité nationale du Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Atkins	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Meighen
Banks	Munson
Cordy	Nolin
Day	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), the membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Forrestall is substituted for that of the Honourable Senator Oliver (*May 3, 2005*).

The name of the Honourable Senator Banks is substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*May 3, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président: L'honorable Colin Kenny

Vice-président: L'honorable J. Michael Forrestall

et

Les honorables sénateurs:

Atkins	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Meighen
Banks	Munson
Cordy	Nolin
Day	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Forrestall est substitué à celui de l'honorable sénateur Oliver (*le 3 mai 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 3 mai 2005*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

HALIFAX, Thursday, May 5, 2005
(48)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10:50 a.m., in Wardroom, CFB Halifax, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Forrestall, Kenny, Munson and Nolin (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; and Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:*National Defence:*

Colonel Alan Blair, 12 Wing Commander;

Colonel Perry Matte, 14 Wing Commander.

The Chair made an opening statement.

Colonel Blair and Colonel Matte each made a presentation and answered questions.

At 12:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

HALIFAX, Thursday, May 5, 2005
(49)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 2:32 p.m., in Wardroom, CFB Halifax, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Forrestall, Kenny, Munson and Nolin (5).

PROCÈS-VERBAUX

HALIFAX, le jeudi 5 mai 2005
(48)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 10 h 50, dans le carré des officiers, BFC d'Halifax, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Cordy, Forrestall, Kenny, Munson et Nolin (5).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: William Price et le brigadier-général (de la retraite) Jim Cox, analystes; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC, et le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS:*Défense nationale:*

Le colonel Alan Blair, commandant, 12^e Escadre;

Le colonel Perry Matte, commandant, 14^e Escadre.

Le président fait une déclaration.

Les colonels Blair et Matte font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

HALIFAX, le jeudi 5 mai 2005
(49)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 14 h 32, dans le carré des officiers, BFC d'Halifax, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Cordy, Forrestall, Kenny, Munson et Nolin (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; and Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Dalhousie University:

Danford W. Middlemiss, Professor, Department of Political Science;

Denis Stairs, Professor, Department of Political Science.

CFN Consultants:

Vice-Admiral (Ret'd) Jim King, Vice-President, Atlantic.

The Chair made an opening statement.

Denis Stairs and Danford Middlemiss each made a presentation and answered questions with Vice-Admiral (Ret'd) Jim King.

At 3:38 p.m., Senator Forrestall assumed the chair.

At 3:45 p.m., Senator Kenny returned to the chair.

At 4:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

HALIFAX, Thursday, May 5, 2005
(50)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 6:34 p.m., in Wardroom, CFB Halifax, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Forrestall, Kenny, Munson and Nolin (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: William Price et le brigadier-général (de la retraite) Jim Cox, analystes; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC, et le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS:

Université Dalhousie:

Danford W. Middlemiss, professeur, Département des sciences politiques;

Denis Stairs, professeur, Département des sciences politiques.

CFN Consultants:

Le vice-amiral (à la retraite) Jim King, vice-président, Atlantique.

Le président fait une déclaration.

Denis Stairs et Danford Middlemiss font une déclaration et, de concert avec le vice-amiral (à la retraite) Jim King, répondent aux questions.

À 15 h 38, le sénateur Forrestall assume la présidence.

À 15 h 45, le sénateur Kenny reprend place au fauteuil.

À 16 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

HALIFAX, le jeudi 5 mai 2005
(50)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 18 h 34, dans le carré des officiers, BFC d'Halifax, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Cordy, Forrestall, Kenny, Munson et Nolin (5).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: William Price et le brigadier-général (à la retraite) Jim Cox, analystes; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller

Security Advisor; Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; and Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

As Individuals:

Commodore (Ret'd) Eric Leher;

David J. Bright;

Paul Phillips;

Jim Livingston;

Brian Butler;

Albert Tanguay;

Tamara Lorincz;

Colonel (Ret'd) Don McLeod;

Wally Buckoski;

Carolyn van Gorp.

The Chair made an opening statement.

Commodore (Ret'd) Eric Leher made an opening statement and acted as moderator.

David J. Bright, Paul Phillips, Jim Livingston, Brian Butler, Albert Tanguay, Tamara Lorincz, Colonel (Ret'd) Don McLeod, Wally Buckoski and Carolyn van Gorp each made a presentation and answered questions.

At 7:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

HALIFAX, Friday, May 6, 2005
(51)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 11:10 a.m., in Wardroom, CFB Halifax, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Forrestall, Kenny, Munson and Nolin (5).

militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC; et le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS:

À titre personnel:

Le commodore (à la retraite) Eric Leher;

David J. Bright;

Paul Phillips;

Jim Livingston;

Brian Butler;

Albert Tanguay;

Tamara Lorincz;

Le colonel (à la retraite) Don McLeod;

Wally Buckoski;

Carolyn van Gorp.

Le président fait une déclaration.

Le Commodore (à la retraite) Eric Leher fait une déclaration et agit comme modérateur.

David J. Bright, Paul Phillips, Jim Livingston, Brian Butler, Albert Tanguay, Tamara Lorincz, le colonel (à la retraite) Don McLeod, Wally Buckoski et Carolyn van Gorp font une déclaration et répondent aux questions.

À 19 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

HALIFAX, le vendredi 6 mai 2005
(51)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 11 h 10, dans le carré des officiers, BFC Halifax, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Cordy, Forrestall, Kenny, Munson et Nolin (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; and Captain (N) Kenneth Stewart, DND Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

National Defence:

Rear-Admiral Dan McNeil, Commander, Maritime Forces Atlantic;

Commodore Ty Pile, Commander, Canadian Fleet Atlantic;

Captain (N) Roger MacIsaac, Base Commander, CFB Halifax;

Captain (N) Andy Smith, Commanding Officer, Fleet Maintenance Facility;

Colonel Roch Lacroix, Chief of Staff, Land Force Atlantic Area.

City of Halifax:

Barry Manuel, Coordinator, Emergency Measures Organization.

Province of Nova Scotia:

Craig MacLaughlan, Executive Director, Emergency Measures Organization;

Adam Rostis, Federal/Provincial/Municipal Liaison Officer.

Halifax Fire and Emergency:

Bruce Burrell, Deputy Chief Director.

The Chair made an opening statement.

Rear-Admiral McNeil and Commodore Pile each made a presentation and answered questions.

At 12:20 p.m., the Committee suspended its sitting.

At 1:20 p.m., the Committee resumed its sitting.

The Chair made an opening statement.

Captain (N) MacIsaac and Captain (N) Smith each made a presentation and answered questions.

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: William Price et le brigadier-général (à la retraite) Jim Cox, analystes; le major-général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC; le capitaine de vaisseau Kenneth Stewart, agent de liaison du MDN.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS:

Défense nationale:

Le contre-amiral Dan McNeil, commandant, Forces maritimes de l'Atlantique;

Le commodore Ty Pile, commandant, quartier général de la Flotte canadienne de l'Atlantique;

Le capitaine de vaisseau Roger MacIsaac, commandant de base, BFC d'Halifax;

Le capitaine de vaisseau Andy Smith, commandant, Installation de maintenance de la flotte;

Le colonel Roch Lacroix, chef d'état-major, quartier général du secteur de l'Atlantique de la Force terrestre.

Ville de Halifax:

Barry Manuel, coordonnateur, Organisation des mesures d'urgence.

Province de la Nouvelle-Écosse:

Craig MacLaughlan, directeur général, Organisation des mesures d'urgences;

Adam Rostis, agent de liaison, Relations fédérales-provinciales-municipales.

Halifax Fire and Emergency :

Bruce Burrell, directeur en chef adjoint.

Le président fait une déclaration.

Le contre-amiral McNeil et le commodore Pile font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 20, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 20, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

Les capitaines de vaisseau MacIsaac et Smith font une déclaration et répondent aux questions.

At 2:45 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:00 p.m., the committee resumed its sitting.

The Chair made an opening statement.

Colonel Lacroix, Barry Manuel, Craig MacLaughlan and Bruce Burrell each made a presentation and answered questions.

At 4:40 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 14 h 45, le comité suspend ses travaux.

À 15 heures, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

Le colonel Lacroix, Barry Manuel, Craig MacLaughlan et Bruce Burrell font une déclaration et répondent aux questions.

À 16 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le cogreffier du comité,

Daniel Charbonneau

Co-Clerk of the Committee

EVIDENCE

HALIFAX, Thursday, May 5, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 10:50 a.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: It is our pleasure to be in Halifax today. In fact, two members of the committee have come home. The deputy chair, Senator Forrestall, is from Dartmouth, as is Senator Cordy. Senator Pierre Claude Nolin also feels at home here. We are looking forward to learning a great deal to assist us in working on a paper addressing the defence review.

We have before us this morning Colonel Alan Blair, Wing Commander, 12 Wing Shearwater. Colonel Blair joined the Canadian Forces as a pilot in 1978. His flying training was completed on helicopters in Portage La Prairie, Manitoba, and he began his military career in Shearwater flying CH-124 Sea Kings from a number of Her Majesty's Canadian Ships. Colonel Blair has served in a number of different commands including Advanced Training Flight Commander, Shearwater, and Commander 423 Maritime Helicopter Squadron. He served on an exchange tour with the United States Navy's Helicopter Anti-Submarine Squadron (Light) 41 in San Diego, California, from 1988 to 1990 and also as a member of the Directing Staff at the British Armed Forces' Joint Services Command and Staff College in Shrivenham, Oxfordshire, in the U.K. in 2001. Colonel Blair assumed command of 12 Wing in July of 2004.

We also have with us Colonel Perry Matte, Wing Commander, 14 Wing Greenwood. Colonel Matte completed his basic air navigator course in 1981 and began his military career at CFB Greenwood with 405 Squadron. He served for three years as the senior avionics engineer at Wright-Patterson Air Force Base in Dayton, Ohio, from 1990 to 1993. He was promoted to Lieutenant Colonel in July 1995 and was posted to Maritime Group Headquarters in Halifax as Director of Air Operations Atlantic, then as Chief of Staff and Director of Operations for the Maritime Air Component (Atlantic). He was promoted to colonel in July of 2002 and was posted to Winnipeg as A3 Force Employment, then A3 Force Generation. He assumed command of 14 Wing Greenwood in July of 2004. He is a graduate of the Canadian Forces Command and Staff College in Toronto.

Gentlemen, welcome to the committee.

Colonel Alan Blair, 12 Wing Commanding Officer, National Defence: Mr. Chairman, distinguished senators, I am honoured to be here before you this morning to update you on 12 Wing and Canada's maritime helicopter, the CH-124 Sea King. It is

TÉMOIGNAGES

HALIFAX, le jeudi 5 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit ce jour à 10 h 50 pour examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité pour le Canada.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Nous sommes ravis d'être ici à Halifax aujourd'hui. En fait, deux membres du comité sont chez eux. Le vice-président, le sénateur Forrestall, vient de Dartmouth, comme c'est le cas du sénateur Cordy. Le sénateur Pierre Claude Nolin se sent lui aussi chez lui ici. Nous comptons apprendre quantité de choses en vue de la rédaction de notre rapport sur l'examen de la défense.

Nous accueillons parmi nous ce matin le colonel Alan Blair, commandant de la 12^e Escadre, Shearwater. Le colonel Blair s'engage en 1978 dans les Forces canadiennes à titre de pilote. Il termine son instruction en vol sur hélicoptère à Portage La Prairie, au Manitoba, et commence ensuite sa carrière militaire à Shearwater, où il pilote des Sea King CH-124 embarqués sur plusieurs Navires canadiens de Sa Majesté. Le colonel Blair a servi dans plusieurs commandements différents, notamment commandant de l'escadrille d'instruction avancée à Shearwater et commandant du 423^e Escadron d'hélicoptères maritimes. Il a servi dans le cadre d'un programme d'échange avec le United States Navy's Helicopter Anti-Submarine Squadron (Light) 41, à San Diego, de 1988 à 1990, et a également été membre de l'état-major de direction au British Armed Forces' Joint Services Command and Staff College, à Shrivenham, en Oxfordshire, au Royaume-Uni, en 2001. Il a pris le commandement de la 12^e Escadre en juillet 2004.

Nous accueillons également parmi nous le colonel Perry Matte, commandant de la 14^e Escadre, Greenwood. Le colonel Matte a terminé son cours de navigateur de base en 1981 et a commencé sa carrière militaire à la BFC Greenwood avec le 405^e Escadron. Il a servi pendant trois ans en tant qu'ingénieur supérieur en avionique à la Wright-Patterson Air Force Base à Dayton, dans l'État de l'Ohio, de 1990 à 1993. Il a été promu lieutenant-colonel en juillet 1995 et a été affecté au quartier général du Groupe aéronaval à Halifax en tant que directeur des Opérations aériennes (Atlantic), puis en tant que chef d'état-major et directeur des opérations pour la Composante aérienne maritime (Atlantic). Il a été promu colonel en juillet 2002 et a été affecté à Winnipeg à l'A3 Emploi de la Force, puis à l'A3 Constitution de la Force. Il a pris le commandement de la 14^e Escadre Greenwood en juillet 2004. Il est diplômé du Collège d'état-major et de commandement des Forces canadiennes, à Toronto.

Messieurs, bienvenue au comité.

Le colonel Alan Blair, commandant de la 12^e Escadre, Défense nationale: Monsieur le président, éminents sénateurs, je suis honoré d'être ici devant vous ce matin pour faire le point sur la 12^e Escadre et l'hélicoptère maritime du Canada, le CH-124 Sea

important to provide you with some context; therefore, I propose to start with a brief history of Shearwater up to the present day. I will follow that with an overview of my organization and its capabilities, including my Air Reserve Flight, and finish up by discussing the CH-124 Sea King and its replacement, the CH-148 Cyclone.

Shearwater is Canada's oldest continuously operating air force base of operations. First established at the invitation of the Canadian government as a United States naval base in August 1918, Shearwater began as a seaplane base under the leadership of one of the greatest explorers and aviators, Lieutenant (USN), later to be Rear Admiral, Richard E. Byrd. Byrd and his men flew anti-submarine and convoy escort patrols over the Atlantic during the final few months of the First World War. Following the war, the base reverted to Canadian control going on to become the centre, and the birthplace, of Canadian naval aviation.

For the next 30 years, RCAF Station Dartmouth, as it became known, remained a seaplane base. Airfield construction started at the beginning of World War II in 1939, and Dartmouth saw a great deal of activity throughout the war as an eastern air command base flying convoy escort and anti-submarine patrols in the western Atlantic. From its beginning in 1946, the fledgling Canadian Fleet Air Arm was based in Dartmouth. In 1948 RCAF Dartmouth became Royal Canadian Naval Air Station Shearwater, which it remained through the glory days of RCN Aviation until it was renamed CFB Shearwater with unification in 1968. Through the 1970s and 1980s and into the 1990s, Trackers, T-Birds, Twin Huey helicopters and, of course, Sea Kings, were all based in Shearwater, and when I first arrived there in 1980 there were approximately 2,400 military personnel stationed there.

In the 1994 federal budget, Shearwater lost its base status, and in 1995 the last of its fixed wing aircraft moved to CFB Greenwood. Shearwater was now a military heliport and 12 Wing became a lodger unit of CFB Halifax. That arrangement continues to this day with all of my administrative support, including supply, food services, transport and construction engineering, provided by Formation Halifax. Command is still exercised through the air force, and my operational commander is the commander of 1 Canadian Air Division in Winnipeg. Today, Shearwater and 12 Wing continue in the maritime aviation tradition, flying the venerable Sea King helicopter from Canadian navy ships in support of both domestic and international operations.

There are five 12 Wing units. 423 (Maritime Helicopter) Squadron is the East Coast operational Sea King squadron; aircrews, maintainers and helicopters currently form four detachments ready to deploy to sea in support of the Canadian

King. Je pense qu'il est important de situer un peu le contexte, et c'est pourquoi je me propose de commencer par un bref historique de Shearwater, jusqu'à aujourd'hui. Je poursuivrai avec un aperçu de mon organisation et de ses ressources, y compris mon Escadrille de la Réserve aérienne, et je terminerai en parlant du CH-124 Sea King et de l'appareil appelé à le remplacer, le CH-148 Cyclone.

Shearwater est la plus ancienne base d'opérations de la Force aérienne qui soit continuellement demeurée en activité. Créée, à l'origine, à l'invitation du gouvernement canadien, en tant que base navale des États-Unis en août 1918, Shearwater fut d'abord une hydrobase, sous le commandement de l'un des plus grands explorateurs et aviateurs, le Lieutenant (USN) (par la suite contre-amiral) Richard E. Byrd. Le lieutenant Byrd et ses hommes ont mené des patrouilles d'escorte de sous-marins et de convois au-dessus de l'Atlantique pendant les derniers mois de la Première Guerre mondiale. Après la guerre, le Canada a pris le contrôle de la base qui est devenue le cœur et le berceau de l'aéronavale au Canada.

Pendant les 30 années qui suivirent, la Base de l'ARC Dartmouth, comme on l'a appelée, est demeurée une hydrobase. On a entrepris la construction du terrain d'aviation en 1939, aux premières heures de la Seconde Guerre mondiale, et Dartmouth a bourdonné d'activité tout au long de la guerre, étant une base du Commandement aérien de l'Est d'où des avions décollaient pour patrouiller au-dessus des escortes de sous-marins et de convois dans l'ouest de l'Atlantique. Depuis sa création en 1946, la toute nouvelle aéronavale de la Flotte canadienne a été basée à Dartmouth. En 1948, l'ARC Dartmouth est devenue la Station aéronavale royale canadienne Shearwater, nom qu'elle a conservé tout au long de l'époque glorieuse de l'aviation de la MRC jusqu'à ce qu'elle soit rebaptisée BFC Shearwater au moment de l'unification en 1968. Au cours des années 1970 et 1980 et jusque dans les années 1990, les Trackers, T-Bird, Twin Huey et, bien sûr, Sea King, étaient basés à Shearwater, et quand j'y suis arrivé en 1980, la base comptait encore environ 2 400 militaires.

Avec le budget fédéral de 1994, Shearwater a perdu son statut de « base » et, en 1995, son dernier avion fixe déménageait à la BFC Greenwood. Shearwater devenait un héliport militaire et la 12^e Escadre devenait une unité hébergée de la BFC Halifax. Cette organisation existe toujours, tout le soutien administratif, incluant approvisionnement, services d'alimentation, transport et génie construction, étant fournis par la Formation Halifax. Le commandement est toujours exercé par l'entremise de la Force aérienne et mon commandement opérationnel est le commandant de la 1^{re} Division aérienne du Canada, à Winnipeg. Aujourd'hui, Shearwater et la 12^e Escadre poursuivent la tradition aéronavale, et leurs pilotes décollent des navires de la Marine canadienne aux commandes du vénérable hélicoptère Sea King pour appuyer des opérations nationales et internationales.

Les unités de la 12^e Escadre sont au nombre de cinq. Le 423^e Escadron d'hélicoptères maritimes est l'escadron de Sea King opérationnel de la côte Est. Les équipages, les spécialistes de la maintenance et les hélicoptères forment à l'heure actuelle quatre

navy. 443 (Maritime Helicopter) Squadron is the West Coast operational Sea King squadron; based in Victoria, British Columbia, it currently provides three detachments in support of the West Coast fleet. 406 (Maritime) Operational Training Squadron trains aircrews and technicians for the challenging task of operating and maintaining the Sea King helicopter. HOTEF, or Helicopter Operational Test and Evaluation Facility, is responsible for researching, testing and evaluating state-of-the-art equipment for the Sea King. 12 Air Maintenance Squadron maintains the Sea King, including comprehensive periodic inspections in which the aircraft is almost entirely disassembled.

In Shearwater, I have a total of 900 regular and reserve force military personnel and 36 civilian personnel. In addition, Formation Halifax has approximately 200 military and civilian staff in Shearwater in a direct support role. In Victoria, 443 Squadron comprises 250 regular and reserve force personnel.

12 Wing's Air Reserve members play an integral role in the operational capability of the Sea King fleet. With one Air Reserve Flight on each coast, they augment my establishment and enhance the operational, technical and administrative capabilities of all my units. All air reservists are trained to regular force standards and approximately half of them have prior regular force service.

The attrition rate for both flights is low, providing a valuable source of corporate knowledge on the wing due to their relatively static nature in comparison to their regular force counterparts. Reserve funding permits members to serve an average of 12 days per month throughout the year. This part-time capability is essential to 12 Wing; however, there are occasions when a surge to full-time employment is required to meet the demands of a high operational tempo. When regular force manning is not available, some reservists may be hired full-time using operations and maintenance funding to cover the difference. This method is used only to support critical needs, and we currently have only five reservists employed full-time here on the wing. One unique requirement which cannot be met by the regular force is for safety divers to support our annual Sea King water landing training. Operations and maintenance funds are currently used to hire navy reserve divers for the summer to fulfil this critical need.

Turning to the Sea King helicopter, 12 Wing is home to 28 Sea Kings, with six based on the West Coast with 443 Squadron, six in scheduled maintenance, and the remaining 16 shared amongst the three flying units in Shearwater. It is no secret that the Sea King is an old aircraft; however, it remains a safe and viable aircraft and it still forms a critical part of a ship's anti-surface and sub-surface capabilities. Throughout the last 15 years, Sea Kings have flown

détachements prêts au déploiement en mer pour appuyer la Marine canadienne. Le 443^e Escadron d'hélicoptères maritimes est l'escadron de Sea King opérationnel de la côte Ouest. Basé à Victoria, en Colombie-Britannique, il fournit actuellement trois détachements qui appuient la flotte de la côte Ouest. Le 406^e Escadron maritime d'entraînement opérationnel dispense l'instruction pour que l'équipage et les techniciens soient en mesure de s'acquitter de leur délicate tâche qui consiste à piloter et à maintenir des hélicoptères Sea King. L'Ele EEOH (Escadrille d'évaluation et d'essais opérationnels) est responsable de la recherche et de la vérification du matériel de pointe des Sea King. Le 12^e Escadron de maintenance (Air) est responsable de la maintenance des Sea King, y compris la maintenance périodique complète où l'hélicoptère est presque entièrement démonté.

À Shearwater, je peux compter au total sur 900 militaires de la Force régulière et de la Force de réserve et sur 36 employés civils. De plus, la Formation Halifax compte environ 200 militaires et employés civils à Shearwater, lesquels jouent un rôle de soutien direct. À Victoria, le 443^e Escadron comprend 250 membres de la Force régulière et de la Force de réserve.

Les membres de la Réserve de la 12^e Escadre font partie intégrante de la capacité opérationnelle de la flotte de Sea King. Avec une escadrille de la Réserve aérienne sur chaque côte, ils renforcent mes effectifs et améliorent la capacité opérationnelle, technique et administrative de toutes mes unités. Tous les réservistes de la Force canadienne sont instruits selon les normes de la Force régulière et la moitié d'entre eux environ ont déjà servi au sein de la Force régulière.

Le taux d'attrition des deux escadrilles est faible, ce qui procure à l'Escadre une source non négligeable de savoir collectif, en raison de la nature relativement stable des escadrilles comparativement à leurs homologues de la Force régulière. Le financement de la Réserve permet aux membres de servir en moyenne 12 jours par mois, 12 mois par année. Cette main-d'œuvre à temps partiel est essentielle à la 12^e Escadre; toutefois, il arrive qu'on ait un soudain besoin d'employés à temps plein pour répondre aux demandes d'un rythme opérationnel soutenu. Lorsque la main-d'œuvre de la Force régulière n'est pas disponible on peut embaucher quelques réservistes à temps plein en utilisant le budget d'exploitation et de maintenance pour couvrir la différence. Nous avons recours à ce moyen uniquement pour répondre à des besoins critiques et, à l'heure actuelle, cinq réservistes seulement sont employés à temps plein à l'Escadre. Un besoin particulier, qu'on ne peut combler avec la Force régulière, concerne les plongeurs de sécurité qui appuient l'instruction pour l'amerrissage des Sea King. Le budget d'exploitation et de maintenance est utilisé à l'heure actuelle pour embaucher des plongeurs de la Réserve navale pour l'été pour répondre à ce besoin essentiel.

Parlons maintenant des hélicoptères Sea King: la 12^e Escadre compte 28 Sea King, dont six sont basés sur la côte Ouest avec le 443^e Escadron; six sont en maintenance périodique et 16 sont partagées par les unités de vol de Shearwater. C'est un secret de Polichinelle que les Sea King sont de vieux aéronefs; toutefois, ils demeurent des appareils fiables et viables et constituent toujours un élément important des ressources antisurface et

missions in areas such as the Persian Gulf, Somalia, Haiti, the Adriatic Sea and the Arabian Sea, as well as providing support to domestic emergency operations such as Manitoba's Red River flood in the spring of 1997 and the crash of Swissair Flight 111 in 1998. They also provide an ongoing contribution to NATO's Standing Naval Force Atlantic and continue to participate actively in multinational exercises. I have two detachments deployed at the moment, one in HMCS *Winnipeg* on its way to the Persian Gulf and one in HMCS *Montreal* working with our NATO allies in European waters. In addition, Sea Kings also conduct coastal and fisheries patrols, humanitarian assistance, environmental surveillance, drug interdiction, and search and rescue either embarked or from the shore.

The Sea King is, and always has been, a maintenance challenge. It is an extremely complex aircraft designed in the 1950s before anyone gave much thought to ease of maintenance. Over the years we have averaged 25 to 30 maintenance hours per flying hour and this remains the case today. Availability has averaged about 40 per cent over the years, although we seem to be trending lower than that over the past few years, possibly due to a shortage of qualified technicians. Some parts are becoming difficult to find and it is not uncommon to wait months for a part to arrive. Lack of funding has certainly played a role, as many of the parts that we used to stock now have to be order on an as-required basis. One point I do wish to leave you with, though, senators, is the fact that every Sea King we put in the air is safe and serviceable. This fact has not changed one iota over the years despite the rhetoric of some media outlets, and our maintenance teams work long hours to help ensure that it will remain this way, right up until the very last Sea King flight.

On the personnel front, 12 Wing is short of pilots; however, this situation is no different than many other air force units and we are managing it. The biggest personnel challenge that I face concerns technicians and specifically the overall lack of experience within this critical group. As we downsized in the 1990s, many qualified maintenance personnel left the air force and little or no recruiting was done for the next 10 years or so. Although recruitment has now increased, many of my experienced technicians are reaching the end of their careers and are retiring. So, although my overall number of maintenance personnel is correct, I have far too many apprentices and a diminishing number of qualified, experienced technicians. While we have taken a number of steps to mitigate this situation, in the end there is really no substitute for experience, especially on the

anti-sous-marines des navires. Au cours des 15 dernières années, les Sea King ont participé à des missions dans des théâtres comme le golfe Persique, la Somalie, Haïti, la mer Adriatique et la mer d'Oman, en plus d'appuyer les opérations d'urgence au pays comme lors des inondations provoquées par le débordement de la rivière Rouge au Manitoba au printemps 1997 et lors de l'écrasement du vol 111 de la Swissair en 1998. Les Sea King fournissent également une contribution permanente à la Force navale permanente de l'OTAN (Atlantique) et continuent à participer activement aux exercices multinationaux. À l'heure actuelle, deux détachements sont déployés, un à bord du NCSM *Winnipeg*, en route pour le golfe Persique, et l'autre à bord du NCSM *Montréal*, pour collaborer avec les alliés de l'OTAN dans les eaux européennes. De plus, les Sea King exécutent des patrouilles côtières et des opérations de surveillance des pêches, participent à des opérations d'aide humanitaire, de surveillance environnementale, de lutte contre le trafic des stupéfiants et de recherche et sauvetage, soit dans le cadre d'opérations embarquées ou à partir d'une base terrestre.

Le Sea King a toujours présenté tout un défi en matière de maintenance. Il s'agit d'un aéronef extrêmement complexe, conçu dans les années 1950, à une époque où l'on se souciait peu de faciliter la maintenance. Au cours des ans, nous avons dû consacrer en moyenne de 25 à 30 heures de maintenance pour chaque heure de vol, et c'est toujours le cas aujourd'hui. La disponibilité des appareils s'est située en moyenne au cours des ans à environ 40 p. 100, mais la tendance semble être à la baisse depuis les dernières années, probablement en raison d'une pénurie de techniciens qualifiés. Certaines pièces commencent à être difficiles à trouver et il n'est pas rare qu'on doive attendre plusieurs mois pour recevoir une pièce. Le manque de financement a certainement joué un rôle aussi, puisque de nombreuses pièces que nous avions l'habitude de conserver en stock doivent maintenant être commandées au besoin. Une chose que je tiens à mettre au clair avec vous, sénateurs, c'est que chaque Sea King que nous faisons voler est sûr et en état de service. Cela a toujours été le cas et n'a pas changé d'un iota au cours des ans, malgré ce que prétendent certains médias, et nos équipes de maintenance travaillent de longues heures pour que nos Sea King demeurent sûrs et en état de service jusqu'à ce que la toute dernière escadrille de Sea King soit retirée.

Sur le front de la main-d'œuvre, la 12^e Escadre connaît une pénurie de pilotes. Toutefois, c'est une situation que connaissent bien d'autres unités de la Force aérienne et nous arrivons à la gérer. Le problème le plus important concernant le personnel, ce sont les techniciens et, plus précisément, le manque général d'expérience dans ce groupe de prime importance. Lorsque nous avons comprimé les effectifs dans les années 1990, de nombreux spécialistes de la maintenance ont quitté la force aérienne et peu, voire aucun, recrutement n'a été fait par la suite pendant une dizaine d'années. Bien qu'on fasse plus de recrutement aujourd'hui, bon nombre de mes techniciens chevronnés arrivent maintenant en fin de carrière et se préparent à la retraite. Par conséquent, bien que le nombre de personnes employées à la maintenance soit suffisant, le personnel compte

Sea King, and that can only come with time. We are working hard to reduce the magnitude of this problem in time for the arrival of the first CH-148 Cyclone in 2008.

That brings me to my final point, which is the maritime helicopter project and the CH-148 Cyclone. As someone who has been directly involved in this flying community for 25 years now, I can attest to the fact that we are all very much looking forward to the arrival of the CH-148 in Shearwater. Just two weeks ago we had the official sod-turning ceremony for the Maritime Helicopter Training Centre, and preliminary construction work has begun. We now have the first tangible evidence of change after many years of waiting, and even the hardened cynics are excited. I and my staff believe that the CH-148 will be a fine aircraft and a fitting successor to the CH-124 Sea King, and we eagerly anticipate welcoming it into 12 Wing to herald the beginning of a new era in Canadian maritime aviation and a quantum leap in capability for Canada's ship/helicopter team.

The Chairman: Thank you, Colonel Blair.

Colonel Matte, you have the floor.

Colonel Perry Matte, 14 Wing Commanding Officer, National Defence: Mr. Chairman, honourable senators, it is a privilege to be able to be here today as Commander of 14 Wing Greenwood and to provide you with an overview of 14 Wing, its operations, and some of our challenges.

14 Wing Greenwood is a composite wing located at Canadian Forces Base Greenwood in the Annapolis Valley. It is the largest maritime air base in Canada and the largest military aerodrome east of Trenton in respect to personnel. At 14 Wing our motto is, "Operate as One," and I am very fortunate to have a team of highly motivated, dedicated military and civilian personnel.

14 Wing is the valley's largest single-site employer. 14 Wing employs about 1,791 regular force military; about 460 civilian employees, part-time and casuals; and about 187 reservists. With a wing operating budget of about \$46 million a year, coupled with the disposable income of those personnel employed at the wing, 14 Wing has a significant financial impact on many of the surrounding communities in the valley.

14 Wing Logistics consists of about 600 military and civilian employees and is responsible for a wide variety of services such as construction engineering, electrical and mechanical engineering, supply, transportation and telecommunications. As well as domestic support and support to the local community, the Wing Logistics Branch sustains a number of deployed operations

beaucoup trop d'apprentis et de moins en moins de techniciens chevronnés. Nous avons pris certaines mesures pour remédier à la situation, mais en bout de ligne, rien ne saurait remplacer l'expérience, particulièrement dans le cas des Sea King, que seul le temps permet d'acquérir. Nous nous efforçons de réduire l'ampleur de ce problème d'ici l'arrivée du premier CH-148 Cyclone en 2008.

Voilà qui m'amène au dernier point dont je voulais vous parler, soit le projet des hélicoptères maritimes et le CH-148 Cyclone. Ayant été directement actif dans la communauté depuis 25 ans maintenant, je peux attester du fait que nous sommes tous impatients de voir arriver le CH-148 à Shearwater. Il y a deux semaines à peine a eu lieu la cérémonie de la première pelletée de terre qui marquait le début de la construction du centre d'instruction pour les hélicoptères maritimes, et les travaux de construction préliminaires ont commencé. Nous avons maintenant la première preuve tangible de changement après des années d'expectative et même les plus cyniques sont enthousiastes. Je crois, tout comme mon état-major, que le CH-148 sera un bel appareil et un digne successeur du CH-124 Sea King, et nous sommes impatients de l'accueillir à la 12^e Escadre pour marquer le début d'une ère nouvelle de l'aéronavale canadienne. Ce sera une amélioration prodigieuse de la capacité pour l'équipe que forment les navires et les hélicoptères du Canada.

Le président: Merci, colonel Blair.

Colonel Matte, vous avez la parole.

Le colonel Perry Matte, commandant de la 14^e Escadre, Défense nationale: Monsieur le président, honorables sénateurs, c'est un privilège pour moi d'être ici aujourd'hui en tant que commandant de la 14^e Escadre Greenwood et de vous faire un survol de la 14^e Escadre, de ses opérations et de certains de nos défis.

La 14^e Escadre Greenwood est une escadrille mixte installée à la base des Forces canadiennes Greenwood, dans la vallée de l'Annapolis. Il s'agit de la plus grosse base aéronavale au Canada et du plus grand aérodrome militaire à l'est de Trenton, pour ce qui est du personnel. La devise de la 14^e Escadre est « Unis dans l'action », et j'ai le grand bonheur d'avoir une équipe de personnel militaire et civil dévouée et hautement motivée.

La 14^e Escadre est le plus important employeur en station simple de la vallée. Elle emploie environ 1 791 membres de la force régulière, près de 460 employés civils, à temps partiel et temporaires, et 187 réservistes. Étant donné son budget d'exploitation annuel d'environ 46 millions de dollars et le revenu disponible des personnes employées à l'escadre, celle-ci a une forte incidence financière sur nombre des collectivités voisines dans la vallée.

Le service de logistique de la 14^e Escadre réunit environ 600 employés militaires et civils et est responsable d'une vaste gamme de services dont le génie construction, le génie électrique et mécanique, l'approvisionnement, le transport et les télécommunications. En plus d'offrir un soutien interne ainsi qu'un soutien à la communauté locale, le service de logistique de

each year, ranging from support to Canadian Forces Station Alert, to peacekeeping operations in Bosnia, Golan Heights, Sinai and southwest Asia.

14 Wing Administration is responsible for all personnel, administrative, and service requirements ranging from accommodations to health and social services, accounting functions and administration of some 28 clubs and wing recreational facilities. Due to the rural location of the wing and the superb recreational facilities available to our personnel, we provide opportunities and memberships to the surrounding communities who also make use of our various clubs and facilities.

14 Wing is also responsible for supporting a number of external organizations such as Land Forces Atlantic Area Training Centre Detachment in Aldershot, the Granville Ferry Training Centre, two militia armoureds, 16 cadet units, and three cadet camps, and security and maintenance to Barrington and Sydney radar sites.

14 Wing is the primary Main Operating Base for long-range patrol (LRP) aircraft, supporting both national and international airborne intelligence, surveillance, reconnaissance and control missions. These patrols are principally over water, searching for both surface and sub-surface contacts while periodically conducting overland patrols in the Canadian Arctic region. International taskings will be conducted primarily in support of Canada-U.S., NATO or UN operations. 14 Wing conducts dedicated search and rescue operations in the area of operations and Halifax search and rescue region. 14 Wing is also a primary deployment base for NORAD fighters and support forces as demonstrated during 9/11. 14 Wing's strategic location provides rapid response to incidences arising on major sea and air lanes in and out of North America via Atlantic and Arctic approaches.

At 14 Wing, I have 413 Search and Rescue Transport Squadron flying both the CC-130 Hercules and the CH-149 Cormorant helicopter. 413 Squadron maintains a 30-minute standby posture during normal working hours and a two-hour response posture during quiet hours. In concert with 103 Squadron, 19 Wing Gander, 413 Squadron operates primarily in the Atlantic region, an area encompassing over 1.8 million square miles.

14 Wing is established with two operational long-range patrol squadrons, or LRPs — 405 Squadron and 415 Squadron. These two squadrons, each containing five line and 1.5 executive crews, will be consolidated this summer into one large, more robust operational squadron as part of our air force's transformation

l'escadre mène chaque année diverses opérations de déploiement, allant de soutien à la Station des Forces canadiennes Alert, à des initiatives de maintien de la paix en Bosnie, sur le plateau du Golan, à Sinai et en Asie du Sud-Ouest.

L'administration de la 14^e Escadre est responsable de tous les besoins en matière de personnel, d'administration et de services allant du logement aux services sociaux et de santé, aux fonctions comptables en passant par l'administration de quelque 28 clubs et installations de loisirs à la disposition de l'escadre. Étant donné son site rural et ses superbes installations de loisirs, nous offrons diverses possibilités aux habitants des collectivités environnantes, qui peuvent ainsi acheter des cartes de membres et utiliser nos différents clubs et installations.

La 14^e Escadre est d'autre part chargée d'appuyer un certain nombre d'organisations externes, par exemple le Secteur de l'Atlantique de la Force terrestre — détachement du Centre de formation à Aldershot, le Centre de formation de Granville Ferry, deux manèges militaires, 16 unités de cadets et trois camps de cadets, ainsi que la sécurité et l'entretien des sites radar de Barrington et Sydney.

La 14^e Escadre est la base d'opérations principale pour les aéronefs de patrouille à long rayon d'action (APLRA), appuyant les services de renseignements aériens nationaux et internationaux, ainsi que des missions de surveillance, de reconnaissance et de contrôle. Ces patrouilles se font principalement au-dessus du sol, leur objet étant de rechercher des contacts en surface et sous-marins, tout en menant des patrouilles périodiques au-dessus du sol dans la région Arctique du Canada. Quant aux missions internationales, celles-ci visent principalement à appuyer des opérations canado-américaines, de l'OTAN ou des Nations Unies. La 14^e Escadre mène des opérations de recherche et de sauvetage à l'intérieur de son aire d'opérations ainsi que dans la région de Halifax. La 14^e Escadre sert également de principale base de déploiement pour les chasseurs de NORAD et les forces de soutien, comme cela a été constaté lors des événements du 11 septembre. L'emplacement stratégique de la 14^e Escadre lui permet d'intervenir rapidement en cas d'incident survenant dans les principaux couloirs de navigation maritimes et aériens à destination et en partance de l'Amérique du Nord via l'Atlantique et l'Arctique.

À la 14^e Escadre, j'ai le 413^e Escadron de recherche et sauvetage transport qui utilise et le CH-130 Hercules et le CH-149 Cormorant. Le 413^e Escadron maintient une posture d'attente de trois minutes pendant les heures de travail normales et une posture de réponse de deux heures pendant les plages plus calmes. De concert avec le 103^e Escadron, la 19^e Escadre Gander, la 413^e Escadre est principalement active dans la région de l'Atlantique, soit une zone recouvrant plus de 1,8 million de milles carrés.

La 14^e Escadre est établie avec deux escadrons de patrouille à long rayon d'action opérationnels ou LRA — le 405^e Escadron et le 415^e Escadron. Ces deux escadrons, chacun comportant cinq équipes de piste et 1,5 équipe exécutive, seront consolidés cet été pour n'en former qu'un seul plus gros escadron opérationnel plus

initiatives. These operational squadrons are primarily responsible for developing operationally ready crews able to respond to any of our mandated missions.

Sovereignty missions conducted by the CP-140 crews include coastal surface surveillance, such as northern and fishery patrols, under-sea surveillance, and environmental missions from iceberg detection to anti-pollution monitoring. CP-140 crews also provide direct surveillance support to other government departments in conducting operations such as counter narcotics or illegal immigration. As crews train and develop their combat qualifications and readiness levels, they are able to conduct these sovereignty missions as well as deploy to conduct real-world operations. This demonstrates 14 Wing's capacity to operate across the full spectrum of conflict from peace to periods of high tension.

404 Squadron is responsible for providing ab initio and continuation training to all LRP aircrew and technical training for all LRP air maintainers. The squadron is actively preparing for the requirements to train students on new systems capabilities with the phased introduction of the Aurora Incremental Modernization Program (AIMP) as well as a new flight simulator and other trainers and simulators.

14 Air Maintenance Squadron employs over 560 personnel and provides centralized first and second line air maintenance support for all LRP assets assigned to 14 Wing. This squadron is also responsible for the provision of armament, avionics, photographic services as well as support through a variety of labs and shops.

14 Software Engineering Squadron is the CP-140 weapons system software development unit responsible for providing software support, maintenance and design for computer programs found on the aircraft as well as in numerous mission trainers and simulators.

The Maritime Proving and Evaluation Unit conducts critical tests and evaluation and tactical development for the CP-140 fleet, especially in support of AIMP. Over the last few years, the Maritime Proving and Evaluation Unit has, through practical involvement, become recognized as a centre of CF operational and OT&E expertise for unmanned aerial vehicles.

14 Wing Operations is primarily responsible for providing the command and control to coordinate and conduct flying operations. In addition, they provide airfield and police services, conduct wing readiness training flights and provide air traffic

robuste, ce dans le cadre des initiatives de transformation de notre armée de l'air. Ces escadrons opérationnels sont principalement responsables de la formation d'équipages opérationnellement prêts, capables de mener n'importe laquelle des missions relevant de notre mandat.

Les missions de souveraineté menées par les équipages de CP-140 comprennent la surveillance côtière en surface, comme par exemple les patrouilles nordiques et les patrouilles de surveillance des pêches, la surveillance sous-marine et des missions environnementales allant de la détection d'icebergs à la surveillance anti-pollution. Les équipages de CP-140 assurent également du soutien de surveillance directe à d'autres ministères gouvernementaux en vue de la conduite d'opérations telles la lutte contre le trafic des stupéfiants ou contre l'immigration illégale. Au fur et à mesure de la formation des équipages et de leur acquisition de compétences pour le combat et de l'atteinte de différents niveaux d'état de préparation, ils sont aptes à mener ces missions de souveraineté et à être déployés en vue d'opérations dans le monde réel. Cela témoigne de la capacité de la 14^e Escadre d'intervenir d'un bout à l'autre du spectre des conflits, allant de situations de paix à des périodes de fortes tensions.

Le 404^e Escadron est responsable d'assurer la formation aux stagiaires débutants et la formation continue pour tous les équipages LRA ainsi que la formation technique pour tous les spécialistes de la maintenance LRA. L'escadron se prépare activement à la formation d'étudiants dans le contexte de nouvelles capacités de système avec l'introduction échelonnée du Programme de modernisation progressive de l'Aurora (PMPA) ainsi qu'avec le nouveau simulateur de vol et d'autres dispositifs et simulateurs d'entraînement au vol.

Le 14^e Escadron de maintenance (Air) compte un personnel de plus de 560 et assure le soutien centralisé à la maintenance de première et de deuxième lignes pour tout le matériel LRA dont est dotée la 14^e Escadre. Cet escadron est par ailleurs responsable des services d'armement, d'avionique, et photographiques ainsi que du soutien laboratoires et ateliers.

Le 14^e Escadron de génie logiciel est l'unité d'élaboration des logiciels du système d'arme du CP-140 et est responsable de l'assistance logicielle, de la maintenance et de la conception des logiciels pour les programmes informatiques à bord des appareils ainsi que des nombreux dispositifs et simulateurs d'entraînement au vol.

L'Unité maritime d'essais et d'évaluation effectue les essais critiques et l'évaluation et le développement tactique pour la flotte de CP-140, à l'appui du PMPA. Depuis quelques années, l'Unité maritime d'essais et d'évaluation est, de par sa participation pratique, reconnue comme étant un centre d'expertise opérationnelle et d'expertise EOE des FC pour les véhicules aériens sans pilote.

La 14^e Escadre Opérations est principalement responsable d'assurer le commandement et le contrôle en vue de la coordination et de la conduite des opérations de vol. Elle assure par ailleurs les services de terrain d'aviation et de police, exploite

control services. 14 Wing maintains a CP-140 Aurora aircraft and crew on eight-hour standby and sometimes holds airborne standby for search and rescue as well as reactive missions.

Many of the challenges I face are likely very similar to those of other wings and units in the air force. First and foremost of these is personnel manning and experience shortfalls still being felt as a result of personnel reductions implemented in the 1990s. Unfortunately, while we have experienced a reduction in air force personnel, we have also seen a sharp increase in operational tempo and deployments, most evident following the events of 9/11. While crews and personnel are deployed, there is an inherent requirement to continuously train and prepare personnel for their replacement to sustain the operational commitment while concurrently providing support to domestic operations and other support requirements.

Another significant challenge is infrastructure. 14 Wing consists of 166 buildings with an approximate realty replacement value of \$540 million. However, most of these buildings and hangars are 40 years old and we can only afford, at this stage, to conduct breakdown maintenance. 14 Wing has a demand of over \$50 million for capital infrastructure requirements over the next five years.

The biggest challenge is in supporting flight operations. The CP-140 is currently going through a modernization program called the Aurora Incremental Modernization Programme (AIMP). The aim of the project is to restore the operational capabilities of the CP-140 Aurora aircraft through incremental replacement of existing avionics systems with modern avionics systems. The project is amalgamated into 23 individual projects organized into four capability groups. AIMP is scheduled to be completed in 2011. During this program there will be up to four or five CP-140s inducted at any one time.

Further to this there are normally two CP-140s in for third line inspection and repair at IMP in Halifax and, as can be expected with any aircraft after 24 years of service, there are more items to be addressed and the planned maintenance takes longer to complete. Also, there is another aircraft in second-line maintenance activities at 14 AMS. As a result, the number of LRP aircraft actually available to support operations has been reduced, constraining the number of flying hours that can be generated.

The situation of aircraft availability is further compounded by two other factors. First, there has been a shortfall in national procurement funding used to purchase necessary parts and supplies to support a level of flying rates by fleet. The shortfall in funding has resulted in a lack of parts and equipment being readily available to address maintenance requirements. That, coupled with a significantly stressed maintenance trade with only 40 per cent to 60 per cent trained effective strength, has seen

l'Escadrille d'instruction en disponibilité opérationnelle de l'escadre et assure les services de contrôle du trafic aérien. La 14^e Escadre maintient un CP-140 Aurora ainsi que son équipage en disponibilité aux huit heures et assure parfois une disponibilité aérienne pour la recherche et le sauvetage ainsi que pour des missions réactives.

Nombre des défis auxquels je suis confronté sont très semblables à ceux d'autres escadres et unités de l'armée de l'air. Le premier et le plus grave est la pénurie d'effectifs et d'expérience que l'on ressent encore aujourd'hui par suite des compressions d'effectifs mises en œuvre dans les années 1990. Malheureusement, alors que nous avons vécu une diminution du personnel de l'armée de l'air, nous avons également vécu un net fléchissement de notre rythme opérationnel et de déploiement, le plus évident constaté depuis les événements du 11 septembre. Tandis que l'on déploie équipages et personnels, il y a un besoin inhérent de former et de préparer en continu du personnel en vue de leur remplacement, ce afin de soutenir l'engagement opérationnel tout en continuant d'assurer un appui aux opérations nationales et autres activités.

Un autre défi de taille est l'infrastructure. La 14^e Escadre compte 166 bâtiments d'une valeur immobilière de remplacement de 540 millions de dollars. Cependant, nombre de ces bâtiments et hangars sont vieux de 40 ans mais nous n'avons les moyens financiers que d'en assurer l'entretien-bris. La 14^e Escadre aura au cours des cinq prochaines années une demande en besoins d'immobilisations de plus de 50 millions de dollars.

Notre plus gros défi est l'appui aux opérations de vol. Le CP-140 vit présentement un programme de modernisation appelé Programme de modernisation progressive de l'Aurora (PMPA). L'objet du projet est de rétablir les capacités opérationnelles du CP-140 Aurora grâce au remplacement progressif de tous les systèmes d'avionique par des systèmes d'avionique modernes. Le projet a été découpé en 23 projets individuels organisés à l'intérieur de quatre groupes de capacité. Le PMPA devrait être terminé en 2011. Pendant la durée du programme, il y aura régulièrement quatre ou cinq CP-140 qui y entreront à la fois.

Il y a par ailleurs en règle générale deux CP-140 à l'IMP de Halifax pour leur inspection et réparation de troisième ligne, et, comme l'on peut s'y attendre dans le cas de tout aéronef affichant plus de 24 années de service, il y a davantage de problèmes à régler et le travail de maintenance prévu demande plus longtemps. Il y a également un autre aéronef en maintenance de deuxième ligne au 14^e Escadron de maintenance (Air). En conséquence, le nombre d'appareils LRA disponibles pour appuyer les opérations a été réduit, ce qui limite le nombre d'heures de vol qui peuvent être effectuées.

La situation en ce qui concerne la disponibilité d'aéronefs est davantage aggravée par deux autres facteurs. Premièrement, il y a une pénurie de financement de l'approvisionnement national devant servir à l'achat des pièces et fournitures nécessaires pour appuyer l'activité aérienne de la flotte. Cette insuffisance de financement a résulté en une pénurie de pièces et de matériel disponibles pour les besoins en maintenance. Cela, ajouté à un effectif de maintenance qui tourne avec

aircraft serviceability decline over the years to about 45 per cent today. As well, the vast majority of the maintainers at trained effective strength have 15 years of service or more and are looking to retirement in the near future.

As a result of aircraft availability and serviceability rates, the capacity to generate flying hours today is less than half of what it was in the early 1990s. While our aircrew remain safe and proficient to fly their assigned missions, there has been an appreciable reduction in the number of hours flown and subsequently the exposure and experience gained by our crews. This has resulted in its taking longer to develop the necessary combat skills and qualifications for our crews to be ready to deploy in support of international operations. Fortunately, despite all of these challenges to flying operations, we have been proactive in most cases in addressing the constraints and continue to meet our mandated requirements and commitments.

In closing, I would like to state that we are well postured and enthusiastic about the future as we complete AIMP and further develop our identification surveillance reconnaissance capabilities. The success we enjoy today and in the foreseeable future is again a credit to the dedication, professionalism and can-do attitude of each and every member of the 14 Wing team.

Senator Forrestall: Thank you and welcome, gentlemen.

I could not help but remember sitting on the north side of the Annapolis River wondering what the heck those big machines were doing churning up the earth across the river. We now know, do we not?

This committee is concerned about your daily operational schedule, your patrols, and how you divide up your day's work. Perhaps you could take us briefly through a day.

Col. Matte: I assume you are asking specifically about my days?

Senator Forrestall: No, no, your chargin'gins.

Col. Matte: The day at 14 Wing Greenwood is focused on supporting flying operations. 14 Wing Greenwood is really almost two areas in one. I have an administrative side and a support side of the base.

Senator Forrestall: I was talking about your operational side, our relationship with our allies, what are we doing now with the United States that we were not doing before 9/11.

Col. Matte: Not too much has changed in terms of daily operations. I do have crews who still deploy on a routine basis. They are deploying primarily to guarantee that we still have inter-operability with our allies. They are also deploying to support and participate in exercises and operations, principally

seulement 40 à 60 p. 100 de son effectif normal en activité formé, a amené un déclin de la capacité de maintenance des aéronefs, celle-ci se situant aujourd'hui à environ 45 p. 100 de ce qu'elle était. D'autre part, la très grande majorité des membres de l'effectif formé en activité ont 15 années de service ou plus et vont bientôt prendre leur retraite.

Par suite des taux de disponibilité d'aéronefs et de capacité de maintenance, l'activité aérienne d'aujourd'hui est inférieure à la moitié de ce qu'elle était au début des années 90. Bien que nos équipages continuent d'être en mesure de mener de façon efficace et sûre leurs missions de vol, il y a eu une réduction marquée du nombre d'heures de vol et, en conséquence, de l'exposition et de l'expérience pouvait être accumulées par nos équipages. C'est ainsi qu'il faut compter plus de temps pour que nos équipages acquièrent les aptitudes au combat et les qualités requises pour qu'on puisse les déployer à l'appui d'opérations internationales. Heureusement, en dépit de tous ces défis relatifs aux opérations de vol, nous avons dans la plupart des cas été proactifs s'agissant de surmonter les contraintes et de continuer d'exécuter les exigences et les engagements dont nous avons la charge.

En conclusion, j'aimerais dire que nous sommes bien placés et enthousiastes quant à l'avenir alors que nous poursuivons le PMPA et continuons de développer nos capacités d'identification, de surveillance et de reconnaissance. Le succès que nous connaissons aujourd'hui et que nous connaissons dans un avenir prévisible témoigne du dévouement, du professionnalisme et de l'attitude gagnante de chacun des membres de l'équipe de la 14^e Escadre.

Le sénateur Forrestall: Merci et bienvenue, messieurs.

Je ne peux pas m'empêcher de me rappeler d'avoir été assis sur la rive nord de la rivière Annapolis en train de me demander ce que faisaient ces grosses machines qui retournaient la terre de l'autre côté de la rivière. Nous le savons maintenant, n'est-ce pas?

Le comité est intéressé par votre programme opérationnel quotidien, vos patrouilles, et la façon dont vous répartissez le travail devant être fait dans la journée. Vous pourriez peut-être parcourir rapidement avec nous le programme d'une journée.

Le col Matte: Je devine que vous voulez parler de mes journées?

Le sénateur Forrestall: Non, non, de celles de vos subalternes.

Le col Matte: À la 14^e Escadre Greenwood, la journée tourne autour de l'appui à donner aux opérations de vol. La 14^e Escadre Greenwood est en réalité presque deux sections en une. Il y a sur la base le volet administration et le volet appui.

Le sénateur Forrestall: Je voulais parler de votre volet opérationnel, de nos relations avec nos alliés, de ce que nous faisons aujourd'hui avec les États-Unis mais que nous ne faisons pas avant le 11 septembre.

Le col Matte: Il n'y a pas eu grand changement en ce qui concerne nos opérations quotidiennes. J'ai des équipages qui continuent routinièrement d'être déployés. Ils sont principalement déployés pour garantir le maintien de notre interopérabilité avec nos alliés. Ils sont également déployés pour appuyer des exercices

to work on the force generation of their required combat skills. We work daily with our own navy and periodically with the United States Navy as well, again to ensure that we have that inter-operability and the capability to work with all of our allies.

Senator Forrestall: Do we have full capacity of command and control?

Col. Matte: Yes, senator, we have a very well-established command and control capability with our allies and with AIMP. We are actually enhancing the capabilities that we bring with the platform to support allied operations.

Senator Forrestall: Can we talk about the life extension program? I have actively expressed my concern that the programs started, all slowed down, stopped, and now seem to have started up again. Why the delay? Why such a long period of time between the commencement and the resumption of the programs? You have mentioned how old these aircraft are. I assume that the age you gave was the age of the first plane delivered here.

Col. Matte: The first aircraft was delivered in 1980. I recall that very well because I had just graduated from Acadia University and was embarking upon my military career at the time. With regards to the project itself, senator, much of the funding had to come from within. We were identifying it both as capital and as national procurement funding. In order to fund the \$1.4-billion program, it was decided long ago to use a phased approach, which would have the minimal impact with respect to taking aircraft out of service for an extended period of time. It was always recognized that at some point systems would have to be upgraded, not only to stay current with technology and the threat, but also to address the fact that much of the equipment used 1970s' technology for which, much like the Sea King, replacement components are not made today. In some cases those components are unique to this platform, and it is not economically feasible for someone to still maintain or develop parts for a relatively small market.

Senator Forrestall: Have you identified a replacement?

Col. Matte: For the aircraft? No, senator, we have not. The project for the avionics and sensors will be completed in 2011. We are looking at a program for the life extension of the aircraft to take us to 2025. There is nothing on the record right now to look at its replacement.

Senator Forrestall: Those planes will be 40 to 50 years old.

Col. Matte: At that stage, yes, sir, they will.

Senator Forrestall: By the time they are replaced, they will probably be in the mid-50s in age. Is that okay?

et des opérations et pour y participer, principalement en vue de la constitution d'une force possédant les compétences de combat requises. Nous travaillons quotidiennement avec notre propre marine et travaillons également périodiquement avec la United States Navy, ce encore afin de veiller à ce que nous ayons cette interopérabilité et la capacité de travailler avec tous nos alliés.

Le sénateur Forrestall: Avons-nous toujours une pleine capacité de commandement et de contrôle?

Le col Matte: Oui, sénateur, nous avons une capacité très bien établie de commandement et de contrôle avec nos alliés et avec le PMPA. Nous œuvrons présentement à l'amélioration des capacités que nous contribuons à la plate-forme d'appui aux opérations alliées.

Le sénateur Forrestall: Pourrions-nous discuter du programme de prolongement de durée de vie? J'ai déjà signifié mon inquiétude en voyant les programmes démarrer, ralentir, arrêter puis, semble-t-il se relancer. Pourquoi ce délai? Pourquoi un si long délai entre le lancement et la reprise des programmes? Vous avez souligné à quel point ces appareils sont vieux. Je devine que l'âge que vous nous avez donné est l'âge du premier avion livré ici.

Le col Matte: Le premier aéronef a été livré en 1980. Je m'en souviens très bien car je venais tout juste de terminer mes études à l'Université Acadia et je me lançais dans ma carrière militaire. En ce qui concerne le projet lui-même, sénateur, le gros du financement est venu de l'intérieur. Nous classions les fonds et comme dépenses d'immobilisations et comme financement de l'approvisionnement national. En vue de financer le programme de 1,4 milliard de dollars, il avait été décidé il y a très longtemps d'utiliser une approche échelonnée, de façon à assurer une incidence minime quant à la mise au rancart d'appareils pendant des périodes prolongées. Il avait toujours été reconnu que l'on finirait par devoir mettre à jour les systèmes, non seulement pour suivre l'évolution technologique et l'évolution de la menace, mais également compte tenu du fait que le gros du matériel utilisait des technologies des années 1970, ce qui veut dire, comme c'est le cas du Sea King, que les pièces de remplacement ne sont plus fabriquées de nos jours. Dans certains cas, les pièces sont uniques à cette plate-forme, et il n'est donc pas très rentable pour quelqu'un de continuer de maintenir ou de fabriquer des pièces pour un marché relativement petit.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous identifié un remplacement?

Le col Matte: Pour cet aéronef? Non, sénateur. Le projet pour l'avionique et les capteurs aboutira en l'an 2011. Nous sommes en train d'étudier un programme de prolongement de la durée de vie de l'appareil qui nous mène jusqu'en 2025. Il n'y a rien dans les livres pour l'instant quant à son remplacement.

Le sénateur Forrestall: Ces avions auront 40 à 50 ans.

Le col Matte: Oui, à ce stade-là, c'est cela l'âge qu'ils auront.

Le sénateur Forrestall: Et lorsqu'ils seront remplacés, ils auront la cinquantaine bien tassée. Cela est-il acceptable?

Col. Matte: That sounds about right, but as the Wing Commander I am not involved in planning for the aircraft's replacement, just in managing the operations and flying it.

Senator Forrestall: No, but you also fly airplanes.

I would like to turn to Shearwater for a moment. We were all very pleased to see the announcement of some money to start the establishment. However, are you absolutely confident that you are going to be doing the training for the Cyclone at Shearwater?

Col. Blair: Yes, senator, we are completely confident at this point. We are now committed to the \$45-million Maritime Helicopter Training Centre, which is a one-stop training building for every facet of the CH-148 Cyclone. I am 100 per cent confident.

Senator Forrestall: Do you have in mind a date when you can start training pilots on the new equipment?

Col. Blair: We are working towards the contract dates and making our plans based on those. With the contract having been signed this past November, the first aircraft is scheduled to arrive in November of 2008, and six months prior to that, the Maritime Helicopter Training Centre has to be up and running. At some point prior to that, there will have to be some initial contractor training of aircrew. I do not have exact dates yet but we are working on it.

Senator Forrestall: So you believe that come mid-November, Canadian pilots will actually have started their flying?

Col. Blair: Yes, senator, I have to go by what the contract says and make my plans based on that.

Senator Forrestall: What about the land below the road, the harbour and the wharf?

Col. Blair: As you have heard, I am actually a lodger on Halifax's land.

Senator Forrestall: Yes, I know. I am sure you have got a warm feeling for that part of the world.

Col. Blair: By the land below the road, I take it you mean the jetty and the fleet diving unit.

Senator Forrestall: Yes.

Col. Blair: There are no plans that I am aware of for that area.

Senator Forrestall: What has happened with the proposal to turn the main runway into a four-lane highway?

Col. Blair: There have been various proposals, to which I am not privy. When Shearwater was turned into a heliport in the mid 1990s, we were asked what our requirement was, and that excess land was turned over for disposal. I have no insight into what is happening in that regard.

Le col Matte: Cela sonne à peu près bien, mais en tant que commandant de l'Escadre je ne m'occupe pas de la planification du remplacement de l'appareil, mais simplement de la gestion des opérations et de son exploitation.

Le sénateur Forrestall: Non, mais vous exploitez également des avions.

J'aimerais parler un petit peu maintenant de Shearwater. Nous avons tous été très heureux de l'annonce d'un certain financement pour lancer cela. Cependant, êtes-vous absolument convaincus que vous allez assurer la formation pour le Cyclone à Shearwater?

Le col Blair: Oui, sénateur, nous en sommes à ce stade-ci entièrement convaincus. Il y a un engagement ferme à l'égard du centre d'instruction pour les hélicoptères maritimes de 45 millions de dollars, un centre de formation à immeuble unique couvrant toutes les facettes du Cyclone CH-148. Je suis confiant à 100 p. 100.

Le sénateur Forrestall: Avez-vous en tête une date à partir de laquelle vous pourrez commencer à former des pilotes en vue de l'utilisation du nouveau matériel?

Le col Blair: Nous travaillons sur les dates contractuelles et élaborons nos plans sur cette base. Le contrat ayant été signé en novembre dernier, le premier aéronef devrait être livré en novembre 2008 et le centre d'instruction pour les hélicoptères maritimes devrait être prêt et fonctionnel six mois auparavant. Il faudra qu'au préalable l'entrepreneur assure une formation d'équipage initiale. Je n'ai pas encore de dates exactes, mais nous y travaillons.

Le sénateur Forrestall: Vous pensez donc qu'à partir de la mi-novembre des pilotes canadiens auront commencé à piloter cet appareil?

Le col Blair: Oui, sénateur, il me faut m'appuyer sur ce que dit le contrat et élaborer des plans en fonction de cela.

Le sénateur Forrestall: Qu'en est-il du sol sous la route, le port et le quai?

Le col Blair: Comme vous l'avez entendu dire, je suis en vérité locataire à Halifax.

Le sénateur Forrestall: Oui, je sais. Je suis certain que vous avez beaucoup d'affection pour cette partie du monde.

Le col Blair: Lorsque vous parlez du sol sous la route, je devine que vous parlez de la jetée et de l'unité de plongée de la flotte.

Le sénateur Forrestall: Oui.

Le col Blair: Que je sache, il n'existe pas de plans pour cette zone-là.

Le sénateur Forrestall: Qu'est-il advenu de la proposition visant à transformer la piste principale en une route à quatre voies?

Le col Blair: Il y a eu plusieurs propositions, dont je ne suis pas au courant. Lorsque Shearwater a été transformé en un héliport au milieu des années 1990, on nous avait demandé quels étaient nos besoins et les terres excédentaires ont été aliénées. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe sur ce plan-là.

Senator Forrestall: It will be six years before you are operational in the new helicopters, is that right?

Col. Blair: We take delivery of the first one in 2008. There will be quite a lengthy period of operational tests and evaluation. Probably the final phase-out of the Sea King will be 2012. That will be the transition phase; in that four-year period we will gradually phase out the Sea King and phase in the Cyclone.

Senator Forrestall: Is there any reason that you would not immediately ground the Sea King fleet?

Col. Blair: We would not be able to do that, senator, because then we would have no operational capability. The Sea King will still be our operational capability for some period during that phase-in stage.

Senator Forrestall: It is hard to believe. The training will take place. Where will they build the Cyclones? Where will the planes be based for deployment to ships and to other places? Will it be here or Greenwood?

Col. Blair: They will be here. We will be basing the East Coast. The main centre of gravity for the fleet will remain Shearwater, and we will have a number of aircraft in Victoria as we currently do with the Sea King.

Senator Cordy: Halifax has such a history of the military. I would like to echo comments that you both made regarding the men and women in the military all over Canada: they are incredible people doing an amazing job. You both noted challenges that the military has faced and the men and women have gone above and beyond, in my opinion and in the opinion of the committee.

I am very interested in the Maritime Helicopter Training Centre. Are there other preparations that will have to be done at Shearwater before 2008?

Col. Blair: Yes, quite a number of preparations will be required. Under the auspices of the maritime helicopter program, we are getting only the infrastructure that is absolutely essential to support the Cyclone. However, other infrastructure issues will have to be addressed. At the moment, they are being addressed under a master realty asset development plan that Formation Halifax is putting together under the lead of the Chief of the Maritime Staff. Suffice to say that there will have to be quite a number of projects. The next few years will be very busy as we replace some of our decaying infrastructure and bring in other projects that are required.

The Chairman: Colonel Matte gave us a number: \$50 million over the next five years. Could we get the number for Shearwater?

Le sénateur Forrestall: Il faudra attendre six ans avant que vous ne soyez opérationnels avec les nouveaux hélicoptères, n'est-ce pas?

Le col Blair: Nous prenons livraison du premier en 2008. Il y aura une assez longue période de tests opérationnels et d'évaluation. La dernière étape de l'élimination progressive du Sea King viendra probablement en 2012. Ce sera là la phase de transition. Pendant cette période de quatre ans, l'on éliminera progressivement le Sea King pour le remplacer progressivement par le Cyclone.

Le sénateur Forrestall: Y a-t-il une raison pour laquelle vous n'interdiriez pas immédiatement de vol la flotte de Sea King tout entière?

Le col Blair: Nous ne pourrions pas faire cela, sénateur, car nous n'aurions alors aucune capacité opérationnelle. Le Sea King va demeurer notre capacité opérationnelle pendant quelque temps encore d'ici l'intégration totale du Cyclone.

Le sénateur Forrestall: Cela est difficile à croire. La formation aura lieu. Où le Cyclone va-t-il être construit? Où seront basés les appareils en vue de leur déploiement à des navires et ailleurs? Cela se fera-t-il ici ou à Greenwood?

Le col Blair: Les appareils seront ici. Leur base sera la côte Est. Le principal centre de gravité de la flotte demeurera Shearwater, et nous aurons plusieurs appareils à Victoria, comme c'est le cas à l'heure actuelle avec le Sea King.

Le sénateur Cordy: Halifax a tellement d'histoire militaire. J'aimerais me faire l'écho des commentaires que vous avez tous deux faits au sujet des hommes et des femmes militaires partout au Canada: ce sont des gens incroyables qui font un travail formidable. Vous avez tous deux souligné des défis auxquels se trouvent confrontés les militaires, et à mon avis et de l'avis du comité, ces hommes et ces femmes ont fait plus que leur devoir.

Je suis très intéressée par le centre d'instruction pour les hélicoptères maritimes. Y a-t-il d'autres préparatifs qui devront être faits à Shearwater avant 2008?

Le col Blair: Oui, quantité de préparatifs seront nécessaires. Sous les auspices du programme d'hélicoptères militaires, nous n'allons obtenir que l'infrastructure absolument essentielle pour appuyer le Cyclone. Il importera cependant de traiter d'autres questions d'infrastructure. Pour le moment, l'on s'y penche dans le cadre d'un plan maître de développement des biens immobiliers auquel œuvre la Formation Halifax, sous la direction du chef d'état-major de la Force maritime. Qu'il suffise de dire qu'il faudra qu'il y ait un nombre important de projets. Les années à venir seront très occupées au fur et à mesure que nous remplacerons certains de nos éléments d'infrastructure en voie de dégradation et que nous lancerons d'autres projets nécessaires.

Le président: Le colonel Matte nous a donné un chiffre: 50 millions de dollars au cours des cinq prochaines années. Pourrions-nous avoir le chiffre pour Shearwater?

Col. Blair: I do not know the number, senator. I only know of the \$45 million for the Maritime Helicopter Training Centre. Nothing else has been committed at this point. I do not know what the figure will end up being.

The Chairman: You listed for the committee a number of other enhancements necessary for infrastructure. Where do we go to get that number?

Col. Blair: The Chief of the Maritime Staff has the lead on that, though the Assistant Deputy Minister (Infrastructure and Environment) and the Chief of the Air Staff are also involved.

Senator Cordy: Are the plans all in place? Have they been approved?

Col. Blair: No, they have not been approved at this point. We are still working on the plans, which is why I do not have the figure that the senator was looking for.

Senator Cordy: Colonel Blair, you spoke about 900 military personnel and 36 civilians. Are reservists included in that 900 military personnel?

Col. Blair: Yes, they are. We have 155 reserves in 12 Wing and they are seamlessly integrated in every unit within the wing.

Senator Cordy: I was going to ask you both about the number of reservists you have and the role that they play. You say that at Shearwater the reservists are integrated seamlessly?

Col. Blair: They are. They are part of every organization. When I do my regular walk-around of the units, I have no way of telling who is reserve and who is regular force. They work side by side.

Senator Cordy: What about you, Colonel Matte?

Col. Matte: The same thing is true in Greenwood. Over the years we have integrated the reserves into the units. They work side by side with the regular forces and, much like Colonel Blair said, you would not know who is reserve or who regular force unless you actually knew the person. As I indicated, I have upwards of 180 to 200 reservists; they are employed in just about all trades across the breadth of the wing, from aircrew right down to clerks.

Senator Cordy: Where do the reservists at Greenwood come from? Are they from all around the valley area or do they come from the South Shore also?

Col. Matte: We do have reservists on the South Shore with the Airfield Engineering Flight. There are about 162 reservists in total, I think, established through three different flights down on the South Shore. Those employed at Greenwood are from the surrounding area itself. The vast majority are class A reservists, which is to say they work 12 days a month.

Le col Blair: Je ne connais pas le chiffre, sénateur. Je ne suis au courant que des 45 millions de dollars pour le centre d'instruction pour les hélicoptères maritimes. Rien d'autre n'a à ce jour été promis. J'ignore quel sera le chiffre final.

Le président: Vous avez donné au comité une liste des autres améliorations d'infrastructure qui seront nécessaires. À qui devrions-nous nous adresser pour obtenir le chiffre y correspondant?

Le col Blair: Le Chef d'état-major de la Force maritime en est le responsable, bien qu'interviennent également le sous-ministre adjoint (Infrastructure et environnement) et le Chef d'état-major de la Force aérienne.

Le sénateur Cordy: Les plans sont-ils en place? Ont-ils été approuvés?

Le col Blair: Non, ils n'ont à ce jour pas encore été approuvés. Nous y œuvrons toujours, et c'est pourquoi je n'ai pas le chiffre que souhaitait avoir le sénateur.

Le sénateur Cordy: Colonel Blair, vous avez parlé de 900 militaires et de 36 civils. Les réservistes font-ils partie de ces 900 militaires?

Le col Blair: Oui. Nous avons 155 réservistes dans la 12^e Escadre et ils sont intégrés sans distinction à chaque unité de l'Escadre.

Le sénateur Cordy: J'allais vous interroger tous les deux au sujet du nombre de réservistes que vous avez et du rôle qu'ils jouent. Vous dites qu'à Shearwater les réservistes sont intégrés sans distinction?

Le col Blair: C'est exact. Ils font partie de chaque organisation. Lorsque je fais ma ronde d'inspection régulière parmi les unités, je n'ai aucun moyen de savoir qui est réserviste et qui est membre de la Force régulière. Ils travaillent côte à côte.

Le sénateur Cordy: Et qu'en est-il pour vous, colonel Matte?

Le col Matte: Il en est de même à Greenwood. Au fil des ans, nous avons intégré les réservistes dans les unités. Ils travaillent côte à côte avec les membres de la Force régulière et, tout comme vient de le dire le colonel Blair, il vous est impossible de savoir qui est réserviste et qui est membre de la Force régulière à moins de connaître l'individu. Comme je l'ai dit, j'ai entre 180 et 200 réservistes. Ils travaillent dans presque tous les métiers au sein de l'Escadre, de membre d'équipage jusqu'à commis.

Le sénateur Cordy: D'où viennent les réservistes à Greenwood? Viennent-ils d'un peu partout dans la vallée ou bien également de la rive sud?

Le col Matte: Nous avons des réservistes sur la rive sud avec l'Escadrille du génie de l'air. Il y a, je pense, 162 réservistes en tout établis dans trois escadrilles différentes le long de la rive sud. Ceux qui sont employés à Greenwood viennent des environs immédiats. La grande majorité d'entre eux sont des réservistes de classe A, ce qui veut dire qu'ils travaillent 12 jours par mois.

Senator Cordy: I would like to discuss housing and quality of life. The housing at Shearwater and at Greenwood is quite old. What is the condition of the housing on the base? Do most people choose to live on the base or do they live off the base?

Col. Matte: At Greenwood, we are working towards having under the Canadian Forces Housing Agency approximately 568 married quarters in the next year or so. That is based on the calculation of requirements over time. Over the years most of the private married quarters, or PMQs, have undergone a great deal of upgrading. The rent is an issue with some of the folks, but the rent is based on market rents in the surrounding communities and we try to ensure that the rents we charge for PMQs are comparable to those of similar dwellings in the communities. Unfortunately, in recent years a number of people have elected not to rent. With the mortgage rates as low as they are, people are looking at housing as a long-term investment. Many of my folks are homeowners, and they are spread out from up around the Windsor area all the way down to the Cornwallis area.

Col. Blair: On the Shearwater side, although I have the privilege of having the quarters in my backyard, they are actually owned by Halifax or administered by Halifax through Canadian Forces Housing Agency. We have about 300 quarters. Quite a lot of work has been done on them over the last few years, and I would say that they are in better shape now than they used to be. In fact, they are in quite good shape, although more work is required, and the base commander is working with the Canadian Forces Housing Agency on that. We have a very low vacancy rate.

Senator Cordy: Are the rents set to be comparable to the rents in other parts of Dartmouth, or are the rents set according to your salaries?

Col. Blair: There is a salary factor for the very junior ranks, in that what they pay is not allowed to go above a certain percentage of their salary. For the rest, as Colonel Matte said, rents are based on the market rents for similar units in the surrounding area.

Senator Cordy: Do you work at all with NORAD? I know you both mentioned your people going on NATO missions. Do you have a tie-in at all with NORAD, or is the link made directly through Ottawa?

Col. Matte: The only tie-in I have with NORAD is my ability to support forward-deployed fighters — CF-18s principally. I do have the capacity to receive and support the operations of CF-18s, but I do not, at 14 Wing Greenwood, have a NORAD role. I do involve myself with NATO, mainly to build up our skill sets and capabilities and inter-operability with our allies. It may be obvious, but I have very little to do with NORAD as a helicopter —

Senator Cordy: If you got a call, you would be available.

Le sénateur Cordy: J'aimerais parler du logement et de la qualité de vie. Les logements à Shearwater et à Greenwood sont assez vieux. Quel est l'état des logements sur la base? La plupart des gens choisissent-ils de vivre sur la base ou bien à l'extérieur?

Le col Matte: À Greenwood, nous travaillons en vue d'avoir d'ici un an environ 568 logements familiaux sous l'Agence de logement des Forces canadiennes. Cela s'appuie sur le calcul des besoins dans le temps. Au fil des ans, la plupart des logements permanents de militaires mariés ont subi d'importantes améliorations. Le loyer pose problème pour certains, mais le loyer est établi en fonction des loyers du marché dans les localités environnantes et nous nous efforçons de veiller à ce que les loyers imposés pour les logements familiaux soient comparables à ceux de logements semblables dans les environs. Malheureusement, ces dernières années un certain nombre de militaires ont choisi de ne pas louer. Les taux hypothécaires étant faibles, les gens envisagent le logement en tant qu'investissement à long terme. Un grand nombre des militaires qui travaillent avec moi sont propriétaires de leur maison, et ils sont éparpillés autour de la région de Windsor jusqu'à celle de Cornwallis.

Le col Blair: À Shearwater, bien que j'aie le privilège d'avoir les logements familiaux dans ma cour, ils appartiennent en vérité à Halifax ou sont administrés par Halifax par le biais de l'Agence de logement des Forces canadiennes. Nous avons environ 300 logements familiaux. On y a beaucoup travaillé au cours des dernières années et je dirais que ces logements sont aujourd'hui en meilleur état qu'autrefois. En fait, ils sont en assez bon état, même s'il faudrait qu'on y travaille encore un peu, et le commandant de la base y œuvre conjointement avec l'Agence de logement des Forces canadiennes. Notre taux de vacance est très faible.

Le sénateur Cordy: Les loyers sont-ils comparables à ceux qui sont demandés dans d'autres quartiers de Dartmouth, ou bien les loyers sont-ils fixés en fonction de votre salaire?

Le col Blair: Il y a un facteur salarial pour les membres de rang très inférieur, en ce sens que ce qu'ils payent ne doit pas dépasser un certain pourcentage de leur salaire. Pour ce qui est des autres, comme l'a dit le colonel Matte, les loyers sont établis en fonction des loyers du marché pour des unités similaires dans les environs.

Le sénateur Cordy: Travaillez-vous avec le NORAD? Je sais que vous avez tous deux mentionné le fait que de vos membres participent à des missions de l'OTAN. Avez-vous un lien avec le NORAD, ou bien celui-ci se fait-il directement par le biais d'Ottawa?

Le col Matte: Le seul lien que j'ai avec le NORAD est ma capacité d'appuyer des chasseurs déployés à l'avant — surtout des CF-18. J'ai cette capacité de recevoir et d'appuyer les opérations de CF-18, mais à la 14^e Escadre Greenwood, je n'ai pas de rôle NORAD à proprement parler. Je m'occupe de l'OTAN, principalement pour bâtir nos compétences et nos capacités ainsi que notre interopérabilité avec nos alliés. Cela est peut-être évident, mais j'ai très peu à voir avec le NORAD côté hélicoptères...

Le sénateur Cordy: Si vous receviez un appel, vous seriez disponible.

Col. Blair: The only interaction we have is to make sure that we advise them and communicate with them as we are transiting to and from the ships at sea in the air identification zone.

Senator Cordy: You both spoke about the shortage of pilots. As a result of the recruitment gap in the 1990s you have people with 15 years or more experience and you have new people coming in, but you have no middle management, as they would say in the business world. How is that going to affect us in five years time when people with 20 or more years of service decide that they have had enough? Are there plans to encourage people to stay? I am referring not only to pilots but also to technicians. Certainly the technicians have been extremely busy, particularly at Shearwater, and they have done a great job maintaining the Sea Kings. They are working very hard.

Col. Blair: As I said in my introductory comments, really it is the technicians that we are most concerned about at the moment. Thankfully they are not all coming up to retirement at the same time, so there will be a phased approach. I have more apprentices now probably than we have ever had in the wing. The challenge is retention and then training the new people so that they are able to take over from the retiring experienced technicians. On the wing we are working on the training side. I know the air force is working on improving the depth of training that we provide to people coming in so that they are able to step up and take on more of those responsibilities sooner than they might have able to in the past. On the retention side, I know there are discussions going on but I am not privy to those. All I can do, from my perspective, is try to improve the quality of life for each technician on the wing, and we do our best to do that.

Col. Matte: The situation at 14 Wing is quite similar. I have problems with experience and trained effective strength, but it is felt probably the strongest with my maintenance technicians. Over the last year, with the support of the air force and the Chief of the Air Staff, 14 Wing has been very proactive. I have 14 Auroras and three Arcturus aircraft at Greenwood. We received approval, as of January of this year, to retire early one of the Arcturus aircraft which was already slated for retirement. We have set up a tactical training flight where we are now able to provide hands-on, dedicated and supervised training and standards to our airframe technicians with a goal to reduce the period of time it takes for an apprentice to reach journeyman. They call it 60 per cent performance of maintenance. We are looking at knocking about 22 months off that training period, which is currently about 48 months. With this focused training, we know the technicians are getting quality instruction. We know they understand the proper procedures and standards that are expected of them, and in-between their two courses they are actually getting line exposure as opposed to just hands on the aircraft. We are very optimistic that we will be able to

Le col Matte: La seule interaction que nous ayons est de veiller à ce que nous les conseillions et communiquions avec eux relativement à nos décollages et atterrissages en mer dans la zone d'identification aérienne.

Le sénateur Cordy: Vous avez tous les deux parlé de la pénurie de pilotes. Par suite de l'insuffisance du recrutement dans les années 1990, vous avez des gens qui ont 15 années ou plus d'expérience et vous accueillez de nouvelles recrues, mais vous n'avez pas de cadres moyens, pour reprendre un terme du monde des affaires. Quelle incidence cela va-t-il avoir sur nous d'ici cinq ans lorsque ces personnes qui auront alors 20 années d'expérience ou plus décideront qu'elles en ont assez? Y a-t-il des plans pour encourager les gens à rester? Je ne parle pas seulement ici des pilotes, mais également des techniciens. Les techniciens ont certainement été très occupés, tout particulièrement à Shearwater, et ils ont fait un travail formidable pour maintenir en service les Sea King. Ils travaillent très fort.

Le col Blair: Comme je l'ai dit dans mes remarques liminaires, ce sont vraiment les techniciens qui nous inquiètent le plus en ce moment. Heureusement qu'ils n'arrivent pas à l'âge de la retraite tous en même temps, et il y aura donc une approche étalée. J'ai sans doute à l'heure actuelle à l'Escadre plus d'apprentis que je n'en ai jamais eu. Le défi, c'est la rétention, puis la formation des nouvelles recrues pour assurer la relève après le départ à la retraite des techniciens chevronnés. Au sein de l'Escadre, nous travaillons du côté formation. Je sais que la force aérienne s'occupe d'approfondir la formation que nous offrons aux gens qui arrivent afin qu'ils puissent assumer plus vite ces responsabilités que ce n'a peut-être été le cas par le passé. Côté rétention, je sais qu'il y a des discussions en cours, mais je n'en connais pas le détail. Tout ce que je peux faire, de mon point de vue, c'est m'efforcer d'améliorer la qualité de vie de chaque technicien de l'Escadre, et nous faisons notre maximum en ce sens.

Le col Matte: La situation à la 14^e Escadre est assez semblable. J'ai des problèmes d'expérience et d'effectif qualifié en activité, mais le problème est sans doute le plus grave du côté de mes techniciens d'entretien. Au cours de l'année écoulée, avec l'appui de la Force aérienne et du Chef d'état-major de la Force aérienne, la 14^e Escadre a été très proactive. J'ai 14 Aurora et trois Arcturus à Greenwood. Nous avons reçu l'approbation, en janvier de cette année, de retirer plus tôt que prévu l'un des Arcturus qui figuraient déjà sur la liste de mise au rancart. Nous avons constitué une escadrille de formation tactique qui nous permet d'offrir une formation et des normes pratiques, spécialisées et supervisées à nos techniciens de cellules d'aéronef, l'objet étant de réduire le temps qu'il faut pour passer d'apprenti à compagnon. L'on appelle cela la performance d'entretien à 60 p. 100. Nous espérons réduire de 22 mois cette période de formation, qui est présentement de 48 mois. Avec cette formation ciblée, nous savons que les techniciens reçoivent une instruction de qualité. Nous savons qu'ils comprennent les procédures à suivre et les normes que l'on attend d'eux, et entre leurs deux cours, ils bénéficient d'une exposition sur le terrain et pas

start addressing some of our concerns, not only the shortfall in trained technicians but also the period of time it takes to get new people trained.

Senator Cordy: It seems almost a catch-22: if you are short-staffed, then to take staff to train the apprentices is also a challenge.

Col. Matte: You are exactly right, senator, but if we do not take steps now, we are never going to be able to close the gap later. With the support of higher headquarters, we were able to hire a few reserves. We assigned a few of our maintenance technicians to the teaching phase. If in the course of a year I can develop another 20 or 30 qualified technicians, then I can leave back a couple of those to assist in the training over the next few years. It is self-serving for me to absorb this requirement now rather than wait for another couple of years, because it would be well beyond my ability to address it then.

Senator Cordy: That makes sense. Thank you both very much.

The Chairman: Before I give the floor to Senator Nolin, I would like recognize that Senator Munson has arrived. He was unwell earlier today and we are pleased that he has joined us.

Senator Munson: I arrived on a fixed-wing aircraft.

The Chairman: Let the record show that Senator Munson arrived on a fixed-wing aircraft.

Senator Nolin: I want to address first the challenges of maintenance and training. I want to understand the time frame, because time is an important factor in your problem. The first new Cyclone will arrive in 2008. You will have to maintain two sets of technicians. How are you going to manage in the latter time zone of your problem?

Col. Blair: That is correct, senator. It is a balancing act.

Senator Nolin: What would be the incentive for someone to learn something that will be needed for only 12 months or 13 months?

Col. Blair: At some point we will stop training on the various systems for the CH-124. We will reduce to a small number of people who have those qualifications and they will remain with the aircraft until the end.

Senator Nolin: What is the time? Four years?

Col. Blair: Overall it is a four-year process from 2008 to 2012.

Senator Nolin: You are hopeful that you will be able to offer the service properly?

simplement dans l'appareil. Nous sommes très optimistes et comptons pouvoir régler certains de nos problèmes, pas seulement la pénurie de techniciens formés mais également le temps qu'il faut pour former de nouvelles recrues.

Le sénateur Cordy: Il semble que ce soit presque un cercle vicieux: si vous manquez de personnel, alors cela vous pose également problème de puiser dans ce personnel pour offrir la formation aux apprentis.

Le col Matte: Vous avez tout à fait raison, sénateur, mais si nous ne prenons pas des mesures tout de suite, nous n'allons jamais pouvoir combler cet écart. Grâce à l'appui de l'état-major supérieur, nous avons pu recruter quelques nouveaux réservistes. Nous avons affecté quelques-uns de nos techniciens d'entretien à l'enseignement. Si je parviens en l'espace d'une année à former encore 20 ou 30 techniciens qualifiés, alors je pourrai en prendre quelques-uns pour appuyer la formation dans les années à venir. Il est plus intéressant pour moi d'absorber ce besoin maintenant au lieu d'attendre quelques années, car je n'aurai alors pas les moyens de faire le nécessaire.

Le sénateur Cordy: Cela paraît logique. Merci beaucoup à tous les deux.

Le président: Avant de donner la parole au sénateur Nolin, j'aimerais souligner que le sénateur Munson est arrivé. Il ne s'est pas senti bien plus tôt bien dans la journée et nous sommes heureux qu'il ait pu nous retrouver.

Le sénateur Munson: Je suis arrivé en avion à voilure fixe.

Le président: Qu'il figure au procès-verbal que le sénateur Munson est arrivé en avion à voilure fixe.

Le sénateur Nolin: J'aimerais parler tout d'abord des défis de l'entretien et de la formation. J'aimerais comprendre les délais, car le temps est un facteur important dans le contexte de votre problème. Le premier nouveau Cyclone doit être livré en 2008. Il vous faudra maintenir en place deux équipes de techniciens. Comment allez-vous faire au fur et à mesure de l'intégration des nouveaux avions?

Le col Blair: Vous avez raison, sénateur, c'est un jeu d'équilibre.

Le sénateur Nolin: Quel sera l'incitatif pour que quelqu'un soit poussé à apprendre quelque chose qui ne sera nécessaire que pendant 12 ou 13 mois?

Le col Blair: À un moment donné, nous interrompons la formation pour les différents systèmes du CH-124. Nous ramènerons à un tout petit nombre l'équipe de personnes dotées de ces compétences et celles-ci s'occuperont de ces appareils jusqu'à la fin.

Le sénateur Nolin: Et cela durera combien de temps? Quatre ans?

Le col Blair: En gros, il s'agira d'un processus de quatre ans, échelonné de 2008 à 2012.

Le sénateur Nolin: Vous espérez être en mesure d'offrir le service comme il se doit?

Col. Blair: Yes, senator. Like everything that Colonel Matte and I do, it is a balancing act. We are playing the balance to maintain a capability with the Sea King as we bring in the CH-148 Cyclone, and then at some point the CH-148 will take over the weight of the operational capability. There will not be a short, abrupt stop of operations.

Senator Nolin: I understand. There will be an overlap.

Col. Blair: I do not want to downplay the complexity of it. It is very complex.

Senator Nolin: That is why I am asking the question. I think it is going to be very complex. That is why I want to understand how you are going to face that problem.

Col. Blair: It is complex. Fortunately I have some very smart people working on that problem.

Senator Nolin: Ministers usually answer that way. I want to understand how that problem is being addressed: through incentive? Money? Retention? Of course, retention is a fancy word for a better offer for a similar job.

Col. Blair: I am not sure I understand the incentive aspect of your question, Senator.

Senator Nolin: Well, if you want to retain someone, you have to offer an incentive for that person to stay with you.

Col. Blair: Right.

Senator Nolin: In an earlier answer, you said that you were not privy to that part of the discussions.

Col. Blair: Yes, but that is beyond the scope of my requirement to —

Senator Nolin: But you have to be concerned with the answer.

Col. Blair: I certainly do, from a strategic perspective, a personnel perspective. I hope that programs are put in place to ensure that we do not lose experienced technicians. As I said to Senator Cordy, I look after the individuals, but it is not up to me to set the overall program for technicians across the air force. It may surprise you, but most of our technicians love the Sea King. It is more likely to be a question of how to get the technicians off the Sea King, not how to keep them motivated to stay with the Sea King.

Senator Nolin: I never thought of that problem.

Col. Blair: Many of them love the aircraft.

Senator Nolin: Challenging?

Col. Blair: Challenging, yes.

Senator Nolin: Speaking of challenges, I am sure you both read the long-awaited defence review document that we received a week or so ago. How does it affect your wing?

Le col Blair: Oui, sénateur. Comme c'est le cas de tout ce que le colonel Matte et moi-même faisons, c'est un jeu d'équilibre. Il nous faudra jongler pour maintenir la capacité pour le Sea King tout en intégrant le CH-148 Cyclone, et à un moment donné le CH-148 accapara le gros de la capacité opérationnelle. Il n'y aura pas une cessation brutale des opérations.

Le sénateur Nolin: Je comprends. Il y aura un chevauchement.

Le col Blair: Je ne voudrais pas minimiser la complexité de la chose. C'est très complexe.

Le sénateur Nolin: C'est pourquoi je vous pose la question. Je pense que cela va être très complexe. C'est pourquoi je veux comprendre comment vous allez vous y prendre pour faire face au problème.

Le col Blair: C'est complexe. Fort heureusement, j'ai un certain nombre de personnes très douées qui vont travailler là-dessus.

Le sénateur Nolin: C'est en règle générale ainsi que répondent les ministres. J'aimerais simplement comprendre de quelle façon l'on va s'attaquer au problème: au moyen d'incitatifs? d'argent? de rétention? Bien sûr, la rétention est un joli mot pour dire meilleure offre pour un travail semblable.

Le col Blair: Je ne suis pas certain de comprendre l'aspect incitatif de votre question, sénateur.

Le sénateur Nolin: Eh bien, si vous voulez garder quelqu'un, il vous faut lui offrir un incitatif pour qu'il reste chez vous.

Le col Blair: C'est exact.

Le sénateur Nolin: En réponse à une question antérieure, vous avez dit ne pas être courant du détail des discussions.

Le col Blair: Oui, mais cela déborde de ma responsabilité...

Le sénateur Nolin: Mais vous devez être intéressé par la réponse.

Le col Blair: Bien sûr, d'un point de vue stratégique, d'un point de vue personnel. J'espère que l'on mettra en place des programmes pour veiller à ce que nous ne perdions pas nos techniciens chevronnés. Comme je l'ai dit au sénateur Cordy, je m'occupe des individus, mais ce n'est pas à moi qu'il revient d'établir le programme d'ensemble pour les techniciens de toute l'armée de l'air. Cela vous étonnera peut-être, mais la plupart de nos techniciens adorent le Sea King. Le problème est peut-être davantage de savoir comment obtenir que nos techniciens abandonnent le Sea King plutôt que de savoir comment les motiver pour qu'ils continuent de s'en occuper.

Le sénateur Nolin: Je n'avais jamais songé à ce problème.

Le col Blair: Ils sont nombreux à être amoureux de cet appareil.

Le sénateur Nolin: Pour le défi?

Le col Blair: Oui, pour le défi.

Le sénateur Nolin: Et, s'agissant de défis, je sais que vous avez tous les deux lu le document d'examen de la défense que nous attendions depuis longtemps et que nous avons reçu il y a environ une semaine. A-t-il une incidence sur vos escadres?

Col. Matte: Are you referring to the defence policy statement?

Senator Nolin: Yes.

Col. Matte: We have read what was published. It is a very strategic-level document. It still points us in the direction that we, within the air force, had been proceeding towards with regards to the Chief of the Air Staff and Strategic Vectors. There is no real impact for me at this point, senator — not until the air force and our seniors are able to translate the strategic aspects into the more operational and tactical elements. It is at that stage that I will understand exactly what it means at 14 Wing, what it means for my folks, what it means for my capabilities and what it means for our future. But at this stage right now it is very strategic and it just gives us some focus as to where the Canadian Armed Forces as a whole are going.

Senator Nolin: Would you have the same answer, Colonel Blair?

Col. Blair: Yes, senator.

Senator Nolin: For your wing, with your new equipment, what do you think?

Col. Blair: It is exciting to consider the document in combination with the equipment that we have got coming in. We are facing exciting times, and the personnel on the wing are excited. However, I agree with Colonel Matte that it is difficult to get a grasp on what it means until the strategic level is translated into actual plans.

Senator Nolin: What, specifically, are you excited about?

Col. Blair: It has been quite some time since we had any real change in policy or change in direction within the Canadian Forces and it is nice to see a document that sets us along a new path.

Senator Nolin: Do you have any excitement more specific to your day-to-day job or your future roles? Do you see more roles or different approaches?

Col. Blair: Potentially. The document is very broad in scope but again, until that gets brought down to my level, it is difficult to say. However, the potential is there.

Senator Nolin: On a totally different subject, Colonel Matte, you mentioned that the replacement value of all your real estate is almost \$500 million. Do you pay annual taxes to someone, to a municipal body?

Col. Matte: Yes.

Senator Nolin: It must be a huge tax.

Col. Matte: If my memory serves me correctly, it is around \$1.9 million a year. But you have to understand, that is not only for my holdings at the wing; it is also for all of the other elements and units — the armouries and the camps — that fall under my control.

Senator Nolin: The mayor must be very happy.

Le col Matte: Parlez-vous de l'énoncé de la politique de défense?

Le sénateur Nolin: Oui.

Le col Blair: Nous avons lu ce qui a été publié. C'est un document à un niveau très stratégique. Il nous pointe dans la direction dans laquelle nous, la force aérienne, allons pour ce qui est du chef d'état-major de la force aérienne et des vecteurs stratégiques. Il n'y a pas d'impact réel pour moi à ce stade, sénateur — pas tant que la force aérienne et nos supérieurs pourront traduire les éléments stratégiques en éléments plus opérationnels et tactiques. C'est à ce stade que je comprendrai exactement ce que cela signifie pour la 14^e Escadre, pour mes gens, pour mes capacités et notre avenir. Mais à ce stade, c'est très stratégique et ne fait que nous indiquer vers quoi se dirigent les forces armées canadiennes dans leur ensemble.

Le sénateur Nolin: Donnez-vous la même réponse, colonel Blair?

Le col Blair: Oui, sénateur.

Le sénateur Nolin: Pour votre escadre, avec vos nouveaux équipements, que pensez-vous?

Le col Blair: Il est intéressant de considérer le document en combinaison avec le nouveau matériel que nous recevons. Nous sommes à l'aube d'une époque intéressante et le personnel de l'escadre est tout ému. Cependant, je conviens avec le colonel Matte qu'il est difficile de saisir ce que cela signifie tant que le niveau stratégique n'est pas traduit en plans concrets.

Le sénateur Nolin: Qu'est-ce qui vous intéresse, plus particulièrement?

Le col Blair: Cela faisait pas mal de temps que nous n'avions pas eu de vrais changements de la politique ou de la direction au sein des forces canadiennes et il est agréable de voir un document qui nous entraîne sur un chemin nouveau.

Le sénateur Nolin: Avez-vous des perspectives émuissantes vis-à-vis de votre travail quotidien ou vos rôles futurs? Envisagez-vous davantage de rôles ou des approches différentes?

Le col Blair: Potentiellement. Le document est de portée très large, mais encore une fois, tant que ce n'est pas transposé à mon niveau, c'est difficile à dire. Toutefois, le potentiel existe.

Le sénateur Nolin: Sur un sujet totalement différent, colonel Matte, vous avez mentionné que la valeur de remplacement de tous vos biens immobiliers est d'environ 500 millions de dollars. Est-ce que vous payez des taxes annuelles à quelqu'un, à une municipalité?

Le col Matte: Oui.

Le sénateur Nolin: Cela doit être une taxe énorme.

Le col Matte: Si je me souviens bien, c'est environ 1,9 million de dollars par an. Mais il faut voir que ce n'est pas seulement pour les locaux de mon escadre, c'est aussi pour tous les autres éléments et unités - les manèges et les camps — qui relèvent de moi.

Le sénateur Nolin: Le maire doit se frotter les mains?

The Chairman: Does that come out of your budget?

Col. Matte: Pardon me?

The Chairman: Is that out of your budget?

Col. Matte: The funding is directed as part of my budget, yes.

Senator Nolin: What is the average age of pilots working in each of your wings?

Col. Matte: At 14 Wing I know the average age is younger than I am, but that is a very difficult question to answer.

Senator Nolin: The gender breakdown is also part of my question.

Col. Matte: We always have new folks coming in who are fresh out of university, so on the low end the aircrew would be in their twenties. At the high end they could be in their mid-forties. The average age is probably around 30 years.

Senator Nolin: Thirty years old.

Col. Matte: With respect to the gender balance at 14 Wing, I believe the indication was that I have about 225 females employed at 14 Wing, military regular force, and 11 per cent of those are aircrew.

Senator Nolin: For you, Colonel Blair?

Col. Blair: I do not know the average age. It is not something that I keep track of, but I think it is a fair statement to say that —

Senator Forrestall: You are not allowed to.

Col. Blair: It is not something we do. I think it is a fair statement to say that aircrew are coming in at a later age now than when I joined, as an example. At 21 years old I was one of the older folks in aircrew training 25 or 26 years ago. It is not uncommon now to have someone in their late twenties or early thirties show up fresh out of training with a wife and one or two children. As for an average age, I would only be guessing. We have 126 females across the wing in all trades. Probably about 10 per cent or fewer than 10 per cent of my aircrew are female.

The Chairman: On the question of age, would it be a difficult task for you to provide the committee with the demographics by trade of the people on your bases?

Col. Matte: It may take time to gather the data, but if you would like to have the information, it could be made available.

The Chairman: Specifically, we would like to get a better picture of when people are retiring and which trades are going to be stressed.

Col. Blair: I do not know whether that information is available by wing, but it is available across the air force by trade.

The Chairman: Would we be better to go to Admiral Jarvis for the information, then?

Le président: Cela est-il tiré sur votre budget?

Le col Matte: Pardonnez-moi?

Le président: Cela est-il tiré de votre budget?

Le col Matte: Le financement fait partie de mon budget, oui.

Le sénateur Nolin: Quel est l'âge moyen des pilotes travaillant dans chacune de vos escadres?

Le col Matte: À la 14^e Escadre, je sais que l'âge moyen est moindre que le mien, mais il est difficile de répondre à la question.

Le sénateur Nolin: La ventilation par sexe est une autre question.

Le col Matte: Nous avons toujours de nouveaux pilotes qui nous arrivent tout droit de l'université et donc, aux grades inférieurs, les équipages aériens sont dans la vingtaine et aux grades supérieurs dans le milieu de la quarantaine. L'âge moyen est probablement autour de la trentaine.

Le sénateur Nolin: Trente ans.

Le col Matte: Pour ce qui est de la ventilation par sexe dans la 14^e Escadre, je crois que nous avons environ 225 femmes dans la force régulière, dont 11 p. 100 sont du personnel naviguant.

Le sénateur Nolin: Chez vous, colonel Blair?

Le col Blair: Je ne connais pas l'âge moyen. Ce n'est pas une statistique que je suis, mais je crois pouvoir dire...

Le sénateur Forrestall: Vous n'y êtes pas autorisé.

Le col Blair: Ce n'est pas quelque chose que nous faisons. Je pense pouvoir dire que les équipages aériens nous arrivent à un âge plus avancé que lorsque je me suis enrôlé, par exemple. À 21 ans, j'étais l'un des plus vieux en formation aérienne il y a 25 ou 26 ans. Il n'est pas rare aujourd'hui de voir des recrues fraîchement émoulues à la fin de la vingtaine ou au début de la trentaine, avec femme et un ou deux enfants. Pour ce qui est de l'âge moyen, ce serait une devinette au hasard. Nous avons 126 femmes dans l'escadre, dans tous les corps de métier. Environ 10 p. 100 ou moins de mon personnel naviguant est composé de femmes.

Le président: Pour ce qui est de l'âge, serait-il difficile pour vous de fournir au comité les chiffres par métiers sur vos bases?

Le col Matte: Il pourrait prendre du temps de recueillir les données, mais si vous souhaitez ces renseignements, nous pourrions vous les fournir.

Le président: Plus précisément, nous aimerions avoir une meilleure idée des départs à la retraite et des métiers qui seront les plus touchés.

Le col Blair: Je ne sais pas si ces renseignements sont disponibles par escadre, mais nous avons par métier pour l'ensemble de la force aérienne.

Le président: Vaudrait-il mieux s'adresser à l'amiral Jarvis, dans ce cas?

Col. Blair: Yes. It is certainly available in the big picture. I do not know whether they track it down to the wing level, to be perfectly honest.

The Chairman: You have both been talking about the challenges of dealing with folks that are leaving soon.

Col. Matte: Yes, because —

The Chairman: Because that is your job.

Col. Matte: Right.

The Chairman: What we are trying to get a grip on here is the absence of programs to assist you in keeping those people. Senator Nolin was talking a moment ago about incentives. Programs to keep people in are not dreamed up overnight, they take awhile. If you have not seen a sign of them coming forward yet and you are dealing with this problem on a day-to-day basis, I wonder if we will get the program only after you have a complete group of apprentices working on your equipment.

Col. Blair: I have no way of being able to answer that. The Assistant Deputy Minister (Human Resources — Military) will be able to.

The Chairman: That is fair ball. We will ask him that question. If you do not have the figures handy, there is no point in having a clerk run them up for us. We will get them there. It seems surprising, however, that there has been no discussion of something tangible to keep people in if we are going to lose them. You have given us the impression that you spend a great deal of time managing this each week. Have we got it right?

Col. Blair: Yes.

The Chairman: How long does it take for a helicopter to fly from Shearwater to Greenwood?

Col. Blair: From Shearwater to Greenwood? It is 63 nautical miles in a straight line, so 30 to 35 minutes.

The Chairman: The impression that I certainly have from your testimony so far is that housing is pretty good here. At lunch we are going to be eating with the other ranks. Are they going to tell us that?

Col. Matte: That I could not tell you, senator, because I am down in the valley and I do not imagine you will be lunching with any of my folks there.

The Chairman: Oh, half the committee is hiking over there. They heard the food was better.

Col. Blair: I have no idea. You are liable to get a spectrum of opinion, senator.

The Chairman: You must have a feedback system; you must have some sense of what the enlisted personnel on the base think of your housing.

Col. Blair: As I said, it is Halifax's housing, so you might ask Captain MacIsaac tomorrow if he has a feedback system in place for that.

The Chairman: But these folks work with you.

Le col Matte: Oui. Il connaît certainement les chiffres agrégés. Je ne sais pas s'il ventile au niveau de l'escadre, très franchement.

Le président: Vous avez tous les deux parlé du défi que représentent les départs à la retraite.

Le col Matte: Oui, parce que...

Le président: Parce que c'est votre travail.

Le col Matte: Oui.

Le président: Ce que nous cherchons à cerner ici, c'est l'absence de programme qui vous aiderait à conserver ces gens. Le sénateur Nolin a parlé de primes. Les programmes pour fixer les gens ne peuvent être inventés du jour au lendemain, ils exigent du temps. Si vous n'en avez pas encore vu trace et que vous êtes confrontés à un problème quotidien, je me demande si nous n'aurons pas ce programme seulement une fois que vous n'aurez plus que des apprentis pour faire voler vos appareils.

Le col Blair: Je ne suis pas en mesure de le dire. Le sous-ministre adjoint (Ressources humaines — militaires) pourra le faire.

Le président: Je comprends. Nous lui poserons la question. Si vous n'avez pas les chiffres sous la main, ce n'est pas la peine d'envoyer un commis courir les chercher pour nous. Nous nous les procurerons là-bas. Toutefois, il semble surprenant que l'on ne parle pas de quelque chose de tangible pour garder les gens si on risque de les perdre. Vous nous avez donné l'impression que vous passez beaucoup de temps à gérer ce problème chaque semaine. Est-ce exact?

Le col Blair: Oui.

Le président: Combien de temps faut-il pour qu'un hélicoptère fasse le trajet de Shearwater à Greenwood?

Le col Blair: De Shearwater à Greenwood? C'est 63 milles nautiques en ligne droite, donc de 30 à 35 minutes.

Le président: Mon impression, d'après vos témoignages jusqu'à présent, est que le logement est plutôt bon là-bas. Nous allons déjeuner avec les autres grades. Vont-ils nous dire cela?

Le col Matte: Je ne puis vous le dire, sénateur, car moi je suis dans la vallée et je ne pense pas que vous alliez déjeuner avec mes gens là en bas.

Le président: Oh, la moitié du comité va s'y rendre à pied. Ils ont entendu dire que la nourriture était meilleure.

Le col Blair: Je n'ai pas idée. Vous entendrez des opinions très diverses, sénateur.

Le président: Vous devez avoir un système de rétroaction; vous devez avoir idée de ce que pense le personnel de la base du logement.

Le col Blair: Comme je l'ai dit, les logements appartiennent à Halifax et vous devriez peut-être poser la question demain au capitaine MacIsaac.

Le président: Mais ces gens-là travaillent avec vous.

Col. Blair: The PMQs at Shearwater are not strictly for air force personnel. Fewer than 50 per cent are air force. We also have navy and army.

The Chairman: My point was that you must have some view of what the enlisted personnel who work for you think about the housing.

Col. Blair: I do not have any direct feedback system to get that.

The Chairman: The last time we were here, we heard the phrase "jetty hopping" an awful lot. Is that still something that happens?

Col. Blair: No, senator, it is not. It is something that we go to great pains to try to avoid. Just to clarify, jetty hopping is when a detachment returns from being deployed on one ship and immediately turns around and is deployed on another ship. That is not something we do.

The Chairman: I have been taking a few notes while listening to you. It is disturbing to hear the same story right across the country — a shortage of spare parts and personnel demographics such that you are going to experience a gap that will be a problem for almost a decade. Stop me anywhere if you do not agree.

Col. Matte: With respect to the demographics, senator, most of the time we are referring specifically to the maintenance techs. They are the focus of our time and concern right now. I do not have at my fingertips the demographics for the other military occupational classifications. The demographics issue that I am aware of is this: there is a deep dip in the experience level from the apprentice up to about 15 years of service. We are very healthy at 15 years of service and out. The concern in planning for attrition with regards to retirement is the inability to determine whether a member will elect to retire early or elect to retire at 20 years of service or elect to stay for the entire 35 years. If we can proactively bring in maintainers at a higher rate and train those that we already have in a shorter period of time, we can manage the gap properly. The situation is not ideal, but it is manageable. Those are the specific demographics that we have referred to, because our attention and focus are drawn to where we have the most serious problems. That problem is very evident across the air force.

The Chairman: We understood the creative approach you have with training with the extra aircraft you have, but the message that we are taking away, and correct me if I am wrong, is that there is a gap there and that both of these bases have a problem. We have heard the same thing, that there is a shortage, at literally every other air force base in the country. Without adequately trained technicians, you do not have functioning planes.

Col. Matte: It is a little more complicated than that. If I had the trained technicians but I did not have the parts readily available, that would still stall the —

Le col Blair: Les logements familiaux de Shearwater ne sont pas strictement réservés au personnel de la force aérienne. Moins de 50 p. 100 sont utilisés par la force aérienne. Nous avons aussi des membres de la Marine et de l'Armée de terre.

Le président: Je veux dire par là que vous devez bien avoir idée de ce que pense vos hommes du logement.

Le col Blair: Je n'ai pas de système de rétroaction directe pour le savoir.

Le président: La dernière fois que nous étions là, nous avons beaucoup entendu l'expression « jetty hopping », sauter d'un quai à l'autre. Est-ce que cela arrive toujours?

Le col Blair: Non, sénateur. Nous faisons tout pour l'éviter. Pour expliquer, le « jetty hopping » c'est lorsqu'un détachement retourne d'un déploiement sur un navire et repart immédiatement sur un autre navire. Ce n'est pas quelque chose que nous faisons.

Le président: J'ai pris quelques notes en vous écoutant. Il est déplorable d'entendre la même histoire d'un bout à l'autre du pays: pénurie de pièces de rechange, démographie du personnel qui fait que vous aurez un problème d'effectifs pendant presque une décennie. Arrêtez-moi si vous n'êtes pas d'accord.

Le col Matte: Pour ce qui est de la démographie, sénateur, la plupart du temps nous parlons plus spécifiquement des techniciens d'entretien. Ce sont eux qui posent problème en ce moment. Je n'ai pas sur le bout des doigts les données démographiques des autres classifications professionnelles militaires. Le problème démographique tel que je le connais est le suivant: il y a un creux dans la courbe du niveau d'expérience depuis l'apprenti jusqu'à 15 années de service. Nous avons des effectifs très solides au-dessus de 15 années de service. Le problème pour ce qui est de la planification du remplacement des partants à la retraite c'est l'impossibilité de déterminer si le membre va choisir de prendre une retraite anticipée, ou de prendre sa retraite après 20 années de service ou choisir de rester jusqu'à la fin des 35 années. Si nous pouvons proactivement recruter des techniciens d'entretien à un rythme supérieur et former ceux que nous avons déjà en un temps plus court, nous pourrions gérer correctement le creux. La situation n'est pas idéale, mais elle est gérable. Voilà le problème démographique spécifique dont nous avons parlé, car notre attention se concentre là où nous avons les problèmes les plus graves. Ce problème est très évident dans toute la force aérienne.

Le président: Nous comprenons l'approche créative que vous avez de l'entraînement avec les aéronefs supplémentaires dont vous disposez, mais le message que nous retenons, et rectifiez si je me trompe, c'est qu'il y a là un écart et que les deux bases ont un problème. Nous avons entendu la même chose, à savoir qu'il existe une pénurie, dans littéralement toutes les autres bases des forces aériennes du pays. Sans techniciens adéquatement formés, vous n'avez pas d'avion en état de voler.

Le col Matte: C'est un peu plus compliqué que cela. Si j'avais les techniciens qualifiés mais qu'ils n'avaient pas de pièces, cela clouerait au sol...

The Chairman: I was coming to parts next. It is on the list.

Senator Nolin: That is an easy one.

The Chairman: Dealing with personnel, are we correct in taking away the message that you two are facing a gap of perhaps a decade where you are going to have problems with technical personnel?

Col. Blair: Senator, there is nothing we can do about that dip. That dip is a fact. It is going to follow. It is going to track along for the next 10 or 15 years and there is nothing that anyone in this room can do about it. The only option we have is to manage it as best we can. That is what we have been discussing. Our focus has been on getting the new technicians trained as quickly as possible and to a higher level so that we can bring them up to fill in some of the holes as that demographic dip moves through.

The Chairman: I understand that, colonel. I have been paying attention to what you have been saying, and what I have heard you say is that you have some creative ways of training people faster, which is one way of addressing the problem. The other way, which we have not heard, is to ensure that people stay in longer. A message we are taking away, and again correct me if I am wrong, is that you do not have a program to ensure that people stay in longer and that that might be useful.

Col. Matte: I am not aware of any retention incentive for this particular military occupational classification, but I do know that the idea is being discussed among other issues and elements to address our shortfall. I just do not have the specifics.

The Chairman: With respect to parts, are they not available because it is not economic to make them, or is it a question of the system? Do you have a just-in-time delivery system and those are not coming just in time? At lunch after lunch when we talk to air force technicians, we hear that one of the greatest frustrations of their daily work is that a part that they need to complete a job does not arrive. Why is the part not there? Is it because the manufacturers are not making it, or is the part somewhere in the supply chain and not arriving in a timely way?

Col. Blair: I think it is a combination of all of those things, depending on the part. There has been pressure on the national procurement budget over the years to the point where things that were on the shelf 10 years or 20 years ago are no longer on the shelf. Therefore we have to go out to get them as the need arises, and that can take time and possibly more time with an older aircraft.

The Chairman: What I am hearing is that every platform you have is operating at about 40 per cent of what it should be.

Le président: J'allais justement en venir aux pièces. C'est sur la liste.

Le sénateur Nolin: C'est une évidence.

Le président: Parlant des effectifs, est-il exact que vous deux êtes confrontés à un écart qui va durer pendant une décennie, où vous aurez des problèmes de personnel technique?

Le col Blair: Sénateur, nous ne pouvons rien changer à ce creux. Ce creux est une réalité. Il va persister et se propager sur la courbe pendant les 10 ou 15 prochaines années et il n'y a rien que quiconque ici puisse y faire. La seule option que nous avons, c'est de gérer de notre mieux. C'est de cela que nous parlons. Nous faisons tout pour former ces nouveaux techniciens le plus rapidement possible et les porter à un niveau de qualification supérieur afin que nous puissions les utiliser pour boucher les trous au fur et à mesure que ce creux démographique se déplace.

Le président: Je comprends cela, colonel. J'ai suivi attentivement ce que vous disiez et ce que j'ai retenu c'est que vous avez quelques façons créatives de former les gens plus vite, ce qui est une façon de remédier au problème. L'autre façon, dont on n'a pas parlé, c'est de retenir les gens plus longtemps. L'autre message que nous recevons, et rectifiez encore une fois si je me trompe, c'est que vous n'avez pas de programme pour assurer que les gens restent en service plus longtemps et que ce pourrait être utile.

Le col Matte: Je n'ai connaissance d'aucun encouragement de maintien en service pour cette classification militaire en particulier, mais je sais que l'on en discute comme d'une possibilité parmi d'autres pour rectifier la pénurie. Je ne connais simplement pas les détails.

Le président: Pour ce qui est des pièces, est-ce qu'on en manque parce qu'il n'est pas économique de les fabriquer ou est-ce un défaut du système? Avez-vous un système de livraison juste-à-temps mais sans que les pièces arrivent juste à temps? Chaque fois que nous parlons, lors de déjeuners, avec des techniciens de la force aérienne, ils nous disent que l'une des plus grandes sources de frustration dans leur travail quotidien tient au fait que la pièce dont ils ont besoin pour achever un travail n'arrive pas. Pourquoi la pièce n'arrive-t-elle pas? Est-ce parce que le fabricant ne la produit pas, ou est-ce parce qu'elle est bloquée quelque part dans la chaîne d'approvisionnement et n'arrive pas à temps?

Le col Blair: Je crois que c'est une combinaison de toutes ces choses, selon la pièce. Le budget de l'approvisionnement national a été rogné au fil des ans au point que des pièces que nous avions en stock il y a 10 ou 20 ans n'y sont plus. Aujourd'hui, nous devons aller les acheter au fur et à mesure des besoins, et cela peut prendre du temps, et d'autant plus de temps que l'aéronef est âgé.

Le président: Ce que j'entends, c'est que toutes vos plates-formes fonctionnent à environ 40 p. 100 de ce que devrait être la capacité.

Col. Blair: Forty per cent for the Sea King fleet has not changed really in the 25 years that I have been in. We may dip to 35 per cent or go up to 45 per cent, but historically 40 per cent has been our availability for quite some time.

Col. Matte: On the Aurora side, the 40 per cent serviceability is after you factor out the aircraft that are tied up in other maintenance programs. As Colonel Blair explained, national procurement establishes the contracts to meet the demand for a specific flying rate for a given fleet. If there are not sufficient national procurement funds up front, then sufficient supplies and parts are not bought in advance. We do not really stockpile parts and supplies any more; rather, we have more just-in-time delivery. We have had problems with the supply system. Being proactive, 14 Wing has come up with other means to identify and highlight critical and timely requirements for parts, called a critical parts list. We are now better able to expedite shortfalls and have those parts delivered at the wing in a more timely manner. However, you are correct that, at the end of the day, there will be stories of maintenance that could not progress because the part was not there.

Senator Nolin: If we were talking about an ordinary car and parts available at any Canadian Tire type of shop, I would agree with you. Cash flow is a problem. However, you have specific equipment that will require specific parts, unless we decide not to use the Sea Kings further. You already know what parts you will need next month, in 12 months, in 24 months. I am sure you can plan that. Are you asking the hierarchy in Ottawa to change the way things are done to make sure that you will have those parts and that we will not hear technicians saying, "We cannot do the job because the parts are not there?" I hope the answer is yes.

The Chairman: Do not coach the witnesses.

Col. Matte: That was a rather difficult question and I do not have a cut and dry response for you. We do have an appreciation for those parts that we would call consumables. Much like with a car, I can anticipate that after 5,000 kilometres or 5,000 miles I will bring it into the shop and I will change the oil and replace the filter. There are a number of consumables that we anticipate and normally have readily available. The difficulty is when an unexpected piece of equipment or component breaks. At times it also seems that if one component goes, by chance we have a string of the same failure, and that creates a backlog in the system, because all of a sudden we need six of a particular gadget immediately. Even if we had planned for it, there might only be one or two actually available in the system at that point. I do not really have much of a problem with regards to the consumables. The difficulty is the unknown: there is a plethora of engine and avionics components that could break, and each one on its own might be sufficient to take an aircraft out of service until that component comes in.

Le col Blair: Dans le cas du parc de Sea King, 40 p. 100 n'est pas réellement un changement depuis les 25 années que je suis là. Nous pouvons tomber à 35 p. 100 ou monter à 45 p. 100, mais historiquement, 40 p. 100 représente notre disponibilité depuis pas mal de temps.

Le col Matte: Du côté des Aurora, le taux de navigabilité de 40 p. 100 englobe les avions immobilisés par d'autres programmes d'entretien. Comme l'a expliqué le colonel Blair, l'Approvisionnement national conclut des contrats pour répondre à la demande en fonction d'un taux de navigabilité spécifique pour un parc donné. S'il n'y a pas de fonds d'approvisionnement national suffisants au départ, alors on n'achète pas par avance suffisamment de fournitures et de pièces. Nous ne stockons plus réellement des pièces et fournitures, nous avons plutôt recours à la livraison juste-à-temps. Nous avons eu des problèmes avec le système d'approvisionnement. Pour être proactif, la 14^e Escadre a trouvé d'autres façons d'identifier et souligner les besoins en pièces vitaux, ce que l'on appelle la liste des pièces critiques. Nous pouvons maintenant mieux prévoir les manques et faire livrer ces pièces plus rapidement à l'Escadre. Mais vous avez raison de dire qu'en dépit de tout cela, il y aura des cas de travaux d'entretien qui ne peuvent avancer parce qu'une pièce manque.

Le sénateur Nolin: Si nous parlions d'une voiture ordinaire et de pièces que l'on peut acheter au Canadian Tire du coin, je serais d'accord avec vous. La trésorerie est un problème. Cependant, vous avez des appareils d'un type particulier qui exigent des pièces bien précises, à moins que l'on décide de ne plus faire voler les Sea King. Vous savez déjà de quelle pièce vous aurez besoin le mois prochain, dans 12 mois, dans 24 mois. Je suis sûr que vous pouvez planifier cela. Est-ce que vous demandez à la hiérarchie d'Ottawa de changer la façon de faire les choses pour assurer que vous ayez ces pièces à votre disposition et que l'on n'entende plus les techniciens se lamenter: « Nous ne pouvons faire le travail parce que les pièces manquent? » J'espère que la réponse est oui.

Le président: Ne mettez pas les mots dans la bouche des témoins.

Le col Matte: C'est une question assez difficile et je n'ai pas de réponse toute prête à vous donner. Nous avons une idée pour ce qui est des pièces que l'on peut qualifier d'articles de consommation. Un peu comme pour une voiture, je peux prévoir qu'après 5 000 kilomètres ou 5 000 milles, je vais mettre la voiture au garage et je vais changer l'huile et remplacer le filtre. Il y a un certain nombre de pièces courantes que nous prévoyons et avons normalement à disposition. La difficulté, c'est lorsque une pièce ou un élément inattendu casse. Parfois il arrive aussi que lorsqu'une pièce donnée lâche, il se produise toute une série de pannes similaires, ce qui crée un goulot d'étranglement dans le système, car tout d'un coup nous avons besoin immédiatement de six pièces identiques. Même si nous avions pu le prévoir, il se peut qu'il n'y en ait qu'une ou deux dans le système à chaque instant. Je n'ai pas réellement de problèmes avec les pièces courantes. La difficulté, c'est l'inconnu. Il y a une myriade de pièces de moteur et d'avion qui peuvent casser et chacune peut suffire à immobiliser l'aéronef jusqu'à l'arrivée de la pièce de rechange.

The Chairman: Colonels, you are both very impressive officers. The committee feels terribly proud when we see people like you come before us. We are learning to interpret some of the things that officers like you say to us, and I think we are starting to understand some of the challenges that you face. They are enormous. This committee is very impressed with the way you do meet the challenges and with the skill that you demonstrate. We would like you to communicate for us to those who work for you and with you how proud we are of the work that they are doing. We recognize how difficult the circumstances are. We see an obligation on our part to focus on these issues and to address them, and we will endeavour to do that when the time comes to report. On behalf of the committee, I would like to thank you very much.

Senator Munson: Just one short question.

The Chairman: Okay, but we are holding up the enlisted people who are waiting for us outside. Senator Munson?

Senator Munson: This is a very selfish question, but I have to ask it. It has to do with the SAR techs, the people in search and rescue.

When I was a CTV journalist based here in Halifax, I went on a few missions with the folks at Greenwood. At the time I could not believe that those people, who are heroes for the work they do, received such a small amount of money for that work. I did not think it was right.

Col. Matte: Senator, I cannot say whether or not they are getting paid more and whether they deserve more. I would tend to agree with you that many of our people deserve more. We just had a recent pay increase across both the non-commission and the officer ranks. Coupled with that was an increase for specialty pay and hazard pay for the particular military occupational classification that includes the SAR techs. I could not quantify exactly what the increase in their pay has been, but I know that many of them have also indicated that they just love what they do and money is not the issue. They thoroughly enjoy putting their life on the line to save others, jumping out of a serviceable aircraft under a parachute. They are extremely dedicated to their job, so it is not necessarily a money issue for them.

The Chairman: We understand that air force officers do not understand anyone who wants to jump out of a serviceable aircraft. We have a general here who tells us that on a regular basis.

Once again, please do convey our thanks and our pride to those who work with you. They are doing an important job and we are very grateful to them.

Col. Matte: Thank you, senator.

The committee adjourned.

Le président: Colonels, vous êtes tous deux des officiers très impressionnants. Le comité est terriblement fier lorsqu'il peut recevoir des gens comme vous. Nous apprenons à interpréter certaines des choses que les officiers comme vous nous disent et je pense que nous commençons à comprendre certaines des difficultés que vous rencontrez. Elles sont énormes. Le comité est très impressionné par la façon dont vous relevez les défis et par la compétence dont vous faites preuve. Nous aimerions que vous fassiez part à ceux qui travaillent pour vous et avec vous combien nous sommes fiers du travail qu'ils accomplissent. Nous savons combien les circonstances sont difficiles. Nous ressentons l'obligation de nous concentrer sur ces problèmes afin d'y remédier et nous nous efforcerons de le faire dans notre rapport. Au nom du comité, nous vous remercions infiniment.

Le sénateur Munson: Juste une courte question.

Le président: D'accord, mais nous faisons attendre les gens du rang qui nous attendent dehors. Sénateur Munson?

Le sénateur Munson: C'est une question très égoïste, mais je dois la poser. Il s'agit des techniciens en recherche et sauvetage, les Tech SAR.

Lorsque j'étais journaliste de CTV, basé ici à Halifax, j'ai fait plusieurs sorties en mission avec les gens de Greenwood. Je ne pouvais croire à l'époque que ces gens, qui sont de véritables héros, soient si peu payés. Je trouvais cela injuste.

Le col Matte: Sénateur, je ne puis vous dire s'ils sont payés plus ou non et s'ils méritent plus. Je tends à convenir avec vous que nombre de nos militaires méritent plus. Nous venons d'avoir une augmentation de solde tant pour les militaires du rang que les officiers. Jointe à cela était une augmentation de la solde de spécialiste et de la prime de risque pour la classification professionnelle militaire qui englobe les Tech SAR. Je ne puis quantifier exactement cette augmentation de solde, mais je sais que beaucoup d'entre eux sont tout simplement amoureux de leur métier et l'argent n'est pas la considération première. Ils adorent risquer leur vie pour sauver d'autres, sauter d'un avion en parachute. Ils sont extrêmement dévoués et l'argent n'est pas nécessairement un problème pour eux.

Le président: Nous savons que les officiers des forces aériennes ne comprennent pas ceux qui aiment sauter d'un avion en état de voler. Nous avons ici un général qui n'arrête pas de nous le dire.

Encore une fois, veuillez transmettre nos remerciements et notre fierté à ceux qui travaillent avec vous. Ils font un travail important et nous leur en sommes très reconnaissants.

Le col Matte: Merci, sénateur.

La séance est levée.

HALIFAX, Thursday, May 5, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 2:32 p.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This is a meeting of the Senate Standing Committee on National Security and Defence.

We are very pleased to be here in Halifax, a city with a long naval and military tradition. We have certainly enjoyed the morning and had an opportunity to learn a great deal.

I would like to take the opportunity to introduce the members of the committee. On my right is the distinguished senator, Michael Forrestall, from Nova Scotia. Senator Forrestall served the constituents of Dartmouth for 37 years, first as a member of the House of Commons, then as their senator. While in the House of Commons, he served as the official Opposition Defence Critic from 1966-76, and he is a member of our Subcommittee on Veterans Affairs.

At the end of the table is Senator Jim Munson from Ontario, a trusted journalist and former Director of Communications for Prime Minister Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has twice been nominated for Gemini awards in recognition of excellence in journalism.

On my left at the end of the table is Senator Jane Cordy from Nova Scotia, an accomplished educator, with an extensive record of community involvement, including serving as Vice-chair of the Halifax Dartmouth Port Development Commission. She is the Chair of the Canadian NATO Parliamentary Association and a member of the Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology.

We will be joined in a few moments by Senator Pierre Claude Nolin.

Our committee has been mandated by the Senate to examine security and defence and the need for a national security policy. We have produced the following reports since 2002: *Canadian Security and Military Preparedness; Defence of North America — A Canadian Responsibility; An Update on Canada's Military Crisis — A Review From The Bottom Up; The Myth of Security At Canada's Airports; Canada's Coastlines — The Longest Under-Defended Borders In The World; National Emergencies; Canada's Fragile Front Lines*; and most recently, *The Canadian Security Guidebook — 2005 Edition*.

We are now in the midst of a detailed review of Canadian defence policy and have been holding hearings in every province and engaging with Canadians to determine their

HALIFAX, le jeudi 5 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 14 h 32, afin d'examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité pour le Canada.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: La présente séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense est ouverte.

Nous sommes heureux d'être ici à Halifax, ville ayant une longue tradition navale et militaire. Nous avons certainement aimé de notre matinée et nous avons beaucoup appris.

J'aimerais vous présenter les membres du comité. À ma droite, le distingué sénateur Michael Forestall, de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Forestall a servi les électeurs de Dartmouth pendant 37 ans, d'abord à titre de député de la Chambre des communes et ensuite à titre de sénateur. Lorsqu'il siégeait à la Chambre des communes, il a agi à titre de porte-parole de l'opposition officielle en matière de défense de 1966 à 1976, et il est membre de notre Sous-comité des anciens combattants.

Au bout de la table, le sénateur Jim Munson, de l'Ontario, journaliste distingué et ancien directeur des communications du premier ministre Chrétien avant d'être appelé au Sénat en 2003. Le sénateur Munson a été deux fois en nomination pour le prix Gemini en reconnaissance de son excellence en journalisme.

À ma gauche, à l'extrémité de la table, le sénateur Jane Cordy, de la Nouvelle-Écosse, éducatrice accomplie, ayant de nombreux antécédents en matière de participation communautaire, notamment vice-présidente de la Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Elle est présidente de l'Association parlementaire canadienne de l'OTAN et membre du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

Le sénateur Pierre Claude Nolin viendra se joindre à nous dans quelques instants.

Notre comité a reçu du Sénat le mandat d'examiner la sécurité et la défense et la nécessité d'avoir une politique de sécurité nationale. Depuis 2002, nous avons produit les rapports suivants: *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense; La défense de l'Amérique du Nord: Une responsabilité canadienne; Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes: Une vue de bas en haut; Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens; Les côtes du Canada: Les plus longues frontières mal défendues au monde; Les urgences nationales: Le Canada, fragile en première ligne* et, plus récemment, le *Manuel de sécurité du Canada, Édition 2005*.

Nous sommes maintenant au milieu d'un examen détaillé de la politique de défense canadienne et avons tenu des audiences dans toutes les provinces et discuté avec les Canadiens et

national interest, what they see as Canada's principal threats, and how they would like the government to respond to those threats.

Canadians have been very forthright in expressing their views on national security. We will continue working on this review throughout the summer in order to forge a consensus on the type of military Canadians envision in the future.

We have before us three very distinguished witnesses who will provide us with a commentary on the defence review.

Professor Denis Stairs is currently McCulloch Professor in Political Science at Dalhousie University. He was the founding Director of Dalhousie's Centre of Foreign Policy Studies from 1970-75. He served as chair of his department from 1980-85, and served as Dalhousie's Vice-President (Academic and Research) from 1988-93. He is a fellow of the Royal Society of Canada, and sits on numerous boards and councils. Doctor Stairs specializes in Canadian foreign policy, Canada-U.S. relations and similar subjects.

We also have with us Professor Danford Middlemiss. He has been in the Department of Political Science, Dalhousie University, since 1981. He is currently the Honours Coordinator for the Department of Political Science and will be returning as director of the Centre for Foreign Policy Studies in July.

Dr. Middlemiss has taught courses in international security, contemporary civilian-military relations, and Canadian defence policy for over 30 years. He has published numerous articles on economic and other aspects of Canadian defence policy and Canadian Maritime policy.

We also have with us Vice-Admiral (Ret'd) Jim King. Vice-Admiral King retired from the Canadian Forces in September 2002 after completing a four-year appointment as Canada's Military Representative to the NATO Military Committee in Permanent Session in Brussels. He had a long and distinguished career in the navy, including two appointments in command and senior staff positions in headquarters in Halifax and Ottawa in Personnel and Training, Force Development and Policy and Communications. He is currently working as an independent consultant, and is also active as a research fellow at Dalhousie Centre for Foreign Policy Studies, and as a lecturer and senior mentor at both the Canadian Forces Command and Staff College in Toronto and the U.S. Army War College in Pennsylvania.

We are very pleased to have you here, gentlemen. We understand all three of you have a brief opening statement. Please proceed.

Canadiennes pour déterminer quel est leur intérêt national, ce qu'ils considéreraient comme les principales menaces pour le Canada et comment ils aimeraient que le gouvernement réponde à ces menaces.

Les Canadiens ont été très francs dans leur façon d'exprimer leurs points de vue sur la sécurité nationale. Nous allons continuer de travailler sur cet examen pendant tout l'été de manière à réaliser un consensus sur le type de forces militaires que les Canadiens entendent pour l'avenir.

Nous avons trois témoins très distingués qui vont nous livrer leurs observations sur l'examen de la défense.

Le professeur Denis Stairs, qui est actuellement titulaire de la chair McCulloch de science politique à l'Université Dalhousie. Il a été le directeur fondateur du Dalhousie's Centre of Foreign Policy Studies de 1970 à 1975. Il a été directeur de ce département de 1980 à 1985 et vice-recteur de l'Université Dalhousie pour les affaires universitaires et la recherche de 1988 à 1993. Il est membre de la Société royale du Canada et siège au sein de nombreux conseils de direction. Le professeur Stairs se spécialise dans la politique étrangère canadienne, les relations Canada-États-Unis et des questions semblables.

Nous avons également le professeur Danford Middlemiss. Il œuvre au sein du Département de sciences politiques de l'Université Dalhousie depuis 1981. Il est actuellement le coordonnateur du programme de spécialisation du Département des sciences politiques et reviendra à titre de directeur du Centre for Foreign Policy Studies en juillet.

M. Middlemiss a donné des cours sur la sécurité internationale, sur les relations contemporaines entre civils et militaires et la politique de défense canadienne pendant plus de 30 ans. Il a publié d'innombrables articles sur les aspects économiques et autres de la politique de défense canadienne et de la politique maritime canadienne.

Nous avons également avec nous le vice-amiral à la retraite Jim King. Le vice-amiral King a pris sa retraite des Forces canadiennes en septembre 2002 après avoir terminé une affectation de quatre ans à titre de représentant militaire du Canada auprès du Comité militaire de l'OTAN en session permanente à Bruxelles. Il a eu une longue et distinguée carrière dans la marine, y compris deux affectations de haute responsabilité aux quartiers généraux de Halifax et d'Ottawa dans les domaines du personnel et de la formation, de l'aménagement de la force ainsi que des politiques et des communications. Il travaille actuellement comme conseiller indépendant et il est également actif en tant que chercheur universitaire au Dalhousie's Centre for Foreign Policy Studies et à titre de conférencier et de mentor principal aussi bien au Collège d'état-major et de commandement des Forces canadiennes à Toronto qu'au U.S. Army War College en Pennsylvanie.

Nous sommes très heureux que vous soyez ici, messieurs. Nous croyons savoir que tous les trois avez des observations liminaires. Veuillez commencer.

Mr. Denis Stairs, Professor, Department of Political Science, Dalhousie University: Mr. Chairman, I want to again thank you and your colleagues for inviting me to join you here this afternoon, especially in such illustrious company. I am particularly honoured because your committee routinely does first class work, and I can assure all of you that your reports and proceedings are very carefully studied and much appreciated by specialists, academic and otherwise, in the defence and security fields. I hope you never feel that your work is in vain because people in universities and elsewhere analyze it very carefully.

I am here today to offer a few very broad comments on what I must say are some very broad topics within the timeframe of five or six minutes. As a preliminary to a more free flowing exchange, I hope you will understand that this limits me to a succession of what I think are blindingly obvious generalities, which I have itemized in bullet form on a single page, a copy of which you have before you.

First, the primary threat to Canadian security is not by terrorism, per se, or by some of the more exotic unconventional threats that we all talk about these days, but it seems to me, by the United States of America. The Americans do not think of themselves as a security problem for Canada, of course, but in reality it seems to me, they cannot avoid being so; it is the inevitable by-product of who they are, what they are, and where they are. More specifically, they are the world's only superpower, which makes them a target of attack. They are also a very large market, and for Canadians, an indispensable one, and they reside next door.

In practical terms, the simple reality is that the private prosperity of all Canadians, along with the government revenues that finance delivery of their very cherished public services, are now almost completely dependant on the speedy and efficient movement of goods, people and services back and forth between the two countries.

In my view, the primary purpose of Canadian security policy in the current environment, a purpose that is deeply rooted in the most vital of our national interests, is to persuade the Americans that they do not have to tighten their border controls and thereby strangle the movement of Canada-U.S. commerce in order to secure the safety of their citizens.

Some observers might regard this as an embarrassing circumstance, but the truth of the matter is that Canadians have welcomed our condition because they know it is essential to both the creation and the preservation of their wealth, no matter what some critics might be inclined to say. Moreover, our vulnerability to the potential side effects of American security policy is a vulnerability that all Canadians share. It cannot, it seems to me, be reasonably argued that it should concern the right more than the left, the owners of capital more than the sellers of

M. Denis Stairs, professeur, Département des sciences politiques, Université Dalhousie: Monsieur le président, je veux vous remercier, vous et vos collègues, de m'avoir invité à me joindre à vous cet après-midi, surtout en si illustre compagnie. Je suis particulièrement honoré parce que votre comité fait toujours du travail de première qualité et je peux vous assurer que vos rapports et vos délibérations font toujours l'objet d'une étude attentive et sont grandement appréciées de la part des spécialistes, des universitaires et d'autres personnes qui travaillent dans les domaines de la défense et de la sécurité. J'espère qu'il ne vous arrive jamais de penser que vous travaillez en vain, parce que les gens dans les universités et ailleurs scrutent attentivement votre travail.

Je suis ici aujourd'hui pour livrer en l'espace de cinq ou six minutes quelques observations très générales sur ce qui constitue, à mon avis, des sujets très vastes, comme préparation à un échange beaucoup plus libre; j'espère que vous allez comprendre que cela me limite à une suite de généralités qui sautent aux yeux, que j'ai résumées sous forme de points en une seule page, dont vous avez une copie.

Premièrement, la principale menace à la sécurité canadienne ne vient pas du terrorisme en soi, ou de quelque menace non traditionnelle plus exotique dont nous parlons tous ces temps-ci, mais vient, selon moi, des États-Unis d'Amérique. Évidemment, les Américains ne se voient pas eux-mêmes comme un problème de sécurité pour le Canada, mais en réalité, il me semble qu'il leur est impossible de faire autrement; il s'agit du sous-produit inévitable de ce qu'ils sont et du lieu où ils sont. Plus spécifiquement, ils constituent la seule superpuissance mondiale, ce qui en fait une cible pour les attaques. Ils constituent également un marché très vaste et, pour les Canadiens, un marché indispensable, et en plus, ils sont nos voisins.

En termes pratiques, la réalité toute nue, c'est que la prospérité privée de tous les Canadiens, ainsi que les recettes du gouvernement qui financent la prestation des services publics qui leur sont si chers, dépendent maintenant presque entièrement de la rapidité et de l'efficacité du mouvement des biens, des personnes et des services entre les deux pays.

À mon sens, l'objectif premier d'une politique canadienne en matière de sécurité dans le contexte actuel, un objectif qui est profondément ancré dans nos intérêts nationaux les plus vitaux, c'est de persuader les Américains qu'ils n'ont pas besoin de resserrer les contrôles de sécurité à leur frontière, étranglant ainsi le mouvement du commerce canado-américain, de manière à assurer la sécurité de leurs citoyens.

Certains observateurs pourraient considérer cela comme une situation embarrassante, mais la vérité, c'est que les Canadiens sont heureux de leur condition parce qu'ils savent que cela est indispensable à la fois à la création et à la conservation de leur richesse, peu importe ce que certains critiques pourraient en dire. Qui plus est, notre vulnérabilité à l'égard des effets secondaires potentiels de la politique de sécurité américaine est une vulnérabilité que tous les Canadiens partagent. Il me semble que l'on ne peut pas prétendre, raisonnablement, que cette

labour, the rich more than the poor, the busily employed more than the jobless or the pensioned off. If this one goes wrong, everyone in Canada gets to feel the pain.

Our interest as a country in this issue is therefore real and it is not rhetorical, it is not cosmetic, it drives policy. It is far more than a nice-to-have or a nice-to-do. In my view, maintaining a reasonably effective working relationship with the United States is, for this reason, the single most important imperative in Canadian foreign policy and in our security affairs. That is why, at the bureaucratic level, the response in Ottawa to 9/11 came so quickly and so effectively. It is also why the reassurance of Americans on the homeland security front should continue, in my view, to be the primary preoccupation of Canadian security policy broadly conceived.

However useful and however much they support our diplomacy abroad and our sense of self-esteem at home, Canadian security policies overseas are not nearly so central to our interests. They are exercises in what we used to call, in the inter-war period, "indirect defence." That is, they can contribute to the security of Canadians at home by helping to stabilize and contain conflicts abroad. In effect, they help with the task of keeping such conflicts at a relatively safe distance. They also serve ancillary purposes, for example, adding to the credibility of our diplomacy at the United Nations and elsewhere. They construct a sense of national accomplishments within Canada itself, demonstrating to new Canadian minorities that Ottawa is not indifferent to the problems confronting their former compatriots and their respective countries of origin, and so on.

The truth of the matter is that these are not imperatives, they are essentially elective or voluntarily. We do not have to do them at all, and at rock bottom, it has been so hard to maintain traditional defence expenditures at levels that most specialists in the field would regard as reasonable.

In this general context of overseas security deployments, however broadly these are conceived, it has been suggested that I might venture a brief comment on the debate over multilateralism as a principle and prerequisite for Canadian international action. That question needs to be addressed at two separate levels.

On the first and most fundamental level, Canada, at the end of the Second World War, was a strong supporter of multilateralism as represented largely by the United Nations, the UN specialized agencies and the Bretton Woods system, in part, because it wished to promote the institutionalization of international politics. Without institutions, politics operate essentially in accord with the laws of the jungle; might is right and the strongest win. This is

situation devrait préoccuper la droite plus que la gauche, les propriétaires de capital plus que les vendeurs de main-d'œuvre, les riches plus que les pauvres, les travailleurs plus que les chômeurs ou les retraités. Si cette situation tourne mal, tout le monde au Canada en paiera le prix.

Par conséquent, notre intérêt pour cette question, en tant que pays, est réel et non rhétorique, il n'est pas cosmétique, il est le moteur de la politique. C'est bien davantage que quelque chose qu'il serait bien d'avoir ou qu'il serait bien de faire. À mon avis, maintenir une relation de travail raisonnablement efficace avec les États-Unis est, pour cette raison, l'élément en soi le plus important de la politique étrangère canadienne et de notre sécurité. Voilà pourquoi, au niveau bureaucratique, la réponse d'Ottawa aux événements du 11 septembre est venue si rapidement et si efficacement. C'est également pourquoi le fait de rassurer les Américains sur le front de la sécurité intérieure devrait continuer, à mon sens, d'être la préoccupation première de la politique de sécurité canadienne conçue de manière générale.

Peu importe combien elles sont utiles et combien elles appuient notre diplomatie à l'étranger et notre estime de soi au pays, les politiques de sécurité canadiennes outre-mer sont loin d'être aussi centrales pour nos intérêts. Ce sont des exercices de « défense indirecte », comme nous avions l'habitude de les appeler dans la période d'entre-guerres, c'est-à-dire qu'elles peuvent contribuer à la sécurité des Canadiens à au pays en aidant à stabiliser et à empêcher le débordement des conflits à l'étranger. Dans les faits, elles contribuent à la tâche de garder ces conflits à une distance relativement sûre. Elles servent également à certains objectifs accessoires, par exemple, à ajouter de la crédibilité à notre diplomatie aux Nations Unies et ailleurs. Elles créent un sens de réalisation nationale au Canada même, démontrant aux nouvelles minorités canadiennes qu'Ottawa n'est pas indifférent aux problèmes qui touchent leurs anciens compatriotes et leurs pays d'origine respectifs, et ainsi de suite.

La vérité, c'est que ces politiques ne sont pas impératives; elles sont essentiellement électives ou volontaires. Il n'est pas du tout nécessaire que nous ayons ces politiques et au fond, il a été si difficile de maintenir les dépenses en matière de défense traditionnelle à des niveaux que la plupart des spécialistes dans le domaine considèrent raisonnables.

Dans ce contexte général des déploiements de sécurité à l'étranger, peu importe comment on les conçoit, il a été suggéré que je pourrais me risquer à faire un bref commentaire sur le débat concernant le multilatéralisme comme principe et élément préalable à l'intervention internationale canadienne. Il faut répondre à cette question à deux niveaux distincts.

Au premier niveau et au niveau le plus fondamental, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Canada était un ardent défenseur du multilatéralisme tel qu'il était représenté en grande partie par les Nations Unies, les organismes spécialisés des Nations Unies et le système de Bretton Woods, en partie, parce qu'il désirait promouvoir l'institutionnalisation de la politique internationale. Sans les institutions, la politique fonctionne essentiellement selon

true within societies as Thomas Hobbs knew very well, and as our recent experience of failed states clearly demonstrates, but it is also true on a regional or global scale.

Creating effective international institutions was thus seen as an essential step in replacing a brutal international politics with an orderly international politics, a politics in which serious disputes were settled by war, with a politics in which disputes could be settled by negotiation and by give and take in a context of a rural ordered environment. In general, of course, this sort of arrangement is very much in the interests of almost any smaller power that is fundamentally well off, a power, that is relatively secure, satisfied with its borders and exceptionally rich.

Canada warms to an orderly environment abroad for much the same reason as persons of property are drawn to policies of law and order in their environments at home. Michael Ignatieff has recently described this Canadian preference for international stability as an international manifestation of its affection enshrined in its constitution for peace, order and good government. It should be clearly understood that peace, order and the rule of law are conservative values. We like them as much as we do because they are profoundly in our interest.

From the security point of view, Canada is a status quo power. Given the limited capabilities at its disposal, it has no acquisitive interest that aggressive military action would serve. Now, this is obviously a fortunate circumstance, but it is useful to remember that the circumstances of others are not necessarily the same.

On the second level, multilateralism is simply a strategy or, in specific situations, a tactic. In concrete terms, Canada has often preferred to operate in multilateral arenas because it can sometimes provide useful opportunities for working in coalition with others to advance its interests. In some cases, the most stunningly perhaps in the context of the Law of the Sea negotiations years ago, and more recently in reference to the landmine treaty, it has been able to exploit such opportunities to serve its own purposes even against the opposition of countries as powerful as the United States of America.

Here, however, it needs to be understood that everyone else does pretty much the same thing as Canada does when it suits them to do so. In short, multilateralism is not a matter of constitutional principle, but of political gamesmanship, and every power plays the same game. In my view, we make a mistake if we elevate the multilateralist aspiration to the status of an ideological

les lois de la jungle; la raison du plus fort est toujours la meilleure. Cela est vrai au sein des sociétés, comme le savait très bien Thomas Hobbs et comme le démontre clairement notre expérience récente avec les États non viables, mais c'est également vrai à l'échelle régionale ou mondiale.

Par conséquent, la création d'institutions internationales efficaces a été vue comme une étape essentielle pour le remplacement de la politique internationale brutale par une politique internationale ordonnée, le remplacement d'une politique dans laquelle les conflits sérieux étaient réglés par la guerre par une politique dans laquelle les disputes pouvaient être réglées par la négociation et les compromis dans le contexte d'un environnement ordonné rural. Évidemment, de façon générale, ce type d'arrangement est grandement dans l'intérêt de presque toutes les puissances plus petites qui sont fondamentalement à l'aise, qui sont relativement en sécurité, qui sont satisfaites de leurs frontières et qui sont exceptionnellement riches.

Le Canada penche pour un environnement ordonné à l'étranger en grande partie pour les mêmes raisons qu'à une personne qui possède des biens est attirée par des politiques favorisant l'ordre public dans leur environnement. Michael Ignatieff a récemment décrit cette préférence du Canada pour la stabilité internationale comme une manifestation internationale de son affection, enchâssée dans sa constitution, pour la paix, l'ordre et le bon gouvernement. Il faut comprendre très clairement que la paix, l'ordre et la primauté du droit sont des valeurs conservatrices. Si nous les prisons autant que nous le faisons, c'est parce qu'elles servent grandement nos intérêts.

Du point de vue de la sécurité, le Canada est une puissance qui préconise le statu quo. Étant donné les capacités limitées à sa disposition, il n'a pas d'ambitions qu'une action militaire énergique lui permettrait de concrétiser. Maintenant, il s'agit évidemment d'une situation heureuse, mais il est utile de se rappeler que la situation des autres n'est pas nécessairement la même.

Au second niveau, le multilatéralisme est simplement une stratégie ou, dans des situations précises, une tactique. En termes concrets, le Canada a souvent préféré fonctionner dans des tribunes multilatérales parce qu'elles fournissent parfois des occasions utiles de travailler en coalition avec d'autres pour faire avancer ses intérêts. Dans certains cas, de la manière la plus frappante peut-être dans le contexte des négociations sur le droit de la mer il y a des années et, plus récemment, en ce qui concerne le traité sur les mines terrestres, le Canada a été en mesure d'exploiter de telles occasions pour mousser ses propres intérêts, même contre l'opposition de pays aussi puissants que les États-Unis d'Amérique.

Toutefois, il faut comprendre ici que tout le monde fait à peu près la même chose que le Canada lorsqu'il est à son avantage de le faire. Bref, le multilatéralisme n'est pas une question de principe constitutionnel, mais de manœuvre politique, et toutes les puissances jouent le même jeu. À mon sens, nous commettons une erreur si nous érigeons les aspirations au multilatéralisme en

imbedded proposition. There are contexts in which we should pursue it, but there are also contexts in which we should not and in which we in fact have not.

Finally, it has been suggested that I might wish to comment briefly on my reaction to the international policy statement with particular reference to security policy. While I think the paper as a whole, including all four or five documents, is a little uneven, I have to say that it is much better than I expected, not least because it keeps a lot of the now fashionable but ill-advised puffery about Canadian values and the like in reasonable check. Among the specialty papers, it seems to me that the defence paper is easily the best.

Now, perhaps the folk in DND had an easier time of it because the nature of their operation makes it possible for them to be quite concrete. The prose is clear. The analysis of the international environment is straightforward and sensible and the discussion of the practical implications for the Canadian Forces is quite well defined.

On the home front, the department's commitment to working with other government agencies and dealing with national security threats is also very welcome, and I certainly think prudent.

Having said that, I have to make the obvious point, and I know you have heard it before, that many of the details still need fleshing out. It is not quite clear, for example, how the new Canada Command will actually function and how successful it will be in generating the integrated operational structures that the document envisages down the road. I suspect that there will be very substantial challenges involved, not only in recruiting, but perhaps more importantly, in training the new intakes of personnel that the government is committed to attracting to the uniformed services.

Many of the important procurement initiatives are vague especially concerning the navy support vessels, the replacements for the current fleet of destroyers and frigates, and the acquisition of new and expanded airlift capacity.

And finally, we are talking about expenditures to which, for the most part, the government is committing itself several years down the road. This government, however, may not be in a position to fulfill that commitment, and even if events prove otherwise, I would not be at all surprised if competing demands on the public purse, to say nothing of the bureaucratic morass to which all procurement activity now seems to lead, resulted in prolonged delays.

I do not want to be too cynical about this, but as a broad generalization, I think it would be fair to say that the last defence statement of the white Paper or green Paper variety, to have a significant impact on the defence establishment for good or evil was Paul Hellyer's White Paper on Defence in 1964. I will believe it when I see it, even though I am persuaded that

proposition idéologique. Il y a des contextes dans lesquels c'est quelque chose que nous devrions rechercher, mais il y a également des contextes où cela ne devrait pas être le cas et où, effectivement, nous ne l'avons pas fait.

Enfin, il a été proposé que je pourrais vouloir commenter brièvement ma réaction à l'énoncé de politique internationale en traitant particulièrement de la politique de sécurité. Bien que je pense que l'ouvrage dans son ensemble, y compris les quatre ou cinq documents, est un peu inégal, j'ai dit qu'il était beaucoup mieux que ce que j'avais prévu, et une des raisons, c'est qu'il parvient à mettre raisonnablement un échec une bonne partie de la poudre aux yeux maintenant à la mode, mais mal avisée, au sujet des valeurs canadiennes et tout le reste. Parmi les documents spécialisés, il me semble que le document sur la défense est facilement le meilleur.

Maintenant, il faut dire que les gens du MDN ont eu la partie belle en raison de la nature de leur travail qui fait qu'il leur est possible d'être assez concrets. La prose est claire. L'analyse de l'environnement international est directe et sensée et la discussion des conséquences pratiques pour les Forces canadiennes est assez bien définie.

Sur le front national, l'engagement du ministère de travailler avec d'autres organismes gouvernementaux et de faire face aux menaces de sécurité à l'échelle nationale est également très bienvenu et, à mon avis, prudent.

Ceci dit, je dois faire valoir le point évident, et je sais que vous l'avez entendu avant, que de nombreux détails ont encore besoin d'être précisés. Il n'est pas très clair, par exemple, comment le nouveau Commandement Canada fonctionnera véritablement et comment il réussira à créer les structures opérationnelles intégrées que le document envisage pour l'avenir. Je suppose qu'il y aura des changements très substantiels en cause, non seulement au niveau du recrutement, mais peut-être, ce qui est encore plus important, au niveau de la formation des recrues que le gouvernement a promis d'attirer dans les forces armées.

Un grand nombre des initiatives d'acquisition importantes sont vagues, surtout en ce qui concerne les navires de soutien pour la marine, le remplacement de la flotte actuelle de destroyers et de frégates et l'acquisition d'une capacité accrue de transport aérien.

Et enfin, nous parlons de dépenses que le gouvernement s'est engagé à faire, en plus grande partie, dans plusieurs années. Le présent gouvernement pourrait ne pas être en mesure de remplir cet engagement et même si les événements démontraient le contraire, je ne serais pas du tout étonné que les demandes concurrentes pour les deniers publics, sans parler du marasme bureaucratique qui caractérise toutes les activités d'acquisition à l'heure actuelle, se traduisent pas des délais prolongés.

Je ne veux pas être trop cynique à propos de toute cette question, mais à titre de généralisation, je pense qu'il est juste de dire que le dernier énoncé sur la défense, du type livre blanc ou livre vert, qui a eu des répercussions importantes sur le complexe de la défense, en bien ou en mal, a été le Livre blanc sur la défense de Paul Hellyer en 1964. Je le croirai quand je le verrai, bien que

the current minister and the CDS are both strongly committed to implementing the program of action contained in that document.

Mr. Chairman, my comments have been neither detailed nor nuanced, but I hope, at least, that they have stoked up the fire a little.

The Chairman: Thank you very much, Professor Stairs.

Professor Middlemiss, the floor is your.

Mr. Danford W. Middlemiss, Professor, Department of Political Science, Dalhousie University: Thank you all very much for this opportunity to appear before you. I again commend you for continuing to take the initiative in exploring these very important issues relating to Canadian national security.

I am glad Mr. Stairs started with a very broad overview of the international policy statement, because I intend to outline some of my very preliminary reactions to the new Defence Policy Statement. I think it is going to flag some issues that I believe warrant further investigation by your committee.

I will to focus on three main aspects of this paper: its sense of realism, its ambiguity about interim steps, and some of its unanswered questions. None of this will come as news this committee.

There is in the paper a definite ratcheting down of expectations about Canada's stature and ability to influence global affairs in the future. There are no expectations that the Canadian Forces will be able to do a lot more with the funds it can reasonably expect in the future.

The paper admits that Canada is no longer in the premier league of militaries. There are no expectations of major command leadership roles in the future, but rather only component or sub-component geographic commands.

The paper also sets out reasonable criteria for the selective and strategic use of the forces with a view to making a difference, when and if we can. In the new Chief of Defence Staff's parlance:

We are no longer preparing to fight the Bear as we did during the Cold War — we are now preparing to fight many Snakes in a non-contiguous battlespace where enemy combatants mingle freely with non-combatants and humanitarian aid workers.

The paper also outlines a fairly clear and coherent vision of what a transformed Canadian Forces end-state should look like 10 years to 15 years down the road. It will be restructured into a more capable, fully integrated set of units that can produce more focused effects by being more effective, relevant, and responsive.

je sois persuadé que le ministre actuel et le chef d'état-major de la défense sont tous les deux fortement engagés dans la mise en oeuvre du programme d'action contenu dans ce document.

Monsieur le président, mes observations n'ont été ni détaillées ni nuancées, mais j'espère qu'elles ont au moins attisé un peu le feu.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Stairs.

Monsieur Middlemiss, la parole vous appartient.

M. Danford W. Middlemiss, professeur, Département des sciences politiques, Université Dalhousie: Merci beaucoup de cette occasion de comparaître devant vous. Je vous félicite encore une fois de continuer de prendre l'initiative d'explorer ces questions très importantes liées à la sécurité nationale du Canada.

Je suis heureux que M. Stairs a commencé par un aperçu très général de l'énoncé de politique internationale, parce que j'ai l'intention de décrire mes réactions très préliminaires au nouvel Énoncé de la politique de défense. Je pense qu'elles vont permettre de mettre en relief certaines questions qui, je crois, méritent une étude plus approfondie de la part de votre comité.

Je vais me concentrer sur trois principaux aspects de ce document: son sens du réalisme, son ambiguïté au sujet des étapes intermédiaires et certaines des questions sans réponse qu'il soulève. Rien de tout cela ne sera nouveau pour le comité.

On trouve dans ce document une réduction certaine des attentes au sujet de la stature du Canada et de sa capacité d'influer sur les affaires mondiales dans l'avenir. On ne s'attend pas à ce que les forces canadiennes soient en mesure d'en faire beaucoup plus avec les fonds qu'elles peuvent raisonnablement s'attendre de recevoir dans l'avenir.

Le document reconnaît que le Canada ne figure plus parmi les grandes puissances militaires du monde. On ne s'attend pas à des rôles de commandement majeur dans l'avenir, mais plutôt à des commandements géographiques d'éléments ou de sous-éléments.

Le document fixe également des critères raisonnables pour l'utilisation sélective et stratégique des forces dans le but de faire une différence, lorsque nous le pouvons et si nous le pouvons. Dans le nouveau langage du chef d'état major de la défense:

Nous ne nous préparons plus à affronter l'Ours soviétique comme nous le faisons pendant la Guerre froide, nous nous préparons plutôt à combattre de nombreux serpents dans un espace de combat non contigu, où les combattants ennemis se mêlent aux non-combattants et aux travailleurs humanitaires.

Le document décrit également une vision assez claire et cohérente de ce que seront les Forces canadiennes transformées dans 10 ou 15 ans. Elles seront restructurées de manière à former un ensemble d'unités pleinement intégrées, ayant une plus grande capacité, qui peuvent produire un effet mieux ciblé en étant plus efficaces, mieux adaptées et promptes à réagir.

The various arrows in our military quiver seem to make very good sense from an operational standpoint, and there are very clear readiness and sustainment benchmarks for us to judge just how well the Forces have attained these goals down the road.

There are also sensible command and institutional re-alignments, both with respect to NDHQ and the new Team Maple Leaf or CANCOM. These are long overdue in my view, and very do-able in the short term.

The paper also acknowledges the reality of the importance of the Canada-U.S. continental relationship, and it accepts that tough choices will have to be made about future capital acquisitions, and in this regard it looks very promising for the army, and especially the navy, but far less so for the air force.

The paper fails to convey the reality of just how desperate the situation is for the Canadian Forces right now. Your committee has certainly pointed this out in its well-done studies. The paper talks about transformation, but not about the crisis status of the Canadian Forces today. The paper is ambiguous and vague about interim steps.

It also does not give much indication about how the forces will survive financially until the promised budget increases kick in three-to-five years down the road. The question is; how do we get from here to there? All indications are that the military itself would prefer additional ramp-up funds in years two and three of the projected budget. There is an absorption problem immediately, but I think they feel that they are a little short two to three years down the road.

The paper suggests that enhanced North American defence cooperation is imminent, perhaps along the lines of a maritime NORAD, and yet the timelines for negotiating are very tight, especially if this is all to happen by the next NORAD renewal in May 2006.

Will the promised \$2.8 billion in increased funding for the forces be enough to cover all of the transformation goals set out in this new paper? The plan, to be fair, has not yet been costed, and all indications are that the final bill will easily exceed \$20 billion.

Will the defence of Canada role really end up being the number one priority for the Canadian Forces? This is clearly stated as the objective. We have heard this before with respect to the 1971 white paper, but we found out then that the real priority lay elsewhere. Again, the true emphasis will be revealed to us, I think, when the capital acquisition plan for this paper is tabled later this year, and I suspect personally, that once again, most of the funding will go to the Canadian Forces overseas contingency plans and operations rather than to the domestic arena. After all, the former are still the most demanding operationally.

Les différentes armes dans notre arsenal militaire semblent être très sensées du point de vue opérationnel et il y a des jalons très nets en matière de préparation et du maintien en puissance qui nous permettront de juger dans quelle mesure les forces auront atteint ces objectifs dans l'avenir.

Il y a également des réalignement sensés du commandement et des institutions, aussi bien en ce qui concerne le quartier général et la nouvelle équipe Maple Leaf ou CANCOM. Ce sont des mesures qui ont beaucoup trop tardé à mon avis et qui sont très faisables à court terme.

Le document reconnaît également l'importance réelle des relations continentales canado-américaines et reconnaît que des choix difficiles devront être faits au sujet des futures acquisitions en immobilisation, et à cet égard, les choses ont l'air très prometteuses pour l'armée, et en particulier pour la marine, mais beaucoup moins pour les forces de l'air.

Le document ne dit pas à quel point la situation des Forces canadiennes est désespérée à l'heure actuelle. Votre comité a certainement signalé cette situation dans ses études bien faites. Le document parle de transformation, mais pas de l'état de crise que vivent les Forces canadiennes à l'heure actuelle. Le document est ambigu et vague au sujet des étapes intermédiaires.

Il ne donne pas beaucoup d'indications non plus sur la façon dont les forces vont survivre financièrement jusqu'à ce que les augmentations de budget promises prennent effet dans 3 à 5 ans. La question est la suivante: que ferons-nous d'ici là? Tout indique que les militaires eux-mêmes préféreraient des fonds d'accélération additionnels au cours des années deux et trois du budget prévu. Il y a un problème d'absorption immédiatement, mais je pense que les militaires estiment qu'ils manqueront de ressources dans deux ou trois ans.

Le document laisse entendre qu'une coopération de défense nord-américaine améliorée est imminente, peut-être dans le genre d'un NORAD maritime, et pourtant les calendriers de négociation sont très serrés, surtout si tout cela doit entrer en vigueur au moment du prochain renouvellement du NORAD en mai 2006.

Est-ce que les 2,8 milliards de dollars promis en fonds additionnels pour les forces seront suffisants pour permettre d'atteindre tous les objectifs de transformation décrits dans ce nouveau document? Pour être juste, on n'a pas encore établi les coûts du plan et tout indique que la facture finale dépassera facilement les 20 milliards de dollars.

Est-ce que la défense du Canada finira par devenir la plus haute priorité des Forces canadiennes? Car c'est bien l'objectif défini. Le livre blanc de 1971 le mentionnait déjà, mais nous avons découvert qu'il y a une autre priorité. Encore une fois, la vraie priorité ne sera dévoilée, à mon avis, que quand le projet d'acquisition pour ce livre sera déposé plus tard cette année et je pense, qu'une fois de plus, la plus grande partie du financement sera affectée aux plans et aux opérations de secours effectuées par les Forces canadiennes à l'étranger plutôt que dans le pays. Après tout, les opérations de secours ont lieu surtout outre-mer.

Where will the main deployment base be for the rapid-reaction Standing Contingency Task Force? Which coast will it be closest to? This basing decision is vital, as it will greatly define the true limits of Canada's interventionary reach.

While the paper offers a sensible rationalization and transformation template for the forces, will our political leaders fully understand and act upon what this paper demands of them?

They need to deliver and continue to deliver on their funding promises. There will be many incremental bumps funding to come to make this paper a reality. My sense is that the Canadian people are ready to support a sensible plan such as this, and they understand the crisis of the Canadian Forces. My caveat would be, no more temporizing, you politicians. Get on with the job that we elect you to do, and lead. This leaves out some immediate politicians here that are not elective, of course.

I think politicians, as well, need to be cautioned to be carefully selective in committing our forces to overseas deployments. Why? Because there are only a limited number of arrows laid out in our military quiver for the future, and these units, however capable they end up being, cannot be engaged at home and abroad simultaneously. There is a finite and explicitly limited sustainment capacity built into these new units in any case.

It is important to take the politics out of major defence procurement. These political aspects are not the fault of the Canadian Forces and yet they are crippling them. Some examples are the long delays over the maritime helicopter replacement, the new submarines, and fixed-wing search and rescue aircraft. The serious issues relating to the cumbersome procurement process is a subject that this committee should explore in greater detail.

From a military standpoint, this paper represents a well-designed and coherent blueprint for the future. It is quite clearly the new teams' vision and the roles make sense given global and domestic circumstances. The posture is logical and attainable, but it will take time.

As always, the devil is in the details. We will not really get a sense of the tasks ahead and their prioritization within the Department of National Defence until the four Chief of Defence Staff action teams report. This report is due towards the end of June, but the full dimensions of what lies ahead for these four action teams will not become very clear until the late fall.

This will be especially true of the crucial force development report that will set out future capital acquisition plans. Once these action reports are in, then it will be largely up to committees such as this, and other interested Canadians and groups to press the government of the day to deliver on a very good plan.

Our Canadian Forces deserve much better treatment by our elected governments than they have been getting up to now.

Où se situera la base principale de déploiement de la force opérationnelle de contingence permanente? De quelle côte sera-t-elle la plus proche? Ce choix est capital, car il définira les vraies limites du rayon d'action du Canada.

Bien que le livre formule un modèle sensé de rationalisation et de transformation des Forces, est-ce que nos leaders politiques comprennent complètement ce que ce livre leur demande de faire et y donneront-ils suite?

Ils doivent remplir et continuer de remplir leur promesse d'accroître le financement. Il faut beaucoup de fonds additionnels pour concrétiser les demandes énoncées dans ce livre. Il me semble que les citoyens canadiens sont prêts à appuyer un projet aussi sensé que celui-ci et qu'ils comprennent la crise que traverse les Forces canadiennes. À mon avis, les politiciens ne devraient plus temporiser et devraient faire le travail pour lequel nous les avons élus. Bien sûr, quelques politiciens du voisinage immédiat qui ne sont pas élus ne sont pas visés.

Je crois qu'il faut aussi avertir les politiciens de bien réfléchir avant d'envoyer nos forces outre-mer. Pour quelle raison? Car les moyens dont disposeront nos Forces à l'avenir seront limités et ces unités, quelles que soient leurs capacités, ne pourront servir à la fois au pays et à l'étranger. De toute façon, ces nouvelles unités ont une capacité restreinte.

Il est important de ne pas faire de politique dans l'acquisition de matériel de défense. Les Forces canadiennes ne sont pas à blâmer pour ces aspects politiques qui, pourtant, les paralysent. Par exemple, les longs retards pour remplacer les hélicoptères maritimes, les nouveaux sous-marins et les aéronefs à voilure fixe de recherche et de sauvetage. Le comité devrait étudier de manière plus approfondie les questions graves liées au lourd processus d'acquisition de matériel.

D'un point de vue militaire, ce livre représente un projet bien conçu et cohérent pour l'avenir. C'est clairement la vision d'une nouvelle équipe et les rôles sont logiques étant donné les contextes international et national. L'objectif est logique et réalisable, mais cela prendra du temps.

Comme toujours, les problèmes se situent au niveau des détails. Nous ne pourrions nous faire une idée des tâches à accomplir et de leur priorité au sein du ministère de la Défense nationale que lorsque le rapport des quatre équipes d'action du chef d'état-major de la Défense sera publié. Ce rapport est prévu pour la fin du mois de juin, mais l'ampleur de la tâche qui attend ces quatre équipes d'action ne sera claire qu'à la fin de l'automne.

Cela est particulièrement vrai pour le rapport de développement des forces décisives qui établira les futurs projets d'acquisition d'immobilisations. Dès la publication de ces rapports d'action, il appartiendra à des comités comme celui-ci et à d'autres citoyens et groupes intéressés d'exercer des pressions sur le gouvernement du moment afin pour qu'il offre un très bon plan.

Nos forces canadiennes méritent un bien meilleur traitement, de la part de nos gouvernements élus, que celui qu'elle a jusqu'à présent reçu.

The Chairman: Thank you, professor.

Vice-Admiral (Ret'd) Jim King, Vice-President, Atlantic, CFN Consultants: No, thank you, senator, I do not have any comments, but I am open to any questions you may have for me to answer.

Senator Cordy: Thank you very much to the three of you for appearing before us today.

Admiral King, are we as Canadians assuming our full responsibility within NATO or should we be doing more?

Mr. King: I guess we will have to see. Certainly with this paper, it does promise to participate in the NATO Response Force in all three elements, and I think we will certainly have to see what exactly we pledge to that force.

In general, there was a great expectation that a nation that is the eighth largest economy in the world, would end up contributing far more in terms of its GDP than it does. Canada is the fifth or sixth largest financial and operational contributor to the alliance and has been a leader in the alliance in many ways since its very beginning.

When one looks at the Canadian contributions to the alliance, particularly on significant operations, the reality is that Canadians are arguably the best-trained troops and superbly equipped soldiers, sailors and airmen, in all of these fields of operations, and they perform extremely well.

Canada gets virtually nothing out of NATO infrastructure funds to which we contribute, so one always has to balance off these two realities.

When I was there, we made an effort to try to bring this to the fore and bring up other statistics that showed that person for person, we were contributing an awful lot to the fight.

NATO started out as a military alliance built on a political structure and is now much more a political alliance built on a military structure. Political influence is extremely important, and because we are neither Europeans nor American, we are perceived as not contributing to the same extent that others contribute and not to the extent that we are expected. Some of this, of course, is a fallout of the fact that at the end of World War II, when we initially installed ourselves in Europe we were there in spades. At one time we had 12 fighter squadrons stationed in Europe, for example.

Part of it is just the fact that we have not maintained a level of capability; we have not maintained a level of commitment and a level of consistency that would give our allies the feeling that we really were interested and committed to this alliance. I think that more than anything else that is the problem.

Although there is not much mention of NATO in the paper, I like what it says. I like the defence commitment in terms of the NATO Response Force, but until our prime minister, our foreign minister, defence minister, and ambassador make it very clear that we are committed to the alliance in word and deed we will be

Le président: Merci, monsieur le professeur.

Le vice-amiral (à la retraite) Jim King, vice-président, Atlantique, CFN Consultants: Non, merci, sénateur, je n'ai rien à dire, mais je suis prêt à répondre à toute question que vous pourriez me poser.

Le sénateur Cordy: Merci beaucoup aux trois témoins d'avoir comparu devant nous aujourd'hui.

Amiral King, remplissons-nous, en tant que Canadiens, toutes nos responsabilités au sein de l'OTAN ou devrions-nous faire plus?

M. King: Je pense qu'il nous faudra attendre et voir. Il est vrai que ce livre promet une participation à la force d'intervention de l'OTAN, dans les trois éléments, et je crois que nous verrons quel sera notre vrai engagement envers cette force.

De manière générale, on s'attendait vraiment qu'un pays, qui est la huitième puissance économique au monde, contribue beaucoup plus, qu'il ne le fait, étant donné son PIB. Le Canada est le cinquième ou le sixième pays contribuant le plus, aux plans financier et opérationnel, à l'alliance et a été un leader dans plusieurs domaines depuis la fondation de l'alliance.

Si l'on considère les contributions du Canada à l'alliance, surtout dans des opérations importantes, on se rend compte que les troupes canadiennes sont sans doute les mieux entraînées et que nos soldats, pilotes et marins sont très bien équipés, dans tous ces champs d'opération et que leur performance est excellente.

Le Canada n'obtient pratiquement rien des financements de l'infrastructure de l'OTAN auxquels nous contribuons, il faut donc toujours équilibrer ces deux vérités.

Quand j'étais là-bas, nous avons essayé de souligner cet aspect et de parler d'autres statistiques qui prouvaient que, proportionnellement, notre contribution au combat était énorme.

L'OTAN qui a commencé comme une alliance militaire fondée sur une structure politique est aujourd'hui beaucoup plus une alliance politique fondée sur une structure militaire. L'influence politique est extrêmement importante et étant donné que nous ne sommes ni Européens ni Américains, certains estiment que nous ne contribuons pas autant que les autres et pas autant de ce que l'on attend de nous. Bien sûr, cela est en partie au fait qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, nous avions de gros contingents en Europe. Par exemple, à une certaine époque, nous avions 12 escadrons d'avions de combat stationnés en Europe.

C'est dû en partie au fait que nous n'avons pas maintenu un niveau de capacité; nous n'avons pas gardé un niveau d'engagement ni une continuité qui aurait donné à nos alliés le sentiment que nous étions vraiment intéressés et que nous tenions résolument à cette alliance. Je crois que c'est surtout à ce niveau que se situe le problème.

Bien que le livre ne mentionne pas beaucoup l'OTAN, j'apprécie son contenu. J'apprécie l'engagement vis-à-vis de la défense en ce qui concerne la force d'intervention de l'OTAN, mais nous n'aurons aucun avantage tant que notre premier ministre, notre ministre des Affaires étrangères, notre ministre de

losing. We will not be getting our money's worth in terms of the influence that we really should get out of participation in that alliance, and which I think is extremely important.

Professor Stairs mentioned multilateralism. I believe multilateralism is a key to our future. It is not just wrapped up in globalization, but in every field of endeavour in terms of interest and values. They hinge on our ability to deal with other people in the world from a security point of view, an economic point of view, and certainly a political point of view, and therefore we cannot squander the fact that we are a member in this extremely important alliance.

Senator Cordy: Certainly when we go to NATO meetings, it is a challenge to get the European countries to recognize that there is more than one country on the other side of the Atlantic, and Senator Nolin and I have had that discussion many times at our assembly meetings.

Senator Nolin: We had a little trick. We would add the word "North" to the word "America."

Senator Cordy: Yes, that is right. You are absolutely right, when we speak to people and when we have travelled, the opinion of the NATO Forces from Canada, wherever they are, is so high.

One of the things that we had a great discussion about when we were in Afghanistan with NATO was caveats. When we discussed caveats with the military people from the other NATO countries, they said that it is so wonderful to work with Canadians because the Canadians who go to NATO are there to do the work. Other countries may send people in body, but when they actually have to do the work, they will say, "Well, I cannot do this. I cannot go out in the field."

Senator Nolin: "It is against the law."

Senator Cordy: Getting back to our neighbour, Professor Stairs raised some interesting points. I thought, well where is he going with this?

Geographically, it is pretty tough and it really does put us on the target. When I think about how close we are to the United States, we cannot pick ourselves up physically and move, and we certainly are friends and we have many ties with the Americans.

Is the money we have spent on security since 9/11 working, or is it for show to make people in Canada feel more secure?

Mr. Stairs: Senator, you must remember that I do not actually work in a security establishment. I do not know what it feels like day-to-day on the ground, but my impression is that at the professional or bureaucratic level, we are not doing too badly, which is not to say that there is not a lot more to do.

My sense is that the Americans think we were very quick off the mark, that we were better organized than they were in response to 9/11 and we are probably still much better organized

la Défense et notre ambassadeur n'expriment pas clairement notre engagement envers l'alliance en paroles et en actions. Nous n'aurons pas l'influence que nous devrions avoir au sein de cette alliance en tant que pays membre et je crois que cela est extrêmement important.

Le professeur Stairs a mentionné le multilatéralisme. Je crois que le multilatéralisme est essentiel à notre prospérité future. Il n'est pas simplement lié à la mondialisation, mais dans tous les domaines d'activité en termes d'intérêts et de valeurs. Notre capacité à négocier avec les autres pays aux plans de la sécurité, de l'économie et certainement de la politique en dépend et nous ne pouvons nous permettre d'oublier que nous faisons partie de cette très importante alliance.

Le sénateur Cordy: Lorsque nous assistons à des réunions de l'OTAN, il est difficile de convaincre les pays européens qu'il n'y a pas qu'un seul pays de ce côté de l'Atlantique, le sénateur Nolin et moi en avons beaucoup parlé dans nos réunions.

Le sénateur Nolin: Nous avions une petite astuce. Nous ajoutons les mots « du nord » à la suite du mot « Amérique ».

Le sénateur Cordy: Oui, c'est vrai. Vous avez tout à fait raison. Les gens que nous rencontrons quand nous voyageons ont une très haute opinion des Forces canadiennes de l'OTAN, où qu'elles se trouvent.

Nous avons beaucoup discuté des mises en garde quand nous étions en Afghanistan avec l'OTAN. Quand nous en avons parlé avec les soldats d'autres pays membres de l'OTAN, ils nous ont dit qu'il était merveilleux de travailler avec les Canadiens de l'OTAN car ils font leur travail. D'autres pays peuvent envoyer des individus, mais lorsqu'il s'agit de faire le travail, ils diront : « Je ne peux pas faire cela. Je ne peux pas aller sur le terrain. »

Le sénateur Nolin: « C'est illégal ».

Le sénateur Cordy: Pour revenir à notre voisin, le professeur Stairs a soulevé certains points intéressants. Je me demandais où il voulait en venir.

C'est très difficile étant donné la position géographique de notre pays et nous sommes vraiment sur la cible. Quand je pense à notre proximité avec les États-Unis, nous ne pouvons pas nous déplacer notre pays. Nos deux pays sont amis et nous avons beaucoup de liens avec les Américains.

Est-ce que l'argent que nous avons dépensé dans le domaine de la sécurité depuis le 11 septembre a donné de bons résultats ou était-ce seulement pour donner aux Canadiens le sentiment d'être plus en sécurité?

M. Stairs: Sénateur, je vous rappelle que je ne travaille pas dans le domaine de la sécurité. Je ne sais pas ce qui se passe sur le terrain chaque jour, mais j'ai l'impression qu'au niveau professionnel ou bureaucratique, nous nous en tirons assez bien, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas beaucoup plus à faire.

Je pense que les Américains croient que nous avons été prompts à répondre, que nous étions mieux organisés qu'eux après le 11 septembre et que nous sommes encore probablement

than they are, even with their new Department of Homeland Security, which, as I understand it, is a bit of a bureaucratic jungle.

They were impressed by some of the practical ideas that our bureaucracy was able to produce in dealing with the border question. They had proposals in the hopper in any event because they were looking to have a seamless border from the commercial point of view prior to 9/11. They had some things on the shelf that they could take advantage of very quickly.

The Canadian Institute of International Affairs had its National Foreign Policy conference here in Halifax just a few weeks ago. An American observer who was very much involved at the White House level for a time in the Homeland Security Initiative indicated that dealing with the Canadians was a refreshing experience, even while dealing with the border issue. Canadians have ideas, we get on with the job, and we do the job very effectively. It was a pleasure to work with Canadians. At the bureaucratic level, I think we have probably been doing very well or as well, as can be expected.

I will make the controversial point that even with all of the money that is spent in the hope that it will prevent something unpleasant from happening; the reality is that any seriously motivated terrorist will break through. We had a better chance of stopping Soviet bombers in the 1950s than we have of stopping terrorists today. If you make that point to people in the trade, they will quickly agree with you, but then they say, "You cannot make that a basis for government policy." There is a sense that they simply have to spend the money.

My own view is that actually we are spending it more to impress the Americans than to impress Canadians, because I am not sure that Canadians feel, rightly or wrongly, particularly concerned about threats to Canadian targets. I do not think it elicits a positive response or even much attention from the Canadian public, except when controversial issues having to do with immigration management and things like that come up. I think the government's real concern is to reassure Americans far more than reassuring Canadians.

Now, if something unpleasant happens they will want to be in the position to say after the fact that, "We did our best," and be able to list a series of measures. I do not have the sense that Canadians are much concerned about these issues.

Senator Cordy: Do Canadians think that the Americans are taking care of us?

Mr. Stairs: People often say that, but there is obviously a sense that Canada's general security, particularly on the traditional defence side, can be a modest contribution, because we know that what we do will not make the real difference.

I am not sure that the public thinks about it in those terms. If Canadians did think in those terms, then I am not sure that the reaction to the BMD proposal would have taken the particular

mieux organisés qu'ils ne le sont. Même avec leur nouveau département de la Sécurité intérieure qui, si je comprends bien, est un peu une sorte de jungle bureaucratique.

Ils ont été impressionnés par certaines des idées mises en application par notre bureaucratie au sujet de la question frontalière. De toute façon, ils avaient des propositions, car, avant le 11 septembre, ils envisageaient une frontière perméable pour le commerce. Ils avaient quelques initiatives qu'ils pourraient appliquer très rapidement.

L'Institut canadien des affaires internationales a tenu sa conférence nationale sur la politique étrangère ici à Halifax il y a à peine quelques semaines. Un observateur américain, qui a travaillé à la Maison-Blanche à un certain moment sur l'initiative concernant la sécurité intérieure, a indiqué qu'il était rafraîchissant de traiter avec les Canadiens, même quand il s'agissait de la question des frontières. Les Canadiens ont des idées, nous faisons le travail et nous le faisons très efficacement. C'était un plaisir de travailler avec des Canadiens. Au niveau bureaucratique, je crois que nos résultats sont très bons ou au moins aussi bons que l'on peut espérer.

Je dois malheureusement dire que tout l'argent dépensé pour empêcher un événement malheureux n'empêchera un terroriste très motivé de s'infiltrer. Nous avons plus de chances d'arrêter les bombardiers soviétiques dans les années 50 que d'arrêter les terroristes aujourd'hui. Si vous dites cela aux gens qui travaillent dans ce secteur, ils seront très vite d'accord avec vous, mais ils ajouteront : « On ne peut pas élaborer une politique gouvernementale en se fondant sur cette éventualité. » Ils donnent l'impression de vouloir simplement dépenser de l'argent.

À mon avis, nous le dépensons plus pour impressionner les Américains que les Canadiens, car je ne suis pas sûr que les Canadiens se sentent, que ce soit vrai ou faux, particulièrement concernés par des menaces visant des objectifs canadiens. Je ne pense pas que cela suscite une réponse positive ou même beaucoup d'attention de la part des Canadiens, sauf lorsque des questions controversées liées à la gestion de l'immigration et de questions similaires sont soulevées. Je crois que le gouvernement veut plus rassurer les Américains que les Canadiens.

Et si un incident malheureux survient, ils seront en mesure de dire après cet événement qu'ils avaient fait de leur mieux et ils pourront donner une liste des mesures prises. Je ne crois pas que les Canadiens soient très préoccupés par ces questions.

Le sénateur Cordy: Est-ce que les Canadiens croient que les Américains nous protègent?

M. Stairs: On entend souvent dire cela, mais il y a vraiment le sentiment que la sécurité générale du Canada, surtout au plan de la défense classique, peut être une contribution modeste, car nous savons que ce que nous ferons ne changera pas vraiment les choses.

Je ne suis pas sûr que le public pense en ces termes. Si les Canadiens pensaient en ces termes, la réaction à la proposition de la BMD aurait été différente. C'est un exemple d'une réponse des

form that it did. That is an example of a Canadian response to an issue which seems to be based entirely and symbolically in cosmetic politics, and has nothing to do with real interests or even with how people's ordinary lives would be affected or simply not be affected at all.

Senator Cordy: That is a good point.

Professor Middlemiss I gather your feeling is that most of our resources will go for overseas deployments.

Are we doing enough for our domestic military?

You also said that we have to be more selective in sending our resources overseas. I wonder if you would expand on that statement.

Mr. Middlemiss: I think we are doing a great deal in a binational, bilateral context with the United States; we just finished the top-off 3 series of exercises that involve all levels of governments.

It is not primarily a military task, but I think on the maritime surveillance and security aspects, a lot of planning has gone quite far forward. In the bi-national planning group, there is a lot of discussion about the maritime equivalent to NORAD. That is going to be a hot-button issue for Canadians because they see that as the end run around BMD.

We cooperate in the intelligence-sharing role and our coastal navy and air force enhance Canadian security in those areas. We can hold our heads up with anyone in the quality of that surveillance and actionable intelligence.

To respond to your other question I do believe that we must be more selective in the placement of our troop, especially overseas.

We say that we will never out send burned-out forces again yet, we did just that when we sent people off to Haiti. New governments have the tendency to send out forces that are not fully prepared and rested.

I think it makes sense to send coherent, meaningful military units overseas. I think that the rest of the Armed Forces are catching up with the navy's way of tiered readiness to get off the mark within 10 days or less. The navy is notable for its sustainment criteria so that we can keep things going. Of course, we burned out land as well as naval forces doing that in the past.

Once we have the immediate reaction group, the special operations groups, and the two to three possible mission-specific task forces that they are talking about, between 1,000 to 1,200 troops of all types will be what we have to offer. We could sustain those troops indefinitely perhaps if we properly follow them up, but we cannot just go willy-nilly.

Canada is a notorious joiner. We are an alliance junkie and we tend to do every operation. I think we have become more selective. We are going to have to maintain our discipline and this

Canadiens à une question qui semble reposer entièrement et symboliquement sur des politiques superficielles qui ne sont pas liées aux vrais intérêts ou même aux répercussions ou à l'absence de répercussion sur la vie des citoyens ordinaires.

Le sénateur Cordy: C'est un argument valable.

Professeur Middlemiss, je suppose que vous estimez que la majeure partie de nos troupes sera déployée à l'étranger.

Ce que nous faisons est-il suffisant pour les militaires chez nous?

Vous avez aussi dit que nous devons être plus sélectifs dans l'envoi de nos troupes outre-mer. Pouvez-vous développer cette remarque?

M. Middlemiss: Je crois que nous faisons beaucoup de choses au plan binational et bilatéral avec les États-Unis; nous venons de finir la série d'exercices appelés top-off 3 auxquels ont participé tous les paliers de gouvernement.

Ce n'est pas essentiellement une tâche militaire, mais je crois qu'au niveau de la surveillance maritime et de la sécurité, beaucoup de planification a été déjà faite. Dans le groupe de planification binational, il y a eu beaucoup de discussions sur la marine équivalent à NORAD. C'est une question qui va être chaudement controversée pour les Canadiens, car ils estiment que ce sera un terme à l'impasse de la question de la BMD.

Nous échangeons des renseignements et notre marine et notre force aérienne côtière renforcent la sécurité du Canada dans ces régions. Nous pouvons nous enorgueillir de la qualité de cette surveillance et de ces renseignements.

Pour répondre à l'autre question, je crois que nous devons être plus sélectifs au niveau du positionnement de nos troupes, surtout outre-mer.

Nous disons que nous n'enverrons jamais des forces épuisées, pourtant nous venons de le faire en envoyant des gens à Haïti. Les nouveaux gouvernements ont tendance à envoyer des troupes qui ne sont pas complètement préparées et reposées.

Il semble logique d'envoyer des unités militaires cohérentes et importantes outre-mer. Je crois que le reste des forces armées adopte l'idée de la marine concernant une préparation échelonnée pour partir en moins de 10 jours. La marine est reconnue pour ses critères de soutien afin que nous puissions continuer le processus. Mais, dans le passé, nous avons épuisé des troupes de soldats et de marins en procédant de cette façon.

Dès qu'il y aura des unités d'intervention immédiate, des équipes d'opérations spéciales et les deux ou trois éventuelles forces opérationnelles de mission dont ils parlent, nous pourrions avoir entre 1 000 et 1 200 soldats. Ces troupes pourraient être maintenues indéfiniment si le suivi est approprié. Il ne faut pas le faire n'importe comment.

Le Canada est un membre important. Nous sommes passionnés par l'alliance et nous avons tendance à participer à toutes les opérations. Je crois que nous sommes devenus plus

paper says just that. We have to meet these pre-deployment criteria. We have had them before and we have not honoured them.

I think it is sensible to go where we can make a difference. It is a good approach and one that Canadians will understand. We have to recognize that we cannot just keep people abroad for years on end.

One of the aftermaths of our NATO commitment to Bosnia is that we have military staff at headquarters that need to be back home and working in other important areas. I think we have to acknowledge the cost of the loss of those overseas bases, and the long-term costs involved as well. We cannot use them to forward-deploy or to sustain operations in theatre, which we could have done under this new design.

Senator Cordy: What are the drivers behind the development of Canadian defence policy concerning the United States?

Mr. Middlemiss: I think it is a combination of politics and money, and the same talk of transformation.

From an operational standpoint for the Armed Forces, that is part of being interoperable, because it is no sense saying we can do these sorts of things independently if we cannot operate with other people in a sensible way. Our navy and the rest of our Armed Forces is getting up to the standard of being first rate, in keeping up with the United States in particular, and through that process, allowing other less capable nations to plug into our system so that they can talk and communicate with the Americans. Most of us recognize that the A-Team is still the United States, and to make a difference that is where we have to go.

I think we have a slight hint of a more independent capacity outlined in this white paper, but we cannot think that we can sustain ourselves for the long haul.

Senator Forrestall: Gentlemen, it is always a pleasure to hear your comments and observations, particularly in light of the statements that are now in front of us from the government.

You have alluded to who are we trying to satisfy. I am not sure that we know that, but have those who have obviously thought long about it put it in a context that is understandable, sellable, rejectable or acceptable?

Mr. Middlemiss: I could just start on that and then I will leave it to my colleagues.

I should have mentioned that one of the drivers is the Canadian people. Poll after poll has shown that Canadians want to be actively involved in the world. Sometimes it is airy-fairy stuff, but mostly it is good hearted. We want to do things to help people around the world. That is a bottomless pit when you see similar committees looking at foreign policy issues.

sélectifs. Il faudra que nous maintenions une certaine discipline et c'est ce que dit ce livre. Nous devons satisfaire aux critères avant le déploiement. Nous les connaissions déjà et ne les avons pas respectés.

Je crois qu'il est important d'envoyer des troupes où on peut améliorer la situation. C'est une bonne approche que les Canadiens comprendront. Nous devons reconnaître que nous ne pouvons pas simplement garder des troupes à l'étranger pendant des années et des années.

L'un des résultats de notre intervention en Bosnie dans le cadre de l'OTAN, c'est que notre personnel militaire du quartier général doit retourner au pays et travailler dans d'autres régions importantes. Je crois qu'il faut que nous reconnaissions le coût de la perte de ces bases outre-mer et aussi les coûts à long terme. Nous ne pouvons pas utiliser ces bases pour envoyer ou déployer des troupes ou maintenir les opérations dans le théâtre. Ce que nous aurions pu faire avec ce nouveau concept.

Le sénateur Cordy: Quels sont les moteurs du développement de la politique canadienne en matière de défense concernant les États-Unis?

M. Middlemiss: Je crois que c'est une combinaison de politiques et de finances et du même discours sur la transformation.

Les opérations des forces armées sont interoperables, car il serait illogique de dire que nous pouvons faire ce genre d'opérations seuls si nous ne pouvons pas travailler avec d'autres pays de manière intelligente. Notre marine et le reste de nos forces armées arrivent au niveau de l'excellence et gardent le même niveau que les États-Unis en particulier, et par ce processus, permettent à d'autres pays moins bien équipés de se brancher sur notre système pour pouvoir communiquer avec les Américains. La plupart d'entre nous reconnaissent que les États-Unis sont encore l'équipe « A » et que pour changer les choses il faut atteindre ce niveau.

Je crois que ce Livre blanc est une petite indication de notre capacité à être plus indépendants, mais nous ne devons pas croire que nous pouvons tout faire seuls.

Le sénateur Forrestall: Messieurs, c'est toujours un plaisir d'entendre vos commentaires et vos observations, surtout à la lumière des déclarations faites par le gouvernement.

Vous avez fait allusion à ceux que nous voulons satisfaire. Je ne suis pas sûr que nous savons qui ils sont, mais demander à ceux qui y ont certainement réfléchi depuis longtemps de le placer dans un contexte compréhensible, exploitable, inacceptable ou acceptable?

M. Middlemiss: Je peux commencer par répondre à cela, puis je donnerai la parole à mes collègues.

J'aurais dû mentionner que les Canadiens constituent l'un des moteurs. Tous les sondages indiquent que les Canadiens veulent être actifs dans le monde. Ce sont parfois des paroles farfelues, mais en grande partie ça vient du cœur. Nous voulons aider les gens dans le monde. Ça ressemble à un gouffre quand on voit des comités comme le vôtre examiner des questions de politique

They are pleading with people to say, "Narrow it down to your first 150 recommendations," because Canadians have this expansive view. I think it is partly because governments have fed them a bit of a line about our self-image and importance in the world, which is not quite warranted by our actual business. Canadians expect something and I think this is good response to that expectation.

Secondly, our allies expect something. I think certainly, as Professor Stairs has pointed out, we are in this to show our allies that we can carry our weight, but above all, in the context of defence of Canada, we can expect nobody else to do this for us.

If a sovereign state, cannot take care of its own backyard, and I think this defence statement goes a long way to rectifying that deficiency, then what business do we have claiming that we are a sovereign, independent state.

I think this is sellable, good and coherent. It sets out clear guidelines, as well as benchmarks against which to judge the forces. We will have to wait and see the recommendations of the action teams. They are dealing with important fundamental issues such as commanding control, force generation, force development, and institutional reform.

If you want to see real snakes, wait until the bureaucracies get involved in these issues.

Mr. Stairs: I agree with Mr. Middlemiss.

I will reiterate the distinction between the North American environment and the overseas environment. It seems to me that the North American requirements are to a very large extent, driven by American requirements.

We obviously have our own waters and our own air space to patrol to the extent that we can, and if there are other conventional threats related to the civil power requirements or so on, we need to meet those requirements as a sovereign power.

My concern is much less for the danger of a direct attack on Canada and much more with the American response to what they perceive to be an attack on them. The underlying requirement, from my point of view, is to satisfy them that we are making a reasonable contribution to our collective and joint security. I see that as essential to our relations with the Americans.

If you imagine a case in which there was an attack on the United States by someone who had a temporary or permanent residency in Canada, the consequences in terms of American behaviour at the border would be, in my view, potentially catastrophic. We need to be able to say to them that we have done everything that is reasonable for us to do on that particular front.

Now more than even during the Cold War when we go overseas we should do it in a voluntary kind of enterprise. I am not trying to suggest there are not utilities for Canada; there are,

étrangère. Ils implorent les gens de dire : « Limitez-le à vos 150 premières recommandations », car les Canadiens ont une large perspective. Je crois que c'est dû en partie au fait que les gouvernements ont présenté aux Canadiens une image d'eux-mêmes et leur importance dans le monde, qui ne sont pas très méritées dans ce que nous faisons actuellement. Les Canadiens attendent quelque chose et je crois que c'est une bonne réponse à cette attente.

Deuxièmement, nos alliés attendent quelque chose. Je crois certainement, comme le professeur Stairs l'a souligné, que nous voulons montrer à nos alliés que nous pouvons le faire, mais plus que tout, dans le contexte de la défense du Canada, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que quelqu'un d'autre le fasse à notre place.

Si un État souverain ne peut pas assurer la sécurité de son territoire et je crois que cette déclaration de défense contribue grandement à combler cette lacune, alors pourquoi déclarer que nous sommes un État souverain et indépendant.

Je pense que c'est un bon livre exploitable et cohérent. Il énonce des lignes directrices précises ainsi que des repères pour juger les Forces. Nous devons attendre les recommandations des équipes d'action. Elles examinent des questions fondamentalement importantes telles que le contrôle du commandement, la mise sur pied d'une force, le développement des forces et la refonte institutionnelle.

Si vous voulez de vrais problèmes, attendez que les bureaucrates s'occupent de ces questions.

M. Stairs: Je partage l'avis de M. Middlemiss.

Je rappellerai la différence entre le continent nord-américain et outre-mer. Il me semble que les exigences nord-américaines sont en très grande partie motivées par des exigences américaines.

Bien sûr, nous avons nos propres eaux et notre propre espace aérien qu'il faut surveiller du mieux que nous le pouvons, et s'il y a d'autres menaces classiques liées aux exigences du pouvoir civil, nous devons y répondre en tant que puissance souveraine.

Je suis moins préoccupé par le danger d'une attaque directe sur le Canada et beaucoup plus préoccupé par la réponse des États-Unis à ce qu'ils perçoivent comme étant une attaque contre leur pays. À mon avis, l'exigence sous-jacente est de les rassurer que nous contribuons raisonnablement à notre sécurité collective. Je crois que c'est un élément essentiel à nos relations avec les Américains.

Si on peut imaginer un cas où les États-Unis seraient attaqués par quelqu'un qui était résident temporaire ou permanent au Canada, les conséquences, pour ce qui est du comportement des Américains à la frontière seraient, à mon avis, potentiellement catastrophiques. Nous devons pouvoir leur dire que nous avons fait tout ce que nous pouvions raisonnablement faire sur ce plan particulier.

Maintenant plus que même pendant la guerre froide, quand nous allons à l'étranger, nous devrions le faire dans le cadre d'une initiative de nature volontaire. Je ne cherche pas à dire que le

and they have to do with our diplomacy in NATO, and in the United Nations, and with our credibility in many other environments.

We are now in a situation in which the driver is to some extent, the view of the Canadian public, that this is the kind of contribution that Canada should make to the world, because, after all, we do have the capacity to do it, and so we should. We are unlike Israel for instance; we are not threatened by imperatives of another kind.

In my view, if you want to know the defence policy then follow the budget and see how much money there is to spend on defence.

I can imagine a trade-off discussion at the cabinet level in which people would say, "Well, if I spend the money on these matters, there will be an electoral or other kind of political reward. If I spend it on defence, as long as there is no opportunity cost, I will get away with it."

If people could think for one minute that there has been an opportunity cost in other areas of public policy they care about, then it is downgraded, and I think frankly that that has been happening now for quite a long time.

It has been reversed a little in the last couple of years largely because of reports from committees like yours and reports from CDFAI and from commentaries by academics. The press finally realized two or three years ago that we have a problem. Canadians are bothered enough so that we are getting a political response now that there is a surplus amount of money to spend on our Armed Forces.

Even so, frankly, I think that is quite shallow. In other words, if there were a need for public expenditures that were more politically sanctioned, then I think this would be sacrificed again, which is why I said earlier that, "I will believe it when I see it." It is not just a matter who is in power. I do not think that is the issue. The issue is, what other demands on the public treasure will there be that are politically more attractive from the point of view of people who make those decisions.

While I agree that to some extent these overseas operations are driven by the Canadian desire to make a positive contribution, but when it comes to a decision between defence spending and health spending, defence loses just like that. I am sceptical just how deep our concern is for the defence of our country.

I think that when the Americans really care, we act. The government does not ask anybody, it just acts as it sees fit because the government knows that the Americans do not need us.

Senator Forrestall: I want Admiral King to extend these observations to Asia.

Canada ne peut être d'aucune utilité, bien au contraire, et c'est en rapport avec nos activités diplomatiques avec l'OTAN, les Nations Unies, et avec notre crédibilité dans bien d'autres contextes.

Nous sommes maintenant dans une situation où le catalyseur est, dans une certaine mesure, le point de vue du public canadien, selon lequel c'est le genre de contribution que le Canada devrait apporter au monde parce que, après tout, nous avons la capacité de le faire, et par conséquent nous devrions le faire. Nous ne sommes pas comme Israël, par exemple; nous ne sommes pas sous la menace d'impératifs de toute autre nature.

À mon avis, si on veut connaître la politique en matière de défense, il faut respecter le budget et voir combien il y a à dépenser sur la défense.

Je peux imaginer une discussion de compromis au niveau du cabinet, où certains diraient : « Eh bien, si je dépense l'argent sur ces choses, il y aura une récompense électorale ou une autre espèce de gratification politique. Si je le dépense sur la défense, tant qu'il n'y a pas de coût de substitution, je peux m'en sortir. »

Si les gens peuvent penser un seul instant que d'autres domaines de la politique publique qui leur tiennent à cœur ont été négligés au profit de celui-là, le montant est réduit et, très franchement, je pense que c'est ce qui se passe depuis maintenant pas mal de temps.

Il y a eu une espèce de léger renversement de la vapeur depuis deux ans, en grande partie à cause de rapports de comité comme le vôtre et du CDFAI, et de commentaires d'universitaires. Les médias ont finalement compris, il y a deux ou trois ans, que nous avions un problème. Les Canadiens en sont assez ennuyés qu'il y a enfin une réaction politique, maintenant qu'il y a un surplus qu'on peut dépenser sur nos forces armées.

Même alors, très franchement, je pense qu'il n'y a encore aucune garantie. C'est à dire que s'il survenait une situation nécessitant des fonds publics qui recevait plus d'appui politique, je pense que ceci serait encore une fois sacrifié, et c'est pourquoi je dis plutôt que « Je le croirai quand je le verrai ». Ce n'est pas qu'une question de savoir qui est au pouvoir. Je ne pense pas que ce soit là, le problème. Le problème, c'est quelles autres pressions le trésor public subira-t-il qui auront plus d'attrait, au plan politique, au yeux des gens qui prennent ces décisions?

Bien que je sois d'accord, dans une certaine mesure, que ces opérations à l'étranger sont justifiées par le désir des Canadiens d'apporter une contribution positive, s'ils devaient choisir entre les dépenses sur la défense et/ou sur la santé, la défense perdrait sans la moindre hésitation. Je suis assez sceptique quant à la profondeur de notre intérêt pour la défense de notre pays.

Je pense que quand quelque chose tient vraiment à cœur aux Américains, c'est là que nous agissons. Le gouvernement ne demande la permission de personne, il agit comme il le juge approprié parce qu'il sait que les Américains n'ont pas besoin de nous.

Le sénateur Forrestall: Je voudrais que l'amiral King parle aussi de l'Asie.

Our principal military advisor has suggested that there are policy statements that could go in one, two, or three directions. I agree that the CDS will have an extraordinary influence on how the defence dollar is spent far more than many of his predecessors in recent years.

Is there something Canada can do with respect to Asia? Does Canada have a role in the East? Is there a need for an informal military alliance in that part of the world that might join eventually with the North Atlantic nations, join the two hemispheres and sneak into Asia that way, across of the broad Pacific.

Canada does not have, I do not think, very clear nationally defined policies with respect to Asia because of our ties to Britain. The United States still has a Canada-Europe desk, but this is 2005.

The United States is going to keep us in Britain for as long as it is convenient for them to do so, and I think it gives them an extraordinary capacity to keep us at arms length.

How can we expand our international image? Can we give assistance somewhere in the East?

Mr. King: I do not totally agree with Professor Stairs about relegating the multilateral aspect of our relations with NATO countries, Western Europe, even say, Eastern Europe, to something that is not essential.

Soon we will see the U.S. Defence Security Policy come out, and I think you will see that it does away with this idea that there is a quote: "Away game and a home game," when one talks about domestic security. The United States has recognized that when your personal domestic security is down to examining containers on your waterfront, you have lost the war.

As someone mentioned earlier there is a huge challenge in defeating the terrorists, and frankly, 80 per cent is not good enough. The U.S. certainly, who arguably is faced with a larger problem than anyone, have concluded that one has to look at the world, and I think we have concluded the same thing. I think it is familiar territory to us.

I would just remind people that we were prominent in Korea. If one visits Korea today, one of the first things Koreans will ask you as you discuss issues is, "Are you going to be there again?" Not so much these days, there is not the worry about the North, but when there was, certainly that was a real question, and there was the expectation that the answer would be, "Yes," something that I think most Canadians, whether in government or not, have never even contemplated since the 1950s.

I think there is a place for us in Asia. If one looks at our population on the West Coast and the population in this country in general, many Canadians who hail from that part of the world

Notre principal conseiller militaire a laissé entendre qu'il y avait des énoncés de politiques qui pourraient aller dans un, deux ou trois sens. Je suis d'accord que le CEMD aura une influence extraordinaire sur la manière dont les fonds pour la défense sont dépensés, bien plus que bon nombre de ses prédécesseurs des dernières années.

Y a-t-il quelque chose que le Canada puisse faire en ce qui concerne l'Asie? Est-ce que le Canada a un rôle à jouer en Orient? Y aurait-il besoin d'une alliance militaire informelle dans cette partie du monde qui pourrait éventuellement se joindre aux pays de l'Atlantique Nord, pour relier les deux hémisphères et nous immiscer ainsi en Asie, en traversant le vaste Pacifique?

Le Canada n'a pas, il me semble, des politiques nationales clairement définies en ce qui concerne l'Asie, à cause de nos liens avec la Grande-Bretagne. Les États-Unis ont encore une tribune Canada-Europe, mais nous sommes en 2005.

Les États-Unis vont nous assimiler à la Grande-Bretagne aussi longtemps que cela fera leur affaire, et je pense que cela leur donne une capacité extraordinaire de nous tenir à distance.

Comment pouvons-nous rehausser notre image internationale? Pouvons-nous apporter de l'aide quelque part en Orient?

M. King: Je ne suis pas tout à fait d'accord avec le professeur Stairs pour ce qui est de reléguer l'élément multiculturel de nos relations avec les pays de l'OTAN, de l'Europe occidentale, et même, disons, de l'est de l'Europe, à quelque chose qui n'est pas essentiel.

Bientôt, nous connaissons la politique américaine en matière de sécurité et de défense qui sera adoptée, et je pense que vous constaterez qu'elle abandonne cette notion, et je cite, de « ce qui se fait à l'étranger et ce qui se fait chez nous » lorsqu'on parle de sécurité intérieure. Les États-Unis ont reconnu que quand on en vient à devoir, pour assurer notre propre protection intérieure, examiner des conteneurs sur nos propres rives, on a perdu la guerre.

Comme quelqu'un le disait tout à l'heure, c'est un énorme défi que de devoir faire échec aux terroristes, et très franchement, 80 p. 100 ce n'est pas assez. Les États-Unis qui, il est permis de le croire, ont certainement un plus gros problème que n'importe qui d'autre, ont fini par conclure qu'il faut observer le reste du monde, et je pense que nous sommes parvenus à la même conclusion. Je crois que c'est un terrain qui nous est familier.

Je voudrais seulement rappeler à tout le monde que nous avons joué un rôle déterminant en Corée. Si quelqu'un va en Corée aujourd'hui, l'une des premières choses que les Coréens vont vous demander, quand vous parlez des problèmes, c'est : « Est-ce que vous reviendrez? » Pas tellement ces jours-ci, il n'y a pas cette inquiétude latente au sujet du Nord, mais lorsqu'il y en avait, c'était certainement une question réelle, la réponse attendue était « oui », et c'est une réponse qu'il me semble que la plupart des Canadiens, qu'ils soient membres du gouvernement ou non, n'ont pas même envisagée depuis les années 1950,

Je pense que nous avons un rôle à jouer en Asie. Si on regarde notre population sur la côte Ouest et la population du pays en général, bien des Canadiens originaires de ce coin du globe sont

believe that we have trading interests in that part of the world. That portion of the population is very interested in what goes on over there and indeed, Foreign Affairs Canada has done a very credible job in keeping us engaged with many of those countries, not just through their embassies, but also through CIDA and other programs. Our Military Training Assistance Program is in Uzbekistan and several other central Asian republics.

I think it is all the same thing. I think that when one focuses the Canadian Forces on domestic operations, and I totally agree with Professor Stairs about the primacy of the North American focus, I think that is because it has to be right, and it is defence of the homeland. The forces now have a prominent role in the defence of our homeland.

The statement, however, does discuss the three-block war, and that is the reality of operations for all three branches in the Canadian Forces, both here in Canada and on the international scene.

I believe the problem is that the decision makers of this country do not think strategically concerning policy and spending.

Either Professor Stairs or Professor Middlemiss mentioned that politics does not figure in everything. It has a place, but security is something that tends to transcend the normal political issues and we need to start thinking in long-term strategies about where our real interests lie in this world. Once we define our interests, the decision becomes a great deal easier.

Right now, we tend to make these decisions on a case-by-case basis, and generally, for totally domestic and political reasons, our allies see this clearly, and rarely see a Canadian leader of any stripe stand up and speak in any sort of altruistic sense about our commitment to the rest of the world.

When we do hear that kind of talk, it tends to be, to quote my colleague to the right, "mere puffery," and it does not impress anyone. We need to get to a point where we hear other world leaders who seem to be quite able to stand up and talk about critical concepts such as economics, globalization, politics, and security.

Until our leaders do the same thing and start applying it to the development of our own policy, I worry that our policy statement, which we generally support, will just be words and not reality.

Mr. Middlemiss: I think this is a very good point. If I had to say — and I am not blaming the crafters of this document — that there is one blind spot from an operational standpoint, it is with respect to the Asia-Pacific and the rise of the Chinese dragon.

convaincus que nous avons des intérêts commerciaux dans cette région du monde. Cette partie de la population est très intéressée à ce qui se passe là-bas et, de fait, le ministère des Affaires étrangères du Canada s'est démené de façon très crédible pour maintenir notre relation avec bon nombre de ces pays, non pas seulement par le biais de leurs ambassades, mais aussi par celui de l'ACDI et d'autres programmes. Nous offrons notre Programme d'aide à l'instruction militaire en Ouzbékistan, et dans plusieurs républiques centrales de l'Asie.

Je crois que tout cela c'est du pareil au même. Je crois que lorsqu'on concentre les Forces canadiennes sur les opérations intérieures, et je suis tout à fait d'accord avec le professeur Stairs sur la primauté du point de mire nord-américain, je pense que c'est parce qu'il faut que ce soit fait correctement, et il s'agit de la défense de la mère patrie. Les Forces jouent maintenant un rôle dominant dans la défense de notre mère patrie.

La déclaration, cependant, traite effectivement de la guerre en trois volets, et c'est la réalité des opérations des trois éléments des Forces canadiennes, tant au Canada qu'à l'étranger.

Je crois que le problème, c'est que les responsables des décisions du pays n'ont pas un mode de pensée stratégique en matière de politiques et de dépense.

Messieurs Stairs et Middlemiss ont dit que la politique n'a pas sa place partout. Elle a une place, mais la sécurité est quelque chose qui a tendance à transcender les enjeux politiques normaux et nous devons commencer à penser, dans les stratégies à long terme, où sont nos intérêts réels dans ce monde. Une fois que nous aurons défini nos intérêts, la décision sera beaucoup plus facile à prendre.

Actuellement, nous avons tendance à prendre ces décisions au cas par cas et, généralement, pour des motifs d'ordre tout à fait intérieur et politique, nos alliés le voient bien, et on voit rarement un dirigeant canadien, quelles que soient sa couleur politique, se dresser pour parler avec le moindre altruisme de notre engagement dans le reste du monde.

Lorsque nous entendons ce genre de discours, il a tendance à être, comme le dit mon collègue à droite, seulement que du battage et il n'impressionne personne. Nous devons en venir à un point où nous entendons d'autres dirigeants du monde, qui semblent tout à fait capables de se tenir debout, parler de concepts cruciaux comme l'économie, la mondialisation, la politique et la sécurité.

Tant que nos dirigeants n'en feront pas autant et n'essaieront pas d'appliquer ces leçons à l'élaboration de nos propres politiques, je crains que notre énoncé de politique, que nous appuyons de façon générale, ne sera guère que des mots plutôt que la réalité.

M. Middlemiss: Je pense que c'est un excellent argument. Si je devais dire — et je ne fais aucun reproche aux rédacteurs de ce document — qu'il y a un angle mort, d'un point de vue opérationnel, c'est au sujet de l'Asie-Pacifique et de l'ascension du dragon chinois.

Ten to 15 years is a long time in politics and world events, and we make plans based on what we have recently done in places like Afghanistan, Haiti and the failing and failed states. We must understand that there is something coming from the East and it may be warmer than what is behind you, senator, and I think we have to address that reality.

I agree with my colleague that we need to address the issue politically. This document does not give us a clear enunciation of what our interest would be in that respect. That is why I said one of the unanswered questions is where our bases will be located. I think the answer is the East Coast, because that is where we will be closest to the failed and failing states. You would not call China a failed state, not to their face anyway. I am a little concerned that we may not have the responsiveness operationally on the West Coast.

In addition, numbers matter. Joint support ships, one great honking ship, whatever it is, it had better be on the right coast or we are going to be a long time before we can respond to the other one. That is Canada's geographic reality.

Senator Forrestall: I recall asking the late Dr. Bill Dalton what in the hell would we do if 5 million Asians decided they wanted to get on 150 boats and come to Canada? What would we do with them, would we shoot them? No. Would we welcome them; yes but very sceptically. How the hell could we house them, feed them, clothe them? We would have to put them in the army, would we not? Oh, I do not know.

Senator Munson: I was in China for five years as a reporter, from 1987-92. I went back last year for the first time in 13 years and I know, first hand, that we had better pay attention.

It seems that the new defence policy intends to focus on land-centric operations, both at home and abroad.

Does the new defence policy strike the right balance amongst the navy, army, air force, and of course, the new special operations group?

Mr. Middlemiss: I think that is going to be resolved some time later this fall. The early indications from academic and military colleagues are pessimistic about the future of some aspects of the air force.

The air force is more than just CF-18s and fighters, but clearly, their days are numbered. I do not think we will get AMRAAM, advanced medium range, air-to-air missiles. You do not need them for airliners over Toronto or things like that.

Dix ou 15 ans, c'est beaucoup de temps en politique et sur la scène mondiale, et nous dressons des plans en nous fondant sur ce que nous avons fait récemment en des lieux comme l'Afghanistan, Haïti et les pays en déchéance et déchus. Nous devons prendre conscience que quelque chose se passe, qui vient de l'Orient, et ce pourrait être plus chaud que ce qu'il y a derrière vous, sénateur, et je pense que nous devons faire face à cette réalité.

Je suis d'accord avec mon collègue qu'il nous faut attaquer le problème sous l'angle politique. Ce document ne nous donne pas un énoncé clair de ce qui serait de notre intérêt sur ce plan. C'est pourquoi j'ai dit que l'une des questions qui n'a pas encore eu de réponse, c'est où seront situées nos bases? Je pense que la réponse, c'est la côte Est, parce que c'est là que nous serons le plus près des pays en déchéance et déchus. On ne dirait pas que la Chine est un pays déchu, pas devant elle, en tout cas. Je m'inquiète un peu que nous n'ayons pas de force d'intervention opérationnelle sur la côte Ouest.

De plus, les chiffres comptent. Les navires d'appui conjoint, l'un de ces grands navires honking, ou quel qu'il soit, a tout intérêt à être sur la bonne côte, sinon il faudra bien du temps avant que nous puissions intervenir sur l'autre côte. C'est la réalité géographique du Canada.

Le sénateur Forrestall: Je me rappelle avoir demandé au défunt M. Bill Dalton ce que diable nous ferions si 5 millions d'Asiatiques décidaient de s'embarquer sur 150 navires vers le Canada? Que ferions-nous d'eux, est-ce que nous les abattrions? Non. Est-ce que nous les accueillerions? Oui, mais avec beaucoup de scepticisme. Comment diable pourrions-nous les héberger, les nourrir, les vêtir? Il faudrait que nous les mettions dans l'armée, non? Oh, je n'en sais rien.

Le sénateur Munson: J'ai vécu en Chine pendant cinq ans, quand j'étais reporter, de 1987 à 1992. J'y suis retourné l'année dernière pour la première fois après 13 ans et j'ai compris, d'un seul coup d'oeil, que nous ferions mieux de nous tenir sur nos gardes.

Il semble que la nouvelle politique en matière de défense va être concentrée sur les opérations terrestres, tant au pays qu'à l'étranger.

Est-ce que la nouvelle politique de défense établit un juste équilibre entre la marine, l'armée et la force aérienne et, bien entendu, le tout nouveau groupe d'opérations spéciales?

M. Middlemiss: Je pense que cela doit être résolu un peu plus tard, à l'automne. Les premières indications recueillies auprès des universitaires et de collègues militaires sont pessimistes quant à l'avenir de certains éléments de la force aérienne.

La force aérienne, c'est plus que les CF-18 et les avions de combat, mais il est clair que ses jours sont comptés. Je ne pense pas que nous aurons des AMRAAM, les missiles air-air perfectionnés à moyenne portée. On n'a pas besoin pour les compagnies aériennes qui passent dans le ciel de Toronto, ou ce genre de choses.

They are talking more about air-to-ground roles with a six-pack of fighters. In my view, let us send a full twenty-four case. It is probably better from the advertising point of view if we send Molson Canadian rather than a six-pack of fighters. I think there are tough times ahead.

Strategic airlift has not been resolved. The planners are concerned with assured lift, both sea and air. Some of that will be urgently required for the rapid response, and I think the joint support shifts, et cetera, will address that issue.

I do not agree that it is all land centric. There is a lot of talk about these being sea-based. The initial response will be move to sea, in order to respond when and if the government decides to make a decision. You can shift a navy-based task group containing medium-lift helicopters, army units, et cetera, and of course, naval protective as well as transport, in and out of a region depending on whether the government decides to make a decision. You will not have to wait three weeks, three months, for a Tsunami response or how many weeks it took us to get just out of Haiti. We could have sent the navy off there right away.

I see the future as good for the navy and the air force, and I think some of my navy colleagues here will be pleasantly surprised that there are things very positively mentioned about the navy, less so for the air force.

The big question mark for the navy is the replacement of that command and control capacity. The first action team is dealing with that replacement but it is a long way down the road.

It is a vital requirement and our past political influence that we have derived from that command and control capacity, is something that we cannot just migrate over to less capable frigates. That will be something I will be watching for in the fall.

Senator Munson: On the issue of inter-operability in Canada, can we keep up with the sophistication of the British and the Americans?

I ask that in the context that somebody suggested there might be an advantage to having the Canadian Forces become a sovereign extension of the U.S., with the same equipment tactics and techniques.

Mr. King: Well, I believe it is the right balance. I think it does need to be land centric, but I think that is part of the balance today.

You need to get to wherever you are going, and that may be to your own country. You need to put soldiers on the ground. The other two services that have a whole host of separate roles need to be key participants, and I think that the chief has very neatly defined a joint approach to achieving that goal.

Il est plus question d'un rôle air-sol, avec une demi-douzaine d'avions de combat. À mon avis, envoyons plutôt une caisse de 24. C'est probablement une meilleure publicité d'envoyer une caisse de Molson Canadian plutôt qu'une demi-douzaine d'avions de combat. Je pense que nous nous préparons à vivre des temps difficiles.

La question de l'aérotransport stratégique n'a pas encore été résolue. Les planificateurs se préoccupent de transport assuré, tant par mer que par air. Il en faudra d'urgence pour l'intervention rapide, et je pense que les navires d'appui conjoint, etc., régleront ce problème.

Je ne suis pas d'accord que ce soit entièrement centré sur la terre. Il est beaucoup question que ces opérations soient basées en mer. La première réaction sera d'aller en mer pour intervenir quand le gouvernement décidera, s'il décide, de réagir. On peut déplacer un groupe opérationnel avec des hélicoptères moyen-porteurs, des unités de l'armée, etc., bien entendu, des unités de protection maritime et aussi de transport, les faire entrer ou sortir d'une région, selon que le gouvernement décide de faire quelque chose. On n'aura pas à attendre trois semaines ou trois mois pour intervenir s'il survient un tsunami, ou combien de semaines il nous a fallu rien que pour aller en Haïti. Nous aurions pu envoyer la marine sur le champ.

J'entrevois un avenir aussi prometteur pour la marine que pour la force aérienne, et je pense que certains de mes collègues de la marine, ici, seront agréablement surpris d'apprendre qu'il y a des choses très positives qui sont dites au sujet de la marine. Peut-être moins de la force aérienne.

Le gros point d'interrogation, pour la marine, c'est le remplacement de cette capacité de commandement et de contrôle. La première équipe d'intervention se penche sur cette question de remplacement, mais cela ne se fera pas de si tôt.

C'est un besoin crucial, et notre influence politique passée, que nous devons à cette capacité de commandement et de contrôle, est quelque chose que nous ne pouvons pas tout simplement transférer vers des frégates moins capables. C'est quelque chose que je surveillerai de près à l'automne.

Le sénateur Munson: Au sujet de l'interopérabilité au Canada, est-ce que nous pouvons nous maintenir au même niveau de sophistication que les Britanniques et les Américains?

Je pose cette question parce que quelqu'un a suggéré qu'il pourrait y avoir avantage à ce que les Forces canadiennes deviennent une extension souveraine des États-Unis, avec les mêmes équipements, stratégies et techniques.

M. King: Eh bien, je pense que c'est juste ce qu'il faut. Je pense qu'il est nécessaire que ce soit axé sur la terre, mais il me semble que c'est un élément de l'équilibre, de nos jours.

Il faut pouvoir se rendre là où on va, et ce peut être dans notre propre pays. Il faut pouvoir amener des soldats sur place. Les deux autres services qui assument tout un éventail d'autres rôles distincts doivent être des collaborateurs clés, et je pense que le chef a décrit très clairement une approche conjointe pour réaliser cet objectif.

I also think that it is true of the army more than the other two services. The army needs to do much more in terms of being ready to do that kind of thing. It needs the extra focus so that we do not have the embarrassment of another Afghanistan, where we did a wonderful job and then had to leave after six months because we could not sustain the operation.

Interoperability is just the *sine qua non* of multilateral operations. You have to have it. If you are not a significant contributor to an operation, you will become a major liability. There is a basic safety issue there in all three services. We really do not have a choice in the matter.

If you are going to get the full effect out of the cost of your forces, and the effort and the danger you are putting them in, then they need to be as effective as possible, and that means following some of the fundamental leads of countries like the United States.

We have an extremely close relationship with the United States in lots of aspects that other nations simply do not share, including the British, and I think that relationship is a bit of a force multiplier for Canada. We need to build on our relationship with the Americans. In no way do I see that as a loss of sovereignty. Indeed, as far as the United States and key allies are concerned, it gives us a terrific amount of influence, not just in operations and in the leadership that we can bring to them, but also in all sorts of peripheral activities like the development of NATO, or allied doctrine, communication standards and software. Canada has a lot to offer from a technical point of view, and indeed from a military technical point of view.

Spending the effort to make sure we are interoperable, particularly with the United States, results in many dividends and contributes to our sovereignty.

Senator Munson: Professor Stairs, you referred to Canada as a "status quo power," and remarked that Canada's security policies overseas are not imperatives, but elective or voluntary.

Could you expand on that for me a bit, because are we not a trading nation, dependant upon global security? Do we not need to be engaged overseas?

Mr. Stairs: Canadians talk a lot about being a peace loving people who want a secure environment, as if this were somehow rooted in a superior set of values. I get very nervous when I hear Canadians think of this as a superior virtue. Canada is essentially status quo power.

Countries break the peace because they have interests that they perceive to be more important to them than peace itself, and that happens when certain conditions break out for particular countries. We nearly did it over flat fish, over the turbot war. We mobilized grey hulls on the horizon, arguably with some uncertainty about our legal position, to defend flat fish outside

Je crois aussi que c'est vrai pour l'armée plus que pour les deux autres services. L'armée doit faire bien plus pour être prête, pour pouvoir faire ce genre de chose. Elle doit être plus focalisée pour que nous ne subissions pas encore l'embarras d'une autre situation comme l'Afghanistan, où nous avons fait un merveilleux travail et nous avons dû partir six mois plus tard parce que nous ne pouvions pas maintenir les opérations.

L'interopérabilité, c'est seulement une expression cynique pour désigner des opérations multilatérales. Il le faut. Si on ne fait pas d'apport important à une opération, on devient un énorme boulet. Il y a un aspect de sécurité fondamentale, dans les trois services. Nous n'avons vraiment pas de choix sur cette question.

Pour tirer pleinement partie du coût des forces armées, de l'effort qu'elles déploient et du danger que vous leur faites courir, elles doivent être aussi efficaces que possible, et il faut pour cela accepter la direction fondamentale de pays comme les États-Unis.

Nous entretenons des rapports extrêmement étroits avec les États-Unis sur bien des aspects que d'autres pays ne partagent tout simplement pas, y compris la Grande-Bretagne, et je pense que cette relation est en quelque sorte un catalyseur de la force pour le Canada. Nous devons consolider nos rapports avec les Américains. En aucun cas je ne vois cela comme un perte de souveraineté. De fait, en ce qui concerne les États-Unis et nos principaux alliés, cela nous donne une influence fantastique, non pas seulement pour les opérations et pour le leadership que nous pouvons leur apporter, mais aussi pour toutes sortes d'activités accessoires comme l'élargissement de l'OTAN, ou la doctrine alliée, les normes et les logiciels de communication. Le Canada a beaucoup à offrir au plan technique, et de fait, aussi au plan technique militaire.

L'effort pour assurer l'interopérabilité, particulièrement avec les États-Unis, rapportera de nombreux dividendes et contribuera à notre souveraineté.

Le sénateur Munson: Monsieur Stairs, vous avez parlé du Canada comme d'une « puissance qui préconise le statu quo » et vous avez fait remarquer que les politiques de sécurité du Canada à l'étranger ne sont pas impératives, mais plutôt facultatives ou volontaires.

Pourriez-vous étoffer un peu cela pour moi? Ne sommes-nous pas un pays commerçant, tributaire de la sécurité mondiale? N'avons-nous pas besoin de nous engager à l'étranger?

M. Stairs: Les Canadiens se targuent beaucoup d'être un peuple pacifique qui préconise un environnement sécuritaire, comme si c'était en quelque sorte enraciné dans une gamme supérieure de valeurs. Je m'agite beaucoup quand j'entends les Canadiens en parler comme d'une vertu supérieure. Le Canada est surtout une puissance qui préconise le statu quo.

Les pays rompent la paix parce qu'ils ont des intérêts qu'ils jugent être plus importants pour eux que la paix elle-même, et cela arrive lorsque certaines situations surviennent dans certains pays. Nous l'avons presque fait au sujet du poisson, avec la guerre du flétan. Nous avons mobilisé des coques grises à l'horizon, et on pourrait soutenir que c'est sans grande certitude sur notre

the 200-mile exclusive economic zone. Canadians got quite riled up about this. We were very excited and chauvinistic for a good week.

I am suggesting that if you change the circumstances, if you configure the circumstances, even peace loving Canadians will not play the game, as if all they cared about was order. I quite often hear people talking as if they thought this was some superior feature of the Canadian culture, and I am inclined to think that it has more to do with our circumstances than with these other factors.

I am not trying to suggest that we should not engage in multilateralism or that we should not engage abroad, but it seems to be transparently clear, in the wake of 9/11, that virtually every department of government in Ottawa down-tools to focus on one issue.

When 37 kilometres of 18-wheelers were backed-up at the Ambassador Bridge, everybody had to act on it quickly. That is what I mean by an imperative. Israel has the same kind of imperative surrounded by people who want to throw them into the sea. That does not mean to say that our foreign policy interests are not served by our engaging overseas in the way you suggest. Of course they are. It is just that it is not the same order of business as this order of business, in my view.

When you talk about the international community, the difficulty is that of course, we can only make a relatively small contribution in most of these contexts. To know how much is enough has always been a problem even at the height of the Cold War. In a sense, the best answer you could get was an answer that pleased the people with whom you were working. You had negotiations and you came up with an answer that was a trade-off between what you could do reasonably and what was useful to the cause. In that sense, it is always marginal, and very rarely a decisive player. If you are looking at it from the point of view of making public policy, it seems to me it does not often give you concrete guidance.

We know that we want to continue to do these roles, albeit more selectively overseas and that leads to certain requirements including airlift capacity and sealift capacity and a certain kind of configuration of the Armed Forces, and certainly more boots on the ground. They need to rectify an imbalance because of the difficulty the army has been facing and so forth.

Senator Munson: Can we realistically play an influential role on the ground in Africa? We have heard this talk once again about this elite group of soldiers.

Mr. Stairs: Well, this will be a bit of a broadside at Ottawa, but in many of these situations, the problem is far more complex, and the kind of effort that you have to make could really make a difference. It is far, far greater than people who make the decisions here and in other countries too, in the United States

position juridique, pour défendre le flétan en dehors de la zone économique exclusive de 200 milles. Les Canadiens se sont vraiment échauffés les sangs avec cette histoire. Nous avons été très excités et patriotiques pendant une bonne semaine.

Ce que je dis, c'est que si on change les circonstances, si on les reconfigure, même les pacifistes canadiens ne joueront pas le jeu, comme si tout ce qui leur importait c'était l'ordre. J'entends souvent les gens parler comme s'ils pensaient que c'est une espèce d'attribut supérieur de la culture canadienne, et je suis enclin à penser que c'est plus une affaire de circonstance que de toute autre chose.

Je n'essaie pas dire que nous ne devrions pas nous ouvrir au multiculturalisme ou que nous ne devrions pas nous engager à l'étranger, mais il semble clair comme de l'eau de roche qu'à la suite des événements du 11 septembre, quasiment chacun des ministères à Ottawa a affûté ses outils pour se concentrer sur un enjeu.

Lorsque 37 kilomètres de camions 18 roues se suivaient pare-choc à pare-choc jusqu'au pont Ambassador, tout le monde a dû agir rapidement. C'est cela que j'appelle un impératif. Israël a fait face au même genre d'impératif, entouré comme il l'est de gens qui veulent les jeter à la mer. Cela ne veut pas dire que les intérêts de notre politique étrangère ne sont pas servis par notre engagement à l'étranger de la manière que vous proposez. Il est certain qu'ils le sont. C'est seulement que ce n'est pas le même genre de chose que ce dont on parle ici, selon moi.

Quand vous parlez de la communauté internationale, la difficulté c'est que, bien entendu, on ne peut faire qu'une mince contribution dans la plupart de ces contextes. Il a toujours été difficile de savoir exactement combien suffit, même au point culminant de la guerre froide. En un sens, la meilleure réponse que vous pouviez obtenir, c'est une réponse qui satisfaisait les gens avec qui vous travailliez. Vous avez eu des négociations et vous avez abouti à une solution qui était un compromis entre ce que vous pourriez raisonnablement faire et ce qui était utile à la cause. En ce sens, c'est toujours marginal, et très rarement un rôle décisif. Si vous regardez cela du point de vue de l'élaboration des politiques publiques, il me semble que vous n'y trouvez pas souvent un cadre d'orientation concret.

Nous savons que nous voulons continuer à assumer ces rôles, quoique de façon plus sélective, à l'étranger, et cela crée certains besoins, notamment la capacité de transport aérien et maritime et une espèce quelconque de configuration des forces armées, et certainement un plus grand nombre de bootes sur le terrain. Ils doivent rectifier le déséquilibre à cause des difficultés qu'a connues l'armée, etc.

Le sénateur Munson: Pouvons-nous vraiment, en étant réalistes, jouer un rôle d'influence sur le terrain en Afrique? Nous avons entendu ce genre de discours, encore une fois, au sujet de ce groupe de soldats d'élite.

M. Stairs: Eh bien, ce sera un peu en parallèle d'Ottawa, mais dans bon nombre de ces situations, le problème est beaucoup plus complexe, et le genre d'effort qu'on pourrait devoir déployer pourrait vraiment faire une différence. C'est beaucoup, beaucoup plus que ce que sont prêts à accepter les gens qui prennent les

alone, are willing to accept. In other words, I think the policy analysis is quite sloppy, and as a result end up with a situation like Darfur. We too often wind up making a token contribution that is not embedded in a very systematic plan. We need to know the requirements, how long we will be engaged and at what level of assistance in coalition, with what other partners, specializing in what kinds of activities relatively to what they specialize in, and so on.

These kinds of enterprises are often social engineering enterprises of enormous complexity. My criticism is that these decisions are not made after careful policy analysis. I just think we kind of often leap and go in, and sometimes we have done terrible damage in the process. The first round in Haiti, in my view, would be an excellent example of that damage.

I think we can make a difference, and in some areas, AIDS perhaps, we can make a fundamental difference, but I think we have to think it through very carefully.

Mr. Middlemiss: I agree completely and my caveat is, it is fine politically and it is certainly from the military standpoint there is nothing wrong with trying to be more credible, get more credit for what we actually do, than we have in the past.

As politicians, you must watch that we do not go from the good and commendable, trying to make a difference where we should, to simply being different. The temptation might be to send one of the new units off and expect it to fight its way in and do all the three-block wars, but they are not designed to do that sort of thing and we must understand that they are a part of a coalition outfit.

True, in Canada, we can do some things with them that we could not do before. Sometimes making a difference gets switched into just trying to be different for the sake of being different. Like my colleague, I oppose that heartily.

Senator Nolin: I want to stay on this topic of the international role of Canada and talk a little bit more about NATO.

To give you a little bit of background of the various questions I want to ask you, 10 days ago we were in New York and then in Norfolk. In New York, we discovered that the EU and the Under Secretary General, looking after peacekeeping missions, are looking at a possibility of using the EU as a rapid response for the United Nations. That is one element of the environment of my questions.

More and more, NATO is involved outside of its zone and we are always there. Like you said, admiral, in some cases we are making an interesting difference in how we perform our duties.

décisions ici comme ailleurs, ne serait-ce qu'aux États-Unis. Autrement dit, je pense que l'analyse des politiques est assez bâclée, et en conséquence on finit avec une situation comme celle qui sévit au Darfour. Nous nous retrouvons trop souvent à faire une contribution symbolique qui n'est intégrée à aucun plan systématique. Il nous faut connaître les besoins, combien de temps nous serons engagés et à quel niveau d'aide dans la coalition, avec quels autres partenaires, en nous spécialisant dans quel type d'activité comparativement aux autres, etc.

Les entreprises de ce genre sont souvent des entreprises d'ingénierie sociale d'une énorme complexité. La critique que j'ai à formuler, c'est que ces décisions ne sont pas prises à la lumière d'une analyse approfondie des politiques. Je pense seulement qu'il nous arrive souvent, si on peut dire, de sauter à pieds joints dans l'action, et il est arrivé que nous fassions en passant d'énormes dommages. Le premier passage en Haïti, à mon avis, en serait un excellent exemple.

Je pense que nous pouvons faire une différence, et dans certains domaines, comme le sida, peut-être, nous pouvons faire une différence fondamentale, et je pense que nous devons y réfléchir très sérieusement.

M. Middlemiss: Je suis tout à fait d'accord, c'est très valable au plan politique, et certainement au plan militaire. Il n'y a rien de mal à essayer d'être plus crédible, de mieux nous faire reconnaître pour ce que nous faisons que dans le passé.

En tant que politiciens toutefois, nous devons prendre garde à ne pas, au lieu de vouloir faire quelque chose de bien et digne de mention, faire une différence là où il la faut, chercher à seulement être différents. Nous pourrions être tentés d'envoyer l'une des nouvelles unités et nous attendre à ce qu'elle fraye son chemin à coup de poings, et qu'elle fasse toutes les guerres en trois volets, mais notre armée n'est pas prévue pour faire ce genre de choses et nous devons comprendre qu'elle fait partie d'une armée de coalition.

Il est vrai qu'au Canada nous pouvons faire certaines choses que nous ne pouvions pas faire auparavant. Parfois, le désir de faire une différence se transforme en volonté d'être tout simplement différents, rien que pour être différents. Comme mon collègue, je m'y oppose vivement.

Le sénateur Nolin: J'aimerais rester sur le sujet du rôle international du Canada et parler un peu plus de l'OTAN.

Pour vous situer un peu le contexte des diverses questions que j'aimerais vous poser, il y a une dizaine de jours, nous sommes allés à New York, puis à Norfolk. À New York, nous avons appris que l'Union européenne et le sous-secrétaire général, en quête de missions de maintien de la paix, envisagent la possibilité de recourir à l'Union européenne comme unité d'intervention rapide pour les Nations Unies. C'est un élément du contexte de mes questions.

De plus en plus, l'OTAN intervient en dehors de ses zones, et nous sommes toujours là. Comme vous l'avez dit, amiral, dans certains cas, nous faisons une différence intéressante par la manière dont nous nous acquittons de nos fonctions.

Professor Stairs, where do the Americans want to lead NATO, and what role must Canada play in that organization?

Mr. Stairs: I really would not want to advertise myself as a specialist on what the Americans want to do.

Senator Nolin: I do not want to ask the same question to all of you, so I have segmented it. I was reading your bio, and U.S.-Canada relations are part of it, so that is why I have asked you the question.

Mr. Stairs: I think in general terms what the Americans would like to get from the Europeans is more assistance than they have been getting in the past in theatres in which the Americans feel they have an interest. In other words, they want more help and I think they feel quite strongly, that they have been carrying the lion's share of the burden of securing not only themselves, but also the civilized world to some extent against the new challenges and they think the Europeans have often let them down. I am sure they are interested in mobilizing European assistance in various ways, although my own view is that they have handled that diplomacy very, very badly.

Senator Nolin: Why do they want to push NATO? Definitely they do not want to stop in Iraq and in Afghanistan. They must have an idea as to where they want to go.

Mr. Stairs: To answer would mean getting into too much speculation.

Senator Nolin: Well, your answers will stay in Canada whatever you say.

Mr. Stairs: Yes, but I feel a little bit uncomfortable with that question. I might have some observations from the Canadian point of view. NATO may very well be able to act in a way that the United Nations cannot. Therefore, it becomes a kind of proxy for the United Nations, and in those circumstances, it is perfectly sensible for Canadians to want to take part.

I think Canadians have to recognize though, that they are not necessarily going to get rewards back from the Europeans in other areas of public and foreign policy interest if they do this. In other words, it seems to me we are contributing more and more to NATO activities, but we are not necessarily getting a return in economic diplomacy or in political diplomacy, nor are we noticed outside the security community as a separate factor in North America. If you talk to business people about the need to develop economic relations with the Europeans, what the Europeans will tell you is that they tend not to think of Canada as separate from the United States in that context.

If the assumption is that we are going to be playing an active role in NATO in the hope of winning credit that will pay off in other areas of our relations with Europe, I think the answer to that is, probably not, not very often, at any rate.

Monsieur Stairs, vers où les Américains veulent-ils orienter l'OTAN, et quel rôle le Canada doit-il avoir dans cette organisation?

M. Stairs: Je ne voudrais certainement pas me faire passer pour un spécialiste de ce que les Américains veulent faire.

Le sénateur Nolin: Je ne veux pas vous poser à tous la même question, alors je l'ai segmentée. Je lisais votre biographie, et il y est question de relations entre le Canada et les États-Unis. C'est pourquoi c'est à vous que je pose cette question.

M. Stairs: Je pense qu'en termes généraux, ce que les Américains veulent obtenir des Européens, c'est plus d'aide que ce qu'ils ont eu dans le passé sur des terrains où les Américains estiment qu'ils ont des intérêts. Autrement dit, ils veulent plus d'aide, et je pense qu'ils ont vraiment l'impression d'avoir assumé la part du lion du fardeau de la sécurité, non pas seulement pour eux, mais pour le monde civilisé dans une certaine mesure, contre les nouveaux défis, et je pense que les Européens les ont souvent laissés tomber. Je suis sûr qu'ils aimeraient mobiliser l'aide européenne par divers moyens, bien qu'à mon avis, ils se sont faits vraiment beaucoup de tort sur la scène diplomatique.

Le sénateur Nolin: Pourquoi voudraient-ils pousser l'OTAN? Il est certain qu'ils ne veulent pas arrêter en Irak et en Afghanistan. Ils doivent bien avoir une idée d'un objectif visé?

M. Stairs: Pour vous répondre, il faudrait que je hasarde trop de spéculations.

Le sénateur Nolin: Et bien, vos réponses resteront au Canada, quelles qu'elles soient.

M. Stairs: Oui, mais cette question me met un peu mal à l'aise. Je pourrais avoir quelques observations à faire du point de vue canadien. L'OTAN pourrait très bien pouvoir faire des choses que les Nations Unies ne pourraient pas. Par conséquent, l'organisation devient une espèce de mandataire des Nations Unies, et dans certaines circonstances, il serait tout à fait logique que le Canada veuille y faire sa part.

Je pense que les Canadiens doivent reconnaître, cependant, qu'ils ne vont pas nécessairement récolter des récompenses de la part des Européens dans d'autres domaines d'intérêt de la politique publique et étrangère s'ils le font. Autrement dit, il me semble que nous contribuons de plus en plus aux activités de l'OTAN, mais nous n'en récoltons pas nécessairement les fruits aux plans de la diplomatie économique ou politique, et nous ne sommes pas remarqués en dehors de la communauté de la sécurité en tant que facteur distinct en Amérique du Nord. Si vous parlez aux gens d'affaires de la nécessité de développer les relations économiques avec l'Europe, ce que vous diront les Européens, c'est qu'ils ne sont pas portés à considérer le Canada comme un pays distinct des États-Unis dans ce contexte.

Si on part du principe que nous allons jouer un rôle actif à l'OTAN dans l'espoir de récolter des avantages pour d'autres aspects de nos relations avec l'Europe, je pense que la réponse à cela, c'est que probablement pas, en tout cas pas bien souvent.

I think there are another reasons to involve us heavily in the NATO context, because there is some sign of a breach between the Europeans on the one hand and the Americans on the other that is not in our interest, or in the interest of the world more broadly conceived.

There may be a kind of diplomatic role, if quietly and tactfully and diplomatically played, for Canada, and preserving some of the glue of the old notion of a North Atlantic area, and I do not think we get to play in that game.

I am not enormously optimistic, but we are an obvious player to do that, and if the government started talking role and honest broker and all that stuff, I would get very upset. There may be room for making constructive contribution in that way and we cannot do that if we do not contribute. You are not at the table if you do not put some assets on that table.

Senator Nolin: Professor Middlemiss, how do you see the expansion of NATO, and where should it stop? We will be meeting with our ambassador in Brussels to discuss this matter.

Mr. Middlemiss: Canada has been actively involved with the Partnership for Peace program and I think we have done our job well. Often, these jobs, from the military standpoint, are important but unrecognized. We have helped in basic areas such as assistance in the preparation of a defence budget. The problem that the first tier joiners or expanders found was that once the democratic genie is out of the hat you cannot deliver on the criteria for democratization, size of armed forces and so on. There was some pressure from these wannabe NATO countries in that regard. You had better get us now because we cannot deliver down the road.

We must consider the Russian sensibilities, which are not trivial because they are feeling themselves to be somewhat surrounded by the new, enlarged NATO.

I think it is a terrible shame, that there has not been an acknowledgement of a continuing Canadian contribution to NATO through the Airborne Warning Control System. I was there a number of years ago and it was almost pathetic to see the commandant at the time pleading for some sort of recognition. Those folks have been involved, almost continuously, in a war now for almost a decade in the Serbia, Bosnia region, going to war, being shot at, and so on, leading that formation, and they get virtually no recognition by anybody except NATO, surprisingly, but certainly not by the Canadian people. They are almost unrecognized, and I just leave that as an area in which I would like to see something done. They are facing many morale problems over there from that standpoint.

I do not have a view, senator, on how to solve NATO's problem. Once you have an organization that is vying in size to be another United Nations, you get the same problems associated

Je pense qu'il y a d'autres raisons pour justifier notre profond engagement dans le contexte de l'OTAN, parce qu'il y a quelques signes de failles entre les Européens d'un côté et les Américains de l'autre, qui ne sont pas de notre intérêt, ou de l'intérêt du monde dans un sens plus large.

Il pourrait y avoir une espèce de rôle diplomatique que le Canada pourrait jouer discrètement, avec tact et diplomatie, en préservant quelque peu cette ancienne notion d'une région de l'Atlantique Nord, et je ne pense pas que nous jouions notre rôle dans ce scénario.

Je ne suis pas terriblement optimiste, mais nous sommes manifestement l'acteur idéal pour ce rôle, et si le gouvernement commençait à parler de rôle, d'intermédiaire honnête, et tout le reste, j'en serais très troublé. Il pourrait y avoir place pour une contribution concrète en ce sens, mais nous ne pouvons le faire sans contribuer. On ne peut pas s'asseoir à la table si on n'y apporte pas une contribution valable.

Le sénateur Nolin: Monsieur Middlemiss, comment envisagez-vous l'expansion de l'OTAN, et où devrait-elle s'arrêter? Nous allons rencontrer notre ambassadeur à Bruxelles pour discuter de la question.

M. Middlemiss: Le Canada a participé très activement au programme de Partenariat pour la paix, et je pense que nous avons bien fait notre travail. Souvent, ces activités, du point de vue militaire, sont importantes, mais peu reconnues. Nous avons apporté notre contribution sur des plans fondamentaux comme l'aide à la préparation d'un budget de défense. Le problème qu'ont connu les intervenants du premier plan, c'est qu'une fois que le génie démocratique n'est plus de la partie, on ne peut pas satisfaire aux critères de la démocratisation, de l'envergure des forces armées, etc. Les pays aspirant à se joindre à l'OTAN ont exercé certaines pressions à cet égard. Vous avez intérêt à nous accepter maintenant, parce que si vous attendez trop, on ne pourra rien faire.

Nous devons faire attention aux sensibilités des Russes, qui ne sont pas négligeables, parce qu'ils se sentent quelque peu pressés de tous les côtés par la nouvelle formation élargie de l'OTAN.

Je pense que c'est une véritable honte, qu'il n'y ait pas eu de reconnaissance d'une contribution continue du Canada à l'OTAN par le biais du Système de surveillance et d'alerte aéroporté. J'étais là-bas il y a quelques années, et c'était presque pathétique de voir le commandant de l'époque plaider pour obtenir une reconnaissance quelconque. Ces gens-là ont pris part, de façon presque continue, à une guerre qui dure depuis déjà près d'une décennie dans la région de la Serbie et de la Bosnie, ils sont allés à la guerre, ils se sont fait tirer dessus, etc., ce qui a mené à cette formation, et il n'y a quasiment personne pour le reconnaître à part l'OTAN, fait étonnant, mais certainement pas le peuple canadien. Ils passent presque sous silence, et je voudrais seulement signaler cela comme un domaine où j'aimerais bien qu'on fasse quelque chose. Ils ont des problèmes de moral, là-bas, de ce point de vue là.

Je n'ai pas d'avis, sénateur, sur la manière de résoudre le problème de l'OTAN. Une fois qu'on a une organisation qui commence à avoir l'envergure d'une autre organisation des

with being a united nation. Too many fingers are in the decision-making pie, and NATO operates by consensus. I would leave it that way.

Senator Nolin: That leads me to you, admiral. You have been involved in making that huge organization work.

Let us tackle first that question of consensus. We are one of the 26 members of NATO. It is already tough at 26, plus 1, of course, because when it comes to a major decision, of course, they are not around the table, but they pretend that they have a veto, and guess what, I think they have it. Therefore, it is 26 plus 1.

I think one good thing is that the strategic operation is only in one place, in Brussels. If NATO expands, how will it be able to function effectively?

Mr. King: I really have to take issue with my colleagues on this matter. We need to ask where the United States wants to take the alliance.

I think we forget that President Clinton started the Partnership for Peace program and that NATO is 46 nations, 26 of which are now full members of the alliance.

Senator Nolin: The 46 are not around the table.

Mr. King: Well, in fact, they are around. We have two tables where we do get them together. At the end of the Cold War, NATO filled the security vacuum in the Central and Eastern European nations. It did not take those nations very long to realize that their political and economic future was with becoming members of the EU, but that their security was with NATO. The alliance extends to Russia; remember that NATO is now really from Vancouver to Vladivostok.

The original OSCE was an alliance of 46 nations that had a place to meet each other, to talk, and to act bilaterally.

We often forget that one of the most important things the alliance provides is a way for nations to act in a bilateral and a multilateral fashion, whether or not they are sitting around the table engaged in having to build or not build consensus. So there is a terrific amount of effort goes on in the alliance just providing those multilateral and bilateral opportunities for countries.

Now, if you look just to the east, we have taken in most of the original Warsaw Pact nations and they are members of the alliance. We had a war in Europe in the Balkans; it is pretty well out, but it could flare up again. Croatia, a member of the Partnership for Peace, Serbia, and Macedonia want to become members of the alliance. Ukraine, which has made a very peaceful transformation of their society very much want to join the alliance. Ukraine is the only nation in the world to give up nuclear weapons, a debt we owe that country forever. It has one of the largest diasporas in the world. We should never forget what the Ukrainians did.

Nations Unies, on a le même genre de problème que les Nations Unies. Il y a trop de fourchettes dans la tarte de la prise de décision, et l'OTAN fonctionne par consensus. Je n'en dirai pas plus.

Le sénateur Nolin: Cela m'amène à vous, amiral. Vous avez contribué au succès de cette énorme organisation.

Attaquons-nous d'abord à la question du consensus. Nous sommes l'un de 26 membres de l'OTAN. C'est déjà difficile quand on est 26, plus 1, bien entendu, puisque quand il faut prendre une décision de grande importance, bien sûr, ils ne sont pas autour de la table, mais ils prétendent avoir un droit de veto, et savez-vous quoi, je pense qu'ils l'ont. Donc, c'est 26 plus 1.

Je pense qu'une bonne chose, c'est que les activités stratégiques ne se déroulent qu'en un lieu, soit à Bruxelles. Si l'OTAN s'élargit, comment l'organisation pourra-t-elle fonctionner efficacement?

M. King: Je vais vraiment devoir contredire mes collègues, à ce propos. Nous devons demander où les États-Unis veulent amener l'alliance.

Je pense que nous oublions que c'est le président Clinton qui a lancé le programme Partenariat pour la paix et que l'OTAN a 46 pays, dont 26 sont maintenant membres à part entière de l'alliance.

Le sénateur Nolin: Mais ils ne sont pas 46 autour de la table.

M. King: Eh bien, en fait, oui. Nous avons deux tables, autour desquelles ils sont réunis. À la fin de la guerre froide, l'OTAN a comblé le vide en matière de sécurité dans les pays du centre de l'est de l'Europe. Il n'a pas fallu bien longtemps à ces pays pour comprendre que leur avenir politique et économique dépendait de ce qu'ils deviennent membres de l'Union européenne, mais que leur sécurité dépendait de l'OTAN. L'alliance va jusqu'à la Russie. N'oubliez pas l'OTAN s'étend maintenant, en fait, de Vancouver à Vladivostok.

À l'origine, l'OSCE était une alliance de 46 pays qui avaient un lieu où se réunir, pour parler et agir par convention bilatérale.

Nous oublions souvent que l'un des avantages les plus grands qu'offre l'alliance, c'est qu'elle permet aux pays d'agir par convention bilatérale et multilatérale, qu'ils siègent ou non autour d'une table et s'efforcent ou non d'atteindre un consensus. Donc, un effort immense est déployé à l'alliance rien que pour offrir ces occasions de convention multilatérale et bilatérale aux pays.

Maintenant, si vous regardez à l'est seulement, nous avons adopté la plupart des pays du pacte de Varsovie original, et ils sont membres de l'alliance. Nous avons eu une guerre, en Europe, dans les Balkans; elle est pas mal calmée, mais il se pourrait très bien qu'elle se ranime. La Croatie, un membre du Partenariat pour la paix, la Serbie et la Macédoine veulent devenir membres de l'alliance. L'Ukraine, qui a effectué une transformation très pacifique de sa société, voudrait vraiment se joindre à l'alliance. L'Ukraine est le seul pays du monde à avoir renoncé aux armes nucléaires, et nous lui en sommes éternellement redevables. Il a l'une des plus vastes diasporas du monde. Nous ne devons jamais oublier ce qu'ont fait les Ukrainiens.

I see an alliance that is alive and well and in which the United States is focusing on bringing Russia, Ukraine, and those central Asian republics closer and closer, following the lead. We are all watching what Turkey has done on the way to becoming very much a Western nation, a nation that will soon join the EU.

The United States is doing that and also making very sure that we get all of those nations very much engaged in the fight to keep weapons of mass destruction away from all of us.

For a number of years, when I was in Brussels, President Putin would come to Brussels, or the Secretary-General would be in Moscow, and he would talk about the threat of terrorism because of Chechnya. We used to sort of laugh at him because we saw Chechnya as largely a Russian problem, but the reality was that, in fact, he was right and now we find ourselves talking a similar language even if we disagree perhaps over some of the meanings.

Getting Russia on board and building on the enlargement of NATO; bringing those central Asian republics onboard; building on the Mediterranean dialog in both North Africa and the Middle East; and the fact that NATO is talking formally to China, are signs of a major institution that will function extremely well.

Professor Middlemiss is right; you get to a point where you get too many people around the table. Consensus usually does not rest with the number around the table, but rests with the agreement among the major players: the United States, France, Germany, and the U.K. If the major players are on board, generally, there is consensus, and everyone follows, not a problem.

I would argue that apart from the physical problem of 26 ambassadors, the enlargement of the alliance to include, Ukraine, Croatia, perhaps Macedonia, maybe Albania, is not likely to threaten the alliance any more than the last alliance has.

The Chairman: To the panel, thank you. It has been a very instructive hour and a half. In fact it seemed to shoot by too quickly. I think we could do another hour and a half and have a second round.

I do thank you, Professor Stairs, Professor Middlemiss, and Admiral King. You have been of great assistance to the committee. We hope we can come back to you. We hope that we can have a continuing dialogue.

We think that it is not only important for our reports to move forward, but we think that sort of dialogue is important in our country.

Thank you for helping us today and we look forward to meeting with you again soon.

The committee adjourned.

Je vois une alliance bien vivante et bien portante, dans laquelle les États-Unis s'efforcent de rapprocher la Russie, l'Ukraine et les Républiques du centre de l'Asie, pour suivre l'exemple. Nous observons tous ce qu'a fait la Turquie pour être en voie de devenir un pays très occidentalisé, un pays qui se joindra bientôt à l'Union européenne.

Les États-Unis font tout cela tout en s'assurant d'engager profondément ces pays dans la lutte pour tenir à distance de nous tous ces armes de destruction de masse.

Pendant plusieurs années, quand j'étais à Bruxelles, le président Poutine venait à Bruxelles, ou le secrétaire général allait à Moscou, et il discutait de la menace du terrorisme à cause de la Tchétchénie. Nous nous moquions un peu de lui parce que nous estimions que la Tchétchénie était surtout un problème de la Russie, mais la réalité c'est qu'en fait, il avait bien raison et maintenant nous nous retrouvons à tenir des propos similaires, même si nous ne sommes peut-être pas tout à fait d'accord sur certaines significations.

Le fait d'embarquer la Russie et de prendre appui sur l'élargissement de l'OTAN; d'embarquer les républiques du Centre de l'Asie; de prendre appui sur le dialogue méditerranéen en Afrique du Nord et au Moyen-Orient; et le fait que l'OTAN entretient un dialogue formel avec la Chine; ce sont tout cela des indices d'une grande institution qui fonctionnera extrêmement bien.

Le professeur middlemiss a raison; on en vient à un point où il y a trop de gens autour de la table. Le consensus ne dépend pas généralement du nombre de personnes autour de la table, mais d'une entente parmi les principaux acteurs; les États-Unis, la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni. Si ces principaux acteurs s'entendent, généralement, il y a un consensus, et le tout le monde suit, sans problème.

Je dirais qu'à part le problème physique des 26 ambassadeurs, l'élargissement de l'alliance pour englober l'Ukraine, la Croatie, peut-être la Macédoine, peut-être l'Albanie, ne risque pas de menacer l'alliance, pas plus que la dernière alliance.

Le président: À tous les témoins, merci. Cette dernière heure et demie a été de plus instructive. De fait, elle est passée trop vite. Je pense que nous pourrions facilement continuer pendant une autre heure et demie, et faire une deuxième tournée de questions.

Je vous remercie, monsieur Stairs, monsieur Middlemiss et amiral King. Vous nous avez apporté une aide précieuse. Nous espérons vous revoir. Nous souhaitons pouvoir poursuivre le dialogue.

Nous pensons que ce n'est pas seulement important pour nos rapports que de continuer, mais que ce type de dialogue est important pour notre pays.

Merci d'être venus nous aider aujourd'hui. Nous sommes impatients de vous revoir, bientôt.

La séance est levée.

HALIFAX, Thursday, May 5, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 6:34 p.m. to examine and report on the national security policy for Canada (Town Hall meeting).

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: I call to order the Standing Senate Committee on National Security and Defence.

Before we commence the meeting, I would call on Senator Forrestall to speak to the group briefly.

Senator Forrestall: Ladies and gentlemen, colleagues, before we begin our meeting, my colleagues and I would like to recognize an important event in our collective history: that is, victory in Europe. The celebrations in honour of VE day — the end of World War II in Europe — throughout Canada and around the world have taken place to mark our awareness of the great sacrifice of our brave men and women and to ensure that their contribution to world peace is not forgotten. I ask that you please join me and my fellow senators for a moment of silence to honour those who served during the Second World War to ensure our way of life. I will ask you to rise, please.

[*Moment of silence*]

Please be seated.

The Chairman: Thank you, Senator Forrestall.

I welcome everyone here tonight. My name is Colin Kenny. I chair the committee and we are very pleased to see everyone here. We have been travelling the country and we have had town meetings in virtually every province that we have visited, with a couple of exceptions. We have found it very useful to hear what people have to say, and it has been a sort of a reality check for the committee to have an evening such as this. We are very grateful to you for being here.

I would like to start by introducing the members of the committee to you so that you are aware of whom you are addressing.

On my immediate right is Senator Forrestall, who is from Nova Scotia — from Dartmouth, in fact. He has served the constituents of Dartmouth for the past 37 years, first as their member of the House of Commons then as their senator. While in the House of Commons, he served as the official opposition defence critic from 1966 to 1976. He is also a member of our Subcommittee on Veterans Affairs.

[*Translation*]

Quebec native Senator Pierre Claude Nolin is a lawyer and was appointed to the Senate in 1993. He chaired the Committee on Illegal Drugs and is currently serving as the Deputy Chair

HALIFAX, le jeudi 5 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 18 h 34, afin d'examiner la politique nationale sur la sécurité pour le Canada et ensuite en faire rapport (assemblée publique).

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Je déclare ouverte la séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense.

Avant d'entendre des témoins, je demanderais au sénateur Forrestall de s'adresser brièvement au groupe.

Le sénateur Forrestall: Mesdames et messieurs, chers collègues, avant de poursuivre notre séance, nous aimerions souligner un événement historique important, c'est-à-dire la victoire en Europe. Des célébrations commémoratives du Jour de la Victoire en Europe, qui a marqué la fin de la Deuxième Guerre mondiale sur ce continent, ont eu lieu un peu partout au Canada et ailleurs dans le monde pour nous rappeler l'énorme sacrifice qu'ont fait nos braves hommes et femmes et pour que nous n'oublions jamais leur contribution à la paix dans le monde. Je vous demanderais de vous joindre à moi et à mes collègues pour observer un moment de silence en l'honneur de ceux et celles qui ont servi leur pays pendant la Deuxième Guerre mondiale afin de préserver notre mode de vie. Veuillez vous lever, s'il vous plaît.

[*Moment of silence*]

Vous pouvez vous rasseoir.

Le président: Merci, sénateur Forrestall.

Je vous souhaite la bienvenue ce soir. Je m'appelle Colin Kenny et je préside ce comité. Je suis très heureux de vous voir tous ici. Nous sommes allés un peu partout au pays, et nous avons tenu des assemblées publiques dans presque toutes les provinces que nous avons visitées, à quelques exceptions près. Il nous est très utile d'entendre ce qu'ont à dire les gens; une assemblée publique comme celle de ce soir permet au comité d'avoir l'heure juste. Nous vous sommes très reconnaissants d'être venus ce soir.

J'aimerais commencer par présenter les membres du comité pour que vous sachiez à qui vous vous adressez.

Immédiatement à ma droite, nous avons le sénateur Forrestall, qui vient de la Nouvelle-Écosse, plus précisément de Dartmouth. Il représente les électeurs de cette circonscription depuis 37 ans; il a d'abord été député à la Chambre des communes, puis il est devenu sénateur. De 1966 à 1976, lorsqu'il était député à la Chambre, il a occupé le poste de porte-parole de l'opposition officielle. Il siège également au Sous-comité des affaires des anciens combattants.

[*Français*]

Le sénateur Pierre Claude Nolin est originaire du Québec. Il est avocat et sénateur depuis 1993. Il a présidé le Comité sur les drogues illicites et il est présentement vice-président du Comité

of the Senate Committee on Internal Economy, Budgets and Administration. Internationally, Senator Nolin has been Canada's delegate to the NATO Parliamentary Assembly since 1994. He is currently the Vice-President of the Assembly and rapporteur for the Science and Technology Committee.

[English]

On his right is Senator Jim Munson from New Brunswick, although he was appointed from Ontario. Senator Munson was a trusted journalist and former director of communications for Prime Minister Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has been twice nominated for Gemini awards in recognition of excellence in journalism.

To my left is Senator Jane Cordy from Nova Scotia. She is an accomplished educator with an extensive record of community involvement, including serving as Chair of the Halifax-Dartmouth Port Development Commission. She is Chair of the Canada-NATO Parliamentary Association and a member of the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

Our committee has been mandated to examine security and defence by the Senate and to look at the need for a national security policy. We have produced the following reports since 2002: *Canadian Security and Military Preparedness; Defence of North America: A Canadian Responsibility; Update on Canada's Military Crisis: A Review from the Bottom Up; The Myth of Security at Canada's Airports; Canada's Coastlines, the Longest Under-defended Borders in the World; National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*, and, most recently, *The Canadian Security Guidebook, 2005 Edition*.

Our committee is in the midst of a detailed review of Canadian defence policy and we have been holding hearings, as I mentioned before, in every province, engaging with Canadians to determine their national interest, what they see as Canada's principal threats, and how they would like the government to respond to those threats. Canadians have been very forthright in expressing their views on national security in Canada. We will continue working on this review throughout the summer in order to forge a consensus on the type of military that Canadians envision in the future.

We are here tonight to listen, and we are here to learn. You will not hear any speeches from senators. We are here to hear from you, and that is the purpose of this evening's session.

We are fortunate this evening to have as our moderator Retired Commodore Eric Lerhe. He has had 36 years of service in the navy, and commanded two destroyers, HMCS *Nipigon* and HMCS *Saguenay*. Subsequently, during the 1990s, he was Director of NATO Policy, and Director of Naval Force Development. His last job was as Commander of the Canadian Fleet Pacific until 2003. Immediately after retirement, he began in a doctoral program in political science at Dalhousie University.

sénatorial de la Régie interne, des budgets et de l'administration. Sur la scène internationale, depuis 1994, il est le délégué du Parlement du Canada à l'Assemblée parlementaire de l'OTAN. Il est le vice-président de cette organisation et le rapporteur du Comité sur les sciences et la technologie.

[Traduction]

Assis à sa droite, vous avez le sénateur Jim Munson de l'Ontario, mais qui est originaire du Nouveau-Brunswick. Le sénateur Munson, journaliste de renom et ancien directeur des communications du premier ministre Chrétien, a été appelé au Sénat en 2003. Le sénateur Munson a été pressenti deux fois pour le prix Gemini d'excellence en journalisme.

Le sénateur Jane Cordy, de la Nouvelle-Écosse, est assise à ma gauche. Elle est une éducatrice accomplie qui a consacré de nombreuses années au service communautaire, notamment en tant que présidente de la Halifax-Dartmouth Port Development Commission. Elle est la présidente de l'Association parlementaire Canada-OTAN et membre du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

Notre comité a pour mandat d'examiner pour le Sénat les questions touchant la sécurité et la défense nationale et le besoin d'une politique nationale sur la sécurité. Depuis 2002, le comité a produit les rapports suivants: *L'état de préparation du Canada sur le plan de la sécurité et de la défense; La défense de l'Amérique du Nord: Une responsabilité canadienne; Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes: Une vue de bas en haut; Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens; Les côtes du Canada: Les plus longues frontières mal défendues au monde; Les urgences nationales: Le Canada fragile en première ligne*, et récemment, *Le manuel de sécurité du Canada, édition 2005*.

Le comité procède actuellement à un examen approfondi de la politique de défense du Canada et, comme je l'ai dit plus tôt, a tenu des audiences dans toutes les provinces pour demander aux Canadiens et aux Canadiennes de déterminer ce qui est d'intérêt national pour eux, quelles sont, d'après eux, les principales menaces qui pèsent sur le Canada et comment ils voudraient que le gouvernement y réagisse. La population canadienne a exprimé très franchement son opinion sur la sécurité nationale du Canada. Le comité poursuivra tout au long de l'été cet examen en vue de dégager un consensus sur le type de force militaire que les Canadiens envisagent pour l'avenir.

Nous sommes ici pour entendre vos points de vue. Nous voulons apprendre. Les sénateurs ne feront pas de déclaration. Nous sommes ici pour vous écouter, et c'est ce que nous allons faire ce soir.

Nous avons la chance d'avoir comme modérateur Eric Lerhe, commodore à la retraite. Il a servi dans la marine pendant 36 ans et a été le commandant de deux frégates, le NCSM *Nipigon* et le NCSM *Saguenay*. Puis, dans les années 1990, il a occupé les postes de directeur de la politique de l'OTAN et de directeur du développement des forces navales. Son dernier poste a été celui de commandant de la Flotte canadienne du Pacifique, jusqu'en 2003. Tout de suite après avoir pris sa retraite, il a entamé des études doctorales en sciences politiques, à l'Université Dalhousie.

Commodore, the floor is yours.

Commodore (Ret'd) Eric Lerhe, Moderator: I have been given some extensive rules with which I intend to torment you all. There are two microphones at the front of the hall: 1 and 2. If you wish to make a comment, please line up behind one of those microphones. An important note is that you really should not be asking the senators a question. What you should be doing is giving them your views. However, you will have three minutes to do so, and right in front here, the time will be clicking down, and then a red light will come on. At that point I will automatically turn over the floor to the chairman, who will give one of the senators an opportunity to ask you a question on your views. You will have approximately a minute and a half to respond, and the timer will again be going. This is to ensure that everybody who has come here today who wants to address the committee will get the same amount of time as everybody else, and that nobody is left out because somebody else ran on too long in giving their views.

Your comments will be part of the official transcript of this meeting, so it is really important that we have your particulars when you give your views because they will be recorded, and we want your name on them. How is that done? There are registration cards available. Please fill them out if you wish to speak and, once you have lined up, just before you speak, please hand your card to either one of these ladies and they will ensure that your name is accurately transferred to the transcript of these meetings.

The meeting is being interpreted in both official languages and transceivers are available for those who wish to listen to the other official language. We await your views.

The Chairman: If people could proceed to either microphone, we will start.

Mr. David J. Bright, as an individual: First, I would like to thank the committee for taking the time to come to Halifax.

Senator Forrestall, I think the views that you express will be important. This is an apolitical group, if I could use that term. I am here because I am a lawyer and I specialize in military law. I have represented members of the military for close to 30 years. In fact, auspiciously, it was 45 years ago today that I joined the Royal Canadian Navy at the exalted rank of an ordinary seaman. Things have improved.

I am not in a position to tell you what I think you should have by way of weapons platforms or operational equipment or things of that nature. Rather, my view is that the best of equipment can only be properly utilized by men and women who are properly treated and respected, and that this committee should give consideration to the role of the troops, if I could use that term, with respect to the Canadian Forces. I say this as a private citizen, but I can tell you I am also Chair of the Military Law Section of the Canadian Bar. Although my views are individual today, they certainly have been canvassed with some other members of that committee.

Commodore, la parole est à vous.

Le commodore (à la retraite) Eric Lerhe, modérateur: J'ai reçu des directives détaillées que je devrai faire respecter. Il y a deux microphones à l'avant de la salle: le numéro 1 et le numéro 2. Si vous voulez prendre la parole, veuillez faire la queue devant l'un des microphones. Point important, vous ne devez pas poser de questions aux sénateurs; vous devez uniquement partager votre point de vue. Vous aurez trois minutes pour faire votre déclaration. À l'avant, il y a un cadran qui va vous indiquer le temps qu'il vous reste. Quand la lumière rouge va s'allumer, c'est que votre temps est écoulé. C'est alors que je donnerai automatiquement la parole au président qui, à son tour, donnera l'occasion à un des sénateurs de vous poser une question. Vous aurez une minute et demie pour y répondre, ce qui sera minuté sur le cadran. Nous procédons ainsi pour nous assurer que toutes les personnes qui veulent s'adresser au comité aujourd'hui disposeront du même temps et que personne ne sera mis de côté parce que quelqu'un a pris trop de temps à s'exprimer.

Vos commentaires seront consignés dans le compte rendu officiel de la séance; il est donc très important que nous sachions qui vous êtes lorsque vous vous adressez au comité puisque nous voulons que votre nom soit inscrit dans le compte rendu. Voici comment il faut procéder. Vous avez reçu une carte d'inscription. Si vous voulez vous adresser au comité, veuillez la remplir et la remettre à l'une de ces dames juste avant de prendre la parole; celles-ci s'assureront que votre nom est inscrit correctement dans le compte rendu de la séance.

Nous avons également un service d'interprétation dans les deux langues officielles. Ceux et celles qui veulent s'en prévaloir peuvent obtenir des écouteurs. Nous sommes maintenant prêts à vous écouter.

Le président: Je vous invite à vous présenter au micro pour que nous commencions.

M. David J. Bright, témoignage à titre personnel: D'abord, j'aimerais remercier le comité d'avoir pris le temps de venir à Halifax.

Sénateur Forrestall, je crois que vos opinions seront importantes. C'est un groupe apolitique, si vous me permettez l'expression. Je suis ici ce soir parce que je suis un avocat spécialisé en droit militaire. Je représente des militaires depuis près de 30 ans. C'est un jour mémorable car il y a 45 ans aujourd'hui, je m'engageais dans la Marine royale du Canada, au rang élevé de matelot ordinaire. Les choses se sont améliorées depuis.

Je ne suis pas en mesure de vous dire ce qu'il faut en termes de plateforme d'armes, d'équipement opérationnel ou de choses de ce genre. Tout ce que je peux dire, c'est que même si vous avez le meilleur équipement possible, ça prend des hommes et des femmes pour le faire fonctionner et il faut traiter ces gens correctement et avec respect. Le comité devrait donc tenir compte du rôle que jouent les troupes, si je peux utiliser ce terme, au sein des Forces canadiennes. Je dis ça en tant que simple citoyen, mais je suis aussi le président de la section du droit militaire du Barreau canadien. Bien que je m'exprime aujourd'hui à titre personnel, il va sans dire que j'ai sondé certains de mes collègues.

It is my view, Mr. Chairman, that the military needs a significant administrative overhaul. Why do I say that? I say that because morale depends on the success of the administrative work of people behind the scenes. Part of the problem is this: If people are court-martialled, one of the penalties, of course, can be dismissal from the Armed Forces. If the military judge refuses to do that, then quite often what happens is that the administrators release the person under a different category. That person does not have the right, in my respectful view, to argue properly in the way they would before a panel. It is a paper process.

Credibility often is an issue, and yet it is not looked at, not effected, by those members of the committees who perform that function. There is no suggestion that the burden of proof is on the person making the application and the standard of proof is sometimes on a balance of probabilities.

In my respectful submission, what is needed and what should be established is an administrative tribunal that sits on a permanent basis in Ottawa. If people are being released from the Armed Forces, they should have the opportunity to appear before that tribunal. They should have the opportunity to be represented and they should know what it is they are facing. They should have the evidence that is to be used against them marshalled. In other words, servicemen should have the exact same rights as public servants who might be subject to dismissal, or members of the RCMP who have a service court and can argue before that court. I think it improper that members of the military do not have the same rights as anyone else in relation to that aspect of their service.

Mr. Lerhe: Mr. Bright, I have given you an extra 20 seconds of time.

Mr. Bright: I am sorry.

Senator Munson: I will make it easy for you, sir. I will ask you to continue with what you are talking about because we have not addressed the court martial issue.

My question will be very simple: Please give us your specific suggestions. If you have a bit more to say, please go ahead.

Mr. Bright: When you talk about the court martial issue, as a lawyer I am satisfied with the military justice system. I think it is fair and I think it reasonable. What transpires is what comes administratively after that. Therefore, in my view, the military should set up some sort of system that permits representation of members who are being released, or members who are being released on a medical basis, which causes a problem because they do not seem to have the opportunity to have a second opinion.

There should also be, in my respectful view, a very significant liaison between the Department of Veterans Affairs and the Canadian Forces. It appears now that people are sort of out the main gate on a medical release. They are not properly briefed on how to go about getting their pension and making their application. I think the military, quite frankly, has an obligation

Monsieur le président, je crois que les Forces armées ont besoin d'une grande restructuration administrative. Pourquoi? Parce que le moral des militaires dépend du travail administratif effectué par les gens à l'arrière-plan. Le problème est dû en partie à ceci: quand on traduit des gens devant le tribunal militaire, une des peines possibles est évidemment le renvoi des Forces armées. Si le juge militaire refuse de faire ça, il arrive très souvent que les administrateurs libèrent la personne sous un autre prétexte. Cette personne n'a donc pas, à mon humble avis, le droit de se défendre comme elle le ferait devant un groupe de spécialistes. C'est un processus administratif.

La crédibilité est souvent en cause, mais elle n'est pas prise en compte par les membres des comités qui s'occupent de ce processus. Rien n'indique que le fardeau de la preuve incombe aux requérants, et la norme de preuve est souvent fondée sur la prépondérance des probabilités.

Ce que je propose respectueusement, c'est qu'un tribunal administratif permanent soit établi à Ottawa. Si des gens sont libérées des Forces armées, ils devraient avoir l'occasion de comparaître devant ce tribunal. Ils devraient pouvoir être représentés et informés de ce qui les attend. Ils devraient avoir accès aux preuves qui seront utilisées contre eux. Autrement dit, les militaires devraient jouir des mêmes droits que ceux des fonctionnaires confrontés à la possibilité d'un renvoi ou des membres de la GRC, qui ont un tribunal où ils peuvent défendre leur cause. Les militaires devraient avoir les mêmes droits que les autres à cet égard.

M. Lerhe: Monsieur Bright, je vous ai alloué 20 secondes de plus.

M. Bright: Je vous prie de m'excuser.

Le sénateur Munson: Je vais vous faciliter la tâche, monsieur. Je vais vous demander de continuer ce que vous disiez parce que nous n'avons pas abordé la question de la cour martiale.

Ma question est fort simple: pouvez-vous nous donner des suggestions précises? Si vous avez encore un petit quelque chose à ajouter, allez-y.

M. Bright: Pour ce qui est de la cour martiale, je suis satisfait en tant qu'avocat du système de justice militaire. Je crois qu'il est équitable et raisonnable. Le problème est sur le plan administratif par la suite. Je crois que les Forces armées devraient établir un système qui permet aux militaires libérés d'être représentés-y compris ceux qui doivent quitter pour des raisons médicales puisqu'ils ne semblent pas avoir l'occasion d'obtenir un deuxième avis.

J'estime respectueusement qu'il faudrait établir un lien très étroit entre le ministère des Anciens combattants et les Forces armées. On dirait maintenant que les gens qui quittent les Forces pour des raisons médicales sont laissés pour compte. On ne les informe pas correctement sur la façon d'obtenir leur pension ni de faire leur demande. Je crois honnêtement que les Forces armées

and a duty to do that and should assist. There should be an extensive liaison between the two. There should not be a division between people seeking to provide pensions to veterans.

Finally, I would say that for very little money you could set up a pool of trained administrators to assist people who are being released. I think it is somewhat unfair that they have to spend their money to hire someone like me when there are people in the military quite capable of representing them, of being independent and doing a good job.

Mr. Paul Phillips, as an individual: I am President of the Royal United Services Institute, Nova Scotia Branch, and my background is that I joined the navy in the 1950s, also as an ordinary seaman, and retired after 39 years of service. The mission of the Royal United Services Institute is to promote awareness and public understanding of the needs of the Canadian Armed Forces. We have a general membership, primarily retired officers of the three services but we also have RCMP, Coast Guard, and civilian members. We have a very active strategic affairs committee which prepares papers on our behalf and acts as our formal spokesperson unit.

We were very pleased to see the release of the defence policy statement. It was long overdue but, nonetheless, it was welcomed. We are concerned about the current state of the Canadian Armed Forces. It has been stated by senior officers in all three services that we are rapidly approaching a rust-out condition and band-aid solutions. We are past band-aid solutions. We require long-term planning and long-term funding. The announced \$12.8 billion is significant but will kick in far too late to do today's required work. In simple terms, the three arms of the service cannot do what the government has tasked them to do with what the government has given them to do it.

We do not believe the training cadre in the Armed Forces at this moment is capable of handling the proposed 5,000 influx. We closed a major training base some years ago but looking at Saint-Jean and the personnel involved, there is not enough of them.

We have no ice-capable ships to provide Arctic sovereignty. There is no plan nor is there a capability in Canada to build replacement vessels for the 280 class. These vessels, because of their command and control capability, are our admission slip to operations with the Americans.

We have too many paper units, such as DART, which has to be cobbled together from units from one end of the country to the other, and therefore the home units are left lacking.

ont l'obligation de faire ça et d'aider ces gens. Il devrait y avoir un lien puissant entre ces deux organisations. On ne devrait pas séparer les gens qui tentent d'assurer la prestation d'une pension aux anciens combattants.

Pour terminer, vous pourriez mettre sur pied, et ce à peu de coût, un groupe d'administrateurs compétents pour aider les gens qui quittent les Forces armées. Je crois que c'est un peu injuste qu'ils aient à dépenser leur propre argent pour engager quelqu'un comme moi alors qu'il y a des gens dans les Forces qui sont tout à fait capables de les représenter, de faire preuve d'indépendance et de faire du bon travail.

M. Paul Phillips, témoignage à titre personnel: Je suis le président du Royal United Services Institute, section de la Nouvelle-Écosse. Pour ce qui est de mes antécédents, je vous dirais que j'ai joint la marine dans les années 1950, également en tant que matelot ordinaire, et que j'ai pris ma retraite après 39 ans de service. Le Royal United Services Institute a pour mission de sensibiliser et d'informer la population concernant les besoins des Forces armées canadiennes. Nos membres se composent principalement d'officiers retraités des trois services, mais aussi de membres de la GRC et de la Garde côtière ainsi que de civils. Notre comité des affaires stratégiques est très actif; il rédige des documents en notre nom et agit en tant que porte-parole officiel.

Nous avons été ravis de voir le nouvel énoncé politique en matière de défense. Cela aurait dû être fait il y a longtemps, mais il est néanmoins le bienvenu. Nous sommes préoccupés par la situation actuelle des Forces armées canadiennes. Des hauts gradés des trois services ont dit qu'on va rapidement vers un état d'usure et que les solutions ne sont que temporaires. Nous sommes rendus au-delà des solutions temporaires. Il faut une planification et un financement de longue haleine. La somme annoncée de 12,8 milliards de dollars est importante, mais elle arrivera trop tard puisque c'est maintenant que nous en avons besoin pour faire le travail nécessaire. Simplement dit, les trois services ne peuvent pas faire ce que le gouvernement leur demande avec ce qu'il leur donne.

Nous ne croyons pas que le cadre de formation des Forces armées est actuellement en mesure de traiter l'afflux proposé de 5 000 personnes. Il y a quelques années, nous avons fermé des installations de formation; si on regarde la base de Saint-Jean et le personnel en question, ça ne suffira pas.

Nous ne disposons pas de navires pouvant opérer dans des eaux envahies par les glaces pour assurer la souveraineté de l'Arctique. Le Canada n'a pas la capacité ni l'intention de construire des navires pour remplacer ceux de classe 280. Ces navires, en raison de leur capacité de commande et de contrôle, sont notre porte d'entrée pour participer à des opérations avec les Américains.

Nous avons trop d'unités sur papier, comme notre équipe d'intervention en cas de catastrophes qui va chercher des membres de diverses unités d'un bout à l'autre du pays, et qui laisse ces unités dépourvues.

Closer to home, we have no means of carrying out any sort of land-based coastal surveillance. We have no heavy airlift capability and we have no sealift capability for heavy equipment.

We need forces now, not forces in the future. At this moment we do not have them, and there will be no time for a buildup. We need people who can go today, not tomorrow. Our brother services, Coast Guard and Royal Canadian Mounted Police, they are all in desperate need of support from your committee and from the Government of Canada to carry out the roles that the government has assigned to them.

Senator Nolin: Mr. Phillips, we have travelled the country and find that Canadians have a definite penchant for the military, but they are not well-informed. Maybe an organization like yours should be more vocal because someone is definitely not doing his job in public relations for the military system in Canada. What advice can you give us on that lack of public relations to support the activities of the military in Canada?

Mr. Phillips: I just happen to have our public relations officer with me, sitting in the back row, in the person of Len Canfield.

Senator Nolin: Maybe he should line up with you there.

Mr. Phillips: Our program is to try and get as many pieces as possible into the newspapers, and to basically talk and write to the best of our ability. Unfortunately this is a localized effort and Halifax, all-in-all, is a military city and we are preaching to the converted. What we have to do is get the guy who lives in Oshawa or Regina or somewhere in that respect to listen to the problem. People are still fighting 1939-1945. There will be no build-up.

We need troops who can get on an aircraft — that we do not have — and get to point “B” to do the job that our government has told the UN we can do. How do you get that word across? We can do it locally, and we do our best to do it locally, but for the rest of the country we rely on gentlemen and ladies of your stature and your position to do it for us.

Mr. Jim Livingston, as an individual: My background is that I enlisted as a private in the Halifax Rifles in 1950, so I go back as far as all of the others. I understand from the television programming that I have watched that you have appointed Senator Forrestall as an Honorary Lieutenant-Colonel of the Halifax Rifles.

The Chairman: No. He has not missed a meeting yet where we have heard about the Halifax Rifles, but I think he is the Honorary General of the Regiment.

Mr. Livingstone: At any rate, I am here representing the Halifax Rifles Armouries Association. It has been in existence for well over 100 years now, I think. The unfortunate thing is that in

Pour ce qui est de nos interventions au pays, nous n'avons pas les moyens requis pour assurer une surveillance terrestre des côtes. Nous n'avons pas de capacité d'emport instantané ni de transport maritime pour l'équipement lourd.

Nous avons besoin d'avoir d'une force militaire maintenant, pas dans l'avenir. Pour le moment, nous ne l'avons pas et nous manquerons de temps pour la constituer. Nous avons besoin de gens qui peuvent intervenir aujourd'hui, pas demain. Nos collègues, la Garde côtière et la Gendarmerie royale du Canada, ont tous désespérément besoin du soutien de votre comité et du gouvernement du Canada pour s'acquitter des tâches que leur ont été confiées par le gouvernement.

Le sénateur Nolin: Monsieur Phillips, nous avons parcouru le pays et avons constaté que la population canadienne appuie définitivement les forces militaires, mais qu'elle n'est pas bien informée à leur propos. Peut-être qu'un organisme comme le vôtre devrait se faire entendre davantage, parce qu'il y a sans aucun doute des problèmes de relations publiques concernant l'armée canadienne. Quel conseil pouvez-vous nous donner sur la façon de régler ce manque de relations publiques pour appuyer les activités des militaires au Canada?

M. Phillips: Je suis justement accompagné de mon agent de relations publiques, qui est assis à la dernière rangée; il s'agit de Len Canfield.

Le sénateur Nolin: Peut-être devrait-il se mettre dans la file avec vous.

M. Phillips: Notre but est de faire publier le plus d'articles possible dans les journaux et, en somme, de parler et d'écrire de notre mieux. Malheureusement, nos efforts sont ciblés, et Halifax est somme toute une ville militaire, ce qui veut dire que nous prêchons auprès de gens déjà convertis. Ce que nous devons faire, c'est d'atteindre les gens qui vivent à Oshawa, Regina ou ailleurs pour qu'ils soient mis au courant du problème. Tant que les gens en resteront à la guerre de 1939-1945, les choses n'avanceront pas.

Nous avons besoin de troupes qui peuvent monter à bord d'un aéronef — que nous n'avons pas d'ailleurs — pour se rendre à une destination « x » et accomplir ce que le gouvernement a promis aux Nations Unies. Comment faire passer ce message? On peut le faire à l'échelle locale, ce que nous faisons de notre mieux, mais pour ce qui est du reste du pays, nous nous tournons vers des gens de votre envergure et dans votre position pour le faire pour nous.

M. Jim Livingston, témoignage à titre personnel: Pour ce qui est de mon expérience, je me suis engagé en tant que soldat dans le Halifax Rifles, en 1950. J'ai donc autant d'années de service que les autres. Dans une émission télévisée, on disait que vous aviez désigné le sénateur Forrestall comme lieutenant-colonel honoraire du Halifax Rifles.

Le président: Non. Il n'y a pas manqué une seule séance jusqu'à maintenant où on parlait du Halifax Rifles, mais je crois qu'il est le général honoraire du régiment.

M. Livingstone: De toute façon, je suis ici en tant que représentant du Halifax Rifles Armouries Association. Cette association existe depuis plus de 100 ans maintenant, si je ne

1965, 40 years ago, the government of the day, in its wisdom, transferred the unit to the Supplementary Order of Battle and it ceased to exist. The association has continued to function and it sponsors the Halifax Rifles Cadet Corps, which wears the Halifax Rifles badges and flashes. It provides two or three scholarships a year and is fighting a continuing battle to have the regiment reinstated in some form.

I am here for two reasons: One is to present a paper which has been distributed to all of you called, *Coastline/Shoreline Security in Nova Scotia*. I know it is a subject that has been previously discussed in the committee. This paper was prepared by Brigadier-General (Ret'd) Ned Amy, who is a much-decorated soldier who fought in Italy, Northwest Europe, and Korea, and in Korea he received the Distinguished Service Order. He has been a long-time proponent of the reactivation of the Halifax Rifles. He had to be in Ottawa today and he asked me to present the paper on his behalf.

I will not go over the paper very much because I know you have already discussed the subject. His proposal is that a squadron company-sized unit be formed in the Halifax area to provide coastline-shoreline security in the reserve army, and it is a position that my association supports. We, of course, would like to see that unit constituted as a squadron of the Halifax Rifles.

I should emphasize here that I live on an isolated part of the shoreline of Nova Scotia. Within 50 miles of my home, in the past three or four years, illegal aliens have been caught coming ashore. There has been a major drug bust, a marijuana interception. Of course, we are all also aware of a shipload of refugees who came ashore and nobody knew they were there until they were on somebody's front lawn down on the South Shore.

Mr. Lerhe: Mr. Livingston, you have a major friend of the Halifax Rifles on the committee, but I have to call your time.

Senator Forrestall: Thank you for being here, and thank you for coming to speak for the Halifax Rifles. I am sorry that the brigadier could not be here because no more eloquent spokesman exists for a matter that concerns this committee, and that is finding a way of defending our coastlines. There is no better spokesman, really, for that cause. I know this has been a widely discussed subject. It is not the intent to play games with the Halifax Rifles but they are, and remain, to many of us old fogies on the supplementary list the most centrally located, the most easily supported, and the least costly to reactivate. We know from at least two defence ministers, and probably three, I guess, that defence measures can be reactivated with the stroke of a pen following a definitive challenge. Could you lend us your views on how you might see that challenge? How would you see them patrolling the coast?

Mr. Livingstone: It seems to me that it is a natural role for a reserve unit. Certainly, a reserve unit of that type here in Halifax could work very closely with the reserve naval unit and work out some ship-to-shore coordination so that the reserve army unit could work along the shoreline in concert with the ships of HMCS *Scotian*, for instance. It seems that with the Chief of the

m'abuse. Ce qui est malheureux, c'est qu'en 1965, il y a 40 ans, le gouvernement de l'époque, dans toute sa sagesse, a inscrit l'unité à l'Ordre de bataille supplémentaire, mettant ainsi fin à son existence. L'association a continué ses activités et parraine le corps des cadets du Halifax Rifles dont les membres portent les insignes et autres caractéristiques. L'association décerne deux ou trois bourses par année et n'a jamais cessé de lutter pour le rétablissement, sous une quelconque forme, du régiment.

Je suis ici pour deux raisons: d'abord, je voulais vous remettre un document intitulé *Coastline/Shoreline Security in Nova Scotia*. Je sais que c'est un sujet qui a été discuté antérieurement par le comité. Ce document a été rédigé par Ned Amy, brigadier général à la retraite, grandement décoré, qui a combattu en Italie, dans le nord-ouest de l'Europe et en Corée. C'est d'ailleurs pour son service en Corée qu'il a reçu l'Ordre du service distingué. Il réclame depuis longtemps le rétablissement du Halifax Rifles. Il devait être à Ottawa aujourd'hui et m'a donc demandé de vous présenter ce document en son nom.

Je ne parlerai pas du document puisque je sais que vous avez déjà discuté de ce sujet, si ce n'est pour dire qu'une unité de la taille d'un escadron et composée de réservistes soit mise sur pied pour assurer à Halifax la sécurité des côtes canadiennes, proposition que soutient mon association. Nous aimerions évidemment que cette unité soit établie en tant qu'escadron du Halifax Rifles.

J'aimerais souligner que je vis dans une zone isolée de la côte de la Nouvelle-Écosse. Au cours des trois ou quatre dernières années, des gens ont tenté d'entrer illégalement au Canada et ont été attrapés à 50 milles de mon domicile. Il y a eu une saisie majeure de marijuana. Évidemment, nous avons tous entendu parler des réfugiés qui débarquent sans que personne ne s'en aperçoive jusqu'à ce qu'ils soient sur le terrain de quelqu'un sur la rive sud.

M. Lerhe: Monsieur Livingston, vous avez un allié majeur du Halifax Rifles au comité, mais je dois vous interrompre.

Le sénateur Forrestall: Merci d'être venu ici et de vous être porté à la défense du Halifax Rifles. Je suis désolé que le brigadier n'ait pu être ici parce qu'il n'existe aucun porte-parole aussi éloquent que lui dans ce domaine qui relève de ce comité, c'est-à-dire la protection de nos côtes. Il n'y a pas de meilleur porte-parole pour cette cause. Je sais que ce sujet a été amplement discuté. L'intention n'est pas de jouer un jeu avec le Halifax Rifles, mais pour bon nombre d'entre nous, vieux pépères du Cadre supplémentaire, c'est le régiment le plus central, le plus facile à appuyer et le moins coûteux à réactiver. Au moins deux ministres de la Défense, et probablement trois, ont dit que des mesures touchant la défense pouvaient être activées au moyen d'une simple signature si c'était véritablement justifié. Pouvez-vous nous dire quelles seraient des raisons valables de le faire? Comment procédez-vous pour patrouiller les côtes?

M. Livingstone: Il me semble que c'est un rôle tout naturel pour une unité de la Réserve. Il ne fait aucun doute qu'une unité de réserve de ce genre ici à Halifax pourrait travailler en étroite collaboration avec la marine de réserve et trouver une façon de coordonner les communications des navires à la terre pour que l'unité de l'armée de réserve puisse patrouiller le rivage de concert

General Staff having a mandate to increase the reserves by 3,000 people, this would be an opportune time to reactivate the unit and establish a reconnaissance unit whose primary reserve aim is the monitoring of the coastline.

Mr. Brian Butler, as an individual: Senators, I reside in the community of Fall River within the Regional Municipality of Halifax. I do not belong to any defence association or any association whatsoever. I am just an average Canadian who pays for the military and all other federal departments.

I have followed the Canadian military and its history over the years, plus what is going on lately, and I try to keep up-to-date as best as I can. I believe that if we are to have the military that we want, now and in the future, we must have more cash infusion. I know that back when the present government introduced its budget about two to three months ago, it said that it intended to spend an extra \$12.8 billion, I believe, on the Armed Forces over the next five years. My problem with that is that I do not believe we will ever see that money, because that money for the Armed Forces is earmarked to be spent in the latter part of the five year mandate of this budget. I believe that if the government were really serious about infusing money into the Canadian Armed Forces, they would have put the majority of that money in over the next one or two years, not \$500 million this year and \$600 million in the next fiscal year.

Most governments that I am aware of, and I am no expert, but if they want to put money into something, they do not wait until the fifth or fourth year. They do it in the first couple of years and maybe into the third year. Therefore I am very suspicious as to whether or not that money will actually get to the Canadian Armed Forces. Over the last number of years, the members of the Canadian Armed Forces have heard each government say — and it does not matter sometimes what government is in power — that they intend to increase the amount of money that they spend. However, it always seems that after they are in power for two or three years, the Armed Forces do not get what they were promised in those budgets.

Perhaps about two years ago our Auditor General, someone who, although she does not belong directly to government, knows how the money is spent within government, said that the Canadian Armed Forces needed at least \$2 billion of new money injected immediately because, as it is now, they are running behind in each of the services: army, navy, and air force on their own budgets. Basically, what they are doing — it operates much like a credit card: You run it up and then you get the money and you pay it off, but then you go back spending again. Therefore, if they are to get the money that is needed, they must get it ASAP. Only then will the Armed

avec un navire, comme le NCSM *Scotian*. Vu le mandat du chef d'état-major général qui consiste à recruter 3 000 réservistes, il me semble que ce serait le moment idéal pour réactiver l'unité et mettre sur pied une unité de reconnaissance dont le but premier serait la surveillance des côtes.

M. Brian Butler, témoignage à titre personnel: Sénateurs, je viens de Fall River, dans la communauté urbaine d'Halifax. Je ne fais partie d'aucune association de la défense ou autre. Je suis juste un contribuable canadien moyen dont les impôts servent à payer les dépenses militaires et celles de tous les autres ministères fédéraux.

J'ai suivi l'évolution des Forces armées canadiennes et leur histoire au fil des ans, sans parler des événements récents, et j'essaie de me tenir le plus possible informé des derniers développements. Je crois que si nous voulons nous doter d'une force armée répondant à nos exigences actuelles et futures, nous devons y consacrer davantage d'argent. Lorsqu'il a déposé son budget, il y a deux ou trois mois, l'actuel gouvernement a fait part de son intention d'injecter dans la défense 12,8 milliards de dollars supplémentaires, je crois, au cours des cinq prochaines années. Le problème, c'est que je crains que nous ne voyions jamais la couleur de cet argent étant donné que l'on prévoit débloquer ces sommes à la toute fin de la période de cinq ans que couvre ce budget. Je pense que si le gouvernement avait sérieusement l'intention d'investir massivement dans les Forces armées canadiennes, il aurait prévu de le faire au cours du premier et du deuxième exercices au lieu d'injecter seulement 500 millions cette année et 600 millions l'an prochain.

Autant que je sache, et je ne suis pas un expert en la matière, la plupart des gouvernements qui ont l'intention d'investir dans un secteur n'attendent pas quatre ou cinq ans pour mettre leurs plans à exécution. Ils s'y prennent dès les deux ou trois premières années. Par conséquent, j'ai de sérieux doutes quant à la possibilité que cet argent aille véritablement dans les coffres des Forces armées canadiennes. Ces dernières années, les membres des forces armées se sont fait dire par les gouvernements successifs — et parfois, cela importe peu de savoir quel parti gouverne —, qu'ils prévoient augmenter les budgets consacrés à la défense. Toutefois, il s'avère toujours qu'après deux ou trois ans au pouvoir, ces gouvernements n'accordent pas aux forces armées les budgets qu'ils leur avaient promis.

Je crois qu'il y a deux ans environ, notre vérificatrice générale, quelqu'un qui, même si elle ne fait pas directement partie du gouvernement, sait combien d'argent celui-ci dépense, a déclaré que les Forces armées canadiennes avaient immédiatement besoin d'au moins 2 milliards de dollars de fonds supplémentaires étant donné, comme c'est le cas actuellement, que chacune des armées, que ce soit l'armée de terre, la marine ou l'aviation, accusait un budget déficitaire. La Défense nationale fonctionne un peu à crédit: elle s'engage dans des dépenses et, lorsqu'elle obtient de l'argent, elle paie ses dettes, mais c'est un cercle vicieux. Par conséquent, si elle doit recevoir le financement dont elle a besoin,

Forces believe that we are serious about doing something; give them the money that will buy them the equipment they need so that they can do their job, here and overseas.

Senator Cordy: I am wondering whether or not you have read all of our reports, because we have certainly indicated that the military is under-funded and under-staffed, and that the men and women in the military are doing wonderful jobs under the circumstances. The good news is that actually the past few budgets have shown increases — not enough increases, in our minds, but increases nonetheless.

What would be your priority? You have certainly discussed the issue of more money but if, in fact, we were given the amount of money, what is the very first priority that you think the money should be spent on?

Mr. Butler: What we could do — or should do, perhaps, in my opinion anyway, is to make sure that, since we do have a procurement policy, we get the equipment that we are allowed under that policy, and that goes for all three services. Right now, the air force is looking for GLIF capability. There is lots of talk about it but no money. That is what I am saying: Talk is cheap. Get the money flowing and the equipment that we need purchased so that we can transport our soldiers and move them to where they need to go; give the money to the navy for the acquisition of the ships that they are asking for. We do not have the capability to move our troops. We have to rent the ships to move them. We all saw what happened two years ago this past August when we rented ships. About 65 per cent of our armoury was floating around out there in the Atlantic and we had to send out a Tribal class destroyer plus a boarding party. That was extremely embarrassing.

Senator Cordy: We should not be hitch-hiking, is what you are saying?

Mr. Butler: We should not be hitch-hiking. We are old enough and big enough, I think, to look after ourselves.

Mr. Albert Tanguay, as an individual: Senators, I do not represent any organization. I am here as a citizen.

First of all, let me express my appreciation for the opportunity to attend this committee meeting and, in fact, the opportunity to address it. This sure beats CPAC.

My concern is with long-term defence planning and future force structure. I believe it applies more to the maritime forces than perhaps to the air force and the army. I witnessed an excellent exchange of ideas this afternoon between this committee and Professors Middlemiss and Stairs and Admiral King. There seems little doubt now in anyone's mind that for the past four years the focus on defence has been North America; more oriented toward that North American theatre because of one single event, 9/11, that can be attributed by some to a failure of the intelligence apparatus.

Il faut que cela se fasse le plus rapidement possible. Ce n'est qu'à ce moment-là que les forces armées prendront les gouvernements au sérieux lorsqu'ils leur promettent quelque chose. Donnez-leur de l'argent pour leur permettre d'acheter l'équipement dont elles ont besoin pour s'acquitter de leurs missions, ici et à l'étranger.

Le sénateur Cordy: Je me demande si vous avez lu tous nos rapports, parce que nous avons clairement fait savoir que la défense était sous-financée et sous-dotée et que les hommes et les femmes de nos forces armées faisaient un excellent travail dans les circonstances. La bonne nouvelle, c'est que les derniers budgets indiquent véritablement une augmentation des dépenses — peut-être pas aussi importante qu'on le souhaiterait, mais une augmentation quand même.

Quelle serait votre priorité? Certes, vous avez parlé de la nécessité d'obtenir des fonds supplémentaires mais, si ces fonds étaient débloqués, à quoi devraient-ils servir en premier lieu, selon vous?

M. Butler: Ce que nous pourrions ou devrions faire, selon moi, c'est acheter l'équipement prévu en vertu de la politique d'approvisionnement, et ce, pour les trois armées. Actuellement, l'aviation cherche à se doter de nouveaux équipements. On en parle beaucoup, mais l'argent ne vient pas. Parler ne coûte rien. Faites en sorte que nous obtenions l'argent pour acheter l'équipement nécessaire de façon à assurer le transport de nos troupes; donnez de l'argent à la marine pour qu'elle fasse l'acquisition des navires qu'elle demande. Nous n'avons pas la capacité nécessaire pour transporter nos troupes. Nous devons louer des bateaux pour assurer leur déplacement. Nous avons tous vu ce qui s'est passé, il y a deux ans, en août, lorsque nous avons loué des navires. Environ 65 p. 100 de nos bâtiments naviguaient quelque part dans l'Atlantique et nous avons dû envoyer un destroyer de classe Tribal plus une équipe d'arraisonnement. C'était extrêmement embarrassant.

Le sénateur Cordy: Êtes-vous en train de dire que nous ne devrions pas faire de l'auto-stop?

M. Butler: Absolument. Je crois que nous sommes assez grands et suffisamment autonomes pour nous occuper de nous-mêmes.

M. Albert Tanguay, témoignage à titre personnel: Sénateurs, je ne représente aucune organisation. Je suis ici en tant que citoyen.

Tout d'abord, j'aimerais vous remercier de m'avoir donné l'occasion de participer à cette séance du comité et de témoigner devant vous. C'est bien mieux que de regarder la CPAC.

Ce qui me préoccupe, c'est la planification à long terme de la défense et la structure à venir des forces armées. Je crois que cela s'applique peut-être davantage à la marine qu'à l'aviation et à l'armée de terre. J'ai été témoin d'un excellent échange d'idées, cet après-midi, entre MM. Middlemiss, Stairs et l'amiral King. Il semble actuellement indubitable, pour tout le monde, qu'au cours des quatre dernières années, on s'est surtout concentrés sur l'Amérique du Nord, tout cela à cause d'un seul événement: les attaques du 11 septembre 2001, que certains attribuent d'ailleurs à des défaillances des services de renseignement.

In the early 1980s, few predicted the demise of the number one enemy, which were the Warsaw Pact countries. Prior to 9/11, few gave terrorism such a high priority in defence.

I will get to my point now, my concern for the long term. Any decision taken now regarding doctrine, major acquisition and force make-up starts to have an impact in perhaps 10 years. With the unpredictability of the future, specifically what is the primary threat, and that, as you know is a competitive process in itself, I feel that our forces should remain as general purpose as possible, as much as the country can afford, as much as the state can afford. Otherwise, we risk being prepared, in fact, to fight the last war. Let us be careful, then, when we talk of restructuring to fight the current threat as opposed to the future one, when we really do not know what it will be.

Senator Munson: We have JTF2, the sort of undercover group that can be found in any part of the world. Are you talking about the expansion of a group like that to work more on a domestic level than in a foreign place?

Mr. Tanguay: No, I am specifically aiming my comments at maritime forces, which take so long to develop because of acquisition of specific platforms, and so on. My point is that Canada's navy should remain as general purpose as possible to meet any future requirement the government may impose upon it.

Senator Munson: With that in mind, some of the testimony we have been hearing is that the navy will be short-changed with the new 5,000 and the 3,000 reservists. Are you suggesting that at least here in Atlantic Canada we should take another look at having a more equal approach to forcing out these new people?

Mr. Tanguay: Yes, I am suggesting that if Canada is to defend itself, particularly when it applies to the maritime forces, perhaps defending ourselves in our own backyard is not the place to do it. We should always have the ability to deploy in other corners of the world and not focus just on North America. I fear that if we base our planning on the current threat or the current threat of the day, we might focus too much on North American defence.

Ms. Tamara Lorincz, as an individual: I am an MBA/Law alumnus from Dalhousie University. I am also a new mother and an active member of the Halifax Peace Coalition because I am very concerned about the direction of Canada's foreign and defence policy. I am also concerned about the bias in the Senate committee. Of the nine members on the committee there is only one woman. From the agenda posted on the website, this committee has only heard from military and pro-military academics. Professors Stairs and Middlemiss are academics from the Centre for Foreign Policy Studies at Dalhousie University.

Au début des années 1980, peu nombreux étaient ceux qui prédisaient la disparition de notre ennemi numéro un, je veux parler du groupe des pays du Pacte de Varsovie. Avant le 11 septembre, on n'accordait pas autant d'importance à la lutte contre le terrorisme dans la défense.

Parlons maintenant du long terme. Toute décision prise actuellement en ce qui concerne la doctrine, les acquisitions majeures et la modernisation des forces armées commencera à avoir un effet dans peut-être dix ans. Étant donné qu'on ne peut pas prévoir l'avenir, particulièrement les menaces qui nous guettent, et que, comme vous le savez, on cherche toujours à être mieux placés que les autres, j'estime que nos forces armées devraient continuer de se donner des missions aussi générales que possible, à la mesure de ce que notre pays, le Canada, peut se payer. Sinon, nous risquons de nous préparer pour participer à ce qui pourrait être la dernière guerre. Soyons prudents lorsque nous parlons de nous restructurer pour combattre la menace actuelle plutôt que de nous préparer à affronter une menace future dont nous ne savons pas vraiment quelle forme elle prendra.

Le sénateur Munson: Nous avons la FOI2, ce groupe composé en quelque sorte d'agents d'infiltration que l'on retrouve un peu partout dans le monde. Parlez-vous de l'expansion d'un groupe du genre pour travailler davantage à l'échelle nationale qu'à l'étranger?

M. Tanguay: Non, je fais particulièrement référence à la marine, qui prend tant de temps à se développer en raison de l'acquisition d'équipements spéciaux, etc. Selon moi, la mission de la Marine canadienne devrait demeurer aussi générale que possible pour pouvoir répondre à toute exigence future que lui imposerait le gouvernement.

Le sénateur Munson: Ceci dit, certains des témoignages que nous avons entendus laissent croire que la Marine sera lésée, malgré les 5 000 nouvelles recrues et les 3 000 réservistes. Diriez-vous qu'au moins ici, dans le Canada atlantique, nous devrions revoir la situation et envisager une répartition plus équitable des effectifs?

M. Tanguay: Oui, si le Canada doit assurer sa propre défense, et cela s'applique spécialement à la Marine, ce n'est pas en restant chez nous que nous pourrions le faire. Nous devons avoir toujours la capacité de nous déployer aux quatre coins du monde et ne pas nous limiter à l'Amérique du Nord. Je crains que si nous faisons notre planification en fonction de la menace actuelle, nous risquons de nous concentrer beaucoup trop sur la défense nord-américaine.

Mme Tamara Lorincz, témoignage à titre personnel: Je suis une ancienne étudiante en droit et en maître en administration des affaires de l'Université Dalhousie. Je suis également jeune maman et membre active de la Halifax Peace Coalition parce que l'orientation du Canada en matière de politique étrangère et de défense me préoccupe beaucoup. Je m'inquiète aussi du parti pris au sein de ce comité du Sénat. Sur les neuf membres que compte votre comité, il n'y a qu'une femme. D'après le programme figurant sur votre site web, ce comité n'a entendu que des militaires ou des universitaires militaristes. MM. Stairs et

That centre is fully funded by the Department of National Defence. The Senate committee has not adequately heard from the female and peace perspectives.

Former U.S. President Dwight Eisenhower, in his farewell speech in 1961, warned about the undue influence of the military industrial complex. I am equally concerned about the influence of the military industrial complex on this Senate committee. It is unacceptable to me that the chairperson of this committee is meeting with Raytheon officials and that Senator William Rompkey is advocating for an X-span radar at Goose Bay, Labrador. I just want to remind the committee that Canadians reject participating in American missile defence. The senators are trying to override the will of the Canadian people. We do not want to be part of American ballistic missile defence. I would also like to remind the committee that the Canadian government, having listened to us, said no to American BMD in February, so please do not undermine our democratic process with backroom deals.

Canadians also reject deeper military integration with the United States. We reject the frighteningly dangerous and de-stabilizing policies and plans of the U.S. military. The U.S. has a brutal and bloody history of military and CIA interventions. Iraq is a perfect example. Canadians want a foreign policy independent from the United States and we want Canadian soldiers to be peacekeepers, not combatants. These views are substantiated by recent surveys and polls done by the Centre for Research and Information on Canada.

I would also like the committee to know that the Halifax Peace Coalition is opposed to Canada's involvement in the U.S.-led NATO. It is a Cold War relic and it is complicit in war crimes: that is, the use of depleted uranium in Kosovo.

We are also opposed to Canada's involvement in the illegal coup of democratically elected Jean-Bertrand Aristide. Canada's Joint Task Force 2 troops were guarding the airport so that U.S. Marines could kidnap Aristide, and Canada's RCMP are training the Haitian National Police, who are responsible for killing unarmed civilians. We are opposed to expansion of the JTF2 as outlined in the new foreign policy statement.

In addition, we reject an increase in the defence budget. There has been gross mismanagement of funds. The computer system and the flight program are examples of that. At \$12 billion, we will never be able to compete with the United States' spending of \$5 billion on its U.S. military.

Middlemiss sont professeurs au Centre for Foreign Political Studies de l'Université Dalhousie, un centre totalement financé par le ministère de la Défense nationale. Le comité du Sénat n'a pas suffisamment donné la parole aux femmes et aux pacifistes.

Dans le discours d'adieu qu'il a livré en 1961, l'ancien président américain Dwight Eisenhower avait mis en garde contre l'influence indue du complexe militaro-industriel. Je suis aussi inquiète de l'influence qu'exerce le complexe militaro-industriel sur ce comité du Sénat. Je trouve inacceptable que votre président ait rencontré des représentants de Raytheon et que le sénateur William Rompkey plaide en faveur de l'installation d'un radar bande X à Goose Bay, au Labrador. J'aimerais simplement rappeler aux membres de ce comité que les Canadiens rejettent la participation de notre pays au bouclier antimissile américain. Les sénateurs tentent de passer outre à la volonté du peuple. Nous ne voulons pas faire partie du système américain de défense contre les missiles balistiques. Rappelez-vous également que le gouvernement canadien, qui lui nous a écoutés, a dit non au bouclier antimissile nord-américain en février dernier. Alors, s'il vous plaît, ne minez pas notre processus démocratique par des ententes secrètes.

Les Canadiens refusent également tout engagement militaire accru auprès des Américains. Nous désapprouvons les politiques et les plans terriblement dangereux et déstabilisateurs de l'armée américaine. L'histoire des États-Unis est jalonnée d'interventions militaires et de manœuvres de la CIA brutales et sanglantes. L'Iraq en est un parfait exemple. Les Canadiens veulent avoir leur propre politique étrangère, distincte de celle des États-Unis, et ils veulent que leurs soldats soient des casques bleus, pas des combattants. Le résultat d'enquêtes et de sondages effectués récemment par le Centre de recherche et d'information sur le Canada le confirme.

Je tiens également à faire savoir au comité que la Halifax Peace Coalition s'oppose à la participation du Canada à l'OTAN, une organisation menée par les États-Unis. Il s'agit d'une relique de la guerre froide, complice de crimes de guerre pour avoir utilisé de l'uranium appauvri au Kosovo.

Nous réprouvons également l'implication du Canada dans le coup d'État illégal perpétré contre le président Jean-Bertrand Aristide, élu démocratiquement. Des troupes de la Force opérationnelle interarmées 2 du Canada surveillaient l'aéroport pendant que les marines américains kidnappaient Aristide, et la GRC forme les membres de la police nationale haïtienne, laquelle est responsable du massacre de civils non armés. Nous sommes opposés à l'expansion de la FOI2 telle qu'elle est prévue dans le nouvel énoncé de politique étrangère.

En outre, nous refusons tout accroissement du budget de la Défense. La gestion des fonds de ce ministère a été catastrophique, notamment en ce qui a trait au système informatique et au programme de vol. Avec 12 milliards de dollars, nous ne serons jamais capables de faire aussi bien que les Américains, qui dépensent cinq milliards de dollars pour leurs forces armées.

In closing, this year marks the sixtieth anniversary of the atomic bombings of Hiroshima and Nagasaki. This year also marks the midpoint of the United Nations decade to create a culture of peace and non-violence for the children of the world. Let us do that, please.

Senator Nolin: Ms. Lorincz, you have a point. With respect to gender imbalance on the committee, you are right. However, it is not the fault of the chair; it is just that the system works like that.

Ms. Lorincz: Yes, the system is problematic.

Senator Nolin: But we will be working on that.

I have another question about the threat to Canada. According to al Qaeda reports, and confirmed by various intelligence services around the world, six countries, including Canada, are on the list as primary targets. We do not know what happened exactly in Montreal two nights ago. There, some powder arrived from London. Let us assume it was not from al Qaeda. Canada is the only remaining country that has not been targeted so far. Do you think we should get organized to try to prevent a terrorist attack in Canada?

Ms. Lorincz: What is the source of your information?

Senator Nolin: There are various sources. Al Jazeera is one that is available to whomever wants to listen to it.

Ms. Lorincz: Can you repeat, succinctly, your question again?

Senator Nolin: Al Qaeda is reported to have identified six countries as primary targets. The only remaining one untouched on that list is Canada. Should we get organized to prevent such an attack?

Ms. Lorincz: What kind of attack are you referring to?

Senator Nolin: Well, there are various examples of terrorist attacks around the world.

Ms. Lorincz: Because I was...

Senator Nolin: Do you want Canada to get organized, so as not to have such attacks on our country?

Ms. Lorincz: I would like the Canadian military to prepare and plan for peace. We have ratified, you know, a number of treaties. We are part of the United Nations. The United Nations charter says "Let us resolve conflict peacefully." I would like to see Canada instead direct its efforts towards increasing our foreign aid. We are abysmally behind in that. We are at only two per cent of GNP. We are supposed to be at 7 per cent. That is where I would like to see us focusing our efforts instead of some obscure, un-sourced claims of a possible terrorist attack.

Senator Nolin: No, no —

En guise de conclusion, je vous rappelle que cette année marque le 60^e anniversaire du largage des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki. Nous sommes aussi au milieu de la décennie des Nations Unies consacrée à la création d'une culture de paix et de non-violence pour les enfants du monde. S'il vous plaît, engageons-nous plutôt dans cette voie.

Le sénateur Nolin: Madame Lorincz, vous avez raison au sujet de la sous-représentation des femmes au sein de ce comité. Toutefois, ce n'est pas de la faute du président; c'est seulement que le système est ainsi.

Mme Lorincz: Oui, le système pose problème.

Le sénateur Nolin: Mais nous allons essayer d'y remédier.

J'ai une autre question au sujet de la menace envers notre pays. D'après des rapports d'Al-Qaïda, qui ont été confirmés par différents services de renseignement partout au monde, six pays, dont le Canada, sont sur la liste des cibles de choix. Nous ne savons pas ce qui s'est passé exactement à Montréal avant hier soir. Il semblerait qu'on ait découvert une poudre suspecte en provenance de Londres. Espérons qu'Al-Qaïda n'est pas derrière tout ça. Le Canada est le seul pays qui n'a pas été touché jusqu'à présent. Pensez-vous que nous devrions nous organiser pour tenter de prévenir une attaque terroriste sur notre sol?

Mme Lorincz: De quelle source tenez-vous vos informations?

Le sénateur Nolin: Nos renseignements nous proviennent de différentes sources. Al Jazeera en est une pour tous ceux qui veulent l'écouter.

Mme Lorincz: Pouvez-vous répéter succinctement votre question, s'il vous plaît?

Le sénateur Nolin: D'après les rapports, Al-Qaïda a identifié six pays comme cibles principales. Le seul de cette liste qui n'a pas encore été touché est le Canada. Pensez-vous que nous devrions nous organiser pour prévenir une telle attaque?

Mme Lorincz: À quel genre d'attaque faites-vous allusion?

Le sénateur Nolin: Eh bien, il y a différents exemples d'attaques terroristes dans le monde.

Mme Lorincz: Parce que j'étais...

Le sénateur Nolin: Voulez-vous que le Canada prenne les moyens pour éviter que de telles attaques soient perpétrées contre notre territoire?

Mme Lorincz: Je préférerais que les Forces armées canadiennes préparent la paix. Comme vous le savez, nous avons ratifié un certain nombre de traités. Nous faisons partie de l'Organisation des Nations Unies. La Charte de l'ONU dit que nous devons résoudre les conflits de manière pacifique. J'aimerais mieux que le Canada concentre ses efforts sur l'augmentation de l'aide étrangère étant donné que nous accusons un retard phénoménal à ce chapitre. Nous n'y accordons que 2 p. 100 du PIB, alors que nous sommes censés y consacrer 7 p. 100. C'est là-dessus que je voudrais que notre pays se concentre, plutôt que sur une éventuelle attaque terroriste annoncée par des sources obscures et non vérifiées.

Le sénateur Nolin: Non, non...

Ms. Lorincz: Let me also tell you that I was just down in the United States for the nuclear non-proliferation treaty review over the last five days. I just got home the other day. Many people are saying, including Americans, that the biggest terrorist threat on the planet is, in fact, the United States. If anything, we should be doing the opposite of what the United States is doing. As I mentioned in my speech, Canadians have said repeatedly that we want our military to be peacekeepers. That is the direction in which we want our defence to be going.

Mr. Lerhe: Ms. Lorincz, you were precisely on time with your speech but you are over in your response.

Colonel (Ret'd) Don W. McLeod, as an individual: Senators, I am the National President of the Air Force Association of Canada. I am also the Honorary Colonel of 406 Maritime Operational Training Squadron and I sit on the command of Air Command's advisory council.

I would like to just preface my remarks by saying that my good friend Albert Tanguay's comments are much like the ones that I intend to make. I think he probably did it with a little less emotion.

Mr. Chairman and honourable senators, I want to thank you for the opportunity to be able to address you this evening. First of all, I want to say that, from an air force and a navy perspective, there has been no defence review. Rather, there has been a revitalization of the Canadian Army to form the Canadian Marine Corps, not unlike the U.S. Marine Corps, where the role of the navy and the air force is to support the army. Honking big ships, honking big army helicopters, replacement for a Twin Otter aircraft — while exciting, none of these projects had been on the horizon as part of a strategic defence plan.

Even if there were to be an influx of defence dollars as projected, the CF, and especially the air force, is still well into rust-out. It will take many years of careful, well-planned spending to bring the air force anywhere close to satisfying much-needed requirements. Yes, there is CF-18 modernization; there is a CP-140 Aurora update. However, before any money is committed to a new Airborne regiment — and by the way, no Canadian soldier has jumped out of an airplane operationally since Korea — fixed-wing SAR has to be fast-tracked. Strategic airlift must be moved off top dead centre and moved along expeditiously. While the talk of leased aircraft may be in vogue with the uninformed, it is a quick and dirty solution to moving critical troops and equipment; it is a myth from both a practical and a cost-effective perspective.

Mme Lorincz: J'aimerais aussi vous dire qu'au cours des cinq derniers jours, j'étais aux États-Unis pour l'examen du traité de non-prolifération des armes nucléaires. Je viens juste de rentrer. Beaucoup de gens disent, y compris des Américains, que la plus grande menace terroriste sur la planète sont, en fait, les États-Unis. La moindre des choses serait que nous prenions le chemin opposé à celui emprunté par ce pays. Comme je l'ai indiqué dans ma déclaration, les Canadiens ont dit à de multiples reprises qu'ils veulent que nos forces armées se consacrent au maintien de la paix.

M. Lerhe: Madame Lorincz, vous avez scrupuleusement respecté le temps qui vous était alloué pour votre allocution, mais vous le dépassez dans vos réponses.

Le colonel à la retraite Don W. McLeod, témoignage à titre personnel: Sénateurs, je suis président national de l'Association de la Force aérienne du Canada. Je suis également colonel du 406^e Escadron maritime d'entraînement opérationnel et je siège à la direction du Conseil consultatif du Commandement aérien.

Pour commencer, je dirais que mes remarques seront très semblables à celles formulées plus tôt par mon bon ami Albert Tanguay. Je pense qu'il les a exprimées probablement avec un peu moins d'émotion que je ne le ferai.

Monsieur le président, honorables sénateurs, je tiens à vous remercier de m'avoir donné l'occasion de témoigner devant vous ce soir. Tout d'abord, j'aimerais dire que du point de vue de l'aviation et de la marine, il n'y a pas eu d'examen de la défense. Il y a plutôt eu une revitalisation des Forces armées canadiennes dans le but de créer un corps de marines canadien qui n'est pas sans rappeler le U.S. Marine Corps; lequel confère à la marine et à l'aviation le rôle d'appuyer l'armée de terre. On ne parle que de gros navires, de gros hélicoptères pour l'armée, du remplacement des appareils Twin Otter — autant de projets qui, même s'ils sont passionnants, ne faisaient pas partie d'un plan de défense stratégique.

Même si on injectait dans la défense les fonds prévus, les Forces canadiennes, et particulièrement l'Aviation, continueraient d'être aux prises avec le problème de désuétude du matériel militaire. Il faudra de nombreuses années de dépenses avisées et bien planifiées pour amener l'Aviation à un niveau lui permettant de répondre aux exigences impérieuses. Oui, on a modernisé les CF-18 et on va remplacer les Aurora CP-140. Toutefois, avant d'investir dans la création d'un nouveau régiment aéroporté — à ce propos, aucun soldat canadien n'a sauté d'un avion dans le cadre d'une opération depuis la guerre de Corée —, il nous faut très rapidement nous doter d'appareils à voilure fixe pour les services de recherche et de sauvetage. Nous devons prendre sans tarder une décision en matière de capacité de transport stratégique; cela ne peut plus attendre. Même si certaines personnes mal informées pensent que la solution serait de recourir à des avions loués, il faut savoir que ce serait une solution hâtive et inadaptée pour le transport de troupes et d'équipement essentiels; c'est un mythe, tant du point de vue pratique qu'économique.

NATO countries are not able to commit to assured heavy airlift. There are simply not enough assets. All countries are struggling for airlift capability and many more countries are vying for the capability on a leased basis than there is capacity. Why is Canada not looking at procuring and then leasing its services to its allies, much as we now do with NATO flying training in Canada?

Canada needs to look at both technical and strategic airlift, and it has to do it now. Any school child can tell you that any military needs to be able to move personnel and equipment with any of the defence review scenarios there may be. I say there may be a possibility of a requirement to lift ground troops with medium-lift helicopters, even if our main defence objective is to assist failed and failing states in a three-block war.

The first Cyclone to replace the CH-124 Sea King is still a long way off and many current maritime helicopter pilots will never see it. However, the CDS has stated that he can fast-track a medium-lift helicopter capability to be delivered within two years. That is a slap in the face to Sea King pilots.

Mr. Lerhe: I am afraid I will have to call time.

Senator Forrestall: What you are suggesting seems to make a lot of sense. Could you elaborate a little bit more on what we have now and how we might improve? I am thinking mainly on the air side because I think you are fairly close to being bang-on, and when the general is finished it will be the army and perhaps, to a lesser degree, the navy. What could we do with the existing fleets that we have? I guess what I am saying is how should we go about replacing, for example, our strategic heavy lift?

Mr. McLeod: We must start the project — and I know that project exists right now within Chief of the Air Staff — to identify what is required, what is available. But what is most important is that even in the event that the dollars are not available, we must have a plan. We must have a plan now of what will replace the Hercules and what will be our strategic airlift, even if it is 10 or 15 years from now. We just keep saying “We have to do it.” I am not saying that we must take defence dollars now and do it, but there has to be a plan. How are we to move people? People think it is great to rent an Antonov aircraft to move our people around. However, that will not always be available. We are looking to increase the army, but with no way to move them. Putting them on a honking big ship and sailing around the world will not get them where they need to be when they have to be there, so Senator Forrestall, I am saying that we need to sit down and look at a plan, not just for the air force but for everybody.

I will talk about the air force for a moment. Someday we will need to replace the Snowbirds. Someday we will need to replace the CF-18s. It may be 20 years from now but we have to start that planning now, and identify the dollars.

Les pays de l'OTAN sont incapables de s'engager à assurer le transport de troupes et de matériel au moyen d'avions de gros tonnage. Il n'y a tout simplement pas suffisamment de ressources. Tous les pays se battent pour avoir une capacité de transport et beaucoup veulent louer des appareils, alors qu'ils n'en ont pas la capacité. Pourquoi le Canada n'envisage-t-il pas de s'équiper et de louer ses services à ses alliés, un peu comme il le fait actuellement pour l'entraînement en vol de l'OTAN au Canada?

Le Canada doit examiner son transport aérien sur le plan technique et stratégique, et il doit le faire maintenant. N'importe qui peut vous dire que tout examen de la politique de la défense doit tenir compte du fait que les militaires doivent pouvoir déplacer du personnel et de l'équipement. Il peut être nécessaire de transporter des troupes terrestres à bord d'hélicoptères moyens porteurs même si notre principal objectif de défense est d'aider les pays défaillants et en déroute dans une guerre à trois volets.

Ce n'est pas demain que le CH-124 Sea King sera remplacé par l'hélicoptère Cyclone, et beaucoup de pilotes ne seront pas là pour le voir. Cependant, le CEMD a déclaré qu'il pouvait obtenir rapidement d'ici deux ans des hélicoptères de moyen tonnage. C'est une insulte pour les pilotes de Sea King.

M. Lerhe: Je crains de devoir vous interrompre faute de temps.

Le sénateur Forrestall: Ce que vous proposez a beaucoup de sens. Pourriez-vous nous en dire davantage sur la façon d'améliorer ce que nous avons maintenant? Je pense surtout à l'aviation parce que je crois que vous êtes assez près de la vérité et que, quand le général en aura fini, ce sera au tour de l'armée et peut-être, dans une moindre mesure, de la marine. Que pourrions-nous faire avec les appareils actuels? J'aimerais savoir comment remplacer, par exemple, les hélicoptères de transport lourd.

M. McLeod: Il faut prendre des mesures — et je sais que c'est ce que fait le chef d'état-major de la force aérienne — pour déterminer ce qui est requis, ce qui est disponible. Mais, le plus important, c'est que même sans budget, il faut avoir un plan. Il faut savoir quels appareils vont remplacer les Hercules, quel sera notre moyen de transport stratégique, même si c'est dans dix ou quinze ans d'ici. Pour l'instant, nous n'avons que des intentions. Je ne dis pas de dépenser l'argent tout de suite, mais il faut avoir un plan. Comment allons-nous déplacer les gens? On pense que c'est formidable de louer un Antonov pour transporter le personnel. Cependant, ce ne sera pas toujours possible. Nous voulons avoir plus de militaires, mais nous n'avons rien pour les déplacer. Les gros navires ne les mèneront pas nécessairement à destination et donc, sénateur Forrestall, il fait élaborer un plan, et pas seulement pour la force aérienne mais pour tous les secteurs.

Pour parler plus précisément de la force aérienne un instant, un jour, il faudra remplacer les avions Snowbird et les CF-18. On le fera peut-être seulement dans 20 ans, mais il faut commencer maintenant à planifier et à prévoir le budget.

Senator Forrestall: I guess that is close to what I am asking. Do you see a sufficient diversified need for aircraft to warrant the maintenance of the air force itself as a separate branch? Do we have enough need, that you can see, to warrant the maintenance of the air force as opposed to turning equipment over, perhaps leftover equipment, to the army or over to the general for his use?

Mr. McLeod: I do not understand the question but I certainly see the need for a balanced air force.

Senator Forrestall: A balanced air force to handle the diverse requirements of airlifts?

Mr. Wally Buckoski, as an individual: Good evening, senators. I work for PSP at the Shearwater Fitness and Sports Centre. I have been in Shearwater since 1965, hence my nickname is Shearwater Swatter. I am a former light welterweight boxing champion of Nova Scotia. I am here to speak to you today on fitness and sports in the Canadian Forces. Today, part of my job in the gym is to look after equipment for the guys and the women at Shearwater.

Today, I had to close a squash court to make room for some spin cycles. This is a new fitness thing and I think it is a really sad day for Shearwater that I have to close a squash court to make room for spin cycles when we should be increasing our fitness and not downsizing it in any way whatsoever. I have a ball field behind me that needs the fence moved back and the lights moved back because they changed the rules in the Canadian Forces three years ago for these guys and women, when they are playing sports that they are going to slow pitch instead of fast pitch. Every year now, when we have a tournament, we must go downtown to Halifax or Dartmouth and rent one of their fields. Here we are in the military, Canadian Forces, and we cannot even use our own field right in Shearwater. I am going through this right now. That is what I want to talk to you about today.

I know some of the other people here today are talking about helicopters and things, but this is what I want to speak about. I have a few things behind me here and the first one says, "The definition of 'insanity' is doing the same thing year after year and expecting better results." That is what we do with fitness and sports in the Canadian Forces. We do the same things, year after year, expecting results and we never get them. I want to elaborate on that a little bit.

You have an RMC hockey team in Kingston, Ontario that plays hockey, and that has full body contact when they play. However, what they have done in the Canadian Forces is that they have told the soldiers here that, "You are not going to play any body contact. We find it just maybe a bit too rough." But yet you let the RMC team play full body contact but you will not let your own military members do it, and they are playing body contact anyway when they are out there. Another example is you took fast-pitch softball out of the Canadian Forces' curriculum. We do not know why you took it out, but you did it. You brought in slow-pitch, which we call "beer ball." That is what it is. You go around the bases, you touch a base, you grab a beer and you drink it.

Le sénateur Forrestall: Je crois que vous répondez à peu près à mes questions. Pensez-vous que les besoins sont suffisants pour justifier le maintien d'une force aérienne séparée? Pensez-vous que son maintien est justifié et qu'il n'y a pas lieu de transférer son matériel à l'armée ou pour une utilisation plus générale?

M. McLeod: Je ne comprends pas votre question, mais je pense certainement qu'il faut une force aérienne équilibrée.

Le sénateur Forrestall: Une force aérienne équilibrée pour répondre à divers besoins de transport?

M. Wally Buckoski, témoignage à titre personnel: Bonsoir, sénateurs. Je travaille pour le Programme de soutien du personnel, au Centre sportif de Shearwater. Je vis à Shearwater depuis 1965, et mon surnom est Shearwater Swatter. J'ai déjà été champion de boxe de la Nouvelle-Écosse, dans la catégorie poids welter léger. Je veux vous parler aujourd'hui du conditionnement physique et des sports dans les Forces canadiennes. Actuellement, mon travail au gymnase consiste à m'occuper de l'équipement qu'utilisent nos hommes et nos femmes à Shearwater.

Aujourd'hui, j'ai dû convertir un court de squash en salle de spinning. C'est une nouvelle activité sportive, et je trouve que c'est vraiment dommage de fermer un court de squash pour installer des vélos de spinning alors qu'il faudrait plutôt agrandir nos installations. Pour ce qui est du terrain de baseball derrière moi, il faut déplacer la clôture et les lumières parce que, depuis trois ans, les Forces canadiennes ont décidé d'avoir non plus une ligue de balle rapide, mais une ligue de balle lente. Désormais, pour notre tournoi annuel, il faut aller louer un terrain à Halifax ou à Dartmouth. Nous sommes dans les Forces armées canadiennes, et nous ne pouvons même pas utiliser notre propre terrain ici, à Shearwater. Voilà ce que je vis actuellement et ce dont je veux vous parler aujourd'hui.

D'autres sont venus vous parler d'hélicoptères mais, moi, c'est ce dont je veux vous parler. Une des premières choses que je veux vous dire, c'est qu'il est aliénant de faire la même chose année après année et de s'attendre à une amélioration de la situation. C'est ce qui se passe dans le cas du conditionnement physique et des sports dans les Forces canadiennes. Nous faisons toujours la même chose, année après année, en espérant atteindre des résultats que ne viennent jamais. Je vais vous donner quelques exemples.

L'équipe de hockey du Collège militaire royal de Kingston en Ontario permet les contacts physiques et les mises en échec pendant le jeu. Pourtant, les Forces canadiennes interdisent ces contacts à leurs soldats parce que c'est peut-être un peu trop violent. C'est contradictoire de les permettre au Collège militaire et partout ailleurs mais pas dans les Forces. Un autre exemple, c'est qu'il n'y a plus de ligue de balle rapide dans les Forces canadiennes. On ne sait pas pourquoi, mais c'est ainsi. Il y a une ligue de balle lente beaucoup moins compétitive. On n'a pas l'impression de vraiment se dépenser. C'est plus pour le côté social.

The men and women of the Canadian Forces do not want that. Fitness and sports for these people is so important. It is the outlet that I give them. In sports stores, I give them that. When they come to see me, with the stress from working, the stress from Swissair, the stress from all of that, my job in sports stores is to make sure that when they leave there, they do not have any stress. They have the recreational needs that they have met.

Another thing that was set up was that in 1984 we joined — and this surprised me — the Council of CISM Sports, where the elite athletes go against other countries in the world. It is a great program. I think it is fantastic, but look at some of the things that go on in that program. There is basketball, biathlon, parachuting, shooting, running — there are some really good things there. But where is the hockey? I do not see hockey in there. Where is the squash and the badminton for those people who like to do those things? Year after year, we do the same sports but we do not incorporate anything that has any new creative ideas, and that is what we must do. If you want to entice young people to join the Canadian Forces, you need to do that.

Senator Cordy: You have raised an excellent point. I also happen to be on a committee that is studying health care, and certainly when we talk about wellness, that is the priority in that it is like short-term pain financially for long-term gain because if people are well, they will not be using the resources of the healthcare system. We are currently studying mental health issues and the release of stress, and sports is a wonderful way to help people through the stresses of their jobs.

First, where does the funding come for your job? Second, you gave us lists without sports, or moving from fastball to slow pitch. Who makes those decisions?

Mr. Buckoski: It actually comes from an organization called CFPSA in Ottawa, which is the founding organization of the personal support programs, and that is what we do. We are not military but we are looking after your recreational needs. We are looking after your sports. My job in that world is in sports stores. I am the equipment provider. Anything that happens in Shearwater, whether it is buying a treadmill, fixing equipment for the ball teams, handing out hockey equipment, that is my job for the whole base. I am speaking for all the men and women, and I do not see any of them here today. I do not see any of my colleagues who are higher up the chain than I am, bringing these things forward. When these people come to my desk, when they come away from these tournaments, these are the things that they bring to me. “Wally, where are they coming from with these ideas? Why are we taking body contact out of hockey?” This is Canada’s sport. Why do we switch from fast pitch to slow pitch? We have facilities right across Canada, such as curling clubs on all our bases. We have golf courses on all our bases. What surprises me is that every year we cannot have a national curling bonspiel for our military members. They do it every second year. The same thing with golf. We have a CISM golf team but we do not have a national golf program. We have some really weird things that go on. I do not understand some of the things that we do.

Ce n’est pas ce que veulent les hommes et les femmes des Forces canadiennes. L’exercice et le sport sont très importants pour eux. C’est la soupe que je leur offre. Quand ils arrivent stressés par le travail, l’accident de Swissair et tout le reste, mon travail consiste à les aider à décompresser. Ils ont besoin de loisirs.

En 1984, nous avons adhéré — ce qui m’a surpris — au Conseil international du sport militaire et établi le Programme de sports nationaux et internationaux des Forces canadiennes, qui a permis à des athlètes d’élite de compétitionner dans d’autres pays du monde. C’est un programme formidable. Je crois que c’est fantastique mais si, d’un côté, on y trouve le basket-ball, le biathlon, le parachutisme, le tir et la course, on se demande où est le hockey. Je n’en vois pas. Où se trouvent le squash et le badminton pour ceux qui aiment ces activités? D’une année à l’autre, on pratique les mêmes sports sans offrir rien de nouveau, comme il faudrait le faire. Si on veut inciter les jeunes à se joindre aux Forces canadiennes, il faut prévoir des activités de ce genre.

Le sénateur Cordy: Vous avez soulevé une question très pertinente. Il se trouve que je fais aussi partie du comité qui étudie les soins de santé et, pour assurer le bien-être, c’est une priorité dans le sens qu’il faut accepter d’investir à court terme pour réaliser des gains à long terme parce que si les gens sont en santé, ils n’auront pas besoin d’aller voir le médecin. Nous étudions actuellement les problèmes de santé mentale et la lutte contre le stress, et le sport est un merveilleux moyen d’atténuer le stress du travail.

Premièrement, comment est financé votre emploi? Deuxièmement, vous avez parlé de sports qu’on a éliminés ou remplacés, comme la balle rapide par la balle lente. Qui prend les décisions à ce sujet?

M. Buckoski: Elles sont prises par l’Agence de soutien du personnel des Forces canadiennes, établie à Ottawa, qui gère les programmes de soutien du personnel, et nous suivons des directives. Nous ne sommes pas des militaires, mais nous répondons aux besoins récréatifs des militaires. Nous encadrons leurs activités sportives. Je travaille dans les magasins de sport. C’est moi qui m’occupe de l’équipement dont la base de Shearwater a besoin, que ce soit pour acheter un tapis roulant, réparer le matériel des équipes de baseball ou distribuer l’équipement de hockey. Je parle au nom de tous les hommes et de toutes les femmes de la base, et je n’en vois aucun ici aujourd’hui. Aucun de mes collègues plus haut placé que moi n’est venu expliquer la situation. Quand ils reviennent de tournois et se présentent à mon bureau, ils me disent qu’ils se demandent qui prend ces décisions. Pourquoi il n’y a plus de contact physique au hockey? C’est le sport pratiqué au Canada. Pourquoi remplacer la balle rapide par la balle lente? Nous avons des installations dans toutes les bases du pays pour accueillir des clubs de curling. Nous avons des terrains de golf sur toutes nos bases. Je suis surpris qu’on ne puisse pas organiser un tournoi de curling national pour nos militaires chaque année. On le fait tous les deux ans. C’est la même chose pour le golf. Les Forces canadiennes ont une équipe de golf, mais pas de programme national. Des choses étranges se passent. Je ne comprends pas tout ce que nous faisons.

We should be increasing our fitness and sports as much as we can. The Shearwater gym is the only Department of Defence gym in Canada — and you can check this when you go back to Ottawa — that did not get an upgrade or a refit of any sort at all. Stadacona got one. The fleet got a brand new gym. Greenwood's got great stuff. Gagetown is fantastic. I have been to Borden. I have seen what happened right across Canada, but Shearwater is the only one that did not get an upgrade. I am down there now, gun-taping stuff together. That is not right for the people, the men and women of Shearwater, and that is exactly what I am doing down there. I am gun-taping things together.

Senator Cordy: So who do we talk to?

The Chairman: Actually there are other people waiting. Mr. Buckoski's time is up and there are two supplementary questions because he is the last person on the floor.

Senator Nolin: Today we had lunch with a group of seamen. There were not many sea women, by the way, which is another gender problem. Someone referred to the unfairness of the annual fitness evaluation. I want your professional advice on that.

I do not see why men and women do not have to perform the same amount of push-ups. I can see the lifting of heavy weights, but why push-ups? Have you heard of that before?

Mr. Buckoski: You mean the lowering of standards for men and women?

Senator Nolin: Yes.

Mr. Buckoski: On that test?

Senator Nolin: Why the standards are not the same.

Mr. Buckoski: I think that body structure, for a lot of females, they have trouble with the body structure of doing a push-up. That is not to say that they are all like that but, for the most part, I find that that is the most difficult thing that they have, is doing the push-ups for their upper body strength. It is a known fact that, with respect to the upper body, women do not have quite as strong muscles as men up on this part of their bodies. However, when it comes to sit-ups, and the run and everything else that I have seen, a lot of the ladies in the forces today actually compete on the same level with the men.

We just had a floor hockey tournament in Shearwater. We had women playing on the same team as men, at the same level and doing it very well. That is the only thing, I think, that there is a problem with, is the push-ups.

Senator Munson: I have an observation. I agree with what you are saying. I mean, in the stressful time in which we live, and with men and women coming back from Afghanistan, coming back from the Gulf on ships. You know, I am sort of glad in a strange way that Cornwallis and Chatham are closed because I played once for the Yarmouth Bluenosers in 1965, right? I was 6'2" and then I played for the —

Il faudrait offrir toutes les activités sportives possibles. Le gymnase de la base de Shearwater est le seul gymnase du ministère de la Défense au Canada — et vous pouvez vérifier quand vous retournerez à Ottawa — qui n'a pas été rénové ou amélioré d'aucune façon. La base de Stadacona a un tout nouveau gymnase. Les installations de Greenwood sont formidables, comme celles de Gagetown. Je suis aussi allé à Borden. J'ai vu ce qui se passe ailleurs au pays, mais c'est seulement à Shearwater que rien n'a été fait. Je me débrouille avec les moyens du bord. Ce n'est pas juste pour les hommes et les femmes de Shearwater. Je dois me débrouiller avec ce que j'ai.

Le sénateur Cordy: Donc, à qui nous adressons-nous?

Le président: En fait, il y a d'autres personnes qui attendent. Le temps de M. Buckoski est écoulé, et on veut lui poser deux questions parce que c'est le dernier intervenant.

Le sénateur Nolin: Nous avons mangé ce midi avec des matelots. Il n'y avait pas beaucoup de femmes, au fait, ce qui est un autre problème concernant l'équilibre entre les sexes. Quelqu'un a dit que la situation était injuste à propos de l'évaluation annuelle de la condition physique. J'aimerais avoir votre avis professionnel là-dessus.

Je ne vois pas pourquoi les hommes et les femmes ne feraient pas le même nombre de pompes. Je peux comprendre pour ce qui est de lever des poids lourds, mais pourquoi leur demander de faire moins de pompes? Êtes-vous au courant de la situation?

M. Buckoski: Vous parlez d'abaisser les normes pour les hommes et les femmes?

Le sénateur Nolin: Oui.

M. Buckoski: Pour cette évaluation?

Le sénateur Nolin: Pourquoi les normes ne sont-elles pas les mêmes?

M. Buckoski: J'imagine que beaucoup de femmes, en raison de leur constitution, ont plus de mal à en faire. Ce n'est pas le cas pour toutes les femmes, mais je trouve que les pompes exigent beaucoup d'efforts de leur part parce qu'elles n'ont pas autant de force dans le haut du corps, leurs muscles sont moins développés que ceux des hommes. Pour ce qui est des redressements assis, de la course et de tout le reste, la plupart des femmes qui font partie des forces peuvent en faire autant que les hommes.

Nous venons d'avoir un tournoi de hockey en salle à Shearwater. Les femmes jouaient dans les mêmes équipes que les hommes, au même niveau, et elles performaient très bien. Je crois que le seul problème à ce sujet, ce sont les pompes.

Le sénateur Munson: J'ai une remarque à faire. Je suis d'accord avec vous. La vie est stressante aujourd'hui pour tout le monde, pour les hommes et les femmes qui reviennent d'Afghanistan et du Golfe. D'un côté, je suis plutôt content que les bases de Cornwallis et de Chatham soient fermées parce que j'ai déjà joué pour les Bluenosers de Yarmouth en 1965. Je mesurais six pieds et deux et ...

Senator Nolin: When I said he was going to be serious...

Senator Munson: — and I played for the Bathurst Papermakers against the Chatham Ironmen and I went down to about 5'4" and these military guys, they did play body contact and they should play body contact, but I could not take much more. Thank god the bases were closed.

Anyway, I appreciate what you are saying. I just had to get that off my chest. It has taken 40 years to get that off my chest.

Mr. Buckoski: I really believe that fitness is so important in the Canadian Forces that we should be increasing and not decreasing what we are doing here. I find that Shearwater is a great place to start because they really need an upgrade there. When I talk about the sports themselves, we should be increasing the funding for them. I really believe that we need new concepts and new ideas.

The Chairman: Thank you very much, sir. You have made your point. You got a couple of extra cracks in with senators who thought you were pretty good.

Ms. Carolyn van Gorp, as an individual: I am a teacher at a local school. I came here tonight not intending to speak or make a presentation, but since the microphone is free, I would like to do this.

I spent today teaching the students on the workings of democracy. We looked at how our government works, the various levels of government, how citizens can influence what happens in our country. These are our young people who will be running the country in a few years, and I hold great hope for the young people that I teach. I find myself quite disturbed because I am finding it very difficult right now to instil a sense of pride in our military when I look at what our military currently seems to be involved in and doing.

I have recently returned from Serbia with students from a number of schools from across the country. It was an absolutely amazing time, except for the occasions when we were asked by the people whom we were visiting, "How does it feel to know that your tax dollars are used to bomb our country, to destroy our buildings, to kill our people?" I had a very difficult time answering that question.

I spent last week with a Haitian-Canadian family who had a similar question, "How does it feel to know that your tax dollars are being used to support a police force that has been charged under a number of human rights committees for human rights violations?" Again, I had a very difficult time answering that question.

Tomorrow I will be going back to my students. We will be talking about democracy some more. We will be talking about how citizens can influence the workings of our government, and I would really like to be able to tell them that there is an opportunity to have their voices heard.

Le sénateur Nolin: Quand j'ai dit que j'allais être sérieux...

Le sénateur Munson: ... et j'ai joué pour les Papermakers de Bathurst contre les Ironmen de Chatham; je peux vous dire que les contacts physiques étaient permis évidemment et que les militaires m'ont malmené; je n'en menais pas large. Par chance que les bases ont été fermées.

De toute façon, je comprends votre point de vue. Il fallait simplement que je me vide le cœur, même si c'est quarante ans plus tard.

M. Buckoski: Je trouve que l'exercice est tellement important dans les Forces canadiennes qu'il faudrait offrir plus de possibilités et non moins. Je trouve que Shearwater est le bon endroit pour mettre cela en pratique parce que les installations ont vraiment besoin d'être modernisées. Pour ce qui est des sports en tant que tels, il faudrait augmenter les budgets qui y sont consacrés. Je crois vraiment qu'il nous faut de nouveaux programmes, de nouvelles idées.

Le président: Merci beaucoup, monsieur. Vous avez pu présenter votre point de vue. Vous avez même pu échanger quelques blagues avec des sénateurs qui ont bien aimé votre intervention.

Mme Carolyn van Gorp, témoignage à titre personnel: Je suis enseignante dans une école de la région. Je n'avais pas l'intention de prendre la parole ce soir mais, comme le micro est libre, j'aimerais vous faire part d'une situation qui me préoccupe.

J'ai enseigné les rouages de la démocratie à mes élèves aujourd'hui. Nous avons examiné comment le gouvernement fonctionne, les divers niveaux de gouvernement et comment les citoyens peuvent influencer ce qui se passe dans notre pays. Mes élèves seront nos dirigeants de demain, et je crois beaucoup en eux. Or, je trouve qu'il est très difficile actuellement, et cela me dérange beaucoup, de susciter un sentiment de fierté pour nos militaires quand je vois ce à quoi ils semblent être associés.

Je suis allée en Serbie récemment avec des élèves de toutes les régions du pays. L'expérience a été extraordinaire, sauf quand les gens des endroits que nous visitons nous demandaient comment on se sentait de savoir que nos deniers publics servaient à bombarder leur pays, à détruire des immeubles, à tuer des gens. J'avais beaucoup de mal à répondre à cette question.

Je viens de passer une semaine avec une famille canadienne de Haïti qui m'a aussi demandé ce que je ressentais de savoir que nos deniers publics servaient à financer des policiers accusés par différents comités d'avoir porté atteinte aux droits de la personne. Encore là, c'est très difficile pour moi de répondre.

Demain, je vais encore parler de démocratie avec mes élèves. Nous allons discuter de la façon dont les citoyens peuvent influencer l'appareil gouvernemental et j'aimerais vraiment pouvoir leur dire qu'il est possible pour eux de se faire entendre.

I came here at the last minute. I heard about this meeting through the newspaper and thought, you know, since I tell my students, "You need to be active. You need to be informed," that I should be here myself. I know there are many people who have similar concerns about the direction of our military, and who are not here tonight, for various reasons.

I would like to know what I can tell my students and other people in the community who are not here tonight and who have a concern about the direction of our defence policy, to be sure that their voices are heard in this process. I am not sure if you have any advice for me.

The Chairman: Well, ma'am, we are not here to give advice. We are here to listen to views. That was the announced format.

Senator Munson: In terms of public affairs, I was part of the media for 35 years, and I believe that we have to take a stronger interest in understanding today's military. I think before Somalia there was that sense of pride, and after that there has been a whole rebuilding process. In Kosovo, Canadians did so much.

It drives me crazy that we do not teach Canadian history. It is not obligatory to teach Canadian history in our schools, including military history, so I think that something has to happen there in order for all students to understand.

Today, we all remember Victory in Europe Day with great reverence. I am thinking of my five uncles, one of whom died over in Burma. He was a navigator. How did he get from Alma, New Brunswick, to there?

There are so many stories. Teaching history has to start in the schools, and I think that military people must be in those schools telling those stories about our recent history so that we can get that pride back. That is just my observation.

Ms. Van Gorp: Absolutely, the root of the problem is a lack of education, and part of the fault is the schools. Part of the fault is our public media, really. Today I picked up the newspaper, read an article in *The Globe and Mail* about the Haitian person on a hunger strike who has never been charged, really, under Haitian law. The article was, I found, quite disturbing, with the inaccuracies that were in the article. I think the media, as well as the education system, has an important role to play in informing Canadians.

For those Canadians who do take it upon themselves to find other sources of information and keep themselves informed, again I am hoping that there is a way for those people to have input into this committee's deliberations. I am wondering what the best way is for that to happen, what advice can I give the people in my community and the students I teach.

The Chairman: If no one else wishes to come to the microphones, I would like to thank you all very much. We appreciate more than you know the time that you have taken to come down here tonight. We note that it takes a special effort to come to a public meeting like this and we are grateful to you for

J'ai décidé de venir ici à la dernière minute. J'ai pris connaissance de la tenue de votre réunion dans les journaux et, comme je dis à mes élèves de participer et de s'informer, j'ai jugé bon de venir vous entendre. Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui ressentent la même chose que moi au sujet de nos militaires et qui ne se sont pas présentés ici ce soir pour diverses raisons.

J'aimerais savoir ce que je peux dire à mes élèves et à mes autres concitoyens qui ne sont pas ici ce soir et qui s'inquiètent de l'orientation de notre politique de défense pour les assurer que leur voix est entendue à ce sujet. Je ne sais pas si vous avez des conseils à me donner.

Le président: Bien, madame, nous ne sommes pas venus ici pour donner des conseils, mais pour entendre vos opinions. C'est ce qui a été annoncé.

Le sénateur Munson: J'ai travaillé dans les médias pendant 35 ans et je crois que nous devons chercher à comprendre davantage les militaires d'aujourd'hui. Je crois qu'avant notre intervention en Somalie, les militaires suscitaient un sentiment de fierté; après ces incidents, tout un processus de reconstruction a été entrepris. Les Canadiens ont tant fait au Kosovo.

Cela m'enrage qu'on n'enseigne pas l'histoire canadienne. Ce n'est pas une matière obligatoire, pas plus que l'histoire militaire, et je crois qu'on doit intervenir à ce sujet pour que tous les élèves comprennent.

Aujourd'hui, on se rappelle du jour de la victoire en Europe avec beaucoup de respect. Je pense à mes cinq oncles dont un est mort en Birmanie. Il était navigateur. Comment s'est-il rendu d'Alma, au Nouveau-Brunswick, jusque là?

Il y a tellement d'histoires du genre. Il faut enseigner l'histoire dans les écoles, et je pense que les militaires doivent aller dans les écoles raconter ce qui s'est passé au cours de notre histoire récente pour que nous puissions retrouver cette fierté. Voilà ce que je voulais dire.

Mme van Gorp: Tout à fait, l'ignorance est la cause du problème, et c'est en partie la faute des écoles. Les médias ont aussi un rôle à jouer, vraiment. Aujourd'hui, j'ai lu un article dans le *Globe and Mail* au sujet de ce Haïtien qui fait la grève de la faim et contre qui aucune accusation n'a vraiment été portée dans son pays. J'ai trouvé cet article très dérangeant en raison de toutes les inexactitudes qu'il contenait. Je crois que les médias, tout comme le système d'enseignement, ont un rôle important à jouer pour informer les Canadiens.

Pour les Canadiens qui cherchent à s'informer par d'autres moyens, j'espère qu'il leur est possible d'apporter leur contribution aux travaux de votre comité. Je me demande quelle est la meilleure façon de faire pour eux, quels conseils je peux donner à mes concitoyens et à mes élèves.

Le président: Si personne d'autre ne veut intervenir, j'aimerais vous remercier tous. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer ce soir. Nous savons qu'il faut faire un effort pour venir assister à une assemblée publique et nous vous félicitons de votre

your participation. On behalf of the committee members, thank you very much. We have listened to you, made notes and will take your views into account as we move forward.

The committee adjourned.

HALIFAX, Friday, May 6, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 11:10 a.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. I am calling the Standing Senate Committee on National Security and Defence to order. Inasmuch as after a couple of days here I feel like we know everybody already, I will dispense with the more formal introductions.

On my right are Senator Forrestell, Senator Nolin and Senator Munson, and on my left is Senator Cordy. We have just returned from an instructive and interesting visit to a submarine and a destroyer and we are looking forward to continuing with today's hearings.

We have before us Rear-Admiral Dan McNeil, Commander, Maritime Forces Atlantic. RAdm. McNeil was commissioned into the Canadian Forces in 1973. He served in a number of Her Majesty's Canadian ships, and between ship appointments was also an instructor at the Naval Officers Training Centre. He was promoted to Captain in 1990 and went on to command the *HMCS Protecteur* and *HMCS Huron*. Upon promotion to commodore, he was appointed Director, Force Planning & Program Coordination; then later, Director of Operations and Strategic Planning, Foreign and Defence Policy, in the Privy Council Office. In 2003 RAdm. McNeil was promoted to his present rank and assumed the title of Senior Defence Policy Advisor in the Privy Council Office. In 2004 he was appointed as Commander, Maritime Forces Atlantic.

With him is Commodore Tyrone Pile, Commander, Canadian Fleet Atlantic. Cmdr. Pile entered the Canadian Forces in 1975 and has served at sea on a number of Canadian warships. He was promoted to captain (naval) in 1999 and in August of 2000 was appointed Director of NATO Policy at National Defence Headquarters, where he served until assuming command of the Fourth Maritime Operations Group in August of 2000. He relinquished command of the operations group in August of 2002 to participate in a symposium course in China, graduating in December of 2002. On promotion to commodore in July of 2003, he assumed his current appointment as Commander, Canadian Fleet Atlantic. Cmdr. Pile is a

participation. Au nom des membres du comité, merci beaucoup. Nous vous avons écoutés, nous avons pris des notes et nous tiendrons compte de vos opinions dans nos travaux futurs.

La séance est levée.

HALIFAX, le vendredi 6 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 11 h 10, en vue d'examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité du Canada.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président: Bonjour, mesdames et messieurs. Je déclare la séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense ouverte. Comme nous sommes ici depuis quelques jours, j'ai l'impression que nous nous connaissons tous déjà. Je vais donc me contenter de faire des présentations sommaires.

À ma droite se trouvent le sénateur Forrestell, le sénateur Nolin et le sénateur Munson et, à ma gauche, le sénateur Cordy. Nous venons tout juste de faire la visite fort instructive et intéressante d'un sous-marin et d'une frégate et nous sommes impatients de poursuivre nos audiences.

Nous accueillons le contre-amiral Dan McNeil, commandant, Force maritime de l'Atlantique. Le contre-amiral McNeil est devenu officier des Forces canadiennes en 1973. Il a servi à bord de plusieurs navires canadiens de Sa Majesté et, entre ces affectations, il était aussi instructeur au Centre d'entraînement des officiers de marine. En 1990, il a été promu au rang de capitaine et a pris le commandement du NCSM *Protecteur*, puis du NCSM *Huron*. Après avoir été promu commodore, il a été nommé directeur, Planification des forces et Coordination des programmes, puis directeur des Opérations et de la Planification stratégique, Politiques des affaires étrangères et de la défense, au Bureau du Conseil privé. En 2003, il a été promu à son rang actuel et a assumé le titre de conseiller principal (politique de défense) au Bureau du Conseil privé. Enfin, en 2004, il a été nommé commandant de la Force maritime de l'Atlantique.

Il est accompagné du commodore Tyrone Pile, commandant, Quartier général de la flotte canadienne de l'Atlantique. Le commodore Pile s'est joint aux Forces canadiennes en 1975 et a servi en mer à bord de plusieurs bâtiments de guerre canadiens. Il a été promu au rang de capitaine (naval) en 1999 et, en août 2000, il a été nommé directeur de la Politique de l'OTAN au Quartier général de la défense nationale où il a travaillé jusqu'à ce qu'on lui confie le commandement du Quatrième groupe d'opérations maritimes, en août 2000. Il a cédé le commandement du groupe des opérations en août 2002 pour prendre part à un cours en Chine d'où il est revenu diplômé en décembre 2002. Lorsqu'il a été promu commodore

graduate of the combat control officer course, national security studies course, and a Canadian Forces command and staff course.

Gentlemen, welcome to the committee.

Rear-Admiral Dan McNeil, Commander, Maritime Forces Atlantic, National Defence: Senators, it is a real pleasure to be here in Halifax and not Ottawa and to be with you today.

Mr. Chairman, members of the Standing Senate Committee on National Security and Defence, on behalf of the 7,800 military and civilian people in my organization, I wish to welcome you to Halifax. I have with me Cmdre. Ty Pile, the Commander of the Atlantic Fleet. He will also make a statement. I will make some concluding remarks and then we will be prepared to answer your questions.

We are happy to situate for you the overall state and readiness of Canada's East Coast navy, to speak about the national security policy, the new defence policy, and to speak somewhat about the future of the Canadian Forces in Atlantic Canada. It is actually a story of accomplishments and challenges.

However, I have a sense of déjà vu sitting before you and it all comes down to the adage I love very much, "Where you stand depends on where you sit." Where I stood the last time I was a witness before your committee, Mr. Chair, was as Director, Force Planning and Program Coordination, in charge of the capital plan for the Canadian Forces, and I had a wonderful repartee with Senator Forrestall, among others, because I would not defend the replacement of the 280 class destroyer. Wearing a naval uniform in front of you, I said it is the navy's job to do that. I had what we call a purple job. I am not there now. I am here. When I reported back to the building I was called by the Chief, Maritime Staff, who said, "What have you done, Dan?" VAdm. Buck understood perfectly that where I stood depended on where I sat. However, it will be a pleasure.

The Chairman: We still plan to compare transcripts word for word.

RAdm. McNeil: Our mission is to generate, employ, maintain and sustain maritime forces to meet Canada's defence needs. Halifax was the place where war was most felt in Canada during the Battle of the Atlantic commemorated last weekend. I commend to you a recently released social history of Halifax and the navy of the period called *Sailors, Slackers and Blind Pigs*. It is a very good read and a very good social history.

en juillet 2003, il a assumé son poste actuel de commandant, Quartier général de la flotte canadienne de l'Atlantique. Le commodore Pile est un diplômé du cours donné aux officiers sur le contrôle du combat, du cours de sécurité nationale et d'un cours des Forces canadiennes destiné aux commandants et à leur personnel.

Messieurs, soyez les bienvenus.

Le contre-amiral Dan McNeil, commandant, Forces maritimes de l'Atlantique, Défense nationale: Honorables sénateurs, c'est pour moi un véritable plaisir de me trouver ici à Halifax, plutôt qu'à Ottawa, et d'être des vôtres aujourd'hui.

Monsieur le président et membres du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, au nom des 7 800 militaires et civils de mon organisme, je vous souhaite la bienvenue à Halifax. Je suis accompagné du commodore Ty Pile, commandant de la Flotte de l'Atlantique. Il fera lui aussi une déclaration. Je ferai ensuite quelques dernières observations, après quoi nous demeurerons à votre disposition pour répondre aux questions.

C'est avec plaisir que nous allons vous faire un bilan de l'état général et de l'état de préparation de la Marine sur la côte est du Canada, vous parler de la politique de la sécurité nationale, de la nouvelle politique de défense et de l'avenir des Forces canadiennes dans le Canada atlantique. Il s'agit en réalité d'une liste de réalisations et de défis.

Toutefois, j'ai l'impression que ce n'est pas la première fois que je me trouve assis devant vous, ce qui me rappelle un adage qui me plaît énormément: « Votre position dépend d'où vous êtes assis ». La dernière fois que j'ai témoigné devant votre comité, monsieur le président, j'étais directeur de la Planification des forces et de la Coordination des programmes chargé du plan d'immobilisations des Forces canadiennes et j'avais eu un échange très stimulant avec le sénateur Forrestall, entre autres, parce que je refusais de défendre le remplacement des frégates de classe 280. Comme je portais un uniforme de la Marine, j'ai dit que c'était à la Marine de le faire. J'avais ce qu'on appelle une position dans la vie. Ce n'est plus le cas. Je suis ici. Quand je suis revenu au quartier général, le chef de l'État-major de la Force maritime m'a appelé pour me demander: « Dan, qu'avez-vous fait? » Le vice-amiral Buck comprenait fort bien que ma position dépendait d'où je me trouvais. Toutefois, ce sera un plaisir de revenir sur cette question aujourd'hui.

Le président: Nous prévoyons tout de même confronter la transcription des deux témoignages, mot à mot.

Le cam McNeil: Notre mission consiste à mettre sur pied, à employer, à maintenir et à appuyer les forces maritimes voulues pour répondre aux besoins de défense du Canada. Halifax est l'endroit qui a été le plus touché par la guerre au Canada durant la bataille de l'Atlantique qu'on a commémorée le week-end dernier. Je vous recommande une histoire sociale de Halifax et de la Marine d'alors récemment publiée sous le titre *Sailors, Slackers and Blind Pigs*. Vous aurez du plaisir à la lire, et elle est bien faite.

The Canadian navy has been at home here in Halifax since its inception almost a hundred years ago. Of course, in the Maritimes, defence and security have always been real, as evidenced by the citadels, fortresses, and naval, air, army and militia bases and units that occupy the landscape right on the peninsula; and the ships, submarines and aircraft that sail and fly right in front of the people of the Halifax region.

As I continue, let me say we have come a long way, and especially so in the last decade and a half. They have been years of transition and transformation for Canada's Maritime Forces. Nowhere has this been more evident than on our own waterfront.

Back in the late 1980s your fleet consisted of 30-year-old steam-propelled destroyers, many of which were more often in refit than at sea, and this is personal for me because my last command before I came here to command the formation was HMCS *Assiniboine* number two.

It is remarkable to me that, having visited *Athabaskan* with you today, I tell you I was the last commanding officer of the *Assiniboine*, and she was into her thirty-third year of service. You went aboard a destroyer today that is in its thirty-second year of service. The difference is, when I commanded *Assiniboine* she had not been modernized during those 30-plus years. We simply put in a flight deck and flew Sea King helicopters off of her. She was converted in the 1960s.

In my last year of commanding that frigate destroyer, we actually went down to the storerooms to get vacuum tubes out that had been packaged in 1952. The destroyer you went on board today was modernized with a significant mid-life conversion and will carry on, but it is an indicator of the transformation.

Our Oberon submarines, back when I commanded *Assiniboine*, were going through a submarine update program we used to call SOUP, and of course we were planning the Tribal class conversion that you saw this morning.

Our operational readiness at that time was at what we would call a very low tide. Happily, and we are all very grateful actually, the Cold War did end at a time when we had major recapitalization in progress — and capitalization is important for navies — specifically, the Canadian patrol frigate program and the maritime coastal defence program. We say quite proudly today that Canada has the best navy in its weight class in the world. The big question is can we sustain that position?

Today, the Halifax class frigates are veritable workhorses, performing a myriad of missions on the high seas and projecting our reputation and credibility worldwide. Our MCDVs are also true workhorses. We have *Goose Bay* and *Shawinigan* in Londonderry today operating with our NATO allies. Our

La Marine canadienne est chez elle ici, à Halifax, depuis sa création il y a presque un siècle. Naturellement, dans les provinces atlantiques, la défense et la sécurité ont toujours été des réalités, comme en témoignent les citadelles et les forteresses, de même que les bases et unités des Armées de l'air, de terre et de mer et des milices qui occupent le paysage tout juste sur la péninsule, ainsi que les bateaux, sous-marins et avions que peut voir passer la population d'Halifax.

Avant d'aller plus loin, j'aimerais préciser que nous avons fait beaucoup de chemin, surtout depuis les quinze dernières années. La Force navale a vécu des années de transition et de transformation. L'endroit où c'est le plus évident, c'est dans la zone de front de mer.

Vers la fin des années 1980, la flotte se composait de destroyers à vapeur âgés de trente ans, dont bon nombre étaient plus souvent en radoub qu'en mer, et je sais de quoi je parle puisque mon dernier commandement avant de venir ici pour assumer le commandement de la formation était le NCSM *Assiniboine* de deuxième génération.

Il est remarquable qu'après avoir visité l'*Athabaskan* avec vous aujourd'hui, je vous dise que j'ai été le dernier commandant de l'*Assiniboine*, en service pendant 33 ans. Aujourd'hui, vous avez visité un destroyer qui en est à sa 32^e année de service. La différence, c'est que, lorsque je commandais l'*Assiniboine*, il n'avait jamais été modernisé durant ces quelque trente années. Nous y avons simplement ajouté un pont d'envol pour les hélicoptères Sea King. Le navire avait été converti dans les années 1960.

Durant ma dernière année aux commandes du destroyer, et je ne vous mens pas, il a fallu aller dans le magasin chercher des tubes à vide qui avaient été emballés en 1952. La frégate que vous avez visitée aujourd'hui a été modernisée considérablement au milieu de sa durée utile et continuera de naviguer, mais c'est simplement pour vous montrer à quel point les choses ont évolué.

Nos sous-marins Oberon, lorsque j'étais aux commandes de l'*Assiniboine*, étaient en train d'être modernisés dans le cadre d'un programme que nous avions l'habitude d'appeler SOUP et, bien sûr, nous projetions la conversion des sous-marins Tribal que vous avez vus ce matin.

Notre capacité opérationnelle à l'époque était ce que je qualifierais de très faible. Heureusement, et nous en sommes tous très reconnaissants en fait, la guerre froide a pris fin alors qu'un important programme de restructuration du capital était en cours — et la structure du capital a de l'importance pour les marines —, plus particulièrement le Programme des frégates canadiennes de patrouille et le programme de défense côtière. Nous affirmons avec beaucoup de fierté actuellement que le Canada a la meilleure marine de sa catégorie au monde. La grande question à laquelle il faut répondre, c'est de savoir si elle pourra conserver sa place.

Aujourd'hui, les frégates Halifax sont de véritables bêtes de somme qui exécutent une foule de missions en haute mer et font rayonner notre réputation et notre crédibilité à l'échelle du monde. Nos navires de défense côtière sont également de véritables bêtes de somme. Le *Goose Bay* et le *Shawinigan*

Victoria class submarines were well on their way to assuming an operational place in the fleet until the *Chicoutimi* accident, and hopefully today we are well on the path to recommence making those submarines a part of the fleet.

And of course the TRUMP destroyers, including *Athabaskan* today, are a vital part of our command control and air defence capability for the fleet, and we will continue to sustain them as long as we can. We have *Preserver* down on the waterfront just coming out of refit, the one AOR, and there is a funded program to replace them with a joint support ship.

In the air, you heard yesterday our long-range air patrol capability is being modernized, and finally we are moving forward in Shearwater with replacing our Sea King fleet. You heard that yesterday as well.

The ships and planes, or the capability that is represented, would never leave the jetty or take flight without supporting infrastructure. Here again our assets are quantifiable, and they are expensive. There are pluses and minuses in this equation. Our dockyard supply depot, electronic maintenance facility and this brand-new wardrobe represent the modern and what we have been able to achieve.

On the other scale, I do not think there is a building in CFB Shearwater that is less than 50 years old, and it will be a huge challenge to modernize that. The base commander will be speaking to you later and I leave you to challenge him as to how we will do that.

However, our most valuable resource is, of course, people, the men and women in uniform and our civilian workforce counterparts, all of whom together make this formation the extraordinary organization it is. There is no greater privilege, no prouder responsibility, than to command such a group of dedicated professionals. Every day our people add real meaning to the motto, "Ready, Aye Ready." This is a results-driven team tested by the challenges and proven by accomplishments, from the significant transformation of the recent two decades and the contribution to the campaign against terrorism, what we call Operation APOLLO, to missions at home such as the Swissair disaster recovery and aid to civil authorities during events like Hurricane Juan. Our men and women and their families, regular force and reserves, are proud members of the community of the Maritimes and of Canada.

I will end my opening remarks on this very positive note. There is no doubt that my formation faces huge challenges in adjusting to the new and improved maritime security policy, the newly announced defence policy, the challenges of resources, the demographic and fiscal challenges. However,

mènent des opérations à Londonderry aujourd'hui avec nos alliés de l'OTAN. Nos sous-marins Victoria étaient sur le point d'assumer leur rôle opérationnel dans la flotte quand est survenu l'accident à bord du *Chicoutimi* et, avec un peu de chance, nous pourrions réintégrer ces sous-marins à la flotte.

Naturellement, les navires de classe Tribal, y compris l'*Athabaskan* que vous avez visité aujourd'hui, sont une composante vitale de notre capacité de commandement et de contrôle et de défense aérienne et nous continuerons de les garder opérationnels aussi longtemps que possible. Le seul pétrolier ravitailleur d'escadre, *Preserver*, vient tout juste d'être radoubé, et il existe un programme financé en vue de remplacer cette catégorie de bâtiment par un navire de soutien interarmées.

Pour ce qui est de nos opérations aériennes, vous avez entendu hier qu'on était en train de moderniser notre capacité de patrouille aérienne à grand rayon d'action et, enfin, nous allons de l'avant à Shearwater avec le remplacement de nos Sea King. On vous a parlé de tout cela hier.

Les navires et les avions, ou la capacité qu'ils représentent, ne quitteraient jamais le quai ou la piste sans une infrastructure de soutien. Là aussi, nos actifs sont quantifiables et ils sont coûteux. Il y a du bon comme du mauvais dans cette équation. Notre dépôt d'approvisionnement en arsenal maritime, l'installation d'entretien électronique et le tout nouveau carré des officiers représentent la modernité et ce que nous avons réussi à accomplir.

Dans un tout autre ordre d'idées, je ne crois pas qu'il y ait un seul bâtiment à la base de Shearwater qui date de moins de 50 ans. Moderniser les installations sera tout un exploit. Le commandant de la base vous en parlera plus tard, et je vous laisse le questionner sur la façon dont nous nous y prendrons.

Toutefois, notre ressource la plus précieuse est naturellement ces hommes et ces femmes en uniforme et leurs homologues civils qui, ensemble, font de cette formation une organisation extraordinaire. Il n'y a pas de plus grand privilège, de responsabilité plus fière que de commander un pareil groupe de professionnels dévoués. Chaque jour, il donne un sens réel à la devise « Prêt oui prêt ». Cette équipe axée sur les résultats a fait ses preuves par les défis qu'elle a su relever et par ses réalisations, tant par l'importante transformation qu'elle a vécue au cours des deux dernières décennies et par sa contribution à la lutte antiterroriste, ce que nous appelons l'opération APOLLO, que par les missions qui lui ont été confiées en sol canadien, comme les opérations de récupération lors de l'écrasement en mer de l'appareil de Swissair et l'aide aux autorités civiles durant des catastrophes comme l'ouragan Juan. Nos hommes et nos femmes ainsi que leurs familles, la force régulière et la réserve, sont de fiers membres de la région atlantique et du Canada.

C'est sur cette note très positive que prend fin ma déclaration liminaire. Il ne fait aucun doute que ma formation fait face à d'énormes défis pour ce qui est de s'adapter à la nouvelle politique améliorée de sécurité en mer ou de sécurité maritime, à la politique de défense récemment annoncée et aux problèmes

we will endeavour to continue on our mission, and as long as we can put our emphasis on people, military and civilian, we will succeed.

I will now turn it over to your fleet commander, Cmdre. Pile.

Commodore Ty Pile, Commander, Canadian Fleet Atlantic, National Defence: Mr. Chairman, members of the committee, thank you. Good day. Bonjour. The ability to generate forces remains challenging, to say the least. The aftermath effects of Op APOLLO and Op ALTAIR on force regeneration, coincident with a multi-ship tiered readiness program, an ever-present fleet maintenance “bow wave,” and the increased scope of activities particular to the introduction of the Victoria class submarines are exercising MARLANT’s overall capacity to maintain, let alone improve, fleet readiness and sustainment.

Of most concern is the ability to get the Victoria class submarines back to sea following the tragic accident last year with HMCS *Chicoutimi*. As well, we need to address current engineering and maintenance deficiencies within the fleet. All activities performed in MARLANT are prioritized as much as possible to generate force capability represented by the fleet warships and the fleet diving unit.

The direction and resource allocation guidance is contained in the “Maritime Capability Planning Guide 2005.” It is in this plan that the following three issues were discussed as matters of caution.

First is the NATO Reaction Force. MARLANT’s direction to conduct two NATO Standing Naval Maritime Group deployments, and to assume command of the Standing Naval Maritime Group flagship duties in 2006 are national responsibilities. As such, they must be considered non-discretionary. However, as they are nationally directed contingency operations, it is expected that separate funding will be provided for the planning and execution of these operations.

The second caution is submarines. It is easily forgotten amongst the profile and concern created by the *Chicoutimi* incident last fall that we had already achieved significant progress in the submarine operational capability and milestones with this Victoria class submarine. HMCS *Victoria* made the coastal transfer to her new home base in Esquimalt. HMCS *Windsor* was at sea, training and qualifying new submariners and preparing to conduct operations at the task group level. HMCS *Corner Brook*’s Canadianization was well under way and the sailing of *Chicoutimi* marked the end of the United Kingdom-based portion of the Victoria class acquisition.

que posent les ressources, la démographie et les ressources budgétaires. Cependant, nous nous efforcerons de continuer à exécuter notre mission et, tant que nous pourrions mettre l’accent sur nos membres, tant militaires que civils, nous réussirons.

Je vais maintenant laisser le commandant de la flotte, commodore Pile, prendre la relève.

Le commodore Ty Pile, commandant, quartier général de la Flotte canadienne de l’Atlantique, Défense nationale: Bonjour, monsieur le président et membres du comité. La capacité de réunir des forces demeure un exploit, c’est le moins qu’on puisse dire. Les répercussions des opérations APOLLO et ALTAIR sur le renouvellement des forces, qui coïncident avec un programme de préparation visant de multiples bâtiments, avec le retard accumulé que l’on sait en maintenance de la flotte et la portée accrue des activités particulières à l’introduction des sous-marins Victoria, mettent à rude épreuve la capacité globale des FMAR(A) à maintenir, voire à améliorer, l’état de préparation de la flotte et son soutien.

Le point le plus préoccupant est la capacité de remettre en mer les sous-marins Victoria suite au tragique incident survenu l’an dernier à bord du NCSM *Chicoutimi*. De plus, il faut régler certaines lacunes actuelles de la maintenance et du génie au sein de la flotte. Toutes les activités exécutées au sein des FMAR(A) sont priorisées le plus possible de manière à produire une capacité de force représentée par les bâtiments de guerre et l’unité de plongée de la Flotte.

Les lignes directrices et les conseils en matière d’affectation des ressources se trouvent dans le Guide de planification de la capacité maritime de 2005. C’est dans ce plan que trois questions ont été abordées, par souci de prudence.

Il y a tout d’abord la Force d’intervention de l’OTAN. Les instructions destinées aux FMAR(A) pour les deux déploiements du Groupe de la Force navale permanente de réaction et pour assumer le commandement du navire-amiral du Groupe en 2006 sont des responsabilités nationales. En tant que telles, elles doivent être considérées comme étant incontournables. Toutefois, comme ce sont des opérations de contingence dirigées au niveau national, on s’attend que des fonds distincts seront débloqués pour leur planification et leur exécution.

La seconde mise en garde concerne les sous-marins. On oublie facilement, à cause du haut profil de l’incident du *Chicoutimi* l’automne dernier et des préoccupations qu’il a suscitées que nous avons fait beaucoup de progrès dans l’amélioration de la capacité opérationnelle des sous-marins et franchi des points repères. Ainsi, le NCSM *Victoria* a effectué le voyage jusqu’à sa nouvelle base à Esquimalt. Le NCSM *Windsor* était en mer, en train de former et d’agréer de nouveaux sous-marinières et de préparer la conduite des opérations au niveau du groupe opérationnel. La canadienisation du NCSM *Corner Brook*’s était bien engagée, et l’appareillage du *Chicoutimi* a marqué la fin du volet britannique d’acquisition des sous-marins de classe Victoria.

This momentum was genuine and the accomplishments were significant. This must be the point that we return to quickly once the operational pause is lifted as we restart our essential training program and transition our submarine fleet to operations and a greater operational capability.

Our progress was tempered, not only by Op APOLLO and post-Op APOLLO regeneration priorities, but also by inflexible workforce limitations. I am very pleased we have decided to move submarines to the front of the priority line.

The third point is our civilian workforce. This is an issue that Capt. Smith will speak to in terms of the limited capacity of the Fleet Maintenance Facility. Due to the lack of personnel resources, MARLANT is approaching the limit of the work that can be completed until further hiring can be accomplished. Last year we had to impose a hiring freeze. It put MARLANT a year behind in putting personnel resources in place to address not only short-term priorities such as Fleet Maintenance Facility capacity, but also the implementation of a robust workforce renewal strategy.

That completes my comments. I will now turn it back to Adm. McNeil for some final comments on the effect of the most recent budget on the formation.

RAdm. McNeil: I have just discovered that reading my notes is rather boring, so I will just conclude by telling you the meat of the last page.

I do know what my new funding is this fiscal year. It is tens of millions of dollars more than it was last year, and as stated by the commodore, we will prioritize on submarines, on operations, on paying those high fuel bills. You will hear from the base commander that we will prioritize a lot of infrastructure and getting the best out of the new helicopter in Shearwater. It remains to be seen what the Chief of Defence Staff will actually want me to do in conjunction with the new defence policy in the standing up of what he is now calling the joint task force Atlantic, an operational command that I believe I will have here in Halifax later this year.

With that, I think we are prepared for questions.

Senator Munson: Yesterday, some of the sailors we talked to over lunch were pretty happy with their pay and their lot in life and enjoy what they are doing, but the problems I would describe as the three Ps. I asked what the three issues were, and they said lack of people, lack of parts and being peeved off — I am paraphrasing the peeved off part — over the fact that perhaps the military here, the naval part, will not get many more people out of the new 5,000 regular force and 3,000 reserve force personnel. That was just a statement I thought I would make on their behalf.

Cette lancée était véritable et les réalisations, importantes. C'est à ce point qu'il faudra retourner rapidement quand la pause opérationnelle sera terminée et que nous reprendrons notre programme de formation essentiel et que nous ferons faire à notre flotte de sous-marins la transition aux opérations et à une plus grande capacité opérationnelle.

Nos progrès ont été ralentis, non seulement par les priorités de relève de l'opération APOLLO et post-APOLLO, mais également par des limites incontournables des effectifs. Je suis très heureux que nous ayons décidé de placer les sous-marins en tête de la liste des priorités.

Le troisième point concerne nos effectifs civils. C'est une question dont va vous parler capitaine Smith lorsqu'il abordera avec vous la capacité limitée de l'Installation de maintenance de la Flotte. En raison du manque de personnel, les FMAR(A) sont sur le point d'atteindre la limite du travail qui peut être accompli sans accroître les effectifs. L'an dernier, nous avons dû imposer un gel de l'embauche, ce qui a retardé d'un an les plans établis par les FMAR(A) en vue de mettre en place les ressources en personnel voulues pour voir non seulement aux priorités à court terme, comme la capacité de l'Installation de maintenance de la Flotte, mais également à la mise en oeuvre d'une stratégie dynamique de renouvellement des effectifs.

Voilà qui complète ma déclaration. Je vais céder à nouveau la parole au contre-amiral McNeil pour qu'il fasse ses dernières observations concernant l'effet sur la formation du plus récent budget.

Le cam McNeil: Je viens tout juste de découvrir que la lecture de mes notes est plutôt ennuyeuse. Je vais donc simplement vous résumer l'essentiel de ce qui est dit à la dernière page.

Je sais de combien de nouveaux fonds je dispose cette année-ci. Le montant représente des dizaines de millions de dollars de plus que l'an dernier et, comme l'a dit le commodore, nous accorderons la priorité aux sous-marins, aux opérations, à payer les factures élevées de carburant. Le commandant de la base de Shearwater vous expliquera que nous allons prioriser une grande partie de l'infrastructure et profiter le plus possible du nouvel hélicoptère. Reste à voir ce que le chef de l'État-major de la Défense voudra vraiment que je fasse au sujet de la nouvelle politique de défense, dans la formation de ce qu'il appelle maintenant la Force opérationnelle interarmées de l'Atlantique, un commandement opérationnel qui, je crois, me sera confié ici, à Halifax, plus tard cette année.

Sur ce, nous demeurons à votre disposition pour répondre aux questions.

Le sénateur Munson: Hier, certains des marins auxquels nous avons parlé durant le déjeuner étaient plutôt satisfaits de leur solde et de leur sort dans la vie et ont affirmé aimer leur travail. Cependant, il subsiste des problèmes que je décrirais comme étant les trois P. Je leur ai en effet demandé ce qui nuisait à leur travail, et ils m'ont répondu qu'ils déploraient le manque de personnel, le manque de pièces de rechange et le manque de priorité de leur formation — je paraphrase cette partie — parce que les militaires d'ici peut-être, la force navale, n'obtiendront pas beaucoup de

What you did not read, admiral, was about the specific shortfalls. If we gave you \$400 million, could you spend it?

RAdm. McNeil: Of course I could.

Senator Munson: How would you spend it?

RAdm. McNeil: I would need a little time to make sure we spend it wisely because that is what we owe our taxpayers. We would put the emphasis on people and those issues that they have identified for you.

You heard yesterday from 12 Wing and 14 Wing, and we suffer from the same repair and overhaul problems that they do. It is parts in the bins. In other words, you try to repair something and everything gets held up because you do not have enough parts and then you have to steal from one ship to get another ship going. It is very frustrating for our people because they want to do a good job.

I have to say something else about the opportunity that you had to sit down and speak with our sailors, which I really appreciate that you wanted to do and we made it possible. In my wonderful career in the navy, one of the things I always loved to do is go out and talk to the people, because especially in a ship, when you go out to the smoking area and talk to them, you find out what is really going on.

I have an adage for you, senator. If I go around the ship and talk to my junior people and they do not bitch to me, I am very concerned. I will then know I have some real problems. They will always have issues. It is up to us to listen to them, but boy, is it not nice that they can actually raise them?

Senator Munson: As my son would say, "That is a good thing," or "It is all good."

Commodore, on the hiring freeze you describe in the statement, why did you need to impose the freeze in the first place?

Cmdre. Pile: The freeze was imposed by government direction.

Senator Munson: By government direction. What impact did it have on your ability to handle the maintenance bow wave?

Cmdre. Pile: There is always more maintenance that needs to be done, that can be achieved, and part of the problem is the limitations on the Fleet Maintenance Facility's workforce itself. One of the areas where we have been most effective, and I would say the Canadian navy has been gifted, is learning how to stretch resources, how to stretch that dollar as far as we

nouvelles recrues parmi les 5 000 nouveaux membres de la Force régulière et 3 000 nouveaux membres de la Force de réserve. J'ai simplement cru bon de vous rapporter ce qu'ils m'ont dit.

Ce que vous n'avez pas lu, amiral, concernait des pénuries précises. Si nous vous donnions 400 millions de dollars, seriez-vous capable de les dépenser?

Le cam McNeil: Bien sûr que je le pourrais!

Le sénateur Munson: Que feriez-vous?

Le cam McNeil: J'aurais besoin d'un peu de temps pour réfléchir de manière à ce que l'argent soit dépensé sagement, parce que le contribuable est en droit de s'y attendre. Nous mettrions l'accent sur les ressources humaines et sur les problèmes dont vous ont fait part nos matelots.

Hier, vous avez entendu des représentants de la 12^e et de la 14^e Escadres. Or, nous avons les mêmes problèmes qu'eux en matière de réparation et de révision. Tout le problème en est un de pièces. En d'autres mots, vous essayez de réparer quelque chose, et tous les travaux sont retardés parce que vous n'avez pas suffisamment de pièces de rechange. Vous devez alors cannibaliser un autre bâtiment pour que celui-ci puisse reprendre la mer. Nos effectifs trouvent cela très frustrant parce qu'ils aimeraient faire du bon travail.

Je dois ajouter également quelque chose au sujet de l'occasion que vous avez eue de vous asseoir et de parler avec nos matelots, ce dont je vous suis vraiment reconnaissants. Au cours de ma merveilleuse carrière au sein de la Marine, une chose qui m'a toujours plu est de parler aux gens parce que, surtout sur un navire, quand vous allez en griller une avec eux, vous en apprenez beaucoup sur ce qui se passe vraiment.

Sénateur, si je me promène sur le navire et que je parle à mes subalternes et qu'ils ne se plaignent pas, je deviens très inquiet. Je sais alors que j'ai de véritables problèmes sur les bras. Ils trouveront toujours à redire. C'est à nous de les écouter, mais n'est-ce pas bien qu'ils se sentent suffisamment à l'aise pour en parler avec nous?

Le sénateur Munson: Comme dirait mon fils, « c'est une bonne chose » ou « ça ne peut qu'être utile ».

Commodore, en ce qui concerne le gel de l'embauche dont vous avez parlé dans votre déclaration, pourquoi vous a-t-il fallu l'imposer au départ?

Le cmdre Pile: Le gel a été imposé sur ordre du gouvernement.

Le sénateur Munson: Sur ordre du gouvernement. Quel impact cela a-t-il eu sur votre capacité à faire face au retard accumulé de maintenance?

Le cmdre Pile: Le retard continue de croître, et une partie du problème tient aux limites des effectifs de l'Installation de maintenance de la Flotte. Un des domaines où nous avons été le plus efficaces, où, dirais-je, la Marine canadienne s'est avérée particulièrement douée, est la façon d'étirer les ressources, d'étirer les dollars le plus possible de manière à maximiser ce dont nous

can and maximize what we have. We have been able to do that by working very closely with the Fleet Maintenance Facility on this coast.

Our fleet personnel have very much adopted a mentality of self-help, and anything they can do themselves on board those ships to make sure that the work is done properly, they will, provided it is safe and within the regulations.

It is a function where, as the admiral has already mentioned, we have finite resources, and we are able to take the resources that we are given and stretch them as much as possible to meet our missions.

RAdm. McNeil: The heart of this issue, without question, is actually something that we discussed yesterday, Mr. Chair.

The freeze on hiring was imposed by government because the analysts within the bureaucracy looked at the public service and saw that it had been growing much more rapidly than they thought since the resource cutbacks in the 1990s, and the way to resolve that instantly was to put a wage envelope freeze on the whole structure. That probably made sense, but we were successful in arguing, after months and months, that it did not really make sense for the Canadian Forces, and particularly here in the Atlantic, since what they were trying to achieve from the centre with an overall broad policy actually prevented us from getting the job done. We had the money to hire people and this artificial barrier just did not make sense. We argued that and we actually won.

The issue, senator, is broad policies across government are sometimes not appropriate to the Canadian Forces and their operations.

Senator Munson: I would like to talk briefly about NATO Standing Naval Force Atlantic. You said that you expected to get an infusion of funds, but if there are no additional funds, will you go ahead with the deployments?

Senator Nolin: We have to.

Cmdre. Pile: Yes.

Senator Munson: If you do, what would have to be left out?

Cmdre. Pile: We mentioned the requirement for additional funding and that funding is coming through, whether through the navy or supplemental means, for that nationally directed deployment. We are well on the way in terms of preparations for that deployment. HMCS *Athabaskan* will be the first flagship on the rotation starting in January of 2006. The commander of that force has already been named and his staff will start to take up their appointments as of this summer, get situated here in Halifax and begin preparations for that particular deployment.

HMCS *Iroquois* is currently going through a technical readiness program and will be the second ship to take that rotation in June of 2006, so Canada will have that command for a full year.

disposons. Nous avons pu le faire grâce à une collaboration très étroite avec l'Installation de maintenance de la Flotte sur la côte, ici.

Le personnel de la flotte connaît bien le système D. Il s'efforcera de son mieux, à bord de ces navires, de faire son travail convenablement, à condition qu'il puisse le faire en sécurité et dans le respect des règles.

C'est là une fonction où, comme l'a déjà mentionné l'amiral, nous disposons de ressources limitées, et nous sommes capables d'étirer le plus possible les ressources qu'on nous donne pour accomplir nos missions.

Le cam McNeil: Au cœur de cette question se trouve incontestablement ce dont nous avons parlé hier, monsieur le président.

Le gel du recrutement a été imposé par le gouvernement parce que les analystes de la bureaucratie ont examiné la fonction publique et constaté qu'elle croissait à un rythme beaucoup plus rapide qu'ils ne le croyaient depuis les compressions budgétaires des années 1990. Le moyen le plus rapide de résoudre le problème était d'imposer à tout l'appareil gouvernemental un gel de l'enveloppe salariale. La décision était probablement sensée, mais nous avons réussi à démontrer, après bien des mois de démarches, qu'elle n'était pas vraiment logique dans le cas des Forces canadiennes, particulièrement ici dans la région atlantique, puisque l'objectif visé par le centre au moyen d'une politique générale et globale nous empêchait en réalité de faire notre travail. Nous avions l'argent pour recruter des gens, et cette barrière artificielle n'était tout simplement pas sensée. Nous avons défendu notre cause et nous avons gagné.

Le problème, sénateur, c'est que des politiques générales appliquées à l'échelle du gouvernement ne conviennent parfois pas aux Forces canadiennes et à leurs opérations.

Le sénateur Munson: J'aimerais que nous parlions brièvement de la Force navale permanente de l'OTAN dans l'Atlantique. Vous avez dit que vous vous attendiez à recevoir une injection de fonds, mais en son absence, irez-vous de l'avant avec le déploiement?

Le sénateur Nolin: Il le faut.

Le cmdre Pile: Oui.

Le sénateur Munson: Si vous le faites, que faudra-t-il éliminer?

Le cmdre Pile: Nous avons mentionné le besoin de fonds additionnels et ces fonds vont nous être affectés, que ce soit par la Marine ou par voie de budget supplémentaire, de manière à pouvoir effectuer ce déploiement sous direction nationale. Nos préparatifs sont bien avancés. Le NCSM *Athabasca* sera le premier navire-amiral à faire la rotation à compter de janvier 2006. Le commandant de cette force a déjà été nommé et, dès cet été, son personnel s'installera ici à Halifax et entamera les préparatifs en vue de ce déploiement particulier.

Le NCSM *Iroquois* est actuellement soumis à un programme de préparation technique. Il sera le deuxième navire à assumer la rotation en juin 2006, de sorte que le Canada assumera le commandement pendant toute une année.

Senator Nolin: Since when have we known that we would face those expenses?

Cmdre. Pile: Canada has known about this commitment for the last two years.

Senator Nolin: You are telling us that you will get the money through the supplementary budget process?

Cmdre. Pile: I do not have all the details on where the funding is allocated, but I am confident that the navy will receive funding for this deployment.

Senator Nolin: We are saying the same thing, but we are saying it differently.

Cmdre. Pile: We have to this point, sir.

Senator Munson: How many ships could you sustain indefinitely on an overseas mission? In other words, what is the status of your landed fleet right now?

Cmdre. Pile: These are difficult, hypothetical questions to answer. It depends on the nature of the deployment, the requirements of the ships being deployed. However, we could deploy a task group for up to six months.

Senator Munson: Task group meaning?

Cmdre. Pile: Up to four warships.

The Chairman: That is it for this round now.

Senator Munson: Then how long would it be before you could deploy a similar task force again?

Cmdre. Pile: We would be able to replace those warships for a second rotation in six months.

Senator Munson: So you could sustain that for a year?

Cmdre. Pile: That is correct, sir.

Senator Munson: How long would the pause be after that?

Cmdre. Pile: There would be a regeneration requirement, and probably a reduction in the size of the commitment after a year. I would have to have more specific details in order to give you more specific information.

Senator Munson: I understand.

Senator Cordy: Admiral, you talked about the dedication of the personnel in the military overall, and particularly the naval personnel in Halifax, about which I probably know a fair amount, and they are extremely dedicated personnel.

Yesterday at lunch was a wonderful opportunity to speak with some of the people, who were very open in their discussions with us. The submariners that I spoke with had a great concern about the way they have been portrayed in the media for the past seven months. They said that every time an article appeared in the media it talked about them as if they were not trained. They went on to say how well trained they were. They spoke about the

Le sénateur Nolin: Depuis quand savions-nous que nous aurions à engager ces dépenses?

Le cmdre Pile: Le Canada est au courant de cet engagement depuis deux ans.

Le sénateur Nolin: Vous êtes en train de nous dire que vous allez obtenir les fonds en présentant un budget supplémentaire?

Le cmdre Pile: Je n'ai pas tous les détails quant à la façon dont les fonds seront affectés, mais j'ai la certitude que la Marine recevra les crédits nécessaires pour ce déploiement.

Le sénateur Nolin: Nous disons la même chose, mais différemment.

Le cmdre Pile: Jusqu'ici, monsieur.

Le sénateur Munson: Combien de navires pourriez-vous soutenir indéfiniment dans une mission à l'étranger? En d'autres mots, de combien de navires disposez-vous actuellement?

Le cmdre Pile: Ce sont là des questions hypothétiques auxquelles il est difficile de répondre. Tout dépend de la nature du déploiement, des besoins des navires qui seront déployés. Toutefois, nous serions capables de déployer un groupe opérationnel pendant au plus six mois.

Le sénateur Munson: Qu'entendez-vous par groupe opérationnel?

Le cmdre Pile: Jusqu'à quatre bâtiments de guerre.

Le président: Voilà qui met fin au présent tour de table.

Le sénateur Munson: Combien de temps faudrait-il avant que vous puissiez déployer un autre groupe?

Le cmdre Pile: Il nous faudrait six mois pour remplacer ces bâtiments.

Le sénateur Munson: Vous pourriez donc soutenir le déploiement pendant un an?

Le cmdre Pile: Vous avez bien compris, monsieur.

Le sénateur Munson: Quelle serait la durée de la pause après cela?

Le cmdre Pile: Il faudrait passer par une phase de récupération et probablement réduire l'envergure de l'engagement au bout d'un an. Il faudrait que j'aie plus de détails pour vous répondre avec plus de précision.

Le sénateur Munson: Je comprends.

Le sénateur Cordy: Amiral, vous avez parlé du dévouement du personnel militaire dans son ensemble et, plus particulièrement, du personnel naval à Halifax au sujet duquel je suis probablement plutôt bien informée. Le personnel est extrêmement dévoué.

Hier, au déjeuner, nous avons pu nous entretenir avec certaines personnes qui ont été très franches. Les sous-marinières avec lesquels j'ai discuté étaient très préoccupés par la façon dont ils ont été dépeints dans les médias pendant les sept derniers mois. Ils ont affirmé que, chaque fois qu'un article paraissait dans les médias, on parlait d'eux comme s'ils n'étaient des nuls sans formation. Ils ont ajouté à quel point ils étaient bien formés. Ils

incident on the *Chicoutimi*, and said that nobody had been talking about all the positive things, all the heroic measures that the personnel on the *Chicoutimi* undertook in that situation, which was horrendous. I know Adm. MacLean yesterday spoke about the heroics of the people on the *Chicoutimi* and the people in the British navy.

I am wondering how we, as a committee, and the military as a whole, can address that situation to ensure that in fact the Armed Forces, or in this case it was submariners, get their just reward in the media in terms of the high quality and dedication of the people involved.

RAdm. McNeil: That was well said, senator. We are all very hurt by the way the media have treated us. There is a certain “je ne sais quoi” about submariners, and I am very sorry, to the submarine community, that I have not been able to speak out during the board of inquiry. However, that is over. You say anything negative about my submariners, I will be in your face from now on, and so will the rest of the leadership of the navy. They are heroes. They are well trained.

Senator Cordy: We will not say anything negative, I assure you, so perhaps we can also work on that, because I agree with you that if people look realistically at what happened they will see that they were outstanding individuals.

RAdm. McNeil: Absolutely.

Senator Cordy: Another issue that we talked about yesterday — and we got a lot of information yesterday — was the shortage of personnel. You have spoken to us about it and so have individuals, not just in Halifax, but across the country. That was created, I guess, when hiring was not taking place in the 1990s.

I asked them, “Well, will you stay in? You have been in 15 years.” They said they really loved the job, but there are the frustrations of working long hours. How can we deal with this, or is this just one of those blips that we will have to work through?

I know that hiring is taking place right now, but how do you deal with it so that people are encouraged to stay? If you are working long hours and you have a shortage of personnel, of parts, and you are dealing with older ships or Sea Kings and trying to maintain them — and they are only used when they are safe, I understand that — that is due to the work of the technicians.

RAdm. McNeil: In summary, the question is, how do we keep these good people, given the circumstances?

Senator Cordy: Yes.

RAdm. McNeil: There is no easy answer to that. That is an issue of incentives to stay rather than incentives to leave, and we do provide incentives to leave these days, it seems to me.

ont parlé de l'incident survenu sur le *Chicoutimi* et dit que personne n'avait parlé de tout ce qui avait été bien fait, de toutes les mesures héroïques que l'équipage à bord du *Chicoutimi* avait prises dans cette situation horrible. Je sais que l'amiral MacLean a parlé hier de l'héroïsme de l'équipage du *Chicoutimi* et des membres de la Marine britannique.

Je me demande comment nous, en tant que comité, et les militaires dans leur ensemble pouvons faire en sorte qu'en fait, l'excellence et le dévouement des forces armées ou, dans le cas qui nous préoccupe, des sous-mariniers sont bien défendus dans les médias.

Le cam McNeil: Bien dit, sénateur! Nous avons tous été profondément blessés par la façon dont nous ont traités les médias. Il existe un certain je ne sais quoi au sujet des sous-marins et je suis vraiment désolé, pour les sous-mariniers, de n'avoir pas pu prendre la parole durant la commission d'enquête. Toutefois, elle est maintenant terminée. Dites quoi que ce soit de négatif au sujet de mes sous-mariniers et, peu importe où vous vous trouverez, vous aurez affaire à moi, comme au reste du leadership de la Marine. Ce sont des héros. Ils sont bien formés.

Le sénateur Cordy: Nous ne dirons rien de négatif, je vous l'assure, de sorte que nous pouvons peut-être travailler ensemble parce que je suis d'accord avec vous pour dire que si l'on porte un regard réaliste sur ce qui s'est passé, on constate qu'il s'agit de personnes hors du commun.

Le cam McNeil: Tout à fait.

Le sénateur Cordy: Un autre point que nous avons abordé hier — on nous a fourni beaucoup d'information hier — était la pénurie de personnel. Vous nous en avez parlé, tout comme d'autres personnes non seulement à Halifax, mais un peu partout au pays. Je suppose que cette pénurie découle du gel de l'embauche des années 1990.

Je leur ai demandé s'ils demeureraient dans les forces. Après tout, ils y étaient depuis 15 ans. Ils m'ont dit qu'ils adoraient leur travail, mais que les longues heures étaient source de frustration. Comment pouvons-nous régler ce problème ou est-ce simplement une des réalités avec lesquelles il faut composer?

Je sais qu'on recrute actuellement, mais comment faites-vous pour encourager votre personnel à rester? Si vous travaillez de longues heures, que vous avez une pénurie de personnel, de pièces et que vous essayez de maintenir de vieux bâtiments ou des Sea King — et ils ne sont mis en service que lorsqu'ils sont sécuritaires, ce que je comprends —, c'est dû au travail des techniciens.

Le cam McNeil: Vous me demandez, en somme, comment nous arrivons à garder ces bons travailleurs, étant donné les circonstances?

Le sénateur Cordy: Oui.

Le cam McNeil: Il n'existe pas de réponse facile à cette question. Tout dépend si on les incite à rester ou à partir. Or, il me semble que nous les incitons davantage à partir par les temps qui courent.

The bottom line is we are all here because we have great pride in the job we are doing for Canadians. That is the most fundamental aspect of keeping our people, being the kind of organization they want to belong to because it is meaningful and they are doing important work for Canadians. That is why most stay.

Now, we do have to make sure that all the other issues are looked after, that they are paid properly, that they do get time off in compensation for working overtime, and quite frankly, as I stated earlier, we have to help them get the job done. They want, above all, to do the job. The restrictions, the, allow me to use the word, stupidity from time to time, of the things we do that stop them from getting the job done will make them want to go elsewhere. There is no simple answer.

Once again I will go back to what I said about them talking to you. The very fact that they can tell you these things openly, and you can tell me — and they tell me as well — makes us the kind of organization I want to belong to. The leadership here will do as much as we can to solve those issues when we hear about them, and if they are not solvable within our formations and groups here, that is army, navy and air force, then we will all work as leaders to get the centre — the Ottawa structure, NDHQ and those barriers — to solve the problems.

We are looking as good as we ever have these days in terms of the support of the people, especially here in the Maritimes. They like us and we like being liked. We like working for our neighbours.

With the budget increases, we now have top-down direction and a new policy. The *Chicoutimi* episode is behind us and we can defend our submariners in what they do for Canada. We are on a roll, as far as I am concerned, and you will hear more of the leadership speaking out. I think our people need that.

Senator Cordy: Certainly. I assume there are signing bonuses for some, what I will call trades, but particularly in the health field in the military. Are there bonuses or financial incentives for people to re-sign or to sign up again?

RAdm. McNeil: Now is the time for me to turn it over to the commodore, who is about to enter the world as an admiral of HR and bonuses and what we can do.

Cmdr. Pile: Senator, if you do not mind, I will come back to the first part of your question before I move on to that. You are absolutely correct. We do demand a lot of our people. I demand a lot of our people in the fleet, and it always amazes me how much

Ce qui compte vraiment, c'est que nous sommes tous ici parce que nous sommes très fiers du travail que nous accomplissons pour les Canadiens. C'est là l'ingrédient le plus fondamental de la recette qui permet de garder nos gens, c'est-à-dire d'être le genre d'organisme auquel ils souhaitent appartenir parce qu'il est utile et qu'il fait du travail important pour les Canadiens. C'est la raison pour laquelle la plupart d'entre eux restent au sein des forces.

Bien sûr, il faut faire en sorte que tous les autres problèmes sont réglés, qu'ils sont convenablement rémunérés, qu'ils peuvent prendre du temps pour récupérer du travail fait en heures supplémentaires et, à vrai dire, comme je l'ai dit tout à l'heure, nous devons leur donner les moyens de faire leur travail. C'est ce qu'ils veulent: faire leur travail. Les restrictions, les — si vous me passez l'expression — décisions stupides qui sont parfois prises et qui les empêchent de bien faire leur travail les inciteront à aller voir ailleurs. Il n'existe pas de solution simple.

Je vais en revenir une fois de plus à ce que j'ai dit concernant le fait qu'ils vous ont parlé sans réserve. Le fait même qu'ils puissent discuter de ces choses avec vous ouvertement en sachant que vous allez m'en parler — ils savent qu'ils peuvent m'en parler également — fait de nous le genre d'organisme auquel je souhaite appartenir. Les chefs ici feront tout ce qu'il est possible de faire pour résoudre ces problèmes quand ils en entendent parler et, s'il n'y a pas de solution au sein même de nos groupes, c'est-à-dire de l'Armée de terre, de la Marine et de l'Aviation, alors nous concentrons tous nos efforts en tant que chefs à convaincre l'administration centrale — la structure d'Ottawa, le Quartier général de la défense nationale et tous ces autres empêcheurs de tourner en rond — de trouver des solutions.

Nous n'avons jamais eu autant de soutien que nous en avons actuellement, surtout ici, dans les provinces atlantiques. La population nous aime, et nous aimons bien être aimés. Nous aimons travailler avec nos voisins.

Depuis les augmentations de crédit prévues à notre intention dans le budget, nous recevons des instructions de plus haut et avons une nouvelle politique. Nous avons tourné la page sur l'épisode du *Chicoutimi* et nous pouvons défendre le travail fait par les sous-mariniens pour le Canada. Nous sommes sur notre élan, dans la mesure où je suis concerné, et vous entendrez plus de chefs prendre la parole publiquement pour défendre leurs troupes. Nos membres en ont bien besoin.

Le sénateur Cordy: Assurément. Je suppose qu'on prévoit des primes lorsque certains s'enrôlent, ce que j'appelle du troc, mais particulièrement dans le domaine de la santé pour les militaires. Offre-t-on des primes ou des incitatifs financiers à ceux qui renouvellent leur contrat ou qui s'enrôlent pour la première fois?

Le cam McNeil: Il est temps, je crois, de céder la parole au commodore, qui est sur le point de devenir amiral des ressources humaines, des primes et de toutes les mesures prévues.

Le cmdr Pile: Sénateur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais tout d'abord répondre à la première partie de votre question. Vous avez tout à fait raison. Nous exigeons effectivement beaucoup de nos membres. Je suis très exigeant

they are willing to give. As the admiral has already mentioned, they are willing to give so much because they believe in this country and that they do make a difference.

This is especially notable when they are deployed on special operations or for long deployments away from their families. That is when they give the most. When they do come back the job does not get that much easier. As we already talked about, it would be wonderful to have all of the spare parts bins full and never have to worry about trading parts and people among ships to make them ready for sea, but we do that. We juggle a lot of our resources and people all the time, and that is probably a cause of some of the frustrations that you have heard from them.

We continue to work towards that, which brings me to the second part of your question, on recruiting people into the navy. As I said, there is that personal incentive to serve the country, and once we get them in, that will always be there. Then we look at taking care of the quality of work life, and quality of life, period.

There are a number of incentives — and I cannot give you the details. I am not au fait with the amounts — certainly for the health field, as you mentioned, and engineering occupations as well. There are bonuses for signing on as a new engineering officer in the Canadian Forces.

I just recently had discussions with my future boss, VAdm. Jarvis, and one of the areas of focus for human resources in the military will be to re-look at, rethink and revamp the way we attract, recruit and retain people in the Canadian Forces. I think bonuses will play a part in that, but I am hoping that a greater part will be just getting the country to know who we are and what we stand for, getting this message out a lot better than we have in the past.

Senator Cordy: Being from Dartmouth, I have to ask about the maritime helicopters. I know that the first maritime helicopter is supposed to be available in 2008, but when can we expect them to be operationally deployed?

RAdm. McNeil: That is an issue of the project being run out of Ottawa and what the manufacturer is contractually responsible for in terms of timeframes. You were told yesterday, I believe, that the first helicopter will fly in 2008. We were told that it will be a four-year transition between the new helicopters arriving and seeing the last of the old ones. Therefore, somewhere between 2008 and 2012 we will declare an operational capability, and my experience tells me it will be in the middle of that period, in 2010 or thereabouts.

Senator Forrestall: Over the last few months, we have frequently heard senior officers such as yourself, in other branches as well, speak of the necessity to almost micromanage,

du personnel de la flotte et je ne cesse d'être émerveillé par sa bonne volonté. Comme l'amiral l'a déjà mentionné, il est disposé à en faire autant parce qu'il croit en ce beau pays et a la conviction que ce qu'il fait est important.

Le fait est particulièrement remarquable quand il est déployé au sein d'opérations spéciales ou pour de longues périodes loin de sa famille. C'est à ce moment-là qu'il donne le plus. À son retour, le travail n'est pas beaucoup plus facile. Comme nous le disions, ce serait bien que toutes les caisses de pièces de rechange soient pleines et qu'on n'ait jamais à échanger des pièces et des membres d'équipage entre bateaux pour leur permettre de reprendre la mer, mais nous le faisons. Nous sommes constamment obligés de déplacer nos ressources et nos membres, ce qui est probablement cause de certaines frustrations dont vous avez entendu parler.

Nous continuons de chercher à régler la situation, ce qui m'amène à la seconde partie de votre question concernant le recrutement dans la Marine. Comme je l'ai dit, les recrues se joignent à la Marine parce qu'elles souhaitent servir leur pays et, une fois que nous les avons recrutées, ce sentiment sera toujours là. Ensuite, nous nous efforçons de voir à leur qualité de vie au travail et à leur qualité de vie, point.

Il existe plusieurs incitatifs, mais je ne puis vous donner les détails. Je ne suis pas au fait des montants — certes dans le domaine de la santé, comme vous l'avez mentionné, et pour les occupations de génie également. Des primes sont accordées à ceux qui s'enrôlent comme ingénieurs dans les Forces canadiennes.

Tout récemment, j'ai eu un entretien avec mon futur patron, vice-amiral Jarvis, et un des points sur lequel il faudra se concentrer en matière de ressources humaines chez les militaires sera de revoir, de repenser et de réformer la façon dont nous attirons, recrutons et conservons les membres des Forces canadiennes. Je crois que les primes joueront un rôle, mais j'espère que le simple fait de nous faire connaître des Canadiens et de faire connaître les valeurs que nous défendons, le fait de véhiculer ce message beaucoup mieux que nous l'avons fait dans le passé, comptera beaucoup plus.

Le sénateur Cordy: Étant moi-même de Dartmouth, je me sens obligée de vous poser des questions au sujet des hélicoptères de la Marine. Je sais que le premier est censé être livré en 2008, mais quand pouvons-nous nous attendre à les voir déployés dans une opération?

Le cam McNeil: C'est là un volet du projet qui est piloté à partir d'Ottawa, tout comme les échéances contractuelles convenues avec le constructeur. On vous a dit hier, je crois, que le premier hélicoptère prendra son envol dès 2008. On nous a dit qu'il faut prévoir une période de transition de quatre ans entre l'arrivée des nouveaux hélicoptères et la mise au rancart du dernier des anciens. Par conséquent, quelque part entre 2008 et 2012, nous aurons une capacité opérationnelle, et l'expérience me fait dire que ce sera vers le milieu de cette période, en 2010 environ.

Le sénateur Forrestall: Au cours des derniers mois, nous avons fréquemment entendu de hauts gradés comme vous, d'autres services, parler également de la nécessité de presque faire de la

whereas 25 years ago you just told the boss that you needed so much money to run so many ships to do so much work and train so many people.

Necessity is always the mother of remarkable things, and I perhaps will put this to the admiral, because I have heard him allude to it and I am somewhat impressed by it. However, I would appreciate an answer from both of you because you have a slightly different perspective on how money should be managed and how you cannot wait for the system to produce the right amount of money to spend in the right place at the right time.

Could you tell me how you have evolved in this business? Perhaps the best way I can put it to you is if I asked a simple question. Gasoline costs a dollar a litre or something like that. When it was 50 cents a litre you could sail for 10 days and now you can only sail for 5. That used to be the way it worked perhaps, and it is perhaps the way the general and his air force compatriots fly. How do we manage to continue to sail for 10 days? How do you do that type of micromanagement that enables you to look so closely at all of your resources?

We have not transferred any new authority to you or given you anything new. Is it just a better understanding and grasp, trust, better education, better whatever it is? Could you talk about it for a minute or two? I have a feeling it will remain a very vital factor in running organizations, certainly over the next four or five years.

RAdm. McNeil: You are absolutely correct, senator, in your analysis. It is all of those factors, and it also includes more authority. We have delegated more authority to our operational commanders in terms of resources.

In those years of serious cutbacks in the department and the Canadian Forces, we did transform our resource management structure. As with most pendulums, I would say that pendulum has swung a little too far, but it has most certainly allowed us to manage our resources a lot better than we used to be able to. In the bad old days, when I commanded *Assiniboine*, if the fuel prices went up, I would say the command structure had no recourse but to cut sea days.

I have far more flexibility, and so does my fleet commander, in terms of swinging resources from one pot to another pot, and the fuel budget is only one part of the overall resources of the formation, and a very manageable part. I certainly do not like it when fuel prices go up, but it will not restrain the sea days and the flying hours. We will move money around and manage.

Among all people, I am very fortunate to command this formation, having been a business manager in the department in a former life, and I know that there is money all over the place. It is just a matter of finding it.

microgestion, alors qu'il y a 25 ans, vous disiez simplement au patron que vous aviez besoin de tant d'argent pour faire fonctionner tant de navires pour faire tant de travail et former tant de membres d'équipage.

La nécessité est toujours mère d'inventions remarquables, et je vais peut-être adresser ma question à l'amiral parce que je l'ai entendu y faire allusion et que je suis quelque peu impressionné. Toutefois, je vous serais reconnaissant de répondre tous deux parce que vous avez des perspectives légèrement différentes quant à la façon dont l'argent doit être géré et au fait que vous ne pouvez pas attendre que le système produise suffisamment d'argent pour le dépenser au bon endroit, au bon moment.

Pouvez-vous me dire comment vous avez évolué à cet égard? La meilleure façon peut-être serait que je vous pose une question simple. L'essence coûte un dollar le litre à peu près. Quand elle était de 0,50 \$ le litre, vous pouviez naviguer pendant 10 jours, alors que maintenant, vous ne pouvez le faire que pendant cinq. C'était peut-être ainsi que cela fonctionnait auparavant, et c'est peut-être la façon dont le général et ses camarades de l'aviation volent. Comment faire pour continuer de naviguer pendant 10 jours? Comment faites-vous ce genre de microgestion qui vous permet de suivre de si près toutes vos ressources?

Nous ne vous avons pas cédé de nouveaux pouvoirs ou quoi que ce soit de nouveau. Est-ce dû à de meilleures connaissances, à une meilleure instruction ou à une confiance accrue? Pourriez-vous nous en parler pour une minute ou deux? J'ai l'impression que cela demeurera un facteur très vital dans la direction des organismes au cours, certes, des quatre ou cinq prochaines années.

Le cam McNeil: Vous avez tout à fait raison, sénateur, et votre analyse est juste. Ce sont tous ces facteurs, y compris plus d'autorité. Nous avons délégué plus de pouvoir à nos commandants opérationnels en matière de ressources.

Durant les années où le ministère et les Forces canadiennes ont subi de lourdes compressions, nous avons effectivement transformé notre structure de gestion des ressources. Comme la plupart des pendules, je dirais que le nôtre est allé un peu trop loin, mais cela nous a certes permis de gérer nos ressources beaucoup mieux que nous n'avions l'habitude de le faire. Durant la période noire, alors que j'étais commandant de l'*Assiniboine*, si le prix du carburant montait, la structure de commandement n'avait d'autre choix que de réduire le nombre de jours en mer.

J'ai beaucoup plus de souplesse, tout comme mon commandant de flotte, pour transférer des ressources d'un poste à un autre, et le budget du carburant n'est qu'une partie des ressources globales de la formation, une partie très gérable. Je ne peux certes pas dire que je me réjouis quand le prix du carburant augmente, mais cela ne limitera pas le nombre de jours en mer ou les heures de vol. Nous allons faire des transferts de fonds et gérer la situation.

Je suis, par rapport aux autres, très chanceux, en ce sens que j'ai déjà été chef d'entreprise, et je sais qu'il y a de l'argent un peu partout. Il s'agit simplement de le trouver.

The pendulum has swung in the organization of NDHQ and the Canadian Forces, as I say, and it is all based upon what we call level 1s and level 2s, that is, a responsibility for budgets and money. Some of these people need help to spend their money, and I am always there to help.

Cmdre. Pile: Well I certainly do not mind that I have different opinions from the admiral. He is probably happy about that. However, in terms of resources, I think we come very much from the same playing field.

One of the things that have changed over the last decade is flexibility. What I will add to what the admiral has already said is that we have a very well-coordinated and effective short- and long-term planning process. This works extremely well in house, within the formation.

Between the fleet and the formation we have regularly scheduled groups that work together to do short- and long-term planning for how we will spend the resources, both within the infrastructure assets that the admiral has ashore, and on the fleet assets that actually deploy and go to sea and the maintenance facility that has to sustain them.

It is very well coordinated. We do long-term planning as to our operational commitments, whether those are sovereignty patrols, fishery patrols or ships deploying on a special operation. What is really different now as opposed to what was happening before is we build flexibility into the plan. As I mentioned earlier, I think we have become quite gifted at dealing with the resources that we have been given.

Senator Forrestall: What do general education levels have to do with this? We had a big drive with respect to education several years ago, and now and then it slacked off and we started to close our institutions of higher learning, I think to the regret of a number of people, and that regret has simply grown over the years. We have good educational facilities, but I am not sure — and I am hoping you can contradict this — whether we have achieved the levels of education that are desirable in the Canadian Armed Forces. However, are we approaching it? Are we moving in that direction?

Could this committee say in its report that we found great interest in the educational standards and levels and capacities for teaching, not just in house, but in sending our better soldiers and sailors, men and women, to private institutions, colleges, universities, for the doctorate-level work that has to find its way into the system if we are to stay on track? What will happen over the next 20 years?

RAdm. McNeil: Sounds like an HR question, Ty.

Cmdre. Pile: I cannot give you the exact statistics, but I can tell you there has been a significant cultural change —

Il y a eu un mouvement de pendule, comme je l'ai dit, au Quartier général de la défense nationale et au sein des Forces canadiennes. Et tout cela repose sur ce que nous appelons le niveau 1 et le niveau 2, soit la responsabilité des budgets et des fonds. Certains ont besoin d'aide pour dépenser leur argent, et je suis toujours là pour les aider.

Le cmdre Pile: Le fait que j'aie des opinions différentes de l'amiral ne me met pas mal à l'aise. Il en est probablement heureux. Toutefois, en termes de ressources, je crois que nous voyons les choses à peu près du même oeil.

Une des choses qui a changé au cours de la dernière décennie est la marge de manœuvre dont nous disposons. J'ajouterai à ce que l'amiral a déjà dit que nous avons un processus de planification à court et à long terme efficace et très bien coordonné. Il est extrêmement efficace au sein de la formation.

Entre la flotte et la formation, nous avons des groupes qui travaillent ensemble à intervalles réguliers à faire la planification à court et à long terme de l'affectation des ressources, tant au sein des actifs de l'infrastructure qu'au sein des installations qu'a l'amiral sur terre, des actifs de la flotte qui sont en réalité déployés et qui vont en mer et l'installation de maintenance qui doit les soutenir.

Tout est fort bien coordonné. Nous faisons la planification à long terme pour ce qui est de nos engagements opérationnels, qu'il s'agisse de patrouilles pour défendre la souveraineté, de patrouilles des pêches ou de bateaux déployés pour une opération spéciale. Ce qui est très différent maintenant par rapport à ce qui se passait auparavant, c'est que la marge de manœuvre est intégrée dans le plan. Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, nous avons développé un talent très spécial dans l'utilisation des ressources qui nous sont données.

Le sénateur Forrestall: Qu'est-ce que les niveaux d'instruction générale ont à voir avec tout ceci? Nous avons eu une vaste campagne en matière d'éducation il y a plusieurs années. La campagne a parfois ralenti, et nous avons commencé à fermer nos institutions de haut savoir, au regret de plusieurs, mais je ne suis pas sûr — j'espère que vous pouvez me contredire — que nous ayons atteint les niveaux d'instruction souhaitables au sein des Forces armées canadiennes. Par contre, j'aimerais savoir si nous nous rapprochons de ces objectifs? Nous y prenons-nous de la bonne manière?

Le comité ne pourrait-il pas signaler dans son rapport qu'il a trouvé très intéressantes les normes d'enseignement ainsi que les niveaux et les capacités de formation non seulement à l'interne mais également dans les établissements privés où nous envoyons nos meilleurs soldats et marins, hommes comme femmes, qui peuvent ainsi faire leur doctorat dans une université afin que nous puissions suivre l'évolution? Qu'arrivera-t-il au cours des 20 prochaines années?

Le cam McNeil: Cela semble relever du domaine des ressources humaines, Ty.

Le cmdre Pile: Je ne peux pas vous fournir les chiffres exacts, mais je peux vous dire qu'il s'est produit un changement culturel important...

Senator Forrestall: That was the term I was looking for.

Cmdr. Pile: — in the quality of men and women in the Canadian Forces today as compared to 20 years ago. It is not unusual. I spend a lot of time talking to the sailors in the fleet, especially when we deploy to sea, either in one-on-one conversations or me and a group of sailors. As the admiral said, whether it is in one of the smoking areas or the other areas, they do congregate to discuss things.

One of the things that have amazed me personally is that I will be talking to a college graduate or a university graduate. These are non-commissioned people who have joined the navy and achieved that educational level prior to joining. Now I am not saying that is a high percentage, but it is certainly a much greater percentage than it was a decade ago and before.

There is a policy in the Canadian Forces to develop an educated officer corps, and that is Bachelor of Arts-plus for officers achieving senior rank. We have policy and support programs in place to encourage higher education in the officer corps, and you will find it quite common today to speak to senior officers with master's degrees and above in specific areas of expertise that will assist them in their duties, whether that is a logistics officer aboard a ship who has taken a graduate program in business administration or some other field that would assist him in his duties, or an engineering officer who has gone on to higher education to assist us in developing better, more efficient ways of conducting our maintenance business.

I would say that we are certainly at a higher level today than we were 10, 20 years ago.

Senator Forrestall: I look around the room and I can only see one officer who is pursuing a doctoral level degree. Do you know of any others?

Cmdr. Pile: In fact I have an officer coming into my command this June to take over the Maritime Operations Group who has either completed or nearly completed his Ph.D. It is also a function of time, sir, and how much time you have within a career span to head off and do post-graduate studies, because that is quite a commitment.

Senator Forrestall: You have to identify them early, kick them out early and bring them back sooner.

Cmdr. Pile: That is not to say that there are no areas of specialization where that could be done or where we would require it. However, certainly at the master's level, you will find dozens of officers who have been supported by the Canadian Forces in achieving that.

Senator Forrestall: As a small group of the Canadian Senate, we have some warm feelings for better education, better access to education, and even access to better and higher education for the children of the forces that serve under your command. Thank you.

Le sénateur Forrestall: C'est l'expression que je cherchais.

Le cmdr Pile: ... dans la qualité des hommes et des femmes qui font partie des Forces canadiennes aujourd'hui par rapport à la situation d'il y a 20 ans. Ce n'est pas rare. Je me suis beaucoup entretenu avec les membres de la Marine, particulièrement lorsque nous sommes en mission en mer, qu'il s'agisse de conversations en face-à-face ou de discussions en groupe. Comme l'amiral l'a indiqué, ils se regroupent pour discuter, que ce soit dans une aire pour fumeurs ou ailleurs.

Ce qui m'a notamment surpris, c'est que je m'adresserai à un diplômé d'un collège ou d'une université. Ce sont des militaires du rang qui ont obtenu leur diplôme avant de s'enrôler dans la Marine. Je ne dis pas que le pourcentage est élevé, mais il est certes de beaucoup supérieur à celui d'il y a dix ans et d'avant.

Les Forces canadiennes possèdent une politique leur permettant de se doter d'un corps des officiers instruits, et il existe un programme bonifié de baccalauréat ès arts pour les officiers des grades supérieurs. Cette politique et les programmes de soutien connexes favorisent l'éducation postsecondaire parmi nos officiers, et il n'est pas rare aujourd'hui que des officiers supérieurs possèdent une maîtrise ou un grade supérieur dans une spécialité liée à leur travail, qu'il s'agisse d'un officier de la logistique à bord d'un navire qui a suivi un programme d'études supérieures en administration des affaires ou dans un autre domaine propre à son travail ou d'un officier ingénieur qui a poursuivi des études supérieures pour nous aider à élaborer des méthodes de maintenance plus efficaces.

Je dirais que le niveau est certainement plus élevé aujourd'hui qu'il y a 10 ou 20 ans.

Le sénateur Forrestall: Si je regarde dans la salle actuellement, je ne vois qu'un officier qui poursuit des études de doctorat. En connaissez-vous d'autres?

Le cmdr Pile: En fait, un officier se joindra à mon commandement en juin prochain pour assumer la direction du Groupe d'opérations maritimes. Il a terminé ou presque terminé son doctorat. C'est également une question de temps, c'est-à-dire du temps que vous pouvez, au cours de votre carrière, consacrer à des études supérieures, car ce n'est pas une mince tâche.

Le sénateur Forrestall: Vous devez cerner tôt les candidats, les affectant à ces programmes d'études supérieures et les ramenant plus jeunes au niveau opérationnel.

Le cmdr Pile: Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de domaines de spécialisation où cela serait possible ou encore pourrait être exigé. Cependant, vous trouverez, certes au niveau de la maîtrise, des douzaines d'officiers qui ont reçu l'aide des Forces canadiennes.

Le sénateur Forrestall: Nous sommes un groupe restreint de sénateurs qui croient fermement en une meilleure éducation et à un meilleur accès à celle-ci, même pour les enfants des militaires qui révèlent de votre commandement. Je vous remercie.

Senator Nolin: I want to talk about not PR, but RP, relations with the public. I think you were here last night, admiral. You heard the strong comments on either side of our military effort in Canada.

First, let us talk about money. What is your overall annual budget?

RAdm. McNeil: The operating budget is now in the order of \$250 million, I believe.

Senator Nolin: How much money is spent on direct RP, relations with the public? I am saying "direct" because of course the fact that you are reinvesting \$250 million a year in the economy is very good PR.

RAdm. McNeil: We represent for the economy in Nova Scotia closer to a billion dollars, including —

Senator Nolin: Well, that is not exactly what I am talking about. Last night there were interventions from two honest Canadians who were representing a significant portion of the population. First, we had a lady who was definitely a peace activist, and we cannot have anything against that. She was asking fundamental questions. We had a teacher who came here out of curiosity. It means that we are not exactly performing, and we are on your side on that.

We all want you to perform your task properly, but we have a duty to Canadians to explain a lot of things to them. That is why I am asking you, what is the amount of money you can or you do spend on that, not only here in the immediate Halifax area, but more generally?

RAdm. McNeil: That is a tough question. I do not know how much money I spend. My public affairs people doing the outreach, especially community outreach, would be able to tell me. I would say out of my operating budget it is a very small percentage. My business is not selling my business. My business is working for Canadians.

Quite frankly, it is easy. Community relations here in the Greater Halifax area are easy. We do it naturally. Our people are the hockey coaches, the Boy Scout leaders, the Girl Guide leaders. They are out there in the community. They are members of the community. As I said earlier, the community know us, they know what we do. You will get the odd person who believes rabidly in peace, and I do not care how much money I spend, they will always believe rabidly in peace. I could never bring those people to my way of thinking, nor would I want to spend a lot of money trying.

The real challenge is the national challenge outside of the Maritimes, in the downtowns of Toronto, Montreal and Vancouver. I would challenge you to challenge my boss, because my job is regional and I do believe in community outreach regionally; I am committed to do it.

Le sénateur Nolin: Je ne veux pas parler de relations publiques, mais de relations avec le public. Je pense que vous avez assisté à la séance d'hier soir, amiral. Vous avez entendu les commentaires passionnés formulés sur les deux aspects de nos efforts militaires au Canada.

Abordons tout d'abord l'aspect financier. Quel est votre budget annuel total?

Le cam McNeil: Notre budget de fonctionnement s'établit à 250 millions de dollars, je crois.

Le sénateur Nolin: Combien d'argent consacre-t-on aux relations directes avec le public? Si j'emploie le terme « directes », c'est naturellement parce que réinvestir 250 millions par année dans l'économie est une très bonne stratégie de relations publiques.

Le cam McNeil: En Nouvelle-Écosse, nous injectons dans l'économie près de un milliard de dollars, y compris...

Le sénateur Nolin: Ce n'est pas exactement ce dont je parle. Hier soir, deux honnêtes Canadiens qui représentent une portion importante de la population ont pris la parole. Premièrement, nous avons entendu une femme qui est certes une militante pour la paix, ce à quoi nous ne pouvons pas nous opposer. Elle a posé des questions fondamentales. Un enseignant a également comparu par simple curiosité. Cela signifie que nous ne sommes pas tout à fait efficaces à cet égard, et nous partageons votre avis sur ce point.

Nous voulons tous que vous vous acquittiez de votre tâche correctement, mais il nous incombe de donner aux Canadiens beaucoup d'explications. C'est pourquoi je vous demande quel montant vous pouvez consacrer ou vous consacrez effectivement à cette question non seulement ici, dans la région immédiate de Halifax, mais dans un contexte plus général.

Le cam McNeil: C'est une question difficile. J'ignore le montant que je dépense. Mes responsables des affaires publiques qui s'occupent des relations externes, particulièrement de celles avec la collectivité, pourraient me le préciser. Je dirais qu'il s'agit d'une très faible proportion de mon budget de fonctionnement. Mon travail ne consiste pas à promouvoir mes activités. Il consiste plutôt à travailler pour le compte des Canadiens.

En toute franchise, c'est facile. Les relations avec le public du Grand Halifax sont faciles. C'est tout naturel pour nous. Nos militaires sont instructeurs d'équipes de hockey ou sont bénévoles au sein des Scouts et des Guides. Ils sont engagés dans la collectivité et ils en font partie. Je le répète, la collectivité nous connaît et elle sait ce que nous faisons. Il y aura toujours quelqu'un qui croira fanatiquement en la paix, et peu importe le montant que nous dépenserons, il ne changera pas d'idée. Je ne pourrais jamais réussir à le convaincre et je ne voudrais pas consacrer d'argent à cette fin.

Le véritable enjeu est national, qui est à l'extérieur des Maritimes. C'est dans le centre-ville de Toronto, de Montréal et de Vancouver. Je vous proposerais de poser ce genre de question à mon patron, parce que mon travail s'effectue au niveau régional, et je crois aux relations avec le public à ce niveau. Je m'y applique.

Next week I am going to P.E.I. I plan to meet with a large number of individuals there to talk about the new defence policy and what it means for security and my working relationship with the RCMP and border services. We will do outreach. It is part of the job. However, the national challenge is always much more difficult.

Senator Nolin: Do you think you should have more freedom? I am directing my question to you. I am not saying that all military personnel should have the same freedom to speak, but do you think you should have more freedom to speak out?

RAdm. McNeil: I believe we have sufficient freedom to speak, and I would tell you that we could do better. We could make it a more important part of our culture. I know this committee has examined the rules, for example, under which we appear as witnesses, which are fairly restrictive. We certainly cannot comment on government policy. We can only comment on our area of operations.

I would say that we are not big risk takers these days in terms of going out into the communities and speaking. We perhaps could do better.

Senator Nolin: It is not a great risk to explain to Canadians all the good that you are doing. There is no risk there, because the biggest enemy is not us, it is not you, it is not your employees, it is not your personnel, it is not your contractors. It is Montreal, Toronto and Vancouver. They are your biggest enemy. They do not know what you are doing. Who should explain to them?

RAdm. McNeil: Well, we have a large role to play in that, and as an example, in July we are sending HMCS *Toronto* up to the Great Lakes to visit Toronto and a large number of other communities, supported by the naval network and the naval reserves. We will do outreach as much as we can, and that is an expenditure to bring the navy to Canadians. Some people would actually argue that that is not our business and we should not be making that expenditure, but we are and we will.

Senator Nolin: Canadians are proud of you people. There is no doubt about that. Wherever we go, Canadians are proud of what you are doing. They want to know more. They want to be informed about what is going on. I think it is not only a matter of a lack of political leadership, no matter what the brand and the colour; it is all the same group. I think we have a collective responsibility to explain to Canadians what we are doing.

RAdm. McNeil: I agree.

Senator Munson: Shearwater was once a very nice place. It still is a very nice place. I am a Maritimer, but I am not privy to all the recent information. However, I understand that developers want to develop it, that people want to make money; they want to add to congestion on the bridges going across to the peninsula and so on. That is my understanding from one perspective, but then there

La semaine prochaine, je me rendrai à l'Île-du-Prince-Édouard. Je suis censé m'adresser à un vaste auditoire pour aborder notre nouvelle politique de défense et ses répercussions sur la sécurité ainsi que mes relations de travail avec la GRC et les services frontaliers. Il s'agira de relations avec la collectivité. Cela fait partie de notre mandat. Cependant, l'enjeu national est toujours beaucoup plus difficile.

Le sénateur Nolin: Estimez-vous que vous devriez avoir une plus grande liberté? C'est à vous que je pose la question. Je ne dis pas que tous les militaires devraient posséder la même liberté de parole, mais croyez-vous que vous devriez jouir d'une plus grande liberté à cet égard?

Le cam McNeil: J'estime que nous avons suffisamment de liberté sur ce point, et je vous dirais que nous pourrions en faire davantage. Nous pourrions en faire une partie plus importante de notre culture. Je sais que le comité s'est penché sur les règles régissant notamment notre comparution comme témoins, ce qui est assez restrictif. Nous ne pouvons certes pas commenter la politique gouvernementale. Nous pouvons uniquement formuler des observations sur notre secteur d'activités.

Je dirais que nous ne nous prenons pas beaucoup de risques en nous adressant au public. Nous pourrions en faire davantage à ce chapitre.

Le sénateur Nolin: Expliquer aux Canadiens tout le bien que vous faites ne représente pas un grand risque. Il n'y en a aucun, parce que notre pire ennemi, ce n'est pas nous, ni vous, ni votre personnel, ni vos entrepreneurs. Il se trouve à Montréal, à Toronto et à Vancouver. C'est là où se trouve notre pire ennemi. On ignore ce que vous faites. Qui devrait fournir les explications nécessaires?

Le cam McNeil: Écoutez, nous avons un rôle important à jouer à cet égard. Par exemple, le NCSM *Toronto* se rendra en juin dans la région des Grands Lacs pour visiter Toronto et beaucoup d'autres villes, grâce à l'appui du réseau maritime et de la Réserve navale. Nous prendrons contact avec les communautés dans toute la mesure du possible, et il faut engager des dépenses pour faire connaître la Marine aux Canadiens. Certains prétendraient en fait que ce n'est pas là notre travail et que nous ne devrions pas effectuer de telles dépenses, mais nous le faisons et nous le ferons.

Le sénateur Nolin: Les Canadiens sont fiers de vous. Cela est indéniable. Peu importe où nous allons, les Canadiens sont fiers de ce que vous faites. Ils veulent en savoir davantage sur vous. Ils veulent être informés de ce qui se passe. Je pense que ce n'est pas uniquement une question de manque de leadership politique, quelle que soit l'affiliation ou la couleur. Nous sommes tous concernés. Je pense que nous avons la responsabilité collective d'expliquer aux Canadiens ce que nous faisons.

Le cam McNeil: Je suis d'accord.

Le sénateur Munson: Shearwater a déjà été un endroit très agréable. Ce l'est encore. Je suis originaire des Maritimes, mais je ne suis pas au fait de tous les derniers renseignements. Cependant, je comprends que les promoteurs veulent faire de la promotion et qu'on veuille gagner de l'argent. On veut que la congestion s'intensifie sur les ponts dans l'ensemble de la péninsule, etc. C'est

are others who feel that Shearwater should be utilized in a more contemporary way. In what condition are the facilities at Shearwater now?

RAdm. McNeil: I will leave that for the base commander to answer when he is here. Let me comment generally though, and simply tell you that your observations are correct.

In the years of resource cutbacks and some questioning about the operational requirements, there was not a lot of reinvestment in Shearwater because many people questioned its future. I believe those days are gone now, and with the commitment to the Sikorsky helicopter project, a significant reinvestment in Shearwater must occur. My job, and the job of my predecessors in the formation, has always been to state: We send ships to sea with helicopters as part of a team and we have an operational requirement to continue with Shearwater.

Senator Munson: What would you personally like to see?

RAdm. McNeil: A huge reinvestment in Shearwater and a complete re-analysis of what the operational requirement will be, given the notional requirements of a Canadian contingency task force to be ready on 10 days notice, which is a huge undertaking. I am waiting for the Chief of Defence Staff action team to scope out what that means, because it implies a greater operational requirement for forces to be available, stationed and ready to do a job. Without sticking my neck out too far, let me tell you that for the last 100 years, that is what Halifax has done, it sends Canadians abroad to do important work.

Senator Munson: Is their proposal realistic in today's world? Others have talked about Greenwood and so on.

RAdm. McNeil: I can once again speak very clearly about my operational requirement for facilities in Shearwater, which include the fleet diving unit; the cadet organization; the maritime helicopter; the necessity, when we have accidents with helicopters, which will inevitably happen, for a jetty there to crane the helicopter. We need to have a partnership with the maritime air community at the Maritime Warfare School and, with our infrastructures and facilities, become a team to operate in the maritime sphere. Therefore, there is a definitive operational requirement for Shearwater to continue and be improved.

Senator Munson: You mentioned helicopters. Admiral, we were on the *Athabaskan* today, and that helicopter pad looked so clean, neat and well painted. It did not seem to me that too many helicopters have landed on it recently. I would like to ask you about that maritime helicopter program. When will it be operational, in your estimation?

ce que je crois comprendre pour certains, mais il y en a d'autres selon qui il faudrait utiliser Shearwater d'une façon plus contemporaine. Dans quel état les installations de Shearwater se trouvent-elles actuellement?

Le cam McNeil: Je laisserai le commandant de la base répondre à cette question lorsqu'il comparaitra. Cependant, je vous dirai simplement et généralement que vos observations sont justes.

Il n'y a pas eu beaucoup de réinvestissement à Shearwater au cours des années de compressions budgétaires et d'examen des exigences opérationnelles, parce que beaucoup se sont interrogés sur l'avenir de la base. Je pense que ce sont là des choses du passé et qu'il faut faire un investissement important à Shearwater étant donné l'engagement pris à l'égard du projet d'hélicoptère Sikorsky. Mon travail, ainsi que celui de mes prédécesseurs, a toujours consisté à affirmer que nos navires effectuent leurs missions en mer avec des hélicoptères à leur bord et que Shearwater est encore nécessaire pour satisfaire à nos exigences opérationnelles.

Le sénateur Munson: Que préféreriez-vous personnellement?

Le cam McNeil: Je souhaiterais un réinvestissement important à Shearwater et une nouvelle analyse exhaustive de ce que sera l'exigence opérationnelle compte tenu qu'un contingent canadien doit théoriquement être prêt à intervenir dans un délai de 10 jours, ce qui n'est pas une mince tâche. J'attends que l'équipe constituée par le Chef d'état-major de la défense nous donne les explications nécessaires car tout cela implique des exigences opérationnelles légèrement supérieures afin que les forces soient disponibles et prêtes à intervenir. Je ne voudrais pas trop m'avancer, mais je vous dirai que, au cours des 100 dernières années, c'est ce qui a été fait à Halifax. Les Canadiens partent de là pour se rendre à l'étranger afin d'accomplir des missions importantes.

Le sénateur Munson: Leur proposition est-elle réaliste dans le monde d'aujourd'hui? D'autres ont évoqué Greenwood, etc.

Le cam McNeil: Encore une fois, je peux vous parler très précisément de mes exigences opérationnelles à Shearwater, notamment de l'unité de plongée de la flotte, de l'organisation des Cadets, de l'hélicoptère maritime et de la nécessité de disposer d'appareils de levage d'hélicoptères en cas d'accidents, qui surviendront inévitablement. Nous devons établir un partenariat avec les responsables de l'aviation navale au sein de l'École de guerre navale, et nous devons devenir une équipe en mesure de s'acquitter de missions maritimes avec ses infrastructures et ses installations. Par conséquent, il y a certes un besoin opérationnel justifiant le maintien et l'amélioration des activités à Shearwater.

Le sénateur Munson: Vous avez parlé des hélicoptères. Amiral, nous sommes montés à bord de l'*Athabaskan* aujourd'hui, et l'hélicoptère paraissait si propre et fraîchement peint. J'ai pensé que peu d'hélicoptères s'y sont posés récemment. J'aimerais vous interroger sur ce programme des hélicoptères maritimes. D'après vous, quand ces appareils pourront-ils être utilisés?

RAdm. McNeil: Actually, I could pass this question to the fleet commander too, because he takes them to sea. Let me precede his remarks by telling you the issue is more people than it is actual helicopters — the people who operate in helicopter detachments, how in demand they are, how difficult their job is and how complex the training is.

Cmdre. Pile: Not unlike some of the navy regeneration issues you have probably heard about at prior committee meetings, the air force also has some regeneration challenges in its maritime air community.

I can tell you that last year the Sea King community had a bit of a setback with a technical problem, and it required some months to address that issue. The Sea King fleet was limited in its at-sea operations for about four months.

Other than during that period, the air force and the navy have worked closely together. We are joined. We have been joined for decades, and the Sea Kings are an integral part of the ship's combat suite. Last June I had four Sea Kings flying with the task group. Two of them were embarked in HMCS *Athabaskan*, so the flight deck got very dirty and greasy looking and was well used. As we do in the navy, the air force maximizes the number of decks that it can deploy to sea, and as I said, they have some regeneration issues on which they can provide you with details, and which from time to time have limited the number of air decks they can deploy with the navy.

For this upcoming exercise in May and June, we will have three Sea King decks sail with four Canadian ships and with the potential for a fourth, but that is not confirmed yet.

Senator Forrestall: There is at least one building at Shearwater that is not 50 years old, and that is the junior officers' mess. I know that because I opened it.

Thank you for your comments about Shearwater, because it is obviously of vital interest, not just to your professional needs, but to the needs of the community. Thank you for being here.

The Chairman: Admiral, earlier in the testimony the comment was made that the Canadian Forces should not be treated like any other department. Tell us why, what restrictions or limitations you believe should be removed, and what difference that would make to how the Canadian Forces function.

RAdm. McNeil: I do not know how to answer that. It is a big question.

The Department of National Defence in Canada is the only completely integrated military and ministerial headquarters in the world. Douglas Bland, a professor at Queen's, can provide tomes

Le cam McNeil: En fait, je pourrais également transmettre cette question au commandant de la flotte, parce que c'est lui qui attribue ces missions en mer. Auparavant, j'ajouterais que c'est davantage le personnel que l'hélicoptère qui fait problème: je veux parler du personnel au sein des détachements d'hélicoptères, de la forte demande à cet égard, de la difficulté du travail et de la complexité de la formation.

Le cmdre Pile: Tout comme la Marine est aux prises avec des problèmes de renouvellement dont vous avez probablement entendu parler lors de vos séances antérieures, la Force aérienne fait face à questions analogues en ce qui concerne l'aviation maritime.

Je peux vous signaler que, l'année passée, les responsables des Sea King ont subi un léger retard en raison d'un problème technique dont la solution a nécessité quelques mois. La flotte des Sea King a été restreinte dans ses opérations en mer pendant environ quatre mois.

Sauf pendant cette période, la Force aérienne et la Marine ont collaboré étroitement. Nous menons des opérations interarmées depuis des décennies, et les Sea King sont une partie intégrante de la capacité de combat des navires. En juin dernier, j'ai affecté quatre Sea King au groupe opérationnel. Deux d'entre eux étaient à bord du NCSM *Athabaskan*. Le pont d'envol était très sale et gras. Il a servi abondamment. Comme nous le faisons dans la Marine, la Force aérienne maximise le nombre d'appareils qu'il peut déployer en mer. Je le répète, elle était aux prises avec des problèmes de renouvellement, et les responsables pourront vous donner des détails sur ces problèmes qui ont parfois restreint le nombre d'appareils qui peuvent être déployés de concert avec la Marine.

Au cours du prochain exercice qui se tiendra en mai et en juin, quatre navires canadiens pourront compter sur trois Sea King et peut-être un quatrième, ce qui n'est pas encore confirmé.

Le sénateur Forrestall: Il y a au moins un bâtiment qui n'a pas 50 ans à Shearwater: le mess des officiers subalternes. Je le sais parce que j'y étais à l'inauguration.

Je vous remercie de vos observations au sujet de Shearwater, car c'est de toute évidence une question primordiale, non pas uniquement par rapport à vos besoins professionnels mais également par rapport à ceux de la collectivité. Je vous remercie de votre présence.

Le président: Amiral, on a signalé dans les témoignages d'aujourd'hui que les Forces canadiennes ne devraient pas être traitées comme un autre ministère. Dites-nous pourquoi. Précisez-nous les restrictions ou les obstacles qui, selon vous, devraient être éliminés et indiquez-nous quelles en seraient les répercussions sur le fonctionnement des Forces canadiennes.

Le cam McNeil: J'ignore quoi vous répondre. C'est une question difficile.

Notre ministère de la Défense nationale est le seul au monde à intégrer complètement les aspects militaires et les responsabilités ministérielles. Douglas Bland, professeur à l'Université Queen's,

on this subject. I used to say that 90 per cent of the time I thought things really worked well in NDHQ. Ten per cent of the time I thought Douglas Bland was right.

The issue is applying bureaucratic, administrative rules, through Treasury Board essentially, that applied to the rest of the federal structure to military operations and simply calling the Canadian Forces another part of the federal system. I would argue for the uniqueness of military operations.

Based upon the unlimited liability our people face, they deserve to be treated a little differently from others who are committed to Canadians, but not in so drastic a fashion that they are willing to put their life on the line.

I talked about the fine people around here, about having to be away while babies are being born, while sons and daughters are having weddings and it is a real commitment. Military operations are dangerous and different from other operations in government, although there are other operational departments — Fisheries and Oceans. You can name them.

However, let us treat our fine people in the Canadian Forces who face unlimited liability a little differently. That would be a huge cultural change for Canada. It would require a group of very educated, experienced people to slice and dice the answer to the question, the most difficult question you have asked, senator.

The Chairman: Well maybe I can help you, admiral. Work it through department by department. Talk to us about Treasury Board, and then talk a little about Public Works or Heritage Canada.

RAdm. McNeil: Let us start with Treasury Board and simple issues like pay. Once in a while we win, and we can be treated differently.

For years and years, on the quality of life issue, we fought for what we called the post living differential. That is based on the fact that, especially for the navy, the cost of living in Victoria is so much higher than it is in Halifax, and we had a heck of a time getting people to go to Victoria. People we would post at a junior rank were not able to live in the economy in Victoria, were not able to afford the housing and would leave rather than stay in the navy. For years the answer was no — and by the way, it was the parliamentary committee looking at quality of life that actually removed that barrier.

I remember being in meetings with Treasury Board where people were pointing their fingers at me, saying, "What makes you think you should get more for living in Ottawa when I do not get more for living in Ottawa?" not recognizing that there is a difference.

peut être intarissable sur cette question. J'ai souvent dit que, dans 90 p. 100 des cas, tout se déroulait vraiment efficacement, selon moi, au QGDN. Je pense que Douglas Bland a raison en ce qui concerne les autres 10 p. 100.

Le problème, c'est qu'on applique aux opérations militaires des règles administratives et bureaucratiques, qui émanent essentiellement du Conseil du Trésor et qui visent tout le reste de l'appareil fédéral, de sorte que les Forces canadiennes ne constituent simplement qu'un élément du système fédéral. Je plaiderais en faveur de la spécificité des opérations militaires.

À cause de la responsabilité illimitée qu'ils assument, nos militaires méritent d'être traités un peu différemment des fonctionnaires qui travaillent au service des Canadiens mais dont le rôle ne va pas jusqu'à exiger qu'ils soient prêts à sacrifier leur vie.

Je parle de braves gens qui ne sont pas présents à la naissance ou au mariage de leurs enfants. Ils ont pris un véritable engagement. Les opérations militaires sont dangereuses et elles diffèrent des autres opérations gouvernementales, même si d'autres ministères font des interventions, notamment celui des Pêches et des Océans. On peut le nommer.

Cependant, il faut traiter un peu différemment les braves membres des Forces canadiennes qui assument une responsabilité illimitée. Il s'agirait d'un énorme changement culturel au Canada. Il faudrait des gens très chevronnés et très expérimentés pour répondre à cette question, qui est la plus difficile que vous avez posée, sénateur.

Le président: Amiral, je peux peut-être vous aider. Abordez chaque ministère individuellement. Parlez-nous du Conseil du Trésor, puis survolez Travaux publics ou Patrimoine Canadien.

Le cam McNeil: Commençons par le Conseil du Trésor et des questions aussi simples que la rémunération. Il arrive parfois que nous ayons gain de cause et que nous soyons traités différemment.

Pendant des années, nous avons soulevé des problèmes liés à la qualité de vie en réclamant ce que nous appelons l'indemnité de vie chère en région ou IVCR. On se fonde sur le fait que, particulièrement pour la marine, le coût de la vie à Victoria est beaucoup plus élevé qu'à Halifax, et nous éprouvons beaucoup de difficulté à affecter nos militaires à Victoria. Un caporal ou un soldat n'avait pas les moyens de vivre à Victoria ni de s'y trouver un logement. Il préférerait quitter la marine plutôt que d'être affecté à Victoria. Nous avons obtenu une fin de non-recevoir pendant des années. En passant soit dit, nous avons en fait obtenu gain de cause à cet égard grâce au comité parlementaire qui s'est penché sur la qualité de vie.

Je me rappelle d'avoir participé à des réunions avec les représentants du Conseil du Trésor qui s'adressaient à moi en me disant: « Pourquoi, selon vous, devriez-vous obtenir davantage que moi pour vivre à Ottawa? », sans reconnaître qu'il existe une différence.

We won PLD after years of arguing, and that is just one small example of a policy that is applied across the federal system, that people are not paid different rates in different parts of the country. The bureaucracy does not want to have to change that, but in one case they did.

Another more recent example — and it was incredible to see it happen — was in the budget before last, the income tax deferral for members of the Canadian Forces deployed in, the correct words are, “dangerous areas.” Anyway, there is a criterion, and it is difficult. You can go over many more of these.

Procurement is a big issue and I hope you can study that carefully as well. In the context of the last budget and the recapitalization, whether for a big ship or a 280 replacement, the conventional way of buying things, having to go through Public Works and Government Services and ensuring regional benefits — and it goes on and on and on — means that we cannot seem to build a ship without 25 years’ notice.

The Second World War only lasted six years and the navy went from something like three ships to 300. Things can get done, but not with the levels of bureaucracy that seem to exist and are applied without exception to defence issues and Canadian Forces issues.

I know I have not answered the question, by the way.

The Chairman: No, you are doing okay. You have three or four more departments to work through still, and I am anxious to hear your answers.

RAdm. McNeil: You want me to make real enemies, do you not? On the capital issues, the contracting — and it seems in today’s climate that will actually not get easier — Defence will need help from outside their current bureaucratic structure to make the transformation we are talking about.

The Chairman: Well, I am anxious to hear more about Public Works. I am anxious to hear more about Heritage Canada, and if they do not have an impact on your operations, that is fine, but if they do, I would like to know about it.

RAdm. McNeil: Let me talk about Heritage Canada — a wonderful organization actually, preserving Canada’s heritage. But I have a constant battle with Canada’s naval memorial, *The Sackville*. I give *The Sackville* and the trust as much as I can without breaking any Treasury Board rules.

However, now that we have officially recognized the Battle of the Atlantic, I would hope that Heritage Canada will come forward with a mandate to make the investment that some people expect me to make.

Nous avons obtenu l’IVCR après des années de discussion, et ce n’est là qu’un exemple restreint de politique s’appliquant à l’ensemble du système fédéral, c’est-à-dire que les gens ne reçoivent pas une indemnité de vie chère dans certaines régions. La bureaucratie ne voulait pas d’un tel changement, mais a cédé en ce qui nous concerne.

Voici un exemple plus récent et incroyable. C’était dans l’avant-dernier budget. Il s’agissait du report de l’impôt sur le revenu pour les membres des Forces canadiennes déployés dans des « zones dangereuses ». C’est l’expression exacte. De toute façon, il existe un critère, et c’est difficile. Il peut y en avoir beaucoup.

Les acquisitions posent un problème important, et j’espère que vous pouvez également envisager ce point attentivement. Par rapport au dernier budget et à la recapitalisation, qu’il s’agisse d’un navire de grande taille ou du remplacement de la classe 280, Travaux publics et Services gouvernementaux en assure l’acquisition de la façon habituelle en vérifiant les retombées régionales et bien d’autres aspects, ce qui signifie qu’il semble impossible de construire un navire sans avoir donné un préavis de 25 ans.

La Deuxième Guerre mondiale n’a duré que six ans, et le nombre de navires de la Marine est passé de trois à 300. On peut faire bouger les choses, mais on ne peut rien accomplir étant donné les rouages bureaucratiques apparents qui visent sans exception les projets liés à la Défense et aux Forces canadiennes.

En passant, je sais que je n’ai pas répondu à la question.

Le président: Non, vous vous en tirez bien. Il vous reste trois ou quatre autres ministères à aborder, et j’ai hâte d’entendre vos réponses.

Le cam McNeil: Vous souhaitez que je me fasse de vrais ennemis, n’est-ce pas? En ce qui concerne les immobilisations et les marchés de service — et il semble que les choses ne seront en fait pas faciles dans le contexte actuel —, la Défense devra compter sur de l’aide provenant de l’extérieur de sa structure bureaucratique actuelle pour réaliser la transformation dont nous parlons.

Le président: Eh bien, j’ai hâte d’en apprendre davantage au sujet de Travaux publics et de Patrimoine canadien. Si ces deux ministères n’exercent aucune influence sur vos opérations, c’est très bien. Dans le cas contraire, je voudrais cependant en être mis au courant.

Le cam McNeil: J’aborderai d’abord Patrimoine canadien — une magnifique organisation qui préserve notre patrimoine. Cependant, je mène un combat perpétuel par rapport au Fonds de commémoration de la Marine canadienne et au NCSM *Sackville*. J’accorde au *Sackville* et au Fonds le montant maximal que m’autorisent les règles du Conseil du Trésor.

Cependant, maintenant que nous avons reconnu officiellement la bataille de l’Atlantique, j’espérerais que Patrimoine canadien donnera le mandat afin que je puisse procéder à l’investissement que certains attendent de moi.

Senator Forrestall: The investment started, though, with another branch, other than the military, when we moved it from Citadel Hill.

The Chairman: Commodore, you sometimes have a different opinion from the admiral. You can also sometimes fill in the gaps. You have been silent. Can you add anything to this?

Cmdre. Pile: Without sticking my neck out too far, I will say that our procurement system needs to be addressed. As the admiral has very succinctly stated, we cannot afford to wait around for decades to replace ships that are quickly becoming obsolescent and other ships that are obsolete, and we can do a better job.

I understand why government policies and regulations are in place. They are there to protect the Canadian taxpayers' money, and we want to make sure that it is spent properly. However, there are better, common sense ways of doing business.

Military technology is changing as we speak, and there are certain technologies that we need to adapt to in order to function effectively with other forces and within our own forces. To be that flexible and adaptive we have to be able to acquire things more quickly than is currently the case.

On Heritage Canada — this is partly systemic within our own military as well — honours, awards and medals that recognize the significant contributions that people in the Canadian Forces make sometimes take a lot longer to go through the bureaucratic system than I think they should. Those systems can also be streamlined. I am not pointing the finger at any particular department. It is just that I know that we can do things a lot smarter and faster, and dealing with red tape is frustrating.

Senator Nolin: The chairman is making my point. Work on making friends and the attitude will change in Ottawa. I live in Montreal and it is rare that people there talk to me about the navy. They do not know what you people are doing here. They are not aware, so invest in friendships and the rest will follow. That is why I think you must invest much more time in selling what you are doing. It is not "évident," as we say in French. It may be very evident to you; it is not to the rest of the world. We are on your side; we are not your enemies.

The Chairman: I am not sure there is a question in there. It is a challenge. I must say I thought the dynamic was expressed earlier in the exchange you had with Senator Nolin, about the witness last night who was concerned about peace. Frankly, that is how we see you here; you are the agents of peace. I think that is what Senator Nolin is trying to address, that that is not the perception. A strong military is the best way to peace.

Le sénateur Forrestall: L'investissement a commencé, cependant, avec une autre direction que celle de l'armée, lorsque nous l'avons démenagée de la Citadelle.

Le président: Commodore, vous avez parfois un avis différent de celui de l'amiral. Vous pouvez aussi parfois compléter le tableau. Vous gardez le silence. Pouvez-vous ajouter quelque chose à cela?

Le cmdre Pile: Sans vouloir m'engager trop loin, je dirais que notre système d'approvisionnement a besoin de changements. Comme l'a dit succinctement l'amiral, nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre des décennies pour remplacer les navires qui deviennent très rapidement désuets et d'autres qui sont déjà vétustes, et nous pouvons faire un meilleur travail.

Je comprends pourquoi les politiques et règlements du gouvernement existent. C'est pour protéger l'argent des contribuables, et nous voulons veiller à ce qu'il soit dépensé correctement. Cependant, il y a de meilleurs façons, plus logiques, de faire.

La technologie militaire est en train d'évoluer au moment même où nous parlons, et il y a certaines technologies que nous devons adapter pour fonctionner efficacement avec d'autres forces et au sein de nos propres forces. Pour être aussi flexibles et adaptables, nous devons pouvoir acquérir des choses plus rapidement que ce n'est le cas maintenant.

Au sujet de Patrimoine Canadien — c'est en partie un problème systémique au sein de notre propre armée aussi — les honneurs, les récompenses et les médailles qui reconnaissent les importantes contributions que font parfois des membres des Forces canadiennes prennent plus de temps à passer par le système bureaucratique que ce ne devrait être le cas, selon moi. Ces systèmes peuvent aussi être rationalisés. Je ne fais de reproche à aucun ministère en particulier. C'est seulement que je sais que nous pourrions faire les choses de façon beaucoup plus logique et rapide, et que toute cette paperasserie est frustrante.

Le sénateur Nolin: Le président exprime exactement mon avis. Si on essayait de se faire des amis, les attitudes changeraient à Ottawa. Je vis à Montréal, et il est rare que des gens là-bas me parlent de la marine. Ils ne savent pas ce que vous, ici, vous faites. Ils ne connaissent pas la situation, alors investissez dans l'amitié, et le reste viendra tout seul. C'est pourquoi je pense que vous devez investir beaucoup plus de temps pour vendre ce que vous faites. Ce n'est pas vraiment « évident ». Peut-être cela vous paraît-il évident à vous; ça ne l'est pas pour le reste du monde. Nous sommes vos alliés, pas vos ennemis.

Le président: Je ne suis pas sûr qu'il y ait une question là-dedans. C'est un défi. Je dois dire que je pensais que la dynamique avait été exprimée plus tôt, dans l'échange que vous avez eu avec le sénateur Nolin, au sujet du témoin d'hier soir qui se préoccupait de la paix. Très franchement, c'est l'idée que nous avons de vous, ici; vous êtes des agents de la paix. Je crois que c'est ce que le sénateur Nolin essaie de faire comprendre, que ce n'est pas la perception. Une armée solide est ce qu'il y a de mieux pour assurer la paix.

The individual who was speaking last night, for example, described NATO as a nefarious organization, whereas some of us think that it has brought stability and peace to Europe for half a century. It is that kind of perception that Senator Nolin is talking about, and it is a question of how we can collectively communicate that message. Purely, the burden rests on politicians. However, we have noticed that sometimes people in uniform have more credibility on some of these issues than we do, and I think that is the point that Senator Nolin is trying to make. There is a problem if you appear to be pleading your own case — no question. It is a balance.

On that note, I would like to thank you both for appearing before us. We have appreciated it. I should tell you we have appreciated all of the arrangements you have made for us, admiral. It has been a remarkable visit. It is not over, but you are here on the stand and I just wanted to say publicly that the committee feels that you and your people have gone to great lengths to assist us with these hearings and with this visit.

We would also like you to convey a message to the men and women who serve with you here about how proud Canadians are of them, of the work that they do, and how important it is, we feel as parliamentarians, that the work that they do continue, and with better equipment, better funding. The main message that we would like you to take away with you today and communicate to them is the pride that Canadians have in them and in their work, and we would be grateful if you would do that for us.

RAdm. McNeil: Absolutely.

Senators, are next two witnesses are navy captains. First we have Captain Roger MacIsaac, Base Commander, CFB Halifax. Capt. MacIsaac joined the Canadian Forces in 1974. Shore appointments have included Comptroller, Maritime Forces Atlantic, and, subsequently, Chief Maritime Staff Comptroller in Ottawa. He served as Commanding Officer, Forward Logistics Site, in Bahrain during the Gulf conflict. Following advanced military studies and national strategic studies in Toronto, he was appointed to Vice Chief of the Defence Staff Secretariat at National Defence Headquarters, Ottawa. In April 2003 he was appointed Base Commander, CFB Halifax. Capt. MacIsaac will be promoted to commodore in June and will be appointed director general of the reserves and cadets. We congratulate you on your upcoming promotion and thank you for appearing here.

With him is Captain Smith, Commander Officer, Fleet Maintenance Facility, Cape Scott. Capt. Smith has been Commanding Officer of Fleet Maintenance Facility since the summer of 2003. He joined the Canadian Forces in 1979 and has served on both land and sea in a number of different positions. He was promoted to commander in 1997 and was posted to National Defence Headquarters as Section Head responsible for Marine Auxiliaries and Damage Control. In 2001 he was posted to

Le témoin qui était ici hier soir, par exemple, a parlé de l'OTAN comme d'une organisation infâme, alors que nous sommes plusieurs à estimer qu'elle a apporté la stabilité et la paix en Europe pendant un demi-siècle. C'est ce genre de perception dont parle le sénateur Nolin, c'est une question de savoir comment nous pouvons collectivement communiquer ce message. C'est très simple, ce fardeau repose sur les politiciens. Cependant, nous avons remarqué que parfois, les gens qui portent l'uniforme jouissent d'une plus grande crédibilité que nous relativement à certaines de ces questions, et je pense que c'est ce qu'essaie de faire comprendre le sénateur Nolin. Il y a un problème si on semble prêcher pour notre propre paroisse — cela ne fait aucun doute. C'est une question d'équilibre.

Là-dessus, je tiens à vous remercier d'être venus témoigner devant nous. Nous l'avons apprécié. Je dois ajouter que nous vous sommes reconnaissants pour tous les arrangements que vous avez pris pour nous, amiral. Ceci a été une remarquable visite. Elle n'est pas terminée, mais vous êtes devant nous et je tenais seulement à vous dire publiquement combien le comité apprécie toute ce que vous et vos collaborateurs avez fait pour nous aider avec nos audiences et cette visite.

Nous aimerions aussi communiquer un message aux hommes et aux femmes qui servent ici avec vous, pour dire combien les Canadiens sont fiers d'eux, du travail qu'ils font, et de l'importance à nos yeux, à nous parlementaires, que le travail qu'ils font se poursuive, et avec un meilleur équipement, un meilleur financement. Le principal message que nous aimerions que vous emportiez avec vous aujourd'hui pour le transmettre, c'est combien de Canadiens sont fiers d'eux et de leur travail, et nous vous serions reconnaissants de bien vouloir le leur dire.

Le cam McNeil: Bien entendu.

Sénateurs, nos deux prochains témoins sont des capitaines de la marine. Nous avons d'abord le capitaine Roger MacIsaac, commandant de la base des Forces canadiennes d'Halifax. Le capitaine MacIsaac est entré dans les Forces canadiennes en 1974. À terre, il a été contrôleur des Forces maritimes de l'Atlantique et, par la suite, chef d'état-major de la Force maritime à Ottawa. Il a été commandant du site logistique de l'avant à Bahrain pendant la guerre du Golfe. Après un cours supérieur d'études militaires et d'études stratégiques nationales à Toronto, il a été affecté au secrétariat du vice-chef d'état-major de la Défense au quartier général de la Défense nationale à Ottawa. En avril 2003, il a été nommé commandant de base, à la BFC d'Halifax. Le capitaine MacIsaac sera promu commodore en juin et nommé directeur général des réserves et des cadets. Nous vous félicitons pour votre promotion prochaine et nous vous remercions d'être ici.

Il est accompagné du capitaine Smith, commandant de l'installation de maintenance de la flotte à Cape Scott. Le capitaine Smith occupe ce poste de commandement depuis l'été 2003. Il est entré dans les Forces canadiennes en 1979 et a servi sur terre et en mer dans de nombreuses fonctions. Il a été promu commandant en 1997 et il a été affecté au quartier général de la Défense à titre de chef de section chargé de l'équipement et des machines auxiliaires de Marine et de l'Organisation sécurité. En

Canadian Fleet Atlantic Headquarters in Halifax as Task Group Technical Officer, and subsequently spent six months deployed in Southwest Asia in support of Canada's contribution to the war against terrorism. He is a graduate of the Canadian Forces Command and Staff College in Toronto and holds master's degrees in Naval Architecture and Industrial Engineering.

Welcome. We are glad to have you here.

Captain (N) Roger MacIsaac, Base Commander, CFB Halifax, National Defence: Mr. Chairman, members of the standing committee, it is my pleasure to provide both you and the public with some information on Base Halifax, and hopefully to answer the questions that you may find of interest. I will just give some tombstone data to get started. You are probably aware by now that CFB Halifax is the largest base in Canada. Although a unit of Maritime Forces Atlantic, the base's mandate is to support significant formations of the air and land force commands in the region here, as well as some central units of the Canadian Forces, be they health services and/or information management groups. Geographically, the base consists of 41 sites and 3,500 hectares of property across Nova Scotia. In addition, CFB Halifax provides administrative support to satellite integral units such as Canadian Forces Station St. John's, Newfoundland, and the CF detachment in Sydney. The units the base supports do vary in size, from the significantly large Fleet Maintenance Facility Cape Scott, 12 Wing Shearwater and 36 Canadian Brigade Group, to smaller offices of just a few people who are detached from National Defence Headquarters. The principle sites, of course, of CFB Halifax are here in Halifax Regional Municipality and accommodate the bulk of the members of the Canadian Forces and the civilian component of the Defence team that serve here in Halifax. The remaining sites are mostly small armouries and ranges that support reserve and cadet training in smaller municipalities around the province.

You are probably aware also that CFB Halifax is unique among bases in Canada. In 1996, as part of our history, part of the major restructuring initiative, the traditional base concept wherein the base commander was responsible for materiel and personnel support was abandoned and those responsibilities were divided for a time so that another captain, naval rank, handled the personnel aspects. The Assistant Chief of Staff, Personnel, assumed responsibility for such services as the base administration as well as personnel policy, training and health care. However, in July of 2003, the structure was amended slightly to place formation administration and the line support of personnel back under the jurisdiction of the base commander. Finally, a new single point of responsibility

2001, il a été affecté au quartier général de la Flotte canadienne de l'Atlantique à Halifax, en Nouvelle-Écosse, à titre d'officier du service technique et il a passé six mois en déploiement en Asie du Sud-est dans le cadre de la participation du Canada à la lutte antiterroriste. Il est diplômé du Collège des Forces canadiennes à Toronto, où il a suivi le cours de commandement et d'état-major, et il est titulaire de maîtrises en architecture navale et génie industriel.

Bienvenue. Nous sommes heureux de vous voir ici.

Le capitaine de vaisseau Roger MacIsaac, commandant de base, BFC d'Halifax, Défense nationale: Monsieur le président, membres du comité permanent, c'est avec plaisir que je viens vous donner quelques informations, à vous et au public, au sujet de la base d'Halifax et, je l'espère, répondre aux questions que vous pourriez avoir. Je vais, pour commencer, vous donner quelques renseignements de base. Vous savez probablement maintenant que la BFC d'Halifax est la plus vaste base du Canada. Bien que ce soit une unité des Forces maritimes de l'Atlantique, le mandat de la base est d'appuyer de grandes formations du commandement des Forces aériennes et terrestres dans la région, ici, ainsi que certaines unités centrales des Forces canadiennes, que ce soit les services de santé ou les groupes de gestion de l'information. Au plan géographique, la base est composée de 41 sites et couvre 3 500 hectares de superficie en Nouvelle-Écosse. De plus, la BFC d'Halifax offre un soutien administratif aux unités satellite intégrées, comme la station des Forces canadiennes de St. John's, à Terre-Neuve et le détachement des FC à Sydney. Les unités qu'appuie la base varient d'envergure, d'assez vastes installations de maintenance de la flotte à Cape Scott, la 12^e escadre Shearwater et la 36^e Groupe-brigade du Canada, à de plus modestes bureaux de quelques personnes qui sont en détachement du quartier général de la Défense nationale. Les installations principales de la BFC d'Halifax, bien sûr, sont ici dans la municipalité régionale d'Halifax, et hébergent le plus gros de l'effectif des Forces canadiennes et de la composante civile de l'équipe de défense qui est en service ici, à Halifax. Les autres installations sont principalement de modestes manèges militaires et brigades qui appuient la formation des réservistes et des cadets dans les plus petites municipalités de la province.

Vous savez aussi probablement que la BFC d'Halifax est unique parmi les bases du Canada. En 1996, cela fait partie de notre histoire, dans le cadre d'une vaste initiative de restructuration, le concept traditionnel de la base, assignant au commandant de base la responsabilité du soutien du matériel et du personnel, a été abandonné et ses responsabilités ont été scindées pendant un certain temps de manière à ce qu'un autre capitaine, de la Marine, s'occupe des aspects liés au personnel. Le chef d'état-major ajoint — Personnel, assumait la responsabilité de services comme l'administration de la base et les politiques relatives au personnel, la formation et les soins de santé. Cependant, en juillet 2003, la structure a été légèrement modifiée pour ramener l'administration de l'information et le

was created, base operations, which commands all security and emergency response services ashore, as well as the Queen's harbour master.

Under the formation's regional support structure, the base now consists of five departments: logistics, construction engineering, administration, safety and environment, and operations. With the exception of safety and environment, each of these other departments consists of approximately 300 to 500 personnel, so each is quite large. Each of the departments is headed by a "single point of responsibility," an officer of commander rank or civilian equivalent. In addition to commanding the people in those departments involved in the delivery of support services, that senior person is also the senior staff officer for functional areas within the formation and provides direct advice to the admiral.

I will say a few words on each of the SPRs and their departments. I will start with construction engineering.

My formation construction engineering officer manages approximately 700 buildings occupying 650,000 square metres. The planned replacement value of the infrastructure is approximately \$1.4 billion. On the whole, the facilities are relatively old. Budget shortfalls over past years have considerably inhibited the capability of staff to maintain all the infrastructure to what we consider comparative industry standards. The list of projects to meet these standards would total approx \$280 million. We are presently addressing the state of the infrastructure from the ground up. The base's master realty asset development plan will provide near-, medium- and long-term solutions and the capacity to meet present and impending infrastructure requirements. Enhancements have begun, as you are no doubt aware, and continue. By way of example, this complex, which houses the chiefs' and petty officers' mess, the wardroom and the accommodation tower, was just completed, and the sod-turning ceremony was conducted for the new maritime helicopter training facility.

Formation logistics here in Halifax is the largest logistics organization in the Canadian Forces and controls 13 per cent of the CF's total inventory of materiel, valued at approximately \$1 billion. My formation logistics officer is responsible for providing second- and third-line inventory warehousing and distribution for most units in Nova Scotia and Newfoundland. Formation logistics is also responsible for regional contracting coordination, logistics sustainment of deployed forces, and transportation services and second-line maintenance of a fleet of over 600 vehicles.

soutien de lignes du personnel sous l'autorité du commandant de la base. Enfin, un nouvel élément de responsabilité unique a été créé, les opérations de la base, qui commande tous les services de sécurité et d'intervention d'urgence à terre, ainsi que le capitaine de port.

En vertu de la structure de soutien régional de la formation, la base est divisée maintenant en cinq départements: Logistique, Génie construction, Administration, Sécurité et environnement et Opérations. À l'exception de la sécurité et l'environnement, ces départements ont un effectif de 300 à 500 employés, alors ils sont assez vastes. Chacun est dirigé par un « point unique de responsabilité », un officier du rang de commandant ou l'équivalent civil. Outre le commandement du personnel de ces départements qui participe à la prestation des services de soutien, ce cadre supérieur est aussi l'officier supérieur d'état-major pour les secteurs fonctionnels au sein de la formation et il conseille directement l'amiral.

Je voudrais dire quelques mots sur chaque point unique de responsabilité et son département. Je commencerai par le génie de construction.

L'officier du génie de construction de ma formation gère environ 700 immeubles qui ont une superficie de 650 000 mètres carrés. Le coût de remplacement prévu de l'infrastructure est d'environ 1,4 milliards de dollars. Dans l'ensemble, les installations sont relativement désuètes. Les restrictions budgétaires des dernières années ont considérablement limité la capacité du personnel d'entretenir toute l'infrastructure selon ce que nous considérons comme la norme de l'industrie. La liste des projets pour nous ramener dans les limites de ces normes se chiffrerait à environ 280 millions de dollars. Nous évaluons actuellement l'état de l'infrastructure, de pied en cap. Le plan directeur de mise en valeur des biens immobiliers de la base prévoit des solutions à court terme, ainsi qu'à moyen et à long terme et la capacité pour répondre aux besoins actuels et imminents en matière d'infrastructure. Des améliorations ont été entreprises, comme vous le savez sans doute, et se poursuivent. Par exemple, ce complexe, qui abrite le mess des premiers officiers et officiers marins, le carré des officiers et l'édifice de logement, vient d'être terminé, et la cérémonie du premier coup de pelle vient d'avoir lieu pour la nouvelle installation de formation sur les hélicoptères maritimes.

Le département de la Logistique de la Formation, ici, à Halifax, forme la plus vaste organisation logistique des Forces canadiennes et contrôle 13 p. 100 du total de l'inventaire de matériel des FC, dont la valeur est évaluée à environ un milliard de dollars. L'officier de la logistique de ma formation doit fournir des services d'entreposage et de distribution du matériel de deuxième et troisième niveau pour la plupart des unités de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve. Le département de la logistique de la Formation est aussi responsable de la coordination des contrats régionaux, du soutien logistique des forces déployées et des services de transport et de la maintenance de deuxième ligne d'un parc de plus 600 véhicules.

Formation administration provides an extensive personnel support capability to the Canadian Forces and its members in the region. There are in excess of 1,400 bed spaces and 10 galleys to accommodate and feed students and transient personnel. With the exception of the new complex we are in today, the facilities are relatively old. However, they are subject to an overall infrastructure renewal program as part of the master realty development program.

The formation safety and environment department is very active, with ongoing programs to meet legislative requirements in the order of about \$5.4 million per year. Three main programs of safety and environment address the remediation of contaminated sites, management of hazardous material, and safety and environmental awareness training and control systems.

As I mentioned earlier, the base operations department was recently established to provide an integrated approach to force protection and emergency response and command. It provides police, fire protection, port operations and operations support services. It is this department that plans and controls collective action by teams drawn from other military and civilians who make up part of Maritime Forces Atlantic. A few examples would include hazardous material spills and response, chemical-biological-radiological-nuclear incidents, response to threats from unexploded ordnance, and submarine search and rescue. In addition, a well-trained team is in place to respond in the unlikely event of a nuclear-powered vessel incident in the Port of Halifax. Beyond employment of CF personnel and assets, base operations routinely collaborates with civilian counterparts to ensure the capability to provide mutual response to disasters or threats.

In addition to emergency response liaison, the base enjoys a high profile and good working relationships with many organizations in the region. In addition to the admiral's participation at the federal level, I am a board member of the Halifax Chamber of Commerce and have spent a significant amount of time as a member of the economic summit for Nova Scotia.

Many of the base staff have links with their counterparts in local emergency measures, public works, police, fire, or port organizations. Members of the base attend training given by the Nova Scotia Emergency Measures Organization, and the Halifax Regional Municipality civilian firefighters participate in our training that we conduct on base. In conclusion, Canadian Forces Base Halifax is well positioned to carry out its mission of providing support to units of the Canadian Forces in the region, and while deployed. The defence team here on base is proud and ready, and I stand by to answer your questions.

Le département d'Administration de la Formation offre une vaste capacité de soutien du personnel aux Forces canadiennes et à ses membres dans la région. Il y a plus de 1 400 lits et 10 cuisines pour accueillir et nourrir les étudiants et le personnel en transit. À l'exception du nouveau complexe où nous sommes aujourd'hui, les installations sont assez âgées. Cependant, elles sont visées par un programme général de renouvellement de l'infrastructure, dans le cadre du programme directeur de mise en valeur des biens immobiliers.

Le département de Sécurité et environnement de la Formation est très actif, et réalise actuellement des programmes pour répondre aux exigences législatives, qui se chiffrent à quelque chose comme 5,4 millions de dollars par année. Les trois principaux programmes de sécurité et d'environnement portent sur l'assainissement de sites contaminés, la gestion de matières dangereuses et la sensibilisation à la sécurité et à l'environnement, ainsi que les systèmes de contrôle.

Je le disais plus tôt, le département des Opérations de la base a été créé récemment pour appliquer une approche intégrée à la protection des Forces et au commandement et à l'intervention d'urgence. Il fournit des services de police, de protection-incendie, d'opérations portuaires et de soutien des opérations. C'est ce département qui planifie et contrôle les interventions collectives par des équipes composées d'autres services militaires et civils qui forment une partie des Forces maritimes de l'Atlantique. Pour donner quelques exemples, il y aurait les déversements de matières dangereuses et l'intervention, les incidents chimiques, biologiques, radiologiques et nucléaires, l'intervention en cas de menaces de munitions explosives non explosées et la recherche et le sauvetage de sous-marins. En outre, une équipe bien préparée est en place pour réagir à l'éventualité peu probable d'un incident qui surviendrait avec un navire à propulsion nucléaire dans le port d'Halifax. En plus de l'emploi du personnel des FC et de l'actif, les opérations de la base se font généralement avec la collaboration d'homologues civils pour assurer les capacités d'intervention mutuelle en cas de catastrophe ou de menace.

Outre la liaison pour l'intervention d'urgence, la base est très bien vue et entretient d'excellents rapports professionnels avec de nombreuses organisations de la région. En plus de la participation de l'amiral au niveau fédéral, je suis membre du conseil d'administration de la Chambre de commerce d'Halifax et j'ai été longtemps membre du Sommet économique pour la Nouvelle-Écosse.

Bon nombre des employés de la base ont des liens avec leurs homologues des organisations locales d'intervention d'urgence, des travaux publics, de police, de secours incendie ou des administrations portuaires. Les membres de la base reçoivent une formation offerte par la Nova Scotia Emergency Measures Organization et les pompiers civils de la municipalité régionale d'Halifax participent à la formation que nous offrons sur la base. En conclusion, la base des Forces canadiennes d'Halifax est très bien placée pour s'acquitter de sa mission de soutien des unités des Forces canadiennes dans la région, et en déploiement. L'équipe de défense ici, sur la base, est fière et prête à agir. Je suis maintenant disposé à répondre à vos questions.

[Translation]

Captain (N) Andy Smith, Commanding Officer, Fleet Maintenance Facility, Department of National Defence: Mr. Chairman, it is my pleasure and duty to command a group of some 1,500 dedicated military and civilian personnel all of whom work together at the largest industrial military complex in Canada. This government-owned maintenance facility is located at Her Majesty's Canadian Dockyard in Halifax.

[English]

The unit's mission is to provide fleet engineering and maintenance services in support of Adm. McNeil and his units in order to maintain and deploy combat capable, general purpose maritime forces to meet Canada's national and international defence commitments. Fleet Maintenance Facility, Cape Scott, has consistently demonstrated its strategic importance in generating and sustaining maritime forces, at home and around the world.

Of recent significance was the contribution to the post-9/11 campaign against terrorism known as Operation APOLLO, which saw all but two of MARLANT's major surface combatants deploy to the North Arabian Sea over several years. The initial deployment of a three-ship task group from Halifax with only 10 days' notice was made possible from a technical perspective by the ability of FMF Cape Scott personnel to effect planned maintenance, corrective maintenance and selected capability upgrades on a 24/7 footing. This effort was similar to the preparations for the Operation FRICTION during the Gulf War deployment in 1991. These achievements speak to the strategic importance of the unit.

FMF Cape Scott has also been instrumental in the reintroduction of a Canadian submarine capability. The unit has extensive experience in the maintenance and repair of the Victoria class submarines and has completed the Canadianization package in two of the four boats.

In addition to supporting Canada's Atlantic naval fleet, FMF Cape Scott also provides onsite engineering and maintenance services to visiting NATO warships when required.

In Halifax and around the world, the FMF Cape Scott workforce provides a full range of naval engineering and maintenance services to support warships, submarines, auxiliary vessels and other formation units. The ability to provide all of these services must be maintained across all classes of vessel and all systems, inclusive of command and control systems, communication systems, above water and underwater weapons systems, propulsion, power generation, auxiliary machinery and structural systems. These capabilities also extend to our deployed warships when mobile repair parties are dispatched to ships around the world.

[Français]

Le capitaine de vaisseau Andy Smith, officier commandant, Installation de maintenance de la flotte, Défense nationale: Monsieur le président, j'ai le plaisir et la responsabilité de diriger un groupe de personnes professionnelles et consciencieuses qui totalise environ 1 500 employés militaires et civils qui travaillent tous ensemble dans le plus grand complexe industriel militaire du Canada. Cette installation de maintenance, qui appartient au gouvernement fédéral, est située à l'arsenal canadien de Sa Majesté à Halifax.

[Traduction]

La mission de l'unité est d'offrir des services de génie naval et de maintenance pour soutenir l'amiral McNeil et ses unités de façon à pouvoir maintenir et déployer des forces maritimes polyvalentes prêtes au combat dans le cadre des engagements nationaux et internationaux de défense du Canada. Les installations de maintenance de la flotte de Cape Scott ont constamment prouvé leur importance stratégique pour générer et soutenir les forces maritimes, au pays et dans le monde entier.

Je peux donner, comme exemple d'apport important, celui de la contribution à la campagne contre le terrorisme, dans le sillon des événements du 11 septembre, appelée l'opération APOLLO, lors que laquelle tous les grands bâtiments de combat de surface MARLANT, sauf deux, ont été déployés dans la mer d'Arabie sur plusieurs années. Le déploiement initial, avec seulement 10 jours de préavis, du groupe de travail de trois bâtiments d'Halifax a été rendu possible, au plan technique, grâce à la capacité du personnel de l'IMF de Cape Scott d'effectuer la maintenance planifiée, la maintenance corrective et des mises à niveau sélectionnées de la capacité en travaillant 24 heures sur 24, 7 jours par semaine. Un effort semblable a été déployé pour la préparation à l'opération FRICTION, dans le cadre du déploiement pour la guerre du Golfe, en 1991. Ces réalisations illustrent l'importance stratégique de l'unité.

L'IMF Cape Scott a aussi joué un rôle déterminant dans le rétablissement d'une capacité sous-marine canadienne. L'unité a une vaste expérience de la maintenance et de la réparation des sous-marins de classe Victoria et a effectué les travaux de « canadienisation » sur deux des quatre navires.

Outre le soutien de la flotte navale atlantique du Canada, l'IMF Cape Scott fournit des services de génie et de maintenance sur place aux navires de guerre de l'OTAN, au besoin.

À Halifax et dans le monde entier, l'effectif de l'IMF Cape Scott offre une gamme complète de services de génie naval et de maintenance pour appuyer les navires de guerre, les sous-marins, les navires auxiliaires et d'autres unités de formation. La capacité de fournir tous ces services doit être maintenue pour toutes les classes de navires et tous les systèmes, y compris les systèmes de commandement et de contrôle, de communication, d'armement de surface et de sous-marin, les systèmes de propulsion, de production d'énergie, de machines auxiliaires ainsi que les systèmes structuraux. Ces capacités s'étendent à nos navires de guerre déployés lorsque des équipes mobiles de réparation sont expédiées vers les navires dans le monde entier.

Without question, the strength of the Fleet Maintenance Facility rests with its people. As I indicated earlier, there are approximately 900 civilian workers represented by six different national bargaining agents and approximately 250 military members, for a total of 1,150 personnel. Military and civilian staffs work side by side at all levels throughout the unit. I sit here to tell you that in the sphere of ship repair and maintenance, there is very little that we cannot do.

The main industrial facilities are located within HMC Dockyard and include a synchrolift that can dock all MARLANT ships except HMCS *Preserver*, the fleet tanker. The synchrolift was constructed under a shared financial agreement with NATO and visiting warships are provided access to it as required. In addition to these facilities, the FMF also operates and maintains ship's signature ranges, specifically, a magnetic degaussing range, an underwater signature and sound range, and the naval electronic test range.

The FMF is central to the navy's ability to sustain the fleet. We continue to operate in a resource-challenged environment, and will continue to prioritize work and risk-assess options in the ongoing efforts to meet the needs of an aging fleet.

[Translation]

Maritime Forces Atlantic will continue to play a key role in the security and defence of the Atlantic Coast. The Fleet Maintenance Facility will continue to be an important component of this mission. In the short term, one of our biggest priorities will be the commissioning of the *Victoria* class submarines, a process that will see us call on limited engineering and scheduled maintenance services for deployed vessels and on scheduled and corrective maintenance for the rest of the fleet's vessels. In short, we will still have a number of challenges to overcome. However, I am confident that the Fleet Maintenance Facility will prove to be a strategic component of the defence team of the future.

[English]

Senator Nolin: Capt. MacIsaac, I understand, reading your material, that your budget is not enough to do what you are asked to do. Am I right?

Capt. MacIsaac: The reason d'être, of course, of the base is to provide and to sustain the infrastructure in support of deployed operations and the people who work on the base. Our present funding is not sufficient to bring us to where we want to be to recapitalize the aging infrastructure, so in that vein, I would say you are correct. I could quote some numbers.

Senator Nolin: Well, I want some numbers. That is exactly where I am heading. Let us talk about real things, buildings. What is your annual budget?

Sans le moindre doute, la force des installations de maintenance de la flotte vient de nos gens. Comme je l'ai dit tout à l'heure, il y a environ 900 travailleurs civils représentés par six agents nationaux de négociation différents et environ 250 membres militaires, pour un total de 1 150 employés. Le personnel militaire et civil travaille côte à côte à tous les niveaux dans l'unité. Je suis ici pour vous dire que dans le domaine de la réparation et de la maintenance des navires, il y a bien peu de chose que nous ne pouvons pas faire.

Les principales installations industrielles sont situées au sein de l'arsenal canadien de Sa Majesté et comprennent une plateforme de levage synchronisé pouvant accueillir n'importe quel navire MARLANT, à l'exception du NCSM *Preserver*, le navire citerne de la flotte. La plateforme de levage synchronisé a été construite grâce à un accord financier avec l'OTAN, et les navires de guerre qui viennent au Canada y ont accès au besoin. En plus de ces installations, l'IMF exploite et entretient les installations de signature des navires, particulièrement une installation de démagnétisation, une installation de signature sous-marine et de mesure acoustique, et l'installation d'essai électronique naval.

L'IMF est un élément central de la capacité de la marine de maintenir la flotte. Nous survivons dans un contexte difficile au plan des ressources, et nous continuerons d'évaluer les priorités du travail et des risques dans un effort continu pour répondre aux besoins d'une flotte vieillissante.

[Français]

Les Forces maritimes de l'Atlantique maintiendront un rôle essentiel dans la sécurité et la défense de la côte de l'Atlantique. De son côté, l'installation de maintenance de la flotte continuera à être un rouage important dans l'accomplissement de ce rôle. À court terme, la mise en service des sous-marins de la classe *Victoria* fera partie de nos plus grandes priorités, ce qui nous amènera à recourir aux services limités d'ingénierie et de maintenance prévus pour les navires déployés et pour la maintenance planifiée et l'entretien correctif du reste des navires de la flotte. En résumé, nous aurons encore des défis à relever. Cependant, je demeure confiant que l'installation de maintenance de la flotte saura montrer qu'elle constitue un élément stratégique de l'équipe de la défense de l'avenir.

[Traduction]

Le sénateur Nolin: Capitaine MacIsaac, si j'ai bien compris à la lecture de vos documents, vous ne disposez pas du budget nécessaire pour faire ce qu'on vous demande, n'est-ce pas?

Le capt MacIsaac: La raison d'être de la base est évidemment de fournir et de maintenir une infrastructure à l'appui des opérations militaires et des gens qui y travaillent. Notre niveau de financement actuel ne nous permet pas d'atteindre nos objectifs en matière de réfection de l'infrastructure vieillissante; voilà pourquoi je dirais que vous avez raison à cet égard. Je peux vous donner quelques chiffres.

Le sénateur Nolin: Oui, j'aimerais avoir des chiffres. C'est exactement à ça que j'en venais. Parlons des choses concrètes, des immeubles. Quel est votre budget annuel?

Capt. MacIsaac: For the base itself?

Senator Nolin: Yes.

Capt. MacIsaac: It is about \$100 million.

Senator Nolin: That is what you have?

Capt. MacIsaac: That is correct.

Senator Nolin: What have you asked for?

Capt. MacIsaac: Approximately 10 per cent more than that. The limiting factor, of course, is the mechanisms available to us to move the projects forward. I think it is important to note that we probably got to the state of infrastructure that we are at now over many years of neglect, and it will take us quite a number of years to get to —

Senator Nolin: However, only \$10 million more on a budget of \$100 million would give you the capacity to keep up, because we are aware of the reduced budget in the past years?

Capt. MacIsaac: That is correct.

Senator Nolin: So 10 per cent would have been sufficient to do what you or your predecessors have not been able to do in previous years.

Capt. MacIsaac: Ten per cent over a period of time would allow us to maintain the infrastructure, but it would take us a number of years to do that. We did receive another approximately \$8 million more and we were able to plough most of that into infrastructure renewal. If you look around the base at some areas — as I said, from below the ground up — at some of the sewer systems and the water systems, of course, what you cannot see requires repair. Our capacity to spend money is a determining factor. Given the number of people we have to move contracts forward under present contracting regulations, I would say that we have the capacity to spend about another \$10 million. That is my estimate at this point.

Senator Nolin: So you had to prioritize.

Capt. MacIsaac: We definitely all had to prioritize, that is correct.

The Chairman: On this subject, we heard testimony yesterday about Greenwood, and if my recollection is correct, they were looking for, was it \$50 million? Did Greenwood testify yesterday that they needed \$50 million over the next five years? In any event, they were not able to provide us with the information for Shearwater. Shearwater is part of your base here.

Capt. MacIsaac: Yes.

The Chairman: They project that they need \$50 million over five years to keep the place functioning. Can you give the committee projections of your requirements and what is not being met?

Le capt MacIsaac: Pour la base?

Le sénateur Nolin: Oui.

Le capt MacIsaac: C'est environ 100 millions de dollars.

Le sénateur Nolin: C'est ce que vous avez?

Le capt MacIsaac: C'est exact.

Le sénateur Nolin: Et qu'avez-vous demandé?

Le capt MacIsaac: Nous avons demandé environ 10 p. 100 de plus. Le facteur limitatif est évidemment les mécanismes disponibles pour faire avancer les projets. Il est important de prendre note que l'état actuel de l'infrastructure est attribuable à de nombreuses années de négligence, et ça va nous prendre plusieurs années pour en arriver à...

Le sénateur Nolin: Toutefois, vous dites qu'avec 10 millions de dollars de plus dans votre budget de 100 millions de dollars, vous auriez pu maintenir à jour l'infrastructure, c'est ça? Nous sommes tous conscients des compressions budgétaires des dernières années.

Le capt MacIsaac: C'est exact.

Le sénateur Nolin: Donc, une augmentation de 10 p. 100 aurait été suffisante pour faire les travaux que vous ou vos prédécesseurs n'ont pas pu effectuer antérieurement.

Le capt MacIsaac: Une augmentation de 10 p. 100 du financement sur une certaine période nous permettrait d'entretenir l'infrastructure, mais ça prendra plusieurs années. Nous avons reçu une somme additionnelle d'environ 8 millions de dollars que nous avons principalement investie dans le renouvellement de l'infrastructure. Si vous examinez certains éléments de la base — comme je l'ai dit, du sous-sol en montant —, par exemple certains réseaux d'égout et d'aqueduc, ce que vous ne voyez pas doit être réparé. Notre capacité de dépenser joue un rôle déterminant. Vu le nombre de personnes nous permettant de conclure des marchés selon les règles actuelles régissant la passation de marchés, je dirais que notre capacité de dépenser est d'environ 10 millions de dollars additionnels. C'est mon estimation pour le moment.

Le sénateur Nolin: Vous avez donc dû établir des priorités.

Le capt MacIsaac: Il ne fait aucun doute que nous avons dû établir nos priorités, c'est exact.

Le président: Nous avons entendu hier un témoignage au sujet de Greenwood. Si je me souviens bien, les responsables demandent 50 millions de dollars sur cinq ans, n'est-ce pas? C'est bien ce qui s'est dit? De toute façon, on n'a pu obtenir d'information concernant Shearwater. Shearwater fait partie de votre base, c'est ça?

Le capt MacIsaac: Oui.

Le président: Les responsables nous ont dit qu'ils avaient besoin de 50 millions de dollars pour les cinq prochaines années pour maintenir les installations en état de fonctionnement. Pouvez-vous donner au comité une estimation de vos besoins futurs et préciser ceux qui ne sont pas satisfaits?

Capt. MacIsaac: In respect of Shearwater or the whole base?

The Chairman: Both.

Capt. MacIsaac: We had a 10-year infrastructure plan for the base itself, which just ended, and we are in the process now of doing a baseline assessment of the total requirement. It is called a master asset realty development plan and is normally a look-ahead for about 25 years. In terms of Shearwater, for instance, it would be a 25-year plan to coincide with the normal lifespan of the maritime helicopter program. The deterioration of infrastructure at Shearwater is probably the most significant we have and our guess would be it would take approximately \$450 million over time to recapitalize Shearwater alone.

Senator Nolin: Shearwater is not included in your \$10 million.

Capt. MacIsaac: Portions of it would definitely be included, yes — roads, sewers, water systems.

Senator Nolin: Let us say that you received the 10 million. Are you sure that would do the job that you are asked to do?

Capt. MacIsaac: Well given the job that we are asked to do, depending on which standards we use, we would probably require about 10 years to bring the infrastructure up to industry standards. If we got \$250 million tomorrow we could not spend that amount of money.

Senator Nolin: Of course.

Capt. MacIsaac: I am saying that the capacity that we had and that we have shown over the past year was for an additional \$10 million. We were able to address some of the aging infrastructure and replace some old infrastructure as part of a long-term program of rationalizing and upgrading the infrastructure. Of course, it is a very rough estimate, and as the years go by and the costs of construction and destruction of properties increase, then those figures would be adjusted. However, with significant effort, we managed to spend an additional \$10 million this year.

Senator Nolin: However, your budget requests are not only on real estate. What about services, quality of services, health services? How do you qualify those services, not only for your personnel but also their families?

Capt. MacIsaac: I do not have an operating budget for health services.

Senator Nolin: No?

Capt. MacIsaac: No. Health services funding comes direct from National Defence Headquarters to the hospital itself.

Senator Nolin: That is a separate budget that you do not administer.

Le capt MacIsaac: En ce qui a trait à Shearwater ou à toute la base?

Le président: Les deux.

Le capt MacIsaac: Nous avions un plan d'infrastructure de 10 ans pour la base proprement dite, qui vient tout juste de prendre fin. Nous procédons actuellement à une évaluation de base de tous les besoins. Il s'agit d'un plan de mise en valeur globale des biens immobiliers qui s'échelonne habituellement sur 25 ans. En ce qui a trait à Shearwater, par exemple, ce plan de 25 ans coïncide avec la durée de vie du Programme maritime et hélicoptère. La détérioration la plus marquée de l'infrastructure est probablement à Shearwater; on pense qu'il faudra au fil des ans environ 450 millions de dollars uniquement pour remettre son infrastructure en état.

Le sénateur Nolin: Donc, Shearwater ne fait pas partie des 10 millions de dollars additionnels que vous demandez.

Le capt MacIsaac: Certains éléments seront définitivement inclus, comme les routes, le réseau d'égouts et le réseau d'aqueduc.

Le sénateur Nolin: Disons que vous recevez 10 millions de dollars. Êtes-vous certain que cela vous permettra de faire ce que l'on vous demande?

Le capt MacIsaac: Vu ce qu'on nous demande et selon les normes utilisées, nous aurons besoin d'environ 10 ans pour rendre l'infrastructure conforme aux normes de l'industrie. Même si on nous donnait demain 250 millions de dollars, nous ne serions pas en mesure de les dépenser.

Le sénateur Nolin: Bien entendu.

Le capt MacIsaac: Ce que je veux dire, c'est que notre capacité antérieure, dont celle de l'année dernière, était de 10 millions de dollars additionnels. Nous avons pu régler certains problèmes liés au vieillissement de l'infrastructure et remplacer des éléments dans le cadre d'un programme à long terme de rationalisation et de mise à jour de l'infrastructure. Évidemment, notre estimation est très approximative; ces chiffres devront être revus au fil des ans en raison de l'augmentation des coûts liés à la construction et à la destruction d'installations. Toutefois, en y mettant beaucoup d'efforts, nous avons réussi à dépenser 10 millions de dollars de plus cette année.

Le sénateur Nolin: Cependant, votre demande de fonds ne porte pas uniquement sur les biens immobiliers. Qu'en est-il des services, de la qualité des services, des services de santé? Comment qualifiez-vous ces services, non seulement ceux destinés à votre personnel, mais aussi ceux à leurs familles?

Le capt MacIsaac: Je n'ai pas de budget de fonctionnement pour les services de santé.

Le sénateur Nolin: Non?

Le capt MacIsaac: Non. Le financement des services de santé est versé directement à l'hôpital par le quartier général de la Défense nationale.

Le sénateur Nolin: C'est donc un budget distinct que vous ne gérez pas.

Capt. MacIsaac: Correct, and when I talk about \$10 million, that is money for which the admiral has the authority to set the priorities within the formation. Money spent on infrastructure over time at the national level comes from the long-term capital program, which is for projects in excess of \$5 million, \$10 million or higher amounts. There are also funds for that for the long term. I am talking about the operating budget, day-to-day maintenance of the facilities. In past years, we have had to use breakdown as our method of replacing infrastructure because at the time, funds were not available to maintain the aging infrastructure. However, we have developed a program with National Defence Headquarters that will look at the 5-year, 10-year and 25-year horizon and that process is ongoing now.

Senator Nolin: That includes housing?

Capt. MacIsaac: For the first time, PMQs, if that is what you are talking about, will be included in that master development plan. In fact, next week the CEO of the Canadian Forces Housing Association is meeting with us here on base to do a baseline survey of our needs, the site-specific needs of Halifax and they will go to every base and station across Canada to do the same. The asset realty development programs will include married quarters and other quarters.

Senator Nolin: I am sure my colleagues will have other questions for you, Capt. MacIsaac.

[Translation]

Captain Smith, I understand that you speak French. Therefore, I am happy to be able to address you in French. I have the same questions for you concerning your budget. I understand that you also have greater budgetary requirements than what your budget provides for. How do you go about setting your spending priorities? You can answer the question in English, if you prefer.

Capt. Smith: First of all, my annual budget is in the order of \$65 million.

Senator Nolin: And what were you seeking?

Capt. Smith: For fiscal year 2005-2006, I had identified the need for an additional \$10.8 million to meet fleet requirements.

Senator Nolin: By that, you mean specific requirements in terms of naval equipment?

Capt. Smith: That is correct, senator.

Senator Nolin: And this has nothing to do with sewers and maintenance?

Capt. Smith: No, I am talking specifically about naval equipment.

Senator Nolin: You requested \$10.8 million more than you were in fact allocated. Correct?

Le capt MacIsaac: C'est exact. Pour ce qui est des 10 millions de dollars, c'est une somme pour laquelle l'amiral a l'autorité d'établir les priorités. Les fonds qui seront consacrés à l'infrastructure au fil des ans à l'échelle nationale proviennent du programme d'investissement à long terme, qui vise les projets se chiffrant à plus de 5 millions de dollars. Il y a aussi des fonds à cette fin à long terme. Moi, ce dont je parle, c'est du budget de fonctionnement, de l'entretien quotidien des installations. Au cours des dernières années, il fallait attendre que les choses se brisent avant de les remplacer parce que nous n'avions pas de fonds pour l'entretien des infrastructures vieillissantes. Cependant, nous avons établi un programme avec le quartier général de la Défense nationale pour examiner nos besoins pour les 5, 10 et 25 prochaines années; ce processus est en cours actuellement.

Le sénateur Nolin: Ça comprend le logement?

Le capt MacIsaac: Pour la première fois, le logement familial, si c'est bien ce dont vous parlez, sera pris en compte dans ce plan général de mise en valeur. D'ailleurs, le PDG de l'Agence de logement des Forces canadiennes nous rencontrera ici sur la base la semaine prochaine pour faire une évaluation de nos besoins et des besoins propres à Halifax; une telle évaluation sera faite pour chaque base et poste au Canada. Les programmes de mise en valeur des biens immobiliers comprendront les logements familiaux et d'autres types de logements.

Le sénateur Nolin: Je suis certain que mes collègues ont d'autres questions à vous poser, capitaine MacIsaac.

[Français]

Capitaine Smith, je comprends que vous parlez le français; il me fait plaisir de m'adresser à vous en français. Je vous poserai les mêmes questions en ce qui a trait à votre budget. Je comprends que vous avez aussi des besoins budgétaires plus grands que ce que vous avez reçu. Comment procédez-vous pour définir les priorités dans vos dépenses? Vous pouvez me répondre en anglais si vous voulez.

Le capt Smith: Premièrement, mon budget annuel est d'environ 65 millions de dollars.

Le sénateur Nolin: Vous avez demandé combien?

Le capt Smith: Pour l'année fiscale 2005-06, j'avais identifié un besoin de 10,8 millions de dollars additionnels pour répondre aux besoins de la flotte.

Le sénateur Nolin: On s'entend qu'il s'agit des besoins spécifiques pour l'équipement militaire?

Le capt Smith: Oui, sénateur.

Le sénateur Nolin: Cela n'a rien à avoir avec les égouts et la maintenance?

Le capt Smith: Non, c'est spécifiquement pour de l'équipement militaire de la marine.

Le sénateur Nolin: Vous aviez demandé 10,8 millions de dollars de plus que vous n'avez pas reçus?

Capt. Smith: I had identified the need for an additional \$10.8 million.

Senator Nolin: How did you proceed to set your priorities? What did you have to set aside?

Capt. Smith: This is a subject of ongoing debate with authorities. Setting priorities in terms of requirements is a daily as well as monthly exercise. Sometimes we are called upon to make rather difficult decisions. The admiral stated clearly that submarines should be our top priority. We also need to take into account personnel levels for December 2005 and January 2006.

Senator Nolin: That would be your number two priority.

Capt. Smith: Correct. Not that this is necessarily a matter under debate, but it is critical that we identify our future requirements.

Senator Nolin: You have identified the funding levels required to carry out your stated mandate. A shortfall of \$11 million on a \$65 million budget is nonetheless a significant amount. What impact will this shortfall have on your work? You stated very eloquently in your opening remarks that proper funding is vitally important to ensuring that the fleet does its job well. If you are not able to do your job, then fleet efficiency suffers. This is not the first year that you have encountered a financial problem, and you are not alone in facing this dilemma.

Capt. Smith: No, we are not.

Senator Nolin: What kind of long-term impact do you anticipate this shortfall will have?

Capt. Smith: First of all, the stated mission of certain vessels would be affected. Some ships might be deployed without the proper capacity or without the proper backup.

Senator Nolin: Is that what we refer to as redundancy?

Capt. Smith: Precisely, senator. Some submarine maintenance operations are non-discretionary. Obviously, there is more discretion when it comes to fleet maintenance because these vessels do not dive.

Senator Nolin: They operate on the surface of the water, not under water.

Capt. Smith: That is correct. However, with respect to the surface fleet, my responsibility is to identify for the admiral the impact of funding shortfalls not only on operations, but on safety as well. I must ensure that the admiral fully understand the potential impacts in order to prevent injury and more serious consequences.

Senator Nolin: Have budget cuts had an effect on your workforce?

Capt. Smith: The additional \$10.8 million requested was for manpower.

Senator Nolin: In which trades are the shortages more acute?

Le capt Smith: J'avais identifié un besoin de 10.8 millions de dollars additionnels.

Le sénateur Nolin: Comment avez-vous fait pour établir les priorités? Qu'est-ce qui a été laissé de côté?

Le capt Smith: C'est un débat qui se déroule continuellement avec les autorités. L'établissement des priorités au niveau des besoins se déroule non seulement quotidiennement, mais mensuellement. Parfois on est appelé à prendre des décisions assez difficiles. L'amiral a clairement dit que les sous-marins devaient être notre priorité numéro un. On doit tenir compte aussi des forces pour décembre 2005 et janvier 2006.

Le sénateur Nolin: Cela devient une deuxième priorité.

Le capt Smith: Oui. Nous ne tenons pas nécessairement un débat mais nous devons identifier nos besoins futurs.

Le sénateur Nolin: Vous identifiez des besoins financiers pour remplir ce qu'on vous demande de faire, et 11 millions de dollars en moins sur un budget de 65 millions de dollars c'est quand même beaucoup. Quels sont à ce moment-là les impacts sur votre travail? Vous l'avez bien dit dans vos remarques d'introduction, que c'est vital pour la qualité du travail de la flotte elle-même. Si vous n'êtes pas capable de faire votre travail, l'efficacité de la flotte ne sera pas au rendez-vous. Ce n'est pas la première année que vous avez un problème financier, et vous n'êtes pas le seul.

Le capt Smith: Non.

Le sénateur Nolin: Quels sont les impacts à long terme?

Le capt Smith: Premièrement, je vous dirais que les impacts touchent la mission définie pour les navires concernés. Parfois les navires vont déployer sans une certaine capacité ou bien sans une deuxième manière de faire pour la même fonction.

Le sénateur Nolin: Ce que nous appelons la redondance?

Le capt Smith: Exact, sénateur. Les sous-marins ont un certain aspect de la maintenance qui est non discrétionnaire. Sur la maintenance de la flotte, on a évidemment plus de flexibilité parce qu'ils ne plongent pas.

Le sénateur Nolin: Ils ne sont pas dans l'eau. Ils sont sur l'eau.

Le capt Smith: Oui. Toutefois, pour la flotte de surface c'est ma responsabilité d'identifier à l'amiral quels sont les impacts non seulement fonctionnels, mais aussi pour l'aspect de la sécurité. Je dois m'assurer que l'amiral est en mesure de comprendre quels sont les impacts pour éviter des blessures ou des conséquences plus graves.

Le sénateur Nolin: Est-ce que ces compressions budgétaires ont un effet sur votre main d'œuvre?

Le capt Smith: Le 10,8 millions de dollars c'est pour la main d'œuvre.

Le sénateur Nolin: Ce manque de ressources humaines se situe surtout dans quel quart de métiers?

Capt. Smith: I have engineers involved in planning operations. I also have a number of persons working on logistical matters. The shortage of workers is the most acute in the blue collar trades, that is technicians and electricians.

Senator Nolin: The most acute?

Capt. Smith: Yes.

Senator Nolin: Do you rely on civilians to make up the shortfall?

Capt. Smith: We certainly do. I have a contract officer. We always have the option of hiring civilian contractors in Halifax.

Senator Nolin: Is that an effective way for you to do business?

Capt. Smith: It is. Normally over the course of a year, we spend between \$3 million and \$4 million on contracts.

Senator Nolin: When I asked if this was an effective way for you to do business, it was somewhat of a loaded question, because if it proves to be too efficient an approach, then your permanent workforce will be cut even more.

Capt. Smith: Yes.

Senator Nolin: And more of your work will be contracted out.

Capt. Smith: That is correct. However, I must say that we do rely on contractors when we cannot do the work ourselves. This is an effective option for us at times, but not necessarily always.

Senator Nolin: That is why I would like you to explain more specifically your understanding of the word "effective."

Capt. Smith: Contractors are not necessarily able to meet the same deadlines as we are. We are there to fill that need. Skill and the ability to respond immediately to the fleet's requirements set us apart from a civilian shipyard.

[English]

Senator Cordy: Capt. Smith, you spoke about the Canadianization of two of the four submarines. Could you just explain to us what it means to "Canadianize" a submarine?

Capt. Smith: Certainly. The Canadianization package primarily deals with the communication and fire control aspects of the submarine, which are unique to Canada. There were additional opportunities to particularize some aspects of the boat for Canadian use, but it is primarily communications and fire control-related upgrades.

Senator Cordy: How long does it usually take to do this?

Le capt Smith: J'ai des ingénieurs qui planifient le travail. Il y a un certain nombre de personnes qui sont embauchés du côté logistique. Le plus grand nombre de personnes manquantes sont effectivement des techniciens ou des électriciens, ce qu'on appelle des cols bleus.

Le sénateur Nolin: Surtout?

Le capt Smith: Surtout.

Le sénateur Nolin: Est-ce que vous avez recours à des services de civils pour combler les manques?

Le capt Smith: Oui, certainement. J'ai un officier, qu'on appelle un « contract officer ». Nous avons toujours l'option d'embaucher des entrepreneurs civils à Halifax.

Le sénateur Nolin: C'est efficace?

Le capt Smith: Oui. Normalement dans une année on va dépenser trois à quatre millions de dollars en contrats.

Le sénateur Nolin: Quand je vous demande si c'est efficace, ma question est un peu chargée parce que si c'est trop efficace on va réduire votre personnel encore plus.

Le capt Smith: Oui.

Le sénateur Nolin: Puis on va contracter à l'extérieur plus de vos services.

Le capt Smith: Oui, mais je vous dirais qu'on fait appel aux entrepreneurs lorsqu'on n'est pas capable de le faire nous-même. C'est parfois efficace mais pas nécessairement.

Le sénateur Nolin: C'est pour cela que je vous permets d'expliquer de façon plus précise ce que veut dire le mot « efficace ».

Le capt Smith: Les entrepreneurs ne sont pas nécessairement toujours capables de répondre dans les mêmes contraintes de temps que nous. On est là pour cela. C'est l'un des points qui fait la différence entre nous et un chantier civil. L'habileté et la capacité de répondre immédiatement aux besoins de la flotte.

[Traduction]

Le sénateur Cordy: Capitaine Smith, vous avez parlé de la canadienisation de deux des quatre sous-marins. Pouvez-vous nous expliquer exactement ce que signifie la « canadienisation » d'un sous-marin?

Le capt Smith: Certainement. Les mesures de canadienisation ont principalement trait à la mise à jour des capacités de communication et de contrôle de tir de sous-marins, en fonction des besoins uniques du Canada. Il est également possible d'adapter d'autres caractéristiques du navire, mais les mesures prises visent surtout à améliorer les communications et le contrôle de tir.

Le sénateur Cordy: Ça prend habituellement combien de temps à faire?

Capt. Smith: There was a learning curve. Certainly *Victoria* was the first. It took a little longer in *Windsor*, but that is usual in any shipbuilding enterprise, where follow-on projects benefit from lessons learned. It is roughly a 10- to 12-month endeavour.

Senator Cordy: Does this make it interoperable with other countries? Is that part of the Canadianization?

Capt. Smith: Not specifically. It certainly standardizes the communication suites such that they are at the same level of operability to allow the submarines, from a crypto or secure voice perspective, to operate with our own forces.

The Chairman: Do you make the decision on whether this is undertaken? Do you advise on it? Where is the decision taken to make this kind of adjustment to a vessel?

Capt. Smith: The Canadianization package was identified early in the project process by the project office within ADM Mat in concert with the navy. My facility implements it, but the requirement and the engineering function associated with getting it into play were driven by the ADM Mat offices.

The Chairman: Are you consulted or are you simply the person who makes it happen?

Capt. Smith: That is not an easy question. There is a close working relationship between the Fleet Maintenance Facility and the ADM Mat world.

The Chairman: Perhaps I can help you. In terms of the communications, to a civilian, it seems reasonable. The explanation we have heard is we need to upgrade the communications and the ability to encrypt it so we can talk securely with other people. It makes sense. We understand how quickly electrical components seem to wear out. As for the fire control, I assume you are talking about new torpedo tubes. I do not understand why we did not buy British torpedoes to fit the tubes that were already in the submarine. Now I understand we have quite an inventory of torpedoes, but at some point there is a trade-off here. Are you part of this process? Or should I be talking to somebody else?

Capt. Smith: I am not, sir.

The Chairman: You want out of here. Okay, I understand. I should go to the ADM Materiel back in Ottawa and have words.

Capt. Smith: That decision is an enterprise driven by the navy and then ADM Mat is charged with implementing the design package. This was what we would call third-line work, which is normally the purview of Canadian industry. Given the uniqueness of the submarines when they first came here, the FMF was identified as the friendly contractor, if you will, to implement the Canadianization package.

The Chairman: Am I putting words in your mouth by saying that your technical advice was used, but in fact you were not an integral part of the decision-making process on this?

Le capt Smith: Il y a eu une courbe d'apprentissage. Le *Victoria* a certainement été le premier. Sa canadianisation a pris un peu plus de temps que celle du *Windsor*, mais c'est normal car dans tout projet naval, les projets qui suivent profitent des leçons apprises auparavant. Ça prend environ de 10 à 12 mois.

Le sénateur Cordy: Deviennent-ils ainsi compatibles avec ceux des autres pays? Est-ce que ça fait partie de la canadianisation des sous-marins?

Le capt Smith: Pas particulièrement. C'est évident qu'on normalise les programmes de communication afin qu'ils soient de même niveau opérationnel et permettent aux sous-marins, sur le plan de la cryptographie ou de la téléphonie protégée, d'interagir avec nos propres forces.

Le président: La décision de canadianiser un navire vous revient-elle? Donnez-vous votre avis? Qui prend ces décisions?

Le capt Smith: Les mesures de canadianisation sont déterminées au début du projet par le SMA Mat en collaboration avec la marine. Nous assurons l'exécution de ces mesures au sein de nos installations, mais la demande et la fonction d'ingénierie connexe relèvent du SMA Mat.

Le président: Vous consultez-t-on, ou êtes-vous simplement la personne qui concrétise tout ça?

Le capt Smith: Ce n'est pas une question facile à répondre. Il existe une relation de travail étroite entre l'Installation de maintenance de la flotte, IMF, et le SMA Mat.

Le président: Je peux peut-être vous aider. En ce qui a trait aux communications, ça semble raisonnable pour un civil. On nous a expliqué qu'il faut mettre à niveau le système de communication et améliorer la cryptographie pour que l'on puisse communiquer en toute sécurité avec d'autres personnes. C'est logique. Nous comprenons que les composantes électriques s'usent rapidement. Pour ce qui est du contrôle de tir, je suppose que vous parlez des nouveaux tubes lance-torpilles. Je ne comprends pas pourquoi nous n'avons pas acheté des torpilles britanniques qui conviennent aux tubes de ces sous-marins. Si j'ai bien compris, nous avons tout un inventaire de torpilles, mais à quelque part il faut faire un compromis. Participez-vous à ce processus? Devrais-je parler à quelqu'un d'autre?

Le capt Smith: Je ne suis pas la bonne personne, monsieur.

Le président: Vous voulez que ça finisse. D'accord, je comprends. Je devrais m'adresser au SMA, Matériels, à Ottawa.

Le capt Smith: La marine prend la décision, puis le SMA Mat est tenu de s'occuper de la mise à niveau. C'est ce que nous appelons du travail de troisième ligne, qui est habituellement à la portée de l'industrie canadienne. Vu l'unicité des sous-marins à leur arrivée, la tâche de mettre en œuvre les mesures de canadianisation a été confiée à l'IMF.

Le président: J'espère ne pas mettre des mots dans votre bouche en disant que vos conseils techniques ont été utilisés, mais qu'en réalité vous n'avez pas fait partie proprement dit du processus décisionnel, n'est-ce pas?

Capt. Smith: I think we are agreeing, sir. The FMF was chosen as the implementation agency, but the upfront work was done in Ottawa between the navy and ADM Mat staff.

The Chairman: Then we go to the navy or to ADM Materiel or we have to get them both at the same table.

Capt. Smith: The navy establishes the requirement, and the execution, from a capability upgrade perspective, falls to the engineering staffs within ADM Mat.

The Chairman: It is beginning to sound like we need to get all the cats in the same room.

Senator Cordy: I want to discuss a similar point. You spoke about 900 civilians that you have working in conjunction with the military staff and that you have a number of bargaining units. I am just wondering if there is a differential in salary between the military people and those who are unionized. Is this a problem?

Capt. Smith: In the first instance, I would say that the military salaries are closely tied to public service employee salaries at the relative group and level.

Senator Cordy: So the civilians are, in fact, public service workers?

Capt. Smith: They are all public servants. Of course, each individual bargaining agent negotiates salaries with Treasury Board, and the national presidents of two of the unions in Cape Scott reside there. However, overall the salaries are certainly comparable for similar skill sets and rank levels. Of course, military people have a 24/7 liability; but civilians who work after their regular hours benefit from the provisions of collective agreements.

Senator Cordy: Do people who are not signing up again in the military in fact move over to the public service to work at the same jobs?

Capt. Smith: There is some of that, although I would say that the majority of the competitions are closed, are internal to the public service. Although we have, at times, run parallel external and internal competitions. However, the civilian workforce is suffering from the same phenomenon as the public service at large. The average age in Cape Scott is over 50, and I have one person who is 77. The average age of workers in some of the trades is 53 or 54 years old and those people are retiring as well. Very few of the military people who have retired have come back to work in that civilian workforce to date.

Senator Cordy: Capt. MacIsaac, yesterday when I was having lunch with enlisted members, they were very complimentary about the family resource centre. I wonder if you could tell me where it is located and about the staffing.

Le capt Smith: Je pense que nous sommes d'accord sur ce point, monsieur. L'IMF a été choisie en tant qu'agence responsable de la mise en œuvre, mais le travail préliminaire a été effectué à Ottawa par les ingénieurs de la marine et du SMA Mat.

Le président: Nous devons donc nous adresser à la marine ou au SMA, Matériels, ou convoquer les deux à la même table.

Le capt Smith: La marine détermine les besoins, et l'exécution des mesures préconisées sur le plan de la mise à niveau des capacités revient au personnel d'ingénierie du SMA Mat.

Le président: On dirait qu'il va falloir rassembler tous les joueurs dans la même pièce.

Le sénateur Cordy: J'aimerais aborder un autre point. Vous avez dit qu'environ 900 civils travaillent en collaboration avec le personnel militaire et qu'il y a un certain nombre d'unités de négociation. Je me demandais s'il y a une différence au niveau salarial entre les militaires et les personnes syndiquées. Est-ce un problème?

Le capt Smith: D'abord, je dirais que les salaires des militaires s'apparentent étroitement à ceux des fonctionnaires pour les groupes et niveaux équivalents.

Le sénateur Cordy: Les civils sont donc des fonctionnaires?

Le capt Smith: Ils sont tous des fonctionnaires. Évidemment, chaque agent de négociation négocie les salaires avec le Conseil du Trésor; les présidents nationaux de deux des syndicats à Cape Scott vivent ici. On peut dire que les salaires sont comparables pour des postes exigeant des compétences semblables et qui ont des échelons presque pareils. Évidemment, les militaires sont en devoir 24 heures par jour, sept jours par semaine, alors que si des civils travaillent en dehors de leurs heures de travail habituelles, ils ont droit aux avantages prévus dans les conventions collectives.

Le sénateur Cordy: Y a-t-il des gens qui quittent les Forces et qui reviennent ensuite à titre de fonctionnaires dans le même genre d'emploi?

Le capt Smith: Il y en a certains, mais je dirais que la majorité des concours sont fermés au grand public, ils sont internes. Nous avons cependant déjà tenu parallèlement des concours externes et internes. On constate au sein de la main-d'œuvre civile le même phénomène que dans l'ensemble de la fonction publique. L'âge moyen à Cape Scott est de plus de 50 ans; j'ai même quelqu'un qui a 77 ans. L'âge moyen des travailleurs dans certains métiers est de 53 ou 54 ans; ceux-ci prendront également leur retraite. Très peu de militaires à la retraite sont revenus travailler en tant que civils.

Le sénateur Cordy: Capitaine MacIsaac, au dîner hier, j'ai mangé avec des membres des Forces armées. Ceux-ci ont parlé avec éloge du Centre de ressources pour les familles. Pouvez-vous me dire où il est situé et me donner des détails au sujet du personnel?

Capt. MacIsaac: Until recently there were two family resource centres, one in Shearwater with a separate board of governors and volunteers, for the most part. The second one is located at Windsor Park, which is the Halifax one. The significant amount of work done by these family resource centres in giving all manner of support to the families is admirable, was admirable. During the entire submarine problem it was to the family resource centres that each of the individual families were brought for briefings every few hours and provided with all manner of information that we knew at the time. They offer other services and are considered a charitable organization, so sailors themselves can actually donate money to the family resource centre as a charity of choice through the United Way or the GCWCC. They provide counselling services. Family members can go there and use the Internet to email their spouses or their sons and daughters at sea. It has probably been one of the most significant quality of life enhancements that we have had, from a sailor's point of view. There is a lot of support for families. They run flexible daycare hours to accommodate military hours. For example, they will open very early in the morning, at 5:30, for drop-off of children. They are providing significant support in the Halifax area to army, navy, air force and all serving personnel. It is understandable that they are very complimentary about the service that is provided. We just had an appreciation for the people who work there, and many of them are in uniform also. A significant number are volunteers, with very few paid employees.

Senator Cordy: You said there were two, one at Shearwater and one at Windsor. Are there still two?

Capt. MacIsaac: They were amalgamated from an efficiency point of view, because initially it was a co-location arrangement. It was driven by location, and then we found that by putting the two together and making it one charity, we could assign resources to each depending on need as opposed to using stovepipe funding that might be identified for one only. In other words, the larger Halifax centre was receiving a lot more money than Shearwater, I suspect because of the proportion of navy versus those at 12 Wing. Therefore, to provide equitable support services across the board for everybody serving in the area, we consolidated the funding and the management.

Senator Cordy: You have a lot of military personnel in Halifax who actually live in private housing, so they might live in Sackville or Eastern Passage or Dartmouth or wherever. Is there any provision made with the resource centre for people who are unable to get to it easily in terms of transportation?

Capt. MacIsaac: Do you mean after hours?

Senator Cordy: Well, even during the day, if you do not have a car and you live in Sackville and you need access to the family resource centre, how do you get there? At some bases the centre is located on the base or just outside. However, here people are living all over HRM so it is a little different.

Le capt MacIsaac: Jusqu'à récemment, il y avait deux centres de ressources pour les familles, soit un à Shearwater, qui était régi par un conseil d'administration séparé et dont les travailleurs étaient pour la plupart des bénévoles, et l'autre à Windsor Park, pour la région de Halifax. Le soutien donné par ces centres de ressources pour les familles est tout à fait admirable. Pendant toute la durée de la tragédie du sous-marin, chacune des familles a été amenée à intervalle régulier au centre de ressources pour obtenir l'information dont nous disposions à ce moment-là. Ces centres offrent d'autres services et sont considérés comme un organisme caritatif; il arrive donc que des marins eux-mêmes fassent un don d'argent au centre par le biais de Centraide ou de la CCMTGC. Les centres offrent aussi des services de counselling. Les membres de la famille peuvent y aller pour utiliser Internet et envoyer des courriels à leur conjoint ou à leurs enfants à l'étranger. Du point de vue des marins, c'est probablement une des améliorations à leur qualité de vie les plus significatives que nous ayons faites. Les familles reçoivent beaucoup de soutien. Les centres ont une garderie dont l'horaire est souple pour tenir compte de l'horaire de travail des militaires. Par exemple, la garderie peut ouvrir très tôt le matin, à 5 h 30, pour accueillir les enfants. Dans la région de Halifax, les centres offrent beaucoup de soutien aux membres de l'armée, de la marine, de l'armée de l'air et à tous les militaires actifs. On peut comprendre pourquoi ils ont de bonnes choses à dire au sujet des services qui leur sont offerts. Nous apprécions le travail effectué par les gens du centre, dont bon nombre sont également des militaires. Beaucoup sont des bénévoles; il y a très peu d'employés rémunérés.

Le sénateur Cordy: Vous avez dit qu'il y avait deux centres, un à Shearwater et un à Windsor. Existent-ils toujours?

Le capt MacIsaac: Ils ont été regroupés à des fins d'efficacité; au début, c'était une entente de colocation et une question d'emplacement, puis on s'est rendu compte qu'en les regroupant et en n'en faisant qu'une seule organisation caritative, on pourrait assigner des ressources selon les besoins au lieu d'utiliser séparément le financement réservé à un seul centre. Autrement dit, le grand centre à Halifax recevait beaucoup plus d'argent que Shearwater; je suppose que c'était en raison du nombre de membres de la marine par rapport à la 12^e Escadre. Donc, pour offrir des services de soutien équitables à l'ensemble des militaires dans la région, nous avons regroupé le financement et la gestion des centres.

Le sénateur Cordy: Beaucoup de militaires à Halifax vivent à l'extérieur de la base, que ce soit à Sackville, à Eastern Passage, Dartmouth ou ailleurs. Le centre de ressources peut-il aider les gens qui ne sont pas en mesure de se rendre facilement au centre?

Le capt MacIsaac: Voulez-vous dire après les heures de travail?

Le sénateur Cordy: Même pendant le jour. Si une personne n'a pas de voiture et vit à Sackville, mais a besoin d'aller au Centre de ressources pour les familles, comment fait-elle? À certains endroits, le centre est situé directement sur la base ou tout juste à l'extérieur de celle-ci. Ici toutefois, les gens vivent un peu partout dans la municipalité régionale d'Halifax; c'est donc un peu différent.

Capt. MacIsaac: Fortunately, people who require access to the family resource centre and do not have transport would be able to call the centre first and they would try to organize transportation for them, perhaps via a rear party from one of the ships that has a group that could provide transportation. The MFRC does have some vehicles, and we have the whole base duty structure. The MFRC would contact either the padre or, depending on what the requirement was, the officer of the watch and transportation would be provided. We would bring them if the need was there.

Senator Cordy: In fact, everybody that I had lunch with yesterday owned their own home, lived off the bases, and that seems to be pretty common in Halifax. Interest rates are low now, but that has been the case for a long time, even when interest rates were higher. There was such a high vacancy rate in Shannon Park, it was old and it was closed. The housing facilities on the bases are certainly old in Shearwater and around Halifax. In looking at the renewal program, how many facilities do you need for military personnel living on the base?

Capt. MacIsaac: I can give you some current statistics. We have about 40 families on a waiting list who have expressed a desire to live in married quarters. That is the first indication, obviously, that demand is a little higher than supply. That is one of the reasons we have invited the CEO of the Canadian Forces Housing Association to Halifax, to rationalize the requirements in the area, the region, as part of a realty development plan, because married quarters have been outside of the realty development program for quite some time. We had a significant number of married quarter units in the Shannon Park area that just became too small and did not meet the needs of the individuals; and that is what they told us. I remember the first thing that I had to do when I came here as the base commander was, unfortunately, to decommission a Roman Catholic church at Shannon Park because the park was closing. The media wanted to know why we were doing this to our sailors, until they actually interviewed some of them, who said, "We did not want to stay here." They were just too old, cost too much to replace, and there was a broader story there. Therefore, at present we have 40 families who live elsewhere, but would probably prefer to live in married quarters at this time. We have not done a satisfaction survey, but one is under way as part of this entire rationalization of the married quarters on bases across Canada.

Senator Cordy: I would like to talk also about health care, and you said that, and maybe I misinterpreted you, the money for health care is not in your budget. It comes directly from Ottawa?

Capt. MacIsaac: That is correct. The health service on base, the hospital, is a unit of National Defence Headquarters and the funding for that is funnelled from Canadian Forces health services down to the hospital itself. Obviously we do provide some infrastructure maintenance, but the provision of medical services is centrally funded.

Le capt MacIsaac: Heureusement, les gens qui ont besoin de venir au Centre de ressources pour les familles, mais qui n'ont pas de moyen de transport, peuvent appeler d'avance le centre qui essaiera de leur fournir un transport, peut-être par le biais du détachement arrière disponible d'un des navires, par exemple. Le CRFM dispose de quelques véhicules, mais pas plus alors qu'il faut tenir compte de toute la base. Le CRFM peut communiquer avec l'aumônier ou, au besoin, l'officier de service pour qu'un moyen de transport soit fourni. Si besoin est, nous les transportons ici.

Le sénateur Cordy: Tous les gens avec qui j'ai mangé hier étaient propriétaires d'une résidence à l'extérieur de la base, ce qui semble être une situation assez courante à Halifax. Les taux d'intérêt sont faibles actuellement, mais même quand les taux d'intérêt étaient plus élevés, c'était pareil. Il a fallu fermer Shannon Park vu le taux d'inoccupation et le fait que c'était vieux. Les logements à Shearwater et aux alentours d'Halifax sont vieux. Pour ce qui est du programme de renouvellement, de combien d'unités de logement avez-vous besoin pour le personnel militaire qui vit sur la base?

Le capt MacIsaac: Je peux vous donner des statistiques récentes. Il y a environ 40 familles sur la liste d'attente qui veulent vivre dans un logement familial sur la base. C'est la première indication, évidemment, d'une demande qui dépasse l'offre. Voilà une des raisons pour lesquelles nous avons invité le PDG de l'Agence de logement des Forces canadiennes à venir à Halifax pour rationaliser les besoins dans la région dans le cadre d'un plan de mise en valeur des biens immobiliers; le logement familial n'était pas visé depuis un bon moment par ce programme. Nous avions un nombre important d'unités de logement familial à Shannon Park qui, selon ce qu'on nous a dit, étaient trop petites et ne répondaient pas aux besoins des gens. Je me rappelle la première chose que j'ai dû faire quand je suis arrivé ici en tant que commandant de la base; j'ai dû fermer une église catholique romaine à Shannon Park parce que celui-ci fermait ces portes. Les médias voulaient savoir pourquoi nous faisons ça à nos marins jusqu'à ce qu'ils parlent avec l'un d'entre eux qui leur a dit que les gens ne voulaient pas rester là. Les unités de logement étaient tout simplement trop vieilles, coûtaient trop cher à remplacer, sans parler des autres raisons plus générales. Par conséquent, il y a actuellement 40 familles qui vivent ailleurs, mais qui préféreraient probablement habiter dans un logement familial sur la base. Nous n'avons pas fait une enquête sur la satisfaction, mais une telle démarche est en cours dans le cadre de l'examen des besoins en matière de logement familial sur les bases des Forces canadiennes.

Le sénateur Cordy: J'aimerais aussi aborder la question des soins de santé. Vous avez dit, à moins que je ne m'abuse, que les soins de santé ne sont pas prévus dans votre budget. Le financement vient donc directement d'Ottawa?

Le capt MacIsaac: C'est exact. Le service de santé sur la base, l'hôpital, relève du quartier général de la Défense nationale, et le financement est versé à l'hôpital par les services de santé des Forces canadiennes. Évidemment, nous assurons l'entretien de l'infrastructure, mais la prestation des services médicaux est financée centralement.

Senator Cordy: There is still a hospital on Stadacona?

Capt. MacIsaac: We have the only accredited Canadian Forces hospital in Canada.

Senator Cordy: How large is it? What services can it provide?

Senator Forrestall: Just look out the window.

Senator Cordy: Yes, well I did not know it was still open.

Capt. MacIsaac: It is right there. I do not know the statistics, how many beds it has, but it does have a functioning O.R. and it is used for first aid medical treatment and a number of other processes. The pharmacy is there. Dentistry is located there also.

Senator Cordy: Does the military have access to beds at the Queen Elizabeth Hospital?

Capt. MacIsaac: Yes, we do.

Senator Cordy: How does that work?

Capt. MacIsaac: It is an interesting point. If a Canadian Forces person is sick, we go to a civilian hospital if it is for something that requires specialist treatment. We do have patients who stay overnight in the hospital here, perhaps before minor surgeries or something like that. However, as you know, health care is a provincial responsibility and the Canadian Forces has a mandate to provide health care to its own, so there is always a significant question as to how much we have to pay in the Province of Nova Scotia to receive health care, which is significantly more than most Nova Scotians because we are considered non-residents. The premium that we pay for health services in the City of Halifax is significantly more than for the normal taxpayer.

Senator Cordy: Now when people move from place to place, as military families do, they have difficulty finding a family doctor. That is no different from businesspeople moving from community to community. Do you play a role at all in helping families find a family doctor?

Capt. MacIsaac: The family resource centre has a significant amount of information to help acclimatize people, and we have also a personnel support structure other than the centre. We call it doing your "in-routine" at the base, and it includes all manner of information in respect of doctors, dentists, insurance companies, schools. The family resource centre provides a lot of information on that. The support that people coming to Halifax receive is a success story and it tends to be the envy of a lot of other bases. I can assure you of that, due to, in large part, the family resource centre. Spouses know what it is to move from point A to point B frequently, and as you mentioned, the family doctor issue is significant. You will see on some other bases in Canada where they do not have a functioning hospital they will try, under the public support system, to bring a doctor's office on base.

Le sénateur Cordy: Existe-t-il encore un hôpital à Stadacona?

Le capt MacIsaac: Nous avons le seul hôpital accrédité des Forces armées canadiennes au Canada.

Le sénateur Cordy: Est-il gros? Quels services y sont offerts?

Le sénateur Forrestall: Regardez par la fenêtre.

Le sénateur Cordy: Oui, mais je ne savais pas s'il était encore ouvert.

Le capt MacIsaac: Il est juste là. Je ne connais pas les statistiques, à savoir combien il a de lits, mais je sais qu'il y a une salle d'opération fonctionnelle et qu'il sert à la prestation de soins médicaux d'urgence ainsi qu'à d'autres fins. On y trouve aussi la pharmacie et un centre dentaire.

Le sénateur Cordy: Les militaires peuvent-ils se faire soigner à l'hôpital Queen Elizabeth?

Le capt MacIsaac: Oui.

Le sénateur Cordy: Comment procède-t-on?

Le capt MacIsaac: C'est une question intéressante. Si un membre des Forces canadiennes est malade, il ira à un hôpital civil s'il doit être traité par un spécialiste. Certains patients vont passer la nuit à l'hôpital ici, peut-être avant une chirurgie mineure ou une intervention semblable. Toutefois, comme vous le savez, les soins de santé sont de compétence provinciale et les Forces canadiennes ont le mandat de fournir leurs propres services, alors nous nous demandons toujours combien nous devons payer dans la province de la Nouvelle-Écosse pour recevoir des soins de santé, ce qui est beaucoup plus que la plupart des Néo-Écossais, parce que nous ne sommes pas considérés comme des résidents. La cotisation que nous payons pour des services de santé à Halifax est beaucoup plus élevée que celle du contribuable ordinaire.

Le sénateur Cordy: Lorsque les gens déménagent d'un endroit à l'autre, comme le font les familles de militaires, ils ont de la difficulté à se trouver un médecin de famille. C'est pareil pour les gens d'affaires qui sont mutés d'une localité à l'autre. Aidez-vous les familles à se trouver un médecin de famille?

Le capt MacIsaac: Le centre de ressources pour les familles offre une foule de renseignements pour aider les gens à s'acclimater, et nous avons aussi une autre structure de soutien du personnel. C'est ce que nous appelons les formalités d'arrivée à la base, où l'on reçoit toute l'information possible concernant les médecins, les dentistes, les compagnies d'assurances, les écoles. Le centre de ressources pour les familles offre beaucoup d'information de ce type. Le soutien que les gens obtiennent lorsqu'ils arrivent à Halifax fait l'envie de beaucoup d'autres bases. Je peux vous l'assurer et c'est grâce, en grande partie, au centre de ressources pour les familles. Les conjoints savent ce que c'est que de déménager fréquemment et, comme vous le dites, la question du médecin de famille est problématique. D'autres bases au Canada où il n'y a pas d'hôpital vont essayer d'attirer un cabinet de médecin sur les lieux, dans le cadre du système de soutien public.

I believe they have done that on other bases and we are looking at that also.

Senator Cordy: I think Edmonton is doing it.

Capt. MacIsaac: Edmonton? Okay, yes.

Senator Munson: I would just like to go back to Senator Nolin's questions on your \$100-million budget and get the specifics. Does something suffer when you have to move money around from one pot to the other for a priority? Does some inefficiency occur, and if it does, could you be specific about how difficult it may be for you?

Capt. MacIsaac: First, I will focus on the \$100 million. Those are not all of the available funds. That is not all the money that we use to provide support because some items are centrally funded, health services being one of them. The \$100 million is inclusive of all the branches and the support that they provide on the base. Take a significant event like Hurricane Juan, in which many of our people were involved, with a lot of provision of foodservices, et cetera, 24/7, something we are not normally funded for. We identified that as an incremental cost, and if we had not received extra money, we would have had to deal with a re-prioritization. However, there was reasonable assurance that it was recognized that we provided support outside of our mandate in that instance. We were given significant funds to cover those costs. We are in "if" scenarios, but we always have to prioritize certain areas. I would suggest that is what has happened to the infrastructure since the early 1990s. Probably a lot of money was put into operations and people, maintaining readiness of the individual and the ships, which is our raison d'être, and then we let slide what we could not see, maybe some infrastructure, routine maintenance of water systems and whatever. We have had to start reinvesting money in the infrastructure, which again, I think if you look around Halifax and the base itself is becoming a good news story. It will take a long time but we will get to where we need to be.

Senator Munson: Well speaking of infrastructure in a real world, what is the real world for you at Shearwater? You mentioned it.

Capt. MacIsaac: The real world?

Senator Munson: How would you like to see it restructured, so to speak, or Capt. Smith could answer?

Capt. MacIsaac: I was intending to say, without sticking my neck out too far I do have an opinion on that.

Senator Munson: Well all kinds of necks are being stuck out today, why not?

Capt. MacIsaac: Yes, I will get it out. I am a logistician. I supported deployed operations in another life as a base commander and when I look at Shearwater I see a rail line going into a base, a significant amount of land where I could

Je crois que c'est ce que d'autres bases ont fait, et nous examinons la situation également.

Le sénateur Cordy: Je crois que c'est ce qu'on fait à Edmonton.

Le capt MacIsaac: À Edmonton? Oui, vous avez raison.

Le sénateur Munson: J'aimerais revenir aux questions du sénateur Nolin concernant votre budget de 100 millions de dollars et avoir quelques précisions. Lorsque l'argent est transféré pour répondre à une priorité, est-ce que d'autres secteurs en souffrent? Perd-on en efficacité et, le cas échéant, pouvez-vous nous dire plus précisément quelles sont les difficultés que vous rencontrez?

Le capt MacIsaac: Parlons d'abord des 100 millions de dollars. Ce ne sont pas tous les fonds disponibles. Nous n'utilisons pas seulement cet argent pour offrir du soutien, parce que le financement d'autres services est centralisé, notamment les services de santé. Le budget de 100 millions de dollars inclut tout le personnel et le soutien qu'il offre à la base. Prenons un événement majeur comme l'ouragan Juan, qui a requis l'intervention d'un grand nombre de nos membres, qui ont dû assurer des services alimentaires, assurer des services en permanence, etc., soit des activités qui ne sont pas habituellement financées. C'était pour nous des coûts supplémentaires et si nous n'avions pas reçu un financement additionnel, il aurait fallu redéfinir les priorités. Toutefois, il a été reconnu que nous fournissions des services de soutien au-delà de notre mandat. Nous avons donc reçu des sommes importantes pour couvrir ces coûts. Nous sommes dans des scénarios hypothétiques, mais il faut toujours prioriser certains secteurs. Je dirais que c'est ce qui est arrivé à l'infrastructure depuis le début des années 90. Il est probable que beaucoup d'argent ait été investi dans les opérations et les gens, pour maintenir l'état de préparation des militaires et des navires, ce qui est notre raison d'être, et que nous ayons laissé de côté ce qui n'était pas apparent, peut-être l'infrastructure, l'entretien régulier des systèmes d'approvisionnement en eau, etc. Nous avons dû commencer à réinvestir de l'argent dans l'infrastructure et, si vous regardez autour de Halifax et de la base en soi, je crois que c'est une bonne nouvelle. Il faudra beaucoup de temps, mais nous y arriverons.

Le sénateur Munson: Parlant d'infrastructure dans le monde réel, quel est le monde réel pour vous à Shearwater? Vous en avez parlé.

Le capt MacIsaac: Le monde réel?

Le sénateur Munson: Comment aimeriez-vous le voir restructuré, pour ainsi dire, ou est-ce que le capitaine Smith pourrait répondre à cette question?

Le capt MacIsaac: Sans trop me risquer, j'ai une opinion à ce sujet.

Le sénateur Munson: Eh bien, il y a toutes sortes de risques qui sont pris aujourd'hui, alors pourquoi pas?

Le capt MacIsaac: Oui, c'est ce que je fais faire. Je suis un expert en logistique. J'ai appuyé des déploiements dans une autre vie, à titre de commandant de base et lorsque je regarde Shearwater, je vois une voie ferrée qui traverse la base, une

marshal just about any vehicle in the Armed Forces. I see a runway that was operational at one time and I would say that the raison d'être of Shearwater in the future could be as a major staging area for deployed operations. It would take a significant investment, but all the factors, from an operational point of view, in supporting and mounting forces for deploying come together at Shearwater. Therefore, I think major investment would be the way to go.

Senator Munson: I have one other question, and I do not mean this to be unfair. This is not the former reporter in me. I am not trying to get you, as they would say.

Capt. MacIsaac: I would not think so.

Senator Munson: We had discussions over lunch about how Canadians see Canadian soldiers on the front lines in Afghanistan and the Kosovo conflict. We saw F-18s doing what they had to do. I do not think Canadians see or care as much about the navy's role in the world. The navy, to me, has not fired anything at anybody for a long time. We have a tremendous history, and of course, the last few days we have been remembering VE Day and so on. Some Canadians question why we have a navy. This is just a general question to hear your theory of why a navy is so important to us all, because I do not think Canadians get it.

Capt. MacIsaac: I would tend to agree with you. I think there are some reasons for that. Land forces or air forces typically occupy a space where reporters are readily available, where CNN is, where cameras are, so the visibility of occupying a piece of land or a runway in another country makes news. With ships at sea, of course, it is a little different story. In my opinion the lack of visibility is a result of the geography in which we operate; the navy has always conducted its operations at sea or in the protection of land masses from the sea, so what is being done is not in the public eye. However, on the importance of a navy, there are a number of things that contribute to the sovereignty of a country, and one is being able to protect it from the seaward approaches.

In addition to the other missions of the navy, I think Canadians will probably understand, after 9/11, the avenues of attack that can hit Canada, one of them being a maritime attack. We are a shipping nation and a trading nation, and I think the importance of knowing what is going on and who is entering our ports, from a domestic point of view, is probably more in the minds of Canadians now than it ever was. From my perspective at the base, that is what I would see as the navy's importance.

Senator Munson: The role has changed.

Capt. MacIsaac: I do not think it has ever changed. The roles have always been the same. The visibility of some aspects of those roles has changed. I think Canadians are more aware of the domestic component, notwithstanding that the navy was the first to deploy in Operation FRICION and the number of ships that were deployed on that mission. It was in the mind's eye of the people at that time also.

grande superficie où je pourrais rassembler n'importe quel véhicule des forces armées. Je vois une piste d'atterrissage qui a déjà été opérationnelle et je dirais que Shearwater pourrait devenir une importante zone d'étape pour des opérations de déploiement. Il faudrait un investissement majeur, mais d'un point de vue opérationnel, tous les éléments nécessaires pour soutenir et rassembler des forces en vue d'un déploiement sont réunis à Shearwater. Par conséquent, je crois qu'un investissement majeur serait de mise.

Le sénateur Munson: J'ai une autre question, et je ne veux pas paraître injuste. Ce n'est pas l'ancien journaliste en moi qui revient. Je n'essaie pas de vous coincer, comme certains diraient.

Le capt MacIsaac: Je ne le penserais pas.

Le sénateur Munson: Au dîner, nous avons parlé de la façon dont les Canadiens percevaient les soldats canadiens sur la ligne de front en Afghanistan et au Kosovo. Nous avons vu des F-18 faire ce qu'ils devaient faire. Je ne crois pas que les Canadiens estiment autant le rôle de la marine dans le monde. À mon avis, la marine n'a rien fait depuis longtemps. Nous avons une histoire extraordinaire et nous avons récemment commémoré le Jour de la Victoire en Europe, etc. Certains Canadiens se demandent pourquoi le Canada a une marine. C'est une question bien générale que je vous pose pour que vous nous expliquiez pourquoi, selon vous, une marine est si importante pour nous tous, parce que je ne pense pas que les Canadiens le comprennent.

Le capt MacIsaac: J'ai tendance à penser comme vous. Il y a plusieurs raisons. Les forces terrestres et les forces aériennes occupent un espace facile d'accès aux journalistes, à CNN, aux caméras, si bien qu'on peut faire les manchettes en occupant un terrain ou une piste d'atterrissage à l'étranger. Les navires prennent le large, évidemment, ce qui est une tout autre histoire. À mon avis, le manque de visibilité est un résultat de notre environnement; la marine a toujours mené ses opérations en mer ou au large pour protéger le littoral, si bien que ce qu'elle fait n'est pas vu du public. Toutefois, pour ce qui est de l'importance de la marine, plusieurs facteurs contribuent à la souveraineté d'un pays, et l'un d'eux consiste à assurer la défense côtière.

Outre les autres missions de la marine, je crois que les Canadiens comprendront probablement, après les événements du 11 septembre, les moyens d'attaque dont le Canada pourrait être la cible, notamment une attaque maritime. Nous sommes un pays de navigation et de commerce, et je crois que les Canadiens sont probablement plus conscients que jamais de l'importance de savoir ce qui se passe et de savoir qui s'introduit dans nos ports, du point de vue de la sécurité nationale. À mon avis, c'est ce qui rend la marine importante.

Le sénateur Munson: Le rôle a changé.

Le capt MacIsaac: Je crois que les rôles ont toujours été les mêmes. C'est la visibilité de certains aspects de ces rôles qui a changé. Les Canadiens sont plus sensibilisés à la composante nationale, malgré que la marine ait été la première à se déployer dans le cadre de l'opération FRICION et qu'un grand nombre de navires aient été déployés lors de cette mission. C'était dans l'esprit des gens à ce moment-là également.

The Chairman: There is a certain logic that if you have to have a fight, have it over there rather than over here.

I would like to pursue a couple of points. You were talking about a master realty development plan.

Capt. MacIsaac: Master realty asset development plan. I can provide it.

The Chairman: Yes, if you would like to, that would be good. Are there built-in incentives for a base commander to manage realty or assets well? If you can figure out a way to, for example, get rid of an asset for which you do not have a requirement, do you get to keep any of the revenue from that or does it all go back into the consolidated revenue fund?

Capt. MacIsaac: Years ago it would have gone back into the consolidated revenue fund. Most recently, respecting the entire disposal program and our business case for disposal, I think you are probably aware that we have been given some targets to divest ourselves of a certain percentage. I think it is 10 per cent of the realty asset, of holdings. We have met that target. Yes, we do have infrastructure we do not need. We are divesting ourselves of that, and if it is sold, some of the proceeds then come back into the operating budget of this base to advance some of the aspects of the overall realty asset development plan.

Senator Munson: How much? What percentage?

Capt. MacIsaac: I am not positive on the percentage. I think each individual disposal is different.

Senator Munson: It does not sound like it is much of a motivator if you do not know the percentage.

Senator Nolin: Is it operated by your people?

Capt. MacIsaac: We are part of the process in developing the plan itself. However, we go back and forth with Ottawa through the assistant deputy minister, infrastructure. It is a cooperative effort to assess and rationalize the assets and the realty holdings.

Senator Munson: I understand that. My question is what is the motivation? At Parks Canada, for example, I have talked to superintendents who said, "Look, I could run this place a hell of a lot differently, but why bother if the money is going back to the black hole in Ottawa? If I could keep it here in the park, I would. You know the fancy house that I live in? I do not need that. I could live somewhere else," and so on, so forth. What I am trying to get from you is do you have as good a deal as Parks Canada has negotiated? My impression now is that superintendents have a real opportunity to run parks in a more useful way for Canadians than previously. If you do not have the information at your fingertips —

Capt. MacIsaac: There is a very positive incentive for us to divest and receive a percentage of the proceeds to use to recoup, modernize and address those items on our prioritized asset development program. I just do not know the percentage.

Le président: La logique veut que si vous devez vous battre, faites-le là-bas plutôt qu'ici.

J'aimerais poursuivre sur certains sujets. Vous avez parlé d'un plan directeur des biens immobiliers.

Le capt MacIsaac: Le plan directeur de mise en valeur des biens immobiliers. Je peux vous le fournir.

Le président: Oui, ce serait utile si vous le pouvez. A-t-on prévu des incitatifs pour encourager le commandant d'une base à bien gérer les biens immobiliers ou autres? Si vous pouvez trouver une façon, par exemple, de vous débarrasser de biens dont vous n'avez plus besoin, est-ce que vous gardez une partie des recettes de cette vente ou est-ce que tout l'argent revient au Trésor?

Le capt MacIsaac: Il y a quelques années, tout l'argent aurait été versé au Trésor. Plus récemment, dans le cadre du programme d'aliénation et de notre analyse de rentabilisation, vous savez probablement qu'on nous a donné des objectifs à atteindre au chapitre du dessaisissement. Je crois qu'il fallait se départir de 10 p. 100 des biens immobiliers. Nous avons atteint ces objectifs. Oui, nous avons de l'équipement d'infrastructure dont nous n'avons pas besoin. Nous nous en départissons et si nous les vendons, une partie des recettes de la vente est injectée dans le budget de fonctionnement de la base et sert à promouvoir certains aspects du plan global de mise en valeur des biens immobiliers.

Le sénateur Munson: Combien? Quel pourcentage?

Le capt MacIsaac: Je ne le sais pas. Je crois que c'est différent pour chaque aliénation.

Le sénateur Munson: Cela ne me paraît pas très motivant si vous ne savez pas quel est le pourcentage.

Le sénateur Nolin: Cette activité est-elle gérée par vos gens?

Le capt MacIsaac: Nous participons à l'élaboration du plan en soi. Toutefois, nous avons des échanges avec Ottawa, par l'entremise du sous-ministre adjoint, infrastructure. C'est en collaboration que nous évaluons et rationalisons les avoirs et les biens immobiliers.

Le sénateur Munson: Je comprends cela. Je veux savoir quelle est la motivation. À Parcs Canada, par exemple, je me suis entretenu avec des directeurs qui m'ont dit : « Écoutez, je pourrais gérer cet endroit beaucoup mieux, mais pourquoi me donner la peine si l'argent retourne dans le trou noir d'Ottawa? Si je pouvais garder cet argent ici au parc, je ferais des efforts. Vous voyez la luxueuse maison dans laquelle je vis? Je n'en ai pas besoin; je pourrais demeurer ailleurs », et ainsi de suite. Ce que j'essaie de savoir, c'est si vous avez négocié une aussi bonne entente que Parcs Canada? Je crois comprendre que les directeurs peuvent maintenant gérer les parcs de façon beaucoup plus efficiente qu'auparavant. Si vous ne connaissez pas le pourcentage sur le bout des doigts...

Le capt MacIsaac: Nous sommes très fortement encouragés à nous départir de certains biens et à recevoir un pourcentage des produits de leur vente pour récupérer les coûts et moderniser les biens de notre programme de mise en valeur que nous avons priorisés. J'ignore tout simplement le pourcentage.

The Chairman: If you could provide that to us, I would be grateful.

Capt. MacIsaac: We will provide that, sir.

Senator Forrestall: Would it be a weighted judgment to divest? I should ask you who would make that kind of judgment, because it seems to me that while there is some residual value in that, there is also down the road, in the not too distant future, the very real cost to the Department of National Defence should those lands be lost. As ambitious as you may be to husband your resources and even expand them, to do so out of profits from the sale of Shearwater, I do not think that even though I am a retiring politician — I have been at it for almost 40 years — I would appreciate that very much. Indeed, it might cost you hundreds of millions of dollars to recoup the value to the Canadian Armed Forces, especially of territory that you already own. To sell it, to recoup \$50 million for Stadacona, for Base Halifax, would seem to me to be very short-sighted.

Capt. MacIsaac: Yes, maybe I was not clear on who has the authority to decide. That is another question. Who has the authority to decide whether we can divest? You may be aware that I as the base commander cannot say, “I want to get rid of this because I can get \$10 million for it.” You are probably aware that there is a formal process for divesting Crown property that the federal government uses, provincial governments use, and it happens among departments at our national headquarters. It is based on whether or not the infrastructure is useful to the operations of the base or station. It is not necessarily a case of, “We do not need Shearwater any more. Let’s make some money.”

Senator Forrestall: You were the one who talked about force deployment and being a believer.

Capt. MacIsaac: Oh, I believe in keeping Shearwater.

Senator Forrestall: A believer in truth, you made sure your boss, the admiral, knows that there are some people who would seriously wonder about the wisdom of giving up land too quickly, before we are absolutely certain what its real value is to the future plans of the Canadian Armed Forces. We have 20/20 vision that does not miss that suggestive trend. We are getting closer to the point where people like me will not sit still and watch losses unless there is absolutely no military value. The land you do have I would like to see then turned into a park, not for the passing capital gain that would accrue on a thousand homes or something like that, and a six-lane highway coming from somewhere but going absolutely nowhere.

The Chairman: If I understand you correctly, captain, the decision is not yours, it is made elsewhere, but there is a provision for some recovery of money by the base when sales are made.

Capt. MacIsaac: Right. Through the Canadian lands corporation; I can give you the details of the process.

Le président: Si vous pouviez nous fournir cette information, je vous en serais reconnaissant.

Le capt MacIsaac: Nous vous fournirons cette information, monsieur.

Le sénateur Forrestall: Serait-ce une bonne décision de se départir de ces biens? Je devrais vous demander qui prendrait une telle décision, parce qu’il me semble que même s’il y a une valeur résiduelle, il faut aussi penser au coût réel que ce dessaisissement représente pour le ministère de la Défense nationale, dans un avenir pas si lointain, si ces terres étaient perdues. Vous semblez déterminé à bien gérer vos ressources et même à les accroître, mais je ne crois pas que je serais très heureux que vous le fassiez avec les profits de la vente de Shearwater, même si je suis un politicien à la retraite — j’y ai consacré près de 40 ans. En effet, ça pourrait vous coûter des centaines de millions de dollars pour récupérer la valeur de ce bien pour les Forces armées canadiennes, la valeur d’un territoire que vous possédez déjà. Il me semble que ce serait faire preuve de bien peu de vision de le vendre, pour récupérer 50 millions de dollars pour Stadacona, pour la base de Halifax.

Le capt MacIsaac: Oui, je n’ai peut-être pas dit clairement qui avait le pouvoir de décision. C’est une autre question. Qui a le pouvoir de décider si nous pouvons ou non nous départir de certains biens? À titre de commandant de la base, je ne peux pas dire « Je veux me défaire de ceci parce que je peux obtenir 10 millions de dollars en échange. » Vous savez probablement qu’il existe un processus officiel pour l’aliénation des biens de la Couronne que le gouvernement fédéral suit, que les gouvernements provinciaux suivent aussi, et ces décisions sont prises entre les ministères au quartier général national. Il s’agit de déterminer si l’infrastructure est utile aux opérations de la base ou de la station. Il ne s’agit pas nécessairement de dire : « Nous n’avons plus besoin de Shearwater. Faisons de l’argent. »

Le sénateur Forrestall: C’est vous qui avez parlé du déploiement des forces et de vos convictions.

Le capt MacIsaac: Oh, je crois qu’il faut conserver Shearwater.

Le sénateur Forrestall: Vous croyez dans la vérité et vous avez fait en sorte que votre patron, l’amiral, sache qu’il y a certaines personnes qui douteraient sérieusement de la sagesse d’abandonner ce terrain trop rapidement, avant que nous soyons absolument certains de sa valeur réelle pour les plans futurs des Forces armées canadiennes. La chose est très claire pour nous. Nous arrivons à un point où les gens comme moi ne vont pas rester sans réagir devant des pertes, à moins que ces biens n’aient aucune valeur militaire. Le terrain que vous avez devrait alors être transformé en parc; vous ne devriez pas vous en servir pour réaliser des gains éphémères, parce qu’on y construirait des milliers de maisons ou une autoroute à six voies qui arriverait de quelque part, mais n’aboutirait nulle part.

Le président: Si je vous comprends bien, capitaine, la décision n’est pas prise par vous, mais elle est prise ailleurs, et la base peut récupérer une partie des recettes de la vente.

Le capt MacIsaac: C’est juste. Par l’entremise de la Société immobilière du Canada. Je peux vous donner les détails du processus.

The Chairman: Thank you.

When you were asked about your capacity to spend additional funds, you came up with \$10 million, I believe. Was the limiting factor your ability to manage that funding?

Capt. MacIsaac: That was part and parcel of the procurement process, when in the fiscal year it was identified that we would receive the money. For instance, like other federal government departments, \$10 million on March 1 is probably not very useful. It is over-programming in the capacity and having some of our infrastructure programs at least defined, the architects having drawn some of the estimates and put them on the shelf, trying to bring those forward at the beginning of the year. Given that which we know we have to do, whether it happens this year or next fiscal year, we were able to compress an additional \$10 million we received for infrastructure projects and other support services. It was over-programming at the beginning of the year, with the knowledge that probably there would be slippages in other places in the departments, or the CF's budget, that would accrue to us. However, in all cases it is projects that we know we have to do, so that if they do not occur this year, they will have to occur next year. It is risk management.

The Chairman: Perhaps if we came at it another way I would have a better understanding. Could you give the committee a list of your critical needs? Can you tell us what needs to be done at the base now and how much it would cost?

Capt. MacIsaac: I could provide those details, as there is a major process we go through to prioritize that, which includes committees of all of our lodger and integral units. In the master realty development plan and the long-term capital plan, there is input from all levels within the department, up to National Defence Headquarters, of course. I have a major long-term capital plan that we can provide to you and that will give you our top priorities. For instance, number one is the refurbishing or construction of accommodation for our junior ranks.

The Chairman: Am I correct in assuming that this list will vastly exceed \$10 million?

Capt. MacIsaac: It would, definitely. The synchrolift modification, for instance, although not totally within my purview, is part of the master realty development plan and forms part of the critical infrastructure requirements that flow through to National Defence Headquarters.

Capt. Smith: The synchrolift is a fundamental piece of the infrastructure here on the coast; it allows us to raise the vessels. There used to be a shore-based shed associated with it. The *Victoria* class submarines did not fit in the shed, which had been purpose-built for the Oberon class submarines. That shed has now been demolished. However, by virtue of the current limitations on the synchrolift, we cannot transfer the *Victoria* class submarines ashore. Therefore, one of my highest priorities, shared by Adm. McNeil, is to upgrade the synchrolift from a strength perspective such that we can transfer a submarine ashore

Le président: Merci.

Lorsqu'on vous a demandé quelle somme additionnelle vous pouviez dépenser, vous avez répondu 10 millions de dollars, je crois. Teniez-vous compte du facteur limitatif?

Le capt MacIsaac: Cela faisait partie du processus d'approvisionnement, lorsqu'il a été déterminé durant l'année financière que nous recevions l'argent. Par exemple, comme dans d'autres ministères fédéraux, 10 millions de dollars au 1^{er} mars ne sont probablement pas très utiles. On projette en trop, et certains de nos programmes d'infrastructure sont au moins définis, les architectes ont dressé certaines estimations et les ont présentées, et on a essayé de présenter ces projets au début de l'année. Comme nous savons ce que nous devons faire, que ce soit cette année ou l'année financière suivante, nous avons réussi à dégager 10 millions de dollars de plus pour des projets d'infrastructure et d'autres services de soutien. On a donc projeté en trop au début de l'année, en sachant qu'il y aurait probablement des fonds inutilisés ailleurs dans les ministères, ou à même le budget des FC, qui nous reviendraient. Toutefois, ce sont des projets que nous devons réaliser et si ce n'est pas cette année, ce devra être l'année suivante. C'est la gestion des risques.

Le président: Si nous abordions cette question d'une autre manière, je pourrais peut-être mieux comprendre. Pouvez-vous donner au comité une liste de vos besoins les plus urgents? Pouvez-vous nous dire ce qui doit être fait à la base maintenant et quels seraient les coûts?

Le capt MacIsaac: Je pourrais vous fournir quelques détails, parce que nous suivons un long processus pour établir les priorités, ce qui implique la participation de comités de toutes nos unités hébergées et intégrées. Dans le plan directeur de mise en valeur des biens immobiliers et le plan d'immobilisations à long terme, on tient compte des considérations de tous les niveaux au sein du ministère, jusqu'au Quartier général de la Défense nationale, évidemment. Nous avons un plan d'immobilisations à long terme que nous pouvons vous fournir et qui montre quelles sont nos principales priorités. Par exemple, notre première priorité est la remise à neuf ou la construction de logements pour nos caporaux et nos soldats.

Le président: Ai-je raison de présumer que cette liste dépassera largement les 10 millions de dollars?

Le capt MacIsaac: C'est certain. La modification de l'élévateur synchrolift, par exemple, bien qu'elle ne relève pas tout à fait de moi, fait partie du plan directeur de mise en valeur des biens immobiliers; il s'agit d'un des besoins d'infrastructure essentiels définis par le Quartier général de la Défense nationale.

Le capt Smith: L'élévateur synchrolift est un élément d'infrastructure essentiel ici sur la côte; il nous permet de soulever les navires. Il y avait autrefois un hangar qui lui était rattaché. Les sous-marins de la classe *Victoria* n'entraient pas dans le hangar, qui avait été conçu pour les sous-marins de la classe Oberon. Ce hangar a maintenant été démoli. Toutefois, compte tenu des limitations actuelles de l'élévateur, nous ne pouvons transporter les sous-marins de la classe *Victoria* sur terre. Par conséquent, l'une de mes principales priorités, que partage l'amiral McNeil, consiste à renforcer l'élévateur pour que nous

and work on it on a set of rails. Then the synchrolift becomes available to service other platforms. That project is in its embryonic stages but we are trying to move forward as fast as possible.

The Chairman: And other platforms? You would not attribute the cost of the synchrolift just to the cost of the subs?

Capt. Smith: Oh, certainly not. The *Athabaskan*, any of the Halifax class frigates, routinely go up on the synchrolift for —

The Chairman: No, but the new one you need. Is it sub-specific?

Capt. Smith: It is primarily sub-specific because the frigates and destroyers are too heavy to transfer ashore.

The Chairman: How much is it?

Capt. Smith: The upgrade to the synchrolift and the shore-based infrastructure needed to buttress it is in the realm of \$7 million to \$8 million. In the fullness of time, it is anticipated that we would build a shed onshore into which the Victoria class submarine would fit so you could more easily work on it year round. That is another \$7 million to \$8 million.

The Chairman: The business case would be that that is more efficient than working on them in the water?

Capt. Smith: First, when they are up on the dock it is normally for underwater-related maintenance that you cannot do in the water. From a business case perspective, when they are ashore, or even on the synchrolift, in the wintertime, you cannot paint without a shelter. To erect some type of temporary shelter and heat it as a one-time cost is prohibitively expensive, so we would recoup that initial capital investment fairly quickly.

The Chairman: Capt. MacIsaac, if we could come back to your list of critical needs. I do not know if this is a reasonable question, but can you enumerate the top 5 or 10 for us and associate a number with them?

Capt. MacIsaac: I could not put numbers to them because I do not have the figures here with me. The plan is sensitive to some flexibility. In other words, the priorities are listed at a given point in time, and the synchrolift, I believe, is number one, at about \$15 million when you include the shed and the enhancements to the lift itself. The accommodation block for the junior ranks, if built new, was in the neighbourhood of \$38 million. If we refurbished existing accommodation, and that is where it is now; they are doing estimates on that accommodation structure —

The Chairman: Just so I understand the synchrolift, do you go to Canada Tire and say, “Give me a synchrolift?”

puissions transporter un sous-marin sur terre et y effectuer des travaux sur des rails. L’élèveur synchrolift pourra ensuite servir à d’autres plates-formes. Ce projet est à l’état embryonnaire, mais nous essayons de le faire avancer le plus rapidement possible.

Le président: Servir à d’autres plates-formes? Le coût de l’élèveur synchrolift ne serait pas imputé uniquement aux sous-marins?

Le capt Smith: Certainement pas. L’*Athabaskan* et les frégates de la classe Halifax sont fréquemment soulevés par l’élèveur synchrolift...

Le président: Non, mais le nouveau portique dont vous avez besoin est-il particulier aux sous-marins?

Le capt Smith: Il est surtout conçu pour les sous-marins, parce que les frégates et les destroyers sont trop lourds pour être transportés sur terre.

Le président: Quels sont les coûts?

Le capt Smith: La modernisation de l’élèveur synchrolift et l’infrastructure nécessaire sur terre coûtent entre sept et huit millions de dollars. En temps et lieu, nous prévoyons construire un hangar sur terre dans lequel le sous-marin de la classe Victoria pourrait entrer, pour que nous puissions y effectuer des travaux plus facilement à longueur d’année. Ce hangar coûterait la somme additionnelle de sept à huit millions de dollars.

Le président: Il faudrait faire valoir dans l’analyse de rentabilisation que c’est plus efficace que d’effectuer les travaux dans l’eau?

Le capt Smith: D’abord, lorsqu’ils sont en cale sèche, c’est normalement pour des travaux de maintenance de la carène qui ne peuvent être effectués dans l’eau. Si on fait une analyse de rentabilisation, lorsqu’ils sont sur terre, ou même sur l’élèveur synchrolift, il est impossible d’effectuer des travaux de peinture l’hiver, sans abri. Or, la construction et le chauffage d’un abri temporaire coûtent excessivement cher, et nous allons donc récupérer l’investissement initial assez rapidement.

Le président: Capitaine MacIsaac, j’aimerais revenir à la liste des besoins les plus urgents. Je ne sais pas si c’est raisonnable de vous poser cette question, mais pouvez-vous énumérer les cinq ou dix principaux besoins en précisant leurs coûts?

Le capt MacIsaac: Je ne peux pas vous dire combien ils coûteront, parce que je n’ai pas ces chiffres ici. Le plan peut être modifié dans une certaine mesure. Autrement dit, les priorités ont été arrêtées à un moment donné, et l’élèveur synchrolift est, je crois, la priorité numéro un et coûte environ 15 millions de dollars, si on inclut le hangar et les améliorations à l’élèveur en soi. Si on construit de nouveaux logements pour les caporaux et les soldats, ce projet coûterait aux alentours de 38 millions de dollars. Si nous remettons à neuf les logements existants, et c’est ce qui est prévu présentement... Ils sont en train de faire des estimations sur cette structure...

Le président: Pour être certain de bien comprendre, pouvez-vous aller au magasin et demander : « Donnez-moi un élèveur synchrolift »?

Capt. Smith: Sir, Synchrolift is actually the name of a company now owned by Rolls-Royce, and as the original equipment manufacturer, they would certainly be one of the contenders to participate in the design upgrade of that platform.

The Chairman: This is a device that you have to design from scratch?

Capt. Smith: No, it currently exists but it will have to be structurally strengthened. There is no problem lifting the submarine out of the water at the moment. However, it is the transfer capability ashore that is limited by the strength of the platform.

The Chairman: Is there a lot of design work involved? If you had the money, could you buy it this year, or is it something in which you have to invest a lot of time and contract management effort?

Capt. Smith: Undeniably, upfront design effort is required. That has been scoped out, but not done yet. It is not terribly difficult to execute, and design and implementation would reasonably take 12 to 14 months if the funds were available.

The Chairman: I am sorry to interrupt you, Capt. MacIsaac. You were giving us the list.

Capt. MacIsaac: Yes. Some of the others would be jetties. We are demolishing some old wooden jetties in preparation for the construction of a larger jetty for the joint supply ship. There is also infrastructure at Shearwater, the water main systems, the firefighting systems, the power grids. However, that is put together as a package so I cannot put a dollar value on it, but it is listed individually in the long-term capital program and the asset realty development. We can get that for you.

The Chairman: We would appreciate that. Just out of curiosity, do you have a jetty of a significant size where a San Antonio class vessel could park itself?

Capt. Smith: I believe we do have one at the southern extremity of the dockyard that would certainly be able to accommodate it from a size perspective. I am not quite sure from a depth of water perspective.

The Chairman: You are getting support from behind you. I just want you to know that. Let the record show that.

Capt. MacIsaac: Up to 69,000 tonnes, so yes.

The Chairman: We would appreciate that list, particularly those items that you need now, and if we could get some indication on how close they are to implementation or whether you still have to spend a lot of time planning or working through the management of it. We are travelling across the country and asking the same questions everywhere.

Capt. MacIsaac: We can provide that shortly.

Le capt Smith: Monsieur, il s'agit d'un appareil qui porte le nom d'une entreprise, Syncrolift, que possède maintenant Rolls-Royce, et comme il s'agit du fabricant original, il serait certainement intéressé à participer à la modernisation de l'élévateur.

Le président: C'est un appareil que vous devez concevoir en entier?

Le capt Smith: Non, l'appareil existe déjà, mais sa structure doit être renforcée. Il peut soulever le sous-marin hors de l'eau à l'heure actuelle, mais il n'a pas la force suffisante pour le transférer sur terre.

Le président: Le travail de conception est — il important? Si vous aviez l'argent, pourriez-vous l'acheter cette année, ou en avez-vous encore pour longtemps à préparer le terrain?

Le capt Smith: Il y a indéniablement du travail de conception à faire pour commencer. Ce travail a été planifié, mais pas encore exécuté. Ce n'est pas une tâche trop difficile, et on peut raisonnablement prévoir entre 12 et 14 mois pour la conception et la réalisation si les fonds étaient disponibles.

Le président: Je suis désolé de vous avoir interrompu, capitaine MacIsaac. Vous étiez en train de nous dresser la liste de ce qui était nécessaire.

Le capt MacIsaac: Oui. Il y aurait aussi les jetées. Nous démolissons de vieilles jetées en bois en vue de la construction d'une grande jetée pour le navire de soutien interarmées. Il y a aussi des travaux d'infrastructure à Shearwater, les conduites d'eau principales, les systèmes d'incendie et le réseau électrique. Cependant, ces travaux sont regroupés et je ne peux pas vous en indiquer le coût, mais ils figurent séparément dans le programme d'immobilisations à long terme et le plan de mise en valeur des biens. Nous pouvons vous fournir ces informations.

Le président: Ce serait gentil. Simplement par curiosité, avez-vous une jetée qui vous permet d'accueillir un navire de classe San Antonio?

Le capt Smith: Je crois qu'il y en a une à l'extrémité sud du quai qui pourrait accueillir un navire de cette taille, mais je ne sais pas si l'eau est assez profonde.

Le président: Vous avez notre appui. Je tiens à le dire et à ce que ce soit consigné au compte rendu.

Le capt MacIsaac: Nous pouvons accueillir des navires pouvant aller jusqu'à 69 000 tonnes, oui.

Le président: Nous aimerions avoir cette liste, surtout de ce dont vous avez besoin maintenant, et que vous nous indiquiez si ce sera réalisé bientôt ou si vous avez encore besoin de beaucoup de temps pour la planification et la gestion. Nous traversons le pays et nous posons les mêmes questions partout.

Le capt MacIsaac: Nous allons pouvoir vous l'indiquer bientôt.

The Chairman: We are keen to know what the constraints are on military spending, whether they are political or whether they are because you do not have enough people here to manage the contracts. It is probably some of both, but we want to find out which are which.

Senator Forrestall: Could you throw in the magazine and the armament depot in those properties?

Capt. MacIsaac: The magazine does not belong to us.

Senator Forrestall: Who does it belong to?

Capt. MacIsaac: ADM Mat.

Senator Forrestall: Who?

Capt. MacIsaac: Assistant deputy minister, materiel. We do provide some infrastructure support to that.

Senator Forrestall: What about the armament depot itself?

Capt. MacIsaac: The depot itself?

Senator Forrestall: The gunnery right across the road.

Capt. MacIsaac: Oh, NAD? That belongs to us, yes.

Senator Forrestall: I always thought that that meant naval armament depot. Maybe it does not.

Capt. MacIsaac: That is correct, yes, it does.

Senator Nolin: I want to go back to one of your answers to Senator Cordy about married quarters. Do I understand that you are researching why there is an interest in those quarters, and is it a new interest or has it always been sustained?

Capt. MacIsaac: No, it is a rationalization. You may be aware that the management of married quarters across the country now is centralized in one agency.

Senator Nolin: No.

Capt. MacIsaac: Oh, sorry, there is one agency in National Defence Headquarters, the Canadian Forces Housing Agency. They were charged with reviewing the requirements and enhancing the quality and the utility of married quarters across the entire Canadian Forces. In some cases that meant divesting of old properties that were beyond economical repair, insulating others. The resources that we used to maintain our PMQs as part of my operating budget were given to the central agency as an efficiency measure, to allow them to do it on a larger scale, as opposed to each base trying to maintain a possibly different standard of married quarters. It was intended to draw a baseline for all married quarters so that when someone left Halifax and moved to Victoria, the standard would be similar.

Senator Nolin: That is what generated the interest?

Capt. MacIsaac: That is what generated the interest in the Canadian Forces housing, sir.

Senator Nolin: Thank you.

The Chairman: On behalf of the committee, Capt. MacIsaac and Capt. Smith, I would like to thank you very much. We appreciate you coming before us. We appreciate the information you have provided to us and we are very grateful for your

Le président: Nous tenons à savoir quelles sont les contraintes budgétaires en matière de défense et si elles sont attribuables à des raisons politiques ou au fait que vous n'avez pas assez de personnel pour gérer les contrats. C'est probablement un peu des deux, mais nous voulons savoir ce qu'il en est.

Le sénateur Forrestall: Pourriez-vous ajouter le magazine et le dépôt d'armes dans la liste?

Le capt MacIsaac: Le magazine ne relève pas de nous.

Le sénateur Forrestall: De qui relève-t-il?

Le capt MacIsaac: Du SMA Mat.

Le sénateur Forrestall: De qui?

Le capt MacIsaac: Du sous-ministre adjoint, Matériels. Nous assurons un certain soutien de base.

Le sénateur Forrestall: Qu'en est-il du dépôt d'armes?

Le capt MacIsaac: Du dépôt comme tel?

Le sénateur Forrestall: L'artillerie qui se trouve en face.

Le capt MacIsaac: Oh, le dépôt naval? Il relève de nous, oui.

Le sénateur Forrestall: C'est ce qu'on appelle le dépôt naval d'armement, mais peut-être pas.

Le capt MacIsaac: C'est bien cela, oui.

Le sénateur Nolin: Je veux revenir sur une des réponses que vous avez donnée au sénateur Cordy sur les logements familiaux. Voulez-vous savoir pourquoi on s'intéresse à ces logements, et est-ce nouveau ou non?

Le capt MacIsaac: Non, il y a une restructuration. Vous savez peut-être que la gestion des logements familiaux de l'ensemble du pays est maintenant assurée par une seule agence centralisée.

Le sénateur Nolin: Non.

Le capt MacIsaac: Oh, désolé, c'est l'Agence de logement des Forces canadiennes, située au quartier général de la Défense nationale, qui s'en occupe. Elle a été chargée d'examiner les besoins et d'améliorer la qualité et l'utilité des logements familiaux de l'ensemble des forces armées. Dans certains cas, il a été décidé de vendre des logements qu'il n'était pas rentable de réparer, dans d'autres de les isoler. Les ressources prévues dans mon budget de fonctionnement pour l'entretien des logements familiaux ont été versés, par mesure d'efficacité, à l'agence centrale pour qu'elle gère l'ensemble des bases afin d'éviter qu'on applique des normes différentes d'une base à l'autre. On voulait uniformiser la qualité des logements pour que celui qui déménage de Halifax à Victoria vive à peu près dans les mêmes conditions.

Le sénateur Nolin: C'est ce qui a suscité l'intérêt?

Le capt. MacIsaac: C'est ce qui a suscité de l'intérêt pour les logements des Forces canadiennes, monsieur.

Le sénateur Nolin: Merci.

Le président: Au nom du comité, j'aimerais beaucoup vous remercier, messieurs MacIsaac et Smith, d'être venus nous rencontrer. Les informations que vous nous avez fournies et l'aide que vous nous avez apportée vont nous être très utiles dans

assistance with our study. We look forward to receiving the information to come and our officials may well be in touch with you for further information to assist us. We would be grateful, if we provide you with some written questions, if you could assist us with further answers. On behalf of the committee, thank you very much for a very helpful presentation.

We are taking advantage of our visit here in the course of our defence review to get an update on first responders and to follow up on a hearing we had in Halifax a little over a year ago, when we undertook to come back and hear of the lessons learned from Halifax. As you are undoubtedly aware, we are great believers in lessons learned and compiling them in a way that other communities can benefit from them.

I have a list here of those who are appearing before us, colleagues. They include Colonel Roch Lacroix, Chief of Staff, Land Forces Atlantic Area. Col. Lacroix is an artillery officer who enrolled in the Canadian Forces in 1975. He has occupied various regimental command and staff positions. He has completed various operational tours in Germany, Cyprus, Haiti and East Timor.

We also have with us Mr. Barry Manuel, Emergency Measures Coordinator for the Halifax Regional Municipality. He joined the municipal emergency measures organization in 1988 and was appointed as the region's full-time EMO coordinator in 1997. He also acts as a guest lecturer at the Canadian Emergency Preparedness College in Ottawa. He and the Municipal EMO have been part of many emergency responses, both local and international in nature, including the crash of Swissair Flight 111 in 1998, the humanitarian assistance given to over 7,000 air travellers who were stranded in the Halifax Regional Municipality after the terrorist attack in September of 2001, and Hurricane Juan in 2003.

We also have Mr. Craig MacLaughlan, who joined the Emergency Measures Organization of Nova Scotia as its Executive Director in February of 2005. Before joining EMO Nova Scotia he was a 30-year member of the Royal Canadian Mounted Police. Most recently, he served as Superintendent of Support Services in Nova Scotia's Criminal Operations Branch. In that capacity he spearheaded the RCMP's response to Hurricane Juan and the blizzard of February, 2004. He won a Premier's Award for his leadership during the hurricane. Mr. MacLaughlan appeared before the committee in September 2003 — and welcome back.

We also have before us Mr. Adam Rostis, who is the Federal/Provincial/Municipal Liaison Officer with the Nova Scotia Emergency Measures Organization. He is responsible for administration of the province's federal/provincial emergency preparedness program and also assists in the administration of disaster financial assistance programs in Nova Scotia. Before joining EMO he spent four years working for the International Federation of the Red Cross in Harare, Zimbabwe, as the Regional Information Systems Management Delegate. His work

notre étude. Nous allons attendre avec impatience les informations à venir et il se peut que notre personnel communique encore avec vous pour obtenir d'autres renseignements. Nous aimerions bien que vous répondiez aux questions écrites que nous pourrions vous envoyer. Au nom du comité, merci encore de votre témoignage éclairant.

Nous profitons de notre présence ici, pour notre étude sur la défense, pour faire le suivi sur ce que nos premiers témoins nous ont expliqué il y a un peu plus d'un an, quand nous nous sommes engagés à revenir vérifier l'expérience acquise à Halifax. Comme vous le savez sûrement, nous croyons beaucoup qu'il est possible de tirer des leçons du passé et d'en faire profiter d'autres localités.

Chers collègues, j'ai la liste des témoins que nous allons entendre. Il s'agit du colonel Roch Lacroix, chef d'état-major au quartier général du secteur de l'Atlantique de la Force terrestre. Le colonel Lacroix est un officier d'artillerie qui est dans les Forces canadiennes depuis 1975. Il a occupé divers postes de commandement et d'état-major et il a été affecté aux opérations en Allemagne, à Chypre, en Haïti et au Timor-Oriental.

Nous accueillons également M. Barry Manuel, qui est le coordonnateur des mesures d'urgence de la municipalité régionale de Halifax. Il travaille pour l'Organisation des mesures d'urgence depuis 1988 et il a été nommé coordonnateur permanent des mesures d'urgence de la région en 1997. Le Collège de la protection civile du Canada, à Ottawa, fait aussi appel à lui comme conférencier invité. Au sein de l'Organisation municipale, il a participé à beaucoup d'interventions d'urgence, de nature locale et internationale, à la suite de l'écrasement du vol 111 de Swissair en 1998, pour venir en aide au plus de 7 000 passagers aériens immobilisés à Halifax après les attentats terroristes du 11 septembre 2001, et lors du passage de l'ouragan Juan en 2003, par exemple.

Nous recevons aussi M. Craig MacLaughlan, qui est le directeur général de l'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse depuis février 2005. Auparavant, il a été membre de la Gendarmerie royale du Canada pendant 30 ans. Plus récemment, il a occupé le poste de directeur des services de soutien de la Direction de la police criminelle de la Nouvelle-Écosse. À ce titre, il a dirigé l'intervention de la GRC à la suite de l'ouragan Juan et de la violente tempête de février 2004. Il a reçu le prix du premier ministre provincial pour son rôle au moment de l'ouragan. M. MacLaughlan a témoigné devant le comité en septembre 2003, et nous lui souhaitons encore une fois la bienvenue.

Est également parmi nous M. Adam Rostis, agent de liaison pour les relations fédérales-provinciales-municipales de l'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse. Il est responsable de la gestion du programme de protection civile fédéral-provincial de la province et il s'occupe de l'administration des programmes d'aide financière en cas de catastrophe en Nouvelle-Écosse. Auparavant, il a travaillé pendant quatre ans pour la Fédération internationale de la Croix-Rouge à Harare, au Zimbabwe, comme délégué régional pour la gestion des systèmes

in Southern Africa helped develop the capacity of the Red Cross to use information technology for disaster preparedness and response.

Finally, we have Mr. Bruce Burrell, Deputy Chief Director for Halifax Regional Fire and Emergency. Mr. Burrell started his career in the fire service in 1981 as a volunteer member of the rescue company. He joined the Halifax Fire Department in 1994 as a member of the dangerous goods response team and eventually became the program coordinator. Over the past 18 years he has been an apparatus operator, training officer, operations officer and manager of safety. He is a member of various associations, instructs at the Canadian Emergency Preparedness College and serves on various national committees.

Mr. Craig MacLaughlan, Executive Director, Emergency Measures Organization, Province of Nova Scotia: Mr. Chairman, honourable senators, it is a pleasure to appear before you today to update you on the provincial emergency measures organization and its related programs and enhancements since Hurricane Juan, and to follow up on the provincial EMO report submitted to the Province of Nova Scotia in November of 2003, a copy of which I supplied to your committee, sir.

You will recall that Hurricane Juan made landfall in Nova Scotia at approximately midnight Atlantic Daylight Time on September 29, 2003, a category 2 hurricane with wind gusts of up to 180 kilometres per hour. It left incredible destruction in its wake, toppling thousands of trees, ripping up wharves and breakwaters, destroying barns and other farm buildings, and knocking out power to 300,000 customers of Nova Scotia Power Incorporated. Tragically, two Nova Scotians died during the storm.

Thirteen recommendations were identified in the final EMO report, and I will advise you of our progress in this area since the report was filed. I think it is important to recognize that Nova Scotia's Emergency Measures Act requires and empowers all 55 municipalities to have emergency measures organizations, emergency bylaws, emergency plans, committees of council and emergency measures coordinators. All municipalities are evaluated by the provincial emergency measures organization biannually. Having just completed the municipal evaluations, I am pleased to report that the municipalities have improved their preparedness planning from 72 per cent in 2003 to 95 per cent in 2005; 52 out of 55 municipalities rated "Good" or "Excellent," and three rated "Fair." My organization will continue to work at increasing this level of municipal preparedness.

EMO Nova Scotia offers training programs to persons and agencies throughout the province, including the 9-1-1 dispatch and call-taker courses, basic emergency preparedness, emergency operations centre, and a basic emergency awareness course, to name a few. Persons from provincial, federal and municipal

d'information. Son travail en Afrique australe a contribué à permettre à la Croix-Rouge d'utiliser la technologie de l'information pour la protection civile et les interventions en cas de catastrophe.

Enfin, nous accueillons M. Bruce Burrell, directeur en chef adjoint du Service des secours d'incendie pour la municipalité régionale de Halifax. M. Burrell a commencé à travailler au service des incendies en 1981 comme pompier volontaire des opérations de sauvetage. Il a été engagé par le Service des incendies de la ville de Halifax en 1994 pour faire partie de l'équipe d'intervention sur les produits dangereux et il est ensuite devenu le coordonnateur des programmes. Au cours des 18 dernières années, il a été opérateur d'appareils, agent de formation, agent des opérations et gestionnaire de la sécurité. Il est membre de diverses associations, enseigne au Collège de la protection civile du Canada et fait partie de divers comités nationaux.

M. Craig MacLaughlan, directeur général, Organisation des mesures d'urgence, province de la Nouvelle-Écosse: Monsieur le président, honorables sénateurs, je suis heureux de venir faire le point sur l'Organisation des mesures d'urgence de la province, ses programmes et les améliorations apportées depuis l'ouragan Juan, ainsi que faire le suivi du rapport sur les mesures d'urgence présenté à la province de la Nouvelle-Écosse en novembre 2003, rapport dont j'ai fourni un exemplaire à votre comité, monsieur.

Vous vous rappellerez que c'est vers minuit, heure avancée de l'Atlantique, le 29 septembre 2003, que la Nouvelle-Écosse a été frappée par l'ouragan Juan, un ouragan de catégorie 2 dont les vents ont atteint 180 kilomètres à l'heure. Cette tempête a causé énormément de dommages, fauché des milliers d'arbres, endommagé des quais et des jetées, détruit des granges et d'autres bâtiments de ferme et privé d'électricité 3 000 clients de la société hydroélectrique de la Nouvelle-Écosse. Deux Néo-Écossais sont morts durant l'ouragan.

Le rapport final de l'Organisation des mesures d'urgence formule 13 recommandations, et je vais vous indiquer ce que nous avons fait à ce sujet depuis le dépôt du rapport. Il est important de souligner que la loi sur les mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse oblige toutes les 55 municipalités à se doter d'organisations de mesures d'urgence, de règlements, de plans, de comités et de coordonnateurs des mesures d'urgence. Toutes les municipalités sont évaluées par l'Organisation provinciale des mesures d'urgence deux fois par année. Je viens de terminer les évaluations des municipalités, et je suis heureux de signaler que leur planification en matière de protection civile s'est améliorée, passant de 72 p. 100 qu'elle était en 2003 à 95 p. 100 en 2005; 52 municipalités sur 55 ont obtenu la cote « bon » ou « excellent », et trois la cote « acceptable ». Mon organisation va continuer de chercher à améliorer l'état de préparation des municipalités.

L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse offre des cours de formation à des particuliers et à des organismes de la province, comme des cours de téléphoniste et de répartiteur du service 911, des cours sur les rudiments de la planification d'urgence, le centre des opérations d'urgence et les secours

governments are included in these training opportunities. EMO Nova Scotia has developed a provincial emergency activation team, known as PEAT, that practices real-life scenarios on a regular basis. The last practice, "Exercise Triple Play," was held one month ago. This was the first time in many years that executive directors, deputy ministers and ministers were trained within the exercise.

Contacts and resource asset lists are continually being updated by EMO and are reviewed as a part of the evaluation process. This summer, EMO Nova Scotia is introducing an electronic events management program that will assist in updating our resource list. EMO Nova Scotia, EMO Halifax Regional Municipality and Nova Scotia PSEPC are working together to establish a team of trained personnel who can relieve each other during long-term events. EMO Nova Scotia has just hired a director of emergency programs to enhance our operational training abilities and response.

Under improved operational protocols, EMO Nova Scotia recognizes that the joint emergency operations centre requires updating, especially in the area of electronic technology. Nova Scotia is the only province that has federal, provincial and municipal EMO agencies in the same location, sharing two emergency operations centres, and planning continues in order to enhance the response capabilities of these centres. Individual backup centres have been identified for the three EOCs. However, planning to have all three agencies co-locate their backup centres is now under way, enhancing the overall response capabilities of EMO Nova Scotia. Remote access to EMO Nova Scotia is available to its employees, should a forced evacuation occur, allowing them access to deployed resources at a moment's notice.

Under improved communications, since taking on these duties, I have established an executive advisory committee representing the 55 municipalities and a search managers' advisory committee within the volunteer ground search and rescue teams. Both committees were established to improve communications to EMO and the provincial, federal and municipal governments. Nova Scotia Power was invited to join the EAC group and this is a positive step in opening communication lines between Nova Scotia Power and the municipalities. EMO Nova Scotia has a full-time communications person who works closely with Communications Nova Scotia to deliver messages of preparedness such as those we have seen in the paper this week, on Emergency Preparedness Week in Nova Scotia, May 1 to May 7. The Land Forces Area Atlantic have established a working group with EMO Nova Scotia to assist government and municipalities with their contingency planning. This will allow us to understand how the military can play a role in emergency response within their communities, and will assist the military with understanding its roles and responsibilities when called upon. LFAA have a representative on the provincial "PEAT" team during events, and they work within a team environment out

d'urgence de base, pour en nommer quelques-uns. Des membres des administrations provinciales, fédérales et municipales participent à ces activités de formation. L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse a constitué une équipe de préparation des secours d'urgence provinciale qui fait des simulations régulièrement. La dernière simulation, l'exercice « Triple Play » a eu lieu il y a un mois. C'était la première fois depuis des années que des directeurs généraux, des sous-ministres et des ministres participaient à l'exercice.

Les listes de contacts et de ressources sont continuellement mises à jour par l'Organisation et sont soumises à l'évaluation. Cet été, nous allons lancer un programme électronique de gestion des incidents qui va nous aider à mettre à jour nos listes de ressources. L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse, celle de la municipalité régionale de Halifax et SPPCC Nouvelle-Écosse collaborent pour former une équipe de spécialistes qui pourront se relayer si un incident nécessite une intervention de longue durée. L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse vient de recruter un directeur des programmes d'urgence pour consolider les activités de formation et d'intervention.

Pour améliorer les protocoles, l'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse reconnaît que le centre des opérations d'urgence doit être modernisé, surtout sur le plan technologique. C'est seulement en Nouvelle-Écosse que les organisations fédérales, provinciales et municipales occupent les mêmes locaux et partagent deux centres des opérations d'urgence; on continue de planifier pour améliorer leur capacité d'intervention. Trois centres de relève ont été désignés mais on aimerait qu'ils soient tous les trois regroupés dans les mêmes locaux pour accroître la capacité de réponse de notre organisation. Si une évacuation s'avérait nécessaire, nos employés pourraient avoir accès à des ressources à distance immédiatement.

Pour améliorer les communications, j'ai créé à mon arrivée en fonction un comité consultatif de la haute direction, au sein duquel les 55 municipalités sont représentées, et un comité consultatif des gestionnaires des équipes de recherche et de sauvetage au sol. Ces deux comités ont été établis pour améliorer les communications avec notre organisation ainsi que les administrations provinciales, fédérales et municipales. Nova Scotia Power a été invitée à faire partie du comité consultatif de la haute direction afin de faciliter les communications entre cette société et les municipalités. Nous avons un agent de communication permanent qui travaille en étroite collaboration avec Communications Nouvelle-Écosse pour diffuser des messages comme ceux que nous avons vus cette semaine dans les journaux sur la Semaine de la protection civile en Nouvelle-Écosse, qui a lieu du 1^{er} au 7 mai. Le secteur de l'Atlantique de la force terrestre a formé un groupe de travail avec l'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse pour aider les administrations publiques et municipales à planifier les mesures d'urgence. Nous pourrions ainsi comprendre comment les militaires peuvent intervenir d'urgence dans leur milieu et les militaires pourront comprendre quoi faire quand leur aide est

of the JEOC, the joint emergency operations centre. One area of concern that merits mention is the previous lack of comfort centres to provide warmth and food within the municipalities.

I am pleased to report that the Government of Nova Scotia, under the direction of the Minister responsible for the Provincial Emergency Measures Act, the Honourable Ernest Fage, established a grant program that saw 151 portable generators placed throughout the province within community centres and fire halls. This grant program will continue for 2005. This undoubtedly shows the commitment of the Nova Scotia government to the people of Nova Scotia during times of emergencies. EMO Nova Scotia has taken the lead in establishing a CBRN, or chemical, biological, radiological, nuclear working group; SRAC, a special response advisory committee that will see the development of a response team or teams with the sustainability and abilities to respond to CBRN events throughout the province.

EMO Nova Scotia continues to work with PSEPC to address the eight priorities agreed to by the provincial ministers responsible for emergency preparedness at the January 2004 meeting in Ottawa, and I feel that real progress is being made within these initiatives to assist Nova Scotia in addressing emergency response needs and capabilities. I hope that I have outlined the efforts of EMO Nova Scotia and its provincial, federal and territorial partners in emergency preparedness.

I wish to thank Senator Kenny and his committee for keeping emergency preparedness in Canada at the forefront of their work and for keeping us, the provinces, accountable for ensuring that emergency preparedness is on everybody's agenda.

The Chairman: Thank you, Mr. MacLaughlan, we appreciate your remarks.

Mr. Barry Manuel, Coordinator, Emergency Measures Organization, City of Halifax: Good afternoon, Mr. Chairman, honourable members of the committee. Thank you for inviting the municipality here today to discuss with you our response to Hurricane Juan, September, 2003.

Before I begin, I would just like to mention, as you have already heard, this is Emergency Preparedness Week in Canada. I would like to thank you for coming down here during EP Week just to convene this forum. I appreciate that.

The HRM Emergency Measures Organization, or EMO, has plans and operational procedures in place that are designed to provide a management structure and process to allow the municipality to successfully deal with any large-scale emergency event. These plans and procedures have been in use successfully since amalgamation and are designed to be evaluated after every large-scale event to allow for enhancements to the system.

The Hurricane Juan response was, in itself, a large-scale, multi-site, multi-agency, multi-jurisdictional event. In preparation for the storm, the municipality's emergency response management

solicited. Un représentant du secteur de l'Atlantique de la force terrestre fait partie de l'équipe provinciale de préparation des secours d'urgence, et le travail se fait en équipe au centre des opérations d'urgence. Il faut souligner qu'il y avait une pénurie de refuges dans les municipalités pour offrir confort et nourriture.

Je suis heureux d'annoncer que le gouvernement de la Nouvelle-Écosse, sous la direction du ministre responsable de la loi provinciale sur la mesure d'urgence, l'honorable Ernest Fage, a établi un programme de subventions qui a permis de doter les centres communautaires et les casernes de pompiers de 151 génératrices portatives. Ce programme restera en vigueur en 2005. C'est la preuve évidente de l'engagement du gouvernement de la Nouvelle-Écosse à l'égard de la population de la province en cas de situation d'urgence. L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse a pris l'initiative de former un groupe de travail sur les produits dangereux de nature chimique, biologique, radiologique ou nucléaire. Un comité consultatif sur les interventions spéciales se chargera de constituer des équipes d'intervention dans le cas d'incidents mettant en cause ces produits dans la province.

L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse continue de travailler avec SPPCC pour donner suite aux huit priorités convenues par les ministres provinciaux chargés de la protection civile à la réunion de janvier 2004 qui a eu lieu à Ottawa, et j'estime qu'on a bien réussi à cet égard à aider la Nouvelle-Écosse à répondre à ses besoins et à améliorer ses capacités. Voilà les efforts que L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse et ses partenaires provinciaux, fédéraux et territoriaux ont réalisés en matière de protection civile.

Je tiens à remercier le sénateur Kenny et son comité d'accorder de l'importance à la protection civile au Canada et de faire en sorte que les provinces veillent à ce que la protection civile soit une priorité pour tout le monde.

Le président: Merci, monsieur MacLaughlan, de vos remarques positives.

M. Barry Manuel, coordonnateur, Organisation des mesures d'urgence, Ville de Halifax: Bonjour, monsieur le président, et bonjour aux honorables membres du comité. Je vous remercie de nous avoir invités aujourd'hui à vous parler de notre intervention à la suite du passage de l'ouragan Juan, en septembre 2003.

J'aimerais d'abord signaler, comme vous l'avez déjà entendu, que c'est la Semaine de la protection civile au Canada, et je voudrais vous remercier d'avoir fait coïncider votre visite avec cette activité de sensibilisation. Je vous en suis reconnaissant.

L'Organisation des mesures d'urgence de la municipalité régionale de Halifax dispose de plans et de mesures pour permettre à la municipalité d'intervenir avec succès en cas de situation d'urgence d'envergure. Ces plans et ces mesures existent depuis la fusion et peuvent être évalués après chaque incident majeur pour que des améliorations y soient apportées.

Dans le cas de l'ouragan Juan, les interventions ont été importantes et elles ont été réalisées à de nombreux endroits par beaucoup d'organismes de différentes administrations publiques.

team met in conjunction with provincial and federal agencies at the joint emergency operations centre to plan and prepare. The municipality declared a state of local emergency before the storm actually arrived in order to complete part of the pre-storm preparation.

To set the stage for you, by 9 o'clock on the evening of the storm, before it had actually arrived, both bridges connecting the municipality were closed due to high winds, and by 10 o'clock, commercial power supply to the operations centre was lost, leaving the centre working from a generator. The EOC was dealing with reports from field staff that people were gathering along the shorelines throughout the municipality to watch the surf and wave action and were ignoring our warnings of the danger.

The storm itself hit at 12:15 the next morning. Throughout the storm, the municipal EOC's prime mission was to respond to the many storm-related events that occurred while maintaining connectivity with its critical infrastructure.

At first light, an assessment of damage was commenced, along with the opening of primary roadways. In fact, municipal transit service was re-established within 24 hours. However, the HRM did suffer from a lack of intelligence during the initial stages of the recovery period when it was trying to coordinate resource deployment with critical outside agencies who were not included in the joint emergency centre management group. We have started the rectification process by inviting some of these agencies to join us in our operations centre. This is an improvement, but more work is needed in this area. The damage assessment indicated a tremendous number of downed trees and power lines, along with structural damage to our infrastructure in the private and public sector.

A request was initiated through EMO Nova Scotia for the use of Canadian Forces personnel to work with municipal response teams. The CF response was coordinated with our divisions of real property and asset management and our public works and transportation department.

The municipal operations centre itself was in operation for a total of 10 days to facilitate this process. On November 2, 2003, a full debriefing was conducted to analyze the multi-jurisdictional response to the hurricane and to look specifically at HRM's roles as well as the emergency operations centre's effectiveness. The debriefing indicated that the emergency measures system that the HRM uses worked very well during the hurricane; however, there were some areas where improvements could be made to make it work better. These are in the areas of business continuity and recovery, evacuation profile data revisions and shelter management, outside utilities liaison, and additional emergency management training for our responders and managers.

The HRM master emergency plan is more than just a document lying dust-covered on a shelf somewhere and was not created just to satisfy a piece of legislation. Our emergency plan defines a system that allows the municipality to effectively

À l'approche de la tempête, l'équipe de gestion des interventions d'urgence de la municipalité a rencontré ses homologues provinciaux et fédéraux aux centres d'opérations d'urgences pour prévoir et préparer le nécessaire. La municipalité a déclaré l'état d'urgence avant que la tempête ne frappe pour que tout soit en place.

Pour vous situer, à 21 heures le soir de l'ouragan, avant qu'il n'atteigne nos côtes, les deux ponts donnant accès à la municipalité ont été fermés en raison de la force des vents et, à 22 heures, le centre des opérations n'avait plus d'électricité et était alimenté par une génératrice. Le personnel sur le terrain signalait au centre des opérations d'urgence que les gens ne respectaient pas les alertes lancées et allaient se rendre compte par eux-mêmes de la force des vagues sur le bord de l'eau.

La tempête a frappé à 12 h 15, dans la nuit. Pendant toute la durée de l'ouragan, le centre des opérations d'urgence de la municipalité s'est occupé avant tout de répondre à tous les incidents liés à la tempête et de maintenir la communication avec ses services.

À l'aube, on a commencé à évaluer les dégâts et à ouvrir les grandes routes. En fait, le service de transport municipal a été rétabli en moins de 24 heures. Cependant, la municipalité régionale n'obtenait pas toutes les informations nécessaires quand elle a commencé à coordonner le déploiement des ressources avec les organismes de l'extérieur qui ne faisaient pas partie du groupe de gestion du centre des opérations d'urgence. Nous avons entrepris de corriger la situation en invitant certains de ces organismes à faire partie de notre centre des opérations. Il y a cependant encore du travail à faire. Nous avons constaté après évaluation des dégâts qu'énormément d'arbres avaient été arrachés, que des lignes de transmission étaient rompues et que nos infrastructures, autant privées que publiques, étaient endommagées.

L'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse a demandé que le personnel des Forces canadiennes se joigne aux équipes d'intervention des municipalités. Le travail des Forces canadiennes a été coordonné par notre service de gestion des biens immobiliers et notre service des travaux publics et des transports.

Le centre des opérations de la municipalité a été en activité pendant 10 jours. Le 2 novembre 2003, on a fait le bilan complet des opérations pour analyser la réaction des différents paliers de gouvernement ainsi que pour examiner précisément les rôles de la municipalité régionale de Halifax et l'efficacité du centre des opérations d'urgence. On a constaté que les opérations ont très bien fonctionné durant l'ouragan, mais que des améliorations pourraient être apportées dans certains domaines. Il fallait ainsi améliorer les plans de continuité des activités et de récupération, la révision des données sur l'évacuation et la gestion des abris, ainsi que les liens avec les services publics de l'extérieur et la formation sur la gestion des situations d'urgence de nos intervenants et de nos gestionnaires.

Le plan directeur des situations d'urgence de la municipalité régionale de Halifax n'est pas un document qui prend la poussière sur une tablette et il n'a pas été établi pour répondre à une mesure législative. Il décrit un système qui permet à la municipalité de

manage its resources in affected areas in times of emergency and also to continue provision of services to unaffected areas during these same periods. This system worked well during the hurricane response and subsequent recovery and is consistent with the current curriculum being offered at the Canadian Emergency Preparedness College in Ottawa and, at the provincial level, the office of EMO Nova Scotia. Coordinated planning and response are the keystones to a successful mitigation of an emergency event.

The HRM strongly believes in this type of coordinated approach, allowing a multi-jurisdictional team to be assembled to mitigate an event. This is normal practice among the municipality, the Province of Nova Scotia Emergency Measures Organization and the regional office of Public Safety and Emergency Preparedness Canada, as was evidenced by the swift approval for deployment of the Canadian Forces to assist the municipality in its restoration of essential services following the hurricane.

Large-scale events can, by their nature, create the potential to evacuate many residents from their homes. Reception centres, evacuation centres and comfort centres are staffed by volunteers. While large-scale evacuation events may be required, this has to be balanced with the protection, mostly against exhaustion, of the volunteers who turn out to staff these facilities. This is especially true in the rural areas of the municipality where the populations are less concentrated, thereby requiring more shelters to be opened in order to keep the residents close to their communities.

The municipality has begun the development of localized disaster planning groups in these rural areas to better assist and coordinate future emergency responses. The municipality, combined with the provincial and federal government, maintained an aggressive public notification system before, during and after the hurricane. However, the municipality believes that emergency public notification in Canada has become a critical area of emergency management that needs to be addressed. This is especially true for sudden impact events.

There is no one agency in Canada that can provide all services to all citizens all the time, so collaboration between agencies is essential. The HRM emergency management system is based on relationships and teamwork. The system, called emergency site management, has been deployed at HRM emergency events before the hurricane, during the hurricane and since the hurricane. As evidenced by the group that is now before you, the HRM does not stand alone, but will always be part of an integrated emergency response team. I will be pleased to discuss this further and to answer any questions you may have.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Manuel.

Colonel Roch Lacroix, Chief of Staff, Land Force Atlantic Area, National Defence: Mr Chairman, honourable senators, first I would like to thank you for giving me the opportunity to address your committee today.

bien gérer ses ressources dans les régions touchées par une situation d'urgence et de continuer à offrir des services pendant ce temps dans les régions épargnées. Le système a bien fonctionné pendant l'ouragan et durant la période de récupération qui a suivi, et il est conforme à ce que recommande le Collège de la protection civile du Canada, à Ottawa, et l'Organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse. La coordination de la planification et de l'intervention est essentielle pour atténuer les effets d'une situation d'urgence.

La municipalité régionale de Halifax croit fermement à la valeur d'une démarche coordonnée de cette nature, de façon à ce qu'une équipe composée de représentants de différentes administrations publiques concerte ses efforts pour atténuer la situation. C'est ainsi que fonctionne la municipalité, l'Organisation des mesures d'urgence de Nouvelle-Écosse et le bureau régional de Sécurité publique et Protection civile Canada, comme l'a montré l'envoi rapide de renforts par les Forces canadiennes pour aider la municipalité à rétablir les services essentiels après l'ouragan.

Des incidents du genre peuvent nécessiter l'évacuation de beaucoup de résidents. Les centres d'accueil, les centres d'évacuation et les refuges sont pris en charge par des bénévoles. Si ces centres sont nécessaires, il faut aussi protéger les bénévoles qui s'en occupent pour ne pas qu'ils s'épuisent. C'est d'autant plus vrai dans les secteurs ruraux de la municipalité où les populations sont moins concentrées et où il faut avoir plus d'abris pour que les résidents ne s'éloignent pas trop loin de leur quartier.

La municipalité a commencé à former des groupes locaux de planification en cas de catastrophe dans les secteurs ruraux pour mieux coordonner les interventions futures. La municipalité, avec la collaboration des gouvernements provincial et fédéral, a divulgué les renseignements au public de façon efficace avant, pendant et après l'ouragan. Cependant, la municipalité est d'avis que la divulgation de renseignements au public est un aspect de la gestion des situations d'urgence qui doit être examiné. C'est particulièrement le cas pour les situations à répercussions soudaines.

Il n'y a pas un organisme au Canada qui peut fournir tous les services à tous les citoyens tout le temps, et la collaboration entre les organismes est donc essentielle. Le système de gestion des urgences de la municipalité régionale de Halifax est fondé sur les contacts et le travail d'équipe. Le système de gestion des sites d'un sinistre a été déployé par la municipalité régionale avant, pendant et après l'ouragan. Comme le montrent les témoins ici aujourd'hui, la municipalité régionale de Halifax n'agit pas seule mais toujours au sein d'une équipe d'intervention intégrée. Je pourrai vous en dire davantage quand je répondrai à vos questions.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Manuel.

Le colonel Roch Lacroix, chef d'état-major, quartier général du secteur de l'Atlantique de la Force terrestre, Défense nationale: Monsieur le président, honorables sénateurs, j'aimerais d'abord vous remercier de me donner l'occasion de témoigner devant vous aujourd'hui.

It is my pleasure to provide you with some background on Op SPLINTER and specifically on the CF response to Hurricane Juan from September 29 to October 5. During this operation I was employed as Chief of Staff of LFAA, and as such, I assisted in the planning as well as in the provision of advice to the Commander, MARLANT, Adm. Davidson, who was at that time designated as the joint task force commander.

Before describing the mounting and execution phases of Operation SPLINTER, I would like to highlight the normal state of readiness for the Land Force Atlantic Area troops.

First, we have an immediate reaction unit, consisting of soldiers from the Second Battalion, Royal Canadian Regiment and 4 Engineer Support Regiment, both of which are located at CFB Gagetown in New Brunswick. As well, we have soldiers from 4 Air Defence Regiment located in Moncton, New Brunswick. The reconnaissance party of these regular troops is at four hours' notice to move with the vanguard and the main body of these organizations at 12 and 24 hours notice respectively.

The LFAA does not have a regular force brigade so, unlike other areas that you have visited in the past, we also maintain reservists at a heightened state of readiness; 36 and 37 Brigade Groups each maintain 100 soldiers at 48 hours' notice to move. This group is known as our immediate reaction force.

During the build-up of Hurricane Juan, my headquarters monitored and tracked the movements of the storm. We kept our high-readiness commanders informed and discussed the possibilities of receiving a request for assistance from one or more of the Maritime provinces. On September 28, in anticipation of such a request, I deployed my liaison officer at EMO Nova Scotia and had the LO of New Brunswick, PEI and Newfoundland on standby.

Hurricane Juan swept through the Atlantic region late on September 28. Halifax was the hardest hit. The storm caused extensive damage and left the city, including DND infrastructure, without power for several days. Reports from our liaison officers indicated that damage in PEI was manageable with the local resources. Therefore it was decided the CF primary effort would be in Halifax.

A state of emergency was declared and the request for CF response was officially received just before noon on September 29. Preliminary coordination with EMO staff was conducted to determine the scope of the damage and potential

C'est avec plaisir que je vous présenterai quelques faits concernant l'opération SPLINTER, soit l'intervention des Forces canadiennes qui s'est déroulée du 29 septembre au 5 octobre 2003 à la suite du passage de l'ouragan Juan. À ce moment, j'étais chef d'état-major du secteur de l'Atlantique de la Force terrestre et j'ai pris part à la planification de l'opération et conseillé le commandant des Forces maritimes de l'Atlantique, l'amiral Davidson, commandant désigné de la force opérationnelle interarmées.

Avant de décrire les phases de préparation et d'exécution de l'opération SPLINTER, j'aimerais vous donner une idée de l'état de préparation normale des troupes du secteur de l'Atlantique de la Force terrestre.

Premièrement, nous avons une unité d'intervention immédiate formée de soldats du deuxième Bataillon du Royal Canadien Régiment, et du quatrième Régiment d'appui du génie, deux unités basées à la BFC de Gagetown, et de soldats du quatrième Régiment de défense antiaérienne, situé à Moncton au Nouveau-Brunswick. Le détachement de reconnaissance de ces troupes de la Force régulière est prêt à se mettre en mouvement à quatre heures d'avis, tandis que le préavis de mouvement de la tête d'avant-garde et du gros des troupes est de 12 et de 24 heures, respectivement.

Le secteur de l'Atlantique de la Force terrestre ne possède pas de brigade de la force régulière. Aussi, contrairement à d'autres secteurs que vous avez pu visiter, nous avons des réservistes dont l'état de préparation est plus élevé. Les 36^e et 37^e Groupes-brigades du Canada ont chacun 100 soldats capables de se mettre en mouvement à 48 heures d'avis. Le groupe formé par ces soldats est notre force d'intervention immédiate.

Pendant que l'ouragan Juan se formait, le quartier général de mon secteur suivait l'évolution de la tempête. Les commandants de nos troupes en état de préparation élevé étaient tenus au courant de la situation et nous envisagions la possibilité de recevoir une demande d'assistance de la part d'une ou plusieurs des provinces maritimes. Le 28 septembre, anticipant une telle demande, j'ai déployé un officier de liaison auprès de l'organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse et placé en attente des officiers de liaison au Nouveau-Brunswick et à l'Île-du-Prince-Édouard.

Tard le 28 septembre, l'ouragan Juan s'est abattu sur la région de l'Atlantique. C'est la ville de Halifax qui a été la plus durement touchée. La tempête a causé d'importants dommages et la ville, y compris l'infrastructure du ministère de la Défense nationale, a été privée d'électricité durant plusieurs jours. Les comptes rendus de nos officiers de liaison indiquaient que la situation à l'Île-du-Prince-Édouard était gérable par les ressources sur place. Nous avons donc décidé de consacrer l'effort principal des Forces canadiennes à Halifax.

L'état d'urgence a été décrété et une demande officielle de soutien des Forces canadiennes a été reçue un peu avant midi le 29 septembre. Des entretiens préliminaires ont eu lieu avec le personnel de l'organisation des mesures d'urgence afin de

CF tasks and to set priorities. The three main priorities established for the CF were as follows:

First, open the main traffic routes and emergency routes; second, clear the routes to allow Nova Scotia Power crews to re-establish the power grid; and lastly, clear the right-of-way, and by that I mean clearing off sidewalks and other areas for fire hydrants and power transformers.

Our concept of Ops was pretty straightforward. The joint task force commander's overall intent was to have CF troops on the ground and tactically deployed where they were needed most and as quickly as possible. With that in mind, plans were developed with EMO Nova Scotia. The city was divided into two areas: the Land Force immediate reaction unit, stationed in Gagetown, were to operate in the Dartmouth area, while the immediate reaction force, 36 Brigade, and MARLANT forces would operate in Halifax. CFB Halifax would provide the logistic support for both groups.

By late afternoon on September 30 we were fully operational and work began in earnest. On October 2 Dartmouth had most of its power grid restored so the immediate reaction unit was redirected to Halifax. The area then was re-divided into three sectors, one each for the immediate reaction unit, the reaction force and the MARLANT force. Operations continued until noon, October 5, when Op SPLINTER was officially stood down. However, Halifax EMO had requested further CF assistance to continue the clearing of the rights-of-way. This resulted in the stand-up of Operation SLIVER and 36 Brigade was assigned the responsibility while the remaining forces were redeployed.

Overall, Op SPLINTER and SLIVER were successful operations from a military perspective. The CF response was swift, yet deliberate. The immediate reaction unit deployed in Gagetown arrived on the evening of the 29th and the early morning of September 30. The immediate reaction force recall went exceptionally well, considering the telecommunications problems we faced at that time. Most reported well within the 48-hour reporting period. Our reservists came from across the Maritime provinces.

A large part of CF success on Op SPLINTER is due to the 1,100 sailors, soldiers, airmen and women, including over 350 army reservists, who left behind families in damaged homes without power and responded to the call of duty. The initiative and the can-do attitude of these individuals and leaders carried the day.

déterminer l'ampleur des dommages et les tâches possibles pour les Forces canadiennes et d'établir des priorités. Trois grandes priorités ont alors été fixées pour les Forces canadiennes.

Premièrement, nous devions dégager les grandes artères et les voies de secours; deuxièmement, il nous fallait dégager les routes pour permettre à la Nova Scotia Power de rétablir le courant; et troisièmement, nous devions dégager les emprises, c'est-à-dire les trottoirs et les zones autour des bornes-fontaines et des transformateurs d'alimentation.

Le concept d'opération était assez simple. L'intention générale du commandant de la force opérationnelle interarmées consistait à amener les troupes des Forces canadiennes sur place et à les déployer tactiquement le plus rapidement possible là où elles seraient les plus utiles. À partir de cette intention générale, des plans ont été élaborés avec l'organisation des mesures d'urgence de la Nouvelle-Écosse. La ville a été divisée en deux secteurs: l'unité d'intervention immédiate du SAFT a été affectée à Dartmouth et la force d'intervention immédiate accompagnée de troupes des Forces maritimes de l'Atlantique a été affectée à Halifax. La base des Forces canadiennes de Halifax assurait le soutien logistique des deux groupes.

À la fin de l'après-midi du 30 septembre, nous étions entièrement opérationnels et nous nous sommes mis sérieusement à l'ouvrage. Le 2 octobre, le courant était presque entièrement rétabli à Dartmouth. L'unité d'intervention immédiate a donc été redirigée sur Halifax. Le secteur a été divisé en trois zones réparties entre l'unité d'intervention immédiate, la force d'intervention immédiate et les troupes des Forces maritimes de l'Atlantique. Les opérations se sont poursuivies jusqu'à midi le 5 octobre, moment où l'opération SPLINTER a pris fin. Toutefois, l'organisation des mesures d'urgence de Halifax a demandé de l'aide additionnelle des Forces canadiennes pour achever le dégagement des emprises. L'opération SLIVER a donc été lancée sous la responsabilité de la 36^e brigade et le reste des forces a été redéployé.

Dans l'ensemble, l'opération SPLINTER et l'opération SLIVER ont été des succès du point de vue militaire. Bien que rapide, l'intervention des Forces canadiennes était préparée. L'unité d'intervention immédiate a été déployée depuis Gagetown et une partie de ses membres sont arrivés le 29 septembre en soirée et le reste, le 30 au matin. Le rappel de la force d'intervention immédiate s'est extrêmement bien déroulé compte tenu des problèmes de communication: la plupart des membres se sont présentés à leur poste bien en deçà du préavis de 48 heures. Nos réservistes viennent des quatre coins des provinces Maritimes.

Le succès des Forces canadiennes dans le cadre de l'opération SPLINTER revient en bonne partie aux 1 100 marins, soldats et aviateurs, dont plus de 350 réservistes de l'armée de terre, qui ont répondu à l'appel du devoir même si cela exigeait qu'ils laissent leurs familles derrière eux dans des maisons endommagées et privées d'électricité. C'est grâce à l'initiative et à la combativité de ces hommes et de ces femmes, subalternes ou leaders, que nous avons gagné la partie.

The second contributing factor to the success was the relationships that had been established over time with our other government departments, EMOs and the like. The importance of the relationships with EMOs at the operating level, and senior-level relationships such as are found at the Nova Scotia Federal Council, for example, cannot be overstated. As well, we worked hand in hand with the ground troops from Nova Scotia Power, Public Works and Transport Canada, which led to the clearing of the major routes and restoration of power to the city.

A third positive point was that the lessons learned from previous domestic operations across Canada were employed in Op SPLINTER. For example, we were able to anticipate and hasten the approval for class C contracts for our reservists. In fact, this was accomplished in a 24-hour turnaround, which is a substantial improvement over previous missions. We were also able to quickly ascertain the medical status of our reservists prior to them being deployed, and finally, we integrated ourselves with the crews, as I said before, which was a key lesson learned from our participation in the B.C. forest fires.

Of course, no deployment of this nature is without its challenges. Op SPLINTER showed that when telecommunications networks were disabled, traditional recall procedures were ineffective. This challenge was overcome with the help of our local radio stations, who agreed to broadcast our recall orders, which proved to be quite effective and, some may even argue, more effective than the traditional means.

Op SPLINTER highlighted the need for contingency planning capability. I believe we in the CF can provide a capability that would enhance the overall preparedness for domestic operations at the provincial and municipal level. Through the Land Force Reserve Restructure project ongoing now within the army, LFAA has developed a concept of contingency planning teams. This concept has been briefed and enjoys the support of all EMOs in Atlantic Canada. We believe this will provide an added capability to any organization that needs or requests it.

Perhaps the biggest challenge from my perspective at that time was the inability to obtain a clear picture of the overall situation, particularly in the early going of the recovery mission. We did not have a full grasp of the situation until about 48 hours after the storm hit. Thousands of localized damage reports were flooding into the various call centres from affected citizens, but the capability to consolidate these reports into a clear intelligence picture was missing. This information must be collected, analyzed and distributed to allow decision makers to make rapid, informed decisions on how best to employ valuable, and in some cases limited, assets.

Les liens tissés au fil du temps avec les autres ministères et les organisations des mesures d'urgence notamment constituent un autre facteur qui a contribué à notre succès. On ne saurait trop insister sur l'importance d'entretenir des relations avec les exécutants et les dirigeants d'organisations comme le Conseil fédéral de la Nouvelle-Écosse, par exemple. De plus, nous avons travaillé main dans la main sur le terrain avec la Nova Scotia Power, Travaux publics et Transports Canada, ce qui a permis de dégager les grandes artères et de rétablir le courant dans la ville.

Enfin, autre point positif, les leçons tirées d'opérations intérieures précédentes ont servi dans le cadre de l'opération SPLINTER. Par exemple, nous avons prévu le besoin de réservistes en service de classe C et accéléré l'approbation des contrats. Tout s'est fait en 24 heures, ce qui représente une amélioration notable par rapport aux opérations précédentes. Nous avons également été en mesure de vérifier rapidement l'état de santé de tous les réservistes participant à l'opération. Et finalement, nous nous sommes intégrés aux équipes sur place, comme je l'ai déjà indiqué, une des principales leçons retenues de notre participation à la lutte contre les feux de forêt en Colombie-Britannique.

Bien sûr, aucun déploiement d'une telle nature n'est exempt de difficultés. L'opération SPLINTER a montré que, en cas de défaillance des réseaux de télécommunications, les procédures traditionnelles de rappel sont inefficaces. Le problème a été surmonté avec l'aide des stations radiophoniques locales. Ces dernières ont accepté de diffuser nos ordres de rappel, ce qui s'est révélé assez efficace, et certains vous diront même plus efficace, que les moyens traditionnels.

L'opération SPLINTER a fait ressortir le besoin d'une capacité de planification d'urgence. Je crois que les Forces canadiennes peuvent fournir une capacité susceptible d'améliorer la préparation globale en cas d'opérations intérieures au niveau provincial et municipal. Dans le cadre de la Restructuration de la Réserve de la force terrestre, le secteur de l'Atlantique de la force terrestre a élaboré le concept d'équipes de planification d'urgence. Le concept a été présenté et bénéficie de l'appui de toutes les organisations de mesures d'urgence du Canada atlantique. Nous croyons que ces équipes viendront grossir la capacité de toute organisation qui en aura besoin ou qui en fera la demande.

Selon moi, la plus grande difficulté a peut-être été l'incapacité d'obtenir une image claire de l'ensemble de la situation, particulièrement au début. Il a fallu attendre 48 heures après le passage de la tempête pour avoir une idée complète de la situation. Des milliers de comptes rendus de dommages localisés affluaient dans les centres d'appels, mais il était impossible de les regrouper en une image claire. Les renseignements fournis par la population doivent être recueillis, analysés et diffusés de manière à ce que les décideurs soient en mesure de prendre rapidement des décisions éclairées sur la meilleure façon d'employer des ressources parfois limitées.

[Translation]

In closing, I would like to stress that from our perspective, Op SPLINTER and SLIVER were successful. We were able to respond on short notice and I believe we achieved mission success. Current lessons learned have been captured and in many cases we have acted on several in close cooperation with EMOs across the Atlantic area.

Mr. Chairman, this concludes my introductory remarks. I would now be pleased to answer any of your questions.

[English]

Senator Forrestall: Welcome, gentlemen. It has been a while since you were here. It is interesting to note that when we last met on this general and broad question of first responders, it was just before a major event, and just to check up on you, we sent you one last February that we all had to live with. I think it is proper to note that you have made progress. You have learned lessons, obviously, and you are to be commended for that. However, there are still some lingering questions. First of all, there is the level of usefulness of the linkage between your personnel, colonel, and the city, particularly during the hurricane. Were the lines of communication as good as they could have been, and if they were not, have they been improved, and how?

Mr. Manuel: The lines of communication, the process with the joint emergency operating centre, which we discussed the last time we were here, is the area that we would start with. The advantage of having that joint EOC is that whenever the provincial government is part of the operation, they will stand up a federal Canadian Forces personnel liaison officer.

Senator Forrestall: Well I thought I would work from the city to the province. That is what I started to do.

Mr. Manuel: What I am leading up to is that, as a municipality, we have no idea what goes on in the rest of the province. I want the best for my municipality, simple as that. I would defer to the provincial joint EOC to start those lines of communication, and having them next door is an advantage.

Senator Forrestall: Certainly.

Mr. Manuel: I remember when we actually asked for the Canadian Forces' assistance, one of the things we asked for was a field kitchen. I remember the conversation. I was speaking to the executive director, Mike Lester, at the time. He was looking at the OCIEP regional director, who happened to have the military person standing behind her. I made the request and automatically, every level of government that needed to be involved was involved. We each went away and did up our initial reports. By the time the paperwork was done, the approval came

[Français]

En terminant, permettez-moi de répéter que, de notre point de vue, opération SPLINTER et l'opération SLIVER ont été des succès. Nous avons pu réagir à bref préavis et je crois que nous avons accompli notre mission. En étroite collaboration avec les OMU de toute la région de l'Atlantique, nous avons tiré des leçons de ces opérations et à de nombreuses reprises, nous avons eu l'occasion d'en mettre plusieurs à profit.

Monsieur le président, ceci met fin à mes remarques préliminaires. Je répondrai maintenant avec plaisir à vos questions.

[Traduction]

Le sénateur Forrestall: Bienvenue à vous, messieurs. Il y a longtemps que nous n'avions pas eu droit à votre visite. Il est intéressant de constater que notre dernière rencontre au sujet de cette vaste question des premiers intervenants s'est déroulée juste avant un événement majeur. Pour voir si la situation s'est améliorée, nous vous avons envoyé en février dernier un nouveau test avec lequel nous avons tous eu à composer. Je crois qu'il faut souligner que vous avez réalisé des progrès. Vous avez de toute évidence tiré des leçons et il faut vous en féliciter. Certaines interrogations subsistent toutefois. On peut tout d'abord se poser des questions sur l'efficacité des liens entre votre personnel, colonel, et celui de la ville, particulièrement lors de l'ouragan. Est-ce que les communications ont été aussi bonnes qu'elles auraient pu l'être et sinon, ont-elles été améliorées, et de quelle façon?

Mr. Manuel: Nous voudrions d'abord nous intéresser aux voies de communication et au processus de fonctionnement du centre commun d'intervention d'urgence dont nous avons discuté lors de notre dernière visite. Ce centre commun a l'avantage de permettre l'intervention d'un officier de liaison du personnel des Forces canadiennes toutes les fois que le gouvernement provincial participe à une opération.

Le sénateur Forrestall: Je pensais partir de la ville pour en venir à parler de la province. C'est ce que j'essayais de faire.

Mr. Manuel: Je voulais seulement faire valoir que les instances locales d'une ville n'ont pas vraiment idée de ce qui se passe dans le reste de la province. Nous recherchons simplement ce qu'il y a de mieux pour notre ville. Je dirais que c'est au centre commun d'intervention d'urgence provincial qu'il incombe d'établir ces voies de communication et j'estime donc très avantageux d'avoir ces gens tout près.

Le sénateur Forrestall: Cela ne fait aucun doute.

Mr. Manuel: Lorsque nous avons demandé l'aide des Forces canadiennes, je me souviens que l'une des premières choses que nous voulions était une cuisine de campagne. Je me rappelle la conversation. Je parlais au directeur général en place à l'époque, Mike Lester. Il était en face de la directrice régionale du BPIPC et du responsable militaire qui était juste derrière elle. J'ai fait ma demande et tous les paliers d'intervention concernés ont été mis au courant sur-le-champ. Nous sommes partis chacun de notre côté pour préparer nos rapports initiaux. Nous avons même eu

from Ottawa. We actually had the field kitchen there a day earlier than I had planned. I had planned to have a volunteer service prepare breakfast that morning and when they arrived, the field kitchen was in place. There is no issue with the initial contacts, the way we get together, the way we do business.

Senator Forrestall: Well we will start with Mr. MacLaughlan. It is the lines of communication between the province and the cities, whichever comes first, and the military, because if the assistance that you could offer was underutilized, I hope that has been overcome; we would like to hear that.

Mr. MacLaughlan: I am pleased to report that, as Senator Kenny said, I have left the RCMP after 30 years and am taking on this new role, but my job within the RCMP was as division incident commander for all of Nova Scotia. As a result, I got to work with my colleagues here for the past four and a half years. I would like to share with you a couple of incidents.

Unfortunately, we had the MK Airline crash. As a result of that, I made a phone call to Col. Lacroix and said, "I need a city built." It was pouring with rain. The winds were at 100 kilometres an hour. We needed to feed over 2,000 people, ground search and rescue, police officers. By the next morning, my city was built. We could not have done it without the cooperation — and of course, Barry had joined us — of the HRM or within the HRM. We have set up the lines of communication, not only at the top but also right down to the ground worker, so that they know we have a job to do; and we try to get over some of those stumbling blocks of worrying about getting documents signed before we perhaps get things put in order, if I might be so bold. However, it does work. I know that when I was in the RCMP we were supported by the senior officers and we got the job done.

I will give you one final example. As my retirement gift, they gave me four and a half days to put together the security package for President Bush's visit. For four and a half days my friends at this table joined me and I think you are well aware of how successful that was. Again, I could not have done it without the lines of communication that we have established. Perhaps it is our Eastern flare down here for getting along with each other, because we see each other off duty too. We know when the phone rings at 4 o'clock in the morning that we have established good lines of communication, both electronically and on a personal basis. I think we have come a long way. We established one group in EMO Nova Scotia called DEPOs, departmental emergency planning officers, who are throughout government and they sit at that table with me. We meet now every six weeks and we are getting into more training. We are trying to come up with terms of reference. I can make a phone call to those people now. It is in my briefcase. We call it an event. If an event happens, as Barry said a few minutes ago, within minutes we are activated. I think we have learned a lot, because I was the incident commander for the

notre cuisine de campagne une journée plus tôt que ce que j'avais prévu. Le matin en question, des bénévoles devaient préparer le déjeuner et lorsqu'ils sont arrivés, la cuisine de campagne était en place. Il n'y a donc aucun problème avec les contacts initiaux, nos modes de collaboration et nos modes de fonctionnement.

Le sénateur Forrestall: Nous allons débiter avec M. MacLaughlan. On parle des voies de communication entre la province et les villes, selon la première éventualité, et les forces militaires, parce que s'il y avait sous-utilisation de l'aide que vous pouvez offrir, j'espère que ce problème a été réglé; nous aimerions que vous nous en parliez.

M. MacLaughlan: Je suis heureux de vous dire, comme le sénateur Kenny l'a déjà mentionné, que j'ai quitté la GRC après 30 années de service et que j'occupe maintenant ces nouvelles fonctions, en vous précisant qu'avec la GRC, j'étais commandant de division des lieux d'incident pour toute la Nouvelle-Écosse. Voilà donc quatre ans et demi que je collabore avec mes collègues ici présents. J'aimerais vous faire part de quelques incidents qui sont survenus.

Il y a malheureusement eu cet écrasement d'un avion de la compagnie MK Airline. J'ai alors appelé le colonel Lacroix pour lui dire que j'avais besoin qu'on me construise une ville. Il pleuvait à torrents. Les vents dépassaient 100 kilomètres heure. Il fallait nourrir plus de 2 000 personnes, en comptant les équipes de recherche et sauvetage au sol et les agents de police. Le lendemain matin, ma ville était construite. Cela n'aurait pas été réalisable sans la coopération — et bien sûr Barry nous a appuyés — de la municipalité régionale de Halifax ou avec les seules ressources de la MRH. Nous avons établi les lignes de communication, non seulement pour les dirigeants mais aussi pour les travailleurs sur le terrain de sorte qu'ils soient bien au courant que nous avions un travail à faire que nous nous efforçons de surmonter les obstacles qui se dressaient devant nous pour l'obtention de certaines signatures afin de pouvoir aller de l'avant, si je puis me permettre ce commentaire. Quoi qu'il en soit, c'est efficace. Je sais que lorsque je travaillais pour la GRC, nous avions l'appui des cadres supérieurs et nous avons pu remplir notre mission.

Je vais vous donner un dernier exemple. Comme cadeau de retraite, on m'a donné quatre journées et demie pour préparer les mesures de sécurité en prévision de la visite du président Bush. Pendant ces quatre jours et demi, mes amis ici présents se sont joints à moi et, comme vous le savez tous, nous nous sommes bien acquittés de notre tâche. Encore là, cela aurait été impossible sans les voies de communication que nous avions établies. Peut-être est-ce parce que nous avons ici dans l'Est le don de bien nous entendre, comme nous nous voyons aussi en dehors du travail. Lorsque le téléphone sonne à quatre heures du matin, nous savons que les voies de communication sont efficaces, tant du point de vue électronique que personnel. J'estime que nous avons réalisé de grands progrès. À l'intérieur de l'organisation de gestion d'urgence de la Nouvelle-Écosse, nous avons constitué une équipe composée d'agents ministériels de planification d'urgence qui sont répartis dans l'ensemble du gouvernement et s'assoient à la table de planification avec moi. Nous nous réunissons maintenant toutes les six semaines et nous en faisons davantage au chapitre de la formation. Nous essayons d'établir des

RCMP for the hurricane and I got that phone call at 4:00 in the morning. The trees were down in my driveway, I could not get out and we were kind of running in a circle for a few minutes. I do mean a few minutes, because when those EOCs opened up, things started to get done. Think about it. I remember driving into Halifax from Fall River that morning. It was black. The city was black. It was probably one of the most difficult in my career to get going. However, I think we are fortunate down here in that we are a small-enough province for us all get to know each other. We understand the needs of each others' organizations, but we also work hard at helping each other to be successful within our own programs.

Senator Forrestall: Would you have a comment on that? Good news is always nice to hear.

Col. Lacroix: It is good news, sir, and I think that there is still room for improvement, obviously, as in anything else. However, we are in good shape right now and we have proven that time and time again over the last two years.

Senator Forrestall: Will the single roof over your heads — and I gather you are either in that one headquarters now or in the process of coming together — help?

Mr. MacLaughlan: Yes, senator, under that one roof are myself, Mr. Manuel representing the municipal EMO, and the director of PSEPC. We have two large command centres. We have several boardrooms and Mr. Manuel and I are now going through some reconstruction. It is the only place in Canada that I am aware of where the provincial, federal and municipal EMOs are all located within steps of each other. I believe PEI has the municipal and the provincial organization together but not the federal one.

Senator Forrestall: I think Vancouver has a somewhat similar arrangement.

Mr. MacLaughlan: It certainly works. There is no question about it. It is a very positive step. As the colonel said, there are always lessons to be learned. The part that I really enjoy is that we are thinking the same way. We are thinking strategically and he is sending people to us now to help us to develop provincial plans.

Senator Forrestall: Are you thinking of having a permanent military representative under the same roof?

modalités de fonctionnement. Je peux maintenant téléphoner à ces agents. J'ai ça ici dans mon porte-documents. Nous appelons ça un événement. Lorsqu'un événement se produit, comme Barry l'a mentionné tout à l'heure, il nous faut seulement quelques minutes pour nous mettre en marche. Je pense que nous avons tiré beaucoup d'enseignements du passé. Lorsqu'il y a eu l'ouragan, j'ai ainsi reçu cet appel à quatre heures du matin en ma qualité de commandant des lieux d'incident pour la GRC. Des arbres s'étaient écrasés dans mon entrée d'auto, je ne pouvais pas sortir de chez moi et nous avons un peu tourné en rond pendant quelques minutes. Je dis bien quelques minutes, parce que dès que les centres d'intervention d'urgence ont ouvert leurs portes, les choses ont commencé à bouger. Imaginez-vous la situation. Je me souviens du trajet de Fall River à Halifax ce matin-là. Tout était noir. La ville était en pleine noirceur. C'est probablement l'une des occasions dans ma carrière où il a été le plus difficile de mettre les choses en branle. Nous avons toutefois la chance que la Nouvelle-Écosse soit une province suffisamment petite pour que tout le monde se connaisse. Nous comprenons les besoins des autres organisations, mais nous nous entraînons aussi très étroitement pour assurer la réussite de nos propres programmes.

Le sénateur Forrestall: Auriez-vous des observations à ce sujet? Il est toujours intéressant d'entendre de bonnes nouvelles.

Le col Lacroix: Ce sont effectivement de bonnes nouvelles mais je crois, comme pour n'importe quelle autre activité, qu'il y a encore possibilité d'améliorer les choses. Quoi qu'il en soit, nous sommes actuellement très efficaces et nous l'avons prouvé à maintes reprises au cours des deux dernières années.

Le sénateur Forrestall: Est-ce que le fait de vous retrouver tous sous le même toit — et je crois que vous êtes déjà regroupés ou sur le point de l'être — est bénéfique?

M. MacLaughlan: Oui, sénateur, vous pouvez retrouver sous le même toit mon bureau, celui de M. Manuel qui représente l'organisation des mesures d'urgence de la ville, et celui du directeur du SPPCC. Nous avons deux grands centres de commandement. Il y a aussi plusieurs salles de réunion et M. Manuel et moi-même procédons actuellement à certains réaménagements. À ma connaissance, c'est le seul endroit au Canada où les organisations de mesures d'urgence provinciales, fédérales et municipales sont ainsi situées à quelques pas les unes des autres. Je crois que l'Île-du-Prince-Édouard a regroupé ces organisations municipales et provinciales, mais pas les instances fédérales.

Le sénateur Forrestall: Je pense qu'un regroupement semblable existe à Vancouver.

M. MacLaughlan: En tout cas, c'est efficace. Cela ne fait aucun doute. C'est une mesure très profitable. Comme le colonel l'a indiqué, il y a toujours des leçons à tirer. Je me réjouis tout particulièrement du fait que nous pensons tous de la même façon. Nous avons adopté un point de vue stratégique et on nous envoie maintenant des gens pour nous aider à élaborer des plans provinciaux.

Le sénateur Forrestall: Envisagez-vous la possibilité d'avoir un représentant militaire en permanence sous le même toit?

Mr. MacLaughlan: I spoke with the colonel about that as recently as yesterday, and I will let him speak to that in a moment. However, that is one thing that we would like to see down the road.

Col. Lacroix: At the current time there are no plans for that. I think that our organization as it is and how our LOs are interacting with the EMO organization at the onset of an incident are doing the job. When we start bringing the contingency planning teams back online — and they should be operational by the end of next March — all four of them will be stood up and ready to go. That will be an added benefit that will bridge any shortfalls or gaps that are out there in working with the municipalities as well as the provincial EMO. This is Atlantic-wide. We are fortunate to have three major components here, the air force, navy and army, all under one roof, which makes things a lot easier as well in terms of whatever we need to deal with. Therefore, we only have one boss to talk to and that is my friend here, and we sort things out from that point on.

Senator Forrestall: We understand that the Auditor General's report in April, just last month, identified several concerns about the federal emergency preparedness arrangements. For example, she said that the training of first responders for CBRN incidents had been moving slowly. She also said Public Safety and Emergency Preparedness Canada had been slow in developing a national emergency response system that would clarify the federal command and control structure during and after an emergency response. What do you think of that observation? Does that hold true, in your experience, and yours, Mr. Manuel?

Mr. MacLaughlan: On the NERS program, I belong to the senior managers responsible for emergency preparedness in Canada. We just met in Ottawa and that is a topic that we speak about, although I will not speak for PSEPC, and I do not think I should. However, I am very pleased with the progress that they have made since this time last year. I mentioned in my presentation an eight-point plan that was approved by the ministers responsible for emergency preparedness in the different provinces, and in Nova Scotia we are working on putting together a response group for CBRN. I will let Mr. Burrell or Mr. Manuel speak to it if they wish. Yes, I think it did go off the rails a little at first but it seems to be straightening itself out. It is like anything else. We react when things happen, but we seem to wrestle with it after awhile and try to point it in the right direction.

Mr. Bruce Burrell, Deputy Chief Director, Halifax Fire and Emergency: Just so you know where my bias is, I did work with PSEPC on the development of the CBRN programs for all four

M. MacLaughlan: J'ai discuté de cette possibilité avec le colonel pas plus tard qu'hier et je vais le laisser vous en parler tout à l'heure. Je peux toutefois vous dire que c'est une éventualité que nous souhaiterions voir se concrétiser.

Le col Lacroix: À l'heure actuelle, il n'existe pas de plan en ce sens. Je pense que nous sommes en mesure de faire le nécessaire grâce à la structure actuelle de notre organisation et à la façon dont nos officiers de liaison peuvent interagir avec les organisations de mesures d'urgence dès qu'un incident survient. En outre, d'ici la fin de mars prochain, nos quatre équipes de planification d'urgence devraient être prêtes à intervenir. Leur mise en place sera un atout supplémentaire pour combler les lacunes qui existent actuellement dans notre collaboration avec les villes et avec les organisations provinciales de mesures d'urgence. Ces équipes couvriront toute la région de l'Atlantique. Nous avons la chance de compter ici même sur les trois composantes majeures, soit les forces aériennes, la marine et l'armée, ce qui facilite grandement les choses lorsqu'il y a des questions à régler. Ainsi, il n'y a qu'un seul patron auquel nous devons nous adresser et c'est mon ami qui est ici; nous parvenons à bien nous arranger de cette façon.

Le sénateur Forrestall: Dans son rapport rendu public le mois dernier, la vérificatrice générale a soulevé plusieurs préoccupations quant aux mesures fédérales de planification d'urgence. Elle souligne, par exemple, que la formation des premiers intervenants pour les incidents CBRN progresse plutôt lentement. Elle fait également valoir que Sécurité publique et Protection civile Canada tarde à élaborer un système national de planification d'urgence qui permettrait de préciser la structure de commandement et de contrôle fédérale durant et après une intervention. Que pensez-vous de cette observation? À la lumière de votre expérience, est-ce que c'est conforme à la réalité? Et vous, monsieur Manuel, qu'en dites-vous?

M. MacLaughlan: Dans le cadre du programme du Service national de secours d'urgence, je fais partie de l'équipe de direction responsable de la planification d'urgence au Canada. Nous venons de nous réunir à Ottawa et c'est un des sujets dont nous avons discuté, mais je ne crois pas que ce soit à moi qu'il incombe de parler au nom de Sécurité publique et Protection civile Canada. Je peux toutefois vous dire que je suis très heureux des progrès réalisés par ce ministère depuis la même époque l'année dernière. J'ai parlé dans ma déclaration d'un plan en huit points qui a été approuvé par les ministres responsables de la planification d'urgence dans les différentes provinces, et nous travaillons à la mise en place en Nouvelle-Écosse d'un groupe d'intervention pour les incidents chimiques, biologiques, radiologiques et nucléaires. Je vais laisser M. Burrell ou M. Manuel s'exprimer à ce sujet s'ils le souhaitent. Oui, je crois que l'initiative a un peu déraillé à l'origine, mais on est de retour sur la bonne voie. C'est un peu toujours la même chose. Nous réagissons lorsqu'un événement se produit, mais nous semblons avoir des problèmes d'orientation au départ et nous nous efforçons de remettre le train sur ses rails.

M. Bruce Burrell, directeur en chef adjoint, Halifax Fire and Emergency: Je tiens à préciser que j'ai participé avec SPPCC à l'élaboration des programmes de formation CBRN qui comptent

levels that are being delivered through the Canadian Emergency Preparedness College. I think the plan was overly aggressive at the outset. I do not think that they adequately scoped out the dynamics of dealing with volunteer fire departments and the difficulties in providing the more basic training to those kinds of forces. The intermediate and advanced level courses have been going quite well. They were a little slow off the mark but they are well-developed courses. It is my opinion that they should be endorsed and become national standards for training rather than course offerings, because if we do not, then we cannot guarantee consistency and interoperability across the nation. I also feel that the areas and the numbers that have been identified for training are, once again, over-aggressive at those levels. PSEPC may be well served to go back and look at the consolidated risk assessment that was conducted by CSIS and identify the top 10, 15, 20, 25 or whatever communities in Canada that are deemed high risk, concentrate their efforts on training in those areas first and ensure that they are consistently trained and equipped. That way, we would have the ability to integrate those forces, if you want to call them that, with other, neighbouring municipalities. For example, say it was determined that Saint John, New Brunswick should have a team, Halifax, Nova Scotia should have a team, and potentially, Sydney should have a team. As long as we have consistent training standards, consistent application of equipment and are using the same response protocols, then there is the ability for all of those teams to interact in the event of a large-scale event and become fully integrated and interoperable. This is similar to the manner in which urban search and rescue has been approached in this nation.

Senator Cordy: You must have mixed feelings, though, appearing before us again. Somebody said earlier, "It is bad news, good news." The bad news was all the storms and emergencies that we have had in Nova Scotia over the past few years, but the good news is it has certainly helped to develop our EMO and coordination between agencies in HRM.

Mr. Manuel, you spoke about a Canada-wide need to get storm warnings out to people. I can remember Hurricane Juan and that Sunday afternoon. Certainly the TV stations and the radio stations were indeed telling people that a major storm was coming. However, there was very much a laissez-faire attitude among the people, me included. We did take our deck furniture in, but I was saying to my husband, "You know what? This will not happen, but it is the end of September so it is a good chance to get it in." I do not think I was alone in thinking like that. The pictures of people down by the waterfront watching the storm were quite frightening, that people would actually choose to do that. What advice have you given to people in the rest of Canada? How do you ensure that people will actually heed the warnings on the radio, TV or in newspapers?

Mr. Manuel: To put things in perspective, Hurricane Juan was a terrible storm. In the part of HRM that was affected it was the eastern side of the storm that went through. That type of storm is

quatre niveaux et qui sont offerts par l'entremise du Collège de la protection civile du Canada. À mon avis, le plan, au début, était trop ambitieux. Ils n'ont pas bien évalué la dynamique entourant le travail d'équipe avec les sapeurs-pompiers volontaires, et les difficultés que pose la prestation d'une formation de base à ces forces. Les cours de niveaux intermédiaire et avancé vont bon train. Ils ont connu des débuts lents, mais ils sont bien conçus. Ils devraient être approuvés et normalisés et non pas être considérés comme des cours optionnels, puisque cela nous empêche de garantir l'uniformité et l'interopérabilité des programmes à l'échelle du pays. Par ailleurs, les secteurs et les chiffres qui ont été proposés en matière de formation sont, encore une fois, exagérés. SPPCC aurait intérêt à revoir les évaluations consolidées des risques qui ont été menées par le SCRS. Il devrait cerner les 10, 15, 20 ou 25 communautés au Canada qui sont jugées à risque élevé, former d'abord des équipes dans ces zones et veiller à ce qu'elles reçoivent une formation suivie et de l'équipement adéquat. De cette façon, nous pourrions intégrer ces forces, si vous voulez les appeler ainsi, aux municipalités avoisinantes. Par exemple, supposons que l'on décide que Saint John, au Nouveau-Brunswick, Halifax, en Nouvelle-Écosse, et peut-être Sydney devraient avoir leur propre équipe. Si nous établissons des normes de formation uniformes et que nous utilisons du matériel et des protocoles d'intervention identiques, nous pourrions coordonner les efforts des équipes en cas d'incidents de grande envergure, les intégrer et assurer leur interopérabilité. Cette approche est similaire à celle qui a été adoptée à l'égard des opérations de recherche et de sauvetage en milieu urbain.

Le sénateur Cordy: Vous devez avoir des sentiments mitigés, puisque ce n'est pas la première fois que vous comparez devant nous. On a parlé, plus tôt, des mauvaises et des bonnes nouvelles. Les mauvaises nouvelles, ce sont toutes les tempêtes et les situations d'urgence que nous avons connues en Nouvelle-Écosse au cours des dernières années. La bonne nouvelle, c'est que ces incidents nous ont aidés à mettre sur pied des OMU et à favoriser la coordination entre les agences de la MRH.

Monsieur Manuel, vous avez dit que nous devons trouver, au Canada, des moyens de diffuser les avis de tempête. Je me souviens de l'ouragan Juan, de ce dimanche après-midi. Les stations de télévision et de radio annonçaient l'arrivée d'une tempête majeure. Toutefois, les gens, moi y compris, avaient une attitude de laissez-faire. Nous avons rentré nos meubles de jardin, mais je disais à mon mari : « Tu sais quoi? À mon avis, il n'y aura pas de tempête. Toutefois, comme c'est la fin de septembre, aussi bien ranger les meubles. » Je ne crois pas avoir été la seule à penser de cette façon. Il y avait des gens sur le front de mer qui regardaient la tempête, et c'était ahurissant. Quel conseil avez-vous donné aux habitants du reste du Canada? Comment pouvons-nous nous assurer que le public va tenir compte des avertissements qui sont diffusés à la radio, à la télé, dans les journaux?

M. Manuel: Pour situer les choses dans leur contexte, l'ouragan Juan était effectivement une tempête terrible. C'est la partie est de l'ouragan qui a traversé la MRH. Ce type de tempête se

strong on wind and lighter on rain. On the western side it is the opposite. The last time that a storm of that intensity went through Nova Scotia was over 100 years ago, so there is no collective memory left. Part of the issue we were dealing with that day was that there is no one still alive who remembers that. We had to work against that. People were going by what they remember from the storm of 1996 or the storm of 1974. Up to that point, ninety-nine times out of a hundred, the hurricanes that came up blew out to sea.

Well, this was the one-hundredth time, so that is one issue we have to combat. It will not be like that again in Nova Scotia now.

Senator Cordy: True.

Mr. Manuel: Unfortunately, it took a storm like that to change people's attitudes. When I go to the college and talk about the hurricane, I talk to the first responders who are training there. I talk to them about how the hurricane affected the municipality, but also how it affected me as an individual, what I felt like when I left my family alone to go to work.

Mr Burrell and I were the first ones in the EOC, twelve and half hours before the storm hit. The first thing we did, after we made coffee, was bring everyone together and start talking about how we planned to get the message out to the public. The way to get our message across is to be sincere, succinct, and timely with our information. If it is an environmental storm, we have to get working with Environment Canada. The proper agencies need to be in the mix. The public has to see the right people on the TV screen. They have to know that this is a trusted agency and that they can say to themselves, "I believe what they are saying. They have not been wrong before and I trust them." That only happens with time. You have to have a track record of successful operations, small, medium and large, so that people will say, "Okay, I know these people. I know what they are saying. I will heed them. If nothing else, I will take my deck furniture in and go from there." It is a small step. If you were to go to Peterborough now to talk about instantaneous floods, you would have a different response than if you went to some other place, because they have experienced it. If you go to a nursing home after they have had a fire, you talk about doing fire drills. It I think that is part of it; it is an awareness. We have to raise awareness of what can happen in this country and how things can change so very quickly.

Senator Cordy: You are right. People in Nova Scotia will certainly listen the next time it comes up. Continuing with the subject of communication, communicating with the general public was very difficult because there was no power. People did not have access to TVs or radios. How do you overcome that type of problem? I ended up flying to Ottawa the next day, and

caractérisé par des vents forts et une pluie légère. C'est différent dans le cas de la partie ouest. La dernière fois qu'une tempête de cette intensité a frappé la Nouvelle-Écosse, c'était il y a plus de 100 ans. Le problème, c'est que, ce jour-là, il n'y avait plus personne pour en parler, ce qui nous a compliqué la tâche. Les gens se fiaient aux souvenirs qu'ils avaient de la tempête de 1996 ou de 1974. Jusqu'à ce moment-là, dans 99 p. 100 des cas, les ouragans s'étaient dirigés vers l'océan.

La situation était différente dans ce cas-ci, et c'est l'un des problèmes que nous devons régler. Dorénavant, les choses vont se faire différemment en Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Cordy: Vous avez raison.

M. Manuel: Malheureusement, il aura fallu une tempête de cette ampleur pour changer l'attitude des gens. Lorsque je me rends au collègue pour parler de l'ouragan, je m'adresse aux premiers intervenants. Je leur parle de l'ouragan, de l'impact qu'il a eu sur la municipalité, sur moi, personnellement, de ce que j'ai ressenti quand j'ai quitté la maison pour aller travailler, ma famille étant restée seule.

M. Burrell et moi avons été les premiers à arriver au CEU, douze heures et demie avant que la tempête ne frappe. Nous avons d'abord préparé le café et ensuite convoqué le personnel à une réunion pour discuter de la façon dont nous allions avertir le public: il faut que le message dans ces cas-là soit juste, succinct et précis. Quand une tempête s'annonce, nous devons collaborer avec Environnement Canada. Les organismes intéressés doivent être impliqués. Le public doit voir à l'écran des personnes de confiance. Il doit savoir que l'organisme en question est un organisme fiable. Il doit pouvoir se dire : « J'ai confiance en eux. Ils ne se sont jamais trompés dans leurs calculs. Je les crois. » C'est avec le temps que l'on arrive à établir des rapports de confiance. Vous devez avoir mené à bien des opérations de petite, moyenne et grande envergure, pour que les gens puissent dire : « Je connais ces personnes. Je sais ce qu'elles disent. Je vais suivre leurs conseils et rentrer, à tout le moins, les meubles de jardin. Ensuite, je verrai. » C'est un petit pas dans la bonne direction. Aujourd'hui, si vous parlez d'inondations instantanées aux habitants de Peterborough, vous allez avoir droit à une réaction différente de celle que vous auriez si vous vous adressiez à un groupe de personnes d'une autre ville, parce qu'ils ont vécu l'expérience. Quand vous visitez une maison de repos qui a été la proie d'un incendie, vous insistez sur la nécessité d'organiser des exercices d'évacuation. La sensibilisation fait partie de la démarche. Nous devons sensibiliser le public aux événements qui peuvent se produire, lui expliquer à quel point les choses peuvent changer très rapidement.

Le sénateur Cordy: Vous avez raison. Les habitants de la Nouvelle-Écosse vont certainement écouter la prochaine fois que l'on va annoncer une tempête. Toujours dans le même ordre d'idées, il était très difficile de communiquer avec les gens parce qu'il n'y avait pas d'électricité. Les gens n'avaient accès ni à leur télévision ni à leur radio. Que devons-nous faire dans ces cas-là?

when I talked to my husband he would say, "Can you tell me what is happening?" because I would hear it on the Ottawa TV channels.

Mr. Manuel: There are tools to get around that. However, you need to use multiple tools. The single most important tool you can have at home is a battery-operated transistor radio with fresh batteries, or with a dynamo, one that winds up, such as the province is promoting right now. That is a way to get the message out. Our operations centre has generators. It has extra generators, and I will get my people together. They will have electricity. Radio stations have generators. We can use amateur radio personnel to transfer the message from my operations centre to the radio stations. If there are no telephones, they will work. They work on generators. The radio station will get the message out. However, if you do not have a battery-operated transistor radio, you will not hear the message. My question to you as a committee is, do you have one?

Senator Cordy: Obviously, from my story, I do not. However, maybe we have to get in the habit. I do have an emergency kit in each of my cars, so I guess we have to get in the habit of having an emergency kit in our homes.

Mr. Manuel: That is our message. When I go out and stand on my soapbox, I say that. Every meeting I go to — including this one — I talk about battery-operated transistor radios, because this is all part of public awareness. We have to teach the public by saying, "This is what you need." A battery-operated or solar-powered radio will allow us to get our message to you, among other tools. We have different ways of doing it, but that is the most important one, in my mind.

Senator Cordy: Mr. MacLaughlan, you spoke about comfort centres and how there are grants available so that schools and legions halls or public facilities can buy generators. Would you expand on that a little?

Mr. MacLaughlan: Yes, and it is not schools or churches or legion halls.

I just want to be clear on that point. This past November, Mr. Fage secured funding as a result of complaints that we received in EMO Nova Scotia that a lot of the small towns did not have a place where people could go when the power was out that could provide warmth and food and assist them in getting through the event. We felt there were two places that could do that, fire halls and our community centres. We developed a cost-shared agreement of 50 per cent with the province and the municipalities. We sent out 156 generators across the province this go-round. Now we are doing it again this year, and eventually, we are hoping that we can extend this to larger centres such as special care homes. We have to be careful because there are so many centres out there that will want this equipment that it could be extremely expensive for the province, not only to purchase them, but then obviously there is wiring to be done. There would be maintenance, that type of thing.

J'ai pris l'avion le jour suivant pour rentrer à Ottawa. Mon mari me demandait au téléphone ce qui se passait, car on parlait de la tempête à la télé, à Ottawa.

M. Manuel: Il existe des façons de contourner ce problème. Il faut avoir en main divers outils, le plus important étant la radio transistor alimentée par piles, ou encore la radio dynamo qu'il faut recharger manuellement. La province est en train d'encourager la population à se munir de tels appareils. C'est là une façon de transmettre le message. Notre centre des opérations est muni de génératrices. Il en a en stock.. Cela nous permet d'avoir de l'électricité. Les stations radio ont elles aussi des génératrices. Nous pouvons utiliser les radios amateurs pour transmettre le message du centre des opérations aux stations radio. Elles vont pouvoir fonctionner même sans téléphones, puisqu'elles ont des génératrices. La station radio va réussir à diffuser. Toutefois, si vous n'avez pas de radio transistor alimentée par piles, vous ne pourrez pas l'entendre. La question que je me pose est la suivante: en avez-vous un?

Le sénateur Cordy: En ce qui me concerne, je n'en ai pas. Toutefois, il faut prendre l'habitude d'en avoir un. J'ai une trousse d'urgence dans chacune de mes voitures. Je suppose qu'il faudrait que je prenne l'habitude d'en garder une à la maison.

M. Manuel: C'est le message que nous essayons de transmettre. C'est ce que je dis quand je m'adresse au public. Chaque fois que je participe à une réunion — y compris celle-ci — je parle des radios transistors alimentés par piles, parce que cela fait partie de nos efforts de sensibilisation. Nous devons dire au public : « Voici ce dont vous avez besoin. » Une radio à piles ou une radio solaire, entre autres, va vous permettre de capter notre message. Il existe différentes façons de rejoindre le public, mais celle-là est la plus efficace, à mon avis.

Le sénateur Cordy: Monsieur MacLaughlan, vous avez parlé des centres d'accueil, des subventions qui permettent aux écoles, aux établissements publics, entre autres, d'acheter des génératrices. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet?

M. MacLaughlan: Oui, et je ne faisais pas allusion aux écoles ou aux églises.

Je tiens à ce que les choses soient claires. En novembre dernier, M. Fage a obtenu du financement après que l'OMU de la Nouvelle-Écosse eut reçu des plaintes au sujet du fait qu'il y avait de nombreuses petites localités qui n'avaient pas d'endroit où accueillir les gens, en cas de panne de courant, pour leur offrir un gîte et de la nourriture. Nous estimions qu'il y avait deux endroits qui pouvaient remplir ce rôle, soit les casernes de pompiers et les centres communautaires. Nous avons conclu une entente à frais partagés avec la province et les municipalités. Nous avons envoyé, cette fois-ci, 156 génératrices dans différentes localités de la province. Nous comptons le faire à nouveau cette année. Nous espérons, à terme, pouvoir offrir ce service aux grands centres qui comptent, par exemple, des foyers de soins spéciaux. Nous devons agir avec prudence, car il y a tellement de centres qui vont réclamer cet équipement que cela risque de coûter cher à la province, puisqu'elle doit non seulement acheter le matériel, mais en assurer l'installation, l'entretien, ainsi de suite.

We are finding that the best thing to do is to go to the people in charge, like Mr. Manuel, and say, "Where do you think a generator should go?" If they say, the fire hall on such and such a street and that will be part of their emergency planning, then we leave it to them. I have become the facilitator throughout the province to get them the equipment they need to ensure the safety of the people of Nova Scotia. We intend to do it again this year and we will see how it works out for next year.

Senator Cordy: Now after Hurricane Juan, as you said, the transit system was up and running within 24 hours, although not in all parts of the city. People would have been able to access community centres, and luckily, it was very warm following that storm. But during "White Juan" people just could not get to the end of their streets, and that was in the middle of winter. How do you deal with those situations?

Mr. MacLaughlan: Again, it comes down to planning. Nova Scotia's EMO is not a first responder. EMO Nova Scotia prepares people in communities for eventualities that we know will happen. Yes, not everybody can afford a generator, but there are alternative heat sources — blankets. There are battery-operated radios, battery-operated TVs. There are networks amongst family and friends. Our golden rule is: Try to take care of yourself for 72 hours. In most of the events we have seen, we have been able to get to people and start clearing roads in that time. Personally, I have a generator at home so that I know that I will have a heat source and my own personal comfort centre.

Mr. Manuel: You said that we were lucky that the weather was so beautiful just after the hurricane. However, White Juan would have been something totally different. An evacuation in those areas at those times is not the key, because you are putting people in greater danger. Sometimes it is better to stay home. Mr. MacLaughlan is saying that teaching people to be prepared is better, and that is part of our message. For example, if you were cold in here this morning, and you had to come back here tomorrow, you would probably dress differently. You are prepared for what you think will happen. Part of our message is to make sure people have emergency kits, they have enough food to last for two or three days, they have enough clothing, enough blankets. We said we had started to create these local disaster planning committees more or less in the rural areas. We have created two so far, almost as prototypes, and their role is within the community. They are made up of people who know the community. Their role is to identify persons who may be significantly at risk and be prepared to help them at a local community level in case something goes wrong. That is part of the liaison work we are doing at the community level.

Senator Cordy: So your job really is to encourage everybody in the community to be part of emergency preparedness.

Nous constatons que la meilleure chose à faire dans ce cas-là, c'est de s'adresser aux responsables, comme M. Manuel, et de leur demander : « À votre avis, qui devrait avoir une génératrice? » S'ils nous disent que telle caserne de pompiers devrait en avoir une parce que cela va faire partie de son plan d'urgence, nous allons lui en livrer une. J'agis comme facilitateur au niveau provincial pour assurer la distribution de l'équipement et, partant, la sécurité des habitants de la Nouvelle-Écosse. Nous comptons faire la même chose cette année. Nous verrons ensuite ce qu'il convient de faire l'année prochaine.

Le sénateur Cordy: L'ouragan Juan terminé, comme vous l'avez mentionné, le système de transport était rétabli moins de 24 heures plus tard, mais pas dans tous les secteurs de la ville. Les gens ont pu se rendre dans les centres communautaires. Heureusement, il a fait très chaud après la tempête. Mais pendant que l'ouragan « White Juan » frappait de plein fouet, les gens ne pouvaient se rendre au coin de la rue. C'était en plein milieu de l'hiver. Comment réagissez-vous dans ces situations?

M. MacLaughlan: Encore une fois, tout est question de planification. L'OMU de la Nouvelle-Écosse n'agit pas comme premier intervenant. Elle aide les résidents des communautés à se préparer aux éventualités susceptibles de se produire. Ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre d'acheter une génératrice. Toutefois, il existe d'autres moyens de se tenir au chaud — les couvertures, par exemple. Il y a aussi les radios ou encore les télévisions à piles, les réseaux de soutien parmi la famille, les amis. La règle d'or est la suivante: vous devez être en mesure de survivre pendant 72 heures. Lorsque des incidents se sont produits, nous avons réussi, dans la plupart des cas, à entrer en contact avec les gens, à commencer à dégager les routes. En ce qui me concerne, j'ai une génératrice à la maison, de sorte que je sais que j'aurai accès à une source de chaleur, que je serai capable de tenir le coup.

M. Manuel: Vous avez dit qu'il a commencé à faire beau immédiatement après l'ouragan. Toutefois, « White Juan » était une tempête bien différente. On ne peut pas procéder à des évacuations dans ces cas-là, parce qu'on expose les gens à des risques. Il est parfois préférable de rester à la maison. M. MacLaughlan dit qu'il faut aider les gens à se préparer, et cela fait partie de notre message. Par exemple, si vous trouvez que cette pièce est froide et que vous devez y revenir demain, vous allez vous vêtir différemment. Vous vous préparez en fonction de ce qui va arriver. Nous essayons, entre autres, de nous assurer que les gens sont munis de trousse d'urgence, qu'ils ont suffisamment de nourriture pour subvenir à leurs besoins pendant deux ou trois jours, qu'ils ont assez de vêtements, de couvertures. Nous avons dit que nous avons commencé à mettre sur pied des comités locaux de mesures d'urgence dans les régions rurales. Nous en avons créé deux jusqu'ici qui servent presque de modèles. Ils sont composés de membres de la communauté et ils ont pour mandat d'identifier les personnes qui pourraient être à risque, de se tenir prêts à les aider à l'échelle locale, au besoin. Cela fait partie de nos efforts de coordination à l'échelle communautaire.

Le sénateur Cordy: Donc, votre travail consiste à encourager tous les membres de la communauté à participer aux préparatifs d'urgence.

Mr. MacLaughlan: Yes, and it was interesting, what you just mentioned about the radios. We will be coming out with stronger campaigns to ask people to have those. You may have seen on the Weather Channel during Emergency Preparedness Week that they are encouraging people to have a kit at home. Have alternative heat sources, blankets, food, power bars, lights, batteries, that type of thing. You should also always have a family plan. During hurricanes and snowstorms, we might get stranded apart from each other and we should know where each other would go, what we would do, how we would contact each other and that type of thing. I think a lot more people in Nova Scotia, because we have gone through so much, are looking at that kind of planning. I know that downstairs in my house — and this was before I took this job — I have a box in which there are certain things that ensure that at least we will have light and food for a period. We encourage that.

Senator Cordy: My last question has to do with the personnel, a lot of volunteers who did an outstanding job. Your report talks about burnout, because it was not a two-day cleanup or a three-day cleanup. It went on and on and people were burnt out. One of your suggestions is to have backup personnel. How would that work? Would they come from somewhere else, because my thought was that you would put everybody possible out at the beginning, or is that part of the coordination, that you do not do that?

Mr. MacLaughlan: In any type of investigation you have front-end loading, which means you have to get the personnel out there to try to bring some sense of calm as quickly as possible and then regroup. I will have two commanders in my shop and Mr. Manuel will have some in his. After two or three days, they are burnt out. However, there are all kinds of people available to us that we could perhaps train — retired military personnel, retired RCMP, retired HRM personnel — and whom we can bring in to be part of the staff. We have done that. We are continuing to look at other people that we can use so that Mr. Manuel, Col. Lacroix and I can go home and get a couple days of rest before we have to come back, if it is a two-week event. That is what we meant by that, that we are trying to make other teams available that can come in and continue with the restoration program.

Senator Cordy: This would also be part of the coordination, telling people, “You cannot stay 24 hours a day for four days. Go home and get some rest?”

Mr. MacLaughlan: Right.

Mr. Manuel: During Hurricane Juan there were two EMO people, myself and my deputy, Peter Bigelow, and we would do it 12 hours on, 12 off. The first 36 hours we did it together. Now who goes home? That is the mistake we made. It is very easy, at our level, to decide that you are indispensable, and the longer you are in there, sometimes the easier it is to stay. At some point, you

M. MacLaughlan: Oui. Vous avez fait un commentaire intéressant au sujet des radios. Nous allons lancer des campagnes plus vigoureuses pour renseigner le public à ce sujet. Vous avez peut-être constaté que la station météo, pendant la Semaine de la protection civile, encourageait les gens à s'équiper. Ils doivent se munir d'autres sources de chaleur, de couvertures, de nourriture, de barres d'alimentation, de lampes, de batteries, ainsi de suite. Il faut que la famille dresse un plan. Il se peut, lors d'ouragans et de tempêtes de neige, que l'on soit séparé des autres membres de la famille. Or, il est important que l'on sache où sont les autres, ce qu'il faut faire, comment entrer en contact avec eux. Il y a beaucoup plus de personnes en Nouvelle-Écosse qui, à cause de ce qu'elles ont vécu, s'organisent. J'ai, au sous-sol — et je l'ai fait avant même que je ne sois nommé à ce poste — une boîte qui contient de quoi se nourrir et s'éclairer du moins pendant un certain temps. Nous encourageons les gens à prendre de telles mesures.

Le sénateur Cordy: Ma dernière question porte sur le personnel, les nombreux bénévoles qui ont fait de l'excellent travail. Vous abordez le thème de l'épuisement dans votre rapport, car il a fallu plus de deux ou trois jours pour tout nettoyer. Les opérations de nettoyage ont pris beaucoup de temps, et les gens étaient épuisés. Vous proposez qu'on fasse appel à des équipes de relève. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet? Est-ce que ces personnes viendraient d'une autre localité? Je pensais qu'on cherchait à recruter le plus de gens possibles dès le début. Est-ce que le fait que vous n'ayez pas tout de suite recours à cette stratégie fait partie du plan de coordination?

M. MacLaughlan: Dans tout type d'enquête, vous avez un système de recrutement à la base, ce qui veut dire que vous envoyez du personnel sur le terrain le plus vite possible pour calmer la population, et qu'ensuite, vous vous regroupez. Je suis épaulé dans mon travail par deux commandants. M. Manuel en compte aussi parmi ses effectifs. Au bout de deux ou trois jours, ils sont épuisés. Toutefois, il y a toutes sortes de personnes que nous pouvons former — des militaires, des agents de la GRC ou des responsables de la MRH qui sont tous à la retraite —, et qui peuvent faire partie de notre équipe. Nous avons déjà eu recours à leurs services. Nous continuons de recruter d'autres personnes pour que M. Manuel, le colonel Lacroix et moi puissions rentrer chez nous, nous reposer quelques jours avant de reprendre le travail, si l'opération s'échelonne sur deux semaines, par exemple. C'est ce que nous voulions dire. Nous essayons de recruter d'autres équipes qui peuvent assurer la relève.

Le sénateur Cordy: Cela ferait également partie du plan de coordination, le fait de dire aux gens : « Vous ne pouvez pas travailler 24 heures sur 24 pendant quatre jours. Rentrez chez vous et reposez-vous ? »

M. MacLaughlan: Oui.

M. Manuel: Pendant le passage de l'ouragan Juan, deux responsables de l'OMU étaient en poste: moi et Peter Bigelow, mon adjoint. Nous faisons des quarts de 12 heures. Nous avons travaillé ensemble pendant les 36 premières heures. Or, qui va rentrer à la maison? C'est l'erreur que nous avons commise. Il est très facile, à notre niveau, de décider que nous sommes

start to make dangerous decisions. Now, instead of two people, we have six operations officers. You may bring in two to begin with, but there are two more behind them and two more behind them. That is one of the lessons we learned from Hurricane Juan, to always have replacements. The hardest part is to leave the work.

Senator Cordy: That is what I was intending to say. Everybody wants to be there. Is this a message that you carry forward to the rest of Canada?

Mr. Manuel: Most definitely.

Mr. MacLaughlan: Yes. As I said, I belong to the senior emergency management group across Canada and that is something we talk about. Between the forest fires in B.C., what happened here in Nova Scotia and the flooding in New Brunswick, there is no doubt in my mind that this is a growing business, in the sense that we have to be better prepared staffing level-wise, because some events will be longer term than what we have already experienced.

The Chairman: For the record, I have a battery-operated radio at home, with fresh batteries.

Senator Cordy: I am getting one, for the record.

Senator Munson: Good afternoon, gentlemen. I have a few questions here.

If you are not there, do you have a backup, and does the backup have a backup and so on? You talked about the collaboration in Windsor and so on. If you are on vacation somewhere, I am sure you have a backup. However, does that person have somebody who makes a decision and makes a call?

Mr. MacLaughlan: Yes, senator, in EMO Nova Scotia I have two directors, and we have 16 staff altogether. Again, we are a coordinating body, so it is not as if I need 10 people on the floor at any given time.

Senator Munson: They are empowered to make that decision?

Mr. MacLaughlan: They are, yes. Our rule is that one of the directors must be in town at all times.

Senator Munson: You talked about the 151 portable generators and said the grant program will continue again for 2005. Should that not be forever?

Mr. MacLaughlan: Well, right now we are planning for the next two years. We have secured most of the funding for this year. Again, this is a brand-new program. Yes, perhaps you are right. However, we have also identified other equipment needs within the overall response and I think there is a responsibility on agencies such as municipalities, legions, special care homes or hospitals to, within their business planning, purchase generators

indispensables. Parfois, plus le temps passe, plus il est facile de rester. À un moment donné, vous commencez à prendre des décisions dangereuses. Aujourd'hui, nous sommes six au lieu de deux. Nous commençons par faire appel à deux personnes, mais il y en a deux autres derrière elles, et deux autres derrière celles-ci. C'est l'une des leçons que nous avons tirées de l'ouragan Juan: il faut toujours avoir des remplaçants. Le plus difficile, c'est de partir.

Le sénateur Cordy: C'est ce que je voulais dire. Tout le monde veut rester sur place. Est-ce un message que vous transmettez aux autres régions du Canada?

M. Manuel: Oui.

M. MacLaughlan: Oui. Comme je l'ai mentionné, je fais partie du comité supérieur de gestion des urgences au Canada. C'est une question que nous abordons dans le cadre de nos discussions. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que les désastres comme les feux de forêt en Colombie-Britannique, les tempêtes en Nouvelle-Écosse et les inondations au Nouveau-Brunswick vont devenir plus fréquents. Autrement dit, nous devons être mieux préparés, côté effectifs, à faire face à ces situations, car certaines opérations risquent de se prolonger dans le temps.

Le président: Je tiens à préciser que j'ai une radio à piles et des batteries neuves à la maison.

Le sénateur Cordy: Je vais m'en procurer une.

Le sénateur Munson: Bonjour messieurs. J'ai quelques questions à poser.

Si vous êtes absent, avez-vous un remplaçant? En a-t-il un lui aussi, ainsi de suite? Vous avez parlé de la collaboration entre agences à Windsor, entre autres. Je suis certain que quelqu'un vous remplace lorsque vous partez en vacances. Or, est-ce que cette personne s'appuie sur quelqu'un d'autre pour prendre des décisions, faire des appels?

M. MacLaughlan: Oui. L'OMU de la Nouvelle-Écosse compte deux directeurs et 16 employés. Encore une fois, nous sommes un organisme de coordination. Je n'ai pas besoin d'avoir 10 personnes sur place en tout temps.

Le sénateur Munson: Ils ont le pouvoir de prendre des décisions?

M. MacLaughlan: Oui. La règle veut qu'il y ait un directeur en ville en tout temps.

Le sénateur Munson: Vous avez dit que vous aviez 151 génératrices portatives et que le programme de subventions allait être reconduit en 2005. Ce programme ne devrait-il pas être permanent?

M. MacLaughlan: À l'heure actuelle, nous sommes en train d'établir un plan pour les deux prochaines années. Nous avons obtenu la plupart du financement dont nous avons besoin pour cette année. Encore une fois, il s'agit d'un programme nouveau. Mais vous avez peut-être raison. Toutefois, nous avons cerné d'autres besoins en équipement dans le cadre du programme général d'intervention, et je pense qu'il revient à chaque

so that it does not cause a financial impact on just the government. There are many things that first responders need to respond to events within Nova Scotia or in Canada.

Senator Munson: In your statement you said that for the first time in many years, executive directors, deputy ministers and ministers were trained within the exercise called "Exercise Triple Play."

Mr. MacLaughlan: That is correct, senator.

Senator Munson: Are you aware of whether this is being done on a federal level? Was the liaison across the country?

Mr. MacLaughlan: Yes, senator, that was a national exercise. Actually it was international, because it also included England and the States, and this is ongoing. We are also moving into "Atlantic Guard 3" in the fall as part of this exercise program. They do come to us as the leaders of organizations and say, "What do you need for training?" As I said earlier, the staff, the people on the ground, are well trained right now and they do not really need a lot of exercises. What we did find needs to be changed is decision making, policy decisions, who makes what decision. That is why on Nova Scotia EMO's side of the house I injected that into the training. However, this one was international. It was done right across the country.

Senator Munson: Can you tell us about any lessons learned by ministers or premiers or prime ministers in that stream of communications?

Mr. MacLaughlan: I have had a supplementary report, but not a final one yet. In Nova Scotia we did meet our objectives. I will say that the Minister of Health, the Minister of Justice and the Minister responsible for Emergency Preparedness all took it sincerely. Our goal was to make those three get together. As we pushed the information out, we waited to see if they would. As a matter of fact, they did. They stood up. They walked out. They got together. They made a decision and we made our decisions. However, I do not have a final report on lessons learned at this stage.

Senator Munson: We are in a very provincial environment. You can get it off your chest. Is the federal government doing all it can and should be doing to further regions' emergency, preparedness? Can it do more?

Mr. MacLaughlan: I think we can always do more. I said earlier that I am pleased at the route that they are taking right now and pleased to be part of that group. With my colleagues at the table, who I think look to me to get the federal government's input, we are starting to make some headway.

Senator Munson: I do not like asking these questions this way because it is after the fact, but Col. Lacroix, in your statement you talked about readiness, monitoring, tracking the movements and so on and so forth, and people on a four-hour notice in

organisme, c'est-à-dire les municipalités, les légions, les foyers de soins spéciaux, les hôpitaux, ainsi de suite, de planifier l'achat de génératrices pour éviter que le gouvernement soit le seul à assumer les coûts. Les premiers intervenants ont besoin de nombreuses ressources pour réagir aux situations en Nouvelle-Écosse ou au Canada.

Le sénateur Munson: Dans votre déclaration, vous dites que, pour la première fois depuis de nombreuses années, les directeurs exécutifs, les sous-ministres et les ministres ont participé à un exercice appelé « Triple Day ».

M. MacLaughlan: C'est exact.

Le sénateur Munson: S'agit-il d'un exercice qui se déroule au palier fédéral? S'agit-il d'une initiative d'envergure nationale?

M. MacLaughlan: Oui. Il s'agissait d'un exercice à caractère national. En fait, c'était un exercice international, puisque l'Angleterre et les États-Unis y prenaient part. Nous prévoyons également participer, à l'automne, à l'exercice « Atlantic Guard 3 ». On nous demande, en tant que dirigeants des organismes, de définir nos besoins en formation. Comme je l'ai déjà mentionné, les effectifs, le personnel sur le terrain, sont bien formés. Ils n'ont pas vraiment besoin de participer à un grand nombre d'exercices. C'est plutôt au niveau des décisions stratégiques que des changements s'imposent. Nous devons savoir qui prend quelle décision. Voilà pourquoi j'ai inclus ce volet dans le programme de formation de l'OGU de la Nouvelle-Écosse. Toutefois, cet exercice est international. Il a été mené à l'échelle du pays.

Le sénateur Munson: Pouvez-vous nous dire ce qu'ont appris les ministres ou les premiers ministres qui ont participé à cette initiative?

M. MacLaughlan: J'ai reçu un rapport supplémentaire à ce sujet, mais pas encore de rapport final. La Nouvelle-Écosse a atteint ses objectifs. Le ministre de la Santé, le ministre de la Justice et le ministre responsable de la Protection civile ont tous pris cette question au sérieux. Notre objectif était de les amener à combiner leurs efforts. Nous leur avons soumis notre proposition, et nous avons attendu de voir leur réaction. En fait, ils se sont regroupés. Ils ont pris une décision, et nous en avons pris de notre côté. Toutefois, je n'ai pas encore de rapport final sur les leçons qui ont été tirées de cette expérience.

Le sénateur Munson: Notre environnement est très provincial; vous pouvez dire ce que vous avez sur le cœur. Le gouvernement fédéral fait-il tout ce qu'il peut et devrait faire pour favoriser la protection civile des régions? Peut-il en faire plus?

M. MacLaughlan: À mon avis, on peut toujours faire plus. Comme je l'ai dit plus tôt, je suis satisfait de l'orientation qui est actuellement prise et de mon adhésion à ce groupe. Avec mes collègues ici présents, qui, je pense, se tournent vers moi pour connaître le point de vue du gouvernement fédéral, nous commençons à progresser.

Le sénateur Munson: Je n'aime pas poser des questions de cette façon-là, car c'est après coup, mais, colonel Lacroix, dans votre exposé, vous parlez de l'état de préparation, du contrôle, de la surveillance des mouvements, etc., et du fait que vous avez des

Gagetown. I know the protocol of having to wait for the call from the provinces, and there are heroes after a disaster. People came and cleaned things up and everybody was together. I am sure this has been discussed here, that you were here before the storm. You had soldiers on the ground before the storm. Without even making that call, after you track things, you are anticipating as opposed to reacting to the disaster.

Col. Lacroix: You are absolutely right, sir. We did have people on the ground already, in fact MARLANT troops, the ship's crew that were onshore. The reserves from the Halifax area were also already here on the ground, so there was an immediate response. However, in terms of bringing in troops from further distances, we had to make sure that we were right, and to be honest with you, we did have the reconnaissance party leave much earlier, before we even got the request. That was already ongoing. However, overall the protocol that the Armed Forces use is that we will be the last in and first out, and essentially the force of last resort. We expect that we will respond and we will support a request of this nature. We will consider a pre-emptive strike. That is part of the relationship, that we will discuss it and say, "All right, what are the chances?" If there is anyway I can help to speed up the response, I will do so. However, it is a command decision.

Senator Munson: I want to follow up on Senator Cordy's question about people on the streets, people down at the wharf. Is there any legal way that you can declare a curfew and order these people off the streets?

Mr. Burrell: I had the dubious pleasure of dealing with that issue when Mr. Manuel was snowbound in Ottawa and we had the blizzard in February. In fact, as a municipality, we did take the extraordinary step during White Juan of declaring a time of day curfew in the downtown core of Halifax. It was enforced and it allowed us to restore the central core and remove the extra large amounts of snow during night time hours, between 10 p.m. and 6 a.m. The curfew was in effect for that time below a certain perimeter. It allowed us as a municipality to get the snow out of there in three nights, instead of a process that would normally have probably taken weeks. Once the state of local emergency is declared, it is a piece in the basket of goodies that we can employ, should we need to do so.

Senator Munson: I have a great deal of empathy for the five of you and I have to get this off my chest before another senator brings it up. When I was Director of Communications for the Prime Minister, I can assure you the candlelight was on during the Ontario blackout and I was a kind of Alexander Haig of communications, with a candle. The backup to the backup did not work in the Langevin Building and I asked probably the silliest question of my life. I called the Prime Minister, who was in Shawinigan. I said, "You should get here." He said, "Well, the lights are on in Quebec. Why should I go to Ontario?" I thank you very much.

gens prêts à intervenir à Gagetown dans un préavis de quatre heures. Je connais le protocole et le fait qu'il faut attendre l'appel des provinces; il y a toujours des héros après une catastrophe, puisque les gens interviennent et font, ensemble, ce qu'il y a à faire. Je suis sûr qu'il en a été question ici que vous étiez sur les lieux, tout comme vos militaires, avant la tempête. Sans même faire cet appel, après avoir repéré les choses, vous anticipez la catastrophe au lieu d'y réagir.

Le col Lacroix: Vous avez parfaitement raison, monsieur. Nous avions des gens sur les lieux, en fait les membres FMAR(A), l'équipage du navire qui était à terre. Les forces de réserve de la région de Halifax étaient également sur les lieux si bien que la réponse a été immédiate. Toutefois, pour ce qui était de faire venir des militaires de plus loin, il fallait s'assurer que l'on avait raison et, pour être franc avec vous, le détachement de reconnaissance était parti beaucoup plus tôt, avant même d'avoir reçu la demande. C'était déjà en cours. Toutefois, selon le protocole sur lequel s'appuient les Forces armées, nous sommes les derniers à arriver et les premiers à partir et nous représentons essentiellement la force de dernier recours. Nous nous attendons à répondre à une demande de cette nature et à l'appuyer. Nous envisagerons des mesures anticipées; cela fait partie du jeu et nous en discutons en posant la question suivante: « D'accord, quelles sont les possibilités? » Si je peux accélérer la réaction de quelque façon que ce soit, je le ferai. Toutefois, c'est une décision du commandement.

Le sénateur Munson: J'aimerais donner suite à la question du sénateur Cordy au sujet des gens dans les rues, sur le quai. Pouvez-vous légalement déclarer le couvre-feu et ordonner à ces gens de quitter les rues?

M. Burrell: J'ai eu le plaisir discutabile de traiter de cette question lorsque M. Manuel a été bloqué par la neige à Ottawa et que nous avons eu ce blizzard en février. En fait, en tant que municipalité, nous avons pris la mesure extraordinaire au cours de White Juan de déclarer un couvre-feu dans le centre-ville de Halifax, ce qui nous a permis de nettoyer le centre-ville et de retirer les énormes quantités de neige pendant la nuit, entre 22 heures et 6 heures du matin. En vigueur pendant cette durée dans un périmètre donné, le couvre-feu a permis à la municipalité d'enlever la neige en trois nuits alors que le processus normal aurait probablement pris des semaines. Une fois l'état d'urgence locale déclaré, c'est une mesure que nous pouvons prendre lorsque cela s'impose.

Le sénateur Munson: Je ressens beaucoup d'empathie à l'égard de vous cinq et je tiens absolument dire ce que j'ai sur le cœur avant qu'un autre sénateur ne le fasse. Lorsque j'étais directeur des communications pour le premier ministre, je peux vous dire que nous étions éclairés à la chandelle pendant la panne de courant de l'Ontario et que j'étais le grand chef des communications. Lorsque plus rien n'a marché dans l'édifice Langevin, j'ai sans doute posé la question la plus stupide de ma vie; j'ai appelé le premier ministre qui était à Shawinigan et je lui ai dit: « Vous devriez revenir à Ottawa. » Il m'a dit: « Eh bien, l'électricité marche au Québec, pourquoi irais-je donc en Ontario? » Merci beaucoup.

Mr. Manuel: If I may just make one comment on what Mr. Burrell said. During "White Juan," the winter storm we had in February, I was actually away. I was in Toronto and could not get home. The system that we created is part of the national system, emergency site management. I hate to say this on the record, but they did as well or better without me. That means it no longer needs one person. The system is there, the backup to the backup is part of the system and that has to be how we train others. That is a lesson we learned from the military across the way. That is how they operate. As a civilian concept it is very simple, but it works.

[Translation]

Senator Nolin: Colonel Lacroix, a week or so ago, the Prime Minister released an international policy paper and took the opportunity to present his new defence policy. Very little mention is made in the document of emergency preparedness measures. In your opinion, does the document make adequate reference to emergency preparedness measures like the ones you described in your opening remarks?

Col. Lacroix: In my opinion, yes. It is very clear, in terms of what is expected of us, from a response or support standpoint. Naturally, a restructuring must be done to maximize available resources. The defence policy that was unveiled provides us with very clear direction. I am fairly satisfied with the direction laid out for us.

Senator Nolin: In your opening remarks, you refer to the role of reserve forces. Do you see the day when the reserves assume full responsibility for emergency preparedness measures and deployments of this nature?

Col. Lacroix: Personally and professionally, I do not.

Senator Nolin: Why is that?

Col. Lacroix: I do not think we could count on the reserve force to be our principal response unit for these types of operations, unless legislative provisions were enacted or steps were taken to guarantee or protect the job of the reservist who leaves his or her regular employment.

Senator Nolin: I understand, but in your remarks, you alluded to the fact that both reserve force units are available.

Col. Lacroix: Yes, our two units have a combined force of 100 reservists who are available on 48 hours' notice.

Let me just clarify that these reservists are volunteers who have already signed preliminary contracts with their employer and they are available for duty on 48 hours' notice. However, they were not hired to serve as the main unit in such operations. They are available to augment existing troops in the field. That must be made very clear. Reservists must be ready to augment troop strength to provide additional support to regular forces already deployed. That is their primary role. If we alter that role, then

M. Manuel: Si vous permettez, j'aimerais faire une observation au sujet de ce que vient de dire M. Burrell. Pendant la tempête hivernale « White Juan » que nous avons eue en février, je n'étais pas là; je me trouvais à Toronto et je n'ai pas pu rentrer. Le système que nous avons créé fait partie du système national de gestion du site d'un sinistre. Je n'aime pas vraiment le dire officiellement, mais ils s'en sont bien sortis sans moi, voire mieux. En d'autres termes, on n'a plus besoin d'une seule personne; le système existe, il faut tout prévoir et c'est ainsi qu'il faut former les autres. C'est une leçon que nous ont donnée les militaires puisque c'est ainsi qu'ils fonctionnent. En tant que concept civil, le système est fort simple, mais il fonctionne.

[Français]

Le sénateur Nolin: Colonel Lacroix, la semaine dernière ou il y a une dizaine de jours, le premier ministre, dans un document sur la politique internationale, en a profité pour présenter sa nouvelle politique en matière de la défense. Il y a très peu de mention dans ce document sur les préparatifs d'urgence. Pensez-vous que le document faisait suffisamment référence aux préparatifs d'urgence tels que ceux vous nous avez décrits dans votre introduction?

Le col Lacroix: À mon avis, oui. C'est très clair du point de vue de ce que l'on attend de nous, en réponse ou en appui. Une restructuration doit être faite naturellement pour maximiser des ressources qui seront disponibles. D'après la politique de la défense qui a été annoncée, la direction qu'on a reçue à ce jour est très claire. Je suis assez satisfait avec la direction qui m'a été donnée.

Le sénateur Nolin: Dans vos remarques d'introduction, vous faites référence au rôle de la réserve. Envisagez-vous qu'un jour de tels préparatifs et de tels déploiements soient entièrement sous la responsabilité de la réserve?

Le col Lacroix: Professionnellement et à mon avis, non.

Le sénateur Nolin: Pour quelle raison?

Le col Lacroix: Je ne crois pas qu'on pourrait compter sur la réserve comme étant la force principale dans de telles opérations. À moins qu'il y ait des mesures législatives qui soient prises ou qu'il y ait des choses qui garantissent ou protègent l'emploi du réserviste lorsqu'il va quitter son emploi régulier.

Le sénateur Nolin: Oui mais, dans votre texte vous faites vous-même référence au fait que les deux brigades sont disponibles.

Le col Lacroix: Oui, dans nos deux brigades on a 100 personnes qui sont disponibles à 48 heures d'avis.

Je dois préciser que ces individus sont des volontaires qui ont déjà fait des contacts préliminaires avec leur patron, et qu'ils sont disponibles dans les 48 heures. Toutefois, ils n'ont pas été embauchés comme une force principale. Ils sont devenus une force supplémentaire aux forces qui existaient déjà sur le terrain. Il faut que cela soit clair. Les réservistes doivent être préparés pour augmenter ou donner le soutien additionnel aux forces régulières qui sont en place. C'est cela leur rôle principal. Si on

ultimately we completely change the nature of the reservist's employment. I do not think it is possible for reservists to become full-time employees or soldiers 24/7.

Senator Nolin: Yes, but our role is to provide you with some legislative measures.

Col. Lacroix: That is correct.

Senator Nolin: Assuming that this can be done, the mandate of the reserve forces could quite conceivably be revised and the appropriate regulatory framework could be put in place.

Col. Lacroix: Yes, that is true.

Senator Nolin: If the reservist knows that he or she must be available on very short notice, as does the employer, and if no retaliatory measures can be taken, then it is feasible.

Col. Lacroix: Everything is possible, given your scenario.

Senator Nolin: You are a professional soldier. In an emergency situation requiring the rapid deployment of large numbers of people, do you feel that this constitutes sound use of our soldiers? Should we consider using our properly trained reservists, provided an adequate regulatory framework is in place and reservists are supervised by soldiers such as yourself, for example?

Col. Lacroix: As you yourself stated, senator, anything is possible. It comes down to a policy issue and to providing resources for training. In fact, it would all come down to resources, and legislation would have to be enacted. However, anything is possible. On my international missions, I had an adequate supply of reservists and I did not encounter any problems. These were individuals that I trained or used within my organizations, units or companies. It did not pose a problem as such. However, in terms of taking a unit and putting it in command, with the proper structure in place, well anything is possible. It comes down to training and to resources and on that score, we are limited somewhat.

Senator Nolin: At this particular point in time, when a province wants your services, it must first put in a request to your bosses in Ottawa because they foot the bill. Do you think a change in procedure is in order?

Col. Lacroix: Ultimately, someone has to foot the bill.

Senator Nolin: I understand that.

Col. Lacroix: However, cost is not the only factor that dictates how we proceed.

Senator Nolin: The bill always arrives sooner or later.

Col. Lacroix: That is correct.

Senator Nolin: So then it is not a problem.

change ce rôle, on change complètement le contexte de l'emploi du réserviste en bout de ligne. Je ne pense pas que ce soit possible que les réservistes deviennent des employés à plein temps ou des soldats 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

Le sénateur Nolin: Oui, mais prenons le dans l'ordre. C'est notre rôle de vous donner les mesures législatives.

Le col Lacroix: Oui, c'est cela.

Le sénateur Nolin: Disons que cela est réalisable. Au niveau de la modification du mandat qu'on veut confier aux réservistes, il n'y a rien d'impossible dans cela, c'est sujet à un encadrement réglementaire adéquat.

Le col Lacroix: Oui, d'accord.

Le sénateur Nolin: Si le réserviste sait qu'il doit être disponible dans un très court laps de temps et que son employeur le sait et qu'aucune mesure de rétorsion peut être utilisée contre lui ou elle, c'est faisable.

Le col Lacroix: Tout est faisable, si on se base sur ce que vous donnez comme scénario, tout est possible.

Le sénateur Nolin: Vous qui êtes un militaire professionnel, dans une situation d'urgence comme celle-là qui nécessite l'emploi d'une main d'œuvre en grand nombre rapidement, est-ce une utilisation adéquate de nos militaires professionnels? Est-ce qu'on devrait envisager utiliser nos réservistes adéquatement formés et avec un encadrement législatif réglementaire adéquat pour remplir ce genre de fonction? En ajoutant une supervision de militaires comme vous, par exemple.

Le col Lacroix: Comme vous l'avez dit, sénateur, tout est disponible. La question en est une de politique. Ce sera aussi une question de ressources pour l'entraînement. En fait, tout sera basé sur l'aspect des ressources, toutefois les lois doivent être mise en œuvre. Mais tout est possible. Dans mes opérations internationales, j'avais assez de réservistes avec moi, or ce n'était pas un problème. Ils étaient des individus que j'ai encadrés ou que j'ai utilisés à l'intérieur de mes organisations, soit dans un de mes pelotons ou dans une de mes compagnies. Cela n'a pas été un problème comme tel. Mais de dire que l'on veut prendre une compagnie puis de la mettre en tête, avec la structure en place, tout est possible. C'est une question d'entraînement, une question de ressources. Toutefois, on est limité.

Le sénateur Nolin: En ce moment lorsqu'une province veut avoir recours à vos services, elle doit faire la demande à vos patrons à Ottawa puis ils doivent payer pour ces services. Pensez-vous que cela devrait être modifié?

Le col Lacroix: Disons qu'il y a toujours un prix à payer en bout de ligne.

Le sénateur Nolin: Oui, je comprends.

Le col Lacroix: Mais la procédure n'est pas aussi dirigée par la facture.

Le sénateur Nolin: La facture arrive plus tard.

Le col Lacroix: La facture va arriver plus tard.

Le sénateur Nolin: C'est cela, ce n'est pas un problème.

Col. Lacroix: It is important to understand that for every level of command within the Armed Forces, there is a certain amount of authority vested with either the unit commander, the municipality, or a resident. The sector commander has a certain amount of responsibility and authority, as do the chiefs and deputy chiefs of staff. All must respect certain limits before going to their superiors with a request. In the case you mentioned, the process worked very well. It was truly an internal, or provincial, matter. Craig submitted a request to me. If the commander has the resources requested to provide support and has the necessary authority, he will not need to go to his superiors. The decision rests with him. There is not as much red tape involved as one might think. If we were to chart the chain of authority, it might seem complex. There is one situation where there really is no choice but to turn to a higher authority and that is when agencies and the RCMP, for example, are involved. In these situations, the minister or the CDS will be involved in the decision as to whether or not troops will be deployed.

Senator Nolin: Especially if the Emergency Measures Act is invoked in order to confer extraordinary powers.

Col. Lacroix: And especially if extraordinary measures are warranted at the time.

Senator Nolin: In that case, superior officers must be notified.

Col. Lacroix: Correct. That was the case when the President of the United States visited Nova Scotia. We worked out an agreement on the resources required with the support of the operations CF. We knew what we had to do, but we still needed to submit a request for approval to superior authorities.

Senator Nolin: I am from Montreal and I lived through the ice storm. We are not talking about the same type of environment. Here, all of you live together.

Col. Lacroix: That is right.

Senator Nolin: In Montreal, I am not so sure things worked out that way. Hydro Quebec officials kept a great deal of information to themselves before everyone ultimately had an idea of the magnitude of the disaster that was unfolding.

Col. Lacroix: I can appreciate that.

Senator Nolin: Emergency preparedness took a back seat to public relations.

[English]

The Chairman: Mr. MacLaughlan, Mr. Manuel, this committee put out a report in 2004, *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*. Are you familiar with it? It includes a recommendation that there be a compilation, community by community, of critical infrastructure assets, of threats, of

Le col Lacroix: Il faut vraiment comprendre que dans chaque niveau de commandement au sein des Forces armées, il y a un certain degré d'autorité qui est investi avec soit le commandant d'unité, une municipalité ou un résident. Il y a un certain niveau de responsabilité et d'autorité qui vient avec le commandant du secteur. Un certain niveau de responsabilité d'autorité revient aux chefs d'états majeurs ou aux sous-chefs. Tous ont une limite à respecter avant de faire la demande à leurs supérieurs. Dans le cas que vous avez mentionné cela a très bien fonctionné. C'était vraiment interne, au sein de la province. Craig m'a envoyé sa demande, on a reçu la demande et si le commandant a les ressources demandées ou exigées pour le soutien et s'il a l'autorité, il n'aura pas à avoir recours à ses supérieurs. C'est à lui de décider. Ce n'est pas aussi bureaucratique qu'on le pense. Si on regarde un schéma sur une charte, oui, cela semble compliqué. Dans une situation où vraiment on n'a pas le choix et qu'il faille aller plus haut c'est lorsqu'on a l'appui des agences et de la Gendarmerie royale, par exemple. Dans ces situations, le ministre ou le CDS seront impliqués dans la décision à savoir si les troupes seront allouées ou pas.

Le sénateur Nolin: Surtout si la loi d'urgence est invoquée pour donner les pouvoirs extraordinaires.

Le col Lacroix: Et que ce sont des mesures extraordinaires à prendre à ce moment-là.

Le sénateur Nolin: Les autorités supérieures doivent en être avisées.

Le col Lacroix: Exact. Comme toutes les demandes qui ont été faites pour la visite du président américain en Nouvelle-Écosse, c'était très simple. On s'est parlé. On est arrivé à une entente sur les ressources nécessaires avec l'appui du CF pour l'opération. On savait cela mais il fallait faire la demande aux supérieurs pour l'approbation.

Le sénateur Nolin: Je viens de Montréal et j'ai vécu la crise de la tempête du verglas. On ne parle pas du même type d'environnement. Ici vous viviez ensemble.

Le col Lacroix: Oui.

Le sénateur Nolin: À Montréal, je ne suis pas sûr que c'est comme cela que la situation s'est déroulée. Les autorités de Hydro Québec ont conservé pour elles beaucoup d'information avant que, finalement, tout le monde comprenne dans quel merdier on était embarqué.

Le col Lacroix: Compris.

Le sénateur Nolin: Les relations publiques avaient beaucoup plus d'importance que la protection civile.

[Traduction]

Le président: Monsieur MacLaughlan, monsieur Manuel, notre comité a publié en 2004 un rapport intitulé « Les urgences nationales: Le Canada, fragile en première ligne ». Le connaissez-vous? Il recommande, entre autres choses, de faire une compilation, collectivité par collectivité, de l'infrastructure

shortfalls in assets to address those threats, and that the list be examined by the three orders of government. Is there any evidence that that is happening?

Mr. MacLaughlan: That is being directed by PSEPC and I do have somebody on my staff who is working with PSEPC to start developing that. We had an old list, and I cannot think of the name of the program right now, but certainly we are working towards that to determine what are the critical infrastructures within Nova Scotia and what needs to be up and running. However, we are also very much into what is called business continuity planning. We are up and running on that as we speak and I think it will all fall into one.

Mr. Manuel: Even within the municipality we are looking at our own critical infrastructure, and it will change incident by incident, so we have to be careful not to fine-tune it so tightly that we cannot change it. The other issue I have is what do we do with that information in terms of its sensitivity? It is our critical infrastructure. How do we share it? What are the proper tools for sharing it?

Even within our own municipality, even within our own individual departments, one issue we face is getting agencies to talk to each other about what is critical to them, and that was noted during Hurricane Juan. It was noted in your report. It was noted in the Swissair crash in 1998. Once you start creating critical infrastructure lists as well as resource lists they have to be maintained, otherwise they will go stale very quickly. That is the other issue about which we have some concerns.

The Chairman: Is it a worthwhile exercise? My question was more about the shortfall in assets to address the threats and the ongoing evaluation of what is at risk. Is that something worth doing?

Mr. MacLaughlan: It is, senator. You heard me speak about the municipal evaluations that we do biannually. That rolls right into it; the community's next step is to identify what is critical within the community, within the municipality, that has to keep functioning during events. It is just another step. As Mr. Manuel says, there are lots of great ideas coming down from Ottawa and I wish we had the resources to put it together, but we are taking small steps and I think we are doing it right. It is so important. I will give you an example. If a pumping station in Kentville is not functioning because of a power loss, then all of a sudden they end up having sewer problems. That is critical infrastructure for them, so they have to recognize that and devise a fix for it. That means a generator has to be there. They know that the power could go off. It is labour-intensive, but I think it is something that has to be done eventually. I always use the word "core." Let's get down to the core functions that have to be done, the core list that has to be made, and not end up with all these lists that really do not mean anything.

essentielle, des menaces, des insuffisances dans le domaine de l'infrastructure et l'examen de cette liste par les trois ordres de gouvernement. Savez-vous si cela se fait?

M. MacLaughlan: Cela se fait sous l'égide de SPPCC et un membre de mon personnel travaille avec SPPCC pour mettre ce système en place. Nous avions une vieille liste et je ne me souviens pas du nom du programme, mais nous sommes en train de repérer les infrastructures essentielles en Nouvelle-Écosse et de décider de celles qui doivent être opérationnelles. Toutefois, nous travaillons également à ce qui s'appelle la planification de la continuité des opérations. Nous sommes opérationnels à cet égard et je crois que tout va se faire dans le même cadre.

M. Manuel: Même au sein de la municipalité, nous examinons notre propre infrastructure essentielle, qui change en fonction des incidents, si bien qu'il ne faut pas l'ajuster trop minutieusement afin de pouvoir la modifier. L'autre question que je me pose est la suivante: que faire des renseignements lorsqu'ils sont sensibles? C'est notre infrastructure essentielle. Comment en assurer le partage? Quels sont les bons outils à cet égard?

Même au sein de notre propre municipalité, de nos propres services, il est difficile d'assurer la communication entre les divers organismes au sujet de ce qui est essentiel; c'est ce que l'on a noté pendant l'ouragan Juan. C'est ce qui a été noté dans votre rapport; c'est ce qui a été noté au moment de l'écrasement de l'appareil Swissair en 1998. À partir du moment où l'on commence à créer des listes d'infrastructure essentielle ainsi que des listes de ressources, il faut les tenir à jour, sinon elles deviennent très vite désuètes. C'est une autre question qui nous préoccupe.

Le président: Cet exercice en vaut-il la peine? Ma question portait davantage sur l'insuffisance de l'infrastructure pour répondre aux menaces et sur l'évaluation constante de ce qui est vulnérable. Cela en vaut-il la peine?

M. MacLaughlan: Oui, sénateur. J'ai parlé des évaluations municipales que nous faisons deux fois par an, ce qui cadre avec ce que vous dites; la collectivité doit maintenant déterminer ce qui est essentiel au sein de la collectivité, au sein de la municipalité, qui doit continuer à fonctionner pendant ces crises. C'est simplement une autre étape. Comme le dit M. Manuel, Ottawa a toujours de bonnes idées et j'aimerais pouvoir disposer des ressources nécessaires pour y donner suite, mais nous procédons pas à pas et je pense que ce que nous faisons est bien. C'est tellement important. Permettez-moi de vous donner un exemple. Lorsqu'un poste de pompage ne fonctionne pas à Kentville à cause d'une panne d'électricité, la municipalité se retrouve tout d'un coup confrontée à des problèmes d'égouts. Il s'agit d'une infrastructure essentielle pour cette ville; elle doit donc l'admettre et prévoir une solution; en d'autres termes, une génératrice doit être installée, car on sait qu'il peut y avoir des pannes de courant. Cela nécessite beaucoup de main-d'oeuvre, mais je crois qu'il faut le faire éventuellement. J'utilise toujours le mot « essentiel ». Occupons-nous des fonctions essentielles qui doivent être prévues, de la liste essentielle qui doit être dressée pour éviter de se retrouver avec toutes ces listes qui ne veulent vraiment rien dire.

The Chairman: Is there any capacity for peer review or any discussion of that as a useful tool?

Mr. MacLaughlan: I think we do that with each other now, if you are talking about looking over each other's shoulders. I know Mr. Manuel has a full program to evaluate different agencies as they are doing their emergency planning, and we do that too.

Mr. Manuel: If I may comment, part of the way we do that is through some of our integrated training. We conducted an exercise less than a week ago on the Macdonald Bridge. It was an exercise initiated to test the emergency plan for the bridge. It was six months in the planning, and by the time we were through, Halifax regional fire, police and ambulance services and the Canadian Forces were involved. That is partly how we determine some of our needs, because if you do not train together you do not have any concept of what works well and what does not in those kinds of environments — if that is the question you are asking.

The Chairman: It is. Is there a tsunami risk on this coast?

Mr. Manuel: We have already had two tsunamis on the East Coast. We had one in 1927 in Newfoundland and the Halifax Explosion created one in Halifax Harbour. I am not an oceanographer. I do not know the risk factors versus the West Coast, but it has happened here twice.

The Chairman: Our understanding is that some communities are far more at risk of damage than others just because of the geographic configuration. Do you have an inventory of those? It is really more a provincial-focused question.

Mr. MacLaughlan: The question, senator, is do we have a list of communities that are at risk in reference to high tides or tsunamis?

The Chairman: Considering that the configuration of the shoreline would cause more problems in some communities than others. They could be quite close to each other geographically but have radically different outcomes.

Mr. MacLaughlan: I think one would be flooding.

The Chairman: No, no, I understand what they are. I am asking do you have a list of which ones are likely to suffer worse consequences than others in the event of a tsunami that ran the length of the province's coastline.

Mr. MacLaughlan: I cannot answer the question about a list, but I can say that the municipalities have prioritized their contingency planning on what is the most likely risk to their community. I would suggest that a town like Truro, which has experienced flooding in its past, has contingency planning on flooding that is probably very up to date and that they are very aware of what measures they would have to take.

The Chairman: No, that is not the issue I am trying to pursue here because the flooding it has experienced in the past was not caused by this kind of wave we are talking about. The flooding comes presumably from rainfall or snow melting or something

Le président: Un examen par les pairs est-il possible ou a-t-il été envisagé comme outil?

M. MacLaughlan: Je pense que c'est ce qui se fait actuellement dans le sens où l'on cherche à savoir ce que fait l'autre. Je sais que M. Manuel a lancé un programme d'évaluation des divers organismes qui font leur planification d'urgence, ce que nous faisons également.

M. Manuel: Si vous permettez, nous le faisons en partie dans le cadre de notre formation intégrée. Nous avons organisé un exercice il y a moins d'une semaine sur le pont Macdonald pour tester le plan d'urgence du pont. Il a fallu six mois pour préparer cet exercice auquel ont participé le service régional d'incendie de Halifax, les services de police et d'ambulance et les Forces canadiennes. C'est en partie de cette façon que nous déterminons certains de nos besoins, car s'il n'y a pas de formation commune, on ne peut pas savoir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas dans ces genres de situation — je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

Le président: Si. Y a-t-il un risque de tsunami sur cette côte?

M. Manuel: Nous avons déjà eu deux tsunamis sur la côte est. Le premier, en 1927, à Terre-Neuve, sans compter que l'explosion de Halifax en a créé un autre dans le port de Halifax. Je ne suis pas océanographe et je ne connais pas les facteurs de risque par rapport à la côte ouest, mais nous avons déjà eu deux tsunamis.

Le président: Nous comprenons que certaines collectivités sont plus à risque que d'autres à cause de leur configuration géographique. En avez-vous fait l'inventaire? Cette question est davantage axée sur la province.

M. MacLaughlan: Demandez-vous, sénateur, si nous avons une liste de collectivités à risque par rapport à de fortes marées ou des tsunamis?

Le président: Dans la mesure où la configuration de la côte causerait plus de problèmes dans certaines collectivités que d'autres. Elles pourraient être très rapprochées les unes des autres géographiquement, mais être complètement différentes en ce qui a trait aux conséquences de tels événements.

M. MacLaughlan: On pourrait parler notamment d'inondation.

Le président: Non, je demande en fait si vous avez une liste de celles qui subiraient probablement de plus graves conséquences que d'autres en cas de tsunami frappant toute la ligne de côte de la province.

M. MacLaughlan: Je ne peux pas répondre à la question de la liste, mais je peux vous dire que les municipalités ont établi des priorités en matière de planification d'urgence en fonction du risque le plus probable pour leur collectivité. Je dirais qu'une ville comme Truro qui a connu des inondations dans le passé, a une planification d'urgence pour les inondations qui est probablement très à jour et la municipalité sait certainement quelles mesures elle devrait prendre en pareil cas.

Le président: Non, ce n'est pas ce que j'essaie de savoir, car l'inondation que cette ville a connue dans le passé n'a pas été causée par ce genre de vague dont nous parlons. L'inondation vient probablement des chutes de pluie ou de la fonte des neiges

like that. We are talking about the way the force of the water hits the shore, and in some areas it will cause extraordinary damage and in others, very little. It is unlikely that they would have the corporate memory to address that.

Mr. MacLaughlan: Well we do have surge warnings and there are areas that are struck by high surge. We get those warnings from Environment Canada and we send them out as part of EMO's plan. We send them out to the EMCs, but to answer your question, I do not know of such a list.

Mr. Manuel: Two issues are connected to that. One is the surges. We do get these warnings and they give a strong indication of which areas will be hit by a storm surge. From our flood history, we know what can happen. However, the flood inundation mapping, those projects that were federally funded years ago, ended. We would like to see some of that research done again. The second point is alerting the public. In a tsunami event, it is not so much telling which people to leave which areas. It is telling people to get away from the coast, and how do you do that in a sudden event? The municipality is concerned about that issue. We have a very long coastline. How do we get that message out in a hurry? What is the cost of not getting the message out?

The Chairman: The tragedy of the tsunami in the Pacific was that in some cases there were many hours of notice, and still there was an inability to communicate.

Mr. Manuel: Yes, and again you would be using tools. You cannot use just one tool. You can use radio. You can use television. How do you notify people on beaches who may or may not have radios on? How do you do public notification? I am asking this not because I have answers, but because as a municipality, we are starting to ask the same questions.

The Chairman: Well I think there are answers if you are inclined to look for them.

Senator Forrestall: Use the reserves.

The Chairman: For example, in Florida, which experiences hurricanes on a fairly frequent basis, on the inter-coastal waterway there are sirens and ways of communicating almost the entire length of the coast, so that particular jurisdiction has addressed that question head on. If you are there and they go off, you cannot miss them.

Mr. Manuel: No, and that is an area that we are not in yet in the eastern —

The Chairman: It may not be economic either. If you have four hurricanes in a year, it is really economic, but if it happens very infrequently, it is less viable.

ou de quelque chose du genre. Je veux parler ici de la force de frappe de l'eau sur cette côte et du fait que dans certains secteurs, elle causera des dégâts extraordinaires, et dans d'autres, très peu de dégâts. Il est peu probable que les municipalités puissent puiser dans leur mémoire institutionnelle pour régler pareil problème.

M. MacLaughlan: Nous avons des avertissements de tempête, puisque certains secteurs en sont frappés. Nous recevons ces avertissements d'Environnement Canada et nous les envoyons dans le cadre du plan OGU. Nous les envoyons aux CGU, mais pour répondre à votre question, je ne connais pas de telle liste.

M. Manuel: Deux problèmes se posent à cet égard. Le premier, ce sont les ondes de tempête. Nous recevons ces avertissements qui nous indiquent clairement quels secteurs vont être frappés par une onde de tempête. D'après les inondations passées, nous savons qu'elles sont toujours possibles. Toutefois, la représentation cartographique des inondations, projet financé par le fédéral il y a des années, n'existe plus et nous aimerions que cette recherche reprenne. Deuxièmement, comment avertir le public. En cas de tsunami, il ne s'agit pas tant de dire quelles personnes doivent quitter les zones touchées, mais de dire aux gens de s'éloigner de la côte; comment le faire lorsque le tsunami se déclare soudainement? La municipalité est préoccupée par cette question. Notre ligne de côte est très longue. Comment transmettre le message rapidement? Quel serait le coût d'un manque de communication?

Le président: Ce qu'il y a eu de tragique à propos du tsunami dans le Pacifique, c'était que dans certains cas, on avait vraiment le temps d'alerter la population, mais qu'il était impossible de communiquer.

M. Manuel: Oui, et là encore, on utiliserait des outils. On ne peut pas utiliser qu'un seul outil; on peut se servir de la radio, de la télévision. Comment avertissez-vous les gens sur les plages, alors qu'ils n'ont peut-être pas la radio? Comment avertir le public? Si je pose ces questions, ce n'est pas parce que j'ai des réponses, mais parce que, en tant que municipalité, nous commençons à nous poser les mêmes questions.

Le président: Eh bien, je crois qu'il y a des réponses si vous voulez vraiment les trouver.

Le sénateur Forrestall: Utiliser la Réserve.

Le président: Par exemple, en Floride, où les ouragans sont assez fréquents, des sirènes et des moyens de communication sont prévus sur les cours d'eau inter-côtiers et presque tout le long de la côte, si bien que cet État a parfaitement bien réglé la question. Si vous vous trouvez là-bas, vous ne pouvez pas ne pas entendre les sirènes.

M. Manuel: Ce n'est pas encore ce que nous avons sur la partie est...

Le président: Ce pourrait ne pas être économique non plus. Si vous avez quatre ouragans dans l'année, c'est vraiment économique, mais si les ouragans se produisent peu fréquemment, c'est moins viable.

Mr. MacLaughlan: Senator, the eight-point plan does cover the development of that issue. They are now looking at putting out a vision paper — it is supposed to be out by the end of this month — on public alerting. PSEPC has taken the lead in this and is working with senior officials across the provinces. We are looking at doing it nationally, so that wherever you are, that same type of alerting would go out across Canada.

The Chairman: What was the experience with cell phones? Did the towers function or did they go down?

Mr. Manuel: During Hurricane Juan we had one failure, and actually it was a failure, the tower did not collapse. Our own backup system tower collapsed. There was one trunk mobile radio system tower that they could not get to in order to replace the batteries. I have been very critical of the system. Since it started it worked very well. There were no issues with communications technology that way.

The Chairman: In our report we commented on the system in Alberta that mandates access to the radio. Is there any uptake here on that?

Mr. MacLaughlan: You are speaking about commercial radio, broadcast radio?

The Chairman: Yes.

Mr. MacLaughlan: Community radio, like CBC, that type of thing?

The Chairman: It is not voluntary, but a system where in fact access on short notice is compulsory.

Mr. Manuel: One of the commercial broadcasters has an application before the CRTC right now to create an all-channel alerting system for both satellite and cable television. It would put a crawler across the screen, if that is what you are thinking of.

The Chairman: No, we are thinking of something much more comprehensive whereby you would force yourself onto every station in the province.

Mr. MacLaughlan: We are working with Industry Canada and have struck a committee that is developing a proposal to make that happen. That is going on right now through EMO Nova Scotia.

The Chairman: What about our discussions of a reverse 9-1-1? Is there any consideration of that in the province?

Mr. MacLaughlan: That too is under consideration as we speak. 9-1-1 does fall under my umbrella at EMO Nova Scotia.

Mr. Burrell: The municipality currently owns technology and a bank of 75 telephone lines that have the capacity to be used for reverse callback. We are working with the GIS people on mapping right now to be able to select a polygon or an area where you could actually go in and draw a map. Depending upon the release of the PSAP information from 9-1-1, we would be able to select every phone number in that polygon and do a callback of a canned message. The message would depend on the situation, and there are discussions going on between us and the province. DND is currently on board and uses it for a call-out system.

Mr. MacLaughlan: Sénateur, le plan en huit points traite de cette question. On prévoit maintenant la publication d'un document de réflexion — d'ici la fin du mois — au sujet de l'avertissement du public. SPPCC en est l'instigateur et travaille avec des fonctionnaires supérieurs dans toutes les provinces. Nous envisageons de le faire à l'échelle nationale pour que, où que vous soyez, le même genre d'alerte se fasse dans tout le Canada.

Le président: Qu'en a-t-il été des téléphones mobiles? Les systèmes ont-ils fonctionné ou non?

Mr. Manuel: Pendant l'ouragan Juan, nous avons eu une panne, et rien de plus, le système n'est pas tombé en panne, contrairement à notre propre système de secours. On n'a pas pu avoir accès à un réseau radio maillé mobile pour remplacer les piles. J'ai fortement critiqué le système. Depuis qu'il est déployé, il fonctionne très bien et il n'y a eu aucun problème au plan de la technologie des communications.

Le président: Dans notre rapport, nous parlons du système en Alberta qui rend obligatoire l'accès à la radio. Y avez-vous recours?

Mr. MacLaughlan: Vous parlez de la radio commerciale, de la radiodiffusion?

Le président: Oui.

Mr. MacLaughlan: La radio communautaire, comme Radio-Canada, ce genre de choses?

Le président: Ce n'est pas volontaire, il s'agit en fait d'un système où l'accès à court préavis est obligatoire.

Mr. Manuel: Un des radiodiffuseurs commerciaux a présenté une demande au CRTC afin de créer un système d'alerte sur tous les canaux de la télévision satellite et par câble. Un message défilerait sur l'écran, je ne sais pas si c'est ce à quoi vous pensez.

Le président: Non, nous pensons à quelque chose de beaucoup plus global qui vous permettrait d'entrer dans chaque station de la province.

Mr. MacLaughlan: Nous travaillons avec Industrie Canada et avons créé un comité chargé de mettre au point une proposition à cet effet. C'est ce qui se fait actuellement à l'OGU de Nouvelle-Écosse.

Le président: Qu'en est-il de nos discussions au sujet d'un système 9-1-1 inversé? Est-ce envisagé dans la province?

Mr. MacLaughlan: C'est également envisagé. Le système 9-1-1 relève de mon service à l'OGU Nouvelle-Écosse.

Mr. Burrell: La municipalité possède actuellement la technologie et une banque de 75 lignes téléphoniques qui peuvent être utilisées pour le système d'appel inversé. Nous travaillons actuellement avec des gens du SIG pour la représentation cartographique afin de sélectionner un polygone ou un secteur où l'on pourrait effectivement faire un tracé de carte. Si nous recevons des renseignements CPASP 9-1-1, nous pourrions sélectionner chaque numéro de téléphone dans ce polygone et faire un rappel automatique d'un message préenregistré en fonction de la situation. Nous avons

There are discussions ongoing about this existing technology within the municipality and expanding its role for that type of purpose.

The Chairman: Is there any capability to track municipal or provincial vehicles so that you know where they are at a given point in time?

Mr. MacLaughlan: I know the RCMP have a GPS in their vehicles. They can track them. I know that the provincial EHS has them in their ambulances.

The Chairman: We were impressed in St. John's to learn that even the snowplows there are equipped so that people know when they are coming and where they are.

Mr. MacLaughlan: We have a geomatics centre in Amherst; I was just out there a couple of weeks ago and was very impressed. We are involved in the civic address file, whereby all addresses will be on a computer so that we will be able to dispatch emergency services to them. Eventually, I want to tie this into the command centre so whatever is responding, hopefully the GPS will be able to see what is going out there and we can make better decisions. The technology is growing and sometimes the issue is the expense and the human capacity to keep up with it, but it exists in pockets right now.

The Chairman: Our March 2004 report was intended to try to create a baseline. It was a self-assessment, essentially. We intend to go ahead with another one and we would be interested in your advice. Do not do it at all? Do it again but differently? Any comments that you care to share with us, we would be happy to hear them.

Mr. MacLaughlan: Senator, I think the work that you do is very important. The documentation of that work is also important so that it continues to assist us when we go forward with proposals for which we need resources to accomplish certain tasks or to put certain things in place. If you recall, in my statement I thanked you for the accountability process of this committee. That is what it does for me. I think those documents should come out and there should be continual follow-up. People who have worked with me or for me have always known that I believe it is great to talk about it but it is not good to file it away. It is good to bring it out into the open again and say, "What have we done?"

The Chairman: We would welcome suggestions, critical or otherwise, on adjusting the format or the design of the report.

Mr. MacLaughlan: It is good to read what everybody had to say, but at the end of the day it is nice to have that bold print detailing things that, through your consultation processes, you have identified that we should be looking at. Perhaps you have heard something overseas or in another part of Canada that we

actuellement des discussions avec la province à ce sujet. Le MDN y participe également et s'en sert pour un système d'appels. Cette technologie fait l'objet de discussions au sein de la municipalité qui envisage d'en élargir le rôle dans ce but.

Le président: Disposez-vous de moyens permettant de localiser les véhicules municipaux ou provinciaux pour savoir où ils se trouvent à n'importe quel moment?

M. MacLaughlan: Je sais que les véhicules de la GRC sont dotés d'un GPS et qu'ils peuvent donc le faire. Je sais aussi que les ambulances des SUS provinciaux en sont dotées également.

Le président: Nous avons été impressionnés d'apprendre à St. John's que même les chasse-neige en sont équipés pour que les gens sachent quand ils viennent et où ils se trouvent.

M. MacLaughlan: Nous avons un centre de géomatique à Amherst où je me suis rendu il y a quelques semaines et qui m'a fort impressionné. Nous participons au dossier des adresses municipales qui permettra de verser toutes les adresses dans l'ordinateur si bien que nous serons en mesure d'envoyer des services d'urgence aux habitants là où il le faut. J'aimerais éventuellement raccorder ce dossier au centre de commandement si bien qu'en cas d'urgence, le GPS permettrait de voir ce qui se passe et nous pourrions ainsi prendre de meilleures décisions. La technologie se développe et parfois c'est sa mise à jour et les dépenses et les ressources humaines qu'elle exige qui posent problème, mais elle existe actuellement dans certains endroits.

Le président: Notre rapport de mars 2004 visait à établir des paramètres de base. Il s'agissait surtout d'une autoévaluation. Nous avons l'intention d'en publier un autre et aimerions avoir vos conseils à ce sujet. Devrait-on s'en abstenir? Devrait-on en faire un autre mais différemment? Nous serions heureux de prendre note de toute suggestion que vous voudrez bien nous faire à ce sujet.

M. MacLaughlan: Sénateur, je crois que le travail que vous faites est fort important. La documentation de ce travail est également importante puisqu'elle continue de nous aider lorsque nous présentons des propositions pour lesquelles nous avons besoin de ressources pour accomplir certaines tâches ou instaurer certaines choses. Vous vous souviendrez sans doute que dans ma déclaration, je vous remercie pour le processus de responsabilisation de votre comité. C'est ce que j'en retire. À mon avis, ces documents devraient être publiés et un suivi constant devrait être assuré. Les gens qui ont travaillé avec moi ou pour moi savent toujours que je considère que c'est bien d'en parler, mais qu'il ne sert à rien d'en faire des dossiers. Il est bon d'en parler ouvertement et de se poser la question suivante: « Qu'avons-nous fait? »

Le président: Nous accueillerons volontiers des propositions, critiques ou non, afin de modifier la structure ou la conception du rapport.

M. MacLaughlan: Il est bon de lire ce que chacun avait à dire, mais au bout du compte, il vaut la peine d'avoir un document imprimé qui met l'accent sur ce que, selon vous, nous devrions examiner de près, par suite de votre processus de consultation. Peut-être avez-vous entendu parler de quelque chose à l'étranger

have not touched on and do not know about. You can share best practices with us and say, "Here is what happened. Perhaps you should check on the Alberta way of doing NERS or early warning systems." I think it should be a short document, because we all have lots of reading to do, but something we can grab, throw into our action plan and respond accordingly.

The Chairman: Thank you very much, gentlemen. It has been helpful to have you here. We appreciate you coming. We know that you have challenging jobs and we admire you for the effort you put into protecting the lives of Canadians. We think it is important work and we want to tell you that we value what you do, as we value all of the professionals and volunteers who work with you to make Canadians safer. Well done.

The committee adjourned.

ou dans une autre région du Canada dont nous ne savons rien. Vous pouvez nous faire part des meilleures pratiques et dire par exemple: « Voici ce qui est arrivé et peut-être devriez-vous observer ce que fait l'Alberta à propos du Service national de secours d'urgence ou des systèmes d'alerte rapide. » Il faudrait, je crois, que ce soit un document court, car nous avons tous beaucoup de choses à lire, mais un document dont nous pourrions nous servir dans notre plan d'action.

Le président: Merci beaucoup, messieurs. Il a été utile de vous recevoir aujourd'hui et nous vous remercions d'être venus. Nous savons que votre travail est des plus difficiles et nous vous admirons pour les efforts que vous déployez pour protéger la vie des Canadiens. Nous pensons que c'est un travail important et nous tenons à vous dire que nous apprécions ce que vous faites, comme tout ce que font les professionnels et bénévoles qui travaillent avec vous pour assurer une plus grande sécurité aux Canadiens. Félicitations.

La séance est levée.

Jim Livingston;
Brian Butler;
Albert Tanguay;
Tamara Lorincz;
Colonel (Ret'd) Don McLeod;
Wally Buckoski;
Carolyn van Gorp.

Friday, May 6, 2005

National Defence:

Rear-Admiral Dan McNeil, Commander, Maritime Forces Atlantic;
Commodore Ty Pile, Commander, Canadian Fleet Atlantic;
Captain (N) Roger MacIsaac, Base Commander, CFB Halifax;
Captain (N) Andy Smith, Commanding Officer, Fleet Repair Facility;
Colonel Roch Lacroix, Chief of Staff, Land Force Atlantic Area.

City of Halifax:

Barry Manuel, Coordinator, Emergency Measures Organization.

Province of Nova Scotia:

Craig MacLaughlan, Executive Director, Emergency Measures Organization;
Adam Rostis, Federal/Provincial/Municipal Liaison Officer.

Halifax Fire and Emergency:

Bruce Burrell, Deputy Chief Director.

Jim Livingston;
Brian Butler;
Albert Tanguay;
Tamara Lorincz;
Le colonel (à la retraite) Don McLeod;
Wally Buckoski;
Carolyn van Gorp.

Le vendredi 6 mai 2005

Défense nationale :

Le contre-amiral Dan McNeil, commandant, Forces maritimes de l'Atlantique;
Le commodore Ty Pile, commandant, quartier général de la Flotte canadienne de l'Atlantique;
Le capitaine de vaisseau Roger MacIsaac, commandant de base, BFC d'Halifax;
Le capitaine de vaisseau Andy Smith, officier commandant, Installation de maintenance de la flotte;
Le colonel Roch Lacroix, chef d'état-major, quartier général du secteur de l'Atlantique de la Force terrestre.

Ville de Halifax :

Barry Manuel, Coordonnateur, Organisation des mesures d'urgence.

Province de la Nouvelle-Écosse :

Craig MacLaughlan, directeur général, Organisation des mesures d'urgence;
Adam Rostis, agent de liaison, Relations fédérales-provinciales-municipales.

Halifax Fire and Emergency :

Bruce Burrell, directeur en chef adjoint.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, May 5, 2005

Morning session

National Defence:

Colonel Alan Blair, 12 Wing Commander;
Colonel Perry Matte, 14 Wing Commander.

Afternoon session

Dalhousie University:

Danford W. Middlemiss, Professor, Department of Political
Science;
Denis Stairs, Professor, Department of Political Science.

CFN Consultants:

Vice-Admiral (Ret'd) Jim King, Vice-President, Atlantic.

Town Hall meeting

As individuals:

Commodore (Ret'd) Eric Leher;
David J. Bright;
Paul Phillips;

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le jeudi 5 mai 2005

Séance de l'avant-midi

Défense nationale :

Le colonel Alan Blair, commandant, 12^e Escadre;
Le colonel Perry Matte, commandant, 14^e Escadre.

Séance de l'après-midi

Université Dalhousie :

Danford W. Middlemiss, professeur, Département des sciences
politiques;
Denis Stairs, Professeur, Département des sciences politiques.

CFN Consultants :

Le vice amiral (à la retraite) Jim King, vice-président, Atlantique.

Assemblée publique

À titre personnel :

Le commodore (à la retraite) Eric Leher;
David J. Bright;
Paul Phillips;

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

National Security and Defence

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Monday, May 30, 2005
Wednesday, June 1, 2005
Thursday, June 2, 2005

Issue No. 22

**Fifty-first, fifty-second and fifty-third meetings
on:**
Canada's national security policy

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Sécurité nationale et de la défense

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Le lundi 30 mai 2005
Le mercredi 1^{er} juin 2005
Le jeudi 2 juin 2005

Fascicule n° 22

**Cinquante et unième, cinquante-deuxième et
cinquante-troisième réunions concernant :**
La politique de sécurité nationale du Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Atkins
* Austin, P.C.
(or Rompkey, P.C.)
Banks
Cordy
Day

* Kinsella
(or Stratton)
Meighen
Munson
Nolin

** Ex officio members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Le colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall
et

Les honorables sénateurs :

Atkins
* Austin, C.P.
(ou Rompkey, C.P.)
Banks
Cordy
Day

* Kinsella
(ou Stratton)
Meighen
Munson
Nolin

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, May 30, 2005
(52)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:40 a.m., in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Kenny and Munson (4).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; and Captain (N) Peter Hoes, Colonel Pierre Boucher and Colonel Tom Watt, DND Liaison Officers.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered a draft report.

At 12:15 p.m., the committee suspended its sitting.

At 12:30 p.m., the committee resumed its sitting in camera in room 7, Victoria Building.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 1:30 p.m., the committee suspended its sitting.

At 1:35 p.m., the committee resumed its sitting in public in room 2, Victoria Building.

WITNESSES:**National Defence:**

General Rick Hillier, Chief of the Defence Staff.

The Chair made an opening statement.

General Hillier made a presentation and answered questions.

At 3:21 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:25 p.m., the committee resumed its sitting in camera in Room 9, Victoria Building.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered a draft report.

At 3:50 p.m., the Chair read a note indicating that Senator Meighen had no major problems with the report.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 30 mai 2005
(52)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 9 h 40, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Le colon Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Kenny et Munson (4).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price et le brigadier général (à la retraite) Jim Cox, analystes; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC; le capitaine de vaisseau Peter Hoes, le colonel Pierre Boucher et le colonel Tom Watt, agents de liaison du MDN.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

À 12 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 12 h 30, le comité se réunit à huis clos dans la pièce 7 de l'édifice Victoria.

Conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité examine le programme proposé.

À 13 h 30, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 35, le comité entreprend la séance publique dans la pièce 2 de l'édifice Victoria.

TÉMOIN :**Défense nationale :**

Le général Rick Hillier, chef d'état-major de la Défense.

Le président fait une déclaration.

Le gén Hillier fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 21, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 25, le comité se réunit à huis clos dans la pièce 9 de l'édifice Victoria.

Conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

À 15 h 50, le président fait lecture d'une note indiquant que le sénateur Meighen n'a aucune objection majeure à formuler au sujet du rapport.

It was moved by the Honourable Senator Atkins that the committee adopt the draft report.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Munson that the Chair, in consultation with the Deputy Chair, be authorized to make minor editorial, stylistic and actual changes to the report as needed.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 7:20 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

MONTREAL, Wednesday, June 1, 2005
(53)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 3:05 p.m., in room Maisonneuve D, Marriott Chateau Champlain, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Kenny, and Meighen (4).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the Committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

National Defence:

Brigadier-General Gaston Côté, Commander, Land Forces Quebec Area;

Colonel Christian Rousseau, Commanding Officer, 5th Area Support Group;

Colonel Yvan Blondin, Wing Commander, 3 Wing Bagotville;

Lieutenant-Colonel François Bariteau, Commanding Officer, Canadian Forces Leadership and Recruit School.

The Chair made an opening statement.

Brigadier-General Gaston Côté and Colonel Christian Rousseau each made a presentation and answered questions.

At 4:40 p.m., the committee suspended its sitting.

At 4:49 p.m., the committee resumed its sitting.

L'honorable sénateur Atkins propose que le comité adopte le projet de rapport.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Munson propose que le président, en consultation avec le vice-président, soit autorisé à apporter au rapport des changements mineurs sur le plan de la mise en forme, du style et des faits, au besoin.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 19 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

MONTRÉAL, le mercredi 1^{er} juin 2005
(53)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 15 h 5, dans la pièce Maisonneuve D de l'hôtel Marriott Château Champlain, sous la présidence de l'honorable Le colonel Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Kenny et Meighen (4).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; et l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Défense nationale :

Le brigadier général Gaston Côté, commandant, Force terrestre du secteur du Québec;

Le colonel Christian Rousseau, commandant, 5^e Groupe de soutien de secteur;

Le colonel Yvan Blondin, commandant, 3^e Escadre Bagotville;

Le lieutenant colonel François Bariteau, commandant, École de leadership et de recrues des Forces canadiennes.

Le président fait une déclaration.

Le brigadier général Gaston Côté et le colonel Christian Rousseau font une déclaration et répondent aux questions.

À 16 h 40, le comité suspend ses travaux.

À 16 h 49, le comité reprend ses travaux.

The Chair made an opening statement.

Colonel Yvan Blondin made a statement and answered questions.

At 6:15 p.m., the committee suspended its sitting.

At 6:20 p.m., the committee resumed its sitting.

The Chair made an opening statement.

Lieutenant-Colonel François Bariteau made a statement and answered questions.

At 7:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

MONTREAL, Thursday, June 2, 2005
(54)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:00 a.m., in room Maisonneuve C, Marriott Chateau Champlain, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Kenny, Meighen, Munson and Nolin (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price, Analyst; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.)

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10:15 a.m., the committee suspended its sitting.

At 10:20 a.m., the committee resumed its sitting in public in room Maisonneuve D.

WITNESSES:

Office of the Communications Security Establishment Commissioner:

Paul Taillon, Director, Review and Military Liaison.

University of Montreal:

Lieutenant-Colonel (Ret'd) Rémi Landry, International Security Study and Research Group.

The Chair made an opening statement.

Le président fait une déclaration.

Le colonel Yvan Blondin fait une déclaration et répond aux questions.

À 18 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 20, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

Le lieutenant colonel François Bariteau fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

MONTREAL, le jeudi 2 juin 2005
(54)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 9 heures, dans la pièce Maisonneuve C de l'hôtel Marriott Chateau Champlain, sous la présidence de l'honorable Le colonel Kenny (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Kenny, Meighen, Munson et Nolin (5).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price, analyste; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; et l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

À 10 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 20, le comité entreprend la séance publique dans la pièce Maisonneuve D.

TÉMOINS :

Bureau du commissaire du Centre de la sécurité des télécommunications :

Paul Taillon, directeur, Examen et liaison militaire.

Université de Montréal :

Le lieutenant-colonel (à la retraite) Rémi Landry, Groupe d'étude et de recherche sur la sécurité internationale.

Le président fait une déclaration.

Paul Taillon and Lieutenant-Colonel (Ret'd) Rémi Landry each made a presentation and answered questions.

At 12:15 a.m., the committee suspended its sitting.

At 12:20 a.m., the committee resumed its sitting in camera in room Maisonneuve C.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 1:50 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Paul Taillon et le lieutenant-colonel (à la retraite) Rémi Landry font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 15, le comité suspend ses travaux.

À 12 h 20, le comité se réunit à huis clos dans la pièce Maisonneuve C.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

À 13 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La cogreffière du comité,

Jodi Turner

Co-Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, May 30, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:40 p.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. My name is Colin Kenny, and I chair the committee. Today, the committee will hear testimony relating to the review of Canadian defence policy, but first I would like to introduce the members of the committee.

Senator Atkins is from Ontario. He came to the Senate with 27 years of experience in the field of communications. He served as a senior adviser to former federal Conservative leader Robert Stanfield, also to Premier William Davis of Ontario and Prime Minister Brian Mulroney. He is a member of our Subcommittee on Veterans Affairs.

Senator Tommy Banks is from Alberta. He is Chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources. His committee recently released a report entitled "The One-Tonne Challenge." He is well known to Canadians as a versatile musician and entertainer. He provided musical direction for the ceremonies of the 1988 Olympic Winter Games. He is an Officer of the Order of Canada, and he has received a Juno Award.

Senator Jim Munson is also from Ontario. He was a trusted journalist and former director of communications for Jean Chrétien before being called to the Senate in 2003. He was twice nominated for Gemini awards in recognition of excellence in journalism.

I will briefly discuss the mandate of the committee. Our committee has been ordered by the Senate to examine the need for a national security policy for Canada. We have produced the following reports since 2002: *Canadian Security and Military Preparedness*; *The Defence of North America: A Canadian Responsibility*; *An Update on Canada's Military Crisis: A View From the Bottom Up*; *The Myth of Security at Canada's Airports*; *Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World*; *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*; and most recently, *The Canadian Security Guide Book*, 2005 Edition.

We are in the midst of a detailed review of Canadian defence policy. We have been holding hearings in every province and engaging Canadians to determine their national interest, what they see as Canada's principal threats, and how they would like the government to respond to those threats. Canadians have been forthright in expressing their views on national security in

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 30 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent sur la sécurité nationale et la défense s'est réuni aujourd'hui à 9 h 40 pour se pencher et faire rapport sur la politique de sécurité nationale du Canada.

Le sénateur Le colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : J'ai le plaisir de vous souhaiter la bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je m'appelle Le colin Kenny et je suis le président de ce comité. Aujourd'hui, le comité entendra un témoignage en rapport avec l'étude de la politique canadienne en matière de défense. Mais permettez-moi tout d'abord de vous présenter les membres de ce comité.

Le sénateur Atkins est de l'Ontario. Il compte 27 ans d'expérience dans le domaine des communications. Il a été conseiller principal de l'ancien député conservateur fédéral Robert Stanfield, du premier ministre de l'Ontario, William Davis, et du premier ministre Brian Mulroney. Il siège à notre Sous-comité des anciens combattants.

Le sénateur Tommy Banks est de l'Alberta. Il est président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Son comité a publié récemment un rapport intitulé *Le Défi d'une tonne*. Les Canadiens le connaissent aussi très bien comme musicien et animateur aux multiples talents. Il a assuré la direction musicale des cérémonies entourant les Jeux olympiques d'hiver de 1988. Il est Officier de l'Ordre du Canada et a déjà remporté un prix Juno.

Le sénateur Jim Munson est également de l'Ontario. Journaliste reconnu pour son intégrité, il était directeur des communications de Jean Chrétien avant d'être nommé au Sénat en 2003. Il a été en lice à deux reprises pour un prix Gemini, qui récompense l'excellence en journalisme.

J'exposerai maintenant brièvement le mandat de notre comité. Le Sénat a demandé à notre comité de se pencher sur la politique de sécurité nationale du Canada. Depuis 2002, nous avons publié les rapports suivants : *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense*; *La défense de l'Amérique du Nord : une responsabilité canadienne*; *Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes — une vue de bas en haut*; *Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens*; *Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde*; *Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*; et notre plus récent rapport, *le Manuel de sécurité du Canada*, édition 2005.

Nous sommes actuellement en train de faire un examen détaillé de la politique canadienne de défense. Nous tenons des audiences dans chacune des provinces pour connaître l'intérêt national des Canadiens, ce qu'ils estiment être les plus graves menaces pour le Canada et comment ils aimeraient que le gouvernement réagisse à ces menaces. Les Canadiens ont exprimé clairement leurs opinions

Canada. We will continue working on this review throughout the summer in order to give a consensus on the type of military Canadians envision in the future.

Our witness this afternoon is Gen. Rick Hillier, Chief of the Defence Staff. Throughout his career, he has commanded troops from the platoon to the multi-national formation level within Canada, Asia and the United States. In 1998, Gen. Hillier was appointed as the first Canadian Deputy Commanding General of III Corps United States Army in Fort Hood, Texas. In 2000, he took command of NATO's Stabilization Force's Multinational Division in Bosnia-Herzegovina. In May 2003, he was appointed Commander of the Army and, subsequently, in October 2003, he was selected as Commander of the NATO-led International Security Assistance Force in Kabul, Afghanistan.

Once again, Gen. Hillier, welcome to the committee. Please proceed with your opening statement, after which we will have some questions for you.

General Rick Hillier, Chief of the Defence Staff, Department of National Defence: Senator, I am prepared to make some opening comments or to go directly to focussed questions. I am flexible.

The Chairman: We are happy to move directly to questions.

Gen. Hillier: I would be delighted. I feel like one of those persons indicted for war crimes whom we would to chase down in the former Yugoslavia when I was division commander there, particularly when the young lady asked me to sign the guest book. We always did that immediately before we took a person's picture and used it for a wanted poster. We then abducted them on the way out the door. All that remains to be done here today, is the last part.

The Chairman: We could probably get fifty cents or a buck for the autograph. From here you look pretty good with all the flags around you and not at all like a war criminal to us. We are glad you are here and we look forward to having a chance to talk with you. We have admonished committee members to be concise with their questions because we have many. I would extend that same encouragement to you so that we can have a good dialogue today.

Senator Atkins: Gen. Hillier, congratulations on your appointment.

Gen. Hillier: Senator, thank you.

Senator Atkins: You have been handed a great challenge. Regardless of the category, whether it be funding, replacing equipment or recruiting, I do not know how you will manage those, but hopefully we will be a little smarter after our discussions here today.

sur la sécurité nationale de notre pays. Nous poursuivrons notre examen tout au long de l'été afin de pouvoir établir un consensus sur la vision des Canadiens sur l'avenir de nos forces armées.

Notre témoin cet après-midi est le général Rick Hillier, chef d'état-major de la Défense. Au cours de sa carrière, il a commandé des troupes de peloton jusqu'au niveau des forces multinationales au Canada, en Asie et aux États-Unis. En 1998, le général Hillier a été le premier Canadien promu au poste de général adjoint du III^e corps d'armée des États-Unis à Fort Hood, au Texas. En 2000, il a été nommé commandant de la division multinationale de la Force de stabilisation en Bosnie-Herzégovine. En mai 2003, il a été nommé commandant de l'armée de terre et, en octobre de la même année, commandant de la force d'aide à la sécurité internationale à Kaboul, en Afghanistan.

Je vous souhaite de nouveau, général Hillier, la bienvenue à ce comité. Je vous invite maintenant à nous exposer votre déclaration préliminaire. Nous vous poserons ensuite quelques questions.

Le général Rick Hillier, chef d'état-major de la Défense, ministère de la Défense nationale : Sénateur, je peux vous présenter ma déclaration préliminaire ou passer directement aux questions, comme il vous plaira.

Le président : Nous préférons alors passer aux questions.

Le gén Hillier : J'en suis enchanté. Je me sens comme ces personnes accusées de crimes de guerre que nous devons pourchasser sur le territoire de l'ancienne Yougoslavie quand j'étais commandant de division là-bas, surtout quand la jeune femme m'a demandé de signer le livre des visiteurs. C'est ce que nous faisons toujours juste avant de prendre la photo de quelqu'un que nous utilisons sur les avis de recherche. Nous l'arrêtons ensuite quand il se dirigeait vers la sortie. Tout ce qui manque ici aujourd'hui, c'est la dernière partie.

Le président : Nous obtiendrions probablement 50 cents ou un dollar pour l'autographe. D'ici, vous nous paraissez très bien avec tous ces drapeaux qui vous entourent, et vous ne ressemblez pas du tout à un criminel de guerre. Nous sommes enchantés de vous accueillir et heureux de pouvoir discuter avec vous. Vous avez clairement demandé aux membres du comité de poser des questions concises, car ils en ont beaucoup. Je vous encourage à la même concision afin que nous ayons un échange fructueux aujourd'hui.

Le sénateur Atkins : Général Hillier, félicitations pour votre nomination.

Le gén Hillier : Merci, sénateur.

Le sénateur Atkins : On vous a confié un énorme défi. Peu importe la catégorie, qu'il s'agisse de financement, de remplacement de matériel ou de recrutement, je me demande comment vous allez vous y prendre, mais j'espère bien que la discussion d'aujourd'hui nous aidera à y voir clair.

There appears to be insufficient funding available to the Canadian Forces either to catch up for the shortfalls of recent years or to implement the new policies in the near term. Would you comment on that?

Gen. Hillier: Senator, I certainly will. First, let me return to your introductory remarks. We have been handed a huge challenge. I am not in this alone. Approximately 62,000 regular force men and woman work with me. We rely on them. No one person does this by himself or herself. Second, we have some 24,000-plus reservists who are as committed to their country and the service of their country as any man or woman in our country. As well, around 20,000 civilians are also part of this defence team.

I have learned that you never eat an elephant in one bite. We did not get into the situation that the Canadian Forces are in six months, one year, five years or even a decade. It will take us a while to get to where we want to be. Without question, that is the truth. We must bite these things off one at a time and make sure we have the bites the right size so that we do not choke on them and deal with what is most important first.

Funding has been a challenge throughout the past decade. We have been stressed on operations and spending a significant amount of money on operations. Funding over the past decade, in real terms, has been shrinking. At the same time, the demands for maintenance and replacement of vehicles and aircraft and the maintenance of infrastructure has increased. We have had a challenge, and we have found ourselves in a deficit.

We are now on the cusp of growing. Increased funding has been given to us this year. It is not enough, but given what we have done to ourselves in the last eight years, it is as much as we would want to bite off at this time.

In the past five to eight years, we have downsized every part of our system, including our recruiting system. We essentially stopped recruiting or reduced recruiting to such a minor level that we did not need a large recruiting system. People were taken out of it. We also reduced our capital acquisitions enormously. We reduced the number of people who actually go out and acquire things for us.

To begin with, we needed increased funding to start rebuilding the recruiting, acquisition and training systems that we let run down. We must also put some money into the infrastructure, the plant and the area of training. We have made a start this year. However, there is not enough money in the budget.

We have a commitment over five years that will allow us to start turning the corner. As we sort out the direction of the Canadian Forces that is articulated in the defence policy statement, and as we do the detailed planning, that will allow us to determine whether we have enough money to complete the entire job. I would suggest that we have enough to start.

Il semble que le financement des Forces canadiennes soit insuffisant, tant pour rattraper le temps perdu de ces dernières années que pour mettre en oeuvre les nouvelles politiques à court terme. Voulez-vous émettre un commentaire à ce sujet?

Le gén Hillier : Certainement, sénateur. Tout d'abord, reprenons votre remarque préliminaire. On nous a imposé un énorme défi. Je ne suis pas seul. Quelque 62 000 hommes et femmes de la Force régulière travaillent avec moi. Nous comptons sur eux. Ce n'est pas le travail d'une seule personne. Deuxièmement, nous avons plus de 24 000 réservistes qui ont à coeur de servir leur pays comme tout homme ou toute femme de notre pays. Ajoutez à cela environ 20 000 civils qui se greffent à cette équipe de la Défense.

J'ai appris qu'on ne mange pas un éléphant d'une seule bouchée. Les Forces canadiennes n'en sont pas arrivées à la situation actuelle en seulement six mois, un an, cinq ans ni même une décennie. Il nous faudra du temps pour atteindre notre objectif. C'est la pure vérité. Nous devons résoudre ces problèmes un à la fois et nous assurer de ne pas prendre de trop grosses bouchées pour ne pas nous étouffer et de nous attaquer d'abord aux priorités.

Le financement est un problème depuis une dizaine d'années. Nous avons subi des restrictions sur les opérations et des coupures budgétaires importantes pour celles-ci. En chiffres réels, le financement diminue depuis dix ans. Parallèlement, les besoins pour l'entretien et le remplacement des véhicules et des aéronefs et l'entretien des infrastructures augmentent. Nous avons relevé le défi et accusons maintenant un déficit.

Nous sommes maintenant sur la voie de la croissance. Notre financement a été augmenté cette année. Ce n'est pas suffisant, mais compte tenu de ce que nous nous sommes imposés ces huit dernières années, c'est autant que ce que nous désirons pour le moment.

Au cours des cinq à huit dernières années, nous avons comprimé chacun des éléments de notre système, y compris notre système de recrutement. Essentiellement, nous avons cessé ou ralenti le recrutement à un point tel que nous n'avions plus besoin d'un important système de recrutement. Nous en avons réduit le personnel. Nous avons également énormément réduit nos acquisitions d'immobilisations. Nous avons coupé des postes dans nos services d'approvisionnement.

En premier lieu, nous avions besoin d'un financement accru pour reconstruire nos systèmes de recrutement, d'acquisition et d'instruction que nous avions laissés aller. Nous devons également injecter de l'argent dans nos infrastructures ainsi que dans nos établissements et zones d'instruction. Nous avons commencé cette année. Cependant, le budget est insuffisant.

Nous avons un engagement de cinq ans grâce auquel nous pourrions traverser cette difficile période. À mesure que nous préciserons l'orientation des Forces canadiennes définie dans l'énoncé sur la politique de défense et que nous planifierons les détails de sa mise en œuvre, nous saurons si nous avons suffisamment d'argent pour accomplir l'ensemble du travail. J'estime que nous en avons assez pour commencer.

This is a big problem. I do not make light of it. As the commander of the navy said to me a couple of weeks ago, this is a big challenge, but this is a far better challenge than trying to figure out how to cut down our systems, how to stop buying things and how to get along on a little less each month and each year.

We will ramp up slowly. As we do that, we will lay out the detailed plan and then tell you how much money we will need to be able to complete the transformation as articulated in the defence policy statement. I view what was laid out as a five-year program as the basis to start turning the corner.

Senator Atkins: Over the last three years, our committee's main concern has been how we can catch up. The budget of \$1.1 billion is over two years — \$500 million this year and \$700 million next year. However, you are faced with a clawback. Does that frustrate you? You are given a specific sum of money only to be told that it is not the amount you truly have.

Gen. Hillier: We had not doubt about the amount of money we were getting this year and the amount of money that we have in addition to what we had last year, free and clear. We knew exactly what we were dealing with. We had that articulated down to exactly what we wanted to do with it. Our first priority was to put that into the sustainment piece that we have robbing for all these years. That is what we did.

To maintain some of the infrastructure and training areas that we had rundown, we will put a chunk into O and M this year and the rest into the national procurement system.

The Chairman: General, this is your first time appearing before the committee. We tell people about our fines of 25 cents for every acronym. Could you explain O and M to the audience?

Gen. Hillier: O and M is the operations and maintenance fund. That is money to do the normal jobs that you have to do in the course of a year. Most of what we got this year we put into that category of spending. In other words, we put more money into the maintenance of the infrastructure and the maintenance of our training areas. We will start to get those back up to speed after years of neglect. The rest of the money we put into national procurement, that is, the maintenance of our fleets, buying spare parts, ordering and buying more parts for our air fleets, particularly the C-130, et cetera.

We knew what money we had. Our first priority was sustainment. That is what we had run down most. Before we start spending significant monies on any changes in the Canadian Forces, we had to ensure that we would survive and be able to conduct operations. That is what we are doing. We knew what money we had.

Nous avons un gros problème. Et je ne le prends pas à la légère. Comme me le disait le Commandant de la Marine il y a quelques semaines, c'est un gros défi, mais de loin plus intéressant que celui de chercher comment réduire nos systèmes, cesser d'acheter du matériel ou réussir à se débrouiller avec un peu moins chaque mois et chaque année.

Nous allons lentement prendre de la vitesse. Ce faisant, nous élaborerons notre plan détaillé et pourrons par la suite vous dire nos besoins budgétaires pour effectuer la transformation décrite dans l'énoncé sur la politique de défense. Je considère que ce qui a été énoncé dans le programme quinquennal constitue la base pour franchir cette étape.

Le sénateur Atkins : Ces trois dernières années, la principale préoccupation de notre comité a été de trouver comment rattraper le retard. Le budget de 1,1 milliard de dollars porte sur deux ans — 500 millions cette année et 700 millions l'an prochain. Toutefois, vous faites face à une coupure. N'êtes-vous pas frustré? On vous alloue un montant déterminé pour ensuite vous dire que ce n'est pas vraiment le montant dont vous disposez.

Le gén Hillier : Nous n'avions aucun doute sur la somme que nous recevions cette année et sur le surplus accordé comparativement à l'an dernier, libre et quitte. Nous savions exactement le montant de l'enjeu. Et nous avons précisément établi ce que nous voulions en faire. Notre première priorité était de l'injecter dans le budget de soutien dans lequel nous puisons depuis des années. Et c'est ce que nous avons fait.

Pour maintenir certains éléments infrastructures et de la formation que nous avions réduits, nous investirons une partie des fonds dans le budget de F et E cette année et le reste dans le système d'approvisionnement national.

Le président : Général, c'est votre première présence devant ce comité. Nous imposons aux gens une amende de 25 cents pour chaque sigle ou acronyme. Pouvez-vous expliquer à l'auditoire ce qui signifient les lettres F et E

Le gén Hillier : Il s'agit du fonds de fonctionnement et d'entretien. C'est-à-dire l'argent que nous consacrons aux travaux réguliers au cours d'une année. Une bonne part de ce que nous avons reçu cette année ira dans ce fonds. Autrement dit, nous consacrons plus d'argent à l'entretien des infrastructures et à l'entretien de nos zones d'instruction. Nous allons commencer à les remettre sur pied après des années de négligence. Le reste de l'argent ira dans notre système d'approvisionnement national, c'est-à-dire l'entretien de nos flottes, l'achat de pièces de rechange, les commandes et achats de pièces additionnelles pour nos flottes aériennes, notamment pour le C-130, et ainsi de suite.

Nous savions combien nous aurions. Notre principale priorité était le soutien. C'est ce que nous avions réduit le plus. Avant de commencer à dépenser d'importantes sommes dans un quelconque changement des Forces canadiennes, nous devons assurer notre survie et notre capacité de poursuivre les opérations. C'est ce que nous faisons. Nous savions combien nous aurions.

Senator Atkins: I am sure you know that this committee in one of its reports recommended that the government increase its budget by \$4 billion and that they increase military personnel by 75,000.

Gen. Hillier: Do you mean “by” or “to” 75,000?

Senator Atkins: I mean to 75,000. The government is short on the amount of money that it is giving the military to deal with the kinds of challenges you must face over the next five years. I hope that you can do it with the amount that you are receiving.

To move on, in your professional opinion, what is the greatest military threat to the national security of Canada?

Gen. Hillier: In one word, instability, both direct and indirect. The threat will come indirectly from around the rest of the world, unless we are a part of bringing stability to places that are unstable, places that have become the fertile breeding grounds for organized crime, for terrorism, for militia forces that beat up on their own populations and cause refugee flows outwards. Unless we are part of bringing stability to those kinds of places, that instability will come home to Canada, directly and indirectly — indirectly in a variety of ways through globalization, et cetera, but directly with the importation of organized crime, criminals, drugs, terrorists and of course large numbers of refugees. Therefore, I see instability as the main threat. How to best counter it is, of course, the big question. I do not see one specific threat, as a direct action, as being a main threat to Canada. It is the general wrap-up of all of them, and I would characterize it as instability.

Senator Atkins: With the number of military personnel you have today, do you feel that we are too thin on the ground for the services that we are expected to provide?

Gen. Hillier: Absolutely, senator, and we of course have made the case for at least a 5,000-person increase in the regular force and 3,000 in the reserves, which I liken to an increase of 8,000. That means that both the regulars and the reserves will be put through one training system. Despite the fact that 3,000 will go into the reserve component, they will be fully trained and will have met exactly the same standards as any soldier, sailor, airman or airwoman in the Canadian Armed Forces, and are therefore usable by us on operations, with certain limitations of course.

Yes, we had too few folks, and yes, many units were becoming significantly undermanned. I would not call them ghost units, but they were significantly undermanned, and, yes, that was having a knock-on effect on the operational tempo on the men and women who do the work for us. In other words, we have companies of infantry so significantly undermanned that, if we wanted to send one company offshore, we had to take two and knock them together. For one battalion offshore, we had to take two battalions to build one. The aim of this next increase is to bring those units up to strength so we do not have to do that. That will help significantly, amazingly, in reducing the up tempo of men and women. Are we too thin on the ground? Yes, absolutely.

Le sénateur Atkins : Je suis convaincu que vous savez que ce comité a recommandé, dans un de ses rapports, que le gouvernement augmente son budget de 4 milliards de dollars et qu'il augmente le personnel militaire de 75 000 personnes.

Le gén Hillier : Voulez-vous dire « de » ou « à » 75 000?

Le sénateur Atkins : Je veux dire à 75 000. Le gouvernement ne verse pas suffisamment d'argent à l'armée pour les défis auxquels vous devrez faire face au cours des cinq prochaines années. J'espère que vous réussirez avec le montant qui vous est accordé.

Pour continuer, de votre point de vue professionnel, quelle est la plus grande menace militaire à la sécurité nationale du Canada?

Le gén Hillier : En un mot, l'instabilité, tant directe qu'indirecte. La menace viendra indirectement du reste du monde à moins que nous jouions un rôle dans la stabilisation des zones instables qui sont devenues des terres fertiles du crime organisé, du terrorisme, des forces militaires qui s'en prennent à leurs propres populations et qui causent des vagues d'émigration de réfugiés. À moins de participer à la stabilisation de ces zones, cette instabilité débordera sur le Canada, directement ou indirectement — indirectement de différentes façons par la mondialisation, et cetera, mais directement avec l'importation du crime organisé, de criminels, drogues, terroristes et bien entendu de grands nombres de réfugiés. Notre principale menace est donc l'instabilité. La grande question est sans nul doute de savoir comment la contrer le plus efficacement possible. Je ne vois aucune action directe qui puisse constituer une menace précise pour le Canada. Je vois plutôt une combinaison de toutes ces menaces, que je caractérise comme de l'instabilité.

Le sénateur Atkins : Avec le personnel militaire dont vous disposez aujourd'hui, croyez-vous que nos forces terrestres soient trop limitées pour les services qu'on attend de nous?

Le gén Hillier : Absolument, sénateur, et nous avons bien sûr établi le bien-fondé d'un ajout d'au moins 5 000 personnes à la force régulière et de 3 000 à la réserve, c'est-à-dire à une augmentation de 8 000 personnes. Cela signifie que tant les forces régulières que la réserve passeront par notre système d'entraînement. Malgré le fait que 3 000 personnes iront à la réserve, celles-ci recevront un entraînement complet et satisfieront aux mêmes critères que les soldats, marins, aviateurs ou aviatrices des Forces canadiennes. Nous pourrions donc faire appel à elles pour des opérations, avec bien sûr certaines restrictions.

En effet, nous étions trop peu nombreux et, en effet, certaines unités manquaient grandement de personnel. Je n'irais pas jusqu'à les appeler des unités fantômes, mais elles souffraient d'un manque criant de personnel et, en effet, cela avait un effet nuisible sur la cadence opérationnelle imposée aux hommes et aux femmes qui travaillent pour nous. Autrement dit, certaines de nos compagnies d'infanterie sont tellement dégarnies que pour en envoyer une à l'étranger, il nous faudrait en jumeler deux. Pour envoyer un bataillon complet à l'étranger, nous avons dû en regrouper deux. Cet accroissement de personnel projeté vise à reconstituer ces unités pour éviter de refaire ce genre de chose. Cela nous aidera énormément à relâcher la pression imposée à notre personnel. Nos forces terrestres sont-elles trop limitées? Oui, absolument.

The Chairman: Just so I am clear on this, they are coming in at a rate of 1,000 a year.

Gen. Hillier: No, senator, they are not.

The Chairman: Admiral Buck told us that was the plan. Our understanding is that this is his responsibility. Have things changed?

Gen. Hillier: I am not sure when he was here. I cannot remember if it was before or after the budget process.

The Chairman: It was before.

Gen. Hillier: The budgeting lines may not have been clear at that point in time. They are coming in as soon as we get the money for them. That means, on a five-year program, they come in during years three, four and five, and a few in year one and two, primarily aimed at the high demand, low-density specialties. It is those technical trades that we have been trying to bring up to strength and in fact grow a little bit. That is what we focused on during this first two years, plus fixing the recruiting system. Most of that 5,000 will come in during years three, four and five of the budget allocation.

The Chairman: Are you telling the committee that it will be 2011 before you have the additional 8,000 folks?

Gen. Hillier: Five years, plus this year, 2010. Back it off a year when we recruit them at the front part of the year, so 2009. Yes, that is correct.

The Chairman: How do you plan to get from here to there?

Gen. Hillier: In which respect, in operations that we are conducting right now or in growing that number?

The Chairman: In carrying on your operations, will you be stuck with the same problems as you have been facing over the last five years?

Gen. Hillier: In fact, no. We have come back with a clear appetite suppressant on what we can do, if you will. We are saying: Here is what we can put outside of the country in the interim, with our present figures, and there is what we can sustain outside of the country. Once the 5,000 plus the 3,000 is implemented, then we can enlarge the footprint that we can put outside of the country and be able to sustain it. We have laid out a managed system — “managed readiness” is what the army is calling it — on the ground, different terms across the Canadian Forces, to actually manage what we bring to operational readiness and declare ready to use on operations either in Canada or around the world and then declare what we can put out and sustain outside of the country. That is how we ensure that we do not end up back into something which is an over-commitment and something that we cannot sustain.

The Chairman: Perhaps you can describe for us what the situation would be like in the army that you used to command. How many people do you expect the army in the year 2006 to be able to sustain indefinitely overseas?

Le président : Pour que je comprenne bien, vous en recruter 1 000 par année.

Le gén Hillier : Non sénateur.

Le président : L'Amiral Buck nous a dit que c'était le plan. Nous avions cru comprendre qu'il en était le responsable. Y a-t-il eu des changements?

Le gén Hillier : Je ne me rappelle pas quand il est venu ici. Je ne me rappelle pas si c'était avant ou après le processus budgétaire.

Le président : C'était avant.

Le gén Hillier : Les détails du budget n'étaient peut-être pas clairs à ce moment-là. Nous recruterons quand nous aurons les budgets nécessaires. Ce qui signifie que dans un programme quinquennal, nous les recruterons au cours des années trois, quatre et cinq, et un peu la première et la deuxième année, surtout les spécialités où la demande est élevée, mais l'offre basse. Ce sont ces métiers techniques que nous tentons de combler et qui ont effectivement connu une légère croissance. C'est ce que nous avons visé au cours des deux premières années, en plus de corriger le système de recrutement. La plupart des 5 000 recrues seront embauchées aux cours des années trois, quatre et cinq de l'enveloppe budgétaire.

Le président : Êtes-vous en train de dire au comité que ces 8 000 personnes ne seront pas toutes en poste avant 2011?

Le gén Hillier : Cinq plus cette année, 2010. Reculez d'un an si nous les recrutons au début de l'année, cela nous donne 2009. Oui, c'est exact.

Le président : Comment comptez-vous y arriver?

Le gén Hillier : À quel propos, pour les opérations que nous menons actuellement ou pour cet accroissement du personnel?

Le président : Dans la conduite de vos opérations, ferez-vous face aux mêmes problèmes qu'au cours des cinq dernières années?

Le gén Hillier : En fait, non. Si vous insistez, nous avons avalé un sérieux coupe-faim sur notre capacité d'intervention. Nous disons : Voici ce que nous pouvons envoyer à l'extérieur du pays entre-temps, avec notre capacité actuelle, et voici les effectifs que nous pouvons soutenir à l'extérieur du pays. Quand nous aurons les 5 000 et 3 000 recrues additionnelles, nous pourrions accroître notre présence extérieure et être en mesure de la soutenir. Nous avons établi un système de gestion — ce que l'armée nomme « la capacité opérationnelle gérée » — la force terrestre; on utilise des termes différents selon les éléments des Forces canadiennes, pour gérer avec efficacité notre capacité opérationnelle et être prêt à intervenir au Canada et dans le monde entier et ensuite mesurer les effectifs que nous pouvons envoyer et soutenir à l'étranger. C'est ainsi que nous évitons de prendre des engagements que nous ne pouvons tenir.

Le président : Vous pourriez peut-être nous décrire quelle serait la situation dans l'armée que vous commandiez. Combien de personnes croyez-vous que l'armée pourra maintenir à l'étranger en 2006?

Gen. Hillier: Just bear in mind that, as part of the changes in the Canadian Forces, we do not want to be putting out solely an army footprint, we want to be putting out a Canadian Forces operational entity that increases the footprint and the profile and therefore the credibility. From the land component we are talking about two battalion task forces, with the potential of a brigade headquarters on top of that. The battalion task force would be 750 plus about 250 in the national command and the national support elements that go with it.

The Chairman: Would that be 1,500 then?

Gen. Hillier: Add another 500 because of those 250 in national command and national support elements — 1,000 plus 1,000.

The Chairman: That is 2,000.

Gen. Hillier: Correct. A third task force can be put out every year, but it is a one-shot effort. If you want to do a mission of six months you have a one-surge task force that goes off for six months and then after that you leave it.

The Chairman: Therefore every year you can surge to an additional 1,000.

Gen. Hillier: That is correct.

The Chairman: In terms of the army you will be able to sustain indefinitely 2,000 people for 12 months of the year looking forward forever, and that for six months out of every year you can bring that up to 3,000.

Gen. Hillier: The answer is yes, but on the last part, the six months, we are choosing. If it is something critical to Canada's interests, the number of months that we deploy men and women to protect our interests of course is a decision that we make at the time, but, yes, in general terms.

The Chairman: In that scenario, how many months do you see the individual soldier spending at home over any given period of time — say over a 36-month period of time, how long would an individual soldier be away and in harm's way, if you will, and how long would he or she be at home but away training, and how long would he or she be at home in his or her own bed?

Gen. Hillier: It is hard to say in those specific terms. They would do a mission of six to nine months. They would be back home for 12 to 18 months. Of that 12 to 18 months, the first six months are spent primarily around the home station. The second six months would be home stationed but some would be on training, and in the last six months out of that 18 months, two months or so, they would be distinctly away in the combined manoeuvre training centre out in Wainwright, Alberta, which the land component is building. They would then be ready to go back on another mission. If we were already on a mission or had a need

Le gén Hillier : N'oubliez pas que, dans le cadre des changements apportés aux Forces canadiennes, nous ne voulons pas simplement assurer une présence militaire; nous voulons envoyer une entité opérationnelle des Forces canadiennes qui accroîtra notre présence et notre profil et, par le fait même, notre crédibilité. Du point de vue des forces terrestres, nous parlons d'environ deux bataillons de forces opérationnelles avec la capacité d'un quartier général de brigade pour les diriger. Un bataillon de la force opérationnelle compterait 750 personnes auxquelles s'ajouteraient environ 250 personnes au commandement national et aux éléments de soutien national qui s'y greffent.

Le président : Ce qui nous donnerait 1 500 personnes?

Le gén Hillier : Ajoutez 500 autres personnes pour les 250 personnes du commandement national et aux éléments de soutien national — 1 000 plus 1 000.

Le président : Ce qui fait 2 000.

Le gén Hillier : Exact. Nous pouvons engager une troisième force opérationnelle chaque année, mais sur une base ponctuelle. Pour une mission de six mois; vous avez une force opérationnelle que vous déployez durant six mois et que vous abandonnez par la suite.

Le président : Donc, chaque année, vous pouvez recruter 1 000 personnes additionnelles.

Le gén Hillier : C'est exact.

Le président : Donc, pour l'armée, vous serez en mesure de soutenir pendant une période indéterminée 2 000 personnes tout au long de l'année aussi longtemps que vous le désirez et augmenter cet effectif, chaque année, durant six mois, à 3 000 personnes.

Le gén Hillier : La réponse est oui, mais pour la dernière partie à propos des six mois, nous faisons des choix. S'il s'agit d'un élément crucial pour les intérêts du Canada, nous déciderons au moment opportun du nombre de mois de déploiement des hommes et des femmes mais, oui, règle générale.

Le président : Dans ce scénario, combien de mois pensez-vous qu'un combattant sera à la maison pour une période donnée — disons pour une période de 36 mois, combien de temps un combattant sera-t-il absent et exposé au danger, et combien de temps sera-t-il ou elle à la maison mais absent pour de l'entraînement, et combien de temps sera-t-il ou elle à la maison dans son propre lit?

Le gén Hillier : C'est difficile à dire en termes aussi précis. Un combattant partira pour une mission de six à neuf mois. Il ou elle sera de retour pour 12 à 18 mois. Au cours de ces 12 à 18 mois, il ou elle passera la majeure partie des six premiers mois près de l'unité mère. Les six mois suivants se feront également à l'unité mère, mais pour de l'entraînement. Enfin, il ou elle passera environ deux des six derniers mois à coup sûr à l'extérieur au centre d'entraînement des manoeuvres interalliés de Wainwright, en Alberta, où s'entraîne l'armée de terre. Il ou elle sera prêt(e) à partir pour une autre mission. Si nous sommes déjà

for them, they would deploy at that time. One mission, either back on by the end of a 36-month period or ready to go back on a second mission at that point in time.

The Chairman: This is different from what the commander of the army described to this committee just a couple of months ago. He talked about a 36-month cycle where a soldier could expect to be away for six months, then home, and during his period at home, over the 36 months, be away from home for four months, and the rest of the time he would actually be in his own bed.

Gen. Hillier: Senator, it depends on what training you do in your own training area and what training you do away from your own training area. Our focus is to get as much as we can done in our own training area so our people have time back in their own homes, their home beds. If you are in your own training area still deployed for two weeks out of the month in the back 40, as we would call it, clearly you are not sleeping in your own bed although you might think that at some point in time. It depends on how you do your training of course. There is no difference between what the commander of the army, General Caron, and I see for what soldiers will have either on operational commitment or back at home during the middle of it.

Senator Atkins: On the subject of recruitment, so I understand it, we talk about 5,000 and 3,000 over the next five years, but there is an attrition factor to take into account, so we are talking about recruiting many more military personnel than that, are we not?

Gen. Hillier: Yes, and in fact we will carry on with the standard recruiting that we do to ensure that the attrition factor does not take the Canadian Forces downwards. I do not have the exact figure, but we recruit into the Canadian Forces over 4,000 people a year. We will continue to do that. The 5,000 plus the 3,000 is a bubble.

To handle it, I talk to ADM HR MIL, which has responsibility to attract, recruit and train those individuals, and to carry on with the routine 4,000 each year to keep the Canadian Forces stable at the level it is. For the bubble that we are bringing in, the 5,000 plus 3,000, the vast majority of whom will go into the land force, mission tasks the army commander to prepare a plan to bring civilians right from the recruiting centre to the location where they will be employed, and to take them from being a civilian to being a trained soldier in large groups at a time.

If you are to be employed as part of the brigade and as part of fleshing out the units in Petawawa, you will go from your recruiting centre to Petawawa. When the large group is there, the aim is to get it all in one focus. He will then take one of the units, which is in operational preparation as opposed to operational readiness, and start the training of those individuals from civilian right through to trained soldier. We have done that before. Some of you may remember or have read about the program back in the

en mission et avons besoin d'eux, ils seront rappelés. Une mission, de retour à la fin de la période de 36 mois, ou prêt à embarquer sur une autre mission à ce moment-là.

Le président : C'est différent de ce qu'a expliqué le commandant de l'armée terre à ce comité il y a deux ou trois mois à peine. Il a parlé d'un cycle de 36 mois au cours duquel un soldat peut être absent six mois, puis revenir à la maison et, au cours de la période à la maison durant ces 36 mois, être absent durant quatre mois et passer le reste du temps dans son propre lit.

Le gén Hillier : Sénateur, cela dépend de l'entraînement que vous suivez dans votre propre secteur d'entraînement et de celui que vous suivez à l'extérieur de ce secteur. Nous faisons le maximum pour que nos membres suivent leur entraînement dans leur propre secteur pour demeurer à la maison et dormir dans leur lit. Si vous êtes dans votre propre secteur d'entraînement et êtes absent durant deux semaines par mois, dans le champ, comme nous le disons, effectivement, vous ne dormez pas dans votre lit, bien que vous puissiez croire le contraire à un moment donné. Cela dépend bien entendu de l'entraînement que vous suivez. Il n'y a pas de différence entre ce que le commandant de l'armée de terre, le général Caron, et moi estimons quant aux soldats qui seront en déploiement opérationnel et ceux qui retourneront à la maison au milieu d'une mission.

Le sénateur Atkins : Sur la question du recrutement, si je comprends bien, nous parlons d'environ 5 000 et 3 000 recrues au cours des cinq prochaines années, mais nous devons tenir compte du facteur d'attrition; nous parlons donc du recrutement d'encore plus de personnel militaire, n'est-ce pas?

Le gén Hillier : Oui, et en fait nous allons continuer le recrutement régulier pour que le facteur d'attrition ne réduise pas les effectifs des Forces canadiennes. Je n'ai pas les chiffres exacts, mais les Forces canadiennes recrutent plus de 4 000 personnes par année, et nous allons continuer. Les 5 000 et 3 000 personnes sont une bulle.

Pour cela, je parle au SMA (HR-MIL), qui est responsable du recrutement et de l'entraînement de ces personnes et de l'embauche des 4 000 personnes chaque année qui nous permettent de conserver des effectifs stables tels qu'ils sont actuellement au sein des Forces canadiennes. Pour cette bulle, les 5 000 et 3 000 recrues, dont une grande majorité iront dans les forces terrestres, la mission dicte au commandant de l'armée de terre d'élaborer un plan qui permettra de muter les civils directement du centre de recrutement à l'endroit où ils seront affectés pour leur donner l'entraînement de soldats en grands groupes.

Si vous êtes employé dans la brigade pour gonfler les rangs des unités de Petawawa, vous irez de votre centre de recrutement à Petawawa. L'objectif est de faire l'entraînement d'un grand groupe simultanément. On prend alors une des unités, qui se trouve en préparation opérationnelle, et non en état de capacité opérationnelle, et on entraîne les civils jusqu'à ce qu'ils soient des soldats qualifiés. Nous l'avons déjà fait. Certains d'entre vous se rappelleront du programme au début des années 1980 auquel

late 1980s involving 5,000 men and women. It worked very successfully and we anticipate that is the best way to do it now.

The Chairman: General, if you could, please, rather than say “ADM HR MIL,” say “Assistant Deputy Minister, Human Relations Military.” Many people watching may not keep up with the vernacular common in the military. If we can make sure that everybody understands, including the committee, it will work better.

Gen. Hillier: I have tasked Vice-Admiral Jarvis to do what he has to do normally, and then Lieutenant-General Caron, Commander of the Army, to do the bubble.

Senator Atkins: Are you satisfied with the recruitment process or does it need reform?

Gen. Hillier: I am not satisfied at all. First, we are a bit out of practice. This is not pejorative. This is not demeaning to any of the men and women working in that system, trying to do their best for us. We have stripped out that system. We have cleaned it out. We have not made the Canadian Forces recruiting group the place to go to seek a posting. In fact, many of our good NCOs and officers actually would see a posting there as a dead end, as a killing blow for their aspirations and their desire to have greater challenges in their lives.

We need to change many aspects of that. We have not marketed ourselves well to Canadians, so that we now have to rework many things. When I said we are doing some low-level additional recruiting and starting to rebuild our system here, that is what I mean. I have asked ADM HR MIL to come back to me and lay out how we will do that in detail and what we need to do in the way of selection and the numbers of people, and how we need to market ourselves and communicate, and come back and let us walk through the plan to do that. Let me know where I have to be involved. For example, if we are to get the right kind of people in that recruiting system, to attract young Canadians rather than recruiting them, we will have to go out and individually select people across our country to make sure we get the right people to represent us as the first impression of Canadians. We have a great deal of work to do. We have just begun that process.

A great number of leaders in the recruiting group have been working in preparation for this. Now is when we get down to implementation.

No, I am not satisfied right now. We broke the system from 1994 through to about 1999-2000. We did our best to break that recruiting system and recruiting group and we almost succeeded. Now we need them again and we have to rebuild in a significant way.

Senator Atkins: Are you telling me that you are taking a personal interest this area?

Gen. Hillier: That would be an understatement, Senator Atkins. I am taking a personal interest. This is success. Everything we do depends on people. If we do not have people

participaient 5 000 hommes et femmes. Il a connu un franc succès et nous estimons qu'il s'agit de la formule gagnante encore aujourd'hui.

Le président : Général, pourriez-vous, je vous prie, au lieu de dire SMA (HG-MIL), dire sous-ministre adjoint, Ressources humaines — Militaires. De nombreuses personnes ici ne comprennent peut-être pas la langue vernaculaire de l'armée. Assurons-nous que tout le monde comprend, y compris les membres du comité, et tout ira pour le mieux.

Le gén Hillier : J'ai demandé au vice-amiral Jarvis de continuer son travail normal et au lieutenant-général Caron, commandant de l'armée de terre, de se charger de la bulle.

Le sénateur Atkins : Êtes-vous satisfait du processus de recrutement ou doit-il être réformé?

Le gén Hillier : Je ne suis pas du tout satisfait. Premièrement, nous avons quelque peu perdu la main, cela dit sans aucun sens péjoratif. Je ne dis pas ça pour rabaisser les hommes et les femmes qui y travaillent et qui font de leur mieux pour nous. Nous avons démembré ce système. Nous n'avons pas fait du groupe de recrutement des Forces canadiennes un endroit où aller pour trouver un emploi. En fait, nombre de nos bons officiers et sous-officiers y verraient un emploi comme une impasse, plutôt comme une mise à mort de leurs aspirations et de leur désir de s'attaquer à de plus grands défis.

De nombreux aspects méritent d'être changés. Nous ne nous sommes pas vendus aux Canadiens et nous devons revoir de nombreux points. Quand j'ai dit que nous faisons du recrutement additionnel de bas niveau et que nous commençons à restaurer notre système, c'est ce que je voulais dire. J'ai demandé au SMA (RH-MIL) de m'expliquer comment nous allons procéder en détail et ce que nous devons faire quant à la sélection et au nombre de personnes, et comment nous devons communiquer et comment nous devons réviser le plan pour y parvenir. Par exemple, si nous voulons placer les bonnes personnes dans ce système de recrutement pour attirer les jeunes Canadiens au lieu de les recruter, nous devons sélectionner des personnes dans tout le pays pour nous assurer d'avoir les personnes qui projeteront une première bonne impression en tant que Canadiens. Nous avons beaucoup de travail à faire. Et nous n'en sommes qu'au début.

Un grand nombre de dirigeants du groupe de recrutement s'y préparent déjà. Nous devons maintenant passer à la mise en oeuvre.

Non, je ne suis pas satisfait. Nous avons démembré ce système de 1994 à 1999-2000. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour démolir le système et le groupe de recrutement et nous avons presque réussi. Nous en avons de nouveau besoin et avons un important travail de restauration à faire.

Le sénateur Atkins : Si je comprends bien, vous prenez ce dossier à coeur.

Le gén Hillier : C'est le moins qu'on puisse dire, sénateur Atkins. Je prends ce dossier à coeur. C'est la clé du succès. Tout ce que nous faisons repose sur les gens. Si nous n'avons pas les gens

with the characteristics, the value sets and skill sets that we need, we simply will not succeed in doing anything for Canada. That is not an option we have.

Senator Atkins: Moving to another question, what other threats to the national security of Canada do you see that may require in whole or in part a military response?

Gen. Hillier: It comes back to that first question: What are the threats to Canada? I would say instability, both indirectly — global instability hurts us because it impacts on many things — and directly, because global instability directly causes threats to be manifested inside of Canada. All of that requires, either in whole or in part, a military response.

From Canada's perspective, our credibility as a responsible citizen of the world and as a member of the G8 is constantly being assessed by the rest of the world. We need to be able to play both in Canada and around the world, and a part of that, of course, is the military commitment of men and women in uniform.

When we go to address what I call instability, it is my belief that it is in failed and failing states where we get the biggest bang for our bucks at affecting all those threats and reducing instability. That does require some military commitment.

Senator Atkins: The defence policy requires the Canadian Forces to be capable of combat operations. Do you see the Canadian Forces as being capable of combat operations across the entire spectrum of conflict?

Gen. Hillier: No, I do not, senator. We have never been capable across the entire spectrum. The aspirations to do so would be misplaced.

I will tell you what I do believe. I believe that we do not always have to be writing about it and talking about it because that denotes a level of insecurity and confidence in ourselves that is not true.

I believe that if you are not combat-capable, if you are not recognized as a professional fighting force the minute you get off the bus, those with whom you are trying to work with to neutralize and to mitigate threats will realize that and your job will become exceedingly more difficult. In short, you must be able to conduct combat operations, first, simply to survive. We go out in some pretty tough places around the world where people are natural born killers who have been trained as soldiers and armed to the teeth with the most modern weaponry one could possibly want.

I give you the example of the city of Prijedor in Bosnia, where we conducted a significant number of operations. In that town there were a large number of young men who were well trained as soldiers, who had clearly been involved in significant killing with the ethnic cleansing that occurred in that terrible part of the world, and who were armed to the teeth with the finest kind of weapons that you would want. Their chief of police was equivalent to Paul Bernardo. Their chief of public security was the equivalent of Karla Homolka. Their mayor was the equivalent of Clifford Olson. You cannot deal with people like that unless you are prepared to do the violent end of business in the peace

avec les qualités, les valeurs et les compétences que nous avons, nous ne pourrions rien faire pour le Canada. Ce n'est pas une question de choix.

Le sénateur Atkins : Passons à une autre question. Quelles autres menaces à la sécurité nationale du Canada nécessiterait, selon vous, une intervention militaire en tout ou en partie?

Le gén Hillier : Ce qui nous ramène à la première question : Quelles sont les menaces pour le Canada? Je dirais l'instabilité, à la fois indirecte — l'instabilité mondiale nous touche à cause de ses nombreuses répercussions — et directe, car celle-ci entraîne des menaces directes au Canada même. Dans tous les cas, une intervention militaire est nécessaire, en tout ou en partie.

Du point de vue du Canada, notre crédibilité en tant que citoyen du monde responsable et membre du G8 est constamment évaluée par le reste du monde. Nous devons être en mesure d'intervenir à la fois au pays et dans le reste du monde et l'engagement militaire des hommes et femmes en uniforme y joue un rôle.

Face à l'instabilité, je crois que nous servons le mieux nos intérêts quand nous intervenons auprès d'États en difficulté ou en voie de l'être pour confronter ces menaces et réduire l'instabilité. Et cela exige un engagement militaire.

Le sénateur Atkins : La politique de défense veut que les Forces canadiennes soient capables d'entreprendre des opérations de combat. Estimez-vous les Forces canadiennes capables d'opérations de combat dans toute la gamme des conflits?

Le gén Hillier : Non, sénateur. Nous n'avons jamais été capables dans toute la gamme des conflits. De telles aspirations n'auraient pas leur raison d'être.

Je vais vous dire ce que je crois. Je crois que nous ne devons pas toujours écrire à ce sujet ni en parler car cela dénote de notre part une certaine insécurité et un manque de confiance qui sont faux.

Je crois que si vous n'êtes pas apte au combat, si vous n'êtes pas reconnu comme une force de combat professionnelle dès votre arrivée, ceux avec qui vous tentez de travailler pour neutraliser et pallier les menaces s'en rendront compte et votre travail deviendra alors plus difficile. En bref, vous devez en premier lieu être capable de mener des opérations de combat simplement pour survivre. Nous allons dans des endroits très durs dans le monde entier où les gens sont des tueurs nés qui ont reçu un entraînement de soldat et qui sont armés jusqu'aux dents avec l'armement de pointe dont tout le monde rêve.

Prenez par exemple la ville de Prijedor en Bosnie où nous avons mené de nombreuses opérations. Il y avait dans cette ville de nombreux de jeunes hommes formés comme soldats. Il ne faisait aucun doute qu'ils avaient participé à d'importantes tueries de nettoyage ethnique dans cette dangereuse partie du monde et ils étaient armés jusqu'aux dents avec des armes de pointe dont tout le monde rêve. Leur chef de police était l'équivalent de Paul Bernardo. Quant à leur chef de la sécurité publique, il équivalait à Karla Homolka. Leur maire aurait pu être Clifford Olson. Vous ne pouvez négocier avec ce genre de personnes si vous n'êtes pas préparé à la violence dans les opérations de paix et de sécurité,

and security operations, and that means combat. You have to be combat-ready and be able to conduct operations to survive. If you want to deter people from threatening your mission, you have to be seen as capable and seen as too big a bully to take on. If all those things fail and you cannot deter violence, you have to be able to fight and win. That is fundamental to everything we do.

You cannot isolate it. We are not the people who decide, when we are on the ground in Afghanistan, Kosovo, Bosnia or anywhere else, whether it goes by them. If we are not ready, we will be doing our soldiers and our nation a disservice.

Senator Atkins: Are you telling me that you are amending your training manual to address these new challenges?

Gen. Hillier: Completely. We are trying to pick through the capabilities required at that focus in those failed and failing states, at the air, land and sea interface, where the majority of the populations live, which is larger towns and cities, where we will be needed and therefore used in the next year, decade, or two or three decades out, and making sure that we have the capabilities as part of a multinational, multilateral operation. We do not see that we will be conducting those operations uniquely and exclusively as Canadian operations. Therefore, we want to be able to clearly articulate what comes with the coalition or a multinational force and what part we absolutely have to bring, and then concentrate on those capabilities to make sure we are good at them. That is what we need to do. That is what we are picking through right now.

Senator Atkins: Are we training in the three-block concept?

Gen. Hillier: Yes, every hour of every day; if we are not, I will have something to say about it, because we need to be.

Senator Banks: Thank you for being with us.

Gen. Hillier: Senator Banks, it is my pleasure.

Senator Banks: Further to what Senator Atkins asked, we used to say about the Canadian Forces that it was our objective for them to be able to fight alongside the best against the best, and that our objective was to have in the field a dominant force that would be able, as you said a few minutes ago, to fight and win. Is that still the case? Are those words still applicable? Is that still the intent of what you are saying?

Gen. Hillier: The last part is absolutely right. If we are going to get into a brawl, we have to be able to fight and win. Coming second in a brawl is not an option that we want to consider. We must be able to fight with the best and, no matter what the fight, we have to be part of a winning side and ensure that we apply our appropriate role in that.

The threat has changed, though, and that is why I come at it this way. Fighting against the best right now and with the kinds of threats that we will face, that are conceivable, except for one or two which are very improbable, we are fighting against a very different threat. We are dealing with organized crime, terrorists, and militia forces who have earned their battle honours by

c'est-à-dire à livrer combat. Vous devez être prêt au combat et être capable de mener des opérations de survie. Si vous voulez empêcher l'emploi de la force contre votre mission, vous devez être perçu comme trop fort pour être intimidé. Si par contre vous ne pouvez prévenir la violence, vous devez être prêt à combattre et capable de vaincre. Si un élément fondamental dans tout ce que nous faisons.

Il s'agit d'un ensemble. Ce n'est pas nous qui décidons quand nous sommes sur le terrain en Afghanistan, au Kosovo, en Bosnie ou ailleurs. Si vous n'êtes pas prêt, vous ne rendez pas service à nos soldats et à notre nation.

Le sénateur Atkins : Êtes-vous en train de me dire que vous modifiez votre manuel d'instruction pour faire face à ces nouveaux défis?

Le gén Hillier : Tout à fait. Nous tentons de regrouper les capacités nécessaires à ces interventions dans les États en difficulté ou en voie de l'être, dans les airs, sur la terre et sur la mer, où habitent la majorité des populations, c'est-à-dire les grandes villes, où on aura besoin de nous au cours de la prochaine année, de la prochaine décennie, voire des deux ou trois prochaines décennies. Nous devons avoir les capacités dans le cadre des opérations multinationales et multilatérales. Nous ne croyons pas que ces opérations seront menées exclusivement et uniquement par le Canada. Nous voulons donc être en mesure de clairement articuler les éléments d'une coalition ou d'une force multinationale et le rôle que nous devons absolument y jouer, et nous concentrer sur la qualité de ces moyens. C'est ce que nous devons faire. C'est ce que nous examinons en ce moment.

Le sénateur Atkins : L'instruction suit-elle le concept des trois blocs?

Le gén Hillier : Oui, à chaque instant. Le cas contraire, nous devons y voir car nous devons le faire.

Le sénateur Banks : Merci de vous joindre à nous.

Le gén Hillier : Je vous en prie, sénateur Banks.

Le sénateur Banks : Faisant suite aux questions du sénateur Atkins, nous disions des Forces canadiennes que notre objectif était qu'elles côtoient les meilleurs et que nous voulions envoyer en mission une force dominante capable, comme vous le disiez il y a quelques minutes, de combattre et de vaincre. Est-ce toujours le cas? Pouvons-nous encore nous exprimer en ces termes? Est-ce toujours le fondement de votre propos?

Le gén Hillier : La dernière partie est entièrement vraie. Si nous devons sauter dans la bagarre, nous devons combattre et vaincre. Dans une bagarre, il n'est pas question que nous soyons deuxième. Nous devons pouvoir affronter les meilleurs et, peu importe le combat, être du côté des gagnants en veillant à y jouer convenablement notre rôle.

La menace a toutefois changé et c'est pourquoi je l'exprime de cette façon. Actuellement, dans un combat contre les meilleurs, avec les menaces éventuelles auxquelles nous ferons face, à l'exception de une ou deux qui sont très improbables, nous serons confrontés à une menace très différente. Nous faisons face au crime organisé, à des terroristes et à des milices dont la seule gloire

beating up on their own populations, and that is a very different fight. However, the same view remains. We have to be able to fight and when we fight, winning is the only course of action.

Senator Banks: We will train our people so they can fight against those kinds of opponents.

Gen. Hillier: That is what the defence policy has articulated, in part, and the Canadian forces vision is starting to lay out in more detail exactly what we are working towards. The threat against which we have to be successful is so very different from what it has been this last 50 years that it requires a fundamental shift in the way we do business in the Canadian Forces: Command, train, equip, structure and deploy.

Senator Banks: In the past you have said that you hoped we would be able to put out the kind of forces that you described when you were answering Senator Atkins' question, by 2006.

Gen. Hillier: By February 2006.

Senator Banks: As I understand it, you would be able to do that with existing personnel and resources. You have reinforced this by giving us the timeline on the new people. Have I got that right?

Gen. Hillier: Yes, at the reduced level that I mentioned to you. In short, in February 2006 we will be able to put two land task forces out. Each will have 750 soldiers, plus the support element that I mentioned. That is without the 5,000 regular force and 3,000 reservists.

Senator Banks: Will they be able to stay there?

Gen. Hillier: We will be able to sustain those, that is correct.

Senator Banks: I am asking that question because I think we were all embarrassed by the fact that we could not rotate the first 850 people that we sent to Afghanistan. When we pulled them out, they were not replaced by the same number of bodies doing the same number of things, if I recall correctly.

Gen. Hillier: That is correct, senator. We pulled them out and we did not rotate them there at that point in time. There were many reasons for that, but we were into significant operations in many other places around the world with larger numbers than what those 750 plus 750 will now give us. As a result, we were overextended.

We added to that the domestic operations which were compounding the issue back here in Canada, security for the G8 Summit. There were complex things such as significant forest firefighting, which tended to take troops out of their own beds again, away from home. We had been overextended for about five to seven years, which culminated. The wear and tear was sufficient that we were at a point where we had to have a reduction in operations. We had to look after the minimum that we had. We had to get back to something that was manageable and sustainable. That is now what we are doing.

est d'avoir massacré leurs propres populations; c'est un combat fort différent. Cependant, le point de vue demeure le même. Nous devons être prêt au combat et, le cas échéant, pouvoir en sortir vainqueur.

Le sénateur Banks : Nous formerons nos gens pour qu'ils puissent combattre de tels adversaires.

Le gén Hillier : C'est ce qu'énonce en partie la politique de défense; et la vision des Forces canadiennes commence à préciser plus en détail exactement ce que nous sommes en train de faire. La menace que nous devons défaire est si différente de ce que nous avons connu au cours des 50 dernières années que nous devons amorcer un virage fondamental dans notre façon de faire au sein des Forces canadiennes : commander, former, équiper, structurer et déployer.

Le sénateur Banks : Vous avez déjà dit que vous aimeriez être en mesure d'avoir le genre de forces que vous avez décrit dans votre réponse au sénateur Atkins pour 2006.

Le gén Hillier : Pour février 2006.

Le sénateur Banks : Si je comprends bien, vous pourriez y arriver avec votre personnel et vos ressources actuels. Et vous apportez des précisions en nous détaillant le calendrier de recrutement. Est-ce bien cela?

Le gén Hillier : Oui, le niveau réduit que je vous ai mentionné. En bref, en février 2006, nous serons en mesure d'envoyer en mission deux forces opérationnelles de l'armée de terre. Chacune comptera 750 soldats et les éléments de soutien que j'ai mentionné. Sans compter les 5 000 recrues de la force régulière et les 3 000 réservistes.

Le sénateur Banks : Pourront-ils rester ici?

Le gén Hillier : C'est exact Nous allons les maintenir.

Le sénateur Banks : Je pose la question parce que je crois que nous étions tous gênés de ne pouvoir assurer la relève des 850 personnes envoyées en Afghanistan. Quand nous les avons retirées, nous n'avons pu les remplacer par autant de personnes avec autant de fonctions, si je me rappelle bien.

Le gén Hillier : C'est exact, sénateur. Nous les avons retirés et n'avons pu les remplacer à ce moment-là pour de multiples raisons. Mais nous participions à d'importantes opérations dans le monde entier qui nécessitaient encore plus de monde que les 1 500 personnes que nous aurons de plus. Cela dépassait nos capacités.

Ajoutez à cela les opérations intérieures pour le sommet du G8 ici même au Canada qui ne faisaient qu'aggraver la situation. Il y a eu des opérations complexes telles que la lutte contre les incendies de forêt qui ont nécessité l'envoi de troupes à l'extérieur de leur foyer, hors de leur lit. Nous en avons trop fait durant cinq à sept ans, jusqu'à ce cela dépasse les bornes. L'usure avait atteint un point tel qu'il a fallu réduire les opérations. Nous devons prendre soin du minimum que nous avions. Nous devons retourner à un niveau réaliste de gestion et de soutien. C'est ce que nous faisons maintenant.

Senator Banks: When you are sustaining these forces, you described them as being forces which are interdenominational. They involve not just soldiers but also air personnel and sea personnel.

Gen. Hillier: Yes.

Senator Banks: As I am sure you know, this committee, in one form or another, has seen every significant military base in the country and several that are outside the country. With respect to the navy, will they be able to be up to that level of operation by that date?

We have not been on a ship in the last few years that has not been deficient in some way. That is not a knock on any of the people. They are operating at 150 per cent, as you know. The platforms are short in one way or another. They are short of sailing time and the shortfall, according to the admiral that we heard from, was about \$250 million in the current year.

Gen. Hillier: The navy will be up and running in one form. It is part of the challenge that we have had and which we are now trying to address. We are starting to do that as part of the defence policy and the Canadian Forces vision. Up until now, and even to February 2006, the army has set its own managed readiness and says when its units will be available for operations. The navy has done likewise with its managed readiness and says when its ship or ships become operationally ready and, therefore, ready to deploy. The air force does it in a variety of ways, depending on the fleets. We have never orchestrated that from the Canadian Forces perspective.

Senator Banks: You will do that now; you will have a force commander that will command all three elements.

Gen. Hillier: That is correct. We will have a managed readiness system for Canadian Forces that says by, let us pick a date, June 1, 2006 or June 1, 2007, we will bring to readiness a light task force from the army, a task group from the navy of three to five ships complete, an aviation squadron, plus some Auroras, plus a six pack of F18s from the air force and combine that for the next 12 to 18 months as our first responders internationally or nationally.

We will start to manage it on Canadian Forces bases so that when we put something offshore or in Canada it has all the characteristics it needs to be successful, and it has enough of those characteristics that it has a visible profile, gives us the opportunity to gain more credibility because of the size of that profile and its efficiency, and that credibility gives us the opportunity to get some leadership appointments and leadership in various regions and areas. That gives us the chance to shape things in accordance with any interest that we want to articulate or our values.

Senator Banks: The naval component will be able to be in place by February 2006?

Le sénateur Banks : Quand vous mainteniez ces forces, vous les décriviez comme appartenant à tous les éléments. Il y avait non seulement des soldats, mais également du personnel de l'aviation et de la marine.

Le gén Hillier : Oui.

Le sénateur Banks : Comme vous le savez j'en suis certain, ce comité, d'une façon ou d'une autre, a visité chacune des bases militaires au pays et plusieurs d'entre elles à l'extérieur du pays. Pour ce qui est de la marine, sera-t-elle en mesure d'atteindre ce niveau d'opération à cette date?

Depuis plusieurs années, nous n'avons pas vu un navire qui n'était pas endommagé d'une façon ou d'une autre. Et ce n'est pas pour insulter qui que ce soit. Ils travaillent à la limite de leurs moyens, comme vous le savez. Les plates-formes sont courtes d'une façon ou d'une autre. Ils manquent de temps au large et leur déficit, selon les propos de l'amiral que nous avons entendu, est d'environ 250 millions de dollars pour l'année en cours.

Le gén Hillier : La marine sera prête et fonctionnelle. Cela fait partie du défi auquel nous faisons face actuellement. Nous avons commencé le redressement dans le cadre de la politique de la défense et de la vision des Forces canadiennes. À ce jour, et jusqu'en février 2006, l'armée a établi et gère sa propre capacité opérationnelle et déterminera quand ses unités seront prêtes pour les opérations. La marine procède de la même façon, gère sa capacité opérationnelle et déterminera quand ses navires seront prêts pour les opérations, c'est-à-dire à être déployés. La Force aérienne procède pour sa part de différentes façons, selon ses flottes. Nous n'avons jamais orchestré ces démarches au niveau des Forces canadiennes.

Le sénateur Banks : C'est ce que vous ferez maintenant; vous aurez un commandant de la force qui commandera les trois secteurs.

Le gén Hillier : C'est exact. Nous aurons un système de gestion de la capacité opérationnelle des Forces canadiennes qui permettra d'établir qu'au, prenons une date au hasard, 1^{er} juin 2006 ou 2007, nous aurons une force opérationnelle légère prête pour les opérations, un groupe opérationnel de la marine avec trois à cinq navires prêts, un escadron aérien et quelques *Aurora* et six F18 de l'aviation qui seront regroupés et prêts à intervenir au niveau national ou international d'ici 12 à 18 mois.

Nous en débiterons la gestion sur les bases des Forces canadiennes pour qu'au moment de les déployer au Canada ou à l'étranger, elle ait tous les atouts pour réussir et toutes les caractéristiques qui augmenteront notre visibilité et notre crédibilité à cause de la taille de ce profil et de son efficacité; et pour que cette crédibilité nous amène à commander des missions et à prendre le rôle de leader dans divers régions ou secteurs. Cela nous donne la chance de traiter les choses à notre façon en fonction des intérêts et des valeurs qui nous tiennent à coeur.

Le sénateur Banks : Le secteur naval sera prêt pour février 2006?

Gen. Hillier: No. We are still working through that. February 2006 will be the army task forces coming available under that very old system that we have in place. We are working through the managed readiness system for the Canadian Forces as part of the Canadian Forces vision, but we are not there yet.

Senator Banks: What is the approximate timeline for the readiness of a one-command, three services group going out and doing its job?

Gen. Hillier: There is a variety of timelines. The standing contingency task force, which is the air, land and sea elements under one commander, we would like to bring together during the early fall of 2006 for the first joint experimentation concept and work up. We have not held an exercise of this type or magnitude combining all the various pieces of the Canadian Forces since 1998. We need to learn many lessons, and build on those. In the fall of 2006, we would like to run the first exercise, and then see how it goes from there.

Senator Banks: You have had some experimentation groups, for example, Shirley's Bay. Have they been working along that line?

Gen. Hillier: Completely. We are trying to learn what we can about amphibious operations and more, and seeing what lessons have been learned by other military forces, what lessons we have learned and how the change in threat now allows us to apply those lessons. We have learned many lessons, but we need to go out and do it, learn from making mistakes when training. We need to learn the best and most effective way for us, not based on lessons from, for example, the United States Marine Corps, who say that they have made every mistake in the book, and if we would like to learn from them, they can give us the whole dictionary. We need to learn how to do it for us, with our characteristics.

Senator Banks: Some of our priorities are different.

Gen. Hillier: Very much so. That is entirely natural, and we like that.

Senator Banks: You have spoken in the past about the dangers of a hollow army. You referred to it a minute ago when you said that we do not have any ghost units. The fact of the matter is that we are all human, including people in the forces, and sometimes the paper complement of a group of forces is not available to go out and do the job. Sometimes a significant number of people are, as you would describe them, LOB, left out of battle.

Members of this committee have just returned from Afghanistan, where there were about 140 folks who have already signed waivers allowing them to come back to that field of operations earlier than otherwise would be the case if they did not sign the waiver.

Le gén Hillier : Non. Nous y travaillons présentement. Février 2006 est la date où les forces opérationnelles de l'armée de terre seront disponibles en vertu de ce système vétuste encore en vigueur. Nous travaillons avec le système de gestion de la capacité opérationnelle pour les Forces canadiennes dans le cadre de la vision des Forces canadiennes, mais il y a encore du chemin à faire.

Le sénateur Banks : Quel est le calendrier approximatif pour la capacité opérationnelle des trois secteurs sous un commandement unique, prêts à partir en mission?

Le gén Hillier : Il y a plusieurs différents calendriers. Pour ce qui est de la force d'intervention opérationnelle, qui regroupe des éléments de l'armée, de l'aviation et de la marine sous un commandement unique, nous aimerions qu'elle soit constituée au début de l'automne 2006 pour un premier exercice d'expérimentation interarmées. Nous n'avons eu aucun exercice de ce type ou de cette ampleur regroupant les différents secteurs des Forces canadiennes depuis 1998. Nous devons tirer de nombreuses leçons et les mettre à profit. À l'automne 2006, nous aimerions mener le premier exercice et faire une première évaluation.

Le sénateur Banks : Vous avez organisé divers groupes d'expérimentation, Shirley's Bay, par exemple. Ont-ils fonctionné selon cette démarche?

Le gén Hillier : Entièrement. Nous tentons de tirer des leçons de ce que nous pouvons sur les opérations amphibies, entre autres, et de voir ce que les autres forces militaires ont appris, nos propres leçons, et nous cherchons à appliquer celles-ci à la nouvelle forme de menace. Nous avons tiré de nombreuses leçons, mais nous devons maintenant les appliquer et apprendre de nos erreurs par des entraînements. Nous devons découvrir les méthodes les meilleures et les plus efficaces pour nous, non pas des leçons apprises, par exemple, du United States Marine Corps, qui prétend avoir fait toutes les erreurs possibles. Si nous voulons qu'il nous montre, il peut nous donner le dictionnaire complet. Nous devons apprendre par nous-mêmes, selon nos particularités propres.

Le sénateur Banks : Certaines de nos priorités sont différentes.

Le gén Hillier : De loin. C'est tout à fait naturel, et c'est bien ainsi.

Le sénateur Banks : Vous avez déjà parlé d'une armée creuse. Vous y avez fait référence il y a une minute quand vous avez dit que nous n'avions pas d'unité fantôme. Le fait est que nous sommes tous humains, y compris le personnel des Forces, et parfois, l'effectif théorique d'un regroupement de forces n'est pas prêt à s'acquitter d'une mission. Parfois, de nombreuses personnes sont, comme vous le diriez, LOB, laissées hors de la bataille.

Des membres de ce comité arrivent tout juste d'Afghanistan où étaient quelque 140 personnes ayant déjà signé une dérogation les autorisant à retourner sur le terrain, ce qui serait différent s'ils n'avaient pas signé la dérogation.

In answer to Senator Atkins' questions, you have talked about other recruitment problems such as the number of people who are about to retire and the 10,000 that you will have to bring in to make that number up. You also talked about 8,000 reservists as a unit, which I am happy to hear because the reserves are fundamentally important.

Gen. Hillier: We cannot do anything we are doing now or going to do in the future without the reserve being a full part of the Canadian Forces.

Senator Banks: How will you do it with respect to getting the number of people that you need to do these jobs by the timeline that you are talking about? It seems a daunting task.

Gen. Hillier: I do not describe it as daunting because if I described it as that, I would probably quit, go home, and enjoy retirement starting now. I do not want to do that.

It is a big task. However, we have the entire leadership, from corporal to myself, in the Canadian Forces ready to pile on and do this, and indeed we have been doing that already.

Let me cite as an example of the number of people left out of battle, referred to as LOB. For a variety of reasons, one thing we did discover is that if you wear people out, many will not be available for action the next time around. That was a key factor that drove us to articulating the need for a reduction in the operational tempo two years ago. It was myself who did that with Minister McCallum at the time. We discovered what happens when you work these men and women too hard.

We need a managed readiness system that gives a reasonable amount of time at home in your own bed, your own town, and your own country compared to the time that you are away, and make that predictable. That is one of the areas where we have been failing.

As an example, I worked with the British Army. They were able to tell their squadrons and companies two and a half to three years ahead of time exactly where they would be and what they would be doing. Sometimes we could not tell our companies and squadrons and gun batteries where they would be training next week or the week after that. That might be a bit extreme.

When you do all of those things, you reduce the number of folks who have difficulties that cause them not to be operationally deployable. That is one of the things we are getting into with the managed readiness system. Reducing the number of people who will be outside of the country allows you to manage more of those folks and therefore gives you the opportunity to provide that balance between work and family, deployment and being at home.

Senator Banks: I want to talk about the end of the operational pause. There is an old gag in the music business that begins: They laughed when I sat down to play. This committee recommended at one point that there had to be an operational pause across the border, and everybody laughed when we said that. It came to pass, as you have pointed out.

En réponse aux questions du sénateur Atkins, vous avez parlé des problèmes de recrutement, par exemple des personnes qui s'apprentent à prendre leur retraite et des 10 000 que vous devrez recruter pour les remplacer. Vous avez également parlé d'une unité de 8 000 réservistes, ce qui me fait plaisir car la réserve est fondamentalement importante.

Le gén Hillier : Nous ne pourrions rien faire aujourd'hui ni dans l'avenir sans une réserve intégrée à part entière dans les Forces canadiennes.

Le sénateur Banks : Comment vous y prendrez-vous pour recruter le nombre de personnes nécessaires dans le calendrier dont vous parlez? Cela pourrait être décourageant?

Le gén Hillier : Je ne dirais pas que c'est décourageant parce que si tel était mon propos, il vaudrait mieux que je démissionne, que je retourne à la maison et que commence à profiter de ma retraite dès maintenant. Et ce n'est pas mon intention.

C'est un défi de taille. Toutefois, nous avons l'entier leadership, du grade de caporal jusqu'à moi, pour augmenter les effectifs des Forces canadiennes et, à vrai dire, nous avons déjà commencé.

Prenez par exemple un certain nombre de personnes laissées hors de la bataille, que nous appelons LOB. Pour diverses raisons, nous avons entre autres découvert que si vous exténuez les personnes, nombre d'entre elles ne seront pas capables de partir pour la mission suivante. C'est un facteur clé qui nous a incité à réduire la cadence des opérations il y a deux ans. À l'époque, j'ai pris la décision avec le ministre McCallum. Nous avons découvert ce qu'il en coûtait de trop exiger de ces hommes et femmes.

Nous avions besoin d'un système de gestion de la capacité opérationnelle qui accorde une période raisonnable dans votre propre lit, votre propre ville et votre propre pays comparativement aux périodes d'absence, et qu'elles soient prévisibles. C'est un des domaines où nous avons échoué.

Par exemple, j'ai travaillé avec l'Armée britannique. Ils étaient en mesure de dire à leurs escadrons et leurs compagnies deux ans et demi à trois ans d'avance où ils seraient exactement et ce qu'ils feraient. Il nous est arrivé de ne pas pouvoir dire à nos compagnies, escadrons et batteries de tir où ils s'entraîneraient la semaine suivante ou deux semaines plus tard. C'est peut-être trop.

Quand vous faites toutes ces choses, vous réduisez le nombre de personnes en difficulté incapables de participer à des opérations. C'est un des éléments que nous améliorons grâce au système de gestion de la capacité opérationnelle. En diminuant le nombre de personnes qui partiront à l'étranger, vous gérez mieux la plupart d'entre eux et avez ainsi l'occasion d'offrir un juste équilibre travail-famille, entre les missions et la maison.

Le sénateur Banks : J'aimerais parler de la pause opérationnelle. Il y a un vieux gag dans le monde musical qui commence en ces termes : Ils ont tous ri quand je me suis assis pour jouer. Ce comité a déjà recommandé qu'il y ait une pause opérationnelle générale, et tout le monde a ri. Cela a finalement été adopté, comme vous l'avez mentionné.

Given the personnel situation that we have been talking about, is the army now ready to end its operational pause in the time that you say, February of 2006?

Gen. Hillier: Yes, sir, it is. The work has been proceeding to bring it to operational readiness starting with some folks in August so we can build a provincial reconstruction team inside Afghanistan. We would bring two operational units with a command structure on top of it and two readiness units in the late fall or early winter so that their deployments could continue in early 2006. That is why we selected February 2006. Again, that is at the reduced size that I talked about earlier on.

In the 1990s and even in early 2000 inside of Bosnia, we were putting battle groups of 1,500 soldiers onto the ground, times two, and a third one somewhere else. We were overextending ourselves.

The immediate future is the reduced task force footprint starting in February 2006 that we will be ready to do.

Senator Banks: The sustainability is the good part.

Gen. Hillier: We cannot take on something we are not prepared to stick with. You lose credibility if you go in and then come back out. We want to ensure that whatever options we offer to the people of Canada through the Government of Canada are options we can sustain.

The Chairman: The committee is having difficulty with this because everywhere we have gone, we have bumped into folks that were both short of money and short of people. I will come back to the money later. Let us just continue on Senator Banks' line regarding people.

When we went to Gaagetown, we were told that they did not have enough personnel there to run the courses. When we went to Borden, they had the same problem. The same problem applied to Petawawa. Every group we talked to said, "I will call a parade today and I will muster 55 per cent or 60 per cent, but I am simply short."

The Canadian Forces have an authorized strength of 62,000 or 63,000. You will gradually work that up by another 5,000. The effective strength is 50,000. Even with the reserves, you will not get it above 60,000, and that is five years away.

We do not understand how you get there from here if every unit does not have enough personnel, and the new folks you are bringing in are not coming in for a couple of years. How will you make all of this happen?

Gen. Hillier: We are not using every single unit every single day or month on an operation. Some of those units will be under stress. Do not forget, we are bringing in about 4,000 recruits on a routine basis per year right now.

The Chairman: The 4,000 are just to handle the personnel who are leaving.

Étant donné la situation du personnel dont nous avons parlé, l'armée sera-t-elle prête à cesser sa pause opérationnelle au moment que vous avez mentionné, en février 2006?

Le gén Hillier : Oui Monsieur, elle le sera. Nous préparons sa capacité opérationnelle en commençant avec les premiers effectifs en août pour constituer une équipe de reconstruction provinciale en Afghanistan. Nous y enverrons deux unités opérationnelles avec une structure de commandement et deux unités en état de préparation à la fin de l'automne ou au début de l'hiver pour que leur déploiement se poursuive au début de 2006. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi février 2006. Une fois de plus, cela se fera à la taille réduite dont j'ai parlé précédemment.

Dans les années 1990 et même au début des années 2000 en Bosnie, nous envoyions des groupes tactiques de 1 500 soldats de l'armée de terre, fois deux, et un troisième groupe ailleurs. Nous en faisions trop pour nos moyens.

L'avenir immédiat sera marqué par la présente de la force opérationnelle réduite à compter de 2006.

Le sénateur Banks : La soutenabilité est un bon élément.

Le gén Hillier : Nous ne pouvons entreprendre quelque chose que nous ne pourrions soutenir. Vous perdez votre crédibilité quand vous vous engagez, puis vous vous retirez. Nous voulons être certains que nous serons en mesure d'assumer les choix que nous offrirons aux citoyens et au gouvernement du Canada.

Le président : Le comité éprouve certaines difficultés à ce sujet car partout où nous sommes allés, nous avons rencontré des gens qui manquaient d'argent et de personnel. Nous reparlerons de l'argent plus tard. Continuons avec les propos du sénateur Banks sur le personnel.

Quand nous sommes allés à Gaagetown, on nous a dit que le personnel était insuffisant pour donner les cours. À Borden, on nous a dit la même chose. Et la même chose à Petawawa. Chaque groupe que nous avons rencontré nous a dit : « Je commande une parade aujourd'hui et je rassemblerai environ 55 à 60 p. 100 des effectifs, mais il en manque. »

Les effectifs autorisés des Forces canadiennes sont de 62 000 ou 63 000 personnes. Vous y ajouterez graduellement 5 000 recrues additionnelles. Ses effectifs réels sont de 50 000. Même avec la réserve, vous ne dépasserez pas les 60 000, et cela dans cinq ans.

Nous ne comprenons pas comment vous obtiendrez vos résultats si chacune des unités manque de personnel et si vos nouveaux effectifs ne seront pas recrutés avant quelques années. Comment allez-vous vous y prendre?

Le gén Hillier : Nous ne faisons pas appel à chaque unité, chaque jour ou mois d'une opération. Certaines de ces unités fournissent un effort considérable. N'oubliez pas que nous recrutons actuellement chaque année 4 000 personnes.

Le président : Ces 4 000 ne remplacent que les personnes qui quittent.

Gen. Hillier : How you handle attrition is what gives you flexibility. Your priority is to man the positions in the units that are going into the training cycle and getting operationally ready. You keep that flow going so you always have a fresh infusion of young men and women coming into the units before they start their training cycle, bringing them up to strength or just above strength, because there is always some wastage during the training cycle. For various reasons, people leave. As they get into the operational window, they are manned to meet the demands they have, and they have the recruits there.

You can only do that when you take the appetite suppressant on those task forces that we will produce in the short term. That is what General Caron has done. Seven hundred fifty soldier units to go out the door is what he can do by using the recruits coming in to bring the units up to strength as they come into the operational window. They have done the training, so they stay there. Then the next year, they follow along with the next set of units. It would be managed in great detail.

The Chairman : The recruits coming in sound terrific, but we are talking here about the macro picture.

When you talk about the micro picture, you know that you have limiting steps in certain trades and you have some trades that are really stressed. Again, you cannot get there from here. It takes a long time, far longer than recruit training, to get some of these people up to the level of skill that you need.

It seems to us as a committee that you have to be focussing on those specific areas that you are short of now, and it requires a long time to develop the skills required to do certain jobs. How will you address that?

Gen. Hillier : As I mentioned earlier, we have already have started that process. I use the royal “we” here loosely. We have a team that has been at this for a while. We have made some progress, but we are not there yet.

In the first two years of those 5,000 and 3,000, in addition to augmenting our recruiting system and getting it right, we are also concentrating on the recruitment and commencement of training and the training of those high demand skill sets.

The Chairman : What years are you talking about?

Gen. Hillier : This year and next year.

The Chairman : I thought that the 5,000 and 3,000 were coming in year four and year five.

Gen. Hillier : The bulk of them are. The ones going into the combat arms are years three, four, and five. This year and next year, we have a particular focus on the low-density and high-demand specialties that we need.

We are building on the work that has been done all along here to try to bring all of those specialties up to strength. We want to do that before we get into recruiting the bulk of the numbers for the combat arms.

Le gén Hillier : C'est votre façon de gérer l'attrition qui vous procure de la souplesse. Votre priorité est de combler les postes au sein des unités qui entament le cycle d'entraînement pour être en état de préparation opérationnelle. Vous devez maintenir ce roulement pour qu'il arrive toujours de nouveaux jeunes hommes et femmes dans les unités avant qu'elles entreprennent leur entraînement, pour qu'elles soient opérationnelles ou presque car il y a toujours une certaine perte au cours de l'entraînement. Les gens quittent pour diverses raisons. Pour préparer leur capacité opérationnelle, elles reçoivent le personnel nécessaire et c'est là que sont envoyées les recrues.

Cela n'est possible que si vous prenez un coupe-faim pour ces forces qui rendront service à court terme. C'est ce qu'a fait le général Caron. Il peut déployer des unités de 750 personnes grâce à l'ajout des recrues et leur offrir l'entraînement dans le cadre opérationnel. Elles suivent l'entraînement; elles demeurent donc ici. L'année suivante, elles accueillent la nouvelle vague d'unités. Cela sera géré dans les moindres détails.

Le président : Cette arrivée de recrues, c'est bien joli, mais nous parlons d'une vue d'ensemble.

Quand vous parlez de vue d'ensemble, vous savez que vous êtes limités dans certains métiers et que certains d'entre eux sont vraiment surutilisés. Encore une fois, vous ne pourrez y arriver. Cela prend du temps, beaucoup plus de temps que l'entraînement des recrues, pour que ces personnes atteignent le niveau de compétence voulu.

Il nous semble, en tant que comité, que vous devriez vous concentrer sur des secteurs particuliers où les manques existent et que le perfectionnement peut prendre beaucoup de temps. Comment vous y prendrez-vous?

Le gén Hillier : Comme je l'ai mentionné, ce processus est déjà commencé. J'utilise le terme « nous » de façon générale. Nous avons une équipe qui y travaille depuis un bout de temps. Nous avançons, mais il reste du chemin à parcourir.

Au cours de deux premières années de recrutement de ces 5 000 et 3 000 personnes, en plus de grossir notre système de recrutement jusqu'à la taille voulue, nous nous concentrons également sur le recrutement et le début de l'entraînement pour les métiers très en demande.

Le président : De quelles années parlez-vous?

Le gén Hillier : Cette année et l'année prochaine.

Le président : Je croyais que ces 5 000 et 3 000 recrues n'arrivaient qu'au cours des quatrième et cinquième années.

Le gén Hillier : La majorité d'entre elles. Celles qui se joindront aux armes de combats seront recrutées au cours des années trois, quatre et cinq. Cette année et l'année prochaine, nous nous concentrons sur les spécialités à demande élevée et à faible densité dont nous avons besoin.

Nous bâtissons sur le travail accompli jusqu'à maintenant pour rendre des spécialités opérationnelles. Nous voulons y parvenir avant la grosse vague de recrutement pour les armes de combat.

The Chairman: How long does it take to train, say, an aircraft technician?

Gen. Hillier: Quite a while. It takes a while to train them before they have the authority to sign off that repairs have been made to an aircraft.

When I was in Trenton and Winnipeg, I walked through with them in great detail exactly what they are doing, how they are doing it, and where they need support to resolve the issues of aircraft technicians.

There is no simple solution, or else it already would have been found. There is no short solution, or else it already would have been implemented. They have started doing a variety of things to facilitate and accelerate the training and to make it more efficient; for example, taking one aircraft and making it the one to train on as opposed to waiting for an aircraft to become available. That is a simple example of a multitude of things that they have gone through and put into place to resolve the challenges that we face.

There must be an overarching view of things, and one of those is how we approach our business and technical trades, how much we do ourselves, what do we demand, how we can balance that against contracting and a variety of other things. There is not one single solution. None of them is easy. We have been at some for a while, we are at others right now, and we will have some more to resolve.

We have heard a number of commanders say that the biggest drawback of contracting out is that they do not have the same flexibility with the individuals as they would have if they were in uniform.

Gen. Hillier: That is certainly true, but how much of that can you absorb while still being flexible enough to do everything that a commander needs to do? If you do not have the support or the technicians to start with, is contracting out an option that allows you to do certain things and get some flexibility in the other areas? Those commanders are probably right that you do not have the same flexibility.

The Chairman: Why are you satisfied with an effective force of less than 60,000?

Gen. Hillier: In fact, I am not, but with 62,500 as our authorized strength, getting past 54,000 as trained effectives will be a significant challenge. We will work hard at it, but there will always be a large number of people in the training system doing basic recruit training, technical training, advanced training as an NCO or middle ranking officer, or more senior training as a senior officer or a senior NCO. There will always be people in the training system who are not immediately available to deploy with a unit on operations and therefore not in an operational unit.

The Chairman: As you look forward, what is an acceptable figure of effective forces?

Le président : Combien de temps prend la formation, par exemple, d'un technicien d'aéronefs?

Le gén Hillier : C'est assez long. Cela prend du temps avant qu'il puisse approuver les réparations faites sur un aéronef.

Quand j'étais à Trenton et à Winnipeg, j'ai observé en détail leur travail, comment ils travaillent et le soutien dont ils ont besoin pour résoudre les problèmes des techniciens d'aéronef.

Il n'y a pas de solution simple, sinon, nous l'aurions déjà trouvée. Il n'y a pas de solution à court terme, sinon, nous l'aurions déjà mise en oeuvre. On a commencé à faire certaines choses pour faciliter et accélérer la formation et pour la rendre plus efficace; par exemple, prendre un aéronef et l'utiliser pour la formation au lieu d'attendre qu'un avion soit disponible. C'est un simple exemple parmi une foule de choses faites pour éliminer les problèmes auxquels nous sommes confrontés.

Nous devons avoir une vision déterminante des choses, par exemple, la façon dont nous traitons nos affaires et nos métiers, ce que nous faisons nous-mêmes, ce que nous voulons et comment nous établissons un juste équilibre avec la sous-traitance et une foule d'autres choses. Il n'y a pas qu'une seule solution. Et aucune d'entre elles n'est simple. Nous en appliquons certaines depuis un moment, nous en mettons d'autres en oeuvre et nous en aurons encore d'autres à implanter.

Certains commandants nous ont dit que le pire inconvénient avec les sous-traitants est qu'ils n'ont pas la même souplesse avec ces personnes que si elles étaient en uniforme.

Le gén Hillier : C'est absolument vrai, mais jusqu'à quel point pouvez-vous l'accepter tout en étant suffisamment souple pour faire tout ce qu'un commandant doit faire? Au départ, si vous n'avez pas le soutien des techniciens, est-ce que la sous-traitance est une option qui vous permet de faire certaines choses et de profiter d'une certaine souplesse dans d'autres secteurs? Ces commandants ont sans doute raison à propos de la différence de souplesse.

Le président : Pourquoi êtes-vous satisfait d'une force opérationnelle de moins de 60 000 personnes?

Le gén Hillier : En fait, je ne le suis pas, mais avec des effectifs autorisés de 62 500 personnes, en arriver à plus de 54 000 personnes entraînées constitue tout un défi. Nous travaillerons fort, mais il y aura toujours du personnel dans le système d'entraînement qui suivra l'instruction élémentaire des recrues, de la formation technique, de la formation avancée en tant que sous-officier ou officier intermédiaire, ou de la formation supérieure en tant qu'officier supérieur ou sous-officier supérieur. Il y a aura toujours des gens dans le système de formation qui seront prêts à être déployés au sein d'une unité pour des opérations et non dans une unité opérationnelle.

Le président : Quelles seraient vos prévisions quant aux forces opérationnelles?

Gen. Hillier: It depends on the demand. I do not have that number in my head right now. I would like to get the 8,000 brought in and see how much more effective we can be in our training system to have the number of trained, effective people in units as high as possible and then assess it from there.

The Chairman: Do you have any reason to believe that the government will be less demanding on the Canadian Forces in the next 10 years than it has been in the last 10 years?

Gen. Hillier: No, I do not.

The Chairman: Looking back over the last 10 years and using that as your guide for the future, how many effective do you need?

Gen. Hillier: Simply having demands placed upon us does not mean that we will be able to meet them all, and that will be an important part of the package going forward. We need to implement the increase and see how effectively we can bring the trained effective strength up, and at the end of that assess where we are. I cannot give you a figure right now for what I need for a trained effective strength.

The Chairman: I understand that, but I also hear you saying that you are going to be prepared to say no from time to time, and that makes sense to us. However, we have seen that the Canadian Forces has been like the girl who cannot say no. They have always said yes and figured out a way to do it, then, at the end of day, we find ourselves eating our seed corn with a rapidly deteriorating entity.

Gen. Hillier: We see that from the most junior soldier to the Chief of the Defence Staff. For example, several years ago, during a normal, routine administrative preparatory exercise where you run every soldier through a gamut of personal verifications, 30 per cent of the unit was declared not ready for operations. That unit was warned off two months later to go on an operation. That was an exciting event, and suddenly more than 98 per cent of the unit was ready to go on operations. It was not only the chain of command that was saying yes to demands placed upon it; the entire body of the Canadian Forces wanted to do what Canada needed it to do.

The Chairman: We can understand young men and women who like the excitement. In fact, every time we meet a young person in the Canadian Forces, they say they are not getting out and doing enough. If they had their druthers, they would not be taking their time off at home. However, you and I know that they cannot do that forever and, if there are not pauses built in, they will not be able to continue to function.

Gen. Hillier: We do not want pauses. We want a sustainable operational tempo. Going down and trying to come back up creates more difficulties and challenges than just getting to a sustainable level then being able to surge past that level for a specific time. That is where we want to be.

Le gén Hillier : Cela dépend de la demande. Je n'ai pas le chiffre exact en mémoire. J'aimerais avoir 8 000 recrues pour évaluer l'efficacité de notre système de formation pour intégrer le plus possible de personnes formées et qualifiées au sein des unités et ensuite en faire l'évaluation.

Le président : Auriez-vous une quelconque raison de croire que le gouvernement sera moins exigeant envers les Forces canadiennes au cours des dix prochaines années qu'il ne l'a été au cours des dix dernières?

Le gén Hillier : Non, je ne n'en ai pas.

Le président : Si vous vous basez sur les dix dernières années comme référence pour l'avenir, de combien d'effectifs avez-vous besoin?

Le gén Hillier : Ce n'est pas parce que des demandes nous sont faites que nous serons en mesure de répondre à toutes; et il s'agit d'un élément important du programme pour l'avenir. Nous devons recruter et voir comment nous pouvoir accroître l'effectif entraîné et ensuite évaluer où nous en sommes rendus. Je ne peux vous donner de chiffres maintenant sur ce dont j'ai besoin comme effectifs entraînés et efficaces.

Le président : Je comprends et vous nous dites qu'il vous arrivera de dire non, et nous croyons que cela est sensé. Toutefois, nous avons vu que les Forces canadiennes sont comme une personne qui ne sait pas refuser. Elle dit toujours oui, trouve le moyen de faire le travail et, en bout de ligne, on finit par épuiser nos forces vives.

Le gén Hillier : C'est ce que nous pouvons observer tant chez une jeune recrue que parmi le personnel de l'état-major de la Défense. Par exemple, il y a plusieurs années, au cours d'un exercice de préparation administrative de routine, nous avons fait subir toute une gamme de vérifications personnelles à chacun des soldats et 30 p. 100 de l'unité n'étaient pas en état de préparation opérationnelle. Et cette unité a été avisée qu'elle serait envoyée en mission deux mois plus tard. Il s'est produit un événement excitant et soudain, plus de 98 p. 100 des membres de l'unité étaient prêts à partir en mission. Ce n'était pas seulement la chaîne de commandement qui obéissait à des ordres; les Forces canadiennes en entier voulait faire ce que le Canada attendait d'elles.

Le président : Nous pouvons comprendre les jeunes hommes et femmes qui aiment l'aventure. En fait, chaque fois que nous rencontrons une jeune personne dans les Forces canadiennes, elle nous dit qu'il n'y a pas assez de missions, qu'ils n'en font pas assez. S'il n'en tenait qu'à eux, ils ne prendraient pas leurs congés à la maison. Toutefois, vous et moi savons qu'ils ne peuvent agir ainsi indéfiniment, s'ils n'ont pas de pauses, ils ne pourront continuer leur travail.

Le gén Hillier : Nous ne voulons pas de pauses. Nous voulons un rythme opérationnel soutenable Il est plus difficile d'arrêter et de reprendre le rythme que de maintenir un rythme soutenable quitte à l'accélérer un certain temps. C'est ce que nous voulons.

The Chairman: It appears to us that, over the past 10 years, we have been on continual surge and that the price we will have to pay over the next 10 years to get back from it will be extraordinary.

Gen. Hillier: I agree entirely.

Senator Atkins: Does the military provide any incentives in the recruitment of people in technical trades so that you are competitive with the private sector?

Gen. Hillier: Yes, we do. We have a variety of attractions, including financial bonuses, that are used to help us make headway with highly-skilled trades in particular. For example, dental hygienists are offered a bonus upon joining as well as various other attractions, which could include acceleration in rank, to make it more attractive to join us because we need that skill set badly.

Senator Atkins: Has the military done any studies on the demographics of the kind of recruits you appeal to these days?

Gen. Hillier: Yes, we have done demographic surveys, studies and analyses to see where we need to go. We know a variety of intuitive things. One is that we are recruiting from the major urban areas. That is not bad when you think that we will probably operate in major urban areas around the world. However, we get different types of individuals from the city than from the country. We have to ensure that our training systems and acclimatization work well to bring those individuals in.

We do not yet appeal nearly enough to the ethnic minority groups. We have not established the contact and the thorough trust to be able to explain who we are, what we do and why it is worthwhile to consider us as a career option. We need to represent the demographic in our country much better than we do currently. That is something else we are determined to do better at.

We know what youth we want and we know where to find them. Now we need to build the communications tools to establish contact with them in a better way than we have so far.

Senator Atkins: Do you compete with the RCMP and the city police forces?

Gen. Hillier: Yes. With the shrinking youth demographic in our country, unless we ensure that every young man and woman in the country at least considers the Canadian Forces as an option, we will not succeed in the way we want to. We are competing not only with the RCMP and other police forces but also with almost every other employer of choice.

Senator Atkins: Is the pay equivalent?

Gen. Hillier: The pay and benefits are not the issue they were before SCONDVA, and this committee came to our assistance in the late 1990s. I believe that every one of our people would agree that we offer a competitive benefits package. In some skill sets we

Le président : Il nous semble qu'au cours des dix dernières années, nous avons toujours été sous pression et que le prix que nous devons en payer pour les dix prochaines années pour s'en remettre sera extraordinaire.

Le gén Hillier : Je suis tout à fait d'accord.

Le sénateur Atkins : L'armée offre-t-elle des primes lors du recrutement des gens de métiers pour que vous demeuriez concurrentiels avec le secteur privé?

Le gén Hillier : Oui. Nous offrons toute une série d'éléments incitatifs, dont des primes, qui nous aident à progresser dans les métiers hautement spécialisés notamment. Par exemple, les hygiénistes dentaires reçoivent une prime lors de leur embauche ainsi que d'autres incitatifs dont des promotions plus rapides. Nous voulons les recruter car nous en avons sérieusement besoin.

Le sénateur Atkins : L'armée a-t-elle mené des études sur les recrues dont vous avez présentement besoin?

Le gén Hillier : Oui, nous avons fait des enquêtes, des études et des analyses démographiques pour savoir où aller. Nous savons diverses choses par intuition. Ainsi, nous recrutons dans les grandes zones urbaines. Ce n'est pas mauvais quand on sait que nous interviendrons probablement dans d'importantes zones urbaines dans le monde entier. Cependant, nous ne recrutons pas le même genre de personnes dans les villes qu'en campagne. Nous devons veiller à ce que nos systèmes de formation favorisent leur acclimatation et leur insertion dans le groupe.

Nous n'intéressons pas encore suffisamment les minorités ethniques. Nous n'avons pas établi le contact ni une confiance totale pour expliquer qui nous sommes, ce que nous faisons et pourquoi il est intéressant de jeter un coup d'oeil de notre côté pour un choix de carrière. Nous devons refléter la composition démographique de notre pays mieux que ce que nous faisons à l'heure actuelle. C'est un autre point que nous avons décidé d'améliorer.

Nous savons quels jeunes recruter et savons où les trouver. Nous devons maintenant développer des outils de communication pour prendre contact avec eux plus efficacement que dans le passé.

Le sénateur Atkins : Faites-vous concurrence à la GRC et aux services de police municipaux?

Le gén Hillier : Oui. Avec la réduction des jeunes au pays, à moins de penser que chaque jeune homme et femme de ce pays prendra au moins en compte les Forces canadiennes lors de ses choix, nous ne réussirons pas comme nous l'entendons. Nous concurrençons non seulement la GRC et les autres services de police, mais également la presque totalité des employeurs de choix.

Le sénateur Atkins : Le salaire est-il équivalent?

Le gén Hillier : Le salaire et les avantages sociaux ne sont plus le problème qu'ils étaient avant le CPDNAC, et ce comité nous a aidés à la fin des années 1990. J'estime que chacun de nos membres croit que nous offrons des avantages concurrentiels.

want to offer more to attract people, but a variety of things will entice people, pay and benefits being only one of them, and we can compete in pay and benefits.

The Chairman: I would like to talk about money. When we reviewed your impact statements for 2005-06, we came up with a shortfall of \$970 million. We see in the budget for this year \$500 million with a \$34 million clawback, which leaves you with \$466 million. If you subtract \$466 million from \$970 million, you are still short. For next year we see the same sort of problem. You will have the same impact statements and your funding only goes up by \$100 million.

We do not see where you will get the money to meet these deficiencies.

Gen. Hillier: In the first two years, it is not there. It is as simple as that. We did not get into this situation in one or two years, and we will clearly not get out of it in one or two years.

The Chairman: We will see a significant atrophy in the fleet and in the equipment in the army and the air force over the next two years.

Gen. Hillier: I do not believe we will see a significant atrophy in the next two years. We must have some clear prioritizations included in the costs of \$970 million for infrastructure and things like that. We need to focus on the operational fleets that are essential to conduct business at this point in time and ensure that they are at the level of operational readiness that we need.

We need to take some risks in the rest of the program, and that includes some of the infrastructure. We need to define what infrastructure we will not need in the longer term and let that part run down and eventually get rid of it. I am not yet ready to do that last part, but that is where we have to go. I do not disagree with anything you have said, but we need to clearly focus on where we need to put that money to be successful in our operations for the next two or three years.

The Chairman: Admiral McLean sat in front of us six weeks ago, and we went through every platform in the fleet, and not a single one was not deficient. We do not see any programs in place to fix them. We do not see where you will have the money to fix them.

Gen. Hillier: We will do the best we can with the money we have here, senator. We will prioritize and ensure that, when we need a task group from the navy, we have the ships necessary at readiness to go off and do that business. In some cases, we will have to take risks with priorities and tie some others up if necessary.

As we go through and focus and target it, I think we can take the risk in the short term that we will not need all our ships sailing at the same time. It is a management readiness process. We do not

Dans certains domaines de compétences, nous voulons offrir plus pour attirer les gens, mais le salaire et les avantages ne sont qu'un des incitatifs possibles, et nous sommes concurrentiels à ce niveau.

Le président : Parlons argent. Quand nous avons reçu les analyses d'impact pour 2005-2006, nous avons estimé le déficit à 970 millions de dollars. Nous voyons dans le budget de cette année 500 millions de dollars avec une réduction de 34 millions de dollars, ce qui vous laisse 466 millions de dollars. Si vous soustrayez ces 466 millions des 970 millions, vous êtes encore déficitaire. Pour l'année suivante, nous prévoyons le même genre de problème. Vous aurez les mêmes analyses d'impact et votre financement n'augmentera que de 100 millions de dollars.

Nous ne voyons pas où vous trouverez l'argent pour combler ces déficits.

Le gén Hillier : Au cours des deux premières années, il n'y en a pas. C'est aussi simple que ça. Nous n'en sommes pas arrivés là en seulement une ou deux années et il ne fait aucun doute que nous ne nous en sortirons pas dans une ou deux années.

Le président : Nous verrons donc une sérieuse atrophie de la flotte et du matériel de l'armée et de l'aviation au cours des deux prochaines années.

Le gén Hillier : Je ne crois pas que nous verrons une sérieuse atrophie au cours des deux prochaines années. Nous devons établir des priorités claires, dont le coût de 970 millions de dollars pour les infrastructures et autre. Nous devons nous concentrer sur les flottes opérationnelles qui sont essentielles à la conduite de nos activités à ce moment-ci et nous assurer qu'elles ont atteint l'état de préparation opérationnelle dont nous avons besoin.

Nous devons prendre certains risques dans le reste du programme, et cela touche l'infrastructure. Nous devons définir quelle infrastructure ne nous sera plus utile à plus long terme, la mettre de côté et tôt ou tard nous en départir. Je ne suis pas encore prêt pour cette dernière étape, mais c'est ce que nous devrons faire. Je ne suis pas en désaccord avec tout ce que vous avez dit, mais nous devons établir clairement comment nous allons dépenser cet argent pour mener des opérations efficaces pour les deux ou trois prochaines années.

Le président : L'amiral McLean s'est présenté devant nous il y a six semaines et nous avons discuté de chacune des plates-formes de la flotte et chacune d'entre elles avait des problèmes. Nous n'avons connaissance d'aucun programme pour les réparer. Nous ne voyons pas où vous trouverez l'argent pour ça.

Le gén Hillier : Nous ferons de notre mieux avec l'argent que nous avons, sénateur. Nous établirons des priorités et veillerons à ce que les navires nécessaires soient prêts à partir en mission quand nous aurons besoin d'une force opérationnelle de la marine. Nous devons parfois prendre des risques avec des priorités et mettre certaines autres de côté, le cas échéant.

Au fur et à mesure que nous progressons, je crois que nous pouvons courir le risque à court terme de ne pas utiliser tous nos navires en même temps. C'est un processus de gestion de la

need all of them at sea at any one point in time. We will have to do it from that perspective, with clear decisions in hand as to what we can deploy for operations.

The Chairman: We have seen that for the last decade now, and you are saying we will see this over the next five or six years, and this will be part of the life of the Canadian Armed Forces.

Gen. Hillier: You will see it over the next couple of years to a certain extent. However, we have put significant money into the normal operations and maintenance budget and into national procurement, which buys a lot of parts and gets the ships more ready than they have ever been before.

However, as we change the Canadian Forces, we have to ensure in the longer term that we have the efficiencies to pile on at the same time. In five, six or seven years from now we do not want to be facing the same challenges in sustainability across the Canadian Forces.

The Chairman: When we were last in Trenton, 19 out of the 32 Hercules were not serviceable. The committee had lunch with enlisted personnel, and at my table were two technicians. I went through the usual questions. I asked, "Is this what you normally eat? What have they told you not to tell us?" After I put those two questions, I said, "Tell me what it is like. How long have you been in?" They had been in about 18 years. I said, "Do you plan to stay in? Is it going to be a career?" They both said they were going to leave. I said, "Well, it cannot be the pay. You just had a really good raise." They said the pay was terrific. I said, "How about Trenton?" They said Trenton was a terrific place to be. The problem was the work. They did not have enough people to fix the planes, nor did they have the spare parts to fix the planes. What will you do for those aircraft technicians in Trenton?

Gen. Hillier: The air force has been intently focused on how to increase the rate of production of the air force technicians. In the short term, it will probably not satisfy those young technicians, but at least they will see a light at the end of the tunnel.

We put a significant amount of money into buying spare parts. Those air men and air women know that if you order parts for a C-130, you are into a three-year waiting time. The demand for C-130 parts around the world has escalated dramatically because of international operations.

How we can shorten the wait time now that we have some money, how to have the parts available for those technicians to put in the aircraft and keep them operational, is now being looked at in detail. We are putting the money in to get more parts to get those aircraft operational, and we are looking at how to get the parts as soon as possible in the high-demand international world in which we live.

capacité opérationnelle. Nous n'avons pas besoin de tous nos navires en mer tous en même temps. Nous devons adopter cette perspective et prendre des décisions claires qui faciliteront le déploiement pour les opérations.

Le président : C'est ce que nous voyons depuis maintenant dix ans, et vous nous dites que c'est ce que nous verrons pour encore cinq ou six ans, et cela fera partie de la vie des Forces canadiennes.

Le gén Hillier : C'est ce que vous verrez au cours des prochaines années dans une certaine mesure. Toutefois, nous avons injecté beaucoup d'argent dans le budget régulier de fonctionnement et d'entretien et dans l'approvisionnement national, qui achète de nombreuses pièces et prépare les navires comme jamais auparavant.

Toutefois, avec les changements que nous apportons aux Forces canadiennes, nous devons nous assurer qu'à long terme, nous pouvons économiser. Dans cinq, six ou sept ans, nous ne voulons pas être confrontés aux mêmes problèmes de soutenabilité des Forces canadiennes

Le président : La dernière fois que nous sommes allés à Trenton, 19 des 32 Hercules n'étaient pas en état de vol. Le comité a mangé avec les hommes et il y avait deux techniciens à ma table. Je leur ai posé les questions habituelles. Je leur ai demandé « est-ce que c'est votre nourriture habituelle? Que vous a-t-on dit de ne pas nous dire? » Après ces deux questions, je leur ai demandé : « Dites-moi de quoi il retourne. Depuis combien de temps êtes-vous dans l'armée? » Cela fait environ 18 ans. J'ai demandé : « Prévoyez-vous rester? En faites-vous une carrière? » Les deux m'ont répondu qu'ils allaient quitter. J'ai dit : « Bien, ce n'est pas à cause du salaire. Vous venez d'avoir de bonnes augmentations. » Ils m'ont dit que le salaire était excellent. J'ai dit : « Et Trenton? » Ils ont dit que Trenton était un excellent endroit également. Le problème se situe au niveau du travail. Ils manquent de personnel pour réparer les aéronefs, tout comme les pièces de rechange. Que ferez-vous pour ces techniciens d'aéronef à Trenton?

Le gén Hillier : L'Aviation cherche sérieusement comment accroître la cadence de production de ses techniciens d'aéronef. À court terme, cela ne satisfera pas ces jeunes techniciens, mais ils verront au moins une lumière au bout du tunnel.

Nous consacrons beaucoup d'argent à l'achat de pièces de rechange. Ces hommes et femmes de l'aviation savent que si vous commandez des pièces pour un C-130, vous devez attendre trois ans. La demande de pièces de C-130 dans le monde entier a augmenté énormément à cause des opérations internationales.

Comment réduire ce délai maintenant que nous avons de l'argent, comment obtenir ces pièces pour les techniciens qui pourront les poser sur l'avion pour qu'il soit opérationnel? C'est ce que nous examinons maintenant en détail. Nous mettons de l'argent de côté pour acheter plus de pièces et faire en sorte que ces appareils soient opérationnels et nous cherchons le moyen d'obtenir rapidement ces pièces dans ce monde international à demande élevée dans lequel nous vivons.

Senator Banks: Given the balance you have been talking about, the relationship between the highly skilled trades on the one hand and the people at the pointy end of the stick on the other, our committee recommended that the Canadian Forces needed to have a fully functional, operational complement of 75,000 people, which we take to mean there should be about 90,000 folks in the complement. Are we wrong?

Gen. Hillier: I do not know. I like your figures, but I do not know if that is the exact number we need. I simply cannot tell you. I would love to be able to say, "Yes, that is exactly what we need." I do not have that figure. If I did, I would give it to you.

Senator Banks: We came by that by looking at the tasks given by the Government of Canada to the Canadian Armed Forces and looking at the number of operational people it takes to support people on the ground doing the job, rotation, LOB, et cetera. We did the arithmetic assuming that the tempo of operations was going to stay at approximately the same level, without any new ones being added. To do the job that was needed then, that is how many people we needed. Are we close or wrong or out to lunch?

Gen. Hillier: Let me come at it from a different angle. We have had a commitment of 5,000 regular force minimum and 3,000 reservists. I want to get that part largely implemented before we start looking at the overall demands, or at least get it on track flowing the way we want it.

We have a lot of work to do ourselves inside the Canadian Forces before we come to anyone and say, "We will need a large number of men and woman, more than we have now." We have to be much more effective and efficient in how we do our business.

We have a large reserve component. Our ability to use those people in the reserve component is at best poor. We pull a number of them in and use them on operations, but the trials and tribulations in our system that we have set up over the past years make it extremely difficult to use them.

Perhaps some of those very technicians might leave the regular force to go into the reserve component. If they decide to do that, we sometimes make it more difficult for them to change components than we do for those who join as civilians off the street. We have to change that, and we have to change how we use reservists overall.

I have a feeling, but I do not have the statistical data to back me up, that over the past decade, we have been conducting 100 per cent operations with about 50 per cent of the Canadian Forces being used on those operations. Be it a sergeant, an officer, a soldier or an NCO, I have met numerous members from all parts of the Canadian Forces on operations somewhere, and they say, "Sir, I have been trying for an operation for the last 10 years." On the other end, I have met an NCO from the Royal Canadian Regiment or coming off one of the ships saying, "It is my fifth tour. My wife said that is it. One more and I am out of here."

Le sénateur Banks : Étant donné cet équilibre que vous nous avez exposé, le rapport entre les métiers hautement spécialisés d'une part et les gens au bout pointu du bâton d'autre part, notre comité a recommandé que les Forces canadiennes, pour avoir des effectifs entièrement fonctionnels et opérationnels de 75 000 personnes, devraient compter des effectifs totaux de 90 000 personnes. Est-ce exact?

Le gén Hillier : Je ne sais pas. J'apprécie vos chiffres, mais je ne sais pas si c'est le nombre exact dont nous avons besoin. Je ne peux simplement pas vous le dire. J'aimerais pouvoir dire : « Oui, c'est exactement ce dont nous avons besoin. » Je ne connais pas ce nombre, Si je le savais, je vous le dirais.

Le sénateur Banks : Nous sommes arrivés à ce nombre en tenant compte des tâches confiées par le gouvernement du Canada aux Forces canadiennes et en évaluant le nombre de personnes opérationnelles nécessaires pour soutenir le personnel au sol qui fait le travail, la rotation, laissé hors de la bataille, et cetera. Nous avons fait ce calcul en supposant que le rythme des opérations demeurerait à peu près le même, sans nouvelles opérations. Pour faire le travail, c'est le nombre de personnes dont nous avons besoin. Sommes-nous près, loin ou tout simplement à côté?

Le gén Hillier : Permettez-moi d'exposer un différent point de vue. Nous avons droit à 5 000 soldats permanents et à 3 000 réservistes. Je désire réaliser ce recrutement en majeure partie avant de discuter de la demande globale, ou du moins enclencher le processus comme nous l'entendons.

Nous avons beaucoup de travail à faire au sein des Forces canadiennes avant de pouvoir dire à quiconque : « Nous avons besoin d'un grand nombre d'hommes et de femmes, plus que nous en avons maintenant. Nous désirons être plus efficaces et efficaces dans la conduite de nos affaires. »

Nous avons une bonne réserve. Notre capacité à utiliser ces gens de la réserve est à tout le moins mauvaise. Nous en recrutons beaucoup et les affectons à des opérations, mais les essais et les tribulations de notre système mis en place ces dernières années font qu'il est très difficile de faire appel à eux.

Peut-être que tous ces techniciens pourraient quitter la force régulière et se joindre à la réserve. Le cas échéant, nous leur rendons parfois plus difficile le changement d'élément que nous le faisons pour les nouvelles recrues civiles. Nous devons modifier cela et devons modifier notre façon générale d'utiliser nos réservistes.

J'ai l'impression, mais je n'ai aucune statistique à l'appui, qu'au cours de la dernière décennie, nous avons mené toutes nos opérations avec seulement environ la moitié des Forces canadiennes. Qu'il s'agisse d'un sergent, d'un officier, d'un soldat ou d'un sous-officier, j'ai rencontré de nombreuses personnes de tous les secteurs des Forces canadiennes en mission quelque part qui m'ont dit : « Monsieur, je tente de participer à une opération depuis dix ans. » Par contre, j'ai rencontré un sous-officier du Royal Canadian Regiment dire en débarquant d'un navire : « C'est ma cinquième mission. Mon épouse dit que ça suffit. Une autre et je démissionne. »

We have to balance those two aspects. There is a variety of things we need to change. Reducing the number of people in our training system and not available for operations is part of that.

Senator Banks: Every time we have gone to a place where training was going on, we found the training was not able to be done with the intake that now exists, never mind 5,000 more and never mind replacing the people who are going to retire. The function was unable to be done even at the present level, because the folks who knew how to fix that widget were over in Bosnia or in Afghanistan fixing the widget, so there was nobody left here to train. I am exaggerating for effect.

Gen. Hillier: You are not exaggerating by much on some of the high-tech trades, senator. We have gotten to a point where we are eating our young, if you will, by going around in a circle. That has been a real challenge, although we are breaking out of that cycle now. We have not broken out of it completely, but we are breaking out and you can see where we are making progress. We are not fast enough, but we have increased the number of people in those low-density, high-demand trades. We now have a handful of trades in the critical categories. We have looked at different ways of training them and, therefore, reducing the demands on some who are trained in doing the business here. We have not made complete progress but we are on track to do much better at it. I am referring to the high-tech trades.

In the combat arms trades, yes, we can carry on and do the routine training. Vice-Admiral Jarvis has responsibility for that. For our mission task, the army commander looks at the bubble and decides how we train those. The high-tech trades will remain a consideration for years to come and we will have to stay on it.

Senator Banks: How far off is the end of that tunnel?

Gen. Hillier: Five years. In fire control systems for example, by the time you get an individual trained to the required level of capability and with sufficient experience to apply the skill sets, you are looking at a three- or four-year investment. As those people come in the door, we have more of them in the training system. The op. tempo reduction has helped us get through this by placing more people to train them. That has given us a start, but it will be five years by the time we get through this in the way that we want.

Senator Banks: We have dug ourselves quite a hole, have we not?

Gen. Hillier: We sure have; and it took us 40 years to do it.

Senator Banks: The first thing you do is stop digging.

Senator Munson: I am sitting on the left wing over here. However, recently there has been a war of words between two ex-generals, Romeo Dallaire and Lewis MacKenzie, on Canada's

Nous devons trouver un juste équilibre. Nous devons changer une foule de choses. Entre autres, réduire le nombre de personnes au sein de notre système d'entraînement et celles qui ne sont pas prêtes pour les opérations.

Le sénateur Banks : Chaque fois que nous avons visité un endroit où se donnait de la formation, nous avons remarqué qu'on n'arrivait pas à assurer la formation avec le flot de recrues, sans qu'il soit question de 5 000 nouvelles recrues ni des personnes qui remplacent celles qui prennent leur retraite. Cette fonction ne se faisait pas au niveau actuel parce que les personnes qui auraient pu régler le problème étaient en Bosnie ou en Afghanistan occupées à régler d'autres problèmes; il n'y avait plus personne ici pour donner la formation. J'exagère un peu pour l'effet.

Le gén Hillier : Vous n'exagérez pas beaucoup en ce qui concerne certains métiers hautement spécialisés, sénateur. Nous en sommes à un point où nous brûlons nos jeunes éléments en tournant en rond, si vous voulez. C'est tout un défi, mais nous commençons à en venir à bout. Nous n'en sommes pas entièrement sortis, mais nous sommes sur la bonne voie et vous pouvez voir où nous progressons. Nous ne sommes pas assez rapides, mais nous avons accru le nombre de personnes dans ces métiers à faible densité où la demande est élevée. Nous disposons maintenant de nombreux métiers dans les catégories critiques. Nous étudions différentes façons de les entraîner et, par conséquent, de réduire la pression sur certaines personnes qui font le travail. Nous n'avons pas terminé, mais nous nous améliorons. Je parle des métiers hautement spécialisés.

Dans les métiers des armes de combat, oui, nous pouvons poursuivre l'entraînement de routine. Le vice-amiral Jarvis en est responsable. Pour les tâches liées à notre mission, le commandant de l'armée de terre évalue la bulle et décide de leur formation. Les métiers hautement spécialisés demeureront une préoccupation pour plusieurs années et nous devons continuer à nous en occuper.

Le sénateur Banks : Quand verrez-vous le bout du tunnel?

Le gén Hillier : Dans cinq ans. Dans les systèmes de commande de tir, par exemple, il faut de trois à quatre ans pour former une personne au niveau de capacité voulu avec une expérience suffisante et l'ensemble requis de compétences. Au fur et à mesure que nous les recrutons, ils gonflent les effectifs dans le système d'entraînement. Le ralentissement de la cadence des opérations nous aide à conserver plus de personnel pour les former. C'est un bon début, mais nous comptons cinq ans avant d'atteindre notre objectif.

Le sénateur Banks : Nous nous sommes enlisés profondément, n'est-ce pas?

Le gén Hillier : Tout à fait; cela nous a pris 40 ans.

Le sénateur Banks : La première chose à faire est d'arrêter de creuser.

Le sénateur Munson : J'occupe la gauche, ici. Toutefois, récemment, les deux ex-généraux Roméo Dallaire et Lewis MacKenzie ont eu une prise de bec sur la participation du

participation in Darfur. How did you and your colleagues reach the conclusion on Canada's commitment in Darfur today? How do you strike the right balance?

Gen. Hillier: Yes, we have struck the right balance. Much of what was recommended to our government in military options came from me with the assistance of smart young men and women who helped me shape that. It was to enable the African Union to build and meet the demands of their mission as effectively and efficiently as possible; to reinforce what they were already doing; to make them successful at it in the best manner possible; and, at the same time, to keep the number of Canadian Forces men and women in uniform deployed down to a minimum. We are still not sure what that number is, but it is certainly less than 100. We have 19 in Sudan right now and another 12 en route as part of the UN mission in Sudan. We have several planners with the AU headquarters in Ethiopia. We have work to develop the training and to assist them with it.

A donors conference took place last week that included the multilateral organizations such as the UN, NATO and the EU, as well as various countries, to see how we could do things effectively, such as some of the training for the Africa Union, and help to develop and make decisions on the ground. We offered a balanced number of men and women — a small enough group to be welcomed by the African Union and by Sudan but large enough to enable them to offer help.

Senator Munson: I presume our soldiers will be armed.

Gen. Hillier: If they go into Darfur, they will be armed, absolutely.

Senator Munson: Why put our soldiers at risk?

Gen. Hillier: You would have to ask the Government of Canada about that. Much of our help can be provided outside Darfur, but some may be required in Darfur.

Senator Munson: I assume you are opposed to the idea of 10,000 troops from NATO, including Canada, being sent.

Gen. Hillier: I am opposed to 10,000 troops from Canada going into that part of the world, certainly.

Senator Munson: Defence policy suggests there will be a closer working relationship with other government departments. The committee was in Kabul recently and those who were there did not see much of the close coordination among the Canadian military, diplomatic and development elements in that area. General, I understand you are going to Kandahar.

Gen. Hillier: I have been there and I will be going back.

Senator Munson: How will you make that work? We did not see it working.

Gen. Hillier: I do not agree entirely because I worked that system directly as the commander of the International Security Assistance Force, ISAF, and I have been involved as the Chief of Land Staff and the CDS. There are three levels. There is the strategic commitment, the tactical commitment with the troops on

Canada au Darfour. Quelle est la conclusion que vous et vos collègues tirez aujourd'hui de l'engagement du Canada au Darfour? Comment conciliez-vous les deux points de vue?

Le gén Hillier : Oui, nous avons concilié les deux points de vue. La plupart des options militaires que nous avons recommandées au gouvernement venaient de moi et de jeunes hommes et femmes avertis qui m'ont aidé. Nous voulions que les membres de l'Union africaine puissent élaborer et satisfaire leurs demandes de mission le plus efficacement possible pour renforcer ce qui s'y fait déjà, pour qu'ils réussissent le mieux possible et, parallèlement, pour réduire au minimum le nombre d'hommes et de femmes des Forces canadiennes qui y sont déployés. Nous ne savons toujours pas avec certitude quel peut être ce nombre, mais il est inférieur à 100. Nous avons 19 personnes au Soudan en ce moment et 12 en route dans le cadre d'une mission de l'ONU au Soudan. Plusieurs de nos planificateurs se trouvent au quartier général de l'UA en Éthiopie. Nous y organisons l'entraînement et y participons.

Une conférence des donateurs qui avait lieu la semaine dernière regroupait de nombreux organismes multilatéraux tels que l'ONU, l'OTAN et l'UE, ainsi que plusieurs pays. On cherchait des façons d'améliorer nos interventions, par exemple la formation au sein de l'Union africaine et la prise de décisions sur le terrain. Nous avons offert un nombre équilibré d'hommes et de femmes — assez restreint pour être accueilli par l'Union africaine et le Soudan, mais assez important pour qu'il puisse offrir de l'aide.

Le sénateur Munson : Je présume que ces soldats seront armés.

Le gén Hillier : S'ils vont au Darfour, ils seront armés, absolument.

Le sénateur Munson : Pourquoi leur faire courir des risques?

Le gén Hillier : Demandez au gouvernement du Canada à ce propos. Une bonne part de notre aide peut se faire à l'extérieur du Darfour, mais une partie peut être nécessaire au Darfour même.

Le sénateur Munson : Je suppose que vous vous opposez à l'envoi de 10 000 soldats de l'OTAN, entre autres du Canada.

Le gén Hillier : Je suis contre l'envoi de 10 000 soldats canadiens dans cette partie du monde, absolument.

Le sénateur Munson : La politique de défense donne à penser qu'il y aura une collaboration plus étroite avec les autres ministères gouvernementaux. Le comité s'est récemment rendu à Kaboul et ceux qui y étaient n'y ont pas vu une très grande coordination entre les militaires, les diplomates et les responsables du développement canadiens. Général, il paraît que vous allez à Kandahar.

Le gén Hillier : J'y suis allé et j'y retourne.

Le sénateur Munson : Comment y arriverez-vous? Nous n'avons pas vu que ça fonctionnait.

Le gén Hillier : Je ne suis pas tout à fait d'accord car j'ai directement travaillé dans ce système en tant que commandant de l'International Security Assistance Force, ISAF, et j'y ai participé à titre de chef de l'état-major de l'armée de terre et de la Défense. Il y a trois niveaux. Il y a l'engagement stratégique avec les

the ground, and a piece in between called the operational level. At the strategic level inside Afghanistan, we have a superb relationship that is functioning on a daily basis with Foreign Affairs Canada and CIDA. In Afghanistan that works superbly with the senior Canadian, which was me for a time, with the Canadian ambassador and with the CIDA representatives on the ground to ensure that Canada is getting the best bang for its military commitment, dollars invested and diplomatic efforts. At the strategic level, a good chunk has worked well.

At the tactical level, we have worked closely with CIDA such that they give our units some monies for local developments in an effort to build good relationships in that region and improve what is going on in the lives of those folks. That worked well over the past months and years inside Afghanistan.

We need to work on the regional piece. As we look at the renewed commitment to Afghanistan, we are taking command of the regions south and conducting operations there. We need to look at what Foreign Affairs and CIDA can do to help develop that complete region and to ensure that the Canadian flag has a high profile and that there is diplomatic weight, and that the money flows in. After that, we would work with other departments that could play a significant role. For example, from Agriculture Canada, three veterinarians working in Afghanistan as part of our PRT would be worth their weight in gold. Police offers are always worth their weight in gold, particularly the professional officers that we have in Canada. Transport Canada is helping to develop the regional air flow and trying to get it back to a normal level. We have engaged in those discussions. Part of the content of the defence policy resulted from the frustrations that many I, other leaders and soldiers have voiced. There is a deficit and that is why it is there.

Senator Munson: Should we not have more soldiers in Afghanistan?

Gen. Hillier: We will have more and that will begin in August with the PRT.

Senator Munson: I know that but in the last little while it seems that some of the testimony of the people on the ground in Kabul would indicate that there are not enough.

Gen. Hillier: I disagree with that. I know what the structure is and I know the job. There are more than sufficient numbers in place to do the job. In fact, I am a little concerned that we have too many there for the job required. I am a little concerned about the ratio of the number of people required to support versus the number of people who operate.

Senator Munson: Could you explain that?

Gen. Hillier: We have to be more ruthless when we put an operational footprint on the ground, to say what is actually required to support that. If we put 200 men and women in uniform, having another 500-plus contractors to support that in

troupes au sol, et un élément central appelé le niveau opérationnel. En Afghanistan, au niveau stratégique, nous entretenons un excellent rapport sur une base quotidienne avec les Affaires étrangères et l'ACDI. En Afghanistan, cela a fonctionné à merveille avec le premier officier canadien, rôle que j'ai occupé un certain temps, avec l'ambassadeur canadien et avec les représentants de l'ACDI sur place pour veiller à ce que le Canada tire le meilleur de son engagement militaire, des dollars investis et de ses efforts diplomatiques. Au niveau stratégique, tout allait bien dans une bonne proportion.

Au niveau tactique, nous avons travaillé en étroite collaboration avec l'ACDI et ils ont donné à nos unités de l'argent pour le développement local dans un effort pour établir de bonnes relations dans cette région et améliorer la vie de ces gens. Cela a bien fonctionné durant les mois et les années en Afghanistan.

Nous devons travailler au niveau régional. Prenons le renouvellement de notre engagement en Afghanistan; nous commandons les régions du sud et y menons des opérations. Nous devons savoir ce que les Affaires étrangères et l'ACDI comptent faire pour aider au développement de la région complète et pour nous assurer que le drapeau canadien y flotte fièrement, que les efforts diplomatiques y soient notables et que l'argent nécessaire y soit injecté. Par la suite, nous pourrions collaborer avec d'autres ministères qui pourraient y jouer un rôle important. Par exemple, trois vétérinaires d'Agriculture Canada qui accepteraient de se joindre à notre ERP vaudraient leur pesant d'or en Afghanistan. Les offres de policiers valent également toujours leur pesant d'or, surtout d'officiers professionnels comme nous avons au Canada. Transports Canada participe au développement du contrôle du trafic aérien régional et tente de le ramener à un niveau normal. Nous avons entrepris ces discussions. Une partie du contenu de la politique de défense découle des frustrations que plusieurs, moi ainsi que d'autres gradés et soldats, ont exprimées. Il y a une lacune et cela en est la raison.

Le sénateur Munson : Ne devrions-nous pas envoyer plus de soldats en Afghanistan?

Le gén Hillier : Nous en enverrons plus et cela commencera en août avec l'ERP.

Le sénateur Munson : Je sais cela, mais récemment, il semble que certaines dépositions de gens à Kaboul indiquent que leur nombre n'est pas suffisant.

Le gén Hillier : Je ne suis pas d'accord. Je connais la structure et je connais le travail. Il y a plus de personnes qu'il n'en faut sur place pour faire le travail. En fait, je suis quelque peu préoccupé du fait qu'il y a trop de personnes sur place pour le travail à faire. Je suis également préoccupé par le rapport entre le personnel de soutien et ceux qui font le travail.

Le sénateur Munson : Pouvez-vous nous expliquer?

Le gén Hillier : Nous devons être un peu plus stricts quand nous déployons une force opérationnelle, concernant le soutien nécessaire. Si nous envoyons 200 hommes et femmes en uniforme, le fait que nous ayons plus de 500 sous-traitants qui assurent leur

theatre is something that draws my attention right away. If we have more jobs to do on the ground, let us pull out of this group first.

However, as we go into Kandahar, as we go into the PRT in August with a greater commitment of a task force and brigade group, we will carefully watch how we shape the amount of support we put in versus the number of operators. That is always a challenge.

The Chairman: I was going to phrase the question differently from the way Senator Munson phrased it. If you have 200 at Mirage and almost 700 in Kabul and your product is 14 reviewers of training and a Recce squadron and some intelligence, that does not seem like very much.

Gen. Hillier: Which part does not seem like very much?

The Chairman: It does not seem like very much product for the folks you have in the country.

Gen. Hillier: It actually is, but it is not enough to satisfy me. I tend to agree with you. I have taken some steps and actions, both for Mirage and for the support piece on the ground in Afghanistan itself. We have to be more agile and flexible. We tend to go in and staff an organization to meet the highest possible flow. In actual fact, there are rotations of troops in and out. We have to be much more agile to be able to adapt to that footprint — go in large, reduce it, go back in large and reduce it, et cetera.

We have a lot of work to do on that one. I am not satisfied that we are at the level we want. We will use the upcoming PRT, and then the deployment of the task force and brigade headquarters with the other pieces of it, to see what we can shape.

The Chairman: Our impression was that just to operate a camp the size of Camp Julian, involved a fixed cost in terms of the number of personnel. Some of the folks there seemed to be stressed about the amount of work they were doing. Those protecting the camp itself seemed to be stressed about the work they were doing, and it seemed to be structured to support a great many more people than you had there. What will you do when you move to Kandahar?

Gen. Hillier: The first thing is that we will not build a camp the size of Camp Julian. We have to be much more in touch and in contact with the local population than a Fort Apache in the Bronx would lead us toward. As you watch young men and women go out to the gate at those camps, you can see the stress levels rising. They are effectively isolated from the population until they go out on patrol or to do something specifically. That is not a good thing. Therefore, we will not end up building a large camp like that.

We will work in a multinational environment in Kandahar, where we know some other nations also want to do the force protection aspects. Therefore, we would not have the same onerous tasks. We will look at the way we support the men and women, where we base them, how we base them and how we

soutien attire mon attention immédiatement. Si nous avons plus de travail à faire sur place, sabrons dans ce groupe en premier lieu.

Toutefois, à Kandahar, alors que nous irons avec l'ERP en août avec un groupe opérationnel plus important et un groupe brigade, nous évaluerons clairement la taille du soutien par rapport aux exécutants. C'est toujours un défi.

Le président : J'allais poser la question différemment du sénateur Munson. Si nous avons 200 soldats à Mirage et près de 700 à Kaboul avec 14 réviseurs de l'instruction, un escadron de reconnaissance et des préposés aux renseignements, je ne crois pas que ça fasse beaucoup.

Le gén Hillier : Quelle partie ne vous semble pas beaucoup?

Le président : Ça ne me semble pas très productif pour la quantité de gens qui s'y trouvent.

Le gén Hillier : Ça l'est, mais pas suffisamment pour me satisfaire. Je suis plutôt d'accord avec vous. J'ai pris certaines mesures, tant pour Mirage que pour le groupe de soutien au sol en Afghanistan même. Nous devons être plus adaptables et flexibles. Nous avons tendance à partir en mission avec des effectifs pour en faire le plus possible. Dans les faits, il y a constamment rotation des troupes. Nous devons être plus flexibles pour nous adapter à ce phénomène — aller en grand nombre, réduire les effectifs, les augmenter de nouveau, et cetera.

Nous avons beaucoup de travail à y faire. Je n'estime pas que nous sommes au niveau désiré. Nous utiliserons la prochaine ERP, puis le déploiement du quartier général de la force opérationnelle et du groupe brigade avec d'autres éléments et nous verrons ce que nous pouvons accomplir.

Le président : Nous avions l'impression que simplement pour faire fonctionner un camp de la taille de Camp Julian, il y avait un coût fixe quand au volume de personnel. Certaines des personnes qui s'y trouvaient semblaient tendues à cause de leur charge de travail. Ceux qui protégeaient le camp semblaient tendus et ce dernier semblait capable d'accueillir un bien plus grand nombre de personnes. Que ferez-vous quand vous serez à Kandahar?

Le gén Hillier : Premièrement, nous ne construirons pas de camp de la taille de Camp Julian. Nous devons être plus en contact avec la population locale que dans un Fort Apache dans le Bronx. Quand vous observez les jeunes hommes et femmes passer la clôture et quitter le camp, vous pouvez sentir le degré de stress augmenter. Ils sont totalement isolés de la population jusqu'à ce qu'ils partent en patrouille ou pour une mission particulière. Ce n'est pas une bonne chose. Nous ne construirons donc pas un camp de cette taille.

Nous travaillerons à Kandahar dans un environnement multinational et nous savons que d'autres pays veulent veiller à la protection de leurs forces. Notre tâche ne sera donc pas si dispendieuse. Nous veillerons au soutien des hommes et des femmes, trouveront où les baser et comment leur assurer un

support them in order to get down to the most frugal and effective number possible that still allows to us conduct operations. We can do better than what we have done.

Senator Munson: Are we capable of going out anywhere in the world on our own without any support from any other nation?

Gen. Hillier: I would ask you, senator, to do what?

Senator Munson: To keep the peace, to preserve the peace.

Gen. Hillier: I cannot conceive of any operation that we would be doing — either peacekeeping, peace support or full combat operations — that would be anything other than multilateral and multinational. Every nation is in exactly the same context — they will work as part of a multinational effort.

What I found personally was that multinationality was a clear indication to the people on the ground of the international community's will, and it became a powerful enabler itself. As an example, there were 37 flags in ISAF when I was there. I think we would want to be inside of that multinationality in every operation we conduct, unless it is absolutely impossible.

Senator Munson: I have two other short questions. The defence policy outlines a number of factors governing any decision to deploy the Canadian Armed Forces overseas. One is a clear exit strategy or desired end state. Is there an exit strategy for Afghanistan? What is the exit strategy and desired end state for Canadian Forces' deployment in Darfur?

Gen. Hillier: I think there is an exit strategy for Afghanistan that is very clear. It is for the exit of us, Canada, from Afghanistan. That does not necessarily articulate, therefore, going up and down in what you might have in Afghanistan at any one point in time. It is what is defined in the Afghan constitution, which, with our support, they developed. It says they want a stable, democratic Afghanistan that is part of a more stable region and that includes a variety of things within it — with a professional police force, with an Afghan national army and all of that — based on an economy that has a per capita income of more than \$1,000 a year because greater than \$1,000 a year you normally do not become a drug-producing and exporting country. That is the end state: a stable, democratic Afghanistan that can look after, by and large, its own affairs, a solid country that is on its way to becoming a nation. That is three to five years out, minimum. My belief is that we will be there for awhile. The number of soldiers, sailors and so on that we want to have there are, of course, what you debate.

We have a strategy going into the south part of Afghanistan that we are working with a variety of close friends and allies as part of that. We are working within the NATO context, and our exit strategy is part of a successful NATO mission, that is, we will go into the south part of Afghanistan. We have committed for a certain period of time, and we have told all concerned with whom we work that that is indeed our window for this period of time. Then it becomes the coalition's and/or NATO's responsibility to

soutien afin de réduire leur nombre au minimum tout en demeurant opérationnel. Nous pouvons faire mieux que dans le passé.

Le sénateur Munson : Sommes-nous capables d'aller n'importe où dans le monde par nos propres moyens sans le soutien d'un autre pays?

Le gén Hillier : Pour quel motif, sénateur?

Le sénateur Munson : Pour assurer la paix, préserver la paix.

Le gén Hillier : Je ne peux concevoir une de nos opérations — qu'il s'agisse du maintien de la paix, de soutien de la paix ou de combat — autre qu'une opération multilatérale ou multinationale. Tous les pays sont dans la même position — Ils participeront à un effort multinational.

J'ai remarqué que cette multinationnalité montrait clairement aux gens sur le terrain la volonté de la communauté internationale; cela même est devenu un puissant catalyseur. Par exemple, 37 drapeaux flottaient sur l'ISAF quand j'y étais. Je crois que nous aimerions faire partie de cette multinationnalité à chacune de nos opérations, sauf si cela est absolument impossible.

Le sénateur Munson : J'ai deux autres brèves questions. La politique de défense souligne certains facteurs qui dictent les décisions sur le déploiement des Forces canadiennes à l'étranger. L'une d'entre elles est une stratégie de retrait claire ou un état de cessation souhaité. Avons-nous une stratégie de retrait pour l'Afghanistan? Quels sont la stratégie de retrait et l'état de cessation souhaités pour les Forces canadiennes actuellement au Darfur?

Le gén Hillier : Je crois qu'il y a une stratégie de retrait pour l'Afghanistan qui est très claire en ce qui nous concerne, le Canada. Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il faille augmenter et réduire nos effectifs en Afghanistan à un certain moment donné. C'est ce que j'ai défini dans la constitution afghane et qui, avec notre soutien, a été mis sur pied. Il y est dit qu'ils veulent un Afghanistan stable et démocratique faisant partie d'une région plus stable; cela comporte tout un éventail d'éléments — un service de police professionnel avec une armée nationale afghane et différentes autres choses — basés sur une économie où le revenu annuel par habitant est supérieur à 1 000 \$ par année car à plus de 1 000 \$ par année, vous ne devenez pas un pays producteur et exportateur de drogue. C'est le but ultime : un Afghanistan stable et démocratique capable de gérer efficacement ses propres affaires; un pays solide en voie de devenir une nation. Il faudra attendre de trois à cinq ans au moins. J'ai l'impression que nous y resterons un bon bout de temps. Le nombre de soldats, de marins, etc. que nous voulons y envoyer dépend bien entendu de vos débats.

Nous avons une stratégie de déploiement dans la partie sud de l'Afghanistan et nous travaillons avec différents amis et alliés proches à ce projet. Nous oeuvrons dans le cadre de l'OTAN et notre stratégie de retrait dépend du succès de la mission de l'OTAN dans cette région du sud de l'Afghanistan. Nous nous sommes engagés pour une certaine durée et avons signifié à nos collaborateurs qu'il s'agira de notre participation. Ce sera ensuite à la coalition ou à l'OTAN de déployer des forces de maintien de

have the subsequent forces to be able to continue that mission while we either regroup, pause, go off on a different mission, or else continue at that same level or at a different level. There are several approaches to it, senator.

Senator Munson: I have one other brief question that deals with what you talked about, the multinational approach. Canada is part of it but we do not seem to get the recognition in many places for what we do. Do you worry that our soldiers are depleted in a way that they are being asked to do too much in too many places?

Gen. Hillier: I cannot tell you the number of times that I have actually groused about that. It led me to a belief where we had to ruthlessly focus on one and then a second large mission, as opposed to a whole variety of smaller ones. I give you the example of the former Yugoslavia during the early and mid-1990s, where we had thousands of soldiers on the ground, hundreds and sometimes thousands of sailors at sea and hundreds of airmen and air women. They were parcelled out in such a way that, on the radar scope of NATO, the United States and a variety of other countries, they were all but invisible. From our own country's perspective, it was an enormous investment. I just felt we had to do much better than that

My belief is that, in order to have the opportunity to influence regions and countries like Afghanistan and Kosovo, we have to concentrate our resources. That is one of the reasons in a defence policy and Canadian Forces' vision, we are determined to have a Canadian Forces' approach to these operations so we can utilize the best assets as one Canadian investment into an area, with a greater profile, greater credibility and, therefore, the chance to get the leadership that allows you to influence the development of a country or a region. That has been one of my frustrations over my career and one of the ones that I believe is well within our power to change fundamentally.

The Chairman: How does that square with going to Darfur with 80 people?

Gen. Hillier: Eighty people is manageable and doable while we concentrate on the bigger operations. We will always do those smaller pieces, without question. We have been doing that in the Golan Heights — 140 people for an enormous period of time. That has been a key part of the success of that mission and I think we could continue to maintain that. Now there is some optimism that we will not be at that same level much longer there.

We can be in those kinds of spots with relatively small numbers, less than 100, particularly if we shape it with the right kind of people. If we always take the low density, high demand technical trades and send them over, we cannot do it. However, if we can shape it with the right folks, as we can in Darfur, we can continue to play a part where help is needed and where we have

cette mission. Quant à nous, nous nous regrouperons, ferons une pause, partirons pour une autre mission, demeurerons au même niveau ou changerons de niveau. Il y a plusieurs avenues, sénateur.

Le sénateur Munson : J'ai une autre brève question qui porte sur un point que vous avez mentionné, l'approche multinationale. Le Canada y participe, mais il semble que nous ne recevons pas la reconnaissance voulue à de nombreux endroits pour nos actions. Ne craigniez-vous pas que nos soldats soient en quelque sorte épuisés du fait qu'on leur demande d'accomplir trop de travail à trop d'endroits?

Le gén Hillier : Je ne saurais vous dire le nombre de fois que j'ai rouspété à ce sujet. J'ai fini par croire que devons cruellement nous concentrer sur une, puis sur deux importantes missions au lieu d'en mener de nombreuses petites. Prenez à titre d'exemple l'ex-Yougoslavie au début et au milieu des années 1990, où nous avions des milliers de soldats de l'armée de terre, des centaines et parfois des milliers de marins et des centaines de membres de l'aviation. Ils étaient tellement disséminés que, sur un écran radar de l'OTAN, des États-Unis et de nombreux autres pays, ils étaient quasiment invisibles. Du point de vue de notre pays, il s'agissait d'un énorme investissement. Mais j'avais le sentiment que nous devions faire mieux.

Je crois que, pour être en mesure d'influencer des régions et des pays comme l'Afghanistan et le Kosovo, nous devons concentrer nos ressources. C'est une des raisons dans une politique de la défense et dans la vision des Forces canadiennes pour lesquelles nous sommes déterminés à élaborer une approche des Forces canadiennes pour ces opérations pour pouvoir concentrer nos meilleurs éléments dans un secteur, avec une bonne visibilité et une crédibilité accrue et, pour ces motifs, la chance d'avoir le commandement qui permet d'influencer le développement d'un pays ou d'une région. Cela a été une de mes frustrations au cours de ma carrière et j'estime que nous avons la possibilité d'y remédier fondamentalement.

Le président : En quoi cela cadre-t-il avec un déploiement de 80 personnes au Darfour?

Le gén Hillier : Il est facile d'agir avec 80 personnes et de les gérer tout en nous concentrant sur des opérations de plus grande envergure. Nous ferons toujours ces petites missions, sans les remettre en question. C'est ce que nous avons fait sur le plateau du Golan — 140 personnes pour une très longue durée. Ce fut une des clés du succès de cette mission et je crois que nous devons continuer à agir de la sorte. Aujourd'hui, il existe un certain optimisme à l'effet que nous n'en resterons pas là pour bien longtemps encore.

Nous pouvons aller dans ces endroits avec relativement peu de personnes, moins de 100, surtout si nous choisissons les bonnes personnes. Si nous choisissons toujours les métiers hautement spécialisés, plus rares, nous n'y arriverons pas. Toutefois, si nous choisissons les bonnes personnes, comme c'est le cas au Darfour, nous pouvons apporter notre contribution là où l'aide est

the characteristics that are needed also. We can do that and at same time, do those one or two larger missions.

Senator Banks: We are past our time. I have a couple of short questions.

You said a minute ago that when the forces move the provincial rehabilitation team into Kandahar that the force protection function will be somebody else's, not ours. Does that mean that the Canadian Forces will be relying upon the protection of somebody else?

Gen. Hillier: If I said that, I misspoke a little bit. The provincial reconstruction team will go into its own camp, which is in the centre of Kandahar, and they will provide in that team the necessary measures to look after their force protection in and around that camp — so they will do their own. When we go into the Kandahar airfield, in that bigger footprint in February, 2006, that will be part of a multinational effort.

Just as in all the other places we go, you end up with certain nations doing the force protection, by and large, and with you, as a nation, doing a inner cordon around your own, which is much easier to do given that you are inside a greater protected area and, therefore, it is much less costly.

Senator Banks: Do you get to express an opinion about whether you are comfortable with whoever it is that is protecting you?

Gen. Hillier: If I am not, we will do it ourselves. I have a commitment to those young men and women who we ask to do dangerous things, and that commitment is that we will ensure that they are set up for success to do it and reduce the risk to them to the minimum possible while they are doing it. That is my commitment. If I am not comfortable, we will do it ourselves. We will get this right. There is no doubt in my mind. This is not new to us. We have done it before, and we will get it right.

Senator Banks: In respect of everything that we have talked about here today, that is to say, bringing things into doable control, you have had for some time now four CDS action teams, as they are called, looking at how to do this. They are addressing the questions of command and control. They are addressing the question of capabilities and force generation and the whole business of transformation. When do you expect to hear from them; and when do you expect to be able to put their recommendations, which are reported directly to you, into operation and give them effect?

Gen. Hillier: First of all, I hear from them every day, whether I want to or not. These are active, aggressive people. They are on a mission. They want this to get moving, and they want it to succeed.

We have four CDS action teams that we started towards the end of February, just after I had all my general and flag officers together to walk through what was articulated in our defence policy and the Canadian Forces vision. We use the term "transformation." It is a much overused term. We have used it from everything from changing our socks to some significant

nécessaire et où nous avons les compétences pour intervenir. Nous pouvons mener les plus importantes missions simultanément.

Le sénateur Banks : Nous avons dépassé le temps alloué. J'ai quelques brèves questions.

Vous avez dit il y a une minute que quand nos forces se joindront à l'équipe de réadaptation provinciale à Kandahar, leur protection sera assurée par d'autres forces, et non les nôtres. Est-ce que cela signifie que les Forces canadiennes compteront sur la protection de quelqu'un d'autre?

Le gén Hillier : Si j'ai dit ça, je me suis quelque peu mal exprimé. L'équipe de reconstruction provinciale aura son propre camp, au centre de Kandahar, et on lui procurera les effectifs et mesures nécessaires pour assurer sa protection dans le camp et à l'extérieur de celui-ci. Elle assurera donc sa propre protection. Quand nous irons sur le terrain d'aviation de Kandahar, pour le plus important déploiement en février 2006, nous agirons dans le cadre d'un effort multinational.

À l'instar des autres endroits où nous allons, nous côtoyons d'autres pays qui protègent également la force, somme toute, et, en tant que nation, nous assurons la sécurité autour de notre groupe, ce qui est beaucoup plus facile et moins dispendieux car nous sommes déjà à l'intérieur d'une zone protégée.

Le sénateur Banks : Avez-vous votre mot à dire à savoir si vous êtes satisfait ou non de la protection qu'on vous accorde?

Le gén Hillier : Si je ne le suis pas, nous l'assurerons nous-mêmes. J'ai une responsabilité envers ces jeunes hommes et femmes à qui nous confions des tâches dangereuses, et cette responsabilité consiste à bien les préparer et à réduire au minimum les risques qu'ils courent dans le cadre de leur mission. C'est mon engagement. Si je ne suis pas à l'aise, nous le ferons nous-mêmes. Nous serons clairs. Je n'hésiterai pas. Ce n'est rien de nouveau pour nous. Nous l'avons déjà fait, et nous serons clairs.

Le sénateur Banks : Compte tenu de tout ce que nous avons dit aujourd'hui, c'est-à-dire assurer un contrôle réaliste des choses, vous avez depuis un certains temps quatre équipes d'action CED, comme vous les appelez, qui étudient la question. Elles étudient les questions du commandement et du contrôle. Elles évaluent également nos capacités, la mise sur pied d'une force et toute la démarche de transformation. Quand croyez-vous en recevoir des nouvelles et quand croyez-vous être en mesure de mettre en oeuvre leurs recommandations, qui vous sont directement communiquées?

Le gén Hillier : Premièrement, j'ai de leurs nouvelles chaque jour, que je le veuille ou non. Ce sont des gens actifs et dynamiques. Ils sont en mission. Ils veulent que ça bouge et ils veulent réussir.

Nous avons quatre équipes d'action CED qui ont été mises sur pied à la fin février, tout juste après que j'ai réuni mes généraux et officiers généraux pour réviser le contenu de notre politique de défense et de la vision des Forces canadiennes. Nous utilisons le terme « transformation ». C'est un terme surutilisé. Nous l'utilisons à toutes les sauces, du changement des bas à des

radical restructuring. We will change the Canadian Forces, though. The Warsaw Pact, looking to the rear to going to what is the new threat, that ball of snakes, organized crime, terrorism, militia forces, that kind of thing is the real threat we face every day. That is what we deal with, and we have to be prepared to be successful.

The command and control team has been laying out for the Canadian Forces what is the logical command and control structure for the Canadian Forces this year, so that we can be successful in what we have to do on behalf of Canadians.

I gave them six principles to use. The first one was a Canadian Forces approach as opposed to an army, navy, air force approach. That is, a Canadian Forces operational entity, and a Canadian forces approach as opposed to army, navy, air force. Then, a command-centric approach as opposed to a staff approach, that is, commanders who have a clear and defined responsibility for certain things to be accomplished with a command team focus on it, not a massive staff, an amorphous staff. That is the second part.

Senator Banks: The two things you mentioned are huge changes.

Gen. Hillier: They are fundamental. The third one perhaps is an even more fundamental change, if you will. It is a command and control system that will facilitate the use of mission command versus risk aversion. Mission command we use in the military to say: Here is what I need you to achieve. Here are the resources to do it. Here is my general guidance. You discern what you have to do. Brief me and then go and execute it. In short, I am telling you what effect we need, not how to do something.

I need a command and control system structure that facilitates that kind of business. We attract, recruit, train, experience and educate incredible young men and women and make them commanders. We need to have a command and control system that empowers them to go out and do what we have prepared them to do. I need a command and control system that allows us to have accountability and responsibility as opposed to a staff matrix, which is a challenge when you are trying to say: What did I ask you to do, and have you accomplished it? I need a command and control system that is focussed on operations versus the institution only, ops primacy, in short.

Lastly, I need one that is regular and reserve, not one or the other. We are not two families in this great Canadian Forces. We are the Canadian Forces, and we need one that has that.

They are working through that now. They have offered some options such as a special operations group, an international commander, a Canadian expeditionary forces commander, and an

restructurations radicales. Nous changerons également les Forces canadiennes. Le Pacte de Varsovie, si on regarde le passé et la nouvelle menace actuelle, ce panier de serpents, le crime organisé, le terrorisme, les milices et autres constituent une réelle menace présente chaque jour. C'est ce que nous devons affronter, et nous devons gagner la partie.

L'équipe de commandement et de contrôle élabore pour les Forces canadiennes une structure de commandement et de contrôle logique pour cette année, pour que nous menions à bien les missions que nous entreprenons au nom des Canadiens.

Je leur ai imposé six principes. Le premier consistait à considérer les Forces canadiennes comme une entité plutôt que comme trois forces séparées : l'armée de terre, de l'aviation et de la marine. C'est-à-dire, les Forces canadiennes en tant qu'entité opérationnelle, et une approche des Forces canadiennes et non de l'armée de terre, de l'aviation et de la marine. Ensuite, une approche centrée sur le commandement et non sur l'état-major; c'est-à-dire des commandants avec des responsabilités claires et définies pour l'accomplissement de certaines choses avec une équipe de commandement et non un état-major lourd et amorphe. C'est le deuxième point.

Le sénateur Banks : Ces deux points représentent d'énormes changements.

Le gén Hillier : Ils sont fondamentaux. Le troisième est sans doute un changement encore plus fondamental, si vous voulez. Il s'agit d'un système de commandement et de contrôle qui sera axé sur le commandement de mission plutôt que sur l'aversion pour le risque. Dans l'armée, nous utilisons le commandement de mission pour dire : Voici ce que je veux que vous fassiez. Voici les ressources nécessaires. Voici l'orientation générale. Voyez ce que devez faire. Tenez-moi au courant et allez-y. En bref, je vous dis quel résultat vous devez obtenir et non comment faire.

Je veux une structure de système de commandement et de contrôle qui facilite ce genre de choses. Nous attirons, recrutons, formons et entraînons des jeunes hommes et femmes incroyables et en faisons des commandants. Nous avons besoin d'un système de commandement et de contrôle qui leur donne la possibilité d'entreprendre des missions et de faire ce que nous les avons préparés à faire. J'ai besoin d'un système de commandement et de contrôle qui fait place à l'imputabilité et la responsabilité, contrairement au système de gestion de l'état-major, qui pose tout un défi quand vous demandez : « Que vous avais-je demandé? L'avez-vous fait? » J'ai besoin d'un système de commandement et de contrôle axé sur les opérations et non seulement sur les institutions, en bref, sur la prépondérance des opérations.

En dernier lieu, je veux une force à la fois régulière et de réserve et non une ou l'autre. Nous ne sommes pas deux familles au sein des grandes Forces canadiennes. Nous sommes les Forces canadiennes et nous voulons une force qui en soit le reflet.

C'est sur quoi ils travaillent actuellement. Ils ont proposé diverses options, telles qu'un groupe spécial des opérations, un commandant international, un commandant des corps

operational support commander. All of that supported by a much more streamlined staff in National Defence headquarters and a very precise J staff. That is simply the way we set things up.

Senator Banks: You must already have experienced this, but you will experience a huge push back from that in the middle levels. People who are used to being in control do not like changes like that. How will you get past that?

Gen. Hillier: and I have talked to a lot of the folks, 10,000-plus, across the forces, and 100 per cent are in favour of where we are going in the Canadian Forces and the vision and implementing it and getting on with it. They tell me that it is about time. Almost without exception, everybody says that we need to do this. As for my part, with a few more people and a few more bucks, my part is good. There is a little bit of the "not in my back yard" attitude.

We will have to make some tough decisions, senator. We will do it with the leadership and do it based on 10 years of operational experience, cutting our teeth over this past decade on operations. We have 7 million personal lessons that we have never yet implemented. We will have to do it based on all that and a logic flow that follows the six principles here.

We have leaders, from section commanders right through to CDS, who want to do this, and we need to get on with it. Will there be a lot of resistance? Of course there will, because we are a massive institution, but we need that command and control system so that we can be successful.

In June, our general officers will get together and talk through the various bits and pieces of it and make sure we are all synchronized as to where we are going, stand up Canada Com as soon as possible, stand up the special operations group as soon as possible, and in 2006 look at standing up the international commander and an operational support commander and switching to a joint staff system.

The force generation piece was the second team, how you prepare forces, and the whole change is not just army, navy and the air force preparing upwards, as I mentioned earlier on when we talked about managed readiness, but actually a Canadian Forces approach downwards to help shape what the army does, what the navy does and what the air force does. We want one Canadian Forces operational entity. That is the second team.

The third team is defining what capabilities we need. At the air, land, sea interface, which is our focus going forward here, what do we need in the way of capabilities to be most efficient and successful? We want to be able to lay out in an adjunct to the defence policy statement a capabilities paper which specifies what we need. That is a lot of work for team number three. They have laid out a process to take all of our capabilities and measure them against this process and determine priorities. Is priority one that air, land and sea interface, or is it something else? We have started doing that now.

expéditionnaires canadiens et un commandant du soutien opérationnel. Avec un état-major réduit au quartier général de la Défense nationale et un état-major interarmées très bien défini. Voilà tout simplement la façon dont nous réglons les choses.

Le sénateur Banks : Peut-être y avez-vous déjà fait face, mais vous serez confronté à un énorme refluxement des officiers intermédiaires. Les personnes habituées à commander n'apprécieront pas de tels changements. Comment leur ferez-vous avaler ça?

Le gén Hillier : J'ai parlé à beaucoup de monde, plus de 10 000 personnes, dans les Forces, et tous sont d'accord avec ce nous faisons des Forces, la vision et sa mise en oeuvre. Ils me disent qu'il est temps que ça se fasse. Presque sans exception, on me dit que c'est nécessaire. Quant à moi, avec un peu plus de gens et un peu plus d'argent, je serai satisfait. On remarque tout de même une légère attitude du « pas dans ma cour ».

Nous devons prendre des décisions difficiles, sénateur. Nous le ferons avec du leadership et avec dix ans d'expérience opérationnelle. Depuis dix ans, nous nous sommes fait les dents sur les opérations. Nous avons sept millions de leçons personnelles que nous n'avons pas encore mises en pratique. Nous devons tenir compte de tout ça en respectant une démarche logique fondée sur ces six principes.

Nous avons des chefs, des commandants de section jusqu'au CED, qui sont prêts à le faire et nous devons le faire. Y aura-t-il une forte résistance? Bien sûr que oui, car nous sommes une grosse institution, mais nous avons besoin de ce système de commandement et de contrôle pour réussir.

En juin, nos officiers généraux se réuniront et discuteront des détails du plan pour s'assurer que nous visons tous le même objectif, mettre sur pied Canada Com et le groupe spécial des opérations le plus vite possible, et pour 2006 choisir un commandant international et un commandant du soutien opérationnel et passer à un système interarmées.

La deuxième équipe s'occupe de la mise sur pied de la force et de la façon de préparer les forces. Il ne s'agit pas seulement de changer l'armée de terre, l'aviation et la marine, mais de préparer également l'accroissement, comme je l'ai mentionné quand j'ai parlé de la gestion de la capacité opérationnelle, mais pour le moment une approche des Forces canadiennes du haut vers le bas pour bien définir le rôle de l'armée comme celui de l'aviation et de la marine. Nous voulons une entité opérationnelle unique des Forces canadiennes. C'est le travail de la deuxième équipe.

La troisième équipe définit les capacités dont nous avons besoin. À la jonction de l'armée de terre, de l'aviation et de la marine, c'est-à-dire notre objectif, quelles sont les capacités nécessaires pour maximiser notre succès et notre efficacité? Nous voulons être en mesure d'adoindre à la politique de défense un document précisant nos besoins. Beaucoup de travail pour l'équipe numéro trois. Nous avons élaboré un processus de mesure de toutes nos capacités et d'établissement de nos priorités. Le regroupement de l'armée de terre, de l'aviation et de la marine est-elle la première priorité ou y a-t-il autre chose? C'est ce que nous évaluons en ce moment.

The last one, and I believe you had a chance to talk to General Dempster and he might have mentioned some of this, was the institutional alignment. We cannot do this in the Canadian Forces. This defence policy statement is a significant change. I will not use the term "transformation." It is a significant change. We cannot do it in the Department of National Defence. This has to be the Government of Canada saying, "We want to do this for Canadians." There is an institutional alignment here, a change in a variety of things on which we will have to work hard.

To go back to the initial and opening remarks here, we have to bite off these things in digestible bites as we go along, but we have to start chewing pretty rapidly because we have a lot of work to do and we want to get it done.

Senator Banks: You have an "or else" at the end of your suggestions, I am sure.

Gen. Hillier: No, senator.

The Chairman: Thank you, General Hillier. This is a good note to wrap up on. You have brought things together for the committee in a useful way, and we are grateful for that.

We wish you success. We are aware of the magnitude of the challenge that you face. We want you to succeed. We have a message for you to deliver to the men and women you command, and that is the pride that Canadians have in the work that they do and the respect that we have for them. We hope that is a message you can convey from Parliament to them. Every day, we see them in action, and our pride for them and our respect for them grows, and we would like to convey that to you on their behalf and we hope that, as the occasions arise, you can say you heard it here. On behalf of the committee, I thank you for appearing before us.

For members of the public who have been viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as our confirmed hearing schedules. Otherwise you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

We will continue in camera in the adjacent room.

The committee continued in camera.

MONTREAL, Wednesday, June 1, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 3:05 p.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

La dernière, et je crois que vous avez eu l'occasion de discuter avec le général Dempster et peut-être vous en a-t-il parlé, se penche sur l'orientation institutionnelle. Nous ne pouvons faire ça dans les Forces canadiennes. Cet énoncé de la politique de défense est un changement important. Je n'utiliserai pas le terme « transformation ». C'est un changement important. Nous ne pouvons le faire au ministère de la Défense nationale. Il faut que le gouvernement canadien dise : « Nous voulons faire cela pour les Canadiens. » Il s'agit d'une orientation institutionnelle, le changement d'une foule de choses qui nous demandera beaucoup d'efforts.

Pour reprendre ce que j'ai dit dans la déclaration préliminaire et mon introduction, nous devons prendre des bouchées raisonnables au fur et à mesure que nous avançons mais nous devons commencer rapidement à les digérer car nous avons du pain sur la planche et sommes déterminés à faire ce qu'il faut.

Le sénateur Banks : À la fin de l'énoncé de vos suggestions, vous sous-entendez « sinon », j'en suis certain.

Le gén Hillier : Non, sénateur.

Le président : Merci, général Hillier. C'est un bon point pour conclure. Vous avez cerné la question de façon pratique pour le comité et nous vous en sommes reconnaissants.

Nous vous souhaitons de réussir. Nous sommes conscients de l'ampleur du défi auquel vous faites face. Nous souhaitons que vous réussissiez. Nous avons un message pour vous à l'intention des hommes et des femmes que vous commandez, et cela concerne la fierté des Canadiens envers le travail qu'ils accomplissent et le respect que nous leur témoignons. Nous espérons qu'il s'agit d'un message que vous pourrez leur transmettre de la part du Parlement. Chaque jour, nous les voyons à l'oeuvre et notre fierté et notre respect envers eux ne cessent de croître; nous désirons vous transmettre ce message en leur nom et nous espérons que, si l'occasion se présente, vous pourrez dire que nous vous l'avons transmis. Au nom du comité, je vous remercie de votre présence.

Quant aux membres du public qui ont écouté cette séance, si vous avez des questions ou des commentaires, vous pouvez visiter notre site Web à www.sen-sec.ca. Nous y publions les témoignages ainsi que notre calendrier des audiences. Vous pouvez aussi communiquer avec le greffier du comité en appelant au 1-800-267-7362 pour obtenir de plus amples renseignements ou de l'aide pour communiquer avec les membres du comité.

Nous poursuivrons notre séance à huis clos dans une pièce voisine.

Le comité poursuit sa séance à huis clos.

MONTREAL, le mercredi 1^{er} juin 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense s'est réuni aujourd'hui à 15 h 5 pour examiner la politique sur la sécurité nationale du Canada et en faire rapport.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chairman: Welcome to this meeting of the Senate Standing Committee on National Security and Defence. My name is Colin Kenny. I chair the committee, and I am a senator from Ontario.

Senator Tommy Banks is from Alberta. He is Chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources, which recently released a report entitled *The One-Tonne Challenge*. He is well known to Canadians as a versatile musician and entertainer. He has provided musical direction for the ceremonies at the 1988 Olympic Games. He is an officer of the Order of Canada and has received the Juno Award.

Senator Meighen is a lawyer by profession. He is a member of the bars of Ontario and Quebec. He is Chancellor of the University of King's College and past chair of the Stratford Festival. He has honorary doctorates in Civil Law from Mount Allison University and the University of New Brunswick. Currently, he is the Chair of our Subcommittee on Veterans Affairs and also a member of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

Our committee has been mandated to examine security and defence and the need for a national security policy. We have produced the following reports since 2002: *Canadian Security and Military Preparedness*; *The Defence of North America: A Canadian Responsibility*; *An Update on Canada's Military Crisis: A View From the Bottom Up*; *The Myth of Security at Canada's Airports*; *Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World*; *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*; and most recently, *The Canadian Security Guidebook*, 2005 edition.

We are in the midst of a detailed review of Canadian defence policy and have been holding hearings in every province and engaging with Canadians to determine their national interest, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond to those threats. Canadians have been very forthright in expressing their views on national security in Canada. We will continue working on this review throughout the summer in order to forge a consensus on the type of military Canadians envision in the future.

We are being joined now by Senator Norman Atkins from Ontario. He came to the Senate with 27 years of experience in the field of communications and served as a senior adviser to former federal Conservative leader Robert Stanfield, Premier William Davis of Ontario and Prime Minister Brian Mulroney. He is also a member of our Subcommittee on Veterans Affairs.

Senators, we have before us today BGen. Côté, Commander, Land Forces Quebec Area. BGen. Gaston Côté began his military career as an infantry officer with the Royal 22nd Regiment. He served with all units of the Royal 22nd Regiment and also served two tours with the Canadian Airborne Regiment. He was the Commanding Officer of the 1st Commandos, Canadian Airborne Regiment, the Royal 22nd Regiment Battle School, and also

[Traduction]

Le président : Soyez les bienvenus à cette séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je m'appelle Le colin Kenny. Je préside ce comité et je suis un sénateur de l'Ontario.

Le sénateur Tommy Banks est de l'Alberta. Il est président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles qui a récemment publié un rapport intitulé *Le défi d'une tonne*. Les Canadiens le connaissent aussi très bien comme musicien et artiste aux multiples talents. Il a assuré la direction musicale des cérémonies entourant les Jeux Olympiques d'hiver de 1988. Il est officier de l'Ordre du Canada et a déjà remporté un prix Juno.

Le sénateur Meighen est avocat et membre des Barreau du Québec et de l'Ontario. Il est chancelier de l'Université de King's Le college et président sortant du Festival de Stratford. Il détient des doctorats honorifiques en droit civil de l'Université Mount Allison et de l'Université du Nouveau-Brunswick. À l'heure actuelle, il est président de notre Sous-comité des affaires des anciens combattants ainsi que membre du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

Notre comité a été chargé d'examiner la sécurité et la défense et la nécessité d'adopter une politique en matière de sécurité nationale. Nous avons produits les rapports suivants depuis 2002 : *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense*; *La défense de l'Amérique du Nord : Une responsabilité canadienne*; *Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes : Une vue de bas en haut*; *Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens*; *Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde*; *Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*, et, tout récemment, le *Manuel de sécurité du Canada*, édition 2005.

Le comité fait un examen détaillé de la politique de défense et a déjà tenu des audiences dans toutes les provinces pour demander aux Canadiens de définir l'intérêt national, quelles sont les principales menaces qui, à leur avis, pèsent sur le Canada et comment ils voudraient que le gouvernement réponde à ces menaces. Les Canadiens ont exprimé clairement leurs opinions sur la sécurité nationale de notre pays. Nous poursuivons notre examen tout au long de l'été afin de pouvoir dégager un consensus sur la vision qu'ont les Canadiens de l'avenir de nos forces armées.

Le sénateur Norman Atkins, de l'Ontario, vient de se joindre à nous. Il compte 27 ans d'expérience dans le domaine des communications et a été conseiller principal de l'ancien chef conservateur fédéral Robert Stanfield, du premier ministre de l'Ontario, William Davis, et du premier ministre Brian Mulroney. Il siège aussi à notre Sous-comité des anciens combattants.

Sénateurs, nous accueillons aujourd'hui le brigadier-général Côté, commandant du secteur du Québec de la Force terrestre. Le brigadier général Gaston Côté a amorcé sa carrière militaire comme officier d'infanterie au sein du Royal 22^e Régiment. En plus de servir avec toutes les unités du Royal 22^e Régiment, il a servi à deux reprises avec le Régiment aéroporté canadien. Il a commandé le premier commando, Régiment aéroporté canadien,

commanded Joint Task Force 2. In June 1995 he served in Land Forces Quebec Area as Commander of Canadian Forces Base Montreal and as Chief of Staff for Land Forces Quebec Area during the 1998 ice storm. Recently, he was Director, Peacekeeping Policy. BGen. Côté was named Commander, Land Forces Quebec Area, in May 2003.

With him is Col. Christian Rousseau, Commanding Officer, 5th Area Support Group. Colonel Rousseau took command of the 5th Area Support Group in July of 2003. Through the course of his military career he has commanded a field engineer troop and a squadron with the 5e Régiment du Génie de Combat de Valcartier and le 9^e Escadron du Génie de Campagne, a reserve unit, and 2nd Combat Engineer Regiment in Petawawa, a regular force unit. He has served on international assignments in Jerusalem from 1990 to 1991 and in Eastern Zaïre in 1996. Domestic operational assignments have included initial force engineer and spokesperson for the joint force headquarters during the 1997 Manitoba floods and J7 plans during the ice storm of 1998.

Gentlemen, welcome to the committee. We are very pleased to have you before us again. I understand that you have a statement, general.

[Translation]

Brigadier-General Gaston Côté, Commander, Land Forces Quebec Area, National Defence: Mr. Chairman, it is a pleasure for me to be here today. I must also mention that I will be leaving command of the area next Friday. I will be replaced by General Barabé. Colonel Hainse, Commander of the 5th brigade, was unable to join us. He is standing in for me at a ceremony in ValCartier. Rest assured that I am aware of all the points he wished to discuss at this hearing. I will certainly try to present them to the best of my knowledge.

Rather than read my presentation, I would like to highlight certain aspects of it, which you received in both official languages.

Quebec area is unique. It is the francophone part of the land force. Obviously, provincial legislation dictates certain things in terms of our domestic operations and that has an effect on our operations, be they humanitarian in nature or as a support to law enforcement agencies. Our mission is similar to that of all land force areas in that we must ensure troop readiness for deployment overseas as well as on Canadian soil, and we must be able to act throughout the spectrum of operations, from high intensity war to peacekeeping missions.

To achieve this end, we have a professional team, resources, and we do our utmost to regenerate the force by keeping equipment and resources in the best possible shape.

l'école de combat du Royal 22^e Régiment et la Deuxième force opérationnelle interarmées. En juin 1995, il est devenu commandant de la base des Forces canadiennes de Montréal avant de servir comme chef d'état-major du secteur du Québec de la Force terrestre durant la tempête de verglas de 1998. Récemment, il a occupé le poste de directeur de la politique du maintien de la paix. Le brigadier-général Côté a été nommé commandant du secteur du Québec de la Force terrestre en mai 2003.

Il est accompagné du colonel Christian Rousseau, commandant du 5^e groupe de soutien de secteur. Le colonel Rousseau a assumé le commandement du 5^e Groupe de soutien de secteur en juillet 2003. Pendant sa carrière militaire, il a commandé une troupe et un escadron de génie de campagne au sein du 5^e Régiment du Génie de combat de Valcartier, ainsi que le 9^e Escadron du Génie de campagne, une unité de réserve, et le 2^e Combat Engineer Regiment, unité de la force régulière à Petawawa. On lui a confié des affectations opérationnelles de niveau international à Jérusalem, de 1990 à 1991, et au Zaïre oriental, en 1996. Au Canada, il a été notamment ingénieur et porte-parole de la force pour le QG interarmées durant les inondations au Manitoba de 1997 et les plans J7 pendant la crise du verglas de 1998.

Messieurs, soyez les bienvenus. Nous sommes heureux de vous revoir. Je crois savoir que vous voudriez faire une déclaration, général.

[Français]

Le brigadier général Gaston Côté, commandant, Force terrestre du secteur du Québec, Défense nationale : Monsieur le président, c'est pour moi un plaisir d'être ici aujourd'hui. Je dois aussi mentionner que je change mon commandement vendredi prochain. Je serai remplacé par le général Barabé. Le colonel Hainse, commandant de la 5^e brigade, n'a pu se joindre à nous. Il me représente à l'occasion d'une cérémonie à ValCartier. Soyez assurés que je connais tous les points qu'il aurait aimé discuter lors de cette audition. Je vais certainement tenter de les présenter au meilleur de ma connaissance.

Essentiellement, plutôt que de lire le texte, je mettrai l'accent sur les points de ma présentation, dont vous avez reçu copie dans les deux langues officielles.

Le secteur du Québec est unique. Il représente le secteur francophone de l'armée de terre. Évidemment, il y a une réalité surtout sur le plan des opérations domestiques en ce qui a trait à la législation provinciale et cela a un impact sur nos opérations qu'elles soient de type humanitaire ou de soutien aux agences du maintien de l'ordre. Notre mission est similaire à toutes celles des secteurs de la force terrestre en ce sens qu'il faut préparer des troupes pour le déploiement autant à l'étranger qu'en territoire canadien et être capable d'agir dans tout le spectre des opérations, que ce soit la guerre à haute intensité ou des missions de paix.

Pour réaliser ce projet, nous avons une équipe professionnelle, des ressources et l'on essaie, autant que possible, de régénérer la force en la gardant en meilleure forme possible tant au point de vue de ses équipements que de ses ressources.

There is another distinctive characteristic in Quebec. Aside from the figures we have given you on our strength, there are many aspects of other commands to be found in my geographical area. Colonel Rousseau is in charge of over 50 per cent of the support for these units, which do not belong to me, but become a serious distraction in terms of resources. We are innovating in the area when it comes to information operations. We are grouping together all capabilities for what is referred to as command support, in other words I am responsible for capacity building for the land forces psychological operations, which are now part of the civil-military relations group and the intelligence group.

We also have a great deal of personnel to support, and have a major impact on the province's economy, worth approximately \$800 million, in salaries alone.

Quebec area has generated several troops for international missions over the last few years. The Quebec-sector operational tempo has been virtually non-stop since 1992. This may be the only respite we will get, as we have barely 40 people deployed overseas. Last year, during the first year of my command, there were more than 2,250 troops from Quebec area deployed either in Afghanistan or Bosnia. Obviously, the operational tempo we are demanding of our staff does complicate things.

In order to ensure that our team remains healthy and effective, we do need programs such as the regeneration program, currently in place, allowing us to regroup and prepare for other missions.

Aside from the training resources we have received, we have to carry out risk management, to compensate for some resource problems.

Resources are generally shared adequately. However, there are some concerns in several areas. One of the most pressing needs is in the field of human resources, because we know that according to our readiness matrix for the coming years, we are certainly going to have to pick up the pace as of next year, 2006, when the number of units whose readiness we have to manage will double.

This year, we are preparing a 1,000-man-strong operational force whose mission remains unknown, but which requires all of the 5th brigade's resources. Added to that is the pressure we feel in terms of individual training and local training initiatives which contribute to maintaining a sustained pace of activities, which is demanding, especially for the leaders. It is a problem for us, but also for the army as a whole. There is a shortage of leaders in the lower ranks, under staff sergeants, and this is a fear we have which we are trying to allay by producing more leaders. That

Il y a une autre particularité au secteur du Québec. En plus des chiffres qu'on vous donne concernant les effectifs, on a beaucoup d'éléments d'autres commandements qui se retrouvent dans mon secteur géographique. Plus de 50 p. 100 de l'effort de soutien est confié au colonel Rousseau s'effectue en fonction de ces unités qui ne m'appartiennent pas, mais qui deviennent une grande distraction sur le plan des ressources. Sur le plan du secteur, on est en train d'innover au niveau des opérations d'information. On est à regrouper toutes les capacités de ce qu'on appelle le soutien au commandement, c'est-à-dire que je suis responsable du développement de la capacité des opérations psychologiques au sein de l'armée de terre, que l'on a intégré à ce moment-ci avec le groupe de relations civilo-militaires et aussi avec le groupe de renseignement.

Nous avons aussi énormément de personnel à supporter, ainsi qu'un impact majeur en termes de l'économie de toute la province, qui se chiffre à environ 800 millions de dollars. C'est en général uniquement la mission salariale de notre secteur.

Le secteur du Québec a généré plusieurs troupes pour les missions internationales au cours des dernières années. Le tempo opérationnel du secteur du Québec a été réellement incessant depuis 1992. C'est peut-être la seule période où l'on a un peu de répit, alors que j'ai à peine une quarantaine de personnes déployées à l'extérieur du pays. L'an dernier, durant la première année de mon commandement, j'avais plus de 2 250 troupes du secteur du Québec qui étaient déployées soit en Afghanistan ou en Bosnie. Évidemment, cela complique la situation de tout le tempo opérationnel qu'on impose à nos effectifs.

Afin de s'assurer que notre équipe demeure en santé et efficace, il faut certainement avoir des programmes comme le programme de régénération, en vigueur actuellement, qui permet justement de se reconstituer et de se préparer pour les autres missions.

En plus des ressources d'entraînement qui nous sont données, il y a toujours une gestion du risque à faire, et cela pour compenser certains problèmes de ressources.

Le partage de ressources est généralement adéquat. Cependant, il y a des inquiétudes dans plusieurs secteurs. L'un des secteurs les plus criants est celui des ressources humaines, alors que présentement, ce que l'on sait de la matrice de la disponibilité opérationnelle pour les années futures, c'est qu'on va certainement presser le pas dès l'année prochaine, en 2006, alors que le nombre d'unités qu'on doit préparer pour une mission doublera.

Cette année, nous préparons une force opérationnelle de 1 000 personnes dont la mission demeure inconnue à ce jour, mais qui demande toutes les ressources de la 5^e brigade. S'ajoute à cela toute la pression sur l'instruction individuelle qui nous est assignée et les initiatives locales d'entraînement qui contribuent à maintenir un rythme assez soutenu d'activités qui est très exigeant surtout pour les chefs. C'est une problématique qui se pose non seulement chez nous, mais à travers toute l'armée. Il y a un manque de chefs à des niveaux inférieurs, particulièrement au

being said, those who are already dealing with significant operational tempo are feeling even more pressure.

Moreover, if we look into the future, we have some concerns about the already high pressure for individual and collective training. If we are looking at increasing our strength, we have to manage the process so as not to overstretch our meager existing resources, to produce new soldiers, infantrymen, etc.

Vehicle procurement is also a concern. At the moment, the army is in an adjustment phase, in that management readiness involves reallocating vehicles, some of which have already been sent to the Canadian Manoeuvring Training Centre in Wainwright. This has seriously reduced the number of available combat vehicles in the area and it requires a great deal of coordination within the area so as to maintain operational capabilities and to ensure ongoing training.

We will have to make some adjustments as we move ahead with this readiness matrix, and the Canadian Manoeuvring Training Centre will certainly have positive effects and make the vehicle shortage more acceptable.

The infrastructure sector in our area has been critically underfunded for years. Replacing certain facilities within the area has been a major financial priority and has cost approximately \$2 billion. Over the last ten years, we mostly responded to emergencies, which could have had an effect on the occupational health and safety of our soldiers. However, the future seems more promising given that underfunding has been acknowledged and that we expect a comprehensive injection of funds shortly.

Aside from maintaining what we have, we must think of building new infrastructure. This project was launched at the same time as we introduced lightly-armoured vehicles. We needed to house these vehicles because they contain a large number of high-tech instruments. The program has been somewhat delayed, but we are finally seeing its implementation in the form of buildings that should be approved as of 2007-2008. One of our priorities is to review our training capability and especially our shooting ranges so as to reproduce operational deployment theatres as much as possible. This requires that we focus on combat in urban settings and in what is referred to as complex terrain.

We are in a transformative phase. The operational readiness plan comes as a major shock, because we are losing equipment, but at the same time, we have to adjust to these constraints when

grade of caporal-chef et sergent, et c'est une inquiétude qui nous habite et qu'on essaie d'éliminer en augmentant la production de chefs. Cela étant dit, les chefs qui ont déjà été affectés par un tempo opérationnel assez important ont encore plus de pression.

Parallèlement à cela, si on se projette dans le futur, ce qui nous inquiète, c'est que l'on a déjà des pressions assez fortes en termes de soutien à l'instruction individuelle et collective. Si on parle d'augmentation des effectifs, l'augmentation doit être bien gérée pour ne pas surtaxer les maigres ressources existantes pour produire de nouveaux soldats, de nouveau fantassins, et cetera.

La dotation en véhicules est aussi une préoccupation. Présentement, l'armée est en phase d'ajustement, en ce sens que la disponibilité opérationnelle gérée, qu'on appelle le « managed readiness » implique qu'on devait réallouer des véhicules dont certains ont déjà été expédiés au Centre canadien d'entraînement à la main-d'œuvre de Wainwright. Cela a diminué sensiblement le nombre de véhicules de combat disponible dans le secteur et cela demande énormément de coordination à l'intérieur du secteur afin de maintenir le niveau de capacité opérationnelle et de s'assurer que l'entraînement se poursuive.

Il faudra s'ajuster au fur et à mesure qu'on progressera dans cette matrice de disponibilité opérationnelle et les mérites d'avoir un centre canadien d'entraînement à la manœuvre auront certainement des retombées positives et rendront plus acceptable la pénurie de véhicules.

Les infrastructures au sein du secteur est sous-financé de façon critique depuis plusieurs années. Des installations qui coûtent environ 2 milliards en remplacement à l'intérieur du secteur représentent une priorité financière assez importante. Au fil des dix dernières années, on a surtout paré aux urgences reliées à tout problème qui pourrait causer des séquelles quant à la santé et la sécurité de nos soldats au travail. Cependant, l'avenir s'avère un peu plus prometteur étant donné que le sous-financement a été reconnu et qu'on espère avoir une allocation plus réaliste des fonds très prochainement.

Au-delà du maintien des infrastructures, il faut déjà penser à construire de nouvelles infrastructures. C'est un projet qui avait été lancé en même temps qu'on introduisait des véhicules blindés légers. On devait abriter ces véhicules parce qu'ils contiennent énormément d'instruments de haute technologie. Le programme a connu un certain retard, mais on commence finalement à en voir la mise en oeuvre qui comprend des bâtiments dont la construction devrait être complétée dès 2007-2008. L'une de nos priorités est de revoir toute notre capacité d'entraînement et surtout nos champs de tir de façon à reproduire autant que possible les théâtres de déploiement opérationnel. Cela demande de mettre une emphase particulière pour le combat en milieu urbain et ce qu'on appelle le terrain complexe.

Nous sommes en pleine transformation. Le plan de disponibilité opérationnelle gérée est un choc majeur, car cela nous enlève de l'équipement mais en même temps, il faut s'ajuster

it comes to training. On the other hand, deployments are made somewhat more predictable for troops, which is also reassuring. The restructuring of the reserves is fully underway. It is a major effort in terms of recruitment, training, and an integration of these new capabilities within reserve units.

Also, we have started restructuring support. We now have an army support services restructuring program which has already been launched. And Quebec area, given its operational schedule, must get to work on the restructuring by leading the way in the field, because as of this summer, we will be merging our two service battalions in the area.

Obviously, we are still expecting the decisions regarding headquarters integration that are to be taken in the context of the armed forces transformation, with the possible integration of the navy and air force components in the geographical area. This integration should not affect Quebec's specificity and regional differences. Aside from the preservation of French as a working language for francophones, which remains a struggle, we must consider that our francophone members are concentrated in Quebec and that unit it has to be self-sufficient in terms of training, duties, operational deployments, and contribute to national duties as other areas do.

Our staff is highly qualified, trained, versatile, willing to truly take on the challenges brought about by transformation. The men and women of the Quebec area have always been ready to serve and proud of their involvement in Quebec and abroad. This concludes my remarks.

Colonel Christian Rousseau, Commanding Officer, 5th Area Support Group, National Defence: Mr. Chairman, my presentation is part of the written material you have received. I especially wanted to draw a distinction between the 5th Area Support Group and other area support groups you have visited abroad. There are some distinctive features here.

Founded on February 10, 1998, 5 Area Support Group is a military formation that provides support for combat units integrated in the organizational structure of Land Force Quebec Area and for LFQA lodger units external to army organizations. However, it is important to note that units that are part of 3 Wing, located in Bagotville, are served by one Canadian Air Division rather than by 5 ASG.

Five ASG has approximately 1,200 military personnel and 2,000 civilian employees of the public service or the Canadian Forces Personnel Support Agency, based in three main garrisons, all working toward the ultimate goal of supporting the mission of 140 integral and lodger units including support to families and to serving members of the military.

à cette contrainte sur le plan de l'entraînement. D'un autre côté, cela rend les déploiements un peu plus prévisibles pour les troupes. Ce qui est aussi un aspect rassurant. La restructuration de la réserve est en pleine ébullition. C'est un effort majeur au point de vue du recrutement, de l'entraînement et aussi de l'absorption de ces nouvelles capacités par les unités de réserve.

Parallèlement, on a déjà débuté la restructuration du soutien. Il y a maintenant ce qu'on appelle un programme de restructuration des services de soutien de l'armée qui a déjà été lancé. Et le secteur du Québec, étant donné son calendrier d'opération, doit prendre action sur ce calendrier de la restructuration en étant le pionnier dans ce domaine, car dès cet été, nous allons fusionner les deux bataillons de service que nous avons dans le secteur.

Évidemment, on attend toujours les décisions concernant l'intégration des quartiers généraux qui devrait se faire dans la foulée de la transformation des Forces armées avec une intégration possible des éléments de l'air et de la marine dans le secteur géographique. Cette intégration ne devrait pas nous distraire des spécificités et des différences régionales particulières au Québec. Au-delà de la préservation du français comme langue de travail pour les francophones, qui est toujours un combat, il faut considérer que le bassin francophone est concentré en majorité au Québec et qu'il doit s'auto-suffire pour l'entraînement à l'instruction, les tâches, les déploiements opérationnels ainsi que contribuer à toutes les tâches nationales comme les autres secteurs.

Notre personnel est hautement qualifié, entraîné, versatile, volontaire afin de réellement maîtriser les défis que la transformation amorce. Les hommes et les femmes du secteur du Québec ont toujours été présents au devoir et fiers de l'implication partout au Québec et ailleurs dans le monde. Ceci termine mon allocution.

Le colonel Christian Rousseau, commandant, 5^e Groupe de soutien de secteur, Défense nationale : Monsieur le président, ma présentation respectera la documentation écrite que vous avez reçue. Je voudrais surtout vous montrer la différence entre le 5^e Groupe de Soutien du Secteur et les autres groupes de soutien de secteur que vous avez visités à l'extérieur du pays. Il y a certaines particularités importantes chez nous.

Fondé en 1998, le 5^e Groupe de Secteur est une formation militaire assurant le soutien aux unités de combat intégrées dans la structure organisationnelle du SQFT, Secteur du Québec de la Force Terrestre, et aux unités émanant d'organisations externes à l'armée, mais qui son hébergées chez nous. Il est important toutefois de souligner que les unités faisant partie de la 3^e Escadre à Bagotville ne sont pas desservies par le 5^e GSS, mais plutôt par la 1^{re} Division aérienne du Canada.

Opérant à partir de trois divisions principales, les quelque 1 200 militaires et 2 000 employés civils du 5^e GSS travaillent dans le but ultime d'appuyer la mission de 140 unités hébergées et intégrées, incluant le soutien aux familles des militaires actifs.

Five ASG is the largest of the four ASGs in terms of strength, budget, and clientele, which hovers around 31,000 users. It includes the bulk of the support resources assigned to Land Force Quebec Area. Five ASG is responsible for the garrisons of Montreal, Saint-Jean and ValCartier, and for more than 60 other sites, most notably the Farnham Training Centre, the Saint-Hubert site and the Quebec Citadel.

Five ASG sets itself apart from the other ASGs by its organization along functional rather geographic lines which results in significant savings in terms of management personnel, thanks to a reduction in middle-management levels. There is therefore no subordinate commander geographically responsible for one of the three garrisons, and each functional branch head is in charge of delivering his or her services to LFQA on all garrisons and related sites. For example, the Chief of Military Police is accountable to me for police services on all three garrisons. Five ASG is thus a support formation but also a "gigantic distributed base" in many ways comparable to a city in Quebec which has three boroughs, and is governed by headquarters which serve as a sort of city hall.

Most military and civilian personnel is divided among eight branches: 5 General Support Battalion, Signals, Engineering, Resource Conservation, Military Police, Ranges and Training Areas, Personnel Support and the Command Support Unit.

Five ASG also stands out because of its clientele: 50 per cent is from the army, while the other half comes from organizations outside the army and LFQA. This proportion of units outside LFQA greatly influences 5 ASG operations, since they require resources to support year-round users who do not deploy, unlike those that are part of LFQA. Any deployment of 5 ASG members abroad must therefore be compensated for by the addition of temporary employees in order to provide the same services for the rest of its clientele, which has remained behind.

Although 5 ASG is currently well staffed to carry out its mission, over the next five years we will have to replace more than 20 per cent of our full-time civilian employees because of the aging of our workforce. We are trying to lessen the effects of this massive attrition by putting in place a succession plan adapted to the situation. In addition, there will be an increase in the number of 5 ASG military personnel beginning in summer 2005 because of the merging of two support units, which will bring almost 700 more CF members into the formation, boosting the total to nearly 1,900.

The budget allocated to 5 ASG by the army to accomplish our missions is always tight. We have therefore developed a rigorous budget planning process, including aggressive over-programming to take advantage of all additional funding that may become

Le 5^e GSS est en fait le plus important des quatre GSS en termes d'effectifs, de budget et de la clientèle desservie qui oscille autour de 31 000 usagers. Il comprend l'essentiel des ressources de soutien assignées au secteur du Québec de la force terrestre. Le 5^e GSS est responsable des garnisons de Montréal, Saint-Jean et ValCartier et de plus de 60 autres sites dont les plus importants sont le Centre d'entraînement de Farnham, le site de Saint-Hubert et la citadelle de Québec.

Le 5^e GSS se distingue des autres GSS par son organisation sur des lignes fonctionnelles plutôt que géographiques, ce qui permet une économie importante en personnel cadre vu la réduction des couches de gestion intermédiaire. Ainsi, il n'y a pas de commandant subordonné géographiquement responsable d'une des trois garnisons et chacun des chefs de service fonctionnel est responsable de la prestation de ses services offerts sur l'ensemble des garnisons et sites connexes. Par exemple, le Chef de service de la police militaire est imputable envers moi des services policiers sur les trois garnisons. Le 5^e GSS est donc une formation de soutien, mais également une « base colossale distribuée » qui peut se comparer à maints égards à une ville québécoise qui aurait trois arrondissements et régi par un quartier général qui officie à titre d'hôtel de ville.

L'essentiel du personnel militaire et civil est regroupé au sein de huit services : le 5^e Bataillon de Soutien Général, le service des Transmissions, le service du Génie, le service de la Conservation des ressources, le service de la Police militaire, le service des Champs de tir et Secteurs d'entraînement, le service du Soutien au Personnel, et l'Unité de soutien au commandement.

Le 5^e GSS se distingue également par la nature de sa clientèle qui provient de près de 50 p. 100 de l'Armée de terre alors que l'autre moitié émane d'organisations externes à l'Armée de terre et du SQFT. Cette proportion d'unités externes au SQFT influence grandement les opérations du 5^e GSS puisqu'elles consomment des ressources qui doivent supporter à l'année ces usagers qui ne se déploient pas, contrairement à celle faisant partie du SQFT. Tout déploiement d'un groupe de militaires du 5^e GSS à l'étranger doit être compensé par l'ajout d'employés temporaires afin de dispenser les mêmes services au reste de la clientèle demeurée à l'arrière.

Bien que le 5^e GSS soit présentement bien doté pour accomplir sa mission, nous devons renouveler au cours des cinq prochaines années plus de 20 p. 100 de nos effectifs civils travaillant à temps plein en raison du vieillissement de notre capital humain. Nous tentons d'atténuer les effets de cette attrition massive par la mise en place d'un plan de relève adapté à cette réalité. D'autre part, les effectifs militaires du 5^e GSS seront plus importants dès l'été 2005 en raison de la fusion de deux unités de soutien, ce qui amènera près de 700 militaires de plus en notre sein. Nous aurons donc un effectif militaire de près de 1 900 personnes en fin de parcours.

L'allocation budgétaire dévolue au 5^e GSS par l'Armée de terre est invariablement serrée pour accomplir notre mission. Nous avons développé un processus rigoureux de planification budgétaire incluant une surprogrammation agressive pour

available during the fiscal year, and thereby manage excess expenses not provided for in our initial financial allocation.

Five ASG's budget thus increased from \$112 million in 2003-2004 to almost \$142 million for the 2004-2005 fiscal year. It is important to note that despite its relatively sizable budget, 5 ASG's discretionary leeway is less than 30 per cent.

The replacement value of 5 ASG's real property inventory approaches \$2 billion. 5 ASG is responsible for approximately 2,300 facilities of all types, with a total interior area of 1,400,000 square metres, built on 430 square metres of land throughout the province of Quebec. The real property inventory alone represents 35 per cent of the army's infrastructure.

Although our budget of just over \$77 million for real property needs may seem impressive, it is barely sufficient for the task. Currently, the overall condition of the real property inventory is not at its best, as a result of years of severe underfunding. And as the amount of postponed work continues to increase, the real property inventory is becoming increasingly obsolete. We must therefore invest heavily to contain the problem.

In general, 5 ASG has the right tools for processing the information needed to keep it running smoothly. Some national and LFQA projects are helping to improve the situation. Nevertheless, our formation lacks certain systems for processing and managing classified information. This deficiency has been recognized, however, and all possible measures are being taken in order to compensate for it.

Wisely managing personnel is proving challenging for 5 ASG as a brisk operational tempo and numerous tasks on the horizon are placing heavy demands on personnel. We have introduced personnel support programs so that we can provide the necessary support to those who are faced with these demands.

It is important to remember that, according to the established formula, 5 ASG must be prepared to form two expeditionary support components of close to 230 individuals. One of these groups is currently in training; the second group will begin training in fall 2005. In the event of a deployment, as explained previously, we still have full responsibility for providing support to our clients. The managed readiness plan introduced by the army will, however, enable us to reduce most of the negative effects, since from now on, we will be able to implement the required mitigation strategies early on.

Finally, apart from the funds announced in the last budget to correct the underfunding of bases, which will be a great help to us in accomplishing our support mission, it is too early to evaluate the defence policy statement's direct impact on 5 ASG.

prendre avantage de tous crédits supplémentaires qui se dégageraient en cours d'exercice financier et ainsi gérer les dépenses excédentaires à son allocation financière initialement prévue.

Le budget du 5^e GSS est ainsi passé de 112 millions en début d'année financière, en 2003-2004, à près de 142 millions en fin d'exercice financier pour 2004-2005. Il est important de souligner qu'en dépit de l'importance relative de son budget, la marge discrétionnaire dévolue au 5^e GSS se situe à moins de 30 p. 100.

La valeur de remplacement du parc immobilier du 5^e GSS est évaluée à près de 2 milliards. Le 5^e GSS est responsable d'environ 2 300 installations de tous types, qui correspondent à une superficie intérieure de 1 400 000 mètres carrés et bâties sur une superficie de 430 kilomètres carrés de terrain dans l'ensemble de la province de Québec. Le parc immobilier représente à lui seul 35 p. 100 des infrastructures de l'Armée de terre.

Bien que relativement imposant, notre budget d'un peu plus de 77 millions peut à peine suffire à la tâche pour subvenir aux besoins immobiliers. L'état général actuel du parc immobilier n'est pas à son mieux, résultat d'un sous-financement sévère depuis plusieurs années. Comme la quantité de travaux reportés ne cesse de s'accroître, la désuétude et l'obsolescence du parc immobilier ne cesse de s'accroître. Il nous faudra investir massivement pour endiguer le problème.

En général, le 5^e GSS a les bons outils pour traiter l'information nécessaire à son bon fonctionnement. Il manque cependant certains systèmes d'information au sein de notre formation pour traiter et gérer l'information classifiée. Cette lacune est toutefois reconnue et toutes les mesures d'atténuation sont mises en place pour répondre à la situation.

Le 5^e GSS fait face à d'innombrables défis afin de gérer avec sagacité son personnel qui est très sollicité par le rythme des opérations et des nombreuses tâches. Nous avons mis en place des programmes de soutien au personnel nous permettant de bien encadrer le personnel ainsi sollicité.

Rappelons que selon la prescription établie, le 5^e GSS doit être prêt à générer deux composantes expéditionnaires de soutien de près de 230 personnes. Un de ces groupes est présentement à l'entraînement alors que le deuxième groupe amorcera le sien à partir de l'automne 2005. Advenant un déploiement de ces groupes, la responsabilité de supporter à l'arrière nos clients demeure entière, tel qu'explicité précédemment. L'avènement du plan de disponibilité opérationnel géré et instauré par l'Armée de terre nous permettra cependant d'atténuer l'essentiel des effets négatifs, puisque nous pouvons, dorénavant, implanter plus tôt les stratégies d'atténuation requises à cet égard.

Finalement, mis à part les crédits financiers des bases annoncées dans le dernier budget qui nous aideront à rétablir le sous-financement et à accomplir notre mission de soutien, il est trop tôt pour évaluer l'impact direct et l'énoncé de la politique de défense chez nous au 5^e GSS.

[English]

Senator Atkins: Welcome, general and colonel. We appreciate you appearing before us. Thank you for your presentations. While you have covered a lot of ground, in some of the questioning you may be covering a little of it again.

My first question relates to the budget. Do you have enough to do all that you have been asked to do in the Quebec area?

BGen. Côté: We certainly would require a top-up in terms of supporting our infrastructure, and we also need more resources devoted to training. Our training infrastructure, such as the ranges, is very old and does not really meet requirements for operational deployments.

We are in the process of actually mapping out all the requirements. We have been identifying the requirements for the past two years and have already started building a small village that was badly needed for training our troops. This is being done as we speak, but we also need to invest more in simulation.

I mentioned we had a very limited number of combat vehicles. Certainly I would like to have more. However, when you have more vehicles, you have also more maintenance costs, more operational costs as well. You need to strike the right balance between the requirement to train the individuals and the operational capability.

The solution that we propose to the army is to invest more in simulation and mock-ups. Training gunners in the turret of a vehicle basically means you take the entire vehicle onto a training ground or inside a training establishment. You might have the turret mounted on some sort of basket, and you can certainly train with it, and train more personnel, actually. Part of the problem with training on the entire vehicle, per se, is that the space inside the turret is so restricted that you can only train one-on-one — one instructor overseeing the action of the gunner. That is not very cost effective, especially if you lack leaders and instructors.

We have already made that proposal to the army. It has been accepted. Now it just requires to be funded in order to be built. That is part of the solution we proposed. We certainly can see that it will alleviate somewhat the problem of maintaining skills. Part of the problem we have with all of the high-tech equipment is that skill failure we have identified.

We need to work on that feverishly to ensure that they remain at a steady level prior to going on to high readiness training.

The Chairman: Your answer was so comprehensive this will probably be a multi-part supplementary.

When we reviewed the environmental impact, it was short many tens of millions of dollars. When we take a look at the budget, we see the shortfall for the three environments coming in at about \$750 million, and then for the CF at about \$1.2 billion; then we see the clawback coming, and we see the budget providing

[Traduction]

Le sénateur Atkins : Soyez les bienvenus, général et colonel. Nous vous savons gré d'être venus témoigner devant notre comité. Merci de vos exposés. Vous avez traité de nombreux sujets et j'aimerais revenir à certains d'entre eux pendant la période de questions.

Ma première question porte sur le budget. Avez-vous suffisamment d'argent pour faire tout ce dont vous êtes chargés dans le secteur du Québec?

Le bgén Côté : Il serait certainement bon d'avoir davantage de fonds pour notre infrastructure, ainsi que pour la formation. Notre infrastructure d'entraînement, comme les champs de tir, est très vieille et ne satisfait plus vraiment les exigences de déploiement opérationnel.

Nous sommes justement en train de dresser la liste de tous nos besoins. Nous avons commencé il y a deux ans et avons commencé à construire un petit village dont nous avons grandement besoin pour la formation de nos troupes. Tout cela est déjà en cours, mais il nous faut investir davantage dans la simulation.

J'ai aussi fait mention du petit nombre de véhicules de combat dont nous disposons. J'aimerais certainement en avoir davantage. Toutefois, quand on a plus de véhicules, les coûts d'entretien et les coûts opérationnels augmentent. Il faut donc trouver le juste équilibre entre ce qu'il faut pour former le personnel et les capacités opérationnelles.

Nous proposons donc à l'armée d'investir davantage dans la simulation et les maquettes. Pour former les artilleurs dans la tourelle d'un véhicule, il faut avoir le véhicule entier sur un terrain d'entraînement ou dans un établissement d'instruction. Or, on peut faire monter la tourelle sur une sorte de corbeille pour assurer l'entraînement et former ainsi plus d'artilleurs. Un des problèmes que pose l'entraînement sur le véhicule entier, c'est que la tourelle ne peut loger que deux personnes — l'artilleur et l'instructeur qui le supervise. Ce n'est pas très économique, surtout si on manque d'instructeurs.

Nous avons déjà fait cette proposition à l'armée, qui l'a acceptée. Il faut maintenant trouver des fonds pour construire cette infrastructure. Cela fait partie de la solution que nous avons proposée. Nous croyons que cela contribuera à régler le problème du maintien des compétences que nous avons déjà soulevé relativement à l'équipement de haute technologie.

Nous devons y travailler énergiquement pour nous assurer que les compétences sont maintenues avant de passer à la formation pour le haut niveau de préparation.

Le président : Votre réponse était si complète que ma question complémentaire traitera probablement de plusieurs aspects.

Quand nous avons examiné l'incidence sur votre service, nous avons constaté une insuffisance budgétaire de plusieurs dizaines de millions de dollars. Pour les trois services, le manque à gagner est d'environ 750 millions de dollars et d'environ 1,2 milliard de dollars pour toutes les forces armées. Il y aura un recouvrement,

you with \$500 million. We really wonder whether the share that will come to you will do the trick. Can you comment on that? Do you have any reason to believe that you will not be worse off this fiscal year in terms of resources than you were the year before?

BGen. Côté: This year, as far as I know, we are on an even keel; and in some regards we see some improvements. I can certainly talk, for example, about the welfare programs for our soldiers. We have a series of programs, one of which is a return to work program, and all of those were initiatives that we had to undertake in order to alleviate somewhat the perstempo issue, and it is certainly reaping dividends. We have fewer people on medical leave, but we had initially to pay for those.

Because of the circumstances and the increasing budget for this year, the program will be funded. This is certainly a welcome addition to our budget.

The Chairman: We do not understand the increase in budget, general. It seems to us there is a decrease in budget. That is why I put the question that way.

BGen. Côté: There are also the major ticket items that we spoke about, the infrastructure and the training. They are still very much underfunded as we speak.

The Chairman: The question that troubles us is if you had the funds, could you fix them now?

BGen. Côté: We have asked ourselves that question, and we need to reinvest in certain portions of our structure in terms of the personnel.

For example, the construction engineering section is short of personnel, and they would not be able — if I was given, for example, many millions tomorrow morning — to absorb that sum. It would require that I hire more personnel in order to process all of the projects. We are actually increasing the personnel in the construction engineering section to have a better capability to undertake all those infrastructure programs.

The Chairman: You could not go to a firm and say “We need this fixed; you people give us a price and fix it”?

BGen. Côté: We do that, but we also have to define our requirements.

The Chairman: And you do not have enough people to define your requirements?

[Translation]

Col. Rousseau: The problem is that, for several years, very little was spent on infrastructure. Not only was very little spent, but people managing infrastructure were reassigned elsewhere. Even if tomorrow morning, I received significant funds for infrastructure, I would not have the human resources needed to manage the project or even to find out exactly what our needs are. I have a

et le budget prévoit pour vous 500 millions de dollars. Nous nous demandons si la part qui vous sera attribuée sera suffisante. Qu'en pensez-vous? Croyez-vous vraiment que vous n'aurez pas moins de ressources cette année financière que l'an passé?

Le bgén Côté : Cette année, pour autant que je sache, le niveau de financement est stable et il y a même des améliorations à certains égards. Il y a, par exemple, le programme de bien-être pour nos soldats. Nous avons toute une série de programmes, notamment le programme de retour au travail, qui ont été mis sur pied dans le but d'atténuer les problèmes liés au perstempo; ces initiatives ont déjà commencé à porter fruit. Il y a moins de membres des forces en congé de maladie. Nous avons dû toutefois prévoir les sommes pour la création de ces programmes.

Étant donné les circonstances et le budget accru pour cette année, le programme sera financé. C'est certainement un ajout très utile à notre budget.

Le président : Nous ne comprenons pas l'augmentation du budget, général. Il nous semble qu'il y a eu une diminution de budget. C'est la raison pour laquelle j'ai posé la question de cette façon.

Le bgén Côté : Il y a également les gros postes de dépense dont nous avons parlé, l'infrastructure et la formation. Ils restent sous-financés.

Le président : Ce qui nous préoccupe c'est de savoir si vous pourriez régler ces problèmes si vous aviez les fonds voulus.

Le bgén Côté : Nous nous sommes posé cette question et il nous faut réinvestir dans certains éléments de notre structure, en ce qui concerne le personnel.

Par exemple, la section du génie construction connaît une pénurie de personnel et ne pourrait pas — si l'on me donnait par exemple des tas de millions demain matin — absorber cette somme. Il me faudrait engager plus de personnel pour s'occuper de tous les projets. Nous sommes en train d'étoffer nos rangs dans cette section afin d'être mieux en mesure d'entreprendre tous ces programmes d'infrastructure.

Le président : Vous ne pourriez pas vous adresser à une entreprise en disant : « Il faut que ceci soit réparé; pouvez-vous nous donner un prix et le faire? »

Le bgén Côté : Nous le faisons mais il nous faut aussi définir nos besoins.

Le président : Et vous n'avez pas suffisamment de monde pour définir vos besoins?

[Français]

Le col Rousseau : Le problème est que, pendant plusieurs années, on a dépensé très peu d'argent en infrastructure. Non seulement on n'a pas dépensé d'argent en infrastructure, mais on a retiré les personnes qui les géraient pour les affecter ailleurs. Même si demain matin on me donnait une somme d'argent importante pour l'infrastructure, je n'ai pas les ressources

plan to get over the hump, but I could not absorb the \$200 million I need for infrastructure of the course of one year.

If we are referring strictly to infrastructure, I have an accumulated deficit of approximately \$200 million. I said earlier that I spent approximately \$77 million on infrastructure, but after taxes, heating and electricity bills, I have approximately \$20 million left for maintenance. I need to spend some \$40 million per year to get 2 per cent of its worth. We have had a 10 to \$15 million deficit annually over the last 10 years, which amounts to \$200 million in total.

But I cannot solve the problem overnight. I would have to deal with it over four or five years, because this year I have to hire people to help me spend the money. Does that answer your question?

[English]

The Chairman: It helps. General, you have commented on simulators, for example. They look pretty nifty to us. We get the impression, however, that although they cut down on the training time a little, they are no substitute for the real McCoy if you want your troops to be effective. It is useful in terms of being able to compress some parts of the training, but you are not suggesting that is a substitute for having the vehicles?

BGen. Côté: Absolutely not. The focus is really on the individual training portion. The skill fade is at that level. Unfortunately, we noticed, for example, when we were getting ready to deploy to Afghanistan, our expectation that our troops were at that level prior to going to collective training was certainly not met, simply because they were not familiar enough with the equipment, and it causes problems during collective training. You are wasting time. If they are not familiar with all the communication suites, for example, you will lose communication. This is also what you can expect in wartime or in a war zone, and you have to get around that problem.

In terms of developing and maintaining the skills, we need those simulators to make sure that the individuals are comfortable and confident that they have honed their skills to the maximum.

Of course, when I mentioned that right now we were getting a task force ready for deployment, it means that all the resources we have for real go toward that particular unit. You still have to maintain the skills in the other units.

The Chairman: We understand that. That leads me to my last point. Stepping out of your job for a moment and just sitting in another seat, from a military point of view, what is the ideal complement of vehicles for the Armed Forces, if you did not have an accountant counting the beans every day?

humaines requises pour faire la gestion de projet ou même arriver à trouver exactement quels sont nos besoins. J'ai un plan pour remonter la pente, mais je ne pourrais pas absorber les 200 millions dont j'ai besoin en infrastructure dans une année.

Si on parle strictement d'infrastructure, mon déficit accumulé tourne autour de 200 millions. Je vous ai dit tantôt que je dépensais environ 77 millions en infrastructure, mais une fois que j'ai payé les taxes, le chauffage et l'électricité, il me reste environ 20 millions pour faire l'entretien. J'ai besoin de dépenser à peu près 40 millions par année pour arriver à 2 p. 100 de la valeur. J'ai donc un déficit annuel d'à peu près 10 à 15 millions pour les derniers dix ans, c'est-à-dire à peu près 200 millions en tout.

Mais je ne pourrais pas le régler d'un coup. Il faudrait que je le règle sur quatre ou cinq ans, parce que cette année je dois engager les personnes qui m'aideront à le dépenser. Est-ce que cela répond à votre question?

[Traduction]

Le président : Merci. Général, vous avez parlé de simulateurs, par exemple. Cela nous semble très astucieux. Nous avons l'impression, toutefois, que bien qu'ils permettent de réduire le temps de formation, ils ne peuvent remplacer les situations réelles si l'on veut que les troupes soient vraiment efficaces. C'est utile pour accélérer certaines parties de la formation, mais vous ne voulez pas nous faire croire que cela peut remplacer les véhicules?

Le bgén Côté : Absolument pas. On insiste en fait sur la formation individuelle. Les compétences se situent à ce niveau. Malheureusement, nous avons remarqué, par exemple, lorsque nous nous préparions à déployer nos troupes en Afghanistan, et que nous pensions que tous étaient à ce niveau avant d'entreprendre la formation collective, que nous nous trompions, simplement parce qu'ils ne connaissaient pas suffisamment bien le matériel, ce qui peut poser des problèmes en cours de formation collective. On perd du temps. S'ils ne connaissent pas, par exemple, toutes les suites de communication, on perd la communication. C'est également ce que l'on peut attendre en temps de guerre ou en zone de guerre, et il faut résoudre ce problème.

Pour le perfectionnement et l'entretien des compétences, nous avons besoin de ces simulateurs pour nous assurer que les soldats sont à l'aise et qu'ils ont l'impression qu'ils se sont perfectionnés au maximum.

Évidemment, quand j'ai mentionné qu'à l'heure actuelle nous préparions une force opérationnelle à déployer, cela veut dire que toutes les ressources que nous avons réellement sont consacrées à cette force. Or, il faut maintenir les compétences dans les autres unités.

Le président : Nous le comprenons bien. Cela m'amène à mon dernier point. Imaginez un instant que vous n'occupiez pas ce poste; du point de vue militaire, quel serait le nombre idéal de véhicules pour l'armée, si vous n'aviez pas un comptable qui surveille tout de près continuellement?

[Translation]

BGen. Côté: If you speak to those who are in the units, they would prefer to have a complete set of equipment like in the past. In the past, the mechanized infantry battalion group, for instance, was composed of three complete companies with lightly armoured vehicles. Now, two of these companies have lightly armoured vehicles, and the third is on foot. The third carries very light equipment.

Obviously, if we constantly have to coordinate and allocate resources to the up-and-coming unit, it is a problem. We are unable in that case to maintain expertise in the form of drivers, machine gunners and maintenance personnel. Everything is interconnected. The more vehicles you have, the more support you need, and the more support you need, the more you have to strike a balance between the two. It is a capability issue. We cannot look at it in a vacuum and say we are going to buy more vehicles, because that creates a problem in terms of the ONM and support staff budget. What we have to do is focus on maintaining our individual skills, at least on a short-term basis, to ensure we maintain a very high level of individual operation capabilities.

[English]

The Chairman: If I understand you correctly, general, you are saying that the cost of additional vehicles grows exponentially. It is not just the vehicle; it is all the other things that go with it. We were in the U.K. and were talking to a colonel there who described the situation that you are living with here. He was describing that, of course, as the ideal way to organize an army. You have the best equipment with the troops in the field. The troops that are just about to go have a full suite of equipment, and then you do not really need equipment for the others.

Frankly, the committee thought that he was selling us a bill of goods. We thought he was justifying a budget situation that he would not choose on his own. If I understood your testimony correctly, you would not go that way either if you were funded in a more robust fashion.

BGen. Côté: It has to do with capacity. Even if we were given the full suite of vehicles, the way things are shaping up right now with regard to the management of the system is that for the unit that finds itself in the reconstitution phase, most of the leaders and all of those who are to be promoted will go on individual courses.

You basically strip that unit of a good chunk of its personnel who were supposed to conduct those courses. The reality of the system management has yet to sink in within the army. This is the first year we will prove the concept, and we will certainly ensure that we are able to keep up all the skills that are needed for the operational requirement.

The Chairman: This is what I was driving at, that the army has been pushed into the management readiness system in order to save funds. You are feeling the collateral costs of having a managed system, but they are very hard to calculate because they

[Français]

Le bgén Côté : Si vous parlez à ceux qui sont dans les unités, ils préféreraient avoir une suite d'équipement complète comme on avait auparavant. Auparavant, notamment les deux bataillons d'infanterie mécanisés, étaient composés de trois compagnies complètes avec des véhicules blindés légers. Maintenant, deux de ces compagnies sont dotées de véhicules blindés légers, alors que la troisième est à pied. La troisième est en équipement très léger.

Il est clair que si l'on doit constamment coordonner et pousser les ressources vers l'unité qui est en montée, en puissance, cela cause problème. On n'est pas capable de maintenir alors l'expertise du chauffeur et du mitrailleur et des mainteneurs. Tout est relié. Plus on a de véhicules, plus cela demande du soutien, et plus cela prend de soutien, plus il faut un équilibre entre les deux. C'est une question de capacité. On ne peut pas regarder cela de manière isolée en se disant qu'on va acheter plus de véhicules, car on crée alors un problème dans le budget d'opérations et de maintenance et du personnel de soutien. Ce qu'il faut faire, c'est nous concentrer sur le maintien des compétences individuelles, du moins à brève échéance, pour nous assurer que la capacité opérationnelle des individus soit maintenue au plus haut niveau.

[Traduction]

Le président : Si je vous comprends bien, général, vous dites que le coût de véhicules supplémentaires augmente d'une façon exponentielle. Ce n'est pas simplement le véhicule; c'est tous les autres éléments qui suivent. Nous étions au Royaume-Uni et parlions à un colonel qui nous a décrit la situation que vous vivez ici. Il nous présentait cela, évidemment, comme la façon idéale d'organiser une armée. Il faut le meilleur matériel possible pour les troupes sur le terrain. Les troupes qui sont prêtes à partir doivent avoir une suite complète de matériel et il n'est pas réellement nécessaire d'avoir du matériel pour les autres.

Franchement, le comité a eu l'impression qu'il essayait de nous entortiller. Nous avons eu l'impression qu'il justifiait une situation budgétaire qu'il n'aurait pas choisie lui-même. Si j'ai bien compris votre témoignage, vous ne feriez pas les choses de cette façon non plus si vous aviez un financement plus solide.

Le bgén Côté : C'est une question de capacité. Même si nous avions tous les véhicules, étant donné la façon dont les choses se présentent actuellement pour la gestion du système, la plupart des dirigeants de l'unité qui se trouvent en phase de reconstruction et tous ceux qui vont être promus partent suivre des cours individuels.

Donc, on prive cette unité d'une bonne partie de son personnel qui était censé donner ces cours. L'armée n'a pas encore compris la réalité de la gestion du système. C'est la première année où nous allons faire les preuves de cette notion, et nous allons veiller à nous assurer de préserver toutes les compétences nécessaires pour les besoins opérationnels.

Le président : C'est ce que je voulais dire, que l'armée a été poussée à adopter ce système de disponibilité opérationnelle gérée pour faire des économies. Vous êtes confrontés aux coûts accessoires d'un système géré, mais ce coût est très difficile à

show up not in terms of dollars and cents necessarily, but in terms of competence and capability. Therefore, we do not see it on the ledger, but we know that it is happening and we know that it has costs in terms of how capable our men and women are when they actually do get into the field. Have I got it right?

BGen. Côté: You have it right, yes.

It has to be approached from a system analysis point of view. We cannot just solely focus on the vehicles per se. Vehicles would be nice to have, but once again, you need the personnel, the instructor and the maintenance people. You also need to devote more money to ammunition, because we get insufficient ammunition with regard to training the people in the turret of the LAV III, or the Coyote, for that matter.

The Chairman: Management readiness is not a doctrine that someone in a green uniform came up with. It is a response that someone in a green uniform came up with when they got the message from the Department of Finance that they would not get the money they needed to do the job.

BGen. Côté: The way we understand it, management readiness is meant to make what we can offer to the Government of Canada in terms of capability to deploy abroad more predictable. You have those two task forces, and the commitment by the army is to have them deployed indefinitely. It is not the same, but we can provide two task forces that can be deployed in different theatres. This is something we are struggling with right now simply because we have to adjust to what it means at the tactical and unit level.

[Translation]

Senator Meighen: We have heard a great deal about budgets, funding. I understand there is not enough funding, but within your budgets, are there expenditures which strictly speaking, do not fall within your purview, and should be, for instance, taken over by other federal government departments?

I am thinking, for instance, of the Citadel in Quebec; does its maintenance come under your budget? Does the Citadel actually serve as a garrison for the troops, or can you move the troops to ValCartier without losing anything? Are expenses for the Citadel not really related to troop training or to your mission?

BGen. Côté: The Citadel is a garrison for the second battalion. Currently, maintenance costs are shared by different departments, Canadian Heritage and National Defence. Cost sharing is already in place. More globally, province-wide, there are locally shared support services with other departments. We can, for instance, offer our shooting ranges to other federal agencies for firearm training. This is already being done, and if at all possible, we try to benefit from what other departments have to offer. We must

calculer parce qu'il ne se formule pas nécessairement en dollars et en sous, mais plutôt en termes de compétences et de capacités. Donc, cela ne se voit pas dans le bilan financier, mais nous savons ce qui se passe et nous savons que cela a un coût au niveau de la capacité de nos hommes et de nos femmes sur le terrain. C'est bien cela?

Le bgén Côté : Vous avez raison.

Il faut voir les choses sous l'angle de l'analyse des systèmes. On ne peut pas se concentrer uniquement sur les véhicules. Ce serait très bien d'avoir les véhicules, mais encore une fois, il faut aussi avoir le personnel, l'instructeur et les gens chargés de l'entretien. Il faut consacrer plus d'argent aux munitions, parce que nous n'avons pas suffisamment de munitions pour former les gens qui sont dans la tourelle du LAV III ou du Coyote.

Le président : La disponibilité gérée n'est pas une doctrine qui a été inventée par quelqu'un en uniforme vert. C'est la réponse que quelqu'un en uniforme vert a trouvée quand il a reçu le message du ministère des Finances lui disant qu'il n'aurait pas l'argent nécessaire pour faire le travail.

Le bgén Côté : Si je comprends bien, cette disponibilité opérationnelle gérée signifie que nous pouvons déterminer de façon plus prévisible la capacité de déploiement que nous offrons au gouvernement du Canada. Il y a ces deux forces opérationnelles et l'armée s'engage à les déployer de façon indéfinie. Ce n'est pas la même chose, mais nous pouvons fournir deux forces opérationnelles qui peuvent être déployées sur des théâtres différents. Nous nous battons actuellement avec cette notion simplement parce que nous devons réussir à déterminer ce que cela implique au niveau tactique et au niveau de l'unité.

[Français]

Le sénateur Meighen : On a beaucoup parlé de budgets, de fonds. Je comprends bien qu'il existe une insuffisance de fonds, mais à l'intérieur de vos budgets, y a-t-il des dépenses qui, strictement parlant, ne relèvent pas de votre mission, qui devraient être, par exemple, assumées par d'autres ministères du gouvernement fédéral?

Je pense, par exemple, à la citadelle de Québec, est-ce que son entretien relève de votre budget? La citadelle sert-elle vraiment de garnison pour les troupes, ou si vous pouvez déménager les troupes à ValCartier sans perdre quoi que ce soit? La citadelle fait-elle partie des dépenses qui ne sont pas vraiment liées à l'entraînement de vos troupes et à la mission qui vous est confiée?

Le bgén Côté : La citadelle sert de garnison au deuxième bataillon. Actuellement, le financement de l'entretien est partagé entre différents départements, c'est-à-dire le département de Patrimoine Canada et celui de la Défense nationale. Il y a déjà un partage. Plus globalement, à l'échelle de la province, il y a le service d'appuis partagés localement avec les autres départements. Nous pouvons offrir, par exemple, nos champs de tir à d'autres agences fédérales si elles ont des personnes qui doivent être

say that we do have more resources, responsibilities and a diversity of means than many other departments.

To add to what you just said, Colonel Rousseau costs me \$120 million per year out of 200. Half of that \$120 million is of no help to my first mission which is to prepare troops for missions intimately linked to the army. For example, we support the units of the assistant deputy minister responsible for materiel, the 202nd workshop depot, and the 25th supply depot. All those units currently support all our missions deployed throughout the world. It is absolutely critical that they be adequately supported. We support the Canadian Forces Leadership and Recruit School, which is responsible for training all Canadian Forces recruits. That is a critical element that is not part of my main mission.

[English]

Senator Atkins: I am going to move off funding to a couple of other areas.

General, could you tell me what the short-term impact of the new defence policy on the Land Forces Quebec Area would be?

BGen. Côté: Well, actually, there is a positive impact. Everyone is waiting with bated breath to see the first sign of it. It has to do with increased personnel. It will be a welcome addition in most of the units to pick up the slack. Once again, we do have the training. We do have the responsibility to train ourselves within the area, in many instances, and on many courses as well, so that addition of personnel will be most welcome.

The Chairman: That is two years away, is not it, sir?

BGen. Côté: I believe the plan has yet to be spelled out in great detail, but we are talking about a very modest increase starting this year in what we call the stress trades. It is the same thing for next year, and those stress trades are really an operational requirement. They are deploying on every operation. We need to pay closer attention to those trades. The other aspect of that increase is that we also have to build up the number of leaders and train them so they can become instructors when we have a major increase in personnel.

Likewise, for war games, there is the possibility of having a major input of recruits right in Valcartier, for example, who would be trained there. We realized that we had a few choking points — accommodation is one. I could not accommodate more recruits. We basically have to make sure we regularize the flow of recruits so that we do not go over our capabilities.

The Chairman: Just on that, though, when you mentioned the stress trades in your response to Senator Atkins, if they are at the front of the line, they will not be useful to you for a long time after that.

entraînées avec des armes à feu. Cette chose se fait déjà et, dans la mesure du possible, on essaie de profiter de ce que les autres départements peuvent offrir. On a quand même beaucoup plus de ressources, de responsabilités et de diversités dans nos moyens que beaucoup d'autres départements.

Pour ajouter à ce que vous venez de dire, le colonel Rousseau me coûte 120 millions par année sur 200. Sur ces 120 millions, la moitié n'aide pas à ma mission première qui est de préparer des troupes pour des missions intimement liées à l'armée. Par exemple, on appuie les unités du sous-ministre adjoint au matériel, le 202^e dépôt d'atelier et le 25^e dépôt d'approvisionnement. Toutes ces unités supportent présentement toutes les missions que nous faisons dans le monde. Il est tout à fait critique qu'elles soient soutenues de façon adéquate. On appuie l'École de leadership et de recrues des Forces armées canadiennes qui forme toutes les recrues des Forces canadiennes. C'est un élément critique qui n'est pas ma mission première.

[Traduction]

Le sénateur Atkins : Je vais passer de la question du financement à un ou deux autres domaines.

Général, pouvez-vous me dire quelles vont être les répercussions à court terme de la nouvelle politique de défense sur la Force terrestre du secteur du Québec?

Le bgén Côté : Eh bien, les retombées seront positives. Tout le monde retient son souffle en attendant cela. Il va y avoir un accroissement du personnel qui sera le bienvenu dans la plupart des unités où le manque de personnel se fait sentir. Encore une fois, nous allons devoir faire la formation. Nous devons nous former dans un secteur, et offrir un grand nombre de cours, donc ce complément de personnel sera le bienvenu.

Le président : Ce sera dans deux ans, non?

Le bgén Côté : Je crois que le plan n'a pas encore été formulé de façon détaillée, mais nous parlons d'une très modeste augmentation à partir de cette année dans ce que nous appelons les professions à stress. Ce sera la même chose l'année prochaine, et ces professions à stress sont déjà une exigence opérationnelle. Elles sont déployées dans toutes les opérations. Nous devons y faire plus attention. L'autre aspect de cette augmentation des effectifs, c'est que nous devons aussi accroître le nombre de dirigeants et les former pour qu'ils puissent devenir des instructeurs lorsque nous aurons une augmentation importante des effectifs.

De même, pour les jeux de guerre, nous pourrions faire participer massivement les recrues à Valcartier, par exemple, quand on les formera là-bas. Nous avons constaté qu'il y avait quelques points où les choses étaient coincées, par exemple le logement. Je ne peux pas accueillir plus de recrues. Nous devons donc veiller à régulariser le flux de recrues pour ne pas dépasser nos capacités d'accueil.

Le président : À ce propos, quand vous parliez de profession à stress dans votre réponse au sénateur Atkins, si ces gens-là sont en première ligne, ils ne vous seront pas utiles pendant longtemps après cela.

BGen. Côté: I believe we went through reverse engineering on the stress trades because they take a lot of time to train and be able to deploy, whereas certain trades take less than a year to train. The stress trade I can think of that has the longest training is the fire control system technician. It takes over two years to train them. That is constant training, with no slack time between different phases. Definitely this is a major undertaking, but this is also the reality for the army in moving into a high-tech world.

Senator Atkins: General, you sound optimistic about the 5,000 regulars and 3,000 reserves. That is across the board. What percentage would you see coming to you as the general in charge of the Quebec land force area?

BGen. Côté: For the reserve, I would say probably no less than 25 per cent should come to the Quebec sector, and for the regular force, I would say anywhere from 700 to 1,000 more people coming to fill the ranks.

Senator Atkins: You have an attrition factor.

BGen. Côté: Actually, we do have a unique problem. We have the highest retention rate within the army. Although it may sound like a rosy picture, the downside of good retention is that your personnel are aging. My problem right now within the area is that we have lots of people who are close to possible retirement age, should they elect to do so. This is something we are monitoring closely.

Senator Atkins: Assuming you get the 1,000 and you have a replacement demand, what would the percentage replacement be on an annual basis?

BGen. Côté: The historical attrition rate within the area is about 6 per cent, compared to the average in the Canadian Forces of about 10 per cent.

We are a little better off than the rest of the country, but once again it has a downside — the aging problem.

Senator Atkins: That is a pretty good rate. Could you comment on the number of people who are applying for military activity?

BGen. Côté: Are you talking about the recruiting?

Senator Atkins: Yes.

BGen. Côté: Recruitment is pretty good. We still have a few choking points with regard to the process, and certainly we have indicated that those should be ironed out before we actually launch ourselves into a major augmentation of the Canadian Forces. We figure right now we would be able to meet the recruitment targets, should they reach that objective of 700 to 1,000 for the area. There should not be any problem.

Senator Atkins: What is the incentive that new recruits see as a reason for joining the Canadian Forces?

Le bgén Côté : Je pense que nous avons suivi un mécanisme inverse pour ces professions à stress parce qu'il faut beaucoup de temps pour les former et les préparer au déploiement, alors que pour d'autres professions, la formation prend moins d'un an. La profession à stress nécessitant la plus longue formation à laquelle je pense en ce moment, c'est celle de technicien en système de conduite du tir. Il faut deux ans pour former ces gens-là. C'est une formation constante, sans interruption entre les diverses phases. C'est vraiment une vaste entreprise, mais c'est la réalité d'une armée qui se tourne vers un monde de technologie très poussée.

Le sénateur Atkins : Général, vous avez l'air optimiste au sujet des 5 000 membres de la Force régulière et des 3 000 réservistes. Il s'agit d'un chiffre d'ensemble. Quel pourcentage de ce nombre prévoyez-vous recevoir en tant que général responsable de la Force terrestre du secteur du Québec?

Le bgén Côté : Pour la réserve, je dirais que le secteur du Québec recevra probablement au moins 25 p. 100 de l'effectif, et pour la Force régulière, je dirais que ce sera de 700 à 1 000 personnes supplémentaires.

Le sénateur Atkins : Vous avez un facteur d'attrition.

Le bgén Côté : En fait, nous avons un problème assez original. Nous avons le taux de rétention le plus élevé de toute l'armée. Bien que cela puisse sembler assez idéal, l'inconvénient, c'est qu'on a des effectifs qui vieillissent. Mon problème dans ce secteur actuellement, c'est que nous avons beaucoup de gens qui approchent de l'âge de la retraite et qui vont pouvoir la prendre. C'est quelque chose que nous suivons de près.

Le sénateur Atkins : À supposer que vous obteniez 1 000 soldats et que vous ayez des besoins de remplacement, quels seraient ces besoins sur une base annuelle?

Le bgén Côté : Le taux d'attrition traditionnel dans ce secteur est d'environ 6 p. 100, contre environ 10 p. 100 pour la moyenne des Forces canadiennes.

Nous faisons donc un peu mieux que le reste du pays, mais encore une fois cela comporte un inconvénient, le problème du vieillissement.

Le sénateur Atkins : C'est un excellent taux. Que pouvez-vous nous dire sur le nombre de personnes qui sont candidates à une activité militaire?

Le bgén Côté : Vous parlez du recrutement?

Le sénateur Atkins : Oui.

Le bgén Côté : Le recrutement se porte bien. Nous avons encore quelques points d'étranglement au niveau du processus, et nous avons annoncé que nous allions les régler avant de nous lancer dans une campagne d'augmentation importante des Forces canadiennes. Nous pensons pour l'instant pouvoir atteindre les objectifs de recrutement si le but est d'avoir ces 700 à 1 000 personnes pour le secteur. Cela ne devrait pas poser de problème.

Le sénateur Atkins : Qu'est-ce qui incite les nouvelles recrues à vouloir s'engager dans les Forces canadiennes?

BGen. Côté: You are asking me now to read their minds, which is not easy. This is certainly a challenge, because we have to be portrayed as an employer of choice. We are looking at the same cohort of young people as the other employers, and we have to be extremely competitive. We have to make sure that they get a good job, a good career prospect. They get also the opportunity of raising a family within the military, which is a challenge in itself.

Senator Atkins: Are you competing with other institutions, like the RCMP or the Quebec Provincial Police?

BGen. Côté: I believe to a degree, yes. We are losing a good number of our personnel to the police forces because they are well trained and disciplined. Sometimes they also get their training at a local institution, like the police academy in Nicolette or the CEGEPs. We are losing a good chunk, yes, but not at an alarming rate at this stage.

Senator Atkins: Are you optimistic that you can fill the need for your command?

BGen. Côté: We were given an extra 200 positions to recruit for the reserve. That particular recruiting objective was given to us very late in the fiscal year, and we managed to recruit that number of people without much difficulty.

Senator Atkins: Can you provide the committee with some of the lessons learned from the previous missions in Afghanistan?

BGen. Côté: There are lots of lessons learned. Certainly there is the realization that the high-tech army is a challenge in itself, and the need to train very much in the individual skills needed for the various pieces of equipment came home early in the training phase.

The second thing we have noticed is our new capabilities, like CIMIC, PSYOPS and Int, are certainly a fundamental part of the theatre in which we are operating. We also need to revise our training in order to impart more responsibility to the lower ranks. You have heard the expression "strategic corporal." It proved to be true in Kabul. They need to have a thorough understanding of the mission and of their impact on the population. They have to know the population as well, and certainly this is something that we are now trying to impress on all of the recruits that we train in sector Quebec, among other things.

Senator Atkins: Are you doing this concept at 3 block?

BGen. Côté: This is certainly something we are actively working on, but it is not something that you can get out of a textbook. You have to train the mindset, because you have to develop the mental agility to be able to assess a situation in a snap and take the proper action. We have lots of examples of that by watching what is happening in Iraq, for example, where junior leaders are really put to the test.

We are trying to replicate some of those scenarios, and we did so prior to deploying to Kabul.

Le bgén Côté : Vous me demandez maintenant de lire dans leur pensée, ce n'est pas facile. Oui, c'est un problème, parce que nous devons être dépeints comme un employeur de choix. Nous convoitons la même cohorte de jeunes gens que les autres employeurs et nous devons être très compétitifs. Nous devons nous assurer de leur offrir un bon emploi et un bon cheminement de carrière. Il faut aussi qu'ils puissent élever une famille dans le milieu militaire, ce qui n'est déjà pas facile.

Le sénateur Atkins : Rivalisez-vous aussi avec des organismes comme la GRC ou la Sûreté du Québec?

Le bgén Côté : Dans une certaine mesure, oui. Nous perdons un nombre considérable d'éléments au profit des forces de police parce qu'ils sont bien formés et disciplinés. Il leur arrive parfois de suivre leur formation dans un établissement local, comme l'Académie de la police à Nicolette ou des dans cégeps. Oui, nous en perdons un bon nombre, mais cela n'a pas encore atteint la cote d'alerte.

Le sénateur Atkins : Avez-vous bon espoir de combler les besoins de votre commandement?

Le bgén Côté : On nous a donné 200 postes de plus pour recruter pour la réserve. Cet objectif de recrutement nous a été donné très tard dans l'exercice financier et nous l'avons atteint sans trop de mal.

Le sénateur Atkins : Pouvez-vous nous dire quels enseignements vous avez tirés des missions précédentes en Afghanistan?

Le bgén Côté : Beaucoup d'enseignements ont été tirés. On s'est rendu compte qu'une armée de haute technologie est un défi en soi et on s'est aperçu très tôt pendant la phase de formation qu'il fallait inculquer des compétences particulières pour chaque pièce de matériel.

On a aussi constaté que nos nouvelles capacités comme SINEC, SYOPIS et IND font partie intégrante du théâtre dans lequel nous opérons. Il nous faut aussi réviser notre formation pour confier plus de responsabilités aux grades subalternes. Vous avez entendu l'expression « caporal stratégique ». Cela s'est avéré à Kaboul. Ils ont besoin de bien comprendre leur mission et les effets qu'ils ont sur la population. Ils doivent également connaître la population et c'est quelque chose que nous essayons désormais de faire comprendre à toutes les recrues que nous formons dans le secteur Québec, entre autres choses.

Le sénateur Atkins : Appliquez-vous le concept de la guerre sur trois rues?

Le bgén Côté : Nous y travaillons activement mais ce n'est pas quelque chose qui peut être extrait d'un manuel. Il faut former les mentalités, développer l'agilité mentale qui permet d'évaluer la situation en un clin d'œil et agir en conséquence. On en a quantité d'exemples si on regarde ce qui se passe en Irak où les commandants subalternes sont vraiment mis à l'épreuve.

Nous essayons de répliquer certains de ces scénarios et nous l'avons fait avant le déploiement à Kaboul.

Senator Atkins: You are continually amending the training manual?

BGen. Côté: Certainly it has changed very much since the end of the Cold War — right now, the lifespan of our doctrine is very short. We have to keep upgrading and updating it almost on the move, if I can use that expression.

The Chairman: We did not get the impression when we were in Kabul two weeks ago that that lesson had been learned. The troops going out were buttoned up, helmets on. They were moving around in what appeared to be a friendly populace. They were travelling in a very aggressive way.

I would contrast that with the RCMP officer who was there working for ISAF, who said he was sent with directions to wear a helmet and flak jacket. He went to his first meeting and everyone else said, "Come in a golf shirt and baseball cap." He was too embarrassed to go a second time in his helmet and flak jacket, so he had been going to the ISAF meetings dressed like everyone else.

We had the impression in Kabul that the interaction with the locals was very limited, almost nonexistent.

You do not communicate very well from the top of a LAV when pointing a machine gun at people.

BGen. Côté: I can assure you that in the preparation training we did with 5 Brigade, we made sure they understood they had to make contact with the local population. Otherwise, you run the risk of being perceived as an army of occupation.

I cannot comment on that specific example you provided, because it also depends on the danger level applicable for that particular day.

We know, for example, when we are in theatre that there are days when we have to ensure that we are less vulnerable to suicide attacks or whatever. I cannot comment specifically on what you just said, but I can certainly assure you that within the army and within sector Quebec, we impress upon all the soldiers and all of those who will deploy that they need to make contact with the population.

I believe this is also what Gen. Hillier has said with regards to the PRT he intends to deploy in Canada. They will stay much closer to the population rather than being in a contained camp.

The Chairman: It is a very difficult area in which to tread for a politician. When a soldier says "Get in the boat, we will travel this way," you get in the boat and you travel that way. It also does not behoove us to tell people to take off their helmets and their vests. It is pretty safe here in Montreal, but they are living over there.

Having said that, we looked around at some other forces, and I gave you the RCMP as an example. They were not buttoned up. You could extend it to how the air force flew into Kabul. We arrived in a very exciting way. I was standing up in the bubble in the front of the Hercules and it was more fun than Disneyland.

Le sénateur Atkins : Modifiez-vous constamment le manuel d'instruction?

Le bgén Côté : Il est certain qu'il a beaucoup changé depuis la fin de la guerre froide — la durée de vie de notre doctrine est très courte actuellement. Il faut presque faire des mises à jour et des mises à niveau à la volée, si vous me passez l'expression.

Le président : Quand nous étions à Kaboul il y a deux semaines, je n'ai pas eu l'impression que la leçon avait été retenue. Les soldats sortaient en tenue, coiffés de leur casque. Pourtant, ils se déplaçaient parmi une population qui semblait amicale. Ils avaient l'air très sur leur garde.

Je compare cela avec l'agent de la GRC qui travaillait pour l'ISAF qui s'était fait donner pour consigne de porter son casque et son gilet pare-éclats. À sa première réunion, tous les autres lui ont dit de venir en chemise de golf et casquette de base-ball. Il était trop gêné pour y retourner avec son casque et son gilet et a continué d'assister aux réunions de l'ISAF habillé comme tout le monde.

À Kaboul, on a eu l'impression qu'il y avait très peu d'interaction avec la population locale, voire aucune.

On ne communique pas très bien du haut d'un VLB en tenant en joue les gens avec sa mitrailleuse.

Le bgén Côté : Je peux vous assurer que dans la formation préparatoire que nous avons donnée à cinq brigades, nous leur avons bien fait comprendre qu'ils devaient établir le contact avec la population locale au risque de passer pour une armée d'occupation.

Je ne peux pas commenter l'exemple précis que vous donnez, parce que cela dépend aussi du degré de danger ce jour-là.

Nous savons par exemple qu'il y a des jours sur le théâtre des opérations où nous devons nous assurer d'être moins vulnérables aux attentats-suicides. Je ne peux pas commenter précisément ce que vous venez de dire, mais je peux vous assurer que dans l'armée et dans le secteur du Québec, nous insistons auprès de tous les soldats et de tous ceux qui vont participer au déploiement sur le fait qu'ils doivent établir le contact avec la population.

Je crois que c'est aussi ce que le général Hillier disait au sujet de l'ERP qu'il entend déployer au Canada. Elle sera gardée beaucoup plus à proximité de la population; elle ne sera pas enfermée dans un camp.

Le président : C'est un terrain très délicat pour un homme politique. Quand un soldat dit : « Montez dans le bateau; nous allons passer par là », vous montez dans le bateau et vous passez par là. Ce n'est pas à nous non plus de dire aux gens d'enlever leurs casques et leurs gilets. On est plutôt en sûreté ici à Montréal, mais eux, ils vivent là-bas.

Cela dit, nous avons examiné d'autres forces, et je vous ai donné l'exemple de la GRC. Ils n'étaient pas en tenue. Cela vaut aussi pour la façon dont l'avion est arrivé à Kaboul. C'était très excitant. J'étais debout dans la verrière bombée sur le devant du Hercules et j'ai eu plus de plaisir qu'à Disneyland.

However, we are the only people doing that, general. Everyone else going in with the same equipment is flying as though they are landing at Trudeau Airport. What does that tell you?

BGen. Côté: Unfortunately, I cannot comment on the pilots, to be honest with you, although I was an air cadet many years ago.

The Chairman: Fair enough. What I am saying is that a politician will never tell a soldier, "Take off your helmet." If, in the judgment of the commander, they need to wear helmets that day, then they should absolutely wear helmets. What we can do is look around and wonder why are our people doing it and other people are not. Is it because you are getting directions from Ottawa, or is it because the commander has decided that it is not a good day? We would feel very differently if the commander said, "I have reasons for wanting my people to be buttoned up." We would also assume that the intelligence would be shared with everyone, and everyone would be buttoned up that day.

BGen. Côté: When we were in Kabul, there were days when we received a threat specifically targeting one contingent or one geographical area. It then behoves the local commander to take the appropriate action. They are always responsible for the security of their personnel.

The Chairman: That is a good answer. Thank you.

Senator Banks: Colonel, you said that the 5 ASG services 31,000 people and you explained that about half of those are not in the army. Who are they?

[Translation]

Col. Rousseau: Out of the 31,000, the number is very high because it includes cadets and all other people who come to us throughout the year. In terms of the people I support on a daily basis, those who are not part of the army, they would be working for the assistant deputy minister responsible for materiel, for example, the 202nd workshop depot, the 25th supply depot, and they would also be people working for the assistant deputy minister for military human resources, that is to say those working for the recruitment centres, the Canadian Forces Leadership and Recruit School, and the Language School.

There are several organizations around Montreal for strategic reasons, near the port of Montreal, given that we are deployed there. I support those organizations.

[English]

Senator Banks: Do most of them, or all of them, have something to do with the military? You said something about ADM. Is it so closely aligned between the government function per se on the one hand, and the military command function on the other, that you are paying for what would ordinarily be called a government function? You mentioned ADM personnel services, for example.

Mais nous étions les seuls à procéder ainsi, général. Tous les autres qui arrivaient avec de l'équipement semblable atterrissaient comme s'ils étaient à l'aéroport Trudeau. Quelle conclusion en tirez-vous?

Le bgén Côté : Malheureusement, je ne peux pas commenter sur ce que font les pilotes, pour être honnête avec vous, même si j'ai été cadet de l'air il y a bien des années.

Le président : Je veux bien. Ce que je dis, c'est qu'un homme politique ne dira jamais à un soldat de retirer son casque. Si son commandant estime qu'il doit le porter ce jour-là, alors il doit le porter. Par contre, nous pouvons observer alentour et demander pourquoi nos soldats agissent ainsi alors que les autres ne le font pas. Recevez-vous des ordres d'Ottawa ou est-ce que le commandant a décidé que c'était une mauvaise journée? Nos sentiments seraient très différents si le commandant avait dit qu'il avait ses raisons pour que ses soldats soient en tenue. On s'attendrait aussi à ce que l'information soit communiquée à tout le monde et que tous soient en tenue ce jour-là.

Le bgén Côté : Quand nous étions à Kaboul, il y a des jours où nous avons reçu une menace qui visait expressément tel contingent dans telle zone. Il appartient alors au commandant local d'agir en conséquence. C'est toujours lui qui est responsable de la sécurité de son personnel.

Le président : C'est une bonne réponse. Merci.

Le sénateur Banks : Le colonel, vous avez dit que le 5^e Groupe de soutien de secteur s'occupe de 31 000 personnes et vous avez dit qu'à peu près la moitié d'entre eux ne sont pas dans l'armée. De qui s'agit-il?

[Français]

Le col Rousseau : Sur les 31 000, la population est très grande parce que cela inclut les cadets et toutes les autres personnes qui viennent chez nous durant l'année. Si on parle de ceux que je sers, jour après jour, ceux qui ne sont pas de l'armée, ils travaillent pour le sous-ministre adjoint au matériel, par exemple, le 202^e dépôt d'atelier, le 25^e dépôt d'approvisionnement, et les personnes travaillant pour le sous-ministre adjoint pour les ressources humaines militaires, c'est-à-dire les personnes des centres de recrutement, de l'École de leadership et de recrues et de l'École des langues.

Il y a beaucoup d'organisations autour de Montréal pour des raisons stratégiques, près du port de Montréal, car c'est de là qu'on se déploie. J'appuie ces organisations.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Est-ce que la plupart d'entre eux ou la totalité d'entre eux ont quelque chose à voir avec les militaires? Vous avez parlé d'ADM. Est-ce aligné de si près sur une fonction gouvernementale en soi d'une part, et une fonction de commandement militaire de l'autre, que vous payez pour ce qui serait normalement une fonction gouvernementale? Vous avez parlé des services de personnel ADM, par exemple.

[Translation]

Col. Rousseau: All the people I am talking about are for the vast majority part of the military, or defence. However, in the chain of command as it stands, there are units that report through NDHQ to assistant deputy ministers rather than to the army, aviation, or the navy. For example, the Leadership and Recruit School ultimately reports to the assistant deputy minister for military human resources, that is Admiral Jarvis, who is a member of the military but his title is assistant deputy minister.

The same applies to the assistant deputy minister responsible for materiel, which is a civilian position. That person is responsible for the workshop depots where, among other things, changes are agreed on with the industry for strategic vehicles. Those people do not report through the chain of military command to the army, aviation, or navy, but rather to the assistant deputy minister responsible for materials. These are the people I support; they are members of the military or a military organization, if you will.

[English]

Senator Banks: But there are 31,000 altogether?

[Translation]

Col. Rousseau: Out of the 31,000, it includes the movement of cadets, cadets coming to us for uniforms or cadets I am moving in my buses. Therefore, half are cadets, i.e. 15,000 cadets. If we are talking strictly about the military population, then that includes approximately 16,000 people.

[English]

Senator Banks: That makes it clear. The general has noted that he had, I think, 194 civilians working in the mechanized brigade group. I was trying to find out where the other 14,000 were.

General, I will plough some old ground. It has been asked about twice today, but I will do it again. I am sorry to do this, chair, but I want to make sure I understand the situation when we leave here.

We have spoken with officers in pretty well every military base across the country and have heard the same story. We spoke this week with Gen. Hillier. I have become quite cynical about this concept. The chair referred to this before. What does this derive from? I have become convinced, and I hope you will convince me otherwise, that you would not find a concept like what managed readiness is beginning to sound like to me in a military textbook. I do not think at St. Jean-sur-Richelieu or at West Point you would find something that looks like managed readiness. I have become convinced, and I hope you will change my mind, that that is a euphemism for making do and rearranging the deckchairs on the Titanic, if you like, with resources that are fewer than they ought to be.

[Français]

Le col Rousseau : Toutes les personnes dont je parle sont en grande majorité des militaires ou des personnes de la défense. Mais dans la chaîne de commandement telle qu'elle est maintenant, il y a des unités qui se rapportent à travers le QGDN à des sous-ministres adjoints plutôt qu'à l'armée, soit l'aviation ou la marine. Par exemple, l'École de leadership et de recrues se rapporte éventuellement au sous-ministre adjoint pour les ressources humaines militaires, soit l'amiral Jarvis qui est un militaire, - mais son titre est sous-ministre adjoint.

C'est la même chose pour le sous-ministre adjoint matériel qui est une position civile. Il a sous sa tutelle les dépôts d'atelier où, entre autres, on fait les changements sur les véhicules d'ordre stratégique avec l'industrie. Ces personnes ne se rapportent pas à travers les chaînes de commandements militaires de l'armée, de l'aviation ou de la marine, mais à travers le sous-ministre adjoint pour le matériel. Ce sont ces personnes que je supporte, ce sont des militaires ou une organisation militaire si on veut.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Mais il y en a 31 000 en tout?

[Français]

Le col Rousseau : Sur les 31 000, cela inclut le mouvement des cadets, des cadets venant chez nous pour s'habiller ou que j'amène avec mes autobus. Donc, la moitié sont des cadets, soit 15 000 cadets. Si je parle de la population strictement militaire, on parle d'à peu près 16 000 personnes.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Voilà qui éclaircit les choses. Le général a signalé qu'il avait, je crois, 194 civils qui travaillaient au sein du groupe-brigade mécanisé et je voulais savoir où étaient les 14 000 autres?

Général, je vais battre un terrain qui l'a déjà été car la question a été déjà posée environ deux fois aujourd'hui, mais je vais essayer à mon tour. Excusez-moi, monsieur le président, mais je tiens absolument à avoir bien compris la situation avant la fin de la réunion.

Nous nous sommes entretenus avec des officiers d'à peu près toutes les bases du pays et nous avons toujours entendu la même chanson. Cette semaine, nous avons parlé au général Hillier. C'est une notion au sujet de laquelle je suis devenu un peu sceptique. Le président en a déjà parlé. D'où cela vient-il? J'ai acquis la conviction, et j'espère que vous parviendrez à me convaincre du contraire, qu'on ne trouverait dans aucun manuel militaire un concept comme ce à quoi commence à ressembler la gestion de la disponibilité opérationnelle. Je ne pense pas qu'à Saint-Jean-sur-Richelieu ou à West Point on trouve quelque chose qui y ressemble. J'ai acquis la conviction, et j'espère que vous me ferez changer d'avis, qu'il s'agit plutôt d'un euphémisme pour dire se débrouiller et replacer les chaises longues sur le pont du Titanic, si vous voyez ce que je veux dire, avec des ressources inférieures à ce qu'elles devraient être.

I will give you an example. You explained a few minutes ago that two out of three of what are supposed to be light armoured infantry equipped units have the proper equipment, and the third one does not. They are walking around, and they are supposed to be a mechanized infantry, I think. You said that is because those vehicles have been sent to Alberta.

My look at that says this is just plain old short. It is just short. We are asking people to do a job without sufficiently equipping them with what they need in order to do it. We are asking them to make up names, like "managed readiness," and to say that things will be predictably deployable.

It is not as though the need for military action comes along in nice, neat, predictable increments, so that we can say, "Here is exactly what we will have to be doing six months from now." There might be an earthquake, an ice storm, or someone might start shooting at us. You cannot predict those things.

Have I got this wrong? Is my cynicism ill-placed? Am I seeing a bogeyman under the bed that is not there, and this is all okay?

BGen. Côté: I have seen the slippers of that man, sir.

Senator Banks: Exactly.

[Translation]

BGen. Côté: I think that is it. We have certainly had a resource problem. The transformation of the army is funded by the maintenance operations budget and not as a national project with adequate funding. To use a cliché, you could say that we have to cannibalize the so-called institutional army in order to be able to employ or prepare operational troops for deployment.

[English]

Senator Banks: I am sorry to interrupt, but that leaves something hollow over here, does not it? There should be something full over here to do that, and it is left hollow, is not it?

[Translation]

BGen. Côté: The problem that we currently face is that of defining which combat capabilities we want to keep. Our brigades' structure is still based on the structure that we had before 1989. In the old Defence white paper, we were asked to be ready to deploy the Main Contingency Force out of our extended reinforced brigade, which included approximately 12,000 people.

The concept of the brigade and the ability to deploy a brigade with all the structured elements we have in a brigade does not exist. The major change in terms of the philosophy of the army, is

Je vais vous donner un exemple. Il y a quelques instants, vous nous avez dit que deux sur trois de ces unités qui sont censées être des unités d'infanterie légèrement blindée ont le matériel nécessaire, la troisième n'en a pas. Donc ces militaires se baladent alors qu'ils sont censés constituer une unité d'infanterie mécanisée. Et vous nous dites que c'est parce que les véhicules ont été envoyés en Alberta.

Lorsque j'entends cela, je pense immédiatement que c'est un peu court. C'est un peu court. Nous demandons à ces gens de faire un boulot sans leur donner le matériel dont ils ont besoin pour le faire. Nous leur demandons d'inventer des expressions comme « gestion de la disponibilité opérationnelle » et de dire que ces unités vont être déployables de façon prévisible.

Ce n'est pas comme si la nécessité d'une intervention militaire se faisait sentir progressivement, de façon prévisible, sans heurts et petit à petit, ce qui nous permettrait de dire : « Voici exactement ce que nous allons devoir faire dans six mois. » Il peut y avoir un tremblement de terre, une tempête de verglas, à moins que quelqu'un ne commence à nous tirer dessus. Il est impossible de prévoir ce genre de choses.

Est-ce que je me trompe? Est-ce que je suis sceptique à tort? Est-ce que je vois sous mon lit un méchant monstre qui n'existe pas et tout va très bien au contraire?

Le bgén Côté : Il y a bien un monstre et j'ai vu ses pantoufles, monsieur.

Le sénateur Banks : Précisément.

[Français]

Le bgén Côté : Je pense que c'est cela. On a certainement eu un problème de ressources. La transformation de l'armée est financée à même le budget d'opération de la maintenance et non pas comme un projet qui aurait eu un financement adéquat au plan national. Si on veut utiliser un aphorisme, on a juste à dire qu'on doit cannibaliser ce qu'on appelle l'armée institutionnelle pour pouvoir employer ou préparer les troupes opérationnelles pour le déploiement.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Excusez-moi de vous interrompre, mais il y a quelque chose qui sonne creux ici, vous ne trouvez pas? Il devrait y avoir quelque chose de solide alors que cela sonne creux, n'est-il pas vrai?

[Français]

Le bgén Côté : Le problème que nous avons présentement est celui de définir quelles sont les capacités de combat que nous voulons garder. La structure que nous avons dans les brigades est encore basée sur la structure que nous avions avant 1989. Dans l'ancien papier blanc de la défense, on nous demandait d'être prêts à déployer le Main Contingency Force basé sur la brigade élargie renforcée, qui regroupait près de 12 000 personnes.

Le concept de brigade et la possibilité de déployer une brigade avec tous les éléments structurés comme nous avons dans la brigade n'est pas là. Le gros changement, au niveau

that we have changed from a structure which was one involving the use of force — that is if there is a war in the Fulda Plain in Germany, we would deploy a brigade, and this brigade would make up a Canadian division, in addition to the 4th brigade, which is in Germany. That was the concept of use of force, and that is how we trained.

At the moment, the entire existing structure is said to be used for generating force, precisely so as to supply what we call the two “conveyor belts”, which will provide the Canadian government with two operational forces for deployment at any time and indefinitely. That is an important change.

The structure of these operational forces is also based on the ability to generate force. There is an element of national command, an engineering squadron, two infantry companies, one on foot and one an armoured reconnaissance squadron, plus a national support element. As long as we have not tried to ensure that the enemy cooperates with our plans, we are not really able to adjust our structures on the basis of the specific missions we will be conducting. That is a problem that affects all modern armies at the moment. There are two ways of viewing the option of having managed operational availability. The lack of resources has certainly meant that we speeded up the process, but we also have to look at what we have done over the last 10 years.

Some years we had up to 4,200 people deployed at all times outside the country. It was completely impossible to sustain that. The Army Council discusses how to ensure a sustainable operational tempo. That means that we are able to generate force in order to support the operational tempo. The three-year cycle may not be taught at college, but it is definitely applied within the British Forces and the American Armed Forces. This is becoming increasingly widespread, because everyone is facing the same problems: fatigue caused by an ever-increasing number of missions.

We have some extremely brilliant non-commissioned officers and officers in our ranks. We spoke with a sergeant who had carried out seven missions in 12 years of service. Each mission lasted about six months and required three to four months of training away from this person's home, not to mention the career courses he was supposed to be taking. Over 12 years, this amounts to about seven years in training, away from home.

We thought that the sergeant in question would remain with the battalion, but he asked to be transferred to a place where he would not be deployed, precisely to take a break.

Managing operational availability is supposed to correct this problem. The intention is to give soldiers an opportunity to look after all their business once they have been told that the mission will deploy in two years.

philosophique de l'armée, c'est qu'on a changé d'une structure qui était une structure d'emploi de la force, c'est-à-dire que s'il y a une guerre dans la plaine de Fulda en Allemagne, on déploiera une brigade, et cette brigade formera une division canadienne en plus de la quatrième brigade qui est en Allemagne. C'était le concept d'emploi de la force et c'est comme cela qu'on s'entraînait.

Présentement, on dit que toute la structure existante sert de génération de force, justement pour pouvoir nourrir ce qu'on appelle les deux « conveyor belt » qui vont fournir au gouvernement canadien deux forces opérationnelles en tout temps et indéfiniment pour le déploiement. C'est un changement important.

La structure de ces forces opérationnelles est aussi basée sur la capacité de générer de la force. Il y a un élément de commandement national, un escadron de génie, deux compagnies d'infanterie dont un à pied et un escadron de reconnaissance blindé, plus un élément de soutien national. Tant et aussi longtemps qu'on n'aura pas fait l'effort de s'assurer que l'ennemi coopère avec nos plans, on n'est pas réellement en mesure d'ajuster nos structures en fonction des missions précises que nous conduirons. C'est un problème qui touche présentement toutes les armées modernes. La solution d'avoir la disponibilité opérationnelle gérée peut être vue de deux façons. Le manque de ressources a certainement fait en sorte qu'on a pressé le pas pour cela, mais il faut regarder également ce que l'on a fait durant les dix dernières années.

Il y a des années où l'on avait jusqu'à 4 200 personnes déployées en tout temps à l'extérieur du pays. C'était un rythme tout à fait insoutenable. Au Conseil de l'armée, on discute de la possibilité d'assurer un tempo opérationnel qui soit supportable. Cela veut dire qu'on est capable de générer la force pour supporter ce tempo opérationnel. Le cycle de trois ans n'est peut-être pas enseigné au collège, mais il est certainement appliqué au sein des Forces britanniques et des Forces armées américaines. De plus en plus, c'est quelque chose qui se répand car tous font face aux mêmes problèmes : la fatigue générée par les missions qui ne cesse de s'accumuler.

Nous avons des sous-officiers et des officiers extrêmement brillants dans nos rangs. Nous avons parlé avec un sergent qui, en 12 ans de service, a accompli sept missions. Chaque mission était d'une durée d'environ six mois et nécessitait de trois à quatre mois d'entraînement en dehors de chez lui, sans parler des cours de carrière qu'il devait suivre. Sur une période de 12 ans, cela représente environ sept ans passés à l'entraînement, absent du foyer.

On croyait que le sergent en question demeurerait avec le bataillon, mais il a demandé d'être transféré à un endroit où il ne serait pas déployé, spécifiquement pour prendre un temps arrêt.

La gestion de la disponibilité opérationnelle est censée corriger ce problème. L'intention est de permettre au soldat, à qui l'on a dit que la mission va se déployer dans deux ans, de mieux se préparer.

[English]

Senator Banks: I can take an assurance that the reason for the new regime, new constitution of the force, is driven by practical necessity as opposed to dollar shortcomings?

BGen. Côté: It is a mixture of both, actually. Certainly I would like to have a full suite of equipment, but once again, if I do not have the people to maintain it, train on it and eventually operate the vehicles and equipment, I am no better off.

Senator Banks: What you need is enough money to acquire a full suite of equipment and to support it, supply it, maintain it and staff it.

The Chairman: Senator Banks, if I may, we are also talking about having two groups of 750 overseas sustained on a permanent basis as opposed to two groups of 2,000 overseas.

BGen. Côté: Yes. You are talking about the size of the task force?

The Chairman: I am talking about the product at the end of the day, how much force can we actually project and sustain, and we are talking about projecting and sustaining 1,500 as opposed to 4,000, which makes a lot of sense to us, if you can get politicians to agree to not come up with new missions every six months.

BGen. Côté: Totally right, sir.

[Translation]

Senator Meighen: Could you talk about the challenges related to the quality of life in the garrisons in Quebec? Is the accommodation acceptable? Are there problems with access to various medical services and schools? Are these services available in both official languages?

BGen. Côté: I will answer the question in part. We have noticed that the longer a unit does not have an operation focus for training, the less cohesion there is within the group. When people feel they no longer belong to the group, we start having problems. That is a trend we have noticed and that we are trying to reverse by ensuring that we have the number of leaders required according to the "minimal leadership standard". We ensure that the leaders are present and that they are not called to perform duties left and right. Group solidarity is extremely important.

In the past, people facing physical or psychological problems were put on the sidelines. They were turned over to a waiting list medical system, which prevented them from continuing their training. Today, in our return to work program, the first step is to make sure that these people are not isolated, and do not feel rejected.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Puis-je partir du principe que la raison d'être du nouveau régime, du nouvel ordonnancement des effectifs, c'est la nécessité d'ordre pratique plutôt qu'une pénurie d'argent?

Le bgén Côté : En fait, c'est un peu des deux. Il est certain que j'aimerais avoir tout mon matériel, mais je le répète, si je n'ai pas les effectifs pour en assurer l'entretien, pour suivre l'entraînement et pour assurer l'utilisation au bout du compte des véhicules et du matériel, je ne suis pas plus avancé.

Le sénateur Banks : Mais ce qu'il vous faut, c'est suffisamment d'argent pour acquérir tout le matériel nécessaire et pour pouvoir l'entretenir, le déployer, l'équiper et l'utiliser.

Le président : Avec votre permission, sénateur Banks, je vous rappelle que nous parlons également d'envoyer à titre permanent à l'étranger deux groupes de 750 soldats plutôt que deux groupes de 2 000 soldats.

Le bgén Côté : En effet, vous parlez bien de la taille de ces unités?

Le président : Je parle du produit fini, de la taille de l'unité que nous pourrions véritablement déployer et garder sur le terrain, et nous parlons ici effectivement de 1 500 plutôt que de 4 000, ce qui nous semble parfaitement logique, dans la mesure où vous parviendriez à convaincre les politiciens de ne pas leur imposer une nouvelle mission tous les six mois.

Le bgén Côté : Vous avez entièrement raison, monsieur.

[Français]

Le sénateur Meighen : Pouvez-vous parler des défis reliés à la qualité de vie dans les garnisons au Québec? Les logements sont-ils dans un état acceptable? Y a-t-il des problèmes d'accessibilité aux différents services médicaux et aux institutions scolaires? Ces services sont-ils offerts dans les deux langues officielles?

Le bgén Côté : Je vais répondre en partie à cette question. On s'aperçoit que plus longtemps l'unité n'a pas de focalisation opérationnelle pour s'entraîner, plus la cohésion du groupe s'effrite. Lorsqu'on sent qu'on n'appartient plus au groupe, on commence à avoir des problèmes. C'est une tendance que l'on observe et que l'on tente de renverser en s'assurant d'avoir le nombre de chefs requis selon la « norme minimale de leadership ». On s'assure que les chefs sont présents et qu'ils ne soient pas appelés à des tâches à gauche et à droite. La solidarité du groupe est extrêmement importante.

Dans le passé, on délaissait les personnes aux prises avec des problèmes physiques ou psychologiques. Elles étaient confiées à un système médical de liste d'attente qui les empêchait de poursuivre l'entraînement. Aujourd'hui, dans notre programme de retour au travail, la première étape est de faire en sorte que ces personnes ne se retrouvent pas isolées avec un sentiment de rejet.

Belonging to the group is crucial. We have learned that lesson here and on other military bases as well. We cannot deal with a person as a medical case. We have to integrate the person into the group as quickly as possible.

By doing this, we preserve our investment - namely the person's experience, the training he or she received. We have set up some 17 programs for our staff.

And we have to simplify the issues and the philosophy in this regard. Often, we recruit the soldier, but we enlist the family. If we do not deal with the family as much as we deal with the soldier at the time of recruitment, we run the risk that there may be pressure from the family on the soldier to leave the forces.

Col. Rousseau: For 10 years now, there have been some spectacular advances made with respect to the quality of life of soldiers. You put your finger on the most difficult aspect, and that has to do with everything regarding the family.

In Quebec, this is less critical than elsewhere, because the francophone population does not move around throughout the country. Families in Quebec are more stable, because soldiers stay in the same place longer. Elsewhere in the country, however, families are uprooted when soldiers are deployed.

I spoke about the significant progress made nationally. In Quebec, we have been innovative as well in this regard. Some organizations were established using the operating funds, and they play a rear-guard role.

For example, a deployment support group acts as an intermediary between family members, who get information about the mission, and soldiers on missions, who find out what is going on in their families.

It is important to provide assistance to spouses who remain behind. For example, if a spouse has trouble getting out one morning because of a heavy snowfall, the deployment support group could find someone to clear the snow or simply help the person clear the snow.

There is also the return-to-work plan. Soldiers with physical or psychological problems need an organized return-to-work plan, otherwise, the idea of going back to work becomes overwhelming for them. That is why we set up a return-to-work plan last year. It is proving increasingly effective.

There are also military career transition centres where military counsellors help people who want to determine where they are at. These centres are available both in our department and in the Department of Veterans Affairs. Soldiers have access to the resources they need to make the right decisions about the possibility of returning to school. All these services have been made available in one place, and that is not something that is necessarily done elsewhere.

L'appartenance au groupe est capitale. Cette leçon, on l'a apprise ici et aussi dans d'autres bases militaires. On ne peut se permettre de traiter une personne en la considérant comme un cas médical. Il faut la réintégrer au groupe et ce, le plus rapidement possible.

Ce faisant, on préserve un investissement, soit l'expérience de la personne, ce pour quoi elle a été entraînée. Nous avons mis sur pied quelque 17 programmes disponibles pour le personnel.

Il faut simplifier la problématique, encapsuler la philosophie qui nous entoure à ce sujet. Souvent, on recrute le soldat, mais on enrôle à nouveau la famille. Si on ne s'occupe pas de la famille autant qu'on s'occupe du soldat lors de son recrutement, on court le risque que ce soldat vive des pressions familiales pour sortir.

Le col Rousseau : Depuis dix ans, il y a eu des avancées spectaculaires du côté de la qualité de vie des soldats. L'aspect le plus difficile, vous avez mis le doigt dessus, c'est tout ce qui entoure la famille.

Au Québec, c'est moins critique qu'ailleurs étant donné que la population francophone ne se déplace pas d'un bout à l'autre du pays. Les familles du Québec sont plus stables parce que les soldats demeurent au même endroit plus longtemps. Mais ailleurs au pays, le déracinement de la famille existe lors des déploiements.

J'ai parlé des progrès importants réalisés au plan national. Au Québec, on a aussi été innovateurs de ce côté. Il y a des organisations mises sur pied à même les fonds d'opération et ces organisations jouent un rôle d'arrière-garde.

Par exemple, un groupe de soutien au déploiement sert de noyau entre les membres de la famille qui peuvent recevoir des informations sur la mission et le soldat en mission qui veut savoir ce qui se passe dans sa famille.

Il est important d'aider le conjoint qui reste en arrière. Par exemple, si un conjoint a de la difficulté à sortir de chez lui un matin parce qu'il a trop neigé, le groupe de soutien au déploiement pourra trouver quelqu'un pour déneiger ou l'aidera tout simplement à déneiger.

Il y a également le plan de retour au travail. Nos soldats blessés, tant physiquement que psychologiquement, ont besoin d'un plan organisé de retour au travail, sans quoi l'idée du retour devient un monstre dans leur tête. C'est pourquoi l'année dernière on a instauré un plan de retour au travail qui se montre de plus en plus efficace.

Il existe également des centres de transition de carrière militaire dans lesquels oeuvrent des conseillers militaires qui aident ceux qui veulent savoir où ils en sont. Ces centres sont disponibles tant à notre ministère qu'à celui des Anciens combattants. Les soldats bénéficient donc des ressources nécessaires pour prendre de bonnes décisions quant à un éventuel retour aux études. Tous ces services ont été regroupés, ce qui ne se fait pas nécessairement ailleurs.

It can be said that significant progress has been made in this regard. However, we still have to deal with the upheaval of families. For example, if a spouse moves with the family because the other spouse is in the forces and is looking for another job, that person should get employment insurance.

If a member of the forces gets \$1,000 more because of a promotion, but loses \$30,000 because their spouse cannot move, this causes problems retaining young soldiers or young leaders, because their promotion does not make up for the cost involved in moving the family.

Senator Meighen: Are you talking about moves within Quebec or throughout the country? Did you talk about language problems?

Col. Rousseau: The problem in Quebec is mainly one of family services. In most families, both parents are working and this problem can affect francophones who move outside Quebec or anglophones who move to Quebec. In many cases, family services are unavailable.

We have made arrangements with some municipalities that realize the impact that the armed forces have locally and help us. For example, the Municipality of Saint-Jean, where there are a good number of anglophones, and the Leadership and Recruit School are conscious of the need to offer courses in both official languages.

People outside Quebec work in English because they teach in English, but their families have to deal with the challenge of needing to know both languages. Working with the municipality, we have identified all the businesses and organizations that can offer service in English. They are listed in the information provided to families to help them adapt after their arrival.

Another example is the family housing provided in Saint-Hubert. There are more units than one would generally find in an urban centre, because there are many families that come from outside the area. The housing is for anglophone members of the forces who come to Quebec as instructors at the Recruit School. They do not necessarily intend to settle in Saint-Hubert, but they want a community where there are anglophones. They often rent family housing.

We have kept a lot more family housing than would be available in Toronto, where the needs are not necessarily the same. Yes, there is still much work to be done, but this is acknowledged as a key point to focus on, and we are doing that.

Senator Meighen: A great deal of emphasis has been placed on the shortage of instructors. We know that the Canadian Armed Forces have been trying to promote bilingualism for a number of years. If I read between the lines, is the message that there are very few anglophone instructors who can work in both official languages and that only francophones are able to give courses to francophones?

On peut dire que des progrès importants ont été faits de ce côté. Mais ce qui reste à régler, c'est le phénomène de déracinement des familles. Par exemple, si un conjoint déménage avec sa famille parce que son conjoint est militaire et qu'il est à la recherche d'un autre emploi, il devrait bénéficier de l'assurance-emploi.

Si le militaire, grâce à une promotion, reçoit 1 000 dollars de plus, mais qu'il en perd 30 000 parce que son épouse ne peut pas déménager, cela cause des problèmes de rétention au niveau des jeunes soldats ou des jeunes chefs, car leur promotion ne compense pas pour le coût de déménagement de la famille.

Le sénateur Meighen : Parlez-vous des déménagements à travers le Québec ou le pays. Vous avez parlé de problèmes de langue?

Le col Rousseau : À l'intérieur du Québec, c'est surtout un problème de services offerts à la famille. Dans la plupart des familles, les deux parents travaillent et ce problème peut toucher des francophones qui déménagent à l'extérieur du Québec ou des anglophones qui déménagent au Québec. Souvent, les services aux familles ne sont pas disponibles.

Nous avons pris arrangement avec certaines municipalités qui réalisent l'impact de la défense sur leur territoire et qui nous aident. Par exemple, la municipalité de Saint-Jean, où l'on retrouve un bon contingent d'anglophones, et l'École de leadership et de recrues, réalise le besoin d'offrir les cours dans les deux langues officielles.

Les personnes de l'extérieur du Québec travaillent en anglais parce qu'ils enseignent en anglais, mais leur famille doit vivre le défi d'avoir à connaître les deux langues. Avec la ville, on a identifié tous les commerces, toutes les organisations qui pouvaient offrir des services en anglais. Cela fait partie du dépliant que l'on remet aux familles afin de les aider à s'adapter lorsqu'elles arrivent.

Même chose pour ce qui est du groupe de logements familiaux à Saint-Hubert. Il est plus grand que ce qu'on retrouve habituellement dans un centre urbain, parce qu'il y a plusieurs familles qui viennent de l'extérieur. C'est pour les militaires anglophones qui viennent au Québec, le temps qu'ils seront instructeurs à l'École de recrues. Ils n'ont pas nécessairement l'intention de s'établir à long terme, mais ils veulent une communauté où il y aura des anglophones. Ils louent souvent des logements familiaux.

On a gardé un contingent assez important de logements familiaux comparativement à ce qu'on pourrait trouver à Toronto, où il n'y a pas nécessairement les mêmes besoins. Oui, il y a encore beaucoup de travail à faire, mais c'est reconnu comme un point névralgique pour lequel il faut faire attention et on y fait attention.

Le sénateur Meighen : On a mis beaucoup l'accent sur la pénurie d'instructeurs. On sait qu'au sein des Forces armées canadiennes, on a essayé de promouvoir le bilinguisme depuis plusieurs années. Dois-je comprendre, si je lis entre les lignes, qu'il y a très peu d'anglophones instructeurs qui sont capables de se débrouiller dans les deux langues officielles et que seuls les francophones peuvent donner des cours aux francophones?

Col. Rousseau: The problem in Saint-Jean seems to be the opposite. It is relatively easy to find francophone instructors to go to Saint-Jean, since their families will be in a francophone environment, but instructors from outside are apprehensive, not because they will find it hard to work in this environment, but because their families will have to live in a francophone milieu. A lot of progress has been made in the armed forces with respect to bilingualism, but we need to ensure that bilingualism is imposed on the members and not necessarily on their families.

Senator Meighen: That may be something that we still need to address. On page 7 of your presentation, General Côté, I do not know whether you are asking us to look at a problem that has existed for a long time or if you see the new initiatives as a challenge, if not a danger, for francophones. Are you saying that there should be specific and special measures taken to address this, or are you just giving an opinion?

BGen. Côté: It is essentially an opinion. The distinct situation in Quebec needs to be taken into account in integration. For domestic operations, it is important to remember that Quebec has its own police force, which is different from a number of other provinces where the RCMP, for example, is contracted by the province to provide police services. That is not the case here.

They have their own legislation, the Police Act, which is different as well. So these small differences always have to be understood so that all the specific details are clear if we are called on for support by provincial authorities.

Senator Meighen: You say that we must be careful and take into account Quebec's distinctness. I agree, of course, but do you see anything new here?

BGen. Côté: We were hearing about sectoral headquarters at one point, the idea being that there would be integrated headquarters. I do not really see Quebec being integrated with Ontario as one geographic area for command and control. That is something that many people in the sector are still worried about. They want a command authority that will understand all the ins and outs of things in Quebec.

Senator Meighen: We have been hearing the same thing across the country, and you have just confirmed that this has always been the case in Quebec. Transferring someone from the militia to the reserves or the regular forces, and vice versa, seems to be a more complicated problem to resolve than the Palestinian problem. From the evidence that we have heard, it seems that it takes at least six months to move a file.

What goes on is quite incredible. Is it true — I may be exaggerating a little bit for discussion purposes — and what can we do to fix this?

BGen. Côté: Something that is very difficult right now and takes a great deal of time is a transfer from one component to another: a reservist that wants to transfer into the regular force, or vice versa. When a member of the regular forces wants to serve

Le col Rousseau : Le problème de Saint-Jean semble être le contraire. On peut relativement facilement trouver des instructeurs francophones pour aller à Saint-Jean, car leur famille sera dans un environnement francophone, mais ce sont les instructeurs qui viennent de l'extérieur qui sont appréhensifs, non pas parce qu'ils ont de la difficulté à travailler dans ce milieu, mais parce que leur famille doit vivre dans un milieu francophone. On a fait de grands progrès à l'intérieur des Forces canadiennes quant au bilinguisme, mais il faut s'assurer que l'imposition du bilinguisme soit faite envers les membres et non pas nécessairement la famille.

Le sénateur Meighen : C'est peut-être une tâche qu'il nous reste à combler. À la page 7 de votre présentation, général Côté, je ne sais pas si vous nous demandez de porter attention à un problème qui existe depuis longtemps ou si vous voyez dans les nouvelles initiatives, un défi sinon un danger pour les francophones, et qu'on devrait prendre des mesures spécifiques et spéciales pour y remédier ou est-ce juste un avis que vous émettez?

Le bgén Côté : C'est surtout un avis. C'est pour tenir compte de la spécificité du Québec dans l'intégration. Pour les opérations domestiques, il faut toujours se souvenir que le Québec a sa propre police, ce qui est différent de plusieurs autres provinces où, par exemple, la Gendarmerie royale est à contrat avec la province. Ce n'est pas le cas ici.

Ils ont leur propre loi, la Loi de la police est différente aussi, alors il faut toujours connaître ces petites différences de façon à ce que l'on connaisse tous les détails spécifiques si on nous demande comme support par les autorités gouvernementales de la province.

Le sénateur Meighen : Vous dites que la prudence est de mise et que nous devons tenir compte de la spécificité du Québec. Bien entendu, je suis d'accord, mais est-ce que vous voyez quelque chose de nouveau?

Le bgén Côté : Un moment donné, on parlait des quartiers généraux de secteur, c'est-à-dire qu'on aurait des quartiers généraux intégrés. Je vois mal le Québec être intégré avec l'Ontario au point de vue géographique, de commandement et de contrôle. C'est encore une crainte qui habite plusieurs personnes dans le secteur. On veut avoir une autorité de commandement qui va comprendre tous les petits détails et la spécificité de la province.

Le sénateur Meighen : On entend la même chose à travers le pays et vous venez de confirmer que cela existe toujours au Québec. Le transfert de quelqu'un de la milice vers la réserve ou la force permanente, et vice versa, semble être un problème plus compliqué à régler que le problème palestinien. On n'est pas capable, d'après les témoignages que nous avons entendus, d'avoir des dossiers dans un délai de moins de six mois.

C'est vraiment extraordinaire ce qui se passe. Est-ce vrai — j'exagère peut-être un petit peu pour les fins de la discussion —, et que peut-on faire pour y remédier?

Le bgén Côté : Ce qui est très difficile présentement et qui prend beaucoup de temps, c'est lorsqu'on fait un transfert de composantes : un réserviste veut être transféré dans la régulière et vice versa. Pour un régulier qui veut servir dans la réserve, c'est

in the reserves, the process is very long and painful. There are issues of equivalency and skills that have to be analyzed. We need to find a faster way to do this. One of the things that the army is looking at is one-stop recruitment. That way, once you are recruited, you are eligible for both components, which would avoid these administrative problems that are such a hassle for the individuals caught up in them.

In addition, we certainly want to speed up the establishment of one-stop recruitment for both components, especially since recruitment is expected to increase. Increasing our strength will obviously be seen as an extremely attractive solution for speeding up or facilitating transfers from one component to the other. It is mutually beneficial for both components. Making all that easier is really worth focusing on.

Regarding recruitment off the street, up to the point that these people are in uniform, the main problem is that when potential recruits indicate that they have a medical or other problem, it still takes a very long time to deal with that and get confirmation that they can be recruited.

Senator Meighen: Is conditional acceptance a partial solution?

BGen. Côté: That is already in place. We have been trying it since April 1st of last year and it is working relatively well, but as in any large system the changes take time. Individuals who do not really understand the objective behind this initiative and why it is being done can slow down service throughout the sector and even throughout the armed forces. A lot of education needs to be done and many changes made. A lot of systems have to be computerized, since just filling out the forms takes nearly a day of work in itself.

[English]

The Chairman: Thank you very much, Gen. Côté and Col. Rousseau, for your presentations today and your assistance to the committee. It has been very valuable to us in getting a better understanding of the challenges you face here. We are grateful to you for taking the time.

Colleagues, we have appearing before us Col. Yvan Blondin, CD Wing Commander of 3 Wing Bagotville. He began his military career in 1982 as a squadron pilot flying T-33s out of Shearwater, Nova Scotia. Through his career he has held a number of commands, including Commanding Officer of 425 Tactical Fighter Squadron in Bagotville, Quebec. He was deployed to Aviano, Italy, from October 2000 to January 2001 to command the Canadian Fighter Operational Detachment in support of the NATO operations in the former Yugoslavia.

Upon his return to Canada, he led his squadron's operations through Operation NOBLE EAGLE following the tragic events of September 11, 2001.

très long comme processus, très pénible. Il y a des questions d'équivalences et de compétences qu'il faut analyser. Il faut trouver une façon plus rapide de procéder. Une des choses dont on discute au niveau de l'armée, c'est d'avoir un recrutement unique. Une fois que vous êtes recruté, vous l'êtes pour les deux composantes afin d'éviter ces problèmes administratifs qui sont réellement douloureux pour les individus qui sont pris dans ce cercle.

L'autre chose, c'est qu'on veut certainement accélérer la capacité d'avoir un recrutement unique qui va servir pour les deux composantes, surtout lorsqu'on entrevoit l'augmentation des effectifs qui devrait se produire. Il est clair que l'augmentation des effectifs apparaîtra extrêmement séduisante comme solution pour accélérer ou faciliter le transfert d'une composante à l'autre. C'est mutuellement bénéfique pour les deux composantes. Faciliter tout cela est réellement quelque chose sur quoi travailler.

Au niveau du recrutement de la personne dans la rue, jusqu'au moment où elle porte l'uniforme, le plus gros problème c'est que, dès qu'une personne indique qu'elle a eu un problème médical ou autre, c'est encore très long avant d'avoir une résolution et d'avoir une confirmation qu'elle peut être recrutée.

Le sénateur Meighen : Est-ce que l'acceptation conditionnelle est une solution partielle?

Le bgen Côté : On l'a déjà fait. C'est à l'essai depuis le premier avril de l'an dernier, cela fonctionne relativement bien, mais comme dans tout grand système, cela prend un certain temps. Les individus qui ne connaissent pas vraiment le but de la manœuvre, le pourquoi on le fait, peuvent ralentir le service à travers le secteur et même à travers toutes les Forces armées. Il y a beaucoup d'éducation à faire et beaucoup de changements à effectuer. Beaucoup d'informatisation des systèmes qui doit se faire, parce que de simplement remplir des formulaires, représente presque une journée de travail en soi.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup, général Côté et colonel Rousseau, d'être venus nous entretenir aujourd'hui et d'avoir offert votre concours au comité. Cela nous a été très utile pour mieux comprendre les difficultés qui sont les vôtres. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir pris le temps de venir.

Chers collègues, nous recevons maintenant le colonel Yvan Blondin, qui commande la 3^e Escadre à Bagotville. Le colonel a commencé sa carrière dans l'armée en 1982 comme pilote dans une escadrille de T-33 basée à Shearwater, en Nouvelle-Écosse. Depuis son entrée dans les forces, il a occupé plusieurs commandements, et il a notamment été le commandant du 425^e Escadron d'appui tactique basé à Bagotville, au Québec. Entre octobre 2000 et janvier 2001, il a été envoyé à Aviano en Italie à titre de commandant du groupe opérationnel de combat qui allait appuyer les opérations de l'OTAN en ex-Yugoslavie.

À son retour au Canada, il a commandé son escadron pendant l'opération NOBLE EAGLE après les événements tragiques du 11 septembre 2001.

In July 2002 he was assigned to NORAD headquarters in Colorado, and in April 2003 he was assigned to lead the development of the newly formed Canada/U.S. Bi-national Planning Group, as well as acting as Chief of Staff for the Canadian contingent assigned to NORAD.

He was named Commander, 3 Wing Bagotville, in August 2004.

Col. Blondin, welcome to the committee. We understand you have a short statement.

[Translation]

Colonel Yvan Blondin, Wing Commander, 3 Wing Bagotville, National Defence: Mr. Chairman, I will give my presentation in French, but I will be pleased to answer your questions in English or French. I want to thank you for your interest in 3 Wing Bagotville.

The primary mission of 3 Wing Bagotville is to develop combat-ready aviation forces to support the defence of Canada, NORAD, NATO and international operations. More specifically, we provide the headquarters of the Canadian region of NORAD with CF-18s for air surveillance over all of Canada and Canadian waters, 24 hours a day, 365 days a year. Our partnership within NORAD enables us to carry out our primary mission by giving us access to shared resources. We are able to create and deploy a CF-18 force with the necessary logistics support for operations to support NATO, as well as other international operations, as directed by the Government of Canada.

Another part of our mandate is to provide certain rescue services as part of our primary mission during daily training flights and to support provincial and national search and rescue activities. Given our wing's strength and our location in the region, it also provides a ground search and rescue team and an explosives disposal team. Finally, we provide logistical and administrative support to a number of small reserves and cadet units, such as those in Jonquière and Sept-Îles. We also provide logistical support for forward operations location in Iqaluit.

Three Wing is composed of two CF-18 squadrons (433 and 425 Squadrons); a Griffon helicopter search and rescue squadron (439 Squadron); a CF-18 maintenance squadron; a tactical radar control squadron; three support divisions (operations, logistic and administration); and an air reserve unit.

Three Wing has 1,426 authorized positions, of which 1,404 are filled by 1,122 members of the regular forces, 123 reservists and 159 civilians. Three Wing has an annual budget of about \$34 million.

En juillet 2002, il a été détaché au quartier général de NORAD au Le Colorado et, en avril 2003, on lui a confié la tâche de diriger la mise en place du nouveau Groupe binational de formation canado-américain et de faire également fonction de chef d'état-major du contingent canadien affecté au NORAD.

En août 2004, il a été promu commandant de la 3^e Escadre à Bagotville.

Le colonel, bienvenu au comité. Il semblerait que vous ayez une brève déclaration à nous faire.

[Français]

Le colonel Yvan Blondin, commandant, 3^e Escadre Bagotville, Défense nationale : Monsieur le président, mon allocution sera en français, mais je serai heureux de répondre à vos questions en anglais ou en français. Je suis reconnaissant de l'intérêt que vous portez à la 3^e Escadre de Bagotville.

La 3^e Escadre de Bagotville a pour mission première de mettre sur pied des forces aériennes aptes au combat, à l'appui de la défense du Canada, du NORAD, de l'OTAN et d'opérations internationales. Plus précisément, nous fournissons au quartier général de la région canadienne du NORAD des appareils CF-18 qui permettent d'exercer la surveillance aérospatiale sur l'ensemble de notre territoire et des eaux canadiennes, 24 heures par jour, 365 jours par année. Notre partenariat au sein du NORAD nous permet de mieux accomplir notre mission principale en nous donnant accès à des ressources partagées. Nous sommes en mesure de mettre sur pied et de déployer une force de CF-18 avec le soutien logistique nécessaire pour exécuter des opérations à l'appui de l'OTAN, en plus d'autres opérations internationales, selon les directives du gouvernement du Canada.

Nous avons en outre le mandat de fournir des services de recherche et de sauvetages dans le cadre de notre mission principale durant les vols d'entraînement quotidiens ainsi que d'appuyer les activités de recherche et de sauvetage provinciales et nationales. Compte tenu des effectifs de l'escadre et de son emplacement au sein de la région, elle fournit également une équipe de recherche et sauvetage au sol et une équipe de neutralisation des explosifs. Enfin, nous offrons à plusieurs petites unités de la Réserve et des Cadets, comme celles de Jonquière et de Sept-Îles, un soutien logistique et administratif. Nous assurons de plus un soutien logistique de l'emplacement avancé d'opérations à Iqaluit.

L'organisation de la 3^e Escadre comprend : deux escadrons de CF-18 - les 433^e et 425^e Escadrons; un escadron de recherche et sauvetage avec l'hélicoptère Griffon - le 439^e; un escadron de maintenance des CF-18; un escadron de contrôle de radar tactique; trois divisions de soutien - opérations, logistique et administration; et une unité de la Réserve aérienne.

La 3^e Escadre compte 1426 postes autorisés, dont quelque 1404 sont comblés avec 1122 militaires de la Force régulière, 123 réservistes et 159 civils. La 3^e Escadre dispose d'un budget annuel d'environ 34 millions de dollars.

Turning now to operational issues, despite the significant increase in activities since the terrorist attacks of September 11, 2001, 3 Wing has continued to play its role with NORAD. We are able to operate from bases such as Greenwood, Trenton, Goose Bay and Iqaluit. We regularly put these capabilities into practice. Because of logistical and personnel issues, 3 Wing cannot indefinitely support operations deployed in those places. However, we are aware of that situation and are paying close attention to it.

Bagotville was recently tasked with merging the two fighter squadrons into one larger and more effective force. This single force will ensure greater flexibility and more effective use of resources in response to the new concept of the Air Expeditionary Force. By reorganizing its personnel to form a single unit, 3 Wing will be able to concentrate its efforts on training, deployment and recuperation of forces involved in national and international operations. The squadron will be composed of two units that can deploy up to six CF-18s each for a maximum of six months. The new squadron will be supported by a training flight in the operations division. That unit will continue development of the forces and welcome units returning from deployment. The squadron will also be able to respond more flexibly to national operational requirements when one of its units is deployed.

Three Wing has been proactive in organizing its logistical units in keeping with the air force support concept. Subunit personnel has already been deployed in a unified team under that initiative. This positive change ensures that our deployed personnel are well trained and that military members themselves and their families have the support they need. For example, 17 military members from our communications section were deployed recently. A decrease in communication services as a result of that deployment was offset by the positive effect of concerted efforts by the squadron to provide support for the deployed personnel.

Because of ongoing efforts to restore our fighter strength, the level of experience of our pilots is below average. The reorganization should give our new pilots time to acquire experience. The very recent on-line instruction concepts being implemented, as well as the advanced distributed combat training simulator should also be useful. Finally, modernization of our CF-18 fleet is bringing significant changes to the way our fighter aircrafts are used, which may well compensate for the force's lack of experience.

The average age of the squadron's technicians is about 40. That situation could have consequences in the short term for the state of readiness of the aircraft when those technicians retire. Three Wing takes a very proactive approach and is working to create a work environment aimed at retaining its competent technicians as long as possible. The CF-18 modernization has been a long time

Pour ce qui est des questions opérationnelles, malgré l'importante augmentation des activités depuis les attaques terroristes du 11 septembre 2001, la 3^e Escadre poursuit son rôle auprès du NORAD. Nous sommes en mesure de mener nos opérations depuis les bases déployées comme Greenwood, Trenton, Goose Bay et Iqaluit. Nous mettons régulièrement ces capacités en pratique. En raison des questions de logistique et de personnel, la 3^e Escadre ne peut soutenir indéfiniment les opérations déployées dans ces endroits. Toutefois, nous sommes conscients de cette situation et nous la surveillons attentivement.

Bagotville a reçu la tâche dernièrement de fusionner les deux escadrons de chasseurs en une seule force plus vaste et plus efficace. Celle-ci offrira davantage de souplesse et une utilisation plus efficace des ressources en réponse au nouveau concept de la force comme celui de l'unité expéditionnaire aérienne. En réorganisant les effectifs pour former une seule unité, la 3^e Escadre pourra concentrer ses efforts sur l'entraînement, le déploiement et la récupération des forces mises sur pied en vue d'opérations nationales et internationales. L'escadron unique sera constitué de deux escadrilles qui pourront déployer jusqu'à six appareils CF-18 chacune pour une période pouvant aller jusqu'à six mois. Le nouvel escadron disposera du soutien d'une escadrille d'instruction au sein de la division des Opérations. Cette escadrille veillera à poursuivre la mise sur pied des forces et accueillera les forces qui reviennent de déploiement. En outre, l'escadron pourra répondre avec davantage de souplesse aux exigences opérationnelles nationales lorsqu'une l'une des escadrilles sera déployée.

La 3^e Escadre a su être proactive et organiser ses unités logistiques d'après le concept de soutien de la Force aérienne. Le personnel des sous-unités s'est déjà déployé en une équipe unifiée dans le cadre de cette initiative. Cette démarche positive permet de nous assurer que notre personnel déployé soit bien formé et que les militaires eux-mêmes autant que leur famille disposent du soutien nécessaire. À titre d'exemple, 17 militaires de notre section des communications ont été déployés récemment. La diminution des services de communications consécutive à ce déploiement a été compensée par l'effet positif des efforts conjugués de l'escadre pour assurer le soutien du personnel déployé.

En raison des efforts incessants pour remettre sur pied la force des chasseurs, le niveau d'expérience de nos pilotes demeure inférieur à la normale. La réorganisation devrait permettre à nos nouveaux pilotes de disposer du temps nécessaire pour acquérir de l'expérience. Les tout nouveaux concepts d'instruction en ligne qui nous arrivent, comme le simulateur avancé d'entraînement au combat distribué, devraient aussi être utiles. Enfin, La modernisation de notre flotte de CF-18 apporte des changements considérables à l'utilisation de nos avions de chasse, ce qui pourrait bien faire contrepois au manque d'expérience de la force.

L'âge moyen des techniciens de l'Escadre est d'environ de 40 ans. Cette situation pourrait à court terme avoir des incidences sur l'état de fonctionnement des appareils lorsque nos techniciens prendront leur retraite. La 3^e Escadre se veut très proactive et s'efforce de créer un milieu de travail favorable pour conserver ses techniciens compétents aussi longtemps que

in coming, but its implementation means that there are fewer aircraft available right now. We do not yet know how long this situation will last. In the short term, however, flying hours will be below normal. The reorganization and new technical simulator training capabilities should reduce the effect of this short-term problem.

Finally, aging infrastructure is one of the challenges we are facing over the next 10 years. Our warning installations in Bagotville have not been used for five years. Before the events of 2001, they were even slated for demolition. They no longer meet long-term requirements and need to be replaced. Two World War II era hangars need major repair work, unless they are replaced with new structures. General headquarters is aware of the challenges we face and is currently assessing our needs. That concludes my brief overview of 3 Wing Bagotville and the main issues we are dealing with. I will now be pleased to answer your questions.

[English]

Senator Banks: Thank you very much for being here, colonel.

You just said that the infrastructure shortfall, which is, probably reasonably, characterized as “deferred maintenance” in the parlance, will be addressed in the next 10 years. What assurance do you have of that? Has someone said “It is okay, we plan to fix this in the next 10 years,” and if so, who said that?

Col. Blondin: I do not have any assurance that it will be so. It is in the plan that we submitted to headquarters. It is planned by 2006 to start working on the new facility and to have the hangars issue addressed within the next five years, or at least have a solution for the new hangars.

I am hopeful that solutions will come.

Senator Banks: It will be fixed as long as you get the money, is that correct?

Col. Blondin: Yes, sir.

Senator Banks: Well, I hope you do.

Col. Blondin: I hope so too, sir.

Senator Banks: I need to ask you to explain something to me that I do not understand. You will take two squadrons and make them into one squadron, but it will have two flights. Will it have the same number of airplanes as now?

Col. Blondin: Yes, senator. Instead of putting two units together and melding what they are doing, we are changing the concept. Squadrons have been static in Canada for the last 50 years. They were great during those years for operations in Canada — for force generation and for force employment like NORAD — but over the last 10 years we have gone to Iraq in

possible. La modernisation des CF-18 s'est fait longuement attendre, mais sa mise en œuvre pour l'instant entraîne la diminution du nombre d'appareils disponibles. La durée de cet effet est encore inconnue. A court terme, cependant, le nombre d'heures de vol sera inférieur à la normale. La réorganisation et les nouvelles capacités techniques d'entraînement sur simulateur devraient contribuer à atténuer cette diminution de courte durée.

En dernier lieu, le vieillissement de l'infrastructure est au nombre des défis qui nous attendent au cours des dix prochaines années. Nos installations d'alerte à Bagotville n'ont pas été occupées pendant cinq ans. Avant les événements de 2001, on envisageait même leur démolition. Ces installations ne répondent plus aux exigences à long terme et il faut les remplacer. Deux hangars dont la construction remonte à la Seconde guerre mondiale ont besoin de travaux de réparation considérables, à moins qu'on ne les remplace par de nouvelles structures. Le quartier général supérieur est conscient des défis qui nous attendent et évalue actuellement nos besoins. Voilà qui conclut mon bref survol de la 3^e Escadre de Bagotville et les enjeux parmi les plus importants qui nous préoccupent. Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Merci beaucoup d'être venu, colonel.

Vous venez de nous dire que l'insuffisance de l'infrastructure, qu'on appelle sans doute avec raison, dans le jargon spécialisé, la maintenance en service, sera rectifiée d'ici 10 ans. Qu'est-ce qui vous en donne l'assurance? Quelqu'un vous a-t-il dit : « Tout va bien, nous avons prévu de rectifier cela d'ici 10 ans. » Et si c'est le cas, qui vous l'a dit?

Le col Blondin : Je n'en ai nullement l'assurance. Cela fait partie du plan que nous avons soumis au quartier général. On a prévu de commencer à travailler sur les nouvelles installations d'ici 2006 et de régler le problème des hangars d'ici 5 ans, ou à tout le moins d'avoir une solution pour les nouveaux hangars.

J'espère que les solutions viendront.

Le sénateur Banks : Cela pourra être rectifié uniquement si vous obtenez l'argent nécessaire, n'est-ce pas?

Le col Blondin : En effet, monsieur.

Le sénateur Banks : Eh bien c'est ce que j'espère.

Le col Blondin : Moi aussi, monsieur.

Le sénateur Banks : Il faut que je vous demande de m'expliquer quelque chose que je ne comprends pas très bien. Vous allez transformer deux escadrons en un seul, mais qui sera composé de deux escadrilles. Le nombre d'avions restera-t-il le même qu'à l'heure actuelle?

Le col Blondin : En effet, sénateur. Au lieu de regrouper deux unités et de fusionner ce qu'elles font, nous changeons le concept de la chose. Au Canada, les escadrons sont restés statiques depuis 50 ans. Ils convenaient fort bien pendant tout le temps où le Canada les envoyait en opérations — pour mettre une force sur pied et pour l'employer comme avec le NORAD — mais depuis

1991, to Bosnia in 1998 to 2001. We expect to deploy again, but we found in those deployments that the structure we had in the squadron was not necessarily the best one for the circumstances.

If I take as an example our deployment to Aviano, where we sent six-packs, a six-pack of F-18s required 12 pilots, about 90 ground crew and some support. We never had 12 qualified, ready pilots to send. It was usually seven or eight, because if a squadron had 16, 17 pilots, there were three or four who were not qualified yet, did not have enough experience, along with some who required some advance courses or just could not deploy.

You could end up with six, seven or eight pilots from a squadron and then have to take some pilots from the other squadron or from wing operations, and do the same thing with the maintenance team — add from other units on base.

We ended up building a new team and a different structure to go on operations. In my opinion, this is not the most efficient way of doing things. If you are planning to go to war, on a real operation, to start creating a new structure and building a new team was not the best way to do business.

Flexibility was achieved in amalgamating the two squadrons. We are building a unit that can support deployed operations. It is built around that concept, so the two flights are really what are required to operate two six-packs. I need 12 qualified pilots. One flight in that squadron, that new unit, is a six-pack; it has 12 qualified, ready pilots and the maintenance people to operate. It is built to operate as it would outside of the country.

We take an outside structure and we bring it inside the country, and this is the way we are planning to operate in the garrison. We double that, and that is your squadron — two six-pack units ready to deploy. If I need to send a six-pack, I send half of my squadron away. The other half of the squadron is built to operate on its own, so it can stay home and do NORAD operations, do what is required at home, and if I need to send a second six-pack, I send the second team.

The two squadrons had 34 pilots in total. The new squadron has only 24 pilots. It will have 24 combat-ready pilots ready to deploy. Ten squadrons are being moved into what we call flight readiness out of wing ops. It is not part of the squadron. It is a readiness flight. The new pilots coming in will be in that flight until they are ready to deploy, and then they can join the squadron. By removing or pushing aside the readiness function, any time I need to deploy or do an operation, I will not impact the readiness. I can ensure there is always some readiness to maintain my force.

10 ans, nous sommes allés en Irak en 1991, en Bosnie de 1998 à 2001, et actuellement, nous attendons d'être à nouveau déployés, mais par contre nous avons pu constater lors de tous ces déploiements que la structure que nous avions donnée à l'escadron n'était pas nécessairement celle qui convenait le mieux dans les circonstances.

Pour notre déploiement à Aviano, par exemple, nous avons envoyé six F-18 qui devaient être accompagnés de 12 pilotes, une équipe de piste de 90 personnes et des effectifs de soutien. Or, nous n'avons jamais eu 12 pilotes qualifiés prêts à partir. Cela a toujours été habituellement sept ou huit, parce que tout escadron comptant 16 ou 17 pilotes en comptait trois ou quatre qui n'étaient pas encore qualifiés, qui n'avaient pas suffisamment d'expérience, qui n'avaient pas encore suivi les cours plus avancés ou qui ne pouvaient tout simplement être déployés.

On devait donc envoyer six, sept ou huit pilotes d'un escadron ainsi que des pilotes d'un autre escadron ou du centre des opérations de l'escadre, et en faire autant pour l'équipe d'entretien, à savoir trouver du personnel dans les autres unités de la base.

Nous avons donc créé une nouvelle équipe et une nouvelle structure pour les opérations. À mon avis, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. Si on est en guerre, s'il s'agit d'une véritable opération, l'idéal n'est pas de créer une nouvelle structure et une nouvelle équipe.

La solution a été de fusionner les deux escadrons. Nous sommes à concevoir une unité qui pourra appuyer les opérations de déploiement. C'est le concept de base. Deux escadrilles sont donc suffisantes. Pour cela, il me faut 12 pilotes qualifiés. Une escadrille, cette nouvelle unité, compte six avions, 12 pilotes qualifiés et prêts au combat et le personnel d'entretien. Cette escadrille a été conçue pour les opérations à l'étranger comme au pays.

Nous adoptons pour les opérations intérieures une structure employée à l'étranger; c'est ce que nous prévoyons faire au sein de la garnison. En double, cela constitue votre escadron — deux groupes de six avions prêts à être déployés. Si je dois envoyer six avions, je n'ai qu'à envoyer la moitié de mon escadron. L'autre moitié de l'escadron est conçue pour travailler seul, et peut donc rester sur place pour s'occuper des opérations de NORAD et répondre aux demandes de service au pays. S'il me faut envoyer un deuxième groupe de six avions, j'envoie la deuxième équipe.

Les deux escadrons comptaient au total 34 pilotes. Le nouvel escadron n'en a que 24. Ce seront 24 pilotes prêts au combat et au déploiement. Dix escadrons passeront des opérations d'escadre à ce que nous appelons la préparation au vol. Cette équipe ne fait pas partie de l'escadron, c'est l'équipe qui se prépare au vol. Les nouveaux pilotes y restent jusqu'à ce qu'ils soient prêts à être déployés, auquel moment ils peuvent se joindre à l'escadron. Le fait de mettre en veilleuse la fonction de disponibilité opérationnelle chaque fois qu'il y a une opération ou un déploiement n'aura pas d'incidence sur la disponibilité opérationnelle que je serai toujours en mesure d'assurer pour maintenir ma force.

By melding the two structures together, the two squadrons, all of a sudden I did not need two of this and two of that. I generated about 40 positions' worth of savings that I could reallocate somewhere else.

I am actually adding to my flight line production. I am adding more ground crew who will produce flying hours for me. I am expecting 5 per cent more flying hours this year with the new structure, and I expect in the second year I will be able to generate 10 per cent more hours.

Senator Banks: Are you not doing that as a matter of efficiency rather than a matter of the resources you would like to have? It sounds like the restructuring is being done because the pipeline of people you need to operate at the previous level is not there. Since the people are not there, you will have to downsize what you are able to send out. Instead of wanting to send out 12 planes, you will send out six, or six instead of 10.

It is an efficiency move, is not it?

Col. Blondin: You are right, senator. This way it will be more efficient, better structured; it will respond better to possible taskings, deployments, and be able to sustain normal operations at home.

Senator Banks: How many planes do you have at Bagotville now in the present two squadrons?

Col. Blondin: I have 30 airplanes.

Senator Banks: So that is 15 in each squadron.

Col. Blondin: Yes, sir.

Senator Banks: In an optimum world, would you have 60 pilots?

Col. Blondin: It depends; if you expected to do 24-hour operations in Canada, you would need two pilots per airplane.

Senator Banks: Is that what we should have, or is it that we just do not need that?

Col. Blondin: You would need to buy more airplanes to do that and maintain the number of hours required to train all the pilots.

The two-for-one pilots' measure is for operations. If you maintain this every day, you will burn your airplanes a lot quicker than in just maintaining the hours flying.

Senator Banks: If we get involved in a fight somewhere or a problem somewhere that requires F-18s to be sent, whereas at one time we would have been able to send a group of 10 or 12 planes, is it now the case that we will only be able to send six because that is all we can afford to maintain and crew? Is it a function of what we can afford to do?

Col. Blondin: It is all dependent on what is required, the length of time required and what tasks are left to do back home.

En fusionnant les deux structures, les deux escadrons, je n'avais plus besoin de tout en double. J'ai ainsi réalisé des économies équivalant à 40 postes et j'ai pu réaffecter cette somme ailleurs.

Ce faisant, j'ajoute des ressources à mon escadrille. J'aurai davantage de personnels de piste qui pourront aussi piloter. Je m'attends à obtenir 5 p. 100 d'heures de vol de plus cette année avec cette nouvelle structure et 10 p. 100 de plus la deuxième année.

Le sénateur Banks : Ne procédez-vous pas ainsi pour des raisons d'économies plutôt que pour bien affecter vos ressources? J'ai l'impression que toute cette restructuration est attribuable au fait que vous n'avez pas toutes les ressources humaines dont vous avez besoin. En conséquence, vous avez dû réduire le nombre de gens que vous déployez. Vous ne pouvez pas envoyer 12 avions, alors, vous en envoyez six, ou six plutôt que dix.

Vous avez procédé à cette restructuration par souci d'efficience, n'est-ce pas?

Le col Blondin : Vous avez raison, sénateur. C'est une meilleure structure, qui est aussi plus efficiente; elle sera plus polyvalente, pourra mieux s'acquitter de différentes tâches, de différentes sortes de déploiements tout en pouvant se charger des opérations habituelles au pays.

Le sénateur Banks : Combien d'avions avez-vous aujourd'hui à Bagotville dans les deux escadres?

Le col Blondin : Trente.

Le sénateur Banks : C'est-à-dire 15 par escadre.

Le col Blondin : Oui, monsieur.

Le sénateur Banks : Dans un monde idéal, auriez-vous 60 pilotes?

Le col Blondin : Cela dépend; si l'on prévoyait des opérations de 24 heures au Canada, il faudrait en effet deux pilotes par avion.

Le sénateur Banks : Est-ce ce que nous devrions avoir ou est-ce que nous n'en avons tout simplement pas besoin d'autant?

Le col Blondin : Il faudrait acheter plus d'avions pour faire cela et avoir le nombre d'heures voulues pour former tous les pilotes.

La mesure de deux pilotes par avion vise les opérations. Si l'on maintient ce rythme quotidiennement, les avions s'usent beaucoup plus rapidement que si l'on se contente des heures nécessaires.

Le sénateur Banks : Si nous sommes engagés dans un combat quelque part ou qu'il y ait un problème quelque part qui nécessite d'envoyer des F-18, alors que nous aurions pu autrefois en envoyer 10 ou 12, n'est-il pas vrai qu'aujourd'hui nous ne pourrions en envoyer que six parce que c'est tout ce que nous pouvons nous permettre d'entretenir et pour lequel nous avons l'équipage voulu? Est-ce fonction de ce que nous pouvons nous permettre?

Le col Blondin : Tout dépend de ce qui est nécessaire, de la durée nécessaire et des tâches qu'il reste à faire au pays.

Right now with the force structure that we have — F-18s — we can support a six-pack indefinitely abroad and maintain NORAD operations back home.

If you wanted to send 12 airplanes abroad, you could maintain it for a couple of years, but not indefinitely, and there would be some repercussions on what is available back home for NORAD operations.

Senator Banks: I think I understand that. We heard elsewhere, and I am wondering if you agree, that generally, the use of CF-18s these days, and what we can now see as the new combat regime, is more likely to be air-to-ground work than air-to-air work. Is that fair? Is that about right?

Col. Blondin: Yes, sir. Most of their work, their missions, would be air-to-ground.

Senator Banks: In support of a ground operation.

Col. Blondin: Yes, sir. However, you always need to maintain an air-to-air capability. As an example, in Aviano, when we flew in during the conflict at Kosovo, which was a typical mission, when we started the bombing missions, the first few nights we had enemy airplanes in the air. If I was in the cockpit, I wanted to be able to defend myself. We had a Canadian mission with four airplanes that went as close as 30 miles to a Yugoslav MiG coming in to meet them. The MiG was shot down by an American airplane, but the Canadians were getting ready to engage.

Senator Banks: Is it fair to say that air-to-ground is a greater proportion now of the likely use of CF-18s than used to be the case?

Col. Blondin: Yes, sir.

Senator Banks: What about the preparedness of your pilots? Are they all air-to-ground fully operationally trained and ready to go?

Col. Blondin: Yes, senator. We realize this is our main bread and butter, and most of our missions are geared toward an air-to-ground capability.

Senator Banks: Good.

Are they combat ready in both air-to-ground and air-to-air?

Col. Blondin: Yes, sir. Air-to-air is more prevalent in NORAD operations — defensive operations outside the country — or NATO. We do both, and we are competent in both roles.

Senator Banks: Good. This has been of interest to us lately for a number of reasons that do not necessarily have to do with military things. You said you often take your people from Bagotville and fly them to Goose Bay, Gander and Greenwood. Why do you do that?

Col. Blondin: Not as often to Goose Bay as we did in the past — Gander, Greenwood and Trenton for NORAD operations. If we get an indication from NORAD there could be a problem with

À l'heure actuelle, avec la structure que nous avons — les F-18 — nous pouvons en entretenir six indéfiniment à l'étranger tout en poursuivant nos opérations NORAD ici.

Si l'on voulait en envoyer 12 à l'étranger, on pourrait le faire pendant deux ans mais pas indéfiniment et il y aurait certaines répercussions sur ce qu'il serait possible de faire pour les opérations du NORAD.

Le sénateur Banks : Je pense pouvoir comprendre cela. Nous avons entendu ailleurs, et je me demandais si vous étiez d'accord, que de façon générale, l'utilisation des CF-18 à notre époque, ce que nous constatons comme nouveau régime de combat, serait vraisemblablement plutôt des opérations air-sol que air-air. Est-ce exact? Est-ce à peu près cela?

Le col Blondin : Oui. La plupart des opérations, des missions seraient air-sol.

Le sénateur Banks : Pour soutenir des opérations au sol.

Le col Blondin : Oui. Toutefois, il faut toujours entretenir une capacité air-air. Par exemple, à Aviano, lorsque nous y sommes allés durant le conflit au Kosovo, qui était une mission typique, lorsque nous avons débuté les missions de bombardement, les premières nuits, nous avions des avions ennemis dans l'air. Si j'avais été dans le cockpit, j'aurais voulu pouvoir me défendre. Nous avions une mission canadienne avec quatre avions qui sont allés jusqu'à 30 milles d'un MiG yougoslave qui venait à leur rencontre. Ce MiG a été descendu par un avion américain mais les Canadiens se préparaient à intervenir.

Le sénateur Banks : Peut-on toutefois dire qu'aujourd'hui, on utiliserait davantage les CF-18 pour des opérations air-sol qu'autrefois?

Le col Blondin : Oui, monsieur.

Le sénateur Banks : Dans quelle mesure vos pilotes sont-ils préparés? Ont-ils tous une formation air-sol totalement opérationnelle et sont-ils prêts?

Le col Blondin : Oui, sénateur. Nous reconnaissons que c'est notre principale activité et la plupart de nos missions nécessitent une capacité air-sol.

Le sénateur Banks : Bien.

Sont-ils prêts au combat à la fois air-sol et air-air?

Le col Blondin : Oui, monsieur. Air-air est peu fréquent dans les opérations NORAD — les opérations de défense en dehors du pays — ou OTAN. Nous faisons les deux et nous sommes compétents dans les deux rôles.

Le sénateur Banks : Bien. C'est quelque chose qui nous intéresse dernièrement pour différentes raisons qui ne sont pas nécessairement militaires. Vous avez dit que vous emmeniez souvent votre effectif de Bagotville à Goose Bay, Gander et Greenwood. Pourquoi?

Le col Blondin : Pas aussi souvent à Goose Bay que par le passé — Gander, Greenwood et Trenton pour les opérations NORAD. Si NORAD nous indique qu'il pourrait y avoir un problème avec

a commercial flight coming out of Europe, they may move us to Greenwood to intercept or they may move us to Trenton, and then we move the alert from Bagotville to those positions.

Senator Banks: Do you do that on a regular, predictable basis?

Col. Blondin: Yes, sir.

Senator Banks: Are they often exercises with other air forces, or with NORAD?

Col. Blondin: Yes. We deploy at least a couple of times in the United States during the year for regular exercises. Those exercises usually last for a couple of weeks. We do maybe three or four deployments with my two squadrons that last three or four days, and which involve a smaller group training with the Americans. We do that with other forces when we can. The French navy is in Halifax next week with their carrier, and we have an exercise scheduled with their air force over Nova Scotia for a couple of days.

Senator Banks: You said you do not go to Goose Bay as often as you once did. Is there a regular rotational deployment of some kind to Goose Bay?

Col. Blondin: There was until the 1991-92 period. These days we do not go there much.

Senator Banks: How much is much — once a year, twice a year?

Col. Blondin: The allies are not flying out of Goose Bay any more, but up until a couple of years ago, we used to go during the summer, two, three times a year, to train with them, fly with them.

Now the only time we would go is if NORAD felt we needed to deploy F-18s to Goose Bay to be closer to a threat.

Senator Banks: You mentioned that 17 of your communications people had been deployed, which leaves you short 17 people; but I noticed out of your entire complement, you are only 24 people short. That is pretty good. That must put you closer to full complement than anyone else.

Col. Blondin: Yes, sir. I am really happy about this. I feel in Bagotville sometimes that we are caught in a time warp. I have lots of people who are beyond their 20 years of service. They could take their retirement, but they are just happy to be in Bagotville. They love their job. As long as we do not change the way they are doing things or living and we do not talk to them about postings, they are happy; they have their Ski-Doos, they have all their toys. They have been there for 10, 12 years. Mom is working, dad has his job and they are happy.

Senator Banks: Bagotville is the right place to be.

Col. Blondin: They like their job; they like what they are doing on base. If nothing changes, I know I can keep them for a few years; I do not have a problem. My problem comes when there are

un vol commercial qui vient d'Europe, on peut nous envoyer à Greenwood pour intercepter l'avion ou à Trenton et nous déplaçons ainsi l'alerte de Bagotville à ces autres postes.

Le sénateur Banks : Faites-vous cela de façon régulière, prévisible?

Le col Blondin : Oui.

Le sénateur Banks : S'agit-il souvent d'exercices avec d'autres armées de l'air ou avec NORAD?

Le col Blondin : Oui, monsieur. Nous déployons des effectifs au moins deux fois par an aux États-Unis pour des exercices réguliers. Ces exercices durent environ deux semaines. Nous avons peut-être trois ou quatre déploiements de mes deux escadrons qui durent trois à quatre jours et qui engagent un groupe moins nombreux pour s'entraîner avec les Américains. Nous faisons cela avec deux autres armées quand nous le pouvons. La Marine française sera à Halifax la semaine prochaine avec son porte-avions et nous avons prévu un exercice avec son armée de l'air au-dessus de la Nouvelle-Écosse pendant deux jours.

Le sénateur Banks : Vous avez dit que vous n'allez plus à Gosse Bay aussi souvent. Y a-t-il toutefois une rotation régulière quelconque à Goose Bay?

Le col Blondin : Oui, jusqu'en 1991-1992. Aujourd'hui, nous n'y allons plus beaucoup.

Le sénateur Banks : Qu'est-ce que cela veut dire, une fois, deux fois par an?

Le col Blondin : Les alliés ne viennent plus à Goose Bay mais jusqu'à il y a un an ou deux, nous y allions l'été, deux ou trois fois par an pour nous entraîner avec eux, voler avec eux.

Aujourd'hui, nous n'y irions que si NORAD estimait qu'il nous fallait déployer des F-18 à Goose Bay pour se rapprocher d'une menace.

Le sénateur Banks : Vous avez dit que 17 de vos effectifs des communications avaient été déployés, ce qui fait que vous en avez 17 de moins; j'ai remarqué, toutefois, que sur votre effectif total, il ne vous manque que 24 personnes. Ce n'est pas mal. Vous devez être aussi prêts du compte que quiconque.

Le col Blondin : Oui. J'en suis très satisfait. J'ai l'impression que parfois à Bagotville nous sommes pris dans un alignement temporel. J'ai beaucoup de monde avec plus de 20 ans de service. Ils pourraient prendre leur retraite mais ils sont bien à Bagotville. Ils adorent leur travail. Tant que nous ne changeons pas la façon dont ils font les choses ou dont ils les vivent et que nous ne leur parlons pas de les envoyer ailleurs, ils sont satisfaits; ils ont leurs motoneiges, ils ont tous leurs jouets. Ils sont là depuis 10 ou 12 ans. La maman travaille, le papa a son travail et ils sont contents.

Le sénateur Banks : Bagotville leur convient.

Le col Blondin : Ils aiment leur travail; ils aiment ce qu'ils font à la base. Si rien ne change, je sais que je peux les garder encore quelques années; cela ne pose pas problème. Mon problème, c'est

problems in other bases; for example, Cold Lake is losing a lot of technicians. If I try to move some of my qualified F-18 technicians to Cold Lake, one out of two will be a release.

Senator Banks: Why is Cold Lake losing technicians? Is it because it is cold?

Senator Atkins: It is in Alberta.

Col. Blondin: This year they are losing a lot because of job availability in the oil industry.

Senator Banks: Trained electronic technicians.

Col. Blondin: I expect this may be my problem next year, when Bombardier opens up their new line and they need 2,500 qualified technicians.

Senator Banks: Where did your 17 communications technicians go?

Col. Blondin: They are in Kabul, Afghanistan.

Senator Banks: In effect, they are seconded to the army.

Col. Blondin: Yes, they are part of the support group there as telecom technicians. They provide support for the operations.

Senator Banks: Strategically, is Bagotville the right place for you to be located?

Col. Blondin: Strategically, Bagotville is a good place to be, although I know that higher headquarters have been looking at other places based on various scenarios. I would not be the best qualified to answer that question. I would prefer to leave that question to the air staff because they are looking at those options.

Senator Banks: However, you are the commander in charge of our NORAD operations. I am not referring to sending pilots to Bosnia. Is Bagotville the right place for us to have those airplanes?

Col. Blondin: There is no best answer. If you think that the terrorist threat is the greatest threat and you want to have your force positioned to respond to a threat similar to that in New York on September 11, the best place to have the F-18s is close to Toronto, Ottawa or Montreal. However, there is no guarantee that the planes would be airborne in time to respond effectively because a terrorist will act without forewarning.

Terrorism might be only one of the threats to consider for positioning of the fighter force. There are options, and so you have to determine the best location. Bagotville is a staging position between north and south. Should we reposition our F-18s based on the threat of 9/11 a few years ago, which we think is the most prevalent threat, or should we position them for what we think will be the threat in the future? I do not know the answer to that, but someone smarter than I am will have to assess that. Will China be the main threat 10 years from now? Will the Arctic become a big issue in the next 10 years? Will we need fighter operations close by? I do not know.

quand il y a des problèmes dans d'autres bases; par exemple, Le cold Lake perd beaucoup de techniciens. Si j'essaie d'envoyer certains de mes techniciens de F-18 qualifiés à Le cold Lake, un sur deux demandera sa libération.

Le sénateur Banks : Pourquoi Le cold Lake perd-elle des techniciens? Est-ce le froid?

Le sénateur Atkins : C'est en Alberta.

Le col Blondin : Cette année, on en perd beaucoup parce qu'il y a des possibilités d'emplois dans le secteur pétrolier.

Le sénateur Banks : Des techniciens en électronique qualifiés.

Le col Blondin : Ce sera probablement mon problème l'année prochaine, lorsque Bombardier va ouvrir sa nouvelle ligne de production et qu'il lui faudra 2 500 techniciens qualifiés.

Le sénateur Banks : Où sont allés vos 17 techniciens en communications?

Le col Blondin : À Kaboul, en Afghanistan.

Le sénateur Banks : En fait, ils sont détachés à l'armée.

Le col Blondin : Oui, ils font partie du groupe de soutien comme techniciens en télécommunications. Ils assurent le soutien des opérations.

Le sénateur Banks : Stratégiquement, êtes-vous bien placés à Bagotville?

Le col Blondin : Stratégiquement, Bagotville est un bon endroit, même si je sais que la hiérarchie a envisagé d'autres lieux en fonction de différents scénarios. Je ne suis pas le mieux qualifié pour répondre à cette question. Je préférerais laisser cela à l'état-major de la Force aérienne qui examine ces options.

Le sénateur Banks : Vous êtes pourtant le commandant responsable de nos opérations au NORAD. Je ne parle pas d'envoyer des pilotes en Bosnie. Est-ce que Bagotville est pour nous la meilleure base pour ces avions?

Le col Blondin : Il n'y a pas de réponse parfaite. Si on estime que la menace terroriste est la plus grave qui soit et si on veut positionner ces forces pour pouvoir intercepter une menace semblable à celle du 11 septembre à New York, le meilleur endroit pour les F-18 est une base qui est proche de Toronto, Ottawa ou Montréal. Cela dit, rien ne garantit pour autant que les avions pourront décoller à temps pour intervenir efficacement parce qu'un terroriste, par définition, agit toujours sans prévenir.

Le terrorisme n'est peut être que l'une des menaces dont il faut tenir compte pour choisir une base pour des chasseurs. Il y a toutes sortes d'options, de sorte qu'il faut déterminer quel est le meilleur endroit. Bagotville est une base d'opérations située entre le Nord et le Sud. Devons-nous repositionner nos F-18 en fonction de ce qui s'est passé le 11 septembre il y a quelques années, c'est-à-dire de la menace qui est la plus omniprésente selon nous, ou plutôt en fonction de ce que nous pourrions juger être la menace de demain? J'ignore la réponse, mais quelqu'un de plus malin que moi va devoir réfléchir à cela. La plus grosse menace dans 10 ans sera-t-elle la Chine? L'Arctique deviendra-t-il un gros problème d'ici 10 ans? Aurons-nous besoin d'une base de chasseurs à proximité? Je l'ignore.

Senator Banks: In terms of responding to the kind of threat that happened on September 11, do you have an airplane in the air at all times?

Col. Blondin: No, senator.

Senator Banks: How long would that take?

Col. Blondin: Approximately 7 minutes, senator.

Senator Banks: That is pretty quick. Of the 30 planes at Bagotville, if the need arose and you had a sufficient number of pilots, how many airplanes could you put in the air?

Col. Blondin: We have two airplanes and the requisite pilots ready to go 24 hours per day.

Senator Banks: Of the 30 planes, how many of them could fly? I am talking about maintenance, not pilots.

Col. Blondin: When the events of 2001 happened, we had two airplanes on alert. Within six hours, we had six airplanes deployed to Greenwood, six deployed to Trenton and six ready and armed in Bagotville. Of the 30 planes, I could probably have 20 of them armed and ready to fly within six hours.

Senator Banks: They could fly that quickly.

Col. Blondin: Yes, senator.

Senator Banks: That means one third of the planes are in maintenance at some time. Is that the norm and is that okay?

Col. Blondin: Yes, senator.

Senator Meighen: Col. Blondin, you talked about technicians and pilots moving to the private sector, which occurs, as we know. We have heard ample testimony about how impossibly difficult it is for someone who has left the forces to enter the private sector, only to find that the private sector is facing hard times, and wants to return to the forces. Has that situation improved?

Col. Blondin: I do not know if that situation has improved, but we have approximately 45 ex-military pilots who were civilians who returned over the last year. I do not know how much of a problem it was for them or if it is easier to return than it was before.

Senator Meighen: Did you say 45?

Col. Blondin: Yes. They are transport and helicopter pilots.

The Chairman: Col. Blondin, what is it like to operate out of civilian airports? Is that feasible? Does that create unusual problems for you?

Le sénateur Banks : Parlons d'intervention en cas de menaces comme ce qui s'est produit le 11 septembre. Avez-vous un appareil en vol en permanence.

Le col Blondin : Non, sénateur.

Le sénateur Banks : Combien de temps faut-il avant de pouvoir en faire décoller un?

Le col Blondin : Environ sept minutes, sénateur.

Le sénateur Banks : C'est pas mal rapide. Sur les 30 appareils que vous avez à Bagotville, en cas de nécessité et si vous aviez suffisamment de pilotes, combien d'appareils pourriez-vous faire décoller?

Le col Blondin : Nous avons deux appareils et les pilotes nécessaires prêts à décoller 24 heures par jour.

Le sénateur Banks : Sur ces 30 appareils, combien pourriez-vous faire décoller? Je parle de maintenance et pas de pilotes.

Le col Blondin : Lorsque les attentats se sont produits en 2001, nous avions deux appareils en état d'alerte. Dans les six heures qui ont suivi, six appareils étaient déployés à Greenwood, six autres à Trenton et six autres étaient prêts et armés à Bagotville. Sur les 30 appareils, je pourrais peut-être en armer et en faire décoller 20 avant six heures.

Le sénateur Banks : Ils pourraient être en l'air aussi rapidement que cela.

Le col Blondin : Oui, sénateur.

Le sénateur Banks : Cela signifie qu'il y a toujours un tiers des appareils qui sont à la maintenance. Est-ce là la norme, cela est-il normal?

Le col Blondin : Oui, sénateur.

Le sénateur Meighen : Le colonel, vous avez dit que vous perdiez vos mécaniciens et vos pilotes au profit du secteur privé, un phénomène bien actuel, nous le savons. Nous avons entendu abondamment parler des difficultés insurmontables que rencontraient les militaires qui avaient quitté l'armée pour entrer dans le secteur privé mais qui, constatant que le secteur privé était actuellement en difficulté, voulaient réintégrer les forces armées. La situation s'est-elle améliorée?

Le col Blondin : J'ignore si la situation s'est améliorée, mais nous avons environ 45 anciens pilotes militaires qui étaient dans le civil et qui nous sont revenus l'an dernier. J'ignore si cela leur a été difficile ou si c'est maintenant plus facile à faire.

Le sénateur Meighen : Vous avez dit 45?

Le col Blondin : Oui. Il s'agit de pilotes d'hélicoptères et d'avions de transport.

Le président : Le colonel, qu'est-ce que cela fait de devoir utiliser comme base un aéroport civil? Est-ce que c'est possible? Est-ce que cela vous crée des problèmes inusités?

Col. Blondin: For normal operations, it is not a problem. However, for NORAD operations it is a problem because of armament concerns, in that we fly with live missiles. When we land, there is a need for safety measures to ensure that those missiles are not a danger. The planes to be turned around need rearmament and planes staying need a safe and secure area to park. When it is time to redeploy, some special procedures are required that cannot take place at a civilian airport. We use civilian airports at Halifax, Toronto, Montreal and Ottawa when we deploy on operations, but they are exceptional measures. We could not operate out of a civilian airport for an extended period of time without certain facilities and the deployment of some maintenance personnel.

The Chairman: Are there any civilian airports where that is in place or do you utilize them occasionally?

Col. Blondin: We use them on occasion.

The Chairman: What is the minimum number of hours that an F-18 pilot needs to fly to be safe in the aircraft?

Col. Blondin: We schedule about 180 hours per pilot, which is the norm that is expected from all the pilots. I have pilots working in desk jobs who will fly 40-60 hours per year. They are experienced pilots, and with that 40-60 hours per year, they are useful to me. Those hours are sufficient to maintain their capabilities once they are qualified and have the experience. If I wanted to send them on operations, I would have to ensure that they flew frequently for a couple of months beforehand.

The Chairman: Our understanding is that there has been a reduction of 30 per cent or more in flying hours, from 240 to 160. That is a loss of 80 hours. What does a pilot lose when the number of hours is reduced by 80 per year if that were the situation for two, three or four years?

Col. Blondin: We had 240 hours and we reduced it to 180 hours, which represents capabilities. The 60 hours lost in going from 240 to 180 was in respect of low-level flying. A pilot needs a great deal of low-level experience to be proficient. When we reduced the hours, we knew that some capabilities would have to go and decided that low-level flying was the one to leave behind. That decision was based on precision, the kinds of ammunition we use for ground-to-air missions at high altitudes of 15,000-25,000 feet. We do not need to fly as low as 250 feet to bring munitions across. The low-level tactics were used during the Cold War for F-18s in Europe, where there is a high level of air defence, which meant that flying high would be suicide. The only way we could get across Europe was to fly at 100 feet and take our chances at that altitude.

Le col Blondin : Ce n'est pas un problème pour les opérations courantes. Par contre, c'est un problème pour les opérations du NORAD parce qu'il y a la question de l'armement, puisque nous devons décoller et atterrir avec des missiles réels. A l'atterrissage, il faut des mesures de sécurité pour que ces missiles ne représentent pas un danger. Les avions qui viennent ravitailler doivent être réarmés et ceux qui viennent stationner doivent pouvoir le faire dans un secteur sécuritaire et contrôlé. En période de déploiement, il faut également des procédures particulières qui sont impossibles à suivre dans un aéroport civil. Nous utilisons les aéroports civils de Halifax, de Toronto, de Montréal et d'Ottawa lorsque nous partons en opération, mais c'est tout à fait exceptionnel. Nous ne pourrions pas utiliser pendant très longtemps un aéroport civil comme base si nous n'y avons pas d'installations spécialisées et de personnel de maintenance.

Le président : Est-ce déjà le cas dans certains aéroports civils ou le faites-vous à l'occasion seulement?

Le col Blondin : À l'occasion.

Le président : Quel est le nombre minimum d'heures de vol qu'un pilote de F-18 doit compter pour pouvoir voler en toute sécurité avec ce genre d'appareil?

Le col Blondin : Nous prévoyons environ 180 heures par pilote, ce qui est la norme qu'on attend de tous les pilotes. J'ai des pilotes qui ont un travail de bureau et qui volent entre 40 et 60 heures par an. Ce sont des pilotes expérimentés, et moyennant 40 à 60 heures de vol par an, ils peuvent toujours m'être utiles. Ce nombre d'heures de vol est suffisant pour conserver ses capacités une fois les qualifications et l'expérience acquises. Par contre, si je voulais envoyer ces pilotes en opération, il faudrait que je fasse en sorte qu'ils puissent accumuler un plus grand nombre d'heures de vol pendant un ou deux mois.

Le président : On nous a dit que le nombre d'heures de vol avait été réduit de 30 p. 100 pour passer de 240 à 160. Cela signifie 80 heures de moins. Qu'est-ce qu'un pilote perd lorsqu'il ne peut plus voler pendant ces 80 heures pendant deux, trois ou quatre ans?

Le col Blondin : Nous volions 240 heures et, effectivement, ce chiffre est passé à 180 heures, ce qui représente un niveau de capacité. Les 60 heures perdues étaient des heures de vol à basse altitude. Il faut qu'un pilote vole beaucoup à basse altitude pour rester bon. Lorsque nous avons réduit le nombre d'heures, nous savions que nous allions perdre certaines capacités de pilotage, et nous avons donc décidé que c'était le vol à basse altitude qui allait devoir disparaître. Cette décision a été basée sur la précision, le genre de munition que nous utilisons pour les missions sol-air à haute altitude entre 15 000 et 25 000 pieds. Il n'est pas nécessaire de voler à 250 pieds pour atteindre une cible. Le vol à basse altitude était en usage pendant la guerre froide pour les F-18 déployés en Europe, là où la défense anti-aérienne était extrêmement touffue, ce qui voulait dire qu'il aurait été suicidaire de voler en altitude. La seule façon de traverser l'Europe consistait alors à voler à 100 pieds en prenant les risques que cela comportait.

The Chairman: Would it be fair to say that the British learned in the first Gulf War that flying low was not a good idea?

Col. Blondin: Absolutely, sir. During the Iraqi war was the first time that we decided to fly above 15,000 feet. Many air forces, like ours, to that time had normal operations of air-to-ground deliveries at low levels. The British decided to use those tactics in Iraq and it did not go well. Everyone agreed then that we needed to operate at higher altitudes.

Senator Banks: Although we are not examining this right now, but speaking of smart munitions, we heard when we last spoke about this issue that we do not have any left. Do you have smart munitions?

Col. Blondin: Yes, sir. I do not have any in Bagotville, but I understand we have some in reserve that are maintained for operations. It amounts to the minimum required to sustain a six-pack for about one month. If we need more, I understand that we would get more.

The Chairman: Going back to the reduction in flying time, you did not speak to the impact on the pilots that I asked you about. How do they feel about their career development and their progression professionally when their flying time is reduced by one third?

Col. Blondin: Are you asking about their flying fewer hours?

The Chairman: Yes. When pilots go from flying 240 hours per year to flying 180 hours per year, how do they react?

Col. Blondin: We thought it would be worse than it is, but after a few years, I have not noticed that as a factor when pilots determine whether to remain with the forces or move to the private sector. The main factor seems to be what work is available for pilots and whether the airlines are hiring. The reduction from 240 hours to 180 hours did not make a difference. About 90 per cent of the pilots in the squadron are first-door pilots, in that they have been in for less than five years. They grew up with 180 hours and so it is normal for them. We keep them busy otherwise. Other factors have crept in over the last few years that have made it less attractive, and we are trying to resolve them.

The Chairman: Could you tell us about them, please?

Col. Blondin: The deployments require many qualifications such as first-aid proficiency and knowledge of the rules of engagement. Each time there was an operation over the last 10 years, we added some new qualifications or new training for our pilots. That adds to the 25 qualifications required to

Le président : Est-il juste de dire que les Britanniques ont appris, pendant la première guerre du Golfe, que le vol à basse altitude n'était pas vraiment une bonne idée?

Le col Blondin : Tout à fait, monsieur. C'est pendant la guerre en Irak, pour la première fois, que nous avons décidé de voler au-dessus du plafond de 15 000 pieds. Jusqu'alors, de nombreux pays, comme nous, procédaient couramment à des attaques air-sol à basse altitude. Les Britanniques avaient décidé d'utiliser ce genre de tactique en Irak, mais cela ne leur a pas très bien réussi. Tout le monde a fini par conclure alors qu'il fallait plutôt voler à plus haute altitude.

Le sénateur Banks : Même si ce n'est pas notre propos maintenant, si on voulait parler de munitions intelligentes, nous avons appris, la dernière fois que nous en avons parlé ici, qu'il ne nous en restait plus. Avez-vous encore des munitions intelligentes?

Le col Blondin : Oui, monsieur. Je n'en ai pas à Bagotville, mais je sais que nous en avons en réserve qui sont prêtes pour une éventuelle opération. Cela représente le minimum nécessaire pour pouvoir alimenter une escadrille de six appareils pendant environ un mois. S'il nous en fallait plus, il semblerait que nous puissions en obtenir.

Le président : Pour revenir à la réduction du nombre d'heures de vol, vous ne m'avez pas répondu lorsque je vous demandais l'impact que cela avait sur les pilotes. Qu'est-ce que vos pilotes en pensent du point de vue de leur progression professionnelle, de leur carrière, lorsqu'ils voient ainsi leur temps de vol amputé d'un tiers?

Le col Blondin : Vous voulez parler du fait qu'ils volent moins d'heures?

Le président : Oui. Lorsqu'un pilote ne vole plus que 180 heures par an au lieu de 240 heures, quelle est sa réaction?

Le col Blondin : Nous nous attendions à pire, mais après quelques années, je ne pense pas avoir constaté que cela soit un facteur important qui fait qu'un pilote veuille ou non rester dans l'armée de l'air plutôt que d'aller dans le civil. Le principal facteur semble être ici le genre de travail qu'il pourrait trouver ailleurs, les possibilités de recrutement dans les compagnies aériennes. Ce n'est pas en passant de 240 heures à 180 heures qu'il y a une différence. Environ 90 p. 100 des pilotes de l'escadron sont des recrues de l'armée de l'air et ils ne pilotent que depuis moins de cinq ans. Ils ont toujours connu ce régime des 180 heures, de sorte que ce chiffre est normal pour eux. Mais nous leur trouvons d'autres occupations. Depuis quelques années, il y a d'autres facteurs qui sont entrés en ligne de compte et qui ont rendu le métier moins intéressant, mais nous essayons de rectifier le tir.

Le président : Pouvez-vous nous en parler, s'il vous plaît?

Le col Blondin : Les déploiements exigent de nombreuses qualifications, par exemple, la maîtrise des premiers soins et la connaissance des règles d'engagement. Chaque fois que nous avons eu une nouvelle opération au cours des 10 dernières années, nous avons ajouté de nouvelles qualifications ou une nouvelle

maintain combat readiness for the F-18. Together they add up to many qualifications to be maintained during the year.

We found that most of our pilots were working at least 10 or 12 hours per day. A study a few years back determined that the pilots needed help because they could not do everything that was required of them and have a family life. It took a few years to correct that situation. In respect of the squadron amalgamation, with the 40 positions that I am saving, I will have seven people to do some of the jobs that my pilots used to do. Thus, I have been able to decrease their workload. That workload aspect had a more negative impact than the decreased hours of flying time.

The Chairman: Do the pilots like to fly frequently?

Col. Blondin: Yes, they do, but they are busy with other work. When you fly, it is not only for fun. You enjoy maybe five or ten minutes during the flight, but the rest of the time is spent focusing on the mission and working the systems. A pilot does not enjoy the flight, but rather works when flying.

The Chairman: Six months is not a normal deployment for the air force, is it?

Col. Blondin: Six months is normal deployment for all our support and ground crew; everyone except the pilots. In Vienna, for three years we tried deployments of six months, four months and two months. In the end, we determined that three months was probably the right period of time for deployment.

The Chairman: Why is it different for pilots than for ground crew?

Col. Blondin: That is because of the qualifications needed by a pilot to maintain status and to deploy in certain operations. During the first one and one-half years in Vienna, all the operations consisted of the same missions. Pilots could not keep up their qualifications. Every six months pilots need target practice with guns and bombs in order to maintain qualifications, and they could not do that in Vienna. Some qualifications lapsed because we did not have the appropriate practice missions. We decided that three months in theatre was sufficient and then, upon return home, qualifications could be maintained.

The Chairman: Are the practice bombs smart bombs? Can they be directed at a target?

Col. Blondin: No, senator. The practice bombs we use are gravity bombs only. We do not need to practice with smart bombs. Provided all the systems work, we expect them to work. We try them once per year, but it is not required to maintain a qualification. Each pilot will use, probably twice per year, a cement bomb of 500-1,000 pounds with the smart kit on it. However, such practice is not done frequently because the systems

formation pour nos pilotes. Celle-ci s'ajoute aux 25 qualifications qu'il faut avoir pour conserver la préparation au combat pour le F-18. Tout cela fait qu'il y a de nombreuses qualifications à maintenir au cours de l'année.

Nous avons constaté que la plupart de nos pilotes travaillaient au moins 10 à 12 heures par jour. Une étude d'il y a quelques années a déterminé que les pilotes avaient besoin d'aide parce qu'ils ne pouvaient pas faire tout ce qu'on exigeait d'eux et avoir une vie de famille. Il a fallu quelques années pour corriger cette situation. Pour ce qui est de l'amalgame de l'escadrille, avec les 40 postes que j'économise, j'aurai sept personnes qui feront des choses que mes pilotes faisaient. Ainsi, j'ai pu diminuer leur charge de travail. Cet aspect de la charge de travail avait un effet plus négatif que la diminution des heures de vol.

Le président : Les pilotes aiment-ils voler souvent?

Le col Blondin : Oui, mais ils ont autre chose à faire. Quand on vole, ce n'est pas seulement pour le plaisir. Vous allez peut-être y prendre plaisir pendant cinq ou dix minutes, mais le reste du temps de vol, vous devez vous concentrer sur votre mission et le fonctionnement des systèmes. Le pilote ne prend pas plaisir à voler, plutôt, il travaille lorsqu'il vole.

Le président : Six mois n'est pas un déploiement normal pour la Force aérienne, n'est-ce pas?

Le col Blondin : Six mois est un déploiement normal pour toutes nos équipes de soutien et de piste; pour tout le monde, excepté les pilotes. À Vienne, pendant trois ans, nous avons fait l'essai de déploiements de six mois, quatre mois et deux mois. Nous avons fini par déterminer que trois mois étaient probablement la bonne période de déploiement.

Le président : Pourquoi est-ce différent pour les pilotes que pour les équipes de piste?

Le col Blondin : C'est à cause des qualifications dont le pilote a besoin pour conserver son statut et être déployé dans certaines opérations. À Vienne, au cours de la première année ou année et demie, toutes les opérations se composaient des mêmes missions. Les pilotes ne pouvaient pas conserver leurs qualifications. Tous les six mois, les pilotes doivent s'entraîner au tir à la cible avec des canons et des bombes afin de maintenir leurs qualifications, et ils ne pouvaient pas faire cela à Vienne. Ils perdaient certaines qualifications parce qu'ils ne se prêtaient pas aux missions d'entraînement voulues. Nous avons alors décidé que trois mois sur le théâtre étaient suffisants, et au retour à la maison, les pilotes pouvaient maintenir leurs qualifications.

Le président : Les bombes d'exercice sont-elles des bombes guidées? Peuvent-elles être dirigées vers une cible?

Le col Blondin : Non, sénateur. Les bombes d'exercice que nous utilisons sont seulement des bombes à gravitation. Nous n'avons pas besoin de nous entraîner avec des bombes guidées. Si tous les systèmes fonctionnent, on s'attend à ce qu'ils fonctionnent. Nous en faisons l'essai une fois par année, mais ce n'est pas nécessaire pour maintenir sa qualification. Chaque pilote utilisera, probablement deux fois par année, une bombe de

are fairly reliable. Twice per year is sufficient to determine whether the pilot is doing well in that area.

The Chairman: We were intrigued by the ability of the Americans to deliver ordnance at the outset of the war in Afghanistan with very few ground crews. Is the F-18 the right platform to deliver ordnance like that?

Col. Blondin: Yes it is, especially with the modernization program and the new system on board. We have the same capability as the Americans have with their F-16s and F-15s.

The Chairman: What comment do you have on their B-52s?

Col. Blondin: The B-52 is as precise, but it has numbers.

The Chairman: It can stay in the air much longer, can it not?

Col. Blondin: Yes, sir, but the B-52 is used more for carpet bombing and ensuring that you leave a large footprint. Precise targeting generally requires one bomb, provided it is the right size. The F-18 can carry four to six bombs without dropping them.

The Chairman: How many can the B-52 carry?

Col. Blondin: The B-52 carries 50-60 bombs.

The Chairman: Our understanding is that the B-52s were simply flying figure-eights over the area for eight to ten hours. How long does an F-18 fly?

Col. Blondin: An F-18 flies about one hour, on station.

The Chairman: Do we need to have two fighter bases, Col. Blondin?

Col. Blondin: Yes, I think we do need two bases. I would use more than two and certainly not fewer than two. There are operations in the East and in the West. Canada is very large for only two bases, because each time it is necessary to move resources it can be a problem.

The Chairman: Can you envision any time in the next decade when NATO will not have air supremacy?

Col. Blondin: No.

The Chairman: In terms of the role that you play within NORAD, you no longer fly north. Is that correct?

Col. Blondin: We still fly north and maintain all the plans.

The Chairman: There are no Russian bombers currently testing our borders.

Col. Blondin: Yes, there are. Every year or so, they fly closer during their exercise manoeuvres to NORAD's air defence identification zone. Every time we are up North it is in response

ciment de 500 à 1 000 livres avec trousse d'instruction. Cependant, ce genre d'entraînement n'a pas lieu souvent parce que les systèmes sont assez fiables. Deux fois par année, c'est suffisant pour déterminer si le pilote se débrouille bien dans ce domaine.

Le président : Nous avons été frappés par la capacité qu'avaient les Américains de délivrer le matériel de guerre au début de la guerre en Afghanistan avec très peu d'équipes de piste. Le F-18 est-il un bon véhicule pour livrer du matériel de guerre comme celui-là?

Le col Blondin : Oui, particulièrement avec le programme de modernisation et le nouveau système à bord. Nous avons les mêmes capacités qu'ont les Américains avec leurs F-16 et leurs F-15.

Le président : Qu'avez-vous à dire à propos de leurs B-52?

Le col Blondin : Le B-52 est tout aussi précis, mais avec de meilleures capacités.

Le président : Il peut voler plus longtemps, n'est-ce pas?

Le col Blondin : Oui, monsieur, mais on se sert davantage du B-52 pour les bombardements en tapis et s'assurer de laisser une empreinte plus large. Le tir de précision requiert généralement une seule bombe, à la condition qu'elle soit de la bonne taille. Le F-18 peut transporter entre quatre et six bombes sans les larguer.

Le président : Combien le B-52 peut-il en transporter?

Le col Blondin : Le B-52 transporte entre 50 et 60 bombes.

Le président : Nous croyons savoir que les B-52 faisaient seulement des huit au-dessus du secteur pendant huit à dix heures. Combien de temps le F-18 peut-il voler?

Le col Blondin : Le F-18 vole pendant environ une heure, en station.

Le président : Avons-nous besoin de deux bases de chasse, colonel Blondin?

Le col Blondin : Oui, je crois que nous avons besoin de deux bases. J'en emploierais moi-même plus que deux mais certainement pas moins que deux. Nous avons des opérations dans l'Est et dans l'Ouest. Le Canada est un très grand pays pour seulement deux bases, parce que chaque fois que nous devons déplacer des ressources, cela peut être difficile.

Le président : Est-ce que l'OTAN pourrait perdre sa suprématie aérienne au cours des dix prochaines années?

Le col Blondin : Non.

Le président : Pour ce qui est du rôle que vous jouez au sein du NORAD, vous ne volez plus dans le Nord. Est-ce exact?

Le col Blondin : Nous volons encore dans le Nord et nous maintenons tous nos plans.

Le président : Aucun bombardier russe ne s'approche en ce moment de nos frontières.

Le col Blondin : Oui, il y en a. Chaque année ou à peu près, au cours de leurs manœuvres, leurs avions se rapprochent de la zone d'identification de défense aérienne du NORAD. Chaque fois que

to that. We do not expect that to become a real threat any time soon. The estimates from American sources suggest that a threat would occur should Russian forces decide to be aggressive. It would be at least a couple of years before that became a real threat.

The Chairman: Is there anything unique about a fighter base so that it could not be combined with another base elsewhere?

Col. Blondin: No. A fighter base could be combined with other bases, but fighter bases usually attract complaints because F-18s create considerable noise. We would need a special installation, but it could be done almost anywhere.

The Chairman: How many well-equipped facilities are there to carry out exercises or to train on fighter aircraft in Canada?

Col. Blondin: Most of the outside facilities we need are bombing ranges. We have facilities at CFB Valcartier, Quebec; at CFB Gaagetown, New Brunswick; and at CFB Cold Lake, Alberta.

The Chairman: Is there a range facility at CFB Goose Bay, Newfoundland?

Col. Blondin: There is no controlled range where we could drop bombs. That would not be possible at Goose Bay unless an installation were created. There is nothing in Ontario, but I suppose that we could make arrangements at Petawawa like we have in Gaagetown.

Senator Atkins: Obviously, there is a standard that each pilot has to measure up to. What makes a pilot good? As commander, you watch them every day.

Col. Blondin: Good selection is being done through training. Once pilots are through their years of training and show up on the squadron, they believe that they are the best, and we encourage that. We have to cool them down when they are not in the cockpit because they tend to continue that belief when they go into town or are in the mess. We need pilots to truly believe they are better than anyone else, but we need them to be part of a team. They need to understand quickly what to do and how to do it. That does not take long because there is a great deal of pressure each time they are in the air as part of a team, whether there are two, three, four, five or six. A lead pilot will always fly with a new pilot during the first few years to assess the pilot's actions and determine whether a good job is being done. If a pilot cannot learn to follow what is happening and cannot progress, it will be obvious to everyone else. A pilot either progresses to fit the mould or makes no progress. I have seen pilots who, after a couple of years, are sent to another fleet such as trainers, transport or helicopters.

Senator Atkins: When you refer to experienced pilots, surely it is not simply a matter of the number of hours that they fly. There must be other criteria.

nous volons dans le Nord, c'est pour réagir à cela. Nous ne nous attendons pas à ce qu'ils constituent une menace réelle un jour. D'après les sources américaines, il n'y aurait de menace que si les forces russes décidaient de se montrer agressives. Il leur faudrait au moins quelques années pour constituer une menace réelle.

Le président : Qu'est-ce qui fait qu'une base de chasse ne peut pas être combinée avec une autre base ailleurs?

Le col Blondin : Rien. Une base de chasse pourrait être combinée avec d'autres bases, mais les bases de chasse suscitent généralement des plaintes parce que les F-18 font beaucoup de bruit. Il nous faudrait une installation spéciale, mais cela ne peut pas se faire partout.

Le président : Combien d'installations bien équipées avez-vous pour faire vos exercices ou pour former des pilotes de chasse au Canada?

Le col Blondin : Dans la plupart des installations, nous avons besoin de secteurs de bombardement. Nous avons des installations à la BFC de Valcartier, au Québec; à la BFC de Gaagetown, au Nouveau-Brunswick; et à la BFC de Le cold Lake, en Alberta.

Le président : Y a-t-il un secteur de bombardement à la BFC de Goose Bay, à Terre-Neuve?

Le col Blondin : Il n'y a pas de secteur contrôlé où nous pourrions larguer des bombes. Cela ne serait pas possible à Goose Bay à moins d'y créer une installation. Il n'y a rien en Ontario, mais j'imagine que nous pourrions prendre à Petawawa des arrangements comme ceux que nous avons à Gaagetown.

Le sénateur Atkins : De toute évidence, chaque pilote doit répondre à une certaine norme. Qu'est-ce qui fait qu'un pilote est bon? Vous qui êtes commandant, vous en voyez tous les jours.

Le col Blondin : La formation assure une bonne sélection. Quand les pilotes ont achevé leurs années de formation et se présentent à l'escadrille, ils ont la conviction qu'ils sont les meilleurs, et nous les encourageons à penser cela. Nous devons les calmer quand ils ne sont pas assis dans le cockpit parce qu'ils ont tendance à continuer de croire cela lorsqu'ils vont en ville ou au mess. Nous avons besoin de pilotes qui croient sincèrement qu'ils sont meilleurs que tout le monde, mais il faut qu'ils fassent partie d'une équipe. Ils doivent comprendre rapidement ce qu'il y a à faire et comment le faire. Cela ne prend pas beaucoup de temps parce qu'ils subissent de fortes pressions chaque fois qu'ils volent dans le cadre d'une équipe, qu'ils soient deux, trois, quatre, cinq ou six. Le pilote en chef vole toujours avec un nouveau pilote pendant ses premières années afin d'évaluer les initiatives du nouveau pilote et de déterminer s'il fait bien son travail. Si un pilote n'arrive pas à suivre ce qui se passe et ne peut pas progresser, tout le monde le verra. Ou bien le pilote progresse pour entrer dans le moule ou il ne fait aucun progrès. J'ai vu des pilotes qui, après quelques années, ont été envoyés à une autre flotte, par exemple, comme formateur, ou pilote d'avion de transport ou d'hélicoptère.

Le sénateur Atkins : Quand vous parlez de pilotes expérimentés, je suis sûr qu'il s'agit de bien autre chose que du nombre d'heures de vol. Vous devez avoir d'autres critères.

Col. Blondin: Yes, there are, although number of hours is a good way to check progress. A fighter pilot coming in will be a wingman, which means he cannot make a decision. He will fly with someone else for the first year, at least. He will progress and become a two-plane lead. After a couple of years of further experience, he will progress to a four-plane lead. That usually happens at the fourth-year level on the squadron. Once a pilot is a four-plane lead, he may be sent to become a fighter weapons instructor. That is the top gun course in Canada. A pilot would become a mass-attack lead and be authorized to plan a mission for 50-70 airplanes and go to war.

Those are all measures of progress. For us, an experienced pilot is a four-plane lead at least. That means he has been around for at least four years on a squadron, has progressed through the normal route and can be used almost anywhere.

Senator Atkins: Does Canada have a top gun program?

Col. Blondin: Yes. It is similar to that of the Americans. We train four pilots each year, usually in the spring. It is three months of intensive, very good training. In the fighter world, it is the doctorate in fighter tactics.

Senator Atkins: Are there female pilots?

Col. Blondin: Yes, we have one in Bagotville and one in Cold Lake, I believe. We have a hard time keeping our female pilots. When I came in 1982 and went through training, the first women were being trained on F-18s. To my knowledge, we never kept one more than two years on squadron before she either retired or decided to do something else.

Senator Atkins: Why is that?

Col. Blondin: In my opinion, from what I have seen, the fighter unit is unique. It is completely different from a transport or helicopter unit, where people will work in teams inside an airplane. In an F-18, the pilot is on his or her own. Everyone is an individual and part of a larger team, but always measuring themselves against the others. It is similar to a pack of wolves, in that each member has a standing. When you show up, you are at the bottom of the group. Within a few months, you know exactly where everyone else stands, who is good and who is not as good. After one or two years, a pilot knows that he or she should be better than the wingman who just arrived but not as good as the next one up. Pilots constantly measure themselves against other pilots. We do combat manoeuvres, airplane against airplane, and it is a match. In training, I do a one-to-one mission against another pilot. When it is over, either I killed the other pilot or he killed me. We know who is the better pilot. We do that constantly in training, and so there is always a measure of who stands where within the pack.

Le col Blondin : Oui, c'est exact, même si le nombre d'heures est un bon moyen de mesurer le progrès d'un pilote. À ses débuts, le pilote de chasse est ailier, ce qui veut dire qu'il ne peut pas prendre de décisions. Il va voler avec quelqu'un d'autre pendant la première année, au moins. Il va avancer et devenir pilote de chef d'une formation de deux avions. Après quelques années d'expérience supplémentaires, il passera à une formation de quatre avions. Cela se produit généralement à la quatrième année à l'escadrille. Une fois qu'un pilote peut diriger une formation de quatre avions, on peut l'envoyer au cours d'instructeur d'armement de chasseur. C'est le cours Top Gun du Canada. Le pilote devient pilote en chef d'une attaque massive et peut être autorisé à planifier une mission pour 50 ou 70 avions et aller au combat.

Ce sont tous des critères de progrès. Pour nous, un pilote expérimenté, c'est à tout le moins un pilote en chef capable de diriger une formation de quatre avions. Cela veut dire qu'il a passé au moins quatre ans dans une escadrille, qu'il a progressé par la filière normale et qu'il peut être employé presque n'importe où.

Le sénateur Atkins : Est-ce que le Canada a un programme Top Gun?

Le col Blondin : Oui. Il est semblable à celui des Américains. Nous formons quatre pilotes chaque année, normalement au printemps. Il s'agit d'une formation intensive de trois mois, qui est très bonne. Dans le monde des pilotes de chasse, c'est le doctorat en tactique de combat.

Le sénateur Atkins : Y a-t-il des femmes pilotes?

Le col Blondin : Oui, nous en avons une à Bagotville et une autre à Le cold Lake, je crois. Nous avons beaucoup de mal à conserver nos femmes pilotes. Lorsque je suis arrivé en 1982 et que j'ai fait ma formation, on formait les premières femmes au pilotage des F-18. À ma connaissance, nous n'arrivions jamais à en garder une plus que de deux ans à l'escadrille, et elles prenaient alors leur retraite ou décidaient de faire autre chose.

Le sénateur Atkins : Pourquoi?

Le col Blondin : À mon avis, d'après ce que j'ai vu, l'unité des pilotes de chasse est unique. Elle est totalement différente des unités de pilote de transport ou d'hélicoptère, où les gens travaillent en équipes à l'intérieur d'un aéronef. Dans un F-18, le pilote est seul. Chacun est seul et fait partie d'une grande équipe, mais ces pilotes se mesurent les uns aux autres. C'est comme une meute de loups, où chaque membre a son statut. Quand vous arrivez, vous êtes au bas du groupe. Au bout de quelques mois, vous savez exactement quelle est la position de chacun, qui est bon et qui est moins bon. Après un an ou deux, le pilote sait qu'il doit être meilleur que l'ailier qui vient d'arriver mais qu'il n'est pas aussi bon que celui qui le précède. Ces pilotes se mesurent constamment les uns aux autres. Nous faisons des manoeuvres de combat, avion contre avion, et c'est un duel. À la formation, je tiens un combat un contre un avec un autre pilote. Quand la mission est terminée, ou bien j'ai tué l'autre pilote ou c'est lui qui m'a tué. On sait qui est le meilleur des deux. Nous faisons cela constamment à la formation, et ainsi, on peut toujours mesurer la position de chacun à l'intérieur de la meute.

We create the ultimate individual mind that is very macho and conscious of whom to measure up to. At times, women have had a hard time progressing in this way; men can take the pressure a little better because it is designed for the male ego, not necessarily for the female ego. The mentality of female pilots is not the same and some find it difficult.

Sending one woman at a time to the squadron did not work well. Until we are able to send four or five together, so that there is some synergy and group support, it will not change. There will not be a change in the mentality of the squadron and the macho attitude will continue.

Senator Atkins: Do women move on to positions with commercial airlines?

Col. Blondin: No. Some of them stayed in the forces but just decided to fly something else, such as transport airplanes.

The Chairman: You have said that the job requires a macho outlook. I understand from that that male pilots behave in a macho way. Are you telling me that you have to be macho to be a skilled fighter pilot?

Col. Blondin: No. Visualize a 21- or 22-year-old fighter pilot being screened, selected and trained for a few years. He is told that he is one out of hundreds, he is the best, and now he will fly the F-18. He believes he is the best. We encourage that. When I send him on a mission in Kosovo and he is alone in the cockpit, I want him to believe that no can touch him, that he is better than anyone else. If someone shoots a missile at him, I need him to believe that he can defeat anything. However, with this mindset, we have the side effect of the young kids not realizing what is required for the job and socially. In the fighter force, we sometimes create those macho side effects that we need to control.

Senator Atkins: You are creating monsters.

The Chairman: I understand what you are saying and why. I will tell you how it sounds, and you tell me if I am wrong. It sounds to me as if you are saying that a side effect of the training is that the males behave in a way that is antisocial toward females going through the same training.

Col. Blondin: Maybe "macho" is the wrong term, although I do not know the correct term. I am trying to describe someone who thinks he is better than anyone else, whether it is a man or a woman beside him. The competitive edge that everyone has seems to be stronger in the males in the squadron than in the female pilots coming in. It makes it harder for them, in my experience.

The adjustment is harder for the women. We have talked to just about everyone about the problems we have had in the last 10 years and what I saw going through training in order to try to get everyone to understand what we do, how we behave, the

Nous créons cet esprit individualiste extrême qui est très machiste et conscient de sa valeur. Il arrive que les femmes aient du mal à avancer ainsi; les hommes peuvent accepter cette pression un peu mieux parce qu'elle est faite pour l'ego masculin, mais pas nécessairement pour l'ego féminin. La mentalité des femmes pilotes n'est pas la même, et certaines trouvent cela difficile.

Le fait d'envoyer une seule femme à la fois à l'escadrille n'a pas donné de bons résultats. Tant que nous ne pourrions pas en envoyer quatre ou cinq ensemble, pour qu'il y ait une certaine synergie et un soutien collectif, ça ne changera pas. L'escadrille ne changera pas de mentalité, et cette attitude machiste va persister.

Le sénateur Atkins : Est-ce que ces femmes entrent au service des lignes aériennes commerciales?

Le col Blondin : Non. Certaines d'entre elles restent dans les forces mais décident simplement de piloter autre chose, par exemple, des avions de transport.

Le président : Vous avez dit que cet emploi exige une attitude machiste. J'en déduis que les hommes pilotes ont un comportement machiste. Êtes-vous en train de me dire qu'il faut être machiste pour devenir un bon pilote de chasse?

Le col Blondin : Non. Imaginez un pilote de chasse de 21 ou 22 ans qui a survécu au tri, qui a été choisi et formé pendant quelques années. On lui dit qu'il n'y en a qu'une centaine comme lui, qu'il est le meilleur, et qu'il va maintenant piloter un F-18. Il croit qu'il est le meilleur. Nous encourageons cet état d'esprit. Quand je l'envoie en mission au Kosovo et qu'il est seul dans le cockpit, je veux qu'il se croie inaccessible, qu'il est meilleur que n'importe qui. Si on lui balance un missile, je veux qu'il se croie capable de battre n'importe qui. Cependant, avec un tel état d'esprit, il arrive que ces jeunes ne comprennent pas toutes les exigences professionnelles et sociales. Dans l'unité des pilotes de chasse, nous créons parfois involontairement ces attitudes machistes que nous devons contrôler.

Le sénateur Atkins : Vous créez des monstres.

Le président : Je comprends ce que vous dites et pourquoi. Je vais vous dire comment je reçois cela, et vous me corrigerez si j'ai tort. On dirait que vous êtes en train de dire qu'un des effets secondaires de la formation, c'est que ces hommes ont un comportement antisocial à l'égard des femmes qui subissent la même formation.

Le col Blondin : Peut-être que « machiste » n'est pas le mot juste, mais je ne connais pas le terme exact. J'essaie de décrire quelqu'un qui se croit meilleur que tout le monde, homme ou femme. L'avantage compétitif que tout le monde a semble plus fort chez les hommes de l'escadrille que chez les femmes pilotes qui nous arrivent. D'après ce que j'ai vu, cela leur complique la tâche.

L'adaptation est plus difficile pour les femmes. Nous avons parlé avec à peu près tout le monde des problèmes que nous avons vécus au cours des dix dernières années et de ce que j'ai vu pendant la formation afin que chacun comprenne ce que nous

competition that exists, the impact that has on the relationships in the squadron, how that changes when we have a female pilot joining the squadron, and whether that is normal.

I think that what I saw 10 years ago will probably not happen again. I am impressed with the woman in the squadron. She is doing extremely well. The young men coming in are not like they were 10 years ago, when it was a novelty to have a woman in the forces. Now they expect it. They are surprised that there are not more women. I would like to have more. I would like to have four or five women in the squadron at the same time.

The Chairman: Are there countries that have a larger percentage of women pilots flying fighter planes?

Col. Blondin: The Americans are beginning to have more than we do.

Senator Atkins: They have a bigger pool, though.

Col. Blondin: They have a bigger pool. We are having a hard time attracting women. We do not have too many women going through Moose Jaw who want to fly F-18s. I went to Moose Jaw a couple of months ago and talked to the women who were on a course. I tried to recruit them to join the fighter force. They tend to select the transport planes and helicopters more than fighters.

The Chairman: Is that because they know they will not be welcome in the mess?

Col. Blondin: I hope not. We tried to get away from that picture. What happened 10 years ago to a few women did not send the right message to other female pilots to encourage them to join the fighter force. It is just a matter of getting them to join and then doing it right. We have not been able to do that in the last three or four years because there were no women coming in.

Senator Atkins: I wanted to ask about maintenance. You say you have 30 CF-18s, all refitted. You spoke about one third of them going through normal maintenance problems. Are you having anything more than normal maintenance problems with the new refits?

Col. Blondin: I have 30 airplanes, but they are not all modernized. They are going through the modernization process right now. Thirteen of them have been modernized. I expect another 11 to go through that process and be done by the end of 2005. That leaves me with 24 modernized airplanes. By the end of the year, I will be left with five non-modernized airplanes.

Once that program is over, in 2006 we will start phase two of the modernization program. Between 2006 and 2009, of the 24 that have been modernized, I expect at least four of them to be on the line in Mirabel at any given time. My number of available airplanes will be reduced. That is my limitation in terms of flying hours. For the next four years I will have limited flying

faisons, comment nous nous conduisons, la concurrence qui existe, l'effet que cela a sur les rapports au sein de l'escadrille, comment cela change lorsqu'une femme pilote se joint à l'escadrille, et pour savoir si c'est normal.

Je crois que ce que j'ai vu il y a dix ans ne se reproduira probablement pas. La femme qui est à l'escadrille m'impressionne. Elle se débrouille extrêmement bien. Les jeunes hommes qui nous arrivent ne ressemblent pas à ceux que nous avions il y a dix ans, lorsque la femme dans les forces était une nouveauté. Maintenant ils s'y attendent. Ils sont surpris de voir qu'il n'y a pas plus de femmes. J'aimerais en avoir plus. J'aimerais avoir quatre ou cinq femmes à l'escadrille au même moment.

Le président : Y a-t-il des pays qui ont un plus gros pourcentage de femmes pilotes de chasse?

Le col Blondin : Les Américains commencent à en avoir plus que nous.

Le sénateur Atkins : Ils ont un bassin plus grand cependant.

Le col Blondin : Ils ont un plus grand bassin. Nous avons parfois du mal à attirer des femmes. Il n'y a pas beaucoup de femmes qui vont à Moose Jaw pour devenir pilotes de F-18. Je suis allé à Moose Jaw il y a quelques mois et j'ai parlé aux femmes qui suivaient le cours. J'ai essayé de les recruter pour qu'elles se joignent à l'unité des pilotes de chasse. Elles ont tendance à préférer les avions de transport et les hélicoptères aux avions de chasse.

Le président : Est-ce parce qu'elles savent qu'elles ne seront pas les bienvenues au mess?

Le col Blondin : J'espère que non. Nous essayons d'en finir avec cette image. Ce qui est arrivé il y a dix ans à quelques femmes n'était pas de nature à encourager les autres femmes pilotes à se joindre à l'unité des pilotes de chasse. Il s'agit simplement de les encourager à se joindre à nous et ensuite de bien faire les choses. Nous n'avons pas pu faire cela au cours des trois ou quatre dernières années parce qu'aucune femme ne venait chez-nous.

Le sénateur Atkins : J'ai une question au sujet de l'entretien. Vous dites que vous avez 30 CF-18, tous remis à neuf. Vous dites qu'environ le tiers d'entre eux ont des problèmes d'entretien normaux. Avec ceux qui sont remis à neuf, avez-vous plus de problèmes d'entretien que normalement?

Le col Blondin : J'ai 30 avions mais ils ne sont pas tous modernisés. Certains sont en voie de l'être actuellement. Treize l'ont été. Je m'attends à ce que 11 d'entre eux soient modernisés d'ici la fin de l'année. Il me reste donc 24 avions modernisés. À la fin de l'année, seulement cinq ne le seront pas.

Une fois ce programme terminé, en 2006, nous passerons à la deuxième étape de la modernisation. De 2006 à 2009, de 24 avions modernisés, je m'attends à ce qu'il y en ait toujours quatre à Mirabel. Mon nombre d'avions disponibles sera réduit. Voilà ce qui limite les heures de vol. Pendant les quatre prochaines années, les heures de vol seront limitées. Je ne pourrai

hours. I will probably not be able to provide 180 hours per pilot. That is not due to maintenance personnel, but not having enough airplanes on the ramp.

We are trying to address that problem. We are trying to make arrangements to change the way we do it in order to have fewer airplanes on the line at the same time in Montreal.

As well, with the 5 per cent increase this year and the 10 per cent increase next year and the amalgamation of the squadrons, we expect that by using the airplanes we have, changing the way we operate, putting more maintenance people on the line, and having three launches per day instead of two, we will be able to solve to a certain extent the problem of fewer hours.

Senator Atkins: Are the airplanes that are refitted durable, or are you running into problems?

Col. Blondin: I have one squadron that has been fully refitted for the last six months. The squadron CEO is really impressed with the systems. In the past we had some problems with the radar and some of the radios, but the new systems just do not break. We are very happy with the kits they have put in the airplanes.

Senator Banks: What about the airframe?

Col. Blondin: The airframes are doing well, except when the fatigue life is finished. There is a finite time that it will last. That is why we are only modernizing 80 airplanes of the 121 we have left. Within the next 10 or 15 years we expect that about 30 of them will be finished flying due to the airframe. However, until we get to that point, we do not have much problem with the airframe or the engines.

Senator Atkins: Does Cold Lake have 30 aircraft as well?

Col. Blondin: They have 30 aircraft between the two operational squadrons, but they have another 21 airplanes for the training squadron, that being the 410 Squadron.

Senator Atkins: Are the reduced hours for flying due to a funding problem, fuel availability or maintenance? What is the primary consideration in that?

Col. Blondin: Are you talking about the reduction from 240 to 180?

Senator Atkins: We have also heard that it was down to 150.

Col. Blondin: That is why I am asking which reduction. The reduction from 240 hours to 180 hours was a funding decision to reduce hours and capability. We are funded for 180 hours per pilot. However, with the refit we do not have enough airplanes to fly the 180 hours. I have the maintenance, the fuel and the money; I just do not have the airplanes to fly all the hours. That will be the case for the next four years. This is our challenge.

probablement pas donner 180 heures à chaque pilote. Ce n'est pas la faute de personnel d'entretien, mais parce qu'il n'y a pas suffisamment d'avions en état de voler.

Nous nous occupons de ce problème. Nous nous efforçons de trouver des solutions de manière à ce qu'il y ait moins d'avions en réparation, à Montréal, à la fois.

En outre, avec l'augmentation de 5 p. 100 et de 10 p. 100 l'an prochain, et avec la fusion des escadrons, nous nous attendons à ce qu'en employant les avions dont nous disposons, en changeant nos façons de faire, en ayant davantage de personnel d'entretien au travail et en ayant trois lancements par jour au lieu de deux, nous pourrions dans une certaine mesure régler le problème de la réduction du nombre d'heures.

Le sénateur Atkins : Les avions qui sont remis en état ont-ils une bonne durabilité ou est-ce que vous avez des problèmes?

Le col Blondin : J'ai un escadron dont tous les avions ont été modernisés, il y a de cela six mois. Le responsable de l'escadron est très impressionné par les systèmes. Auparavant, nous avions des problèmes de radar et, parfois, de radio, mais les nouveaux systèmes sont tout à fait fiables. Nous sommes ravis des appareils installés dans les avions.

Le sénateur Banks : Qu'en est-il de la cellule?

Le col Blondin : Les cellules sont satisfaisantes, sauf lorsqu'est terminée la durée de vie en fatigue. La durabilité est limitée. Voilà pourquoi nous ne modernisons que 80 des 121 avions que nous avons. D'ici 10 à 15 ans, nous nous attendons à ce que 30 d'entre eux devront être mis au rancart, à cause de la cellule. D'ici là, nous n'aurons pas beaucoup de problèmes de cellule ni de moteur.

Le sénateur Atkins : Est-ce qu'il y a aussi 30 avions à Le cold Lake?

Le col Blondin : Il y a 30 avions pour deux escadrons opérationnels, mais il y en a 21 autres pour l'escadron d'entraînement, soit l'Escadron 410.

Le sénateur Atkins : Avez-vous réduit les heures de vol à cause d'un manque d'argent, d'un manque de carburant ou de possibilités d'entretien? Quel était le principal facteur?

Le col Blondin : Parlez-vous de la réduction de 240 à 180?

Le sénateur Atkins : On nous a aussi dit qu'on en était à 150 heures.

Le col Blondin : Voilà pourquoi je demande de quelle réduction il s'agit. On est passé de 240 à 180 heures pour des raisons de financement, pour réduire les heures et la capacité. Nous avons des fonds pour 180 heures par pilote. Avec la modernisation des aéronefs, nous n'avons pas suffisamment d'avions pour 180 heures de vol. Il y a l'entretien, le carburant et l'argent; je n'ai tout simplement pas suffisamment d'avions pour toutes ces heures. Il en sera ainsi pendant quatre ans. C'est une difficulté pour nous.

Because we have the resources and the people, we are looking at other solutions. I expect to come back to very close to 180 hours within two years by changing the structure, putting more maintenance people on the line and extending the hours of operations. We are having discussions about changing the way they are doing maintenance on the line in order to shorten the time the airplanes are away. Those are all options we are looking at to get us back to as close to 180 hours as possible.

Senator Meighen: Assume it is decided that the Snowbirds are too expensive for us but there is recognition that it is important for Canadians to see a show of air force capability. Would it be useful to send two planes every once in a while to air shows to do low passes and whatever else they can? I am not suggesting the kinds of things the Snowbirds do. Would that be a useful function in your training, or would it be, to put it in the vernacular, a pain in the neck?

Col. Blondin: It would be a pain in the neck, sir. I do not think I would get anything useful out of it for my operations. It can certainly be done, but I believe that within the cost of training the F-18 pilots and maintaining their capabilities it would be a waste of our resources.

Senator Meighen: Can you elaborate on that? Obviously it would depend on the frequency, but are you saying that the cost of deploying two F-18s would be more than the cost of the Snowbirds?

Col. Blondin: No. The cost of deploying would not be more. Actually, we have an air show F-18 that goes around the country all summer to do demonstrations, and that is fine. I think it demonstrates what the Snowbirds and the forces are doing on recruitment, et cetera, which is fine. To have a two-plane team or a four-plane team of F-18s to replace the Snowbirds —

Senator Meighen: I am not suggesting a replacement. I am not suggesting an acrobatic team or a permanent assignment of two pilots, unless you tell me that is required. I am talking about sending two F-18s to air shows simply to buzz the place a few times. It would be nothing dangerous; it would be simply showing people who watch other aircraft that we have F-18s that make an exciting noise that stirs the blood. It would be just to show a presence.

Col. Blondin: It is always possible. We can do it.

The Chairman: He is saying that he can make them do it, but he does not want to.

Senator Meighen: I do not understand why it is a pain in the neck. Aside from the financial pain in the neck, it provides more flying hours.

Col. Blondin: I am limited in the number of pilots and airframes that I have. If I have to do more taskings like this, I have to fly less hours of something else. I am using a combat machine to do displays, and those have to be at low level. We do not do low-level training any more, because we were cut from 240 hours to 180 hours. To do this, I have to dedicate some training time for that to my pilots. I would have to have special

Comme nous avons des ressources et le personnel, nous envisageons d'autres solutions. J'espère pouvoir nous rapprocher de 180 heures d'ici deux ans, en changeant la structure, en consacrant davantage de personnel à l'entretien et en prolongeant les heures d'activité. Nous tenons des discussions sur des modifications à la chaîne d'entretien afin de raccourcir le temps d'inactivité des avions. Voilà des options que nous envisageons pour nous rapprocher le plus possible des 180 heures.

Le sénateur Meighen : Présumons qu'on décide que les Snowbirds nous coûtent trop cher, tout en reconnaissant qu'il est important pour les Canadiens de voir des démonstrations de la capacité de notre aviation. Serait-il utile, de temps en temps, d'envoyer deux avions à des spectacles aériens, pour qu'ils fassent du vol à basse altitude ou quelque chose de ce genre? Je ne parle pas de ce que font les Snowbirds. Serait-ce un aspect utile de l'entraînement, ou serait-ce plutôt embêtant?

Le col Blondin : Ce serait plutôt embêtant, monsieur. Je ne pense pas en tirer quoi que ce soit d'utile pour mes opérations. Ce serait certes possible, mais compte tenu du coût de l'entraînement des pilotes de F-18 et de la préservation de leur capacité, ce serait un gaspillage de nos ressources.

Le sénateur Meighen : Pourriez-vous vous expliquer? Manifestement, tout dépendrait de la fréquence, mais dites-vous que le coût de déploiement de deux F-18 serait supérieur à celui des Snowbirds?

Le col Blondin : Non, le coût de leur déploiement ne serait pas supérieur. En fait, nos F-18 font le tour du pays tout l'été, dans le cadre de foires aériennes, et c'est très bien. Je pense que cela montre que les Snowbirds et les Forces canadiennes font du recrutement, entre autres, et c'est très bien. Mais de remplacer les Snowbirds par une équipe de deux ou quatre F-18...

Le sénateur Meighen : Je ne propose pas de les remplacer. Je ne propose pas une équipe de vol acrobatique ni l'affection permanente de deux pilotes, à moins que vous me disiez que c'est nécessaire. Je parle d'envoyer deux F-18 à des spectacles aériens simplement pour faire de l'effet, de temps en temps. Ce ne serait rien de dangereux. Il s'agirait simplement de montrer aux gens qui observent les autres avions que nous avons des F-18 dont le bruit fouette le sang. Il s'agirait simplement d'assurer une présence.

Le col Blondin : C'est toujours possible, nous pourrions le faire.

Le président : Il dit qu'il peut le faire faire, mais il n'en a pas l'intention.

Le sénateur Meighen : Je ne comprends pas pourquoi c'est embêtant. À part le point de vue financier, cela fournirait davantage d'heures de vol.

Le col Blondin : Je suis limité par le nombre de pilotes et de cellules. Si je dois faire davantage de tâches comme celle-là, j'ai moins d'heures de vol pour autre chose. Je me sers d'appareils de combat pour des expositions, et il faut que ce soit à basse altitude. Nous ne faisons plus de formation à basse altitude, parce que le nombre d'heures est passé de 240 à 180. Pour cela, il faut que j'accorde du temps d'entraînement à mes pilotes. Il faudrait que je

rules because we would be making a lot of noise at low levels around cities. It is not just the flying. I would have to do training and supervision, which involves a lot.

Senator Meighen: Let me try another angle. As much as I like the Snowbirds, I am starting to think that the time may come, if it is not already here, that they can no longer continue to fly their planes. They will have to be re-equipped, which is an expensive proposition. It is also an expensive proposition to keep them flying as a team and travelling around North America and the world. On the other hand, they bring great credit to the Canadian air force and to our country.

We have 85 CF-18s that are being refitted and some more are being mothballed. Could we use two, three or four of the ones that are being mothballed?

Col. Blondin: It is possible.

Senator Meighen: Economically, too.

Col. Blondin: It is not a big jump from what we do already. We send F-18s to air shows, both an air show F-18 with a dedicated air show pilot and an accompanying airplane that just does a couple of approaches and then is parked.

Senator Meighen: All it has to do is fly by so it can be seen.

Col. Blondin: It would not be a big jump. This does not add much to what exists already. At every air show there are F-16s and F-15s flying. There are military airplanes and air display teams. The air display teams are what make it unique, be it the French, the Italians, the Americans or the Canadians.

If you do not have the air show team in Canada due to lack of resources, that is fine, but I do not think it could be replaced easily by regular military airplanes just showing up at an air show.

Senator Meighen: Were the planes that are being mothballed selected because they were in poorer shape than the 85 that were designated for refitting?

Col. Blondin: Yes. They are selected according to how much fatigue life is left. We had about 80 that could take us through 2017. Between now and 2017, the rest of them will not have any life left. We will fly them until there is no life left.

Senator Banks: Until just before there is no life left.

Senator Meighen: We hope the government of the day does not tell you that you have to fly them for another 15 years, like the helicopters.

Col. Blondin: There is no fatigue life left in the airplanes; that will not be possible.

Senator Meighen: Will you cannibalize them for parts?

crée des règles spéciales, parce que nous ferions beaucoup de bruit, à basse altitude, près des villes. Il ne s'agit pas que de voler. Il faut de l'entraînement, de la surveillance, et cela représente beaucoup d'autres choses.

Le sénateur Meighen : Voyons les choses d'un autre point de vue. J'aime bien les Snowbirds, mais je vois venir le jour, s'il n'est pas déjà arrivé, où ces avions ne pourront plus voler. Il faudra rééquiper les Snowbirds, ce qui coûtera cher. Il en coûte cher aussi de faire voler cette équipe et de la déplacer en Amérique du Nord et ailleurs dans le monde. En revanche, elle redore le blason de la Force aérienne canadienne et de notre pays.

On procède à la modernisation de 85 CF-18 alors que d'autres sont mis au rancart. Pourrions-nous utiliser deux, trois ou quatre de ceux qui sont mis au rancart?

Le col Blondin : C'est possible.

Le sénateur Meighen : Et ce ne serait pas cher, non plus.

Le col Blondin : C'est très différent de ce que nous faisons déjà. Nous envoyons des F-18 à des spectacles aériens, soit un F-18 avec un pilote qui fait surtout des spectacles aériens, et un autre qui fait quelques approches puis revient au sol.

Le sénateur Meighen : Il lui suffit de voler pour être visible.

Le col Blondin : Ce ne serait pas quelque chose de complètement nouveau. Cela n'ajoute pas grand-chose à ce qui existe déjà. À tous les salons aéronautiques, il y a des F16 et des F15 qui volent. Il y a des avions militaires et des équipes de démonstration aérienne. Ce sont les équipes de démonstration aérienne qui rendent cet événement spécial, que ce soit les Français, les Italiens ou les Américains ou les Canadiens.

Si vous n'avez pas d'équipe de démonstration aérienne au Canada à cause du manque de ressources c'est une chose, mais je ne pense pas qu'elle peut être facilement remplacée par des avions militaires normaux qui simplement volent lors d'un salon aéronautique.

Le sénateur Meighen : Est-ce que les avions qui sont mis au rancart ont été sélectionnés parce qu'ils étaient en moins bon état que les 85 qui ont été désignés pour la révision?

Le col Blondin : Oui. Ils sont sélectionnés en fonction de la longévité à la fatigue qu'il leur reste. Nous en avons à peu près 80 qui pourraient nous mener jusqu'en 2017. D'ici à 2017, le reste des avions n'auront plus de longévité restante. Nous les utiliserons jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de longévité à la fatigue restante.

Le sénateur Banks : Il faudra qu'il en reste un peu quand même.

Le sénateur Meighen : Nous espérons que le gouvernement du jour ne vous dira pas qu'il va falloir que vous les utilisiez pendant 15 ans encore, comme les hélicoptères.

Le col Blondin : Dans le cas des avions, il n'y a plus de longévité à la fatigue et ce sera impossible.

Le sénateur Meighen : Est-ce que vous pourriez les cannibaliser pour récupérer les pièces?

Col. Blondin : Yes, sir. That is the plan.

Senator Meighen : What does “installations d’alerte” mean?

Col. Blondin : That refers to alert facilities in Bagotville. During the Cold War, we had the Voodoo CF-101 on alert in Bagotville. We have a facility with four hangars and dedicated living quarters for people on alert. That facility is fenced in with security so that we can have airplanes armed and on alert all the time.

We were not using the facilities from 1992 to 1995 until 2001. In 2001, we wanted to get rid of the facility because it was not used. When 9/11 happened, we had to reopen the facility. This is what we are using to this day in Bagotville.

Senator Meighen : We have now decided, as a matter of policy, that we need alert installations. The ones we have are obviously old and crumbling and we need to refurbish them?

Col. Blondin : We need to build it somewhere else because the rules have changed since the 1950s. Our alert facility is about 50 feet from a main highway, so there are security concerns about a missile exploding or some other accident. It is too close to the highway, and there are houses just across the highway. As well, it is much too close to the outside of the base. We need to relocate it on the other side of the runway.

Senator Meighen : Have you identified the land?

Col. Blondin : Yes, sir. We have the plans. Everything has been done; we are just waiting for resources to be allocated.

Senator Meighen : Are you currently occupying these crumbling facilities?

Col. Blondin : Yes, sir. I am occupying the facilities. I have told headquarters that I can continue to do so for another two years. However, within two years two things need to happen. We now have a ministerial waiver to occupy those facilities that are too close to the highway. Either a further waiver will be needed and \$2 million to refurbish those facilities, or I need \$10 million to build something elsewhere.

Senator Banks : I asked you about the strategic location of Bagotville. Is there any longer any strategic usefulness in Goose Bay?

Col. Blondin : I could not answer that, sir.

Senator Banks : You are the commander of two wings of fighter aircraft. How could you not answer that?

The Chairman : Adm. Buck could not answer it either.

Senator Banks : I will not pressure you, colonel, because I understand. Thank you very much.

Le col Blondin : Oui, monsieur. C'est notre but.

Le sénateur Meighen : Que signifie « installations d’alerte »?

Le col Blondin : Cela fait référence aux installations d’alerte de Bagotville. Au cours de la guerre froide, nous avions le Voodoo CF-101 en alerte à Bagotville. Nous avons une installation dotée de quatre hangars et de quartiers séparés pour le personnel en alerte. Cette installation est clôturée et protégée, pour que nous puissions avoir des avions armés et en état d’alerte en tout temps.

Nous n’avons pas utilisé ces installations de 1992 à 1995 et jusqu’à 2001. En 2001, nous voulions nous débarrasser de ces installations parce qu’elles n’étaient plus utilisées. À la suite des attentats du 11 septembre 2001, il a fallu rouvrir ces installations. Et c’est ce que nous utilisons à l’heure actuelle à Bagotville.

Le sénateur Meighen : Nous avons décidé maintenant, et c’est une question de politique, que nous avons besoin d’installations d’alerte. Celles que nous avons sont manifestement vieilles et en ruines et nous avons besoin de les remettre en état?

Le col Blondin : Nous avons besoin de construire ces installations ailleurs, car les règles ont changé depuis les années 50. Notre installation d’alerte se trouve approximativement à 50 pieds d’une grande route, par conséquent il y a des problèmes de sécurité si jamais un missile explosait ou s’il y avait d’autres incidents. Elle se trouve trop près de la route et il existe des maisons individuelles juste de l’autre côté de la route. De plus, elle est beaucoup trop proche du périmètre de la base. Il faut la déplacer de l’autre côté de la piste.

Le sénateur Meighen : Avez-vous désigné un terrain?

Le col Blondin : Oui, monsieur. Nous avons les plans. Tout a été fait, nous attendons simplement l’affectation des ressources.

Le sénateur Meighen : Est-ce que vous occupez à l’heure actuelle ces installations vétustes?

Le col Blondin : Oui, monsieur. J’occupe ces installations. J’ai dit au quartier général que je peux continuer d’occuper ces installations pendant encore deux ans. Cependant, au cours de ces deux années, deux choses doivent se produire. Nous avons à l’heure actuelle une dispense ministérielle, afin d’occuper ces installations, qui se trouvent trop proches de la route. Nous aurons besoin soit d’une dispense supplémentaire et de deux millions de dollars pour remettre en état ces installations, soit de 10 millions de dollars pour construire quelque chose ailleurs.

Le sénateur Banks : Je vous ai posé une question sur l’emplacement stratégique de Bagotville. Y a-t-il encore une utilité stratégique à Goose Bay?

Le col Blondin : Je ne pourrais répondre à cette question, monsieur.

Le sénateur Banks : Vous êtes le commandant de deux escadres de chasseurs. Comment se fait-il que vous ne puissiez pas répondre à cette question?

Le président : L’amiral Buck ne pouvait pas non plus répondre à cette question.

Le sénateur Banks : Je ne vais pas vous en demander davantage, colonel, parce que je comprends. Merci beaucoup.

The Chairman: Are you doing any air-to-air refuelling training?

Col. Blondin: Yes, we do. We have Canadian resources with the Hercules out of Trenton coming every three months or so to Bagotville. When we have exercises scheduled in the States, we usually deploy with our Hercules. For NORAD exercises we use the American KC-135.

The Chairman: How soon will we have our new refuelers available?

Col. Blondin: I expect to be able to use them next year.

The Chairman: Will that require much of a transition from refuelling behind a Hercules?

Col. Blondin: It will probably not replace it all. We will still be training with the Hercules and the Airbus. It will probably be easier when we need to deploy overseas.

The Chairman: Thank you very much, Col. Blondin. You were obviously a popular witness as we kept you for 50 per cent longer than you were expected to be here.

We do appreciate your appearance here. We will visit the base when the opportunity arises, and we are looking forward to that. We thank you for helping us with our study today.

Senators, we have before us LCol. François Bariteau for a session on recruiting issues at the Canadian Forces Leadership and Recruit School. LCol. Bariteau is the commanding officer of the school. He began his career as an armour officer with the 12^e Régiment blindé du Canada, à Valcartier. He was a commander in Bosnia-Herzegovina from July 1996 until January 1997.

He was the first to operationally employ the Coyote reconnaissance vehicle. He was promoted to his current rank in December 2001 and in 2002 he assumed the duties of Section Head, Interoperability within the Directorate, Joint Force Capabilities, at National Defence Headquarters in Ottawa. In November 2002, LCol. Bariteau was appointed Commandant of the Canadian Forces Leadership and Recruit School. Welcome to the committee.

[Translation]

Lieutenant-Colonel François Bariteau, Commanding Officer, Canadian Forces Leadership and Recruit School, National Defence: Mr. Chairman, my presentation will provide an executive summary of the role, organization and challenges of the Canadian Forces Leadership and Recruit School so that I can explain its mission and define its involvement in the Canadian Forces recruitment system.

Located some 20 kilometres southwest of Montreal, the Canadian Forces Leadership and Recruit School, or CFLRS, is the centre of excellence responsible for training all those who volunteer to serve Canada on a full-time basis. Under the

Le président : Faites-vous de l'entraînement au ravitaillement en vol?

Le col Blondin : Oui. Nous pouvons le faire avec du matériel canadien, en l'occurrence des Hercules qui viennent à Bagotville tous les trois mois environ de Trenton. Lorsque nous avons des manœuvres aux États-Unis, nous envoyons généralement nos Hercules. Pour les manœuvres du NORAD, nous utilisons les KC-135 américains.

Le président : Quand aurons-nous nos nouveaux avions citernes?

Le col Blondin : J'escompte pouvoir les utiliser l'année prochaine.

Le président : Cela exigera-t-il beaucoup d'adaptation par rapport à l'utilisation des Hercules?

Le col Blondin : Nous ne les remplacerons probablement pas tous. Nous allons continuer à nous entraîner avec les Hercules et avec l'Airbus. Ce sera probablement plus facile lorsqu'il faudra nous déployer outre-mer.

Le président : Merci beaucoup, colonel, vous avez de toute évidence été un témoin fort populaire puisque nous vous avons retenu plus d'une fois et demie le temps que nous avions prévu.

Nous vous remercions d'être venu. Dès que nous en aurons l'occasion, nous allons visiter la base et nous nous en réjouissons d'avance. Merci de nous avoir aidés dans notre étude.

Honorables sénateurs, nous allons maintenant entendre le lieutenant-colonel François Bariteau qui va nous parler des problèmes de recrutement à l'École de leadership et de recrues des Forces canadiennes. Le colonel Bariteau en est le commandant. Il a commencé sa carrière comme officier des blindés au 12^e Régiment blindé du Canada à Valcartier. De juillet 1996 à janvier 1997, il a commandé une unité en Bosnie-Herzégovine.

Il fut le premier à utiliser en opération le nouveau véhicule de reconnaissance Coyote. Il a été promu à son grade actuel en décembre 2001, et en 2002, il a pris les fonctions de chef de section pour l'interopérabilité à la Direction générale des capacités des forces conjointes au grand quartier général de la défense à Ottawa. En novembre 2002, il a été nommé commandant de l'École de leadership et de recrues des Forces canadiennes. Bienvenue, colonel.

[Français]

Le lieutenant-colonel François Bariteau, commandant, École de leadership et de recrues des Forces canadiennes, Défense nationale : Monsieur le président, le but de mon exposé est de fournir un sommaire exécutif sur le rôle, l'organisation et les défis propres à l'École de leadership et de recrues des Forces canadiennes afin de préciser sa vocation et définir l'amplitude de son implication dans le système de recrutement des Forces canadiennes.

Située à environ 20 kilomètres au sud-ouest de Montréal, l'École de leadership et de recrues des Forces canadiennes, que j'appellerai aussi ELRFC, est le centre d'excellence responsable d'assurer la formation de tous ceux et celles qui se portent

direction of the Canadian Forces Recruiting Group, the school focuses its operations on meeting the needs of the Canadian Forces' annual strategic intake plan and ensuring the progressive transition of new recruits and officers to military life. In addition to developing physical and mental strength, this transition involves indoctrination in basic military concepts and leadership fundamentals, along with the ethics and basic values inherent in Canada's professional armed forces. Education, instruction and training of new personnel is carried out under the auspices of the Canadian Defence Academy.

In order to carry out its mission successfully, the CFLRS is supported by a joint staff totalling 312 personnel composed of 258 regular members of the navy, army and air force from 30 different occupations, 30 reservists and 24 civilian members. Training activities for school instructors generally start at 5 o'clock in the morning and rarely end before 6 p.m. The CFLRS is organized into five distinct sub-units and composed of three training divisions broken down into the various platoons of recruits and aspiring officers: a standards division to ensure the quality and proper management instruction and a support division responsible for logistical and financial support, as well as IT support services. The maximum annual training capacity of the school is 54 platoons of 60 non-officer candidates, for a total of 3,240 recruits, and 28 platoons of 60 officer cadets for a possible total of 1,680 officers. Over the past four years, the CFLRS has trained and graduated an average of 2,800 recruits and 1,300 officer cadets a year.

The school has an operating budget of approximately \$2 million a year to train candidates, maintain and renew its equipment and carry out its day-to-day activities. The budget does not include the salaries of reserve and civilian personnel. Up to now, the budget has been adequate to meet the school's various objectives and, although it may seem like very little money for such an organization, it should be pointed out that the CFLRS is located at the Saint-Jean Garrison. As a result, it depends on 5 Area Support Group for its infrastructure needs, ranging from candidate housing to renovation of buildings and facilities to build training, which takes place in Farnham. The CFLRS therefore has no funding for those purposes.

In the spring of 2004, Canadian Forces senior command recognized that there was an urgent need to develop a stronger basic training program in order to better prepare new members for missions within Canada and abroad. In the current world security context, the Canadian Defence Academy, tasked with overhauling the basic training currently offered to new Canadian Forces personnel determined that more time needed to be spent on developing physical fitness and skills for protection operations. Consequently, the CFLRS has been responsible since last fall for reviewing and developing the new training course plan for recruits

volontaires pour servir le Canada à temps plein. Sous la direction du Groupe de recrutement des Forces canadiennes, l'école concentre ses opérations pour rencontrer les besoins du plan stratégique de contingentement annuel des Forces canadiennes tout en assurant une transition progressive des nouvelles recrues et des nouveaux officiers à la vie militaire. Au-delà de mettre en valeur la robustesse physique et mentale, cette transition est accomplie par le biais d'un endoctrinement aux notions militaires de base et de leadership élémentaire, de concert avec l'éthique et les valeurs fondamentales qui caractérisent la profession des armes au Canada. L'éducation, l'instruction et l'entraînement de ces nouveaux militaires s'effectuent sous l'égide de l'Académie canadienne de la défense.

Pour accomplir sa mission avec succès, l'ELRFC s'appuie sur un effectif interarmées total de 312 membres du personnel répartis comme suit : 258 membres réguliers de la Marine, de l'Armée de terre et de la Force aérienne regroupés sous plus de 30 métiers différents, 30 réservistes et 24 membres du personnel civil. Les activités d'entraînement pour les instructeurs de l'école débutent normalement à 5 heures le matin et se terminent rarement avant 18 heures. L'ELRFC est organisée en cinq sous-unités distinctes et composée de trois divisions d'entraînement regroupant tous les pelotons de recrues et d'aspirants officiers, une Division des Normes pour assurer la qualité et la saine gestion de l'instruction et une Division de soutien responsable d'assurer l'appui logistique et financier, de même que les services de soutien aux technologies de l'information. La capacité maximale annuelle de formation de l'école est de 54 pelotons de 60 candidats non officiers, pour un total 3 240 recrues, et de 28 pelotons de 60 élèves-officiers pour un total possible de 1 680 officiers. Au cours des quatre dernières années, l'ELRFC a formé et gradué en moyenne 2 800 recrues et 1 300 élèves-officiers par année.

L'école se voit allouer un budget d'opérations d'environ deux millions de dollars annuellement pour entraîner les candidats, maintenir et renouveler son équipement et poursuivre ses activités quotidiennes. Ce budget exclut les salaires du personnel réserviste et civil. Jusqu'à présent, l'allocation budgétaire s'est avérée suffisante pour rencontrer l'ensemble des objectifs de l'école et bien que cela puisse paraître très peu pour une telle organisation, il est important de souligner ici que l'ELRFC est une unité hébergée de la Garrison Saint-Jean. Par conséquent, elle dépend du 5e Groupe de soutien de secteur pour tout ce qui a trait à ses besoins en infrastructure, de l'hébergement des candidats à la rénovation des bâtiments et locaux utilisés en passant par l'entraînement en campagne, qui se déroule à Farnham. Aucun fonds ne lui est donc accordé à cet égard.

Au printemps 2004, la haute sphère de commandement des Forces canadiennes a reconnu un urgent besoin de mettre en place un programme d'entraînement de base plus robuste afin de mieux préparer ses nouveaux membres aux missions à effectuer au Canada ou à l'étranger. Dans le contexte actuel de sécurité mondiale, l'Académie canadienne de la défense, mandatée pour réviser en profondeur la formation de base présentement offerte au nouveau personnel des Forces canadiennes a déterminé que plus de temps devait être consacré au développement de la robustesse physique et des compétences au niveau des opérations

and officer cadets that meet the new training requirements. The course for non-commissioned members, also called the basic military qualification, will be three weeks longer than before, and the officer cadet course will be one week longer. Barring any unforeseen obstacles, the CFLRS will run its first pilot course this fall, and all of the proposed changes and additions will be implemented by October 2006.

In keeping with the vision and new needs of the Canadian Forces, it is essential that the CFLRS increase its current instructor-candidate ratio to maintain training quality and ensure professional development and sound management of its personnel. Moreover, in order to respond optimally to the decision to increase the regular forces by 5,000 military personnel as soon as possible, the CFLRS requires flexibility not only to continue with its normal operations but also to conduct much of the additional training resulting from this increased recruitment. To that effect, the Armed Forces Council recently approved the addition of 120 new instructors over a two-year period.

Among the challenges facing the CFLRS relating directly to this increase in Canadian Forces personnel, the most significant are no doubt training for new instructional personnel, acclimatization, family support and greater infrastructure needs. However, in cooperation with the Canadian Defence Academy, 5 ASG and local authorities, a number of options and solutions have been developed and put forward to respond to the school's new mandate. As a part of that process, the instructor's course has been truly revamped. Additional space has been freed up because the language school has moved to the Campus Fort Saint-Jean. Initiatives taken by Saint-Jean-sur-Richelieu, which now considers itself a garrison town, will substantially improve the quality of life of CFLRS personnel.

Senator Meighen: Your presentation was very clear, and I want to thank you for that. Does your \$2 million budget take into account the new responsibilities that you refer to in your presentation?

LCol. Bariteau: For recruit and officer cadet training, we are currently maintaining our pace of activities in conjunction with the Canadian Forces recruiting group. Once the issue of expanding the Forces is addressed, we will begin to recruit new personnel and the budget will increase as a result.

Senator Meighen: In the third paragraph of your presentation, you indicate that you have 1,681 officer and recruit graduates. Are you at capacity right now? Could those figures be higher?

de protection. Conséquemment, depuis l'automne dernier, l'ELRFC s'est vue confier la révision et le développement des nouveaux plans d'entraînement des cours de recrues et d'élèves-officiers qui rencontreront ces nouvelles obligations de formation. C'est ainsi que le cours destiné au personnel non officier, aussi appelé qualification militaire de base, sera prolongé de trois semaines, alors que celui réservé aux élèves-officiers sera plus long d'une semaine. À moins d'embûches, l'ELRFC conduira son premier cours-pilote dès cet automne alors que l'ensemble des changements et ajouts proposés seront implantés au plus tard en octobre 2006.

Afin de rencontrer la vision et les nouveaux besoins des Forces canadiennes, il est essentiel pour l'ELRFC d'augmenter son ratio actuel d'instructeurs-candidats pour maintenir la qualité d'entraînement tout en assurant le développement professionnel et la saine gestion de son personnel. De plus, pour réagir au mieux à la décision d'accroître l'effectif de la Force régulière des Forces canadiennes de 5000 personnels dans les meilleurs délais, l'ELRFC requiert une certaine flexibilité non seulement pour poursuivre ses opérations normales mais aussi conduire en grande partie des cours additionnels générés par cette augmentation d'effectif. À cet égard le conseil des Forces armées a récemment approuvé une augmentation d'effectif de 120 nouveaux instructeurs qui s'étalera sur deux ans.

Parmi les défis que doit relever l'ELRFC dans ce contexte précis de l'augmentation des Forces canadiennes, la formation du nouveau personnel instructeur, l'acclimatation, le soutien offert aux familles de même que les besoins accrus en infrastructure demeurent sans doute les plus significatifs. Toutefois, de concert avec l'Académie canadienne de la défense, le 5e GSS et les autorités locales, plusieurs options et solutions ont été développées et mises de l'avant pour répondre au nouveau mandat confié à l'école. Ainsi, le cours destiné aux instructeurs a été revu en profondeur. Des espaces additionnels seront libérés, suite au déplacement de l'École des langues vers le Campus Fort Saint-Jean. Les initiatives de la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu, qui s'identifie désormais comme une ville-garnison, permettront de rehausser substantiellement la qualité de vie du personnel de l'ELRFC.

Le sénateur Meighen : Votre exposé fut très clair, et je vous en remercie. Le budget de deux millions de dollars tient-il compte des nouvelles responsabilités auxquelles vous faites allusion dans votre présentation?

Le lcol Bariteau : Pour l'entraînement des recrues et du personnel officier, on continue présentement avec la table de production de concert avec le groupe de recrutement des Forces canadiennes. Une fois que la question de l'expansion de la force sera adressée, on commencera à recruter du nouveau personnel et le budget augmentera en conséquence.

Le sénateur Meighen : Au troisième paragraphe de votre exposé, vous parlez du nombre de diplômés, soit 1 681 officiers et recrues. Avez-vous atteint votre capacité à l'heure actuelle? Pourriez-vous ajouter à ces chiffres?

LCol. Bariteau: That number could be higher. However, I have infrastructure problems at the current time. As mentioned, one of the options that was confirmed over the past few weeks concerns relocation of the Language School, which occupies part of the infrastructure at Saint-Jean. It would move to the former military college that is called the Campus Fort Saint-Jean. The move would take place in the spring of 2006. Once that happens, I will have the office space that I need for instructors and classroom space for candidates.

Senator Meighen: How long does the course last?

LCol. Bariteau: The course for new recruits lasts ten weeks. The officers' course is 14 weeks long, divided into one nine-week session and one five-week session.

Senator Meighen: Are you going to make that course longer?

LCol. Bariteau: In order to develop ruggedness and address security operations, so that our people know how to defend themselves — elements that are not covered right now — we have extended the recruits' course to 13 weeks. The course for officer cadets is only two weeks long. Some subjects are now taught when officer cadets take their occupational training. Instructional skills are one of the subjects, which is a one-week course. So we save a week, in addition to the week that was added, for a total of two weeks. Right now, three and a half days are spent teaching officer cadets to make knots, bipods and tripods and preparing them for the little tasks that they will do in the field to evaluate their leadership.

By modifying their tasks and gearing them more to what happens in the theatre of operations or training, we will be able to save the three weeks that are equivalent to the recruits' course. We are limited.

There is no problem with the officer cadet course for those with university training. However, there are difficulties in cases where people attend the military college or obtain grants to go to civilian university. Our time is limited, especially during the summer. High school graduates go directly to Saint-Jean. When I get them in early July, I have only ten weeks before they go to military college or back to civilian university. That is why the training is given over a nine-week period. Students from the military college or civilian university come back the following year and do five weeks. With one more week, I have reached the maximum time available to me.

Senator Meighen: As you know, the Armed Forces Command tells us that this situation is very surprising. It will take at least five years to enrol and train the 5,000 new armed forces members. Without any ill will, I want to ask you: Are you part of the problem?

Le lcol Bariteau: Je pourrais en ajouter. Toutefois, j'ai à l'heure actuelle des problèmes d'infrastructure. Tel que mentionné, une des options qui fut confirmée au cours des dernières semaines est celle de déplacer l'École des langues. Celle-ci occupe une partie de la mégastructure à Saint-Jean. Il s'agirait donc de la déplacer sur le site de l'ancien collège militaire qu'on appelle Campus Fort Saint-Jean. Il est question que ce déplacement se fasse au printemps 2006. Une fois l'école déplacée, j'aurai alors l'espace de bureau dont j'ai besoin pour les instructeurs et l'espace de classes pour enseigner aux candidats.

Le sénateur Meighen : Le cours dure combien de temps?

Le lcol Bariteau : Pour les recrues, le cours est d'une durée de dix semaines. Pour les officiers, il dure 14 semaines s'échelonnant sur deux périodes : une de neuf semaines et une autre de cinq semaines.

Le sénateur Meighen : Allez-vous prolonger la durée de ce cours?

Le lcol Bariteau : Afin de développer la robustesse et adresser les opérations de sécurité à savoir comment se défendre — éléments qui ne sont pas couverts à l'heure actuelle — nous avons prolongé le cours qui s'adresse aux recrues de 3 semaines. Le cours aux élèves officiers sera prolongé que de deux semaines. Certaines matières sont maintenant enseignées lorsque les élèves officiers suivent l'entraînement de métier. La technique d'instruction est une de ces matières. La durée d'enseignement de cette matière est d'une semaine. On récupère donc cette semaine, en plus d'une semaine qui est ajoutée, pour un total de deux semaines. Présentement, trois jours et demi sont utilisés pour enseigner aux élèves-officiers à faire des nœuds, des bipods, des tripods et les préparer aux petites tâches qu'ils feront en campagne pour évaluer leur leadership.

En modifiant leurs tâches et en les orientant d'avantage vers ce qui se fait en théâtre d'opération ou à l'entraînement, cela nous permettra de récupérer les trois semaines équivalant au cours s'adressant aux recrues. Nous sommes limités.

Aucun problème ne se pose pour ce qui est du cours d'élèves-officiers s'adressant aux personnes qui détiennent une formation universitaire. Toutefois, il existe un problème dans le cas des personnes qui fréquentent le collège militaire ou qui obtiennent des subventions pour aller à l'université civile. Nous sommes contraints par une limite de temps, surtout au cours de la période estivale. Les gradués du secondaire 5 vont directement à Saint-Jean. Lorsque je les reçois, au début du mois de juillet, je ne dispose que de dix semaines avant qu'ils partent pour le collège militaire ou qu'ils retournent à l'université civile. Voilà pourquoi la formation se répartie ainsi en un bloc de neuf semaines. Les étudiants du collège militaire et de l'université civile reviennent l'été suivant et font six semaines. En ajoutant une semaine de plus, j'atteins la limite de temps qui m'est disponible.

Le sénateur Meighen : Comme vous savez, le commandement des Forces armées nous indique que cette situation est très surprenante. Il faudra au moins cinq ans pour enrôler et entraîner les 5 000 nouveaux membres des Forces armées. Sans méchanceté, je vous pose la question : faites-vous partie du problème?

LCol. Bariteau: We are part of the solution. There is a solution to every problem, and that is how we see things at the school. Except that I think that it is important to understand here that we need to be careful that we do not act so quickly as to create a personnel tsunami. If we hire or enrol 5,000 members over a period of a year or two, first of all, the quality of those brought in may be questionable, because we will be looking in a time-limited group. Second, we will have the same problem again in 20 years, and we will be in the same situation and have to react the same way again.

Senator Meighen: Because a large number of recruits have come in over a short period of time?

LCol. Bariteau: Exactly.

[English]

The Chairman: I am a little confused. Gen. Hillier appeared before the committee a few days ago and told us that is exactly what will happen. There will not be many in years one, two and three, but in years four and five there will be four thousand of them.

LCol. Bariteau: The majority of people will be expending three years, at least, especially for combat arms, where years one and two are the substrates. I was talking about the recruitment of 5,000 in respect of the Canadian Forces Leadership and Recruit School.

The Chairman: Actually, Gen. Hillier described it as 8,000, and he said that the reserves would go through in exactly the same way.

LCol. Bariteau: That is correct, and the school would take care of only the regular force members. I do not train reserve personnel.

The Chairman: In what way will the training be the same?

LCol. Bariteau: They have the same training through the army, the navy and the air force. The availability of personnel is a problem because a reservist works during the daytime on weekdays. The training has to be done evenings and weekends. In St.-Jean I cannot afford that. Regular force training takes 10-14 consecutive weeks, while training a reservist may take three months, especially if the training is held on weekends.

The Chairman: Therefore, it might take a decade to train a reservist.

LCol. Bariteau: Not exactly. Some sessions occur during the summer, but availability can be a problem depending on the employer. We have to be careful if we are trying to enrol 5,000 troops in one year, because, first, the quality may be questionable when the pool from which to draw is smaller. Second, there will be fallout while they wait to be trained because of units being on operations. In St.-Jean, we give only the basic

Le lcol Bariteau : Nous faisons partie de la solution. Il y a une solution à tout problème, et c'est de cette façon qu'on voit cela à l'école. Sauf que je pense qu'il est important de comprendre ici qu'il faut faire attention si on va trop vite de ne pas créer un tsunami au plan du personnel. Parce que si on embauche ou si on enrôle 5000 personnes sur une période d'un an ou deux, premièrement, la qualité des individus peut être questionable, car on va chercher dans un groupe limité en temps. Deuxièmement, dans 20 ans, on va recréer le même problème, et l'on se retrouvera avec la même problématique et il faudra à nouveau réagir en ce sens.

Le sénateur Meighen : À cause du fait qu'il est arrivé dans une courte période de temps un grand nombre de recrues?

Le col Bariteau : Voilà.

[Traduction]

Le président : Je ne m'y retrouve pas très bien. Il y a quelques jours, nous avons reçu le général Hillier qui nous a dit que c'était exactement ce qui va se passer. Il n'y en aura pas beaucoup la première, la deuxième et la troisième année, mais par contre il y en aura 4 000 la quatrième et la cinquième année.

Le lcol Bariteau : La majorité d'entre eux passeront au minimum trois ans, surtout pour les armes de combat, pour lesquelles la première et la deuxième année sont les années de base. Je parlais du recrutement de 5 000 hommes et femmes en songeant à l'École de leadership et de recrues des Forces canadiennes.

Le président : En fait, le général Hillier nous a parlé de 8 000 en ajoutant que les réserves passeraient par là exactement de la même façon.

Le lcol Bariteau : C'est exact, et l'école ne s'occuperait que des membres des forces régulières. Je ne fais pas la formation du personnel de réserve.

Le président : Dans quelle mesure cette formation sera-t-elle la même?

Le lcol Bariteau : La formation est la même partout dans l'armée, la marine et l'aviation. La disponibilité de l'effectif pose problème puisque les réservistes travaillent pendant la journée ou pendant la semaine. L'entraînement doit donc se faire le soir et pendant les fins de semaine. Je ne peux pas faire ce genre de chose à Saint-Jean. L'entraînement des forces régulières nécessite entre 10 et 14 semaines consécutives, alors qu'il faut parfois trois mois pour former un réserviste, d'autant plus que cette formation s'effectue les fins de semaine.

Le président : Il faut donc peut-être jusqu'à 10 ans pour former un réserviste?

Le lcol Bariteau : Pas exactement. Il y a des sessions d'été, mais il peut toujours y avoir un problème de disponibilité, tout dépend de l'employeur. Si nous essayons de recruter 5 000 hommes et femmes en un an, il va falloir procéder avec prudence parce que, en premier lieu, on risque des problèmes de qualité lorsque le bassin dans lequel on recrute diminue. En second lieu, il y aura des pertes pendant que ces gens attendent

training so they are not trade-qualified when they leave. That is another issue. If we were to have the reservists in addition to the 5,000 or so regular recruits that we enrol on a yearly basis, it would mean training 10,000 people per year, which is basically not feasible.

[Translation]

Senator Meighen: Could you give us an idea of the success rate?

LCol. Bariteau: At this moment, we are talking about 90 per cent. In 2001, on the recruit side, it was 90 per cent, 89 per cent in 2002-2003 and 87 per cent in 2004. What does not change are the releases, the people we judge undesirable for the armed forces because they do not have the right attitude or have disciplinary problems and so on. That rate does not change a lot. We are talking about 3 per cent over the last four years.

What is starting to change are the voluntary releases. People who got the wrong information or who just wanted to see what was going on at Saint-Jean. They try to find out a bit more about Saint-Jean. When they ask for their release, they mention different reasons. Voluntary release is usually done within the first two weeks of training and it is very quick. For most people, it is during the first week when we have not actually started the training yet. You have to kit them up, vaccinate them, put them through the dental and ophthalmologic exams. It is more of an administration week.

In today's society, our young people are increasingly geared to individualism. That is what we are starting to notice today. The young people cannot live in a community. They engage in practically no team sports. It is most often martial arts with an orientation to individualism. The result is that the young people are not ready to live in a community with other people. They do not know about team work and there are different reasons given for voluntary release. Most will say: "It is not for me." "It is a bad career choice." "I just wanted to have a look-see." "My mother is sick." "I have just found out my father has cancer." It is very varied. I could not say whether there is a general rule to identify the reasons behind the requests for voluntary release.

Senator Meighen: If I understand correctly, voluntary release is the number one reason in that 10 per cent.

LCol. Bariteau: We have an 87 per cent success rate. In the 13 per cent remaining, 3 per cent are what we call 5Ds, those are individuals that cannot be employed in the forces, that we have evaluated as having discipline problems, drug use or others. The 10 per cent has remained pretty well the same over the last four

leur formation parce qu'il y aura des unités en opération. À Saint-Jean, nous ne dispensons qu'une formation de base, de sorte que les recrues ne sont pas vraiment professionnellement qualifiées à leur départ. Cela est encore un autre problème. Si nous voulons avoir les réservistes en plus des 5 000 recrues régulières

que nous ajoutons chaque année, cela signifie qu'il faudra entraîner 10 000 personnes chaque année, ce qui est en fait irréalisable.

[Français]

Le sénateur Meighen : Pourriez-vous donner une idée du taux de succès?

Le lcol Bariteau : À l'heure actuelle, on parle de 90 p. 100. En 2001, on avait au niveau des recrues 90 p. 100, 89 p. 100 en 2002-2003 et 87 p. 100 en 2004. Ce qui ne change pas, ce sont les libérations devenues nécessaires, c'est-à-dire une personne que l'on juge non souhaitable pour être dans les Forces canadiennes parce qu'elle n'a pas la bonne attitude ou elle éprouve des problèmes disciplinaires, et cetera. Ce taux ne varie pas beaucoup. On parle de 1 à 3 p. 100 sur les quatre dernières années.

Ce qui commence à varier, ce sont les libérations volontaires. Des personnes qui ont eu une mauvaise information ou encore, qui voulaient venir voir ce qui se passait à Saint-Jean. Ils essaient d'en savoir un peu plus sur ce qu'est Saint-Jean. Lorsqu'ils demandent la libération, ils mentionnent diverses raisons. La libération volontaire se fait habituellement dans les deux premières semaines de l'entraînement, c'est très rapide. Pour la majorité des personnes, c'est dans la première semaine alors qu'on n'a pas encore commencé à s'entraîner. Il faut comprendre ici que l'on doit d'abord les équiper, les vacciner, leur faire passer des examens dentaires et ophtalmologiques. C'est davantage une semaine d'administration.

Dans la société d'aujourd'hui, les jeunes sont de plus en plus orientés vers l'individualisme. C'est ce que l'on commence à remarquer aujourd'hui. Les jeunes ne sont pas capables de vivre en communauté. Ils ne font pratiquement pas de sports d'équipe. Ce sont souvent des sports individuels tels les arts martiaux ou autres davantage orientés vers l'individualisme. Le résultat est que les jeunes ne sont pas prêts à vivre en communauté avec d'autres personnes. Ils ne connaissent pas le travail d'équipe et il y a différentes raisons qui sont énumérées pour justifier leur demande de libération. La plupart diront : « Ce n'est pas pour moi. » « C'est un mauvais choix de carrière. » « Je voulais juste venir voir. » « Ma mère est malade. » « Je viens d'apprendre que mon père a le cancer. » Les raisons sont très variées. Il ne semble pas y avoir de tracé précis pour identifier les raisons pour lesquelles ces personnes demandent la libération volontaire.

Le sénateur Meighen : Si je comprends bien, la libération volontaire est la raison numéro un, parmi les 10 p. 100.

Le lcol Bariteau : On a 87 p. 100 de succès. Dans les 13 p. 100 qui reste, il y en a 3 p. 100 qu'on appelle 5D, c'est-à-dire un individu qui n'est pas employable au sein des Forces canadiennes, qu'on a évalué comme ayant des problèmes disciplinaires, de consommation de drogues ou autres. Ce 10 p. 100 est relativement

years, but the trend seems to be increasing. Unfortunately, all we can do at Saint-Jean is to sit down with them, talk things over with them and try to explain the benefits of remaining in the armed forces. We suggest they give it a bit of time, give themselves a chance. We give them a 48-hour period to think it over. After the 48 hours, if the individual comes back to the instructor and says he wants to leave, then we go ahead with his release, otherwise that would generate other problems. I do not think that the idea of forcing someone to stay in the armed forces would be very popular or receive wide acceptance in society.

Senator Meighen: Do you work closely with the recruiting centres? If so, are they doing the best possible work under the circumstances to inform the people who go and see them?

LCol. Bariteau: I do not work directly with the recruiting centres because my boss, who is the commander of the recruiting group, besides having me under him also has all the recruiting centre commanders and all the recruiting centre detachments reporting to him. We have quarterly conferences where we discuss different problems. They want to know what kinds of voluntary releases there are. They work with their military career advisers to know if the work is actually done properly. That is an example. If other problems arise, then we will meet. There is a monthly conference call to settle different little problems that arise from time to time.

Senator Meighen: One last question. Are there any quality of life problems at Saint-Jean? I know Saint-Jean a bit, it is a nice area, but are there any adaptation problems for the francophones and especially the anglophones?

LCol. Bariteau: That happens with any transfer. That is a characteristic that can apply to any member of the armed forces. There are fewer and fewer. It all comes back to a matter of attitude, in my opinion. I know anglophone instructors who adapt very well and are enthusiastic about coming to Saint-Jean because they get the opportunity to learn and to practise a second language knowing that the language school is just at the other end of the building. Whenever they have some free time, we have bilateral agreements with the commanders at the Language School.

Senator Meighen: But how about the members of their families?

LCol. Bariteau: We are working actively on developing programs with the town of Saint-Jean-sur-Richelieu. There are French-language courses that are now being provided for free by the town of Saint-Jean for family members.

A good number of anglophones — I would say most of them — locate away from the geographic area as such. So then I have to authorize them to locate in areas like Saint-Hubert or Saint-Bruno where there is more in the way of anglophone public infrastructure. In Saint-Jean, there is a high school but that is it. Most doctors treating the members of military families speak both languages fluently. There is no problem at that level. In my

semblable depuis les quatre dernières années, mais qui semble vouloir augmenter légèrement. Malheureusement, tout ce qu'on peut faire, à Saint-Jean, c'est de s'asseoir avec eux, de discuter avec eux afin de leur expliquer les bénéfices de rester dans les Forces canadiennes. On leur suggère de se laisser un peu le temps, de se donner une chance. On leur donne une période de réflexion de 48 heures. Au bout de cette période, si l'individu revient à l'instructeur et dit qu'il veut quitter, on procède avec la libération, car autrement, cela générerait d'autres problèmes. Je ne pense pas que l'idée de retenir un individu de force au sein des Forces canadiennes serait très populaire ou acceptée par la société.

Le sénateur Meighen : Travaillez-vous étroitement avec les centres de recrutement? Si oui, est-ce qu'ils font le meilleur travail possible dans les circonstances pour renseigner ceux qui se présentent chez eux?

Le lcol Bariteau : Je ne travaille pas directement avec les centres de recrutement car mon patron, qui est le commandant du groupe de recrutement, en plus de m'avoir sous sa gouverne, a aussi tous les commandants des centres de recrutement et tous les détachements des centres de recrutement. On a des conférences trimestrielles où l'on discute des différents problèmes. Ils veulent savoir quels sont les types de libération volontaire. Ils travaillent avec leurs conseillers en carrière militaire pour savoir si effectivement le travail est fait correctement. C'est un exemple. S'il y a d'autres problématiques qui surgissent, à ce moment, on va en discuter. On fait un appel conférence mensuel qui permet de régler différents petits problèmes qui peuvent survenir de temps en temps.

Le sénateur Meighen : J'ai une dernière question. Y a-t-il des problèmes de qualité de vie à Saint-Jean? Je connais un peu Saint-Jean, c'est un beau coin, mais pour les francophones et surtout les anglophones, y a-t-il des problèmes d'adaptation?

Le lcol Bariteau : Cela va avec n'importe quelle mutation. C'est caractéristique d'un membre des Forces canadiennes. Il y a des plus et des moins. Cela revient à une question d'attitude, à mon avis. Je connais des instructeurs anglophones qui s'adaptent très bien et qui sont enthousiastes de venir à Saint-Jean, car ils ont la chance d'apprendre et de pratiquer une langue seconde, sachant que l'École des langues est juste à l'autre bout de l'édifice. Chaque fois qu'ils ne sont pas directement impliqués avec l'instruction, on prend avantage des ententes bilatérales avec le commandant de l'École des langues.

Le sénateur Meighen : Mais pour les membres de leur famille?

Le lcol Bariteau : Nous travaillons activement à développer des programmes avec la ville de Saint-Jean-sur-Richelieu. Il y a des cours de français qui sont maintenant offerts gratuitement par la ville de Saint-Jean pour les membres des familles.

Bon nombre d'anglophones — je ne dirais pas la plupart — s'installent plus loin que la région géographique comme tel. Je dois alors les autoriser à s'établir dans des coins comme Saint-Hubert ou Saint-Bruno, où les infrastructures publiques anglophones sont plus nombreuses. À Saint-Jean, il y a une école anglophone, un « high school », mais c'est tout. La plupart des médecins qui traitent les membres des familles de militaires

opinion, it always comes back to a matter of attitude and how you look at your transfer. Some have more problems, but overall, people take it well.

[English]

Senator Atkins: LCol. Bariteau, your statement indicates that you have graduated an average of 2,800 recruits and 1,300 officer candidates. That ratio of officers to recruits is interesting. Would there not be more recruits? Is it mandatory to attend your training school?

LCol. Bariteau: For the basic training qualification, yes, it is mandatory. The difference between the number of officers and the number of recruits, or NCMs, is because of the way in which the Canadian Forces is built. It is like a company, in that fewer leaders than troops are required to conduct operations. For example, when I deployed in Bosnia, I was the lone major with a staff of 126 people. Under me, there were six captains, and so it continued with the numbers increasing at each level.

Senator Atkins: I understand.

LCol. Bariteau: This explains why the number of recruits is higher than the number of officers.

Senator Atkins: I am assuming that there are many more officers in terms of the ratio than one would expect. I am saying that the reality is quite the reverse.

LCol. Bariteau: I am not sure that I understand.

Senator Atkins: I would have thought the ratio of recruits to officers would be 10 times greater.

LCol. Bariteau: We have no control over that. This is part of the strategic intake plan developed by the Director General, Military Human Resources Planning and Policies, DGMHRP. It determines the numbers necessary to recruit each year to compensate for those who are retiring. Those are the numbers of the past four years. The maximum capacity is 3,240 recruits and, considering voluntary withdrawals, 2,800 recruits and 1,300 officers graduate per year. Many trades are offered that do not require the number of troops needed to command an army unit or an army subunit.

Pilots, for example, work by themselves and that is why the ratio is so low. Like other professionals, such as lawyers, dentists, doctors, they do not require troops under them. Those trades require only an officer candidate to fill the seat; they do not require troops.

Senator Atkins: Take me through the process. When recruits are taken on, they automatically attend your school. Is that right?

LCol. Bariteau: That is correct.

Senator Atkins: Does that apply to every person who signs up for the military, regardless of the branch of service?

parlent couramment les deux langues. Il n'y a pas de problèmes à ce niveau. À mon avis, cela revient toujours à une question d'attitude, comment on perçoit sa mutation. Il y en a qui ont plus de difficulté, mais dans l'ensemble, c'est bien accepté.

[Traduction]

Le sénateur Atkins : Le colonel, vous nous dites que vous formez en moyenne 2 800 recrues et 1 300 candidats officiers. Ce ratio est intéressant. N'y aurait-il pas davantage de recrues? Est-ce obligatoire de passer par votre école?

Le lcol Bariteau : Pour la formation de base, oui, c'est obligatoire. La différence entre le nombre d'officiers et le nombre de recrues, les MR, est due à la façon dont les forces sont constituées. C'est comme une compagnie, en ce sens que pour conduire une opération, il faut moins d'officiers que d'hommes de troupe. Par exemple, lorsque je suis allé en Bosnie, j'étais le seul major avec un personnel de 126 personnes. J'avais six capitaines sous mes ordres, et le ratio demeure comparable entre chaque niveau.

Le sénateur Atkins : J'ai compris.

Le lcol Bariteau : Voilà qui explique pourquoi il y a plus de recrues que d'officiers.

Le sénateur Atkins : J'imagine qu'avec ce ratio, il y a beaucoup d'officiers qu'on ne pourrait s'y attendre. J'affirme quant à moi que c'est plutôt l'inverse en réalité.

Le lcol Bariteau : Je ne suis pas sûr de vous comprendre.

Le sénateur Atkins : J'aurais pensé qu'il y aurait eu 10 fois plus de recrues que d'officiers.

Le lcol Bariteau : Cela échappe totalement à notre contrôle car cela fait partie du plan stratégique de contingentement élaboré par le directeur général des politiques et de la planification en ressources humaines militaires, lequel détermine combien il faut recruter chaque année pour compenser les départs. Ce sont les chiffres des quatre dernières années. La capacité maximum est de 3 240 recrues et, si l'on tient compte des abandons volontaires, 2 800 recrues et 1 300 officiers obtiennent leur brevet chaque année. On offre de nombreux métiers qui n'exigent pas le nombre d'hommes et de femmes nécessaires pour commander une unité ou une sous-unité.

Ainsi, un pilote travaille en autonomie, ce qui explique pourquoi le ratio est si faible. Tout comme les autres professionnels comme les avocats, les dentistes et les médecins, ils n'ont besoin de personne sous leurs ordres. Ces spécialités nécessitent uniquement un candidat officier pour combler le poste, mais ces gens ne commandent personne.

Le sénateur Atkins : Expliquez-moi donc le processus. Lorsqu'une recrue arrive, elle passe automatiquement par chez vous, c'est cela?

Le lcol Bariteau : C'est cela.

Le sénateur Atkins : Cela vaut-il pour quiconque s'engage dans les Forces, peu importe dans quelle arme?

LCol. Bariteau: Yes. About two weeks after the individuals are enrolled they will arrive at Saint-Jean to begin basic military qualification.

Senator Atkins: As you described to Senator Meighen, if, after a week or two a recruit feels that he or she has made the wrong decision, your school has the authority to discharge that person?

LCol. Bariteau: Yes. I am the only one in the Canadian Forces, aside from the CDS, of course, who has the authority to release those individuals, because they have not achieved their basic military qualification. Once their basic training is done, I no longer have that authority. We have had a few examples recently of individuals who wanted to be released right after receiving their basic military qualification. Once they are qualified, I no longer have the right to release them. They have to proceed to their trade training. Only when they get there can they be released. Most of the time, they have to serve six months before they are released. This is the Canadian Force's recruiting policy.

Senator Atkins: What percentage are dismissed after the first two weeks?

LCol. Bariteau: About 10 per cent.

Senator Atkins: I would have thought that people would have been sufficiently screened that you would not be faced with that.

LCol. Bariteau: It is hard to pick out those individuals in a one-on-one hour-and-a-half interview. Sometimes they just do not want to talk. Sometimes they hide what they are looking for. Some are manipulators, and we learn that only when they show up in St.-Jean. I am not sure how we can address that. There is no perfect solution. If individuals are not telling the truth and show up in St.-Jean just to see if it suits them, all we can do is enrol them. Hopefully, when they get to St.-Jean we can give them the right first impression so that they will be willing to carry on. We only succeed in keeping about 1 per cent of those by such encouragement.

Some people want to join a particular trade. If they are told that trade is full and will not reopen for a year, some do not want to have their file waiting in a recruiting centre so they will go for their second or third choice. Once they arrive in St.-Jean, they talk to the instructors in that trade. If they decide that it is not for them, they go back to the recruiting centre and say that will wait for their first choice of trade, because if that trade does not open within the first five weeks of training, they cannot change trades thereafter.

It becomes a complex issue. If you allow people to move from trade to trade during the training, it becomes unmanageable. If they want to change trades, they can do so up to mid-course.

Le lcol Bariteau : En effet. Deux semaines environ après leur enrôlement, les recrues arrivent à Saint-Jean pour y faire leur qualification militaire de base.

Le sénateur Atkins : Comme vous le disiez au sénateur Meighen, si, après une semaine ou deux, la recrue a le sentiment d'avoir pris une mauvaise décision, l'école a-t-elle le pouvoir de la réformer?

Le lcol Bariteau : Oui. Je suis le seul dans les forces armées, hormis bien sûr le CEMD, à pouvoir libérer ces recrues parce qu'elles n'ont pas terminé leur qualification militaire de base. Une fois que l'instruction de base est terminée, je n'ai plus ce pouvoir. Nous avons eu récemment quelques recrues qui voulaient être libérées tout de suite après avoir terminé leur QMB. Mais une fois qu'elles sont qualifiées, je n'ai plus le pouvoir de les libérer. Elles doivent aller suivre leur formation professionnelle. Ce n'est que là-bas qu'elles peuvent être libérées. Le plus souvent, les recrues doivent servir pendant six mois avant d'obtenir leur libération. C'est ce que veut la politique de recrutement des Forces canadiennes.

Le sénateur Atkins : Quel est le pourcentage de recrues qui sont renvoyées après les deux premières semaines?

Le lcol Bariteau : Environ 10 p. 100.

Le sénateur Atkins : J'aurais pensé que la présélection aurait été suffisante pour éviter cela.

Le lcol Bariteau : Il est difficile de dépister ce genre de cas au cours d'une entrevue d'une heure et demie. Parfois, ils ne veulent tout simplement pas parler. Parfois aussi, ils cachent ce que nous voulons savoir. Certains sont des manipulateurs, et cela, nous ne l'apprenons que lorsqu'ils arrivent à Saint-Jean. Je ne suis pas certain que nous puissions vraiment éviter ce genre de chose. Aucune solution n'est parfaite. Si quelqu'un ne nous dit pas la vérité et qu'il se pointe à Saint-Jean simplement pour voir si cela va lui convenir, la seule chose que nous pouvons faire, c'est de l'enrôler. Il est simplement à espérer que lorsqu'il arrivera à Saint-Jean, nous pourrons lui donner une première impression favorable afin qu'il veuille rester. Mais nous ne réussissons à conserver qu'un pour cent environ de ces cas-là avec ce genre d'encouragement.

Il y a des gens qui veulent exercer un métier en particulier. Si on leur dit qu'il n'y a plus de place avant un an, ils ne veulent peut-être pas que leur dossier attende dans un centre de recrutement, de sorte qu'ils acceptent leur deuxième ou leur troisième choix. Une fois qu'il arrive à Saint-Jean, ils parlent aux instructeurs dans leur spécialité. S'ils jugent que ce n'est pas pour eux, ils retournent au centre de recrutement en disant qu'ils préfèrent attendre leur premier choix, parce que si cette spécialité ne s'ouvre pas dans les cinq premières semaines de la formation, ils ne peuvent plus changer après cela.

Le problème devient donc complexe. Si vous permettez à ces gens de passer d'une spécialité à une autre pendant leur formation, cela devient ingérable. S'ils veulent changer de

Otherwise, they stick to the trade they have been given. They may do a component transfer when they are trade qualified, but not before that.

Senator Atkins: We are talking about basic training, are we not?

LCol. Bariteau: Yes.

Senator Atkins: How many weeks is basic training?

LCol. Bariteau: Ten weeks.

Senator Atkins: When they come in, it is a career decision.

LCol. Bariteau: They have had time to consider it at the recruiting centre. There are videos that they can take home. They have access to the Internet onsite or at home. There is a lot of information. As well, they can ask as many questions as they wish at the recruiting centre. The people there will tell them what the trade is all about. If they decide not to go with their first choice, they know what the second and third choices are about because they have asked questions. They have already explored their second and third choices; it is not something new. Some people change their minds for various reasons. They may miss their spouses too much. I cannot detain them because we are not a conscription force.

Senator Atkins: Do you do demographic studies of the recruits that come through your school?

LCol. Bariteau: Yes.

Senator Atkins: What kind of information are you looking for?

LCol. Bariteau: At the school we are not looking for particular information. The information I get is basically only age. The Canadian Forces Recruiting Group would be the ones to answer questions about demographics.

Senator Atkins: That happens before they get to you?

LCol. Bariteau: Yes, sir. I know where they come from, their age and their background. We open their personnel files before they arrive in St.-Jean.

Some people simply do not show up because after signing they decide it is not for them.

Senator Atkins: Even though they signed on and swore allegiance to the country?

LCol. Bariteau: Yes.

Senator Atkins: What do you do with them?

LCol. Bariteau: There is not much we can do, because they have not undertaken any training and we have not spent any money on them. Again, we are not a conscription force. They

spécialité, ils peuvent le faire mais seulement jusqu'à la mi-cours. Après cela, ils doivent rester dans la spécialité qui leur a été confiée. Lorsqu'ils ont eu leur brevet dans cette spécialité, ils peuvent néanmoins obtenir un transfert de catégorie de service, mais pas avant.

Le sénateur Atkins : Nous parlons bien ici de l'instruction de base, n'est-ce pas?

Le lcol Bariteau : En effet.

Le sénateur Atkins : Combien de semaines dure-t-elle?

Le lcol Bariteau : Dix semaines.

Le sénateur Atkins : Lorsqu'ils arrivent chez vous, ils choisissent donc une carrière?

Le lcol Bariteau : Ils ont eu le temps d'y penser au centre de recrutement. Nous avons des vidéos qu'ils peuvent visionner chez eux. Ils peuvent également se renseigner sur l'Internet. Il y a énormément d'information à ce sujet. Ils peuvent également poser toutes les questions qu'ils veulent au centre de recrutement. Les gens qui s'y trouvent peuvent leur expliquer en quoi consiste telle ou telle spécialité. S'ils décident d'abandonner leur premier choix, ils savent très bien en quoi consiste leur deuxième et troisième choix parce qu'ils ont posé des questions à ce sujet. Ils ont déjà examiné la chose, ce n'est pas nouveau pour eux. Il y a des gens qui changent d'avis pour toutes sortes de raisons. Peut-être s'ennuient-ils de leur conjoint ou de leur conjointe. Je ne peux pas les forcer à rester parce que ce n'est pas un système de conscription.

Le sénateur Atkins : Avez-vous l'analyse démographique de l'effectif qui passe par l'école?

Le lcol Bariteau : Oui.

Le sénateur Atkins : Qu'est-ce que vous cherchez au juste en faisant cela?

Le lcol Bariteau : Nous ne cherchons rien de particulier. L'information que je reçois concerne surtout l'âge. Le Groupe du recrutement des Forces canadiennes serait mieux placé pour répondre à vos questions concernant le profil démographique.

Le sénateur Atkins : Cela se fait avant qu'ils n'arrivent chez vous?

Le lcol Bariteau : Oui, monsieur. Je sais d'où ces recrues viennent, je connais leur âge et leurs antécédents. Nous ouvrons pour chaque recrue un dossier avant son arrivée à Saint-Jean.

Il y en a qui ne se montrent jamais parce qu'après avoir signé, ils décident que l'armée n'est pas pour eux.

Le sénateur Atkins : Même s'ils ont signé et juré allégeance?

Le lcol Bariteau : Oui.

Le sénateur Atkins : Que faites-vous dans ces cas-là?

Le lcol Bariteau : Nous ne pouvons pas faire grand-chose étant donné qu'ils n'ont pas encore commencé leur instruction et qu'ils ne nous ont encore rien coûté. Encore une fois, nous n'avons pas

volunteered to serve the country. If they decide that they do not want to do this, we have to accept that. It is part of our contract to respect the member's decision.

Senator Atkins: Can you tell us something about the differences in training of males and females?

LCol. Bariteau: There is not that much difference. They go through the same training. We separate them in quarters. In the field portion of the training, women sleep in a pup tent side by side with men. There has been no problem thus far with that approach.

Senator Atkins: Is there more fallout?

LCol. Bariteau: No. I would say that at times the women are more courageous. They know exactly what they want. We see many females whose husbands are in the military. Many women join in their late 30s and early 40s when their children are older. Their husbands have been in the military for 15 or 20 years and they want to follow the same course. We see more and more such women coming in.

Senator Atkins: Have you seen an increase in the cultural mix?

LCol. Bariteau: No. I have been in this position for the past two and a half years. We have 1 per cent to 2 per cent of visible minorities per year. More Asian people are joining. There are some people from Afghanistan and some people of the Muslim culture are joining. We run a program in the North for Aborigines once a year.

Senator Atkins: Do we make any special effort to recruit Aborigines?

LCol. Bariteau: We have a special course for them, which is basically an acclimatization to the Canadian Forces. In the past, we had people from the North who had never eaten cooked meals. They were polar bear hunters and seal hunters. They are very interesting people. Last year, we started the course with 77 and completed it with 62, I believe. Of that, 19 decided to join. Once the three-week course is done, they have enrolment priority. We enrol them at the graduation ceremony. They normally go home for two or three weeks and then return to undergo their basic military training.

Senator Atkins: Will the new defence policy have a significant impact on your school, apart from the 5,000 regulars and the 3,000 reservists?

LCol. Bariteau: If we train those additional individuals, I will require more space. That is why the decision was taken to move the Canadian Forces Language School to the campus. I will also need more instructors. We are running the first pilot course this fall. There will be 10 instructors per platoon, and we currently have only four instructors per platoon.

Senator Atkins: How many are in a platoon?

un système de conscription. Ces gens se sont portés volontaires pour servir leur pays. S'ils décident qu'ils ne veulent plus le faire, nous devons l'accepter. Cela fait partie de notre contrat.

Le sénateur Atkins : Pouvez-vous nous dire en quoi l'instruction des hommes et des femmes diffère?

Le lcol Bariteau : Il n'y a guère de différence. Les recrues suivent toutes la même instruction. Elles sont par contre logées dans des bâtiments différents. Pendant l'instruction appliquée, les femmes et les hommes dorment ensemble dans des minis tentes. Jusqu'à présent, cela n'a posé aucun problème.

Le sénateur Atkins : Y a-t-il plus d'abandon?

Le lcol Bariteau : Non. Je vous dirais que les femmes sont parfois plus courageuses. Elles savent exactement ce qu'elles veulent. Nous avons souvent des femmes dont le mari est également militaire. Il y en a beaucoup qui s'enrôlent à la fin de la trentaine ou au début de la quarantaine, lorsque leurs enfants sont grands. Leurs maris sont quant à eux dans les forces armées depuis 15 ou 20 ans, et elles veulent faire le même parcours. Il y a de plus en plus de femmes qui s'enrôlent.

Le sénateur Atkins : Avez-vous constaté une augmentation du mélange culturel?

Le lcol Bariteau : Non. Je suis en poste depuis deux ans et demi. Nous avons chaque année entre 1 et 2 p. 100 de minorité visible. Il y a également plus d'Asiatiques qui s'enrôlent. Nous avons quelques Afghans et quelques musulmans également. Une fois par an, nous offrons dans le Nord un programme pour les Autochtones.

Le sénateur Atkins : Est-ce que vous faites quelque chose de particulier pour recruter des Autochtones?

Le lcol Bariteau : Nous avons un cours spécial pour eux, qui est essentiellement un programme d'acclimatation aux Forces canadiennes. Il nous est arrivé d'avoir des gens du Nord qui n'avaient jamais mangé des repas cuisinés. C'étaient des chasseurs d'ours et de phoques. Ce sont des gens très intéressants. L'an dernier, nous avons commencé le cours avec 77 recrues dont 62, je crois, sont allées jusqu'au bout et 19 ont décidé de s'enrôler. À la fin du cours de trois semaines, on leur donne la priorité au moment de l'enrôlement. Nous les enrôlons à la cérémonie de fin de cours. Normalement, les recrues rentrent alors chez elles pour deux ou trois semaines, après quoi elles reviennent pour suivre leur instruction de base.

Le sénateur Atkins : La nouvelle politique de défense aura-t-elle un impact important sur votre école, sans parler des 5 000 nouveaux membres des forces régulières et des 3 000 nouveaux réservistes?

Le lcol Bariteau : Si nous devons faire l'instruction de ces effectifs supplémentaires, il faudra davantage de locaux. C'est pour cette raison qu'on a décidé d'installer chez nous l'École des langues de Forces canadiennes. Il nous faudra également davantage d'instructeurs. Cet automne, nous offrirons le premier cours pilote. Il y aura 10 instructeurs par peloton contre quatre actuellement.

Le sénateur Atkins : Quel est l'effectif d'un peloton?

LCol. Bariteau: There are 60. Ten instructors will run three 13-week courses a year, so that is 39 weeks. Therefore, for every additional 180 candidates that I have to train, I will require 10 more instructors.

Senator Atkins: Through our travels, our committee has found out that the crux of the challenge in the military is finding instructors.

LCol. Bariteau: You are right. This is why on March 22 the Armed Forces Council not only gave me 120 instructors, but moved my VCDS manning priority from priority 3, which means I am allowed to have 96 per cent of my overall staffing complement, to priority 1, which allows me basically 100 per cent. That is for obvious reasons. I am the starting point. If I do not have the instructors that I require to train recruits properly and to maintain the quality of training, the quality of new members of the forces will be questionable, and that is certainly not what the CDS wants.

Senator Atkins: Are they stealing your instructors for other purposes so that there is a major transition of instructors through your schools?

LCol. Bariteau: Normally an instructor will spend three to four years at the school. These are master corporals, sergeants and warrant officers. Officers spend two to three years at the school. Every summer, about one third of our staff is posted out. A new group comes in and we have to train them to become instructors. Army procedures are not something that an aviation technician knows all about, so we have to train that individual to ensure that the training he gives to candidates is appropriate and of quality.

Therefore, in addition to training the candidates, I have to train the trainers.

Senator Atkins: How long does it take to train a trainer?

LCol. Bariteau: It is a three-week intensive course. They go through exactly what the candidates go through as well as having to be successful in teaching any subject, particularly weapons and drill. We are currently running an instructor course that started on May 16. This morning, one individual was returned to his unit because he was unable to teach drill. We gave him every chance possible. Unfortunately, it was not in him to be comfortable with that. We had no choice other than to return him to his unit and ask the career manager to send us someone else.

Senator Atkins: I assume that anyone you are training is working from a training manual.

Le lcol Bariteau : Soixante personnes. Les instructeurs donneront trois cours de 13 semaines par an, ce qui donne en tout 39 semaines. Par conséquent, pour chaque nouvelle tranche de 180 candidats auxquels il faudra donner une instruction, il nous faudra 10 instructeurs de plus.

Le sénateur Atkins : Pendant nos tournées, nous avons constaté que le problème le plus épineux pour les forces armées consistait à trouver des instructeurs.

Le lcol Bariteau : Vous avez raison. C'est la raison pour laquelle le 22 mars, le Conseil des forces armées m'a non seulement donné 120 instructeurs, il a également fait passer au niveau 3 la priorité d'affectation de mon VCEDM, ce qui signifie que j'ai l'autorisation d'avoir 96 p. 100 de mon complément d'effectif en priorité 1, c'est-à-dire que je peux essentiellement avoir 100 p. 100. Les raisons en sont évidentes. Le point de départ, c'est moi. Si je n'ai pas les instructeurs dont j'ai besoin pour donner leur instruction aux recrues et pour assurer la qualité de l'instruction, la qualité des nouveaux membres des forces armées sera douteuse, et cela n'est assurément pas ce que veut le CEMD.

Le sénateur Atkins : Est-ce qu'on vient vous voler vos instructeurs, ce qui produira un taux de roulement élevé des instructeurs dans vos écoles?

Le lcol Bariteau : Normalement, un instructeur passe entre trois et quatre ans à l'école. Nous avons des caporaux-chefs, des sergents et des adjudants. Les officiers passent entre deux et trois ans à l'école. Tous les étés, un tiers environ de notre personnel change d'affectation. Un nouveau groupe arrive et nous devons en former les membres pour qu'ils puissent devenir instructeurs. Les procédures dans l'armée de terre ne sont pas nécessairement évidentes pour un technicien en aviation, de sorte que nous devons lui donner une formation qui lui permettra à son tour de donner aux candidats une instruction appropriée et de qualité.

Par conséquent, en plus de devoir donner une instruction aux candidats, il faut également que je forme des instructeurs.

Le sénateur Atkins : Combien de temps faut-il pour former un instructeur?

Le lcol Bariteau : C'est un cours intensif de trois semaines. Les candidats instructeurs suivent exactement la même instruction que les candidats en plus de devoir prouver qu'ils peuvent enseigner n'importe quelle matière, mais surtout le maniement des armes, l'exercice militaire. Nous avons actuellement un cours pour les instructeurs qui a commencé le 16 mai. Ce matin, un de nos candidats instructeurs a été renvoyé dans son unité parce qu'il était incapable d'enseigner l'exercice militaire. Nous lui avons donné toutes les chances possibles mais, malheureusement, il n'avait pas ce qu'il fallait pour se sentir à l'aise. Nous n'avons donc pas eu d'autre choix que de lui faire réintégrer son unité et de demander au gestionnaire de carrières de nous envoyer quelqu'un d'autre.

Le sénateur Atkins : Je suppose que ceux dont vous assurez la formation suivent un manuel.

LCol. Bariteau: That is correct. There are training plans and lesson plans that they have to follow. Also, especially in the field training portion, they need to know how to be a section commander and a section second in command. They need to know what this is all about, especially for the air force and navy, because infantry work is not second nature, and that is basically what we do in St.-Jean. The training is army oriented.

Senator Atkins: What was your training?

LCol. Bariteau: My training was in armour.

Senator Atkins: How does an armour officer learn all that you need to know?

LCol. Bariteau: That is a good question. I am the first armour officer commanding that school. I believe there was one commander from the navy in the early days of the school, in the late 1960s. One artillery officer was commander at the beginning of the 1980s, and all the rest have been infantry officers.

Senator Atkins: You are not part of a human resource unit?

LCol. Bariteau: We are under Assistant Deputy Minister, Human Resources, Military, VAdm. Jarvis. The recruiting group belongs to that organization, and because I belong to the recruiting group, we belong to that group.

The Chairman: Is the process of basic training a pleasant one? Is it fun or is it hard work? Tell us what the experience is like for someone going through your school.

LCol. Bariteau: I believe it is a pleasant experience.

The Chairman: Is it like 9:00 to 5:00 on a university campus?

LCol. Bariteau: No, it is basically 0500 until 2300 hours..

The Chairman: A 10 per cent dropout rate does not sound unusual, if that is the case.

LCol. Bariteau: A 90 per cent success rate is not that bad.

It depends on when you ask the question of the recruits. If you ask them in week three, they are so tired that they will say it is not a pleasant experience. When they graduate, they are proud of themselves. They have done things they never thought they could do. Some of them tell us that the most difficult thing they had to do was to wake up at 5:00 in the morning.

The Chairman: People shout at people at this place, do they not?

LCol. Bariteau: Yes.

The Chairman: There is a lot of shouting.

LCol. Bariteau: Yes, but we do not train the way we trained members of the forces 20 years ago.

Le lcol Bariteau : C'est exact. Ils doivent suivre les plans de formation et les plans de leçons. De plus, en ce qui a trait au volet formation sur le terrain, ils doivent savoir comment être commandant de section et commandant adjoint de section. Ils doivent savoir ce que cela représente, tout particulièrement pour l'aviation et la marine, parce que le travail d'infanterie n'est pas quelque chose qui vient naturellement, et c'est en fait ce que nous faisons à Saint-Jean. La formation offerte est axée sur l'armée.

Le sénateur Atkins : Quelle formation avez-vous eue?

Le lcol Bariteau : Mon secteur était celui des armes blindées.

Le sénateur Atkins : Comment un officier spécialisé dans les armes blindées peut-il apprendre tout ce que vous devez savoir?

Le lcol Bariteau : C'est une bonne question. Je suis le premier officier de l'arme blindée choisi pour être le commandant de cette école. Je crois qu'il y a eu un commandant de la marine au début, à la fin des années 60. Un officier de l'artillerie était commandant au début des années 80, puis jusqu'à ma nomination à ce poste, tous les autres commandants étaient des officiers d'infanterie.

Le sénateur Atkins : Vous ne faites pas partie d'une unité de ressources humaines?

Le lcol Bariteau : Nous relevons du sous-ministre adjoint des Ressources humaines, secteur militaire, le vice-amiral Jarvis. Le groupe de recrutement relève de cette organisation, et puisque je fais partie du groupe de recrutement, je fais donc partie de ce groupe.

Le président : Est-ce que l'instruction de base est une expérience agréable? Est-ce que c'est plutôt difficile? Quelle serait l'expérience de celui qui est inscrit à votre école?

Le lcol Bariteau : Je pense que c'est une expérience agréable.

Le président : Est-ce que c'est une journée de 9 heures à 17 heures sur un campus universitaire?

Le lcol Bariteau : Non, c'est une journée qui va de 5 heures à 23 heures.

Le président : Un taux de décrochage de 10 p. 100 ne semble pas inusité, si c'est le taux que vous avez enregistré.

Le lcol Bariteau : Non, un taux de réussite de 90 p. 100, c'est quand même pas mal.

Tout dépend du moment où vous posez la question aux recrues. Si vous leur posez cette question la troisième semaine, ils sont si épuisés qu'ils diront que ce n'est pas une expérience agréable. Lorsqu'ils obtiennent leur diplôme, ils sont très fiers de ce qu'ils ont accompli. Ils ont fait des choses qu'ils n'auraient jamais pensé pouvoir faire. Certains nous disent que la chose la plus difficile pour eux c'était de se lever à 5 heures le matin.

Le président : Les gens crient beaucoup lors des entraînements n'est-ce pas?

Le lcol Bariteau : Oui.

Le président : On crie beaucoup.

Le lcol Bariteau : Oui, mais la formation est bien différente de celle d'il y a 20 ans.

The Chairman: However, it is not a picnic.

LCol. Bariteau: It is not a picnic, but it is humane training.

The Chairman: When people arrive, they are not in shape.

LCol. Bariteau: Correct.

The Chairman: When they leave, they are in shape.

LCol. Bariteau: Correct.

The Chairman: They get in shape by running a lot.

LCol. Bariteau: They run a lot and do a lot of physical training to become robust.

The Chairman: Would you describe it as a stressful experience?

LCol. Bariteau: No.

The Chairman: It is not stressful?

LCol. Bariteau: No.

The Chairman: Getting up at 5:00, having people shout at you and running a lot is not stressful?

LCol. Bariteau: Shouting is not the way we train today.

The Chairman: No one shouts?

LCol. Bariteau: We shout at people, but not in the way I was shouted at when I was trained.

The Chairman: You are saying that it is not as personal. Senator Atkins was concerned about the high dropout rate. I thought it was a remarkably low dropout rate.

LCol. Bariteau: It is more humane.

The Chairman: So it is a warm and sensitive place?

LCol. Bariteau: We listen to people. There is a difference between harassment and giving directions and orders. For the past three years we have adopted the philosophy of insist and assist at the school. We insist on the standard, which is the same standard as when I was trained in Chilliwack 20 years ago. However, we assist them to reach that standard, which was not the case 20 years ago.

The Chairman: At that time, you either sank or learned to swim?

LCol. Bariteau: Yes. Also, you were treated like an idiot 20 years ago, which is not the case today.

The Chairman: You are saying that there is more respect and less abuse.

LCol. Bariteau: Correct.

The Chairman: Is there counselling? If people are having a bad day, do they get two Aspirin or does someone sit down to talk with them?

Le président : Toutefois, ce n'est pas une sinécure.

Le lcol Bariteau : Non, mais nous ne sommes pas cruels.

Le président : Lorsque les gens arrivent, ils ne sont pas en bonne forme physique.

Le lcol Bariteau : C'est exact.

Le président : Lorsqu'ils repartent, ils sont vraiment en forme.

Le lcol Bariteau : C'est exact.

Le président : Ils s'entraînent en courant beaucoup.

Le lcol Bariteau : Ils courent beaucoup, et ils font beaucoup d'entraînement physique pour devenir en forme.

Le président : Diriez-vous que c'est une expérience stressante?

Le lcol Bariteau : Non.

Le président : Ce n'est pas stressant?

Le lcol Bariteau : Non.

Le président : Se lever à 5 heures, avoir des gens qui vous crient des ordres et des commentaires et courir beaucoup, ce n'est pas stressant?

Le lcol Bariteau : Nous ne formons plus en criant aujourd'hui.

Le président : Personne ne crie?

Le lcol Bariteau : Nous crions, mais pas comme c'était le cas lorsque j'ai fait mon entraînement.

Le président : Vous dites que ce n'est plus aussi personnel. Le sénateur Atkins jugeait que le taux de décrochage était élevé. Personnellement, je trouvais qu'il était très faible.

Le lcol Bariteau : Le milieu est plus humain.

Le président : Cette école est donc un endroit accueillant, sensible aux besoins des étudiants?

Le lcol Bariteau : Nous écoutons les gens. Il y a tout un monde entre harceler les gens et leur donner des consignes et des ordres. Au cours des trois dernières années, nous avons adopté un nouveau diction : insister et assister à l'école. Nous insistons sur la norme, qui est la même norme que lorsque j'ai fait mon entraînement à Chilliwack il y a 20 ans. Cependant, nous les aidons à atteindre cette norme, ce qui n'était pas le cas il y a 20 ans.

Le président : À l'époque vous deviez vous tirer d'affaire tout seul?

Le lcol Bariteau : Oui. De plus, on vous traitait comme un idiot il y a 20 ans, ce qui n'est pas le cas maintenant.

Le président : Vous dites qu'il y a plus de respect et moins de mauvais traitements.

Le lcol Bariteau : C'est exact.

Le président : Offre-t-on des services de counselling? Si une recrue a une mauvaise journée, est-ce qu'on lui donne simplement deux aspirines ou est-ce que quelqu'un vient lui parler?

LCol. Bariteau: We have three chaplains on the base on a daily basis, and most of their work is with the school, and there are social workers who can be called upon within an hour.

The Chairman: Is there a stigma attached to going to see a chaplain?

LCol. Bariteau: A stigma?

The Chairman: Do other recruits frown upon visiting the chaplain?

LCol. Bariteau: When a candidate asks to see the chaplain or the padre, there are no questions asked.

The Chairman: However, if someone is spending too much time with the chaplain, the people he or she has to have breakfast with the next morning will comment on it?

LCol. Bariteau: That may be, but it will be comments from peers only. There will be no comments from instructors.

The Chairman: I understand.

Can people make an appointment to see an instructor?

LCol. Bariteau: Yes, the instructors are available.

The Chairman: Does that happen regularly?

LCol. Bariteau: It depends on the issue. Further to the example I gave, if someone learns that a family member is sick or dying, for example, they can discuss this with their instructors rather than the padre or the chaplain.

The Chairman: During your time in Chilliwack you did not have a chat with the instructor very often, did you?

LCol. Bariteau: I am still in the forces today because my instructors were good and approachable. I was not afraid to approach them.

The Chairman: However, they had a different style from the instructors whom you command.

LCol. Bariteau: They had a different style, but society was different as well.

The Chairman: I am not knocking it; I am simply putting this on the record.

LCol. Bariteau: I am saying that the instructors are approachable. The candidates will talk to them easily. Some instructors are stricter than others, but with four instructors per platoon the mix is such that there will be one instructor in which a candidate will have more faith or trust or will respect more. We have a good mix, and it is key to keep that mix between the army, the navy and the air force.

Some instructors who have come back from Afghanistan, for example, want to train only infantry people, and this is not what we do.

Le lcol Bariteau : Trois aumôniers sont disponibles à la base tous les jours, et l'ensemble de leurs activités se déroulent à l'école; de plus, nous pouvons avoir accès au service d'un travailleur social avec un préavis d'une heure.

Le président : Est-ce que la visite de l'aumônier s'accompagne d'une certaine stigmatisation?

Le lcol Bariteau : Stigmatisation?

Le président : Est-ce que les autres recrues voient mal la visite de l'aumônier?

Le lcol Bariteau : Lorsqu'une recrue demande de voir l'aumônier ou le padre, aucune question n'est posée.

Le président : Cependant, si quelqu'un consulte trop souvent l'aumônier, ceux avec qui il doit prendre le petit-déjeuner le lendemain matin feront-ils des commentaires?

Le lcol Bariteau : Peut-être, mais il s'agira de commentaires venant de pairs. Les instructeurs ne feront aucun commentaire sur cette affaire.

Le président : Je comprends.

Est-ce que les recrues peuvent prendre un rendez-vous avec un instructeur?

Le lcol Bariteau : Oui, les instructeurs sont disponibles.

Le président : Est-ce que ça se produit souvent?

Le lcol Bariteau : Cela dépend du sujet. Pour ajouter à l'exemple que j'ai donné tout à l'heure, si quelqu'un apprend qu'un membre de sa famille est malade ou est mourant, par exemple, il peut en discuter avec ses instructeurs plutôt qu'avec l'aumônier ou le padre.

Le président : Lorsque vous étiez à Chilliwack, vous n'avez pas rencontré votre instructeur très souvent, n'est-ce pas?

Le lcol Bariteau : Je fais toujours partie des Forces canadiennes aujourd'hui parce que mes instructeurs étaient compétents et disponibles. Je n'avais pas peur de leur parler.

Le président : Cependant, ils n'avaient pas le même style que les instructeurs dont vous êtes responsables.

Le lcol Bariteau : Ils avaient un style différent c'est vrai, mais la société aussi était différente.

Le président : Je ne fais aucun reproche, je veux simplement signaler officiellement cette différence.

Le lcol Bariteau : Je dis que les instructeurs sont accessibles. Les recrues peuvent leur parler sans problème. Certains instructeurs sont plus stricts que d'autres, mais puisqu'il y a quatre instructeurs par peloton, il y aura certainement un instructeur que la recrue respectera plus ou en qui elle aura plus confiance. Nous sommes parvenus à un bon dosage et il est important qu'il représente l'armée, la marine et l'armée de l'air.

Certains instructeurs qui sont revenus d'Afghanistan, par exemple, ne veulent former que des membres de l'infanterie, mais ce n'est pas la façon dont nous faisons les choses.

The Chairman: Talk to us a bit about discipline in the school. How do you enforce discipline and what impact does the Charter of Rights have on it?

LCol. Bariteau: Harassment training is given by civilians. After candidates have that training, they may have difficulty for a short time distinguishing between orders and harassment.

Discipline is addressed as it should be. If an individual leaves his weapon unsecured, there will be administrative action taken.

The Chairman: What does that consist of? Is it a letter in his file, or is it 20 push-ups?

LCol. Bariteau: Administrative action is a recorded warning, a directive on file. When seven directives have been issued, the file is presented to a progress review board. The board makes recommendations to me on whether the individual deserves a second chance.

The Chairman: If an instructor is not happy with someone's performance, do they have the person run around the football field 10 times?

LCol. Bariteau: No. That was done 20 years ago, sir.

The Chairman: That does not happen now?

LCol. Bariteau: No, sir. This is dealt with on the administrative side of the house. Disciplinary action is basically a trial. The individual is charged and there is a summary trial that I chair based on the information provided to me.

The Chairman: Does the individual have counsel?

LCol. Bariteau: Yes. He is advised that he can contact a legal officer at no cost or civilian counsel at his expense. We give them 24 hours, at least, to prepare their defence. An assisting officer goes through the rules and regulations of the forces with them with regard to this. Based on the information provided to me, I take a decision. I find the individual guilty or not guilty, and I give him the sentence that I believe appropriate.

The Chairman: What is the range of your powers to sentence?

LCol. Bariteau: For the officer candidate it is very limited. It is either a fine, a caution or a reprimand. However, if I impose a fine of more than \$200, the individual will have a permanent criminal file, which is not what we want.

There was a study done on this in 2003-04. When the report is issued it will recommend more flexibility in sentencing. I do not believe that fines of \$75 to \$200 are appropriate. When an individual is undergoing training, mistakes happen.

Giving a fine of \$250 is not really what I want because I know the individual will have a permanent criminal file. Therefore, I am basically limited to a caution or a small fine, because the reprimand will have the same effect.

Le président : Parlez-nous un peu plus de la discipline à l'école. Comment maintenez-vous la discipline? Quel impact la Charte des droits a-t-elle sur la façon dont vous faites les choses à l'école?

Le lcol Bariteau : La formation sur le harcèlement est assurée par des civils. Une fois que le candidat a reçu cette formation, il aura peut-être de la difficulté, pendant une brève période, à faire la distinction entre des ordres et le harcèlement.

Les mesures disciplinaires sont prises selon lorsque nécessaire. Par exemple, si une recrue n'entrepose pas son arme de façon sécuritaire, des mesures administratives devront être prises.

Le président : Quelles mesures? Glisse-t-on une note dans son dossier, ou lui demande-t-on de faire 20 pompes?

Le lcol Bariteau : Une mesure administrative est une mise en garde dont on prend note, qui est ajoutée au dossier de la recrue. Lorsque la recrue a reçu sept mises en garde, son dossier est acheminé à un comité d'évaluation des progrès. Les membres du comité me disent dans leur rapport si cette recrue mérite une autre chance.

Le président : Si un instructeur n'est pas heureux du rendement d'une recrue, demande-t-il à cette dernière de faire à la course le périmètre du champ de football 10 fois?

Le lcol Bariteau : Non, on faisait ça il y a 20 ans, monsieur.

Le président : Ça ne se produit plus aujourd'hui?

Le lcol Bariteau : Non. L'administration se penche sur le problème. Les mesures disciplinaires sont une forme de procès. Si une recrue est accusée d'une infraction quelconque, je conduis un procès sommaire en fonction des renseignements dont je dispose.

Le président : La personne a-t-elle un avocat?

Le lcol Bariteau : Oui. Elle peut faire appel à un officier juriste sans frais ou se trouver un avocat du côté civil à ses frais. On lui donne au moins 24 heures pour préparer sa cause. Un officier adjoint revoit la règle et les règlements des forces armées avec elle à cette fin. Me fondant sur l'information qu'on me fournit, je prends une décision. Je déclare l'accusé coupable ou innocent et j'impose la sanction qui me semble appropriée.

Le président : Et quelle sanction avez-vous le droit d'imposer?

Le lcol Bariteau : Dans le cas d'un officier candidat, c'est très limité. Il s'agit d'une amende, d'un avertissement ou d'une réprimande. Cependant, si j'impose une amende de plus de 200 \$, l'individu se retrouvera avec un casier judiciaire permanent et ce n'est pas ce que nous voulons.

On a fait une étude là-dessus en 2003-2004. Lorsque le rapport paraîtra, vous verrez qu'on y recommande plus de souplesse au niveau de la détermination de la peine. Je ne crois pas qu'il soit approprié d'imposer des amendes de 75 à 200 \$. Lorsqu'un individu subit son entraînement, des erreurs sont commises.

Je ne veux pas vraiment qu'on impose une peine de 250 \$ parce que je sais que l'individu aura alors un casier judiciaire permanent. Je dois donc m'en tenir à un avertissement ou une légère amende parce que la réprimande aura le même effet.

Today, mommy and daddy are behind individuals. If it costs them \$200 and they cannot afford what they want, they will call mommy and daddy. For the recruits, I have a variety of sentences. You have a fine, or you are confined to the barracks for one day to seven days. I can send them to the prison in Edmonton, depending on the charge, which is not the case with the officer candidates, but this will change shortly once the new rules and regulations come in. I am being told that those may come out this fall.

The Chairman: What percentage goes through the system?

LCol. Bariteau: For disciplinary actions? I would say 2 or 3 per cent, sir, at the most.

The Chairman: Is fraternization an issue?

LCol. Bariteau: It is not. They know they cannot fraternize on base. Some problems occur downtown with people fraternizing, but it is not a big issue. They are told when they show up in St.-Jean that there is no sex on base, no nothing on base. Over the past two and a half years I have not encountered such a problem.

The Chairman: That is surprising. We know of problems of fraternization in the forces, so the fact that it does not occur during training is surprising.

LCol. Bariteau: I am not saying it does not occur; I am just saying that I am not aware of it. My instructors have not witnessed any incidents.

The Chairman: When you were talking about visible minorities, you did not mention Sikhs. I am curious about that, because they have a very proud military tradition in their own country. Are you not seeing Sikhs coming through the system?

LCol. Bariteau: Not yet. They are reserve members, yes. There are a few of them out West. We have had two officer candidates show up for the regular forces. I believe it was spring 2004. They went through the training without any problem. One decided to shave his beard because it was a problem. The other one decided to keep it. The only issue, and it has been approved by the Charter of Rights, is if there is any problem with training —

The Chairman: Gas masks?

LCol. Bariteau: Gas masks have been developed to accommodate a perfect seal with the individual's beard. It is no longer a problem. It was one of the issues that we brought forward, saying, "Okay, that is fine, he does not want to shave his beard, but what about when he goes into the gas chamber? He has to have a perfect seal." We found at that time that there were some suitable gas masks available.

The Chairman: Turbans are okay?

LCol. Bariteau: Turbans are okay. I have seen two individuals over the past two and a half years, sir.

Aujourd'hui, papa et maman sont là pour leurs petits. Si ça lui coûte 200 \$ et qu'il n'a pas l'argent, alors il appelle maman et papa. Je dispose de toute une gamme de peines pour les recrues. Je peux imposer une amende ou les consigner au quartier pour une période de un à sept jours. Je peux les envoyer à la prison d'Edmonton selon l'accusation, ce qui n'est pas le cas lorsqu'il s'agit d'officiers aspirants, mais cela changera bientôt lorsqu'entreront en vigueur les nouvelles règles. On me dit que c'est probablement pour l'automne.

Le président : Et de quel pourcentage est-il question?

Le lcol Bariteau : Au niveau des mesures disciplinaires? Je dirais de 2 à 3 p. 100, monsieur, au maximum.

Le président : La fraternisation pose-t-elle problème?

Le lcol Bariteau : Non. Ils savent qu'ils ne peuvent pas fraterniser sur la base. Il y a certains problèmes de fraternisation en ville, mais ce n'est pas une grosse affaire. Lorsqu'ils se pointent à Saint-Jean, ils savent que les activités sexuelles sont interdites sur la base, comme toutes les autres activités. En deux années et demie, je n'ai pas constaté de ce genre de problème.

Le président : Voilà qui est surprenant. Nous savons qu'il y a des problèmes de fraternisation au sein des forces et cela me surprend que cela ne se produise pas pendant la période d'entraînement.

Le lcol Bariteau : Je ne dis pas que ça ne se produit pas. Je vous dis tout simplement que je ne l'ai jamais constaté. Il en va de même pour les instructeurs.

Le président : En parlant du cas des minorités visibles, vous n'avez rien dit des sikhs. Cela pique ma curiosité, parce qu'ils jouissent d'une très fière tradition militaire dans leur propre pays. Est-ce qu'il n'y a pas de sikhs dans le système?

Le lcol Bariteau : Pas encore. Ils font partie des forces de réserve, oui. Il y en a quelques-uns dans l'Ouest. Deux officiers aspirants se sont pointés pour les forces régulières. Je crois que c'était au printemps de 2004. Ils ont réussi le cours d'entraînement sans problème. L'un d'eux a décidé de se raser la barbe parce que c'était un problème. L'autre a décidé de la garder. Le seul problème, et la chose est approuvée par la Charte des droits, c'est que s'il y a des problèmes à l'entraînement...

Le président : Le masque à gaz?

Le lcol Bariteau : Il y a maintenant des masques à gaz dont on peut se servir lorsqu'on porte la barbe. Ce n'est plus un problème. C'est une des questions qu'on s'est posées : « Bon, c'est bien, il n'a pas besoin de se raser la barbe, mais qu'est-ce qui se passe pour la chambre à gaz? L'étanchéité doit être parfaite. » Nous avons découvert qu'il existait des masques à gaz qui faisaient l'affaire.

Le président : Et les turbans, ça va?

Le lcol Bariteau : Les turbans, ça va. J'en ai vu deux qui les portaient en deux ans et demi, monsieur.

The Chairman: If suddenly you received a letter from Gen. Hillier saying it would be 5,000 a year instead of 1,000 a year, aside from probably wanting to have a stiff drink, tell us what you would do. What do you need? What would it take?

LCol. Bariteau: What I need is more infrastructure, as I said before, and more instructors, 10 for every 180 candidates. Aside from that, I would need the budget that goes with it.

The Chairman: For example, if someone said that for the foreseeable future, for the next decade, it will be 5,000 a year more than you are training now, what does that mean in terms of bedrooms and mess halls? You gave us a ratio earlier of how many instructors you need, so we can do the multiplication there, but what are the other things that you would need if it were 5,000 a year instead of what it is now?

LCol. Bariteau: To address the force expansion, if I take for granted the decision that has been taken to move Canadian Forces Language School out of McGill, I do not require anything more. I believe right now at the language school there are about 800 candidates who are learning their second language. Those people are figured into the kitchen requirements, the kitchen staff and what have you, sir.

The Chairman: I understand.

LCol. Bariteau: By freeing up those quarters that are being used by those 800-some candidates at the language school, plus having them gone from the kitchen, the other classrooms and training areas, it should not be a problem. The only place that may be problematic is Farnham during the field training portion.

The Chairman: That is where they are in tents, and is there a shortage of tents?

LCol. Bariteau: No. I would say there could be a shortage of space. The training area in Farnham is 32 square kilometres. There are some spaces we cannot use. There is the garrison portion of Farnham, plus there are some training areas that are swampy during the spring.

The Chairman: Could this not happen at Petawawa or Valcartier or Edmonton?

LCol. Bariteau: It could, and we are now in discussions with the naval reserve detachment in Borden to call in that detachment eventually, if we go forward and address the force expansion.

The CDS has spoken about mission tasks, as has the army commander, Gen. Caron, with regard to this. This is not new, and we have heard it before, but I believe the final decision has not been made. We are ready to address some of the force expansion in St.-Jean. If we go over the maximum capacity of the school in infrastructure terms, then the naval reserve detachment in Borden

Le président : Si le général Hillier vous envoyait une lettre tout d'un coup en vous disant que ce serait 5 000 par année plutôt que 1 000, à part vouloir caler un bon gros verre de whisky, qu'est-ce que vous feriez? Que vous faudrait-il comme ressources?

Le lcol Bariteau : Comme je l'ai dit plus tôt, j'ai besoin de plus d'infrastructures et de plus d'instructeurs, à raison de 10 par 180 candidats. À part cela, il me faudrait aussi un budget en conséquence.

Le président : Par exemple, si quelqu'un vous disait que pendant les dix prochaines années, il vous faudrait entraîner 5 000 personnes de plus que vous n'entraînez maintenant, comment cela se traduit-il au niveau des chambres et des salles à manger? Vous nous avez donné le rapport entre instructeurs et candidats, c'est donc facile de faire la multiplication, mais de quelles autres ressources devriez-vous disposer si c'était 5 000 par an plutôt que le chiffre actuel?

Le lcol Bariteau : Si les forces devaient prendre de l'expansion, et si je prends pour acquis que la décision de sortir l'École des langues des Forces canadiennes de McGill sera maintenue, il ne me faut rien de plus. Je crois qu'à l'heure actuelle à l'école des langues il y a environ 800 candidats qui font l'apprentissage de leur langue seconde. Nous tenons compte de ce chiffre pour planifier les besoins de la cuisine et de son personnel et de tout le reste, monsieur.

Le président : Je comprends.

Le lcol Bariteau : En libérant ces quartiers qui servent aux 800 et quelques candidats de l'école des langues, sans oublier qu'ils n'auront plus besoin des services de la cuisine, des classes et des autres installations servant à leur entraînement, cela ne devrait pas poser de problème. Le seul problème pourrait se poser à Farnham pendant l'instruction appliquée.

Le président : C'est là où ils vivent dans des tentes et je vous pose la question : A-t-on assez de tentes?

Le lcol Bariteau : Non. On manquerait plutôt de terrains. Il y a 32 kilomètres carrés qui servent à l'entraînement à Farnham. Certains terrains sont inutilisables. Il y l'espace réservé à la garnison et il y a aussi des espaces réservés à l'entraînement qui se transforment en marécage au printemps.

Le président : On ne pourrait pas se servir de Petawawa, Valcartier ou Edmonton?

Le lcol Bariteau : Oui, et nous sommes actuellement en pourparlers avec le détachement de la réserve navale à Borden pour le rappeler au besoin si nous allons de l'avant et que les forces armées prennent de l'expansion.

Le CEMD a parlé des tâches liées à la mission, comme l'a fait aussi le commandant de l'armée, le général Caron. Il n'y a là rien de nouveau, et nous avons déjà entendu parler de tout cela par le passé, mais je crois qu'aucune décision finale n'a été prise à ce jour. Nous sommes prêts à faire notre part au niveau de l'expansion des forces à Saint-Jean. Si nous dépassons les

will become Canadian Forces Leadership and Recruit School detachment in Borden, and we have fixed the numbers at around 600 per year.

The Chairman: I am surprised you picked Borden, because it seems to me the problems you have at St.-Jean will eventually work their way through to Gagetown and then to Borden. Is that not so?

LCol. Bariteau: The Borden naval reserve detachment was picked because, first, it is central, and it addresses some of the problems, if you can call them problems, that I have at times with anglophone instructors and their families. This would address part of that particular issue. That is why Borden was picked, plus they train only during the summertime. As well, Borden is also the headquarters of Canadian Forces Recruiting Group. This was the decision, to go with Borden as a detachment, if need be.

The Chairman: You have been very helpful, colonel. We have appreciated your information and the answers to the questions. It is obviously a key issue. You set the tone for all of the Canadian Forces. Your success results in the success of the forces. You have a very important job, and the formation that happens at your school carries on for 20 years or 30 years afterwards.

LCol. Bariteau: We hope so, sir.

The Chairman: We wish you continued success and all good fortune. Thank you for coming to the committee today and assisting us in getting a better understanding of the initial training in the Canadian Forces. We appreciate it very much.

LCol. Bariteau: Thank you.

Senator Atkins: We should add that we think you should bring back the drill sergeant.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, June 2, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:00 a.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. I call to order this meeting of the Standing Senate Committee on National Security and Defence.

My name is Colin Kenny, and I am a senator from Ontario. I chair this committee, which is in the process of conducting a defence review.

possibilités maximales de l'école au niveau des infrastructures, le détachement de la réserve navale à Borden deviendra le détachement de l'École de leadership et de recrues des Forces canadiennes à Borden et nous avons fixé le chiffre à 600 à cette fin.

Le président : Je suis surpris que vous ayez choisi Borden parce qu'il me semble que les problèmes que vous vivez maintenant à Saint-Jean se retrouveront aussi à Gagetown et ensuite à Borden. N'est-ce pas le cas?

Le lcol Bariteau : Le détachement de la réserve navale de Borden a été choisi en premier lieu tout d'abord parce qu'il occupe un site central, et règle certains des problèmes, si on peut appeler cela des problèmes, que me posent, de temps à autres, les instructeurs anglophones et leurs familles. Cela servirait à régler une partie de ce problème précis. C'est pour cela qu'on a choisi Borden et, en plus de cela, on n'y fait de l'entraînement que pendant l'été. Il faut dire aussi qu'à Borden se trouve le quartier général du Groupe du recrutement des Forces canadiennes. On a donc décidé de choisir Borden, le cas échéant.

Le président : Vous nous avez beaucoup aidés, colonel. Nous vous sommes reconnaissants pour les renseignements et les réponses à nos questions. Il s'agit d'une question clé, de toute évidence. C'est vous qui donnez le ton pour les Forces canadiennes dans leur ensemble. De votre succès dépend le succès des forces. Vous faites un travail très important et l'entraînement que vous donnez à votre école se fait sentir pendant les 20 ou 30 années qui suivent.

Le lcol Bariteau : Nous l'espérons, monsieur.

Le président : Nous vous souhaitons bon succès et bonne chance. Merci d'être venu ici aujourd'hui pour nous aider à mieux comprendre comment se fait l'entraînement initial au sein des Forces canadiennes. Nous apprécions énormément.

Le lcol Bariteau : Merci.

Le sénateur Atkins : Nous devons ajouter qu'à notre avis vous devriez rétablir le rôle du sergent instructeur.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 2 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 9 heures en vue d'examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité du Canada.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour, mesdames et messieurs. La séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense est ouverte.

Je m'appelle Le colin Kenny, et je suis un sénateur de l'Ontario. Je suis le président de ce comité, qui effectue une étude sur la politique de défense.

Briefly, I will introduce the members of the committee. On my far left is Senator Nolin from Quebec. Beside him is Senator Munson from Ontario. On my right is Senator Meighen from Ontario, and beside him is Senator Atkins, also from Ontario.

Before us today, we have two witnesses: Mr. Paul Taillon, Director, Review and Military Liaison, Office of the Communications Security Establishment Commissioner, formerly with the Canadian Security Intelligence Service. Mr. Taillon has written extensively in the area of terrorism, low-intensity operations and special operations. Mr. Taillon is a Canadian Army Reserve Lieutenant Colonel who has served with the British and American special operations forces. He is a graduate of the United States Marine Corps Amphibious Warfare School and the USMC Command and Staff College. Currently, he is a student at the U.S. Army War College, class of 2006, and directing staff at the Canadian Forces College. Mr. Taillon is an adjunct professor at the Royal Military College of Canada and is an Associate Senior Fellow at the Joint Special Operations University, JSOU, at Hurlburt Field, Florida, USA.

Appearing with him is Mr. Rémi Landry, who is a Research Fellow, International Security Study and Research Group, at the Université du Québec à Montréal. Mr. Landry retired from the Canadian Forces in November 2002 with the rank of Lieutenant Colonel after 34 years of continuous military service. He began his career with the Royal 22nd Regiment in 1973 and occupied various posts as a junior and then a senior officer with motorized and mechanized infantry battalions and the Canadian Airborne Regiment. In 1993, he was seconded to the European Union as a member of a standing committee on reconciliation, which was part of the EU monitoring mission in the former Yugoslavia. From 1997 to 2000 he worked as Deputy Director, Project on Policy Advocacy and Facilitation in Haiti.

Since retirement, Mr. Landry has been active as a military analyst and research associate with a research group on international security. He is currently writing his doctoral thesis at the Department of Political Science, Université de Montréal.

Welcome, gentlemen. Mr. Taillon, please proceed.

Paul Taillon, Director, Review and Military Liaison, Office of the Communications Security Establishment Commissioner: On April 1, 2005, the Canadian Special Operations Forces, or CANSOF, celebrated its thirteenth year of service in the Canadian Forces. The past years have been ones of great challenge and change, with a developing national and international reputation for professionalism, which was recently proven in joint and coalition SOF operations in Afghanistan. This has also been a period of garnering military and political support. In one decade, CANSOF has gone from an organization

Je vais rapidement présenter les membres du comité. À mon extrême gauche se trouve le sénateur Nolin, du Québec. À côté de lui, le sénateur Munson, de l'Ontario. À ma droite, le sénateur Meighen, de l'Ontario, et à côté de lui, le sénateur Atkins, également de l'Ontario.

Nous recevons aujourd'hui deux témoins : M. Paul Taillon, directeur, Revue et liaison militaire, Bureau du commissaire du Centre de la sécurité des télécommunications, anciennement du Service canadien de sécurité du renseignement. M. Taillon a écrit de nombreux textes portant sur le terrorisme, les opérations de faible intensité et les opérations spéciales. Il est lieutenant-colonel réserviste de l'Armée canadienne et a servi auprès des forces des opérations spéciales britanniques et américaines. C'est un diplômé de la Amphibious Warfare School (École des techniques de guerre amphibie) du United States Marine Corps et du Command and Staff Le college (Le collège de commandement et d'état-major) du USMC. Il étudie actuellement au U.S. Army War Le college, où il devrait terminer ses études en 2006, et il dirige le personnel du Le collège des Forces canadiennes. M. Taillon est professeur adjoint au Le collège militaire royal du Canada et Associate Senior Fellow (stagiaire en études supérieures) à la Joint Special Operations University, JSOU, à Hurlburt Field, en Floride, aux États-Unis.

Comparaît également, avec M. Taillon, M. Rémi Landry, qui est agrégé de recherche du Groupe d'étude et de recherche sur la sécurité internationale, de l'Université du Québec à Montréal. M. Landry a pris sa retraite des Forces canadiennes en novembre 2002. Il avait alors le grade de lieutenant-colonel, après 34 années de service militaire ininterrompu. Sa carrière a commencé au Royal 22^e Régiment, en 1973 et il a occupé divers postes, d'abord en qualité d'officier subalterne puis en qualité d'officier supérieur dans des bataillons d'infanterie motorisée et mécanisée ainsi qu'auprès du Régiment aéroporté du Canada. En 1993, il a été détaché auprès de l'Union européenne en tant que membre d'un comité permanent de la réconciliation, qui faisait partie de la mission de surveillance de l'Union européenne en ancienne Yougoslavie. De 1997 à 2000, il a été directeur adjoint du Project on Policy Advocacy and Facilitation (Programme de défense des politiques et de facilitation) en Haïti.

Depuis qu'il a pris sa retraite, M. Landry est analyste militaire et adjoint de recherche auprès d'un groupe de recherche sur la sécurité internationale. Il rédige actuellement sa thèse doctorale au Département de science politique de l'Université de Montréal.

Messieurs, je vous souhaite la bienvenue. Monsieur Taillon, à vous la parole.

M. Paul Taillon, directeur, Revue et liaison militaire, Bureau du commissaire du Centre de la sécurité des télécommunications : Le 1^{er} avril 2005, les Forces d'opérations spéciales du Canada, les FOSCAN, ont célébré leur 13^e année de service au sein des Forces canadiennes. Ces dernières années ont été des années de grands changements et de défis à relever, où ces forces spéciales ont accru leur réputation nationale et internationale de professionnalisme, comme l'ont récemment prouvé les opérations conjointes et coalisées en Afghanistan. Ces années ont également permis d'acquiescer un soutien militaire et politique. En une décennie, les

that drew heavily from the Canadian Airborne Regiment to one comprising a broad spectrum of service volunteers, including reservists. CANSOF has performed duties in a number of countries, including Bosnia, Rwanda, Afghanistan and Haiti. Moreover, CANSOF operations run the gamut from protective duties for Canadian VIPs, acting as Joint Commission Observers in Bosnia and training Haitian police personnel, to surveillance and direct action operations in Afghanistan.

In the wake of the New York and Washington attacks on September 11, 2001, the Canadian government reportedly increased CANSOF's budget by some \$119 million as an integral part of Canada's participation in the global war on terrorism, or GWOT. The government's intent was to double the size of this unit to a reported goal of 600 personnel. This is a most difficult challenge considering not only the size of the regular Canadian Forces but also the demanding selection requirements for those individuals who aspire to become SOF operators.

A Special Forces operator needs very specific attributes. He or she must be highly motivated with a keen intellect, be physically fit and psychologically stable, resourceful and self-reliant. Moreover, an SOF operator must be able to operate alone or in a small team and possess an unflappable personality — a courage that Ernest Hemingway once described as "grace under pressure." In addition, tact and persuasive skills are also critically important for those involved in advising and training foreign militaries. Those not sensitive to the socio-cultural milieu in which they are operating will hold little local influence over foreign officers and their NCOs, many of whom have had more practical experience. As one Special Air Service, or SAS, operator noted: "You may advise the wily Afghan on how to orchestrate a better ambush, but never say they do not have the experience in conducting ambushes. Any short military history on the Soviet operational experience between 1979 and 1989 will quickly persuade you otherwise."

SOF operations, by nature, are low-visibility operations, using speed, surprise, audacity and perception to minimize the associated risks and to maximize the results. The employment of these tactics, techniques and procedures, better known as TTPs, enables SOF forces to accomplish missions that many cases conventional military forces could likely accomplish, albeit with greater difficulty. Hence they are a "force of choice." In some of our allied forces, the United States and Great Britain in particular, many of their SOF operators have been, or are, geographically oriented, and are therefore well attuned to and capable of communicating in the languages of the region. This capability enables our SOFS allies to acclimatize rapidly in exotic

FOSCAN sont passées de l'état d'organisme comptant principalement sur le Régiment canadien aéroporté à la situation d'un organisme comprenant une vaste gamme de volontaires pour le service, y compris des réservistes. Les FOSCAN se sont acquittées de fonctions diverses dans un bon nombre de pays, y compris la Bosnie, le Rwanda, l'Afghanistan et Haïti. En outre, les opérations des FOSCAN portent sur une vaste gamme d'activités, dont les services de protection de personnalités canadiennes, la présence en Bosnie en qualité d'observateurs au sein de la commission mixte, la formation de personnel de la police haïtienne ainsi que la surveillance et les opérations d'intervention directe en Afghanistan.

Au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 à New York et à Washington, le gouvernement canadien a augmenté le budget des FOSCAN de près de 119 millions de dollars, dans le cadre de la participation du Canada à la guerre mondiale contre le terrorisme. L'intention du gouvernement était de doubler la taille de cette unité pour atteindre l'objectif déclaré de 600 membres. Cet objectif présente des difficultés énormes, compte tenu non seulement de la taille des Forces canadiennes, mais également des exigences rigoureuses en matière de sélection des personnes qui aspirent à être actives au sein de ces forces d'opérations spéciales.

Un membre des Forces spéciales doit avoir des qualités très précises. Il doit être hautement motivé, avoir des capacités intellectuelles développées, être en bonne forme physique, faire preuve de stabilité psychologique, être autonome et avoir de la ressource. En outre, cet homme ou cette femme doit pouvoir travailler seul ou en petite équipe et doit avoir une personnalité flegmatique. Cette personne doit avoir le courage qu'Ernest Hemingway a décrit comme étant la « capacité d'agir gracieusement dans des conditions très dures ». Le tact et l'art de la persuasion sont également des caractéristiques critiques pour ceux qui s'occupent de conseiller et de former des militaires étrangers. Les membres des Forces spéciales qui ne connaissent pas bien le milieu socioculturel au sein duquel ils doivent évoluer auront bien peu d'influence auprès des officiers et des sous-officiers étrangers, dont un bon nombre ont déjà eu plus d'expérience pratique. Comme le disait un membre du Service d'aviation spécial : « Vous pouvez conseiller un Afghan rusé sur la façon de préparer une meilleure embuscade, mais n'allez jamais dire qu'il n'a aucune expérience en préparation d'embuscades. La moindre connaissance de l'histoire militaire de l'intervention soviétique de 1979 à 1989 vous persuadera rapidement du contraire ».

De par leur nature même, les opérations spéciales sont des opérations de basse visibilité, axées sur la vitesse, la surprise, l'audace et la perception, de façon à réduire au minimum les risques connexes et à maximiser les résultats. L'emploi de ces tactiques, techniques et procédures, mieux connues sous le nom de TTP, permet aux Forces d'opérations spéciales de s'acquitter de missions dont les forces militaires conventionnelles pourraient s'acquitter également dans bien des cas, avec toutefois une difficulté accrue. Les Forces d'opérations spéciales sont donc l'« instrument de choix ». Au sein des forces de certaines des puissances alliées, celles des États-Unis et de la Grande-Bretagne particulièrement, de nombreux membres des Forces d'opérations

locales and undertake their missions from a standing start. Thus, our allied forces can easily employ their personnel to conduct foreign internal defence operations, mobile training teams or act as advisors, not only to assist friends and allies but also to leverage their assistance to further the foreign policy agenda of the respective governments. For the SOF personnel involved in these initiatives, such training programs improve their spectrum of competencies and develop personal contacts that could have importance in the future.

Considering that special forces and intelligence will be at the forefront of the GWOT, CANSOF is one of the two strategic military assets that the Canadian government has available. In this regard, CANSOF has the capability of influencing Canada's international security agenda. The future employment of CANSOF as a training asset to friendly nations could ensure high quality training while extending Canadian foreign policy interests and influence abroad. Canadian participation in foreign internal defence and military assistance programs in conjunction with our allies could enhance our international stature while providing a viable and attractive option for nations that may not seek assistance from our British or American cousins. Such duties, although well in the range of our Canadian light infantry capabilities with appropriate tweaking, could be viewed at the same time as degrading their conventional force capabilities.

In order to address this possible future requirement, CANSOF will have to incorporate language abilities other than the two official languages of Canada into their skill sets: Arabic, Spanish, Chinese and Afghan dialects are some of the languages that will likely remain necessary in the foreseeable future. In addition, French is a great asset in dealing with the African francophone nations and with Haiti, who may solicit military assistance in the future.

One way of resolving the issues of language and cultural sensitivity would be to talent-spot and directly recruit second-generation Canadians of various ethnic groups into the CF with the aim of selecting and assigning them for CANSOF training. The selecting of second-generation foreign-language speakers who are Canadians would be similar to the Swedish model of employing for security reasons only second-generation Swedish translators with their forces abroad. A similar initiative would provide CANSOF selection with candidates who are not only Canadian but also who were born and raised in a multiethnic nation, retaining the vital skillsets of cultural sensitivity and insight, in addition to having a critical language capability.

spéciales ont une profonde connaissance géographique du terrain et sont donc bien conscients de leur milieu et capables de communiquer dans les langues de la région. Cela permet aux Forces spéciales de nos alliés de s'acclimater rapidement à des environnements exotiques et à entreprendre leurs missions dans de très brefs délais. Les forces des alliés peuvent ainsi facilement employer leur personnel à des opérations de défense intérieure en pays étranger, constituer des équipes de formation mobiles ou agir en qualité de conseillers, non seulement pour aider des amis et des alliés, mais également en se servant de l'aide fournie pour faire avancer le programme de politique étrangère de leurs gouvernements respectifs. Pour les membres des Forces d'opérations spéciales qui s'occupent de ces initiatives, ces programmes de formation accroissent la gamme de leurs compétences et leur permettent d'établir des contacts personnels qui pourront avoir une certaine importance plus tard.

Étant donné que les forces spéciales et que les services du renseignement seront à l'avant-plan de la Guerre mondiale contre le terrorisme, les FOSCAN constituent l'un des deux avantages militaires stratégiques dont dispose le gouvernement canadien. Les FOSCAN ont donc la capacité d'influencer le programme de sécurité internationale du Canada. L'utilisation future des FOSCAN comme outil de formation auprès de pays amis pourrait permettre de dispenser une formation de haute qualité, tout en accroissant l'influence du Canada et en faisant la promotion de ses intérêts à l'étranger. La participation du Canada à des programmes d'aide militaire et d'aide à la défense intérieure de pays étrangers, en collaboration avec nos alliés, permettrait de nous donner plus de prestance à l'échelle internationale, tout en servant d'option utile et attrayante pour les pays qui chercheraient à ne pas obtenir l'assistance de nos cousins britanniques ou américains. Ces fonctions, même si elles peuvent bien être assumées par les forces canadiennes d'infanterie légère, sous réserve de quelques améliorations qu'on y apporterait, pourraient en même temps être considérées comme un affaiblissement des capacités des forces conventionnelles.

Pour répondre à cette exigence future possible, les FOSCAN devront inclure des compétences linguistiques autres que celles des deux langues officielles du Canada : l'arabe, l'espagnol, le chinois et les dialectes afghans sont quelques-unes des langues dont la maîtrise reste nécessaire pour l'avenir prévisible. En outre, le français est particulièrement utile pour les pays francophones d'Afrique et pour Haïti, pays qui pourraient demander de l'aide militaire à l'avenir.

Une façon de résoudre les problèmes du langage et de la sensibilité culturelle serait de détecter et de recruter directement des Canadiens de seconde génération, des divers groupes ethniques au sein des Forces armées du Canada, en vue de les sélectionner ultérieurement et de les affecter au programme de formation des FOSCAN. Le choix de Canadiens de deuxième génération parlant déjà une langue étrangère serait similaire au modèle suédois qui, pour des raisons de sécurité, recrute uniquement des traducteurs suédois de deuxième génération pour les forces postées à l'étranger. Une initiative de ce type permettrait au service de recrutement des FOSCAN de trouver des candidats qui sont non seulement canadiens mais qui sont

Moreover, in the wake of selection and training, Canadian ethnic operators, or CEOs, could be allowed the opportunity to travel to their family homelands to see, firsthand, their potential area of operation and to evaluate the necessary requirements should they have to undertake overt or covert operations in these areas. Native speakers selected and trained as CANSOF operators would be highly valuable additions to our capability spectrum.

The intent of this CANSOF introduction is to underline one of the many issues that will likely affect the evolution of the Canadian Special Operations Forces. It must be kept in mind that Canada does not have the 60-plus years of our Commonwealth and American allies. Moreover, we are a conventional force steeped in a conventional mind-set. However, it is vital that we learn from our past and the past of others and that we aggressively pursue the skills that our allies have within their respective SOF communities in order to develop and expand our own capabilities for future SOF operations and within coalitions.

The Canadian SOF community should look at doing the following: develop a CANSOF force structure to include specialized tasks, skills and training that could be encompassed for a reserve CANSOF squadron; develop a CANSOF linguistic and cultural skill set; encourage unorthodox approaches and unconventional techniques; develop flexible thinking and innovation in addressing unconventional security threats; invest in academic expertise, science and technology; use academics and technologists as force multipliers; promote a CANSOF capability for rapid deployment and regional adaptability; and develop a regional orientation for CANSOF.

There are four simple yet self-evident truths learned from extensive operational experience that have been coined by our southern cousins. They are the fundamental and underlying aspects of the issues discussed in this paper and apply to all SOF forces. They are: Humans are more important than hardware; quality is more important than quantity; special operations forces cannot be mass-produced; and competent SOF cannot be created quickly after emergencies.

The Chairman: Mr. Landry, please proceed.

[Translation]

Lieutenant-Colonel (retired) Rémi Landry, International Security Study and Research Group, Université de Montréal: Mr. Chairman, thank you for your invitation. I am honored to

également nés et qui ont été élevés dans un pays multiethnique, ce qui leur permet de bénéficier de la qualité vitale qu'est la sensibilité et la perception culturelle. En outre, ces personnes auraient bien sûr une compétence linguistique critique. De surcroît, après leur sélection et leur formation, les membres canadiens des Forces spéciales disposant de ce bagage ethnique pourraient avoir la possibilité de se rendre dans la patrie d'origine de leur famille pour prendre connaissance de leur zone éventuelle d'opération et pour évaluer les besoins concernant toute opération ouverte ou secrète dans cette zone. Il serait très utile d'ajouter à la gamme de nos capacités des personnes parlant la langue de la région, sélectionnées et formées en qualité de membres des FOSCAN.

Cette présentation des FOSCAN a pour objet de mettre en relief l'un des nombreux enjeux qui sont susceptibles d'influencer l'évolution des forces d'opérations spéciales du Canada. Il est clair que, contrairement à des alliés comme les pays du Commonwealth et les États-Unis, le Canada ne peut s'appuyer sur une soixantaine d'années d'expérience à ce chapitre. En outre, nos forces classiques sont imprégnées de conformisme. Pourtant, il est essentiel que nous tirions des leçons de notre passé et du passé d'autres pays, et que nous prenions des mesures dynamiques pour acquérir les compétences que possèdent les forces d'opérations spéciales de nos alliés afin de développer et d'élargir nos propres capacités eu égard aux opérations des FOS et à celles des coalitions dont nous faisons partie.

Le milieu canadien des FOS doit envisager les initiatives suivantes : élaborer une structure de forces, y compris des tâches spécialisées, des compétences et de la formation qui s'appliquent à un escadron de la réserve des FOSCAN, doter les forces d'opérations spéciales du Canada d'un éventail de compétences linguistiques et culturelles, encourager les techniques innovantes et les démarches non conformistes, susciter une réflexion souple et novatrice pour répondre aux nouvelles menaces qui pèsent sur notre sécurité, investir dans le volet science et technologie, notamment par l'entremise de l'expertise des universitaires, recourir aux universitaires et aux technologues qui peuvent décupler l'efficacité des forces, promouvoir l'acquisition par les FOSCAN d'une capacité de déploiement rapide et d'adaptabilité régionale et, en dernier lieu, donner une orientation régionale aux forces d'opérations spéciales du Canada.

Nos cousins du Sud ont retenu quatre vérités allant de soi de leur vaste expérience opérationnelle, et les ont exprimées en leur nom. Il s'agit d'aspects fondamentaux des enjeux abordés dans ce document et qui s'appliquent à toutes les forces opérationnelles. Voici ces quatre principes : les êtres humains sont plus importants que le matériel, la qualité est plus importante que la quantité, les forces d'opérations spéciales ne peuvent être produites en série, et on ne peut créer des forces d'opération spéciales rapidement pour répondre à une urgence.

Le président : Monsieur Landry, à vous la parole.

[Français]

Le lieutenant colonel (à la retraite) Rémi Landry, Groupe d'étude et de recherche sur la sécurité internationale, Université de Montréal : Monsieur le président, merci de votre invitation. Je

find myself here among so many illustrious Canadians, who are concerned about the security of our country and more specifically, the health of our armed forces. I have shared that passion for the past 37 years.

I gave you a copy of my presentation, which I consider to be strictly a working document. I will try to cover it as best I can, because I have more than six minutes worth of material. Given that you have already covered my introduction, I will go straight to the heart of the matter.

My presentation is intended as a reflection on several years of community experience. As a researcher, I will bring a much more structural dimension to a point as specific as the one my colleague just presented.

Unlike several of my colleagues and former colleagues, I do not intend to comment on departmental funding, the need for a better defense policy or even Canada's recent international policy statement and the section on defense and how it will be applied. My presentation is quite different. It seeks to put in perspective a structural dimension that is often left to the military and that in my opinion, should undergo a full review if we wish to make the most of the resources provided and moreover guarantee the efficiency of their use.

In that regard, the comments of the chief of staff are reassuring and promising, including what he said about the current structure of the Canadian Forces when he met with members of the Standing Committee of the House of Commons on National Defense and Veterans Affairs on May 19, 2005.

[English]

The second thing that has become a very real focus for us in the transformation of the Canadian Forces is a Canadian Forces focus. As senators are aware, the Canadian Forces went through integration and unification in the late 1960s and early 1970s. However, in my view, we have continued to maintain a Canadian army, navy and air force mentality, attitude and structure and not the Canadian Forces attitude, culture and structure that would allow us to conduct operations and to do what we have to do on behalf of the people of Canada.

[Translation]

Keep in mind that the very structure of NDHQ and its operation are for all practical purposes the same as at reunification in 1968 and what followed in the early 1970s. Cohabitation does not come without costs! Although some effort was made to reduce the size of NDHQ, what about the increasing number of assistant deputy ministers and their assistants. In 1976, we had the equivalent of nine assistance deputy ministers, six of whom were members of the forces. Now, according to the Department of National Defense website, we

suis honoré de me retrouver devant tant d'illustres Canadiens, qui ont à cœur la sécurité de notre pays et plus précisément la santé de nos Forces armées. C'est une passion que je partage depuis les 37 dernières années.

Je vous ai remis une copie de mon exposé, qui est pour moi strictement un document de travail. J'essaierai de le couvrir du mieux que je peux, car j'en ai pour plus de six minutes. Étant donné que vous avez déjà couvert mon introduction, j'irai directement dans le vif du sujet.

Mon intervention se veut avant tout une réflexion issue de plusieurs années d'expériences en milieu communautaire. En tant que chercheur, j'apporterai une dimension beaucoup plus structurelle sur un point aussi particulier que celui que mon collègue vient de présenter.

Contrairement à plusieurs de mes collègues et anciens confrères, je ne chercherai pas à commenter le financement du ministère, le besoin d'une meilleure politique de défense ou même le récent énoncé de la politique internationale du Canada et sa section sur la Défense et sa façon de l'appliquer. Mon intervention est tout autre. Elle cherche à mettre en perspective une dimension structurelle qui est souvent laissée aux militaires et qui, selon moi, doit faire l'objet d'une révision complète si on tient à optimiser l'efficacité des ressources accordées et surtout garantir l'efficience de leur utilisation.

À cet effet, les commentaires du chef d'état-major sont rassurants et prometteurs, entre autres, lors de sa rencontre le 19 mai dernier avec les membres du Comité permanent des Communes sur la Défense nationale et les Anciens combattants, où il abordait la présente structure des Forces canadiennes en ces termes.

[Traduction]

Dans le processus de transformation des Forces canadiennes, un deuxième élément s'est imposé comme étant capital : il faut mettre l'accent sur l'ensemble des Forces canadiennes. Comme vous le savez, honorables sénateurs, la fin des années 60 et le début des années 70 ont marqué l'intégration et l'unification des Forces canadiennes. Néanmoins, selon moi, nous n'avons cessé de perpétuer une mentalité, une attitude et une structure distinctes propres à l'armée de terre, à la marine et à l'armée de l'air canadiennes, au lieu de promouvoir une attitude, une mentalité et une structure qui s'appliquent à l'ensemble des Forces canadiennes, ce qui nous permettrait de mener des opérations et de nous acquitter de nos responsabilités au nom des Canadiens.

[Français]

En effet, faut-il rappeler que la structure même du QGDN et son fonctionnement sont à toutes fins pratiques les mêmes que lors de la réunification de 1968 et de son suivi au début des années 70. Une cohabitation, mais à quel prix! Même si certains efforts furent faits pour réduire la taille du QGDN, que dire du nombre croissant des sous-ministres adjoints et de leurs adjoints. En 1976, nous avions l'équivalent de neuf sous-ministres adjoints, dont six militaires. Présentement, en accord avec le site du ministère de la Défense nationale, nous en avons 15, dont six

have 15 of them, six of whom are members of the forces. And what about the growing interference by senior officials in these positions? Although some changes have been made since 1997, the Dimoff Report clearly illustrates the difficulties flowing from the integration of the Department of National Defence and the Canadian Forces Headquarters at the time, which some feel was never completed nor revised since its conception.

I would just like to comment on or mention a situation from the Dimoff Report that provides a very good illustration of my thinking and reflects the current state of the structure within the Canadian Forces.

[English]

The majority agree that many of the problems within DND and the Canadian Forces are interrelated and are the wrong outcomes of two organizational decisions: First, to unify the Canadian Forces in the late 1960s, which amalgamated the three elemental services into one; and second, to amalgamate the military Canadian Forces Headquarters and the Civilian National Defence Headquarters, which was the result of a defence management review in 1972. Civilianization is a consequence of these amalgamations and has affected organization, command and management structures. The present structure and procedures of DND do not provide adequate levels of accountability from either the military or civilian perspectives.

The intent of this present configuration at DND was to provide Canadians with the best of military tasks and public service ethics. It has been concluded that Canadians have received neither, and that both have been damaged. In terms of the command and management of the Canadian Forces, some have suggested that, in the current structure of NDHQ, it is difficult to determine where the jurisdiction of DND ends and where the CF begins. Moreover, it is difficult to articulate the role of the Deputy Minister, the Assistant Deputy Minister and the Chief of Defence Staff with clarity. Some have stated that the military has not been civilianized but that the DM's role has been militarized. It was commanded that DND and the CF should be reorganized so that all aspects of accountability and operational responsibility of the military and civilians are clearly and transparently defined.

Furthermore, there is a consensus that the government should consider the desirability of splitting the issue into a civilian and military department. The civilian department would be responsible for the strategy and policy formulation and function and the DM would be served by a staff sufficient to fulfill his or her responsibility and provide sound, credible policy direction and insight into the Armed Forces. The CDS, as head of the military component, should be able to provide, unfettered by the DM, military advice to the Minister of Defence, cabinet and the Prime Minister. He or she should be responsible only for the implementation of policy, not for its formulation and not for the

militaires. Que dire aussi de l'immixtion progressive des hauts fonctionnaires à ces postes? Même si depuis 1997, certaines modifications furent apportées, le rapport Dimoff illustre bien les difficultés héritées d'une intégration du ministère de la Défense nationale et du Quartier général des Forces canadiennes à l'époque, qui pour certains ne fut jamais complétée ni révisée depuis sa conception.

J'aimerais tout simplement commenter ou faire état d'une situation du rapport Dimoff qui illustre très bien ma pensée et reflète l'état actuel de la structure au sein des Forces canadiennes.

[Traduction]

La plupart des intervenants estiment que le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes sont confrontés à des problèmes connexes, qui sont le résultat malheureux de deux décisions organisationnelles, soit, d'abord, l'unification des Forces canadiennes à la fin des années 60, ce qui a conduit à la fusion des trois corps d'armée, puis la fusion des quartiers généraux civils et militaires de la Défense nationale après qu'un examen de la gestion de notre défense eut été complété en 1972. L'évolution vers le secteur civil est l'une des conséquences de ces fusions qui ont transformé les structures d'organisation, de commandement et de gestion. Les structures et procédures actuelles du MDN ne prévoient pas suffisamment de mécanismes de reddition de comptes pour les filières militaires ni civiles.

L'organisation actuelle du ministère de la Défense avait pour but d'offrir aux Canadiens les meilleurs services militaires et les meilleures pratiques en matière d'éthique qui soient. On a conclu que les Canadiens n'avaient bénéficié ni de l'un ni de l'autre et que ces deux éléments avaient subi un recul. Pour ce qui est de la gestion et du commandement des Forces canadiennes, d'aucuns soutiennent qu'avec la structure actuelle du QGDN, il est difficile de déterminer les limites des domaines de compétence du MDN et de ceux des FC. En outre, il est difficile de cerner le rôle du sous-ministre, du sous-ministre adjoint et du chef d'état-major de la Défense. Certains ont affirmé que ce n'était pas l'administration militaire qui avait connu une évolution vers le secteur civil mais que c'était plutôt le rôle du sous-ministre qui était devenu plus militaire. En outre, on a soutenu que le MDN et les FC devaient faire l'objet d'une réorganisation afin que tous les aspects de la reddition de comptes et de la responsabilité opérationnelle des militaires et des civils soient définis de façon claire et transparente.

En outre, il existe un consensus selon lequel le gouvernement devrait déterminer si la scission de la défense en un ministère civil et un ministère militaire est souhaitable ou non. Le ministère civil serait chargé de l'élaboration et de l'exécution de politiques et de stratégies, et le sous-ministre aurait sous ses ordres une équipe suffisamment nombreuse pour lui permettre de s'acquitter de ses fonctions et de fournir aux Forces canadiennes des directives et des conseils solides et dignes de foi. Par ailleurs, comme responsable du volet militaire, le chef d'état-major de la Défense devrait pouvoir fournir au ministre de la Défense, au Conseil des ministres et au premier ministre, des conseils sur les questions

day-to-day administration of the department. Some suggested that the military adopt the pre-1968 system of CFHQ, with the chair of defence staff and three service chiefs. Many were not sure that the separation of NDHQ and CFHQ was the answer. However, all agreed that structure and organization need to be reviewed.

[Translation]

Unified Canadian Forces? Headquarters may be, but the Canadian Forces are not. It follows that the nature of the various commands, naval, air and land forces, creates an adversarial dynamic where there is competition for resources rather than the pursuit of a policy that seeks to use the available resources in the way that best accomplishes the objectives of the government of Canada. In my opinion, having the Canadian Forces unified under one command would unencumbered the decision making process, despite the shock that this change would create within the current military structure. This unification would facilitate the adoption of a common doctrine that would provide for an integrated equipment and armament systems acquisition process and would lead toward achieving a common vision, thereby avoiding the dynamic of current disputes resulting from the separation of the three branches.

In addition, savings are to be expected in terms of staff and probably infrastructure of the multiple headquarters that would be integrated. And what about the institutional advantages of, among other things, having the three branches of the Canadian Forces operate within the same operational framework toward the fulfillment of common goals.

This unified forces proposal originates in an institutional reality that has already stood the test of time. The U.S. Marines, with about 172,000 men and women, has a unified command structure that could be adapted to Canadian needs. And I do say could be adapted. I do not advocate copying the U.S. Marines' structure, just the concept. It is a unified structure despite the doctrinal specialization. The US Marines are an expeditionary force for air, land and naval operations. It is currently the only division with this capacity in the US Forces. That would in no way hinder the employment of our forces.

We currently have 62,000 men and women, of whom almost 6,000 are in training for all types of conflict in the spectrum of armed conflicts, and if necessary, that could constitute the basis for a return to the three branches should the situation call for that. Among other things, our recent borrowing from the doctrine of the three blocks to describe the environment within which our soldiers have to operate, by our current chief of staff, was borrowed from the Americans. The future of our forces apparently has a lot in common with how the Americans use their Marines.

militaires, sans ingérence de la part du sous-ministre. Il faudrait confier comme seul mandat au CEMD de mettre en œuvre les politiques et non de les élaborer ni de voir à la gestion quotidienne du ministère. D'aucuns ont proposé que l'on revienne au système du QGFC, en vigueur jusqu'en 1968, qui comprenait un président d'état-major de la Défense ainsi que trois chefs de service. De nombreux intervenants sont restés sceptiques face à la création d'un QGND et d'un QGFC distinct. Néanmoins, tous se sont entendus pour affirmer qu'un examen de la structure et de l'organisation s'imposait.

[Français]

Des Forces canadiennes unifiées? Le quartier général l'est peut-être, mais les Forces canadiennes ne le sont pas pour autant. Il s'ensuit que la nature des divers commandements, maritimes, aériens et terrestres, crée une dynamique d'opposition où l'enjeu est l'attribution des ressources au lieu de poursuivre une politique qui cherche à optimiser l'emploi des ressources pour l'accomplissement des objectifs du gouvernement canadien. Je suis d'avis que les Forces canadiennes unifiées sous un même commandement allégeraient le processus décisionnel, malgré le choc que ce changement générerait au sein de la présente structure militaire. Cette unification faciliterait l'adoption d'une doctrine commune permettant un processus d'acquisition des équipements et des systèmes d'armement intégrés vers la réalisation d'une vision commune, évitant ainsi la dynamique des présents différends que le maintien distinct des trois éléments entretient.

Il faut de plus entrevoir des économies en personnel et sans doute en infrastructures au niveau des nombreux quartiers généraux qui seraient intégrés. Et que dire des avantages institutionnels qui verraient, entre autres, les trois éléments des Forces canadiennes opérer dans un même cadre opérationnel vers l'accomplissement d'objectifs communs.

Cette proposition des forces unifiées origine d'une réalité institutionnelle qui a déjà fait ses preuves. En effet les U.S. Marines, environ 172 000 hommes et femmes, présentent une structure de commandement unifié qui pourrait être adaptée aux besoins canadiens. Je dis bien qui pourrait être adaptée. Je ne fais pas la promotion d'emprunter la structure des U.S. Marines, mais simplement le concept. C'est une structure unifiée malgré la spécialisation doctrinaire. On sait que les Marines américains sont une force expéditionnaire pour les opérations aériennes, terrestres et marines. C'est présentement la seule division qui a cette capacité auprès des forces américaines. Cela n'empêcherait aucunement l'emploi de nos forces.

On compte présentement 62 000 hommes et femmes, dont près de 6 000 sont en entraînement pour l'ensemble des types de conflits du spectre des conflits armés et, le cas nécessitant, cela pourrait constituer les fondements d'un retour vers les trois éléments au cas où la situation l'exigerait. Entre autres, notre emprunt récent à la doctrine des trois Block afin de décrire l'environnement à l'intérieur duquel nos soldats doivent opérer, car notre chef d'état-major actuel, a été emprunté aux Américains. On constate que le futur de nos forces a beaucoup de similarités avec l'emploi que les Américains font de leurs Marines.

I would like to conclude my presentation by adding three other factors that support the need for further thought on the need to unify the Canadian Forces in the current domestic and international context. The first factor has to do with the military culture that needs to be revisited. Typically, according to military culture, you must always be prepared for the worst possible scenario — at least, that is what I was taught throughout my career — and that is also the answer people gave me so that I would not be too radical with my proposals for change.

Personally, in a theoretical context, that is certainly the attitude to take, but here, this type of attitude requires such a high level of resources that it becomes completely inappropriate. After all, what is the worst possible scenario in terms of domestic and international security? A terrorist attack with nuclear, biological, or chemical weapons or a global armed conflict? What else? So it quickly becomes irresponsible to prepare for the worst possible situation when you do not have the means and no one agrees on the definition, especially because the risk of that happening under the current circumstances is extremely unlikely. Why would we attempt to maintain, at great cost and inappropriately, a military structure that would only be fully effective in a major conflict or catastrophe, and that would require us to control a staff of several hundreds of thousands of men and women? Imagine such a structure with the approximate staff and resources required to effectively implement it, and it would also have to deal with daily situations requiring a much more simplified decision-making process. Imagine how heavy that system would be, whereas the present climate calls for a much more agile structure and above all requires a higher ratio of operators. That is my argument with respect to the current structure of the Canadian Forces.

I also share the views of a number of military and industrial strategists who maintain that preparing for the most likely scenarios makes the best use of your limited resources, though not without some risk. To minimize the consequences, you must therefore incorporate risk assessment into your structures and equip yourself with the tools you need to guarantee a better assessment of the most significant threat.

In conclusion, on this point, isn't what the government already does when it applies one policy instead of another? In so doing, it responds to the most likely situation with the resources available and regularly reassesses its position. That is what any good general has to do on the battlefield: assess the most likely situation and prepare to deal with it with the resources available and continue assessing the situation so as to be able to make regular adjustments.

Why should the Canadian Forces have a structure enabling them to manage forces of several hundreds of thousands of troops? Is this realistic and, what's more, do we have the means whereby to achieve this? If the last 20 years are any indication of what the next 20 years will be like, and the forces total between

J'aimerais conclure mon intervention en ajoutant trois autres facteurs qui viennent renforcer la nécessité de poursuivre la réflexion sur le besoin d'unifier les Forces canadiennes dans le présent contexte national et international. Le premier facteur concerne l'élément de la culture militaire qui nécessite d'être revue. La culture militaire fait habituellement la promotion qu'il faut toujours être prêt pour le pire scénario — du moins, c'est ce qu'on m'a inculqué lors de ma carrière — et c'est aussi la réponse que l'on me donnait pour que je ne sois pas trop radical dans mes propositions de changement.

Personnellement, dans un contexte théorique, c'est effectivement l'attitude à adopter, mais voilà, ce type d'attitude nécessite un niveau de ressources si élevé, qu'il devient tout à fait inapproprié de l'appliquer. En effet, quel est le pire scénario en matière de sécurité nationale et internationale qui pourrait survenir? Une attaque terroriste avec des armes nucléaires, ou biologiques, ou chimiques ou un conflit armé mondial? Quoi d'autre? Il devient donc vite irresponsable de se préparer pour la pire des situations quand on n'en a pas les moyens et que personne ne s'entend pour la définir, d'autant plus qu'il ne représente qu'un risque des plus improbables dans les présentes conditions. Pourquoi chercherions-nous à maintenir à grands coups et de façon inappropriée une structure militaire qui ne serait pleinement efficace que lors d'un conflit majeur ou d'une catastrophe majeure et où on aurait à contrôler les effectifs de plusieurs centaines de milliers d'hommes et de femmes? Imaginez une telle structure avec plus ou moins le personnel et les ressources nécessaires requises pour la mettre en application efficacement, en plus qu'elle devrait faire face au quotidien à des situations qui nécessitent un processus décisionnel beaucoup plus simplifié. Imaginez la lourdeur d'un tel système lorsque la présente conjoncture nécessite une structure plus agile et surtout requiert un ratio plus élevé d'opérateurs. C'est l'argument que je soutiens en ce qui concerne la présente structure des Forces canadiennes.

Je partage aussi les vues de plusieurs stratégies militaires et industriels qui avancent que de se préparer pour les scénarios les plus probables permet d'optimiser vos ressources limitées tout en présentant un certain risque. Pour en minimiser les conséquences, vous devez donc institutionnaliser l'évaluation du risque au sein de vos structures tout en vous dotant des outils requis pour garantir une meilleure évaluation de la menace la plus probante.

En conclusion, sur cet aspect, n'est-ce pas déjà ce que fait le gouvernement lorsqu'il applique telle politique au lieu d'une autre? Ce faisant, il répond à la conjoncture la plus probable avec les ressources disponibles et réévalue régulièrement sa position. C'est ce que tout bon général doit faire sur le champ de bataille : évaluer la situation la plus probable et se préparer à y faire face avec les ressources du bord et maintenir son évaluation de la situation de façon à pouvoir régulièrement s'ajuster.

Pourquoi les Forces canadiennes devraient avoir une structure qui leur permettrait de gérer des forces de plusieurs centaines de milliers de troupes? Est-ce réaliste et surtout avons-nous les moyens de le faire? Si les prochains 20 ans sont comme les derniers 20 ans et laissent entrevoir les Forces armées variant de

65,000 and 100,000 troops, let us develop a structure enabling us to optimize these resources. I can comment further and provide you with relevant examples on these issues if need be.

The second matter which I would like to briefly raise has already been clearly demonstrated by several scientific studies confirming the need for an appropriate structure in order to adjust to the current Revolution in Military Affairs. There is a lot of talk about Revolutions in Military Affairs, for which the acronym RMA is used. Studies on the RMA have already demonstrated that the structure of the US Marines is such that it possesses the institutional characteristics best suited to integrating the new generation of technologies and that it is the best prepared to maximize the advantages which scientists most readily associate with the information revolution.

I could, if need be, put my finger on several studies which demonstrate that the unique and integrated structure of the US Marines' command is currently the most appropriate, as far as armed forces are concerned, to be able to fully integrate what people call "the new Revolution in Military Affairs".

My last example, which backs up the need to reassess the current structure, comes from the Auditor General's last report, which clearly outlines the huge resource coordination needs that the Canadian Forces are unable to meet in order to keep pace with ever-changing technology and interoperability needs. Indeed, we eventually need to guarantee the interoperability of all our command systems — control, communications, computer systems, intelligence, surveillance and reconnaissance — commonly called, according to the English acronym, C4ISR.

I am going to quote a paragraph from the Auditor General, Ms. Fraser's, report, which states:

Including over 90 projects, the C4ISR initiative implemented by National Defence in support of command and control is complex and costly. According to our audit, the department must ensure better coordination and seek to apply a common approach in developing the required systems. National Defence estimates that by 2015 it will have invested almost \$10 billion on projects to improve the way it gathers, processes, and uses military information. This is needed to provide commanders with better information for decision-making in order to exercise faster and more effective command and control in both joint and combined operations.

The design problem comes from the current structure which encourages the various commands — the design problem stems from the need to have so many coordination committees between various sections and groups. This is due to the fact that commands are mandated to continually look for ways of being better prepared in the context of their given environment and in partnership with the other military forces. It is often only after a situation has been recognized as requiring total interoperability that the decision is made to standardize operating protocols and

65 000 à 100 000 troupes, dotons-nous d'une structure qui nous permettra d'optimiser ces ressources. Je pourrai commenter au besoin et donner d'autres exemples sur ces aspects.

Le deuxième facteur que j'aimerais soulever brièvement est déjà bien établi par plusieurs études scientifiques qui confirment les besoins d'une structure appropriée afin de s'ajuster à la présente révolution dans les affaires militaires. On parle beaucoup de révolutions dans les affaires militaires, expression que l'on traduit par RAM. Les études sur le RAM ont déjà démontré que la structure des US Marines possède les caractéristiques institutionnelles les plus aptes à intégrer la nouvelle génération de technologies et qu'elle est la mieux préparée pour maximiser les bénéfices de ce que les scientifiques associent avec la révolution de l'information.

Je pourrais, si le besoin en est, situer plusieurs études qui démontreront que la structure de commandement intégré et unique des Marines est la plus adéquate présentement au niveau des Forces armées pour être en mesure de pleinement intégrer ce que les personnes appellent « la nouvelle révolution dans les affaires militaires ».

Mon dernier facteur, qui vient appuyer le besoin de réévaluer la présente structure, provient du dernier rapport du vérificateur général, lequel met en évidence les besoins énormes en ressources de coordination dont les Forces ne disposent pas afin de répondre aux besoins d'une technologie qui ne cesse de changer et les besoins d'interopérabilité. En effet, il faut s'assurer que l'interopérabilité de tous nos systèmes de commandement — contrôle, communications, informatique, renseignement, surveillance et reconnaissance —, communément appelée, selon l'acronyme anglais, C4ISR soit éventuellement mise de l'avant.

Je vais citer un paragraphe du rapport de la vérificatrice générale, Mme Fraser, qui dit :

Comptant plus de 90 projets, l'initiative C4ISR mise en place par la Défense nationale à l'appui du commandement et du contrôle est complexe et coûteuse. D'après notre vérification, le ministère doit assurer une meilleure coordination et voir à appliquer une approche commune pour la conception des systèmes requis. La Défense nationale estime qu'elle aura consacré d'ici 2015, près de 10 milliards de dollars à des projets conçus pour améliorer la manière de recueillir, de traiter et d'utiliser l'information militaire. Le ministère entend ainsi donner à ses commandants une information de meilleure qualité pour la prise de décision enfin qu'ils soient en mesure d'accroître la rapidité et l'efficacité de leur commandement et de leur contrôle dans les opérations interarmées et interalliées.

Le problème de conception origine de la présente structure qui incite les divers commandements — le problème de conception, c'est de la nécessité d'avoir tant de comités de coordination entre les divers éléments, les divers groupes. Cette situation vient du fait que les commandements ont comme tâche de continuellement chercher à mieux se préparer pour évoluer dans leur environnement et en partenariat avec les autres forces militaires. Ce n'est souvent qu'une fois la situation reconnue comme nécessitant une pleine interopérabilité qu'on décide

equipment. This is the job that coordination committees carry out between the various stakeholders. The coordination committees then report to senior committees which have decision-making authority. These senior committees must also report to their chain of command before making the appropriate decisions. The chain of command must also assess and adopt proposals before any decisions are made by the armed forces. A unified structure would stop such a reactive process, thereby limiting the number of committees and, notably, speeding up the decision-making process.

I would like to conclude on that matter by reminding you that regardless of what the defence policy may be, regardless of the equipment and platforms we want to give to the Canadian Forces, if the structure is not appropriate, we will not be able to optimize our resources nor will we be able to make sure that the Canadian Forces are using public funds efficiently.

Senator Nolin: Good morning, I would like to thank both of you for having accepted our invitation to appear before the committee. LCol. Landry, I will start with you. I took a quick look at your brief and noted that you have already covered several of the questions that we were going to ask you. So, we will go ahead and ask a few questions that we had not planned to ask.

We visited Norfolk. You know that NATO has changed its Norfolk command and that it is now a strategic command which carries out conversion. Are you familiar with what is done there?

LCol. Landry: Yes, I visited NATO 18 months ago.

Senator Nolin: The Danish asked the Norfolk strategic command to review the conversion plans to see if their conversion or their conversion structure were what the Norfolk strategic command had envisioned. That really interested me. I liked the fact that the Danish were doing this. Do you think that we, as Canadians, should follow suit and submit our conversion plans to a command like Norfolk?

LCol. Landry: The simple answer is yes. But to be able to do so, one already needs to have plans.

Senator Nolin: That was my second question.

LCol. Landry: I have a great deal of respect for the Canadian Armed Forces' structure and I am no way here to criticize it. From 1995 to 1997, I was involved in the conversion you spoke about. I did this for the whole Quebec region. I was what you call in military jargon the G3 redesign. The problem that we encountered is that within various commands, renewal comes from the bottom up. And this renewal, once it reaches the top, creates problems. We realize that as a result, that we should eventually standardize this change. Currently, we have at least three other commands which, given the nature of the beast that they have to command, require conversion. However, this conversion is occurring in stove pipes — that is, each part of it starts in a silo — whereas what I am suggesting or what I want to be capable of measuring, is the change that comes from the top down, so that we have a vision which will standardize these

d'uniformiser les protocoles d'opération et les équipements au moyen de comités de coordination entre les divers intervenants qui, par la suite, font rapport à des comités supérieurs dotés de capacité de décision qui, avant de prendre les décisions appropriées, doivent également se rapporter à leur chaîne de commandement qui doit aussi évaluer et adopter des propositions avant que les décisions soient prises par les Forces armées. Une structure unifiée préviendrait un tel mécanisme de réaction, limiterait le nombre de comités et surtout accélérerait la prise de décision.

Je termine sur ce sujet en rappelant que peu importe la politique de défense, peu importe les équipements et les plates-formes qu'on veut donner aux Forces, si la structure n'est pas appropriée, nous ne serons pas en mesure d'optimiser nos ressources ni surtout d'avoir l'assurance que les Forces canadiennes utilisent de façon efficiente les deniers publics.

Le sénateur Nolin : Bonjour, je vous remercie tous les deux d'avoir accepté notre invitation à participer à nos travaux. Colonel Landry, je commencerai avec vous. Vous avez couvert — je lisais rapidement votre texte — plusieurs des questions que nous avions à vous poser. Alors nous essaierons d'explorer les avenues qui n'étaient pas prévues.

Nous avons visité Norfolk. Vous savez que l'OTAN a transformé son commandement à Norfolk et qu'il s'agit d'un commandement stratégique qui vise la transformation. Êtes-vous familier avec ce qui s'y fait?

Le lcol Landry : Oui, j'ai visité l'OTAN il y a 18 mois.

Le sénateur Nolin : Les Danois ont demandé au commandement stratégique de Norfolk d'examiner leurs plans de transformation pour voir si leurs transformations ou leur structure transformée collait à ce que le commandement stratégique à Norfolk envisageait. Cela m'a interpellé. J'ai aimé le fait que les Danois le fassent. Pensez-vous que nous, les Canadiens, devrions faire la même chose que les Danois et soumettre nos plans de transformation à un commandement comme celui de Norfolk ?

Le lcol Landry : La réponse simple est oui. Mais pour être capable de le faire, il faudrait déjà avoir des plans.

Le sénateur Nolin : C'était ma deuxième question.

Le lcol Landry : Je suis très respectueux de la structure que les Forces armées canadiennes présentent et je ne cherche aucunement à critiquer ses éléments. J'ai fait partie, de 95 à 97 de la transformation que vous mentionnez. C'est ce que je faisais pour l'ensemble de la région du Québec. J'étais ce qu'on appelait en jargon militaire le G3 restructuration. Le problème qu'on a relevé c'est qu'à l'intérieur des divers commandements, le renouveau vient d'en bas. C'est ce renouveau, lorsqu'il arrive en haut, qui crée des problèmes. On se rend compte alors qu'on devrait éventuellement uniformiser ce changement. Présentement, on a entre autres trois commandements qui, de par la nature de la bête qu'ils doivent commander, nécessitent de se transformer. Mais cette transformation se fait en vase clos — elle débute en vase clos pour chacun des éléments — alors ce que je propose ou ce à quoi je tiens qu'on soit en mesure de vérifier, c'est que le

changes and, notably, integrate the three commands. We currently do not have the resources to enable our Navy to train more often with the Americans anymore than it trains with our own Canadian Forces, including land and air commands. The same is true with the Air Force, we should be able to have a structure which unifies us despite our limited resources. If that were done, we would eventually be able to develop a vision and be involved in that sort of thing. We have an army comprising 62,000 people, and a Maritime Command with a three-star commanding barely 9,000 people. Furthermore, given that our commands are troop generators, commanding officers do not command in operation. We generate troops for the DCDS, which is responsible for operations. So, these three sections provide troops which are used by another three star and this other three star has different needs from the three commands.

In the late nineties, the DCDS decided to establish a joint operational headquarters, because it became apparent that there were so many different ways of operating among the various sections that there needed to be an overall harmonization. Over time, needs were generated where there would normally be none had integration already occurred. Have you already asked yourselves, just to give you another example to support what I am saying, what the Quebec sector's operational command needs are? Yesterday, you met General Côté. You have been made aware of the hoops that he has to jump through to keep the Saint-Jean base which, in 90 per cent of cases, answers to the Associate Deputy Minister's orders as far as personnel management is concerned. Our national schools are in Saint-Jean, but they are managed and administered by foundations which are linked first and foremost to the army and thereafter to the Quebec sector. Imagine the amount of resources that have to be allocated to coordinate such needs. The same is true of Longue-Pointe. In Longue-Pointe, there is the Dépôt, which is primarily one of the Associate Deputy Minister's (equipment) resources. So, the Quebec sector has its funds, but they are subject to regular discussions with the command to ensure that there are coordinated and concerted effort. We are spending an inordinate amount of time and using an incredible amount of resources to find out what others do and how they do what they do in order to harmonize our policies. If we had a more unified structure, this would be a whole lot easier. As you know, there is not just one Chief of Defence Staff. There is a Marine Commander who commands the Navy, a Army Commander who commands the Armed Forces, and an Air Commander who commands the Air Force, and also a DCDS who commands both national and international operational troops.

[English]

The Chairman: I am just concerned. It is very interesting testimony.

LCol. Landry: Am I speaking too fast?

changement vienne d'en haut, afin qu'on ait une vision qui uniformise ces changements et surtout intègre les trois commandements. On n'a pas les ressources présentement pour avoir une marine qui s'entraîne plus souvent avec les Américains qu'elle ne s'entraîne avec nos propres Forces canadiennes, avec les éléments terriens et aériens. Même chose avec l'air. On devrait être en mesure d'avoir une structure qui nous unifie compte tenu de nos ressources limitées. À partir de ce moment, on serait en mesure éventuellement de pouvoir se doter d'une vision et éventuellement participer à ce genre de choses. On a une armée de 62 000 hommes, un commandement maritime avec un trois étoiles qui commande à peine 9 000 hommes. En plus, parce que finalement nos commandements sont des générateurs de troupes, ce ne sont pas des commandants qui commandent en opération. On génère des troupes pour le SCEMD, qui lui est responsable des opérations. Donc ces trois éléments génèrent des troupes qui sont utilisées par un autre trois étoiles et cet autre trois étoiles a des besoins différents de ces trois commandements.

Dernièrement, à la fin des années 90, il a jugé bon de mettre sur pied un quartier général opérationnel interarmées, car on s'apercevait qu'il y avait tellement de façons de d'opérer entre les divers éléments qu'il fallait harmoniser le tout. On génère, au fur et à mesure qu'on avance dans le temps, des besoins qui ne seraient pas là si on était déjà intégrés. Vous êtes-vous déjà posé la question, juste pour vous donner un autre exemple qui appuiera ce que je dis, à savoir quels sont les besoins du commandement opérationnel du secteur du Québec? Vous avez rencontré hier le général Côté. Vous avez pu voir la gymnastique qu'il doit faire pour maintenir la base de Saint-Jean qui, à 90 p. 100, répond aux ordres du sous-ministre associé pour la gestion du personnel. Nos écoles nationales sont à Saint-Jean, mais elles sont gérées et administrées par les fondations qui sont données à l'armée et ensuite au secteur du Québec. Imaginez le nombre de ressources qui doivent être dédiés juste pour coordonner ces besoins. C'est la même chose pour Longue-Pointe. À Longue-Pointe, se trouve le Dépôt, qui est une ressource du sous-ministre associé (Matériel) principalement. Le secteur du Québec a donc ses fonds, mais ils font l'objet de discussions régulières avec le commandement dans le but d'un effort concerté de coordination. On passe un temps fou avec des ressources incroyables pour savoir ce que les autres font et comment ils le font dans le but d'harmoniser nos politiques. Si on avait une structure plus unifiée, ce serait beaucoup plus facile. Comme vous le savez, il n'y a pas qu'un chef d'état-major. Il y a un commandant de la Marine qui commande la Marine, un commandant de l'Armée qui commande l'Armée, un commandant de l'Air qui commande l'Air, et un DCDS qui commande des troupes en opération, tant nationales qu'internationales.

[Traduction]

Le président : Je m'inquiète. Votre témoignage est très intéressant.

Le lcol Landry : Est-ce que je parle trop vite?

The Chairman: A little bit, but also we are getting answers that are a bit too long. We will receive all sorts of documentation afterwards, if you want to give us examples, but we cannot have such a long —

LCol. Landry: I am very sorry. As you can see, I am passionate about this subject still.

[Translation]

Senator Nolin: We have nothing against that, but if you have any further documents which you feel would be useful to our study, please do not hesitate to send them along to us, and the same thing goes for you, Mr. Taillon. Please do not limit us to this conversation, which will unfortunately only last for an hour and a half.

You have read the recently published new policy, which was made public by the Prime Minister, as he wrote the preface; you are obviously not satisfied by the content of the document.

LCol. Landry: Good news for the Forces is always good news.

Senator Nolin: You will take any good news, even if it is extremely rare.

LCol. Landry: The only problem is that I believe the government was not in a position to listen to the recommendations made by this illustrious committee. Amongst other things, it addresses the fact that currently, given our tax system, the Canadian Forces need \$1 billion to maintain their current activities. I was expecting the Forces to receive that amount this year, not to do new things with, but simply to be able to meet their needs.

Senator Nolin: I do not want to confuse two different things: funding, the budget took care of. We have major concerns regarding the financing of operations; we have said so, and we will write it down again, but on the issue of long-term policies, on the operational structure of the Canadian Forces, the document we were presented with — and I understand that it cannot cover the scope of all the details we would like to see included in it, and time will tell if the restructuring was adequate — but with the information we have before us, that is the question I am putting to you. It appears to us that there is a better streamlining of Canadian Forces operations. I will have questions for Mr. Taillon concerning special forces operations. But according to your reading of the situation, is this a step in the right direction?

LCol. Landry: Yes, but I continue to believe that what the Chief of Defence Staff wants to do when he refers, amongst other things, to the integration of regional commands — I attended a presentation that he gave the same day, amongst others in Ottawa, where I was sitting with generals like General Belisle and others who received the Chief of Defence Staff's comments favourably, but unofficially said: we are coming full circle, because we have already witnessed what is being proposed, these integrated headquarters and that is not where the problem lies.

Le président : Un peu, mais les réponses que nous obtenons sont un peu trop longues. Nous recevrons toutes sortes de documents après la séance, alors vous pouvez nous donner des exemples, mais nous ne pouvons pas entendre un aussi long...

Le Lcol Landry : Je suis tout à fait désolé. Comme vous le constatez, cette question me passionne toujours.

[Français]

Le sénateur Nolin : Nous n'avons rien contre cela, mais si vous avez de la documentation que vous jugez utile pour nos travaux, n'hésitez pas à nous la faire parvenir, même chose pour vous, Monsieur Taillon. Ne nous limitez pas à notre conversation qui ne durera malheureusement qu'une heure et demie.

Vous avez lu le récent document, la nouvelle politique qui a été rendue publique par le premier ministre, car le premier ministre préférait le document; de toute évidence vous n'êtes pas satisfait de ce que contient le document.

Le lcol Landry : Une bonne nouvelle pour les Forces, c'est toujours une bonne nouvelle.

Le sénateur Nolin : Vous allez prendre toutes les bonnes nouvelles même si elles sont rarissimes.

Le lcol Landry : Le seul problème, c'est que je crois que le gouvernement n'a pas été en mesure d'écouter les recommandations que cet illustre comité lui a faites. Entre autres, on parlait du fait que, présentement, au niveau de la fiscalité, les Forces canadiennes, pour maintenir ce qu'ils font présentement, ont besoin d'un milliard de dollars. Je m'attendais à ce que les Forces reçoivent cette somme cette année, non pas pour faire de nouvelles choses, mais strictement pour être en mesure de répondre à leurs besoins.

Le sénateur Nolin : Je ne veux pas qu'on mélange deux choses, le financement, le budget s'en est occupé, on a des préoccupations majeures sur le financement des opérations, on l'a dit et on va l'écrire encore, mais sur la question des politiques à long terme, de la structure opérationnelle des Forces canadiennes, le document qui nous a été présenté — et je comprends qu'il ne peut pas couvrir l'ampleur de tous les détails qu'on voudrait y voir et l'avenir va nous dire si cette restructuration est adéquate — mais avec ce que nous avons devant nous, c'est la question que je vous pose, il nous semble, qu'il y a une meilleure rationalisation des opérations des Forces canadiennes. J'aurai des questions pour M. Taillon en ce qui a trait aux opérations des forces spéciales. Mais suite à vos lectures, est-ce un commencement dans la bonne direction?

Le lcol Landry : Oui, mais je continue de croire que ce que le chef d'état-major veut faire lorsqu'il parle entre autres d'intégrer ces commandements régionaux — j'ai assisté à la présentation qu'il a fait la journée même, entre autres à Ottawa, où j'étais assis avec des généraux comme le général Belisle et autres personnes qui ont accueilli favorablement les propos du chef d'état-major mais qui en retrait ont dit : on revient au point de départ, parce que ce qu'on veut mettre de l'avant, ces quartiers généraux intégrés on a connu cela, le problème n'est pas à ce niveau. Le

The problem will continue to require a high level of coordination between the various components. From what I recall of the Chief of Defence Staff's initial comments, I believed we were headed towards a much greater level of integration. And to aim only for the integration of operational headquarters will continue to necessitate enormous resources for the coordination, because the resources still belong to the command; it is as if we are setting up a parallel structure.

Senator Nolin: At the end of the day, what you are asking of the government means, more or less in the long term, the elimination of a series of positions at the top of the pyramid that ultimately are of no use to the effectiveness of the structure. If that is the major problem, you will understand that there are not many politicians, especially in the Ottawa region, who would willingly venture into a policy targeting the streamlining of operations at the top.

LCol. Landry: What I am saying, quite simply, is that we currently have a command structure that, in my opinion, could easily command armed forces of several hundred thousand men.

Senator Nolin: I understood that.

LCol. Landry: The analogy which best represents my way of thinking is if you have a formula 1 maintenance team to service your Volkswagen; something somewhere is not working, and it will cost you so much to maintain your car that you can afford the gas anymore.

Senator Nolin: So, your answer to my question is basically yes.

LCol. Landry: That is what I am saying. However, at it now stands, is not normal that out of a total of 62 000 troops, only about 24 000 can be deployed. We keep on deploying those same 20 000 men.

Senator Nolin: Can you really only deploy 20 000 men?

LCol. Landry: It is the most we can currently deploy.

Senator Nolin: Mr. Chairman, I had the impression that it was less than that.

LCol. Landry: I say 20 000 men, but there is something you have to understand: We do not only send people from operations on mission; many of those come from headquarters as well. So what happens is that to ease the burden at various headquarters, officers are sent out on mission, and often the work they used to do is carried out by someone else. It is as if we did not have the resources to maintain the structure, but the structure is always supposed to work at maximum capacity. Since they do not have all the resources they need, these people therefore spend their time in committee, with the deputy minister where they study and develop projects, and this is what slows down the decision-making process.

problème continuera de nécessiter énormément de coordination entre les éléments. D'après les premiers mots que je retiens de ce que le chef d'état major a mis de l'avant, je croyais qu'on se dirigeait vers une plus grande intégration. Et se diriger seulement vers l'intégration des quartiers généraux opérationnels, cela continuera de nécessiter énormément de ressources pour coordonner, car les ressources continueront toujours d'appartenir au commandement, c'est comme si on mettait une autre structure en parallèle.

Le sénateur Nolin : En bout de ligne, ce que vous demandez au gouvernement de faire signifierait à plus ou moins long terme l'élimination d'une série de postes, dans le haut de la pyramide, qui finalement ne sont pas utiles à l'efficacité de la structure. Si c'est le problème majeur, vous comprendrez qu'il n'y a pas beaucoup de politiciens, surtout pas de la région d'Ottawa, qui accepteront de s'aventurer dans une politique qui viserait à rationaliser l'opération à la tête de la structure.

Le lcol Landry : Ce que je dis tout simplement, c'est que présentement, on a une structure de commandement qui, selon moi, pourrait facilement commander des Forces armées de plusieurs centaines de milliers d'homme.

Le sénateur Nolin : J'ai compris cela.

Le lcol Landry : L'analogie qui représente le mieux ma façon de penser, c'est si vous avez une équipe d'entretien de Formule 1 pour s'occuper de votre Volkswagen, quelque chose quelque part ne fonctionne pas, cela vous coûtera tellement cher pour entretenir cette structure que vous n'aurez plus d'essence à mettre dans votre voiture.

Le sénateur Nolin : Finalement, vous dites oui à ma question.

Le lcol Landry : C'est ce que je vous dis, par contre, présentement ce n'est pas normal que, sur un ratio de 62 000 hommes de troupes, on ait à peu près seulement 20 000 hommes qui peuvent être déployés. Ce sont toujours ces 20 000 hommes que l'on déploie.

Le sénateur Nolin : Est-ce vraiment 20 000 hommes qu'on peut déployer?

Le lcol Landry : C'est le plus qu'on puisse faire présentement.

Le sénateur Nolin : J'avais l'impression, monsieur le président que c'était moins que cela.

Le lcol Landry : Je dis 20 000 hommes mais il faut comprendre une chose, il n'y a pas juste des opérateurs comme tels qui sont appelés à aller en mission, plusieurs de ces personnes viennent des quartiers généraux. Donc ce que l'on fait c'est alléger les quartiers généraux de divers niveaux en envoyant des officiers dans les missions, et souvent la tâche que ces personnes faisaient sera donné à quelqu'un d'autre. C'est comme si on n'avait pas les ressources pour maintenir la structure, mais que cette structure devait toujours fonctionner à haut rendement. En n'ayant pas nécessairement toutes les ressources nécessaires, ces personnes passent donc leur temps à être en comité, en sous-ministre, à étudier et faire des projets, et c'est cela qui alourdit le processus quand vient le temps de prendre des décisions.

Senator Nolin: I only have one question. I will let my colleagues ask questions of Mr. Taillon, but since he is currently working on his doctorate, I cannot put the question to him, because you are in the process of studying issues related to sovereignty and international intervention. We are greatly concerned with this policy, we all have Kosovo in mind and the fact that NATO was in Kosovo without receiving a mandate from the United Nations, and that increasingly our citizens are demanding that we do not get caught up in international technicalities — our new colleague Mr. Dallaire would surely have something to say about that — but rather that we intervene to protect societies which are at the mercy of tyrants, of individuals who do not care for the human rights of their citizens.

But there is always the issue of sovereignty which ultimately becomes an almost insurmountable obstacle. How can we protect civil societies, which is something we want to do, while respecting the concept of sovereignty? That is what you are now working on.

LCol. Landry: Yes. The answer might be very long, so if you wish, I could write it out for you, since I already have a couple of 100 pages on the subject. I carefully read the study the Canadian government produced when it was a member of the Security Council on interventions. The Security Council currently has the mandate to intervene and ignore jurisdiction sovereignty. The mandate of the UN Security Council includes the responsibility — and it is the only one which has this responsibility — to decide that the domestic situation of a country is degenerating or becoming a problem. There are already rules in place concerning situations of genocide. As soon a situation is declared genocide, the Security Council needs no other reason to justify intervention. What I am saying is that we already have a mechanism in place to take action. Take East Timor, for example. It is interesting to know that in the case of East Timor, it was not necessarily the super powers which directly intervened to eventually resolve the situation. Middle powers built a coalition and indirectly forced the Security Council to intervene.

In east Timor, Australia orchestrated this. At present, in Sudan and the Democratic Republic of Congo DRC, we can see that they are no small powers in the position to intervene. I can say that, if Canada were to assume its leadership role as it should, we have a concept which we adhered to since 1997 — it is known as the Sheer Brigade, you might have heard of it. This is the Special Eye Readiness Brigade, to which Canada contributes. At present, the brigade is led by a Canadian based in Denmark.

The brigade already has rapid intervention capability. Canada does not always have that rapid intervention capability, but with the brigade we have set up a coalition of persons or countries that have the same interest in rapid intervention. The brigade has done

Le sénateur Nolin : Je n'aurais qu'une question. Je laisserai à mes collègues le soin de poser des questions à M. Taillon, mais compte tenu qu'il étudie présentement au niveau du doctorat, je ne peux pas ne pas lui poser la question, parce que vous examinez en ce moment toutes les questions de souveraineté et d'intervention internationale. Cette politique nous préoccupe beaucoup, on a tous en tête la question du Kosovo, le fait que l'OTAN a fonctionné au Kosovo sans aucun mandat des Nations Unies et que de plus en plus, nos populations réclameront qu'on ne s'attarde pas aux arguties internationales — on pourrait demander cela à notre nouveau collègue le général Dallaire — mais plutôt qu'on intervienne pour protéger les sociétés qui sont à la merci de tyrans, d'individus qui n'ont rien à faire des droits individuels des ces populations.

Mais il y a toujours la question des souverainetés qui vient finalement s'ériger devant nous comme étant un peu un dogme presque infranchissable. Comment ajuster ou satisfaire ce besoin que nous avons d'intervenir pour assumer la protection des sociétés civiles et en même temps respecter ce concept de souveraineté? C'est ce que vous êtes en train d'élaborer.

Le lcol Landry : Oui. La réponse pourrait être très longue, si vous voulez je pourrai vous l'écrire, car j'ai déjà plusieurs centaines de pages sur cet aspect. J'ai étudié de très près l'étude que le gouvernement canadien a mise de l'avant lorsque le Canada était membre du Conseil de sécurité sur les interventions. Présentement, il est du mandat du Conseil de sécurité de pouvoir intervenir et de faire fi de cette question de souveraineté. Le Conseil de sécurité des Nations Unies a, à l'intérieur de son mandat, la responsabilité, et c'est lui seul qui a cette responsabilité, de pouvoir décider qu'une situation à l'intérieur d'un pays est en train de dégénérer ou de créer un problème. Il y a déjà des règles qui existent en ce qui concerne les génocides. À partir du moment où une situation est déclarée génocide, le Conseil de sécurité n'a pas d'autres droits pour intervenir. Ce que je dis dans un premier temps, c'est que l'appareil est déjà en place pour être en mesure d'agir. Je vais prendre l'exemple du Timor oriental. Ce qui est intéressant de constater dans le Timor oriental, c'est que ce n'était pas nécessairement des puissances majeures qui sont directement intervenues pour éventuellement amener et régler le problème, on a vu des puissances moyennes qui ont été en mesure de faire une coalition et puis indirectement de forcer le Conseil de sécurité à intervenir.

Au Timor oriental, c'est l'Australie qui a été le maître d'oeuvre. Au Soudan présentement et le DRC, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de petites puissances en mesure d'intervenir. Je pourrais vous dire, par exemple, que si le Canada assumait son leadership comme il devrait le faire, on a un concept auquel on appartient depuis 97 qui s'appelle Sheer Brigade, dont vous avez peut-être entendu parler, c'est le concept de Special Eye Readiness Brigade auquel le Canada contribue. Présentement, c'est un Canadien qui commande la brigade, dont le siège est au Danemark.

Cette brigade a déjà la capacité d'intervenir rapidement. Le Canada n'a pas toujours ce qu'il faut pour intervenir rapidement, mais avec cette brigade on a déjà mis sur pied une coalition de personnes ou de pays qui ont à cœur les mêmes intérêts pour

its reconnaissance for Sudan, and can intervene very quickly for Canada in these situations. But what we need is leadership, a country that is in a position to push when major powers do not see the action to be in their interest. When I say major powers, I mean the permanent members of the Security Council. It takes a Coalition of the willing to assume responsibility and put pressure on the Security Council and eventually oblige the Council to take action and assume its responsibilities.

Senator Nolin: I would invite you to write to us. I understand that your thesis will not be fully developed, but please write to us. This is an issue that has been raised by many Canadians we have met during our hearings.

LCol. Landry: Some people try to codify the exact moment when one should intervene. In my view, in a real situation, we will never have the critical mass of people who can accept that with the current concept of sovereignty within the United Nations.

Senator Nolin: When the North Atlantic Council decided to intervene in Kosovo, the next day the Security Council agreed with the action taken, as if by coincidence.

[English]

The Chairman: Thank you, Senator Nolin. LCol. Landry, we will have our staff contact you and follow up in that way. I think that is a better format through which to collect the information than here.

Senator Atkins: My question is to Mr. Taillon. What place do you see for the special forces in the new Canadian defence policy?

Mr. Taillon: When you look at the situation from a strategic point of view, Canada has two leverages on the strategic side: One is our submarines and the other is our special forces. From a coalition standpoint, they provide a certain degree of comfort to our allies because they are considered tier one, particularly in Afghanistan, where they conducted themselves with great gallantry and efficiency.

From our point of view, the next evolution — and I think particularly of special operations and expanding tasks that they are receiving in the global war on terrorism — is national security issues relating to our allies in conducting foreign internal defence, or mobile training teams, for example, or possibly in dealing with unconventional warfare threats.

I see also issues relating to foreign internal defence where we can leverage those capabilities along with our allies. Right now, our special operations are in a nascent stage — perhaps I should not say “nascent” because it has evolved very rapidly, literally in less than two decades, while our closest allies have had 60 years in dealing with this. Fortunately, we have some extremely fine people and people with vision who provide that capability. I think that cascades not only upwards but also downwards to provide

intervenir rapidement. Cette brigade a fait sa reconnaissance pour le Soudan. Elle sera en mesure d'intervenir très rapidement pour le Canada dans ce type de situation. Mais ce qu'il faut c'est un leadership, un pays qui est en mesure, lorsque les grandes puissances n'y voient pas d'intérêt, lorsque je parle des grandes puissances — les membres permanents du conseil — cela prend une Coalition of the willing, pour assumer et faire pression auprès du Conseil de sécurité pour éventuellement être en mesure de forcer le Conseil de sécurité à agir et à prendre ses responsabilités.

Le sénateur Nolin : Je vous invite à nous écrire. Je comprends que votre thèse ne sera pas à maturité, mais écrivez-nous. C'est une question qui a été soulevée par plusieurs Canadiens que nous avons rencontrés au fil de nos audiences.

Le lcol Landry : Certaines personnes essaient de codifier le moment où l'on devrait intervenir. Selon moi, on ne sera jamais capable, dans la situation actuelle, d'avoir une masse qui sera en mesure d'accepter cela avec les concepts de souveraineté actuels au sein des Nations Unies.

Le sénateur Nolin : Le conseil de l'Atlantique nord, lorsqu'il a décidé d'intervenir au Kosovo, comme par hasard, le Conseil de sécurité, le lendemain, était d'accord avec ce qu'on avait fait.

[Traduction]

Le président : Merci sénateur Nolin. Colonel Landry, des membres de notre personnel communiqueront avec vous, et, de cette façon, nous donnerons suite à votre témoignage. Je crois qu'il est mieux de procéder ainsi que de recueillir toutes les informations aujourd'hui.

Le sénateur Atkins : Ma question s'adresse à M. Taillon. Selon vous, quel rôle les forces d'opérations spéciales devraient-elles jouer dans la nouvelle politique canadienne de défense?

M. Taillon : D'un point de vue stratégique, le Canada dispose de deux atouts : d'abord nos sous-marins et ensuite, nos forces spéciales. Pour ce qui est de la coalition, les forces d'opérations spéciales contribuent à rassurer nos alliés dans une certaine mesure, car ils les considèrent comme étant aussi de premier ordre, surtout en Afghanistan, où les membres des forces spéciales ont fait preuve de beaucoup de bravoure et d'efficacité.

En ce qui nous concerne, et je songe particulièrement aux opérations spéciales et aux tâches élargies qu'on leur confie avec la guerre internationale contre le terrorisme, la prochaine transformation qui nous attend concerne le rôle que seront appelés à jouer nos alliés dans les questions de sécurité nationale, notamment la défense intérieure à l'étranger, les équipes d'entraînement mobiles, par exemple, ou la réaction à des menaces de guerre non conventionnelles.

Je crois que d'autres questions de défense intérieure à l'étranger se poseront et que nous pourrions mettre à profit ces capacités de concert avec nos alliés. Pour l'instant, nos opérations spéciales en sont à leurs premiers balbutiements, je ne devrais peut-être pas utiliser ces termes car la situation a évolué très rapidement, en moins de deux décennies, alors que nos plus proches alliés ont eu 60 ans pour s'adapter. Heureusement, nous comptons dans nos rangs des personnes extrêmement compétentes et visionnaires qui

not only the Government of Canada with a number of options — and that is what we all look for strategically — but also to provide some incredible ground troops, as we saw in Bosnia when we deployed our people as JCOs. At a strategic, operational and tactical level, it provides options, which are extremely important, and also provides us our five cents in coalitional special operations.

Senator Atkins: Does it call for an entirely new approach to training and operational concepts?

Mr. Taillon: It may. I would argue that our forces are already evolving toward that state. Recently, General Hillier has said, basically, that we will be selecting a unit of light infantry — I use in my paper a special operations direct support unit, very similar to the American Rangers. Our light infantry, if I may be so bold, is extremely fine. They are well-trained and are already close to what I would consider second tier - in some cases, special operators. If we can only maintain that level, we will be well off in that regard.

Senator Atkins: That leads to this question: Are you optimistic with the new defence policy paper? The second part of that question is what was your reaction to the budget?

Mr. Taillon: I would like to see the money now, sorry.

Senator Nolin: Do not be sorry. We are used to that.

Mr. Taillon: That is critical. The vision is good. I must admit that what General Hillier, as a CDS, is doing is a bold move. He has his supporters and detractors. From a Canadian point of view, that sort of vision may be too provocative for some elements and perhaps not provocative enough for others.

Senator Atkins: In the organization structure, do you think he can achieve his goal?

Mr. Taillon: I would hope so. It is a move that is bold and daring. From my point of view, I think Canada needs some bold and daring moves in this regard.

Senator Munson: Do you think the air force and navy are getting short-changed?

Mr. Taillon: I had an opportunity to give a lecture — actually, I was invited to be a dinner guest at two navy messes, and I gave an army view because I studied naval history at King's from an army point of view. A number of years ago, when I was a student and then as an instructor at the Marine Corp Command and Staff College, I thought, quite frankly, that what we were missing were LPHAs — basically a command ship able to carry VISTOL aircraft like the Harrier — maybe 8 of them, maybe 14 helicopters. We put a light infantry battalion-plus on

nous permettent d'acquérir ces capacités. Je crois que cela produit un effet de ruissellement vers le haut et vers le bas de sorte que le gouvernement du Canada dispose d'un certain nombre d'options, ce qui est unanimement souhaitable d'un point de vue stratégique, et, en outre, que nous sommes dotés d'excellentes troupes terrestres, comme nous l'avons constaté en Bosnie où nous avons déployé nos militaires comme OCI. Ainsi, aux niveaux stratégique, opérationnel et tactique, nous disposons d'options qui sont extrêmement importantes, et qui nous permettent d'avoir voix au chapitre dans les opérations spéciales de coalition.

Le sénateur Atkins : Cela suppose-t-il une approche tout à fait nouvelle de la formation et des concepts opérationnels?

M. Taillon : C'est possible. Je soutiens que nos forces évoluent déjà dans cette direction. D'ailleurs, tout récemment, le général Hillier a affirmé qu'essentiellement, une unité d'infanterie légère serait désignée, dans mon document, j'utilise le terme unité de soutien direct aux opérations spéciales, laquelle serait très similaire aux Rangers américains. Si je peux me permettre, notre infanterie légère est tout à fait formidable. Nos militaires sont bien entraînés et s'approchent déjà de ce que je considère comme étant le deuxième niveau, voire même, dans certains cas, des agents spéciaux. Pourvu que nous nous maintenions à ce niveau, nous tirerons très bien notre épingle du jeu à cet égard.

Le sénateur Atkins : Cela m'amène à vous poser la question suivante : êtes-vous optimiste par rapport au nouvel énoncé de politique de défense? Ensuite, quelle est votre opinion du budget à cet égard?

M. Taillon : Je m'excuse mais j'aimerais attendre que ces fonds soient versés avant de me prononcer.

Le sénateur Nolin : Ne vous excusez pas, nous sommes habitués à cette réaction.

M. Taillon : C'est un élément déterminant. Il existe un bon plan pour l'avenir. Je dois admettre que le général Hillier, comme chef d'état major de la Défense, prend des mesures audacieuses. Il a des partisans et des détracteurs. D'un point de vue canadien, il est possible que de tels plans soient trop controversés pour certains groupes et pas assez percutants pour d'autres.

Étant donné la structure organisationnelle actuelle, croyez-vous qu'il pourra atteindre ses objectifs?

M. Taillon : Je l'espère. C'est une initiative audacieuse et novatrice. Selon moi, le Canada a besoin d'initiatives audacieuses et novatrices à cet égard.

Le sénateur Munson : Croyez-vous que l'armée de l'air et la marine soient désavantagées?

M. Taillon : J'ai eu l'occasion de prononcer une conférence. En fait, j'ai été invité à un dîner à deux mess de la marine et j'ai exposé le point de vue de l'armée de terre car, au King's Le college, j'ai étudié l'histoire navale du point de vue de l'armée de terre. Il y a un certain nombre d'années, j'ai étudié au Marine Corp Command and Staff Le college, puis, j'y ai enseigné et j'en suis venu à la conclusion que, très franchement, ce qui nous manquait c'était des LPHA, c'est-à-dire, essentiellement, un navire de commandement qui pourrait transporter des avions

it. You have a command capability, you have a power projection capability, you have a little bit of air assets to deal with certain issues of a limited area, and it would have jelled rather nicely with the Americans, British and, indeed, the French. We could be used as a second-tier, amphibious operation force.

I would suggest to my navy colleagues that they may have to lose some of their destroyers, which are both command and control platforms, and maybe a couple of frigates, but then we would have two or three of these ships to actually project power and influence and also assist in our coalition activities.

The Chairman: You still do not have a refuelling capability there, though. That is the problem. You have a Swiss army knife if you try and put them all together.

Mr. Taillon: That is true, sir, but we do have refuellers.

The Chairman: Not anymore.

Mr. Taillon: We would have to deal with some of those issues, I agree. That would be one of the options that we should seriously take a look at.

Senator Atkins: When we were in Washington, we were briefed by a marine colonel. It sounds like your concept is coming close to what they are suggesting.

Mr. Taillon: Unlike my colleague here, I am a bit pro-marine on a number of issues. For leveraging Canadian foreign policy at the strategic level, being a power projector for a middle power, that would be one concept we may want to look at seriously.

I may be unpopular with the air force because they may have to lose a few F18s to purchase VISTOL aircraft and train people and put them on board ship for a while. The navy may not like losing their destroyers but they will get a command and control ship. From the army point of view, they may not like going to sea for four months at a time, but those are some of the issues we are facing in the world right now.

I foresee, in the next five or 10 years, Africa being one area in which we may be finding ourselves. We require that line of communication, but to have a capability of self-sustaining a light infantry battalion in a semi-hostile environment with helicopter capability, resupply of some degree, to project our power for peacekeeping or peacemaking operations or coalitional operations, that would be a very valuable asset, sir.

de type VISTOL comme le Harrier, peut-être huit, peut-être 14 hélicoptères. Ce navire pourrait accueillir un bataillon bonifié d'infanterie légère. On aurait ainsi une capacité de commandement, une capacité de projection de puissance, des moyens aériens pour composer avec certaines situations dans une zone limitée, et cela aurait très bien pu se combiner avec les forces américaines, britanniques, voire même françaises. Nous aurions pu nous en servir comme force amphibie d'opération de second ordre.

Je suggère à mes collègues de la marine qu'ils envisagent de se débarrasser de certains de leurs destroyers, qui sont à la fois des plates-formes de contrôle et de commandement et aussi de se débarrasser de quelques frégates, mais alors il faudrait conserver deux ou trois de ces navires pour projeter de la puissance et de l'influence et pour jouer un rôle dans les activités de la coalition.

Le président : De cette façon, on ne dispose toujours pas de capacités d'avitaillement. C'est là le problème. Si on essaie de tout rassembler, on se retrouve avec un couteau de l'armée suisse.

M. Taillon : C'est exact, monsieur, mais nous avons des appareils de ravitaillement.

Le président : Plus maintenant.

M. Taillon : Je crois que nous devons nous pencher sur certaines de ces difficultés, vous avez raison. C'est l'une des options que nous devrions sérieusement envisager.

Le sénateur Atkins : Lors de notre visite à Washington, un colonel de la marine nous a donné une séance d'information. Il me semble que votre concept ressemble à ce qu'ils nous ont suggéré.

M. Taillon : Contrairement à mon collègue, je suis plutôt favorable à la marine pour ce qui est d'un certain nombre de questions. Si nous voulons tirer profit de la politique étrangère du Canada sur le plan stratégique, si nous voulons avoir des capacités de projection de puissance qui soient convenables pour une puissance moyenne, alors nous devons sérieusement étudier ce concept.

Il est possible que l'armée de l'air ne m'apprécie pas parce que cela a pour effet de leur faire perdre quelques F18 pour acquérir des aéronefs de type VISTOL et pour former du personnel qui sera envoyé à bord d'un navire pendant quelque temps. La marine n'accueillera probablement pas favorablement l'idée de perdre ses destroyers mais elle obtiendra un navire de contrôle et de commandement. Du point de vue de l'armée de terre, il est possible qu'on ne se réjouisse pas à l'idée d'être envoyé en mer pour des affectations de quatre mois, mais, à l'heure actuelle, nous sommes confrontés à ces difficultés dans le monde entier.

Selon moi, il est possible que d'ici cinq à dix ans, nous nous retrouvions en Afrique. Nous avons besoin de ces canaux de communication, mais il serait très utile et précieux de disposer d'une capacité qui prendrait la forme d'un bataillon autosuffisant d'infanterie légère qui pourrait fonctionner dans un environnement à demi hostile et qui serait dotée d'une capacité d'hélicoptères, d'une certaine possibilité de ravitaillement, afin de manifester notre puissance pour des opérations de maintien de la paix ou d'établissement de la paix dans le cadre d'opérations menées par une coalition.

Senator Atkins: The second part of my question is the funding.

Mr. Taillon: Funding.

Senator Nolin: Details.

Senator Atkins: Were you encouraged by the budget?

Mr. Taillon: I was encouraged in part by the budget, sir. The military needs the money now. I think Mr. Landry would agree with me. For years and years, we have been pushing this back —

Senator Atkins: I do not mean to interrupt, but our committee keeps hearing that if they had the money, they would not know how to spend it.

Mr. Taillon: Our purchasing aspect would have to change, but I do think we have the people there who have the vision and would know how to spend it.

LCol. Landry: May I give you an example of the effect that the shortage of money has right now on the land forces? Then I could eventually, given some time, give you some examples on the naval and air force.

Right now, because of shortage of money, the land forces have decided to go on a three-year cycle for training. When I was in the forces, that three-year cycle was an every-year cycle. The impact that this cycle will have on the chain of command is that right now command appointments are two years. Guess what will happen to the guy who is unlucky not to be able to command his troops during an operation or training exercise? To me, if we had this money, that thing could be changed right away. People have to be very careful when the government or the forces say that we will not know what to do with this amount of money, period. There are definitely places where this money is needed now.

Senator Atkins: I am telling you what we hear. I can tell you this committee could spend the money very quickly.

Assuming there is no definition now of worst-case scenario, what do you see as the role or missions that should be assigned to Canadian Forces? Either one of you could answer that question.

LCol. Landry: This business of worse-case scenario is a Utopia. It does not exist. In my view, it is a way to eventually face the reality, and that means taking risks. Operators are trained to take risks. Within the Canadian Forces, there is an element of intelligence with which we make analyses. We can project a few years ahead what the most likely scenarios will be. It is quite obvious why someone who experienced our efforts in the 1990s would say that we could not face a third world war but that we would eventually deal with the kinds of things to which we have the capability of reacting quickly. Yet we have not

Le sénateur Atkins : La deuxième partie de ma question concerne le financement.

M. Taillon : Le financement.

Le sénateur Nolin : Des détails.

Le sénateur Atkins : Le budget vous a-t-il paru encourageant?

M. Taillon : En partie, monsieur. Les militaires ont besoin de cet argent dès maintenant. Je crois que M. Landry est d'accord avec moi sur ce point. Ces mesures ont été reportées à plus tard pendant des années.

Le sénateur Atkins : Je ne veux pas vous interrompre, mais notre comité a entendu de nombreux témoignages selon lesquels même si les militaires disposaient de ces fonds, ils ne sauraient pas comment les dépenser.

M. Taillon : Il faudrait apporter des changements à nos procédures d'approvisionnement, mais je crois que nous comptons dans nos rangs des personnes qui savent élaborer de bons plans et qui sauraient comment dépenser ces fonds.

Le lcol Landry : Puis-je vous donner un exemple des conséquences des pénuries d'argent sur les forces terrestres? Je pourrais aussi vous donner des exemples qui concernent la marine et l'armée de l'air.

À l'heure actuelle, à cause du manque d'argent, les forces terrestres ont décidé de mettre sur pied un cycle de formation de trois ans. Lorsque je faisais partie des forces, la formation se donnait chaque année plutôt qu'à tous les trois ans. Ce changement aura des répercussions sur la chaîne de commandement car à l'heure actuelle les nominations au commandement durent deux ans. Qu'arrivera-t-il au malchanceux qui ne sera pas en mesure de commander ses troupes pendant une opération ou un exercice de formation? Si nous disposions des fonds nécessaires, il serait possible de remédier à cela immédiatement. Il faut demeurer très prudent lorsque le gouvernement ou les forces affirment ne pas savoir comment dépenser ces fonds, tout simplement. Il est clair que cet argent pourrait répondre à certains besoins dès maintenant.

Le sénateur Atkins : Je ne fais que vous répéter ce que nous entendons. Je peux vous dire que notre comité saurait dépenser cet argent très rapidement.

Supposons un instant que le pire scénario n'a pas encore été défini en détail. Quel rôle ou quelle mission les Forces canadiennes devraient-elles se voir attribuer? Je vous invite tous les deux à répondre à cette question.

Le lcol Landry : Cette question du pire scénario relève de l'utopie. Cela n'existe pas. Selon moi, c'est une façon de confronter la réalité, ce qui revient à prendre des risques. Les agents sont formés pour prendre des risques. Dans les Forces canadiennes, il existe une composante du renseignement dont nous nous servons pour analyser des situations. Nous pouvons faire des analyses prospectives et envisager les scénarios les plus probables. Pour les gens qui ont été témoins de nos efforts dans les années 90, il semble évident que nous ne pourrions pas composer avec une troisième guerre mondiale mais que nous

been able to do anything. Now, General Hillier is deemed to be the one with the vision. Others had that vision in the early 1990s but the structure did not allow us to proceed with it.

Contrary to what the country should be doing, Canadians decided in the late 1940s that our safety would be through an alliance. Since then, that is exactly what we have been doing. We always assume that if we are part of an alliance and do our share, that alliance will protect us. Guess what? The threat is no longer coming from the former Soviet Union but from all over the world. We realize now that we have so much invested in our allies that we no longer have the resources to deal with our problem.

If people had begun in the mid-1990s to ask what Canada needs for security, as the Australians have been doing for Australia, then we could have built this over time. Perhaps today we would now be in the position that they are in currently, whereby they can eventually export their power and eventually lend influence, which Canada cannot do.

Senator Atkins: If the Government of Canada were to ask the CDS what missions it could fulfill if the government were to make a commitment, what would the response be?

Mr. Taillon: I would be too bold to speak on behalf of the CDS. We have had a year of supposed rest. At the height, three years ago, we had about 4,500 people deployed in some pretty interesting areas, such as Bosnia in the early 1990s where there was a shooting war. Someone was overheard saying "My God, sergeant major, they are using ball ammunition," which was a bit of a shock for some people having come from quiet Germany and suddenly finding themselves in the midst of that conflict. It was a shock for many Canadians.

In peacekeeping/peacemaking terms, I do not see peacekeeping as often. Rather, I see more and more peacemaking and, on a number of occasions, I have seen us go in shooting, which can be rather nasty. Coalitional operations will be a big issue for us because we like going in with partners, which is a standard. We will always maintain that aspect, generally speaking, with our closest allies, particularly on NATO and UN operations.

In terms of big operations, my concern would be domestic. There is a threat. I hate to say that a threat from right-wing, left-wing and religious extremists exists. Terrorism attacks occurred in the early 1980s, one being at the Turkish Embassy. That was not pleasant for the RCMP, the security service, or for the government. I see that possibly recurring. Chemical-biological issues exist. The ricin incident occurred recently in the U.K., and there has been potential chemical-biological terrorism in Europe

serions en mesure de composer avec les situations pour lesquelles nous avons une capacité de réaction rapide. Malgré cela, nous n'avons pas pu faire quoi que ce soit. Désormais, le général Hillier est perçu comme un visionnaire. D'autres l'étaient au début des années 1990, mais la structure en place ne nous a pas permis de mettre en pratique les plans qui avaient été élaborés.

À la fin des années 40, les Canadiens ont décidé que notre sécurité passait par une alliance, alors que le pays n'aurait pas dû emprunter cette voie. Depuis, c'est exactement ce que nous avons fait. Nous présumons toujours que si nous sommes membres d'une alliance et que si nous faisons notre part, alors l'alliance nous protégera. Or, en réalité, ce n'est plus l'Union soviétique qui constitue une menace; celle-ci vient plutôt du monde entier. Nous comprenons maintenant que nous avons tellement investi dans nos alliés que nous n'avons plus les ressources nécessaires pour régler nos propres problèmes.

Si, dès le milieu des années 90, nous nous étions demandés ce dont le Canada avait besoin pour assurer sa sécurité, comme les Australiens l'ont fait, nous aurions pu apporter cette transformation au fil du temps. Ainsi, nous serions peut-être dans la même situation que l'est aujourd'hui l'Australie, c'est-à-dire que ce pays peut exporter sa puissance et exercer une influence, ce qui est impossible pour le Canada.

Le sénateur Atkins : Si le gouvernement du Canada demandait au chef d'état-major de la Défense d'indiquer quelles missions elle pourrait effectuer si le gouvernement apportait sa contribution, que répondrait-il?

M. Taillon : Il serait déplacé que je parle au nom du chef d'état-major de la Défense. Nous avons connu une année de prétendu repos. Au moment le plus fort, il y a trois ans, environ 4 500 personnes étaient déployées dans des régions assez agitées, comme c'était le cas en Bosnie au début des années 90 où c'était la guerre ouverte. On a entendu quelqu'un dire : « Mon Dieu, sergent major, ils lancent des munitions à balle ordinaire ». En effet, c'était un peu traumatisant pour des gens qui arrivaient de la paisible Allemagne et qui soudainement se retrouvaient en plein conflit. Ce fut un choc pour bien des Canadiens.

Quant au maintien de la paix et au rétablissement de la paix, je n'envisage pas qu'il y ait des missions de maintien de la paix trop souvent. Je pense que les missions de rétablissement de la paix se multiplieront et à plusieurs reprises, nous avons dû essayer le tir ennemi, ce qui peut être plutôt désagréable. Les opérations de coalition seront un gros enjeu pour nous parce que nous choisissons volontiers des missions avec des partenaires, ce qui est le plus souvent le cas. Nous allons toujours maintenir ce genre de mission de façon générale avec nos plus proches alliés, en particulier pour des opérations de l'OTAN ou des Nations Unies.

Quant aux opérations d'envergne, je m'inquiète de la situation nationale. La menace existe effectivement et même s'il me déplait de le dire, elle vient des extrémistes de droite, de gauche et religieux. Au début des années 80, il y a eu des attaques terroristes, notamment à l'ambassade de Turquie. Cela a été plutôt désagréable pour la GRC, le service de sécurité et le gouvernement. Ce genre d'attaque pourrait se reproduire. La menace chimio-biologique existe. Récemment, au Royaume-Uni,

going all the way back to the 1970s, not to mention the subway stations in Japan. It is just a matter of time. As well, we have had links to al Qaeda in Ottawa, with the recent capture last April of a young man named Kawaja. Many issues are percolating. Should terror strike, people will not ask where the first responders are but, rather, where the military is.

Nepean has a population of about 100,000 and Health Canada likes doing studies there. In one disaster mock-up, the projected casualty lists included 32,000 dead from a chem-bio issue, although my numbers may be off. Who would you look to in such a disaster? The local police? No, you would ask DND where the military is. We have to look at this issue seriously. I know the military, Land Force Reserve Infrastructure and PCEPC are looking at such issues, but we need real leadership, which will have to come from government.

Senator Atkins: Both of you have had practical experience and you are both academics. Does the Charter interfere with practical training?

Mr. Taillon: I am not a lawyer so that is a difficult question for me, sir. I would have to take time to read the Charter again. In my past when I was with the British Special Forces, we had to undergo resistance to interrogation, which was highly unpleasant. Sheep entrails being dunked into things, and being brutalized. Such treatment could be considered against the Charter. However, it was for a purpose. Should we have been seized, there would have been issues to deal with.

Senator Atkins: I ask that because it seems to be affecting recruitment, training and operations. Is it becoming a major factor?

Mr. Landry: I will give you a few examples so that you might draw your own conclusion.

The Chairman: We should not have a few examples but, rather, move to other witnesses on this, senator.

LCol. Landry: I will say only that you should visit Saint-Jean and look at the ages of the recruits. What should we do with some recruits who are single mothers and 35 years of age? What kind of career can be expected? What kind of investment are we making in those people? Will they be with us for 20 years or for five years? The Charter says that there is to be no age discrimination. If a recruit can pass the entry test, there is no problem. However, it has an effect on the whole structure and on the training.

Senator Meighen: I am hearing a fair consensus between you both but I am not certain whether it is a "JTF2-ization" or a "marine-ization" of the Canadian Forces or a combination of the two.

il y a eu un incident avec le ricin et le terrorisme chimio-biologique existe en Europe depuis les années 70, sans oublier qu'il y a eu des incidents dans le métro au Japon. Ce n'est qu'une question de temps. En outre, on a constaté des liens avec al-Qaïda, à partir d'Ottawa, un jeune homme nommé Kawaja ayant été capturé au mois d'avril dernier. Bien des choses sont en ébullition. S'il y avait eu une attaque terroriste, les gens ne se demanderaient pas qui est responsable au premier chef mais ce que fait l'armée.

La population de Nepean est d'environ 100 000 et Santé Canada trouve cette agglomération propice pour des études. Lors d'une opération fictive simulant un désastre, on a dénombré 32 000 morts à la suite d'une attaque chimio-biologique. Je ne suis pas sûr de ces chiffres. Vers qui se tournerait-on dans le cas d'un tel désastre? La police locale? Non, on s'adresserait au MDN où se trouvent les militaires. Il faut prendre ces choses-là au sérieux. Je sais que les militaires, la réserve de la force terrestre et PCCPC se penchent sur cette question, mais il nous faut compter sur le leadership, notamment du gouvernement.

Le sénateur Atkins : Vous avez tous deux une expérience pratique et vous êtes tous deux universitaires. Les dispositions de la Charte sont-elles une entrave à l'entraînement pratique?

M. Taillon : Je ne suis pas avocat, si bien qu'il m'est difficile de vous répondre, monsieur. Il faudrait que je relise la Charte. Dans le passé, quand j'étais dans les forces spéciales britanniques, il nous fallait subir des tests de résistance à l'interrogatoire, ce qui était très déplaisant. On nous présentait des entrailles de moutons et on nous brutalisait. Un tel traitement pourrait être considéré une violation de la Charte. Toutefois, c'était dans un but précis. Si nous avions été capturés, c'est le genre de situations auxquelles nous aurions été confrontés.

Le sénateur Atkins : Je vous pose la question car il semble que cela a une incidence sur le recrutement, l'entraînement et les opérations. Est-ce un facteur important?

M. Landry : Je vais vous donner quelques exemples pour que vous puissiez tirer vos propres conclusions.

Le président : Je pense qu'il vaudrait mieux, sénateur, nous adresser à d'autres témoins pour cela.

Le lcol Landry : Je me bornerai à dire qu'il vous faudrait aller à Saint-Jean pour voir l'âge des recrues. Que faire si nous avons des recrues qui sont des mères seules et qui ont 35 ans? Quel genre de carrière peuvent-elles attendre? Quel genre d'investissement de telles recrues représentent-elles? Allons-nous les garder 20 ans ou 5 ans? La Charte interdit toute discrimination en fonction de l'âge. Si une recrue peut réussir l'épreuve d'entrée, il n'y a pas de problème. Toutefois, de tels cas ont des répercussions sur toute la structure et sur l'entraînement.

Le sénateur Meighen : J'ai l'impression que vous êtes tous à peu près sur la même longueur d'ondes mais je me demande si vous préconisez que les Forces canadiennes s'orientent davantage dans le sens d'une FOI 2 ou qu'elle se transforme suivant le modèle des marines américains ou si vous préconisez une combinaison des deux.

Dr. Taillon, are you calling for an expansion of JTF2 within the force by transforming some infantry units into a force similar to JTF2? Is that what you are looking for?

Mr. Taillon: We may want to look at having our non-SOF forces more SOF-like. For example, JTF2 conducts operations called Close Protection Parties, CPP, which is not a SOF mission. In fact, some of our light infantry — the Van Doos, the RCR and the Princess Patricias — are truly second to none in the world. They are hard-charging, fit, well-adapted and experienced teams of individuals. Instead, take ten people out of the light infantry company and train them for CPP. When the time comes and you ladies and gentlemen arrive in Kabul, those people, having trained for a couple of days prior to your visit, will guard you. CPP is not a duty for SOF but they want SOF to do that. Let us make our forces more SOF-like to deal with that.

Another consideration is political leverage. For example, the Brits are notorious for sending Special Air Service to train bodyguard teams for African and Middle Eastern leaders. They do that quite well and it gives them political leverage in theatre. They also have their eyes wide open and are collecting information overtly in bits and pieces to determine who's who in the zoo, and what they are doing. This kind of overt operation occurs on a daily basis with SOF forces.

That being said, we have an opportunity to leverage our skillsets much more than we have had in the past by expanding those skillsets, not by expanding the special forces, as much as I would love to see that. We have only a small recruiting group but there are ways to deal with that. We can utilize talent-spotting techniques, as the Special Operation Executive, or SOE, did during the Second World War. We have only to look at our history to find numerous examples of this. The Chinese-Canadian community were selected by the British Indian Army to conduct Special Operation Executive operations with Force 136 in Malaya because they spoke Chinese. This occurred when the Malay-Chinese were at war with the Japanese. All of those Chinese-Canadians realized that they risked being captured and dealt with severely. Historians might suggest that they were likely one of the most distinguished military units that came from Canada at any one time.

Senator Meighen: With that memory, why do you think we are having apparent difficulty in increasing the level of recruitment among minorities in this country?

Mr. Taillon: First, minorities do not know the opportunities, which is why I argue for talent-spotting. I will leave a paper with the clerk of the committee for senators to read. In it, you will find a series of options, either through university training or second-generation personnel. When the Swedes are drafted, and they happen to be second-generation Swedes of ethnic groups, they are assigned to either intelligence or translation service. They do quite well.

Monsieur Taillon, préconisez-vous que la force opérationnelle interarmées 2 prenne de l'expansion en transformant certaines unités d'infanterie en une force semblable à la FOI 2? Est-ce cela?

M. Taillon : Il se peut que nous souhaitions que nos forces qui ne sont pas des forces d'opérations spéciales le deviennent davantage. Par exemple, la FOI 2 mène des opérations de protection rapprochée, ce qui ne fait pas partie de la mission des FOS. En fait, certaines de nos unités d'infanterie légère — le 22^e, le RCR et les Princesses Patricia — sont sans égales dans le monde. Ces unités sont aguerries, en bonne forme physique, bien adaptées et expérimentées. Il vaudrait mieux prendre 10 personnes d'une compagnie d'infanterie légère et les entraîner pour la protection rapprochée. Ainsi, si vous allez à Kaboul, ces gens, qui se seront entraînés pendant quelques jours avant votre visite, pourront être vos gardes. La protection rapprochée n'est pas une fonction des opérations spéciales, mais cette tâche leur est confiée. Prévoyons des unités semblables aux FOS pour cette tâche.

Par ailleurs, il y a des considérations politiques. Par exemple, on sait très bien que les Britanniques envoient les membres de leur Special Air Service, le SAS, entraîner des équipes de garde du corps pour les leaders africains et du Moyen-Orient. Ils sont très compétents en la matière et cela leur donne des atouts politiques sur le théâtre des opérations. En outre, ils gardent l'œil ouvert et ils récoltent des renseignements ici et là pour déterminer qui est qui sur les lieux et ce que chacun fait. Ce genre d'opération au grand jour est mené à bien quotidiennement par les FOS.

Cela dit, nous avons la possibilité de monnayer nos compétences bien davantage que par le passé en donnant de l'ampleur à ces compétences et non pas aux forces spéciales, même si c'est ce que je souhaiterais ardemment. Notre groupe de recrutement est réduit mais il y a un moyen de composer avec cette situation. Nous pouvons utiliser des techniques de repérage des talents, comme le directeur des opérations spéciales le faisait pendant la Deuxième Guerre mondiale. Notre histoire est remplie de nombreux exemples. La communauté sino-canadienne a été retenue par l'armée britannique indienne pour des opérations spéciales avec la force 136 dans l'État malais parce qu'elle parlait chinois. C'était au moment du conflit malais-chinois avec les Japonais. Tous ces sino-Canadiens se rendaient compte qu'ils risquaient d'être capturés et maltraités. Les historiens vous diront sans doute que ces unités militaires sont parmi celles qui se sont le plus distinguées au nom du Canada à l'époque.

Le sénateur Meighen : Quand on sait cela, pourquoi semblons-nous avoir tant de mal à recruter chez les groupes minoritaires canadiens?

M. Taillon : Tout d'abord, au sein des minorités, on ne connaît pas les débouchés, et c'est pourquoi je demande qu'on fasse un travail de repérage des talents. Je vais laisser au greffier du comité un document pour que les sénateurs le lisent. Vous y trouverez une série d'options et ce peut être une formation universitaire ou le recrutement des deuxième générations. Quand les Suédois sont recrutés, il se trouve que ce sont des Suédois de deuxième génération à qui on confie des missions de renseignements de sécurité ou de traduction. Cela se passe plutôt bien.

We have used locals in our deployments, as have the Brits and Americans, and discovered that they are working for the other side as well.

Senator Meighen: It is a communication problem.

Mr. Taillon: Yes, but it is also a security problem. In Croatia, we sent reservists who were Canadian-Croatians to be drivers for COs. They were able to confirm whether the interpreter was interpreting properly. The effort was very useful to us.

The Chairman: Every embassy in Canada has such a problem with the locally engaged.

Senator Meighen: This leads me to a second question before I turn to LCol. Landry. I did not realize there were reservists in JTF2.

Mr. Taillon: We have had reservists go through the selection process and succeed, after which they go on contract. The British SAS has 23 members and 21 of them are reservists. A reservist in such an organization is being deployed. The Americans have two National Guard units that are special forces. My previous reserve unit was a special forces group.

The Chairman: Could we clarify this area, Senator Meighen?

Senator Meighen: Certainly.

The Chairman: You are not talking about a reserve SAS unit that has its own drill hall, et cetera; rather, you are talking about people who have come out of the reserves and are functioning in an SAS unit for an extended contract period of time.

Mr. Taillon: No, sir. The 21 reservists are in London. It is an SAS unit with an SAS headquarters, and the 23 are elsewhere, Scotland and Wales, et cetera. They are separate.

Senator Meighen: When they receive the call to go, can they refuse to go because of a family commitment, for example?

Mr. Taillon: I was with them in November and they go when they receive the call.

Senator Meighen: Is that because they are anxious to go or because the law requires them to go?

Mr. Taillon: There is an obligation to go.

Senator Meighen: Is it a moral obligation?

Mr. Taillon: There is a moral obligation and a legal obligation. The SAS tell reservists when they join that when the call comes, they go.

Senator Meighen: That would be a problem to overcome in Canada when it is up to the individual to decide whether to go.

Mr. Taillon: As a reservist, I have been using my leave for years and years.

Nous avons utilisé des recrutés locaux dans nos déploiements, comme l'ont fait les Britanniques et les Américains, et nous avons découvert qu'ils travaillaient également pour l'ennemi.

Le sénateur Meighen : C'est un problème de communication.

M. Taillon : Oui, mais c'est aussi un problème de sécurité. En Croatie, nous avons envoyé des réservistes canado-croates pour être chauffeurs de nos commandants. Ils pouvaient ainsi confirmer si ce que l'interprète disait était juste. Cela nous a été très utile.

Le président : Toutes les ambassades du Canada à l'étranger éprouvent le même problème avec les recrutés locaux.

Le sénateur Meighen : Cela m'amène à vous poser ma deuxième question avant que je m'adresse au lcol Landry. Je ne me rendais pas compte qu'il y avait des réservistes dans la FOI 2.

M. Taillon : Nous avons fait passer des réservistes par le processus de sélection et ils ont réussi, après quoi nous leur offrons des contrats. Les SAS britanniques comptent 23 membres dont 21 sont des réservistes. Un réserviste qui appartient à une telle organisation peut être déployé. Les Américains ont deux unités de la garde nationale qui sont des forces spéciales. Mon unité de réserve précédente était une force spéciale.

Le président : Pouvez-vous nous donner des précisions à ce sujet, sénateur Meighen?

Le sénateur Meighen : Volontiers.

Le président : Vous ne parlez pas d'une unité SAS de réservistes qui aurait son propre manège, etc. Il s'agit plutôt de gens qui sont passés par la réserve et qui font partie d'une unité SAS pour une durée prolongée en vertu d'un contrat, n'est-ce pas?

M. Taillon : Non, monsieur. Les 21 réservistes sont à Londres. C'est une unité SAS qui a un quartier général SAS, et les 23 autres sont ailleurs, en Écosse et au pays de Galles, etc. C'est séparé.

Le sénateur Meighen : Quand on leur demande d'aller en mission, peuvent-ils refuser à cause d'une obligation familiale, par exemple?

M. Taillon : Je suis allé là-bas en novembre et j'ai constaté qu'ils partaient quand on leur en donnait l'ordre.

Le sénateur Meighen : Est-ce que c'est parce qu'ils sont impatients de partir ou parce que la loi l'exige?

M. Taillon : Il n'y a aucune obligation de partir.

Le sénateur Meighen : Est-ce une obligation morale?

M. Taillon : Il y a une obligation morale et une obligation juridique. Le SAS prévient les réservistes quand ils s'enrôlent qu'il leur faudra partir quand l'ordre en sera donné.

Le sénateur Meighen : C'est une difficulté qu'il faudrait surmonter au Canada car les réservistes ont le choix de partir ou non.

M. Taillon : En tant que réserviste, j'ai utilisé mes congés pendant des années.

Senator Meighen: I know there are overly dedicated reservists, but we have had ample testimony that one of the difficulties is not knowing who will show up when the call goes out.

Mr. Taillon: Absolutely.

[Translation]

Senator Meighen: Many commentators support the concept you described, whereby the Canadian Forces would be brought together within a single command. In theory, this proposal makes excellent sense, but it is not moving forward. Why is that? Is it because there is resistance within the Canadian Forces, or is it because senior officials or politicians do not understand the proposal?

LCol. Landry: It is because of all those things combined. We have to stop asking the Canadian Forces what they can do for the country; we have to tell them what they must do. According to my studies — and I have been working on this for some 20 years now — we do not at present have either the means or resources to maintain the three components. What I tell people is that the focus is increasingly on optimizing existing resources. At that point, why not bring our forces together? This will not mean that some of them would no longer be dressed in blue and some in green. That is not necessarily what I am suggesting. I am talking about unifying the command structure, so that any initiatives put forward can immediately be linked to priorities established by the government.

Not so long ago, according to the bureaucratic approach to managing the procurement programs, for one year we would agree that the Navy would get the money, another year the air force would get it, and the year after that the land forces would get the money. All I am saying is that people are not comfortable with that. In a given year, the Navy decides on the kind of equipment it needs. But from a national perspective, that may not be the top priority. Perhaps the top priority would be equipment for the air force. So from the very start we have a structure that, rather than leading to a harmonized vision, establishes an adversarial relationship within the command structure.

I can tell you that the simple announcement of the Chief of Defense Staff as a future chief has clearly shaking things up, as practice would dictate that it was the Navy's turn to fill this position. Look at the numbers of three stars there were in Ottawa. We were ready to have a sailor. The choice was left up to the government, and there were four vice-admirals that were, I believe, ready to take up the position. So, that is what this leads to. When you have fewer resources, you need to make sure that there is a structure which meets your needs. A good director of a company would not say that a structure which was enough to prevent another war was sufficient. Nor would a good general be satisfied with this. Risks have to be taken.

Le sénateur Meighen : Je sais qu'il y a des réservistes très dévoués mais on nous a dit à plusieurs reprises qu'une des difficultés était de ne pas savoir qui allait répondre à l'appel.

M. Taillon : Tout à fait.

[Français]

Le sénateur Meighen : Il ne manque pas de commentateurs qui sont en faveur du concept que vous énoncez par rapport à l'unification des Forces canadiennes dans un même commandement. En théorie, cela a du bon sens, mais la proposition n'avance pas, pourquoi? Est-ce à cause de la résistance au sein des Forces canadiennes ou est-ce un manque de compréhension de la part des hauts fonctionnaires ou des politiciens ?

Le lcol Landry : C'est un peu tout cela. Il faut arrêter de demander aux militaires ce qu'ils peuvent faire pour le pays, il faut leur dire ce qu'il faut faire. Selon mes études, et cela fait au moins une vingtaine d'années que je travaille sur cet élément, on n'a pas présentement les moyens ni les ressources pour maintenir les trois éléments. Ce que je dis aux personnes, c'est qu'on parle de plus en plus d'optimiser les ressources existantes; à ce moment-là, pourquoi ne pas unifier nos forces. Cela ne veut pas dire pour autant qu'on ne verra plus des personnes habillées en bleu ou en vert. Ce n'est pas nécessairement la suggestion que je fais. Je parle d'unifier la structure de commandement, de sorte que les initiatives qui sont mises de l'avant puissent être rattachées immédiatement aux priorités qui auront été mises de l'avant par le gouvernement.

Il n'y a pas si longtemps, si vous regardez la façon bureaucratique dont on gérait les programmes d'acquisitions, pour une année on s'entendait sur le fait que c'était la marine qui allait avoir l'apport, une autre année l'aviation, ensuite l'armée de terre. Tout ce que je vous dis, c'est ce qu'il y a un malaise avec cela. Le fait que la marine décide une année de quel type d'équipement ils ont besoin. Dans une perspective nationale, ce n'est peut-être pas la priorité la plus importante. Peut-être que c'est de l'équipement pour l'aviation qu'on devrait avoir. On a donc dès le départ une structure qui au lieu d'harmoniser notre vision, notre façon de faire, crée une dynamique d'opposition au sein des commandements.

Je peux vous dire que juste l'annonce du chef d'état-major comme futur chef a créé définitivement un remue-ménage, car la pratique aurait voulu que ce soit au tour de la marine de l'être. Regardez le nombre de trois étoiles qu'il y avait à Ottawa. On se préparait pour avoir un marin. On laissait le choix au gouvernement, il y avait quatre vice-amiraux, je crois, qui étaient prêts éventuellement à prendre le poste. C'est ce que cela crée. Quand on a moins de ressources, il faut alors s'assurer d'avoir une structure qui répond à nos besoins. Et le fait de dire qu'on a une structure présentement pour prévenir une autre guerre, ce n'est pas un bon chef d'entreprise qui fait cela. Ce n'est pas un bon général qui fait cela. Il faut prendre des risques.

Senator Meighen: Last question. Within the NDHQ, it would appear firstly that there are far too many people, and secondly, that there is a mixture of military and non-military personnel. Do you think that there is a need for integration or for improved integration of military and non-military personnel?

LCol Landry: I would briefly like to remind you of what the Dimoff report said in 1997. Sometimes it is worth digging up all reports. It was said that there was an attempt to create a new culture by splitting up bureaucratic and military cultures. We realize that that approach did not work very well. I left in 2001, and already you can see a dichotomy between the headquarters' culture and that of the operators. We are not talking about the same culture at all. People look up above and say: I hope that I will never be up there. Things become so highly bureaucratic and politicized that you get the feeling the military is there to serve the government whereas, in fact, it is there to serve its country. The bureaucracy serves the government. I have no problem with that, we should not be trying to turn our bureaucrats into service men and women. When I joined the army, it was to become a service man, and not a politician or a diplomat or bureaucrat.

Senator Meighen: You are describing the problem very well, now, can you describe the solution?

LCol Landry: Before leaving, I met the former Chief of Defense Staff, General Barril. I told him that the Chief of Defense Staff needed to have the power to set up a team composed of service men and women, former service men and women and civilians in order to study this issue. We need to be careful to not, as we say get four quarters in exchange for a loony. We need to ensure that any change made meet our needs. That is why the government needs to know what it wants to do with its Armed Forces. Currently, there is a vacuum. Making a policy statement and simultaneously saying that we are going to buy Strikers, that is transport helicopters, seems to me to be completely illogical. You cannot decide to buy equipment when you still have not established an expenditure policy. What is the deal? We decided that we no longer needed tanks when we had invested \$17 million to upgrade them. We have to think, and this reflection needs to be guided. We need to stop writing reports like the Dimoff report simply to satisfy politicians and then put them on a shelf to gather dust.

[English]

Senator Munson: I will be brief. Do we have the right forces in the right places in Canada, given the way bases are spread across the country?

LCol Landry: I think that we simply do not have sufficient forces. I am fortunate in that my career afforded me the opportunity to serve in all the major areas of this country. However, that is no longer the case. Eventually, we might go back to the system that was in place during the late 1960s, at least on the land side of the forces, when we had army units in the West, in Ontario, in the Maritimes and in Quebec. If I were asked if we have sufficient numbers, I would say that we do not. Do we need to have a more active presence across the country? Yes, definitely.

Le sénateur Meighen : Dernière question. Au sein du NDHQ, il me semble que premièrement, il y a bien trop de monde, deuxièmement, qu'il y a des militaires et des non militaires. Voyez-vous le besoin d'une intégration ou d'une meilleure intégration entre les militaires et les non-militaires ?

Lcol Landry : J'aimerais vous rappeler rapidement ce que le rapport Dimoff disait en 1997. Cela vaut la peine de ressortir ces rapports. Ces personnes disent qu'on a essayé de créer une culture en scindant une culture bureaucratique et une culture militaire. On s'aperçoit que cela ne fonctionne pas tellement bien. J'ai quitté en 2001, et déjà on voit une dichotomie entre la culture du quartier général et celle des opérateurs. Ce n'est pas du tout la même culture. Les personnes regardent en haut et se disent : j'espère que je n'irai jamais en haut. C'est devenu tellement bureaucratisé et politisé qu'on a l'impression que le militaire est là pour servir le gouvernement alors qu'il est là pour servir son pays. Le bureaucrate sert le gouvernement. Je n'ai pas de problème avec cela. Il ne faut pas chercher à faire de nos bureaucrates des militaires et de nos militaires des bureaucrates. Quand je suis entré dans l'armée, c'était pour devenir un militaire, pas un politicien ni un diplomate ni un bureaucrate.

Le sénateur Meighen : Vous décrivez très bien le problème. Pouvez-vous alors me décrire la solution?

Le lcol Landry : Avant de quitter, j'ai rencontré l'ancien chef d'état-major, le général Barril. Je lui ai dit qu'il faudrait que le chef d'état-major ait la capacité de mettre une équipe sur pied formée de militaires, d'anciens militaires et de civils afin d'étudier cette question. Il faut faire attention, comme on dit, de ne pas changer quatre trente sous pour un dollar. Il faut s'assurer que le changement qu'on fera respecte nos besoins. C'est pour cela qu'il faut que le gouvernement sache ce qu'il veut faire avec ses Forces armées. Présentement, il y a un vacuum. Le fait d'émettre un énoncé politique et de dire en même temps qu'on va acheter des Striker, des hélicoptères de transport, cela m'apparaît tout à fait illogique. On ne peut pas décider d'acheter de l'équipement quand on n'a pas encore pleinement établi une politique de dépenses. Qu'est-ce que c'est? On a décidé qu'on n'avait plus besoin de chars d'assaut alors qu'on venait d'investir 17 millions de dollars pour les rénover. Il faut réfléchir, il faut que la réflexion soit dirigée et qu'on arrête de faire des rapports comme le rapport Dimoff pour satisfaire les politiques et après le mettre sur une tablette pour que plus personne ne s'en serve.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Je serai bref. Avons-nous les contingents nécessaires aux bons endroits au Canada, étant donné que nos bases sont éparpillées d'un bout à l'autre du pays?

Le lcol Landry : Je pense que nous n'avons tout simplement pas assez d'effectifs. J'ai eu la bonne chance dans ma carrière de servir dans les principales bases du pays. Toutefois, ce n'est plus possible. Tôt ou tard, nous reviendrons peut-être au système de la fin des années 60, du moins pour l'armée de terre, quand nous avions des unités dans l'Ouest, en Ontario, dans les Maritimes et au Québec. Avons-nous des effectifs en nombre suffisant? Je dois dire que non. Devons-nous intensifier notre présence active d'un bout à l'autre du pays? Absolument. Les forces armées, comme

The military, like other organizations, has to promote being Canadian. We need to use it but the government seems to no longer care about the military.

Senator Munson: How do we change that?

LCol. Landry: It takes time to change and we have much homework to do. This government has to re-establish the credibility of the Canadian Forces such that it does not have to renew its credibility with Canadians each year. Government has to build the credibility of the military and be proud of it. We must not use the military to promote economy in various places. We need to make citizens proud of their military.

In Ottawa and Montreal, have you noticed the few members of the military travelling in? That is because they are ashamed. I have worked hard in my career and put my life at risk in Bosnia with the military. I am back in Canada now and afraid to walk on the street in uniform because people point their fingers at me. I ask them whether they were happy that the military has helped in so many crises, such as at Oka. I ask whether they were happy to have the military in Montreal for the Summer Olympic Games. Yet, Canada does not seem to promote this. Being in the military for me has enabled me to be a Canadian who speaks French. That is who I am. We need to be proud of the institution that has been with us for so long and not imagine that all the problems are because of the army, the navy or the air force. Currently, the information officer at NDHQ is not even military but is a civilian. When General Côté wants to respond to an article in the newspaper, he has no authority to do so. He has to prepare his response and send to Ottawa for approval. By the time he receives that approval, it is usually too late to respond to the article.

We need to be more passionate about the military because this country was built by citizens who gave their lives in service to Canada. Today, the work abroad of the military will eventually show that Canadians can make a difference and have made a difference, but to do that, the military needs the support of this country.

Now we are compared with health care. If we give to health care, we will not be able to give to the military. If we give to the military, we will not be able to give to the whatever. What the heck is going on? There is something wrong with this dialogue. The Canadian Forces is something that belongs to the people of this country, not the other way around.

Senator Munson: Do you make that speech in Quebec a lot?

LCol. Landry: Every time.

Senator Munson: It is a shame a reporter is not here to listen to your passion.

LCol. Landry: Last fall I was invited to a primary school, and I gave a speech on the Canadian Forces. Last fall I was invited to a CEGEP in Victoriaville, at the University of Trois Rivières. A group of people had decided they could not find someone to

toute autre organisation, doivent promouvoir le fait canadien. Nous devons nous en servir mais le gouvernement ne semble plus se soucier des forces armées.

Le sénateur Munson : Comment changer cela?

Le lcol Landry : Il faut du temps pour que les choses changent et nous avons beaucoup de travail préparatoire à faire. Le gouvernement doit rétablir la crédibilité des Forces canadiennes pour qu'elles n'aient pas à refaire le même travail auprès des Canadiens tous les ans. Le gouvernement doit édifier la crédibilité des forces armées et en être fier. Nous ne nous servons pas des forces armées pour promouvoir l'économie dans diverses régions. Il faut que les citoyens soient fiers de leurs forces armées.

À Ottawa et à Montréal, avez-vous remarqué le petit nombre de militaires dans les rues? C'est parce qu'ils ont honte. J'ai travaillé dur pendant ma carrière et j'ai risqué ma vie en Bosnie. Je suis revenu au Canada et j'ai peur de marcher dans la rue en uniforme car les gens me pointent du doigt. Je leur demande s'ils n'étaient pas satisfaits que les militaires apportent leur aide lors de bien des crises, notamment à Oka. Je me demande s'ils étaient satisfaits que les militaires soient présents à Montréal lors des Jeux olympiques d'été. Pourtant, le Canada ne semble pas promouvoir ce sentiment. Le fait d'être dans les forces armées m'a permis d'être un Canadien qui parle français. C'est ce que je suis. Il faut être fier de l'institution qui existe depuis si longtemps et ne pas aller croire que tous les problèmes sont causés par l'armée, la marine et l'aviation. Actuellement, l'agent d'information au quartier général de la Défense nationale n'est même pas militaire, c'est un civil. Quand le général Côté veut répondre à un article qui paraît dans les journaux, il n'a pas le pouvoir de le faire. Il doit préparer une réponse et l'envoyer à Ottawa pour approbation. Au moment où il reçoit l'approbation, il est d'habitude trop tard pour que la réponse soit pertinente.

Les forces militaires devraient nous inspirer une plus grande passion car notre pays a été construit par des gens qui ont donné leur vie à son service. Aujourd'hui, le travail que font nos militaires à l'étranger montrera que les Canadiens peuvent faire changer les choses et ont déjà fait changer les choses, mais pour cela, ils ont besoin de notre appui.

On nous compare maintenant aux soins de santé. Si nous donnons de l'argent pour la santé, nous ne pouvons pas donner d'argent aux militaires. Si nous donnons de l'argent aux militaires, nous ne pourrions pas en donner ailleurs. Mais que se passe-t-il? Ça ne va pas. Les Forces canadiennes appartiennent à la population de ce pays, pas le contraire.

Le sénateur Munson : Prononcez-vous souvent ce discours au Québec?

Le lcol Landry : Chaque fois.

Le sénateur Munson : C'est dommage qu'il n'y ait pas de journalistes ici pour entendre avec quelle passion vous vous exprimez.

Le lcol Landry : L'automne dernier, j'ai été invité à me rendre dans une école primaire où j'ai prononcé un discours sur les Forces canadiennes. L'automne dernier, j'ai été invité au CEGEP de Victoriaville et à l'Université de Trois-Rivières. Un groupe de

speak for this business of the missile defence system. I was there. You should have seen the people when I introduced myself as Lieutenant Colonel in the Canadian Forces. They almost booed me. At the end, most of them came back and said, "Well, we were not aware of this. We should have more people like you coming forward." But we do not do this. We keep our military on the base. We are so afraid that one of them might say something that eventually will end up in the office of the Chief of Defence Staff that we refuse them.

I will give you another example. I know that Senator Kenny is not very fond of examples.

Senator Meighen: Ignore him.

The Chairman: He will not be recognized again, Senator Meighen.

Mr. Landry: I was the first one, the Deputy Commander Officer of the second battalion when we moved to Oka. I was the first officer to arrive at the village of St. Benoit, and I received a direct order from the commander of FMC not to speak to the media because I could eventually create a trauma. Guess what? When I arrived in St. Benoit, there were about 10 newspaper reporters there, along with the TV people. What do you think I did? I spoke the truth. I told them what I had to say: nothing more, nothing less.

There is this culture that the military is coming from this low-level or average income family and cannot speak up. You would be surprised to find out that most of the young soldiers these days are sometimes more educated than their officers, and they have a passion for their country.

Senator Munson: You are speaking to the converted here.

LCol. Landry: I know that.

Senator Munson: Perhaps what you are saying is that there are too many retired officers who are preaching those things you are talking about, but not enough people working in the military today who are on the streets saying what you are saying. There has to be a cultural change there.

Just one brief thing on the reservists — there is a new and old guard in the reservists in terms of attitude. Should we be able to deploy as a reservist unit in this day and age?

Mr. Taillon: Given all the support and given the direction, you have to give the reserves a tasking, tell them that you will be sending a company. I had one of my former officers bring a composite company to Bosnia and it did very well. It was reported by the commander that his unit was the most unprofessional in the terms that they were reservists, but the most effective unit in the theatre. He would always chide the CO that he had more degrees in his company than the whole brigade. It proves the effectiveness. We have now had reserve commanders in S4 that are reserve full colonels commanding there. We have had reserve commanders in various other UN missions in Africa. They have done well, and they should be commended.

personnes ne réussissait pas à trouver de conférencier pour les entretenir du système de défense antimissile. J'étais là. Vous auriez dû voir la réaction des gens lorsque je me suis présenté comme lieutenant-colonel des Forces canadiennes. Ils m'ont presque hué. À la fin, la plupart d'entre eux sont venus me dire : « Et bien, nous ne savions pas. Il devrait y avoir plus de gens comme vous qui disent ces choses. ». Mais nous ne le faisons pas. Nous laissons les militaires dans leur base. Nous avons peur que l'un d'entre eux dise quelque chose qui pourrait être répétée dans le bureau du chef d'état-major que nous refusons de les laisser parler.

Je vais vous donner un autre exemple. Je sais que le sénateur Kenny n'aime pas beaucoup les exemples.

Le sénateur Meighen : Tant pis pour lui.

Le président : Je ne vais plus lui donner la parole, sénateur Meighen.

M. Landry : Lorsque nous nous sommes installés à Oka, j'étais commandant adjoint du deuxième bataillon. J'ai été le premier officier à arriver au village de Saint-Benoît et j'ai reçu un ordre direct du commandant de la force terrestre m'interdisant de parler aux médias de crainte que je cause un drame. Eh bien, devinez ce qui est arrivé. Lorsque je suis arrivé à Saint-Benoît, il y avait environ dix journalistes de la presse écrite ainsi que des reporters de la télévision. Que pensez-vous que j'ai fait? J'ai dit la vérité. Je leur ai dit ce que j'avais à dire : rien de plus, rien de moins.

Il y a cette culture dans les forces militaires qui nous empêche de nous exprimer et qui vient des familles à faible ou moyen revenu. Vous seriez surpris de constater que la plupart des jeunes soldats d'aujourd'hui sont plus instruits que leurs officiers et qu'ils aiment passionnément leur pays.

Le sénateur Munson : Vous prêchez des convertis.

Le lcol Landry : Je le sais.

Le sénateur Munson : Vous voulez peut-être dire qu'il y a trop d'officiers à la retraite qui prêchent la même chose que vous, mais pas assez de membres actifs des forces militaires qui en font autant. Il faut qu'il y ait un changement culturel.

Rapidement, au sujet des réservistes : parmi les réservistes, il y a une nouvelle attitude et une ancienne attitude. Devrions-nous pouvoir déployer une unité de réservistes de nos jours?

M. Taillon : Étant donné tout l'appui et l'orientation, il faut attribuer des missions aux réservistes et leur dire qu'on va envoyer une compagnie. Un de mes anciens officiers a amené une compagnie mixte en Bosnie et cela a très bien marché. Le commandant a déclaré que cette unité était la moins professionnelle puisqu'elle était composée de réservistes, mais la plus efficace dans le théâtre des opérations. Il taquinait souvent le commandant en lui disant que sa compagnie détenait plus de diplômes que la brigade tout entière. Cela prouve leur efficacité. Nous avons maintenant des colonels de la réserve qui commandent les S4. Il y a d'autres réservistes qui ont commandé diverses missions des Nations Unies en Afrique. Ils se sont bien acquittés de leur tâche et méritent des félicitations.

It is time that we could possibly send companies and, depending on the situation and with the appropriate planning, possibly a battalion in the future. It is an evolutionary phase. It is a matter of ponying up the money, some of the direction and the right sort of leadership. I am sure, sir, it would happen.

Senator Munson: I would like to leave it right there, but Mr. Landry is shaking his head.

LCol. Landry: I must say I agree in part with what Mr. Taillon has said. What we have to realize is that we have been reviewing the militia or the reserves for the past 25 years, and we keep reviewing them. Every time, politicians get involved and we start from scratch. As you know, the way the militia is organized, they can pull strings on the political side. All I want to say is that we have been reviewing militia for the past 25 years. Do we need to review them for the next 25 years?

There are tasks that we can give to the militia which they have the capability to perform right now. Those tasks, to me, are here at home. For those individuals who do demonstrate the ability and the availability, yes, we could eventually provide them with command appointments. The fact that we think we can train a battalion right now of militia to go to Afghanistan, it would take so much in resources to do it that we are better to optimize the resources and the availability of the people we already have. That is what we have not been very smart in doing. We have reservists that have specific limitations. We have regulars that have other limitations. Let us optimize and stop trying to make the reservists as good as the regulars, and vice versa. It is this business of apples and oranges.

The good thing about the militia is that they are locally present, and usually when they join, they join for many years. They are part of their locality. They know the authority. Why not, then, try to eventually use them better in this business of a national security program? Why would they not, in case of an emergency, be able to provide the people to go and protect, to provide the infrastructure, to have them in charge of a brigade responsible for a territory as far as national security goes? Those are the things they can do. Let us stop thinking that eventually, with the flick of a finger, they should be deployed in places where — just to give you an example, and I will finish on it. Do you know how much time it takes to train a LAV crew? A LAV is the new armoured vehicle for the infantry. It takes a year to have a crew commander, a gunner and a driver. When we see those vehicles operate in Afghanistan, keep in mind that it has taken us a year to train this team to operate as a team. That is a lot of investment, and the more we want the militia to be ready, the more regular troops we will need to attach to them, to train them and to provide them with the support. If there is a war and if we see something forthcoming, there is always the time to build up and eventually to give them more of a role here in this country.

Il serait peut-être temps d'envoyer des compagnies et, plus tard, peut-être un bataillon, selon la situation et avec une bonne planification. Nous sommes dans une phase d'évolution. Il s'agit de trouver l'argent, une orientation et un bon leadership. Je suis convaincu, monsieur, que cela pourrait se faire.

Le sénateur Munson : J'aimerais m'en tenir à cela, mais M. Landry fait non de la tête.

Le lcol Landry : Je dois dire que je suis d'accord avec une partie de ce que M. Taillon a dit. Nous devons comprendre que cela fait 25 ans que nous examinons la milice ou la réserve et que nous continuons à les examiner. À chaque fois, les politiciens s'en mêlent et nous recommençons de zéro. Comme vous le savez, la manière dont la milice est organisée lui permet d'exercer une influence politique. Je voulais simplement dire que cela fait 25 ans que nous examinons la milice. Est-ce que nous allons devoir continuer à les examiner encore 25 ans?

Il y a déjà des missions que nous pouvons confier à la milice et qu'elle est capable de remplir. D'après moi, ces tâches sont ici au Canada. En effet, nous pourrions un jour confier des postes de commandement aux miliciens qui ont prouvé leur capacité et leur disponibilité. L'idée de former dès maintenant un bataillon de miliciens pour l'envoyer en Afghanistan demanderait trop de ressources; il serait préférable d'optimiser les ressources que nous avons déjà et d'utiliser les personnes disponibles. C'est ce que nous n'avons pas réussi à faire de manière très intelligente. Nous avons des réservistes qui ont certaines limites. Nous avons des membres des forces régulières qui ont eux aussi leurs limites. Tâchons d'optimiser ces ressources et cessons d'essayer de rendre les réservistes aussi bons que les membres réguliers, et vice versa. C'est comme comparé des pommes et des oranges.

Ce qu'il y a de bien avec la milice c'est qu'elle est présente localement et qu'en général un milicien s'enrôle pour de nombreuses années. Ils font partie de leur localité. Ils connaissent les autorités. Pourquoi alors ne pas mieux les utiliser dans le cadre d'un programme de sécurité nationale? Pourquoi ne pas les utiliser en cas d'urgence pour protéger, fournir l'infrastructure, prendre la direction d'une brigade responsable d'un territoire pour assurer la sécurité nationale? Ce sont des tâches que la milice peut remplir. Cessons de penser qu'un jour nous pourrions les déployer au pied levé dans des endroits où... Je vais vous donner un exemple, puis je m'arrêterai. Savez-vous combien de temps il faut pour former l'équipage d'un VBL, c'est-à-dire le nouveau véhicule blindé utilisé par l'infanterie? Il faut un an pour former un commandant, un artilleur, et un conducteur. Quand nous voyons ces équipages de VBL déployés en Afghanistan, n'oubliez pas qu'il a fallu un an pour les former à travailler en équipes. C'est un gros investissement et plus nous voudrions former la milice, plus nous devons affecter de troupes régulières à leur encadrement, pour les former et leur apporter le soutien nécessaire. En cas de guerre, ou si nous voyons venir quelque chose, nous aurons toujours le temps de créer cette capacité et de leur confier un rôle plus important ici au Canada.

I keep saying to people, it is not the militia that will go first and eventually go overseas. The militia will eventually have to provide protection here in this country, will have eventually to provide training support for those new recruits who will eventually have to go overseas.

Anyway, I could speak for hours on this.

Senator Munson: Thank you very much.

The Chairman: Thank you. I find myself the victim of the Meighen syndrome — where has he gone? How can I insult him if he is not here?

Senator Meighen: You were talking, chair?

The Chairman: I find myself the victim of the Meighen syndrome, where I am left with bottom-feeding questions.

Senator Meighen: Feed on.

The Chairman: Thank you.

LCol. Landry: But I have good examples, senator.

The Chairman: No examples. I would like just a very short exchange and to make some comments.

My first comment is that both of you have been talking around an issue that this committee has been struggling with now for a number of years, and that is the state of mind of Canadians and why they react or not to the concerns that those who are interested in the military have, and to the threats that they have.

Mr. Taillon, I have to say that all of the examples that you gave may be absolutely true, but they are certainly not front of mind in any Canadian whom we have yet met. We have a country that feels very secure and safe. It is not the U.K., where they have had years and years of terrorism. It is not the United States, where they have continually had wars in which they have been engaged. We have a very different challenge in terms of how we go about dealing with our own situation.

The passion that you have, LCol. Landry, is very real. It is important. You cannot do things without passion. This committee believes that firmly. Having said that, we have had a series of governments that have been providing Canadians with exactly the sort of military that Canadians seem to want. This is an interesting dilemma in a democracy. The dilemma is when you lead and when you follow, and how far you can lead before the followers say, "No, no, you are going the wrong way and we will have someone else lead us."

This is the struggle that we are faced with. We have to start with the concerns and interests of individual Canadians and work out from there. A stack of ideas on how to connect Canadians to the threat and then see the military as being part of the response is very important. There has been a lot of mixing of apples and oranges between what civilians should do, and can do, here just during this last hour and a half, and what the military should do. I am not sure that we should not have civilian organizations doing a whole lot of things here that they may be better equipped to do

Je répète sans cesse que ce ne sont pas les miliciens qui seront les premiers à être déployés à l'étranger. Les miliciens devront assurer une protection ici au Canada, ils devront fournir un appui pour la formation des nouvelles recrues qui seront déployées à l'étranger.

En tout cas, je pourrais en parler pendant des heures.

Le sénateur Munson : Merci beaucoup.

Le président : Merci. Je suis victime du syndrome Meighen — où est-il passé? Comment puis-je l'insulter s'il n'est pas là?

Le sénateur Meighen : Vous disiez quelque chose monsieur le président?

Le président : Je suis victime du syndrome Meighen; toutes les bonnes questions ont été posées, il ne reste que les difficiles.

Le sénateur Meighen : Eh bien posez-les.

Le président : Merci.

Le lcol Landry : Mais j'ai de bons exemples, sénateur.

Le président : Non, pas d'exemples. Je souhaite juste un court échange et faire quelques observations.

La première observation est que vous avez tous les deux effleuré sans l'aborder vraiment une question avec laquelle nous sommes aux prises dans ce comité depuis un certain nombre d'années, soit l'état d'esprit des Canadiens et pourquoi ils réagissent ou ne réagissent pas aux préoccupations de ceux qui s'intéressent aux forces militaires et aux menaces qu'ils constatent.

Monsieur Taillon, je dois vous dire que tous les exemples que vous nous avez donnés sont peut-être absolument vrais, mais qu'ils n'intéressent pas les Canadiens que nous avons rencontrés. Nos citoyens se sentent en sécurité. Nous ne sommes pas au Royaume-Uni où il y a eu des années et des années de terrorisme. Nous ne sommes pas aux États-Unis, qui sont constamment engagés dans une guerre. Notre façon d'agir et notre situation nous posent un défi très différent.

Votre passion, colonel Landry, est très réelle. Elle est importante. On ne peut rien faire sans passion. Notre comité le croit fermement. Cela dit, nous avons eu plusieurs gouvernements qui ont donné aux Canadiens exactement les forces militaires qu'ils semblaient souhaiter. C'est un dilemme intéressant dans une démocratie. Le dilemme est de savoir quand diriger et quand suivre, jusqu'où on peut diriger avant que ceux qui suivent disent : « Non, non, vous allez dans la mauvaise direction et nous allons trouver quelqu'un d'autre pour nous diriger. »

C'est le problème auquel nous faisons face. Nous devons prendre comme point de départ les préoccupations et les intérêts des Canadiens. Il y a beaucoup d'idées très importantes sur le moyen de sensibiliser les Canadiens à la menace et des les amener à voir les forces militaires comme un élément de la solution. On a beaucoup mêlé les pommes et les oranges au cours de la dernière heure et demie, c'est-à-dire ce que les civils devraient et peuvent faire et ce que les militaires devraient faire. Comme les choses changent, il faudrait peut-être confier à des organismes civils des

as things are changing. We are seeing a huge change in how first responders are developing in this country compared to just five years ago.

I would be curious to know whether you have any citizen-centric answers to why we do not have a better response. If you accept the fact that the politicians are reading the public correctly, then how should politicians be talking to the public in order to have them consider other issues that relate to the military and better preparedness?

Mr. Taillon: Education is first and foremost. We have to understand that military and foreign policy are hand in glove in many cases, along with CIDA, along with —

The Chairman: With respect, they are not. They are just not. Foreign policy in this country turns on a dime, and military policy takes 15 years for a new platform.

Mr. Taillon: True.

The Chairman: What really drives it is that military drives foreign policy, and nobody wants to admit that, but that is the bottom line. We have the military that we have, and we cannot change it for a long time. The foreign policy changes with a single speech given at a G8 meeting, and God knows where we are off to.

Mr. Taillon: But it also begs the question: What is our national security strategy?

The Chairman: Tell us our threats. The problem is that the guy living in Winnipeg says “Big ocean to the right, big ocean to the left; snow to the north, friends to the south. Why should I worry?”

Mr. Taillon: That is viable. That is the Canadian way. We have had that for eons. The fact is that we are now living in an environment in which predation by certain individuals and organizations will inevitably come to our shore.

The Chairman: The problem is we cannot persuade Canadians of that, and therefore we have to predicate our preparations on waiting for the next disaster, and have cued up a series of acquisitions and policies that we will probably ram through after the next 9/11. We will wait for the next 9/11 to come, and then we will ram through the changes you want, and then we are fine until —

Mr. Taillon: Absolutely.

The Chairman: If that is the case, that is a hell of a way —

Mr. Taillon: It is a hell of a way to run a government. I find that personally reprehensible. From a personal point of view, it is important when I teach to talk about these issues that we face, not only as a nation but as the western world. It is important that we understand the underpinnings of Canadian democracy, as we have underlined here. Do you want good education, health care,

tâches pour lesquelles ils seraient mieux équipés. Nous constatons que les premiers intervenants se développent d’une manière très différente qu’il y a cinq ans seulement.

Je serais curieux de savoir si vous pouvez nous expliquer pourquoi les citoyens ne réagissent pas mieux. Si vous admettez que les politiciens interprètent bien la volonté du public, alors qu’est-ce que les politiciens devraient dire au public pour que celui-ci s’intéresse à d’autres questions concernant les forces militaires et les moyens d’être mieux préparés?

M. Taillon : L’éducation est la chose la plus importante. Il faut savoir que la politique militaire et la politique étrangère vont souvent de pair, avec l’ACDI et avec...

Le président : Sauf votre respect, ce n’est pas le cas. Ce n’est tout simplement pas le cas. Notre politique étrangère change très rapidement alors qu’il faut 15 ans pour préparer de nouvelles plateformes pour la politique militaire.

M. Taillon : C’est vrai.

Le président : Ce sont en fait les militaires qui déterminent la politique étrangère, ce que personne ne veut admettre. Nous avons les forces militaires que nous avons et nous les aurons longtemps. Il suffit d’un seul discours à une réunion du G8 pour que la politique étrangère change et nous même Dieu sait où.

M. Taillon : Mais alors il faut savoir quelle est notre stratégie en matière de sécurité nationale?

Le président : Dites-nous quelles sont les menaces. L’ennui c’est que le type qui habite à Winnipeg se dit : « Il y a un vaste océan à droite, un vaste océan à gauche, de la neige au Nord et des amis au Sud. Pourquoi m’inquiéter? »

M. Taillon : C’est viable. Ça fait des lustres qu’on procède comme ça au Canada. Le fait est que dans le monde dans lequel nous vivons aujourd’hui, il est inévitable que les prédateurs, qu’ils opèrent seuls ou au sein d’une organisation, commettent des méfaits sur notre territoire.

Le président : Le problème, c’est qu’on est incapable d’en convaincre les Canadiens. Ce qui veut dire qu’on ne peut mettre en place des préparatifs avant la prochaine catastrophe. Nous avons donc planifié toute une série d’acquisitions et créé diverses politiques, auxquelles on donnera suite précipitamment après la prochaine grande catastrophe. En d’autres termes, ce n’est que quand on sera victimes d’un autre attentat qu’on se décidera d’appliquer les changements que vous demandez, mais ce sera fait hâtivement. Et ensuite on attendra...

M. Taillon : Tout à fait.

Le président : Si c’est effectivement le cas, ce n’est pas une méthode très efficace...

M. Taillon : Ce n’est pas une façon très efficace de gérer le gouvernement. Je trouve que c’est répréhensible. Pour ma part, quand j’enseigne, j’estime qu’il est important de parler des problèmes auxquels font face non seulement le Canada mais également le monde occidental. Comme on l’a déjà souligné, il est essentiel que nous comprenions les fondements de la démocratie

defence? What do you want? Those are the balancing acts that our politicians have had to deal with throughout our history, and it will continue to be those.

Unfortunately, at some point we may find that we will be caught off guard, and the cost will be very high. We are the happy little kingdom, living our own little lifestyle, but unfortunately, on 9/11, there was a bunch of Canadians who got killed, as well as some 80 or so Brits. I have castigated certain Americans who say it was an attack on America. It was an attack on the western world. It just happened in New York City. If you go down through the list of citizens who died that day, you will find that they probably represented 60 nationalities and a cost of \$95 billion the second those buildings went down; \$7 billion in insurance and a loss of 141,000 jobs, not to mention the cascading costs that we experience on a day-to-day basis every time we walk into an airport. Those are heavy costs.

I applaud this committee for surfacing these issues for Canadians. It is time that we took a look at a hard situation, at a tough situation, and made some serious decisions, which will have a direct impact on our alliances.

The Chairman: Canadians, quite properly, say that there is a far greater chance of me getting killed driving between Toronto and Montreal than being caught in a terrorist attack.

Mr. Taillon: Absolutely.

The Chairman: You are talking about a high-cost, low-probability event.

Mr. Taillon: The low-probability event, yes, but the cost of that low-probability event, should it ever occur, will be exceptionally high.

The Chairman: Is the Swedish example a realistic one for Canada? Not a whole lot of people are emigrating to Sweden, are they? When you talk about having indigenous, second-generation ethnics assisting the military, what sort of numbers are you talking about and what sort of population?

Mr. Taillon: I was in Pristina with the first Mac brigade as a staff officer. I had to deal with the Swedes on a continuing basis. They had numerous second-generation Yugoslavs, so they spoke the language.

The Chairman: How would they make out if they had to produce Chinese —

Senator Nolin: Or Darfur. They need coloured people. That is what they want.

The Chairman: There are not a lot of Swedes who are coloured.

canadienne. Que recherche-t-on? Un bon système d'éducation, un système de soins de santé de bonne qualité, des forces armées dignes de ce nom? Nos politiciens jonglent depuis toujours avec ces priorités et la situation ne risque pas de changer de sitôt.

Malheureusement, on risque d'être pris au dépourvu et ça risque de nous coûter très cher. Nous avons notre propre style de vie dans notre petit royaume où on est heureux, mais il ne faut pas oublier que le 11 septembre, pas mal de Canadiens ont été tués, en plus des quelque 80 Britanniques. J'ai critiqué sévèrement les Américains qui prétendent que ce sont les États-Unis qui ont été attaqués. Ce ne sont pas les États-unis, mais bien le monde occidental. Même si c'est New York qui a été visée. Quand on examine la liste des personnes qui ont trouvé la mort ce jour-là, on découvre qu'environ 60 nationalités sont représentées et qu'au moment de l'effondrement des deux tours, les coûts avaient déjà atteint 95 milliards de dollars; 7 milliards en assurances auxquels s'ajoutent la perte de 141 000 emplois, sans compter les coûts connexes qu'on devine de façon régulière chaque fois qu'on va à l'aéroport. Les coûts sont astronomiques.

Je félicite les sénateurs de ce comité d'avoir permis aux Canadiens de prendre connaissance de ces diverses questions. Nous allons maintenant devoir nous intéresser sérieusement à cette situation difficile afin de prendre de vraies décisions, qui auront un impact direct sur nos alliances.

Le président : Les Canadiens vous diront, à juste titre, qu'il est beaucoup plus probable que je sois tué dans un accident de voiture entre Toronto et Montréal que je sois victime d'un attentat terroriste.

M. Taillon : Tout à fait.

Le président : Donc, vous parlez d'un attentat peu probable mais dont les coûts seraient importants.

M. Taillon : Un attentat peu probable, effectivement, mais si jamais il se concrétisait, les coûts seraient astronomiques.

Le président : Est-il réaliste de penser qu'on peut appliquer l'exemple suédois au Canada? Il n'y a pas beaucoup d'étrangers qui émigrent en Suède, n'est-ce pas? Quand vous parlez des personnes ethniques indigènes de deuxième génération qui pourraient aider les forces armées, de qui parlez-vous au juste et de combien de personnes?

M. Taillon : Je faisais partie de la première brigade MAC en qualité d'officier d'état-major à Pristina. Je devais souvent faire affaire avec les Suédois qui comptaient parmi eux un grand nombre de Yougoslaves de deuxième génération, qui parlaient la langue locale.

Le président : Est-ce que ça se passerait aussi bien s'il fallait produire des Chinois...

Le sénateur Nolin : Au Darfour, ils ont besoin de gens de couleur. C'est ce qu'ils demandent.

Le président : Il n'y a pas beaucoup de Suédois qui sont noirs de peau.

Mr. Taillon: No, but we do have enough Sudanese in Canada to figure that one out.

The Chairman: The issue that comes up right away is that many of the communities, as Senator Meighen raised earlier, for one reason or another are not interested in a career in either the police or the military. They come from countries where the police and the military are not friendly. I wanted to ask you about the Chinese example you gave us earlier, in World War II. Why was the Chinese community more interested then than it is now in participating in the military?

Mr. Taillon: I think it is because the Brits came to Canada, a bunch of talent spotters, and sat down and chatted with people one-on-one. It is part of a mentoring issue. That is one of the things we do not do very well in the military. It is one of the things I always instigated when I was a commanding officer. I made sure I mentored my officers. I dined with them, talked about the military, why we do things and how we do things, and what leadership was about and what courses they were going on and we basically monitored their careers and developed them. Generally speaking, we just leave people on their own. We are dealing with a different generation than we had 40 years ago, 20 years ago and today.

The Chairman: We are also dealing with a totally different threat. We had a very symmetrical situation. It was much easier to say "Those are the bad guys." It is much harder to articulate that now.

Mr. Taillon: The second-generation Canadians who have been growing up in Toronto, they are 20 years old now, and their family has been here for 25 years. They have grown up in a secular environment. They have been educated. They have friends of multicultural backgrounds, that sort of thing. You then say "We are going to do this for you, get you through university, do whatever —" and have someone they can work with and bring them through. It is a bit like developing agents, in many cases.

The Chairman: That leads me to my last question, and that is the use of contractors. When we were in Washington, we met with Porter Goss, and he asked us why we were not considering that more as a bridge between special forces and CSIS. Do you have any views on that matter?

Mr. Taillon: I would look at it in a different way, that you never leave the intelligence service or you never leave special forces. I call them special forces for life, intelligence officers for life. It works very well, sir, as you have probably seen. We are everywhere.

The Chairman: That is what Barry keeps telling us. It makes us nervous.

Really, the question is, is this a force multiplier that we should be thinking about as a matter of policy, and what are the downsides in terms of keeping what are essentially mercenaries on the leash?

M. Taillon : C'est vrai, mais nous avons un nombre suffisant de Soudanais au Canada pour trouver une solution dans ce cas-là.

Le président : Le problème qui saute aux yeux, c'est comme l'a dit le sénateur Meighen plus tôt, pour une raison ou une autre, les ressortissants de beaucoup de ces communautés n'ont pas envie de devenir policiers ou militaires. En effet, dans leur pays natal, la police et les forces armées sont hostiles. Je voulais revenir sur l'exemple des Chinois dont vous avez parlé, à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale. Pourquoi les Chinois étaient-ils à l'époque plus intéressés par une carrière militaire que maintenant?

M. Taillon : Je pense que c'est parce que les Britanniques ont envoyé des dépisteurs de talent au Canada, qui ont rencontré une à une les personnes intéressées. Ça rejoint la question du mentorat, qui n'est pas notre fort dans les forces armées. C'est quelque chose auquel j'accordais toujours beaucoup d'importance quand j'étais commandant. Je m'assurais de toujours parrainer mes officiers : je dinais avec eux, je leur parlais des forces armées, leur expliquais comment se passaient les choses et pourquoi, ce qu'était le véritable leadership et leur parlais de leur prochain déploiement. Je suivais leur carrière en leur permettant de s'épanouir. Mais de façon générale, les gens sont livrés à eux-mêmes. La génération d'aujourd'hui est différente de celle d'il y a 40 ans, voire 20 ans.

Le président : La nature de la menace a elle aussi complètement changé. À l'époque, la situation était très symétrique. Il était plus facile de dire « Les méchants, ce sont eux ». Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile à définir.

M. Taillon : Les Canadiens de deuxième génération qui ont grandi à Toronto ont maintenant 20 ans et leur famille est au Canada depuis 25 ans. Ces jeunes ont grandi dans un environnement séculaire. Ils ont été éduqués et ont des amis qui viennent de différents milieux culturels, etc. Il faudrait pouvoir leur dire « Voici ce que nous allons faire pour vous, nous allons payer vos études universitaires, etc. » et leur affecter une personne qui pourrait suivre leur cheminement. Ça ressemble dans bien des cas à la formation d'agents.

Le président : Ce qui me mène à ma dernière question, à savoir le recours aux contractuels. À Washington, nous avons rencontré M. Peter Goss qui nous a demandé pourquoi nous ne considérons pas que les contractuels pourraient servir de liaison entre les forces spéciales et le SCRS. Qu'en pensez-vous?

M. Taillon : Je vois la chose d'un autre œil, car j'estime qu'on ne quitte jamais le service du renseignement ou les forces spéciales. Je pense qu'on est agent des forces spéciales et agent du renseignement à vie. Notre système fonctionne très bien, monsieur, comme vous l'avez sans doute déjà constaté. Nous surveillons tout.

Le président : C'est ce que Barry ne cessait de nous dire et ça nous met mal à l'aise.

Pour revenir à la véritable question, est-ce qu'on devrait considérer que c'est un multiplicateur de forces qui mérite de figurer dans nos politiques? Qu'est-ce qui peut mal tourner quand on essaye de contrôler des personnes qui sont en fait des mercenaires?

Mr. Taillon: You raise a very difficult issue. I would suggest that it comes down to professional trust. An individual, for example, leaves our CANSOF organization after 20 years and moves into a government-sanctioned company that does security work for government-sanctioned operations where he or she can make \$1,500 a day, which is apparently the going rate in Iraq. You then have to sit back and say, "We trust you because of your 25 years of good service, your personality profile, your skill sets, et cetera." Trust goes a long way in a lot of this. I prefer to have that rather than what we are seeing now with those special operations organizations, such as Blackwater, which are now taking individuals who have never even been special forces. I know of cases in Great Britain where organizations that used to be solely SAS are now taking in Royal Marine commando corporals and calling them special operators. Because of the high demand, you are seeing a watering down of the qualities of the individuals.

The Chairman: I am less worried about the watering down than about them going bad.

Mr. Taillon: That is where you have to be very selective in whom you take, and the trust factor becomes very high.

LCol. Landry: You asked a question about threats. It will take two minutes and I will not be giving any examples.

These days, I am looking at threats in a very different way than you have been portraying. The threat, to my point of view, is for a country like Canada to be able to decide for itself. Right now, with what we have seen over the past 10 years, I can guarantee you that at times we were forced to be involved in things in which we did not want to be involved, because we just have not done our homework properly. Right now, the threat is coming from the fact that we have been earmarked as the most famous free rider of this world. The threat for me is the fact that we Canadians should be able to decide when we get involved and how we will be doing it. When we do not do our homework, then we are being forced to do things we do not really like. For example —

The Chairman: Do not do the example, but let me respond, Mr. Landry —

LCol. Landry: The Iraq war, for example; when Canada said we were not involved with the Iraq war, that was wrong.

The Chairman: We understand that, but you are getting closer to the point that I was trying to get to, which was really when we make the argument on the basis that "this is good for the military," that does not cut any ice anywhere. We have to make the argument on the basis of what works for Canadians. We have not been doing that. That is what we are looking for help with: finding a way to make the case that this will give their government more options to serve them better.

M. Taillon : Votre question n'est pas évidente. Je dirais que le facteur crucial, c'est la confiance professionnelle. Prenons l'exemple d'une personne qui, après 20 ans de service, quitte les Forces d'opérations spéciales du Canada pour travailler dans le domaine du renseignement pour le compte d'une société reconnue par le gouvernement fédéral et dans le cadre d'opérations ayant reçu l'aval du gouvernement et qui touche 1 500 \$ par jour, ce qui est monnaie courante en Irak apparemment. Dans ce cas-là, on ne peut que se dire : « Vos 25 années de services loyaux, votre personnalité, vos compétences, etc. nous incitent à vous faire confiance ». La confiance est le fondement de bien des choses. D'ailleurs, je préfère cette situation-là à ce que font maintenant les organisations d'opérations spéciales, comme Blackwater, qui embauchent des personnes qui n'ont jamais travaillé dans le cadre des forces spéciales. Je sais qu'en Grande-Bretagne il y a des organisations qui, à une certaine époque, étaient des SAS et qui embauchent maintenant des caporaux de commandos de la marine royale en leur donnant le titre d'agent spécial. Comme la demande est forte, on accepte des candidats moins compétents.

Le président : Ce n'est pas tellement la compétence des agents qui me préoccupe, mais plutôt le fait qu'ils risquent de passer à l'ennemi.

M. Taillon : C'est pour ça qu'il faut trier les candidats sur le volet et accorder une très grande importance à la confiance.

Le lcol Landry : Vous avez posé une question sur les menaces. Permettez-moi d'y répondre en deux minutes. Je ne donnerai pas d'exemples.

Aujourd'hui, mon interprétation des menaces diffère du tout au tout de la vôtre. À mon avis, la menace serait plutôt l'incapacité d'un pays comme le Canada de prendre ses propres décisions. Je peux vous affirmer qu'au cours des 10 dernières années nous avons été obligés de participer à des choses contre notre gré, tout simplement parce que nous n'étions pas suffisamment informés. Aujourd'hui, la menace émane du fait que nous sommes maintenant connus comme étant le plus grand pays-parasite du monde. J'estime que les Canadiens devraient être en mesure de décider quand et comment intervenir. C'est quand on n'est pas suffisamment informé qu'on est contraint de faire des choses qu'on préférerait éviter. Par exemple...

Le président : Ne nous donnez pas l'exemple, mais permettez-moi plutôt de répondre, monsieur Landry...

Le lcol Landry : À titre d'exemple, la guerre en Irak; lorsque le Canada a proclamé que nous n'étions pas impliqués dans la guerre en Irak, c'était inadmissible.

Le président : Nous comprenons cela, mais vous vous rapprochez de ce que j'essaie de faire valoir, c'est-à-dire que lorsqu'on soutient « que c'est bon pour le militaire, » que ça ne passera pas la rampe nulle part. Il faut invoquer des arguments selon ce qui va fonctionner pour les Canadiens. Et nous ne l'avons pas fait jusqu'à présent. C'est à ce chapitre que nous avons besoin d'aide : c'est-à-dire, d'établir le bien-fondé de notre argument, à savoir que ce qu'on propose donnera au gouvernement plus de possibilités pour mieux les servir.

The problem is that, all too often, we are hearing back, "I am sorry but we do not want that service." We are hearing back much too often, "Threat? Well, I am more concerned about the threat the Americans are posing to us because I do not like the way George Bush talks, or because they are mean to us on BSE, or softwood lumber." That is the reality in which we are trying to work. Our task is how to come up with the solutions.

We have run out of time, but we would welcome hearing from you on these sorts of questions. If we cannot solve that problem, it does not matter too much about the organizational problems or the funding problems, or all of the other problems that we have on our list. Problem number one is the connection with the citizen.

LCol. Landry: I could not agree with you more.

The Chairman: We will be coming back to both of you on this.

LCol. Landry: I would suggest strongly that you look at the way the Australians did it in the mid-1990s, with their defence review. They were able to do it, but not in the way that the Canadians did it lately in the NDHQ, behind closed doors. They did it publicly, and they listened to the public.

The Chairman: As we say in the trade, we know where you live. We are coming back to talk to you some more and people from the committee will be in touch with you. On behalf of the committee, I would like to thank you both very much. It has been a fun morning. We have enjoyed the discussion. It has been constructive and helpful.

What you have heard from me, just at the end, is a plea for more assistance in a slightly different direction because that is where we feel we are missing the connections. We think that is the main issue, and is the toughest one to grapple with.

On behalf of the committee, thank you so much for coming. We are grateful.

The committee continued in camera.

Le problème, c'est que bien trop souvent, on revient nous dire, « Je regrette, mais nous ne voulons pas ce service. » Beaucoup trop souvent, on nous dit, « Menace? Eh bien, je suis davantage préoccupé par la menace que les Américains nous poussent parce que je n'aime pas le discours que George Bush tient, ou c'est parce que c'est eux qui sont les méchants dans le dossier de l'ESB ou du bois d'œuvre. » Ça c'est la réalité par laquelle nous sommes contraints. Il nous appartient de trouver les solutions.

Il ne nous reste plus de temps, mais nous serions heureux de connaître votre point de vue sur ce genre de questions. Si nous ne sommes même pas à même de résoudre ce problème-là, peu importent les problèmes de financement ou de nature organisationnelle, de même que tous les autres problèmes qui figurent sur notre liste. Le principal problème, c'est de faire le lien avec les citoyens.

Le lcol Landry: J'abonde tout à fait dans ce sens.

Le président : Nous vous reviendrons tous les deux sur cette question.

Le lcol Landry : Je vous suggérerais vivement de vous pencher sur ce qu'ont fait les Australiens en matière d'examen de la défense, au milieu des années 90. Ils ont effectué un examen de leur défense, mais pas de la façon dont les Canadiens l'ont fait dernièrement au sein du quartier général de la Défense nationale, où ça s'est fait en coulisses. En Australie, il s'agissait d'un processus public, où on a tenu compte du point de vue de la population.

Le président : Comme on dit, on sait où vous habitez. On reviendra vous parler davantage et le personnel du comité prendra contact avec vous. Au nom du comité, je tiens à vous remercier beaucoup tous les deux. Ce fut une matinée très intéressante. Nous avons bien profité de la discussion. Ça nous a beaucoup aidé dans nos travaux.

À la toute fin, vous m'avez entendu dire qu'on a besoin davantage d'aide mais sous un angle tant soit peu différent car nous croyons ne pas parvenir à établir les liens nécessaires. À notre avis, il s'agit de la question principale, et celle qui est la plus difficile à résoudre.

Au nom du comité, je vous remercie énormément d'être venus. Nous en sommes reconnaissants. Cette séance est suspendue.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, May 30, 2005

National Defence:

General Rick Hillier, Chief of the Defence Staff.

Wednesday, June 1, 2005

National Defence:

Brigadier-General Gaston Côté, Commander, Land Forces Quebec Area;

Colonel Christian Rousseau, Commanding Officer, 5th Area Support Group;

Colonel Yvan, Blondin, Wing Commander, 3 Wing Bagotville;

Lieutenant-Colonel François Bariteau, Commanding Officer, Canadian Forces Leadership and Recruit School.

Thursday, June 2, 2005

Office of the Communications Security Establishment Commissioner:

Paul Taillon, Director, Review and Military Liaison.

University of Montreal:

Lieutenant-Colonel (Ret'd) Rémi Landry, International Security Study and Research Group.

TÉMOINS

Le lundi 30 mai 2005

Défense nationale :

Le Général Rick Hillier, chef d'état-major de la Défense.

Le mercredi 1^{er} juin 2005

Défense nationale :

Le Brigadier général Gaston Côté, commandant, Force terrestre du secteur du Québec ;

Le colonel Christian Rousseau, commandant 5^e Groupe de soutien de secteur ;

Le colonel Yvan Blondin, commandant, 3^e Escadre, Bagotville ;

Le lieutenant colonel François Bariteau, commandant, École de leadership et de recrues des Forces canadiennes.

Le jeudi 2 juin 2005

Bureau du commissaire du Centre de la sécurité des télécommunications :

Paul Taillon, directeur, Examen et liaison militaire.

Université de Montréal :

Le lieutenant colonel (à la retraite) Rémi Landry, Groupe d'étude et de recherche sur la sécurité internationale.





First Session
Thirty-Eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

National Security and Defence

Chair:
The Honourable COLIN KENNY

Monday, June 6, 2005
Monday, June 13, 2005

Issue No. 23

**Fifty-fourth, fifty-fifth and fifty-sixth meetings
on:**

Canada's national security policy

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de la*

Sécurité nationale et de la défense

Président :
L'honorable COLIN KENNY

Le lundi 6 juin 2005
Le lundi 13 juin 2005

Fascicule n° 23

**Cinquante-quatrième, cinquante-cinquième et
cinquante-sixième réunions concernant :**

La politique de sécurité nationale du Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
NATIONAL SECURITY AND DEFENCE

The Honourable Colin Kenny, *Chair*

The Honourable J. Michael Forrestall, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Atkins
* Austin, P.C.
(or Rompkey, P.C.)
Banks
Cordy
Day

* Kinsella
(or Stratton)
Meighen
Munson
Nolin

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE LA
SÉCURITÉ NATIONALE ET DE LA DÉFENSE

Président : L'honorable Colin Kenny

Vice-président : L'honorable J. Michael Forrestall
et

Les honorables sénateurs :

Atkins
* Austin, C.P.
(ou Rompkey, C.P.)
Banks
Cordy
Day

* Kinsella
(ou Stratton)
Meighen
Munson
Nolin

* Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, June 6, 2005
(55)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 9:39 a.m., in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Kenny, Meighen, Munson and Nolin (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer; and Colonel Boucher, DND Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No.1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 10:05 a.m., the committee suspended its sitting.

At 10:09 a.m., the committee resumed its sitting in public in Room 2.

WITNESSES:*National Defence:*

Major-General H.M. Petras, Chief, Reserves and Cadets;

Karen Ellis, Assistant Deputy Minister (Infrastructure and Environment);

Brigadier-General S.M. Irwin, Chief Executive Officer of the Canadian Forces Housing Agency;

Colonel J.G.C.Y. Rochette, Director General, Compensation and Benefits;

Commander K.B. Lait, Commander, Directorate of Quality of Life, DQOL 3 — Accommodation Policy Team Leader.

The Chair made an opening statement.

Major-General H.M. Petras made a presentation and answered questions.

At 11:53 a.m., the committee suspended its sitting.

At 12:00 a.m., the committee resumed its sitting in camera in Room 9.

In accordance with rule 92(2)(e), the Committee considered its draft agenda.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 6 juin 2005
(55)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 9 h 39, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Kenny, Meighen, Munson et Nolin (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price et le brigadier général (à la retraite) Jim Cox, analystes; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC; et le colonel Bouche, agent de liaison du MDN.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

À 10 h 5, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 9, le comité entreprend la séance publique dans la pièce 2.

TÉMOINS :*Défense nationale :*

Le major général H.M. Petras, chef, Réserves et cadets;

Karen Ellis, sous-ministre adjointe (Infrastructure et Environnement);

Le brigadier général S.M. Irwin, chef de la direction de l'Agence de logement des Forces canadiennes;

Le colonel J.G.C.Y. Rochette, directeur général, Rémunération et avantages sociaux;

Le capitaine de frégate K.B. Lait, Direction de la qualité de vie, DQV 3 — chef de l'Équipe des politiques en matière de logement.

Le président fait une déclaration.

Le major général H.M. Petras fait une déclaration et répond aux questions.

À 11 h 53, le comité suspend ses travaux.

À midi, le comité se réunit à huis clos dans la pièce 9.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

At 1:10 p.m., the committee suspended its sitting.

At 1:34 p.m., the committee resumed its sitting in camera.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

At 2:03 p.m., the committee suspended its sitting.

At 2:11 p.m., the committee resumed its sitting in room 2.

The Chair made an opening statement.

Karen Ellis made a presentation and answered questions.

At 3:45 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:58 p.m., the committee resumed its sitting.

The Chair made an opening statement.

Brigadier-General S.M. Irwin made a presentation and answered questions with Colonel J.G.C.Y. Rochette and Commander K.B. Lait.

At 5:22 p.m., the committee suspended its sitting.

At 5:25 p.m., the committee resumed its sitting in camera in Room 9.

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft report.

It was moved by the Honourable Senator Nolin, That the Committee hold meetings on June 20, 21 and 22 at a location off Parliament Hill; and

That the Chair or his designate seek the necessary permission to hold these meetings.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Banks, That the committee hold meetings on August 31 and September 1 and 2, or, failing that, September 14, 15 and 16 depending on the availability of members; and

That the Chair or his designate seek the necessary permission to hold these meetings.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 5:42 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, June 13, 2005
(56)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day in camera at 5:10 p.m., in room 172-E, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

À 13 h 10, le comité suspend ses travaux.

À 13 h 34, le comité reprend ses travaux à huis clos.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

À 14 h 3, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 11, le comité reprend ses travaux dans la pièce 2.

Le président fait une déclaration.

Karen Ellis fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 45, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 58, le comité reprend ses travaux.

Le président fait une déclaration.

Le brigadier général S.M. Irwin fait une déclaration et, de concert avec le colonel J.G.C.Y. Rochette et le capitaine de frégate K.B. Lait, répond aux questions.

À 17 h 22, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 25, le comité reprend ses travaux à huis clos dans la pièce 9.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine un projet de rapport.

L'honorable sénateur Nolin propose que le comité se réunisse les 20, 21 et 22 juin à l'extérieur de l'enceinte parlementaire; et

Que le président ou son remplaçant obtienne l'autorisation de tenir ces réunions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Banks propose que le comité se réunisse le 31 août et les 1^{er} et 2 septembre ou, à défaut de cela, les 14, 15 et 16 septembre, selon la disponibilité des membres; et

Que le président ou son remplaçant obtienne l'autorisation de tenir ces réunions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 17 h 42, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 13 juin 2005
(56)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 17 h 10, dans la pièce 172-E de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (président).

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny and Nolin (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (*See Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

In accordance with rule 92(2)(e), the committee considered its draft agenda.

It was moved by the Honourable Senator Day, That the Committee adopt the draft report concerning the committee's town hall meetings.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Day, That the committee adopt the draft report concerning the committee's fact-finding trip to the United States.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Day, That the committee adopt the draft report concerning the committee's fact-finding trip to Europe.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was moved by the Honourable Senator Day, That the committee adopt the draft report concerning the committee's fact-finding trip to Afghanistan.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 7:56 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, June 13, 2005
(57)

[English]

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 7:00 p.m., in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Colin Kenny, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny and Nolin (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: William Price and Brigadier-General (Ret'd) Jim Cox, Analysts; Major General (Ret'd) Keith

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny et Nolin (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price et le brigadier général (à la retraite) Jim Cox, analystes; le major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; et l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine le programme proposé.

L'honorable sénateur Day propose que le comité adopte le projet de rapport sur la tenue d'assemblées publiques locales.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Day propose que le comité adopte le projet de rapport sur le voyage d'étude du comité aux États-Unis.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Day propose que le comité adopte le projet de rapport sur le voyage d'étude du comité en Europe.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Day propose que le comité adopte le projet de rapport sur le voyage d'étude du comité en Afghanistan.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 19 h 56, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 13 juin 2005
(57)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 19 heures, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Colin Kenny (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Atkins, Banks, Day, Forrestall, Kenny et Nolin (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : William Price et le brigadier général (à la retraite) Jim Cox, analystes; le

McDonald, Senior Military Advisor; Barry Denofsky, National Security Advisor; and Inspector Harold O'Connell, RCMP Liaison Officer.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, October 20, 2004, the committee continued its examination on the need for a national security policy for Canada. (See *Issue No. 1, Monday, October 25, 2004, of the committee's proceedings for the full text of the Order of Reference.*)

WITNESSES:

Intersol Group:

Lise Hebabi.

As individuals:

John Dewar;

David Langlois;

Cliff Chadderton;

Allain Pellerin;

Sean Beingessner;

Bruce Poulin;

Bruce Campbell;

Richard Cohen;

David O'Brien.

The Chair made an opening statement.

Lise Hebabi made an opening statement and acted as moderator.

John Dewar, David Langlois, Cliff Chadderton, Colonel Pellerin, Sean Beingessner, Bruce Poulin, Bruce Campbell, Richard Cohen and David O'Brien each made a presentation and answered questions.

At 7:56 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La cogreffière du comité,

Jodi Turner

Co-Clerk of the Committee

major général (à la retraite) Keith McDonald, conseiller militaire principal; Barry Denofsky, conseiller à la sécurité nationale; et l'inspecteur Harold O'Connell, agent de liaison de la GRC.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 20 octobre 2004, le comité poursuit son examen de la politique de sécurité nationale du Canada. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du lundi 25 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Groupe Intersol :

Lise Hebabi.

À titre personnel :

John Dewar;

David Langlois;

Cliff Chadderton;

Allain Pellerin;

Sean Beingessner;

Bruce Poulin;

Bruce Campbell;

Richard Cohen;

David O'Brien.

Le président fait une déclaration.

Lise Hebabi fait une déclaration et agit comme modérateur.

John Dewar, David Langlois, Cliff Chadderton, le colonel Pellerin, Sean Beingessner, Bruce Poulin, Bruce Campbell, Richard Cohen et David O'Brien font une déclaration et répondent aux questions.

À 19 h 56, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, June 6, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 9:39 a.m. to examine and report on the national security policy for Canada.

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. Welcome to the Standing Senate Committee on National Security and Defence. My name is Colin Kenny. I chair the committee. Today, we are holding hearings in relation to a review of Canada's defence policy.

On my immediate right is Senator Michael Meighen. Senator Meighen is a lawyer and a member of the bars of Ontario and Quebec. He is chancellor of the University of King's College and past chair of the Stratford Festival. He has honorary doctorates in civil law from Mount Allison University and the University of New Brunswick. Currently, he is the chair of the Subcommittee on Veterans Affairs; he is also a member of the Standing Senate Committees on Banking, Trade and Commerce and Fisheries and Oceans.

On his right is Senator Norman Atkins from Ontario. Senator Atkins came to the Senate with 27 years' experience in the field of communications. He has served as a senior advisor to former federal Conservative leader, Robert Stanfield, to Premier Williams David of Ontario and to Prime Minister Brian Mulroney. He is also a member of the Subcommittee on Veterans Affairs.

[*Translation*]

To his right, we have Senator Pierre Claude Nolin from Quebec. Mr. Nolin is a lawyer, and was appointed to the Senate in 1993. He chaired the Special Senate Committee on Illegal Drugs, and is currently the Vice-Chair of the Standing Senate Committee on Internal Economy, Budget and Administration.

Senator Nolin is also active on the international stage: he has been one of the Parliament of Canada's delegates to the NATO Parliamentary Assembly since 1994, and is currently serving as both the organization's vice-chairman and the Science and Technology committee's general rapporteur.

[*English*]

On my left is Senator Tommy Banks from Alberta. Senator Banks chairs the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources, which recently released a report entitled *The One-Tonne Challenge: Let's Get On With It*. He is well known to Canadians as a versatile musician and entertainer. He has provided musical direction for the ceremonies at the 1988 Olympic Games. He is an Officer of the Order of Canada, and he has received a Juno Award.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 6 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui, à 9 h 39, afin d'examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité du Canada.

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. Je tiens à vous souhaiter la bienvenue au Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je m'appelle Colin Kenny. Je préside le comité. Aujourd'hui, nous tenons des audiences dans le cadre d'un examen de la politique de défense du Canada.

Immédiatement à ma droite se trouve le sénateur Michael Meighen. Le sénateur Meighen est avocat et membre des barreaux du Québec et de l'Ontario. Il est chancelier de l'Université de King's College et président sortant du Festival de Stratford. Il détient des doctorats honorifiques en droit civil de l'Université Mount Allison et de l'Université du Nouveau-Brunswick. À l'heure actuelle, il est président du Sous-comité des anciens combattants; il est également membre des Sous-comités sénatoriaux permanents des banques et du commerce et des pêches et des océans.

À sa droite se trouve le sénateur Norman Atkins de l'Ontario. À son arrivée au Sénat, le sénateur Atkins comptait 27 années d'expérience dans le domaine des communications. Il a été conseiller principal de l'ancien chef conservateur fédéral Robert Stanfield, du premier ministre de l'Ontario, William Davis, et du premier ministre Brian Mulroney. Il siège également au Sous-comité des anciens combattants.

[*Français*]

À sa droite, se trouve le sénateur Pierre Claude Nolin de la province du Québec. Il est avocat. Il a été nommé sénateur en 1993. Il a présidé le Comité sénatorial sur les drogues illicites et est le vice-président du Comité sénatorial permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Sur la scène internationale, depuis 1994, il est un des délégués du Parlement du Canada auprès de l'Assemblée parlementaire de l'OTAN. Il est le vice-président de cette organisation et agit à titre de rapporteur général de la Commission de la science et de la technologie.

[*Traduction*]

À ma gauche, se trouve le sénateur Tommy Banks de l'Alberta. Le sénateur Banks préside le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Son comité a publié récemment un rapport intitulé *Le défi d'une tonne : Passons à l'action*. Les Canadiens le connaissent aussi très bien comme musicien et animateur aux multiples talents. Il a assuré la direction musicale des cérémonies entourant les Jeux olympiques d'hiver de 1988. Il est Officier de l'Ordre du Canada et a déjà remporté un prix Juno.

Beside him, at the far end of the table, is Senator Jim Munson from Ontario. Senator Munson was a trusted journalist and former director of communications for Prime Minister Chrétien before he was called to the Senate in 2003. Senator Munson has been twice nominated for Gemini awards in recognition of excellence in journalism.

Honourable senators, this committee has been mandated to examine security and defence and the need for a national security policy. We have produced the following reports since 2002: *Canadian Security and Military Preparedness*; *Defence of North America: A Canadian Responsibility*; *Update on Canada's Military Crisis: A View from the Bottom Up*; *The Myth of Security at Canada's Airports*; *Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World*; *National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*, and, most recently, the *Canadian Security Guide Book*, 2005 edition.

We are in the midst of a detailed review of Canadian defence policy and have been holding hearings in every province and engaging with Canadians to determine their national interest, what they see as Canada's principle threats, and how they would like the government to respond to those threats. Canadians have been very forthright in expressing their views on national security in Canada. We will continue working on this review throughout the summer in order to forge a consensus on the type of military Canadians envision in the future.

Today, the first panel is on capabilities, missions, tasks, and problems facing the reserves in the Canadian Forces.

Honourable senators, we have before us as our first witness Major-General H.M. Petras, Chief, Reserves and Cadets for the Canadian Forces. He began his military career at the age of 16 and has served in command and staff positions within the Land Force Central Area, culminating in his appointment as Area Deputy Commander. Recently, he has served in the land staff in Ottawa as Director General, Land Reserves, and as Director General, Land Combat Development in Kingston, Ontario. He assumed his current position in December 2004.

General, welcome to the committee. Please proceed.

Major-General H.M. Petras, Chief, Reserves and Cadets, National Defence: Honourable senators, I am a reserve officer and, as such, I have had to balance my civilian and military career over the past 35 years. In my civilian career, I was principal of a Catholic secondary school in Sudbury, Ontario, as well as a school board administrator. As a reservist, I have served in a wide variety of command and staff positions. Particularly significant was the last 18 months prior to my appointment as Chief of Reserves, where I served on full-time service as Director General of Combat Development for the army.

À ses côtés, à l'extrémité de la table, se trouve le sénateur Jim Munson de l'Ontario. Journaliste de renom, le sénateur Munson a aussi été directeur des Communications pour le premier ministre Chrétien avant d'être appelé au Sénat en 2003. Le sénateur Munson a été nommé deux fois pour le prix Gemini d'excellence en journalisme.

Chers collègues, notre comité a été chargé d'examiner la sécurité et la défense et la nécessité d'une politique en matière de sécurité nationale. Depuis 2002, nous avons rédigé les rapports suivants : *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense*; *La défense de l'Amérique du Nord : Une responsabilité canadienne*; *Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes : Une vue de bas en haut*; *Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens*; *Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde*; *Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*, et récemment, *Le Manuel de sécurité du Canada*, édition 2005.

Le comité est en train d'examiner de façon détaillée la politique de défense du Canada et a tenu des audiences dans chaque province pour demander aux Canadiens et aux Canadiennes de définir l'intérêt national, les principales menaces qui, à leur avis, pèsent sur le Canada et comment ils voudraient que le gouvernement réponde à ces menaces. Les Canadiens et les Canadiennes ont clairement exprimé leur opinion sur la sécurité nationale au Canada. Nous poursuivrons notre examen tout au long de l'été afin de pouvoir établir un consensus sur la vision des Canadiens concernant l'avenir de nos forces armées.

Aujourd'hui, le premier groupe porte sur les capacités, les missions, les tâches et les problèmes des réserves des Forces canadiennes.

Chers collègues, nous accueillons notre premier témoin, le major-général H.M. Petras, chef des réserves et des cadets des Forces canadiennes. Il a débuté sa carrière militaire à l'âge de 16 ans et a occupé divers postes de commandement et d'état-major dans le Secteur du Centre de la Force terrestre, et a été nommé par la suite commandant adjoint de secteur. Récemment, il a servi au sein de l'état-major de l'armée de terre à Ottawa à titre de directeur général des Réserves terrestres et de directeur général du Développement des techniques de combat de l'armée de terre, à Kingston en Ontario. Il a accédé au poste qu'il exerce à l'heure actuelle en décembre 2004.

Général, nous vous souhaitons la bienvenue au comité. Vous avez la parole.

Le major général H.M. Petras, chef, Réserves et cadets, Défense nationale : Honorables sénateurs, je suis officier de réserve et à ce titre, j'ai concilié des carrières militaire et civile pendant plus de 35 ans. Au civil, j'étais directeur d'une école secondaire catholique à Sudbury, en Ontario, et administrateur de conseil scolaire. Dans la réserve militaire, j'ai occupé divers postes de commandement et d'état-major. Juste avant d'être nommé chef des Réserves et cadets, j'ai assumé pendant 18 mois les fonctions de directeur général du Développement des méthodes de combat pour l'armée.

I appreciate the opportunity to speak to you this morning on the state of the reserve component of the Canadian Forces, with particular focus on the primary reserve. I will briefly describe the four subcomponents of the reserves, and then I will focus on the role and the future of the primary reserve. I will conclude with where we fit into the Canadian Forces mission.

The reserve is composed of four different subcomponents — the primary reserve, the Canadian Rangers, the cadet instructor cadre, and the supplementary reserve. The primary reserve is 25,000 strong. Its mission is to augment, sustain and support the regular force. It is divided into six elements — and I have rounded off the numbers here just to provide you some scope. The naval reserve, with approximately 3,900 members; the army reserve or militia, in excess of 16,000; the air reserve, around 2,000; the communication reserve, less than 2,000; the health services reserve, just over 1,500; and finally, the legal reserve, with 62 officers. The primary reserve is the component most closely aligned with the regular force. They provide depth and breadth to Canadian Forces capabilities.

In addition, there are 4,200 Canadian Rangers. Almost 75 per cent are Aboriginal and Innu people. They are located in 164 communities spread over northern and isolated coastal regions of the country. The role of the Canadian Rangers is to provide a military presence and support CF operations in those areas when required.

The cadet instructor cadre has 6,500 members. It consists of officers whose raison d'être is the supervision, administration and training of Canadians between the ages of 12 and 18 who take part in our youth programs.

The supplementary reserve is comprised of 45,000 former officers and non-commissioned officers of the regular forces and the reserve force who are not required to undertake any military duty or training but could be called upon to augment the Canadian Forces in times of national emergency or mobilization.

Collectively, these subcomponents of the reserve force in Canada represent roughly 80,000 citizens found in virtually every city and town in Canada.

On behalf of the Vice Chief of Defence Staff, I also oversee the department's youth programs: The cadet program, with its 55,000 sea, army, and air cadets; and the 3,000 junior Canadian Rangers.

As Chief of Reserves and Cadets, I am the senior advisor to the Chief of Defence Staff on reserve matters. Let me be clear. I do not command any reserve force components. In my role as senior advisor on the reserves, I am a full member of the Armed Forces Council and provide the reserve perspective to the senior decision-making body of the Canadian Forces. I am also a member of the NATO national reserve forces committee represented by senior officers from every NATO country. Canada will assume the chair of this committee next year for a two-year term. I also chair the

Je suis heureux d'être ici aujourd'hui pour parler de la réserve des Forces canadiennes, en particulier de la Première réserve. Je présenterai d'abord brièvement les quatre éléments constitutifs de la Force de réserve. J'aborderai ensuite le rôle et l'avenir de la Première réserve. Pour terminer, je décrirai la place qu'occupe la réserve au sein des Forces canadiennes dans leur ensemble.

La Force de réserve se compose de quatre éléments — la Première réserve, les Rangers canadiens, le Cadre des instructeurs de cadets et la Réserve supplémentaire. La Première réserve compte 25 000 membres. Elle a pour mission d'appuyer et de renforcer la force régulière. Elle se divise en six éléments — et j'ai arrondi les chiffres simplement pour vous en donner une idée. La Réserve navale, qui compte environ 3 900 membres; la Réserve de l'armée de terre, ou milice, qui compte un peu plus de 16 000 membres; la Réserve aérienne qui compte environ 2 000 membres; la Réserve des communications, qui compte moins de 2 000 membres; la Réserve des services de santé qui compte un peu plus de 1 500 membres, et enfin la Réserve des services juridiques qui se compose de 62 officiers. La Première réserve est l'élément de la réserve qui collabore le plus étroitement avec la Force régulière. Elle contribue à accroître la capacité des Forces canadiennes dans leur ensemble.

En plus, il y a 4 200 Rangers canadiens, dont près de 75 p. 100 sont des Autochtones et des Inuits. Ils sont présents dans 164 communautés réparties dans les régions septentrionales et côtières isolées du pays. Le rôle des Rangers canadiens est d'assurer une présence militaire et de soutenir les opérations des Forces canadiennes dans ces régions au besoin.

Le Cadre des instructeurs de cadets compte environ 6 500 membres. Il se compose d'officiers chargés principalement d'assurer la supervision, l'administration et la formation de jeunes Canadiens de 12 à 18 ans qui participent aux programmes jeunesse des Forces canadiennes.

La Réserve supplémentaire se compose de 45 000 anciens militaires et militaires du rang de la Force régulière et de la Force de réserve. Bien qu'elle ne soit tenue à aucune tâche ni entraînement, elle peut être appelée en renfort advenant une urgence ou une mobilisation nationale.

Au total, la Force de réserve rassemble environ 80 000 citoyens canadiens provenant de presque toutes les villes et villages du pays.

Pour le compte du vice-chef d'état-major de la Défense, je supervise le département des programmes jeunesse, c'est-à-dire le Programme des 55 000 cadets de la marine, de l'armée et de l'air et les 3 000 Rangers juniors canadiens.

À titre de chef des Réserves et cadets, j'assume aussi les fonctions de conseiller principal auprès du Chef d'état-major de la Défense sur les questions qui touchent la réserve. Je tiens à souligner que je ne commande aucun élément de la Force de réserve. Mon titre de conseiller principal en matière de réserve me confère un siège au Conseil des Forces armées; je représente donc la réserve auprès du principal organe décisionnel des Forces canadiennes. Je siège aussi au Comité des forces de réserve nationales de l'OTAN qui réunit des officiers supérieurs de

Chief of Reserves Council, an advisory group that consists of the senior reservists in the primary reserve. That council meets on a quarterly basis.

In the 1990s, we often spoke about "total force." While the term was well intentioned, it did not reflect reality. The term did not acknowledge the unique difference between regulars and reserves, who each contribute to the CF mission. Today, though we no longer use the term "total force," the integration of the reserve and regular forces has become a reality. A mutual respect has been developed from working together on domestic and international operations. Reservists have always stepped up to the plate when required — for example, the Red River flood in 1997, the ice storm of January 1998, the aftermath of the Swissair Flight 111 disaster in September of 1998, Y2K, and the B.C. forest fires in 2003, to cite a few major examples.

In addition, reservists have served on virtually every international mission the Canadian Forces have been engaged in over the last 10 years. Reservists are Canadian citizens who willingly give up their evenings, weekends and vacation time to learn and practise their military skills. Many devote an important part of their lives to go where they are needed, at times risking their lives in the service of their country.

As I stated, in the last 10 years, reservists have been employed in support of international operations, either as individuals or as formed subunits. Their capabilities complemented and supplemented those of the regular force. As of this month, we have 1,552 personnel deployed on international operations, and of that number, approximately 199, or 13 per cent, are reservists. At times in the past, we have had over 20 per cent participation on some operations.

The defence policy statement and the CDS's vision for the forces have created both challenges and opportunities for the reserves. Consideration will be given for more specific roles, missions and tasks. Some of these are directly applicable to national or domestic security because of the location of reserve units across the country and their close connection with civilian society. They are often seen as the military footprint in the community.

There is no intention to reduce the present role of the primary reserve, rather to expand their contribution within the military. While the support provided by the reserve force to operations has been impressive to date, I believe that with properly managed expectations, the reserves can do more in responding to the demands of the new security environment, both on the national and international scene.

Senator Meighen: Welcome, Major-General Petras. I want to ask you about your last paragraph: "There is no intention to reduce the present role of the primary role, rather to expand their

chaque pays membre. À compter de l'an prochain et pour une durée de deux ans, le Canada assurera la présidence de ce comité. Je préside aussi le Conseil des chefs de réserve, groupe consultatif formé d'officiers de la Première réserve, qui se réunit tous les trimestres.

Dans les années 90, on parlait beaucoup de la « force totale ». Ce terme, pourtant bien intentionné, ne reflétait cependant pas la réalité. En effet, il ne reconnaissait pas les différences entre la Force régulière et la Force de réserve, qui contribuent toutes deux de façon unique au mandat des Forces canadiennes. De nos jours, on ne parle plus de « force totale », car l'intégration de la Force régulière et de la Force de réserve est devenue une réalité. Un respect mutuel s'est développé au fil des opérations menées au Canada et à l'étranger. Chaque fois que la Force régulière a besoin de renfort, la réserve lui a prêté main-forte : pensons notamment au débordement de la rivière Rouge en 1997, à la tempête de verglas de janvier 1998, au passage à l'an 2000 et aux feux de forêt de 2003 en Colombie-Britannique, pour ne citer que quelques exemples.

De plus, depuis 10 ans, les réservistes sont de presque toutes les missions internationales des Forces canadiennes. Les réservistes sont des citoyens canadiens prêts à consacrer soirées, fins de semaine et vacances à l'apprentissage d'un métier militaire. Beaucoup passent une grande partie de leur vie en mission, risquant parfois leur vie pour leur pays.

Comme je l'ai indiqué, au cours des 10 dernières années, on a recouru aux réservistes pour appuyer les opérations internationales, que ce soit à titre individuel ou dans le cadre de sous-unités constituées. Leurs capacités ont complété celles de la Force régulière et s'y sont ajoutées. Ce mois-ci, 1 552 militaires canadiens sont en mission internationale et sur ce nombre, environ 199, soit 13 p. 100, sont des réservistes. Par le passé, le taux de réservistes dans certaines opérations dépassait 20 p. 100.

L'énoncé de la politique de défense et la vision des chefs d'état-major de la Défense représentent à la fois des défis et de nouvelles possibilités pour la Force de réserve, dont il faudra préciser les rôles, les missions et les tâches. Certains des aspects à préciser concernent directement la sécurité nationale, en raison de l'emplacement des unités de réserve et de leurs rapports étroits avec la société civile. La réserve est souvent perçue comme une présence dans la communauté.

Les Forces canadiennes n'ont aucunement l'intention de réduire le rôle de la Première réserve; au contraire, on souhaite accroître leur contribution au sein des forces militaires. Le bilan de la Force de réserve au chapitre des missions est déjà très impressionnant. Néanmoins, je crois que si les attentes à leur égard sont bien gérées, les unités de réserve pourront accroître encore davantage leur contribution dans le nouveau contexte de sécurité au Canada et à l'étranger.

Le sénateur Meighen : Je vous souhaite la bienvenue, major général Petras. Je veux vous poser une question à propos de votre dernier paragraphe : « Les Forces canadiennes n'ont

contribution within the military.” You believe that “with properly managed expectations, the reserves can do more in responding to the demands of the new security environment.”

Just to put the cat among the pigeons, I would venture to say that most of us on this committee are interested in and very sympathetic to the reserves. I will also stick my neck out by saying that most of us have questions both as to the efficacy of the reserves, their ability to perform the roles as you allude to here, and the willingness of the government and the military higher-ups to promote that.

For example, in the new defence policy, there is not an overwhelming mention of reserves. In fact, I scanned it, and I could only find three. The first is that reserves remain an essential part of our national military force structure, which is kind of a motherhood statement. The second is a reference to increase the reserves by 3,000 people — which is encouraging to those of us who support the reserves. However, when we are told it will take five years to get the 5,000 regulars into the main force, one wonders how many years it will take to get the 3,000 reserves. The third reference is building on the mix of military and non-military skills resident in the reserves. That also sounds good, as far as it goes.

There is always a high profile given to the reserves in discussions of the force, but are they part of the transformation of the CF? If so, what evidence is there of it? Most of us are clear that the CDS is pushing a transformation of the regular force. I am less convinced, because I have heard less about it, that the same applies to the reserve force.

While I am on that, there have been any number of studies, commissions, investigations and reports about revamping and rebuilding the reserves. I think of the Fraser reports and whatnot. Subject to contradiction, I do not see them having much traction. We continue to hear reports about the difficulty of transferring from the reserves to the regular and back and forth, not being able to train with the same equipment and the length of time it takes to enrol in the reserves. I have a particular example of somebody who took one year to get into the reserves.

Where is the meat? Where is the change?

MGen. Petras: There are several points to that question. If I can focus on your comment about the various reports that have been done with respect to bringing about changes in the reserve, by answering that question, I can bring it into the context of where we are today and where we are going.

aucunement l'intention de réduire le rôle de la Première réserve; au contraire, on souhaite accroître leur contribution au sein des forces militaires ». Vous considérez que « si les attentes à leur égard sont bien gérées, les unités de réserve pourront accroître encore davantage leur contribution dans le nouveau contexte de sécurité ».

Simplement pour jeter un pavé dans la mare, je dirais que la plupart des membres du comité s'intéressent aux réserves et sont bien disposés à leur égard. Je m'avancerais également à dire que la plupart d'entre nous ont des questions à propos de l'efficacité des réserves, de leur capacité à s'acquitter des rôles que vous avez mentionnés ici, et à propos de la volonté du gouvernement et des hauts gradés de promouvoir leur contribution.

Par exemple, la nouvelle politique en matière de défense ne mentionne pas beaucoup les réserves. En fait, je n'ai constaté que trois mentions des réserves. La première, c'est que les réserves continueront à faire partie intégrante de la structure de nos forces militaires à l'échelle nationale, ce qui est une déclaration plus ou moins inattaquable. La deuxième mention prévoit l'ajout de 3 000 membres aux réserves — ce qui est encourageant pour ceux d'entre nous qui appuient les réserves. Cependant, lorsqu'on nous dit qu'il faudra cinq ans pour intégrer les 5 000 membres de la Force régulière à la force principale, on se demande combien d'années il faudra pour obtenir les 3 000 réservistes en question. La troisième mention indique qu'il faudra tirer parti des connaissances militaires et non militaires au sein des réserves. Cela semble en soi également une bonne chose.

On donne toujours une grande visibilité aux réserves dans les discussions sur le rôle des Forces canadiennes, mais font-elles vraiment partie intégrante du programme de transformation des Forces canadiennes? Dans l'affirmative, quels sont les exemples concrets que vous pouvez apporter à cet égard? La plupart d'entre nous comprennent bien que le chef d'état-major de la Défense veut transformer la Force régulière. Je suis moins convaincu, parce que j'en ai moins entendu parler, que cela s'applique également à la Force de réserve.

Dans le même ordre d'idées, il y a eu un certain nombre d'études, de commissions, d'enquêtes et de rapports portant sur la réorganisation et la restructuration des réserves. Je songe entre autres au rapport Fraser. À moins que je me trompe, je ne constate pas que ces initiatives aient eu beaucoup d'influence. Nous continuons d'entendre parler de la difficulté de passer des réserves à la Force régulière et vice versa, de ne pas pouvoir suivre l'entraînement à l'aide du même équipement et de la durée qu'il faut pour s'enrôler dans la réserve. J'ai un exemple particulier d'une personne à qui il a fallu un an pour entrer dans la réserve.

Où sont les résultats? Quels sont les changements qui ont été apportés?

Le mgen Petras : Votre question comporte plusieurs points. Si vous me permettez de mettre l'accent sur l'observation que vous avez faite à propos des divers rapports qui ont été préparés concernant les changements à apporter à la réserve, en répondant à cette question, je pourrai la situer dans le contexte de la situation actuelle et de l'orientation que nous voulons prendre.

The Fraser report, the Special Commission on Reserve Restructure, was launched in the mid-1990s. The environment it was done in at that time coincided with the subjection of the Canadian Forces and forces worldwide to a series of budget cuts. The Special Commission on Reserve Restructure had a huge number of suggestions that were excellent. If you do an analysis of where that has gone between then and now, the majority of those recommendations were implemented. The majority that were recommended in the initial Fraser report were implemented in a serious way.

The problem is that, between 1995 and 2000, in the middle of budget cuts, as soon as you talk about budgets and its impacts on the reserves and regulars, the cracks tend to show where you are reducing budgets and where you are going to assign particular budgets. It was not a healthy atmosphere during the latter part of the 1990s.

In 2000, when General Jeffrey came on, he was asked to take on land force reserve restructure, and he managed to get all of the constituents on side. Our view during what they called phase one of restructure affecting the land reserve over that three-year period is that there was a serious rebuilding of trust because, to a large extent, the people that were involved were open and transparent about where they thought the reserves could go.

Senator Meighen: Do you mean a rebuilding of trust between the regular force and the reservists?

MGen. Petras: Yes. General Jeffrey said that trust is like a marriage — that is, that you have to work at it everyday. That is absolutely the attitude that was projected at the time.

In phase two of the land reserve restructure, we were serious about ensuring that the right amount of money was allocated to projected growth figures.

To go back to your question, and to get away from where the army is and to where we are with the CF, the reserves as a whole were well positioned when the new defence policy statement came out and when the Chief of Defence Staff's vision came out to take part in that. I should like to make a couple of points.

First, as I mentioned in my opening remarks, as Chief of Reserves, I am a full member on the Armed Forces Council, which directs where the Canadian forces will go. As Chief of Reserves, I have direct access to the CDS as well. The people who advise me on reserve matters are the Chief of Reserves Council. These are the senior generals in the reserves in the country, in addition to some other people. I make sure that the advice I provide to the Armed Forces Council is done in a credible manner, based on the fact that we do have a connection with all constituents within the reserve.

Le rapport Fraser, le rapport de la Commission spéciale sur la restructuration des réserves, a été publié au milieu des années 90. La publication de ce rapport coïncidait avec toute une série de compressions budgétaires dont avaient fait l'objet les Forces canadiennes et les forces du monde entier. La Commission spéciale sur la restructuration des réserves avait fait de nombreuses propositions qui étaient excellentes. Si vous analysez ce qui s'est passé depuis, vous constaterez que la majorité de ses recommandations ont été mises en œuvre. La majorité des mesures recommandées dans le premier rapport Fraser ont été bel et bien mises en œuvre.

Le problème, c'est qu'entre 1995 et 2000, en pleine période de compressions budgétaires, dès qu'on parle de budgets et de leurs conséquences pour les réserves et la Force régulière, les fissures ont tendance à se manifester dans les secteurs qui font l'objet de compressions budgétaires et dans les secteurs auxquels sont affectées des ressources budgétaires particulières. L'atmosphère n'était pas très saine à la fin des années 90.

En 2000, lorsque le général Jeffrey est entré en fonctions, on lui a demandé de s'occuper de la restructuration de la réserve de la force terrestre, et il a réussi à rallier tous les intéressés. Nous considérons qu'au cours de cette première phase de la restructuration qui a touché la réserve terrestre au cours de la période de trois ans en question, on a fait de sérieux efforts pour rétablir la confiance parce que dans une grande mesure, les personnes qui s'occupaient de la restructuration avaient indiqué de façon ouverte et transparente le rôle qu'à leur avis devaient jouer les réservistes.

Le sénateur Meighen : Est-ce que vous parlez de rétablir la confiance entre la Force régulière et les réservistes?

Le mgen Petras : Oui. Le général Jeffrey a dit que la confiance, c'est comme un mariage — il faut y travailler chaque jour. C'est tout à fait l'attitude qui a été manifestée à l'époque.

Au cours de la phase deux de la restructuration de la réserve terrestre, nous avons tenu à nous assurer que des fonds appropriés étaient attribués en fonction du taux de croissance prévu.

Pour revenir à votre question, et indépendamment du rôle de l'armée et de notre rôle au sein des Forces canadiennes, les réserves dans l'ensemble étaient bien positionnées lorsque le nouvel énoncé en matière de politique de défense a été rendu public et lorsque la vision du chef d'état-major de la Défense a été communiquée dans le cadre de cet énoncé. J'aimerais faire quelques remarques.

Tout d'abord, comme je l'ai mentionné dans mes remarques liminaires, en tant que chef des réserves, je suis membre à part entière du Conseil des Forces armées, qui dirige l'orientation des Forces canadiennes. En tant que chef des réserves, j'ai également directement accès au chef d'état-major de la Défense. Les personnes qui me conseillent sur les questions concernant la réserve sont le Conseil des chefs de réserve. Il s'agit des généraux de haut rang des réserves au pays, en plus d'autres personnes. Je m'assure que les conseils que je fournis au Conseil des Forces armées sont crédibles, puisque nous entretenons des liens avec tous les membres de la réserve.

The CDS has launched the transformation process using four transformation teams. We were careful at that point to include, at the request of the CDS, full-time reservists on a full-time service to participate on those transformation teams. At the request of the CDS, I have been fully engaged in that process since its inception. The intention is to continue to do that as CF transformation goes along.

You talk about the meat. Where is the meat? What have reserves done?

Senator Meighen: Where is the money?

MGen. Petras: I do not have the exact figures, because they are projected mostly to the army at this point. They are tied up in the budget at this stage, but we have been assured that the requirement for the expansion of the 3,000 will be fully resourced.

You mentioned that the defence policy statement and the reserves are not mentioned frequently. I believe that was deliberate. It is a reflection of how integrated we have become. The reserves continue to be an essential part of the Canadian Forces. When the CDS speaks publicly about the 5,000 and 3,000, he talks about 8,000 people coming into the Canadian Forces. We have made a strong commitment to integration, and we are fully involved in the process of further transformation in the future.

Senator Meighen: Could you comment briefly on the allusion I made to the anecdotal evidence we have had about the difficulty of transferring back and forth, not to mention getting into the reserves?

MGen. Petras: One of the problems with anecdotal evidence is that it is simply one side of the story. However, if you hear enough anecdotal evidence, you know there is some substance to it. The policies we have in place were situated for the environment of the Cold War. It was based on a certain degree of risk.

We are aware of the two issues you have raised. In particular, you asked about transferring into the regular forces. It is just as complicated to transfer into the reserve force. It really has to do with the administrative processes that are in place and the level of risk the CF is willing to take.

Admiral Jarvis, Assistant Deputy Minister (Human Resources—Military), is in the process of working with us to develop a more streamlined process for transfer. Out of the 5,000 soldiers that will enter the regular force, we expect that a significant number will come from the reserves. We do not know how many. We have a significant number that go each year, and we definitely want to make it easier.

As to your anecdotal comment, I do have to say that there are usually finger problems on both sides. I hope I have answered your question.

Le chef d'état-major de la Défense a entamé le processus de transformation à l'aide de quatre équipes. Nous avons pris soin à ce stade d'inclure, à la demande du chef d'état-major de la Défense, des réservistes en service à temps plein afin qu'ils participent à ces équipes de transformation. À la demande du chef d'état-major de la Défense, j'ai pleinement participé à ce processus depuis ses débuts. Nous avons l'intention de continuer à procéder ainsi tout au long de la transformation des Forces canadiennes.

Vous avez parlé de résultats concrets. Qu'ont fait les réserves?

Le sénateur Meighen : Où est l'argent?

Le mgen Petras : Je n'ai pas les chiffres exacts, parce qu'à l'heure actuelle ils sont établis surtout pour l'armée. Ils sont immobilisés dans le budget pour l'instant, mais on nous a assuré que l'on prévoira les ressources voulues pour l'ajout des 3 000 réservistes.

Vous avez dit que l'énoncé de politique de défense et les réserves n'étaient pas mentionnés fréquemment. Je crois que cela était délibéré. Cela montre jusqu'à quel point nous sommes maintenant intégrés. Les réserves continuent d'être une partie essentielle des Forces canadiennes. Lorsque le CEMD parle publiquement des 5 000 et des 3 000, il veut parler des 8 000 personnes qui font partie des Forces canadiennes. Nous nous sommes fermement engagés à l'égard de l'intégration, et nous participons pleinement au processus de transformation de demain.

Le sénateur Meighen : Pourriez-vous parler brièvement de l'allusion que j'ai faite au sujet de l'évidence anecdotique que nous avons eue pour ce qui est des transferts, sans mentionner l'intégration dans les réserves?

Le mgen Petras : L'un des problèmes avec l'évidence anecdotique, c'est qu'il s'agit simplement d'un côté de la médaille. Cependant, si l'on entend suffisamment d'évidence anecdotique, on sait qu'elle est fondée. Les politiques actuelles ont été mises en place à l'époque de la guerre froide. Elles étaient fondées sur un certain degré de risque.

Nous sommes conscients des deux questions que vous avez soulevées. Vous avez posé une question plus particulièrement au sujet du transfert dans la Force régulière. Il est tout aussi compliqué de transférer dans la Force de réserve. C'est surtout en raison des processus administratifs qui sont en place et du niveau de risque que les Forces canadiennes sont prêtes à prendre.

L'amiral Jarvis, le sous-ministre adjoint (Ressources humaines—Militaire), travaille avec nous pour mettre en place un processus de transfert davantage simplifié. Des 5 000 soldats qui se joindront à la Force régulière, nous prévoyons qu'un nombre important viendra de la réserve. Nous ne savons pas combien. Il y en a un nombre important qui se joint à la Force régulière chaque année, et nous voulons certainement faciliter le processus.

Pour ce qui est de l'évidence anecdotique dont vous avez parlé, je dois dire qu'il y a habituellement des problèmes des deux côtés. J'espère avoir répondu à votre question.

Senator Meighen: Yes, you have. More than one person has told me about the length of time it takes to hear back. People begin to wonder if their application has been lost under a desk somewhere. Perhaps there has been some improvement.

Senator Nolin: I have a supplementary. I will quote the sentence you just used, because it puzzled me. You were referring to Mr. Jarvis, and you said he was "in the process of working with us."

What do you mean by that? Are you referring to the future, to something that has not started yet? What is the real meaning of what you just said?

MGen. Petras: I did not articulate that well. When the CDS said 8,000 people coming into the Canadian Forces, at that particular point, we had been trying for quite some time to improve recruiting and the way we do component transfer. The aim is to have a policy out in July, and the reserve component side of the CF has been fully engaged. In other words, as they generate that policy, it is run by us and the senior reserve leadership to provide the litmus test, to ensure that it will actually work for the reserves.

Senator Meighen: One has to take care to not overgeneralize. I understand there are different problems, depending on whether we are talking about the militia or the air force or the navy.

However, what is being done to deal with some of the general problems? What can be done to deal with the difficulty of having a number of people in the reserves who are well trained but under no legal obligation to serve when requested to do so? From your end of the spectrum, you need to hope that enough will show up and be able to get the time off. It might be easier to get time off in some professions than others.

The reserve program seems to be oriented towards university students, in that the training requirements are largely focused in the summer. If you are not a university student, it can be quite challenging to find seven weeks to go for the training you need. I am told that if you argue and struggle long and hard enough, they will adjust things so that if you have a regular job you can carve up your training requirements, but that option is not volunteered. You have to really work to get that permission. Perhaps you can comment on that.

Finally, what about the question of reserves and their relationship to the community? There is a vast difference, it seems to me, between the role of the reserves in Brockville than in downtown Vancouver. Surely, one of the roles of the reserves is to provide that interface of the Canadian Forces with the community. I will not even go into the business of not wearing a uniform and all the stuff that upsets us when we hear these stories, but maybe that is changing.

Le sénateur Meighen : Oui, vous y avez répondu. Plus d'une personne m'a parlé du temps qu'il fallait pour avoir une réponse. Les gens commencent à se demander si leur demande s'est perdue sous un bureau quelque part. Les choses se sont peut-être améliorées.

Le sénateur Nolin : J'ai une question supplémentaire. Je vais citer la phrase que vous venez d'utiliser, car cela m'a laissé perplexe. Vous parliez de M. Jarvis, et vous avez dit « il travaille avec nous ».

Qu'entendez-vous par là? Voulez-vous parler de l'avenir, de quelque chose qui n'a pas encore commencé? Que vouliez-vous vraiment dire?

Le mgen Petras : Je n'ai pas très bien articulé. Lorsque le CEMD a dit que 8 000 personnes allaient se joindre aux Forces canadiennes, à ce moment en particulier, nous tentions depuis assez longtemps d'améliorer le recrutement et la façon dont nous faisons les transferts. L'objectif est d'avoir une politique en juillet, et la composante de la réserve des Forces canadiennes a été pleinement engagée. En d'autres termes, à mesure qu'ils génèrent cette politique, cette dernière est administrée par nous et par les dirigeants principaux de la réserve, afin de fournir l'épreuve de vérité et de s'assurer que cette politique pourra en fait fonctionner pour la réserve.

Le sénateur Meighen : Il faut faire bien attention de ne pas trop généraliser. Je comprends qu'il y ait différents problèmes, selon qu'on parle de la milice, de la force aérienne ou de la marine.

Cependant, que fait-on pour régler certains des problèmes généraux? Que peut-on faire pour régler le problème lié au fait qu'un certain nombre de gens dans les réserves sont bien formés mais n'ont légalement aucune obligation de servir lorsqu'on leur demande de le faire? De votre côté, vous devez espérer qu'un nombre suffisant de réservistes se présenteront et pourront obtenir un congé. Il est peut-être plus facile d'obtenir un congé pour certaines professions que pour d'autres.

Le programme de la réserve semble viser les étudiants universitaires, en ce sens que la formation se fait surtout l'été. Pour quelqu'un qui n'étudie pas à l'université, il peut être difficile de trouver sept semaines pour suivre la formation nécessaire. On me dit que pour quelqu'un qui occupe un emploi régulier, en insistant suffisamment et assez longtemps, il est possible de faire sa formation à d'autres moments, mais cette option n'est pas offerte facilement. Il faut vraiment travailler très fort pour obtenir cette permission. Vous pourriez peut-être faire des commentaires à ce sujet.

Enfin qu'en est-il des réserves et des rapports qu'elles entretiennent avec la collectivité? Il y a, me semble-t-il, une grosse différence entre le rôle des réserves à Brockville et leur rôle au centre-ville de Vancouver. Il est certain que les réserves sont en partie là pour assurer le lien entre les Forces canadiennes et la collectivité. Je ne parlerai même pas de la question du port ou non de l'uniforme et de tout ce qui nous fâche lorsque nous entendons parler de ce genre de chose, mais peut-être cela est-il en train de changer.

MGen. Petras: In response to your first question, dealing with the availability of reservists, we just finished an international conference on employer support this past week. The traditional allies — Britain, Australia, New Zealand, United States and ourselves — have come quite a long way in terms of the employer support process. Every country has some form of legislation that allows reservists reinstatement if they are called out on operations.

In Canada, at this particular point, the legislation that is being considered through Bill C-7 will allow reinstatement, but only during times of extreme emergency. We have really, in a sense, been the victim of our own success, because in operations over the last 10 years we have had no problems getting more reservists than we need volunteer to apply to go overseas. In the operations we ran in Bosnia, in Afghanistan and in the Gulf, there were more volunteers than required.

This does not mean we do not have to do prudent planning should the situation become worse, but that is the situation right now. We are getting volunteers, and we are getting them largely as a result of the fine work that the Canadian Forces Liaison Council is doing, led by John Eaton. Distinguished Canadians all across the country are involved in these provincial committees that connect with employers to ensure there are reserve-friendly human resource policies in their contracts. For now, that seems to be working for us.

Absolutely, the smaller the community, the easier it is to connect and to be a big part of the community. In Vancouver or Toronto, it is a little more difficult. Nevertheless, each of the reserve commanding officers and the reserve leadership are mandated to connect to Canadians. Being part of the community is a big part of what we do. A significant number of community events take place each year in various units. It is high on the radar screen. The biggest concern with reserve service of any kind is the time available. If you are a part-timer, you have a finite amount of time. Your mission is to ensure that your troops are trained and your operation is focused. At the same time, your mission is to connect to your community. How much time you can actually commit to that really is up to the individual commanding officer in that particular area.

Senator Meighen: I was intrigued by your reference to legislation in other countries to protect the job of reservists. What is the legislation in Canada?

MGen. Petras: Bill C-7, the way I understand it.

Senator Meighen: We do not have it yet.

MGen. Petras: No, we do not have it yet. It is being considered, and what is being considered there is the definition of an emergency as determined by the government. Some of the other countries have definitions of emergency that are a bit broader

Le mgen Petras : Pour répondre à votre première question, c'est-à-dire la disponibilité des réservistes, nous venons de boucler la semaine dernière une conférence internationale sur l'appui donné par les employeurs. Les alliés traditionnels — Grande-Bretagne, Australie, Nouvelle-Zélande, États-Unis et nous-mêmes — on fait beaucoup dans ce sens. Chacun de ces pays a légiféré pour permettre aux réservistes d'avoir le droit de réintégrer leur emploi après avoir été appelés en mission.

Pour l'instant, au Canada, le texte de loi qui est examiné dans le contexte du projet de loi C-7 permettra la réintégration, mais uniquement en période d'extrême urgence. Dans un certain sens, nous sommes les victimes de notre propre réussite parce que depuis 10 ans, pour toutes nos opérations, nous n'avons jamais eu aucun problème à avoir plus de réservistes qu'il ne nous en fallait qui se portaient volontaires pour aller outre-mer. Pour nos opérations en Bosnie, en Afghanistan et dans le Golfe, il y a toujours eu plus de volontaires qu'il ne nous en fallait.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas procéder à une planification prudente au cas où la situation s'aggraverait, mais c'est ce qu'il en est actuellement. Nous avons des volontaires, et nous les avons surtout grâce à l'excellent travail du Conseil de liaison des Forces canadiennes sous la direction de John Eaton. D'éminents Canadiens d'un peu partout au pays font partie de ces comités provinciaux qui assurent le lien nécessaire avec les employeurs pour faire en sorte que les contrats de travail soient assortis de dispositions accommodantes pour les membres des réserves. Pour l'instant, cela semble produire de bons résultats pour nous.

Effectivement, plus la collectivité est petite, plus il est facile d'établir un lien avec elle et devenir un de ses éléments majeurs. À Vancouver ou à Toronto, c'est un peu plus difficile. Il n'empêche que chacun des officiers qui commandent une unité de réserve, tout l'état-major des forces de réserves, a pour mandat d'établir ce lien avec la population. Une bonne partie de ce que nous faisons consiste précisément à faire partie de la collectivité. Chaque année, les unités organisent un très grand nombre de manifestations d'intérêt communautaire. Ces activités sont extrêmement visibles. Le plus gros problème que rencontrent les unités de réserve est invariablement un problème de temps. Lorsqu'on est membre à temps partiel, il est certain qu'on n'a qu'un nombre limité d'heures à consacrer. La mission consiste à faire en sorte que les troupes soient bien entraînées, que les opérations soient bien ciblées. En même temps, on a également pour mission d'établir ce lien avec la collectivité. Le temps qu'on peut consacrer à ce genre de chose dépend énormément du commandant de l'unité.

Le sénateur Meighen : Vous avez parlé des mesures législatives adoptées par les autres pays pour protéger l'emploi des réservistes, et cela m'intrigue. Que dit la loi au Canada?

Le mgen Petras : Le projet de loi C-7, si je ne me trompe pas.

Le sénateur Meighen : Mais il n'est pas encore adopté.

Le mgen Petras : En effet. C'est un projet de loi à l'étude, et il contient une définition d'une situation d'urgence telle qu'elle est définie par le gouvernement. Certains autres pays ont des définitions un peu plus larges que ce que nous envisageons pour

than what is being considered for ours. We are currently looking at it to see whether it will meet our requirements. Ultimately, it is a political decision to call out the reserves, as you know.

Senator Meighen: We have had the debate amongst members of this committee and with witnesses about the advantages, or not, of a statute protecting the ability of a reservist to go and serve while protecting his or her job — which I believe is the American situation, as well as many other countries; in our situation, heretofore there is no such statute. The argument goes that if you put in the statute and I am an employer who is concerned about these things, I will ask a prospective employee if he or she is involved in the reserves or intends to get into the reserves — which might colour my willingness to hire. Do you have a view on which way to go?

MGen. Petras: Absolutely, I do. You have probably heard from others that employment legislation is a two-edged sword. Our allies are beginning to find, particularly those who are involved in extensive operations, that in our situation reservists have to volunteer and employers have to be on side with what we are doing. In a democracy, all employers are not necessarily always on side in the kind of operations that are conducted. The biggest problem is not the big companies.

As an example, the employer support awards were held on Saturday night, and Home Depot was the national winner. A company the size of Home Depot has no problem with respect to allowing reservists time off. There are small operations, for example, where a chief petty officer who is a foreman in a tiny shop might be called out on a regular basis, on which that has a huge impact. For now, we think we should continue down the road with perhaps a modest type of legislation for real emergencies and allow us to function with the liaison council and volunteers as we are.

Senator Meighen: You mentioned Home Depot, and indeed having been a number of times to Juno Beach, certainly Home Depot was very prominent in their support of operations there. One wonders why some other corporations were not.

What about the federal government? How supportive is the government of an employee? One would think the government would be right up there among the award winners.

MGen. Petras: Initially, we discovered that the government really did not have policies to support reserves. Two years ago, the government committed to support reserves and encouraged all of the government departments to get involved. My organization is in the process, through the liaison council, of getting each government department to sign a measure of support. We are well on our way to being there.

The Chairman: We are curious, Major-General Petras. Out of the total number of departments, how many have you signed?

MGen. Petras: I do not have the figure with me. My guesstimate from the last time we were briefed is about a third.

The Chairman: Do you see the same in terms of organizations, Crown corporations, or organizations like the RCMP?

le Canada. Nous nous penchons actuellement sur cette question pour voir si cette définition correspond bien à nos besoins mais au bout du compte, comme vous le savez, la mobilisation de la Force de réserve est une décision politique.

Le sénateur Meighen : Les membres du comité et les témoins que nous avons entendus ont déjà discuté des avantages et inconvénients d'une loi qui protégerait le réserviste en lui permettant de servir son pays sans craindre pour son emploi — ce qui est le cas, je crois, aux États-Unis comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres pays; dans notre cas à nous, il n'y a encore aucune loi. D'aucuns disent que si on met cela dans la loi, un employeur que la chose préoccupe demandera à un employé potentiel s'il fait ou non partie de la réserve, s'il a l'intention d'en faire partie, ce qui pourrait à ce moment-là influencer sa décision de l'engager ou non. Avez-vous une idée de la solution à adopter?

Le mgen Petras : Tout à fait, oui. D'autres vous auront sans doute dit que les lois sur l'emploi sont une arme à deux tranchants. Nos alliés commencent à constater, surtout ceux qui participent à de longues opérations, que dans notre situation les réservistes doivent se porter volontaires et que les employeurs doivent appuyer ce que nous faisons. En démocratie, ce ne sont pas tous les employeurs qui appuient le genre d'opérations que nous menons. Le plus gros problème, ce ne sont pas les grosses entreprises.

Par exemple, samedi soir, c'était la soirée des Récompenses aux employeurs pour leur appui aux réservistes et Home Depot a été le gagnant national. Une entreprise de la taille de Home Depot ne rechigne pas à donner des congés à ses réservistes. Pour une petite boîte, où le premier maître est contremaître d'un petit atelier et peut être appelé à intervalles réguliers, les conséquences sont énormes. Nous estimons pour l'instant qu'il faut continuer de procéder comme nous le faisons moyennant peut-être une loi mineure pour les véritables urgences tout en continuant de fonctionner avec le conseil de liaison et les volontaires.

Le sénateur Meighen : Vous avez parlé de Home Depot et, effectivement, pour être allé plusieurs fois à Juno Beach, je peux vous dire que le soutien de Home Depot était très visible. On se demande pourquoi ce n'est pas le cas d'autres grandes entreprises.

Qu'en est-il du gouvernement fédéral? Appuie-t-il ses employés? On s'imaginerait qu'il ferait partie des récipiendaires.

Le mgen Petras : Au début, on a constaté que le gouvernement n'avait pas vraiment de politique d'appui aux réservistes. Il y a deux ans, il s'est engagé à les appuyer et à encourager tous les ministères à en faire autant. Par l'intermédiaire du conseil de liaison, mon organisation tente de faire signer à chaque ministère un texte d'appui. Nous sommes sur la bonne voie.

Le président : Major général Petras, nous sommes curieux. Sur l'ensemble des ministères, combien ont signé?

Le mgen Petras : Je n'ai pas le chiffre sous la main. Je dirais environ le tiers.

Le président : Est-ce la même chose pour les organisations, les sociétés d'État ou des entités comme la GRC?

MGen. Petras: Yes. As a matter of fact, the Commissioner of the RCMP and the CDS were discussing that just recently. Part of my responsibility, through the liaison council, is to push that as hard as we can. Therefore we have a specific campaign to address Crown corporations and other government departments as well.

The Chairman: General, you have described a paradigm that has our reservists going over to relatively benign environments. We are looking at a situation in the United States with the reserves and with the National Guard where they are really not in a benign environment. There are folks there who are far less inclined to come forward. They are coming forward because the legislation requires them to, but once suspects that absent legislation they would not be coming forward and the Americans would be severely handicapped in achieving the goals that that country has chosen to pursue. Do you have a comment on that?

MGen. Petras: It is a fact that we tend to use reservists more in benign environments. The view now is that as we embark down the road of Canadian Forces transformation, and as we have experienced the last two or three years in operation, there will be certain capabilities within the reserve that, because of the skill set they have, they can maintain at a higher level of readiness in the reserve. That will require a commitment on the part of individuals. I will cite civil-military cooperation as an example.

The civil-military cooperation group would go into a theatre such as Afghanistan with the first crew that are there. All reservists will not necessarily not go with rotation zero, the first incursion into the country. However, there is no doubt that if the risk is high, and even though reservists are fully trained when they go out the door to be safe and to make a contribution — there is no doubt that you have to make sure that the forces you send, after you do a risk assessment, can handle the initial security problems that you are dealing with once you get into a country.

The Chairman: I am thinking of the shift from Kabul to Kandahar on the next rotation, and that will be a different environment. We may well see casualties there. In a circumstance like that, do you think the current policies would still function?

MGen. Petras: Yes, I think they would. As a matter of fact, we will assess what reservists should be part of that Kandahar operation; it is in the planning end of things. When I am asked to recommend, certain reservists are more than capable of being able to operate within that environment.

The Chairman: I was not talking about their capability; I was talking about the general availability of reservists. If you find that the casualties are high, are you going to find that availabilities are less?

MGen. Petras: We have not run into that.

The Chairman: That is my point.

Le mgén Petras : Oui. De fait, le commissaire de la GRC et le CEMD en discutaient tout dernièrement. Une de mes fonctions, par l'intermédiaire du conseil de liaison, est d'exercer le plus de pression possible. Nous avons une campagne qui vise expressément les sociétés d'État et d'autres ministères.

Le président : Général, vous avez décrit un paradigme selon lequel nos réservistes se retrouvent dans des environnements assez peu dangereux. Nous observons une situation aux États-Unis avec les réservistes et avec la Garde nationale où ils ne se retrouvent pas vraiment dans un cadre inoffensif. Il y a des gens qui sont beaucoup moins chauds à l'idée de se présenter. Ils le font parce que la loi les y oblige, mais on imagine que sans cette loi, ils ne se présenteraient pas et les Américains auraient beaucoup de mal à atteindre les objectifs que leur pays s'est fixés. Avez-vous une réaction à cela?

Le mgén Petras : Il est vrai que nous avons plus tendance à envoyer nos réservistes dans des endroits moins dangereux. La position maintenant, au moment où nous entreprenons la transformation des Forces canadiennes et après avoir été en activité deux ou trois ans, c'est qu'il y aura certaines capacités au sein de la réserve qui font qu'à cause de l'ensemble des compétences qu'elle a, elle pourra maintenir un degré plus élevé de préparation dans la réserve. Cela va exiger un engagement de la part des gens. Je vais donner la coopération civilo-militaire en exemple.

Le groupe de coopération civilo-militaire ira dans un théâtre comme celui de l'Afghanistan avec la première équipe sur place. Tous les réservistes ne partiront pas forcément avec la rotation zéro, la première incursion dans le pays. Toutefois, il ne fait pas de doute que si le risque est élevé, et même si les réservistes ont reçu un entraînement complet et sont capables de se protéger et d'apporter une contribution — il est certain qu'il faut s'assurer que les forces que vous envoyez, après une évaluation du risque, peuvent faire face aux problèmes de sécurité initiaux que vous allez rencontrer une fois dans le pays.

Le président : Je pense au déménagement de Kaboul à Kandahar au moment de la prochaine rotation; ce cadre-là sera différent. Nous pourrions bien avoir des pertes. Dans cette éventualité, pensez-vous toujours que les politiques actuelles sont efficaces?

Le mgén Petras : Je pense que oui. De fait, nous allons voir quels réservistes devraient faire partie de l'opération à Kandahar; nous sommes en train de faire les plans. On me demandera de faire des recommandations et certains réservistes sont mieux à même de travailler dans ce genre de cadre.

Le président : Je ne parle pas de leur capacité; je parle de la disponibilité en général des réservistes. Si les pertes sont lourdes, en auriez-vous moins à votre disposition?

Le mgén Petras : Ce n'est pas encore arrivé.

Le président : C'est précisément ce que je dis.

MGen. Petras: Exactly. I suppose it is one of those bridges we will have to cross. I will give you an example with the Medak Pocket in 1994. Over half the unit were reservists when the shooting started. That certainly did not affect our recruitment after that event was over.

The Chairman: Fair point. Good answer.

Senator Meighen: No one knew about the Medak Pocket at the time — but that is another story.

Do you think it is possible to make the argument that one good reason for encouraging the reserve force is that a reservist costs the Canadian taxpayer less than a regular force member? Is that true? Can it be demonstrated in your view?

MGen. Petras: Certainly not if you are going to go to a Canadian Forces made up totally of reserves, if that is what you are asking.

Senator Meighen: No.

MGen. Petras: I understand what you are saying. It is cheaper to have a reservist deploy and to function than it is for a regular.

Senator Meighen: Yes.

MGen. Petras: In my opening remarks, I talked about total force. I said that, in the 1990s, the people at the time tried to make reserves like regulars — and that is not the case. The reserves, to use a baseball analogy, are like the triple A farm team to the professionals. The major difference between regulars and reserves, as I said, is the time they can commit. Even if I spend a year preparing to go off on an operation, I will be pretty good at the end of that year, but not as good as someone who works at it every day.

In a sense, to answer your question, we think that reserves really provide two functions. They act as a strategic reserve for the country. All of those folks who are part-timers out there — and about two thirds of them should be the strategic reserve. It is similar to how much insurance you buy to protect your house.

In the 1990s, we discovered that the reserves can also provide support on the operational end of things. As well, we have now discovered that there are certain capabilities better in the reserves. The bottom line is that some things are going to cost more time and a greater commitment on the part of those reservists can be resident there. Sure, they are cheaper in the long run, if you can leave them bubbling along at a little lower level of readiness and then take a few months to bring them up to speed when you need them for operations.

Senator Meighen: Are reservists by definition therefore restricted from some occupations within the military because it is just too complicated and it takes too long for training? Do they tend to be given the grunt work, which requires little or no sophisticated and long-term training?

Le mgén Petras : Exactement. Je pense que c'est un pont qu'il faudra traverser. Je veux vous donner un exemple : le cas de la poche de Medak en 1994. Plus de la moitié de l'unité était composée de réservistes quand les tirs ont commencé. Cela n'a pas nui du tout à notre effort de recrutement après coup.

Le président : Bien dit. Bonne réponse.

Le sénateur Meighen : Personne n'était au courant de la poche de Medak à l'époque — mais c'est une autre histoire.

Pensez-vous qu'il est possible de soutenir qu'une bonne raison d'encourager la Force de réserve c'est qu'un réserviste coûte moins cher aux contribuables canadiens qu'un membre de la Force régulière? Est-ce que c'est vrai? Peut-on le prouver selon vous?

Le mgén Petras : Certainement pas si les Forces canadiennes étaient entièrement composées de réservistes, si c'est la question que vous posez.

Le sénateur Meighen : Non.

Le mgén Petras : Je comprends ce que vous voulez dire. Il est moins cher de déployer un réserviste qu'un soldat de la Régulière.

Le sénateur Meighen : Oui.

Le mgén Petras : Dans ma déclaration, j'ai parlé de la force totale. J'ai dit que dans les années 90 les autorités avaient essayé de faire en sorte que les réservistes soient comme des soldats réguliers — et ce n'est pas le cas. Les réservistes, pour emprunter une image au base-ball, sont analogues à l'équipe école triple A par rapport à l'équipe professionnelle. La principale différence entre les réguliers et les réservistes, comme je l'ai dit, c'est le temps qu'ils peuvent donner. Même si je passe un an à me préparer à partir pour une opération, je vais être pas mal prêt à la fin de l'année, mais pas autant que celui qui y consacre toutes ses journées.

En un certain sens, pour répondre à votre question, nous pensons que les réservistes remplissent deux fonctions. Ils font office de réserve stratégique pour le pays. Tous ceux qui font du temps partiel — et environ les deux tiers d'entre eux devraient faire partie de la réserve stratégique. Cela s'apparente à la valeur de l'assurance que vous achetez pour protéger votre maison.

Dans les années 90, on s'est aperçu que les réservistes peuvent aussi fournir un appui au côté opérationnel. Nous avons constaté aussi que certaines capacités sont meilleures dans les réserves. La conclusion, c'est que certaines choses vont demander plus de temps et un engagement plus lourd de la part des réservistes qui y seront. Oui, ils coûtent moins cher à long terme, si vous les laissez mijoter à un niveau légèrement inférieur à celui de l'étape de préparation et si vous prenez quelques mois pour les mettre à niveau quand vous en avez besoin pour les opérations.

Le sénateur Meighen : Les réservistes sont-ils donc par définition exclus de certaines occupations chez les militaires tout simplement parce qu'il serait trop compliqué et trop long de les former? A-t-on tendance à leur donner le travail du bidasse, qui demande peu ou pas de formation de pointe ou à long terme?

MGen. Petras: I am not sure if I would agree on the grunt work end of things, although that is an infantry expression and a complimentary one there. However, I understand what you are saying, senator. Time is a big factor. There are times when people can commit during their careers to longer periods of time. When they commit longer periods of time, they can get involved in the more complex jobs. Your question describes one of the problems in the past, what the default was. That default does not exist today. There are highly complex jobs that reservists can be involved in, often because of the skills they bring from civilian life to be able to function in that environment.

As a reservist, you make a choice to join. I would not want particularly to fly a CF-18 if I were a private pilot who could not stay up to speed. If I were an intimately involved Air Canada pilot, I could potentially do that, should we want to commit the resources in time.

Senator Meighen: Just to correct the record, I mentioned Juno Beach. There was a great presence by Home Depot. I should also have said Wal-Mart, but obviously both corporations have been very supportive of our Armed Forces and I salute them.

Senator Munson: I have a question dealing with the foreign bodies of reservists in a larger way. I sometimes feel that reservists are like Rodney Dangerfield — that is, they do not get enough respect. We see them fighting forest fires and putting sandbags out in ice storms and that sort of thing, but at the end of the day, they disappear into another framework.

Moving towards the future in transformation, do you see any successful efforts to deploy foreign bodies or reservists on overseas operations?

MGen. Petras: Yes. Would we have stayed in Bosnia longer? The intent was there, and I was personally involved in the planning of that. There was no doubt that, in the 1990s, reservists were used as individual augmentees, to complement and supplement the regular force.

If you look at the navy reserve, they have their own mission. They operate the coastal defence vessels. That is a formed group, in a sense. The whole ship is made up of navy reservists.

Looking overseas, when the theatre started to mature a little bit in Bosnia, they started to send infantry rifle companies of 130 people who were all reservists and commanded by reservists, with the injection of the odd regular, if required. If we had stayed in Bosnia longer, by 2008 we would have been at the stage where we would have had a reserve heavy battle group in Bosnia — and made it a reserve-related operation. The spirit or the intent was there; the senior leaders were willing to take a risk. It is certainly something that, when the risk assessment is done and we look at the capabilities reserves can contribute to, we intend to do in the future.

Senator Munson: You feel leadership will continue to take that risk in the future?

Le mgen Petras : Je ne suis pas sûr si je suis d'accord à propos du travail de bidasse, quoiqu'il s'agisse d'une expression de l'infanterie qui est plutôt un compliment. Je comprends quand même ce que vous dites, sénateur. Le temps est un gros facteur. Il arrive que des gens puissent pendant leur carrière s'engager pour une plus longue période. Quand ils le font, ils peuvent faire du travail plus complexe. Votre question renvoie à un problème du passé, les réservistes défaillants. Ce problème n'existe plus aujourd'hui. Il y a du travail très complexe que peuvent faire les réservistes, souvent grâce aux compétences qu'ils amènent de la vie civile et qu'ils peuvent utiliser dans cet environnement.

Comme réserviste, c'est vous qui choisissez de vous enrôler. Je ne tiendrais pas particulièrement à piloter un CF-18 si j'étais pilote privé incapable de rester à niveau. Si j'étais un pilote d'Air Canada chevronné, je pourrais peut-être le faire, si nous voulions affecter les ressources en temps.

Le sénateur Meighen : Je veux corriger ce que j'ai dit. J'ai parlé de Juno Beach. Home Depot y était très bien représenté. J'aurais dû aussi mentionner Wal-Mart parce que les deux entreprises ont beaucoup soutenu nos forces armées et je les salue.

Le sénateur Munson : J'ai une question au sujet des corps étrangers de réservistes d'une façon plus générale. J'ai parfois le sentiment que les réservistes sont comme Rodney Dangerfield — autrement dit, ils ne reçoivent pas assez de respect. On les voit combattre les feux de forêt et empiler des sacs de sable pendant des tempêtes de verglas et ce genre de choses, mais au bout du compte, ils disparaissent dans un autre cadre.

Pour l'avenir, pour la transformation, envisagez-vous des efforts en vue de déployer des corps ou des réservistes étrangers dans des opérations dans d'autres pays?

Le mgen Petras : Oui. Serions-nous restés plus longtemps en Bosnie? C'était l'intention et je m'occupais moi-même des plans. Il n'y avait pas de doute que, dans les années 90, les réservistes étaient utilisés pour renforcer et compléter la Force régulière.

Prenez la réserve de la marine; elle a sa propre mission. C'est elle qui s'occupe des navires de défense côtière. C'est un groupe formé, en quelque sorte. Tout l'équipage de navire est composé de réservistes de la marine.

À l'étranger, quand le théâtre a commencé à prendre un peu de maturité en Bosnie, ils ont commencé à envoyer des compagnies de carabiniers de 130 hommes qui étaient tous réservistes et commandés par des réservistes, avec l'injection d'un soldat régulier ici ou là, au besoin. Si nous étions restés plus longtemps en Bosnie, d'ici à 2008 nous aurions atteint le stade où nous aurions eu un groupement tactique lourd de la réserve en Bosnie — et en aurions fait une opération de la réserve. L'esprit ou l'intention était là; les dirigeants étaient prêts à prendre le risque. C'est certainement quelque chose que, quand l'évaluation du risque est faite et que nous examinons les capacités que les réservistes peuvent contribuer, nous avons l'intention de faire dans l'avenir.

Le sénateur Munson : Vous avez le sentiment que les dirigeants continueront de prendre ce risque dans l'avenir?

MGen. Petras: Absolutely.

Senator Munson: Do you see the air force reserve getting larger and moving towards formed units?

MGen. Petras: In the current construct, in terms of the strategy they have put out, it is going to be reshaped under Canadian Forces transformation. There is no indication to do that. In terms of reforming units, I certainly have not heard that. However, that does not preclude it from happening in the future.

Senator Munson: I have not been around the military environment very often, although I have learned a lot in this committee. What is the attraction of cadet programs? How do you attract young men and women to join the reservists? Are you spending enough money in promoting the program? My guess is that a lot of kids would say that the last place they would go is into the reserves.

MGen. Petras: The answer is in the results being produced. We have to work hard at advertising, yes. We have to work hard at indicating that reserve service is challenging and interesting and an opportunity for Canadians to serve their country. The focus on patriotism is not lost on people. There seems to be a willingness to do something to serve your country. If you can do it in a challenging and interesting way, that is great.

We have had very little difficulty in reaching our recruiting numbers. When the money has been provided and the campaign is there, the recruits come forward with no difficulty.

Senator Munson: What about the idea of wearing the uniform? The uniform is overseas and on all of these missions. On the streets of Ottawa, we see the uniform from time to time. What do you think has happened in the last 10 years, where Canadians are proud of the reservists, whether on the home front or on another front, yet we sometimes want to look the other way when we see a person in uniform walking down the street? Should there be an active campaign to encourage wearing the uniform? It does not necessarily mean we are a war-mongering nation. Having pride in that uniform and visibility of it would be a good thing. After all, we are wearing our suits, our uniforms, this morning.

MGen. Petras: I do not disagree with you, senator. I wear my uniform wherever I can and where appropriate. To some extent, the policies in place now were part of the security concerns that came out after September 11. If you asked somebody in the military whether they would like to wear their uniform all the time and wear it proudly, absolutely. The trick is to look at that policy and see if there are other implications of not wearing the uniform every day in public. Nothing precludes us. You see it in cities and towns everywhere. People go to work in the morning wearing their uniform. Here the buses are full of people wearing their uniforms.

Le mgén Petras : Absolument.

Le sénateur Munson : Pensez-vous que la réserve de la force aérienne va grandir et s'acheminer vers des unités constituées?

Le mgén Petras : Dans le schéma actuel, dans le cadre de la stratégie, cela va être refaçonné dans le cadre de la transformation des Forces canadiennes. Il n'y a pas d'indication qu'on va le faire. Pour ce qui est de la restructuration des unités, je n'en ai pas entendu parler. Cela n'interdit toutefois pas que cela se fasse dans l'avenir.

Le sénateur Munson : Je n'ai pas beaucoup baigné dans l'environnement des militaires, quoique j'aie beaucoup appris ici au comité. Qu'est-ce qui attire aux programmes des cadets? Comment attirez-vous les jeunes hommes et femmes à s'enrôler comme réservistes? Dépensez-vous assez d'argent pour la promotion du programme? Je suis enclin à penser que beaucoup de jeunes diront que le dernier endroit où ils voudraient être, c'est dans la réserve.

Le mgén Petras : La réponse est dans les résultats que l'on obtient. Il faut travailler dur à la publicité, oui. Il faut travailler dur pour indiquer que servir dans la réserve est un défi, que c'est intéressant et l'occasion pour les citoyens de servir leur pays. La concentration sur le patriotisme, c'est quelque chose que les gens voient. Il semble y avoir un désir de faire quelque chose pour son pays. Si vous pouvez le faire d'une façon palpitante et intéressante, tant mieux.

Nous avons eu très peu de mal à atteindre nos objectifs de recrutement. Quand les fonds ont été fournis et qu'il y a eu une campagne, les recrues se sont présentées sans difficulté.

Le sénateur Munson : Qu'en est-il du port de l'uniforme? L'uniforme est pour l'étranger et dans toutes ces missions. Dans les rues d'Ottawa, on voit l'uniforme de temps à autre. Que s'est-il passé au cours des 10 dernières années, quand les Canadiens étaient fiers des réservistes, que ce soit au pays ou ailleurs, pourtant parfois on a tendance à détourner le regard quand on voit quelqu'un en uniforme dans la rue? Devrait-il y avoir une campagne vigoureuse pour encourager le port de l'uniforme? Cela ne signifie pas forcément que nous sommes un pays belliqueux. Être fier de l'uniforme et le montrer serait une bonne chose. Après tout, nous portons tous nos costumes, aujourd'hui, nos uniformes.

Le mgén Petras : Je ne suis pas en désaccord avec vous, sénateur. Je porte mon uniforme quand je peux et quand cela convient. Dans une certaine mesure, les politiques en vigueur maintenant s'inscrivaient dans le cadre des préoccupations sécuritaires au lendemain des attentats du 11 septembre. Si vous demandiez à un militaire s'il préférerait porter son uniforme tout le temps et avec fierté, la réponse serait affirmative. Il s'agit d'examiner cette politique pour voir si le fait de ne pas porter l'uniforme tous les jours en public a d'autres implications. Rien ne nous empêche de le faire. En effet, on voit des militaires en uniforme dans les villes et partout ailleurs. Les militaires vont au travail le matin en uniforme. Ici, les autobus sont pleins de militaires en uniforme.

The Chairman: Before 9/11, there was a policy for a time at DND where on certain days of the week the uniform was worn. This goes back a while.

MGen. Petras: Understood. I am not zeroing in on that. I use that as an example as one of the factors that may be a reason why this does not happen.

Senator Munson: You talked about triple-A baseball. The Ottawa Lynx are a pretty good team. Why be satisfied with just triple-A? When I was talking about deploying formed units overseas, that would be major baseball and major military. Why the appeal just towards triple-A? Why can we not have them at that major league level, to use the analogy?

MGen. Petras: I did not get to finish my analogy. As in baseball, triple-A folks wind up with the professionals. Some of them go there and stay there forever. Others go there for a period of time, when they are called up to do things.

The main problem with the reserves has to do with the time available to produce expertise in a certain area. Even if we have some reservists operating at a higher level of capability, and civil-military cooperation is a good example, during the time these folks are in that particular work, at that time in their life when they are able to commit, they will head off with the pros and be pros, just like the rest.

Senator Munson: How much do reservists get paid? Is their pay based on rank?

MGen. Petras: Yes. At this point, if you are on part-time service, it is 85 per cent of what a regular makes.

Senator Munson: It is a lot better than minimum wage?

MGen. Petras: Absolutely. They are paid very well.

Senator Banks: The 85 per cent you were talking about a moment ago is related to a reserve member serving permanently or full-time, correct? On the other end of the stick, how much does a private soldier reservist in the militia get paid when he goes out on a Wednesday night to report?

MGen. Petras: He receives 85 per cent of what a regular gets, senator. The part-timers and the reservists in full-time service but not overseas in operations or operating the coastal defence vessels not in operations make 85 per cent.

Senator Banks: How would you break that down? If I were a private soldier in the Princess Patricia's Canadian Light Infantry, do you do a calculation based solely on the arithmetic and say, "Well, 365 into my new salary is what a member of the Seaforth Highlanders gets 85 per cent of," and then do I break that down into 8 hours, 12 hours, 24 hours?

Le président : Avant le 11 septembre, le MDN avait une politique en vertu de laquelle on portait l'uniforme certains jours de la semaine. Cela remonte à un certain temps déjà.

Le mgén Petras : Bien compris! Je ne m'attarde pas là-dessus. J'ai utilisé cet exemple parmi tant d'autres qui expliquerait pourquoi le port d'uniforme ne se fait pas.

Le sénateur Munson : Vous avez évoqué le base-ball triple A. Les Lynx d'Ottawa sont une très bonne équipe. Pourquoi se contenter d'un simple triple A? Quand j'ai parlé tout à l'heure de déployer des unités formées à l'étranger, ce serait comme le base-ball majeur dans le contexte militaire. Pourquoi se contenter de viser le triple A? Pourquoi nos unités ne joueraient-elles pas pour la ligue majeure, pour reprendre l'analogie?

Le mgén Petras : Je n'avais pas terminé mon analogie. Comme au base-ball, les joueurs triple A finissent par devenir des professionnels. Certains d'entre eux jouent pour des équipes professionnelles et terminent leur carrière avec elles. D'autres, en revanche, deviennent des professionnels pendant un certain temps, après quoi, ils sont appelés à faire autre chose.

Le principal problème des réserves a trait au temps dont on dispose pour produire l'expertise voulue dans un domaine donné. Même si nous avons des réservistes qui possèdent un niveau élevé de capacité, et la coopération civilo-militaire en est un bon exemple, durant la période où ces éléments occupent un poste en particulier, au moment de leur vie où ils sont en mesure de s'engager, ils se dirigent vers des équipes professionnelles et deviennent des professionnels, comme tous les autres.

Le sénateur Munson : Quelle est la solde des réservistes? Leur solde est-elle calculée en fonction du grade?

Le mgén Petras : Oui. À ce stade-ci, un réserviste à temps partiel perçoit 85 p. 100 de la solde d'un soldat régulier.

Le sénateur Munson : C'est beaucoup mieux que le salaire minimum, n'est-ce pas?

Le mgén Petras : Absolument. Ils sont très bien payés.

Le sénateur Banks : Les 85 p. 100 que vous venez d'évoquer à l'instant représentent la solde d'un réserviste permanent ou à temps plein, n'est-ce pas? D'autre part, quelle est la solde d'un simple soldat réserviste dans la milice qui prend son service le mercredi soir?

Le mgén Petras : Il reçoit 85 p. 100 de la solde régulière d'un soldat, sénateur. Les réservistes à temps partiel et à temps plein qui ne sont pas déployés dans le cadre d'opérations à l'étranger, ni affectés à des vaisseaux de la défense côtière non opérationnels, reçoivent 85 p. 100.

Le sénateur Banks : Pourriez-vous faire une ventilation? Pour un simple soldat à la Princess Patricia's Canadian Light Infantry, vos calculs sont-ils uniquement arithmétiques, c'est-à-dire que vous vous dites que ma nouvelle solde sur 365 jours représente 85 p. 100 de ce qu'un membre de la Seaforth Highlanders reçoit, puis vous divisez cela en 8 heures, 12 heures et 24 heures?

MGen. Petras: It is based on a daily rate and it is divided that way.

Senator Banks: Is it simply a matter of straight arithmetic?

MGen. Petras: Yes, it is.

The job I had prior to going on full-time service over the past 18 months was what is called a class-A position. In that job, I was making 85 per cent of what a regular general officer would make. When I went on full-time service, we simply took 365 and multiplied that by the daily rate. The result is my annual salary.

Senator Banks: That makes it easy to follow.

I will pursue the triple-A analogy, which I know is not a perfect analogy. However, since you brought it up, I will use it.

I wish to ask you about the future, the plan as you see it and the transformation. There is a vast difference between the way the air force reserve operates and the way the land forces reserve operates. You used the word "integrated" when you were talking to us.

Is it the case that the militia will move more closely to the air force model? Or will it be the other way around, whereby you will deal with formed units being sent? As you said, some infantry companies went to perform foreign service.

The pride factor is important. I know the reserve infantry company that went to serve in Bosnia will be able to eat off that pride for a long time. That is so because their unit went there, they had their badges on and their regiment did the job. That is very important in military tradition.

In the transformation that you are talking about, in which direction will the army be going?

MGen. Petras: Within the army, ultimately, it will be the Chief of the Land Staff and the constituents who will make that decision. However, having just come from there, I know there is no real intent to move to the air force model. Each environment has done things in their own unique way that meets the requirements that are set out for them.

Many of those who serve in a highly technical organization like the air force are former regulars who have transferred to the air reserve. They will train three or four days a week to provide support in the former trade they held. I am not saying that the army is not highly technical. I am talking about an organization that is predominantly technical and platform-centric, if you will.

As well, where the technical demands are not quite as large, there are a number of people who hold traditional class-A positions.

Le mgén Petras : C'est calculé selon un taux quotidien, puis divisé de cette façon.

Le sénateur Banks : Est-ce simplement une question d'arithmétique?

Le mgén Petras : Oui, c'est exact.

L'emploi que j'occupais avant de devenir militaire à temps plein au cours des 18 derniers mois était ce qu'on appelle un poste de catégorie A. Dans ce poste, ma solde était de 85 p. 100 inférieure à celle d'un officier général régulier. Quand j'ai pris mon service à temps plein, nous avons simplement pris 365 et nous l'avons multiplié par le taux quotidien. C'est ainsi qu'on obtient mon salaire annuel.

Le sénateur Banks : Voilà qui rend les choses plus faciles à suivre.

Je vais poursuivre avec l'analogie du triple A, sachant très bien que ce n'est pas une analogie parfaite. Cela dit, puisque c'est vous qui l'avez faite, je vais m'en servir.

Je voudrais vous interroger sur l'avenir, sur les plans futurs et la transformation. Il existe une différence énorme entre la façon dont la réserve aérienne fonctionne et la manière dont la réserve terrestre fonctionne. Vous avez utilisé le mot « intégré » dans votre intervention de tout à l'heure.

Est-il vrai que la milice s'alignera davantage sur le modèle des forces aériennes? Suivra-t-on un autre modèle en vertu duquel on déploierait des unités constituées? Comme vous l'avez dit, certaines compagnies d'infanterie ont été déployées à l'étranger.

Le facteur fierté est important. Je sais que la compagnie d'infanterie de la réserve qui avait été déployée en Bosnie tirera une fierté de sa participation pendant très longtemps. C'est le cas, parce que l'unité est allée là-bas, arborant son insigne, et le régiment a fait le travail requis. C'est très important dans la tradition militaire.

Pour ce qui est de la transformation dont vous parlez, dans quel sens l'armée sera-t-elle orientée?

Le mgén Petras : Dans l'armée, en définitive, ce sera le Chef d'état-major de l'Armée de terre et les éléments de celle-ci qui prendront la décision. Cela dit, comme j'en reviens tout juste, je sais qu'on n'a pas l'intention d'adopter le modèle des forces aériennes. Chaque environnement a fait les choses à sa propre façon et en fonction des impératifs qui ont été établis.

Bon nombre de ceux qui travaillent au sein d'une organisation hautement technique comme les forces aériennes sont des soldats réguliers qui ont demandé une mutation à la réserve aérienne. Ils assureront une formation de trois ou quatre jours par semaine pour fournir du soutien aux postes qu'ils occupaient antérieurement. Je ne dis pas que l'armée n'est pas hautement technique. Je dis simplement que dans une organisation qui est essentiellement technique et axée sur les plates-formes, c'est ce qui arrive.

De plus, dans le contexte où les exigences techniques ne sont pas très élevées, un certain nombre des effectifs occupent des postes traditionnels de catégorie A.

On the other hand, the army is much larger in terms of the reserves. There is no intent to change what they did with the foreign bodies going overseas, as I mentioned to Senator Munson earlier.

When we are talking about a transformation of the Canadian Forces, we are talking about two things. We are talking about command and control in terms of integration. The CDS has said that one of his principles for command and control is that the reserves will be involved from the top to the bottom within the Canadian Forces.

The second thing has to do with capabilities. The Canadian Forces will generate a certain number of capabilities. They will come either from the regulars or from the reserves, depending upon from where they can best be sourced. That is what we are looking at right now.

Do we see a change in what you saw in Bosnia with the formed units? Potentially, but not likely, in terms of the pride of badges, et cetera.

Senator Banks: To move to that model, you now receive \$1.1 billion to cover all of the above. Is that enough to bring all five of the reserve forces to the point where they will be able to do that integration and where they will be interoperable to the extent that you can plug them in? Do you have enough money?

MGen. Petras: Right now, we do have enough money.

I should point out that the \$1.1 billion is not my money. It is money that is counted against the reserve.

Currently, based on the number of people and the missions they have been asked to perform, there is sufficient money to function.

As the CDS said when asked a similar question concerning the budget at large, there is no doubt that, as we go through the transformation process and the implementation of the defence policy statement, if we are to ask more of the reserves and if we think more capabilities should be generated through the reserves, then the resources will have to come with those demands.

Senator Banks: In terms of their function, should reserve forces, then, be merely a triple-A mirror of the regular forces? The reason I am asking that question is this: If you are to train as part of a mechanized infantry brigade, you have to have the mechanized part. If you do not have that part, then you are not really part of the mechanized infantry brigade. That will cost some money because you have to have vehicles to do that. It is not a matter of having some vehicles in some place that you can go to for seven weeks in the summer. As you have pointed out, you have to have the time to spend to get to the point that you can be integrated. Is that being contemplated in the transformation?

En revanche, les réserves de l'armée sont plus importantes. Là encore, on n'a pas l'intention de changer ce qu'on avait fait avec le déploiement d'unités à l'étranger, comme je l'ai indiqué au sénateur Munson tout à l'heure.

Quand nous parlons de transformation des Forces canadiennes, nous parlons de deux choses. Le commandement et le contrôle sous la perspective de l'intégration. Le CEMD a indiqué qu'un des principes du commandement et du contrôle est que les réserves doivent prendre part activement à tous les niveaux au sein des Forces canadiennes.

Le deuxième volet concerne les capacités. Les Forces canadiennes généreront un certain nombre de capacités. Celles-ci proviendront soit des soldats réguliers, soit des réservistes, selon la partie qui est le mieux équipée pour fournir ces capacités. C'est ce à quoi nous réfléchissons actuellement.

Avons-nous constaté un changement par rapport à ce que vous avez vu en Bosnie avec les unités constituées? C'est possible, mais pas probable, et je pense notamment à la fierté de porter un insigne.

Le sénateur Banks : Pour revenir au modèle, vous recevez actuellement 1,1 milliard de dollars pour couvrir tout ce que vous avez évoqué. Cette somme est-elle suffisante pour amener les cinq forces de réserve au point où elles pourront assurer l'intégration à laquelle vous avez fait allusion et où elles seront pleinement interoperables? Avez-vous suffisamment de ressources financières?

Le mgen Petras : À l'heure actuelle, elles sont suffisantes.

Je vous signalerai que le 1,1 milliard de dollars n'est pas sous forme de fonds. C'est de l'argent qui s'applique à la réserve.

Actuellement, selon le nombre des effectifs et des missions auxquelles ils ont été déployés, je dirais que nous avons suffisamment d'argent pour être fonctionnels.

Comme l'a dit le CEMD ou en réponse à une question semblable concernant le budget en général, il ne fait aucun doute que, au fur et à mesure que nous progresserons dans ce processus de transformation et de mise en œuvre de l'énoncé de la politique de la défense, si nous voulons faire davantage appel aux réserves et si nous pensons que celles-ci devraient posséder de nouvelles capacités, il faudra alors prévoir des ressources en conséquence.

Le sénateur Banks : En ce qui concerne leur fonction, les forces de réserve devraient-elles donc se contenter d'être une image triple A des forces régulières? Voici pourquoi je vous pose la question : si l'instruction est offerte au sein d'une brigade d'infanterie mécanisée, vous devez disposer de l'élément mécanisé. Si cet élément vous manque, c'est que vous ne faites pas vraiment partie de la brigade d'infanterie mécanisée. Cela coûte de l'argent, parce qu'il faut avoir des véhicules. Il ne s'agit pas d'avoir quelques véhicules sur place quand on suit l'instruction pendant sept semaines l'été. Comme vous l'avez signalé, on doit avoir le temps à y consacrer pour atteindre le point où l'intégration devient possible. Cela est-il pris en compte dans la transformation?

MGen. Petras: At this point in time, everything is open for examination. As I have mentioned in the past, the caveat is that if we are to ask reservists to get involved in a mechanized infantry, if you want to use that as an example, then they have to have the time to commit, to ensure that they stay current. At times, even regulars have to work hard as full-time professionals to ensure that they have optimized the use of these mechanized vehicles.

Senator Banks: It is a two-way street. One of the things that would attract someone to that would be for the regiment to be able to say, "We want to teach you how to work on a striker gun system, or to operate a forward LAV, but we do not have one." That will not attract someone to that unit, will it? Do you not have to have the machinery?

MGen. Petras: Absolutely. If you are given a mission, then you should have the equipment to perform it. That is essentially it. You do not want to raise false expectations for people. To call yourself one thing, and then do something else, certainly does not work.

Senator Banks: I wish to go back to one thing that Senator Meighen raised. It is also something that our former colleague, Senator Wiebe, raised constantly. It has been frustrating us for years. It must frustrate you to a greater degree. I am talking about the movement between the forces.

I will go back to your triple-A analogy. If a pitcher is sent down from the big leagues to a triple-A team to get his arm in shape, he leaves the big leagues on Wednesday and is pitching on Thursday in Ottawa. We have known for a long time the time difficulty of moving from the big leagues to the triple-A team in the Canadian Forces. Apparently, it is not so hard the other way around, but perhaps it is hard both ways.

The frustration we have is that, for three years now, we have been hearing people, including the general who is directly in charge of that, saying, "We are working on it." It has been three years that we have been asking that question, and it still has not been fixed. Does this not drive you to distraction?

MGen. Petras: I have been involved in analyzing that fairly extensively, yes.

Senator Banks: What is the problem?

MGen. Petras: It is more complicated than trying to come up with a policy. Perhaps I can use a simple example. Your triple-A analogy, if we want to push that —

Senator Banks: It was yours.

MGen. Petras: Right.

If we want to push that a little bit, triple-A pitchers are trained to the exact same standards as the professionals. The only difference is this: Do they have the ability to be able to function in the big leagues, to use your term?

Le mgén Petras : À ce stade-ci, tout est envisageable. Comme je l'ai indiqué dans le passé, une mise en garde s'impose : si nous demandons aux réservistes de faire partie d'une infanterie mécanisée, pour reprendre votre exemple, il faut qu'ils puissent y consacrer le temps nécessaire pour faire en sorte que leurs compétences soient à jour. Il arrive parfois que même les soldats réguliers aient à mettre les bouchées doubles en tant que professionnels à temps plein pour faire en sorte qu'ils puissent optimiser l'utilisation de ces véhicules mécanisés.

Le sénateur Banks : C'est vrai dans les deux sens. Une des choses qui pourrait attirer quelqu'un pour ce genre d'instruction serait que le régiment puisse dire : « Nous voulons vous apprendre à utiliser un système canon à percuteur ou à conduire un VBL, mais nous n'en avons pas un seul. » Ce n'est pas ainsi qu'on réussira à attirer des candidats à l'unité, n'est-ce pas? Ne doit-on pas d'abord disposer de véhicules mécanisés?

Le mgén Petras : Absolument. Si on vous donne une mission à remplir, vous devez avoir l'équipement nécessaire pour vous en acquitter. C'est aussi simple que cela. L'idée n'est pas de créer de fausses attentes chez les gens. Se faire appeler une chose, puis faire autre chose, n'est certainement pas une façon de faire.

Le sénateur Banks : Je voudrais revenir à quelque chose que le sénateur Meighen a soulevé. C'est aussi quelque chose que notre ancien collègue, le sénateur Wiebe, avait l'habitude d'évoquer. C'est une question qui nous frustre depuis des années. Elle doit vous frustrer encore davantage. C'est la question du mouvement entre les forces.

Je reviens à votre analogie du triple A. Si on envoie un lanceur qui évolue dans la ligue majeure dans une équipe triple A pour travailler son lancer, il quittera alors la ligue majeure le mercredi pour jouer le lendemain, le jeudi, à Ottawa. Nous savons depuis longtemps maintenant à quel point il est difficile de passer de la ligue majeure à une équipe triple A au sein des Forces canadiennes. Apparemment, le passage inverse ne pose pas problème, à moins que ce ne soit peut-être difficile dans les deux sens.

Notre frustration tient au fait que, depuis trois ans maintenant, nous entendons des gens, y compris le général qui est directement responsable de la question, nous dire « nous y travaillons ». Cela fait maintenant trois ans que nous posons la question, et rien n'a encore été réglé. Cela ne vous distrait-il pas?

Le mgén Petras : Oui, et j'ai moi-même analysé la question exhaustivement.

Le sénateur Banks : Quel est le problème alors?

Le mgén Petras : C'est plus compliqué que tenter d'élaborer une politique. Peut-être puis-je vous donner un exemple simple. Votre analogie du triple A, si vous voulez pousser les choses...

Le sénateur Banks : En fait, c'était la votre.

Le mgén Petras : C'est vrai.

Si nous voulons pousser les choses un peu plus loin, les lanceurs triple A sont formés au même niveau que les professionnels. La seule différence : sont-ils capables d'évoluer dans une équipe de la ligue majeure, pour reprendre votre terme?

Years ago, reservists were not necessarily trained to the same standard as the regular forces; they were trained to a similar standard. It was not until about five years ago — longer in the navy and air force — that the land reserve started to focus on absolutely the same standard. However, because time was always a critical factor, they trained to what they called an essential level of capability.

With the technology we have nowadays, you can track the delta or the difference in terms of scope of training that a reservist might have and that a professional might have. It is easy these days to train towards that delta or that difference.

If I want to become a regular full time, they have to assess the job they have, they have to look at the training and background that I have, and they need to make sure that I am a match. It is not a case of going into the regulars and all of a sudden training up to that particular standard. You have to be the right fit. That is where the problem has been.

Senator Banks: That does not satisfy me, I have to say. That is saying to a member of the reserves that they do not want you in the forces until the reserves have trained you to that level. That does not seem right to me. I do not want to be argumentative. I will give you a specific anecdotal example, and we have heard several.

A pilot is in the forces and leaves to go into the reserves because he now flying for an airline or whatever. He then decides, for whatever reason, perhaps he lost his pilot's job with a private company, that he wants to go back into the forces in a matter of months. The impediment to him getting back into the forces cannot be a training question. He is still trying to get back into the forces after a year or 18 months. The forces are saying that they need pilots.

It seems to me, and we have heard from some folks, that this is simply a case of — no disrespect intended — the Indian civil service in which things are being written out in pencil, and it has not been automated and is an old-fashioned system. Is that part of it?

MGen. Petras: Absolutely. I want to be clear in what I said earlier. There is never a case of a regular saying we do not want you until you are trained up to a particular level. They just did not know what they were getting years ago. Now they are at the stage where they have a better idea what they are getting.

Your comment about the pilot is right on. It has been recognized that there are policies in place that do not meet the requirements. If we want to transfer people faster and better, some of those policies will have to be put to one side, and the intent is that it will be. Admiral Jarvis tells me that the aim is to have it in place for July. We have been working through this policy to make sure it works from our end. You can change a policy, but if you do not change the way you implement it, it will not be effective. The proof will be in the pudding, to see if it works.

Il y a bien des années, les réservistes n'étaient pas forcément formés au même niveau que les forces régulières. Ils suivaient une formation semblable mais pas la même. Ce n'est qu'il y a environ cinq ans — depuis un peu plus longtemps dans la marine et les forces aériennes — que la réserve terrestre a commencé à mettre l'accent sur une formation identique. Cela étant, le temps ayant toujours été un facteur critique, la formation visait ce qu'on appelait un niveau de capacité essentiel.

Avec la technologie que nous avons aujourd'hui, on peut connaître le delta de chacun, soit la différence au niveau de l'entraînement qu'il y a entre un réserviste et un professionnel. Il est facile de nos jours de s'entraîner pour combler ce delta ou cette différence.

Si je veux entrer dans la Force régulière, les autorités doivent évaluer l'emploi qu'elles offrent, elles doivent évaluer ma formation et mes antécédents, et elles doivent s'assurer qu'il y a concordance entre les deux. Je ne peux pas entrer dans la Force régulière et acquérir tout de suite la formation voulue. Il faut être fait pour l'emploi. C'est là que le problème se posait.

Le sénateur Banks : Je dois vous dire que cette réponse ne me satisfait pas. C'est comme dire à un réserviste que les Forces ne voudront pas de lui tant que la Force de réserve ne l'aura pas formé au niveau voulu. Cela ne me semble pas correct. Mais je ne vous cherche pas querelle. Je vais vous donner un exemple précis dont j'ai entendu parler, et nous en avons entendu plusieurs comme celui-là.

Un pilote des Forces quitte la régulière pour entrer dans la réserve parce qu'il a aujourd'hui un emploi dans une ligne aérienne ou ailleurs. Puis il décide pour une raison quelconque, peut-être parce qu'il a perdu son poste de pilote dans le privé, qu'il veut réintégrer la régulière d'ici quelques mois. Ce n'est pas la formation qui peut l'empêcher de réintégrer la régulière. Mais après un an ou 18 mois, il attend toujours. Or, les Forces canadiennes disent qu'elles ont besoin de pilotes.

On dirait, et d'autres personnes nous l'ont dit, que cela ressemble simplement — sans manquer de respect à quiconque — à la fonction publique de l'Inde où tout est écrit au crayon, il n'y a pas d'automatisation et son système est désuet. Est-ce que cela fait partie du problème?

Le mgen Petras : Absolument. Je tiens à clarifier ce que j'ai dit plus tôt. On ne dit jamais dans la régulière qu'on ne veut pas de vous tant que vous ne serez pas formé à un certain niveau. Il y a des années de cela, la régulière ne savait tout simplement pas qui elle recrutait. Elle en est maintenant au point où elle a une meilleure idée du personnel qu'elle recrute.

Ce que vous dites à propos de ce pilote est tout à fait exact. On a admis qu'il existe des règlements qui ne répondent pas à nos attentes. Si nous voulons muter les gens plus rapidement et dans des postes qui leur conviennent mieux, il faudra se défaire de certains de ces règlements, et c'est ce qu'on veut faire. L'amiral Jarvis me dit qu'il a pour but de faire cela d'ici juillet. Nous avons élaboré ce règlement pour nous assurer qu'il marche pour nous. On peut changer un règlement, mais si on ne change pas la façon dont on le met en œuvre, ça ne donnera rien. Il faudra voir à l'usage si ça marche.

Senator Banks: We will be watching that closely because we have been frustrated for three years.

MGen. Petras: There is a serious intent to try to improve this at this point as we move to the 8,000 in the CF.

Senator Banks: Major-General Petras, there have been several articles in the past few days about the United States services lowering some bars because of the stretch that is being placed upon them, the difficulty of retaining folks and the problems of rotation and maintaining the forces they have. They have, therefore, started to turn their eyes and not see things that would previously have caused members to have been discharged.

Our forces, as we are well aware, have been stretched past their limit. Are we beginning to lower the bar in order to retain and attract members?

MGen. Petras: Again, that is in Admiral Jarvis's world, but there is no evidence of that. We have had very little difficulty meeting our recruiting targets. We are not going to lower the standards. We are getting better at attracting and retaining people and at making sure it is interesting and challenging. All of the work that has been done on quality of life has made the forces pretty good, despite the stresses and strains of the operational tempo.

The Chairman: Major-General Petras, one of Senator Meighen's questions that you did not cover was the question of university students. We see a very high reliance in some reserve units, particularly in the militia, on university students. We see them in for four years, and then we are told they go through the usual changes, where they graduate, get a job, get married, and then the reserves do not fit them well. It strikes some of us on the committee that we are investing a lot and then losing those capabilities.

What plans have you to see that we keep people who join the reserves in university longer or have a program to attract people to the reserves who have left university and have settled down in their lives?

MGen. Petras: I apologize for not picking up on that because that was a good question that you asked earlier, senator.

A lot of what we hear is anecdotal evidence, some of it backed up by reality. In my hometown, university students graduate and often go off to other areas, although many are staying. We forget that what happens is that these folks graduate from university and head off to other centres, where they join the reserves and stay with the reserves. Many times a local commanding officer sees people leaving his unit.

That is reality. At certain points in their lives, people have other things they have to think about and may put reserve service to one side. We do not see what we call throughput or these folks we are losing to the CF capabilities in one sense as a bad thing. In a democracy, I believe that every citizen should take an interest in defence and security. If somebody has had that kind of training

Le sénateur Banks : Nous allons étudier cela de près parce qu'il y a trois ans que nous attendons.

Le mgén Petras : Nous sommes vraiment décidés à améliorer les choses étant donné que nous allons passer aux 8 000 dans les Forces canadiennes.

Le sénateur Banks : Major général Petras, plusieurs articles ont paru ces derniers jours à propos des forces armées américaines qui se trouvent contraintes d'abaisser certaines exigences, car elles ont du mal à retenir leur monde, elles ont des difficultés de rotation et ne peuvent maintenir leurs effectifs au niveau voulu. Par conséquent, elles commencent à fermer les yeux et ne voient pas des choses qui, auparavant, auraient constitué des motifs de renvoi.

Comme nous le savons fort bien, nos forces sont au bout de leur rouleau. Est-ce qu'on commence à baisser les exigences afin d'attirer et de retenir des membres?

Le mgén Petras : Encore là, il s'agit ici du secteur de l'amiral Jarvis, mais rien ne prouve que c'est le cas. Nous avons eu très peu de mal à atteindre nos objectifs de recrutement. Nous n'allons pas abaisser nos normes. Nous savons mieux comment attirer et retenir les gens, et nous assurer que le travail demeure intéressant et stimulant. Tout le travail qui a été fait au niveau de la qualité de la vie a fait que nos forces se portent très bien, en dépit des contraintes que nous impose le rythme opérationnel.

Le président : Major général Petras, l'une des questions du sénateur Meighen à laquelle vous n'avez pas répondu traitait des étudiants universitaires. On constate que certaines unités de la réserve, particulièrement de la milice, ont un contingent élevé d'étudiants du niveau universitaire. Ils sont là pour quatre ans, puis on nous dit qu'ils vivent les changements habituels, lorsqu'ils obtiennent leur diplôme, ils trouvent un emploi, ils se marient, et tout à coup, la réserve ne leur convient plus. Certains d'entre nous au comité trouvent que nous investissons beaucoup et que nous perdons ensuite ces capacités.

Quels plans avez-vous en place pour vous assurer que ces personnes qui entrent dans la réserve à l'université restent plus longtemps, ou avez-vous un programme pour attirer dans la réserve ceux qui ont achevé l'université et qui se sont établis?

Le mgén Petras : Pardonnez-moi si je n'ai pas répondu parce que c'était une bonne question que vous aviez posée, sénateur.

On entend beaucoup de choses, qui sont confirmées dans certains cas par la réalité. Dans ma ville natale, les étudiants obtiennent leur diplôme, puis ils passent souvent à autre chose, quoique nombreux soient ceux qui restent. On oublie que ces gens obtiennent leur diplôme universitaire et se dirigent vers d'autres centres, où ils entrent dans la réserve et y restent. Le commandant de la réserve locale voit beaucoup de monde quitter son unité.

C'est la réalité. À certains moments de leur vie, les gens ont autre chose à faire et n'ont pas toujours du temps pour la réserve. Dans un sens, nous ne considérons pas ces pertes pour les Forces canadiennes comme étant une mauvaise chose. Je crois que, dans une démocratie, tout citoyen doit s'intéresser à la défense et à la sécurité du pays. Si une personne dispose de ce genre de formation

and goes off and becomes an active citizen, we have accomplished something. That is not the real reason d'être, however. We want to keep them, there is no doubt about it.

In order to bring these people back, the senator alluded to it very well. You talk about people having to fight to get these shortened blocks of training. In the army and other services, all training is going to be modularized. If you had seven weeks available in the summer, you spend the seven weeks. If you have two or four weeks, you spend the two or four weeks because they are being broken up into these chunks.

It certainly is a good possibility that people will be able to do these courses in the wintertime as well. As an example, a corporal in Newfoundland who was driving me works for the local Wal-Mart. He wanted to become a sergeant but never had the time to take that long block of time. The land reserve implemented modularization, where he could take things through distance learning and through little chunks at a time, and he is going to meet his aim of becoming a sergeant.

It is focused on the universities, yes, but that is just part of the reality of the way the forces are here.

The Chairman: Can you support your earlier statement that university students who leave the reserves upon graduation go out to another community and join reserve units? Can you give us figures, please?

MGen. Petras: No.

The Chairman: Not off the top of your head.

MGen. Petras: Right. In terms of interest, it is not something I have tracked. Just as you hear anecdotal evidence that everyone leaves, I hear the same anecdotal evidence that people join as they move from place to place.

The Chairman: I am asking you to provide that information to us, please.

MGen. Petras: Certainly, I can.

[Translation]

Senator Nolin: I should state from the outset that I find myself in a situation of conflict of interest today. As a Montrealer, I am an honorary member of the Régiment de Maisonneuve and therefore, as I am sure you will understand, have something of a soft spot for the reserve; or to be more specific, the well-being of the reserve forces and the Régiment de Maisonneuve is an issue that is close to my heart.

Let us turn our attention back to the 3,000 new members of the reserve. I would like to know the details of this expansion. What is your timeframe? To what sections of the reserve will these 3,000 new members be assigned?

et nous quitte pour devenir un citoyen actif, nous avons accompli quelque chose. Mais cependant, ce n'est pas là notre raison d'être. Nous voulons garder ces gens, cela ne fait aucun doute.

Pour ce qui est de ramener ces gens, le sénateur avait parfaitement raison d'en parler. On parle de gens qui doivent se battre pour avoir accès à ces blocs de formation raccourcis. Dans l'armée et les autres armes, toute la formation sera modularisée. Si vous avez sept semaines à vous pendant l'été, vous prenez les sept semaines. Si vous avez deux ou quatre semaines, vous prenez les deux ou quatre semaines parce que la formation est morcelée ainsi.

Mais chose certaine, il est fort possible que ces personnes puissent suivre ces cours pendant l'hiver aussi. Par exemple, le caporal qui me conduisait à Terre-Neuve travaille au Wal-Mart local. Il veut passer sergent mais il n'a jamais eu la possibilité de s'absenter pour suivre un long module de formation. La Réserve terrestre a mis en œuvre la modularisation de la formation, qui lui permettra de suivre des cours à distance et de parfaire sa formation par petits blocs, et il va ainsi passer sergent comme il le désire.

Le programme est axé sur les universités, c'est vrai, mais cela fait simplement partie de la réalité des forces aujourd'hui.

Le président : Pouvez-vous étayer ce que vous avez dit plus tôt, à savoir que les étudiants universitaires qui quittent la réserve au terme de leurs études vont s'installer ailleurs et s'engagent dans les unités de la réserve? Pouvez-vous nous donner des chiffres, s'il vous plaît?

Le mgen Petras : Non.

Le président : Au pied levé, non.

Le mgen Petras : C'est exact. Je n'ai pas recueilli de données, mais tout comme vous entendez dire que tout le monde s'en va, j'entends dire de mon côté que les gens regagnent la réserve lorsqu'ils s'installent ailleurs.

Le président : Je vous prie de nous fournir cette information, s'il vous plaît.

Le mgen Petras : Je pourrai le faire, sûrement.

[Français]

Le sénateur Nolin : Je vous avoue immédiatement mon conflit d'intérêts car, étant montréalais, je suis membre honoraire du Régiment de Maisonneuve. Par conséquent, vous comprendrez que j'ai un penchant pour la réserve. Plus spécifiquement, l'état de la réserve et celui du Régiment de Maisonneuve me préoccupe.

Revenons sur cette expansion de 3 000 nouveaux réservistes. J'aimerais comprendre comment cette augmentation s'organise. À l'intérieur de quel délai s'effectuera-t-elle? À quels éléments des forces de la réserve seront affectés ces 3 000 nouveaux arrivants?

[English]

MGen. Petras: Your question is about the 3,000 and how they are being distributed. As you know in other testimony, the 3,000 are primarily going to the army. They are also going to the Communication Reserve and to the Health Services Reserve.

The intent is that of the 3,000, a chunk of them will go to units to build up what we perceived as a bit hollow at times. For example, if in a regiment you have an infantry company that should have 130 people but only has 60, 70 or 80, we want to make sure that sufficient people are assigned, and it is the army's responsibility to bolster those.

At the same time, there will be a number of positions that will go to new capabilities within the reserve. We feel there are certain capabilities that could be generated in the reserve that are potentially not better than regulars, if they spent at it full time, but could be left at a lower level of readiness, brought to a higher level of readiness or be used because of the particular skills that they have.

I used civil-military cooperation as an example, but there are many others, in psychological operations, human intelligence and so forth. It goes throughout the whole forces, not just the land reserve.

[Translation]

Senator Nolin: Your comments serve to confirm what several witnesses have now told us: the objective is to increase the number of reservists to around 18,500. I must ask, however, whether it is realistic to expect this to happen by the end of the current fiscal year? Is that really the intended objective?

[English]

MGen. Petras: I have not heard from the army as to whether they will be able to meet the target in the short term. I must say that all 18,500 that are projected to go into the land reserve include the Health Services Reserve. There has been a serious effort by the land reserve to ensure they have met their targets and are well over 16,000 and on their way to meeting their final target. I do not have the end state. It was originally published as 2006. As long as the money and the resources are there — I am told they will be — while they may not meet the target in 2006, they will meet it shortly thereafter. It is certainly not as a result of a lack of effort in doing that.

The one caveat is that the only thing that could potentially interfere with it, as we start to bring the 5,000 in, is losing more people from the reserve component as they move to the regular. As soon as that happens, more will be required to be brought into the reserve.

[Traduction]

Le mgén Petras : Votre question porte sur les 3 000 et leur distribution. Comme vous l'ont dit d'autres témoins, les 3 000 iront essentiellement à l'armée de terre. Ils iront aussi dans la Réserve des communications et la Réserve des services de santé.

Ce qu'on veut faire avec ces 3 000, c'est en prendre une partie pour les affecter dans les unités que nous jugeons un peu dégarnies. Par exemple, si, dans un régiment, vous avez une compagnie d'infanterie dont l'effectif devrait être de 130 personnes mais qui n'en compte que 60, 70 ou 80, nous voulons nous assurer qu'on y assigne suffisamment de monde, et il appartient à l'armée de terre de hausser ces effectifs.

Cela étant dit, un certain nombre de postes seront réservés aux nouvelles capacités de la réserve. Nous sommes d'avis qu'il y a certaines capacités qui pourraient être générées dans la réserve et qui ne seraient pas potentiellement meilleures que celles de la régulière, si on les emploie à plein temps, mais qui pourraient rester à un niveau moindre de préparation, être haussées à un niveau de préparation plus élevé ou être utilisées du fait des compétences particulières qu'elles offrent.

J'ai mentionné la coopération civilo-militaire à titre d'exemple, mais il y en a beaucoup d'autres, dans les opérations psychologiques, le renseignement humain et ainsi de suite. Cela se fait dans toutes les forces, pas seulement dans la Réserve terrestre.

[Français]

Le sénateur Nolin : Vous confirmez donc ce que le comité a entendu depuis plusieurs séances. L'objectif d'augmenter la milice aux environs de 18 500 serait exact. Toutefois, est-il réaliste de s'attendre à ce que cet objectif soit atteint avant la fin du présent exercice? Est-ce vraiment l'objectif visé?

[Traduction]

Le mgén Petras : Je n'ai pas entendu dire que l'armée de terre pourra atteindre cet objectif à court terme. Je dois dire que tous les 18 500 qui sont prévus iront dans la Réserve terrestre, dont la Réserve des services de santé. La Réserve terrestre s'est efforcée sérieusement d'atteindre ses buts, et elle a dépassé depuis longtemps les 16 000 et se dirige vers son objectif final. Je ne connais pas l'échéancier. Cela a été prévu à l'origine pour 2006. Tant qu'on aura l'argent et les ressources voulus — et on me dit que ce sera le cas — même si on n'atteint pas l'objectif en 2006, on l'atteindra peu après. Mais chose certaine, l'effort n'a pas manqué.

Cela étant dit, la seule chose qui pourrait faire obstacle, lorsque nous allons commencer à incorporer les 5 000, c'est que la réserve risque de perdre plus de monde à la régulière. Si cela se produit, il faudra que la réserve recrute davantage.

[Translation]

Senator Nolin: Several of my colleagues have concerns as to problems being experienced with the transfer of reservists to the regular force. Over the course of a year, how many reservists make the change? What proportion of reservists decide to move from part-time military service to full time service? Could you please give me your answer as a percentage?

[English]

MGen. Petras: While I do not have the exact annual figures with me, it is an area of interest. We have gone from 300 to 700 or 800 per year, depending on what is going on at that time. Sometimes the way the economy is going has a bit of an impact. That has been about the average.

[Translation]

Senator Nolin: The department has restructured the way in which members of the armed forces are paid. Is this likely to result in our current reservists being tempted to leave the reserve? The department has publicly stated its intention to recruit 5,000 new members for the regular armed forces. Do you think that, in order to meet this target of 5,000 new members, there will be an increase in the number of reservists transferring to the regular force? Are you and your colleagues reflecting upon this issue while drawing up your future plans?

[English]

The fact they have restructured the pay will make it interesting for some reservists to move into the regular forces because there are 5,000 openings now. Is that part of your thinking?

MGen. Petras: If I want to go back to my baseball analogy, it is a good thing that reservists transfer into the regular forces. We are aware of the fact that a number will. However, we are not sure at this particular point. We went through the same thing during a time when they were bringing 7,000 people into the forces around the same time as the land reserve restructure thing was going on. It has an impact, but not a huge one. We are prepared to watch and see. If a significantly larger number goes in, then the resources directed at bringing 3,000 into the reserves will have to be channelled there as well.

We do not have a figure articulated at this point. It is hard to guess. The CDS has said two to five years to bring the 5,000 in over a period of time. I do not think it will have a huge impact in the large scheme of things.

[Translation]

Senator Nolin: Several members of the forces deployed in theatres of operations have expressed their frustration at the fact that it is very difficult for a member of the reserve to be transferred to the regular army. This allegation is not simply hearsay, it is based in fact. You can check for yourself, as you have access to the same information that we do.

[Français]

Le sénateur Nolin : Plusieurs de mes collègues sont préoccupés par les problèmes de transfert entre les forces de la réserve et celles de l'armée régulière. Combien de réservistes font cette transition, disons sur une période d'un an? Quelle proportion de réservistes décide de passer du service militaire à temps partiel au service à temps plein? Pouvez-vous exprimer cette proportion en pourcentage?

[Traduction]

Le mgen Petras : Je n'ai pas les chiffres annuels exacts, mais c'est une question qui m'intéresse. Nous sommes passés de 300 à 700 ou 800 par année, tout dépend des événements. Parfois, l'évolution de l'économie a un certain impact. C'était à peu près la moyenne.

[Français]

Le sénateur Nolin : Le ministère a restructuré la rémunération des militaires. Croyez-vous que cela engendrera une tentation de la part des réservistes actuels de quitter la réserve? Le ministère a annoncé publiquement qu'il comptait augmenter de 5 000 membres les effectifs de la force régulière. Croyez-vous que cela entraînera une augmentation du transfert des réservistes vers la force régulière pour combler cet objectif de 5 000 membres? Est-ce que cette question fait partie des plans ou des réflexions sur lesquels vous vous penchez avec vos collègues?

[Traduction]

La restructuration de la solde fera en sorte qu'il sera intéressant pour certains réservistes de passer à la régulière étant donné qu'il y a maintenant 5 000 postes. Est-ce que vous y songez?

Le mgen Petras : Si l'on me permet de revenir à mon analogie avec le baseball, c'est une bonne chose que les réservistes passent à la régulière. Nous sommes conscients qu'un certain nombre d'entre eux le feront. Cependant, nous ne sommes sûrs de rien en ce moment. Nous avons vécu la même chose lorsqu'ils ont incorporé 7 000 personnes dans les forces à peu près au même moment où l'on procédait à la restructuration de la Réserve terrestre. Cela joue, mais pas énormément. Nous sommes prêts à attendre et voir comment ça va se passer. Si un nombre beaucoup plus élevé de réservistes passe à la régulière, il faudra diriger aussi vers la réserve les ressources qu'on emploiera pour recruter les 3 000.

Nous n'avons pas de chiffres précis pour le moment. C'est difficile à deviner. Le CEMD a dit qu'il faudrait entre deux et cinq ans pour recruter les 5 000. Je ne crois pas que cela aura un grand effet sur l'ensemble de la situation.

[Français]

Le sénateur Nolin : Plusieurs membres des forces déployées en théâtre d'opération nous ont fait part de leur frustration selon laquelle il est très difficile d'accorder cette mutation de la réserve vers l'armée régulière. Cette allégation n'est pas purement anecdotique, elle est très réelle. D'ailleurs, vous avez accès aux mêmes informations que nous.

Is it easier for a civilian to join the regular army than it is for a reservist? Of the two, who would find it easier to join the regular forces?

[English]

MGen. Petras: We used to make jokes to my regular friends when they tried to transfer to the reserves and we were asking why it took so long.

Senator Nolin: From the regular to the reserve?

MGen. Petras: Yes.

Senator Nolin: What about the other way around?

MGen. Petras: I used to joke with them about having standards within the reserve. That only wears so far and it is purely intended in jest.

As I said before, to transfer into the regulars is hugely complex, and we have managed to capture the main reason it was so complex, other than some of the policies that were more aligned toward where we were arranged in the Cold War-type of thinking, the focus on being able to clearly identify what you are getting when a reservist comes to a position in the regular force.

[Translation]

Senator Nolin: You mention the Cold War, yet the situation is not what it was 15 years ago. What is causing the problem today? Is it a question of national security, or information which could put the country in jeopardy?

[English]

MGen. Petras: It is all of those things and more. I can reiterate what I said before, namely, the intention is to come out with a policy that will make it easier at this particular stage. We recognize that.

Senator Atkins: Major-General Petras, I am surprised that you are saying you are having no difficulty with recruitment.

As you know, this committee is across the country, and we have met with many reserve unit commanders. It is true that some of them tell us that they are doing pretty well, but others say they are not.

I am making the assumption that when you say you are not doing badly, it is a global consideration and not a specific one.

MGen. Petras: Absolutely.

Senator Atkins: When you talk about 3,000, what is your average attrition factor in a year? You have to add that to the 3,000 over the next five years.

MGen. Petras: Yes, you do, senator. You are right. When I talk about no problems with recruiting in terms of attracting numbers, it is meeting national targets. Some are hugely successful in some areas and others are absolutely struggling to stay afloat.

Est-il plus facile pour un citoyen ordinaire d'entrer dans la force régulière que pour un réserviste? Pour qui est-ce plus facile d'accéder à la force régulière?

[Traduction]

Le mgén Petras : Nous avions l'habitude de plaisanter avec mes amis de la régulière lorsqu'ils essayaient de passer à la réserve, et on leur demandait pourquoi ça avait pris tant de temps.

Le sénateur Nolin : De la régulière à la réserve?

Le mgén Petras : Oui.

Le sénateur Nolin : Et dans l'autre sens?

Le mgén Petras : Je leur disais en plaisantant que la réserve était plus exigeante. Mais c'était strictement pour plaisanter.

Comme je l'ai dit plus tôt, il est très compliqué de passer à la réserve, et nous avons finalement réussi à comprendre pourquoi c'était si complexe, à part le fait que certains règlements étaient inspirés par l'attitude qui avait cours pendant la guerre froide, et ce qui était difficile, c'était de savoir clairement à quoi s'attendre quand un réserviste prenait un poste dans la régulière.

[Français]

Le sénateur Nolin : Vous évoquez la période de la guerre froide. Toutefois, cette époque est révolue depuis 15 ans. Quel est le problème aujourd'hui? S'agit-il d'un problème de sécurité nationale ou d'information qui risquerait de mettre en danger la sécurité du pays?

[Traduction]

Le mgén Petras : C'est tout cela et davantage. Je peux réitérer ce que j'ai dit plus tôt, à savoir que nous avons l'intention d'énoncer une politique qui facilitera les choses à ce stade-ci. Nous reconnaissons le problème.

Le sénateur Atkins : Major général Petras, je suis surpris de vous entendre dire que vous n'avez aucune difficulté à recruter.

Comme vous le savez, notre comité parcourt le pays, et nous avons rencontré de nombreux commandants d'unité de réserve. Il est vrai que certains d'entre eux disent que ça va très bien, et d'autres disent que non.

J'imagine que lorsque vous dites que les choses vont bien, c'est de manière générale.

Le mgén Petras : Absolument.

Le sénateur Atkins : Quand vous parlez des 3 000, quel est votre facteur d'attrition moyen par année? Vous devez ajouter cela aux 3 000 au cours des cinq prochaines années.

Le mgén Petras : Oui, c'est exact, sénateur. Vous avez raison. Quand je dis que nous n'avons pas de difficulté à recruter, c'est parce que nous atteignons nos objectifs nationaux. Certaines unités ont énormément de succès dans certains domaines et d'autres ont beaucoup de mal à rester à flot.

The attrition figures are always interesting in terms of trying to calculate. We were trying to get a rough estimate. For years, there was discussion that we had 30 per cent attrition in the reserves. In terms of trying to track who is in the organization and who has left, our technology is improving. Our attrition used to include transfers to the regular force. We do not count that anymore. We are in the same organization. Once recruited, you are in.

It varies from environment to environment, but we are running at 15 to 18 per cent at this point. Those are the best figures that I have been given.

Senator Atkins: I assume, in view of the conflicts the country has been involved in, that those transfers are part of the attrition factor?

MGen. Petras: Absolutely. They are calculated in the attrition. The target under the land force reserve restructure is 18,500, and the annual attrition is factored into that. The allocated resources compensate for that.

Senator Atkins: The other thing we have heard when on our travels to different parts of the country is that a lot of these commanders are happy when they do not get a full turnout on a regular basis, because they do not have the budgets to address a full turnout. If they get two thirds, they feel that meets their budget on an annual basis.

If you were given more money, where would you put the money in the reserves?

MGen. Petras: If I return to your comment about commanding officers being happy that fewer people turn out —

Senator Atkins: I am not saying they are happy.

MGen. Petras: I understand what you are saying. It comes down to managing expectations. We have sufficient funds at this point to do what we need to do for the missions and tasks assigned. It comes down to managing expectations for the local commanding officer. They want to do all kinds of great things. As a commanding officer, you are given your base mission that you must accomplish, and you want to go a bit beyond. If you have fewer people show up and you have a little bit more money, you can broaden the scope of the training and the exercises that you do. It is human nature to want to do that.

At this point, I cannot assess where I would allocate the money if additional funding were granted. We are well positioned with the Canadian Forces transformation, and we want to see where it is going. We will determine through that transformation which capabilities are best generated within the reserves. If we think there is a greater requirement to do certain things in certain areas, we will need the money to go along with that.

Les données sur l'attrition sont toujours intéressantes lorsqu'il s'agit de calculer. Nous tâchons de faire des estimations approximatives. Pendant des années, on disait qu'on avait un taux d'attrition de 30 p. 100 dans la réserve. Pour ce qui est de savoir qui est dans l'organisation et qui est parti, notre technologie s'est améliorée. Notre taux d'attrition comprenait autrefois les mutations à la régulière. Nous ne les comptons plus. Nous sommes dans la même organisation. Une fois que vous êtes recruté, vous y êtes.

Le taux oscille dans les différentes unités, mais il se situe globalement entre 15 et 18 p. 100 en ce moment. Ce sont les chiffres les plus exacts qu'on m'a donnés.

Le sénateur Atkins : J'imagine que ces mutations font partie du facteur d'attrition étant donné les conflits auxquels notre pays a pris part?

Le mgén Petras : Absolument. Elles sont prises en compte dans le taux d'attrition. L'objectif que nous avons dans le cadre de la restructuration de la Réserve terrestre est de 18 500, et le taux d'attrition annuel est pris en compte ici. Les ressources qu'on nous alloue compensent pour cela.

Le sénateur Atkins : Ce qu'on nous a dit aussi lors de nos voyages dans les diverses régions du pays, c'est que bon nombre de ces commandants sont contents quand ils n'obtiennent pas un effectif complet régulièrement étant donné qu'ils n'ont pas les budgets voulus pour accueillir un effectif complet. S'ils en obtiennent les deux tiers, ils peuvent boucler leur budget annuellement.

Si on vous accordait plus d'argent, où l'investiriez-vous dans la réserve?

Le mgén Petras : Si je reviens à ce que vous avez dit à propos de ces commandants qui sont contents de voir qu'ils ont moins de monde...

Le sénateur Atkins : Je ne dis pas qu'ils sont contents.

Le mgén Petras : Je comprends ce que vous dites. Cela revient à gérer les attentes. Nous avons des fonds suffisants en ce moment pour faire ce que nous avons à faire dans les missions et les tâches qui nous sont imparties. Cela revient à gérer les attentes au niveau du commandant local. Ils veulent faire toutes sortes de choses formidables. Tout commandant reçoit sa mission de base qu'il doit réviser, et chacun veut en faire un peu plus. Si vous avez moins de monde et un peu plus d'argent, vous pouvez élargir l'ampleur de la formation et faire plus de manœuvres. C'est la nature humaine qui vous porte à faire cela.

Je ne peux pas vous dire pour le moment où j'utiliserais cet argent si l'on m'accordait des fonds supplémentaires. Nous sommes bien placés dans la transformation des Forces canadiennes, et nous voulons voir où nous allons. Cette transformation nous permettra de déterminer quelles capacités sont les mieux générées par la réserve. Si nous pensons qu'il faut faire certaines choses dans certains domaines, nous aurons besoin d'argent pour cela.

They are allocating the resources for the 3,000 in the right way. They have committed to bringing up the units to greater strength and towards new capabilities.

Senator Atkins: In your statement, you said you believe that with “properly managed expectations, the reserves can do more in responding to the demands of the new security environment.”

Do you wish to expand on that?

MGen. Petras: We have learned lessons from what we tried to do in the 1990s. In the 1980s, we were purely a strategic reserve. In the 1990s, we became a strategic and operationally focussed reserve, and most of the focus was on operations. We tried to make reserves into regulars, which we were not. At this point, we are striving for a balance between maintaining a strategic and operational reserve that is focused to best support what we do in the Canadian Forces.

The policy statement suggested that reserves be more involved in the domestic side of the house. We absolutely agree. Because of their presence around the country, the reserves can make a contribution. When I say “properly managed expectations,” we must be realistic in terms of assessing what reservists can bring to the table in that dimension.

The reservists are part of the CF capability mix that is going to support first responders in domestic operations.

Senator Atkins: Are there any formal programs being conducted to more closely integrate local forces with municipal first responders in populated areas? What is the official and lawful mechanism for the authorities in relation to the commanders of those units?

MGen. Petras: For a local commanding officer, there is always a tendency to want to be there and jump in and help wherever an emergency happens. When there is a local flood or fire, the first thing you want to do is help.

Senator Atkins: What is the mechanism?

MGen. Petras: If the locals want to call on Canadian Forces support, the request must go up through the solicitor general, through the Department of National Defence, and back to whoever owns the Canadian Forces resources in that area, and they then can authorize the request.

Senator Atkins: Through the solicitor general provincially?

MGen. Petras: It goes up through a provincial chain up to the federal chain and then back down to grant approval. In an emergency, that can be done fairly quickly.

You asked what we are doing to connect closer. As part of the work we are doing in making the reserves a more valuable asset for domestic operations, the land force reserve restructure project

On a bien réparti les ressources pour les 3 000. On s'est engagé à hausser les effectifs des unités et à trouver de nouvelles capacités.

Le sénateur Atkins : Vous dites dans votre déclaration que vous êtes convaincu « que si les attentes à leur égard sont bien gérées, les unités de réserve pourront accroître davantage leur contribution dans le nouveau contexte de sécurité ».

Pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet?

Le mgen Petras : Nous avons retenu des leçons de ce que nous avons essayé de faire dans les années 90. Dans les années 80, la réserve était purement à caractère stratégique. Dans les années 90, la réserve est devenue stratégique et opérationnelle, et presque toute l'attention était portée sur les opérations. Nous avons essayé de convertir les unités de réserve en unités régulières, ce que nous ne sommes pas. En ce moment, nous nous efforçons de maintenir dans la réserve un équilibre entre le stratégique et l'opérationnel afin de mieux faire ce que nous faisons dans les Forces canadiennes.

L'énoncé de politique dit que la réserve doit jouer un plus grand rôle dans les opérations intérieures. Nous sommes parfaitement d'accord. Du fait de notre présence partout au pays, la réserve peut apporter beaucoup. Quand je parle de « bien gérer les attentes », il faut être réaliste lorsqu'il s'agit de déterminer la contribution des réservistes dans cette dimension.

Les réservistes font partie des capacités des Forces canadiennes qui soutiennent les secours d'urgence dans les opérations intérieures.

Le sénateur Atkins : Est-ce qu'il existe des programmes structurés qui visent à mieux intégrer les forces locales aux services d'urgence municipaux dans les régions peuplées? Quel est le mécanisme officiel et réglementaire qui unit les autorités aux commandants de ces unités?

Le mgen Petras : Un commandant local a toujours tendance à vouloir intervenir dès qu'il y a urgence. Quand il y a une inondation ou un incendie, la première chose qu'on veut faire, c'est aider.

Le sénateur Atkins : Quel est le mécanisme?

Le mgen Petras : Si les autorités locales veulent faire appel aux Forces canadiennes, la demande doit être adressée par le solliciteur général au ministère de la Défense nationale, puis la demande est dirigée aux autorités dont relèvent les ressources des Forces canadiennes dans ce secteur, et elles peuvent alors faire droit à la demande.

Le sénateur Atkins : On s'adresse au solliciteur général de la province?

Le mgen Petras : La chaîne de commandement provinciale mène à la chaîne de commandement fédérale, puis on redescend pour donner l'approbation. En cas d'urgence, cela peut se faire assez rapidement.

Vous vouliez savoir ce que nous faisons pour nous rapprocher. Dans le cadre du travail que nous faisons pour faire en sorte que la réserve devienne un actif plus précieux pour les opérations

has planned to have community contingency planning officers assigned. Each of the centres in the town will have an officer assigned to work with the local emergency planning organization to give them a better sense of what potential capabilities the CF might bring if needed. That will form the basis for other things that we may potentially be able to do. Again, it is tied up with where we are going with Canadian Forces transformation at this point.

Senator Atkins: In some of the units we have talked to, there was a tremendous liaison. In others, there was not so much.

MGen. Petras: The program is not formally in place yet. There are places that have it, but it has not been completely followed through at this point. It was a concept that came out of the land force reserve restructure project, and it is starting to be implemented. In some cases, local commanding officers leaned forward and took the initiative and are already involved in sitting in. We want to formalize that process.

Senator Atkins: There has been no directive that says, "Do it"?

MGen. Petras: Not yet, but there will be soon. Part of the problem is that it was a pre-defence policy statement initiative. We are well set up to support it, but we need to analyze in terms of how the reserves are going to plug into this whole process.

Senator Atkins: We have talked a lot about university students. You have been in the military long enough to remember the Canadian Officer Training Corps — COTC. Is there not an opportunity to integrate the reservists with university campuses? Are we not missing something? Is there an opportunity there?

MGen. Petras: You are right. It has not been taken advantage of as much as we could. The COTC program in its time and the environment that we lived in was a terrific thing.

The effort they are trying to make at this particular point, which goes back again to the land force reserve restructure initiative, is an initiative called connecting with universities. They are running a number of pilots throughout the country. They have allocated a certain portion of the growth numbers to recruit specifically out of the university.

The Université Laval is an excellent example. There have been serious efforts to connect with that university. At one point, there was a recruiting office located right on campus. Pilot projects are being run to see whether there is interest from universities around the country. There is room to do a lot more there.

Senator Banks: Using the answer you gave to Senator Atkins about attrition, my arithmetic says you need to recruit about 13,000 new people over the next five years. Is that about right? Can you do that?

MGen. Petras: I am not sure. I have not done the math.

intérieures, le projet de restructuration de la Réserve terrestre a prévu d'assigner des officiers responsables de la planification d'urgence communautaire. Chaque centre dans la municipalité aura un officier assigné à l'organisation locale de planification d'urgence afin que celle-ci sache mieux quelles sont les capacités dont pourraient disposer les Forces canadiennes au besoin. Cela constituera la base des autres choses que nous serions en mesure de faire. Je répète que cela est lié à la transformation des Forces canadiennes qui est en cours en ce moment.

Le sénateur Atkins : Dans certaines unités que nous avons rencontrées, la liaison était excellente. Dans d'autres, ce n'était pas le cas.

Le mgén Petras : Le programme n'est pas encore officiellement en place. Il y a des endroits qui ont ces officiers de liaison, mais la pratique ne s'est pas encore généralisée. Cette notion est née du projet de restructuration de la Réserve terrestre, et on commence à la mettre en oeuvre. Dans certains cas, les commandants locaux ont pris l'initiative et collaborent déjà avec les unités. Nous voulons officialiser ce processus.

Le sénateur Atkins : Il n'y a pas de directive qui dit : « Faites cela. »?

Le mgén Petras : Pas encore, mais il y en aura une bientôt. Une partie du problème tient au fait que cela relevait d'une initiative qui précédait l'énoncé de politique de défense. Nous sommes bien équipés pour la réaliser, mais nous devons nous demander quel rôle les réserves vont jouer dans tout ce processus.

Le sénateur Atkins : Nous avons beaucoup parlé des étudiants universitaires. Vous êtes militaire depuis assez longtemps pour vous souvenir du Corps-école d'officiers canadiens, le COTC. N'y a-t-il pas moyen d'intégrer les réservistes dans les campus universitaires? Est-ce qu'il y a quelque chose que nous ne faisons pas? Est-ce qu'il y a une possibilité de ce côté?

Le mgén Petras : Vous avez raison. Nous n'en tirons pas parti autant qu'on pourrait. Le programme COTC, dans son temps et dans le milieu où nous vivions, était une chose formidable.

Ce qu'on essaie de faire en ce moment, et cela nous ramène à la restructuration de la Réserve terrestre, c'est une initiative qu'on appelle le programme de liaison avec les universités. Il y a divers projets pilotes en cours un peu partout au pays. On a alloué une partie du budget pour recruter expressément à l'université.

L'Université Laval en est un excellent exemple. On a fait de sérieux efforts pour établir des liens avec cette université. À un moment donné, il y avait un bureau de recrutement qui était situé en plein sur le campus. Nous menons divers projets pilotes pour voir s'il y a un intérêt dans les universités du pays. Il y a beaucoup d'autres choses qu'on peut faire de ce côté.

Le sénateur Banks : Si je prends la réponse que vous avez donnée au sénateur Atkins à propos de l'attrition, mes calculs me disent qu'il vous faudrait recruter environ 13 000 nouvelles personnes au cours des cinq prochaines années. Est-ce à peu près cela? Pouvez-vous faire cela?

Le mgén Petras : Je n'en suis pas sûr. Je n'ai pas fait les calculs.

Senator Banks: If your attrition rate is about 15 per cent, and you have about 15,000 people now — so that is 2,250 people a year over five years, 10,000 and change, in other words, plus the 3,000, is 15,000, but that is modest. Is that doable?

MGen. Petras: I would expect that that would be correct, senator. As I said, we have had little difficulty in terms of replacing attrition. That is already built into the way we do business. The additional 3,000 is a confirmation of the commitment by the government to go to 18,500. We have already had 1,500 of those allocated, and 750 others have already been identified as to where they are going in the units. The additional 750 is what they are working on.

This is in the land reserve. If you are talking even 3,000 people spread out over 10 brigades, that is 300 people per brigade. Ultimately, it is not a lot of people.

Senator Banks: My final question, and it concerns the naval reserve. We have heard from naval reserve folks on maritime coastal defence vehicles, MCDVs, that there is an impediment to their forward, upward motion in terms of rank. As you said, those vessels are dedicated to them and they run them. They cannot go to go courses and they cannot move up the chain. Is that a factor that is being taken into account some place?

MGen. Petras: I certainly have not heard that.

Senator Banks: We have heard it a lot.

MGen. Petras: I absolutely believe that that may be the case with some individuals. However, it comes down to being a personal choice. As a philosophy, someone who is involved in operations should get the appropriate credit and recognition for it, in terms of advancement in career. If an individual has spent full-time service and has made that commitment, he or she should get the appropriate recognition. If an individual person cannot get time to take all his courses, manning an MCVD is a personal choice on the individual's part.

As I said in my opening remarks, I have balanced my civilian and military career to get where I am. I made a conscious choice to go on 18-month full-time service. It did not impede, it was a requirement of balance, and that is what is required as well.

The Chairman: General, what is the timing of the recruitment of the additional 3,000 reserves? What years do you expect them to come in and in what proportion each year?

MGen. Petras: That is within the realm of the land force restructure project. I alluded to it when I made my comments earlier that it is not a new 3,000. They have been in the mill for a while at this stage. The 3,000 in the policy statement, the way I understand, is a confirmation by the government to fully fund to 18,500. The land reserve has people who have been in the mill for a while. Some have been recruited and the rest are going to go.

Le sénateur Banks : Si votre taux d'attrition est d'environ 15 p. 100 et que vous avez environ 15 000 personnes en ce moment, c'est donc 2 250 personnes par année sur cinq ans, soit environ 10 000, autrement dit, plus ces 3 000, ça fait 15 000, mais c'est un objectif modeste. Est-ce faisable?

Le mgen Petras : J'imagine que c'est exact, monsieur le sénateur. Comme je l'ai dit, nous avons eu peu de mal à contrer le facteur d'attrition. Cela est déjà pris en compte dans notre façon de faire les choses. Les 3 000 supplémentaires confirment l'engagement qu'a pris le gouvernement d'atteindre les 18 500. Nous avions déjà affecté 1 500 réservistes, et nous savons déjà dans quelles unités nous allons mettre les 750 autres. On s'occupe de placer les 750 qui restent.

Je parle de la Réserve terrestre. Si vous parlez de 3 000 personnes réparties dans 10 brigades, ça fait 300 personnes par brigade. Au bout du compte, ça ne fait pas beaucoup de monde.

Le sénateur Banks : Voici ma dernière question, et elle concerne la Réserve navale. Des gens de la Réserve navale nous ont dit que les navires de défense côtière, les NDC, faisaient obstacle à leur avancement en grade. Comme vous dites, ces navires sont fait pour eux et ils en sont responsables. Mais ils ne peuvent pas aller suivre des cours et ainsi monter en grade. Est-ce un facteur que l'on prend en compte quelque part?

Le mgen Petras : C'est la première fois que j'en entends parler.

Le sénateur Banks : On nous l'a dit souvent.

Le mgen Petras : Je ne doute pas que ce puisse être le cas pour certaines personnes. Cependant, cela revient à un choix personnel. De manière générale, la personne qui prend part à des opérations devrait recevoir la reconnaissance voulue au niveau de l'avancement. Si une personne s'est engagée à temps plein, ce fait devrait être reconnu. Si une personne ne peut pas être libérée pour suivre tous les cours, le fait d'être sur un NDC devient un choix personnel pour cette personne.

Comme je l'ai dit dans mon allocation d'ouverture, j'ai concilié des carrières militaire et civil pour me rendre où je suis. C'est consciemment que j'ai décidé de m'engager pendant 18 mois à temps plein. Cela ne m'a pas fait obstacle, il a fallu le faire pour concilier les deux, et c'est ce qu'on veut aussi.

Le président : Général, quel calendrier avez-vous prévu pour le recrutement des 3 000 réservistes supplémentaires? En quelles années prévoyez-vous les accueillir et combien seront-ils chaque année?

Le mgen Petras : Tout cela se fait dans le cadre du projet de restructuration de l'armée de terre. J'ai signalé, dans mes remarques tout à l'heure, qu'il ne s'agit pas de 3 000 nouveaux réservistes. Ils sont déjà dans le rouage pour l'heure. Si j'ai bien compris, le gouvernement confirme dans l'énoncé de politique le financement nécessaire du recrutement de ces 3 000 réservistes pour porter la réserve à 18 500. Il y a déjà un bon moment que la Réserve terrestre peut compter sur ces effectifs. Certains ont déjà été recrutés et il y en aura d'autres.

This is more in the Chief of the Land Staff's lane and responsibility, but I have been told that the original aim was to have it finished by 2006, and we are going to see whether they get to that target at that particular point. We are certainly making a serious effort to try to get there.

The Chairman: Let me put it a different way. We have been given the impression that the recruiting and the training system are going to be stressed — which is one of the reasons the 5,000 are back-ended. Do you have reason to believe that your 3,000 will be in the latter two years or the latter three years rather than in years one and two?

MGen. Petras: As I have said, I think a number of them have already been in. I will give you an example. The army has been recruiting people for a little while now. Phase two restructure has been going on for a while, since 2003. Phase one ended in 2003. Phase two, which was a commitment to the next 3,000, started at that particular point. It is only now that the full funding is going to follow the 3,000. I do not estimate that there is going to be a great deal of difficulty in actually meeting those targets in the time indicated. Whether it is 2006, that is something we will have to find out from the army.

The Chairman: I was not asking whether there was going to be difficulty; I was asking when there will be capacity.

MGen. Petras: There is capacity now.

The Chairman: Is that to recruit and train?

MGen. Petras: Yes, within limitations. The example I used, as we were doing in my previous job, as director general army reserve, which is where I speak from because I was involved in implementing phase one of land reserve restructure, we were able to grow to 15,500 soldiers during a time when the regulars were recruiting 7,000. It was stretched. We had to do all kinds of things. I am not suggesting there is no problem there. There is a serious effort being made, and we think the targets are going to be met in the time required.

The Chairman: In terms of keeping track of each of the reserve units across the country, how good are your measurements? How well are you able to evaluate whether you are getting value from each unit? Obviously, you know you are spending a certain amount on each unit. Do you have indices that will tell you whether you are getting value for money?

MGen. Petras: That is not something I do on my end of things. I rely on what happens in each of the environments. Each of the environments is given a mission, each of the environments has performance measurement indicators within the units to determine whether they are meeting their targets. If you are required to train in an army unit to a particular level throughout a year, there are mechanisms in place to track that. It is the same with the other environments.

Are we at the stage where we are sophisticated enough to be able to drill way down and get a minute feedback on what is happening? We are not there.

Cette responsabilité incombe davantage au chef d'état-major de l'armée de terre mais on me dit que l'objectif est l'année 2006, et il faudra attendre et voir s'il est atteint à ce moment-là. Nous faisons assurément de sérieux efforts pour y parvenir.

Le président : Je vais vous poser la question autrement. On nous a donné l'impression que le recrutement et l'entraînement allaient être sérieusement mis à contribution — ce qui explique pourquoi les 5 000 supplémentaires seront retardés. Avez-vous raison de croire que les 3 000 réservistes en question ne seront opérationnels que dans les deux dernières ou trois dernières années du cycle plutôt que dans la première et la deuxième?

Le mgen Petras : Comme je l'ai dit, certains d'entre eux sont déjà recrutés. Je vais vous donner un exemple. Il y a déjà un bon moment que l'armée recrute. La phase deux de la restructuration est en cours depuis un certain temps, depuis 2003. La phase un s'est terminée en 2003. C'est alors que la phase deux a commencé, à savoir l'engagement de recruter 3 000 personnes supplémentaires. Ce n'est que maintenant que nous pouvons compter sur le financement nécessaire à cette fin. Je ne pense pas qu'il y ait de grosses difficultés pour l'atteinte de cet objectif dans les délais. C'est l'armée qui pourra confirmer si ce sera en 2006.

Le président : Je ne vous demandais pas s'il y avait des difficultés. Je voulais savoir si la capacité sera atteinte.

Le mgen Petras : Nous avons déjà la capacité.

Le président : Vous voulez dire pour recruter et entraîner?

Le mgen Petras : Oui, dans certaines limites. Auparavant, j'étais directeur général de la Réserve de l'armée de terre et de cette expérience je tire l'exemple que j'ai utilisé. Je me suis occupé de la mise en œuvre de la première phase de restructuration de la Réserve de l'armée de terre et nous avons pu porter le nombre de réservistes à 15 500 pendant que l'armée régulière recrutait 7 000 personnes. C'était limite. Nous avons dû composer. Je ne prétends pas qu'il n'y a pas de difficultés. Nous faisons de sérieux efforts et nous pensons que les objectifs seront atteints dans les délais.

Le président : Comment arrivez-vous à suivre la situation de chaque unité de réserve d'un bout à l'autre du pays? Dans quelle mesure pouvez-vous évaluer si chaque unité est productive? Évidemment, vous savez combien vous dépensez pour chaque unité. Avez-vous des repères qui vous permettent de déterminer si vous optimiser l'argent dépensé?

Le mgen Petras : C'est l'une des tâches que j'accomplis. Je me fie à ce qui se passe dans chaque environnement. Chaque environnement a une mission, avec des indicateurs de rendement dans chaque unité pour déterminer si les objectifs sont atteints. Nous avons des mécanismes pour vérifier si l'entraînement exigé pour une unité de l'armée a atteint un niveau donné au cours de l'année.

Maintenant, pouvons-nous raffiner nos mesures à tel point que nous savons de façon détaillée ce qui se passe? Non, ce n'est pas le cas.

The Chairman: I do not think it is drilling way down. I bluntly put that if you have a militia regiment operating in a community and they are not succeeding in terms of attracting people, or they are not succeeding in terms of training their people, surely the management and the system ought to know that and ought to be able to measure it and say no. Here is our bottom 10 per cent, and if they do not do something about it, we are going to find ways to remove them from the reserves and have the regiment cease.

MGen. Petras: Ultimately, that is part of the long-term mission of what the land force reserve restructure is intended to do.

The Chairman: Do you not see that as your job?

MGen. Petras: It is not my job. Where I operate at the CF strategic level, I am responsible for overseeing all of the reserve environments, but I do not get involved in the nuts and bolts of that kind of thing. It does not mean that I cannot advise when I am asked based on my experience.

The Chairman: Who develops policies that will encourage the good units and improve the bad units?

MGen. Petras: That is a really good question because it comes down to what land force reserve restructure is doing within its project is mandated by government policy. The project will eventually run out and will be integrated into the way the army operates normally. We are in the process of talking about a transition plan from land force reserve restructuring to Canadian Forces transformation and how we are going to deal with that in 2006 when the project is supposed to end.

The Chairman: Perhaps we can wrap up this session with you talking about one of your most important responsibilities, and that is cadets. Would you tell the committee how much we spend on cadets, how many we have and why the cadet program is important to Canada?

MGen. Petras: Absolutely. As a matter of fact, I was at a Kiwanis Club luncheon here in Ottawa last Friday and I was able to articulate that exactly because it was Cadet Appreciation Day. It is one part of my responsibilities that is highly interesting because of the enthusiasm of more than 55,000 young people involved. Junior Canadian Rangers are administered by the cadets, but they are kids of the same age. There is the same kind of enthusiasm in our towns and in our isolated communities up North. I was appointed chief of reserves at Christmas and had a good idea of what cadets were all about. However, until you get right into it, you really have no idea the number of people who are involved. In addition to the 55,000 cadets, there are other 6,500 officers in uniform, who are the CIC officers as we call them.

The Chairman: What is CIC?

MGen. Petras: Cadet instructor cadre officers. There are also thousands of volunteers. It is a huge program in the country.

In terms of what it is they do, the aims of the program are simple. They promote leadership, citizenship, physical fitness and an awareness of the Canadian Forces.

Le président : Point n'est besoin de raffinement. Tout simplement, si un régiment de miliciens n'arrive pas dans une collectivité à attirer des recrues ou s'il ne réussit pas à entraîner les réservistes, il faudrait que la gestion soit au courant grâce à des mesures et qu'elle intervienne. On pourrait dire voilà le minimum exigé et s'il n'est pas atteint, nous retirerons notre appui et le régiment cessera d'exister.

Le mgen Petras : En bout de ligne, cela fait partie de la mission à long terme de restructuration de la Réserve terrestre.

Le président : Est-ce votre tâche?

Le mgen Petras : Oui. Quand je travaille au niveau stratégique des Forces canadiennes, je suis responsable de la surveillance de toutes les réserves, mais je ne m'occupe pas des menus détails. Cela ne signifie pas que je ne peux pas donner des conseils quand on m'en demande, mettant à profit mon expérience.

Le président : Qui élabore les orientations qui vont encourager les bonnes unités et améliorer les mauvaises?

Le mgen Petras : C'est une très bonne question car cela touche directement la restructuration de la Réserve terrestre, en vertu du projet prévu dans la politique gouvernementale. Le projet, une fois mené à bien, sera intégré aux opérations courantes de l'armée. Nous sommes en train d'élaborer un plan de transition qui va nous faire passer de la restructuration des réserves à la transformation des Forces canadiennes. Nous tâchons de voir comment nous allons agir en 2006 quand ce projet sera complété.

Le président : Terminons cette partie de notre séance avec vous en parlant d'une de vos responsabilités les plus importantes, à savoir les cadets. Pouvez-vous dire aux membres du comité combien nous dépensons pour les cadets, combien il y en a, pourquoi le programme des cadets est si important pour le Canada?

Le mgen Petras : Volontiers. En fait, vendredi dernier, j'étais ici à Ottawa à un déjeuner du Club Kiwanis. C'était à l'occasion de la journée d'appréciation des cadets et j'ai pu expliquer précisément cela. Cette responsabilité qui m'incombe est hautement intéressante car il s'agit de l'enthousiasme de plus de 55 000 jeunes. Les Rangers juniors canadiens sont administrés par les cadets mais il s'agit de jeunes du même âge. L'enthousiasme est le même dans les villes que dans les localités isolées du Nord. À Noël, j'ai été nommé chef des réserves et je savais bien ce que représentent les cadets. Toutefois, tant qu'on n'est pas mêlé de près à la question, on ne se rend pas compte du nombre de gens qui interviennent. Outre les 55 000 cadets, il y a 6 500 officiers en uniforme qui forment ce que l'on appelle le CIC.

Le président : Qu'est-ce que le CIC?

Le mgen Petras : Les officiers du Cadre des instructeurs de cadets. Il y a également des milliers de bénévoles qui interviennent. C'est un énorme programme.

Quant à ce qu'ils font, les objectifs du programme sont simples. On veut faire la promotion du leadership, du sens civique et de la forme physique et sensibiliser les jeunes aux Forces canadiennes.

I went to the national biathlon championships in Mount Washington in the spring. Biathlon is cross-country skiing and shooting. The kids train locally and regionally to the point where some of them are at a pre-Olympic level. There was serious competition to get to this national competition. Three days before the national competition there was a huge melt and there was no snow. It was too late to go to plan B, which was to go back to Valcartier where there was snow.

When I arrived on Friday, I saw people running on muddy trails and firing, with the morale sky-high. They had accepted the challenge; they improvised, adapted and overcame. The event was a huge success, even though there was no skiing. What great qualities those kids have and will have. As they become citizens, are those qualities not what we want?

The program is hugely successful. We spend about \$180 million a year from the Canadian Forces' budget to support the program. That is baseline funding. The Kiwanis sponsors two cadet corps in Ottawa. They generate a great deal of money to give the kids the extra things they need. It is truly an indication of where you have the Canadian Forces and the communities in a real partnership, putting together one of the best youth programs in the country.

The Chairman: How much did you say it cost, baseline?

MGen. Petras: It is approximately \$180 million.

The Chairman: It is \$180 million for 55,000 youth. How many hours do they put in over the course of a month?

MGen. Petras: They usually parade one evening a week, and they occasionally have a weekend a month as well. In the summertime, there are huge programs for cadets in all of the camps spread around the country.

The Chairman: How many cadets would go to a camp like Farnham or elsewhere? How many weeks would they go?

MGen. Petras: It varies. For example, I was at Camp Borden last summer, which had 1,500 kids. The kids do not necessarily go for the whole summer. The young people go there for two-week courses, three-week courses or month-long courses. It is a tremendous thing, and it is hugely sought after by the kids during the year.

The Chairman: Can you provide us with statistics on how many people attend those courses?

MGen. Petras: Yes. I do not have them with me, but I can get them for you.

The Chairman: On behalf of the committee, I would like to thank you for appearing before us. We found it a useful morning. We will have a number of other questions. If our staff can follow

Au printemps, j'ai assisté aux championnats nationaux de biathlon à Mount Washington. Le biathlon combine le ski de fond et le tir. Les jeunes s'entraînent à l'échelle locale et régionale et certains atteignent le niveau pré-olympique. La concurrence est forte pour participer à cette compétition nationale. Trois jours avant la compétition, il y a eu un redoux et il n'y avait pas de neige. Il était trop tard pour se rabattre sur le plan B, c'est-à-dire retourner à Valcartier où il y avait de la neige.

Quand je suis arrivé le vendredi, j'ai vu des jeunes courir sur les pistes boueuses et pratiquer le tir, avec un moral superbe. Ils avaient accepté le défi. Ils avaient improvisé, s'étaient adaptés et avaient surmonté la difficulté. L'événement a été un franc succès même s'il n'y a pas eu de ski. Ces jeunes ont de grandes qualités et les maintiendront. Ils deviendront des citoyens et ne sont-ce pas là les qualités que nous souhaitons?

Le programme connaît énormément de succès. Nous avons dépensé environ 180 millions de dollars par année à même le budget des Forces canadiennes pour soutenir le programme. C'est le financement de base. Les Kiwanis parrainent deux corps de cadets à Ottawa. Ils recueillent beaucoup d'argent pour donner aux jeunes les choses supplémentaires dont ils ont besoin. Il s'agit véritablement d'une indication d'un partenariat réel entre les Forces canadiennes et les collectivités qui travaillent ensemble pour mettre sur pied l'un des meilleurs programmes pour les jeunes au pays.

Le président : Quel est le coût déjà du financement de base?

Le mgén Petras : Il est d'environ 180 millions de dollars.

Le président : Il s'agit d'un montant de 180 millions de dollars pour 55 000 jeunes. Combien d'heures les jeunes consacrent-ils à ce genre d'activité sur un mois?

Le mgén Petras : Ils participent à un exercice militaire habituellement un soir par semaine et parfois une fin de semaine par mois. Pendant l'été, il existe d'énormes programmes pour les cadets dans tous les camps répartis un peu partout dans le pays.

Le président : Combien de cadets participeraient à un camp comme celui de Farnham ou ailleurs? Combien de semaines y passeraient-ils?

Le mgén Petras : Cela varie. Par exemple, j'étais au camp Borden l'été dernier qui a accueilli 1 500 jeunes. Les jeunes ne vont pas nécessairement au camp pendant tout l'été. Ils y vont pour des cours de deux ou trois semaines ou des cours d'un mois. C'est un excellent programme qui est extrêmement populaire auprès des jeunes qui cherchent à s'y inscrire au cours de l'année.

Le président : Pouvez-vous nous donner des chiffres sur le nombre de participants à ces cours?

Le mgén Petras : Oui. Je ne les ai pas sous la main, mais je peux vous les obtenir.

Le président : Au nom du comité, je tiens à vous remercier d'avoir comparu devant nous. La matinée a été instructive. Nous aurons un certain nombre d'autres questions. Si notre personnel

up with you on them, I would be grateful. As you can see, there is a high level of interest in reserves in this committee. We are grateful to you for assisting us in understanding them better.

For members of the public who are viewing the program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

The committee continued in camera.

The committee resumed in public.

The Chairman: Honourable senators, our witness this afternoon is Karen Ellis. Ms. Ellis was appointed Assistant Deputy Minister of Infrastructure and Environment with the Department of National Defence in February 2004. In addition to her responsibilities in the department's infrastructure and environment portfolio, Ms. Ellis is the Level 1 Champion for DND Managers' Network and the Nuclear and Ionizing Radiation Safety Committee.

Prior to this position, Ms. Ellis was director general of the Multiculturalism and Aboriginal Peoples' Programs Branch at Canadian Heritage.

Ms. Ellis, welcome to the committee. We understand you have a short statement. Please proceed.

Ms. Karen Ellis, Assistant Deputy Minister (Infrastructure and Environment), National Defence: Honourable senators, I am grateful to have the chance to meet with you today. There is an elephant in the room today; its name is infrastructure. I am its caretaker and I consider myself to be the conscience of the department on these matters.

Safe, secure, suitable and sustainable infrastructure is fundamental to the delivery of the defence mission.

[Translation]

I would like to describe the size, complexity and diversity of the DND/CF infrastructure and to highlight the unique way in which this portfolio is managed.

[English]

There are ongoing tradeoffs between investment in CF operations, on the one side, and sustainment and support activities, including infrastructure, on the other. We work continually to get the best results we can with the money available each year, but the demands always exceed supply. The result is that we have underinvested in infrastructure over a number of years.

peut communiquer avec vous par la suite, je vous en serais reconnaissant. Comme vous pouvez le constater, notre comité s'intéresse beaucoup aux réserves. Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir aidé à mieux comprendre en quoi elles consistent.

À l'intention des membres du public qui regardent l'émission, si vous avez des questions ou des commentaires, veuillez consulter notre site Internet à l'adresse suivante : www.sen-sec.ca. Vous y trouverez le compte rendu des témoignages de même que le calendrier confirmé des audiences. Autrement, vous pouvez communiquer avec le greffier du comité en composant le 1-800-267-7362 pour plus d'information ou de l'aide pour communiquer avec les membres du comité.

La séance se poursuit à huis clos.

La séance publique reprend.

Le président : Chers collègues, nous accueillons cet après-midi Karen Ellis. Mme Ellis a été nommée sous-ministre adjointe de l'Infrastructure et de l'Environnement au ministère de la Défense nationale en février 2004. En plus de gérer le portefeuille d'infrastructure et d'environnement du ministère, Mme Ellis est championne de niveau 1 de deux réseaux de gestionnaires du MDN et du Comité de la sûreté nucléaire et de la protection contre les rayons ionisants.

Avant d'exercer ce poste, Mme Ellis était directrice générale du secteur du Multiculturalisme et des Populations autochtones à Patrimoine canadien.

Madame Ellis, nous vous souhaitons la bienvenue. Nous croyons savoir que vous avez une brève déclaration à faire. Vous avez la parole.

Mme Karen Ellis, sous-ministre adjointe (Infrastructure et Environnement), Défense nationale : Honorables sénateurs, je suis ravie de cette occasion de vous rencontrer. Aujourd'hui il y a un éléphant dans la pièce, il s'agit de l'infrastructure. Je suis chargée de m'en occuper et je me considère comme la conscience du ministère sur ces questions.

Une infrastructure sûre, sécuritaire, appropriée et durable est fondamentale à l'exécution de la mission que s'est donnée la Défense.

[Français]

J'aimerais décrire la taille, la complexité et la diversité de l'infrastructure du MDN et des Forces canadiennes et souligner la façon particulière dont on gère ce portefeuille.

[Traduction]

Les compromis sont constants entre l'investissement dans les opérations des Forces canadiennes, d'une part, et dans les activités de maintien et de soutien, y compris l'infrastructure, d'autre part. Nous travaillons sans relâche afin d'obtenir les meilleurs résultats possible compte tenu des ressources financières dont nous disposons chaque année, mais la demande dépasse toujours l'offre. Nous avons par conséquent sous-investi dans l'infrastructure pendant un certain nombre d'années.

Should new money come to DND through budget 2005, we should be able to make some significant improvements in our infrastructure over time. For now, we remain focussed on ensuring that available funds are well invested, because how and where we spend on infrastructure is as important as how much we spend.

The management of infrastructure within DND is largely decentralized. By that, I mean that the operational, maintenance and management responsibilities lie with my colleagues. For example, the Chief of the Land Staff manages 41 per cent of the infrastructure in the department; the Chief of the Air Staff, 32 per cent; and the Chief of the Maritime Staff, 13 per cent. They are the custodians of their own infrastructure.

As Assistant Deputy Minister of Infrastructure and Environment, I provide functional leadership, policy advice and oversight on matters relating to infrastructure for the entire department. The Canadian Forces Housing Agency, CFHA, also reports to me. My group also plays a major role in implementing the large infrastructure and environmental projects for the department across the country.

This management model allows my colleagues the flexibility they need to make choices between what they spend on operational requirements and what they spend on infrastructure and other issues. They determine their priorities on an annual basis.

The infrastructure portfolio in the department is huge. It is valuable, and it is functionally and geographically diverse. I know this committee has been travelling and has seen much. Within the federal government, DND is the biggest custodian of buildings by quantity. We hold over 44 per cent of the federal inventory. We have over 20,000 buildings, including 137 reserve installations and in excess of 14,600 housing units. The total replacement value for this set of assets is \$19.6 billion.

[Translation]

All levels of government are facing major public infrastructure funding pressures stemming from aging assets and demographic growth. National Defence is no exception. The average age of our infrastructure is 40 years old. Approximately 57 per cent of DND's buildings are now more than 50 years old, which means, based on a typical life cycle of 50 years, more than half of our realty assets are theoretically beyond their useful life.

[English]

That is not to say that every building over 50 years of age should be replaced. It is simply a stark indicator of the need for investment in this area.

Si le budget 2005 prévoit de l'argent frais pour la défense, nous devrions pouvoir faire des améliorations à notre infrastructure au fil des ans. Pour le moment, notre priorité consiste à veiller à ce que les fonds disponibles soient judicieusement investis, parce que la façon de dépenser et les dépenses choisies sont aussi importantes que le montant dépensé.

Au sein du MDN, la gestion de l'infrastructure est grandement décentralisée. Les responsabilités actuelles en matière d'exploitation, d'entretien et de gestion des biens immobiliers sont confiées à mes collègues, qui sont les gardiens de leur propre infrastructure. Ainsi, le chef d'état-major de l'armée de terre gère 41 p. 100 du portefeuille de l'infrastructure, le chef d'état-major de la force aérienne, 32 p. 100 et le chef d'état-major des forces maritimes, 13 p. 100.

À titre de sous-ministre adjointe à l'Infrastructure et à l'Environnement, j'assure le leadership fonctionnel et la supervision, je prodigue des conseils et j'élaboré des politiques relativement aux questions d'infrastructure pour le ministère. Par ailleurs, l'Agence de logement des Forces canadiennes relève également de moi. Mon groupe a aussi un rôle majeur dans la mise en œuvre de la plupart des projets d'infrastructure et environnementaux d'envergure à l'échelle du pays.

Ce modèle de gestion donne à mes collègues la latitude nécessaire pour choisir entre ce qu'il faut dépenser pour les besoins opérationnels et ce qu'il faut dépenser par exemple pour l'infrastructure. Ils établissent leurs priorités chaque année.

Le portefeuille de l'infrastructure du ministère est énorme, indispensable et diversifié sur les plans fonctionnel et géographique. Je sais que le comité a été en tournée et qu'il a pu voir beaucoup de choses. Au sein du gouvernement fédéral, la Défense nationale est le plus important gardien d'immeubles en termes de quantité. Il détient un peu plus de 44 p. 100 de l'inventaire fédéral. Notre portefeuille comporte plus de 20 000 édifices dont nous sommes propriétaires, parmi lesquels 137 installations de la Force de réserve et plus de 14 600 unités de logement. La valeur totale de remplacement de cette infrastructure s'élève à environ 19,6 milliards de dollars.

[Français]

Tous les échelons du gouvernement subissent des pressions financières importantes de l'infrastructure publique qui découle du vieillissement des biens et de la croissance démographique. La Défense nationale n'y fait pas exception. L'âge moyen de notre infrastructure est de 40 ans et quelque 57 p. 100 des immeubles du MDN ont maintenant plus de 50 ans. Ce qui signifie, en tenant compte du cycle de vie normal de 50 ans, que plus de la moitié de nos biens immobiliers ont théoriquement dépassé leur durée de vie utile.

[Traduction]

Cela ne veut pas dire que tous les biens immobiliers de plus de 50 ans doivent être remplacés. Cependant, cette réalité est un indicateur sérieux de la nécessité d'un investissement dans ce domaine.

Since December 2002, when I actually started in the job, having been appointed later, I have travelled to all but two bases and wings in Canada. I have been just about everywhere. I have observed a great diversity in the condition, age and suitability of the infrastructure. I have seen a number of buildings and works that are in poor repair, no doubt, but I have also presided over the opening of a number of state of the art and absolutely fine facilities. It is a very mixed bag across the country.

DND invests \$1.2 billion a year in infrastructure and environment activities. That is a significant portion of the total budget, getting close to 10 per cent of the DND budget for 2005-06.

With a realty replacement cost of \$19.6 billion, we should be investing around \$780 million a year in our infrastructure, split evenly between two categories. The first category is maintenance and repair. This involves work that helps us maintain service potential of a given asset, and it could range from repairing leaking roofs to restoring a road. The second category we should be investing in is called recapitalization. This refers to replacing or renovating facilities to make them better suited for operational needs.

We have set targets of 2 per cent of our realty replacement cost for maintenance and repair, and another 2 per cent of our realty replacement cost for recapitalization. That is a total of \$780 million that we ought to be investing each year.

How are we doing? Investment in both areas has been quite low for a number of years, resulting in a fairly consistent shortfall of around \$200 million. The biggest shortfall is for maintenance and repair. For 2005-06, we are forecasting an average investment of 1.8 per cent out of 2 per cent for recapitalization, but only 1 per cent out of 2 per cent for maintenance and repair.

Why is that important? It is important because it is similar to a car. If you put money into preventive maintenance and take care of your car throughout its life cycle, you will save money and keep the car in working order for a longer period of time. If you do not do that, you get into breakdowns and more complex problems, all of which results in you paying much more later to replace parts or ultimately to replace the vehicle.

[Translation]

The department and the Canadian Forces continually strive to find the best possible mix of investment in operations and sustainment. Senior leadership in the department are very much aware of and concerned about the issue surrounding infrastructure. Their choices are difficult ones.

[English]

In 2005-06, the department plans to spend about \$360 million on capital construction projects. The main planning vehicle that we use is called our long-term capital plan for construction. This

Depuis décembre 2002, je me suis rendue dans toutes les bases et escadres du Canada, à l'exception de deux d'entre elles. J'ai été à peu près partout. J'ai ainsi pu observer les grandes différences au niveau de l'état, de l'âge et de la pertinence de l'infrastructure à l'échelle du pays. J'ai vu un certain nombre d'immeubles et d'ouvrages délabrés, mais j'ai aussi présidé l'inauguration de certaines nouvelles installations de pointe fort impressionnantes. Il y a vraiment un peu de tout.

La Défense nationale investit chaque année environ 1,2 milliard de dollars dans l'infrastructure et les activités environnementales. Cela représente une fraction importante du budget d'ensemble, soit presque 10 p. 100 du budget total du MDN pour 2005-2006.

Le coût de remplacement s'élevant à 19,6 milliards de dollars, nous devrions investir quelque 780 millions de dollars par an dans l'infrastructure, montant réparti également entre deux catégories. La première catégorie est celle de l'entretien et de la réparation, ce qui comprend les travaux effectués pour maintenir le potentiel de service d'un bien immobilisé, ce qui peut vouloir dire la réparation de fuites des toitures aussi bien que la réparation de voies d'accès. La seconde catégorie est ce que nous appelons la réfection. Il s'agit du remplacement ou de la rénovation d'installations existantes afin de mieux répondre aux besoins opérationnels.

Nous nous sommes fixé des objectifs de 2 p. 100 du coût de remplacement de l'immobilier pour chacun de ces aspects, c'est-à-dire entretien et réparation d'une part et réfection de l'autre. Cela représente 780 millions de dollars par an que nous devrions investir chaque année.

Où en sommes-nous? Dans les deux cas, l'investissement a été faible pendant un certain nombre d'années, ce qui représente un manque annuel d'environ 200 millions de dollars, les plus grandes insuffisances étant au niveau de l'entretien et de la réparation. Pour l'année financière 2005-2006, nous prévoyons un investissement moyen de 1,8 p. 100 sur un total de 2 p. 100 pour la réfection, mais d'à peine 1 p. 100 pour l'entretien et la réparation.

Pourquoi cela est-il si important? C'est important parce que c'est un peu comme une voiture. L'entretien préventif permet d'économiser de l'argent et de prolonger la vie du véhicule. Si l'on n'y voit pas pendant le cycle de vie du véhicule, cela entraîne des pannes et des problèmes plus complexes, ce qui fait qu'on finit par payer beaucoup plus pour remplacer des pièces ou pour remplacer le véhicule tout entier.

[Français]

Le ministère et les Forces canadiennes s'efforcent constamment de trouver leurs meilleurs agencements d'investissement dans les opérations et le soutien. La haute direction du ministère est consciente des questions entourant l'infrastructure et elle s'en préoccupe. Elle a des choix difficiles à faire.

[Traduction]

Pour l'année financière 2005-2006, le ministère prévoit dépenser environ 360 millions de dollars en projets de construction d'immobilisations. Le principal outil de

is a five-year rolling plan, updated annually. It captures all of the projects valued at over \$1 million that my colleagues have set their priorities on and it puts the entire package together.

While that plan really helps us to reach close to that 2 per cent on recapitalization, and that is a good thing, I do wish to underscore the relationship between maintenance and repair. When you defer the ongoing maintenance, you end up putting pressure to recapitalize later. There is a direct relationship there as to why we end up doing more on the recap later.

Finally, additional funding would enable us to get closer to achieving the full 2 per cent and 2 per cent, and would help us to maintain, condition and improve suitability of our infrastructure.

[Translation]

Our goal is to optimize defence infrastructure holdings to support the evolving Canadian Forces structure and capabilities as articulated in the defence policy statement.

[English]

We also ensure that with respect to our renovations and new buildings, the importance of other government policies and priorities in the early planning stages is taken into consideration. We take into account things like environmental considerations, green building types of design, heritage, barrier-free access for disabled persons and energy efficiency and conservation.

In conclusion, honourable senators, I wish to emphasize that this is a very big business line for the department. Infrastructure issues are complex and they are long term in nature. We work on a daily basis with the need to do trade-offs and compromise, depending on competing priorities, across the department. We have good plans and tools in place to manage what we do have and to guide the investments, and we are ready to spend more money, should it come through with the budget, which should take us closer to meeting the 2 and 2 per cent targets over a number of years. We will wait and see if that comes through.

Senator Atkins: Having heard your presentation and read about your responsibilities, I think next to the Prime Minister you are the most important person in government.

Ms. Ellis: There is certainly plenty to do.

Senator Atkins: It sounds like it.

planification que nous utilisons est ce que nous appelons le Plan d'investissement à long terme pour la construction. Il s'agit d'un plan quinquennal actualisé chaque année qui concerne tous les projets de plus de 1 million de dollars que mes collègues ont jugé prioritaires et qui, réunis, constituent notre objectif d'investissement d'ensemble.

Ce plan nous aide en fait à nous rapprocher de cet objectif de 2 p. 100 que nous nous sommes fixé pour la réfection, ce qui est une bonne chose, mais je tiens néanmoins à insister sur le lien de cause à effet de l'entretien et la réparation. Lorsqu'on remet à plus tard l'entretien courant, on finit par devoir multiplier plus tard les travaux de réfection. Il y a donc un rapport direct qui explique pourquoi nous finissons par devoir investir davantage plus tard pour la réfection.

Enfin, un financement supplémentaire nous permettrait de nous rapprocher davantage de nos deux objectifs de 2 p. 100, ce qui nous permettrait par le fait même de maintenir l'état et d'améliorer de façon constante la pertinence de nos biens immobiliers.

[Français]

Notre but est d'optimiser les avoirs de l'infrastructure de défense afin d'appuyer l'évolution de la structure et des capacités des Forces canadiennes, telle qu'en fait foi l'annonce de la politique de défense.

[Traduction]

Nous veillons en outre à tenir compte des autres priorités et politiques gouvernementales lors des premières étapes de planification de nos travaux de rénovation et de construction d'immeubles neufs. Mais nos conceptions tiennent compte de considérations environnementales, de l'initiative sur les bâtiments écologiques, des questions patrimoniales, de l'accès facile pour les personnes handicapées, de même que de l'efficacité et de l'économie en énergie.

En conclusion, honorables sénateurs, je voudrais souligner le fait qu'il s'agit là d'un secteur d'activité très important pour le ministère car les questions d'infrastructure sont de nature complexe et longues à régler. Nous composons quotidiennement avec la nécessité de faire des compromis et des concessions, compte tenu des priorités et des besoins qui se font concurrence au sein du ministère. Nous pouvons compter sur de bons plans et de bons outils pour gérer notre portefeuille et piloter nos investissements, et nous sommes prêts à dépenser davantage, si le budget nous le permet, afin de nous rapprocher progressivement, au fil des ans, de nos deux objectifs de 2 p. 100. Il reste maintenant à voir si ce financement nous sera accordé.

Le sénateur Atkins : Après avoir écouté votre exposé et pris connaissance de vos responsabilités, je dirais que vous êtes, après le premier ministre, la personne la plus importante au gouvernement.

Mme Ellis : Il est certain qu'il y a beaucoup à faire.

Le sénateur Atkins : C'est en effet l'impression que vous donnez.

I will start off with the 2005-06 Department of National Defence Report on Plans and Priorities, and I quote:

...underinvestment in infrastructure, which affects the condition of realty assets, increases the risk of non-compliance with a wide range of municipal, provincial and federal legislation and regulations....Left unchecked, these factors can have significant impact on quality of life, health, safety and workforce productivity.

What are you doing about all this?

Ms. Ellis: Basically, this is an opportunity to talk about why some of our investments have to be directed certain ways in a given year. Obviously, when we are dealing with health and safety regulations and legislation, whether that is federal, provincial or municipal, and I would count in that also environmental legislation, we have to issue guidance every year. It comes out from me to my colleagues. It is called our functional planning guidance.

Based on what we have observed in the previous year, if we have seen chronic areas where we see problems emerging, we would highlight this and say to my colleagues, "In this coming year, you will please put some effort and emphasis into correcting some of these deficiencies we have found," that relate to a particular law or regulation." It does not necessarily mean that every base or wing will have the same problem, but it means that sometimes we do have a chance to observe trends when we meet with bases and wings on a regular basis. We also meet with the engineering staff.

We would point out where there are some problem areas and provide advice and guidance on how to address that. Again, my colleagues, all the way down through the chain of command, to the base commander at the end of the day, are going to be responsible for ensuring they become compliant. The policy guidance and direction provided coming from my group is what can help people meet those types of issues on compliance.

If I think of health and safety, a good example is the housing agency. When they inherited the portfolio of houses in 1996, they were given a full-time focus on how to first deal with the first tranche of needs. That was bringing things up to health and safety standards. They invested \$400 million over the first five or six years of their existence to address those issues.

There are times when you can put some targeted money into that. The housing agency I work with closely, but my colleagues in the army, navy and air force would have to say, "We are making it a priority; we got the message and will do some work on that."

Je vais commencer par le rapport sur les plans et priorités du ministère de la Défense nationale pour l'année 2005-2006. On peut y lire ceci, et je cite :

[...] le sous-investissement dans l'infrastructure, qui a des conséquences sur l'état des biens immobiliers, accroît le risque de non-conformité à un vaste éventail de règlements municipaux, provinciaux et fédéraux... Si ces facteurs ne sont pas contrôlés, ils peuvent avoir des répercussions importantes sur la qualité de vie, la santé, la sécurité et la productivité des travailleurs.

Quelles mesures prenez-vous à cet égard?

Mme Ellis : En fait, cela nous donne l'occasion de vous dire pourquoi certains de nos investissements doivent être orientés de telle ou telle façon telle ou telle année. Il est évident que lorsqu'il s'agit de règlements et de lois concernant la santé et la sécurité, que ce soit au palier fédéral, au palier provincial ou au palier municipal, et j'entends également par là les lois concernant l'environnement, nous devons chaque année émettre des directives. Celles-ci me viennent de mes collègues. C'est ce que nous appelons nos conseils en matière de planification fonctionnelle.

Fort de ce que nous avons pu constater l'année précédente, s'il y a des secteurs, toujours les mêmes, où de nouveaux problèmes surgissent, nous soulignons la chose et je dis alors à mes collègues : « Cette année-ci, veuillez s'il vous plaît faire le nécessaire pour rectifier certains de ces problèmes que nous avons pu découvrir », en ce qui concerne telle ou telle loi ou tel ou tel règlement. Cela ne veut pas nécessairement dire que chaque base, que chaque escadre, aura le même problème, mais cela signifie qu'il nous arrive de pouvoir observer des tendances lorsque nous rencontrons régulièrement les responsables des bases et des escadres. Nous rencontrons également le personnel technique.

Nous signalons les cas où il y a des problèmes et donnons des conseils sur la façon d'y remédier. Je répète que tous mes collègues, jusqu'au bas de la chaîne de commandement, jusqu'au commandant de la base en fin de compte, ont la responsabilité de s'assurer de la conformité. La politique que mon groupe établit aide ces personnes à assurer la conformité pour ce genre de problèmes.

Si je songe à la santé et à la sécurité, un bon exemple est l'Agence de logement. Lorsqu'elle a hérité du portefeuille résidentiel en 1996, nous l'avons chargée en premier lieu de s'occuper de la première tranche de besoins. Il s'agissait de faire en sorte que les normes de santé et de sécurité soient respectées. Elle a investi 400 millions de dollars au cours des cinq ou six premières années de son existence pour s'occuper de ces problèmes.

Il y a des moments où l'on peut cibler des crédits pour cela. Je collabore étroitement avec l'Agence de logement, mais mes collègues de l'armée de terre, de la marine et de l'aviation doivent dire : « Nous en faisons une priorité; nous avons compris ce qu'il faut faire et nous allons y voir. »

Quality of life issues, everything we can do to improve infrastructure, the way a new facility is set up, bringing more natural daylight into it — I have toured many facilities where the mood has instantly lifted when there has been a design that has allowed a lot of natural daylight into a building. When you have the opportunity and are doing recapitalization or replacement, the kinds of things you can think about in the early stages to actually try to improve that working environment for people is incredible.

I have talked to base engineers who tell me that a fresh coat of paint has brightened people's moods. Sometimes it takes a whole new building to replace something that was perhaps very poor, and other times there are smaller, low-cost things we can do to help the quality of work life.

Senator Atkins: You are spending about \$780 million a year on maintenance and infrastructure. It is broken down basically into four regions. How do you prioritize the distribution of the monies?

Ms. Ellis: Perhaps I can clarify; perhaps I did not set it out clearly. You are right about the \$780 million, but that is what we should be investing. We fall about \$200 million short every year on that.

Ideally, our target for maintenance and repair would be \$390 million, half of the \$780 million every year, and the other half would be recapitalization of \$390 million.

How are the decisions made to spend that money is what I understand you are asking.

Senator Atkins: How it is distributed, yes.

Ms. Ellis: I am an Assistant Deputy Minister, but the generals who run the army and navy are my counterparts and colleagues. At the beginning of every fiscal year, each of them gets what we call an A-base budget, their overall budget for running the army or navy for the year. That budget includes their money for infrastructure.

I will choose the army as an example. A whole process happens, starting from base level, where all the ideas and proposals for what should happen on infrastructure get fed up to the commander of the army. The processes and review are fairly rigorous processes through his chain of command, and are ultimately presented to him once a year, whereupon he will make the final decisions on where the money will go in 2005-06 or 2006-07.

Senator Atkins: In that particular area.

Ms. Ellis: In that area, yes.

Senator Atkins: Who makes the final decision at the top? Are you the one who decides that?

Quant aux problèmes relatifs à la qualité de vie, nous faisons tout en notre pouvoir pour améliorer les infrastructures, la façon dont l'on érige les nouvelles installations, pour qu'elles profitent davantage de la lumière du jour. J'ai inspecté de nombreuses installations où le moral s'est amélioré instantanément dès que la conception facilitait la pénétration de la lumière du jour dans un immeuble. Quand on a cette possibilité et qu'on fait des rénovations où l'on remplace des installations, le genre de choses auxquelles on peut penser au cours des premières étapes pour améliorer le milieu de travail pour les gens est incroyable.

J'ai parlé à des ingénieurs sur les bases qui m'ont dit qu'une nouvelle couche de peinture avait amélioré le moral des gens. Il faut parfois bâtir un nouvel immeuble pour en remplacer un qui était peut-être en très mauvais état, et il s'agit parfois de petites choses qui ne coûtent pas cher, et que nous pouvons faire pour améliorer la qualité de la vie au travail.

Le sénateur Atkins : Vous dépensez environ 780 millions de dollars par année pour l'entretien et les infrastructures. Ce montant est essentiellement réparti entre quatre régions. Comment priorisez-vous la distribution des crédits?

Mme Ellis : Je peux peut-être répondre; je ne l'ai peut-être pas dit clairement au début. Vous avez raison à propos de 780 millions de dollars, mais c'est ce que nous devrions investir. Il y a environ 200 millions de dollars que nous ne dépensons pas à chaque année.

Idealement, notre cible pour l'entretien et les réparations serait de 390 millions de dollars, soit la moitié de ces 780 millions de dollars chaque année, et les 390 millions de dollars qui restent seraient consacrés à la réfection.

Si j'ai bien compris, vous voulez savoir comment on décide de dépenser cet argent.

Le sénateur Atkins : Comment c'est réparti, oui.

Mme Ellis : Je suis sous-ministre adjointe, mais les généraux qui sont à la tête de l'armée de terre et de la marine sont mes homologues et mes collègues. Au début de chaque exercice financier, chacun d'eux reçoit ce qu'on appelle un budget de base, soit leur budget général pour les opérations de l'armée de terre ou de la marine pour l'année. Ce budget comprend l'argent pour l'infrastructure.

Je vais prendre l'armée de terre à titre d'exemple. Il y a tout un processus qui se déroule, qui part de la base, où toutes les idées et propositions concernant les infrastructures sont communiquées au commandant de l'armée. Ce sont des processus et des examens qui sont assez rigoureux tout au long de la chaîne de commandement, et les résultats lui sont ultimement présentés une fois par année, auquel moment il décide où l'on investira l'argent en 2005-2006 ou en 2006-2007.

Le sénateur Atkins : Dans ce domaine particulier.

Mme Ellis : Dans ce domaine, oui.

Le sénateur Atkins : Qui est l'ultime décideur? Est-ce vous?

Ms. Ellis: No. The decisions made by the head of the army will stand. It is the same with the navy. They decide where the money will be spent, and they are accountable for how they spend the money.

At the end of the year, I provide an overall assessment to the senior leadership of the department and let them know how much the army and navy spent. I make it visible. I expose to the department what was spent compared to those targets. My role is providing the guidance on how you should spend and telling everybody how you did perform. I do not do that in a critical or negative way. I know they are dealing with realities. It is my job to show what is happening with infrastructure. It is their decision. They choose and they spend.

The Chairman: As a supplementary question, why is your job needed? Could the heads of each environment simply report themselves, and where is the value added in your position?

Ms. Ellis: My job has many dimensions. As with some of the other ADMs you have probably talked to, we all play what we call a functional role, meaning that we provide the targets, direction, policy and guidance of what the rest of the department should be doing within our particular domain. For example, my colleague responsible for civilian personnel would do exactly the same thing. All of our colleagues will make their own decisions about hiring, but she has to provide that overall direction, the objectives for the department, targets and benchmarking, so that we can then report on performance for the department, which is the other part of our role. That goes for the department's own benefit and knowledge, but also to Treasury Board and for the public through our departmental performance report.

I also mentioned to you that my group manages a huge number of major construction and environment projects across the country. We actually do project management for the army, navy and some for the air force. They have a few of their own project managers as well, but we have a large staff out there managing big construction projects over a number of years for the department.

I also have all of the responsibilities for the strategic planning on realty assets. Basically, as the new defence policy unfolds and we start to see what that might mean for the changing force structure, new buildings, new configurations, we have to work with colleagues in the department to help them do the planning for these projects. This usually involves a minimum of one year to do the planning and another two or three years sometimes to do full implementation of construction. A lot of long-term, complex work goes on out of my group to support construction, environmental cleanups and unexploded ordnance cleanup. These are major undertakings.

The other thing I manage is the strategic disposals of property for the department. When it comes to disposing of surplus property, there are routine disposals that involve small, low-value

Mme Ellis : Non. C'est le chef de l'armée de terre qui décide. Même chose pour la marine. Les chefs décident où l'argent sera envoyé, et ils rendent des comptes pour l'emploi de cet argent.

À la fin de l'année, je fournis une évaluation globale à l'état-major du ministère pour lui faire savoir combien l'armée de terre et la marine ont dépensé. Je leur soumetts des chiffres concrets. Je dis au ministère combien on a dépensé par rapport aux cibles. Mon rôle consiste à donner des conseils sur la façon dont on doit dépenser et à dire à chacun comment il s'est acquitté de sa tâche. Je ne fais pas cela dans un esprit critique ou négatif. Je sais qu'ils composent avec des réalités. Il m'appartient de leur dire ce qui advient des infrastructures. Mais ce sont eux qui décident. Ils décident comment ils vont employer l'argent.

Le président : Question supplémentaire, pourquoi a-t-on besoin de vous? Est-ce que les chefs de chaque secteur pourraient simplement eux-mêmes produire un rapport, et quelle est la valeur ajoutée de votre poste?

Mme Ellis : Mon emploi comporte de nombreuses dimensions. Comme certains des autres sous-ministres adjoints auxquels vous avez probablement parlé, nous jouons tous ce que nous appelons un rôle fonctionnel, ce qui veut dire que nous établissons les cibles, l'orientation et la politique, et ainsi le reste du ministère sait ce qu'il doit faire dans notre domaine à nous. Par exemple, ma collègue responsable du personnel civil fera exactement la même chose. Tous nos collègues décident eux-mêmes qui ils vont engager, mais c'est elle qui arrête l'orientation générale, les objectifs du ministère, les cibles et la référencement, pour que nous puissions ensuite rendre compte de notre rendement au ministère, qui est l'autre partie de notre rôle. Notre ministère profite de cette connaissance, mais le Conseil du Trésor aussi ainsi que le public, qui a accès à notre rapport ministériel sur le rendement.

Je vous ai dit également que mon groupe gère un nombre considérable de grands projets de construction et d'assainissement environnemental partout au pays. Nous faisons en fait de la gestion pour l'armée de terre, la marine et quelques-uns pour l'aviation. Ils ont eux aussi quelques gestionnaires de projet, mais nous avons un effectif considérable qui gère les grands projets de construction depuis plusieurs années pour le compte du ministère.

Je suis également la seule responsable de la planification stratégique concernant les biens immobiliers. Essentiellement, avec la mise en œuvre de la nouvelle politique de défense, nous commençons à voir ce que cela signifie pour la nouvelle structure des forces, les nouveaux immeubles, les nouvelles configurations, et nous devons aider nos collègues du ministère à planifier ces projets. Il faut habituellement au minimum une année pour faire la planification et parfois deux ou trois autres pour aller jusqu'au bout du projet de construction. Il se fait tout un travail complexe, axé sur le long terme, dans mon groupe pour soutenir les projets de construction, la dépollution environnementale et la neutralisation des munitions non explosées. Ce sont de grands projets.

Autre chose, je gère l'aliénation stratégique des biens immobiliers pour le compte du ministère. Lorsqu'il s'agit d'aliéner les biens excédentaires, il y a des formalités

properties that a base or wing commander or head of the army can decide he will dispose of. No one is particularly interested in it. It leaves the inventory. However, vis-à-vis something fairly large, such as the base closures that were announced in 1994 and 1995, because they are large pieces of property that could have high commercial value or interest to a nearby community, we call that a "strategic disposal." My group manages the entire lengthy and complex process on strategic disposals.

I have the group that regulates anything with ionizing radiation in the department. National Defence has the largest inventory of equipment, from diving watches to dials on planes, that emits ionizing radiation. Admittedly, much of this is low-risk type of material, but my group has regulatory authority for the whole department.

The housing agency is another of my responsibilities. We manage the entire portfolio of 14,600 houses for the department. That is a true operational day-to-day service and renewing the portfolio kind of experience.

We have a wide range of responsibilities. It is a fairly profound set of responsibilities that requires fairly large staff. I have about 230 people in the infrastructure environment group per se, and another 150 to 200 are in the housing agency across the country. Everybody is fairly busy.

Senator Atkins: How would you deal with Shearwater?

Ms. Ellis: One of the major tools we have for helping individual bases and wings plan what they want to do with their "footprint," namely, their infrastructure and property, is the master realty asset development plan. We are currently helping bases and wings across the country. We will do five a year. My group has a small fund of \$20 million to advance specific initiatives for planning. We will give \$1 million to each of five bases to update and renew their master realty asset development plan. That gives them a chance to think holistically about the base, including housing, what they will be doing there, what changes are coming, how they can consolidate, change and adapt. It is an important tool. My team will work with the navy and the air force, in this case, to develop and help deliver the realty asset development plan for Shearwater.

There are other decisions that are not in my area, but that is a hot potato. However, as soon as decisions are made about what types of things will be built or needed, based on that plan, my team then kicks in. It could be managing construction projects or helping plan what needs to happen. There are property issues there. My team would work with Canada Lands Company as required to work on property issues.

d'aliénation simples pour les petits biens de faible valeur que le commandant de la base ou de l'escadre ou le chef de l'armée de terre peut décider de ce qu'il en fera. Personne ne s'y intéresse particulièrement. Ce qui nous laisse le reste du portefeuille immobilier. Cependant, lorsqu'il s'agit de quelque chose d'assez gros, par exemple, les fermetures de base qui ont été annoncées en 1994 et 1995, étant donné qu'il s'agissait de vastes propriétés qui pouvaient avoir une valeur commerciale élevée ou présentaient un intérêt pour la collectivité voisine, nous les qualifions d'« aliénation stratégique ». Mon groupe gère tout le processus long et complexe qu'on appelle l'aliénation stratégique.

Je suis à la tête du groupe qui régleme tout ce qui concerne le rayonnement ionisant au ministère. La Défense nationale a le plus grand répertoire de matériel à rayonnement ionisant, des montres de plongée aux cadrans qu'on trouve dans les avions. Il est vrai que le gros de ce matériel présente un risque faible, mais c'est mon groupe qui a le pouvoir prévu par règlement pour tout le ministère.

L'agence de logement est une autre de mes responsabilités. Nous gérons tout le portefeuille du ministère qui compte 14 600 maisons. C'est un véritable service opérationnel quotidien qui nous conduit à renouveler le portefeuille.

Nous avons toute une série de responsabilités. Ce sont des responsabilités assez compliquées qui exigent un effectif assez considérable. J'ai environ 230 personnes dans le groupe Infrastructure et environnement comme tel, et entre 150 et 200 personnes à l'agence de logement partout au pays. Tout le monde est assez occupé.

Le sénateur Atkins : Que feriez-vous dans le cas de Shearwater?

Mme Ellis : Un des principaux outils que nous avons pour aider les bases et escadres à planifier ce qu'elles veulent faire de leurs infrastructures et biens est le plan de mise en valeur des biens immobiliers. Nous aidons actuellement des bases et des escadres aux quatre coins du pays. Nous nous occupons de cinq par an. Mon groupe a un petit budget de 20 millions de dollars pour mener des initiatives précises de planification. Nous donnerons un million à chacune des cinq bases afin de l'aider à mettre à jour et à renouveler son plan directeur de mise en valeur des biens immobiliers. Cela leur donne la possibilité de considérer la base dans son ensemble, en incluant le logement, ce qu'elles y feront, les changements à venir, la façon de regrouper certaines choses, d'évoluer et de s'adapter. C'est un outil important. Mon équipe va travailler avec la marine et l'armée de l'air, dans ce cas, à l'élaboration et à l'exécution du plan de mise en valeur des biens immobiliers de Shearwater.

Il y a d'autres décisions qui ne relèvent pas de mon secteur mais c'est certainement une patate chaude. Toutefois, dès que les décisions sont prises quant au type de choses qui seront construites ou nécessaires, à partir de ce plan, mon équipe intervient. Il peut s'agir de gérer le projet de construction ou d'aider à planifier ce qu'il y a à faire. Il y a là des questions immobilières. Mon équipe travaillerait alors à ces questions au besoin avec la Société immobilière du Canada Ltée.

If there are negotiations to be held with First Nations — because, as you know, often with property and disposals, there can be an interest on the part of the First Nations in the area — my team will advise and work with the base commanders.

We kick in when it is time to start implementing the plans for the realty assets and the property. We help advise as the plans develop, but we do have a practical role of delivering the things.

Senator Atkins: If you are running on a shortfall of \$200 million a year, where is the catch-up?

Ms. Ellis: The shortfall has largely been in the area of maintenance and repair, and the catch-up has ended up being a lot more recapitalization, the bigger projects that I mentioned earlier later on.

With some buildings, it is possible to keep going for a long time, before thing gets to a state where we cannot use it anymore. At that point, the commander of the army, as an example, will say to his team that specific buildings are at a certain point where they have to come down or something new has to be built or a major investment must be made in making it serviceable for the future.

The catch-up is often more expensive than having looked after the building to the degree we should have along the way. Those are trade-offs, as I said, that have to be made on an annual basis, depending on the other priorities the commander has across the whole world. Infrastructure tends to be the part that people feel they can let go longer, but the catch-up comes from doing a bigger job later.

Senator Atkins: It is generally agreed that the infrastructure on bases in many cases is critical. When they are putting out bids for construction, who manages that process?

Ms. Ellis: A project worth less than \$1 million would be handled at the base or wing level. The base commander has the authority to manage any projects under \$1 million when it comes to infrastructure. If the project is in excess of \$1 million, my team will get involved.

You may have heard of Defence Construction Canada, which is a Crown corporation that reports to the Minister of Public Works, but we are their sole client. We have had a very good working relationship with them for over 50 years.

We work up the project, and then I have a project manager assigned from my staff who works with Defence Construction Canada to get the statement of requirements from the army or whoever wants to do the project. We sit down and ask, "What is it you need? What do you need the building to do?" Then we bring in all those other things, such as the environmental and barrier-free aspects.

Once we have figured out what is required, we set up a process to get the tenders out and the bids in. We then have the construction and the implementation follow after that. It is generally a minimum of three years for a basic construction

S'il doit y avoir des négociations avec les Premières nations — car, comme vous le savez, lorsqu'il s'agit d'immobilier et d'aliénation de biens, les Premières nations de la région peuvent être concernées — mon équipe conseille et travaille avec les commandants de base.

Nous intervenons lorsqu'il est temps de commencer à mettre en œuvre les plans concernant les biens immobiliers. Nous aidons de nos avis durant l'élaboration des plans mais nous avons aussi un rôle pratique à jouer dans l'exécution.

Le sénateur Atkins : Si vous avez un manque à gagner de 200 millions de dollars par an, comment pouvez-vous vous rattraper?

Mme Ellis : Ce manque à gagner se situe essentiellement dans le secteur de l'entretien et des réparations, pour ce qui est de rattraper, il s'agit beaucoup plus de réfection, des grands projets dont je parlais tout à l'heure qui viennent plus tard.

Pour certains bâtiments, il est possible de les prolonger pendant longtemps, avant que l'on en arrive au point où on ne puisse plus les utiliser. À ce moment-là, le commandant de l'armée, par exemple, déclare à son équipe que tel ou tel bâtiment doit être démolé ou qu'il faut construire quelque chose de neuf ou faire un investissement majeur pour qu'il puisse être remis en état.

Il coûte souvent plus cher de faire ce rattrapage que d'entretenir les bâtiments convenablement. Je répète que ce sont des choix qu'il faut faire chaque année, en fonction des autres priorités du commandant dans le monde entier. L'infrastructure tend à être un élément que l'on néglige, mais cela oblige ensuite à faire des travaux plus importants.

Le sénateur Atkins : On s'entend généralement pour dire que l'infrastructure des bases, dans bien des cas, est critique. Quand on fait des appels d'offres en construction, qui gère ce processus?

Mme Ellis : Un projet de moins d'un million de dollars reste la responsabilité de la base ou de l'escadre. Le commandant de la base a autorité pour gérer tout projet de moins d'un million de dollars lorsqu'il s'agit d'infrastructure. S'il dépasse un million de dollars, mon équipe intervient.

Vous avez peut-être entendu parler de Construction de défense Canada, société d'État qui relève du ministre des Travaux publics mais dont nous sommes le seul client. Nous avons d'excellentes relations de travail avec cette société depuis plus de 50 ans.

Nous définissons le projet et je demande ensuite à un directeur de projet qui fait partie de mon personnel de travailler avec Construction de défense Canada pour obtenir l'énoncé des besoins de l'armée ou de quiconque veut réaliser ledit projet. Nous discutons avec les intéressés et demandons : « De quoi avez-vous besoin? À quoi devra servir ce bâtiment? » Nous faisons ensuite intervenir tous les autres éléments tels que les aspects environnementaux, l'accès facile.

Lorsque nous nous sommes entendus sur ce qui est nécessaire, nous mettons sur un pied un processus d'appel d'offres et de réception de soumissions. La construction et la mise en œuvre du plan font suite à cela. Tout le processus nécessite habituellement

project for that whole process to happen. My team gets involved at the beginning with the army or whoever the client is. We say that we will take over and help manage that process for them. My project managers travel and keep an eye on the projects throughout the period.

Senator Atkins: Does Public Works or the Crown corporation put out the contract?

Ms. Ellis: Defence Construction Canada does that for us when we work with it.

[Translation]

Senator Nolin: I understand that you are preparing a realty asset management framework.

Ms. Ellis: Yes.

Senator Nolin: Are you doing that in conjunction with Public Works Canada, with their assistance? Do they have a role to play with you?

Ms. Ellis: Our plan, which I mentioned in my remarks, is really a framework to manage all our realty assets. We are doing this ourselves.

Senator Nolin: In other words, Public Works Canada has nothing to do with it?

Ms. Ellis: Non, nothing.

Senator Nolin: I apologize for being a bit direct, but why is your organization so special? All other government of Canada departments deal with Public Works when it comes to their realty management framework, so why do you have an operating structure that is separate from Public Works? I understand that some buildings are used for special purposes, That said, barracks are barracks.

Ms. Ellis: Perhaps I can clarify that. I am responsible for monitoring and managing all realty assets located outside Ottawa. I am not responsible for the Ottawa region. All buildings in Ottawa come under the responsibility of my colleague, the ADM for Corporate Services, who works with the officials at Public Works Canada. There is a link, but not with me.

The second part of your question touches on two points. First, we have Defence Construction Canada, which was established 50 years ago and provides day-to-day support to us in this area.

Senator Nolin: You are familiar with that.

Ms. Ellis: Yes. Second, we do have a lot of special military facilities and requirements. My colleagues have long believed that we have a very good approach to managing our own construction projects with the help of DCC.

Senator Nolin: You mentioned what happens when you decide to stop using a building. Your organization manages the whole process of dealing with assets that the department no longer

un minimum de trois ans pour un projet de construction ordinaire. Mon équipe intervient dès le début auprès de l'armée ou de tout autre client. Nous leur disons que nous assumerons le processus et que nous aiderons à le gérer. Mes directeurs de projet se déplacent et surveillent les projets du début à la fin.

Le sénateur Atkins : Est-ce Travaux publics ou la société d'État qui accorde le contrat?

Mme Ellis : Construction de Défense Canada le fait pour nous lorsque nous travaillons avec elle.

[Français]

Le sénateur Nolin : Je comprends que vous êtes en train de préparer un cadre de gestion des bien immobiliers.

Mme Ellis : Oui.

Le sénateur Nolin : Faites-vous cela en parallèle avec Travaux publics Canada, avec leur aide? Ont-ils un rôle à jouer avec vous?

Mme Ellis : Notre plan, mentionné dans mon discours, est vraiment un cadre pour gérer tous nos bien immobiliers. Nous le faisons nous-mêmes.

Le sénateur Nolin : Autrement dit, Travaux publics Canada n'a rien à y voir?

Mme Ellis : Non, rien à voir.

Le sénateur Nolin : Je m'excuse d'être un peu direct, mais qu'est-ce qui fait que votre organisation est si spéciale? Alors que tous les autres ministères du gouvernement du Canada font affaire avec Travaux publics lorsqu'on parle du cadre de gestion immobilière, qu'est-ce qui fait que vous ayez une structure d'opérations à part de celle de Travaux publics Canada? Je comprends que certains immeubles ont des usages particuliers. Cela dit, un baraquement, c'est un baraquement.

Mme Ellis : Je peux peut-être clarifier cela. Je suis responsable du suivi et de la gestion de tous les bien immobiliers qui ne sont pas à Ottawa. Je ne suis pas responsable de la région d'Ottawa. Pour tous les édifices à Ottawa, mon collègue, le sous-ministre adjoint responsable des services coopératifs, travaille avec les fonctionnaires de Travaux publics Canada. Il y a un lien, mais pas avec moi.

La deuxième partie de votre question concerne deux points. Premièrement, nous avons Construction de défense Canada qui a été établi il y a 50 ans et qui nous appuie quotidiennement à ce sujet.

Le sénateur Nolin : Vous êtes familier avec cela.

Mme Ellis : C'est exact. Deuxièmement, oui, nous avons beaucoup d'édifices et d'exigences spéciales militaires. Mes collègues croient depuis longtemps que nous avons une très bonne approche dans la gestion de nos propres projets de construction avec l'aide de CDC.

Le sénateur Nolin : Vous avez fait référence à ce qui se produit lorsque vous décidez de libérer un immeuble. Vous gérez vous-mêmes, à l'intérieur de votre organisme, tout le processus

needs. Normally, departments operate with Public Works Canada and Canada Lands Company. They are responsible for realty assets that have been declared surplus. They do a very good job.

Ms. Ellis: Where disposition is concerned, other departments are involved. I thought you were talking about construction projects.

Senator Nolin: I was talking about construction projects earlier. Now I am talking about disposition of assets.

Ms. Ellis: You are right, there are two types of dispositions. There is routine disposition, which is managed by Public Works, and we do the same thing. Public Works Canada has expertise to help us market assets and manage the disposition process. When it comes to strategic dispositions, they are involved, but it depends on the case. We have a process. When we have a surplus property, our minister has to write to each of his colleagues who might be interested. If there is someone interested, we undertake the transfer process. Sometimes, Public Works helps us do that. Approval must be sought through a submission to the Treasury Board Secretariat.

It is true that we work with Public Works Canada; I do not want to give you the impression that we never work with them or with Defence Construction Canada. It depends on the region. It is sometimes appropriate to have a short-term partnership with them, but most of the time it is with Defence Construction Canada.

Senator Nolin: All of my questions center on expertise. I understand that you have special-purpose assets and buildings.

That said, Public Works has developed expertise in real property management over the years, and that has not always been easy. You may argue that it is expensive and that many departments claim that Public Works charges much more than what the departments would have to pay to get the same result. That could be debated; it is not within the scope of our study.

However, there is a service entity called Public Works Canada that offers this panoply of services. But you also offer those services, sometimes with assistance from Public Works and sometimes on your own. I am trying to understand why. That is all.

Ms. Ellis: Most of the time, we do it on our own.

Senator Nolin: Imagine if all the departments did that. There was a time when it worked that way.

Ms. Ellis: It is because we believe strongly that we are different.

Senator Nolin: All departments are different.

de mise en valeur d'un actif dont le ministère n'a plus besoin. Normalement, les autres ministères fonctionnent avec Travaux publics Canada et la Société immobilière du Canada. Ce sont eux qui ont la responsabilité de mettre en valeur les biens immobiliers déclarés excédentaires. Ils font un très bon travail.

Mme Ellis : On le fait pour les dispositions, ce processus implique les autres ministères. Je croyais que vous parliez des projets de construction.

Le sénateur Nolin : J'ai parlé des projets de construction. Je parle maintenant des projets de disposition.

Mme Ellis : Vous avez raison, il y a deux types de dispositions. Il y a une disposition de routine, gérée par Travaux publics Canada, et nous faisons la même chose. Travaux publics Canada a une expertise qui nous aide à mettre en valeur les propriétés et à gérer le processus de la disposition. Pour les dispositions stratégiques, ils sont impliqués, mais cela dépend du cas. Nous avons un processus. Quand nous avons une propriété en surplus, notre ministre doit écrire à chacun de ses collègues pouvant être intéressé à la propriété. Si quelqu'un est intéressé, nous allons faire un processus pour le transfert. Parfois, c'est Travaux publics Canada qui nous aide. Il faut une soumission au Secrétariat du Conseil du Trésor afin d'avoir une approbation.

Il est vrai que l'on travaille avec Travaux publics Canada; je ne veux pas vous laisser croire que l'on ne travaille jamais avec Travaux publics Canada ou avec Construction de défense Canada. Cela dépend de la région. Il est parfois approprié d'avoir un petit partenariat avec eux, mais la plupart du temps, c'est avec Construction de défense Canada.

Le sénateur Nolin : Toutes mes questions tournent autour de l'expertise. Je comprends que, compte tenu de la particularité de votre ministère, vous ayez des biens et un parc immobilier particuliers.

Ceci étant dit, Travaux publics Canada au fil des ans — et cela n'a pas toujours été facile — a développé une expertise dans la gestion immobilière. Vous pourriez arguer que cela coûte cher et que plusieurs ministères prétendent que Travaux publics Canada facture beaucoup plus que ce qu'ils pourraient investir pour arriver au même résultat. On peut en débattre; ce n'est pas le but de notre travail.

Par contre, il y a une construction de services qui s'appelle Travaux publics Canada qui offre cet éventail de services. Mais vous aussi, vous offrez les mêmes services, parfois avec l'aide de Travaux publics Canada et parfois seul. J'essaie de comprendre pourquoi. C'est tout.

Mme Ellis : La plupart du temps, c'est vraiment avec nous.

Le sénateur Nolin : Imaginez si tous les ministères faisaient cela. Il y a une époque où c'était ainsi d'ailleurs.

Mme Ellis : C'est parce que nous croyons fortement que nous sommes particuliers.

Le sénateur Nolin : Tous les ministères sont particuliers.

Ms. Ellis: Perhaps it is because we have a long tradition of specific needs for military operations, training and instruction. We have been doing this only for the past 50 years. We used to work more closely with Public Works, and we are always prepared to talk with them about the possibility of a partnership.

But for construction in general, we usually work with DCC. Many of the experts and engineers working in my group have excellent knowledge and long experience in managing construction projects for our department. It works well for us.

Senator Nolin: When you used the analogy of a car, you clearly pointed out that it makes sense to change the oil for preventive reasons because it costs more to fix a breakdown due to lack of maintenance. Not everyone has understood that. Obviously, some managers in your department have not understood. They invest much more, but not in prevention, so that the useful life of realty assets declines until the building finally has to be replaced.

You let users decide whether public money should be used to manage realty assets more efficiently, which is the term often used. We find it curious that you leave it up to your managers, your commanders, people responsible for managing bases to decide if you are going to do the work that is most urgent or if you are going to invest for the long term. We have problems with that. I would like your comments.

Ms. Ellis: The situation you describe is a difficult one. I often talk to my colleagues who are responsible for the decisions that you have just mentioned, and they have concerns every year about infrastructure. It is not something that they want to do. They have to make some very difficult choices among priorities and requirements of all kinds, from the operational, training and environmental side. Every year, each of my colleagues identifies the infrastructure problems in their business plan.

It is something that is invisible or ignored, but they always talk about the difficult choices that they have to make.

It is a hard reality. I hope that it will change and that we will get more funding to bridge the maintenance gap. That will help a lot, but we need to wait for the budget legislation.

We have plans for what to do if we get the money. People are well aware of the problems and they make difficult choices year after year. I want to encourage them to optimize our realty assets and think more creatively about what they can do to consolidate buildings or part of a base in order to save money.

We have kind of a creative environmental approach. If we have a good idea, like the demonstration pilot project on energy conservation, we can get funding from Natural Resources Canada to help us.

Mme Ellis : C'est peut-être parce que nous avons une longue tradition de besoins spécifiques pour les opérations militaires, l'entraînement, la formation. Nous ne faisons cela que depuis 50 ans. On a déjà considéré travailler plus étroitement avec Travaux publics Canada, et nous sommes toujours prêts à leur parler pour voir s'il y a un partenariat possible.

Mais pour la construction en général, on travaille la plupart du temps avec CDC. Beaucoup d'experts, d'ingénieurs qui travaillent dans mon groupe ont une excellente expertise et une longue expérience de gestion des projets de construction pour notre ministère. Cela fonctionne bien pour nous.

Le sénateur Nolin : Lors du parallèle que vous avez fait avec une automobile, vous avez bien illustré que l'investissement dans le changement d'huile, à titre préventif, est intelligent, si on compare aux coûts engendrés par les bris causés par un manque d'entretien. Tout le monde l'a compris. De toute évidence, certains gestionnaires de votre ministère ne l'ont pas compris. Ils investissent beaucoup plus, mais pas dans la prévention, ce qui diminue la vie utile des biens immobiliers jusqu'à ce qu'ils en viennent à la conclusion, un jour, que l'immeuble doit être remplacé.

Vous laissez à des utilisateurs le soin de décider s'il est valable pour les fonds publics de gérer l'actif immobilier d'une façon efficiente, pour reprendre des mots souvent utilisés. Nous trouvons particulier que vous laissiez à vos gestionnaires, à vos commandants, aux gens qui ont la responsabilité de gérer les bases, le soin de décider si vous allez au plus urgent ou si vous investissez dans le long terme. Cela nous pose un problème. J'aimerais entendre votre commentaire à ce sujet.

Mme Ellis : Vous décrivez une situation difficile. Je parle souvent avec mes collègues responsables des décisions que vous venez de décrire et chaque année, ils ont des inquiétudes qui touchent l'infrastructure. Ce n'est pas quelque chose qu'ils veulent faire. Ils doivent faire un choix très difficile des priorités et des exigences de toutes sortes, comme l'opération, la formation, l'environnement. Chaque année, chacun de mes collègues, dans leur plan d'affaires, identifie les problèmes rencontrés avec l'infrastructure.

Ce n'est pas quelque chose qui est invisible, ignoré, mais ils expriment toujours leurs difficultés lorsqu'ils ont à faire des choix.

C'est une réalité difficile. J'espère que cela changera et que l'on recevra plus de fonds pour rectifier la question de l'entretien. Cela va grandement aider, mais il faut attendre la législation pour notre budget.

Nous avons des plans si cela arrive. Les gens reconnaissent très bien les problèmes et font des choix difficiles, année après année. Je veux les encourager à optimiser les biens immobiliers, penser de façon plus créative à ce qu'ils peuvent faire pour consolider des édifices ou une partie d'une base pour épargner des fonds.

Nous avons une approche environnementale un peu créative. Si nous avons une bonne idée, comme le projet pilote de démonstration pour la conservation de l'énergie, on peut obtenir des fonds de Ressources naturelles Canada pour nous aider.

We are doing things, but it is a series of small steps. We take advantage of other programs and opportunities with our colleagues responsible for environmental management.

There are small signs of hope and we need to take advantage of our contacts and networks, but we still have infrastructure needs.

Senator Nolin: You estimate those needs to be \$200 million a year.

Ms. Ellis: That is right.

Senator Nolin: Your more detailed documentation shows that you have quite a specific list of needs.

Ms. Ellis: I show them to the department every year and our impact statement helps people understand the situation. Yes, I am in favour of this and it is my role, but that does not mean that I consider other priorities to be less important. I am the conscience where infrastructure is concerned and I take that role seriously within the department.

Senator Nolin: Thank you. I will give my colleagues a chance to speak.

[English]

Senator Meighen: Ms. Ellis, my first question may appear negative, but I do not mean it in any way to be a negative or critical question. Given the responsibilities that I have no doubt you discharge extremely well, why would not somebody with a military or engineering background find it easier to slot into the responsibilities that you discharge so ably?

Ms. Ellis: I appreciate your question. When I first joined National Defence, I was worried about whether people would be concerned that I was a civilian or would be concerned about the gender issue. The only question I was asked in the first four months was whether I am an engineer. No, I am not. I have a master's degree in medieval history. I have 21 years of experience in the public service, having worked in a number of policy and program areas.

Basically, because I have such an extraordinarily gifted staff, with a large percentage of military engineers, what I found — and what I presume my deputy minister who hired me felt — was that my skills, in terms of administration, setting strategic direction, being able to look at how the rest of government works and how we would work with them on our issues, were the kind that would be complementary to the technical skills of the military engineering staff. It has worked out very well. The questions stopped after about five or six months, and we seemed to have worked out an effective way of working together.

The job was held by a military member for a number of years. I am the second civilian, and I am the only non-engineer to date.

Senator Meighen: I always believe you can hire expertise.

On pose des gestes, mais c'est petit à petit. On profite des autres programmes et possibilités avec nos collègues qui gèrent l'environnement.

Il y a des petits signes d'espoir et il faut profiter de nos contacts et de nos réseaux, mais un besoin existe encore pour l'infrastructure.

Le sénateur Nolin : Besoin que vous évaluez à 200 millions de dollars par année.

Mme Ellis : C'est exact.

Le sénateur Nolin : En lisant une documentation plus pointue, vous énumérez les besoins de façon assez précise.

Mme Ellis : Je les montre au ministère chaque année et notre énoncé d'incidences aide les gens à comprendre la situation. Oui, je favorise cela, c'est mon rôle, mais je ne veux pas dire que les autres priorités sont moins importantes. Je suis la conscience pour l'infrastructure et je joue ce rôle de façon assez sérieuse au ministère.

Le sénateur Nolin : Je vous remercie. Je vais laisser à mes collègues la chance de poursuivre.

[Traduction]

Le sénateur Meighen : Madame Ellis, ma première question vous paraîtra peut-être négative mais ce n'est pas du tout mon intention qui n'est pas non plus de vous critiquer. Étant donné les responsabilités dont vous vous acquittez certainement extrêmement bien, pourquoi ne serait-il pas plus facile à quelqu'un qui ait une formation militaire ou d'ingénieur de les assumer?

Mme Ellis : Je comprends votre question. Lorsque je suis arrivée à la Défense nationale, je m'inquiétais que l'on puisse se préoccuper du fait que j'étais civile ou pour que je sois une femme. La seule question que l'on m'ait posée dans les quatre premiers mois, c'est si j'étais ingénieur. Je ne le suis pas. J'ai une maîtrise en histoire médiévale. J'ai 21 ans d'expérience de la fonction publique, ayant travaillé dans un certain nombre de secteurs de politique générale et de programme.

Essentiellement, parce que j'ai un personnel extrêmement doué, un fort pourcentage d'ingénieurs militaires, ce que j'ai constaté — et ce qu'a probablement pensé mon sous-ministre qui m'a nommé là — c'est que mes compétences, en matière d'administration, d'orientation stratégique, mes connaissances et des rouages de l'administration en général et de la façon de travailler avec elle aux problèmes qui nous occupent, mais qui est un complément nécessaire aux qualifications techniques des ingénieurs militaires. Cela a très bien marché. Plus personne n'a posé de questions après cinq ou six mois et nous sommes parvenus à une façon efficace de collaborer.

Ce poste a été occupé par un militaire pendant quelques années. Je suis la deuxième civile et, jusqu'ici, la seule qui ne soit pas ingénieure.

Le sénateur Meighen : Je suis toujours d'avis que l'on peut retenir les services d'experts.

The Chairman: Being a specialist in medieval history would fit in with some of the bases we have seen.

Ms. Ellis: Absolutely. The heritage considerations are serious.

Senator Meighen: Who is responsible for the boiling oil?

Ms. Ellis: Oil tanks, but not boiling oil.

Senator Meighen: Along the lines of what I think Senator Nolin was getting at, the military is the only one to benefit from having a dedicated service such as your department provides. Is that correct? He was wondering why Public Works does not do some of the things that you do for the military right off. Your budget would be about \$350 million?

Ms. Ellis: The budget for my own group would be about \$29 million just for operating the group, salaries and that kind of thing. We would manage in the range of about \$200 million for the capital construction program that we run for the department. These are not the projects that I described for the construction plan, but these are legacy projects, large projects left over from the early 1990s that are still going on. There are few things that we still manage the money for.

Before this decentralized model took place, everybody was centralized in my group. The person who held my job managed all the money and made a lot of the decisions. It has changed since that model of decentralization was set up.

Yes, it is probably in the range of about \$250 million to \$300 million. I could get back to you with the precise number. The housing agency has its own funds that it brings in through rent. It is on a separate budget, what it gets in rent and invests back in the houses.

My budget is not huge, but it is commensurate with my role in terms of functional leadership and some actual service delivery and management of projects.

Senator Banks: I am confused.

Senator Meighen: I am, too.

Senator Banks: It sounds to me like your budget is over a billion, is not it?

Ms. Ellis: Yes. The department needs to spend \$780 million a year.

Senator Banks: Which department?

Ms. Ellis: I am talking about the Department of National Defence. In other words, the army, navy, air force and smaller custodians combined should be spending a total, divided up between them, based on how much they hold, of \$780 million a year. I personally manage out of my group about 20 per cent of the total budget of the department, the numbers I have described to you. I do not have a large portion of the money.

Le président : Votre spécialisation en histoire médiévale est certainement tout à fait appropriée pour certaines des bases que nous avons vues.

Mme Ellis : Tout à fait. Les considérations patrimoniales sont sérieuses.

Le sénateur Meighen : Qui est responsable de l'huile bouillante?

Mme Ellis : Des réservoirs à mazout mais pas de l'huile bouillante.

Le sénateur Meighen : Dans la même veine, je crois, que le sénateur Nolin, l'armée est la seule à bénéficier d'un service spécialisé tel que celui que vous offrez, n'est-ce pas? Je me demandais pourquoi Travaux publics ne faisait pas dès le départ certaines des choses que vous faites pour l'armée. Votre budget est d'environ 350 millions de dollars?

Mme Ellis : Le budget de mon propre groupe est d'environ 29 millions de dollars, juste pour le fonctionnement du groupe, les salaires et ce genre de choses. Nous gérons un budget de l'ordre de 200 millions de dollars pour le programme de construction du ministère. Il ne s'agit pas là des projets que j'ai décrits pour le plan de construction mais des projets commémoratifs, de grands projets qui remontent au début des années 90 et ne sont pas encore terminés. Il y a peu de choses pour lesquelles nous gérons encore les budgets.

Avant ce modèle décentralisé, tout le monde se trouvait dans mon groupe. La personne qui occupait mon poste gérât tous les budgets et prenait beaucoup de décisions. Cela a changé depuis ce modèle de décentralisation.

Oui, c'est probablement de l'ordre de 250 à 300 millions de dollars. Je pourrais vous trouver le chiffre précis. L'agence de logement a ses propres fonds qui lui viennent des loyers. Il s'agit d'un budget distinct, ce qu'elle tire des loyers et réinvestit dans les maisons.

Mon budget n'est pas énorme, mais il correspond à mon rôle de leadership fonctionnel et d'exécution et de gestion de certains projets.

Le sénateur Banks : Je ne comprends pas.

Le sénateur Meighen : Moi non plus.

Le sénateur Banks : J'ai l'impression que vous avez un budget de plus d'un milliard de dollars, n'est-ce pas?

Mme Ellis : Oui. Le ministère doit dépenser 780 millions de dollars par an.

Le sénateur Banks : Quel ministère?

Mme Ellis : Je parle du ministère de la Défense nationale. Autrement dit, l'armée, la marine, l'armée de l'air et certains autres responsables devraient dépenser en tout, à eux tous, selon leurs biens immobiliers, un total de 780 millions de dollars par an. Je gère personnellement avec mon groupe environ 20 p. 100 du budget total du ministère et ce sont les chiffres que je vous ai donnés. Je n'ai pas la part du lion de ce budget.

I said that \$1.2 billion is what we spend on infrastructure and environment. Hence, about 80 percent of the money is actually held by my colleagues. They get that budget at the beginning of the year, every year. It is divided between them. They actually have that money. They decide how they are going to spend that money, and they spend it. I have about 20 per cent of the overall budget, to help on specific smaller initiatives and on managing some of the leftover construction projects.

Senator Meighen: Going back to the thrust of Senator Nolin's questions, for the privilege, not meaning anything sarcastic, of having your group do things as opposed, for example, to Public Works, it is an expense that equates to about 20 per cent of the budget of the Department of National Defence.

Ms. Ellis: No. The actual overhead for having my group is about \$30 million. All that other money is money designated for construction. It is not to keep me going.

Senator Meighen: About \$30 million keeps you going?

Ms. Ellis: Yes.

Senator Meighen: Do we need your group? Are we getting value for \$30 million? Is the Department of National Defence getting value for \$30 million?

Ms. Ellis: I believe they are, and I believe my colleagues would endorse that without any hesitation. The role we are playing is one that could no longer be handled elsewhere in the organization. The group that I run used to be part of the ADM materiel group a number of years ago. It was a smaller unit under the group that does procurement. It was determined in the mid-1990s, probably 1994 or 1995, that the amount of work involved in the infrastructure environment portfolios was sufficiently heavy and complex and needed a lot of attention and management such that it should be set up as a separate, stand-alone group. That is what happened, and the decision was made. While it is not large, it is significant, and I think it provides good value to the department in all areas that it is responsible for.

Senator Meighen: Is there any way your contention can be validated? I hope it can be. I, for one, and maybe some of my colleagues, am a little concerned, because this is the same department, National Defence, where, for whatever reason, it takes an average of 13 years to bring a procurement idea to fruition out in the field. We cannot believe it would take that long.

Now we have a group such as yours which, as I understand it, is there to try to make the process work better, that is, to expedite the process. It is very important, if that is part of your stated role and responsibility. I am not talking about procurement per se.

Ms. Ellis: I just wanted to be sure.

J'ai dit que nous dépensons pour l'infrastructure et l'environnement 1,2 milliard de dollars. Ainsi, environ 80 p. 100 de l'argent est en fait entre les mains de mes collègues. Ils obtiennent ce budget au début de l'année, chaque année. Ils se le divisent. C'est eux qui ont l'argent. Ils décident de la façon dont ils vont le dépenser et le dépensent. J'ai environ 25 p. 100 du budget total, pour aider à certaines initiatives de moins d'importance et pour gérer certains des projets de construction qui restent.

Le sénateur Meighen : Pour revenir aux questions du sénateur Nolin, pour le privilège, et je ne veux pas me montrer sarcastique, de faire faire certaines choses à votre groupe plutôt que, par exemple, à Travaux publics, on dépense environ 20 p. 100 du budget du ministère de la Défense nationale.

Mme Ellis : Non. Le total des frais généraux de mon groupe se situe à environ 30 millions de dollars. Tout le reste, c'est de l'argent qui sert à la construction. Ce n'est pas pour mon équipe.

Le sénateur Meighen : Vous vous contentez d'environ 30 millions de dollars?

Mme Ellis : Oui.

Le sénateur Meighen : Avons-nous besoin de votre groupe? Est-ce que ces 30 millions sont une dépense utile? Est-ce que le ministère de la Défense nationale en a pour son argent?

Mme Ellis : Je crois que oui et je crois que mes collègues n'hésiteraient pas à l'affirmer. Le rôle que nous jouons ne peut plus être assumé ailleurs au sein de l'organisation. Ce groupe faisait autrefois partie du groupe du matériel du sous-ministre adjoint. C'était un petit service dans le groupe des approvisionnements. On a décidé au milieu des années 90, probablement en 1994 ou 1995, que la quantité de travail que représentaient les portefeuilles du renouveau de l'infrastructure et de l'environnement était suffisamment lourde et complexe et nécessitait tellement d'attention et de gestion qu'elle devrait être confiée à un groupe distinct et indépendant. C'est ce qui s'est fait et c'est ainsi qu'a été prise la décision. Bien que ce ne soit pas un grand service, c'est important et je pense que c'est un bon investissement pour le ministère dans tous ses secteurs de responsabilité.

Le sénateur Meighen : Y a-t-il un moyen quelconque de prouver cela? Je l'espère. Personnellement, comme peut-être certains de mes collègues, je m'inquiète un peu parce que c'est le même ministère, la Défense nationale, ou, pour une raison ou une autre, il faut en moyenne 13 ans pour qu'une idée d'approvisionnement se concrétise sur le terrain. Nous avons du mal à croire que cela puisse prendre si longtemps.

Maintenant, nous avons un groupe tel que le vôtre qui, si je comprends bien, est là pour essayer de faciliter le processus, d'accélérer les choses. C'est très important, si cela fait partie de votre rôle et de vos responsabilités. Je ne parle pas d'approvisionnement en soi.

Mme Ellis : Je voulais simplement m'en assurer.

Senator Meighen: No. This is the Department of National Defence that seems, prime facie, to be a little top heavy, and decisions seem to take an inordinate length of time. There seems to be lots of money spent on administration as opposed to buying military equipment, for example — to oversimplify. I am just probing to see whether we can come to the conclusion that, with your assistance, things are running more effectively efficiently.

For example, you said that base commanders or wing commanders with respect to projects under \$1 million would have the authority to proceed with projects or disposals or whatever. How long has that \$1 million been in effect? Is it a recent figure, or is it a holdover for 10 or 12 or 15 years?

Ms. Ellis: The \$1 million has been in effect for quite a long time, more than 10 years.

Senator Meighen: That is what I was afraid of. Whose responsibility is it to say, “Gosh, in 15 years, there has been a lot of inflation, but there has not been a change in the \$1 million.” Whose responsibility would it be to say, “Don’t you think we should adjust that figure?”

Ms. Ellis: Basically, that sort of issue, and anything to do with other levels of approvals, is something that my shop would identify with that annual functional assessment. That is where we would bring out any issues that we think the department ought to look at or that we think the department ought to raise with Treasury Board. We would definitely have a role in asking how that is working.

The system is quite clearly set out. For construction and infrastructure, the under-\$1 million is at the base level. For a project of between \$1 million and \$5 million, I can sign off. On any project between \$5 million and \$60 million, the minister signs off, and anything higher than \$60 million has to go to Treasury Board. There is a hierarchy for spending authorization and there is a rigorous process at each level. We have a very sophisticated and rigorous project management system for construction.

You talked about approvals. One of our challenges is the time approvals take, even in the department. As you can appreciate, with all the emphasis in the last couple of years on comptrollership and rigor, ensuring that all the numbers are right and that we have double-checked figures before we sign off has added some steps. Everyone in the department is aware of it, but we are working with the Vice Chief of Defence Staff and the ADM of Finance to streamline some of the processes without losing the ability to double-check and the care of managing the finances well. The construction season is very short and we need to get things moving.

Your question about whether I should be able to approve revised projects in order to speed things up for the minister is something I have raised in past years with Treasury Board. Perhaps it is something we should reconsider to see whether we can be more flexible. My group would lead that work in consultation with all our colleagues.

Le sénateur Meighen : Non. C’est le ministère de la Défense nationale qui semble, à première vue, être un peu trop lourd et où les décisions semblent prendre horriblement longtemps. Il semble que l’on dépense énormément d’argent à l’administration plutôt qu’à acheter du matériel militaire, par exemple — même si mes propos peuvent sembler trop simplistes. J’essaie simplement de voir si nous pourrions parvenir à la conclusion que, avec votre aide, les choses pourraient tourner de façon un peu plus efficace.

Par exemple, vous avez dit que les commandants de base et d’escadre, pour ce qui est des projets de moins d’un million de dollars, ont tous les pouvoirs. Depuis quand est-ce le cas? Est-ce un chiffre récent ou est-ce que cela fait 10, 12 ou 15 ans?

Mme Ellis : Ce plafond d’un million de dollars existe depuis assez longtemps, plus de dix ans.

Le sénateur Meighen : C’est ce que je craignais. À qui appartient-il de dire : « Ma foi, en 15 ans, il y a eu beaucoup d’inflation mais on n’a pas relevé le plafond d’un million de dollars ». Qui devrait dire : « Ne pensez-vous pas qu’il faut réviser ce chiffre? »

Mme Ellis : En fait, ce genre de questions, comme tout ce qui a trait aux autres niveaux d’approbation, c’est ce que nous considérerions dans l’évaluation fonctionnelle annuelle. C’est à ce moment-là que nous signalons les problèmes que devrait à notre avis examiner le ministère ou qu’il devrait soulever auprès du Conseil du Trésor. Nous pouvons certainement jouer un rôle en demandant comment cela marche.

Le système est très clairement défini. Pour la construction et l’infrastructure, le premier niveau, ce sont les projets de moins d’un million de dollars. Pour un projet de un à cinq millions de dollars, je peux l’autoriser. Pour tout projet de cinq à 60 millions de dollars, c’est le ministre qui doit autoriser et tout ce qui dépasse 60 millions de dollars doit être présenté au Conseil du Trésor. Il y a une hiérarchie dans les autorisations de dépenses et il existe un processus rigoureux à suivre à chaque niveau. Nous avons un système de gestion de projet de construction extrêmement pointu et rigoureux.

Vous avez parlé d’approbations. Un des problèmes, c’est le temps que cela prend, même au sein du ministère. Vous comprendrez qu’avec tout ce que l’on a dit ces dernières années au sujet des contrôles et de la rigueur, de la nécessité de s’assurer que tous les chiffres sont exacts et qu’ils ont été vérifiés avant qu’une autorisation puisse être donnée, on a ajouté certaines étapes. Tout le monde au ministère est au courant mais nous travaillons avec le vice-chef d’état-major et le SMA des finances à simplifier certains des processus sans perdre la possibilité de vérifier et de bien gérer les finances. La saison de construction est très brève et il faut que les choses bougent.

Vous avez demandé si je devrais pouvoir approuver des projets révisés afin d’accélérer les choses pour le ministre. C’est quelque chose que j’ai demandé ces dernières années au Conseil du Trésor. Peut-être que l’on devrait réenvisager cela pour voir si on ne peut gagner une certaine souplesse. Mon groupe dirigerait cela en consultation avec tous nos collègues.

Senator Meighen: I can only encourage you to pursue that. To have the same limit for more than 10 years while we are faced with a snail-like decision-making process raises questions in my mind.

When a surplus property at a base is disposed of, where does the money from the sale go?

Ms. Ellis: The minister must first canvass whether there are other federal departments, provinces or municipalities interested in acquiring the property. We start at the federal level.

Senator Meighen: You said that you have to write to them all. Why would you not just publish a notice? That is the way the rest of us humans find out.

Ms. Ellis: For a routine disposal, we do just publish a notice through Public Works. A routine disposal is a property that does not have a particularly high commercial value and is of no political or regional interest. It is a simple notice and Public Works helps us manage that transaction.

Senator Meighen: So anything political — whatever that means — regional or of a certain value you have to write a letter?

Ms. Ellis: When something is determined to be a strategic disposal — in other words, it would bring in a fair amount of money and is in an area where there would be have a lot of interest —

Senator Meighen: Is Downsview an example?

Ms. Ellis: That is on our list of strategic disposals, yes. It is when it is strategic that the minister would take the extra step of writing to seven, eight or nine colleagues who might have other operations in the area and might be interested in looking at the property before we would move to a transfer to Canada Lands Company.

In the case of Nanaimo, B.C., for example, Indian and Northern Affairs Canada expressed an interest in that property. If another department indicated an interest, we would transfer that through a submission to the Treasury Board, but at market value. The other department pays us market value, likely as appraised by Public Works, and we would transfer the property in that way.

If no other department indicates an interest in that property, we would move to the next level of discussions. I would prepare a submission to Treasury Board recommending transfer of the property to Canada Lands Company. However, before we get to the final stage of asking for the transfer, we have to deal with First Nations issues and environmental cleanup. We have to consider whether there is any unexploded ordnance on the property or any heritage considerations, for example. We have to work through many other issues before it is actually ready to transfer. Again, we have to get a valuation of the property.

Le sénateur Meighen : Je ne peux que vous encourager à poursuivre cette idée. Je m'interroge quand je vois qu'on n'a pas modifié un plafond pendant dix ans alors que le processus décisionnel est tellement lent.

Quand on vend un bien immobilier excédentaire sur une base, où va le produit de la vente?

Mme Ellis : Le ministre doit d'abord demander s'il y a d'autres ministères fédéraux, des provinces ou des municipalités que ce bien immobilier intéresse. Nous commençons au niveau fédéral.

Le sénateur Meighen : Vous avez dit qu'il vous faut écrire à tous ces gens-là. Pourquoi ne vous contentez-vous pas de publier un avis? C'est la façon dont le reste du monde est avisé.

Mme Ellis : Lorsqu'il s'agit d'une vente ordinaire, nous nous contentons en effet de publier un avis par l'intermédiaire de Travaux publics. Quand je parle d'une vente ordinaire, je veux dire d'un bien qui n'a pas une valeur commerciale particulièrement élevée et qui ne présente pas un intérêt politique ou régional. Il s'agit alors d'un simple avis et Travaux publics nous aide à gérer cette transaction.

Le sénateur Meighen : Alors, pour quoi que ce soit de politique, peu importe ce qu'on entend par ce mot, de régional ou d'une certaine valeur, vous devez écrire une lettre?

Mme Ellis : Pour toute aliénation stratégique, autrement dit, si cela rapporte une somme considérable ou si c'est dans un secteur qui pourrait susciter beaucoup d'intérêt...

Le sénateur Meighen : Est-ce que Downsview est un bon exemple?

Mme Ellis : Cela fait partie de notre liste d'aliénations stratégiques, en effet. Dans ces cas-là, le ministre doit prendre la peine d'écrire à sept, huit ou neuf collègues qui pourraient avoir des activités dans le même secteur et qui pourraient s'intéresser à cette propriété, avant qu'on la cède à la Société immobilière du Canada.

Dans le cas de Nanaimo en Colombie-Britannique, par exemple, le ministère des Affaires indiennes et du Nord s'est dit intéressé par cette propriété. Si un autre ministère s'y intéresse aussi, la cession se ferait par présentation au Conseil du Trésor, mais en fonction de la valeur du marché. L'autre ministère nous en donne la valeur marchande, selon l'évaluation faite par Travaux publics, et c'est ainsi que se ferait la cession de cette propriété.

Si aucun autre ministère n'est intéressé, nous passons au prochain palier de discussion. Je prépare une présentation au Conseil du Trésor, recommandant la cession de la propriété à la Société immobilière du Canada. Avant d'arriver à l'étape finale de demande de cession, il faut d'abord s'occuper des questions relatives aux Premières nations et procéder à la dépollution. Il faut songer aux munitions non explosées sur la propriété et penser aussi aux considérations patrimoniales, entre autres. Il y a beaucoup d'autres questions à régler avant de pouvoir faire la cession. Encore une fois, il faut obtenir une évaluation de la propriété.

Once all the steps have been completed and the ministers eventually say that we can transfer the property, Canada Lands Company has to make a business case for that property. They get an evaluation of the property and issue a promissory note. Once the property is transferred to them and they are able to work out all the other interests, be they local or municipal, and they start to develop it and make money, we are allowed to apply for the proceeds through the Consolidated Revenue Fund. We can apply for up to 100 per cent of the revenues that come back through Canada Lands Company from what they make on the property.

The statutory regulations say that if the department gets money back, it must be reinvested in infrastructure. Our practice in National Defence is that when the money comes back, the Vice-Chief of the Defence Staff normally returns it. If it were a base initiative, the money would go back to the base. If it were at command level, they might put in the command level in the army, but the money is supposed to go back to the people who came up with the initiative to dispose, and they have to put the money back into infrastructure.

Senator Meighen: If the property were sold for \$1 million, you have to deduct from that the expenses of Canada Lands Company for advertising, selling, negotiating, and whatever else. What else do you have to deduct from the \$1 million, and is it only the profit or is it the total sale price?

Ms. Ellis: I will start with the first part, and I might have to get back to you with some of the detail.

If we had a piece of property on which there were significant environmental contamination as a result of National Defence having been on that property, we would assess and value what is known to us and Canada Lands Company would not have to give back the amount that it will cost to clean it up. In some cases, we might clean it up. Then it is a moot point and they get the full price.

If something else comes to light in terms of contamination that we had not identified at first, and it could be found to be caused by DND, we are liable for six years after the property is transferred to cover the cost of the cleanup. DND is always liable for unexploded ordnance. Regardless of to whom we have transferred the property, we always have to take care of that cleanup eventually.

Senator Nolin: What does the six years refer to?

Ms. Ellis: When we are going to dispose of a property, before it can be transferred to Canada Lands Company we have to find out whether there is any environmental contamination. We would do the investigation and evaluate the cost of cleanup. As part of the business transaction, we deduct the cost from what we would get from Canada Lands Company. If they are going to clean up the property, we would adjust the price accordingly. We might take the decision to clean it up before transferring it to them.

Senator Nolin: You are responsible for six years?

Quand toutes ces étapes sont terminées et que les ministres disent que l'on peut céder la propriété, la Société immobilière du Canada doit préparer un plan d'affaires à l'égard de ce bien. On fait une évaluation de la propriété et on prépare un billet à ordre. Une fois que la propriété est cédée à la Société et que tous les autres intérêts manifestés sont pris en compte, qu'ils soient locaux ou municipaux, si la propriété est mise en valeur et produit des revenus, nous pouvons demander que ces revenus nous soient versés par le Trésor. Nous pouvons demander jusqu'à 100 p. 100 des revenus perçus par la Société immobilière du Canada pour cette propriété.

D'après le Règlement, si nous recevons de l'argent ainsi, nous devons le réinvestir dans l'infrastructure. À la Défense nationale, quand l'argent nous revient, le vice-chef d'état-major de la Défense le rend habituellement. S'il s'agit de l'initiative d'une base, l'argent revient à la base. Si cela vient du commandement, cela peut servir au commandement de l'armée, mais il est censé revenir à ceux qui ont pris l'initiative de l'aliénation de la propriété et servir aux infrastructures.

Le sénateur Meighen : Si une propriété est venue un million de dollars, vous devez en déduire les dépenses effectuées par la Société immobilière du Canada pour la publicité, la vente, les négociations, etc. Que faut-il déduire d'autre de ce million de dollars et s'agit-il seulement du profit ou du prix de vente total?

Mme Ellis : Je vais commencer par la première partie de votre question et il se pourrait que je doive vous répondre plus tard, pour certains détails.

Si nous avons une propriété considérablement polluée par l'utilisation qu'en a faite la Défense nationale, nous en ferions l'évaluation, calculerions ce que nous en connaissons et la Société immobilière du Canada n'aurait pas à rendre les sommes nécessaires pour la dépollution. Dans certains cas, il se pourrait que nous fassions nous-mêmes la dépollution. Alors cela n'entre pas dans le calcul et on obtient le montant total.

S'il était un jour révélé que le MDN était responsable d'une contamination que nous n'avions pas décelée, il nous incomberait de décontaminer le site jusqu'à six ans après la cession du terrain. Le MDN est toujours responsable des munitions non explosées. Peu importe à qui nous cédon le terrain, dans tous les cas, nous devons enlever toutes les munitions non explosées qui s'y trouvent.

Le sénateur Nolin : Pourquoi six ans?

Mme Ellis : Avant de céder un terrain à la Société immobilière du Canada, nous devons déterminer s'il y a eu contamination de l'environnement. Nous faisons enquête et évaluons le coût de la décontamination. Dans le cadre de la transaction, nous déduisons ce coût de ce que devrait nous verser la Société immobilière du Canada. Si c'est elle qui se charge de la décontamination, le prix est rajusté en conséquence. Nous pouvons aussi décider de décontaminer le terrain après l'avoir cédé.

Le sénateur Nolin : Vous restez responsable six ans après la cession du terrain?

Ms. Ellis: We do our best to ensure that environmental contamination has been cleaned up. If we transfer it and within six years, as a result of erosion, a DND oil tank surfaces that no one knew was there, we would be liable to pay for the clean up, not Canada Lands Company. The general rule is that we are liable for six years after the transfer.

Senator Nolin: Who is responsible after six years?

Ms. Ellis: As far as I know, whoever took the land would be responsible. I will confirm that, but that is my understanding for environmental contamination.

Unexploded ordnance is a different category. Sometimes things can come up through years of erosion and freezing in winter. No matter who we transferred the property to at whatever time, DND would always be responsible for cleaning up any unexploded ordnance. There is no time limit on that liability.

Senator Atkins: Do you have examples of that situation?

Ms. Ellis: I do not have any offhand. I am not aware of any in terms of our strategic disposals since 1994-95. I would have to confirm that, but nothing comes to mind. I am quite familiar with the list.

Senator Meighen: With the vast basket of real estate ownership that DND has of undeveloped land, buildings and everything else, is there an ongoing program of investigation as to surplus needs — in other words, a program to dispose of surplus assets? If so, who does that?

Second, given what you were just telling us about the responsibilities and the various things for which the department is liable immediately or over a long period of time, how often do you get 100 per cent, or close to 100 per cent, back on your dispositions?

Ms. Ellis: Perhaps I can start with the question of surplus needs. If we go back to the major strategic disposals with which I am familiar, which are the ones that came out of base closure decisions by the Government of Canada in 1994 and 1995, obviously it was a major initiative of the government of the time to make cuts at DND. The department at that time probably would have been asked to provide an assessment of what they thought could be surplus. The government would have considered the advice they received from the department and, I am sure, consultation with other departments, and the government would have made a decision on what bases were surplus. That is a bigger question around base closure. That would be a government policy process.

In terms of ongoing, it depends on what I would call a site-by-site analysis. For example, thinking of Winnipeg, we recently had an announcement about the strategic disposal for Kapyong Barracks.

Mme Ellis: Nous faisons l'impossible pour décontaminer les terrains avant de les vendre. Si, dans les six ans suivant la vente, un réservoir à hydrocarbures du MDN fait surface par suite de l'érosion, c'est à nous et non pas à la Société immobilière du Canada de payer la décontamination. La règle générale veut que nous restions responsables jusqu'à six ans après la cession du terrain.

Le sénateur Nolin: Et une fois les six années écoulées, qui est responsable?

Mme Ellis: Pour autant que je sache, c'est le nouveau propriétaire du terrain. Je peux le confirmer, mais je crois que c'est la règle qui s'applique quand il y a eu contamination de l'environnement.

Le cas des munitions non explosées est différent. Après des années d'érosion et de gel en hiver, des munitions non explosées peuvent refaire surface. Peu importe qui a acheté le terrain et à quel moment, le MDN doit enlever ces munitions non explosées. Cette responsabilité n'a pas d'échéance.

Le sénateur Atkins: Pouvez-vous nous en donner des exemples?

Mme Ellis: Non, aucun exemple ne me vient à l'esprit, du moins, pas dans le cadre de notre processus d'aliénations stratégiques adopté en 1994-1995. Je devrai confirmer ces informations, mais aucun exemple ne me vient à l'esprit, et je connais très bien la liste.

Le sénateur Meighen: Étant donné que le MDN est propriétaire de propriétés non bâties, de bâtiments et d'autres biens immobiliers, avez-vous un programme d'évaluation de vos besoins — autrement dit, un programme d'aliénation des biens excédentaires? Dans l'affirmative, qui s'en occupe?

Deuxièmement, compte tenu de ce que vous venez de nous dire sur les responsabilités du ministère à l'égard des terres qu'il cède, autant à court terme qu'à vie, lui arrive-t-il souvent d'obtenir 100 p. 100 ou près de 100 p. 100 de la valeur des biens aliénés?

Mme Ellis: Je commencerai par répondre à votre question sur les biens immobiliers excédentaires. Dans le cadre du processus stratégique d'aliénation que je connais bien, celui qui a été mis en place après la décision du gouvernement du Canada de fermer des bases militaires en 1994 et en 1995, le gouvernement s'est lancé dans une grande initiative pour réduire les dépenses au MDN. À l'époque, on a probablement demandé au ministère d'évaluer ses besoins et d'indiquer quels biens immobiliers ne lui servaient plus. Le gouvernement a vraisemblablement examiné les conseils du ministère et, après avoir consulté les autres ministères compétents, a décidé quels biens pourraient être aliénés. Tout cela bien sûr est lié à la question de la fermeture des bases militaires, laquelle est une question de politique.

Depuis, on fait ce que j'appellerais une analyse au cas par cas. Par exemple, on a récemment annoncé l'aliénation stratégique des casernes Kapyong, à Winnipeg.

However, there is another piece at Winnipeg, which is the housing. I mentioned the master realty asset development plan in housing, which looks at what the needs of the base and the future might hold in terms of doing a strategic disposal for part of it. If the head of the army in that case came forward and claimed to have a potential candidate for a strategic disposal, my team would then help them take it through to the Treasury Board and the government system to get approval to do a strategic disposal.

I sit on a committee that looks at strategic disposals across the Government of Canada. All the big departments that own properties sit at that table, and we have a regular meeting where we consider properties that could be candidates. If there is an agreement that a certain property is strategic and we should put it forward to Treasury Board, then we give support for that to go forward.

There is definitely a process, but it is government-wide. Everybody is in the business of trying to optimize what they hold and get rid of that which they do not need.

Senator Meighen: If I were a base commander and I had a piece of real estate belonging to the base worth \$900,000, can I take the initiative and seek to dispose of that piece of real estate at the best possible price? Let us suppose I am successful, and I get \$900,000. What restrictions are on me with respect to the use of that \$900,000? Do I have to put it back into something that can be substantiated as being base real estate, or could I put it into general revenues of the base or purchase of equipment for the training of my troops?

Ms. Ellis: I will give you the best answer I can right now, but I may have to get back to you with more information on some of this.

The first thing is to make that distinction. If it were a fairly small, routine disposal, then presumably the base commander would follow the chain of command, up to his area commander and then the head of the army, and let —

Senator Meighen: He or she cannot do it himself?

Ms. Ellis: He would let them know that he intended to do it. For a small, routine disposal, he can proceed on his own through Public Works Canada. If it is routine, it is not likely to generate huge amounts of money. The revenue would go back to the base. He could not use it for anything besides infrastructure. He would have to put the money from the routine disposal that he did with Public Works back into infrastructure.

Senator Meighen: Infrastructure?

Ms. Ellis: Realty assets, buildings, maintenance and repair.

Senator Meighen: Whether he needs it or not?

Then I suppose if he put it back into maintenance and repair, that \$900,000 would then be deducted from his budget next year?

Toutefois, il faut tenir compte de la situation du logement à Winnipeg. J'ai fait mention du plan directeur de développement des biens immobiliers pour le logement, aux termes duquel nous déterminons les besoins de la base et des possibilités futures d'aliénation stratégique. Si le chef de l'armée, dans ce cas, nous disait qu'il y a des biens immobiliers qui pourraient faire l'objet d'une aliénation stratégique, mon équipe l'aiderait à demander l'approbation du Conseil du Trésor et du gouvernement.

Je fais partie d'un comité qui examine les dispositions stratégiques dans toute l'administration fédérale. Tous les grands ministères qui détiennent des biens immobiliers en font partie et nous nous réunissons régulièrement pour examiner les biens immobiliers qui pourraient être rendus. Si l'on s'entend pour dire que tel bien immobilier est stratégique et qu'il faudrait faire une présentation au Conseil du Trésor, nous appuyons une telle recommandation.

Il existe certainement un processus mais c'est pour toute l'administration. Tout le monde s'efforce d'optimiser ses biens immobiliers et de se débarrasser de ceux qui ne sont pas nécessaires.

Le sénateur Meighen : Si j'étais commandant d'une base et que la base avait une propriété de 900 000 \$, pourrais-je prendre l'initiative de la vendre au meilleur prix? Supposons que je réussisse et que j'obtienne 900 000 \$. Quelles restrictions me sont imposées quant à l'utilisation de cette somme? Puis-je la verser à une sorte de fonds d'immobilier de la base ou suis-je autorisé à l'inclure dans les revenus généraux de la base ou l'utiliser pour acheter du matériel nécessaire à la formation de mes troupes?

Mme Ellis : Je vais vous donner la meilleure réponse possible pour le moment mais il me faudra peut-être demander des précisions que je vous communiquerai plus tard.

La première chose est de faire la distinction dont je parlais. S'il s'agit d'une vente relativement mineure, ordinaire, on peut supposer que le commandant de la base suivrait la chaîne de commandement, jusqu'à son commandant de zone puis au chef de l'armée et...

Le sénateur Meighen : Il ne peut décider seul?

Mme Ellis : Il doit les aviser de ce qu'il a l'intention de faire. Pour une vente peu importante, routinière, il peut le faire lui-même en passant par Travaux publics Canada. Dans ce cas, il est peu probable que cela rapporte des sommes d'argent énormes. Le produit de la vente reviendrait à la base. Il ne pourrait l'utiliser que pour de l'infrastructure. Il devrait réinvestir cet argent dans l'infrastructure.

Le sénateur Meighen : Infrastructure?

Mme Ellis : Des biens immobiliers, des bâtiments, de l'entretien et des réparations.

Le sénateur Meighen : Qu'il en ait besoin ou non?

Je suppose alors que s'il met cela dans l'entretien et les réparations, ces 900 000 \$ seraient déduits de son budget l'année suivante?

Ms. Ellis: I cannot confirm that.

Senator Meighen: Is there any incentive to optimize your assets? You locate a piece of property and identify that it is not needed, you dispose of it at a profit, and you are now required to put it back into an area that is not particularly in need of funds. Why do it?

Ms. Ellis: I should like to make a few comments on that. Number one, there are definitely incentives to reduce and optimize infrastructure depending on the particular situation on a base or wing.

Around the year 2000, the department initiated what it called the 10 per cent reduction initiative. Every command across the board was asked to reduce their footprint by 10 per cent. Bases and wings were all engaged in that particular set of assessments. Our data, though it is not perfect, is reasonable, and it tells us that, at this stage, most of department has met that reduction. Now, in terms of an incentive, that might be more of a stick than a carrot.

Senator Meighen: It is an order. It is not an incentive.

Ms. Ellis: Sometimes that is how you have to do things.

Second, the big positive is savings in what we call operation and maintenance money every year. For example, if you have a couple of buildings and you find they are so far beyond saving that it is probably better to take them down and do a disposal with that small parcel of land or consolidate something else and build new on it, I would hope that, in the business case he put forward, the base commander would be showing why the decision to build new or to put a major investment in there is actually going to save him ongoing maintenance money over time. Perhaps he will save on energy costs by putting better windows in it. There is a lot to think about in putting forward a proposal to do a project like that.

As well, there can sometimes be an incentive for shared use of a facility. For example, in Windsor, Ontario, we are very proud of a project we did there with the Windsor police. The Windsor Armoury is now a shared facility. An incentive existed to find a way to share the costs of operating the building. DND did not need to use it all the time, but they still needed it. We are saving money by sharing it, because the Windsor police are covering some of the operating costs.

We are trying to do more creative things, but there has also been a push in the past to get people to reduce. When we start to see what the new policy will mean for the force structure over time, there may be other opportunities for people to reconfigure, consolidate and to think of ideas for how to optimize the assets. We will be there to help them when they are ready to talk.

Senator Meighen: We saw the Windsor Armoury when we were there, and it is an excellent idea. It should be emulated across the country, where appropriate.

Mme Ellis : Je ne peux pas vous confirmer cela.

Le sénateur Meighen : Existe-t-il un incitatif quelconque à optimiser l'immobilier? Si vous trouvez un bien immobilier dont vous n'avez pas besoin et que vous le vendez, si l'on vous demande de réinvestir le produit de la vente dans un secteur qui n'a pas particulièrement besoin de fonds, pourquoi le faire?

Mme Ellis : J'aimerais faire quelques commentaires à ce sujet. Premièrement, il y a certainement des incitatifs à réduire et optimiser l'infrastructure, selon la situation particulière d'une escadre ou d'une base.

Autour de l'an 2000, le ministre a lancé ce que l'on appelle l'initiative de réduction de 10 p. 100. Les commandements, tous les commandants, ont été invités à réduire leur empreinte de 10 p. 100. Les bases et les escadres ont toutes participé à cette série d'évaluations. Nos données, bien qu'imparfaites, sont raisonnables et ne révèlent qu'à ce moment la majorité des intéressés à opérer cette réduction. Évidemment, comme incitatif, c'est peut-être plutôt le bâton que la carotte.

Le sénateur Meighen : C'est un ordre, ce n'est pas un incitatif.

Mme Ellis : C'est quelque fois la façon dont il faut faire les choses.

Deuxièmement, les éléments les plus positifs sont les économies réalisées chaque année dans ce que nous appelons exploitation et maintenance. Par exemple, si on a des bâtiments qui sont irrécupérables, il est probablement mieux de les démolir et de vendre le terrain ou de regrouper autre chose et de construire du neuf. J'espère que dans l'analyse de rentabilisation présentée, le commandant de la base montrerait pourquoi la décision de construire du neuf ou de faire un gros investissement à cet endroit va en fait lui permettre d'économiser à la longue sur son budget d'entretien. Il peut s'agir d'économie d'énergie en remplaçant les fenêtres. Il faut beaucoup de choses lorsque l'on présente une proposition semblable.

D'autre part, un incitatif peut être parfois de partager des locaux. Par exemple, à Windsor, en Ontario, nous sommes très fiers d'un projet que nous avons réalisé avec la police de Windsor. Cela touche au manège militaire de Windsor. L'incitatif consistait à trouver un moyen de partager les frais d'exploitation de ces installations. La Défense nationale n'en avait pas besoin tout le temps mais ne pouvait tout de même pas s'en séparer. Nous économisons de l'argent en le partageant parce que la police de Windsor couvre une partie des frais d'exploitation.

Nous essayons de faire des choses plus novatrices mais on a également demandé par le passé de réduire les coûts. Quand on va examiner ce que va signifier cette nouvelle politique pour la structure de l'armée, on découvrira peut-être d'autres possibilités de reconfiguration, regroupement et optimisation de l'immobilier. Nous serons là pour aider les intéressés lorsqu'ils seront prêts à en discuter.

Le sénateur Meighen : Nous avons vu le manège militaire de Windsor lorsque nous avons été là-bas et c'est une excellente idée. C'est une idée qu'il faudrait reprendre ailleurs au pays quand c'est possible.

Some of these projects, like the Queen Mary II, once they get launched, it is almost impossible to turn them around or stop them. For example, with the decreasing use of Goose Bay, one wonders why we have just finished repaving the air strip. Is it difficult to pull the plug on something once it has gone through the approval process? What explanation could there be for doing that?

Ms. Ellis: The government made a decision to invest in the airstrip and now it is helping with the management of the project.

Senator Meighen: That is what I was afraid you said.

The Chairman: You are saying that you were told to do it as opposed to generating this yourself.

Ms. Ellis: I would not be in a position to generate a suggestion on an airstrip.

The Chairman: Where did the decision come from?

Ms. Ellis: I do not know. I know only that the government has made the decision.

The Chairman: Someone must have signed a memo on this.

Ms. Ellis: Well, I did not see a memo.

The Chairman: Would you please look into it? We would like a reply in writing as soon as possible indicating where this proposal originated.

Senator Meighen: Where and when it originated.

The Chairman: Where, when and who signed it, and we would like the documentation chain, start to finish.

Ms. Ellis: I can take your question under advisement but that is not my area of responsibility. I will have to refer it back to our parliamentary affairs and tell them that you would like this information. I am happy to do that.

Senator Banks: I am delighted to note that you were a teacher, the most noble of all occupations, and you are teaching us today. I am pleased to note as well that you have a degree in medieval studies, which will come in handy in helping us to understand the military record system, among other things.

We have heard from many people in both in the military and in the department over the past several years. We asked questions about initiatives of one kind or another that the committee might want to look at. If a base commander could sell a \$999,999 piece of property, he could also spend \$999,999 to erect the building on it. That was said more than 10 years ago. Should it not be \$2 million now, and should your purview not be \$10 million instead of \$5 million?

What does "we could look at that" mean?

Certains de ces projets, comme le Queen Mary II, une fois qu'ils ont été lancés, il est presque impossible de faire marche arrière ou de les arrêter. Par exemple, comme on utilise de moins en moins Goose Bay, on peut se demander pourquoi on vient de réasphalter la piste d'atterrissage. Est-il difficile d'arrêter quelque chose une fois que cela a été approuvée? Quelle explication peut-on donner?

Mme Ellis : Le gouvernement a décidé d'investir dans la piste d'atterrissage et aide maintenant à gérer le projet.

Le sénateur Meighen : C'est ce que je craignais vous entendre dire.

Le président : Vous dites qu'on vous a dit de le faire, que ce n'est pas vous qui l'avez suggéré.

Mme Ellis : Il ne m'appartient pas de faire une suggestion sur une piste d'atterrissage.

Le président : D'où est venue la décision?

Mme Ellis : Je ne sais pas. Je sais seulement que l'État a pris la décision.

Le président : Quelqu'un doit avoir signé une note de service à ce sujet.

Mme Ellis : Ma foi, je n'en ai pas vue.

Le président : Pourriez-vous vérifier? Nous aimerions une réponse par écrit dès que possible sur l'origine de cette proposition.

Le sénateur Meighen : Où et quand a-t-elle vu le jour.

Le président : Où, quand et qui l'a signée et nous aimerions la chaîne de documentation, du début à la fin.

Mme Ellis : Je peux prendre votre question en délibération mais cela ne relève pas de mon champ de compétences. Il me faudra la transmettre à nos affaires parlementaires en demandant à ce service de vous répondre. Je me ferai un plaisir de le faire.

Le sénateur Banks : Je suis ravi de constater que vous avez enseigné, c'est la plus noble de toutes les professions et vous nous apprenez également des choses aujourd'hui. Je remarque aussi que vous avez un diplôme en études médiévales, ce qui sera utile pour nous aider à comprendre, entre autres, le système des dossiers militaires.

Nous avons entendu des témoignages de beaucoup de monde ces dernières années, qu'il s'agisse de militaires ou de fonctionnaires du ministère. Nous avons posé des questions quant à toutes sortes d'initiatives qui nous intéressaient. Si un commandement de base pouvait vendre un bien immobilier de 999 999 \$, il pouvait également dépenser 999 999 \$ pour construire un bâtiment sur ce terrain. C'est ce que l'on nous a dit il y a plus de 10 ans. Ne devrait-il pas s'agir aujourd'hui de 2 millions de dollars et ne devriez-vous pas avoir le pouvoir de décision sur des projets de 10 millions plutôt que de 5 millions de dollars?

Que signifie « nous pourrions examiner cela »?

Ms. Ellis: We will try to take a look at mine, at least, between the \$1 million and \$5 million — and I see no problem in asking the same questions around the \$1 million. It is important to remember that it is not National Defence alone that can make that decision. This has to be reviewed with the Treasury Board of Canada and be compliant with the Financial Administration Act.

Senator Banks: We understand that. My question is this: When you say that that is something we have looked at, how long will that take? When was the issue first raised and where is it now in the chain of zero to finished?

Ms. Ellis: Certainly, I raised this question in January and February of this year, when I did my functional assessment of the state of the infrastructure and issues that I like to surface so that people will think about them.

Senator Banks: That was six months ago. What has happened to it since?

Ms. Ellis: We have not reached an advanced stage with it yet. However, I believe we will be talking to Treasury Board in the fall about this.

First of all, we have to work on it within the department. We have to come up with the implications of making the changes and how it fits with our knowledge of the Financial Administration Act. At that point, we would approach Treasury Board and tell them about this idea that would help us to obtain approvals more quickly, although it would still contain the necessary rigor. All of this comes down to who is accountable for what amounts of money and who is signing off for what kinds of projects.

Senator Banks: I am aware of the ongoing and the new requirements that everything be checked, double-checked and double-signed off on. The pendulum in that kind of situation swings one way or the other way. I have never been one to suggest that anybody except I should be fully accountable for everything.

The frustration of committee members is that these things take years and years and years. Elsewhere, that does not happen. I know that public money is involved, so there must be greater and more glaring scrutiny. However, has the pendulum not swung too far the other way? Senator Meighen mentioned that it takes 13 years to buy something new. By the time we go through that process, it is no longer new. We know of a couple of pieces of extremely expensive equipment that were bought and ended up being costly boat anchors because they were no longer functional. We are worried about the length of time that these processes take. Cannot they be sped up? Are you not sometimes frustrated by this?

Ms. Ellis: I would say that when it comes to trying to get approvals, we do find it challenging at times because it does take a long time to get these things through the system.

Senator Banks: Who can fix that?

Mme Ellis: Nous essayerons d'examiner au moins mon plafond, de 1 à 5 millions de dollars et je ne vois pas d'inconvénient à poser les mêmes questions à propos du plafond d'un million. Il ne faut pas toutefois oublier que ce n'est pas seulement la Défense nationale qui prend une telle décision. Ce doit être examiné par le Conseil du Trésor et être conforme à la Loi sur la gestion des finances publiques.

Le sénateur Banks: Nous comprenons bien. Ma question est toutefois : quand vous dites que c'est quelque chose qu'il faudrait examiner, combien de temps cela peut-il prendre? quand a-t-on d'abord soulevé la question et où en est-on exactement?

Mme Ellis: J'ai en effet soulevé la question en janvier et février derniers lorsque j'ai présenté mon évaluation fonctionnelle et fait certaines suggestions auxquelles les autorités pourraient réfléchir.

Le sénateur Banks: C'était il y a six mois. Que s'est-il passé depuis?

Mme Ellis: Cela n'a pas encore beaucoup avancé. Toutefois, je crois que nous devrions en parler cet automne au Conseil du Trésor.

Tout d'abord, il faut que l'idée fasse son chemin au sein du ministère. Il faut pouvoir indiquer quelle serait l'incidence de tels changements et montrer que c'est conforme à la Loi sur la gestion des finances publiques. C'est alors seulement que nous indiquons au Conseil du Trésor que cette idée nous aiderait à obtenir plus rapidement les approbations sans toutefois renoncer à la rigueur nécessaire. Ce qui est important, en fait, c'est de savoir qui doit rendre compte de quel montant d'argent et qui autorise quel type de projets.

Le sénateur Banks: Je sais qu'il faut que tout soit vérifié, révérifié et autorisé plusieurs fois. Dans ce genre de situation, je sais que la tendance va dans un sens ou dans l'autre. Je n'ai jamais préconisé que quiconque, sauf moi, soit tenu entièrement responsable de tout.

Le problème, pour les membres du comité, c'est que ce genre de choses prend des années. Ailleurs, ce n'est pas le cas. Je sais qu'il s'agit de fonds publics et qu'il faut ainsi examiner les choses beaucoup plus à fond. Toutefois, la tendance n'est-elle pas actuellement d'exagérer? Le sénateur Meighen a dit qu'il fallait 13 ans pour acheter quelque chose de nouveau. Au bout du processus, ce n'est plus nouveau. Nous avons appris que l'on avait acheté du matériel extrêmement coûteux qui sert finalement d'ancre de bateau parce qu'il n'est plus fonctionnel. Nous nous inquiétons de la lenteur de ces processus. Ne peut-on les accélérer? Est-ce que cela ne vous frustre pas quelques fois?

Mme Ellis: Je dois dire que lorsqu'il s'agit d'essayer d'obtenir des approbations, nous trouvons que c'est en effet parfois difficile parce qu'il faut longtemps pour que cela passe par tout le système.

Le sénateur Banks: Qui peut régler ce problème?

Ms. Ellis: We are trying a couple of things to streamline revised approvals that we might need on construction projects by being able to grease the wheels ahead with different offices at NDHQ who are required to sign off on projects.

Senator Banks: I understand that it takes more than one person. Our frustration is that the responses we receive when we ask the questions are just what you are saying.

Ms. Ellis: I do not want to do that.

Senator Banks: I know. You are saying that many people have to be asked. Someone must be able to say, "We will cut through this bowl of spaghetti," while ensuring that the scrutiny is glaring and the greatest care is being taken. Someone must be able to ensure that the paper does not sit on a desk for six months. We know that that happens. Is there not someone that you know of who could fix this? I am trying to ask to whom the committee speak on this. We hear from more and more senior people who say that they cannot do that.

Ms. Ellis: In my case, I can only speak to approvals for construction on major environment and construction projects. The good thing is that we have, as I mentioned, the major construction plan that we roll up and get to the minister. Once it has gone through approvals of the department, we sit down and talk to the minister, and once he signs we can get rolling on the project. That always takes longer than we think it will take but that comes down to finding the time to do the briefing and move it through.

Senator Banks: What is more important than that? Why does it take so long to get it moving?

Ms. Ellis: In some cases, it is a matter of arranging the schedule to do the brief on the plan — however, that process works reasonably well. Some challenges occur when we have to revise a project. Some construction markets become very hot and the costs increase for legitimate reasons, and we have to run that to ground through the system. That can take a number of days.

Senator Banks: At times, you might receive a change order.

Ms. Ellis: If I know that we have something coming that has to move, I will generally call the three or four colleagues at my level, or more senior, who will have to be ready to look at it. At times, if it is urgent, we will have someone walk it to them to try to move it through faster. Things can be done faster in an urgent situation but much of it is competing with other things that are equally urgent from another perspective. It boils down to managing the workload and the number of things that can go on one person's desk at the same time along the chain.

We are working on it and trying to come up with ways to improve it. There can be some flexibility, but we know we have to be rigorous. As people become more familiar with our business line, it will improve because the wheel will not have to be

Mme Ellis : Nous essayons certaines choses pour simplifier les approbations révisées qui peuvent nous être nécessaires pour les projets de construction en faisant un travail préliminaire avec les différents bureaux du quartier général de la Défense qui doivent autoriser les projets.

Le sénateur Banks : Je comprends que cela ne concerne pas une seule personne. Ce qui nous agace, c'est que lorsque nous posons nos questions, nous recevons justement ce genre de réponses.

Mme Ellis : Ce n'est pas mon but.

Le sénateur Banks : Je sais. Vous dites qu'il faut demander à beaucoup de monde. Quelqu'un devrait pouvoir dire : « Prenons la décision », tout en s'assurant que toutes les précautions sont prises et toute la rigueur voulue est appliquée. Quelqu'un devrait pouvoir s'assurer que la proposition ne reste pas en plan sur un bureau pendant six mois. Nous savons que cela arrive. Ne connaissez-vous pas quelqu'un qui pourrait régler ce problème? J'essaie de vous demander à qui le comité pourrait s'adresser. Même lorsque l'on pose la question aux niveaux élevés de la hiérarchie, les gens nous répondent que cela ne dépend pas d'eux.

Mme Ellis : Dans mon cas, je ne peux vous parler que des approbations de construction pour des grands projets de construction ou de portée environnementale. La bonne nouvelle, c'est que nous avons, je vous le dis, le plan des grands projets de construction que nous soumettons au ministre. Lorsqu'il a été approuvé par le ministère, nous pouvons en parler directement au ministre et lorsqu'il a lui-même approuvé, nous pouvons le mettre à exécution. Cela prend toujours plus longtemps que nous ne l'imaginons mais cela revient en fait à trouver le temps de donner des informations voulues et d'obtenir les autorisations nécessaires.

Le sénateur Banks : Qu'est-ce qui est plus important que cela? Pourquoi faut-il tant de temps pour faire avancer les choses?

Mme Ellis : Dans certains cas, il faut planifier la préparation du mémoire sur le plan, quoi que ce processus marche assez bien. Des difficultés se posent lorsque nous devons réviser un projet. Certains marchés de la construction deviennent très convoités, et les coûts augmentent pour des raisons légitimes, et nous devons faire passer cela dans le système. Cela peut prendre un certain nombre de jours.

Le sénateur Banks : Il arrive qu'on vous impose aussi des changements.

Mme Ellis : Si j'apprends qu'un projet en cours doit changer, je convoque généralement mes trois ou quatre collègues de mon niveau, ou d'un niveau supérieur, qui devront y jeter un coup d'œil. Parfois, si c'est urgent, on leur soumet le projet directement pour le faire avancer plus vite. Les choses peuvent être accélérées dans un cas d'urgence mais il y a beaucoup d'autres choses qui sont urgentes aussi. Il s'agit donc de gérer la charge de travail et tout ce qui peut passer sur le bureau de quelqu'un le long de la chaîne de commandement.

Nous y travaillons, et nous tâchons d'améliorer les choses. Nous pouvons disposer d'une certaine souplesse, mais nous savons que nous devons être rigoureux. Plus les gens sauront ce que nous faisons, les choses vont s'améliorer parce que nous

reinvented each time. Some of it is a matter of internal education for the people reviewing these things. Some efforts on a practical basis can help a bit but it will not become a super fast system. That is not the way it will go.

Senator Banks: I know that my colleagues would join me in hoping that you will address alacrity, without giving up any clearing scrutiny, when and how, and as soon as you can.

With respect to real estate, I have an interest because I have the honour of being a member of another committee, one that has an environmental interest. When you build or refit a building, you can save enormous amounts of operating money by changing the windows or the light bulbs or putting in ground-source heat pumps when you are building a big building in the first place. Is your department paying attention to those things?

Ms. Ellis: We have started in earnest to take a look at what we call green building design. I would not say that today it has taken hold with every building. Just to go back to what I said earlier, it still costs money to do things on a given project and do some of the green pieces, which end up paying off later. However, again, the army or whoever is the client has to make the decision that they want to go that far on the green side.

Senator Banks: When you are buying new light bulbs, that is not a difficult decision.

Ms. Ellis: I agree; I am talking about when you are designing a brand new building. We have had two good examples recently. I am not sure if you went to the Chief and Petty Officers' Mess in Halifax, the new building there, but that one is very good in terms of incorporating green design principles. There are a couple of kinds of certification you can get. One is called "leading in energy and environment design." The other one is a British one, the "building research establishment environmental method." These are checklists where you can say, how much did I think about environmental issues when I built the building? That is a wonderful example.

Senator Banks: Does every new building or refit of an old building go through that process?

Ms. Ellis: No, not every one at this stage.

Senator Banks: How soon will that happen?

Ms. Ellis: All of my program managers have been trained in these things, so when they get involved with a client trying to design a project, they will raise that issue. They will say, "These are things you can do." Will every building go to the gold standard? Not necessarily; it depends on the price. We are trying to encourage people to think about doing the minimum each time we start a new project. It is up to them in the end to decide how much they want to do. We are raising awareness on the environmental side.

Senator Banks: Let me suggest that it should not be up to them to decide what to do because the Government of Canada has undertaken to be a lead in this and has said that it is going to set

n'aurons pas à réinventer la roue chaque fois. Il s'agit parfois d'éduquer nos gens qui étudient ces dossiers. Sur le plan pratique, certains efforts peuvent nous aider, mais le système ne deviendra jamais hyper rapide. Ce n'est pas prévu.

Le sénateur Banks : Je sais que mes collègues espèrent comme moi que vous saurez vous montrer plus rapide, sans sacrifier la rigueur, le quand et le comment, et ce, le plus vite possible.

Pour ce qui est de l'immobilier, je m'y intéresse parce que j'ai l'honneur d'être membre d'un autre comité, celui de l'environnement. Quand vous bâtissez ou rénovez un immeuble, vous pouvez économiser énormément d'argent en modifiant les fenêtres ou les ampoules, ou en installant une thermopompe puisant l'énergie dans le sol si c'est un gros immeuble. Votre ministère accorde-t-il de l'attention à ce genre de choses?

Mme Ellis : Nous avons commencé sérieusement à nous intéresser à ce qu'on appelle la conception écologique des immeubles. Je ne dirais pas que cette conception est appliquée aujourd'hui à tous les immeubles. Pour revenir à ce que je disais plus tôt, il en coûte encore quelque chose pour mener à bien n'importe quel projet et intégrer certaines conceptions écologiques, qui finissent par être rentables plus tard. Cependant, je le répète, l'armée de terre, peu importe qui est le client, doit décider jusqu'où on veut aller du côté écologique.

Le sénateur Banks : Quand vous achetez de nouvelles ampoules, la décision n'est pas difficile.

Mme Ellis : Je suis d'accord. Je parle de la conception d'un immeuble neuf. Nous en avons eu deux bons exemples récemment. Je ne sais si vous êtes allés au mess des maîtres et des premiers maîtres à Halifax, le nouvel immeuble qu'il y a là-bas, mais celui-là est un très bon exemple de l'intégration des conceptions écologiques. Il y en a une que l'on appelle la « conception de pointe en matière d'énergie et d'environnement ». L'autre est un principe britannique, la « méthode écologique de l'autorité de recherche sur le bâtiment ». Ce sont des pense-bêtes qui vous permettent de voir dans quelle mesure vous avez tenu compte de l'écologie lorsque vous avez bâti votre immeuble. C'est un excellent exemple.

Le sénateur Banks : Est-ce que chaque immeuble nouveau ou rénové est soumis à cet examen?

Mme Ellis : Non, en ce moment, pas tous.

Le sénateur Banks : Quand allez-vous le faire?

Mme Ellis : Tous mes gestionnaires de programme ont été formés à ce genre de choses, donc lorsqu'ils sont en présence d'un client qui a un projet à soumettre, ils posent la question. Ils vont dire : « Ce sont des choses que vous pouvez faire. » La conception de chaque immeuble sera-t-elle parfaite? Pas nécessairement; ça dépend du prix. Nous tâchons d'encourager les gens à faire le minimum chaque fois qu'on entreprend un nouveau projet. Au bout du compte, c'est à eux qu'il appartient de décider jusqu'où ils veulent aller. Nous les sensibilisons à l'aspect écologique.

Le sénateur Banks : Je me permets de vous dire qu'on ne devrait pas leur laisser le soin de décider, étant donné que le gouvernement du Canada a décidé qu'il allait donner le bon

good examples. You are the biggest landlord in the country, with the most property of any government department in the country. If we cannot set a good example in that, how can we ask other Canadians to do that?

Ms. Ellis: I believe we are beginning to set a good example. A lot of these design principles have started to become easier to use. We have just recently started to get these two tools I have described that allow us to go through a discussion with our clients.

The thing is to understand that when you are getting the statement of requirements from whomever wants to build a building, environment is one angle they look at; there are others, like barrier-free access. There are a number of pieces that have a price tag attached to them that the client has to weigh — how much do they want to do with each thing? My job and the job of my team is to continually raise what can be done, what is the possible green design for a building. I believe we are going to be getting more and more into making that. There are some minimum requirements on that and that is part of what I can push.

Senator Banks: Another committee will be issuing a report very soon, which will be urging that that become a lens through which every project should be seen.

You mentioned a big shortfall in repair and maintenance, and the analogy you used is perfect. You can pay me now or pay me later. We all remember that commercial.

You get a special allocation of \$20 million a year to do stuff with, and in the last allotment of that money in 2005-06, the impact statement said it was all allocated to various planning activities, some construction and infrastructure reduction, but there was not anything that had anything to do with maintenance and repair. Did we miss something?

Ms. Ellis: You did not miss something. That is a good question.

Basically, 2004-05 is when I first had the \$20 million fund. It was assigned to me for that fiscal year for the first time. What we did there was we made a decision in the department related to barrier-free access. The department was audited by the Canadian Human Rights Commission a few years ago, which said a number of our buildings were not compliant in terms of access. Again, because it is expensive to put in elevators and that kind of thing, some colleagues were having trouble making acceptable progress in meeting the compliance — remember going back to regulations on health and safety and compliance issues.

I did a brief to the department, and it was accepted, that I would use a chunk of that money out of the \$20 million fund to help them do a matching arrangement so my colleagues could get the goods done for the accessibility issues over a two-year period.

exemple. Vous êtes le plus gros propriétaire du pays, et de tous les ministères du pays, c'est vous qui possédez le plus de biens immobiliers. Si on ne peut pas donner le bon exemple dans votre secteur, comment peut-on demander aux autres Canadiens de le faire?

Mme Ellis : Je crois que nous commençons à donner l'exemple. Bon nombre de ces nouvelles conceptions sont désormais d'application plus facile. Nous avons tout juste commencé à utiliser ces deux outils que j'ai décrits dans nos discussions avec nos clients.

Ce que vous devez savoir, c'est que lorsqu'on reçoit l'énoncé des besoins pour la construction d'un immeuble, l'environnement est un aspect dont on tient compte; il y en a d'autres, l'accès facile, par exemple. Ce sont là divers éléments qui ont tous un prix, et le client doit en tenir compte : jusqu'où veut-il aller pour chaque chose? Mon travail à moi, et le travail de mon équipe, consiste à signaler chaque fois ce qu'on peut faire, ce qui peut être la meilleure conception écologique de l'immeuble. Je crois que nous allons toujours en faire plus de ce côté. Il y a des exigences minimales sur ce point, et je peux en assurer le respect.

Le sénateur Banks : Un autre comité va publier très bientôt un rapport dans lequel on recommandera que tout projet fasse au préalable l'objet d'un examen environnemental.

Vous avez mentionné un manque à gagner considérable au niveau des réparations et de l'entretien, et l'analogie que vous avez employée est parfaite. Vous pouvez me payer maintenant ou me payer plus tard. Nous nous souvenons tous de cette réclame.

Vous recevez un crédit spécial de 20 millions de dollars par année pour faire des choses, et la dernière affectation de ce crédit, en 2005-2006, la notice d'impact disait que tout cet argent avait servi à diverses activités de planification, à certaines constructions et à des réductions d'infrastructure, mais il n'y avait rien pour l'entretien et les réparations. Est-ce qu'on a omis quelque chose?

Mme Ellis : On n'a rien omis. C'est une bonne question.

Essentiellement, c'est en 2004-2005 que j'ai reçu ce crédit de 20 millions de dollars pour la première fois. C'est pour cet exercice financier que je l'ai reçu pour la première fois. Ce qui a été fait, c'est que le ministère a pris une décision concernant l'accès facile. Le ministère avait fait l'objet d'une vérification par la Commission canadienne des droits de la personne quelques années auparavant, et celle-ci avait dit qu'un certain nombre de nos immeubles n'étaient pas conformes sur ce point. Encore là, étant donné qu'il est coûteux d'installer des ascenseurs et ce genre de choses, certains collègues avaient du mal à se conformer à cette exigence; rappelez-vous le règlement sur la santé et la sécurité et les questions de conformité.

J'ai rédigé un mémoire à l'adresse du ministère, qui a été approuvé, où je proposais de prendre une partie de ce crédit de 20 millions de dollars pour aider mes collègues à régler ces problèmes d'accès sur une période de deux ans, et ce, avec des

That was 2004-05 and 2005-06. If you want, it is a kind of maintenance and repair. That was the choice we made.

We allocated a bit of funding to colleagues for work on maintenance and repair. However, that was our big push for that year and we are continuing that work.

The planning is important. I would not want it to be seen as just money — \$5 million on planning, what does that do? It does a lot because it ties into what I talked about in terms of how you optimize your holdings. How do you give a base commander the chance to do the things we talked about? How do you get him to think about what that footprint should look like, what he could do with it, what he might propose? By giving him that money, because he has short resources in terms of people as well, that gives him a chance to hire some expertise and sit down and think it through with his engineer, and then he can give us ideas to help us achieve the longer-term objectives of having the ideal-sized footprint.

It is all connected and planning is very fundamental.

Senator Banks: It is. I thank you for those answers. I urge you to put the ecological and environmental effects of refits and new buildings as high as you can move them on that list to which you refer.

Ms. Ellis: I will be enthusiastic in that, senator. This is Environment Week as well, and I am raising awareness in the department very seriously this week.

The Chairman: Ms. Ellis, did you say that last year the department managed to reduce its footprint by 10 per cent?

Ms. Ellis: Not just in one year — since the 10 per cent reduction initiative, which was initiated in 2000. Our data is not perfect, but it is reasonable, and we feel confident — and have reported to the senior leadership — that we have come close to reducing the footprint over the last three or four years. That would mean buildings taken down or consolidated; there are a variety of different ways in which that would have been met.

The Chairman: Were there criteria for this reduction?

Ms. Ellis: I was not in the department when that initiative was launched, but I am not sure that there were a lot of detailed criteria. I could not speak to that with any certainty today.

The Chairman: It was an arbitrary 10 per cent?

Ms. Ellis: Basically, people were asked to look at what they could do and take steps to reduce to the extent possible. Was there much in terms of criteria? There was not too much; it was a square metre direction.

Senator Banks: For the record, that is dumb.

The Chairman: I think Senator Banks is objecting to an across-the-board 10 per cent in terms of metres? Am I correct, Senator Banks?

fonds correspondants. C'était en 2004-2005 et en 2005-2006. Si vous voulez, cela relevait aussi de l'entretien et des réparations. C'est le choix que nous avons fait.

Nous avons alloué un peu d'argent à nos collègues pour l'entretien et les réparations. Cependant, cela constituait le gros de notre effort pour cette année-là, et nous poursuivons ce travail.

La planification est importante. Ce n'est pas seulement une question d'argent : cinq millions de dollars pour la planification, à quoi est-ce que ça sert? Cela nous permet de faire beaucoup de choses parce que cela est lié à ce que j'ai dit à propos de l'optimisation des avoirs. Comment donner au commandant d'une base la chance de faire les choses dont nous parlons? Comment l'amener à voir à quoi ressemblerait cette superficie au sol, ce qu'il peut faire avec, ce qu'il pourrait proposer? En lui donnant cet argent, étant donné qu'il a peu de ressources humaines aussi, cela lui donne la chance d'engager des experts, de prendre le temps de consulter son ingénieur, et il peut ensuite nous donner des idées qui nous aideront à réaliser nos objectifs à long terme au niveau de la superficie idéale.

Tout cela est lié, et la planification est essentielle.

Le sénateur Banks : C'est vrai. Je vous remercie pour ces réponses. Je vous prie instamment d'accorder la priorité la plus élevée qui soit à l'aspect écologique des rénovations et des nouvelles constructions, et de lui donner une place plus élevée sur cette liste dont vous avez parlé.

Mme Ellis : Je le ferai avec enthousiasme, monsieur le sénateur. C'est la Semaine de l'environnement aussi, et je fais un effort de sensibilisation très sérieux auprès du ministère cette semaine.

Le président : Madame Ellis, avez-vous dit que l'an dernier, le ministère était parvenu à réduire sa superficie au sol de 10 p. 100?

Mme Ellis : Pas en une seule année — c'est depuis l'initiative de réduction de 10 p. 100, qui a été amorcée en 2000. Nos données ne sont pas parfaites, mais elles sont raisonnables, et nous sommes sûrs — et nous l'avons dit à l'état-major — que nous avons réussi à réduire la superficie au cours des trois ou quatre dernières années. Cela veut dire que des immeubles ont été démolis ou consolidés; il y a diverses façons de l'expliquer.

Le président : Cette réduction obéissait-elle à des critères?

Mme Ellis : Je n'étais pas au ministère lorsque cette initiative a été lancée, mais je ne crois pas qu'il y avait beaucoup de critères détaillés. Je ne peux pas en parler avec certitude aujourd'hui.

Le président : Avait-on décidé arbitrairement que ce serait 10 p. 100?

Mme Ellis : Essentiellement, on a demandé aux gens de voir ce qu'ils pouvaient faire et de prendre des mesures pour réduire le plus possible. Y avait-il beaucoup de critères? Il n'y en avait pas beaucoup; c'était une question de mètres carrés.

Le sénateur Banks : Je le dis pour mémoire, c'est idiot.

Le président : Je crois que le sénateur Banks s'oppose à une réduction généralisée de 10 p. 100 mesurée en mètres? Est-ce exact, sénateur Banks?

Senator Banks: Yes.

The Chairman: I interpret for him a lot. What are the plans now, if any, to reduce the footprint of the CF?

Ms. Ellis: If you are talking about smaller types of things that might happen at a base or wing level, if it would make sense to perhaps do a consolidation, a small disposal, I could not document those for you right now. There may be ideas.

The Chairman: We are thinking of a 25 or 30 per cent reduction.

Ms. Ellis: There are no plans of that kind right now in the department. As I said earlier, once the implementation of the new defence policy and the changes to force structure or command structure start to get articulated, then my team will be asked to kick in, provide advice and help people with planning. There is nothing at this stage.

The Chairman: How do you go about that sort of process if the government mandated a significant reduction in the footprint? What process would the department take?

Ms. Ellis: I was not in the department during 1994-95. I would think we would start with a group of all the key principles at my level taking a look at what was the government's plan and intention. Then we would need to develop a process in the department to take a look at across the country — what do we have, what do we need, how do we think we would reshape it? My team would provide expert advice with respect to disposals of any parts of property. It would have to come again from the operational commands and from the senior military leadership in terms of what their operational needs are, what they think they will need that is different, and then we would advise them on how to achieve that. We would have to work with them based on their requirements.

The department is very good at setting up ways of tackling big issues. We would set up the appropriate group, put our heads together and figure out how to implement whatever government decision there was.

The Chairman: Are there any DND facilities that may be paid for more appropriately by another department?

Ms. Ellis: Could you give me a little more context, please?

The Chairman: We have a sense that the department takes on a number of things that do not seem to have much to do with National Defence. We wondered if someone in the department has been looking at the different tasks and asking whether they should be someplace else. We asked you earlier whether you and your gang should be in Public Works doing the same job. You did not think that was a good idea.

We wonder whether all of the folks that seem to work in the department belong there and whether they should not be someplace else. Do you have any assistance for us in that matter?

Le sénateur Banks : Oui.

Le président : J'interprète souvent ce qu'il dit. Quels plans avez-vous maintenant pour réduire la superficie des Forces canadiennes?

Mme Ellis : Si vous parlez de petites choses qui peuvent se faire au niveau d'une base ou d'une escadre, s'il est raisonnable d'opérer une consolidation, ou d'aliéner un petit bien, je ne peux pas vous donner d'exemple pour ce genre de choses aujourd'hui. Il y a peut-être des idées à ce sujet.

Le président : Nous songeons à une réduction de 25 ou de 30 p. 100.

Mme Ellis : Il n'y a pas de plans de ce genre en ce moment au ministère. Comme je l'ai dit plus tôt, une fois que la nouvelle politique de défense sera mise en œuvre et qu'on apportera des changements à la structure des forces ou à la structure de commandement, on demandera à mon équipe d'intervenir, de fournir des conseils et de collaborer à la planification. Il n'y a encore rien en ce moment.

Le président : Comment allez-vous procéder si le gouvernement exige une réduction importante de la superficie? Que va faire le ministère?

Mme Ellis : Je n'étais pas au ministère en 1994-1995. J'imagine qu'on commencerait avec un groupe d'acteurs clés à mon niveau, qui prendrait connaissance des plans et de l'intention du gouvernement. Puis nous mettrions au point un processus au ministère pour évaluer la situation à l'échelle de tout le pays : ce que nous avons, ce qu'il nous faut, comment l'on pourrait reconfigurer les choses. Mon équipe fournirait des conseils d'experts en ce qui concerne l'aliénation de biens immobiliers. Ce serait encore les commandants opérationnels et l'état-major qui décideraient des besoins opérationnels, ce sont eux qui savent si les choses dont ils ont besoin sont différentes, et nous les conseillerions ensuite sur la manière de réaliser cet objectif. Nous devons collaborer avec eux en respectant leurs exigences.

Le ministère sait très bien comment s'attaquer aux grands problèmes. Nous créons le groupe voulu, nous réfléchissons ensemble et nous trouvons le moyen de mettre en œuvre n'importe quelle décision du gouvernement.

Le président : Y a-t-il des installations de la Défense nationale qui devraient être payées par un autre ministère?

Mme Ellis : Pouvez-vous préciser le contexte, s'il vous plaît?

Le président : Nous avons l'impression que le ministère accepte des responsabilités qui ne semblent pas avoir grand-chose à faire avec la Défense nationale. Nous voulons savoir si quelqu'un au ministère s'est penché sur ces diverses tâches pour voir si elles devraient être assignées à un autre ministère. Nous vous avons demandé plus tôt si vous et votre groupe ne devriez pas plutôt être aux Travaux publics pour faire le même travail. Vous avez dit que ce n'était pas une bonne idée.

Nous nous demandons si toutes les personnes qui semblent travailler au ministère y ont leur place et si elles ne devraient pas être ailleurs plutôt. Avez-vous des conseils à nous donner à cet égard?

Ms. Ellis: I do not. I know it is a very general question, and I am sure it is a concern for the committee, but I could not comment on that. I do not have any specific views. I can only comment on the points I made about my own group. I think it is a good fit, has good value and is serving the department well. That is my own group and that is the extent to which I can comment about being part of another department or not. We fit well with the military institution. Your question is a broader question, and I do not have anything to add.

The Chairman: Then on behalf of the committee, I would like to thank you for attending here today. We appreciate the assistance you have given us, and we may well be following up with further questions, which we look forward to.

Ms. Ellis: Thank you very much for the opportunity.

The Chairman: Members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise, you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

Next, we have before us a panel on military family housing. With us is Brigadier-General Steve Irwin, an experienced army engineer who has had a long and distinguished military career. His commands of note have included Commanding Officer for Combat Engineer Regiment, Lahr, Germany, from 1984 to 1986; Commandant, Canadian Forces School of Military Engineering, from 1989-92; Commander of the Canadian contingent in the former Yugoslavia, in 1992; and Director General Infrastructure and Director Land Force Readiness and J3 Land, 1996. Brigadier-General Irwin was promoted to his present rank in June of 2001 and was appointed Director General Realty Policy and Plans J3 Engineers, then Director General Military Engineering, J3 Engineers.

Brigadier-General Irwin is accompanied by Colonel Rochette, who joined the Canadian military forces in 1983 and has a background in industrial relations, logistics and finance. He served as comptroller in various capacities such as Mont Apica, Quebec, National Defence Headquarters in Ottawa, and Goose Bay, Labrador. In 1999, he was promoted to lieutenant colonel and entered the Canadian Forces Staff College. In 2000, he took on responsibilities as Acting Director Pension and Social Programs and was tasked with developing a reserve force pension plan. In the summer of 2001, he was appointed Project Director, Canadian Forces Pension Modernization Program. He was promoted to his current rank in January 2004, when he was appointed to his current position.

Also before us is Commander Ken Lait, who joined the Royal Canadian Navy in 1965. Commander Lait has had a long and distinguished career both on land and at sea. He retired from the regular force in January 2002, after just over 36 year's service. In September 2002, Commander Lait, as a reserve officer, assumed

Mme Ellis : Je sais que c'est une question très générale, et je vois bien que cela préoccupe le comité, mais je ne peux pas vous donner d'avis à ce sujet. Je n'ai pas d'avis particulier là-dessus. Je ne peux parler que de ce que fait mon propre groupe. Je pense qu'il a sa place et qu'il est utile au ministère. C'est mon groupe à moi, et c'est tout ce que je peux dire en réponse à la question de savoir si je devrais être dans un autre ministère ou non. Nous avons notre place dans l'institution militaire. Votre question est de nature plus générale, et je n'ai rien à ajouter.

Le président : Alors, au nom du comité, je tiens à vous remercier d'avoir été des nôtres aujourd'hui. Nous vous remercions de nous avoir aidés, et il se pourrait que nous ayons d'autres questions à vous poser, et ce sera alors un plaisir.

Mme Ellis : Je vous remercie beaucoup de m'avoir écoutée.

Le président : Je m'adresse à ceux qui nous regardent à la télévision : si vous avez des questions ou des commentaires, je vous invite à aller sur notre site Web, le www.sen-sec.ca. Vous y trouverez nos procès-verbaux ainsi que le calendrier des audiences. Vous pouvez aussi communiquer avec le greffier du comité en téléphonant au 1-800-267-7362 pour obtenir plus d'information ou pour qu'il vous aide à contacter des membres du comité.

Nous allons maintenant entendre le groupe qui nous parlera des logements militaires pour les familles. Nous recevons le brigadier-général Steve Irwin, ingénieur militaire d'expérience, qui a derrière lui une longue et riche carrière. Il a été entre autres commandant du Régiment de génie à Lahr, en Allemagne, de 1984 à 1986; commandant de l'Ecole de génie militaire des Forces canadiennes de 1989 à 1992; commandant du contingent canadien dans l'ex-Yougoslavie en 1992; et directeur général — Infrastructure — et directeur — Disponibilité opérationnelle de la force terrestre — en 1996. Le brigadier général Irwin a été promu au grade qu'il occupe actuellement en juin 2001, et il a été nommé directeur général — Politiques et planification immobilières/J3 Génie — et directeur général — Génie militaire/J3 Génie.

Le brigadier général Irwin est accompagné du colonel Rochette, qui s'est joint aux Forces armées canadiennes en 1983 et a une formation en relations industrielles, en logistique et en finances. Il a été contrôleur en divers endroits, par exemple, au Mont Apica, au Québec, au quartier général de la Défense nationale à Ottawa, et à Goose Bay, au Labrador. En 1999, il a été promu au grade de lieutenant-colonel et admis au Collège d'état-major des Forces canadiennes. En 2000, il a assumé le rôle de directeur intérimaire — Pensions et programmes sociaux, et il a eu pour tâche d'élaborer le Régime de pensions de la Force de réserve. À l'été 2001, il a été nommé directeur du Projet de modernisation du régime de retraite des Forces canadiennes. Il a été promu à son grade actuel en janvier 2004 lorsqu'il a été nommé à ce poste.

Nous allons également entendre le capitaine de frégate Ken Lait, qui s'est engagé dans la Marine royale du Canada en 1965. Le capitaine de frégate Lait a fait une longue et belle carrière sur terre comme sur mer. Il a pris sa retraite de la Force régulière en janvier 2002, après un peu plus de 36 ans de service.

his current duties in the Directorate of Quality of Life as the section head responsible for accommodation policy and liaison with the Canadian Forces Housing Agency.

General, I understand you have a brief statement to make. The floor is yours.

Brigadier-General S.M. Irwin, Chief Executive Officer of the Canadian Forces Housing Agency, National Defence: Thank you for the opportunity to meet with you today to discuss the issue of residential housing for Canadian Forces members. The Canadian Forces Housing Agency plays an important role in implementing the accommodation policy of the Canadian Forces. As the chief executive officer, I will be happy to answer your questions on the residential housing portfolio. Colonel Rochette and Commander Lait are here to speak to policy and compensation issues. They report to the Assistant Deputy Minister Human Resources—Military, who is responsible for all policy matters related to accommodation. I report to the Assistant Deputy Minister Infrastructure and Environment, and my focus is on managing the residential housing portfolio.

Before we answer your questions, I will speak to three issues. First, CFHA is managing residential housing effectively. We have made significant investments in the portfolio and its condition has greatly improved. We do recognize, however, that we still have much work to do to bring the housing portfolio to more contemporary standards. Therefore, we are implementing an extensive program to renovate and modernize our units. Second, we provide an excellent level of service to CF members. Finally, the rent setting process is rigorous and fair.

When CFHA was established as a provisional operating agency in 1996, it inherited a portfolio of about 22,000 housing units, most of them dating from the 1950s. Many of those houses suffered from years of poor maintenance and from health and safety issues. Our original mandate allowed us to invest more than \$400 million, since 1998, to address these issues. In 2005, we can say that our married quarters are well maintained and that any outstanding health and safety issue is being remedied. These are not the same houses we inherited in 1996.

In order to ensure that we have the right units in the right numbers, and in the right locations to fulfil the needs of CF members, we rely on consultations with major custodians within the department, the army, navy, air force, for example, who provide us with their requirements. We also rely on housing requirement studies done by the agency. These studies tell us the number and size of units we need at bases and wings across the country by taking into account the number and profile of members who are posted at each location and also the conditions and trends of the local real estate market. These forecasts

En septembre 2002, le capitaine de frégate Lait, à titre d'officier de réserve, est entré à la Direction de la qualité de la vie comme chef de section responsable de la politique du logement et de la liaison avec l'Agence de logement des Forces canadiennes, poste qu'il occupe toujours.

Mon général, je crois savoir que vous avez un bref exposé à nous faire. Vous avez la parole.

Le brigadier général S. M. Irwin, chef de la direction de l'Agence de logement des Forces canadiennes, Défense nationale : Je vous remercie de nous offrir cette occasion de discuter de l'importante question du logement résidentiel pour les membres des Forces canadiennes (FC). L'Agence de logement des Forces canadiennes (ALFC) joue un rôle de premier plan dans la mise en œuvre de la politique de logement des Forces canadiennes. À titre de chef de direction de l'Agence, c'est avec plaisir que je répondrai à vos questions sur le portefeuille de logements résidentiels. Le colonel Rochette et le capitaine de frégate Lait sont présents aujourd'hui pour répondre à vos questions sur les politiques et la rémunération. Ils relèvent du sous-ministre adjoint, Ressources humaines — Militaires, qui est responsable de toute question de politique relative au logement. Je relève de la sous-ministre adjointe, Infrastructure et Environnement, et mon rôle est de gérer le portefeuille de logements résidentiels.

Avant de répondre à vos questions, j'aborderai trois points. Premièrement, l'ALFC gère le logement résidentiel de manière efficace. Nous avons investi considérablement dans le portefeuille et son état s'est grandement amélioré. Cela ne nous empêche pas de constater qu'il nous reste encore beaucoup de travail à faire pour que le portefeuille corresponde à des normes plus contemporaines. C'est pourquoi nous nous sommes engagés dans un vaste programme de rénovation et de modernisation de nos unités de logement. Deuxièmement, nous fournissons un service exceptionnel aux membres des FC. Troisièmement, le calcul des loyers est rigoureux et équitable.

Quand l'ALFC a été créée à titre d'organisme de service spécial provisoire en 1996, elle a hérité d'un portefeuille de 22 000 unités réparties à travers le Canada, la plupart datant des années 50. Plusieurs de ces maisons étaient mal entretenues depuis des années et présentaient des risques pour la santé et la sécurité. Notre mandat d'origine nous a permis d'investir plus de 400 millions de dollars pour rectifier la situation. En 2005, nous pouvons affirmer que nos logements familiaux sont bien entretenus et qu'aucune question de santé ou de sécurité n'est laissée en suspens. Ce ne sont plus les maisons dont nous avons hérité en 1996.

Pour faire en sorte que nous ayons les unités appropriées en nombre suffisant et aux bons endroits pour répondre aux besoins des membres des FC, nous pouvons compter sur des consultations avec les principaux gardiens de biens immobiliers du ministère, soit les chefs de l'Armée, de la Marine et de la Force aérienne, par exemple, qui nous font part de leurs besoins. Nous nous basons aussi sur les études en matière de logement produites par l'Agence. Ces études nous permettent de déterminer le nombre et la taille d'unités requises dans les bases et escadres partout au Canada, car elles examinent la taille et le profil de l'effectif à

have allowed us to reduce the size of the portfolio to a little over 14,000 units, a number that better reflects the current demand for residential military housing and allows us to reduce the number of vacant units we have to maintain.

[Translation]

In March 2004, we received confirmation of our status as a permanent special operating agency within the National Defence Department.

That allowed us to launch a large-scale renovation and modernization program and begin building new units at Wainwright to support the transformation of the Canadian Forces.

Our next challenge is to bring that 1950s housing into the 21st century. People live differently today than they did 50 years ago. Canadian Forces members no longer have the same expectations of the place they live. They have different expectations about the size of their yard, the number of bedrooms and even how they will use their basement.

Canadian Forces members have the same expectations today as other Canadians: a home that reflects their lifestyle. That is what we mean when we talk about contemporary housing.

[English]

The agency is working hard to ensure that we have a streamlined, efficient and contemporary portfolio, and to provide CF members with the highest level of service they can get. That is our primary concern. Every day, and at every one of our locations, CFHA personnel are going well beyond what a normal landlord would do, for example, providing floor plans in advance of cross-country moves, helping young parents locate all the services they need for their families, and answering maintenance calls 24 hours a day. We do whatever it takes to make CF members feel at home and to show them that we appreciate that they do for this country.

Colonel Rochette and Commander Lait will answer your questions on policy, but I would like to say a few words about that now. We only provide residential housing when the market is unable to satisfy the needs of the CF. We provide Crown-owned housing in many locations, including some urban areas, because the size of a given market does not guarantee that CF members have access to rental housing that is suitable for families. It is important to understand that the purpose of this intervention is not to address housing affordability.

The question of housing affordability for our members, whether they live on or off base, is addressed by the post living differential allowance. This allowance is awarded to all members

chacun des sites, ainsi que les tendances et conditions qui prévalent sur le marché immobilier local. Ces prévisions nous ont permis de réduire la taille du portefeuille à 14 000 unités, un nombre qui reflète mieux la taille actuelle de logements résidentiels militaires, ce qui fait en sorte que nous avons moins d'unités vacantes à entretenir.

[Français]

Nous avons reçu la confirmation de notre statut d'organisme de service spécial permanent du ministère de la Défense nationale en mars 2004.

Cela nous a permis de lancer un programme de rénovation et de modernisation à grande échelle et d'entamer la construction de nouvelles unités à Wainwright pour soutenir la transformation des Forces canadiennes.

Notre prochain défi est de prendre ces logements des années 1950 et de les faire entrer dans le XXI^e siècle. Le quotidien d'aujourd'hui n'est plus celui d'il y a 50 ans. Aujourd'hui, les membres des Forces canadiennes n'ont plus les mêmes attentes envers l'endroit où ils s'établissent. Ils ont des attentes différentes envers la grandeur de leur cour, le nombre de chambres ou même l'usage qu'ils feront de leur sous-sol.

Aujourd'hui, les membres des Forces canadiennes s'attendent à la même chose que tous les autres Canadiens et Canadiennes : un chez-soi qui reflète leur style de vie. C'est ce à quoi nous faisons référence quand nous parlons de logements contemporains.

[Traduction]

L'Agence travaille très fort pour constituer un portefeuille efficace, de taille optimale et correspondant aux normes contemporaines, et pour fournir aux membres des FC le meilleur service possible. Pour nous, c'est primordial. Chaque jour et à chacun de nos sites, les membres du personnel de l'ALFC vont bien au-delà de ce qu'un propriétaire d'immeuble ordinaire ferait pour ses locataires, fournissant des plans d'étage à l'avance de déménagements transcontinentaux, aidant de jeunes parents à localiser tous les services dont leur famille a besoin, répondant à des appels d'entretien 24 heures par jour. Nous faisons tout ce qu'il faut pour que les membres des FC se sentent chez eux et pour qu'ils sachent que nous leur savons gré de leur dévouement envers notre pays.

Le colonel Rochette et le capitaine de frégate Lait pourront répondre à vos questions sur les politiques, mais j'aimerais maintenant dire quelques mots à ce sujet. D'abord, nous fournissons des logements résidentiels seulement quand le marché ne peut pas satisfaire aux besoins des FC. Nous fournissons des logements de fonction à plusieurs endroits, y compris dans certaines zones urbaines, parce que la taille du marché ne garantit pas nécessairement que des logements locatifs convenant aux familles seront disponibles pour les membres des FC. Il est important de souligner que l'objectif de cette intervention n'est pas de rendre le logement abordable.

La capacité de nos membres à payer leurs frais de logement, qu'ils vivent sur la base ou en dehors de celle-ci, est assurée par l'Indemnité de vie chère en région. Cette allocation est versée à

posted to areas where the cost of living is above the national average. Housing costs are one of many factors considered in the equation. It should also be noted that under no circumstances would the occupant of a married quarter be required to pay in excess of 25 per cent of the household's gross income.

Today, 80 per cent of CF members choose to live on the economy. In order to be fair to 100 per cent of our members, regardless of where they live, rents for married quarters reflect the rent for comparable units in the local market. In order to establish fair market rent, appraisers from the Canada Mortgage and Housing Corporation gauge the market value of our units every year. This assessment is based on the type, size, age, location, number and condition of the units and does take into consideration such elements as number and condition of bathrooms, functionality of kitchens and the presence of garages, for example. Rents charged for married quarters are adjusted every year and they reflect all the elements taken into account by appraisers.

The role of the agency is to implement housing policy in a fair and equitable manner. We recognize that we still have work to do to bring the housing portfolio to contemporary standards. We are managing married quarters efficiently today. We have a solid plan to prepare us for the future, and we are striving to continuously improve on our level of service.

Senator Banks: Brigadier-General, we heard earlier from Assistant Deputy Minister Ellis who told us that an order was given a little while ago for a 10 per cent reduction in the square metreage of DND buildings. Did that apply to housing?

BGen. Irwin: No, senator, not at all. Housing is based on the requirements of CF members based on housing requirement studies that we do at each site. The needs of the CF members dictate the size of our portfolio.

Senator Banks: Surely, for housing that was built in 1950 and before, by 2005 the circumstances in those places would have changed from the first time the assessment would have been made. Does that not happen?

BGen. Irwin: Yes, senator; that is exactly what happens. We do housing requirement studies at every site to determine exactly what the population requires. We look at the market in the local area to determine whether we have to intervene or whether the local market can provide. Where they cannot provide, we will provide.

We started in 1995 with about 22,000 units. Those units were built in the 1950s when the force was much larger than it is today. We have determined that, across the country, the current requirement — and it will change with time — in total is about 12,500 units.

tous les membres affectés à des zones où le coût de la vie est supérieur à la moyenne nationale. Les frais de logement sont un facteur parmi d'autres dans le calcul de cette indemnité. On doit noter également qu'en aucun cas, les occupants de logements familiaux ne sont tenus de payer un loyer supérieur à 25 p. 100 du revenu brut de leur ménage.

Aujourd'hui, 80 p. 100 des membres des FC ont recours au marché privé pour se loger. Par souci d'équité envers 100 p. 100 des membres des Forces canadiennes, peu importe où ils vivent, les loyers des logements familiaux reflètent ceux de logements comparables sur le marché privé. Afin d'établir le juste loyer du marché, les experts de la Société canadienne d'hypothèques et de logement déterminent la valeur marchande de nos unités chaque année. Cette appréciation est fondée sur le type, la taille, l'âge, l'emplacement et l'état des logements, et elle tient compte d'éléments précis comme le nombre et l'état des salles de bain, le caractère fonctionnel des cuisines ou encore la présence d'un garage. Les loyers des logements familiaux sont rajustés chaque année et reflètent tous les éléments dont tiennent compte les évaluateurs.

Le rôle de l'Agence est de mettre en pratique les politiques de logement de manière juste et équitable. Nous savons qu'il nous reste du chemin à parcourir pour ramener le portefeuille à des normes contemporaines. Aujourd'hui, nous gérons les logements familiaux de manière efficace, nous avons un plan cohérent pour l'avenir et nous nous efforçons d'améliorer continuellement la qualité de nos services.

Le sénateur Banks : Général, nous avons entendu plus tôt la sous-ministre adjointe Ellis qui nous a dit qu'on a donné l'ordre il y a quelque temps de cela de réduire de 10 p. 100 le nombre de mètres carrés des immeubles de la Défense nationale. Est-ce que cela s'appliquait aux logements?

Le bgén Irwin : Non, sénateur, pas du tout. Le logement est basé sur les exigences des membres des FC et sur les études sur les besoins du logement que nous effectuons à chaque site. Ce sont les besoins des membres des FC qui dictent la taille de notre portefeuille.

Le sénateur Banks : Il est sûr que pour ces logements qui ont été bâtis en 1950 et avant, la situation en ces endroits a changé en 2005, depuis la première fois que l'évaluation a été faite. N'est-ce pas?

Le bgén Irwin : Oui, sénateur; c'est exactement cela. Nous procédons à des études sur les besoins en logement à chaque site pour déterminer exactement les besoins de notre population. Nous étudions le marché local pour voir si nous devons intervenir ou si le marché local peut combler la demande. Si ce n'est pas le cas, nous intervenons.

Nous avons commencé en 1995 avec environ 22 000 unités. Ces unités avaient été bâties dans les années 50, à l'époque où les effectifs militaires étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Nous avons déterminé que, à l'échelle du pays, nos besoins actuels — et cela va changer au fil du temps — sont au total d'environ 12 500 unités.

Senator Banks: In other respects of the Canadian Forces, when we downsized in an area, whether it was training capacity, facilities, infrastructure or complement, we subsequently found that, when circumstances changed, we wished we had not downsized. We dug ourselves into a hole and now we are trying to get out of it. We have done that with personnel, training, equipment and infrastructure. Would that same formula or set of conditions apply to housing?

BGen. Irwin: I expect that it would.

Senator Banks: The thrust of my question is: If you get down to the 12,000 units that you say you will need, will we not wake up one day and find that we need 22,000 and ask why we ever divested ourselves of those units?

BGen. Irwin: We may do that in the future. We do these housing requirement studies on an ongoing basis. With regard to the new 5,000 units that were announced the army, navy and air force work together to determine exactly where and how many people are coming in and we examine the markets and at our population to ensure that we have the right number. Housing changes all the time. The life cycle of a house is normally in the order of 25 years. We are making an investment for at least 25 years.

Senator Banks: The life cycle of a house is 25 years?

BGen. Irwin: When you do life cycle maintenance on a house at the end of 25 years, you would expect to have to do major renovations to that house if you want to keep it for the next period of time.

Senator Banks: Who decides who will live in CFHA housing? Who makes the decision? Who gets in and who does not?

BGen. Irwin: A set of policies ensures that all personnel have access to the housing. The base commander can intervene where he feels that there is a significant need for an individual member to be in the married quarters. In general terms, we determine the need based on the availability of the housing, the family size and the requirements of the member.

Senator Banks: If it came down to it, on the ground, the base commander could be making that decision; is that correct?

BGen. Irwin: He will intervene in order to ensure that his base receives the service from the housing that it requires, and we will allocate it based on discussion and agreement with him.

Senator Banks: When you forecast 12,000 units, is what you will need on the basis of 65,000 people, give or take, in the Canadian Forces? As you know, we have loudly voiced the opinion that there ought to be many more than that. Who does

Le sénateur Banks : Dans d'autres aspects des Forces canadiennes, lorsque nous avons procédé à des compressions dans un secteur, que ce soit dans la capacité de formation, les installations, l'infrastructure ou le complément, nous nous sommes rendu compte, lorsque les circonstances ont changé, qu'on n'aurait pas dû opérer ces compressions. Nous nous sommes piégés nous-mêmes, et nous essayons maintenant d'en sortir. Nous avons fait cela avec le personnel, la formation, le matériel et l'infrastructure. Est-ce que la même formule ou les mêmes conditions s'appliquent au logement?

Le bgén Irwin : J'imagine que oui.

Le sénateur Banks : Je vais aller droit au but : si vous atteignez les 12 000 unités dont vous dites avoir besoin, est-ce qu'on ne va pas se réveiller un jour pour se rendre compte qu'il nous en faut 22 000, et allons-nous nous demander pourquoi diable nous nous sommes défaits de ces unités?

Le bgén Irwin : Il se peut que cela arrive. Nous effectuons ces études sur nos besoins en matière de logement sur une base continue. Pour ce qui est des 5 000 nouvelles unités annoncées, l'Armée de terre, la Marine et la Force aérienne travaillent de concert pour déterminer exactement où et combien de gens vont nous arriver, et nous étudions les marchés ainsi que notre population pour nous assurer d'avoir le chiffre exact. Le logement change tout le temps. Le cycle de vie d'une maison est normalement de 25 ans. Nous investissons pour au moins 25 ans.

Le sénateur Banks : Le cycle de vie d'une maison est de 25 ans?

Le bgén Irwin : Quand on fait l'entretien du cycle de vie d'une maison après 25 ans, on peut s'attendre à ce qu'il faille rénover considérablement la maison, dans la mesure où on veut évidemment la garder encore quelque temps.

Le sénateur Banks : Qui décide qui va profiter d'une maison de l'ALFC? Qui décide celui qui en aura une et celui qui n'en aura pas?

Le bgén Irwin : Une série de mesures fait en sorte que tout le personnel a accès aux maisons de l'ALFC. Le commandant de la base peut également intervenir lorsqu'il juge qu'un des soldats a vraiment besoin d'un logement familial. De façon générale, c'est nous qui déterminons les besoins en fonction de la disponibilité des logements, de la taille de la famille et des besoins du membre des forces armées.

Le sénateur Banks : De façon pratique, sur le terrain, c'est le commandant de la base qui pourrait prendre la décision, n'est-ce pas?

Le bgén Irwin : Il interviendra pour s'assurer que sa base reçoit les services en logement qui lui sont nécessaires, et c'est nous qui répartirons les logements en fonction des résultats de notre discussion et en nous entendant avec lui.

Le sénateur Banks : Les 12 000 unités que vous prévoyez devraient servir à combler les besoins des 65 000 membres des Forces canadiennes? Vous savez sans doute que nous avons déjà dit à plus d'une reprise qu'à notre avis, il en faudrait beaucoup

not get to go in? I know there are also PMQs, but do I extrapolate from that that 50,000 Canadian Forces personnel are not married or living with somebody?

BGen. Irwin: Approximately 80 per cent of military personnel live off base in the local market. By policy, we are only able to provide married quarters where the local market cannot provide. We have found that we have intervened to the point where about 20 per cent of CF members live in Crown-owned housing.

Senator Banks: Is that figure an average across the country?

BGen. Irwin: Yes, sir.

Senator Banks: What happens to the money that they pay in rent?

BGen. Irwin: That money comes into the agency to be reinvested in the homes.

Senator Banks: It stays in your agency so you can continue to use it; is that correct?

BGen. Irwin: That is correct.

Senator Banks: It does not go into general revenue.

BGen. Irwin: Not at all, sir.

Senator Banks: Commander, you anticipate that you will need about 12,000 units or so. I assume from the answer that the Brigadier-General gave that that will constitute about 20 per cent in the future of the size of the armed forces; is that correct?

Commander K.B. Lait, Commander, Directorate of Quality of Life, DQOL 3 — Accommodation Policy Team Leader, National Defence: That figure is not based on the size of the armed forces, sir; it is based on the requirements and the site specifics at each base. Based on the housing requirement studies in 1999 that were conducted by the housing agency, in looking at the local markets, they determined that those markets could not meet about 12,500. That number is from 1999. We have an ongoing review at each base. At this time we are about to start on a study to look at the single members in DND and their housing requirements as well. The housing agency has met some of those single housing requirements in married quarters.

Senator Banks: The percentage of people in the armed forces who would need access to housing provided by the agency is a moving number depending on the capacity of the markets in which they are to provide housing; is that correct?

BGen. Irwin: Yes, that is exactly right, senator. The dynamics of the local market are extremely important in determining the requirements for military housing, including interest and

plus. Qui se voit refuser l'accès à l'un de ces logements? Je sais que vous accordez également des logements familiaux, mais dois-je comprendre de ces chiffres que 50 000 des membres des Forces canadiennes ne sont pas mariés ou ne vivent avec personne d'autre?

Le bgén Irwin : Environ 80 p. 100 du personnel militaire vit à l'extérieur de la base, c'est-à-dire trouve un logement sur le marché local. Notre politique nous oblige à fournir des logements familiaux seulement là où il est impossible d'en trouver sur le marché local. D'après nos chiffres, notre intervention a permis de loger dans des logements d'État environ 20 p. 100 des membres des Forces canadiennes.

Le sénateur Banks : Cela représente-t-il la moyenne au Canada?

Le bgén Irwin : En effet.

Le sénateur Banks : Et qu'arrive-t-il à l'argent qu'ils versent en loyer?

Le bgén Irwin : Cet argent est versé à l'Agence qui le réinvestit dans les maisons.

Le sénateur Banks : L'argent reste entre les mains de l'Agence qui peut alors continuer à l'utiliser, n'est-ce pas?

Le bgén Irwin : C'est exact.

Le sénateur Banks : Il n'est pas versé au Trésor?

Le bgén Irwin : Pas du tout.

Le sénateur Banks : Commandant, vous prévoyez avoir besoin d'environ 12 000 unités. D'après ce que j'ai compris de la réponse du brigadier général, ce nombre ne correspond qu'à 20 p. 100 des besoins de demain des forces armées, n'est-ce pas?

Le capitaine de frégate K.B. Lait, Direction de la qualité de vie, DQV 3 — chef de l'équipe des politiques en matière de logement, Défense nationale : Ce chiffre ne dépend aucunement de la taille des forces armées, sénateur; il dépend plutôt des besoins et des particularités de chaque base. Lorsque l'Agence de logement a mené une étude sur les besoins en matière de logement en 1999 et a regardé la situation dans les marchés locaux, elle a déterminé que les marchés ne pourraient répondre qu'aux besoins d'une partie de nos forces, soit environ 12 500 membres. Mais ce chiffre remonte à 1999, et nous menons en permanence un examen dans chaque base. À l'heure qu'il est, nous sommes à la veille de lancer une étude qui se penchera sur les besoins en logement des célibataires des forces armées. L'Agence de logement a déjà répondu aux besoins de certains des célibataires en les logeant dans les logements familiaux.

Le sénateur Banks : Le pourcentage de militaires qui auraient besoin d'un logement fourni par l'Agence ne cesse d'évoluer en fonction de la capacité des marchés à leur fournir des logements, n'est-ce pas?

Le bgén Irwin : Tout à fait, sénateur. La dynamique des marchés locaux constitue un élément essentiel dans la détermination des besoins en matière de logement pour nos

occupancy rates. We try to ensure that every military family has access to suitable accommodation and that they are able to rent suitable accommodation.

Military families sometimes move more often than the normal Canadian.

Senator Banks: They always move more often than ordinary Canadians.

BGen. Irwin: Speak to my wife, senator. We move on a regular basis. When you are only in a place for several years, it is difficult to build up equity. Therefore, it is difficult to decide whether to get into the market. We try to ensure that the market in the area can provide suitable rental accommodation for our members. If it cannot, we provide it.

Senator Banks: Markets change in months, and in a year or two there can be a huge change in the capacity of a market, at least in the private sector, to accommodate housing needs. Does your flexibility work in that situation? How often do you reassess the need?

Colonel J.G.C.Y. Rochette, Director General, Compensation and Benefits, National Defence: We do a survey once a year through a private firm.

Senator Banks: Then you are on top of it.

When we sit down with officers and other ranks across the country, we are often told that, as soon as they get a raise, their rent goes up. We have heard that from all ranks, in all parts of the country, in all services.

The Chairman: They usually add that CANEX prices also go up.

Senator Banks: There seems to be a cause and effect relationship there. Is that so?

Col. Rochette: Not at all, sir. In fact, we look at pay as comprised of total compensation. We compare our members with public servants, with which we have set up comparator groups. We do a review with Treasury Board Secretariat. We look at the public service and their negotiations. As you know, our non-commissioned members and general service officers just had a nice pay increase.

Senator Banks: However, their rents went up.

Col. Rochette: It was not based on rents, sir. We examined the public service union negotiations. We have a model into which we enter all the numbers. It is weighted with the number of military members and the type of occupations we have to compare with the comparator groups in the public service. Through that, we

militaires, et inclut les taux d'intérêt et d'occupation. Nous essayons de faire en sorte que chaque famille de militaires ait accès à un logement convenable.

Les familles de militaires déménagent plus souvent que la moyenne canadienne.

Le sénateur Banks : Elles déménagent toujours plus souvent que les familles canadiennes ordinaires.

Le bgén Irwin : En effet, parlez-en à ma femme, sénateur. Nous ne cessons de déménager. Or, quand on ne reste au même endroit que quelques années, il est difficile pour quelqu'un de se constituer un avoir dans sa maison. Par conséquent, il est difficile de décider pour lui d'investir ou non dans le marché immobilier. Nous essayons de faire en sorte, pour notre part, que le marché puisse fournir à nos membres des logements locatifs convenables. S'il est impossible d'en trouver sur le marché, nous les fournissons.

Le sénateur Banks : Mais les marchés évoluent au fil des mois, et il se peut que dans un an ou deux, les marchés aient complètement changé et puissent offrir dans le privé des logements qui correspondent aux besoins. Tenez-vous compte de l'évolution des marchés? À quelle fréquence réévaluez-vous les besoins?

Le colonel J.G.C.Y. Rochette, directeur général, Rémunération et avantages sociaux, Défense nationale : Nous faisons faire chaque année un sondage par une entreprise privée.

Le sénateur Banks : Vous êtes donc toujours au courant de la situation.

Dans le cadre des discussions que nous avons partout au Canada avec les officiers et les autres militaires de rang, ils nous expliquent souvent que dès qu'ils obtiennent une augmentation salariale, leur loyer augmente. Ce sont des militaires de tout rang et de tous les services, de partout au pays, qui se sont plaints à nous.

Le président : Ils ajoutent aussi que les prix augmentent en même temps dans les économats CANEX.

Le sénateur Banks : On a l'impression qu'il y a une relation de cause à effet. Est-ce vrai?

Le col Rochette : Absolument pas, sénateur. En fait, nous considérons le salaire comme faisant partie de l'ensemble des indemnités. Nous comparons les membres des Forces canadiennes au fonctionnaires, et nous formons des groupes de comparaison. Nous examinons la situation avec le Secrétariat du Conseil du Trésor et nous regardons ce qui se fait du côté des négociations dans la fonction publique. Vous savez sans doute que les sous-officiers et les officiers du service général viennent tout juste d'obtenir une belle augmentation de salaire.

Le sénateur Banks : D'accord, mais leurs loyers ont monté.

Le col Rochette : Cela n'avait rien à voir avec les loyers, sénateur. Nous avons regardé du côté des négociations des syndicats dans la fonction publique. Nous avons formé un modèle dans lequel nous avons inscrit tous les chiffres, et ce modèle est pondéré en fonction du nombre de nos militaires et du genre

come up with a percentage. From this we determine base pay for our members. We add to that a component for military factors, which includes hardship, the fact that we move our members often and things like that.

Senator Banks: The General told us that, regardless of what one pays for PMQ, it will not exceed 25 per cent of one's income. If I get a raise, will the 25 per cent follow the raise?

Col. Rochette: It will, senator.

Senator Banks: Therefore, if I get a raise, my rent goes up.

Col. Rochette: That is because of the limitation in our regulations. The rent increases not as a direct result of the member receiving a raise, it increases because his total compensation has increased and his 25 per cent limit has increased.

Senator Banks: Who decides what rent is to be paid? All tenants, whether yours or anyone else's, complain about rent, and they complain more loudly when it goes up when they have just discovered that a tap leaks. Do you decide, General, when rents go up in Halifax?

BGen. Irwin: That is dictated by a Treasury Board housing policy, sir. We are required to review the rents annually. Each year, Canada Mortgage and Housing Corporation considers the age and condition of our housing, and compares it with similar units off base in the area. They set a rent based on that appraisal. There have been continuing increases over the past few years.

Senator Banks: An aircraft technician based in a city where the market is hot and real estate prices are going up will experience a rent increase, whereas an aircraft technician based in a city where prices are not increasing will not experience a rent increase. They did not choose where they would be stationed; someone assigned them to a location. As aircraft technicians of the same class they both get the same pay. Is that acceptable?

BGen. Irwin: That is why we have the structure of allowances. and I will ask Colonel Rochette to respond to that.

Senator Banks: You are talking about the allowances for high-cost areas. Which areas in Canada are regarded as being more costly, therefore occasioning higher allowances?

The Chairman: Could we go through the program first?

Col. Rochette: The program is called the post living differential allowance. It was developed after a review in 1998 by the Committee on National Defence and Veterans Affairs. They recommended an allowance or benefit that would help members

d'emploi qu'ils occupent, et nous effectuons une comparaison avec les groupes semblables dans la fonction publique. Cela nous permet d'établir un pourcentage en vertu duquel nous déterminons le salaire de base de nos membres. Nous y ajoutons ensuite une composante pour les facteurs militaires, facteurs qui incluent les difficultés causées par les nombreux déménagements des militaires, entre autres choses.

Le sénateur Banks : Le général nous a expliqué que, peu importe le loyer d'un logement familial, ce loyer ne doit jamais dépasser 25 p. 100 du revenu. Mais si les militaires reçoivent une augmentation de salaire, le loyer représentant 25 p. 100 augmentera-t-il aussi?

Le col Rochette : Il augmentera, en effet.

Le sénateur Banks : Autrement dit, chaque fois que j'aurai une augmentation, mon loyer grimpera?

Le col Rochette : C'est à cause des limites que nous imposent nos règlements. L'augmentation de loyer ne résulte pas directement de l'augmentation de salaire des militaires, mais vient du fait que la rémunération globale a augmenté et, partant, la limite de 25 p. 100 aussi.

Le sénateur Banks : Qui décide du loyer? Tous les locataires, les vôtres comme les autres, se plaignent du loyer, et ils se plaignent encore plus lorsqu'il augmente en même temps qu'ils découvrent que le robinet fuit. Est-ce vous qui décidez, général, quand les loyers augmentent à Halifax?

Le bgén Irwin : Cela nous est dicté par une politique du Conseil du Trésor sur le logement. On nous demande de revoir les loyers tous les ans. Par conséquent, chaque année, la Société canadienne d'hypothèques et de logement regarde l'âge et la condition de nos logements et les compare à des unités semblables de la région, mais à l'extérieur de la base. La SCHL fixe donc un loyer qui dépend de son évaluation. Or, au cours des dernières années, les loyers n'ont cessé d'augmenter.

Le sénateur Banks : Un technicien d'aéronef basé dans une ville dont le marché est en ébullition et où le prix des immeubles augmente verra son loyer augmenter, tandis que le technicien d'aéronef basé dans une ville où les prix du loyer sont stables ne subira pas une augmentation de son loyer. Mais ni l'un ni l'autre n'a choisi où il serait stationné. C'est quelqu'un d'autre qui les a envoyés dans un endroit donné. Pourtant, si ces techniciens d'aéronef appartiennent à la même catégorie, ils reçoivent le même salaire. Est-ce acceptable, à votre avis?

Le bgén Irwin : Voilà pourquoi nous offrons des indemnités, et je demanderais au colonel Rochette de vous répondre.

Le sénateur Banks : Vous parlez des indemnités versées si vous habitez une région où la vie est chère. Dans quelles régions du Canada considérez-vous que la vie coûte plus cher, ce qui vous oblige à augmenter les indemnités?

Le président : Pourrions-nous commencer par le programme?

Le col Rochette : Ce programme est celui de l'Indemnité de vie chère, qui a été créé dans la foulée d'un examen effectué en 1998 par le Comité de la défense nationale et des anciens combattants. Ce comité avait recommandé à l'époque que l'on

to stabilize their cost of living. I often visit the troops and members talk to me about that allowance. They have the perception that whenever they experience an increase in housing or gas prices, their allowance will increase. That is not the case. The allowance is mainly to stabilize the cost of living so that if they move to a higher-cost area, although they may see an increase in their cost of living, the allowance will cover part of it.

Do you want me to explain how we developed the policy?

Senator Banks: We want to know how it works. If I get posted from Chilliwack to Calgary, what happens?

Col. Rochette: A private company is conducting reviews at 114 sites where we have Canadian Forces members. They use a family type, which is a corporal with a spouse who works part time, and one child, with family earnings of roughly \$61,000. The company considers three main factors; housing market, taxes and cost of goods. The formula is also weighted with the population from different areas. The company arrives at the cost of living in each locations and at a national average cost of living. If the cost of living in one area is higher than the national cost of living, you get an allowance for the difference between the two.

Senator Banks: When I served on the National Finance Committee, we had the pleasure of asking the then Minister of Finance, Mr. Martin, how the equalization program worked. Only half kidding he said that there was someone who understood it once, but he died about 20 years ago. Is this also an equalization program?

Col. Rochette: It is, yes.

Senator Banks: In my next question to do with taxes, I will again use the example two aircraft technicians, this time living at Camp Mirage. One was posted there from Alberta and one was posted there from Quebec. They are both doing the same job and earning the same amount of money. The guy posted from Alberta is paying Alberta provincial tax, and the guy working daily beside him, earning the same amount of money in the same place, is paying Quebec-based income tax. Does that seem right to you?

The Chairman: And in that country, there are no taxes.

Col. Rochette: Yes, senator. Except, sir, with the new tax relief we have, we help the members in that sense where they do not pay the taxes.

Senator Banks: Tell us about that, please. I have not heard about that. What is new tax relief?

verse une allocation ou une indemnité qui aiderait les membres des Forces canadiennes à stabiliser leurs dépenses dues au coût de la vie. Je visite souvent les troupes, et on me parle souvent de cette indemnité. Les militaires ont l'impression que chaque fois que le prix des logements ou de l'essence augmente, leur indemnité augmentera elle aussi, ce qui n'est certes pas le cas. Cette indemnité vise principalement à stabiliser le coût de la vie de façon que s'ils sont envoyés dans une région où la vie est plus chère, même si le coût de la vie augmentera pour eux, ils n'en subiront pas complètement les contrechocs grâce à l'indemnité.

Voulez-vous que je vous explique comment nous avons élaboré la politique?

Le sénateur Banks : Nous voulons surtout savoir comment elle fonctionne. Si je suis déplacé de Chilliwack à Calgary, qu'arrive-t-il?

Le col Rochette : Nous avons demandé à une entreprise privée d'étudier 114 lieux où vivent des membres des Forces canadiennes. Pour faire l'étude, on prend une famille type, composée d'un caporal dont le conjoint travaille à temps partiel et d'un enfant, pour des gains familiaux d'environ 61 000 dollars. L'entreprise qui fait l'étude tient compte de trois grands facteurs : le marché du logement, les taxes et le coût des biens. La formule est ensuite pondérée en fonction de la population des différentes régions et la compagnie établit alors le coût de la vie dans chacun de ces lieux ainsi que le coût de la vie moyen au Canada. Si le coût de la vie dans une région est plus élevé que le coût de la vie national, on verse alors une indemnité pour combler la différence.

Le sénateur Banks : Quand j'ai siégé au Comité des finances nationales, nous avons eu le plaisir de demander au ministre des Finances d'alors, M. Martin, comment fonctionnait la péréquation. Il a répondu à la blague — ou peut-être pas — que la seule personne à avoir jamais compris la péréquation était déjà morte depuis vingt ans. Votre programme est-il lui aussi un programme de péréquation?

Le col Rochette : Oui.

Le sénateur Banks : J'ai une autre question qui portera maintenant sur les impôts et taxes, et je reviendrai à mon exemple des deux techniciens d'aéronef, qui vivent tous deux cette fois-ci à Camp Mirage. L'un d'entre eux a été affecté là-bas en provenance de l'Alberta, tandis que l'autre l'a été en provenance du Québec. Ces deux techniciens effectuent le même travail et gagnent le même salaire. Celui qui a été envoyé là-bas depuis l'Alberta paie l'impôt provincial albertain, tandis que son copain d'à côté, qui gagne le même salaire que lui, paie l'impôt sur le revenu du Québec. Cela vous semble-t-il équitable?

Le président : On sait bien que dans ce pays-là, il n'y a pas de taxes.

Le col Rochette : Oui, sénateur, sauf que grâce au nouvel allègement fiscal, nous pouvons aider nos membres, et ils ne paient pas de taxes.

Le sénateur Banks : Voulez-vous nous expliquer ce qu'est ce nouvel allègement fiscal, car je n'en ai pas entendu parler.

Col. Rochette: I am referring to the tax relief announced in the 2004 budget where, when member go into a specific type of operation, risk level three or four, they will automatically have tax relief.

Senator Banks: I am not talking about people who are in harm's way.

The Chairman: That does not include Camp Mirage. It is not in risk level three and four.

Col. Rochette: That is what I was saying. It is for risk level three and four. For risk level two, we have to submit to cabinet for approval.

Senator Banks: Has that been done?

Col. Rochette: We are currently working on that, sir, yes.

Senator Banks: Is there one overseas posting that would then not be caught by one of those risk levels?

Col. Rochette: Yes, we do have some operations at level one.

Senator Banks: So for a level one person in exactly the same situation I described, it will not solve that problem.

Col. Rochette: Yes, or somebody posted in Washington or Colorado Springs.

Senator Banks: Can we fix that? It does not seem right to us.

Col. Rochette: Before my time, sir, it was looked at by my predecessor and a team on the taxation side. It is a tax issue.

Senator Banks: It is. The point is that the persons did not decide from which place they would be posted. They were sent there. They might have had some choice, but often it is not very much of a choice. Then they are sent to an overseas posting and this disparity occurs. We would like to see that addressed. Is there something in the works to address that?

Col. Rochette: No, senator. As I mentioned, it is not on our schedule. We have many items to consider in the plans on compensation. I mentioned that four years ago it was looked at once, and we were told we could not do anything at that time.

Senator Banks: Who told you that you could not do anything about it?

Col. Rochette: That is a question I would have to verify.

Senator Banks: Would you be able to put it back on the list?

Col. Rochette: Yes.

Senator Banks: Will you put it back on the list?

Le col Rochette : Je vous parle ici de l'allègement fiscal annoncé dans le budget de 2004 et prévoyant que les membres des Forces armées qui sont envoyés dans des opérations de niveau de risque trois ou quatre profiteront d'office d'un allègement fiscal.

Le sénateur Banks : Mais je ne parle pas ici de ceux qui mettent leur vie en danger.

Le président : Cela n'inclut pas le Camp Mirage, puisque cet endroit n'est pas considéré comme un niveau de risque trois et quatre.

Le col Rochette : C'est ce que j'expliquais : cette indemnité est versée à ceux qui prennent part à des opérations de niveau de risque trois et quatre. Dans le cas des niveaux de risque deux, nous devons faire une demande au Cabinet.

Le sénateur Banks : Cela a-t-il été fait?

Le col Rochette : Nous sommes en train de préparer actuellement la présentation.

Le sénateur Banks : Existe-t-il des affectations à l'étranger qui ne correspondraient à aucun de ces niveaux de risque?

L col Rochette : Oui, certaines de nos opérations sont considérées comme étant de niveau un.

Le sénateur Banks : Votre politique n'aidera en rien celui qui se trouve affecté à des opérations de niveau un et qui se trouverait dans la situation que j'ai décrite.

Le col Rochette : En effet, ou même quelqu'un qui serait en poste à Washington ou à Colorado Springs.

Le sénateur Banks : Pouvons-nous corriger cette erreur? Il nous semble que c'est injuste.

Le col Rochette : Avant mon arrivée, mon prédécesseur et une équipe s'étaient penchés sur la situation pour étudier le problème d'un point de vue fiscal, puisque c'est un problème de fiscalité.

Le sénateur Banks : En effet. Mais j'essaie de vous faire comprendre qu'aucune de ces personnes ne choisit d'être envoyée à tel ou tel endroit. On les y envoie, même si on leur offre parfois un semblant de choix. Une fois que les militaires sont envoyés à l'étranger, ils subissent la disparité dans le coût de la vie. Nous vous demandons d'agir. Êtes-vous en train de faire quelque chose en ce sens?

Le col Rochette : Non, sénateur. Comme je vous l'ai expliqué, cela n'est pas inscrit à notre calendrier. Du côté de la rémunération, nous avons plusieurs facteurs à considérer. J'ai expliqué qu'il y a quatre ans, une équipe s'était penchée sur la question, mais on nous avait répondu à l'époque qu'il n'y avait rien à faire.

Le sénateur Banks : Qui vous a dit qu'il n'y avait rien à faire?

Le col Rochette : Il faudrait que je vérifie.

Le sénateur Banks : Vous serait-il possible de remettre la question à l'ordre du jour?

Le col Rochette : Oui.

Le sénateur Banks : Vous allez la réinscrire à votre calendrier?

Col. Rochette: Yes, senator. We can look into it.

Senator Banks: This committee was in Washington, DC, Brigadier-General, last month, and we met with representative Joel Hefley, Chair of the Readiness Subcommittee of the House Armed Services Committee. He explained some US initiatives having to do with military housing that members of our committee found attractive. They included privatized housing. I know you have started to explore that. They mentioned privatized construction of housing for military personnel and their families to commercially viable private standards. They looked at tying rent allowances to the rank and need, as opposed to only rank, and allowing junior personnel to develop equity by emphasizing that they will be returned to home ports for discharge during the course of their careers, so it would make sense to establish equity some place.

Have you considered any of those things? All comparisons are odious, and our situations are different, but that seemed quite attractive to us.

BGen. Irwin: Since March 2004, we have been given full status as a special operating agency, which has allowed us the opportunity to consider these kinds of public-private partnerships and that kind of arrangement. Currently, we are in discussions with Treasury Board, trying to determine the authority levels required for us to do this. This fiscal year, we are considering the different models we can use.

The United States, the UK and Australia are three places where we can learn a great deal. We have already learned a great deal.

In the case of some of our communities, and you talked about home ports, the navy uses an east coast-west coast philosophy, so a sailor knows that the majority of his career will be in one place. He or she is therefore able to build equity and get into the market earlier.

We need to look at all of these options, and I think we need to put into place models that will allow us to leverage off of the ability of the private sector to meet the housing needs of populations quickly. We need some models that will allow us to do that as well.

I would hasten to add, though, that the Americans are provided with housing. They do not have to pay for it. It is part of their compensation package. The approach will be somewhat different because of that.

Senator Banks: We were talking about access. You just said words that strike terror into our hearts. They are "we are in discussion with." How long do you think it will take before that gets pen to paper?

BGen. Irwin: I cannot answer that specifically, senator. I can say that in March 2004 we were given the mandate of a special operating agency, the full provision of a special operating agency.

Le col Rochette : Oui, sénateur. Nous pouvons le faire.

Le sénateur Banks : Notre comité s'est rendu le mois dernier à Washington, DC, et a rencontré Joel Hefley, président du Sous-comité de la disponibilité opérationnelle du House Armed Services Committee. M. Hefley, de la Chambre des représentants, nous a expliqué certaines des initiatives prises aux États-Unis en matière de logement chez les militaires, initiatives que nous avons trouvées fort intéressantes. Parmi elles, nous avons noté le logement privatisé, solution que vous avez commencé à explorer. On nous a parlé de la construction privatisée de logements destinés au personnel militaire et à leur famille qui correspondraient à des normes commerciales dans le privé. On songe là-bas à lier les indemnités de logement au rang et au besoin, plutôt que seulement au rang, et à permettre au personnel le moins ancien de se constituer une certaine valeur nette immobilière en le ramenant à son port d'attache chaque fois qu'il est retiré du service au cours de sa carrière. Cela permettrait donc de se constituer un certain avoir à quelque part.

Avez-vous envisagé ce type de solution? Toute comparaison est boiteuse, et nous ne sommes pas dans la même situation qu'aux États-Unis, mais cette solution nous semblait assez intéressante.

Le bgén Irwin : Nous avons acquis en mars 2004 le statut d'organisme de service spécial, ce qui nous permet d'envisager des partenariats publics-privés et ce type d'arrangement. Nous sommes actuellement en pourparlers avec le Conseil du Trésor pour tenter de déterminer les niveaux d'autorisation nécessaires pour proposer ce type de solution. Nous sommes en train d'étudier les différents modèles possibles au cours de cet exercice-ci.

Nous pouvons tirer de grandes leçons de ce qui se fait aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Australie. Nous avons déjà beaucoup appris de ces pays.

Puisque vous avez mentionné les ports d'attache, sachez que dans l'une de nos armées, la Marine, on a pour principe d'affecter les marins soit sur la côte Ouest soit sur la côte Est, ce qui leur permet de passer une grande partie de leur carrière au même endroit. Ils peuvent ainsi se constituer un certain avoir propre et entrer plus tôt sur le marché.

Il nous faut envisager toutes ces options, et il nous faut également instaurer des modèles qui nous permettent de contrer la grande capacité qu'a le secteur privé de trouver rapidement du logement à notre clientèle. Il nous faut des modèles qui nous permettent à nous aussi de réagir rapidement.

Mais je m'empresse d'ajouter que les soldats américains ne paient pas de loyer, car le logement fait partie de l'ensemble de leurs indemnités. Chez nous, ce sera un peu différent.

Le sénateur Banks : Quand nous parlions d'accès, vous avez dit quelque chose qui nous fait toujours frémir. Vous avez parlé de « pourparlers en cours ». Combien de temps faudra-t-il pour que ces discussions auxquelles vous prenez part se concrétisent?

Le bgén Irwin : Je ne peux répondre spécifiquement à cette question, sénateur. Je peux dire qu'en mars 2004 nous avons reçu le mandat d'un organisme de service spécial, le plein mandat d'un

We have started the process of examining these public-private partnerships, which was included in the discussion with Treasury Board at the approval time.

Senator Banks: We do not quite understand why it takes a year and a half to start the process. Not a year and a half, rather a year and three months.

BGen. Irwin: We have started the process. Over the last year, we have been in discussions with Treasury Board. We are building models as we speak now to be able to move into these public-private partnerships. I hope that in the near future we will be in a position to try some of these.

The Chairman: Did I understand the testimony correctly to be that, if the economy heats up in a particular location, the personnel who are posted there will have their rents go up, on one hand, but, on the other, they will receive a compensating allowance, which means it is a wash and they come out exactly the same?

BGen. Irwin: The rent is clearly tied to the local economy. If the economy heats up and the rents go up, then it will be reflected a year later in the rents that our military personnel are required to pay. The post living differential allowance is designed to take into account those economic differences. That is the allowance Colonel Rochette described. If the local economy goes above the national average, then the PLD, the post living differential allowance, will change as well.

The Chairman: Is the individual or the family kept whole?

BGen. Irwin: Sorry?

The Chairman: Is the individual or the family kept whole? Is the amount of the post living differential allowance exactly the same as the rent increase?

Col. Rochette: No, senator, it would not be.

The Chairman: What happens then? Does the individual suddenly find himself short?

Col. Rochette: Yes.

The Chairman: Why?

Col. Rochette: The formula works that way.

The Chairman: We do not like the formula. Can you tell us why there is such a formula that is unfair to these people?

Col. Rochette: In fact, sir, many members, men and women in the forces, have told us that they do not like it. We were planning on a review after five years of the new allowance being in place, and I directed my staff to start meeting in the fall with the personnel.

organisme de service spécial. Nous avons commencé à examiner ces partenariats entre le secteur public et le secteur privé, ce qui était compris dans la discussion avec le Conseil du Trésor lorsque cela a été approuvé.

Le sénateur Banks : Nous ne comprenons pas tout à fait pourquoi il faut un an et demi pour mettre le processus en marche. Non pas un an et demi, plutôt un an et trois mois.

Le bgén Irwin : Nous avons entamé le processus. Au cours des 12 derniers mois, nous avons eu des entretiens avec le Conseil du Trésor. Nous sommes en train de mettre en place des modèles à l'heure actuelle qui nous permettront de conclure ces partenariats entre le secteur public et le secteur privé. Nous espérons que dans un avenir rapproché nous serons en mesure de mettre certains de ces partenariats à l'essai.

Le président : Ai-je bien compris votre témoignage lorsque vous avez dit que si l'économie est en pleine ébullition dans un endroit en particulier, les membres du personnel qui y sont affectés verront leur loyer augmenter d'une part, mais d'autre part recevront une indemnité compensatoire, ce qui fait qu'au bout du compte cela revient exactement au même?

Le bgén Irwin : Il est clair que le loyer est lié à l'économie locale. Si l'économie va bien et que les loyers augmentent, cela se reflétera un an plus tard dans les loyers que le personnel militaire est tenu de payer. L'indemnité de vie chère en région est conçue pour tenir compte de ces différences économiques. C'est l'indemnité qu'a décrite le colonel Rochette. Si l'économie locale est au-dessus de la moyenne nationale, alors l'IVCR, l'indemnité de vie chère en région, changera également.

Le président : Est-ce que l'on tient compte de la situation de l'individu ou de la famille dans son ensemble?

Le bgén Irwin : Pardon?

Le président : Est-ce que l'on tient compte de la situation de l'individu ou de la famille dans son ensemble? Le montant de l'indemnité de vie chère en région correspond-il exactement à l'augmentation de loyer?

Le col Rochette : Non, sénateur, ce ne serait pas le cas.

Le président : Que se produit-il alors? Est-ce que le personnel militaire se retrouve tout à coup avec un manque à gagner?

Le col Rochette : Oui.

Le président : Pourquoi?

Le col Rochette : C'est ainsi que la formule fonctionne.

Le président : Nous n'aimons pas la formule. Pouvez-vous nous dire pourquoi on a une telle formule qui est injuste à l'égard de ces gens?

Le col Rochette : En fait, bon nombre de membres, hommes et femmes dans les forces armées, nous ont dit qu'ils n'aimaient pas cette formule. Nous avions prévu un examen cinq ans après la mise en place de cette nouvelle indemnité, et j'ai demandé aux membres de mon personnel de commencer à rencontrer le personnel militaire à l'automne.

The Chairman: What is the logic of tying rents to the local economy? People posted to an area have nothing to do with driving the local economy. Rather, the improved economy might have happened because someone discovered oil or decided to build a GM plant in the area. It was not the activity of the members of the Canadian Forces that caused the local economy to surge. As well, they are not benefiting proportionately. The people who live in that community are probably receiving raises because there is greater demand for their jobs or because they are participating in the economy. People in the Canadian Forces are not benefiting in that way, so why do we tie rents to the local economy?

Col. Rochette: Are you asking about the minimum required rent?

The Chairman: I am talking about the policy to pay market rates, which seems unfair.

Senator Atkins: This is government-owned property.

The Chairman: Fine.

BGen. Irwin: The basic issue is that across the country only about 20 per cent of our members live in married quarters. About 80 per cent live on the economy and yet the pay and benefit structure is the same for all. The policy states that you do not subsidize military housing and therefore provide a benefit to some.

The Chairman: Yet, you know that that policy causes grief. I understand what the policy says but it might be a case to put forward that the policy is not good. Do you think it is a good policy, Brigadier-General Irwin?

BGen. Irwin: The policy is the policy, and my job is to implement it. The logic is that, as rents change, post living differential allowances change. If the situation is such that the rent is very high, we limit it to 25 per cent of the family's income.

The Chairman: I understand that. My point is that, if you are in the private sector and you do not like the cost of living, you go somewhere else. Would you not move if you did not like the cost of living?

BGen. Irwin: We do not give our members those opportunities, sir.

The Chairman: That is right. There seems to be something inherently unfair when you say that rents will be matched to the cost of living but salaries will not be adjusted to the cost of living in the local community. That is the policy, but the policy seems to be erroneous. It is true that you did not write the policy but someone has to put forward the case to suggest changing the policy. Has anyone put forward a case that demonstrates that this policy is inherently unfair?

BGen. Irwin: I do not think it is inherently unfair.

Le président : Quelle est la logique lorsqu'on lie le loyer à l'économie locale? Les gens qui sont affectés dans une région n'ont aucune influence sur l'économie locale. La reprise de l'économie est peut-être plutôt attribuable à une découverte pétrolière ou à la décision de construire une usine de GM dans la région. Ce n'est pas l'activité des membres des Forces canadiennes qui a causé cette reprise économique locale. Par ailleurs, ils ne profitent pas de la reprise économique proportionnellement. Les gens qui vivent dans cette collectivité reçoivent sans doute des augmentations car leurs emplois sont davantage en demande ou parce qu'ils participent à l'économie. Les membres des Forces canadiennes ne profitent pas de cette façon, alors pourquoi lier les loyers à l'économie locale?

Le col Rochette : Parlez-vous du loyer minimum requis?

Le président : Je parle de la politique selon laquelle ils doivent payer le taux du marché, et qui me semble injuste.

Le sénateur Atkins : C'est la propriété du gouvernement.

Le président : Très bien.

Le bgén Irwin : Le problème fondamentalement, c'est que partout au pays environ seulement 20 p. 100 de nos membres vivent dans des logements pour personnes mariées. Environ 80 p. 100 vivent selon l'économie et pourtant la structure de rémunération et d'avantages est la même pour tous. La politique stipule que l'on ne peut subventionner les logements militaires et ainsi offrir un avantage à certains membres.

Le président : Pourtant, vous savez que cette politique cause des problèmes. Je comprends ce que la politique dit, mais on pourrait peut-être faire valoir que ce n'est pas là une bonne politique. À votre avis, est-ce une bonne politique, brigadier général Irwin?

Le bgén Irwin : La politique est la politique. Mon travail est de la mettre en œuvre. La logique est que, à mesure que les loyers changent, l'indemnité de vie chère en région change. Si la situation est telle que le loyer est très élevé, nous limitons le loyer à 25 p. 100 du revenu familial.

Le président : Je comprends cela. Ce que je dis, c'est que si quelqu'un travaille dans le secteur privé et n'aime pas le coût de la vie à un endroit, il va ailleurs. N'iriez-vous pas ailleurs si vous n'aimiez pas le coût de la vie?

Le bgén Irwin : Nous n'offrons pas cette possibilité à nos membres, monsieur.

Le président : C'est exact. Cela semble être fondamentalement injuste de dire que les loyers seront ajustés au coût de la vie dans la collectivité locale alors que les salaires ne le sont pas. C'est la politique, mais la politique semble être erronée. Il est vrai que vous n'avez pas rédigé la politique, mais quelqu'un doit faire valoir des arguments pour proposer un changement dans la politique. Quelqu'un a-t-il fait valoir des arguments pour démontrer que cette politique est fondamentalement injuste?

Le bgén Irwin : Je ne pense pas qu'elle soit fondamentalement injuste.

The Chairman: You think it is fair to have salaries fixed nationally but to have people in one part of the country able to afford their rents and in another part of the country to not be able to afford their rents.

BGen. Irwin: The idea is that the PLD and the rent will generally go hand in hand. Other factors besides housing are involved in the cost of living in any area.

The Chairman: Earlier I asked if the allowance matched the increase. Colonel Rochette's answer to me was that it does not match the increase.

BGen. Irwin: That is because the PLD takes into account several factors. One is the rent charged both in the economy and on the base. Any increases in rent are considered. As well, other factors are considered. Perhaps those could be described because they are taken into account when we look at the total cost of living and not just at the rents.

The Chairman: On balance, are people kept whole? I saw three heads shaking to indicate that they were not, or were you saying they were kept whole?

Col. Rochette: No, senator.

The Chairman: That is what I was after. There should be some way of keeping people whole. If it is not done by the three of you from the housing agency, someone inside the CF should put forward a proposal to find a way to keep it fair for all members of the Canadian Forces. Is that unreasonable?

BGen. Irwin: I am not sure. You mentioned the term "keeping people whole." When there is a \$12 increase in rent, there is not automatically a \$12 raise in PLD. The PLD will take into account that increase in rent but it will look at other factors as well.

When we talk about the member being kept whole, the PLD is not directly linked to the rent. Rather, it is linked to the cost of living as a whole. Are people kept whole in terms of the cost of living, not just the rent? That is what the allowance policy is trying to achieve.

The Chairman: I understood that. However, when I asked Colonel Rochette, he told me it did not do that. Did I understand that correctly?

Col. Rochette: As I mentioned, if you have a \$12 increase in rent, you will not see the increase in the PLD.

The Chairman: Therefore the person is not being kept whole.

Col. Rochette: Yes, because of the other factors.

Le président : Vous croyez qu'il est juste que les salaires soient établis à l'échelle nationale, que certaines personnes qui vivent dans une région du pays aient les moyens de payer leur loyer tandis que dans d'autres régions, il y en ait qui n'en ont pas les moyens.

Le bgén Irwin : L'idée, c'est que l'IVCR et le loyer vont généralement de pair. D'autres facteurs à part le logement contribuent au coût de la vie dans une région.

Le président : J'ai demandé précédemment si l'indemnité correspondait à l'augmentation. Le colonel Rochette m'a répondu que ce n'était pas le cas.

Le bgén Irwin : C'est parce que l'IVCR tient compte de plusieurs facteurs, notamment du loyer qui est demandé à la fois dans l'économie locale et sur la base. Toute augmentation de loyer est prise en compte. Il y a également d'autres facteurs qui sont pris en compte. On pourrait peut-être les décrire car ils sont pris en compte lorsque nous examinons le coût total de la vie, et non seulement le coût du loyer.

Le président : En général, est-ce qu'on tient compte de la situation des gens dans son ensemble? J'ai vu trois personnes faire signe que non, ou est-ce que vous vouliez dire qu'on tenait compte de leur situation dans l'ensemble?

Le col Rochette : Non, sénateur.

Le président : C'est ce que je voulais savoir. Il devrait y avoir moyen de tenir compte de leur situation dans l'ensemble. Si vous trois de l'Agence de logement ne le faites pas, quelqu'un d'autre dans les Forces canadiennes devrait proposer de trouver le moyen de faire en sorte que la situation soit équitable pour les membres des Forces canadiennes. Est-ce déraisonnable?

Le bgén Irwin : Je ne suis pas certain. Vous avez parlé de tenir compte de la situation des gens dans son ensemble. Lorsque le loyer augmente de 12 \$, il n'y a pas une augmentation automatique de 12 \$ de l'ICVR. L'ICVR tiendra compte de cette augmentation de loyer mais prendra également en compte d'autres facteurs.

Lorsque nous disons qu'il faut tenir compte de la situation du membre dans son ensemble, l'ICVR n'est pas directement liée au loyer. Elle est plutôt liée au coût de la vie en général. Est-ce que l'on tient compte de la situation des gens dans son ensemble pour ce qui est du coût de la vie, non pas seulement pour ce qui est du loyer? C'est ce que l'on tente de faire avec cette politique d'indemnité.

Le président : Je l'avais compris. Cependant, lorsque j'ai posé la question au colonel Rochette, il m'a dit que ce n'était pas le cas. Ai-je bien compris?

Le col Rochette : Comme je l'ai mentionné, s'il y a une augmentation de loyer de 12 \$, l'ICVR ne va pas augmenter.

Le président : Par conséquent, on ne tient pas compte de la situation de la personne dans son ensemble.

Le col Rochette : Oui, puisqu'on tient compte des autres facteurs.

The Chairman: How many moves have you had in your career, Brigadier-General Irwin?

BGen. Irwin: I would have to stop and count but probably 10 to 15 moves.

The Chairman: Shall we say 12 moves, on average?

BGen. Irwin: Yes.

The Chairman: Commander Lait, how many moves have you had?

Cdr. Lait: I have had about eight moves.

The Chairman: Colonel Rochette, how many have you had?

Col. Rochette: I have had nine moves.

The Chairman: That is 29 moves amongst the three of you in the course of your careers. Have you ever had a move where you and your partner or wife determined that you came out well financially with respect to relocation costs, such as buying new drapes and furniture that will fit your new home?

BGen. Irwin: Does anybody want to answer that?

The Chairman: Senior service or highest rank can answer first.

BGen. Irwin: I should have brought my wife to answer that question.

The Chairman: We will speak to her on this next week.

BGen. Irwin: Looking back at all of those moves, I do not think that I was ever disadvantaged financially because of the move.

The Chairman: The compensation and the payments you received covered not only the move but your out-of-pocket expenses and the fact that the drapes that worked in one house did not work in the next house, et cetera? There is a system in place to pick up those costs.

BGen. Irwin: Yes, one can claim certain costs associated with the move. There is also financial payment for the move, a portion of your salary, that allows you to pick up the remaining expenses.

The Chairman: We will check with your wife.

BGen. Irwin: She will probably say the same thing, but there are no guarantees. I did not feel that I was financially disadvantaged in any of the moves.

Cdr. Lait: I have had three postings out of the country, and two of those were out of Ottawa. I do not know if that counts as four moves or two moves, although I counted them as two.

We were fortunate enough to keep a house in Ottawa. The military policy is to encourage members to participate in the private sector where there is a better choice. The private sector is

Le président : Combien de fois avez-vous déménagé au cours de votre carrière, brigadier-général Irwin?

Le bgén Irwin : Je devrais m'arrêter pour faire le calcul, mais je dirais sans doute 10 à 15 fois.

Le président : Disons 12 déménagements, en moyenne?

Le bgén Irwin : Oui.

Le président : Commandant, combien de fois avez-vous déménagé?

Le captf Lait : J'ai déménagé environ huit fois.

Le président : Colonel Rochette, combien de fois avez-vous déménagé?

Le col Rochette : J'ai déménagé neuf fois.

Le président : Cela représente 29 déménagements pour vous trois au cours de votre carrière. À l'occasion d'un déménagement, vous-même ainsi que votre partenaire ou votre épouse avez-vous constaté que vous vous en étiez bien tirés financièrement pour ce qui est des coûts de réinstallation, en ce qui concerne par exemple l'achat de nouveaux rideaux et de nouveau mobilier dont vous auriez besoin dans votre nouvelle maison?

Le bgén Irwin : Quelqu'un veut-il répondre à cette question?

Le président : Les officiers supérieurs ou les hauts gradés peuvent y répondre en premier.

Le bgén Irwin : J'aurais dû amener ma femme pour répondre à cette question.

Le président : Nous lui parlerons de cette question la semaine prochaine.

Le bgén Irwin : En ce qui concerne tous ces déménagements, je ne crois pas avoir été défavorisé financièrement à cause d'un déménagement.

Le président : L'indemnité et les paiements que vous avez reçus ont servi non seulement à payer le déménagement mais vos menues dépenses et le fait que les rideaux qui allaient dans une maison ne faisaient pas dans la maison suivante, etc.? Il existe un système en place pour couvrir ces coûts.

Le bgén Irwin : Oui, on peut réclamer certains coûts qui se rattachent au déménagement. Il y a aussi le versement d'un montant pour le déménagement, une portion de votre salaire, qui vous permet de payer le reste des dépenses.

Le président : Nous vérifierons auprès de votre épouse.

Le bgén Irwin : Elle dira probablement la même chose, mais ce n'est pas certain. Je n'ai pas l'impression d'avoir été défavorisé sur le plan financier par l'un des déménagements.

Le captf Lait : J'ai eu trois affectations à l'étranger, et deux d'entre elles étaient à partir d'Ottawa. Je ne sais pas si cela compte comme quatre déménagements ou deux déménagements, bien que j'aie considéré qu'il s'agissait de deux déménagements.

Nous avons eu la chance de conserver une maison à Ottawa. La politique militaire vise à encourager les membres à aller sur le marché privé parce que le choix est meilleur. Le secteur privé est

more able to meet specific requirements of members. As Ms. Ellis said, you have to maintain the car. Houses are like the original Ford in that you can get the one you want, provided it is black. I do not think one of our wives would agree with that because they all have different requirements.

I was involved in the private sector early on, but I have not gained from that. It took me about the same amount of time as anyone else to pay off my mortgage. There have been disruptions that have not been break-even moves.

The service offers us experiences on which you cannot put a dollar number. Being out of the country, my family has had some great opportunities.

I know some people have had difficulties in their moves because they moved from a low market to a high market and they had trouble buying. In order to meet specific needs, we do have housing available where public housing is not available in the local market.

I believe that we have a good balance from a policy perspective, sir. We are trying to ensure that people are not dependent on the military during the course of their whole lives. We do not want people moving at the end of their careers into what is the equivalent of their first home and facing a mortgage for the next 25 years. We are trying to encourage them into the private sector early in their careers. Our pay and our benefits are meant to help do that.

The Chairman: Colonel Rochette, did you break even on your moves or did it cost?

Col. Rochette: Please, senator, do not call my wife.

It is always difficult, especially moving from one province to another, to adjust to the tax rate and to adjust to the new area. However, we do have some benefits. To move our members, we have what we call the integrated relocation program. It covers all the expenses when we move our members from one location to another. If they own a house and they must sell it, we will reimburse the real estate and legal costs. We pay all costs for the move of the whole family. When they arrive at the new site, our benefits will compensate for reintegrating in the new location. If a member moves with his or her family, the member receives one month of pay, plus a movement grant, which pays for drapes and other items.

mieux en mesure de répondre aux besoins particuliers des membres. Comme Mme Ellis l'a dit, il faut entretenir la voiture. Les maisons sont comme la première voiture Ford, en ce sens que vous pouvez obtenir celle que vous voulez à condition qu'elle soit noire. Je ne crois pas que nos épouses seraient d'accord avec cela parce qu'elles ont toutes des exigences différentes.

J'ai eu recours au marché privé assez tôt, mais je n'en ai retiré aucun avantage. Il m'a fallu à peu près autant de temps que n'importe qui d'autre pour rembourser mon hypothèque. Il y a eu des interruptions qui ne m'ont pas permis de rentrer dans mes frais.

Le service nous offre des expériences qu'on ne peut pas chiffrer en dollars. Les séjours que ma famille a faits à l'étranger lui ont offert de formidables possibilités.

Je sais que certaines personnes ont éprouvé des difficultés lorsqu'elles ont déménagé parce qu'elles sont passées d'un marché où les prix étaient faibles à un marché où les prix étaient élevés et qu'elles ont eu de la difficulté à acheter une maison. Pour répondre à des besoins particuliers, nous avons des logements disponibles lorsque des logements publics ne sont pas disponibles sur le marché local.

Je crois que sur le plan de la politique, nous avons établi un bon équilibre. Nous tâchons de nous assurer que les gens ne dépendent pas de l'armée pendant toute leur vie. Nous ne voulons pas que les gens déménagent à la fin de leur carrière dans ce qui équivaldrait à leur première maison et aient à payer une hypothèque au cours des 25 années suivantes. Nous tâchons de les encourager à recourir au marché privé tôt dans leur carrière. Leur rémunération et les avantages que nous leur versons visent à les aider en ce sens.

Le président : Colonel Rochette, êtes-vous rentré dans vos frais lors de vos déménagements ou avez-vous dû payer de votre poche?

Le col Rochette : De grâce, sénateur, ne téléphonez pas à ma femme.

Il est toujours difficile, surtout lorsque l'on déménage d'une province à une autre, de s'adapter au taux de taxation et de s'adapter à une nouvelle région. Cependant, nous avons certains avantages. Pour assurer le déménagement de nos membres, nous avons ce que nous appelons le Programme de réinstallation intégré. Il couvre toutes les dépenses lorsque nous déplaçons nos membres d'un endroit à un autre. S'ils sont propriétaires d'une maison et qu'ils doivent la vendre, nous rembourserons les frais d'agent immobilier et les frais d'avocat. Nous payons l'ensemble des coûts du déménagement de toute la famille. Lorsqu'ils arrivent au nouvel endroit, tous les avantages que nous offrons permettront de les indemniser pour la réinstallation dans ce nouveau lieu. Si un membre déménage avec sa famille, il reçoit une semaine de paye, plus une subvention au déménagement, qui sert à payer les rideaux et d'autres articles.

Does it cover all of the expenses? Sometimes we are lucky in that our new location has the same size windows, but sometimes it costs a bit. However, with the benefits, we are not usually out of pocket.

The Chairman: Do any of your spouses work?

Col. Rochette: My wife has worked for the five or six years I have been in Ottawa. Before that, I was in Goose Bay, Labrador, where she had part-time jobs. It is always difficult for a spouse to find employment.

The Chairman: Does your spouse work, Commander Lait?

Cdr. Lait: She no longer works. She has worked in Ottawa, Halifax and Victoria.

The Chairman: Was she able to get a job in each location?

Cdr. Lait: It is difficult because you are back to a basic level of job. She is a nurse. We had a good run in Halifax, but when we got posted to Ottawa, she was back to being a relatively regular nurse. It is difficult for the families. There is no doubt about that.

BGen. Irwin: My wife has worked on several postings and in others she has been unable to do so. She is not working now.

The Chairman: Has there been an adverse reaction because she cannot continue her career?

BGen. Irwin: There is no question that she would have wanted to pursue her career, but in some locations she was unable to do that.

[Translation]

Senator Nolin: I would like to come back to something that you said in your remarks, Colonel. You just said that you have received a number of complaints from Canadian Forces members about the supplementary allowance. I may not be using the right expression. What is the correct term for this adjustment allowance?

Col Rochette: Cost of living adjustment.

Senator Nolin: You have received complaints. Give us the reasons cited by the complainants. What are the main reasons that have been brought to your attention?

Col Rochette: As I mentioned earlier, one of the main reasons is that some people feel that when living costs rise, be it in terms of gas, groceries, or housing, there should be a corresponding increase in the post-living differential allowance. When taxes or rent are raised, the post-living differential allowance sometimes remains constant, is sometimes increased, and is sometimes even reduced.

The reason for that is that we use the national average, based on the consumer price index, to calculate the amount due; and that is problematic. The post-living differential allowance is based

Est-ce que cela couvre toutes les dépenses? Parfois nous avons la chance que notre nouvelle maison ait des fenêtres de la même taille, mais parfois cela coûte un peu plus cher. Cependant, grâce aux avantages que nous recevons, nous n'avons pas habituellement à payer de notre poche.

Le président : Est-ce que vos conjointes travaillent?

Le col Rochette : Ma femme a travaillé cinq ou six ans pendant que j'étais à Ottawa. Auparavant, j'étais à Goose Bay au Labrador où elle a travaillé à temps partiel. Il est toujours difficile pour un conjoint de trouver de l'emploi.

Le président : Votre épouse travaille-t-elle, capitaine Lait?

Le captf Lait : Elle ne travaille plus. Elle a travaillé à Ottawa, à Halifax et à Victoria.

Le président : A-t-elle réussi à trouver un travail à chaque endroit?

Le captf Lait : C'est difficile parce qu'il faut recommencer au niveau de base. Elle est infirmière. La situation était assez bonne à Halifax, mais lorsque nous avons été affectés à Ottawa, elle est redevenue une infirmière plus ou moins régulière. C'est difficile pour les familles. Cela ne fait aucun doute.

Le bgén Irwin : Mon épouse a travaillé dans plusieurs des endroits où j'ai été affecté et dans d'autres, elle n'a pas pu le faire. Pour l'instant elle ne travaille pas.

Le président : A-t-elle mal réagi au fait qu'elle ne pouvait poursuivre sa carrière?

Le bgén Irwin : Il ne fait aucun doute qu'elle aurait aimé poursuivre sa carrière, mais dans certains endroits, cela lui a été impossible.

[Français]

Le sénateur Nolin : J'aimerais revenir sur une partie de votre témoignage, colonel. Vous venez de dire que vous avez reçu plusieurs plaintes des membres des Forces canadiennes concernant l'allocation supplémentaire. Je n'utilise peut-être pas l'expression juste. Quel est le terme exact pour parler de cette allocation d'ajustement?

Col. Rochette : C'est un ajustement de vie chère.

Le sénateur Nolin : Vous avez reçu des plaintes. Donnez-nous les raisons mentionnées par ces plaignants. Quelles sont les principales raisons qui ont été portées à votre attention?

Col. Rochette : En fait, comme je l'ai mentionné, certaines personnes croient que s'il y a une augmentation dans leur coût de la vie, que ce soit pour l'essence, le marché, l'épicerie ou le logement, cela devrait être une augmentation égale. Parfois, lorsque les gens voient une augmentation dans leurs taxes ou leur loyer, ils peuvent avoir la même allocation de vie chère, mais quelques fois, ils peuvent avoir une augmentation ou, même avec une augmentation, ils peuvent voir une diminution de leur allocation.

La raison en est que, étant donné qu'on regarde la moyenne nationale, basée sur l'indice du coût à la consommation, cela crée un problème. L'indice national des coûts à la consommation peut

on the national average, but in a given region, given that our bases are in outlying areas, the cost of living may well be higher than the national average, and, therefore, as living costs rise, the PLDA does not necessarily follow suit.

Senator Nolin: Are you saying that the primary complaint is that an increase in living costs does not automatically trigger an increase in the post-living differential allowance?

Col Rochette: The primary complaint is that where the allowance is increased one year, it is often reduced the following year.

Senator Nolin: You said that you would be undertaking a review of this policy. We will find out the conclusion of this review in due course, but in the meantime, I would like you to tell us what approach you are planning to take to encourage changes to this policy.

Col Rochette: I asked one of my directors, who is responsible for this policy to begin a review in September. It was supposed to be carried out in financial year 2006-2007, but we have brought it forward by a year and we will be starting the process in September. I would like to begin by holding discussions with our colleagues who work in the army, navy and air force, in order to hear their input on the subject.

We could even do what we did when we were studying the reserve force's pension plan. By that, I mean that we could visit troops across Canada and hold discussions with them in order to have their feedback as to what expectations they have, what problems they are experiencing, and what could be done to resolve them. Our current formula is fair and equitable.

Senator Nolin: The current formula is fair and equitable in the sense that it is based on an average. It may well be unfair on everybody, but it is ostensibly equitable.

The fact that you are using an average does not make the formula fair; it simply means that you have a formula which reflects the average situation. That is perhaps the primary flaw of your current formula.

Col Rochette: You may be right.

Senator Nolin: Mathematically speaking, your formula appears to be equitable.

Col Rochette: Mathematically speaking, it is a formula which is applied to everybody in the same manner.

Senator Nolin: And one which may well meet nobody's needs.

Col Rochette: That is highly possible.

Senator Nolin: Is the average-based formula one of the options that you are going to be considering?

Col Rochette: Yes, of course.

Senator Nolin: Because it is very simple to calculate an average.

se trouver à un certain niveau, mais dans une localité en particulier, l'augmentation accordée pour l'ajustement de l'allocation de vie chère est basée sur la moyenne nationale. Elle peut être plus élevée, étant donné que nos bases sont situées en milieux isolés. Donc souvent, on n'a pas la même augmentation.

Le sénateur Nolin : La plainte principale est que l'augmentation ne suit pas l'augmentation du coût de la vie à l'endroit où ils demeurent?

Col. Rochette : C'est souvent lorsque les gens vont recevoir une augmentation une année et l'année suivante, une diminution. C'est la plainte principale.

Le sénateur Nolin : Vous avez mentionné que vous procédiez à un réexamen de cette politique. Je voudrais connaître — pas le résultat final, on le connaîtra en temps et lieux — vos prémisses de réflexion pour promouvoir des modifications à cette politique.

Col. Rochette : J'ai demandé à un de mes directeurs, qui est responsable de cette politique, de débiter une révision au mois de septembre. On devait la faire pour l'année financière 2006-2007, mais nous l'avons devancée d'un an. Nous allons commencer en septembre prochain. Le premier exercice que j'aimerais faire est de communiquer et discuter avec nos collègues qui travaillent dans l'armée, la marine et la force aérienne, afin d'être capable d'obtenir des informations de leur part.

On pourrait faire la même chose que ce que l'on a fait avec le régime de retraite pour la force de réserve, soit d'aller visiter des troupes au Canada, discuter avec eux et obtenir leurs commentaires pour voir à quoi ils s'attendent et tenter de déterminer quels sont les problèmes pour essayer de les résoudre. La méthode que nous avons présentement est juste et équitable.

Le sénateur Nolin : Elle est juste et équitable en ce sens que la méthode actuelle est basée sur une moyenne. Elle est peut-être injuste pour tous, mais elle semble équitable.

Ce n'est pas parce que vous avez atteint une moyenne que ce sera juste. Ce sera le reflet moyen de tout ce qui se passe. C'est peut-être le défaut principal de la méthode actuelle.

Col. Rochette : C'est possible.

Le sénateur Nolin : Mathématiquement, elle semble équitable.

Col. Rochette : Mathématiquement, c'est une méthode qui est appliquée à tout le monde de la même façon.

Le sénateur Nolin : Et qui peut ne pas satisfaire personne.

Col. Rochette : Cela se peut fort bien.

Le sénateur Nolin : Est-ce que c'est une des options que vous allez envisager?

Col. Rochette : Oui, bien sûr.

Le sénateur Nolin : Parce que c'est très simple faire une moyenne.

Col Rochette: Maybe, but the method used to calculate the average is by no means simple.

Senator Nolin: That is why my colleague compared it to our complicated equalization payment system. What options are you considering?

Col Rochette: I have not thus far carried out research as to what sort of model we should adopt. I can say, however, that my first and foremost concern is to find a model which will be easy for people to understand.

Senator Nolin: What is being done in other countries similar to Canada?

Col Rochette: That is something that I would like to check with the Australians, the Americans and the British, but particularly with the Australians, because their armed forces are similar in size to ours. I would like to know what is being done in Australia.

Senator Nolin: It is not so much the size of the armed forces that matters, but, rather, the nature of the country. We have heard some real horror stories about this. For example, the cost of living in Esquimalt is far higher than it is in Cold Lake; yet, servicemen and women deployed in one of these regions receive an allowance, while in the other, the commander has had to set up an emergency fund so that members of our armed forces can heat their barracks. Something is awry in our system, and we cannot simply compare two countries on the grounds that their armed forces are roughly the same size.

Col Rochette: When I mentioned the Australians, it was exactly because of the size of their armed forces and...

Senator Nolin: Their diversified economy?

Col Rochette: Yes, that and the fact that their bases are scattered across the entire country, some being in isolated areas while others are in urban areas. Australia is just one example, we could also look at some other countries.

I also asked those carrying out the review to study the allowance granted to servicemen and women deployed abroad. The allowance they receive is called the PLA, the Post Living Allowance, and is calculated on a formula developed by Statistics Canada.

Senator Nolin: Is the formula similar to the one used to calculate the allowance granted to employees of, amongst others, Foreign Affairs Canada?

Col Rochette: Yes, it is similar.

Senator Nolin: We are familiar with how that works; but, I was actually making a reference to problems with the allowance given to servicemen and women deployed in Canada.

Col Rochette: The Post Living Allowance granted to those deployed abroad is one of the options that we could consider for use in Canada.

We have been in touch with Statistics Canada and they informed us that they could develop a cost of living index for Canada. It is an option which merits consideration.

Col. Rochette : Sauf que la méthode utilisée pour faire la moyenne n'est pas simple du tout.

Le sénateur Nolin : C'est pourquoi mon collègue a fait allusion au système assez complexe de péréquation. Quelles sont les avenues examinées?

Col. Rochette : Pour l'instant, je ne me suis pas arrêté à faire des recherches pour voir quel genre de méthodes on pourrait utiliser. Mais j'aimerais, en premier lieu, trouver une méthode simple à comprendre pour les gens.

Le sénateur Nolin : Qu'est-ce qui se fait dans d'autres pays similaires?

Col. Rochette : C'est une chose que je veux vérifier avec les Australiens, les Américains ainsi que les Britanniques. Mais surtout avec les Australiens, puisqu'ils ont une force tangiblement de la même grosseur que la nôtre. Il faut voir ce qu'ils ont.

Le sénateur Nolin : Ce n'est pas tellement la grosseur du contingent qui est importante, mais plus la nature du pays. On a entendu des histoires d'horreur à ce sujet. Par exemple, à Esquimalt, le niveau est beaucoup plus élevé qu'à Cold Lake; dans un cas, le militaire reçoit une allocation alors que dans l'autre, le commandant est obligé d'organiser une caisse de secours pour s'assurer que les militaires pourront chauffer leur baraquement. Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas dans notre système. Il ne faut pas comparer deux pays parce qu'ils ont à peu près la même grosseur de contingent.

Col. Rochette : Lorsque je mentionnais les Australiens, c'était justement à cause de la grosseur des forces et...

Le sénateur Nolin : De l'économie diversifiée?

Col. Rochette : Une économie diversifiée. Leurs bases sont dispersées dans le pays; certains endroits sont isolés tandis que d'autres sont en milieu urbain. C'est un des exemples, mais on peut regarder plusieurs autres pays.

J'ai demandé à examiner l'allocation des gens qui demeureront à l'extérieur du Canada. Cette allocation s'appelle « PLA », en anglais, pour « post living allowance ». Cette méthode a été élaborée par Statistique Canada.

Le sénateur Nolin : Est-ce une méthode similaire à celle utilisée pour les employés du ministère des Affaires étrangères, entre autres?

Col. Rochette : Oui, c'est le même genre.

Le sénateur Nolin : On est familier avec cela. Je parle surtout des dysfonctionnements du système à l'intérieur du Canada.

Col. Rochette : Cela pourrait être une des méthodes que l'on pourrait utiliser à l'intérieur.

Nous avons parlé avec Statistique Canada qui nous a mentionné qu'ils pourraient nous accorder l'index de vie chère pour le Canada. C'est une option à évaluer.

Senator Nolin: I just mentioned that the current system is dysfunctional and has created disparities between Esquimalt and Cold Lake. To my mind, this case deserves our attention; those based in Esquimalt receive the Post Living Differential Allowance while those in Cold Lake do not.

Furthermore, their commander has had to set up a fund to subsidize the heating bills of those servicemen and women who cannot meet the cost themselves. Are you familiar with this case?

Col Rochette: I have heard talk of it recently.

Senator Nolin: The situation is unacceptable; there is a problem here.

Col Rochette: We will look into it. We will have to speak with the base commander to find out exactly what is going on and why some people cannot afford to pay for their basic needs.

Senator Nolin: Are you going to investigate whether other such deplorable situations exist elsewhere in Canada?

Col Rochette: Base commanders and wing commanders, in particular newly appointed commanders, attend an annual meeting in Ottawa where they are given briefing sessions by various agencies and organizations. Attending these meetings, and making presentations, is always a very valuable learning experience; I went along last year.

Senator Nolin: Do you travel around the country?

Col Rochette: No, the commanders all come to Ottawa and I take the opportunity to meet with them. I give presentations on compensation and benefits; the Post Living Differential Allowance was a hot topic of debate last year. We had some very interesting discussions, particularly with regard to the formula and how it works. Often, when people understand how the formula works, while they may not be over the moon, they at least have an understanding of the methodology and how the formula is applied.

Senator Nolin: I assume that you will ensure that there are no other situations like the one in Cold Lake, and that if there are, you will introduce corrective measures.

Col Rochette: Rest assured that when we encounter such cases, the wing commander or the base commander is quick to contact us to explain the situation. We are awaiting a report from the Cold Lake commander to help us understand the exact situation.

Senator Nolin: We are counting on you, sir. Thank you.

[English]

Senator Banks: This intervention follows on Senator Nolin's question. On that specific point, you told us that those folks came to Ottawa and, once you explained the situation to them, they understood better.

Le sénateur Nolin : Je viens de faire référence à ce dysfonctionnement entre Esquimalt et Cold Lake. C'est un des cas qui me semble particulier. À Esquimalt, les gens reçoivent une allocation de vie chère tandis que les gens de Cold Lake n'en reçoivent pas.

En plus, le commandant doit mettre en place une caisse commune pour subventionner le chauffage de certains militaires qui ne peuvent pas payer leurs factures de chauffage. Connaissez-vous ce dossier?

Col. Rochette : J'en ai entendu parler dernièrement.

Le sénateur Nolin : C'est inacceptable. Il y a un problème.

Col. Rochette : On va révéifier. On doit parler avec le commandant de la base pour voir quelle est la situation exacte et pourquoi certaines personnes ne peuvent pas subvenir à leurs besoins.

Le sénateur Nolin : Allez-vous faire enquête pour savoir s'il n'y a pas, ailleurs au Canada, des situations déplorables comme celle-là?

Col. Rochette : Une fois par année, les commandants de base et les commandants d'escadre se réunissent à Ottawa — surtout les nouveaux commandants — pour assister à des sessions de breffage de différents organismes. C'est toujours très enrichissant d'aller y faire des présentations. J'y suis allé l'an passé.

Le sénateur Nolin : Vous vous déplacez.

Col. Rochette : Ils sont tous ici et je les rencontre. Je fais des présentations sur différents bénéfices en rémunération et avantages sociaux. L'an passé, l'allocation de vie chère était un des points chauds de discussions. On a eu des discussions très intéressantes, surtout sur l'utilisation de la méthode et son fonctionnement. Souvent, lorsque les gens comprennent le fonctionnement, je ne dis pas qu'ils sont heureux mais au moins ils comprennent la méthodologie et comment elle est appliquée.

Le sénateur Nolin : Je présume que vous allez vous assurer qu'il n'y ait pas d'autres cas comme celui de Cold Lake, et s'il y en a, vous allez appliquer une solution.

Col. Rochette : Vous pouvez être assuré que lorsqu'on rencontre de tels cas, le commandant de l'escadre ou de la base nous contacte assez rapidement pour expliquer leur situation. Nous attendons de recevoir un rapport du commandant pour savoir ce qu'il en est.

Le sénateur Nolin : On compte sur vous. Je vous remercie.

[Traduction]

Le sénateur Banks : Cette intervention fait suite à la question posée par le sénateur Nolin. En ce qui concerne ce point en particulier, vous nous avez dit que ces personnes sont venues à Ottawa et une fois que vous leur avez expliqué la situation, elles ont mieux compris de quoi il s'agissait.

If you went to Cold Lake, they could explain things to you, and you would understand them better. The commander at Cold Lake has, we understand, engaged consultants to assist him in making the case that people under his command there should be entitled to this kind of assistance. He is doing that out of his base budget.

Would not it be better, colonel, if you went or sent somebody to Cold Lake where you can explain how things work in Ottawa? Would not it be an advantage if you knew how things worked in Cold Lake? It is an obstreperous question because I am sure you have been there but, in this particular case, should it not be the first thing you do, namely, send somebody on an airplane to Cold Lake and find out what that is all about?

Col. Rochette: I wish the wing commander had called me first and asked some questions before engaging you. As a starting point, we could have provided all the data that is prepared by the private firm that does it throughout Canada.

The Chairman: He did not engage us. We engaged him.

Col. Rochette: I meant to engage a consultant to do the review. My understanding is that you are saying they have engaged a consultant to look at the numbers.

Senator Banks: My understanding is that he feels he needs assistance in making a better case. He feels that his people need some help because they live in an area where eggs cost a lot of money. Is the solution to ask him to come here, or is it to send somebody to the grocery store in Cold Lake?

Col. Rochette: I will certainly call the wing commander, sir.

The Chairman: Just to ensure the record is straight, he did not come to us and make a case. We dragged it out of him.

Col. Rochette: No, sir, but just to be clear, I was not referring to your committee. My understanding is that the wing commander has consulted some companies to look at the cost of living in the area.

The Chairman: He has, but it was not part of his presentation to us. We blindsided him with questions.

Senator Nolin: It came from the members.

The Chairman: That is the part we want to register. He was not complaining to us. We asked him a question, he answered honestly, and that was that.

Senator Banks: We pursued it.

The Chairman: We pursued it with boiling oil.

Si vous alliez à Cold Lake, elles pourraient vous expliquer certaines choses et vous pourriez mieux les comprendre. Nous croyons savoir que le commandant de Cold Lake a engagé des consultants pour l'aider à faire valoir le fait que les personnes sous son commandement là-bas devraient avoir droit à ce type d'aide. Il le fait à même son budget de base.

Ne serait-il pas préférable, colonel, que vous alliez à Cold Lake ou que vous y envoyiez quelqu'un pour y expliquer comment les choses fonctionnent à Ottawa? N'aurait-il pas été utile que vous sachiez comment les choses fonctionnaient à Cold Lake? C'est une question oiseuse parce que je suis sûr que vous êtes allé là-bas mais, dans ce cas en particulier, ne s'agit-il pas de la première chose à faire, c'est-à-dire envoyer quelqu'un par avion à Cold Lake pour déterminer de quoi il s'agit?

Le col Rochette : J'aurais aimé que le commandant de l'escadre m'appelle d'abord et me pose des questions avant qu'il ne vous en parle. Pour commencer, nous aurions pu fournir toutes les données préparées par l'entreprise privée qui s'en occupe dans l'ensemble du Canada.

Le président : Il ne nous en a pas parlé. Nous lui en avons parlé.

Le col Rochette : Je voulais dire engager un consultant pour faire l'examen. Je crois comprendre que vous dites qu'ils ont engagé un consultant pour examiner les chiffres.

Le sénateur Banks : D'après ce que je crois comprendre, c'est qu'il considère avoir besoin d'aide pour mieux faire valoir son cas. Il considère que son personnel a besoin d'aide parce qu'il vit dans une région où les œufs coûtent cher. La solution est-elle de lui demander de venir ici ou consiste-t-elle à envoyer quelqu'un à l'épicerie à Cold Lake?

Le col Rochette : Je ne manquerai pas de téléphoner au commandant d'escadre, monsieur.

Le président : Simplement pour mettre les choses au point, il n'a pas fait de démarche auprès de nous pour présenter ses arguments. Nous lui avons arraché les mots de la bouche.

Le col Rochette : Non, monsieur, mais je tiens simplement à préciser que je ne parlais pas de votre comité. Je crois comprendre que le commandant d'escadre avait consulté certaines entreprises pour qu'elles examinent le coût de la vie dans la région.

Le président : Il l'a fait, mais cela ne faisait pas partie de l'exposé qu'il nous a présenté. Nos questions l'ont pris au dépourvu.

Le sénateur Nolin : Ce sont les membres qui en ont pris l'initiative.

Le président : C'est ce que nous tenons à préciser. Il ne s'est pas plaint auprès de nous. Nous lui avons posé une question, il a répondu honnêtement, un point c'est tout.

Le sénateur Banks : Nous avons insisté.

Le président : Nous avons insisté lourdement.

Senator Atkins: Just so I understand, why did CMHC turn over the permanent married quarters or housing to the CFHC?

BGen. Irwin: The married quarters were never owned by Canada Mortgage and Housing Corporation. The married quarters were built by National Defence, and they were managed by the army, navy and air force and run by each base commander. They ran into the difficulty of competition between the operations of the base and putting money into the married quarters. The general maintenance of the married quarters was declining, and it was felt that the solution was to set up a special operating agency to ensure that the money that came from rents was invested directly back into the houses.

Senator Atkins: That was my next question. The money from rents is put back into maintenance.

BGen. Irwin: Yes, it is, sir. We are proud of how much of it goes back into housing.

Senator Atkins: Are all the services included?

BGen. Irwin: No, senator. Many services are included, such as those for which you pay taxes. It depends on the area but, normally, an occupant would pay for utilities, that is, heating costs, water, and electricity.

Senator Atkins: That is another variable. You say a normal cycle for maintenance is 25 years.

BGen. Irwin: Yes, senator.

Senator Atkins: I chuckle at that, because I worked as an engineer's assistant in Oromocto in 1954 with CMHC when we were building permanent married quarters. Those have gone through a second cycle. Would it not have been better in many cases to replace them under and start over?

BGen. Irwin: In many cases, that is probably true. We are at the 50-year point in the life of most of those structures. In some cases, they are at the end of their life cycle, and it is time to bulldoze them and build new houses. In other cases, the smaller houses in some markets are quite popular for young, small families because the rents are low. It would be worthwhile for us to put \$30,000 or \$40,000 into those houses to keep them for five or 10 years and see what happens to the market.

Many houses are sufficiently large and fairly well constructed. We should keep them for the long term, and we should be investing \$70,000 or \$80,000 in those buildings. It is not a one-size-fits-all situation. It is based on the individual requirements of the market and the houses that they have at each site.

Senator Atkins: Do you have any plans for CFB Gagetown?

BGen. Irwin: Yes. We will be doing some complete house renovations there this summer and this fall.

Le sénateur Atkins : Simplement pour être sûr de bien comprendre, pourquoi la SCHL a-t-elle cédé le logement familial ou le logement à l'Agence de logement des Forces canadiennes?

Le bgén Irwin : Le logement familial n'a jamais appartenu à la Société canadienne d'hypothèques et de logement. Le logement familial a été construit par la Défense nationale, et administré par l'Armée, la Marine et la Force aérienne, et dirigé par chaque commandant de base. Ils ont eu de la difficulté à concilier les opérations de la base et le financement des logements familiaux. L'état général des logements familiaux se dégradait, et on estimait que la solution consistait à mettre sur pied une agence spéciale chargée de s'assurer que l'argent provenant des loyers était réinvesti directement dans les logements.

Le sénateur Atkins : C'était ma prochaine question. L'argent provenant des loyers est réinvesti dans l'entretien.

Le bgén Irwin : Oui, effectivement. Nous sommes fiers de la quantité d'argent qui est réinvesti dans le logement.

Le sénateur Atkins : Tous les services sont-ils inclus?

Le bgén Irwin : Non, sénateur. De nombreux services sont inclus, notamment ceux pour lesquels on paie des taxes. Cela dépend de la région mais habituellement un locataire paierait les commodités, c'est-à-dire les coûts de chauffage, l'eau et l'électricité.

Le sénateur Atkins : Il s'agit d'une autre variable. Vous dites qu'un cycle normal d'entretien est de 25 ans.

Le bgén Irwin : Oui, sénateur.

Le sénateur Atkins : Cela me fait rire, parce que j'ai travaillé comme assistant auprès d'un ingénieur à Oromocto en 1954 pour la SCHL lorsque nous avons construit des logements familiaux. Ces logements viennent de terminer un deuxième cycle. N'aurait-il pas été préférable dans bien des cas de les raser et de recommencer à neuf?

Le bgén Irwin : Dans bien des cas, c'est probablement vrai. La plupart de ces structures ont 50 ans. Dans certains cas, elles arrivent à la fin de leur cycle de vie, et il est temps de les raser et de construire de nouvelles maisons. Dans d'autres cas, les petites maisons sur certains marchés sont assez populaires auprès des jeunes, des petites familles parce que les loyers sont faibles. Il vaudrait la peine que nous investissions 30 000 à 40 000 \$ dans ces maisons pour les conserver cinq ou dix ans et voir ce qui se passe sur le marché.

Un grand nombre de maisons sont assez grandes et assez bien construites. Nous pourrions les garder à long terme, et nous devrions investir 70 000 \$ ou 80 000 \$ dans ces bâtiments. La situation n'est pas la même partout. Il faut tenir compte des exigences particulières du marché et des maisons qui se trouvent sur chaque site.

Le sénateur Atkins : Avez-vous des plans pour la base des Forces canadiennes à Gagetown?

Le bgén Irwin : Oui. Nous allons rénover entièrement certaines maisons là-bas cet été et cet automne.

Senator Atkins: The 80 per cent of our military personnel who are living off base in private homes or rented space, do they sign a rental agreement? If they do and they are subsequently transferred, how does the military handle that?

Col. Rochette: We do compensate them, sir. If they sign a rental agreement, it will normally have a penalty of one, two or three months. If we have to post a member before the end of the contract, we will absorb the cost. We pay for it. They can claim it.

Senator Atkins: Does that apply to NCOs as well as to commissioned personnel?

Col. Rochette: Officers and non-commissioned members who rent a facility will be reimbursed.

Senator Atkins: What if they have purchased a house? Do you find some way to assist in that regard?

Col. Rochette: We assist in that regard also, sir. If somebody owns a house, they have two choices. For example, if a member in Ottawa is posted for a three-year tour and then comes back to Ottawa, they can opt for the rent incentive, which provides them \$12,000. This saves us from paying real estate and legal fees. They keep their house and they rent it on their own. They do not sell their house.

They have the choice of that incentive, or they can sell their house. When they sell it, we will reimburse real estate and legal fees. If they purchase a house in their new location when they arrive, we will pay legal and real estate fees for that as well. We also pay for a house-hunting trip, so they can go to the new location to look for a house.

Senator Atkins: What about the situation where a commander owns his house in Ottawa, is transferred, comes back to Ottawa, and you held the property, which I assume you would have rented during his departure? Do you have many cases like that?

Col. Rochette: I do not have the numbers, senator.

Senator Atkins: It seems to me that in Oromocto, many military personnel go away, but they do not sell their houses.

Col. Rochette: If a member wants to sell his house but cannot, we have a program that assists with certain costs such as electricity, maintenance, et cetera. We will have a caretaker go into the house, because the insurance requires that somebody visit the house to ensure, for example, that there is no water damage over the winter. They will shovel the driveway in the winter and cut the grass during the summer. We pay that for a year.

Senator Atkins: What kind of facility do you provide for non-married military personnel on the base? Does it vary by base, or is the accommodation a pretty high standard?

BGen. Irwin: The single member is treated very much the same as every other member. We in CFHA will provide married quarters, which we now call residential accommodation, because families of one still need to have the same assistance as families of more than one. We do open up our residential accommodation to

Le sénateur Atkins : Les 80 p. 100 de notre personnel militaire qui vivent à l'extérieur de la base dans des maisons privées ou des logements loués signent-ils un contrat de location? S'ils le font et que par la suite ils sont transférés, comment l'armée procède-t-elle dans ce cas?

Le col Rochette : Nous les indemnisons, monsieur. S'ils signent un contrat de location, on prévoira habituellement une pénalité d'un, deux ou trois mois. Si nous devons envoyer un membre en affectation avant la fin du contrat, nous assumerons le coût. Nous payons ce coût. Ils peuvent le réclamer.

Le sénateur Atkins : Cela s'applique-t-il aux sous-officiers ainsi qu'aux cadres?

Le col Rochette : Les officiers et les militaires du rang qui louent un logement seront remboursés.

Le sénateur Atkins : Que se passe-t-il s'ils ont acheté une maison? Avez-vous une façon de les aider à cet égard?

Le col Rochette : Nous les aidons aussi à cet égard, monsieur. Si une personne est propriétaire d'une maison, elle a deux possibilités. Par exemple, si un membre à Ottawa est affecté ailleurs pendant trois ans puis revient à Ottawa, il peut choisir l'indemnité de location qui est de 12 000 \$. Cela nous évite d'avoir à payer les frais immobiliers et les frais d'avocat. La personne conserve sa maison et la loue elle-même. Elle n'a pas à vendre sa maison.

Les gens ont le choix de cet incitatif ou de vendre leur maison. Quand ils la vendent, nous remboursons les frais d'avocat et d'agence. S'ils achètent une maison en arrivant là où ils sont nommés, nous payons là aussi les frais d'agence et d'avocat. Nous payons aussi un voyage à la recherche d'un logement qui leur permet de faire cela à l'avance.

Le sénateur Atkins : Et quand un commandant est propriétaire d'une maison à Ottawa, est muté puis revient à Ottawa et que vous gardez cette propriété, louée probablement en son absence? Avez-vous beaucoup de cas semblables?

Le col Rochette : Je n'ai pas les chiffres, sénateur.

Le sénateur Atkins : Il me semble qu'à Oromocto, beaucoup de militaires ne vendent pas leur maison lorsqu'ils sont mutés.

Le col Rochette : Si un militaire veut vendre sa maison mais n'y arrive pas, nous avons un programme qui défraie certains coûts tels que l'électricité, l'entretien, etc. Nous envoyons quelqu'un surveiller la maison parce que l'assurance exige que quelqu'un passe pour veiller, par exemple, à ce qu'il n'y ait pas de dommages causés par l'eau au cours de l'hiver. Ils déblaient l'allée l'hiver et tondent la pelouse l'été. Nous payons cela pendant un an.

Le sénateur Atkins : Quel genre de logement offrez-vous au personnel militaire non marié sur la base? Cela varie-t-il d'une base à l'autre ou le logement est-il assez standard?

Le bgén Irwin : Le célibataire est traité à peu près de la même façon que tout autre militaire. L'ALFC offre un logement familial, que nous appelons maintenant logement d'habitation, parce que les familles d'une personne ont besoin de la même aide que les familles de plus d'une personne. Nous offrons nos

singles, but we try to put the families in the right sized accommodation. Single quarters are provided on the bases. Commander Lait can refer to that.

Cdr. Lait: We are about to start a study where we will go to every base commander and ask him about the uses of the single quarters. We know some are being used residentially, some are being used for training, and some are being used for transient members.

We have a standard for residential accommodation. It should be a certain size for a family of one. It should have a private bathroom, a private bedroom and a living area. We recognize that the current accommodation on bases is not up to that standard in most locations, but there are some around. Once we get the reports back from the base commanders in the fall, we will analyze the data in my office, and then we will go to each of the environmental commanders to put together a good policy for our single members.

Senator Banks: Do those criteria apply regardless of rank?

Cdr. Lait: Yes.

Senator Atkins: Do they apply regardless of gender?

Cdr. Lait: Yes.

Senator Atkins: Does CFHC have involvement in anything other than housing on a base? For instance, in Oromocto, do you have any involvement with the golf course or the arenas, or does that all come under the base commander and under a different budget?

BGen. Irwin: That does not come under CFHA. We attempt to ensure that the development of residential housing is in areas that are best served by those services, but all of those services are provided by others on the base.

Senator Atkins: How do you deal with the schooling question? Do you have any relationship with the municipality in relation to the schools?

BGen. Irwin: No. CFHA does not get involved in that. That is the base commander's responsibility, sir.

The Chairman: Thank you, gentlemen, for coming today. We appreciate your assistance with these issues. It has been most useful to the committee. We are grateful for your assistance.

For members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website at www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. You may also contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information or assistance in contacting members of the committee.

logements d'habitation aux célibataires mais nous essayons de mettre les familles dans des logements dont la surface est appropriée. Il y a dans les bases des logements pour célibataires. Le capitaine Lait peut en parler.

Le captif Lait : Nous devons justement entamer une étude qui nous mènera à demander à chaque commandant de base à quoi sont utilisés les logements pour célibataires. Nous savons que certains sont utilisés pour l'habitation et que d'autres sont utilisés pour la formation et d'autres encore pour les gens de passage.

Nous avons une norme pour les logements d'habitation. Ils doivent avoir une certaine superficie pour une famille d'une personne. Ils doivent comporter une salle de bain privée, une chambre à coucher privée et un espace de séjour. Nous reconnaissons que les logements actuels dans les bases ne correspondent pas à cette norme très souvent, mais il y en a. Lorsque nous aurons reçu les rapports des commandants de base à l'automne, nous analyserons les données à mon bureau puis nous demanderons à chaque commandant d'armée d'élaborer une bonne politique pour nos célibataires.

Le sénateur Banks : Ces critères s'appliquent-ils quel que soit leur rang?

Le captif Lait : Oui.

Le sénateur Atkins : S'appliquent-ils quel que soit le sexe?

Le captif Lait : Oui.

Le sénateur Atkins : L'ALFC s'occupe-t-elle d'autres choses que du logement à une base? Par exemple, à Oromocto, vous occupez-vous du terrain de golf ou des arènes ou cela relève-t-il du commandant de la base et d'un autre budget?

Le bgén Irwin : Cela ne dépend pas de l'ALFC. Nous tentons de veiller à ce que les logements d'habitation soient construits dans des secteurs qui soient bien desservis par ces services mais ils sont tous assurés par d'autres à la base.

Le sénateur Atkins : Que faites-vous pour les écoles? Avez-vous des rapports avec les municipalités à ce sujet?

Le bgén Irwin : Non. L'ALFC ne s'occupe pas de cela. Cela relève de la responsabilité du commandant de la base.

Le président : Merci, messieurs, d'être venus aujourd'hui. Nous vous savons gré de l'aide que vous nous avez apportée. Cela nous a été extrêmement utile. Nous vous remercions de votre assistance.

Pour les téléspectateurs, si vous avez des questions ou commentaires, veuillez visiter notre site Web à www.sen-sec.ca. Nous y affichons les témoignages ainsi que le calendrier des audiences confirmées. Vous pouvez également prendre contact avec le greffier du comité en téléphonant au 1-800-267-7362 pour d'autres précisions ou pour prendre contact avec des membres du comité.

The committee adjourned.

La séance est levée.

OTTAWA, Monday, June 13, 2005

The Standing Senate Committee on National Security and Defence met this day at 7 p.m. to examine and report on the national security policy for Canada (Town Hall Meeting).

Senator Colin Kenny (*Chairman*) in the chair.

[English]

The Chairman: Good evening, ladies and gentlemen. I would like to call the meeting of the Senate Standing Committee on National Security and Defence to order. My name is Colin Kenny. I chair the committee, and before we begin, I would like to introduce members of the committee to you.

On my immediate right is Senator Michael Forrestall. He is the distinguished senator from Nova Scotia. He has served the constituents of Dartmouth for 37 years, first as their member of the House of Commons, then as their senator. While in the House of Commons, he served as the official opposition defence critic from 1966 to 1976. He is also a member of our Subcommittee on Veterans Affairs.

[Translation]

On my extreme right is Senator Pierre-Claude Nolin, who is from Quebec. He is a lawyer and was appointed to the Senate in 1993. He has chaired the Senate Special Committee on Illegal Drugs and is the deputy chairman of the Senate Standing Committee on Internal Affairs, Budgets and Administration.

On the international scene, since 1994, he has been one of the delegates from the Parliament of Canada to the NATO parliamentary assembly. He is the vice-chairman of the organization and the general rapporteur of the Science and Technology Commission.

[English]

On my immediate left is Senator Tommy Banks from Alberta. He is the chair of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources, which recently released a report entitled, "The One-Tonne Challenge." He is well known to Canadians as a versatile musician and entertainer. He has provided musical direction for the ceremonies at the 1988 Olympic Winter Games. He is an Officer of the Order of Canada, and he has received a Juno award.

Beside him is Senator Joseph Day from New Brunswick. Senator Day is a graduate of the Royal Military College, RMC, and he is a lawyer. He is deputy chairman of the Subcommittee on Veterans Affairs and of the National Finance Committee.

OTTAWA, le lundi 13 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense se réunit aujourd'hui à 19 heures afin d'examiner, pour ensuite en faire rapport, la politique nationale sur la sécurité pour le Canada (assemblée publique).

Le sénateur Colin Kenny (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bonsoir, mesdames et messieurs. Je déclare ouverte la séance du Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense. Je m'appelle Colin Kenny. Je préside le comité et avant de commencer, j'aimerais vous présenter les membres du comité.

Immédiatement à ma droite se trouve le sénateur Michael Forrestall, distingué sénateur de la Nouvelle-Écosse. Il a servi les électeurs de Dartmouth pendant 37 ans, d'abord à titre de député de la Chambre des communes et ensuite à titre de sénateur. Lorsqu'il a siégé à la Chambre des communes, il a agi à titre de porte-parole de l'opposition officielle en matière de défense de 1966 à 1976. Il est également membre de notre Sous-comité des anciens combattants.

[Français]

À mon extrême droite se trouve le sénateur Pierre-Claude Nolin qui vient du Québec. Il est avocat et il a été nommé sénateur en 1993. Il a présidé le Comité sénatorial sur les drogues illicites et il est vice-président du Comité sénatorial permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Sur la scène internationale, depuis 1994, il fait partie des délégués du Parlement du Canada auprès de l'Assemblée parlementaire de l'OTAN. Il est le vice-président de cette organisation et agit à titre de rapporteur général de la Commission de la science et de la technologie.

[Traduction]

Immédiatement à ma gauche, le sénateur Tommy Banks de l'Alberta. Il est président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, qui a récemment publié un rapport intitulé *Le Défi d'une tonne*. Les Canadiens le connaissent aussi très bien comme musicien et animateur aux multiples talents. Il a assuré la direction musicale des cérémonies entourant les Jeux olympiques d'hiver de 1988. Il est Officier de l'Ordre du Canada et a déjà remporté un prix Juno.

À côté de lui se trouve le sénateur Joseph Day du Nouveau-Brunswick. Le sénateur Day est diplômé du Collège militaire royal du Canada, CMR, et est avocat. Il est vice-président du Sous-comité des anciens combattants et du Comité des finances nationales.

We have Senator Atkins from Ontario. Senator Atkins is a former adviser to Robert Stanfield, to Premier Bill Davis and to Brian Mulroney. He has had an extensive career in communications and is also a member of our Subcommittee on Veterans Affairs.

Our committee has been mandated to examine security and defence, and the need for a national security policy. We have introduced and produced the following reports since 2002: *Canadian Security and Military Preparedness; Defence of North America: A Canadian Responsibility; Update on Canada's Military Financial Crisis, a View from the Bottom Up; The Myth of Security at Canada's Airports; Canada's Coastlines: The Longest Under-Defended Borders in the World; National Emergencies: Canada's Fragile Front Lines*; and, most, recently, *Canadian Security Guide Book*, 2005 edition.

We are in the midst of a detailed review on Canadian defence policy and have been holding hearings in every province and engaging with Canadians to determine their national interest, what they see as Canada's principal threats and how they would like the government to respond to those threats. Canadians have been very forthright in expressing their views on national security in Canada.

We will continue working on this review throughout the summer to forge a consensus on the type of military Canadians envision in the future.

Before I introduce our moderator, I would like to say this is the eleventh Town Hall Meeting we have held. We have found them to be very constructive. It is not an opportunity for us to give speeches or to answer questions. It is an opportunity for us to hear what Canadians have to say and what sort of defence they would like to have for their country.

I will briefly introduce our moderator, and she will describe the ground rules for the evening. Her name is Lise Hebabi. She is a certified professional facilitator and a change consultant with Intersol Group. Ms. Hebabi has 15 years of experience in management consulting in human resources in government and private sector organizations. She specializes in facilitating conversations that go to real issues. She is fluently bilingual, and we are grateful to have her here to assist us.

Would you take the floor and describe this evening's ground rules, please.

Ms. Lise Hebabi, Moderator: Welcome, everyone, and thank you for attending this evening.

My role as moderator will be to ensure the ground rules are followed. I hope that you will help me to do that.

Nous avons le sénateur Atkins de l'Ontario. Le sénateur Atkins est un ancien conseiller de Robert Standfield, du premier ministre Bill Davis et de Brian Mulroney. Il a eu une longue carrière dans le domaine des communications et il est également membre de notre Sous-comité des anciens combattants.

Notre comité a reçu le mandat d'examiner la sécurité et la défense et la nécessité d'une politique nationale sur la sécurité. Nous avons déposé et produit les rapports suivants depuis 2002 : *L'état de préparation du Canada sur les plans de la sécurité et de la défense; La Défense de l'Amérique du Nord : Une responsabilité canadienne; Mise à jour sur la crise financière des Forces canadiennes — Une vue de bas en haut; Le mythe de la sécurité dans les aéroports canadiens; Les côtes du Canada : Les plus longues frontières mal défendues au monde; Les urgences nationales : Le Canada, fragile en première ligne*; et notre plus récent rapport, le *Manuel de sécurité du Canada*, édition 2005.

Nous sommes en train de réaliser un examen détaillé de la politique de défense canadienne et avons tenu des audiences dans toutes les provinces et discuté avec les Canadiens et Canadiennes pour déterminer ce qui constitue, à leurs yeux, l'intérêt national, ce qu'ils considèrent comme les principales menaces pour le Canada et comment ils aimeraient que le gouvernement réponde à ces menaces. Les Canadiens et Canadiennes ont été très francs dans leur façon d'exprimer leurs points de vue sur la sécurité nationale du Canada.

Nous allons continuer de travailler sur cet examen pendant tout l'été de manière à dégager un consensus sur le type de forces militaires que les Canadiens et Canadiennes entrevoient pour l'avenir.

Avant de présenter notre modératrice, j'aimerais dire qu'il s'agit de la onzième assemblée publique que nous tenons. Nous les avons jugées très constructives. Ce n'est pas une occasion pour nous de faire des discours ou de répondre aux questions. C'est une occasion qui s'offre à nous d'entendre ce que les Canadiens et Canadiennes ont à dire et quelle sorte de défense ils veulent pour leur pays.

Je vais présenter brièvement notre modératrice et elle décrira les règles à suivre pour la soirée. Elle s'appelle Lise Hebabi. Elle est facilitatrice professionnelle accréditée et consultante en changement auprès du groupe Intersol. Mme Hebabi possède une expérience de 15 années dans le domaine du conseil en gestion appliqué aux ressources humaines auprès d'organismes gouvernementaux et du secteur privé. Elle se spécialise dans la facilitation de discussions qui portent sur les vraies questions. Elle est à l'aise dans les deux langues officielles et nous sommes heureux qu'elle soit ici pour nous aider.

Voulez-vous, s'il vous plaît, prendre la parole et donner les règles à suivre pour la soirée.

Mme Lise Hebabi, modératrice : Bienvenue à tous et merci d'avoir accepté de participer à cette soirée.

Mon rôle en tant que modératrice est de m'assurer que les règles de base sont respectées. J'espère que vous allez m'aider à le faire.

The ground rules are as follows: There are two microphones here in the hall at the front. If you wish to make a comment, line up at one of them — whichever seems to have the shortest lineup would be my recommendation.

As the senator said, you will not be asking questions. You will be making a presentation that is not to exceed three minutes. A clock will show you your remaining time here on the table.

When the red light goes on, your time is up. If you have not finished speaking at that point, I unfortunately will have to cut you off. I hope you will not take it personally, but I am under strict orders.

One member of the committee may then ask you a question to clarify your comments. You will then have up to a minute and a half to respond.

[Translation]

The committee asks that speakers identify themselves, so that we may produce detailed minutes of tonight's meeting. We will be in touch with you later if necessary. As these are parliamentary proceedings, you will certainly understand the importance of producing precise minutes. When you arrived for the meeting, you were given a registration card. If you want to speak we ask that you give this card to the clerk as you arrive at the microphone. If you did not receive a card, you may get one at the back of the room. You can make your presentation in the official language of your choice. Statements will be interpreted into both official languages. You may request earphones at the registration office if you do not already have some. I thank you in advance for the assistance you will be giving me in my role as moderator.

[English]

The Chairman: The floor is now open, and we would welcome people to come to either microphone number one or microphone number two.

We will start with microphone number one, sir. If we could have your name, and then would you make a statement, please.

Capt (Ret'd) John Dewar, National Maritime Affairs Committee, Navy League of Canada, as an individual: I am a retired naval captain, and I will be privileged to once again address this committee on behalf of the Navy League of Canada.

Although international deployment often garners the spotlight, I would like to examine the usually unsung but essential workaday role the navy performs in supporting domestic prosperity and security. Reference to a map of the world will clearly demonstrate Canada's dependence on the seas for safety and wealth, but awareness of this fact penetrates to the heartland only about as far as an onshore breeze can carry the salt spray.

Les règles sont les suivantes : il y a deux microphones à l'avant de la salle. Si vous désirez faire une intervention, veuillez faire la queue devant un des microphones — je vous recommanderais d'utiliser celui où la file est la plus courte.

Comme l'a dit le sénateur, vous ne poserez pas de question. Vous ferez un exposé qui ne dépassera pas trois minutes. Sur la table, il y a un cadran qui montre le temps qu'il vous reste.

Lorsque la lumière rouge s'allumera, votre temps sera écoulé. Si vous n'avez pas fini de parler à ce moment-là, je devrai malheureusement vous interrompre. J'espère que vous ne serez pas vexé, mais j'ai des ordres stricts.

Un membre du comité peut alors vous poser une question pour clarifier vos observations. Vous aurez alors une minute et demie pour y répondre.

[Français]

Le comité demande aux intervenants de s'identifier afin qu'il puisse produire un compte rendu circonstancié de la soirée et communiquer avec vous par la suite au besoin. Comme cette assemblée constitue des délibérations parlementaires, vous comprendrez certainement l'importance de produire un compte rendu exact. En arrivant à l'assemblée, vous avez reçu une fiche d'inscription. Si vous intervenez, vous êtes prié de la remettre au greffier à votre arrivée au microphone. Si vous n'avez pas reçu de fiche, vous pouvez vous en procurer une à l'arrière de la salle. Vous pouvez faire votre présentation dans la langue officielle de votre choix. Les interventions seront interprétées dans les deux langues officielles. Vous pouvez demander un émetteur-récepteur au bureau d'inscription si vous n'en avez pas déjà reçu. Je vous remercie d'avance de l'aide que vous allez m'apporter dans mon rôle de modératrice.

[Traduction]

Le président : La parole vous appartient et nous invitons les gens à utiliser le microphone numéro un ou le microphone numéro deux.

Nous allons commencer par le microphone numéro un, monsieur. Pouvez-vous nous dire votre nom et ensuite, vous pourrez faire une déclaration, s'il vous plaît.

Le Capt John Dewar (retraité), Comité national des affaires maritimes, Ligue navale du Canada, à titre personnel : Je suis un capitaine de la marine à la retraite et j'aurai le privilège d'adresser la parole encore une fois à ce comité au nom de la Ligue navale du Canada.

Bien que le déploiement international retienne souvent l'attention, j'aimerais examiner le rôle habituellement méconnu mais essentiel que joue tous les jours la marine pour soutenir la prospérité et la sécurité au pays. Un coup d'œil sur une carte du monde suffit pour démontrer clairement la dépendance du Canada à l'égard des océans pour sa sécurité et sa richesse, mais la sensibilisation à cette réalité au pays s'arrête à peine plus loin que l'endroit où la brise de mer peut emporter l'embrun salé.

Forty per cent of all employment is based upon international trade. The vast majority of non-U.S. international trade moves by sea. The port of Vancouver alone handles more than 1.6 million containers annually, and the secure management of that maritime trade governs the movement of goods and people across the land border, valued at more than \$500 billion annually.

Every hour's delay at that border caused by uncertainty ties up millions of dollars affecting both employment and the cost of living in Canada.

To keep our land border operating smoothly, it is essential that we demonstrate effective control over the goods and people that come to Canada by sea.

Like justice, maritime security must be seen to be done. Perception is reality. Perception is based upon the visible and tangible measures taken to exercise control over all aspects of marine transportation.

We are encouraged by the Marine Transportation Security Act, the establishment of Public Safety and Emergency Preparedness Canada with authority over national security issues, and the coordinating functions of the interdepartmental Maritime Security Working Group are also encouraging.

However, legislation and organization are only as efficacious as the tools provided for effective enforcement. The new maritime security operation centres, when fully operational, will be a key component of this activity, but they are not yet functional.

The Maritime Information Management and Data Exchange project, intended to expedite exchange of interdepartmental marine security information, is falling behind its intended schedule.

High frequency surface radar is urgently needed to monitor coastal activity as a complement to the new 96-hour reporting requirements.

The navy needs the people and money to implement these tools as quickly as possible.

I have addressed this committee before about the types of ships that the navy might need for domestic maritime security, but I would like to add there is a legitimate demand in all the government fleets to keep the remaining elements of the Canadian ship-building industry continuously employed. This would require a comprehensive and coherent long-term ship-building strategy, but it would pay dividends on the security front and would permit, through economies of scale, increased efficiency and competitiveness for Canadian yards in the global shipbuilding sector.

Quarante pour cent de tous les emplois sont fondés sur le commerce international. La plus grande partie du commerce international avec les pays autres que les États-Unis se fait par mer. À lui seul, le port de Vancouver traite plus de 1,6 million de conteneurs par année, et la gestion sécuritaire de ce commerce maritime régit le mouvement des biens et des personnes à travers la frontière terrestre, évalués à plus de 5 milliards de dollars par année.

Chaque heure de retard à la frontière causé par l'incertitude immobilise des millions de dollars affectant à la fois les emplois et le coût de la vie au Canada.

Pour faire en sorte que notre frontière continue de fonctionner de manière efficace, il est essentiel que nous fassions la démonstration d'un contrôle efficace sur les biens et les gens qui viennent au Canada par la mer.

Il en va de la sécurité maritime comme de la justice, on doit voir qu'elle est appliquée. La perception, c'est la réalité. La perception est fondée sur les mesures visibles et tangibles prises pour exercer un contrôle sur tous les aspects du transport maritime.

Nous sommes encouragés par la Loi sur la sûreté du transport maritime, la création de Sécurité publique et Protection civile Canada qui a autorité sur les questions de sécurité nationale ainsi que par les fonctions de coordination du Groupe de travail interministériel sur la sûreté maritime.

Cependant, l'efficacité de la législation et de l'organisation dépend des outils mis à la disposition des autorités pour une mise en application efficace de la loi. Les nouveaux centres d'opérations de la sûreté maritime seront un élément clé de cette activité, lorsqu'ils seront pleinement opérationnels, ce qui n'est pas encore le cas.

Le projet de Système de gestion des renseignements et d'échange de données maritimes, qui vise à accélérer l'échange de renseignements sur la sûreté maritime entre les ministères, accuse du retard sur l'échéancier prévu.

Un radar de surface à haute fréquence est nécessaire de manière urgente pour la surveillance de l'activité côtière comme complètement aux nouvelles exigences concernant le préavis de 96 heures.

La marine a besoin de gens et d'argent pour mettre en œuvre ces outils aussi rapidement que possible.

J'ai fait part à ce comité auparavant des types de navires dont la marine pourrait avoir besoin pour assurer la sûreté maritime dans les eaux territoriales, mais j'aimerais ajouter qu'il y a une demande légitime dans toutes les flottes du gouvernement pour s'assurer que les éléments restants de l'industrie canadienne de construction navale ont du travail de manière continue. À cette fin, il faut une stratégie globale et cohérente à long terme de construction navale, mais cela rapporterait sur le plan de la sécurité et permettrait, grâce à des économies d'échelle, d'accroître l'efficacité et la compétitivité de nos chantiers navals sur le marché international.

As I said at the beginning, the navy plays a key role in underpinning marine security that contributes to the prosperity of every Canadian, and we in the Navy League of Canada call upon the members of this committee to do their utmost to ensure that the navy has the right tools to do the job.

Ms. Hebabi: Perfect timing. Thank you.

Senator Atkins: Thank you for coming again to our committee and making your presentation. My only question at the moment is, what legislation do you think should be implemented to assist in the safety and security of our coasts?

Mr. Dewar: I think the biggest challenge right now, senator, is perhaps one of the impediments to the Maritime Information Management Data Exchange, MIMDEX, project, and that has a lot to do with the ability of government departments to share information because of privacy and charter issues. In many ways, the legislative challenges are much more demanding than the technical challenges to be able to facilitate that exchange of information. My thought is that probably 95 per cent of it can be done without touching the parts that we could put in the all-too-difficult column initially, but it would go a long way to making interdepartmental cooperation and contribution to maritime security more effective.

The Chairman: Thank you very much, sir.

Microphone number 2, if we could have your name, please.

Mr. David Langlois, as an individual: Good evening. I am the secretary-treasurer of Unmanned Vehicle Systems Canada, a not-for-profit organization acting as the national voice of unmanned systems in Canada. Tonight I wish to speak to the subject of unmanned aerial vehicles, UAVs, and the defence and maintenance of Canada's sovereignty in the north.

Unmanned aerial vehicles will greatly enhance our ability to monitor and keep watch on an area which most of us have no first-hand familiarity with. The North represents one third of Canada's land mass, more than three million square kilometres. In the far north, in the territory of Nunavut, there are about 29,000 folk. That is one person for every 70 square kilometres — one person. That is the same as if the city of Ottawa had four people living in the entire city.

Imagine that Senator Kenny lives in Cumberland in the east end of town, Senator Atkins lives in Carp in the west end, and Senator Banks lives in Manotick in the south. The north is vast. The distance from Grise Fjord to Comox, Vancouver Island, which is where the current Aurora surveillance units are located, is 3,500 kilometres.

Senator Kenny, you get a call from your neighbour, who lives in Hawkesbury and has just seen something where nothing should be. You call Senator Banks and Senator Atkins. Both say they will come immediately — by snowmobile. You call the Armed Forces, and they tell you they will fly up immediately and

Comme je l'ai dit au début, la marine joue un rôle clé pour étayer la sûreté maritime qui contribue à la prospérité de tous les Canadiens et Canadiennes et nous, de la Ligue navale du Canada, invitons les membres de ce comité à faire tous les efforts possibles pour s'assurer que la marine dispose des bons outils pour faire ce travail.

Mme Hebabi : Chronométrage parfait. Merci.

Le sénateur Atkins : Merci d'être venu encore une fois devant notre comité et d'avoir fait votre exposé. La seule question que je veux poser pour l'instant, c'est quelle législation devrions-nous mettre en œuvre, à votre avis, pour aider à assurer la sûreté et la sécurité de nos côtes?

M. Dewar : Je pense que le plus grand défi à l'heure actuelle, sénateur, c'est peut-être un des obstacles au projet de Système de gestion des renseignements et d'échange de données maritimes, SGREDM, et cela a beaucoup à voir avec la capacité des ministères de partager l'information à cause de questions liées à la protection des renseignements personnels et à la Charte des droits et libertés. À bien des égards, les défis législatifs sont beaucoup plus grands que les défis techniques pour faciliter cet échange de renseignements. Je suis d'avis que probablement 95 p. 100 de cela pourraient se faire sans toucher les parties que nous pourrions mettre dans la colonne « bien trop difficile » initialement, mais cela permettrait d'accroître grandement l'efficacité de la collaboration et de la contribution interministérielles à la sûreté maritime.

Le président : Merci beaucoup, monsieur.

Microphone numéro 2, votre nom, s'il vous plaît.

M. David Langlois, témoignage à titre personnel : Bonsoir. Je suis secrétaire-trésorier de Unmanned Vehicle Systems Canada, organisme sans but lucratif agissant à titre de porte-parole national en matière de systèmes sans pilote au Canada. Aujourd'hui, je veux parler de la question des véhicules aériens sans pilote, UAV, et de leur rôle pour la défense et l'affirmation de la souveraineté du Canada dans le Nord.

Les véhicules aériens sans pilote accroîtront considérablement notre capacité de surveiller et de garder à l'œil une région dont la plupart d'entre nous n'ont pas une connaissance très intime. Le Nord représente le tiers de la masse terrestre du Canada, plus de 3 millions de kilomètres carrés. Dans le Grand Nord, dans le territoire du Nunavut, il y a environ 29 000 habitants. Cela représente un habitant pour 70 kilomètres carrés — une personne. C'est comme si la ville d'Ottawa comptait quatre habitants.

Imaginez que le sénateur Kenny vit à Cumberland dans l'est de la ville, que le sénateur Atkins vit à Carp dans l'ouest et que le sénateur Banks vit à Manotick dans le sud. Le Nord est vaste. La distance entre Fiord Grise et Comox, sur l'île de Vancouver, où sont basés les appareils de surveillance Aurora actuels, est de 3 500 kilomètres.

Sénateur Kenny, vous recevez un appel de votre voisin, qui vit à Hawkesbury et qui vient juste de voir quelque chose là où il ne devrait rien y avoir. Vous appelez le sénateur Banks et le sénateur Atkins. Les deux répondent qu'ils vont venir immédiatement — en motoneige. Vous appelez les forces armées et ces dernières

investigate by Aurora. What do you think your chances of finding something are? How long does it take to fly from Vancouver to Grise Fjord by Aurora? How long does it take to drive by snowmobile from Carp to Cumberland?

I believe that if you have access in Cumberland to an appropriate unmanned aerial vehicle with appropriate sensing equipment, linked by broadband communications to an appropriate ground station, your chances of detecting the persons or things that made that noise would be increased manifold.

Moreover, a fleet of 40 unmanned aerial vehicles located in 20 communities across Canada's North, prepared and maintained by Aboriginals, would offer more than 1,000 times the level of surveillance and incursion detection than is the current capability of our Armed Forces today, and at annual cost of less than 0.01 per cent of the entire budget of the Canadian Forces. Is \$15 million annually too much to enhance Canada's sovereignty over the North?

By the way, the same UAV could also act as a first responder in a search and rescue mission and be there six to eight hours ahead of any search and rescue force from Winnipeg.

[Translation]

Senator Nolin: We thank you, Mr. Langlois, for having agreed to be here tonight.

[English]

I too share your concern about the North. There are two important principles we must keep in mind when talking about the North: protection and sovereignty.

I would like to you expand a little bit more. I assume you are talking about UAVs as part of a network of other devices and people up north. I want you to expand on that a bit more.

Mr. Langlois: Yes. The way we see it is that UAVs have a limited role, but they play a very particular limited role. They are good at doing what we call the dull, dirty and dangerous.

You can send one up for 20 hours and fly it around. A person, a pilot, a navigator, does not have to be on board. If you use the Rangers and expanded the role of the Rangers from the current 100 hours a year to give them full-time jobs, if you put a fleet of 40 of them up there in 20 communities across the North, strategically located, a particular UAV could fly probably 200 nautical miles from its launch base. If you link them together with their data gathering and sensing capabilities, you would have a potent force that would not only protect but also be able to, in certain UAVs, carry out search and rescue missions. Some of them can carry up to 600 pounds, so you would be able

répondent qu'elles vont dépêcher immédiatement un avion Aurora pour faire enquête. Quelles sont vos chances de trouver quelque chose, pensez-vous? Combien de temps faut-il pour se rendre de Vancouver à Fiord Grise dans un Aurora Combien de temps faut-il pour se rendre de Carp à Cumberland en motoneige?

Je crois que si à Cumberland, vous aviez accès à un véhicule aérien sans pilote doté de l'équipement de détection approprié, relié par communication à large bande à une station terrestre appropriée, vos chances de détecter les personnes ou les choses qui ont créé ce remue-ménage augmenteraient de beaucoup.

De plus, une flotte de 40 véhicules aériens sans pilote située dans 20 collectivités dans le nord du Canada, préparée et entretenue par des Autochtones, permettrait de multiplier par plus de 1 000 le degré de surveillance et de détection des incursions que l'on obtient à l'heure actuelle avec la capacité de nos forces armées et ce, à un coût annuel inférieur à 0,01 p. 100 du budget total des Forces canadiennes. Est-ce que 15 millions de dollars est une somme trop élevée pour assurer la souveraineté du Canada dans le Nord?

En passant, le même UAV pourrait également servir de premier intervenant dans une mission de recherche et de sauvetage et pourrait arriver sur place six à huit heures plus tôt qu'une équipe de recherche et de sauvetage partie de Winnipeg.

[Français]

Le sénateur Nolin : Nous vous remercions, monsieur Langlois, d'avoir accepté d'être ici ce soir.

[Traduction]

Je partage votre inquiétude au sujet du Nord. Il y a deux principes importants que nous devons garder à l'esprit lorsque nous parlons du Nord : la protection et la souveraineté.

J'aimerais que vous nous en disiez un peu plus. Je suppose que vous parlez des UAV comme faisant partie d'un réseau d'autres dispositifs et de personnes dans le Nord. J'aimerais que vous nous en disiez davantage.

M. Langlois : Oui. La façon dont nous voyons les choses, c'est que les UAV ont un rôle limité, mais un rôle limité très particulier. Ils conviennent très bien pour exécuter le travail que nous qualifions d'ennuyant, de sale et de dangereux.

Vous pouvez en faire voler un pendant 20 heures. Il n'est pas nécessaire d'avoir personne à bord, ni pilote, ni navigateur. Si vous utilisez les Rangers et que vous élargissez leur rôle pour leur donner du travail à plein temps, plutôt que les 100 heures par année actuelles, si vous installez une flotte de 40 UAV dans 20 collectivités situées stratégiquement dans le Nord, un UAV particulier pourrait probablement franchir 200 milles nautiques depuis sa base de lancement. Si vous les liez ensemble avec leurs capacités de collecte d'information et de détection, vous auriez une force puissante qui non seulement assurerait la protection, mais serait également en mesure, dans le cas de certains UAV,

to put on first responder, telehealth and medical equipment kits, and have those dropped by the UAV while it was also doing searching missions.

The Chairman: That will conclude it for tonight.

Mr. Cliff Chadderton, National Council of Veterans Associations, as an individual: I am the chairman of a 52-member umbrella group of veterans. I have been in this role for 40 years. I have been on trips with many of you, and I know quite a bit about what you do. I hope you know a bit about what I do.

I have prepared a submission this evening and would ask the senators to take it with them. It does — in some detail, but not too much — give some background as to the views that I would like to put forward.

The problem that I have seen in these 40 years, and it is simply getting worse, is that we are, in Canada, dependent upon some excellent tradesmen, soldiers, airmen, navy personnel and merchant seamen. I have had the occasion to travel, as some of you senators have, with some of these people, and I need not spell out in detail the kind of people they are. However, the gist of my submission tonight is that if we can expect that our peacekeepers will do what we expect of them, we in turn as Canadians have to take a hard look at some of the conditions. First, there is always the pay and allowances. Second, there is the question of what happens to dependents. I served all the way through in World War II. My wife was in Winnipeg. I was overseas. I worried about her. I wrote to her religiously, but she was on her own. Those days are gone forever.

If we look at the dependents of the servicemen, whether they are in Somaliland, Rwanda, flying the skies or plying their trade at sea, they must think in terms of what their wives and children are doing. Believe me, it is a much different world than for those who served five years in World War II.

Moderator: I will cut you off there.

Mr. Chadderton: Thank you. You have my submission.

Senator Day: Mr. Chadderton, it is good to see you today. I have had the privilege of travelling with you on a number of occasions. As you know, the Subcommittee on Veterans Affairs is a subcommittee of this committee, and a good number of individuals here serve on that subcommittee, as our chair indicated.

We know the wonderful leadership and advocacy that you have shown for veterans and we appreciate your submission. I am tempted to ask you to elaborate on the one point, but you were

d'exécuter des missions de recherche et de sauvetage. Certains de ces véhicules peuvent transporter jusqu'à 600 livres, alors vous pourriez placer à bord un premier intervenant, des troussees de télésanté et d'équipement médical et faire en sorte que le tout soit transporté sur place par un UAV; cet appareil peut également exécuter des missions de recherche.

Le président : Ce sera tout pour ce soir.

M. Cliff Chadderton, Conseil national des associations d'anciens combattants, à titre personnel : Je suis président d'un regroupement d'associations d'anciens combattants comprenant 52 associations membres. J'occupe ce poste depuis 40 ans. J'ai fait des voyages avec un bon nombre d'entre vous et j'en sais pas mal sur ce que vous faites. J'espère que vous en savez un peu sur ce que je fais.

J'ai préparé un mémoire pour ce soir et je demanderais aux sénateurs de l'apporter avec eux. On y trouve certaines données de fond — avec certains détails, mais pas trop — sur les points de vue que j'aimerais faire valoir.

Le problème que j'ai vu au cours de ces 40 ans, et la situation ne fait qu'empirer, c'est que nous sommes, au Canada, dépendants de certains excellents hommes de métier, soldats, aviateurs, marins et membres de la marine marchande. J'ai eu l'occasion de voyager, comme certains d'entre vous l'ont fait, avec certaines de ces personnes et je n'ai pas besoin de décrire en détail le genre de personnes qu'elles sont. Cependant, l'essentiel de ma présentation ce soir, c'est que si nous voulons que nos gardiens de la paix fassent ce que nous attendons d'eux, nous devons, en tant que Canadiens et Canadiennes, examiner très attentivement certaines des conditions qu'on leur impose. Premièrement, il y a toujours la question des soldes et des indemnités. Deuxièmement, il y a la question de savoir ce qui arrive des personnes à charge. J'ai servi pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale. Mon épouse était à Winnipeg. J'étais outre-mer. Je m'inquiétais à son sujet. Je lui écrivais religieusement, mais elle devait se débrouiller seule. Ces jours sont perdus à tout jamais.

Si nous regardons les personnes à charge des militaires, que ce soit ceux qui sont allés en Somalie ou au Rwanda, ceux qui volent dans les cieux ou ceux qui exercent leur métier en mer, ils doivent penser en termes de ce que leurs épouses et leurs enfants font. Croyez-moi, il s'agit d'un monde bien différent que celui qu'ont connu ceux qui ont servi pendant cinq ans au cours de la Deuxième Guerre mondiale.

La modératrice : Je vais vous interrompre ici.

M. Chadderton : Merci. Vous avez mon mémoire.

Le sénateur Day : Monsieur Chadderton, il est bon de vous voir aujourd'hui. J'ai eu le privilège de voyager avec vous à un certain nombre d'occasions. Comme vous le savez, le Sous-comité des anciens combattants est un sous-comité du présent comité et bon nombre des membres qui sont ici siègent au sein de ce sous-comité, comme l'a signalé notre président.

Nous savons quel merveilleux travail de chef de file et de défenseur vous avez effectué au nom des anciens combattants et nous sommes heureux de recevoir votre mémoire. Je suis tenté de

just about to talk about a few other points on your submission. I would like to give you the opportunity to spend a minute or two elaborating on your submission.

Mr. Chadderton: Yes, with the permission of the chair, the points include pain allowances and how we look after the dependents. We need to address the kind of military hardware we have. One would have to be deaf, dumb and blind not to recognize that hardware is not up to par. We must look at expenditures. My submission suggests that there be dollar limits; that we just cannot go hog wild, but certainly the kind of security that Canadians are looking for will never be bought with the dollars that are out there.

With regard to comparisons, this is something that, as a former serviceman, hurts me deeply. When I realize what we did in World War II, and when I look at what we expect the peacekeepers to do today, given a consistent dollar rate, they are way behind.

Third and last, we must compare our servicemen with the servicemen who are serving from Third World countries. It hurts me to say it, but I have been there, I have seen it, I have done it and I have spoken to them. There is no way that we are considered top peacekeepers.

Senator Day: Thank you, Mr. Chadderton. We look forward to your report.

The Chairman: Microphone number 2, would you identify yourself please, sir?

Mr. Alain Pellerin, Executive Director, Conference of Defence Associations, Canadian Defence Industries Association, as an individual: Honourable senators, CDA has submitted five papers already to the Senate and those were published in this publication of the CDA Institute called, "Understanding the Crisis in Defence," and "Security and Defence." Those are available for those who would like to get copies. Therefore, I will limit my comments and you will also limit my comments, I am sure.

CDA believes that in the administration of defence policy, Canada's biggest vulnerability is poor time appreciation when it comes to military capability. Also, in the last 75 years, Canadians and their leadership have had difficulty discerning the future and in predicting the size and composition of its military forces. This tendency to get it wrong underscores the need to maintain a balanced military capability over its five capability components: Navy, army, air, joint forces and special forces.

vous demander d'élaborer sur le point principal, mais vous alliez parler de quelques autres points qui figuraient dans votre mémoire. J'aimerais vous donner l'occasion de parler pendant une minute ou deux de votre mémoire.

M. Chadderton : Oui, avec la permission du président, les indemnités pour la douleur et la façon dont nous nous occupons des personnes à charge. Nous devons nous intéresser au type de matériel militaire que nous avons. Il faut être sourd et aveugle pour ne pas reconnaître que le matériel n'est pas à la hauteur. Nous devons examiner les dépenses. Dans mon mémoire, je suggère qu'il y ait une limite en dollars; que nous ne pouvons tout simplement pas dépasser les bornes, mais qu'il est certain que le genre de sécurité que les Canadiens et Canadiennes veulent ne pourra jamais être obtenu avec l'argent qui est consacrée à cette question.

Pour ce qui est des comparaisons, voici quelque chose qui, à titre d'ancien militaire, m'attriste profondément. Lorsque je vois ce que nous avons fait au cours de la Seconde Guerre mondiale et lorsque je vois ce que nous attendons de nos gardiens de la paix aujourd'hui, si l'on pense en dollar constant, ils sont bien loin derrière.

Troisièmement et dernièrement, nous devons comparer nos militaires avec les militaires qui servent en provenance des pays du tiers monde. Cela me fait mal de le dire, mais je suis allé voir, je l'ai vu, je l'ai fait et je leur ai parlé. Nous ne sommes absolument pas considérés comme des gardiens de la paix de premier rang.

Le sénateur Day : Merci, monsieur Chadderton. Nous avons hâte de lire votre rapport.

Le président : Microphone numéro 2, pouvez-vous vous nommer, s'il vous plaît?

M. Alain Pellerin, directeur exécutif, Conférence des associations de la défense, Association de l'industrie de la défense du Canada, à titre personnel : Honorables sénateurs, la Conférence des associations de la défense, a déjà présenté cinq mémoires au Sénat et ces derniers ont été publiés dans la présente publication de l'Institut de la Conférence des associations de la défense intitulée « Comprendre la crise canadienne de la sécurité et de la défense. » Ces exemplaires sont disponibles pour ceux qui en voudraient. Par conséquent, je vais limiter mes observations et vous allez également le faire, j'en suis certain.

La CDA croit que dans l'administration de la politique de la défense, la plus grande vulnérabilité du Canada, c'est une mauvaise appréciation du temps lorsqu'il est question de la capacité militaire. De plus, au cours des 75 dernières années, les Canadiens et leurs dirigeants ont eu de la difficulté à entrevoir l'avenir et à prévoir la taille et la composition de leurs forces militaires. Cette tendance à se tromper souligne la nécessité de maintenir une capacité militaire équilibrée pour les cinq éléments de capacité : la force maritime, la force terrestre, la force aérienne, la force interarmées et la force spéciale.

The Defence Policy Statement, DPS, 2005, directs Canada towards medium weight and enhanced special forces, and does not address Canada's need to maintain more capable sea, land and air platforms.

Most Canadians do not appreciate — I am sure this committee does appreciate, but most Canadians do not — that DPS 2005, the transformation that is required to medium weight force, strategically deployable forces, is unlikely to be achieved prior to 2020. Should it be proven in 2020 that medium weight forces are inappropriate, the long march back to heavier capabilities would take another 15 years.

Canada is betting that in the next 30 to 40 years the current geopolitical situation initiated by the end of the Cold War will continue. History does not allow such long periods of geopolitical sameness. Canada must maintain balanced general-purpose capabilities across the spectrum of conflict. This includes maintaining — albeit in much reduced numbers — the essential, heavier military capabilities of armour, aircraft, fighter aircraft, destroyers and also the airlift capabilities that are somewhat depleted now, as honourable senators know.

There is a long time lag for capital equipment acquisition, which is a major impediment to the implementation of defence policy, and much of the policy to acquire a major piece of equipment is outside the purview of the defence department. That is an area where the government must be involved to ensure that the long lag time of some 15, 20 or 30 years in the case of the Sea King Helicopter replacement does not happen. Otherwise, the defence White Paper will be a vision and not a policy document.

Senator Forrestall: Thank you for being with us tonight, and for the four or five papers that you have submitted. That is always useful; irrespective of what some people may think, we find wisdom in experience.

I wanted to ask you four or five questions, but I am limited to one. You express a concern about how long it will take us to get to a medium weight capacity capability. How many men and women will it take to sustain a front-end, sharp-point-of-the-pencil force of let us say 75,000 men and women combat-trained in a balanced way? How many people would we need, in your judgment, to support that force?

Mr. Pellerin: Are you talking about an overall force of 75,000 or sharp-end?

Senator Forrestall: Sharp-end is 75,000. How many civilians do we need? What does headquarters have to look like and so on?

Mr. Pellerin: Do we have the whole evening?

L'Énoncé de la politique de défense, DPS, 2005, oriente le Canada vers des forces spéciales accrues et d'envergure moyenne et ne traite pas de la nécessité pour le Canada de maintenir des plateformes maritimes, terrestres et aériennes d'une plus grande capacité.

La plupart des Canadiens ne comprennent pas — je suis certain que le comité le comprend, mais la plupart des Canadiens ne le comprennent pas — que dans le cadre de l'énoncé de 2005, il est peu probable que la transformation qui est nécessaire pour obtenir une force d'envergure moyenne, des forces déployables stratégiquement, soit réalisée avant 2020. S'il devait s'avérer en 2020 que des forces d'envergure moyenne sont inappropriées, le long retour vers des capacités plus lourdes prendra encore 15 ans.

Le Canada prend le pari qu'au cours des 30 ou 40 prochaines années, la situation géopolitique actuelle issue de la fin de la guerre froide se maintiendra. L'histoire ne permet pas d'aussi longues périodes de stabilité géopolitique. Le Canada doit maintenir une capacité polyvalente et équilibrée dans tout le spectre des conflits. Cela comprend le maintien — bien qu'en nombre très réduit — des capacités militaires essentielles, plus lourdes, que sont les blindés, les avions, les chasseurs, les destroyers et également, les capacités de transport aérien qui, à l'heure actuelle, sont quelque peu anémiques, comme le savent les honorables sénateurs.

Il y a un long délai pour l'acquisition de biens d'équipement, ce qui est un obstacle majeur à la mise en application de la politique de défense et une bonne partie de la politique relative à l'acquisition d'une pièce d'équipement majeure ne relève pas du ministère de la Défense. C'est un domaine où le gouvernement doit intervenir pour s'assurer que le long délai de quelque 15, 20 ou 30 ans, dans le cas du remplacement des hélicoptères *Sea King*, ne se répète pas. Autrement, le Livre blanc de la défense sera un document de vision et non un document de politique.

Le sénateur Forrestall : Merci de venir témoigner ce soir et d'avoir soumis quatre ou cinq documents. C'est toujours utile, quoiqu'en disent certains. Nous sommes d'avis que l'expérience rend plus sage.

Je voulais vous poser quatre ou cinq questions, mais le temps ne me permet de ne vous en poser qu'une. Vous avez dit que le temps qu'il faudra pour que nous obtenions du blindage de poids moyen vous préoccupe. Combien d'hommes et de femmes faudrait-il pour soutenir une première ligne, une force d'éléments de pointe de, disons, 75 000 hommes et femmes formés au combat? À votre avis, combien de personnes faudrait-il pour soutenir une telle force?

M. Pellerin : Une force globale de 75 000 soldats ou des éléments de pointe?

Le sénateur Forrestall : Soixante-quinze mille pour les éléments de pointe. Combien de civils faudra-t-il? Quel genre de quartiers généraux, et cetera?

M. Pellerin : On pourrait en parler toute la soirée.

As far as we are concerned, we looked at the requirements for a force of 75,000. If you want a sharp-end force of 75,000, you are probably looking at an overall force of what we used to have in the late 1960s, of 120,000, probably. In the late 1980s, there was a component of some 40,000 civilians at the Department of National Defence. They are now down to about 20,000. If you have a force of 120,000, you would need probably a total of 40,000 civilians to support that. That is only a guesstimate. We have not done a detailed study on that. We could have a look at that.

Senator Forrestall: Would you crunch some numbers and let us know?

Mr. Pellerin: Numbers would involve also the resources, and the 1 per cent of GDP would not allow you even to start the recruiting.

The Chairman: Microphone number 1, could you identify yourself, please, sir?

Mr. Sean Beingsner, as an individual: Honourable senators, thank you for the opportunity to address this committee. I am interested in the question to the extent that the military plays a role in the economic development in the country. I understand the strong political desire for such a role, but I feel one should question the efficiency of the Canadian defence spending in these roles, in particular, administrative spending and what could be called industrial subsidies.

My father served in the Royal Canadian Air Force, RCAF, in the Second World War and then attended university courtesy of the federal government, along with many other veterans. My father would never have attended university except for his time in the RCAF during the war. The benefit to my father and his family cannot be underestimated. Therefore, I believe that government spending can have a beneficial effect on Canadian opportunities and standards of living. However, because a thing was useful 60 years ago does not make it useful, or not useful, today. It was true 60 years ago and remains true today that a dollar can buy more at some times than at other times.

It seems to be the season for the media to criticize waste in government spending, but the media is not alone. The Conference of Defence Associations, CDA, has a March 2005 paper, "Understanding the Crisis in Canadian Security and Defence." Colonel Howard Marsh painted a dire picture of the usefulness of DND spending in this paper. His tone of writing may not be balanced. Statements such as from page 29, "The military goals to have the government rob the department of its resources," might sound extreme in the use of the word "rob." They might reveal more passion than reason. They are not my opinions, but I have similar concerns. I do not support the numbers in the paper, but I do not doubt them, either.

Nonetheless, in 2005, at the end of the age of industrial warfare, I think it is fair to ask the question: Is the military the right vehicle to drive the Canadian economy and Canadian

Nous avons étudié les besoins pour une force composée de 75 000 soldats. Si vous voulez 75 000 soldats d'éléments de pointe, il faut probablement avoir une force globale comme celle que nous en avions à la fin des années 1960, c'est-à-dire de 120 000. À la fin des années 1980, il y avait près de 40 000 civils au ministère de la Défense nationale. Il y en a environ 20 000 aujourd'hui. Pour une force de 120 000 soldats, il faudra probablement 40 000 civils pour les soutenir. Nous n'avons pas fait une étude détaillée. Nous pourrions le faire.

Le sénateur Forrestall : Pourriez-vous nous communiquer quelques chiffres?

M. Pellerin : Les chiffres comprendraient aussi les ressources, seulement avec 1 p. 100 du PIB on ne pourrait même pas commencer à recruter.

Le président : Est-ce que la personne au microphone numéro 1 peut s'identifier?

M. Sean Beingsner, témoignage à titre personnel : Honorables sénateurs, merci de m'avoir donné l'occasion de m'adresser au comité. Je suis particulièrement intéressé par le rôle que peut jouer l'armée dans le développement économique du pays. Je crois savoir qu'il y a une forte volonté politique pour qu'elle joue un tel rôle, mais j'estime que l'on devrait s'interroger sur l'efficacité des dépenses faites pour la défense du Canada et notamment les dépenses administratives et ce qui pourrait être appelé les subventions à l'industrie.

Mon père a servi dans l'Aviation royale du Canada (ARC) pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il a, ensuite, fait des études universitaires, comme beaucoup d'autres vétérans, grâce à une bourse que lui a accordée le gouvernement fédéral. Mon père n'aurait jamais pu aller à l'université s'il n'avait pas servi dans l'ARC pendant la guerre. Les avantages offerts à mon père et sa famille ne peuvent pas être sous-estimés. Je crois donc que les dépenses du gouvernement peuvent avoir un effet positif sur l'emploi et le niveau de vie au Canada. Cependant, ce n'est pas parce que quelque chose était utile il y a 60 ans qu'elle est utile ou inutile aujourd'hui. Une chose est toujours vraie, que ce soit il y a 60 ans ou aujourd'hui, la valeur du dollar varie avec le temps.

Ces temps-ci, les médias, entre autres, semblent portaient leur attention sur le gaspillage dans les dépenses du gouvernement. En mars 2005, la Conférence des associations de la défense (CAD) a publié le document « Comprendre la crise canadienne de la sécurité et de la défense. » Dans ce document, le colonel Howard Marsh brosse un tableau sombre de l'utilité des dépenses du MDN. Ses déclarations peuvent ne pas être mesurées. Par exemple, la phrase suivante à la page 29, « les objectifs non militaires du gouvernement volent les ressources du ministère », pourrait être qualifiée de radicale en raison du mot « volent ». Elle peut avoir été écrite plus sous l'empire de la passion que celui de la raison. Je ne cautionne pas ce genre de déclaration, mais j'ai les mêmes préoccupations. Je n'appuie pas les chiffres mentionnés dans ce document, mais je ne les mets pas en doute.

Néanmoins, en 2005, à la fin de l'âge de la guerre industrielle, je crois qu'il est juste de poser la question : est-ce que l'armée est un moyen approprié pour stimuler l'économie et le niveau de vie au

standards of living? Is there a role for the government, Parliament or DND, in trying to quantify this role, instead of waving hands in the air and speculating? Obviously, it is useful to have industrial subsidies. Should we measure this, quantify it and compare it to other countries such as Australia or our smaller European partners?

Mr. Chairman, I thank you for your valuable time.

Senator Banks: I will ask you what your advice for policy is in the light of two things. One, present light armoured vehicles, LAVs, which we use in the Canadian Forces, are designed and built in Canada and are widely exported because they are so good and everybody else wants them.

As you heard Mr. Dewar say earlier, when it comes to naval procurement, we ought to do that in such a way as to sustain a viable Canadian shipbuilding industry.

Mr. Beingsner: You have to determine your own priorities.

Senator Banks: If we could buy more ships for the same amount of money in, say, Hong Kong or Finland than we could by rejuvenating a moribund Canadian ship building industry on that scale, should we do that?

Mr. Beingsner: Here is what I would consider a more appropriate question: Should we buy them in Australia or Poland? In other words, can we arrange with our allies to come to some sort of an agreement where our industry becomes more efficient as their industry becomes more efficient?

In the future, you will face a growing Chinese and Indian economy where their standard of living and their competence will raise to our level. We will be faced with blocked spending. They will form two blocks and the Americans will form a block. The French and British still try to do things on their own.

However, we have many allies who have exactly the same problem we have: They want jobs for their citizens, and they want as much bang for the buck as they can get. We should stop worrying about whether it is in Nova Scotia, Quebec and Ontario and start thinking, we build these vehicles well. Maybe Poland should build the ship and we should put the electronics on the ship that Poland builds.

Instead of worrying so much about Halifax, Montreal and Toronto, can we appreciate that we have many allies with exactly our problem? They want jobs in their country, and they want bang for their military buck. Should we look outside the country to answer your question? I do not know the capabilities of Poland, Bulgaria, Spain or Italy in terms of various things, but they have our problems.

Senator Banks: It happens that most of us agree with you.

Mr Bruce Poulin, Dominion Command of the Royal Canadian Legion, as an individual: I am a spokesperson for the Royal Canadian Legion, and I am here to share the remarks of Lieutenant-General Lou Cuppens who unfortunately could not

Canada? Est-ce que le gouvernement, le Parlement ou le MDN peuvent contribuer à quantifier ce rôle au lieu de hausser les épaules et d'avancer des hypothèses? Bien sûr, les subventions à l'industrie sont utiles. Devrions-nous les mesurer, les quantifier et les comparer à celles des autres pays tels que l'Australie ou nos petits partenaires européens?

Merci, monsieur le président, de m'avoir accordé quelques minutes de votre temps.

Le sénateur Banks : Je veux savoir ce que vous pensez de la politique concernant deux points. Premièrement, les véhicules blindés légers (VDL) qu'utilisent les Forces canadiennes. Conçus et fabriqués au Canada, on les vend beaucoup à l'étranger; tout le monde veut en acheter en raison de leur haute performance.

M. Dewar l'a dit tout à l'heure, l'approvisionnement pour la marine doit être fait de manière à favoriser la viabilité de l'industrie de la construction navale au Canada.

M. Beingsner : Vous devez établir des priorités.

Le sénateur Banks : Si nous pouvions acheter plus de navires avec la même somme à Hong Kong ou en Finlande, par exemple, nous pourrions rajeunir la moribonde industrie de la construction navale au Canada, devrions-nous?

M. Beingsner : Voici la question qui, à mon avis, serait plus pertinente : devrions-nous les acheter en Australie ou en Pologne? Autrement dit, pourrions-nous négocier avec nos alliés une entente qui permettrait à nos industries respectives de devenir plus efficaces?

La Chine et l'Inde continueront à connaître une croissance économique et leur niveau de vie et leurs compétences égaleront les nôtres. Les dépenses se feront à l'intérieur de blocs. Ils formeront deux blocs et les Américains formeront un bloc. Les Français et les Britanniques essaient encore de faire les choses individuellement.

Cependant, un grand nombre de nos alliés ont exactement le même problème : ils veulent créer des emplois et avoir le maximum pour leur argent. Nous devrions arrêter de nous demander si c'est en Nouvelle-Écosse, au Québec et en Ontario et considérer que nous construisons très bien ces véhicules. Peut-être que la Pologne devrait construire les navires et nous y installerons tout ce qui est électronique.

Au lieu de s'inquiéter tellement de Halifax, de Montréal ou de Toronto, pouvons-nous rendre compte qu'un grand nombre de nos alliés ont exactement le même problème? Ils veulent créer des emplois dans leurs pays et veulent le maximum pour leurs dépenses militaires. Devrions-nous voir ce que d'autres pays ont fait? J'ignore les capacités de la Pologne, de la Bulgarie, de l'Espagne ou de l'Italie dans plusieurs domaines, mais ils ont les mêmes problèmes que nous.

Le sénateur Banks : Il se trouve que la plupart d'entre nous partagent votre avis.

M. Bruce Poulin, Direction nationale de la Légion royale canadienne, à titre personnel : Je suis un porte-parole de la Légion royale canadienne et je suis venu vous faire part des observations du lieutenant général Lou Cuppens qui, malheureusement, n'a pas

appear tonight. He is chairman of the legion defence committee. If you have any questions or criticisms, I would be happy to pass them along to him.

We were given three questions to try and address in three minutes. I will give a cursory outline as to what our positions are. We were asked to talk about vulnerabilities, missed opportunities and the impact the Canadian Forces has on the legion.

With respect to vulnerabilities, it remains the legion's position, which has remained unchanged since its creation in 1926, that security remains a fundamental responsibility of the federal government. Whether we want to talk about provincial jurisdictions or municipal governments, the point is that federal responsibility with regard to national defence cannot be taken lightly. We wish to ensure that is never forgotten.

With respect to missed opportunities, I am sure you are all aware that we take three issues particularly to heart with respect to missed opportunities: We want to ensure that our troops are properly equipped, trained and compensated.

If we had to single out one particular thing that has not been mentioned so far this evening, it is with respect to the reserves. We believe there is a missed opportunity with respect to the reserves. We are one of the few militaries in the world that has a larger regular force than reserve force. For example, in 1980, it would take a recruit one month to be enrolled. In 2004, it takes eight months to be enrolled. There are things that can be done to alleviate that situation.

The final question is with regard to the impact the Canadian Forces has on the legion. The Royal Canadian Legion is a self-funded, apolitical and non-partisan organization of more than 400,000 members founded by veterans for veterans. Therefore, it goes without saying that the concerns of our Canadian servicemen and servicewomen are a concern of the Royal Canadian Legion. What affects our servicemen affects the legion. When you take a decision and invoke policies, then it obviously has a direct impact on the legion. We would always like to be involved in those matters.

Senator Atkins: You will not get too many arguments from this panel on the areas that you touched on.

Do you think our veterans receive the appropriate benefits they deserve after serving in the military?

Mr. Poulin: We have come a long way in the last few years. When I was in the forces, we used to joke about doing more with less, and then we reached a point where we were doing more with nothing.

Now, we think we have progressed to infusing funds and increasing the size of the forces. If anything this year, we have seen progress in that area. We are strongly encouraged, but I think we have adopted a policy of cautious optimism. We are on the right track, but we want to make sure that what we have seen in the past is not repeated.

Senator Atkins: Was the legion encouraged by the new veterans' charter?

pu venir ce soir. Il est président du Comité de la défense de la Légion. Si vous avez des questions ou des critiques, je me ferais un plaisir de lui en faire part.

On nous a demandé de répondre à trois questions en trois minutes. Je vais résumer notre position. On nous a demandé de parler des vulnérabilités, des occasions manquées et de l'effet des Forces canadiennes sur la Légion.

La position de la Légion, au sujet des vulnérabilités, n'a pas changé depuis sa création en 1926; soit que la sécurité continue à être une responsabilité essentielle du gouvernement fédéral. Que ce soit au niveau provincial ou municipal, la responsabilité du gouvernement fédéral dans la défense du pays ne peut pas être prise à la légère. Nous voulons nous assurer que ce ne soit jamais oublié.

En ce qui concerne les occasions manquées, je suis sûr que vous savez tous que nous tenons à cœur trois points sur cette questions : nos troupes doivent être bien équipées, bien formées et bien rémunérées.

S'il y a quelque chose dont on n'a pas encore parlé ce soir, c'est les réserves. Nous croyons qu'on a manqué une occasion dans ce domaine. Notre armée est l'une des rares au monde à avoir une force régulière plus importante que les réserves. Par exemple, en 1980, il fallait attendre un mois avant d'être enrôlé. En 2004, il faut attendre huit mois. Il y a peut-être moyen de remédier à cette situation.

Finalement, l'effet des Forces canadiennes sur la Légion. La Légion royale canadienne est financièrement autonome, apolitique et neutre. Elle compte plus de 400 000 membres, elle a été fondée par des anciens combattants pour des anciens combattants. Donc, il va de soi que la Légion royale canadienne partage les préoccupations des soldats canadiens. La Légion est concernée par tout ce qui touche nos soldats. Vos décisions et vos politiques ont évidemment un effet direct sur la légion. Nous aimerions toujours pouvoir participer à ces enjeux.

Le sénateur Atkins : Les points que vous avez évoqués ne vont pas soulever beaucoup de contestation de la part du comité.

Pensez-vous que les indemnisations versées à nos anciens combattants après leur départ de l'armée soient appropriées?

M. Poulin : Il y a eu beaucoup de progrès ces dernières années. Quand je servais dans les forces, pour plaisanter, nous disions souvent que nous faisons plus avec moins, puis nous sommes arrivés au point où nous faisons plus avec rien.

Nous pensons qu'il y a eu des progrès avec l'octroi de fonds et l'augmentation de l'effectif des forces. Cette année, nous avons constaté que des progrès ont été faits dans ce domaine. Nous sommes très encouragés, mais je crois que nous suivons une politique d'optimisme prudent. Nous sommes sur la bonne voie, mais nous voulons nous assurer que les erreurs commises dans le passé ne soient pas répétées.

Le sénateur Atkins : Est-ce que la Légion a été encouragée par la nouvelle Charte des anciens combattants?

Mr. Poulin: Absolutely, sir.

Senator Atkins: Is the legion having difficulty recruiting new membership?

Mr. Poulin: That is not an issue because we have a broad mandate in terms of who can become a member. Regular forces have a regular stature in terms of voting capabilities. However, other people, whether it is family, relatives, or friends of the legion, may also be a part of it. Within that scheme of things, when I talk about 400,000, it is not strictly military or veterans. We are all over this country.

Mr. Bruce Campbell, Executive Director, Canadian Centre for Policy Alternatives, as an individual: I am not an expert in defence policy, so I make this intervention as a general policy analyst, observer and citizen. I will simply enumerate a number of principles that I think should guide your deliberations.

First, defence policies should serve three basic goals: To protect our citizens, to protect our sovereignty, and to advance our foreign policy goals.

Second, we should cooperate with the United States in the defence of the continent. This cooperation does not mean buying into their definitions of national security threats and responses. We should do it ourselves. This was done in rejecting missile defence, and I am concerned that we are not doing this with respect to the definition and response to terrorism.

Third, protecting our citizens includes the capacity to address national emergencies, disasters, floods, fires and ice storms. This capacity thus should be an important focus of military resources. Sovereignty is currently being challenged in the arctic, and defence resources should be focused there as well.

Fourth, if global human security is the primary foreign policy goal, and I believe it should be, military resources should be directed to this end through peacekeeping and peace building activities. They should not be focused on making Canada an interoperable part of America's global military strategy.

We are now forty-fifth on the list of UN peacekeepers. We responded quickly to Afghanistan and very slowly to Darfur.

Fifth, military personnel should be adequately compensated and equipped for the jobs we ask them to do.

Finally, any increase in military spending in line with the priorities outlined must take place in the context of an overall increase in fiscal capacity. Federal fiscal capacity has been greatly eroded over the last 12 years. You should oppose further tax cuts

M. Poulin : Tout à fait.

Le sénateur Atkins : Est-ce que la légion a des problèmes de recrutement de nouveaux membres?

M. Poulin : Ce n'est pas un problème en raison de la flexibilité des critères d'admissibilité. La force régulière a une politique régulière en ce qui concerne le droit de vote. Toutefois, d'autres personnes, par exemple des membres de la famille, des parents ou des amis de la Légion, peuvent aussi devenir membres. Donc, quand je dis environ 400 000 membres, il ne s'agit pas seulement de militaires ou d'anciens combattants. La Légion est présente partout dans le pays.

M. Bruce Campbell, directeur général, Centre canadien de politiques alternatives, à titre personnel : Je ne suis pas expert politique en matière de défense, donc j'interviens en tant qu'analyste de politique générale, d'observateur et de citoyen. Je vais simplement énumérer un certain nombre de principes qui, à mon avis, devraient guider vos délibérations.

Premièrement, les politiques de la défense devraient viser trois objectifs fondamentaux : protection de nos citoyens, sauvegarde de notre souveraineté et réalisation de nos objectifs de politique étrangère.

Deuxièmement, nous devrions coopérer avec les États-Unis dans la défense du continent. Cette coopération ne signifie pas que nous devrions accepter leur perception des menaces posées à la sécurité nationale leurs réponses à ces menaces. C'est quelque chose que nous devons faire nous-mêmes. Ce fut le cas lorsque nous avons refusé d'adhérer au programme de défense antimissile et je crains que ce ne soit pas le cas pour ce qui est de la définition du terrorisme et la réponse au terrorisme.

Troisièmement, la protection de nos citoyens implique la capacité d'intervention face aux situations d'urgence nationale, aux catastrophes, aux crues, aux incendies et aux tempêtes de pluie verglaçante. Donc, cette capacité devrait être un objectif important de nos forces armées. La souveraineté est actuellement contestée dans l'Arctique et les ressources consacrées à la défense devraient aussi s'y intéresser en priorité.

Quatrièmement, si l'objectif principal de la politique étrangère est la sécurité humaine dans le monde, je crois qu'elle devrait l'être, les forces armées devraient être mobilisées à cette fin en participant aux missions de maintien et de consolidation de la paix. Elles ne devraient pas se mobiliser pour faire du Canada une partie interopérable de la stratégie militaire américaine dans le monde.

Nous occupons le 45^e rang de la liste des gardiens de la paix de l'ONU. Notre intervention a été très rapide en Afghanistan, mais très lente au Darfour.

Cinquièmement, le personnel militaire devrait être rémunéré correctement et adéquatement équipé pour remplir les missions qui leur sont confiées.

Finalement, toute augmentation des dépenses militaires conformes aux priorités soulignées doit se faire dans le contexte d'une augmentation globale de la capacité financière. La capacité financière du gouvernement fédéral a considérablement diminué

and push for tax measures to rebuild fiscal capacity; otherwise, you are trading off more money for weapons against less money for more pressing national security priorities such as housing, education, health care and poverty reduction, et cetera. Where possible, new spending should be reallocated from existing resources.

Senator Nolin: You touched on the international responsibility of Canada. From across Canada we have repeatedly heard the concern that Canada has the responsibility to protect. You raised the issue of human security.

I am sure you know that the more we discuss that principle, the more we are faced with problems under international law. One problem is the right of the sovereignty of states.

As a specialist, how do you think we can increase our capacity to protect while taking that principle into account?

Mr. Campbell: I am not an expert in this. My field of expertise is economic policy. These are difficult questions and they will be front and centre in the debates about United Nations reform. Canada has been at the forefront. I have not read the report, although I expect you have, on the responsibility to protect that was initiated and hosted by the Canadian government. At a gut level, I feel that sovereignty is not an absolute, and there are limits. Since the Second World War, we have seen the consequences of not taking a critical perspective on the issues and limits of sovereignty. As a result of the experience that we have lived through in the last 50 years or more, we must move forward and embrace the concept of human security and responsibility to protect, as ultimately superseding sovereignty.

Mr. Richard Cohen, Canadian Defence Industries Association, as an individual: It is rather fortuitous that my intervention follows this discussion on responsibility to protect, because one of the things I wanted to talk to you about is that very concept.

One of the major elements in our defence policy — in our defence posture — is the support or lack of support of public opinion. This is something that you have been aware of and have done good work toward, although perhaps more needs to be done. I believe that we need a change of attitude among Canadians toward the purpose of their armed forces.

I believe that we need to move from peacekeepers to protectors. Peacekeeping, in its traditional sense, is an honourable but outdated concept these days. There are perhaps places where peacekeeping is still relevant, but it is becoming much less so. Protection, on the other hand, is something that we are all aware needs to be tackled.

What kind of protection should the Canadian Forces be doing? The Canadian Forces should be protecting people and groups that are subject to human rights abuses whether within their own countries or in other people's countries, if need be. We need to

ces 12 dernières années. Vous devriez vous opposer à des réductions d'impôt supplémentaires et demander des mesures fiscales pour rétablir la capacité financière; sinon, vous échangez plus d'argent pour des armes contre moins d'argent pour des priorités plus pressantes en matière de sécurité nationale telles que le logement, l'éducation, les soins de santé, la réduction de la pauvreté, etc. Dans la mesure du possible, les nouvelles dépenses devraient être réaffectées des ressources existantes.

Le sénateur Nolin : Vous avez parlé de la responsabilité internationale du Canada. Un peut partout au Canada, on nous a plusieurs fois exprimé une préoccupation liée à la responsabilité de protéger qui est assumée par le Canada. Vous avez parlé de la sécurité humaine.

Je suis sûr que vous savez que plus nous parlons de ce principe, plus nous faisons face à des problèmes au plan du droit international. Le droit des États à la souveraineté en est un.

En tant que spécialiste, comment pensez-vous que nous pouvons augmenter notre capacité à protéger en tenant compte de ce principe?

M. Campbell : Je ne suis pas expert dans ce domaine. La politique économique est ma spécialité. Ces questions sont complexes et seront soulevées dans tous les débats sur la réforme des Nations Unies. Le Canada a été au premier plan. Je n'ai pas lu le rapport, mais je pense que vous l'avez lu, sur la responsabilité de protéger qui a été initiée et faite sous les auspices du gouvernement canadien. Je crois que la souveraineté n'est pas un modèle absolu et qu'il y a des limites. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, nous voyons les résultats du manque d'examen critique des questions et des limites relatives à la souveraineté. Suite à notre expérience de ces 50 dernières années ou plus, nous devons progresser et adhérer au concept de sécurité humaine et de responsabilité de protéger jusqu'à ce qu'il l'emporte sur la souveraineté.

M. Richard Cohen, Association de l'industrie de la défense du Canada, à titre personnel : C'est une chance pour moi d'avoir la parole juste après cette discussion sur la responsabilité de protéger, car je voulais justement en parler.

Le soutien ou le manque de soutien de l'opinion publique constitue l'un des principaux éléments de notre politique de défense. C'est quelque chose dont vous avez conscience et vous avez des efforts dans ce sens, bien qu'il faille peut-être encore en faire. Je crois que les Canadiens doivent d'avis en ce qui concerne la mission de leurs forces armées.

Je crois qu'il faut que nous passions du statut de gardiens de la paix à celui de protecteurs. Le maintien de la paix, au sens traditionnel du terme, est un objectif honorable, mais c'est un concept qui est dépassé aujourd'hui. Il y a peut-être des endroits où le maintien de la paix demeure important, mais il l'est de moins en moins. D'autre part, nous savons tous que la protection est une question qu'il faut régler.

Quel type de protection devrait être offert par les Forces canadiennes? Les Forces canadiennes devraient protéger les personnes et les groupes victimes de violation de droits de la personne dans leur pays ou à l'extérieur de leur pays. Nous

protect weaker countries that are the subject of aggression by stronger countries, thus violating international law. We need to protect Canadians at home from terrorism or from the effects of man-made or natural disasters. All this would be in support of Canadian values. It would also support Canadian interests, such as the rule of law, international stability and internal peace and prosperity.

Therefore, the armed forces need to be more robust, more resilient and more sustainable. The new defence policy that we seem to be moving toward is a step in the right direction, but the key is that the Canadian people must be ready to support that defence policy. We need to accept that the primary role of the armed forces is to fight. To do that, the armed forces need personnel, equipment and training, but most of all we need a new spirit of robustness to prepare to accept the inevitable casualties in the cause of protecting others, ourselves, our values and, ultimately, our own interests.

Senator Day: Thank you for your well-thought-out comments. You will find much agreement for the points you make.

I would like to focus on the notion of the Canadian Forces as protectors. Is it realistic to think that we can do this alone? Do we go with a coalition of the willing to determine whether we should intervene in a failed or failing state, or do we have to work through the United Nations to help develop a new international policy on this responsibility to protect? Is that realistic, if that is where you think we should go?

Mr. Cohen: That is a good question. It touches on two things. As to whether we can do it alone, the answer is clearly no in most cases. In rare cases, we may be able to. We certainly need to be in a position to lead, if not in the most highly intense interventions, certainly in some of the lower-level interventions. Canada needs that capacity to lead and that means appropriate headquarters, appropriate communications and so on.

With regard to mandates, we saw the failure of the UN in Darfur. I am afraid that will be repeated time and again. The UN is held hostage to the political vagaries of its permanent members, and some members are not always on the side of what we term "Canadian values." A coalition of the willing in some cases is needed to replace the almost holy writ of the UN mandate.

Mr. David O'Brien, Raytheon Canada Limited, as an individual: Good evening. I want to talk about our relationship with the U.S. and particularly the renewal of the North American Aerospace Defense Command, NORAD, agreement. My background is working inside NORAD, and watching it for the last ten years after retirement.

It is unarguable that our relationship with the U.S. is the most important one for my grandkids and yours. I am concerned that the NORAD agreement renewal is not getting the profile it should, that is, we are not using the political capital that we have

devons protéger les pays les plus faibles qui sont agressés par des pays plus puissants qui, ce faisant, violent le droit international. Nous devons protéger les Canadiens au pays contre le terrorisme et les catastrophes naturelles ou celles causées par l'homme. Tout cela est conforme aux valeurs canadiennes. C'est aussi conforme aux intérêts canadiens, tels que la règle de droit, la stabilité internationale, la paix et la prospérité nationales.

Par conséquent, les forces armées doivent être plus fortes, plus résistantes et plus durables. La nouvelle politique de défense vers laquelle il semble que nous nous orientons est un pas dans la bonne direction, mais ce qui compte par-dessus tout, c'est le support de la population canadienne à cette politique de défense. Nous devons accepter que le rôle principal des forces armées soit de combattre. À cette fin, les forces armées ont besoin de personnel, de matériel et de formation, mais nous devons surtout esprit se préparer à accepter des pertes inévitables pour protéger les autres, nous-mêmes, nos valeurs et finalement nos propres intérêts.

Le sénateur Day : Merci pour vos commentaires mûrement réfléchis. Vous allez constater que nous partageons tous votre avis sur ces points.

Je voudrais me pencher particulièrement sur la notion des Forces canadiennes en tant que protecteurs. Est-il réaliste de croire que nous pouvons le faire seul? Allons-nous rejoindre une coalition de pays volontaires pour décider d'intervenir ou non dans un État non viable ou à la dérive ou devons-nous, dans le cadre des Nations Unies, participer à l'élaboration d'une nouvelle politique internationale sur la responsabilité de protéger? Est-ce réaliste, pensez-vous que nous devrions faire cela?

M. Cohen : C'est une bonne question qui soulève deux points. Pouvons-nous le faire seul, dans la plupart des cas, nous ne pourrions certainement pas. Dans de rares cas, nous pourrions le faire seul. Nous devons certainement être en première ligne, si ce n'est pour les interventions de grande envergure, à coup sûr pour certaines interventions de moindre envergure. Le Canada a besoin d'avoir la capacité de mener et cela implique des quartiers généraux adéquats, des systèmes de communications appropriés, etc.

En ce qui concerne les mandats, nous avons vu les Nations Unies échouer au Darfour. Je crains que cette situation ne se répète plusieurs fois encore. L'ONU est l'otage des caprices politiques des membres permanents, et certains membres ne sont pas toujours du côté de ce que nous appelons les « valeurs canadiennes ». Dans certains cas, il faudra une coalition de pays volontaires à la place du mandat pratiquement sacré de l'ONU.

M. David O'Brien, Raytheon Canada Limited, à titre personnel : Bonsoir. Je veux parler de nos relations avec les États-Unis et particulièrement du renouvellement de l'Accord du commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, NORAD. J'ai travaillé à NORAD et j'ai continué à m'y intéresser ces dix dernières années, après ma retraite.

On ne saurait contester que notre relation avec les États-Unis est la plus importante pour mes petits-enfants et les vôtres. Le peu d'attention qu'a suscité le renouvellement de l'accord du NORAD me préoccupe, nous n'utilisons pas le capital politique que nous

invested in NORAD. There is some capital there, and the NORAD agreement, per se, is a 20th century arrangement, and we need a 21st century one. It is, however, an excellent platform from which to launch that discussion with the U.S.

As long as we are not stepping outside the normal bounds of the bureaucracies talking, and not being lead aggressively by Canadian political leaders, the risk is that NORAD dies, the relationship is wasted and it becomes much more difficult for us to open the broader discussion with the U.S. from a solid platform.

Twenty-five years ago, we were in the room and at the table with our American counterparts, engaged in planning collective security. Over the last ten years, we have moved from the table to the room. We are currently hanging on the ledge outside the window, and the window is coming down.

The Americans do not need us in NORAD. They are certainly capable.

The traditional two missions, air defence and the Integrated Tactical Warning/Attack Assessment for ballistic missiles, have been missions for 30 years.

The air mission can be done locally, in the U.S., Canada, Alaska, and so on. With respect to the ballistic missile warning mission, the U.S. Northern Command, NORTHCOM, set up their own processors in August 2004. They now get the data before we do. We hand them the data, and they tell us they received better data 60 seconds ago from their new processor.

The Canadian political leadership must be engaged at the highest level to spur this discussion out of the normal bureaucracy. It is already six months behind. The Prime Minister, the Deputy Prime Minister, the Minister of Defence and the Minister of Foreign Affairs are the key people that need to step forward and show the Americans that we understand their security concerns. We do not necessarily share all of them, but we are prepared to discuss a new relationship, and to use NORAD as the platform.

Senator Forrestall: We are perplexed with this as well. We share your concerns. We have indicated that there are changing matters that can be considered by NORAD. I use "NORAD" in the euphemistic sense of an agreement between our two nations to conduct military matters at the same table in the same room on the basis of consensus.

As we retreat from the traditional role that we expected NORAD to play, what do you see replacing it as the incentive? Can we have a NORAD with respect to the sea element?

Mr. O'Brien: The informal discussions I have had around this town would suggest a broad consensus across the Department of Foreign Affairs, the Department of National Defence and other places that the government needs to look at all the aspects of our mutual security interests, including cyber. Instead of "North

avons investi dans NORAD. Il y a un certain capital et l'accord du NORAD, en tant que tel, est un accord du XX^e siècle, or nous avons besoin d'un accord du XXI^e siècle. C'est, toutefois, une excellente plate-forme à partir de laquelle des discussions peuvent s'engager avec les États-Unis.

Tant que nous ne dépassons pas les limites normales des discussions des bureaucraties et tant que nous ne sommes pas dirigés par des leaders politiques canadiens dynamiques, NORAD risque de disparaître, les relations sont inutiles et il nous est de plus en plus difficile d'engager des discussions plus larges avec les États-Unis à partir d'une plate-forme solide.

Il y a 25 ans, nous étions dans une salle autour d'une table avec nos homologues américains pour planifier une sécurité commune. Ces dix dernières années, nous sommes passés de la table à la salle. Aujourd'hui, nous nous accrochons à la pièce d'appui de la fenêtre en étant suspendus dans le vide et la fenêtre est en train de se détacher du mur.

Les Américains n'ont pas besoin de nous dans le NORAD. Ils sont certainement capables de s'en occuper seuls.

Les deux missions traditionnelles, soit la défense aérienne et l'évaluation tactique intégrée d'alertes et d'attaques aux missiles balistiques, existent depuis 30 ans.

La mission aérienne peut être faite localement, aux États-Unis, au Canada, en Alaska, etc. Le commandement du Nord des États-Unis (NORTHCOM) a établi ses propres processeurs au mois d'août 2004 pour la mission d'alerte en cas d'attaque au missile balistique. Aujourd'hui, ils reçoivent les données avant nous. Nous leur communiquons les données et ils nous disent qu'ils ont eu de meilleures données par leur nouveau processeur 60 secondes auparavant.

Les leaders politiques canadiens doivent être approchés au niveau le plus haut afin que ces discussions sortent du cadre normal de la bureaucratie. Il y a déjà six mois de retard. Le premier ministre, le vice-premier ministre, le ministre de la Défense et le ministre des Affaires étrangères sont les personnes clés qui doivent faire un pas en avant et montrer aux Américains que nous comprenons leurs préoccupations en matière de sécurité. Nous ne partageons pas nécessairement toutes leurs préoccupations, mais nous sommes prêts à discuter une nouvelle relation et utiliser NORAD comme plate-forme.

Le sénateur Forrestall : Nous sommes aussi perplexes. Nous partageons vos préoccupations. Nous avons indiqué qu'il y avait des changements de situation que NORAD devrait considérer. J'utilise « NORAD » pour désigner un accord bilatéral pour traiter des questions militaires à la même table dans la même chambre et dans le respect du consensus.

Alors que nous nous éloignons du rôle traditionnel que NORAD devait jouer, existe-t-il un autre espoir? Peut-on avoir un NORAD pour la marine?

M. O'Brien : D'après les discussions informelles que j'ai eues dans cette ville, il semble qu'il y a un large consensus au ministère des Affaires étrangères, au ministère de la Défense nationale et ailleurs et le gouvernement devrait étudier tous les aspects de nos intérêts mutuels en matière de sécurité, y compris le cyber. Au lieu

American Aerospace Defense,” the term NORAD has now come to mean North American Defence, or North American Security and Defence.

I would not predict the outcome of the discussions, but we are losing a valuable lever into them, a valuable platform, to launch the discussions. If the Americans go where they seem to be going, which is renew as is, then it is dead. We have lost that political capital. We have wasted it.

The Chairman: I would like to thank Lise Hebabi for assisting us here this evening. I would like to thank all of you for coming.

It is important to us that we hear from the public on what your views are. Tonight this seemed to be perhaps a little more consistent a view than we have heard in some cities, but we welcome the views, whatever they are.

For members of the public who are viewing this program, if you have any questions or comments, please visit our website by going to www.sen-sec.ca. We post witness testimony as well as confirmed hearing schedules. Otherwise you may contact the clerk of the committee by calling 1-800-267-7362 for further information for assistance in contacting members of this committee.

The committee adjourned.

de « défense aérospatiale de l'Amérique du Nord, » le terme NORAD signifie aujourd'hui défense de l'Amérique du Nord ou sécurité et défense de l'Amérique du Nord.

Je n'irais pas jusqu'à prédire le résultat des discussions, mais nous perdons un outil important, une plate-forme utile pour engager les discussions. Si les Américains continuent dans la voie vers laquelle ils semblent se diriger, c'est-à-dire le renouvellement, alors l'accord est caduc. Nous avons perdu ce capital politique. Nous l'avons gaspillé.

Le président : Je voudrais remercier Lise Hebabi de nous avoir aidés ce soir. Je vous remercie tous d'être venus.

Il est important que nous sachions ce que pensent les Canadiens. Ce soir, les opinions semblent se rejoindre un peu plus en comparaison à celles que nous avons entendue dans d'autres villes, mais nous recevons volontiers les opinions de tout le monde, quelles qu'elles soient.

Je m'adresse maintenant aux téléspectateurs. Pour toute question ou réaction, veuillez consulter notre site Web à www.sen-sac.ca. Vous y trouverez les comptes-rendus des délibérations du comité ainsi que la date des prochaines réunions du comité. Vous pouvez également communiquer par téléphone avec le greffier du comité au numéro 1-800-207-7362 pour obtenir un complément d'information ou de l'aide pour contacter les membres du comité.

La séance est levée.

Monday, June 13, 2005

Intersol Group:

Lise Hebabi.

As individuals:

John Dewar;

David Langlois;

Cliff Chadderton;

Allain Pellerin;

Sean Beingessner;

Bruce Poulin;

Bruce Campbell;

Richard Cohen;

David O'Blenis.

Le lundi 13 juin 2005

Intersol Group :

Lise Hebabi.

À titre personnel :

John Dewar;

David Langlois;

Cliff Chadderton;

Allain Pellerin;

Sean Beingessner;

Bruce Poulin;

Bruce Campbell;

Richard Cohen;

David O'Blenis.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, June 6, 2005

National Defence:

Major-General H.M. Petras, Chief, Reserves and Cadets;
Karen Ellis, Assistant Deputy Minister (Infrastructure and Environment);
Brigadier-General S.M. Irwin, Chief Executive Officer of the Canadian Forces Housing Agency;
Colonel J.G.C.Y. Rochette, Director General, Compensation and Benefits;
Commander K.B. Lait, Commander, Directorate of Quality of Life, DQOL 3 — Accommodation Policy Team Leader.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le lundi 6 juin 2005

Défense nationale :

Le major général H.M. Petras, chef, Réserves et cadets ;
Karen Ellis, sous-ministre adjointe (Infrastructure et environnement);
Le brigadier général S.M. Irwin, chef de la direction de l'Agence de logement des Forces canadiennes;
Le colonel J.G.C.Y. Rochette, directeur général, Rémunération et avantages sociaux;
Le capitaine de frégate K.B. Lait, Direction de la qualité de vie, DQV 3 — chef de l'Équipe des politiques en matière de logement.

(Suite à la page précédente)



2669

